UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01864117 5

John M. Kelly Library
John M. Kelly Library
John M. Kelly Library
John M. Kelly Library

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F. X. DE FELLER.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 2000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TOME CINQUIÈME.

BESANÇON,

OUTHENIN CHALANDRE FILS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
GRAND'RUE, N° 60.

PARIS,

CHEZ GAUME FRÈRES, LIBRAIRES.

—

1832.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dictionnairehis05felluoft

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE FELLER.

E

EADMER ou EDMER, anglais de naissance, d'abord moine du Bec, puis de Cantorbéry, devint l'ami et le confident de saint Anselme, qu'il accompagna dans son exil. On lui offrit l'évêché de Saint-André en Ecosse. Les uns disent qu'il le refusa, les autres prétendent qu'il l'accepta. S'il est vrai qu'il ait été évêque, il faut qu'il ait abdiqué l'épiscopat, car il mourut pricur de Cantorbéry en 1137. On a de lui 1° une *Vie de saint Anselme*, divisée en 2 livres. On la trouve dans les éditions des *OEuvres de saint Anselme*, ainsi que dans Surius et Bollandus. 2° L'*Histoire des nouveautés*, c'est-à-dire, de ce qui s'est passé de plus considérable dans l'église britannique, depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1122; elle est divisée en 6 livres. Le Père Gerberon a publié cette histoire avec les notes de Jean Selden. 3° Le livre *de l'Exellence de la sainte Vierge*. 4° Le traité *des quatre vertus* (la justice, la prudence, la force, la tempérance), *qui ont été dans Marie*, 5° Le traité *de la Béatitude*, composé d'après ce qu'Eadmer avait entendu dire à saint Anselme sur l'état des bienheureux dans le ciel. 6° Le traité *des Similitudes*. Le fonds en est aussi de saint Anselme. Il fut rédigé par un de ses disciples, qu'on croit être Eadmer. 7° Les *Vies de plusieurs saints d'Angleterre*. Il y a encore d'autres ouvrages d'Eadmer qui n'ont point été imprimés (*voyez* Wharton, *præf. in t.* 2, *Angl. sacr.*). Les écrits d'Eadmer sont estimés pour l'ordre et l'exactitude; le stile en est facile et naturel (*voyez* Ceillier, *tom.* 21, *pag.* 349.). — Il ne faut pas le confondre avec EADMER ou EALMER, prieur de Saint-Alban, mort en 980, auquel on attribue des *lettres*, des *homélies* et 5 livres d'*Exercices spirituels* (*voyez* Fabricius, *Bibliot. latin. tom.* 2, *pag.* 214).

* EANDI (Joseph-Antoine-François-Jerôme), savant prédicateur piémontais, né à Saluces, en 1735, mort en 1799, se forma à l'étude des sciences physiques et mathématiques, sous le célèbre Beccaria qui l'associa ensuite à ses travaux. Il professa la physique expérimentale à Turin et devint membre de l'académie des Sciences de cette ville, de la société d'agriculture qui y était aussi établie, et de plusieurs corps savans d'Italie et de Piémont. Outre les *Sermons* qu'il prononça et qui lui firent la plus grande réputation, il a fait plusieurs ouvrages scientifiques et religieux parmi lesquels on remarque 1° *Physicæ experimentalis lineamenta ad Subalpinos*, qu'il composa en société avec Vassali, Turin, 1793, in-8; il en existe une contrefaçon faite en 1800. 2° *Raglone e religioni*. 3° Des *Discussions de principes politiques*. 4° Des *Notices historiques* sur les études du Père Beccaria. 5° des *Mémoires historiques*, adressés à M. Babbe, légataire des manuscrits de ce célèbre restaurateur de la physique en Piémont. Les *Mémoires de l'académie de Turin* contiennent de lui plusieurs *Mémoires* intéressans. Vassali, son neveu et son élève, a publié dans le tome 6 de ses *Mémoires*, une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, Turin, 1801, in-4.

* EARLOM (Richard), dessinateur et graveur anglais, né dans le comté de

Sommerset, vers 1718, mort à la fin du 18e siècle, gravait à la manière noire. Son *œuvre* très considérable est recherché des amateurs, surtout les épreuves avant la lettre. Ses gravures sont remarquables par le moëlleux, le fondu et le velouté de ses tons. Les principales sont *L'académie de Londres*, *l'exposition du salon*, *la sorcière*, *Agrippine abordant à Brindes*, *Angélique et Médor*, *la forge*, *la Vierge au lapin*, *le sacrifice d'Abraham*, *la Madeleine chez le pharisien*, *une sainte famille*, *Silène ivre et la femme de Rubens*, *les deux avares*, *le roi d'Angleterre et sa famille*, *la Vierge dite la Zingarina*. On lui a attribué, mal à propos, un recueil de deux cents paysages, d'après les dessins de Claude Lorrain : ce recueil est de Robert Earlom.

* EBBESEN (Niels ou Nicolas), surnommé le *Brutus danois*, vivait au 14e siècle, et était seigneur de Tœrreriis dans le Jutland. A cette époque, le royaume de Danemarck, presque tout démembré, avait perdu son existence politique. Plusieurs de ses provinces étaient tombées au pouvoir des Suédois, des seigneurs voisins et des vassaux ambitieux. Après la mort de l'infortuné Christophe II, il ne restait à la famille royale que quelques châteaux dans l'île de Lotland, l'Esthonie, qui menaçait aussi de secouer le joug. Il semblait que l'excommunication, lancée par le pape Jean XXII à l'occasion de l'emprisonnement d'un évêque par le Roi, eut excité contre ce royaume la colère divine. Quelques-unes des provinces danoises étaient hypothéquées : le comte Gérard de Holstein avait en gage le Jutland et la Fionie, où il régnait comme souverain, et tenait prisonnier le fils aîné de Christophe II, qui avait en vain essayé de reprendre le pouvoir suprême. A ces petits tyrans vinrent bientôt se réunir d'autres fléaux non moins terribles, la disette et la peste. Au milieu de cette complète anarchie, il existait un homme, Niels Ebbesen, plein de sentimens généreux et attaché à la dynastie de ses maîtres légitimes. Le plus terrible, le plus cruel des tyrans du Danemarck, celui qui visait à une plus grande domination, était le comte Gérard ; ce fut contre lui qu'Ebbesen dirigea ses attaques. Il se mit à la tête des nobles et des paysans, qui souffraient à regret les vexations d'un gouvernement insatiable et despotique. Les insurgés, après avoir refusé de payer le tribut, mirent le siége devant les châteaux du comte Gérard. Celui-ci ayant réuni une armée de dix mille combattants, parcourt la province, répand partout l'effroi, saccage, brûle les maisons, les églises, les couvens, ne respecte ni l'âge, ni le sexe, ni le caractère sacré des prêtres ; il se repose de ces sanglans exploits à Rendey, ville centrale de la province. Le comte mande alors Ebbesen, en lui accordant un sauf-conduit. Il se présente, et Gérard lui ordonne de lui prêter foi et hommage ; Ebbesen s'y refuse, et déclare qu'il ne peut reconnaître pour son souverain un usufruitier, un tyran. « Jurez, lui dit Gérard, ou exilez-» vous, ou plutôt attendez-vous à être » pendu. » — « Je ne vous crains pas, » lui répond Ebbesen ; je vous déclare la » guerre, et je vous jure que je vous » combattrai personnellement partout où » je vous trouverai. » Le comte, tout étonné de ce courage, et craignant de plus sinistres résultats, laissa partir libre Ebbesen. Il chercha ensuite à le gagner par de séduisantes promesses ; mais Ebbesen fut inébranlable. Peu de temps après son entrevue avec le comte Gérard, il revient, pendant la nuit, à la tête de soixante hommes, trompe la vigilance des gardes, et s'introduit seul dans son appartement. Le comte, éveillé en sursaut, reconnaît son ennemi, dont l'épée menaçante brille devant ses yeux. Il appelle au secours, ses gardes accourent ; au même instant Ebbesen lui plonge son épée dans le cœur ; le tyran expire : ses gardes se jettent sur le meurtrier ; il les combat, les repousse : ses hommes d'armes, qui gardaient les avenues, volent auprès d'Ebbesen ; assaillis par des centaines d'hommes, ils se frayent un passage, et sortent du château. Le peuple ayant appris la mort du comte Gérard,

se range du côté d'Ebbesen, et immole tous les satellites de l'usurpateur. Ebbesen ne perd pas de temps; il court assiéger Skanderborg, un des plus forts châteaux de Gérard : les fils de celui-ci viennent le défendre avec une puissante armée. Ils sont vaincus, tués par Ebbesen; mais lui-même périt dans le combat. Cependant il avait frayé à Waldemar, fils de Christophe II, le chemin au pouvoir suprême, et, en immolant Gérard et ses fils, il l'avait délivré de ses ennemis les plus redoutables. Il ne fut donc pas difficile à ce prince d'achever l'expulsion des autres tyrans. Il régna sous le nom de Waldemar IV, dit le *Restaurateur*. Ebbesen diffère de Brutus, en ce que Gérard n'était pas son bienfaiteur, et encore moins un maître élu par un sénat; néanmoins, nous croyons qu'il aurait fait une action plus louable et plus héroïque s'il eût combattu son ennemi corps à corps, dans un combat singulier, plutôt que par surprise et par trahison. Quoi qu'il en soit, le meurtre de Brutus sur César fit ensuite répandre des fleuves de sang, et introduisit l'anarchie dans tout le monde alors connu; celui commis par Ebbesen fit cesser la guerre civile en rendant à un prince légitime les domaines de ses aïeux. Plusieurs poètes danois ont célébré l'action d'Ebbesen; elle a fourni le sujet d'une belle tragédie à M. Sander, et M. Malte-Brun lui a consacré une *Ode*, publiée en 1812, et qui ne rappelle nullement que l'auteur est un étranger : M. Malte-Brun est encore danois.

EBBON, 31e archevêque de Reims, né d'une famille obscure, devint frère de lait et condisciple de Louis le Débonnaire, qui le fit son bibliothécaire, et le plaça sur le siége de Reims. Ebbon conçut le dessein de travailler à la conversion des peuples du Nord, et fit approuver sa résolution du pape Pascal, qui le nomma son légat. Sa mission ayant été infructueuse, il revint en France, et se mit à la tête des factieux qui déposèrent Louis le Débonnaire. Il fut lui-même au concile de Thionville en 835, et y condamna sa conduite envers l'empereur. Il fut rétabli sur son siége par le crédit de Lothaire; mais ayant été cité au concile de Paris l'an 847, et ayant refusé d'y comparaître, il encourut l'indignation de ce prince, et fut obligé de se retirer auprès de Louis, roi de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim, où il mourut l'an 851. C'était un prélat difficile à définir par ses qualités opposées. Il fut successivement courtisan assidu, missionnaire zélé, et enfin chef de parti. (Voyez le *spicilége* de don d'Achery, le tom. VII des *conciles* de Labbe et le *Recueil des historiens de France* de don Bouquet. On a de lui une *apologie* qu'il composa pour se justifier d'avoir repris ses fonctions épiscopales avant d'avoir obtenu une nouvelle institution. On lui attribue *narratio clericorum remensium de depositione duplici* Ebbonis; Voyez les *scriptores histor. franc.* de Duchesne. — Ebbon (S.), 29e évêque de Sens, né en Bourgogne à la fin du 7e siècle, succéda à son oncle saint Guerric et mourut le 27 août 750. Sa vie se trouve dans les *Acta sanctorum sancti Benedicti* tom 11 et dans la *collection des Bollandistes* avec des notes de Jean Stilting. — Ebbon, moine allemand mort en 1139, a écrit la *vie de saint Othon*, évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie, insérée dans les *Acta sanctorum*, *mois de juillet*, *tome* 1er.

EBED-JÉSU, auteur de plusieurs ouvrages en syriaque, est le même qu'Abdissi. *Voyez* cet article.

* EBELING, littérateur allemand, né à Carmissen en 1741, est auteur d'une *Histoire de la poésie allemande*, d'une *Histoire et géographie de l'Amérique*, d'une *Description du royaume de Majorque*, de plusieurs *Essais de poésies*, insérés dans différens écrits périodiques, et de plusieurs *traductions* de voyages. Il est mort à Hambourg en 1817.

* EBERHARD (Jean-Auguste), théologien et philosophe distingué, né le 31 août 1739 à Halberstadt, fit ses études à l'université de Halle et embrassa l'état ecclésiastique. Son avancement dans cette carrière fut retardé par la publication de quelques écrits théologiques; il

fit paraître son *Apologie de Socrate*, Amsterdam, 1773, in-8, qui eut une influence aussi décisive sur les destinées de son auteur que sur les études néologiques en Allemagne, et qui le plaça au premier rang des écrivains protestans de son pays. Cette *Défense de Socrate*, qui fut suivie d'une *nouvelle Apologie de Socrate* ou *Nouvel examen de la doctrine touchant le salut des païens*, en allemand, Berlin, 1774, in-8 (traduit en français par Dumas), n'est qu'un cadre dans lequel l'auteur a fait entrer l'examen de la doctrine chrétienne sur la corruption de l'homme, sur la grâce, sur la rédemption, sur les conditions du salut : sur tous ces points il ébranle l'enseignement de la religion. Lorsqu'il vit l'extension qu'on donnait à sa doctrine, il essaya, par un nouvel ouvrage, intitulé *Amyntor*, Berlin, 1782, in-8, de faire aimer la morale évangélique ; mais Eberhard en méconnaissait le divin auteur, dans lequel il ne voit rien qu'un homme. C'est ainsi qu'une première erreur conduit à une seconde, et que celui qui ne veut suivre que son imagination, tombe toujours dans de nouvelles erreurs. Il donna ensuite l'*Esprit du christianisme primitif*, 3 vol. in-8, 1807, où il prétend que cette religion est née du choc, du concours et d'une fusion de la culture intellectuelle des Grecs avec la culture morale des peuples de l'Asie, paradoxe que l'histoire, la réflexion et la critique repoussent également. Il fut un des adversaires de Kant, et publia, de 1787 jusqu'en 1795, un *journal* uniquement destiné à combattre le kantisme. Cependant cette doctrine prévalut. Eberhard, soit lassitude, soit dépit de voir que ses efforts étaient infructueux, chercha un délassement utile dans d'autres travaux. Il s'occupa d'un recueil de synonymes, qu'il publia sous ce titre : *Essai d'un dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, Halle, 1795-1802, 6 vol. in-8, où il montre un esprit aussi pénétrant que juste : et lorsqu'il eut terminé, avec le plus grand succès, ce long travail, il entreprit de faire la revue des richesses de la langue allmande, dans un cours de rhétorique et de poétique, joint à la théorie générale des beaux arts. Cet ouvrage, devenu classique en Allemagne, parut sous le titre de *Manuel d'Æsthétique pour les lecteurs d'un esprit cultivé dans toutes les classes de la societé*, 1803-1805, 4 vol. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages et un grand nombre d'articles dans presque tous les journaux littéraires d'Allemagne, et surtout dans la *Bibliothèque universelle allemande* de Nicolaï. Eberhard n'avait obtenu qu'après 6 années de fonctions pénibles dans deux petites cures voisines de Berlin, la place de prédicateur à Charlottenbourg. Il est mort le 7 janvier 1809. Nicolaï a donné en allemand une *Notice sur la vie d'Eberhard*.

EBERMANN (Vite), jésuite, né à Rentweisdorff, dans l'évêché de Bamberg, en 1597, enseigna avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie à Mayence et à Wurtzbourg ; fut recteur du séminaire de Fulde, et mourut à Mayence le 8 avril 1675. Il a publié *Bellarmini controversiæ vindicatæ*, Wurtzbourg, 1661, in-4. Il y montre que la manière des hérétiques en répondant à Bellarmin, est de tronquer les preuves de ce célèbre controversiste, et d'isoler des propositions pour pouvoir les combattre avec une espèce d'avantage. Ebermann a encore publié d'excellens ouvrages de *controverse* contre Georges Calixte, Herman Coringius, Jean Musæus, professeur d'Iéna, etc.

* EBERT (Jean-Arnoldt), professeur à l'institut du Carolineum à Brunswick, né à Hambourg en 1723, est auteur de plusieurs traductions allemandes qui partagent avec les ouvrages de Gartner, Geller, Klopstock, etc. l'honneur d'avoir restauré la littérature allemande. Il a donné 1° une traduction des *Nuits d'Young*, extrêmement estimée, avec des *notes*, Leipsick, 1790, 1793, 5 vol. in-8. 2° Une *traduction* de la tragédie anglaise de *Léonidas* de Glover, Hambourg, 1778, in-8. 3° Quelques morceaux de *poésie lyrique* et quelques *épîtres*, parmi lesquelles on distingue celle à Conrad Arnold Schmidt, imprimée sépa-

rément, Brunswick, 1772, in 8. Ebert mourut le 19 mars 1795.

* EBERT (Jean-Jacques), professeur très distingué de philosophie et de mathématiques à Wittemberg, né à Breslau en 1737, a publié les ouvrages suivans : 1° *Leçons de philosophie et de mathématiques pour les hautes classes*, Francfort, 1773, in-8, 4e édition, 1790. 2° *Abrégé des principes de logique*, 5e édition, 1790. 3° *Abrégé des principes de physique*, 4e édition, 1803. 4° *Leçons de physique pour la jeunesse*, Leipsick, 1793, 2e édition, 3 vol. in-8. 5° *Elémens des principales parties de la philosophie pratique*, Leipsick, 1784, in-8. 6° *Entretiens sur les principales merveilles de la nature*, 1er vol., Leipsick, 1784, in-8. 7° *Loisirs d'un père consacrés à l'instruction de sa fille*, Leipsick, 1795, in-8. 8° *Journal pour l'instruction des jeunes dames*, 1794, à 1801. Ces deux ouvrages ont eu le plus grand succès. Ebert est mort le 18 mars 1805. Son enseignement et ses ouvrages tous consacrés à la jeunesse ont eu une grande influence en allemagne.

EBERTUS ou EBERT (Théodore), professeur à Francfort sur l'Oder, dans le 17e siècle, s'est fait un nom par ses ouvrages. Les principaux sont : 1° *Chronologia sanctioris linguæ doctorum*. 2° *Elogia jurisconsultorum et politicorum centum illustrium, qui sanctam hebræam linguam propagarunt*, Leipsick, 1628, in-8. 3° *Poetica hebraica*, ibid., 1628, in-8. Ces livres renferment beaucoup de choses savantes et peu agréables, excepté pour les hébraïsans.

EBEYS, soudan d'Egypte, tua en 1156 le calife son maître, qui se reposait sur ce perfide du gouvernement de son royaume. Le meurtrier se saisit de ses trésors, en répandit une partie dans le palais, pour amuser le peuple, pendant qu'il se sauvait l'épée à la main. Les hospitaliers et les templiers l'ayant arrêté sur le chemin de Damas, et l'ayant mis à mort, partagèrent entre eux ses trésors et les prisonniers.

EBION, philosophe stoïcien, disciple de Cérinthe, et auteur de la secte des *ébionites*, commença à débiter ses rêveries vers l'an 72 de J. C. Il soutenait que le Sauveur était un pur homme, né par le concours ordinaire des deux sexes. Il ajoutait que Dieu avait donné l'empire de ce monde au diable, et celui du monde futur au Christ. Ses disciples mêlaient les préceptes de la religion chrétienne avec le judaïsme. Ils observaient également le samedi et le dimanche. Ils célébraient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme. Ils se baignaient tous les jours comme les juifs, et révéraient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne connaissaient point d'autre Evangile que celui de saint Matthieu, qu'ils avaient en hébreu, mais corrompu et mutilé. Ils rejetaient le reste du nouveau Testament, et surtout les Epîtres de saint Paul, regardant cet apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoraient les anciens patriarches, mais ils méprisaient les prophètes. La vie des premiers ébionites fut, dit-on, assez sage, celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettaient la dissolution du mariage et la pluralité des femmes. Quoique juifs opiniâtres, les ébionites reconnaissaient Jésus-Christ pour le Messie ; ils voyaient donc en lui les principaux caractères, sous lesquels il avait été annoncé par les prophètes. On ne les accuse point d'avoir révoqué en doute les miracles de Jésus-Christ, ni sa mort, ni sa résurrection. Saint Epiphane atteste, au contraire, qu'ils admettaient tous ces faits essentiels. Ils étaient cependant nés dans la Judée, avant la destruction de Jérusalem : plusieurs avaient été sur le lieu où ces faits s'étaient passés ; ils avaient eu la facilité de les vérifier. (C'est contre Ebion et contre Cérinthe que saint Jean composa son évangile.)

EBROIN, maire du palais de Clotaire III et de Thierri I, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues et par son hypocrisie. Les espérances que ses vertus apparentes avaient données se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine Bathilde, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa

perfidie. Il ravissait les biens, il ôtait les charges, il chassait les grands qui étaient à la cour, et défendait aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de Clotaire en 670, il mit Thierri sur le trône; mais la haine que les seigneurs avaient pour le ministre, rejaillit sur le roi. Ils donnèrent la couronne à Childéric II, firent tondre Thierri et Ebroin, et les enfermèrent dans des monastères. On eût fait mourir Ebroin sans la puissante médiation de saint Léger, qui ne se souvint plus de l'inimitié qu'il ne s'était attirée de la part de ce méchant homme qu'en blâmant ses injustices. Childéric étant mort en 673, Thierri fut replacé sur le trône, et prit Leudèse pour maire du palais. Ebroin s'étant échappé de son monastère, fit assassiner Leudèse, supposa un Clovis, qu'il disait être fils de Clotaire III, força les peuples de lui prêter serment de fidélité, et ravagea les terres de ceux qui lui résistèrent. La ville d'Autun fut assiégée. L'évêque Léger eut les yeux crévés par ordre d'Ebroin, à qui il avait sauvé la vie, et fut mis dans un monastère. Ebroin contraignit ensuite, les armes à la main, Thierri à le recevoir de nouveau pour son maire du palais. Il gagna les grands de Neustrie et de Bourgogne, et renvoya son faux Clovis, dont il n'avait plus besoin. Sa tyrannie n'eut plus de bornes; tous les gens de bien en furent les victimes. Enfin, un seigneur, nommé Hermanfroi, qu'il menaçait de la mort après l'avoir dépouillé de ses biens, tua le tyran en 681, les uns disent dans son lit, les autres à la sortie de son palais. Ce fut sous ce ministre que commença l'usage ou plutôt le monstrueux abus de donner, à titre de précaire, les biens ecclésiastiques à des seigneurs laïques, sous l'obligation du service militaire. (Le caractère d'Ebroin a fourni à M. Ancelot le sujet d'une tragédie représentée sur le théâtre français en 1822.)

ECCARD ou Eckhart (Jean Georges d'), né en 1674 à Duingen, dans le duché de Brunswick, fut ami de Leibnitz. Il devint, par le crédit de cet homme célèbre, professeur en histoire à Helmstadt. Après la mort de ce philosophe, il eut une chaire à Hanovre; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau séjour, l'obligèrent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embrassa la religion catholique à Cologne, et se retira à Wurtzbourg. (Le pape Innocent XIII lui avait offert une place dans cette ville, ou bien à Passau ou à Vienne, Eccart préféra Wurtzbourg) où il remplit avec distinction les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. Il y mourut en 1750, à 60 ans, après avoir été anobli par l'empereur. On doit à Eccard 1° *Corpus historicum medii ævi, a temporibus Caroli Magni imperatoris ad finem seculi XV*, Leipsick, 1719, 2 vol. in-fol. «Cette collec» tion qui vient, dit l'abbé Lenglet, d'un » des plus habiles et des plus honnêtes » hommes qu'il y ait dans l'empire, est » très curieuse et bien dirigée; chose » rare dans les écrivains allemands; et ce » qui est encore plus rare, il ne répète » point ce qui est dans les autres. » 2° *Leges Francorum et Ripuariorum*, Leipsick, 1720, in-fol.: recueil non moins estimé que le précédent. 3° *De origine Germanorum libri duo*, publiés à Gottingen en 1750 in-4., par les soins de Sheridius. 4° *Historia studii etymologici linguæ germanicæ, etc.*, in-8, estimé. 5° *Origines Austriacæ*, Leipsick, 1721, in-fol. Ce savant a abandonné les anciennes idées sur l'origine de la maison d'Autriche; il s'est attaché à prouver que les maisons de Lorraine et d'Autriche viennent de la même souche. 6° *De rebus Franciæ orientalis et episcopatûs Wirceburgensis, in quibus regum et imperatorum Franciæ, Germaniæque gesta exponuntur*, Wurtzbourg, 1729, 2 vol. in-fol. 7° *Animadversiones historicæ et criticæ in Schanati diœcesim et hierarchiam Fuldensem*, 1727, in-fol. 8° *Historia genealogica principum Saxoniæ superioris*, Leipsick, 1722, in-fol. etc.

ECCART. *Voyez* Echard, Eckart, ou Eckhart.

ECCHELLENSIS (Abraham), savant maronite, professeur des langues syriaque et arabe au collége royal à Paris, où le célèbre Le Jay l'avait appelé. Cet homme

illustre lui donnait par an 600 écus d'or, pour présider à l'impression de sa grande Bible polyglotte. La congrégation *de propaganda fide* l'agrégea, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. Ecchellensis passa de Paris à Rome, après avoir obtenu en cette ville une chaire de langues orientales. Il y mourut en 1664. Ce savant était profondément versé dans la connaissance des livres écrits en syriaque et en arabe; et quoiqu'il ait eu des supérieurs dans la connaissance de ces deux langues, il faut avouer qu'il les possédait très bien. On a de lui 1° La *traduction* d'arabe en latin *des* 5, 6 *et* 7 *livres des Coniques* d'Apollonius. Ce fut par ordre du grand-duc Ferdinand II, qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par Jean-Alphonse Borelli, mathématicien célèbre, qui l'orna de commentaires. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'Archimède, *De assumptis*, en 1661, in-fol. 2° *Institutio linguæ syriacæ*, Rome, 1628, in-12. 3° *Synopsis philosophiæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4. 4° *Versio Durrhamani de medicis virtutibus animalium; plantarum et gommarum*, Paris, 1647, in-8. 5° Des ouvrages de *controverse* contre les protestans, imprimés à Rome. 6° *Eutichius vindicatus*, contre Selden, et contre Hottinger, auteur d'une Histoire orientale, 1661, in-4. 7° Des *remarques sur le Catalogue des écrivains chaldéens, composé par Ebed-Jesu*, et publié à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale. 8° Une *édition des œuvres de saint Antoine, abbé*. 9° *Concordia nationum christianarum orientalium in fidei catholicæ dogmatibus*, Mayence, 1655. Il tâche de concilier les sentimens des Orientaux avec ceux de l'église romaine, et il y réussit ordinairement très bien. Léon Allatius a travaillé de concert avec Ecchellensis à cet ouvrage.

ECEBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur Julien, fut toujours de la religion du souverain. Sous Constance, il se mit à la mode, par ses invectives contre les dieux des païens; il déclama depuis pour les mêmes dieux, sous Julien son disciple. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnaître d'autre religion que l'intérêt présent : digne maître du prince hypocrite et apostat, qui sous les mêmes rapports fut son très digne disciple.

ECELIN. *Voyez* EZZELIN.

ECHARD (Jacques), dominicain, né à Rouen en 1644, mourut à Paris en 1724. Il contribua à illustrer son ordre, par la *Bibliothèque des écrivains* qu'il a produits, 2 vol. in-fol., à Paris, le 1er en 1719, le 2e en 1721. Le Père Quetif avait travaillé avant lui à cet ouvrage; mais il en avait à peine fait un quart. Cette Bibliothèque est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie et des ouvrages des écrivains dominicains, de leurs différentes éditions, et des bibliothèques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands hommes à des personnages très-médiocres; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le Père Echard avait toutes les qualités d'un savant vertueux. (A la suite de cet ouvrage, il a placé *Sacrum gyneceum Dominicanarum, seu sorores ordinis prædicatorum quæ scriptis claruerunt.*)

ECHARD (Laurent), historien anglais, né à Bassam dans le comté de Suffolk, exerça successivement le pastorat dans diverses églises. Sa santé était très faible. Les eaux de Scarborough lui ayant été ordonnées pour la rétablir, il résolut de s'y transporter; mais il mourut en chemin à Lincoln en 1730. Il était membre de la société des antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont 1° *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques I*, Londres, 1707, 1718, 3 vol. in-fol., très estimée en Angleterre. 2° *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'empire par Constantin*, traduite en français par Daniel de La Roque, revue pour le stile, corrigée et publiée par l'abbé des Fontaines, Paris, 1728 et 1729, 6 vol. in-12. Cet abrégé n'est pas sans défaut; mais la

disette de bons ouvrages en ce genre lui a donné beaucoup de cours en France et en Angleterre. L'auteur y a transporté les principaux traits de l'Histoire romaine. Il y a fait entrer aussi de petites disgressions sur les principaux écrivains de Rome, qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. L'abbé Guyon a donné une *continuation* de cette Histoire en 10 vol. in-12. Les faits y sont arrangés avec ordre; la narration est simple et naturelle, le stile assez pur. Cette Histoire a été réimprimée en Hollande et à Avignon, en 12 vol. in-12. L'ouvrage d'Echard fit connaître son auteur au ministère d'Angleterre, qui l'employa dans plusieurs affaires. 3° *Histoire générale de l'Eglise avec des Tables chronologiques*, Londres, 1702, in-fol., en anglais. Les ecclésiastiques d'Angleterre font autant de cas de cet abrégé, que les gens du monde en font de son Histoire romaine. 4° *L'Interprète des nouvellistes et des liseurs de gazettes*, ouvrage superficiel, qui donna à l'abbé Ladvocat l'idée de son *Dictionnaire géographique portatif*. Echard composa aussi un *Dictionnaire historique*, qui n'est qu'un squelette décharné. 5° *Traduction anglaise des comédies de Plaute et de Térence, etc.*

ECHIUS ou Eckius (Jean), né en Souabe l'an 1486, professeur de théologie dans l'université d'Ingolstad, signala son savoir et son zèle dans ces conférences contre Luther, Carlostad, Mélanchthon, etc. Il se trouva en 1538 à la diète d'Augsbourg, et en 1541 à la conférence de Ratisbonne, et brilla dans l'une et dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des catholiques avec les luthériens. Il avait de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration, une logique précise et vigoureuse. Ce savant théologien mourut à Ingolstadt en 1543, à 57 ans. On a de lui deux *Traités sur le sacrifice de la messe;* un *Commentaire sur le prophète Aggée*, 1638, in-8; des *homélies*, 4 vol. in-8, et des ouvrages de *controverse;* entr'autres son *Manuel de controverse* et son *Traité sur la prédestination*. On conserve, avec une sorte de respect, dans le Muséum du collége d'Ingolstadt, la chaire où il était assis en donnant ses leçons. — Il ne faut point le confondre avec Léonard Eckius, jurisconsulte célèbre, mort à Munich en 1550 : ce dernier jouissait d'une si grande réputation, et était si aimé de Charles-Quint, que ce prince disait que « ce qui était » conclu sans l'avis d'Eckius était conclu » en vain. »

ECKARD. *Voyez* Eccard.

* ECKHARD (Jean-Frédéric), savant philologue saxon, né en 1723 à Quedlinbourg, mort en 1794, devint recteur du collége de Frankehausen en 1748, puis bibliothécaire de celui d'Eisenach (1758-1793). Sa vie tout entière fut consacrée à l'étude et à l'enseignement. Le *Dictionnaire de Meusel* cite de cet auteur 92 *ouvrages* ou *programmes académiques*, et *Dissertations philologiques et littéraires;* ils sont tous écrits en latin ou en allemand; les principaux sont : 1° *De Elegantiorum litterarum studiis inter christianos tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4. 2° *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, 1777, in-4. 3° *Notices sur des Livres rares du 15e siècle de la bibliothèque d'Eisenach*, 1775, in-8. 4° *Sur J. P. Erick*, savant littérateur d'Eisenach. 5° *Des Bibliothèques chez les Romains*, 1790, in-4. 6° *De Edificatione et ornatione sepulchrorum a scribis et pharisæis instituta*, Jena, 1746, in-4. 7° *Notice d'un livre rare intitulé* Summa Magistrutia ou Pisanella, ibid., 1771, in-4. 8° *Notice sur les Batteries flottantes employées par César dans la guerre civile*, 1783, 1784, avec un supplément. 9° *Flavius Josephus de Joanne Baptista testatus*, 1785, in-4. 10° La *Vie de cet historien*, traduite du grec en allemand, Leipsick, 1780, in-8. Eckharta fourni des articles à quelques journaux littéraires de l'Allemagne.

* ECKHEL (Joseph-Hilaire), célèbre numismate, né le 13 janvier 1737 à Enzesfeld, dans l'Autriche supérieure. Il entra chez les jésuites, enseigna le latin à Vienne dans le collége Thérésien, la rhétorique à Steyer, et fut ensuite nommé professeur d'éloquence à l'université de

Vienne. Cédant à son goût pour l'étude de l'antiquité, et particulièrement pour celle de la numismatique, il obtint, en 1772, de ses supérieurs, la permission de faire le voyage d'Italie, pour examiner les nombreux cabinets qui s'y trouvent épars. Le grand duc de Toscane le chargea de ranger le cabinet de Médicis. Pendant son absence, l'impératrice Marie-Thérèse l'avait nommé directeur du cabinet des médailles et professeur d'antiquités à Vienne (1778). La suppression de son ordre ayant eu lieu dans le même temps, il se livra entièrement à ses études favorites. Ses principaux ouvrages sont 1° *Nummi veteres anecdoti*, Vienne, 1775, 2 parties in-4, où il a fait connaître plus de 400 médailles inédites, la plupart autonomes. Elles sont rangées suivant une nouvelle méthode que sa simplicité et sa clarté ont fait adopter dans la suite. 2° Une nouvelle *édition* du catalogue du cabinet numismatique de Vienne, 1779, 2 vol. in-folio, en latin. 3° *Choix des pierres gravées du cabinet impérial des antiques à Vienne*, 1788, petit in-folio. 4° *De doctrina nummorum*, ou *De la science des médailles*, Vienne, 1792-98, 8 vol. in-4. Ce bel ouvrage qui embrasse la numismatique toute entière est remarquable par la précision des idées, la clarté du stile et l'éloignement de tout esprit de système, et surtout par une étude approfondie de la science : elle lui assigne dans ce genre le même rang qu'à Linnée en botanique. Cet ouvrage mit le comble à sa gloire ; mais il n'eut pas le temps d'en jouir : il mourut, peu de jours après la publication du dernier vol., le 16 mai 1798.

ECKOUT. *Voyez* VAN DEN ECKOUT (Gerbrand).

ECLUSE (Charles de L'), *Clusius*, né à Arras le 18 février 1525, parcourut une grande partie de l'Europe en herborisant. Il s'était fait une loi de ne se fier qu'à ses propres yeux pour les descriptions des plantes : aussi l'exactitude la plus scrupuleuse règne dans ses descriptions et dans ses figures. Les empereurs Maximilien II et Rodolphe II lui confièrent leur jardin des simples. Les assujétissemens de la vie de courtisan l'ayant dégoûté, il se retira à Francfort-sur-le-Mein, ensuite à Leyde, où il mourut en 1609, à 84 ans, professeur de botanique. Ses *ouvrages* ont été recueillis en 3 vol. in-fol. à Anvers, 1601, 1605 et 1611, avec fig. Ils roulent sur la science qu'il avait cultivée. *Voyez* BELON.

* ECLUSE DES LOGES (Pierre-Mathurin de L'), docteur de Sorbonne, né à Falaise en 1715, et mort à Paris vers l'an 1783, est particulièrement connu par son édition des *Mémoires de Sully*, Londres, 1745, 3 vol. in-4, ou 8 vol. in-12, réimprimé à Londres, 1778, 10 vol. in-12, et à Paris 1814, 6 vol. in-8. On reprochait à ces Mémoires de manquer d'ordre ; le stile d'ailleurs en avait vieilli : il était en général lent, surchargé de parenthèses ou de phrases incidentes et quelquefois obscures. L'abbé de l'Ecluse les a mis en meilleur français et en meilleur ordre, et il redresse, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les erreurs dans lesquels Sully a été entraîné par l'esprit de parti.

* EDDY, célèbre géographe américain, né à New-Yorck en 1784, a publié plusieurs *cartes* estimées, entre autres *celle de l'état de New-Yorck*. Il s'occupait d'un *atlas* complet de toute l'Amérique, lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 22 décembre 1817. On a encore de lui un grand nombre d'*Essais* sur la *géographie*, la *botanique* et sur d'autres *branches d'histoire naturelle*.

EDELINCK (Gérard) naquit à Anvers en 1641. Il y apprit les premiers élémens du dessin et de la gravure ; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talens. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *sainte Famille* de Raphaël, et celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius*, de Le Brun. Edelinck se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chefs-d'œuvre ; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes ses autres productions, une netteté de burin, une fonte et une couleur inimitables. Il a réussi également dans les *portraits*

qu'il a faits de la plupart des hommes illustres de son siècle. Cet excellent artiste mourut en 1707, dans l'hôtel royal des Gobelins, où il avait un logement, avec le titre de graveur ordinaire du roi, et de conseiller dans l'académie royale de peinture.

* EDELCRANZ (Abraham-Nicolas, le baron), né à Abo en Suède, en 1754, fut poète lyrique et dramatique. Après avoir fait des *odes* et des *pièces de théâtre*, il devint en 1787 secrétaire et caissier particulier du roi de Suède et directeur des spectacles. En 1790 et 1791, il fit un voyage en Angleterre dont son gouvernement l'avait chargé; il fut appelé ensuite à la chancellerie. Le roi lui fit faire un nouveau voyage en Allemagne, en Hollande, en France et en Angleterre, dans des vues d'utilité publique, notamment pour examiner plusieurs procédés mécaniques et industriels. Il rapporta un recueil riche d'observations, pratiques sur l'agriculture, les arts et le commerce; il parvint lui-même à perfectionner plusieurs machines. A son retour, il fut appelé à l'intendance des musées royaux, et aux comités pour les améliorations des objets d'industrie et d'agriculture. La Suède lui est redevable de plusieurs machines importantes parmi lesquelles on cite les *télégraphes* qu'il perfectionna et sur lesquels il publia un *traité* en 1796 : il fit aussi une machine pneumatique dont la construction la rend propre à divers usages. Outre les places qu'il obtint en récompense de ses services, le roi le nomma baron, et le combla de marques de faveurs. Edelcranz mourut à Stockholm le 15 mars 1821.

* EDELMANN (Jean-Frédéric), habile compositeur de musique, naquit en 1749 à Strasbourg. De bonne heure il se fit connaître avec avantage comme pianiste, et publia un grand nombre de *sonates* et de *concertos* pour le clavecin. En 1782 on joua à l'opera l'acte du *feu* dans le ballet des *élémens*, et *Ariane abandonnée dans l'isle de Naxos*, qui avaient été composés l'un et l'autre par Edelmann et qui obtinrent un grand succès. On a de lui 14 *œuvres* pour le clavecin. On assure qu'il a laissé en manuscrit l'*Oratorio d'Esther*, les *Opéra d'Alcione* et de *Mérope*. Telle fut la 1re partie de la vie de ce musicien qui, à l'époque de la révolution, en embrassa les principes avec une chaleur furibonde : il porta la démence politique non-seulement jusqu'à abandonner la carrière qu'il avait parcourue jusque là si honorablement, il devint encore dénonciateur public; et dans ces nombreuses délations qui envoyèrent à la mort une foule de victimes, il n'oublia pas son bienfaiteur le baron Dietrich; lui-même périt sur l'échafaud avec son frère, en 1794, après la mort de Robespierre.

EDER (George), né à Freisingen, se fit un nom vers la fin du 16e siècle par son habileté dans la jurisprudence. Il fut honoré par les empereurs Ferdinand I, Maximilien II et Rodolphe II, de la charge de leur conseiller, et laissa plusieurs écrits sur le droit, dont le meilleur est son *OEconomio bibliorum, seu partitionum biblicarum libri quatuor*, in-folio.

EDGAR, roi d'Angleterre, dit *le Pacifique*, fils d'Edmond, succéda à son frère Eduin en 959. Il vainquit les Ecossais, imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour dépeupler l'île de ces animaux carnaciers. Il subjugua une partie de l'Irlande, policça ses états, contribua à la réforme des mœurs des ecclésiastiques, et mourut en 975, après un règne de 16 ans. Quelques auteurs l'appellent *l'amour et les délices des Anglais*. Sa modération lui mérita le surnom de *Pacifique*, et son courage égala son amour de la paix. Sa vertu ne fut point exempte de faiblesse; mais la pénitence qu'il en fit répara bien le scandale qu'il avait donné. « Ce prince, dit Fleury, étant allé à un » monastère de filles, situé à Vilton, fut » épris de la beauté d'une personne noble » qui y était élevée parmi les religieuses, » sans avoir reçu le voile, et l'enleva... » L'archevêque de Cantorbéry, saint » Dunstan, vint trouver le roi, qui s'a- » vança à son ordinaire, lui tendant la » main pour le faire asseoir sur le trône.

» L'archevêque retira sa main et lui dit : » *Vous osez toucher la main qui immole » le Fils de la Vierge, avec votre main » impure, après avoir enlevé à Dieu une » vierge qui lui était destinée.... Je ne » veux pas être ami d'un ennemi de Jé- » sus-Christ.* Le roi se jeta aux pieds du » prélat, qui l'ayant disposé à toute sa- » tisfaction, lui imposa une pénitence » de sept ans, pendant lesquels il ne por- » terait point la couronne, il jeûnerait » deux jours de la semaine, et ferait de » grandes aumônes. Le roi accomplit » exactement sa pénitence. Après les sept » ans, il assembla les seigneurs, les évê- » ques et les abbés de ses états, et, en » leur présence, saint Dunstan lui remit » la couronne sur la tête avec une allé- » gresse publique. C'était l'an 973. » On trouve, dans la *Collection des conciles*, plusieurs lois qui font honneur à la sagesse de son gouvernement. — Il ne faut pas le confondre avec Edgar, roi d'Ecosse, fils de sainte Marguerite et neveu d'Edgar, dont il est parlé dans l'article suivant.

EDGAR ATHELING (c'est à dire vraiment noble), légitime héritier du royaume des Anglais, fut obligé, par Guillaume le Conquérant, de chercher son salut dans la fuite. Il échoua en Irlande, avec sa mère Agathe, et ses sœurs Marguerite et Christine. Marguerite fut mariée au roi Malcolm, dont elle eut six fils et deux filles. Trois de ses fils, Edgar, Alexandre et David furent rois. *Voyez* Marguerite.

* EDGEWORTH (Richard Lovell), membre du parlement d'Irlande, né en 1743, et proche parent de l'abbé Edgeworth, confesseur de Louis XVI, s'adonna de bonne heure aux sciences exactes. Il a publié plusieurs écrits estimés, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre : *Essais sur l'éducation relativement aux diverses professions.* Il s'était occupé des moyens de détourner le cours du Rhône, et avait publié à ce sujet quelques ouvrages, qui lui méritèrent le titre de citoyen de la ville de Lyon. Il est mort le 13 juin 1817, universellement regretté de sa famille et de ses amis.

* EDGEWORTH (William), ingénieur, fils du célèbre Richard-Lowell Edgeworth, et frère de Miss Edgeworth, si connue dans la littérature, est mort en 1829 à Edgeworth'S Town en Irlande; il avait rendu à son pays des services importans dans la carrière où l'avaient appelé ses talens et la confiance du gouvernement. On lui doit entr'autres les projets d'une ligne de route de Belfast à Antrim, qui sera l'une des plus belles voies de communication de l'Irlande.

EDGEWORTH de Firmont, dernier confesseur de Louis XVI. *Voyez* Firmont.

EDISSA. *Voyez* Esther.

EDENE (Saint). *Voyez* Emond.

EDMER. *Voyez*. Eadmer.

EDMOND ou Edme (Saint) naquit au bourg d'Abendon, d'un père qui entra dans le cloître, et d'une mère qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, et y enseigna ensuite les mathématiques et les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape Innocent III lui donna ordre de prêcher la croisade. Le pape Grégoire voulant récompenser le zèle avec lequel il remplit cette fonction, le désigna pour occuper le siége de Cantorbéry, vaquant depuis long-temps. Le chapitre l'élut d'une voix unanime, et l'élection fut confirmée par le souverain pontife; mais on eut beaucoup de peine à faire consentir Edme à accepter l'épiscopat. L'autorité de l'évêque de Salisbury ayant vaincu sa résistance, il fut sacré le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie, sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques qui n'étaient pas animés, comme lui, de l'esprit de Dieu. « Sa principale occupation, dit un his- » torien, était de connaître les besoins » spirituels et corporels de son troupeau, » afin de pourvoir aux uns et aux autres. » Il avait un soin particulier des jeunes » filles qui n'avaient point de ressource; » et pour les mettre plus sûrement à l'a- » bri du danger, il leur procurait un éta- » blissement. Il faisait une guerre décla- » rée aux vices; il maintenait la disci- » pline avec une vigueur vraiment apo- » stolique; il veillait sur ses officiers de » justice pour qu'ils remplissent avec in-

» tégrité les fonctions de leurs charges, » et qu'ils n'abusassent pas de leur au» torité pour opprimer les faibles. » Le zèle qu'il employa à la réforme de son clergé, lui attira des ennemis dans le chapitre même de son église. Eprouvant tous les jours des contradictions, il ne voulut point paraître conniver à des abus qu'il ne pouvait réprimer, il passa secrètement en France, et mourut à Poissy, le 16 novembre 1242, ayant été huit ans archevêque de Cantorbéry. Le pape Innocent IV canonisa saint Edmond en 1247. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Speculum Ecclesiæ* dans la Bibliothèque des Pères, tom. 3, Cologne, 1618-22; un livre des *Constitutions diverses* en 36 canons, dans la *Collection des conciles d'Angleterre et d'Irlande* de Wilkins, et des manuscrits contenant des *prières*, des *dissertations* sur *les sept péchés capitaux*, *le décalogue* et les *sept sacremens*. On a une vie de saint Edme tirée des manuscrits de l'abbaye de Pontigni, Auxerre, 1763, in-12.

EDMOND (Saint), roi des Anglais orientaux, fut illustre par sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des saints. Ce prince, ayant en 870 voulu livrer bataille aux Danois, fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église; mais ayant été découvert, il fut mené à Ivar, chef des Danois, qui était à Hélisdon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, et lui payât un tribut. Edmond ayant refusé ce parti, Ivar le fit attacher à un arbre, et percer d'une infinité de flèches, après quoi il lui fit couper la tête. Le chef d'Edmond ayant été trouvé quelque temps après, fut enterré avec le corps à Saint-Edmonbourg, ville qui a reçu son nom de ce roi. Les historiens du temps en font l'éloge le plus complet. Ils relèvent surtout sa piété, sa douceur et son humilité. Les rois d'Angleterre l'honoraient comme leur principal patron, et le considéraient comme un modèle accompli de toutes les vertus royales.

EDMOND I, roi d'Angleterre, fils d'Edouard le Vieux, monta sur le trône l'an 940. Il soumit le Northumberland, mit l'ordre dans son royaume, et donna de grands priviléges aux églises. Il fut assassiné l'an 946, par un voleur qu'il avait arrêté dans ses appartemens; il emporta avec lui les regrets de ses sujets.

EDMOND II, dit *Côte-de-Fer*, roi des Anglais après son père Ethelred, commença de régner en 1016. Le royaume était alors extrêmement divisé par les conquêtes de Canut, roi de Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester et de Bristol, et mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite Canut de devant Londres qu'il assiégeait, et gagna deux sanglantes batailles. Mais ayant laissé à son ennemi le temps de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres et fut défait en plusieurs rencontres. La mort de tant de bons sujets le toucha. Pour les épargner ou pour ne plus se commettre à leur courage, il fit un défi à Canut, qui accepta ce parti. Ces rois se battirent avec chaleur et à forces égales. Ils terminèrent leur différend en partageant le royaume. Quelque temps après, Edric, surnommé Stréon, corrompit deux valets-de-chambre d'Edmond, qui lui passèrent un croc de fer au fondement, dans le temps qu'il était pressé de quelque nécessité naturelle, et portèrent sa tête à Canut qui fut maître du trône (1019). *Voyez* CANUT.

EDMOND PLANTAGENET, de Woodstock, comte de Kent, était un fils cadet du roi d'Angleterre Edouard I. Le roi Edouard II, son frère aîné, l'envoya l'an 1324 en France, pour y défendre contre Charles IV les pays qui appartenaient à l'Angleterre; mais il ne fut pas heureux dans cette expédition. Il soutint le parti de ceux qui déposèrent Edouard II son frère, pour mettre son fils Edouard III sur le trône. Il se chargea du gouvernement du royaume, avec onze autres seigneurs, pendant la minorité de son neveu; mais il s'aperçut bientôt que la mère du jeune roi, de concert avec son amant Roger Mortimer, ne lui en laissait que le seul titre. Il travailla dès lors à

faire remonter sur le trône son frère. Cette tentative ne lui réussit pas : la reine fit si bien que, dans un parlement tenu à Winchester, il fut condamné à mort. On le conduisit sur l'échafaud ; mais l'exécuteur s'étant évadé, il y demeura depuis avant midi jusqu'au soir, sans qu'on pût trouver un homme qui voulût faire l'office de bourreau. Enfin vers le soir, un garde de la maréchaussée se chargea de cette triste exécution. Ainsi mourut ce prince à l'âge de 28 ans.

EDMONDES (Thomas), Anglais, né en 1563, joua un rôle dans les affaires politiques sous les règnes d'Elisabeth, de Jacques I et de Charles I. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France et dans les Pays-Bas, et mourut en 1639. On a publié 1° ses *Négociations*, Londres, 1749, in-8. 2° *Lettres sur les affaires d'état*, Londres, 1725, 3 vol. in-8.

EDOUARD LE VIEUX ou l'ancien, roi d'Angleterre 7e de la dynastie saxone, succéda à son père Alfred l'an 900. Il défit Constantin, roi d'Ecosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, et remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ensuite ériger cinq évêchés, fonda l'université de Cambridge, protégea les savans, et mourut en 924.

EDOUARD LE JEUNE ou le martyre (Saint), né en 962 d'Edgard, roi d'Angleterre, parvint à la couronne dès l'âge de 13 ans en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposèrent. Enfin Elfride sa belle-mère, qui voulait faire régner son fils Ethelred, le fit assassiner en 978. Il était âgé de 15 ans. L'église romaine l'honore comme martyr, et en célèbre la mémoire le jour de sa mort, le 18 mars.

EDOUARD (Saint), dit *le Confesseur* ou *le Débonnaire*, fils d'Ethelred II, fut rappelé en Angleterre après la mort de son frère Elfred, successeur de Canut II, mais assassiné à son entrée dans le royaume. Il était alors en Normandie, où les incursions des Danois l'avaient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1042. Le comte Godwin, qui était allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, et gouverna sous son nom. Ce général emporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa faiblesse ; il parut d'abord n'avoir apporté sur le trône que la piété et une douceur qui lui faisait dire qu'il eût mieux aimé passer ses jours dans une condition obscure et privée, que d'acheter une couronne par l'effusion du sang humain ; mais dès qu'il fut instruit des vexations et des cruautés de Godwin, il confisqua les biens de ce ministre indigne de sa confiance, le déclara ennemi de l'état et gouverna par lui-même. Aucun roi ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir ; dans les temps de paix, il s'appliqua à rendre son peuple heureux. Il fit un recueil des plus belles lois portées par ses prédécesseurs, et ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets sans exception : ce qui leur fit donner le nom de *lois communes ;* elles furent constamment respectées par les Anglais, même dans les plus grandes révolu-« tions. On vit alors, dit un auteur, ce que » peut un roi qui est véritablement le » père de ses sujets. Tous ceux qui appro-» chaient de sa personne essayaient de » régler leur conduite sur la sienne. On » ne connaissait à sa cour, ni l'ambition, » ni l'amour des richesses, ni aucune de » ces passions qui malheureusement sont » si communes parmi les courtisans, et » qui préparent peu à peu la ruine des » états. Edouard paraissait uniquement » occupé du soin de rendre ses peuples » heureux ; il diminua le fardeau des im-» pôts, et chercha tous les moyens de ne » laisser personne dans la souffrance. » Comme il n'avait point de passions à » satisfaire, tous ses revenus étaient em-» ployés à récompenser ceux qui le ser-» vaient avec fidélité, à soulager les pau-» vres, à doter les églises et les monas-» tères. Il fit un grand nombre de fonda-» tions, dont le but était de faire chanter » à perpétuité les louanges de Dieu. Mais » les divers établissemens qu'il fit, ne » furent jamais à charge au peuple. Les » revenus de son domaine lui suffisaient » pour toutes les bonnes œuvres qu'il en-» treprenait. On ne connaissait point alors

» les taxes, ou l'on n'y avait recours qu'en » temps de guerre, et dans des nécessités » très pressantes. » Les grands du royaume s'imaginant qu'il avait épuisé ses finances par ses aumônes, levèrent une somme considérable sur leurs vasseaux, sans l'en prévenir, et la lui apportèrent comme un don que lui faisaient ses peuples pour l'entretien des troupes, et pour les autres frais occasionés par les dépenses publiques. Edouard ayant appris ce qui s'était passé, remercia ses sujets de leur bonne volonté, et voulut que l'on rendît l'argent à tous ceux qui avaient contribué à former la somme. Il laissa par testament sa couronne à Guillaume le Conquérant, quoiqu'il ne fût pas son plus proche parent : le prince Edgard, qui devait naturellement lui succéder, avait pris la fuite et s'était sauvé en Ecosse, par la crainte de ce terrible concurrent. Edouard mourut le 5 janvier 1066, après un règne de 23 ans. Il fut canonisé par le pape Alexandre III.

EDOUARD I de ce nom, de la dynastie normande ou des Plantagenet, (qu'on devrait nommer Edouard IV parce qu'il y avait déjà eu trois Edouard dans la race saxonne), roi d'Angleterre, naquit à Winchester en 1240, du roi Henri III et d'Eléonore de Provence. Il se croisa avec le roi saint Louis contre les infidèles. Il partageait les travaux ingrats de cette expédition malheureuse, lorsque la mort du roi son père le rappela en Europe l'an 1272. Au retour de l'Asie, il débarqua en Sicile, et vint en France, où il fit hommage au roi Philippe III des terres que les Anglais possédaient dans la Guienne. L'Angleterre changea de face sous ce prince. Il sut contenir l'humeur remuante des Anglais, et animer leur industrie. Il fit fleurir leur commerce, autant qu'on le pouvait alors. Il s'empara du pays de Galles sur Léolin, après l'avoir tué les armes à la main en 1283. Il fit un traité, l'an 1286, avec le roi Philippe IV, dit *le Bel*, successeur de Philippe III, par lequel il régla les différends qu'ils avaient pour la Saintonge, le Limousin, le Quercy et le Périgord. L'année suivante il se rendit à Amiens, où il fit au même prince hommage de toutes les terres qu'il possédait en France. La mort d'Alexandre III, roi d'Ecosse, arrivée en 1286, ayant laissé sa couronne en proie à l'ambition de douze compétiteurs, Edouard eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendans. Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne; ensuite il nomma pour roi Jean Bailleul qu'il fit son vassal. Une querelle peu considérable entre deux mariniers, l'un français, l'autre anglais, alluma la guerre en 1293, entre les deux nations. Edouard entra en France avec deux armées, l'une destinée au siége de La Rochelle, et l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance en 1298, entre Edouard et Marguerite de France, et entre son fils Edouard et Isabelle, l'une sœur et l'autre fille de Philippe le Bel. Le souverain anglais tourna ensuite ses armes contre l'Ecosse. Bervick fût la première place qu'il assiégea. Il la prit par ruse. Il feignit de lever le siége, et fit répandre par ses émissaires qu'il s'y était déterminé par la crainte des secours qu'attendaient les assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas aperçu, il arbora le drapeau d'Ecosse, et s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagème, s'empressa d'aller au devant de ceux qu'elle croyait ses libérateurs. Elle était à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglais, qui entrèrent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier, confiné dans la tour de Londres et forcé à renoncer, en faveur du vainqueur, au droit qu'il avait sur la couronne. Ce fut alors que commenca cette antipathie entre les Anglais et les Ecossais, qui dure encore aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples. Edouard mourut après avoir perdu la conquête d'Ecosse, en 1307, après trente-quatre ans de règne, et 68 ans de vie. Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, dit l'auteur de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satires sont venues des Ecossais, et les éloges des Anglais. Parmi ces historiens, Velly l'a

trop noirci; le Père d'Orléans l'a trop flatté. On ne peut lui refuser beaucoup de courage, des mœurs pures, une équité exacte; mais ces qualités furent ternies par la cruauté et par la soif de la vengeance et de l'argent. Il s'empara de tous les prieurés, n'assignant à chaque religieux que dix-huit deniers par semaine, et affectant le surplus à ses finances. Il fit ensuite enlever tout l'argent des monastères d'Angleterre, et saisir leurs fonds et ceux des évêchés. De plus il mit tous les ecclésiastiques hors de sa protection, tellement qu'on pouvait les insulter impunément, n'étant plus sous la sauve-garde des lois. C'est à cette conduite que Henri Spelman, protestant anglais, dans son traité *de la Fatalité des sacriléges*, attribue la perte de l'Ecosse et les malheurs arrivés à son fils. Ce fut sous ce prince que le parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à peu près que celle d'aujourd'hui. Le titre de pair et de baron ne fut affecté qu'à ceux qui entraient dans la chambre haute. Il ordonna à tous les shérifs d'Angleterre, que chaque comté ou province députât au parlement 2 chevaliers, chaque cité 2 citoyens, chaque bourg 2 bourgeois. La chambre des communes commença par là à entrer dans ce qui regardait les subsides. Edouard lui donna du poids, pour pouvoir balancer la puissance des barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, et assez habile pour les ménager, forma cette espèce de gouvernement, qui rassemble les avantages de la royauté, de l'aristocratie et de la démocratie; mais qui a aussi les divers inconvéniens de tous les trois, et qui ne peut subsister que sous un roi sage.

EDOUARD II, fils et successeur d'Edouard I, couronné à l'âge de 23 ans, en 1307, abandonna les projets de son père sur l'Ecosse, pour se livrer à ses maîtresses et à ses flatteurs. Le principal d'entre eux était un nommé Gaveston, Pierce gentilhomme gascon, qui, à la fierté de sa nation, joignait les caprices d'un favori et la dureté d'un ministre. Il maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, et ne les quittèrent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Les Ecossais, profitant de ce trouble, secouèrent le joug des Anglais. Edouard, malheureux au dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. Isabelle, sa femme, irritée contre lui, se retira à la cour du roi de France Charles le Bel, son frère. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte de Hainaut, repassa la mer avec environ 3,000 hommes en 1326. Edouard, livré à l'incertitude dans laquelle il avait flotté toute sa vie, se réfugia avec son favori Spencer dans le pays de Galles, tandis que le vieux Spencer s'enfermait dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivaient la reine. Les deux Spencer moururent par la main du bourreau. Edouard fut condamné à une prison perpétuelle, et son fils mis en sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avait commencé, en lâche. Après quelque temps de prison, on lui enfonça un fer chaud dans le fondement par un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parut. Ce fut par ce cruel supplice qu'il perdit la vie l'an 1327, après un règne de 20 ans.

EDOUARD III, fils du précédent, vit le jour en 1312 à Windsor. Mis sur le trône à la place de son père, par les intrigues de sa mère, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori Mortimer jusque dans le lit de cette princesse, et le fit périr ignominieusement. Isabelle fut elle-même renfermée dans le château de Rising, et y mourut après 28 ans de prison. Edouard, maître, et bientôt maître absolu, commença par conquérir le royaume d'Ecosse disputé par Jean de Bailleul et David de Bruce. Une nouvelle scène, et qui occupa davantage l'Europe, s'ouvrit alors. Edouard III voulut retirer les places de la Guienne, dont le roi Philippe de Valois était en possession. Les Flamands, l'empereur et plusieurs autres princes, entrèrent dans son parti. les premiers exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre

de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avaient faits avec les Français, ils ne faisaient que suivre le roi de France. Edouard, suivant Rapin de Thoiras, approuva ce moyen de les faire entrer dans la ligue. Voilà l'époque de la jonction des fleurs de lys et des léopards. Edouard se qualifia dans un manifeste *roi de France, d'Angleterre et d'Irlande.* Il commença la guerre par le siége de Cambray, qu'il fut obligé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de *bataille de l'Ecluse.* Cet avantage fut suivi de la bataille de Créci en 1346. Les Français y perdirent 30,000 hommes de pied 1,200 cavaliers et 80 bannières. On attribua en partie le succès de cette journée à 6 pièces de canon dont les Anglais se servaient pour la première fois, et dont l'usage était inconnu en France. Le lendemain de cette victoire, les troupes des communes de France furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglais 210 années. La mort de Philippe de Valois, en 1350, ralluma la guerre. Edouard la continua contre le roi Jean son fils, et gagna sur lui en 1357 la bataille de Poitiers. Jean fut fait prisonnier dans cette journée, et mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. Edouard, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandait les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, qui montait un beau cheval blanc superbement harnaché. Dans un siècle barbare, cette modestie du vainqueur est bien remarquable. Après la mort de Jean, en 1364, Edouard fut moins heureux. Charles V confisqua les terres que les Anglais possédaient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt de confiscation par les armes. Le roi de France remporta de grands avantages sur eux; et le monarque Anglais mourut en 1377, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes de ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, et surtout par son amour pour une certaine Alix, qui l'empêcha même de recevoir les sacremens de l'église dans sa dernière maladie. Son règne aurait eu un éclat infini, sans ces taches. L'Angleterre n'avait point eu encore de souverain qui eût tenu dans le même temps deux rois prisonniers, Jean, roi de France, et David, roi d'Ecosse. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce: elle vendit ses laines, Bruges les mit en œuvre. Ce fut Edouard qui institua l'ordre de la *Jarretière*, vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution à l'occasion de la jarretière que la comtesse de Salisbury, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, et que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, et la comtesse ayant rougi, le roi dit: *Honni soit qui mal y pense*, pour montrer qu'il n'avait point eu de mauvais dessein, et jura que tel qui s'était moqué de cette jarretière, s'estimerait heureux d'en porter une semblable. Cette origine de l'ordre de la Jarretière n'est rien moins que sûre. Larrey dit que l'on tient pour une fable que la divise, *Honni soit qui mal y pense*, ait été prise des amours de ce prince avec la comtesse de Salisbury. « On prétend, ajoute-t-il, qu'elle ne fut » employée par le fondateur, que pour » marquer la bonne intention qu'il avait » dans l'établissement d'un ordre qui » obligeait ceux qui le recevaient, à se » tenir inséparablement unis, et qui de» mandait d'eux un attachement inviolable » à la vertu. » Le Père Papebrock, dans une dissertation sur l'ordre de la Jarretière, dit que cet ordre n'est pas plus connu sous le nom de la Jarretière que sous celui de Saint-George; que quoiqu'il n'ait été institué que par Edouard III, il avait pourtant été projeté avant lui par Richard I, dans son expédition de la Terre-Sainte, si l'on en croit un auteur qui écrivait sous Henri VIII; qu'au reste il ne sait point sur quoi il se fonde; que

quelques auteurs placent l'époque de cette institution par Edouard III, à l'an 1350; mais qu'il aime mieux suivre Froissard, qui la met à l'an 1344, la 18e du règne d'Edouard; que cette époque convient mieux à l'histoire de ce prince qui parle d'une grande assemblée de chevaliers, qu'il fit cette année là.

EDOUARD IV, fils de Richard, duc d'Yorck, enleva en 1461 la couronne d'Angleterre à Henri VI. Il prétendait qu'elle lui était due, parce que les filles en Angleterre ont droit de succéder au trône, et qu'il descendait de Lionel de Clarence, second fils d'Edouard III, par sa mère Anne de Mortimer, femme de Richard; au lieu qu'Henri descendait du troisième fils d'Edouard III, qui était Jean de Lancastre, son bisaïeul paternel. Deux victoires remportées sur Henri, firent plus pour Edouard que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster, le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la première étincelle des guerres civiles entre les maisons d'Yorck et de Lancastre, dont la première portait la rose blanche, et la dernière la rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un théâtre de carnage et de cruautés; les échafauds étaient dressés sur les champs de bataille, et chaque victoire fournissait aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant Edouard IV s'affermit sur le trône par les soins du célèbre comte de Warwick; mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écarta ce général de ses conseils, et s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le temps que Warwick négociait en France le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI, Edouard voit Elisabeth Wodevill, fille du baron de Rivers, en devient amoureux, et n'en peut jamais obtenir que ces paroles accablantes : « Je n'ai pas » assez de naissance pour espérer d'être » reine, et j'ai trop d'honneur pour m'a- » baisser à être maîtresse. » Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à Warwick. Le ministre outragé cherche à se venger. Il arme l'Angleterre, il séduit le duc de Clarence, frère du roi : enfin il lui ôta le trône sur lequel il l'avait fait monter. Edouard fait prisonnier en 1470, se sauva de prison, et l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de Warwick fut tué dans la première. Edouard, fils de ce Henri qui lui disputait encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie; ensuite Henri lui-même fut égorgé en prison. La faction d'Edouard lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs, et ses plaisirs ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre Louis XI, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une trève de 9 ans. Ses dernières années furent marquées par la mort de son frère le duc de Clarence, sur lequel il avait conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort qui lui paraîtrait le plus doux; et on le plongea dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avait désiré. Edouard le suivit de près; il mourut en 1483, à 41 ans, après 22 ans de règne. Ce monarque avait commencé son règne en héros; il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs; mais la volupté corrompit le sien. Il aima trop le sexe, et en fut trop aimé. Il attaquait toutes les femmes par esprit de débauche, et s'attachait pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Ses maîtresses les plus connues furent Jeanne Shone, femme d'un bourgeois de Londres; Elisabeth Lucy, à laquelle on prétend qu'il avait donné sa foi avant son mariage, et Eléonore Talbot, veuve de lord Butler.

EDOUARD V, roi d'Angleterre, fils d'Edouard IV, ne survécut à son père que deux mois. Il n'avait que onze ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Richard, duc de Glocester, tuteur d'Edouard et de Richard son frère, jaloux de la couronne du premier et des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, et leur fit donner la mort l'an 1483. Après s'être défait de ses neveux, il accusa leur mère de magie, et usurpa la couronne. Sous le règne d'Elisabeth,

la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis long-temps. On y trouva sur un lit deux petites carcasses avec deux licols au cou : c'étaient les squelettes d'Edouard V et de Richard son frère. La reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait, fit remurer la porte ; mais sous Charles II, en 1678, elle fut rouverte, et les squelettes transportés à Westminster, sépulture des rois.

EDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 10 ans, en 1547, et ne vécut que 16 ans. Le rôle qu'il joua fut court et sanglant. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu et l'humanité; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. L'archevêque de Cantorbéry, Crammer, fut un de ceux qui y contribuèrent le plus. Ce fut par ses insinuations que la messe fut abolie, les images brisées, la religion romaine proscrite, et le sang des catholiques largement répandu. « On pilla et saccagea les églises, dit » le protestant Heylin, sans que le roi en » profitât en aucune manière. Car quoi» qu'il en eût tiré des richesses inexpri» mables, ainsi que de la vente des terres, » non-seulement il fut accablé de dettes, » mais encore les revenus de la couronne » diminuèrent considérablement sous son » règne. » On prit quelque chose de chacune des différentes sectes de Zuingle, de Luther et de Calvin, et l'on en composa un symbole qui forma la religion anglicane : composition monstrueuse, édifice du caprice et du scepticisme, digne fruit et effet tout naturel de la séparation d'avec la véritable Eglise. Le règne d'Edouard fut flétri par une autre injustice, que le goût de la réforme et les insinuations de ses ministres lui arrachèrent : il écarta du trône Marie et Elisabeth ses deux sœurs, et y appela Jeanne Gray sa cousine. Il mourut en 1558.

EDOUARD, prince de Galles, plus connu sous le nom de *Prince noir*, d'après la couleur de son armure, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, remporta la victoire de Poitiers sur les Français (*Voy.* EDOUARD III), et mourut avant son père en 1376. « Le prince de Galles, dit Hume, » a laissé une mémoire immortalisée par » de grands exploits, par de grandes ver» tus, par une vie sans tache. Sa valeur » et ses talens militaires furent les moin» dres de ses mérites : sa politesse, sa » modération, sa générosité, son hu» manité lui gagnèrent tous les cœurs. » Il était fait pour illustrer non-seulement » le siècle grossier dans lequel il vivait, » et dont les vices ne l'atteignirent point, » mais encore le siècle le plus brillant » de l'antiquité et des temps modernes. » Une grande faute cependant fut la cause de sa perte. Ayant entrepris de rétablir sur le trône Pierre le Cruel, indigne d'être associé à ses destinées, ce monarque aussi perfide que barbare, refusa de payer aux troupes anglaises les sommes convenues et de leur fournir des vivres. Une maladie contagieuse, suite de la disette, se mit dans l'armée du prince de Galles, qui régnait alors sur l'Aquitaine ; lui-même fut atteint d'une maladie dont il ne put se rétablir. Il fut forcé, pour acquitter les dettes qu'il avait contractées pour fournir aux préparatifs de la campagne, d'accabler d'impôts ses sujets qui se révoltèrent. Cet incident ranima l'antipathie naturelle des habitans contre les Anglais, que toutes les belles qualités du prince n'avaient fait qu'assoupir.

* EDOUARD, prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né en 1453, fut forcé de quitter l'Angleterre avec sa mère en 1463, à l'époque où le parti d'York eut placé la couronne sur la tête d'Edouard IV. Il y revint en 1471 après avoir épousé la fille du comte de Warwick, qui mécontent d'Edouard IV, avait abandonné sa cause. Le parti de Lancastre ayant été ruiné à la bataille de Tewksbury, et le jeune prince étant tombé avec sa mère dans les mains des vainqueur, il fut massacré presque sous les yeux du roi qui, dit-on, avait donné le signal de sa mort. Cette catastrophe est le sujet de la 3e partie de la tragédie de *Henri VI* de Shakespeare.

EDOUARD PLANTAGENET, le dernier de la race qui porte ce nom, comte de Warwick, eut pour père George, duc

de Clarence, frère d'Edouard IV et de Richard III, rois d'Angleterre. Henri VII étant monté sur le trône et le regardant comme un homme dangereux qui pouvait lui disputer la couronne, le fit enfermer très étroitement à la tour de Londres. Le fameux Perkin Waërbeck qui s'était fait passer pour Richard, le dernier des fils de Richard III, était alors dans la même prison. Il concerta avec Warwick en 1490 les moyens d'en sortir. Leur complot fut découvert, et on crut que le roi le leur avait fait insinuer, pour avoir un prétexte de les sacrifier à sa sûreté. Ce qui confirma ce soupçon, fut que dans le même temps, le fils d'un cordonnier, séduit par un moine augustin, se donna pour le comte de Warwich. Henri VII voulait faire penser par cette ruse (sans doute concertée avec ce religieux, puisqu'il eut sa grâce), que le comte de Warwick donnait occasion à de nouveaux troubles. Ce fut sous ce prétexte qu'on le fit décapiter en 1499. Il était le seul mâle de la maison d'Yorck : voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention, un certain Lambert Simuel, différent du fils du cordonnier, se fit aussi passer pour comte de Warwick sous le nom d'*Edouard Plantagenet*. Il fut couronné à Dublin par une faction en 1487; mais ayant été battu quelques jours après et fait prisonnier, le roi, tranquille sur son compte, lui laissa la vie par pitié; cependant, pour ne par perdre toute sa vengeance, il lui donna l'office ridicule de marmiton dans sa cuisine.

EDOUARD (Charles), petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre, né le 31 décembre 1720, en succédant aux droits de la maison de Stuart, sur le trône d'Angleterre, se distingua par ses efforts pour le recouvrer. Les tentatives qu'il fit en 1745 le rendront à jamais mémorable dans les annales de la Grande-Bretagne. Il aborde en Ecosse, publie un manifeste dans lequel il rappelle ses droits au trône d'Angleterre, et promet un gouvernement sage et modéré. Un morceau de taffetas lié à un bâton, est le drapeau sous lequel il rassemble 10,000 montagnards écossais. Avec cette petite troupe il s'empare d'Edimbourg, bat les Anglais sous les murs de cette ville le 2 octobre, entre en Angleterre, prend la ville de Carlisle, et pénètre jusques dans le centre du royaume. Le duc de Cumberland marche contre lui, le prétendant se retire, et son arrière-garde est défaite à Clifton. La bataille de Falkirk, qu'il gagne le 28 janvier 1746, relève ses espérances; mais celle de Culloden, qu'il perd le 27 avril, le ruine absolument. Vaincu, poursuivi, fugitif et errant de forêt en forêt, d'île en île, obligé quelquefois de se cacher dans des antres, toujours prêt à tomber entre les mains de ses ennemis, il se voit exposé aux plus cruels revers de la fortune; il les supporta avec une égalité d'âme qui intéressa toute l'Europe à son sort. Il s'échappa enfin de l'Ecosse le 17 septembre 1746, et aborda en France sur un vaisseau de Saint-Malo, après avoir traversé, sans être aperçu, une escadre anglaise, à la faveur d'un brouillard épais. Si dans la suite, son âme, aigrie par de longs malheurs, éprouvés chez des amis et des ennemis, a paru ressentir quelques situations violentes, c'est qu'abandonné à des compagnies qu'il ne connaissait point assez, trop long-temps éloigné des exemples et des leçons de son vertueux père, il lui a été difficile d'assortir toujours sa conduite à la dignité de sa naissance et à l'état de ses prétentions royales. Il mourut à Rome, le 31 janvier 1788. Il avait épousé, le 17 avril 1772, la princesse Louise-Maximilienne de Stolberg-Gedern; ils n'ont point eu d'enfans; de sorte que la ligne masculine de la famille royale de Stuart, est réduite au seul cardinal, après avoir donné des rois à l'Ecosse pendant 3 à 400 ans, et par les princesses de cette maison, des souverains à la plus grande partie de l'Europe. Il a laissé une fille née hors de l'état de mariage, qu'il a prétendu légitimer comme roi d'Angleterre; mais cette légitimation n'a point été reconnue.

* EDOUARD Ier, roi de Portugal, fils de Jean Ier, succéda à son père en 1430. Son règne fut remarquable par le rétablissement de la discipline, qui avait été relâchée sous l'administration précé-

dente. Il mit de l'ordre dans les finances de l'état, convoqua les Cortès ou Etats-généraux, fit des lois pour réprimer le luxe, encouragea le commerce, protégea les sciences et les cultiva lui-même. Il mourut en 1438, à l'âge de 37 ans; il avait chargé don Juan de Regras de rédigea un *Code sur l'administration de la justice*; il travailla lui-même à cet ouvrage précieux pour cette époque. Il a aussi composé un *Traité sur la fidélité* que l'on doit apporter dans le commerce de l'amitié.

* EDRED, 10e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Edouard l'Ancien, monta sur le trône en 946, après la mort de son frère Edmond. Il se fit remarquer par une extrême justice et gagna l'affection de ses sujets par sa bonté et la douceur de ses mœurs. Les Danois de Northumberland s'étant révoltés, il les soumit et força Malcolm, roi d'Ecosse, à lui faire hommage des terres qu'il possédait en Angleterre. Il laissa ensuite la direction des affaires à saint Dunstan, depuis archevêque de Cantorbéry, et mourut en 955. Il eut pour successeur Edmond son neveu.

EDRIC, surnommé *Stréon* (c'est-à-dire *acquisiteur*), homme d'une naissance fort obscure, sut par son éloquence et par toutes sortes de ruses et d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces d'Ethelred II, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, et lui donna sa fille Edgithe en mariage. Par cette alliance il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer aucune occasion de trahir les intérêts du roi et du royaume. Edmond, son beau-frère, découvrit sa perfidie, et se sépara de lui. Edric se voyant démasqué, quitta le parti d'Ethelred, pour prendre celui de Canut. Quelque temps après il rentra dans le parti d'Edmond, qui avait succédé à Ethelred et qui eut la générosité de lui pardonner. Ce fourbe lui fit voir bientôt à la bataille d'Asseldum, ce qu'il avait dans l'âme. Pendant que les deux armées étaient aux mains, il quitta tout à coup son poste, et alla se joindre aux Danois, qui remportèrent la victoire. La paix s'étant faite entre Edmond et Canut, Edric craignit que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies en faisant assassiner Edmond par deux de ses propres domestiques, en 1017. Canut conserva à Edric le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour long-temps. Ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement « qu'il n'avait pas récompensé ses ser- » vices, et particulièrement celui qu'il » lui avait rendu, en le délivrant d'un » concurrent aussi redoutable que l'était » Edmond. » Canut lui répondit tout en colère que, « puisqu'il avait la hardiesse » d'avouer publiquement un crime si » noir, dont jusqu'alors il n'avait été » que soupçonné, il devait en porter la » peine. » En même temps, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête sur-le-champ, et qu'on jetât son corps dans la Tamise. On dit qu'il fit mettre cette tête sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. On prétend que c'est ce scélérat qui introduisit le tribut que les Anglais furent obligés de payer aux Danois sous le nom de *Danegelt*.

EDWARDS ou Edwarts (Georges), né à Séaford, dans le comté de Suffex, en 1693, a publié une *Histoire naturelle des oiseaux, animaux et insectes*, en 210 planches coloriées, en anglais, avec la traduction française, Londres, 1751, 4 vol. in-4 : ouvrage magnifique et intéressant. On a encore de lui *Glanures d'histoire naturelle*, 1758, 60 et 64, 3 part. in-4. Ce sont des figures de quadrupèdes, d'oiseaux, d'insectes, de plantes, avec des explications en anglais et en français. Ces trois volumes doivent être joints aux précédens. Edwards mourut le 23 juillet 1733.

* EDWARDS (Bryan ou Brian), écrivain anglais, né en 1743, à Westburg, dans le Wiltshire, habita de bonne heure et long-temps la Jamaïque, où il était possesseur d'une plantation de sucre. Appelé en 1789 à faire partie de l'assemblée de cette île, on le vit combattre vivement les propositions de Wilbeforce

pour l'abolition de la traite des Nègres. On ignore à quelle époque il revint en Angleterre ; mais il y devint membre du parlement, et y plaida avec force la cause des colons; mais comme il plaignait le sort des esclaves tout en reconnaissant les dangers de leur émancipation, il fit adopter une loi répressive des cruautés que l'on exerçait contre eux. Il mourut le 16 juillet 1800. On a de lui une *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, 1793, 2 vol. in-4, ouvrage qui eut beaucoup de succès; dans lequel il se montre naturaliste, politique, commerçant, mais patriote un peu ardent. La 3e édition a été publiée après sa mort, en 1801, 3 vol.; augmentée d'une *Description historique de la colonie française de l'île de Saint-Domingue*, qui avait été publiée séparément en 1794; d'un *Voyage dans les îles des Barbades, Saint-Vincent, Tobago, etc.*, par William Young; et des 3 premiers chapitres d'une *Histoire de la guerre dans les Indes occidentales, depuis son origine en février* 1793. Il a été publié une nouvelle édition de cette histoire, continuée jusqu'au temps actuel, Londres, 1819, 5 vol. in-8. La *Description de l'île de Saint-Domingue* comprenant le récit des calamités qui ont désolé ce pays depuis l'année 1789, a été traduite en français, Paris, 1813, in-8. — Il y eut en Angleterre plusieurs savans et théologiens de ce nom.

EDZARDI (Sébastien), professeur en philosophie à Hambourg, où il était né, en 1673, mort le 10 juin 1736, a publié plusieurs ouvrages estimés, entre autres, *de Verbo substantiali*, Hambourg, 1700, contre les unitaires.

EEKHOUT (Gerbrant Vanden). *Voy.* Van den Eekhout.

* EFIMIEF (Dmitri-Vladimirovitsch), colonel d'artillerie russe, mort en 1804, s'est fait connaître par ses exploits, mais plus encore par trois *comédies* qui ont été représentées à St.-Pétersbourg avec le plus grand succès : 1° le *Joueur criminel* ou la *Sœur vendue par son frère*. 2° *Suite de la Sœur vendue par son frère*. 3° *Le Voyageur* ou l'*éducation sans succès*. La 1re de ces pièces a seule été imprimée, St.-Pétersbourg, 1788.

EFFIAT (Antoine Coiffier Ruzé, dit le maréchal d'), petit-fils d'un maître-d'hôtel du roi, fut surintendant des finances en 1626, général d'armée en Piémont en 1630, enfin maréchal de France le 1er janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'était retiré à sa terre de Chilli, à 4 lieues de Paris; mais le cardinal de Richelieu, de la maison duquel il était comme intendant, le rappela et lui donna le bâton. Ce maréchal mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Trèves, en allant commander en Allemagne. En moins de 5 à 6 ans il avait acquis de la réputation dans les armes, par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité; et dans le maniement des finances, par son exactitude et sa vigilance. Il était père du marquis de Cinq-Mars (*voyez* ce mot). Il mourut fort riche. Ses biens ont passé dans la maison de Mazarin, par La Meilleraye son gendre. Ils lui venaient en partie de son grand-oncle maternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porterait le nom et les armes de Ruzé. Cet oncle, nommé martin Ruzé, fils de Guillaume Ruzé, receveur des finances à Tours, était un homme de mérite qui fut secrétaire d'état sous Henri III et Henri IV. (Le marquis d'Effiat a laissé plusieurs ouvrages sur le règne de Louis XIII : 1° *Etat des affaires des finances présenté en l'assemblée des notables* par le marquis d'Effiat, 1626, tome 12 du *Mercure français*. 2° *Discours sur son ambassade en Angleterre*, ibid. 3° *Lettres sur les finances* (dans les factums du sieur Suagez) in-4. 4° *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont* dans le *Recueil des diverses révolutions*. 5° *Mémoires concernant les dernières guerres d'Italie* de 1625 à 1632 un vol. in-12. 6° Plusieurs *mémoires* manuscrits et *lettres* conservés dans diverses bibliothèques).

EGBERT, roi de Westrex et premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus et son courage. Il était à Rome à la cour de Charlemagne, quand les dé-

putés anglais vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne le voyant prêt à partir, tira son épée, et la lui présentant : « Prince, dit-il, après que votre épée » m'a si utilement servi, il est juste que » je vous prête la mienne. » Egbert soumit tous les petits rois de l'Angleterre, et régna paisiblement et glorieusement jusqu'a sa mort, arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donnerait à l'avenir le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne qu'avaient occupée les Saxons.

EGBERT, frère d'Eadbert, prince de Northumberland, fut élevé dès son enfance dans un monastère, devint archevêque d'Yorck en 732, et mourut l'an 765. Nous avons de lui 1° *Dialogus ecclesiasticæ institutionis*, publié à Dublin en 1664, in-8, par Jacques Warræus. 2° *Tractatus de jure sacerdotali, et Excerpta* 144 *ex dictis et canonibus patrum*, dans les Conciles du Père Labbe, tom. 6. 3° *Pœnitentiale libris IV distinctum*, manuscrit que l'on conserve dans quelques bibliothèques d'Angleterre.

* EGÈDE (Jean), pasteur de l'Église protestante, fondateur des missions danoises au Groenland, né en Danemarck en 1686, était ministre de Vogen, dans l'évêché de Drontheim en Norwége, lorsqu'il conçut le projet de travailler à l'instruction et à la conversion des Groenlandais. Après des obstacles sans nombre, il obtint la permission de se rendre dans leur pays avec trois navires, pour y former des établissemens. Il parvint à connaître la langue du pays, et à gagner la confiance des habitans par sa douceur : il les instruisit des préceptes du christianisme, et en baptisa un grand nombre. Quand ses infirmités ne lui permirent plus de vaquer à ses fonctions, il confia son œuvres à son fils et se retira dans l'île de Falster, où il mourut le 5 novembre 1758. On lui doit 1° *Nouvelle recherche de l'ancien Groenland*, ou *Histoire naturelle et description de la situation, de l'air, de la température et des productions de l'ancien Groenland*, Copenhague, 1729, in-4; nouvelle édition, 1741. Ce livre a été traduit en allemand, en anglais, en hollandais et en français. Cette dernière traduction a été donnée par Parthenay des Roches, sous ce titre : *Description et histoire naturelle du Groenland*, Copenhague et Genève, 1763, in-12. 2° *Journal tenu pendant la mission au Groenland*, Copenhague, 1738, in-8. Il a été traduit en allemand, Hambourg, 1740, in-4, sous le titre de *Relation détaillée du commencement et du progrès de la mission du Groenland, etc.* On trouve dans le tome XIX de l'*Histoire des Voyages*, un extrait de l'ouvrage de Crantz sur le Groenland, où sont détaillés les travaux d'Egède pour la colonisation de ce pays. — Son fils, Paul Egède, mort en 1689, fut nommé membre du collége des Missions, directeur de l'hôpital des Orphelins, et évêque du Groenland. Il partagea et continua les travaux de son père. Il a laissé 1° *Relation du Groenland, extraite d'un journal tenu depuis* 1721 *jusqu'en* 1788, Copenhague, 1789, in-12. 2° *Dictionarium groenlanaicum*, Copenhague, 1754, in-4. 3° *Grammatica groenlandica*, 1760, in-12. 4° *Traduction* en groenlandais *de l'Evangile, de l'Imitation de Jésus-Christ, etc.*

* EGENTON (François), artiste anglais, naquit vers 1740. Il se livra particulièrement à la peinture sur verre, et fut un de ceux qui contribuèrent au perfectionnement de cet art, qui était presque oublié ; art toutefois dans lequel les modernes n'ont jamais pu égaler les anciens pour la vivacité et la beauté des couleurs, comme on le voit dans les vitraux des anciennes églises. Leur procédé, différent de celui des modernes, consistait à rassembler de petits morceaux de verre de différentes couleurs, qui formaient ensemble comme une espèce de mosaïque. Ensuite, et par une nouvelle méthode, on a peint les verres *par apprêt*, savoir, en y appliquant des couleurs métalliques qu'on incorpore par l'action du feu graduellement distribuée : invention que l'on attribue à Claude de Marseille, et à Cousin, peintres français. Egenton a laissé plus de cinquante ouvrages dans ce

genre, parmi lesquels on cite *deux Résurrections*, sur les dessins de Joseph Reynolds, et qui se trouvent à Linchfield dans la cathédrale de Salisbury. Le *banquet donné par Salomon à la reine de Saba*, d'après un tableau d'Hamilton qu'on voit au château d'Arundel; *Saint Paul converti et recouvrant la vue*; dans l'église de Saint-Paul, à Birmingham; *Le Christ portant sa croix*, d'après Morales, dans l'église de Wousted, au comté d'Essex; *L'âme d'un enfant en présence de Dieu*, d'après un tableau de Peters, et que l'on voit dans une église à Great-Barr, dans le comté de Stafford. Egenton mourut le 26 mars 1805, âgé de près de 65 ans.

EGERTON (Thomas), garde-des-sceaux d'Angleterre sous la reine Elisabeth, et chancelier sous Jacques I, fut surnommé *le défenseur incorruptible des droits de la couronne*. Il mourut en 1617, à 70 ans, après avoir publié quelques ouvrages de *jurisprudence*.

*EGERTON (François), duc de Bridgewater, marquis de Brackley, baron d'Ellesmire, fut le 1er de sa famille qui prit le nom de Bridgewater; il était fils de Scroop-Egerton qui avait une fortune immense dont il jouit de bonne heure par la mort de ses parens; il était né en 1726: bientôt il s'occupa d'un projet que son père avait formé, mais auquel des obstacles sans nombre l'avaient forcé de renoncer. C'était la construction du canal que l'on avait songé d'entreprendre en Angleterre. Egerton possédait dans ses terres de Worsley, de riches mines de houille; mais l'exploitation en devenait fort désavantageuse à cause de la difficulté des transports. Un canal qui aurait servi à transporter son charbon à Manchester dont il était éloigné de 8 milles, eût été très avantageux, peut-être même nécessaire pour le succès de son entreprise. Mais ce canal offrait des obstacles que l'on disait insurmontables: néanmoins il s'adressa à un artiste nommé Brindley, qui assura que la confection du canal était praticable. Egerton demanda donc au parlement l'autorisation d'ouvrir un canal navigable de Salford près de Manchester jusqu'à Worsey, et il l'obtint en 1758 après une opposition assez vive dans les deux chambres. Après 5 ans de travaux et des dépenses énormes, le canal fut terminé et poussé même jusqu'à la rivière de Mersey; on ne peut voir sans étonnement depuis les bords de la rivière d'Irwenel couverte de voiles, des barques flotter sur un canal pratiqué à 40 pieds au dessus. Le projet de construire un aqueduc qui partant de Bartonbridge, serait prolongé jusqu'à l'Irwenel et s'élèverait à une si grande hauteur au dessus du niveau de cette rivière, fut généralement regardé comme chimérique; mais la résolution d'Egerton était inébranlable, et il fit construire ce canal en peu de temps: il porte son nom. En général il fit beaucoup de sacrifices pour la propagation du système de navigation intérieure dont il avait donné l'exemple et qui est une des causes principales de la prospérité actuelle de l'Angleterre et de l'Ecosse. La fortune d'Egerton devint considérable: pour en donner une idée il suffira de dire qu'il payait à l'état pour sa taxe de contributions annuelles 110,000 livres sterling. Sa carrière politique n'offre rien de remarquable; il siégeait à la chambre des pairs. En 1800, la *Société d'encouragement des arts et du commerce de Londres* lui décerna une médaille d'or en reconnaissance des services qu'il avait rendus à son pays; la même année il lui fut voté des remercîmens pour un ouvrage intitulé *Description du plan incliné des souterrains de Bridgewatter*, dont il a paru une traduction française à Paris en 1812, in-8, avec figures: on peut reprocher à l'auteur de n'avoir pas rendu dans cet ouvrage à Brindley toute la justice qu'il méritait. Egerton mourut le 8 mars 1803; il avait vécu célibataire.

* EGERTON (François-Henry, sir) comte de Bridgewatter, membre de la Société royale de Londres, prébendaire de Durham, et recteur de Witchurch dans le comté de Salop, était le dernier fils de Jean Egerton évêque de Durham, et d'Anne-Sophie, fille de Henri Grei duc de Kent; il était le frère et fut l'héritier du riche duc de Bridgewatter. Amateur des

sciences, des lettres et des arts, il s'était environné d'écrivains et d'artistes. Avec les premiers il a publié différens ouvrages, notamment une *Description des travaux souterrains exécutés à Walkdenmoor*, dans le comté de Lancastre par le dernier duc de Bridgewatter, inséré dans les *Transactions de la Société des arts*. 2° Une magnifique édition de l'*Hippolyte d'Euripide*, grec-latin, avec *notes*, Oxford, 1776, in-4 : un exemplaire de cet ouvrage a été vendu 149 fr. 3° *Fragmens et odes de Sapho*, grec-latin, avec des *notes*, Paris, 1815, in-8. 4° *Comus masque de Milton*, traduction littérale, française et italienne, Paris, 1812, in-4. 5° Une édition de la *Traduction* du même ouvrage pour Gaetano Palidori-da-Bientina, Paris, 1812, in-4. On lui doit plusieurs autres écrits relatifs à l'illustration de sa famille. Egerton aimait à encourager les publications utiles; ainsi il donna le montant de 20 souscriptions, en se faisant placer sur la liste des abonnés, à l'*Hermes romanus* du savant Barbier-Vémars. Avec les artistes dont il avait fait sa société, il s'occupa de faire reproduire avec profusion son portrait et celui des membres illustres de sa famille, dont la lithographie a répandu à ses frais une foule d'exemplaires. Il est mort à Paris le 12 février 1829.

* EGG (Jean-Gaspard), agronome suisse, né en 1738, était greffier du district d'Ellikon (canton de Zurich). Il est connu par plusieurs institutions précieuses, pour l'avantage de sa commune dont il fit dresser un plan géométrique, et pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie, telles que la *culture des biens fonds communaux* négligés jusqu'alors, l'*assurance contre l'épizootie*, et enfin, l'*instruction pour la culture de la vigne*, à l'aquelle la *société économique de Zurich* a décerné le premier prix. Egg mourut en 1794. Sa vie a été écrite en allemand par son fils et publiée par la Société de physique de Zurich, 1795, in-8.

EGGELING (Jean-Henri), né à Brême en 1639, parcourut la plupart des royaumes de l'Europe, dans la vue de perfectionner son goût pour les antiquités grecques et romaines. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de la république; emploi qu'il exerça avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1713, à 74 ans. On a de lui des *explications* de plusieurs médailles et de quelques monumens antiques; *Misteria Cereris et Bacchi*, dans les Antiquités grecques de Gronovius; et *Germaniæ antiquitates*, Brême, 1694, in-4, ouvrage plein de recherches.

* EGGS (Jean-Ignace), capucin sous le nom du *père Ignace de Rheinfeld*, né dans cette ville en 1618, servit d'abord comme aumônier à bord d'un des vaisseaux de la flotte vénitienne, où il convertit et baptisa plus de 600 mahométans prisonniers. Il accompagna ensuite Octave, comte de La Tour, dans son voyage à la Terre-Sainte, séjourna trois mois à Jérusalem, et fut reçu avec lui chevalier du Saint-Sépulcre. De retour dans sa patrie, il consacra le reste de sa vie à l'étude et aux missions dans les pays protestans. Il mourut à Lauffenbourg le 1er février 1702. Il a publié le résultat de son voyage sous le titre de *Relation du voyage de Jérusalem, et Description de toutes les missions apostoliques de l'ordre des Capucins*, in-4 : ouvrage intéressant, qui fut réimprimé à Fribourg en Brisgaw en 1666, et à Augsbourg en 1699.

* EGGS (Léon ou Léonce), parent du précédent, et jésuite comme lui, naquit à Rhinfeld le 19 août 1666. Il cultiva avec succès la poésie, et composa des pièces de théâtre en allemand, en latin et en français, qui furent jouées dans différentes villes d'Allemagne. Il était très versé dans la langue grecque, et il avait professé pendant quelque temps la poésie et la rhétorique dans les colléges de la société. Il accompagna au siége de Belgrade, en qualité d'aumônier, les fils de l'électeur de Bavière, et mourut, le 16 août 1717, au camp devant cette ville. Il a laissé 1° *Compositiones morales et asceticæ*; ce sont des morceaux choisis, tirés d'ouvrages français et latins. Il en a été fait plusieurs éditions. 2° *Opera moralia*; 3° *Œstrum ephemericum poeticum*, Munich, 1712. Cet ouvrage, pu-

blié sous le nom de *Genesius Gold*, qui est l'anagramme du sien, est formé d'autant d'élégies qu'il y a de jours dans l'année, dont le sujet est pris des psaumes de David. 3° *Epigrammata*, *Elogia*, *Inscriptiones*, *Exercitationes scolasticæ theatrales*. Ces opuscules sont restés manuscrits. Il a aussi composé la *Vie du Père Richard Eggs*.

* EGGS (George-Joseph), de la même famille, chanoine, doyen de l'église de Saint-Martin de Rheinfeld, mort vers 1750. On lui doit *Purpura docta*, *seu Vitæ cardinalium scriptis illustrium*, Munich, 1714-29, 4 vol. in-fol., livre estimable par les recherches et l'exactitude; et plusieurs autres ouvrages imprimés la plupart en allemand et peu connus en France.

EGINARD ou EGINHARD, historien français du 9e siècle, seigneur allemand, élevé à la cour de Charlemagne, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince le fit son secrétaire. Il lui donna sa fille Emma ou Imma en mariage. A ces bienfaits, il joignit encore la charge de surintendant de ses bâtimens, et de chancelier. Après la mort de Charlemagne, Eginard se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, et ne la regarda plus que comme sa sœur. Louis le Débonnaire lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selingenstat, monastère qu'il avait fondé. Il en fut le premier abbé. Eginard mourut saintement dans sa retraite, l'an 839. Nous avons de cet homme célèbre une *Vie de Charlemagne*, *très-détaillée*; (*vita et gesta Caroli magni*, imprimée à Cologne, 1521, in-4, Francfort, Genève, Hanau, Leipsick, Paris, Strasbourg, Helmstadt; l'édition la plus estimée est celle de Herm. Schmincke, Utreckt, 1711, in-4, avec les notes de Bessel, de Bollandus, et de Goldast). Don Bouquet a inséré cet ouvrage curieux dans sa grande Collection des Historiens de France. tom. 5. Le président Cousin en a donné une traduction française dans l'*Histoire de l'empire d'Occident*, 2 vol. in-12. (Il en existe d'autres traductions d'un auteur inconnu; d'Elie Vinet, Poitiers, 1558, in-8; de Léonard Pournas, Paris, 1614, in-12; de D. (Denis), Paris, 1812, in-12. Il a été traduit en allemand par Jean-Augustin Egenof, Leipsick, 1528, in-12. Eginard est aussi l'auteur des *Annales regum francorum Pipini, Caroli magni, Ludovici Pii, ab anno Christi* 741 *ad annum* 829, (imprimé dans la plupart des éditions du précédent ouvrage). On a encore de lui 62 *lettres* écrites en latin, Francfort, 1714, in-fol.; elles sont importantes pour l'histoire de son siècle. On les trouve dans le *Recueil des Historiens de France* de Duchesne, dans la Collection de don Bouquet, etc. Eginard était l'écrivain le plus poli de son temps. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'Eginard. Le nouvel éditeur des *OEuvres de Bossuet* dit dans une note *sur la défense de la déclaration du clergé de France*, qu'il est difficile de croire qu'Eginard ait vécu du temps de Charlemagne. Eginard, dans la *Vie* de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance, « parce qu'il n'y a plus, dit-il, » d'homme vivant qui en ait connais- » sance. » Cela veut dire tout au plus, à ce qu'il paraît (et c'est le sentiment des auteurs de l'*Histoire littéraire de France*), qu'Eginard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros. Les romanciers ont prétendu embellir sa vie par des récits peu vraisemblables et démentis par Eginard lui-même: quelques-uns ont été mis sur la scène.

EGIMÈTE *V.* ÆGINETE (Paul).

EGINHARD. *V.* EGINARD.

EGLY (D'). *Voyez* MONTENAULT.

EGMONT (LAMORAL, comte d'), un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées au service de l'empereur Charles V, qu'il suivit en Afrique en 1544. Nommé général de la cavalerie sous Philippe II, il se signala à la bataille de Saint-Quentin en 1557, et à celle de Gravelines en 1558. Mais après le départ de Philippe pour l'Espagne, il favorisa les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas, et se ligua

avec les chefs de la rébellion. Le duc d'Albe qui y fut envoyé pour les pacifier, lui fit trancher la tête à Bruxelles, le 5 juin 1568, aussi bien qu'à Philippe de Montmorency, comte de Horn. Lorsque le capitaine Salines demanda à d'Egmont son épée, le comte répondit d'abord fièrement : « Eh ! quoi ? capitaine Salines, » m'ôter cette épée qui a si bien servi le » roi ! » Puis se radoucissant tout d'un coup et la donnant : « Puisque telle est la » volonté du roi, dit-il, prenez-la. » Ce malheureux comte avait 46 ans : il mourut avec résignation et dans la communion de l'église catholique. L'ambassadeur de France marqua à sa cour « qu'il avait » vu tomber cette tête qui avait deux fois » fait trembler la France. »

EGNACE ou Egnazio (Jean-Baptiste Cipelli dit), disciple d'Ange Politien, maître de Léon X, fut élevé avec ce pontife sous les yeux de cet habile homme. S'il y eût depuis une grande différence dans la fortune de ces deux disciples, il n'y en eut point dans leur goût pour les belles-lettres. Egnace les professa à Venise sa patrie, avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'état de continuer, la république lui accorda les mêmes appointemens qu'il avait eus lorsqu'il enseignait, et affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. Egnace mourut au milieu de ses livres, ses seuls plaisirs, en 1553, à 80 ans. Ses écrits sont au dessous de la réputation qu'il s'était acquise, par une heureuse facilité de parler, et par une mémoire toujours fidèle. Il était extrêmement sensible aux éloges et aux critiques. Robortel ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on, par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. Les principaux ouvrages d'Egnace sont : 1° un *Abrégé de la vie des empereurs, depuis César jusqu'à Maximilien I*, en latin, Venise, 1516, in-8. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'histoire romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abbé de Marolles, dans son *Addition à l'histoire romaine*, 1664, 2 vol. in-12. 2° *Traité de l'origine des Turcs*, publié à la demande de Léon X ; il se trouve dans le 1er tome des *Gesta Dei per Francos*. 3° Un *Panégyrique latin de François I, en vers héroïques*, Venise, 1540. Comme il y avait plusieurs passages injurieux à Charles-Quint, l'empereur s'en plaignit à Paul III, alors ennemi de la France ; ce pontife fit agir si fortement contre le panégyriste, qu'il pensa être accablé. 4° De savantes *remarques sur Ovide*. 5° Des *notes sur les épîtres familières de Cicéron, et sur Suétone*. 6° *De Exemplis illustrium virorum Venetæ civitatis et aliarum gentium, lib.* 9, Venise, 1554, in-4.

* EHLERS (Martin), professeur de philosophie à Kiel, où il est mort le 9 janvier 1809, est né à Nortorf dans le Holstein en 1732. L'Allemagne lui doit plusieurs institutions utiles, des réformes très sages dans les méthodes d'enseignement usitées dans les universités d'Allemagne, et quelques ouvrages estimables. 1° *Recueil de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et l'éducation en général*, Flensbourg, 1776, in-8, en allemand. 2° *Quelques portraits pour les bons princes, et ceux qui se consacrent à l'éducation des enfans des rois*, Kiel et Hambourg, 1786, 2 vol. in-8. 3° *Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, 1790, 2 vol. in-8.

* EHRARD ou Erhard (Dom Thomas-d'Aquin), savant bénédictin du 15e siècle, appartenait à la congrégation des Sts.-Anges ; il prit part à la dispute qui eut lieu entre les bénédictins et les chanoines réguliers, au sujet de l'*Imitation de Jésus-Christ ;* à ce sujet il a publié plusieurs ouvrages : 1° une édition latine de l'*Imitation*, accompagnée d'une préface apologétique pour Gersen, Augsbourg, 1724. 2° Une défense de la même opinion, intitulée *Polychrates gersennensis, in qua quatuor libri de imitatione Christi, Joannis Gersennensis, abbatis ordinis Sancti-Benedicti, vindicantur ;* c'est la réfutation du *Scutum kempense* d'Amort, Augsbourg, 1729. 3° *Ars memoriæ sive clara et perspicua methodus excerpendi nucleum rerum, ex omnibus scientiarum monu-*

mentis, Augsbourg, 1715, 2 vol. in-8. 4° *Gloria sanctissimi protoparenti Benedicti, in terris adumbrata, seu vita, virtutes, prodigia, gesta et cultus sancti Benedicti*, Augsbourg, 1719, 6 vol. in-4. 5° *Isagoge et commentarius in universam sacram Bibliam vulgatæ editionis, Sixti V et Clementis VIII pont. rom., auctoritate recognitam*, Augsbourg, 1729, 1735, 3 vol. in-8, et plusieurs autres ouvrages sur la Bible. — Ehrard (Dom Gaspard), bénédictin de la même congrégation en Bavière, a publié *Dulcis memoria in sancta evangelia, seu vita, doctrina et mysteria Jesu-Christi, per brevem commentarium in sancta evangelia explicata*, Augsbourg, 1719, 1 vol. in-8. Il jouissait d'une grande réputation de science et d'érudition. On ne connaît ni le lieu ni la date de sa naissance, ni l'époque de sa mort.

* EHRENHEIM (N., baron d') ancien président de la chancellerie de Suède, se retira des affaires après la chute de Gustave-Adolphe. Pendant qu'il était livré aux travaux de la diplomatie, il s'occupait encore d'études scientifiques; mais lorsqu'il fut entièrement libre, il s'y adonna exclusivement: on cite de lui un ouvrage fort estimé, qui lui assigne un rang très distingué parmi les savans de la Suède; il traite de la *Physique générale* et de la *Météorologie*. Mais ce qui vaut encore mieux pour sa réputation, c'est un trait de bienfaisance qui mérite d'être connu. Un traité venait d'être conclu entre l'Angleterre et la Suède; comme il avait coopéré à sa conclusion, il devait recevoir, suivant l'usage, un riche cadeau de l'Angleterre; il apprit qu'une somme de mille livres sterling allait être employée à l'achat de la boîte qu'on lui destinait: Ehrenheim, quoique absolument sans fortune, fit prier par le ministre de Suède à Londres, M. Canning de lui envoyer ce présent en argent, afin de l'employer au soulagement de la province de Bohus dont les habitans étaient en proie à une grande disette de blé; le ministre anglais joignit au montant du cadeau donné par le cabinet de Londres, le prix de la tabatière que devait lui offrir à lui-même le gouvernement suédois, afin de prendre aussi une part à la bienfaisante action du baron d'Ehrenheim. Ce diplomate généreux est mort en 1828.

* EHRET (George-Denis), né dans le margraviat de Bade vers 1710, mort en Angleterre vers 1770, s'est rendu célèbre par son habileté à peindre les plantes. On lui doit une suite de papillons et de plantes mêlés ensemble, gravés par lui-même, imprimés sous ce titre: *Plantæ et papiliones rariores depictæ, etc.*, 1748, in-fol. Il a aussi peint *les plantes les plus rares de l'Angleterre*, que Trew fit graver et paraître par Décurie, grand in-folio, 1750 à 1773. C'était l'ouvrage le plus magnifique qui eût encore paru, et le plus soigné du côté des détails de la fructification. On doit encore à Ehret les *figures* de la *Flore de la Jamaïque*, de l'*Hortus cliffortianus*, et de plusieurs *mémoires* qui parurent dans les Transactions de la société royale.

* EHRHART (Balthasar), médecin et botaniste allemand, n'est connu que par le commerce d'*herbiers* qu'il vendait à un prix très bas et qu'il a répandus dans toute l'Allemagne, et par différens *ouvrages* relatifs à la science qu'il cultivait. Il a publié le *catalogue* de ses herbiers avec l'indication des procédés qu'il employait pour dessécher et conserver les plantes; ce qui a donné lieu à l'ouvrage intitulé: *Mautissa botanologiæ juvelis*, Ulm, 1732, in-8; augmenté et publié sous le titre de *Continuatio syllabi plantarum quarum specimina sicca botanophilis offeruntur*, Memmengin, 1746, in-fol. où l'on trouve 36 plantes alpines assez rares. Parmi les autres ouvrages qu'il a publiés, on remarque sa *thèse inaugurale* intitulée *De Helimnitis suevicis*, Leyde, 1724, in-4, et Augsbourg, 1727, avec fig. 2° Un *Mémoire* inséré dans les *Transactions de la société royale de Londres*, an 1739, contenant les plantes qu'il avait rencontrées dans le Tyrol. 3° Une *Instruction sur l'histoire des plantes usuelles*, 1752, in-4. 4° *Histoire économique des plantes*, classée suivant l'ordre des mois de leur apparition, et leur lieu de nais-

sance. Cet ouvrage dont il a publié seulement les 4 premiers vol., a été continué par Gmelin et forme 12 vol., 1653 à 1761. 5° Un *Mémoire* sur la manière d'agir du gui dans les *Ephémérides des curieux de la nature*. 6° Un autre *Mémoire* dans *l'OEconomische Nachricht* contenant des éclaircissemens sur 78 plantes données par Orthius comme nuisibles. 7° Une édition de l'*Hortus sanitatis* avec de nombreuses additions. Ce savant botaniste est mort en 1756.

* EHRHART (Frédéric), botaniste, né en 1747, à Holdarbane, (canton de Berne), où son père était curé, mourut en 1795. Il fut élève de Linnée. Il a publié différens *herbiers* recherchés pour leur netteté et précision, 7 vol. de *fragmens sur l'Histoire naturelle*, *etc.*, in-8, en allemand, qui contiennent une grande quantité d'excellentes *notices* et *d'observations*, surtout pour la partie de la botanique, et des *catalogues* annuels des plantes cultivées dans les jardins de Herrenhauser dont la direction lui avait été confiée par le gouvernement de Hanovre. On lui doit encore l'édition du supplément du *Système végétal* de Linné. Les *Annales de botanique* de M. Usteri tome 19 renferment des notices sur sa vie. Thumberg a donné son nom à un genre de la famille des graminées que l'on connaît sous la dénomination *d'Ehrarta*.

* EHRMANN (Frédéric-Louis), professeur de physique, naquit en Alsace vers 1730, et obtint une chaire dans l'université de cette ville. Il inventa les *lampes à air inflammable*, et a laissé les ouvrages suivans : 1° *La Description et l'usage des lampes* (de son invention), 1782, in-8. Il a traduit cet ouvrage en allemand. 2° *Des Ballons et de l'art de les faire*, 1764, in-8; 5° *Mémoires de Lavoisier* (traduits en allemand), 1797; 4° *Essai d'un art de fusion à l'aide de l'air et du feu*, en allemand (traduit en français par Dollard), 1787, in-8, fig. L'auteur y décrit le procédé par lequel, et au moyen d'une lampe d'émailleur excitée par le gaz oxygène, on fond les métaux les plus durs, et on brûle le diamant. 5° *Elémens de physique*; ce livre est très utile, et contient une *Notice* sur les principaux ouvrages relatifs à cette science. Ehrmann est mort à Strasbourg, en mai 1800, à l'âge d'environ 70 ans. — Un autre Ehrmann (Jean-Chrétien), médecin à Strasbourg, publia l'*Histoire des plantes de l'Alsace*, par Mappi, 1742. Cet ouvrage était resté inédit depuis 40 ans, n'ayant point été publié du vivant de Mappi, mort en 1702.

* EICHNER (Ernest), fameux musicien allemand, est connu comme compositeur et comme concertant : il fut l'un des meilleurs bassons qui aient paru : il est mort à Postdam en 1776. On a de lui un grand nombre de *symphonies*, *concerts*, *quatuor*, *trio* et *solo*, goûtés pour leur simplicité et la facilité qu'ils offrent aux commençans; ils sont pour divers instrumens : ses œuvres sont particulièrement répandues en Allemagne, en Hollande, et en Angleterre.

* EICHHOF (Cyprien), est connu par la publication d'*Itinéraires* ou *Guides des voyageurs*, qu'il fit paraître sous le titre de *Délices*; ses ouvrages sont accompagnés de petites *cartes* dont la suite forme un *atlas* complet; les principaux sont 1° *Deliciæ Italiæ seu index viatorius ab urbe Româ ad omnes Italiæ civitates*, Ursel, 1604, in-4. 2° *Deliciarum Germaniæ tam superioris quàm inferioris index, indicans itinera ex Augustâ vindelicorum ad omnes civitates*, etc., in-4, oblong. 3° *Deliciæ Hispaniæ et index viatorius, indicans itinera ab urbe Toleto ad omnes in Hispaniâ civitates et oppida*, 1604, in-4, oblong. 4° *Liber insignium aliquot itinerum cum ex Augustâ vindelicorum tum aliis Europæ, Asiæ et Africæ civitatibus, oppidisque maximè nonnullis ad alias celebres civitates oppidaque*, etc., 1606, in-4. Le seul mérite de ces itinéraires est l'exactitude. Eichhof vivait à la fin du 17e siècle et au commencement du 18e.

* EICHHORN (Jean-Conrad), entomologiste prussien, pasteur évangélique à Dantzich, naquit en 1718. Toute sa vie fut consacrée à l'étude des insectes que l'on ne peut apercevoir à la simple

vue ; il fit un grand nombre d'observations microscopiques dont la plupart ont été consignées dans l'ouvrage allemand intitulé *Des Animaux aquatiques de Dantzich et des environs*, etc., 1775 et 1783, in-4, avec fig. et un supplément fait pour répondre aux critiques de Fuessli. Il est mort en 1790.

EICK ou VAN-EICK (Hubert), peintre, né en 1366, à Maseick, dans la principauté de Liége, eut pour disciple son frère Jean Eick, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*. Il fit divers tableaux pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne qui lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426. *Voyez* BRUGES.

* EIDOUS (Marc-Antoine), littérateur, né à Marseille, a publié un grand nombre de *traductions* presque toutes au-dessous du médiocre ; à l'exception du *Dictionnaire universel de médecine*, de James, qu'il a fait paraître avec Diderot et Toussaint, 1746, 6 vol. in-folio. Eidous se donnait à peine le temps de transcrire les ouvrages qu'il publiait : aussi ils portent tous l'empreinte d'une rapidité toujours funeste pour le bon goût. Il a traduit en outre l'*histoire naturelle de l'Orenorque* de Gremilla, 1758, 3 vol. in-12 ; la *Théorie des sentimens moraux* de Smith, 1774, 2 vol. in-12 ; l'*Agriculture complète* de Mortimer, 1765, 4 vol. in-12 ; *les Voyages en Asie* de Bell d'Antermoni, 1766, 3 vol. in-12 ; *l'histoire de la Californie* de Venegar, 1767, 3 vol. in-12. M. Barbier qui a cité dans les *anonymes* plusieurs des traductions d'Eidous dit que l'*Histoire des principales découvertes faites dans les arts*, Lyon, 1767, in-12, bien que désignée sur le titre comme traduit de l'anglais est indiquée dans le privilége comme étant de la composition d'Eidous. Il a aussi travaillé à l'Encyclopédie.

EIMMART (George-Christophe), peintre, graveur, astronome, né à Ratisbonne en 1658, s'établit à Nuremberg ; ses talens lui firent donner la place de directeur des peintres de cette ville, où il mourut en 1705. La peinture lui doit des morceaux estimables, et l'astronomie l'invention de quelques instrumens utiles. Parmi ses œuvres on remarque une suite de portraits de peintres, d'hommes célèbres, des tableaux d'histoire, des figures de plantes, d'oiseaux et d'autres sujets d'histoire naturelle. Il a consigné ses observations astronomiques et météorologiques dans 50 vol. in-fol. dont un seul a été publié sous le titre de *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philosophorum ruderibus concepta*, Nuremberg, 1071, in-fol. Eimmard a traduit en latin la *description d'une sphère armillaire*, Altorf, 1695, in-4.

EISEN (Charles), habile dessinateur, mort à Bruxelles, le 4 juillet 1778, eût pu mieux employer ses talens qu'à dessiner des sujets de lubricité et de luxure ; tels que les *figures* qui ornent, 1° les *Contes de la Fontaine*, 1762, 2 vol. in-8 ; 2° les *Métamorphoses d'Ovide*, 1767, 4 v. in-4. Il a aussi fait les *dessins* des figures de *la Henriade*, 2 vol. in-8.

EISENGREIN (Guillaume), chanoine de Spire sa patrie, est auteur d'un ouvrage intitulé *Catalogus testium veritatis*, publié en 1565, in-fol. C'est une liste des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu les erreurs de leurs temps, et par avance celles des siècles derniers. Flaccus Illyricus a donné un catalogue des défenseurs du calvinisme auquel il a donné fort mal à propos le même titre. (Cet écrivain est mort en 1570.)

EISENHART (Jean), jurisconsulte, né à Erxleben, dans le Brandebourg, en 1643, fut professeur en droit et en morale à Helmstad, dans le duché de Brunswick, où il mourut en 1707, après avoir publié 1° *Instit. juris naturalis et moralis*. 2° *Commentatio de regali metalli fodinarum jure, etc.* 3° *De fide historicâ*, Helmstad, 1702 : ouvrage qui prouve qu'il avait plus de connaissance du droit que des preuves de l'histoire.

EISENSCHMID (Jean-Gaspard), docteur en médecine, naquit à Strasbourg en 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savans, et particulièrement avec Duvernay et Tournefort. Il fut associé à l'académie des Sciences au rétablissement de cette société, et mourut

en 1712, à Strasbourg, où il s'était fixé au retour de ses voyages. On a de lui 1° un *Traité des poids, des mesures de plusieurs nations, et de la valeur des monnaies des anciens*, Strasbourg, 1737. 2° Un *Traité sur la figure de la terre, ellyptico-sphéroïde*. Il y soutient fort au long l'opinion contraire à celle qui a prévalu depuis, sans être peut-être plus vraie. Eisenschmid cultivait les mathématiques, la géographie sans négliger la médecine. On a encore de lui *Carte de l'empire d'Allemagne*, en quatre grandes feuilles, d'une grande exactitude.

* EKAMA (Cornelius), professeur d'astronomie mort le 24 février 1826, a laissé quelques recherches historiques sur les géomètres Frisons, et particulièrement sur l'astronome Gemma Frisius.

ELA, roi d'Israël, fils de Baasa, succéda à son père, l'an 930 avant J. C., et la 2e année de son règne, il fut assassiné dans un festin par Zamri, un de ses officiers. — Il y a eu du même nom un prince Iduméen, successeur d'Olibama. — Un autre, père de l'insolent Séméi, et quelques autres moins connus.

ELAD, fils de Suahala, s'étant rendu secrètement dans la ville de Geth avec son frère pour la surprendre, fut découvert par les habitans, qui les égorgèrent tous deux.

* ELAGUINE (Ivan-Perfilievilsch), conseiller privé, grand maître de la cour de Catherine II et directeur de la musique du théâtre de la cour, naquit en 1728. Il acquit de son temps une assez grande réputation par des *Traductions* qui sont entièrement oubliées maintenant : parmi les meilleures on cite l'*Impie*, tragédie allemande de Brave, St.-Pétersbourg, 1771; *Aventures du Marquis de G.....*, ibid, 1776, et le *Misanthrope*, Moscou, 1788; il avait aussi composé une *Histoire de Russie* dont on disait beaucoup de bien avant qu'elle ne parût; elle ne fut point publiée de son vivant; on en a imprimé seulement le commencement après sa mort, Moscou, 1803, et l'on n'a pas été tenté d'en donner le reste. Il est mort en 1796.

ELAM, fils de Sem, eut pour son partage le pays qui était à l'orient du Tigre et de l'Assyrie. Il fut père des peuples connus sous le nom d'*Elamites* ou *Elaméens*. Chodorlahomor, qui vainquit les cinq petits rois de la Pentapole, et qui fut défait par Abraham, était souverain de ces peuples. La capitale du pays était Elymaïde, où l'on voyait le fameux temple de Diane, qu'Antiochus voulut piller, et où il fut tué. L'Ecriture fait mention de quelques autres personnages de ce nom.

* ELBÉE (N... Gigot d'), général vendéen, né à Dresde en 1752, d'une famille noble du Poitou. Son père, qui avait épousé une Saxone, s'était fixé dans ce pays et il y mourut. D'Elbée qui avait passé une partie de sa jeunesse au service de l'électeur de Saxe vint alors en France, et entra dans un régiment de cavalerie en qualité de lieutenant; mais n'ayant pu obtenir une compagnie, il quitta le service et se retira dans sa terre de Beaupréau dans le Poitou (1783). Au commencement de la révolution, il suivit l'exemple de beaucoup de gentilshommes, quitta la France et se rendit à Coblentz; mais il rentra dans son domicile peu de temps après, pour ne pas éprouver les peines portées par la loi contre les émigrés. Il ne prit d'abord aucune part aux troubles de la Vendée; mais les paysans des environs de Beaupréau ayant refusé d'obéir aux lois sur le recrutement, et s'étant soulevés, vinrent le prier de se mettre à leur tête, et il ne crut pas devoir se refuser à cette marque de confiance. Sa troupe fut bientôt jointe par celles de MM. de Bonchamp, de Cathelineau, de Stofflet, de La Rochejaquelin. Ces différens chefs eurent d'abord des succès; tout le pays se souleva en leur faveur, et la guerre civile prit de ce moment un grand caractère. La troupe de d'Elbée était nombreuse, et il exerçait sur elle la plus grande influence. Il l'avait formée à la manière de combattre qui convenait le mieux à un pays coupé de bois; et quoiqu'il fût presque toujours entouré de forces supérieures, il s'empara des villes de Bressuire, Tissange, Châtillon et Angers. Il battit les troupes répu-

blicaines à Thouars, à La Châtaigneraie, à Vihers, à Saumur, à Châtenay, à Clisson et à Saint-Fulgent; mais il avait été repoussé de Nantes, et fut vaincu à Luçon et au combat de Chollet. Après avoir échoué devant Nantes, il fut nommé généralissime; et cette nomination, obtenue, dit-on, par de petites manœuvres, avait indisposé différens chefs, qui croyaient y avoir plus de droit. *Voyez* CHARETTE. On reprocha aussi à d'Elbée de n'avoir pas suivi les dispositions dont on était convenu pour le plan d'attaque générale; toutefois ce fut en qualité de généralissime qu'il commanda à Luçon et à Chollet; ces deux affaires furent malheureuses pour les royalistes; dans la dernière d'Elbée fut blessé grièvement. Il fut transporté à Beaupréau, puis à Noirmoutier : mais cette île ayant été prise par les troupes républicaines, il fut arrêté, traduit devant une commission militaire, condamné à mort, et exécuté à l'âge de 42 ans. Il était si faible, qu'on fut obligé de le porter au supplice dans un fauteuil. Quelques écrivains lui ont contesté les talens militaires : on pourrait dire, tout au plus, qu'il n'avait pas le talent de conduire une grande armée; mais il avait tout ce qu'il faut pour faire un excellent chef de parti. Il joignait, à une physionomie agréable et distinguée, une éloquence douce, persuasive, et il savait, suivant les circonstances, varier ses formes et ses tons. Il avait par-dessus tout un courage à toute épreuve, la confiance de ses soldats, méritée par une piété sincère; et l'on ne peut disconvenir que, par ses nombreuses victoires, il ne fut la véritable cause de la grandeur momentanée du parti royaliste.

* ELBÈNE, ou plutôt DELBENE (Alphonse d'), évêque d'Alby, né à Lyon, vers 1538, de Barthélemi d'Elbène, patrice de Florence, que les troubles qui agitaient cette ville avaient forcé d'en sortir, embrassa l'état ecclésiastique, et s'y avança encore plus par son mérite que par sa naissance. Il était docteur en droit, et avait étudié sous Cujas. Aux connaissances qu'il avait acquises sous ce maître habile, et à celles qui convenaient à son état, il avait joint une profonde étude de l'histoire. Le duc de Savoie le fit son historiographe, et lui donna l'abbaye d'Haute-Combe, située dans ses états. Il attacha même en sa faveur au titre d'abbé d'Haute-Combe, celui de sénateur-né du sénat de Savoie, et voulut que ce titre passât aux abbés ses successeurs. Par la suite, d'Elbène permuta avec Sylvestre de Saluces l'abbaye d'Haute-Combe pour celle de Mézières, diocèse de Châlons-sur-Saône. Henri III le nomma à l'évêché d'Alby. D'Elbène aimait la poésie et l'avait cultivée dans sa jeunesse; il était en correspondance avec les beaux esprits de son temps. Ronsard, alors le prince de la poésie, lui avait dédié son *Art poétique*, et Just-Lipse son *Auctuarium veterum inscriptionum*. Il était de l'académie florimontane d'Annecy. Il mourut le 8 février 1608, âgé de 70 ans. On a de lui : 1° *De principatu Sabaudiæ et vera ducum origine, a Saxoniæ principibus simulque regum Galliæ e stirpe Hugonis Capeti deducta, liber primus*, Haute-Combe, 1581, in-4, rare, et cité par Lenglet du Fresnoy, t. 3, page 316 de sa Méthode pour étudier l'histoire; 2° *De gente et familiæ Hugonis Capeti origine, justoque progressu ad dignitatem regiam*, Lyon, 1595, et 1605, cité par le même auteur, ibid., tom. 4, page 48 et 340; 3° *De regno Burgundiæ transjuranæ et Arelatis libri tres*, Lyon, 1602, in-4; 4° *Tractatus de gente et familia marchionum Gothiæ, qui postea comites sancti Ægidii et Tolosates dicti sunt*, Lyon, 1592, 1607, in-8. C'est la généalogie des comtes de Toulouse. 5° *De familiæ cistercianæ necnon Altæ-Combæ sancti Sulpitii ac Stamedii cœnobiorum origine*; 6° l'*Amédéide*, poème historique. On trouve du même quelques vers imprimés avec le Tombeau d'Adrien Turnèbe, 1565, in-4. On lui attribue des Lettres à d'Epernon; mais elles ne sont pas de lui.

* ELBÈNE (Alphonse d'), neveu du précédent et son successeur sur le siége d'Alby, accusé d'avoir eu part aux troubles de Languedoc en 1632, et d'être entré dans la révolte du duc de Montmorency,

fut obligé de sortir de France. Il revint après la mort du cardinal de Richelieu, fut rétabli sur son siége en 1645, et fait conseiller d'état. Il mourut à Paris le 9 janvier 1651 à 71 ans, et fut enterré dans l'église du Temple.

* ELBÈNE (Alphonse d'), évêque d'Orléans et neveu de celui-ci, était le cinquième évêque de sa famille, y en ayant eu un de Nîmes, deux d'Alby et un d'Agen. Alphonse d'Elbène fut nommé au siége d'Orléans en 1646, sacré en 1647, et fit en 1648 son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. Il signala cette entrée par la délivrance de 368 prisonniers. Elle fut remarquable par un événement singulier. Une rixe s'étant élevée pendant la cérémonie, pour la préséance entre les gens des seigneurs et barons obligés d'y assister, le nouvel évêque descendit de sa chaire épiscopale, puis, retroussant sa chappe sur ses épaules, et tenant sa mitre d'une main, de l'autre il saisit au collet l'un des plus mutins, l'envoya en prison, et rétablit ainsi le calme. En 1651, il assista à l'assemblée générale du clergé. Dans un de ces synodes, il défendit la lecture de l'*Apologie des casuistes*; et, dans celui de 1664, il publia pour son diocèse des *Statuts synodaux*, qui sont regardés comme un modèle en ce genre. Il avait achevé à ses frais la construction du palais épiscopal. Il mourut le 20 mai 1665.

ELBENE. *Voyez* DELBENE (Benoit d').

ELBOEUF ou ELBEUF (René DE LORRAINE, marquis D'), était le septième fils de Claude, duc de Guise, qui vint s'établir en France; il fut la tige de la branche des ducs d'Elbœuf, et mourut en 1566. Charles II, son petit-fils, mort en 1657, avait épousé Catherine Henriette, fille de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un et l'autre aux intrigues de cour sous le ministère du cardinal de Richelieu. Leur postérité masculine finit en leur petit-fils Emmanuel-Maurice, duc d'Elbœuf, qui après avoir servi l'empereur dans le royaume de Naples, revint en France en 1719, et finit sa longue carrière en 1763, dans sa 86e année, sans postérité. On lui doit la découverte de la ville d'*Herculanum*. Le titre de duc d'Elbœuf est passé à la branche d'Harcourt et d'Armagnac, qui descendait d'un frère de Charles II.

ELÉAZAR, fils d'Aaron, et son successeur dans la dignité de grand-prêtre, l'an 1452 avant J. C., suivit Josué dans la terre de Chanaan, et mourut après 12 ans de pontificat.

ELÉAZAR, fils d'Aod, frère d'Isaï, un des trois braves qui traversèrent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller quérir au roi David de l'eau de la citerne qui était proche la porte de Bethléem. Une autre fois, les Israélites saisis d'une frayeur subite, à la vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lâchement la fuite, et abandonnèrent David. Eléazar seul arrêta la fureur des ennemis, et en fit un si grand carnage que son épée se trouva collée à sa main, l'an 1047 avant J. C.

ELÉAZAR, fils d'Onias, et frère de Simon le Juste, succéda à son frère dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savans de la nation à Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, pour traduire les livres saints d'hébreu en grec, vers l'an 277 avant J. C. (*voyez* ARISTÉE). C'est la version qu'on nomme *des Septante*, et qui, suivant la remarque des Pères, a été pour les nations un moyen précieux d'instruction et de préparation à la doctrine de l'Evangile (quoiqu'il y eût une version antérieure, mais moins accréditée et moins répandue, dont Eusèbe parle dans sa *Préparation*). Jésus-Christ et les apôtres citent cette version de préférence à l'hébreu, soit parce qu'elle était d'un grand usage et plus généralement connue, parmi les Juifs même, au moins ceux qu'on appelait *hellénistes*; soit parce que le moment approchait où les nations qui ne savaient pas l'hébreu allaient recueillir avec avidité l'instruction et les lumières de ces livres divins. Un autre avantage inappréciable de la version des Septante, c'est la détermination des véritables leçons et du vrai sens, faite dans un temps où l'hébreu était une langue vivante et bien connue, où la tradition était dans toute sa force, où le res-

pect qu'on portait à ces divins oracles, l'étude assidue qu'on en faisait, les interprétations réfléchies et traditionnelles des docteurs de la loi, mettaient ce dépôt sacré à l'abri de la légèreté et de la témérité des esprits. Encore aujourd'hui la version des *Septante* est la terreur des hermeneutes hétérodoxes qui, par le moyen des points massorétiques, invention moderne et sans autorité (*Voy.* CAPPEL et MASCLEF), et d'autres subtilités grammaticales, dénaturent les livres saints, les dépouillent de tout ce qu'ils ont de surnaturel et de divin, et en font le jouet de l'imagination et du caprice.

ELÉAZAR, vénérable vieillard de Jérusalem, et un des principaux docteurs de la loi, sous le règne d'Antiochus Epiphanes, roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc, il aima mieux perdre la vie que de transgresser la loi. Quelques gentils ou juifs apostats de ses anciens amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le supplièrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et par ce moyen le sauver de la mort; mais Eléazar ne voulut jamais y consentir. « Il est indigne de » l'âge où nous sommes, dit-il, d'user de » cette fiction; elle serait cause que plu- » sieurs jeunes gens, s'imaginant qu'E- » léazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, » aurait passé de la vie des juifs à celle » des païens, seraient eux-mêmes trom- » pés par cette feinte, dont j'aurais usé » pour conserver un petit reste de cette » vie corruptible. Par là j'attirerais une » tache honteuse sur moi, et l'exécration » des hommes sur ma vieillesse. Car en- » core que j'échappasse présentement aux » supplices des hommes, je ne pourrais » néanmoins fuir la main du Tout-Puis- » sant, ni pendant ma vie, ni après ma » mort. En mourant courageusement, je » paraîtrai digne de la vieillesse où je » suis, et je laisserai aux jeunes gens un » exemple de fermeté, en souffrant avec » constance et avec joie une mort honorable pour le sacré culte de nos lois » très saintes. »

ELÉAZAR, le dernier des cinq fils de Mathathias, et frère des Machabées, les seconda dans les combats livrés pour la défense de leur religion. Dans la bataille que Judas Machabée livra contre l'armée d'Antiochus Eupator, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un éléphant, qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, et le perça à coups d'épée; mais il fut accablé sous son poids et reçut la mort en la lui donnant.

ELÉAZAR, magicien célèbre sous l'empire de Vespasien, qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, délivrait les possédés, en leur mettant cet anneau sous le nez. Il commandait au démon de renverser une cruche plein d'eau et le démon obéissait. C'est l'historien Josèphe qui rapporte ces particularités; mais on sait quelle est la crédulité de cet historien, à l'égard des faits ou faux ou très incertains, tandis qu'il répand des doutes sur les prodiges les mieux constatés des livres saints. Du reste, si Eléazar était réellement un magicien, les jeux qu'il exerçait de concert avec le démon n'ont rien d'incroyable. *Voyez* LE BRUN, DELRIO, etc.

ELÉAZAR, capitaine juif, se jeta dans le château de Macheron, et le défendit très vigoureusement après le siége de Jérusalem. Cette place n'aurait pas été prise si aisément, sans le malheur qui arriva à Eléazar. Il s'était arrêté au pied des murailles; comme pour braver les Romains, quand un Egyptien l'enleva adroitement et le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix comme pour le crucifier. Les assiégés avaient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimèrent mieux rendre la place, que de voir périr un homme si digne de vivre par son courage et son zèle patriotique. Flave Josèphe, *Hist.* liv. 7, ch. 25.

ELÉAZAR, autre officier juif, voyant la ville de Masséda, dans laquelle il s'était jeté, réduite aux abois, persuada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes,

plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent, et s'égorgèrent les uns les autres. Flave Josèphe, *Hist.* liv. 7, chap. 35.

ELECTE, fut une des premières femmes qui se convertirent à Jésus-Christ. C'est celle à qui l'apôtre saint Jean écrivit, pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques Basilide et Cerinthe.

ELÉONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, dit le Magnifique, roi de Castille, fut mariée en 1375 à Charles III, dit le Noble, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi Henri III son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, et la renvoya au roi Charles, son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité et en eut huit enfans. Eléonore mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractère inquiet.

ELÉONORE D'AUTRICHE, reine de Portugal et de France, était fille de Philippe I et de Jeanne de Castille, et sœur des deux empereurs Charles-Quint et Ferdinand I. Elle naquit à Louvain, en 1498, et épousa en 1519 Emmanuel, roi de Portugal. Après la mort de ce prince, elle épousa en 1530 François I, qui avait perdu sa première femme en 1524. Sa bonté naturelle, ses grâces lui gagnèrent pendant quelque temps le cœur de son époux, et elle ménagea une entrevue entre lui et Charles-Quint pour terminer leurs divisions. Mais les galanteries de François lui donnèrent bientôt d'autres conseillères. Eléonore vivait dans la retraite au milieu de la cour, ne s'occupant que des exercices de piété. Après la mort du roi, elle se retira d'abord aux Pays-Bas, et ensuite en Espagne, où elle mourut à Talavéra, en 1558, sans avoir donné d'enfans à François I. (Hubert Thomas a donné de très grands détails sur cette princesse dans les *Annales de vita Frederici II, Palatini.*)

ELÉONORE, duchesse de Guienne, succéda à son père Guillaume IX, en 1138, à l'âge de 15 ans, dans ce beau duché qui comprenait alors la Gascogne, la Saintonge et le comté de Poitou. Elle épousa la même année Louis VII, roi de France. Ce monarque raccourcit ses cheveux et se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui lui dit, d'après saint Paul, qu'il n'était pas séant qu'un homme s'amusât à nourrir avec soin une longue chevelure. Lombard ne faisait peut-être pas attention que la réflexion de l'apôtre était relative au costume de son temps où les longues chevelures distinguaient les femmes des hommes. Eléonore, vive, légère et badine, railla le roi sur ses cheveux courts et son menton rasé. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guère à le trouver odieux, surtout si elle a quelque penchant à la galanterie. Louis ayant mené son épouse à la Terre-Sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causait ce long voyage avec le prince d'Antioche, et un jeune turc, nommé Saladin. Le roi aurait dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très piquans. Eléonore y répondit avec beaucoup de hauteur, et finit par lui proposer le divorce. Leurs querelles s'aigrirent de plus en plus; et enfin ils firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté, en 1152. Eléonore, dégagée de ses premiers liens, en contracta de seconds six semaines après avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Poitou et la Guienne. De là vinrent ces guerres qui ravagèrent la France pendant 300 ans. Eléonore eut 4 fils et une fille de son nouveau mariage. Dès l'année 1162, elle céda la Guienne à Richard, son second fils, qui en rendit hommage au roi de France. Elle mourut en 1204, avec une réputation d'esprit et de coquetterie. Larrey publia une *Histoire* romanesque de cette princesse, à Rotterdam, en 1692, in-12.

ELÉONORE DE GONZAGUE. *Voy.* GONZAGUE.

ELEONORE DE BAVIÈRE NEU-

BOURG. *Voyez* la fin de l'article LÉOPOLD, empereur.

ELEUTHÈRE (Saint), natif de Nicopolis, d'abord diacre du pape Anicet, fut ordonné prêtre, et ensuite élu pape après la mort de Soter, l'an 177. Il combattit avec beaucoup de zèle les erreurs des valentiniens, pendant son pontificat. Les choses qui rendent célèbre ce pontificat, sont la mort glorieuse des martyrs de Lyon, et l'ambassade qu'il reçut de Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la religion chrétienne. Saint Eleuthère mourut en 193, après avoir gouverné l'Eglise pendant plus de 16 ans.

ELEUTHÈRE (Saint), célèbre évêque de Tournay, naquit en cette ville de parens chrétiens. Sa famille avait été convertie par saint Piat, 150 ans auparavant. Depuis la mort de leur saint apôtre, les chrétiens de Tournay avaient beaucoup dégénéré et leur foi s'éteignait de jour en jour par le commerce des païens, et les désordres des rois de France, encore idolâtres, qui y faisaient alors leur résidence. Tel était l'état de l'église de cette ville, lorsque saint Eleuthère en fut fait évêque. Il fut sacré en 486, dix ans avant le baptême de Clovis. Il arracha un grand nombre de français aux superstitions du paganisme, et défendit victorieusement le mystère de l'incarnation, attaqué par les hérétiques. Son zèle à maintenir le dépôt de la foi, lui coûta la vie. Des scélérats obstinés dans l'erreur lui portèrent à la tête un coup dont il mourut le 1er juillet 532. On trouve dans la *Bibliothèque des Pères* plusieurs *sermons* attribués à ce saint évêque; mais il n'est pas certain qu'ils soient de lui, si l'on en excepte trois : l'un sur l'Incarnation, l'autre sur la Naissance de Jésus-Christ, et le troisième sur l'Annonciation. Sa *vie* a été écrite dans le 9e siècle, par conséquent long-temps après la mort de saint Eleuthère. L'auteur se trompe en le faisant contemporain de saint Médard, et en plaçant sa naissance sous le règne de Dioclétien. Un auteur postérieur de quelques années donna plus d'étendue à cette vie et y ajouta l'histoire de la translation des reliques du saint, faite en 897. Enfin un troisième auteur y a inséré depuis l'histoire de ses miracles et de la translation de ses reliques, qui se fit à Tournay en 1164.

ELEUTHÈRE, exarque d'Italie pour l'empereur Héraclius, ne fut pas plus tôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meurtriers de Jean son prédécesseur. Il se rendit ensuite à Naples, où ayant assiégé Jean Conopsin, qui lui avait fermé les portes, il le contraignit de se rendre à discrétion, et le fit mourir; mais Eleuthère, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rébellion. L'empire était agité au dedans et au dehors. Il profita de ces circonstances, pour se rendre maître de ce qui appartenait à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape Dieudonné en 617, il crut que le saint Siége serait vacant long-temps, et que tandis que le peuple serait occupé à élire un nouveau pontife, il lui serait aisé de se saisir de la ville. Dans cette vue, il traita son armée encore plus favorablement qu'il n'avait fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, et lui promit de grands avantages; mais les soldats et les officiers, détestant sa rébellion, se jetèrent sur lui, l'assommèrent et lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent à Héraclius vers la fin de décembre 617.

ELEUTHÈRE (Augustin), luthérien allemand, dont on a un petit traité singulier et devenu rare : *De arbore scientiæ boni et mali*, Mulhausen, 1560, in-8.

* ELGER (Ottomar), peintre, né à Gottembourg en 1632, excellait à peindre les *fleurs* et les *fruits*. Appelé à la cour de Berlin, il eut la qualité de premier peintre de l'électeur Frédéric-Guillaume, et fut comblé de ses bienfaits. Ses tableaux sont très recherchés en Allemagne.

ELIAB, le troisième de ces vaillans hommes qui se joignirent à David quand il fuyait la persécution de Saül. Il rendit à ce prince affligé des services très considérables dans toutes ses guerres.

ELIACIM, grand-prêtre des Juifs sous le roi Manassès. Ce prince étant devenu un modèle de pénitence depuis sa prison, ne s'appliquait qu'à réparer les maux

qu'il avait faits à la religion et à l'état ; et pour cela il avait mis toute sa confiance dans Eliacim, et ne faisait rien sans son conseil. Celui-ci se trouvait ainsi chef de la religion, et ministre d'état. Il est quelquefois nommé *Joakim :* plusieurs savans croient qu'il est auteur du livre de *Judith.* — Il y avait encore de ce nom un sacrificateur qui revint de Babylone avec Zorobabel ; un fils d'Abiud, parent de Jésus-Christ selon la chair.

ELIACIM, roi de Juda. *Voyez* JOACHIM.

* ELIÇAGARAY (Dominique), ecclésiastique, membre du conseil royal de l'instruction publique, naquit vers 1760 dans le diocèse de Bayonne. Il embrassa presque en même temps la carrière de l'enseignement et celle de l'église, et fut de bonne heure professeur de philosophie à Toulouse ; plus tard il devint official de la Basse-Navarre. En 1790 il refusa le serment que la révolution avait imposée aux ecclésiastiques, passa en Espagne et revint en France sous le Directoire. Ce fut à peu près à cette époque qu'il fit paraître une *brochure en faveur des droits de l'Eglise.* Cet écrit lui valut l'estime de l'abbé Maury qui chercha à se l'attacher, et lui envoya, lorsqu'il fut évêque de Montefiascone, une nomination de grand-vicaire. Lorsque l'abbé Maury devint cardinal et fut nommé archevêque de Paris, il fit les mêmes offres à l'abbé Eliçagaray, qui les refusa. Successivement nommé proviseur du lycée de Pau, professeur de philosophie, doyen de la faculté des lettres, recteur de l'académie, il se fit remarquer par la bonté de son enseignement et par la sage administration des établissemens qui lui étaient confiés. Pendant les Cent-jours, il accompagna la duchesse d'Angoulême à Londres en qualité d'aumônier. En 1816, il fut appelé au conseil royal de l'instruction publique, place dans laquelle il a fait preuve de son zèle accoutumé pour les intérêts de l'Eglise. Chargé par M. de Corbière d'inspecter les établissemens de l'université dans le midi de la France, il était à Marseille lorsque le journal de cette ville jeta sur lui le ridicule le plus scandaleux en publiant un discours qu'il aurait adressé aux maîtres du collége. L'abbé Eliçagaray fut rappelé à Paris, où dès lors sa santé s'est altérée sensiblement. Il est mort le 22 décembre 1822, emportant dans la tombe la réputation d'un homme de bien.

ELICHMAN (Jean), Danois, selon quelques-uns, et, selon d'autres, Silésien, pratiqua la médecine à Leyde, et mourut en 1639. Il était savant dans les langues orientales, et nous a laissé des *remarques sur la langue perse*, qui ont servi à Louis de Dieu pour composer sa grammaire perse. Il prétend que la langue allemande a une origine commune avec la langue perse. On a encore de lui 1° *De usu linguæ arabicæ in medicina*, Iéna, 1636. 2° *De termino vitæ secundum mentem Orientalium*, Leyde, 1639, in-4. *Voyez* Ramus, *Paneg. Ling. Oriental.* page 12.

ELIE, prophète d'Israël, originaire de Thesbé, vint à la cour du roi Achab, l'an 912 avant J. C. Il annonça à ce prince impie les menaces du Seigneur, et lui prédit le fléau de la sécheresse et de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des corbeaux lui apportaient sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, y multiplia l'huile de la veuve qui le reçut. Achab rendait à l'idole de Baal un culte sacrilége. Le prophète vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de Baal ; et sa victime ayant été seule consumée par le feu tombé du ciel, il les fit mettre à mort. Menacé par Jézabel, femme d'Achab, irritée du châtiment des faux prophètes, il s'enfuit dans le désert : un ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Horeb, où Dieu lui apparut, et lui ordonna d'aller sacrer Hazaël roi de Syrie, et Jéhu roi d'Israël. Les miracles d'Elie n'avaient point changé Achab. Le prophète vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de Naboth, qu'il avait fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu de temps après à Ochosias, qu'il mourrait de la chute qu'il avait eue, et fit tomber le feu du ciel sur les

envoyés de ce prince. Le ciel l'enviait à la terre; il fut enlevé par un chariot de feu vers l'an 895 avant J. C. Elisée son disciple reçut son esprit et son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'Elie, dans l'église grecque. On croit qu'il fut transporté, non dans le séjour de la divinité, mais dans quelque lieu au dessus de la terre, ou sur la terre même, mais écarté et inconnu. Nous disons *on croit;* car dans des questions aussi délicates, il n'est pas permis de décider, et de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher; mais comme l'Ecriture nous apprend qu'Elie reparaîtra sur la terre avant le dernier avénement du fils de Dieu, il est naturel de croire qu'il n'est pas mort, et que la mission qui lui reste à remplir, est celle d'un homme voyageur, qui n'est pas arrivé encore au terme de la félicité. — On sait que les carmes ont long-temps regardé Elie comme leur fondateur. *Voy.* ALBERT (S.), patriarche de Jérusalem, et PAPEBROCH.

ELIE ou ELIAS LEVITA, rabbin du 16e siècle, natif d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome et à Venise, où il enseigna la langue hébraïque à plusieurs savans de ces deux villes et même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la plupart de leurs traditions. On lui doit 1° *Lexicon chaldaicum*, Isne, 1541, in-fol. 2° *Traditio doctrinæ*, en hébreu, Venise, 1538, in-4; avec la version de Munster, Bâle, 1539, in-8. 3° *Collectio locorum, in quibus Chaldæus paraphrastes interjecit nomen Messiæ Christi, latine versa a Genebrando*, Paris, 1752, in-8. 4° Plusieurs *Grammaires hébraïques*, in-8, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue. 5° *Nomenclatura hebraica*, Isne, 1542, in-4. *Idem*, en hébreu et en latin, par Drusius, Francker, 1681, in-8.

ELIE DE BEAUMONT. *Voyez* BEAUMONT.

ELIEN, *Claudius Ælianus*, rhéteur et philosophe, vit le jour à Preneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, et n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne le cédait pas aux écrivains athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome; mais dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui sont, 1° quatorze livres intitulés: *Historiæ variæ*, qui ne sont pas venues entières jusqu'à notre siècle. La meilleure édition est celle qu'Abraham Gronovius publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4, avec de savans commentaires. La *variété* de ces *histoires* est effectivement fort grande. On y apprend des choses tout-à-fait incroyables, quelquefois plaisantes, par l'excès d'absurdité, comme lorsqu'on voit les cochons devenir les fondateurs de l'agriculture; car ce sont eux, suivant Elien, qui nous ont appris le labourage. « Moïse, » dit un auteur qui a sagement raisonné » là-dessus, nous en découvre une plus no- » ble origine, lorsqu'il nous dit (*Gen. III*, » *℣.* 23), que Dieu lui-même en imposa » la loi. Il faut convenir, ajoute-t-il, que » les philosophes de tous les temps nous » ont appris effectivement d'étranges » choses; mais ce qui est particulière- » ment remarquable, c'est la prédilec- » tion qu'ils ont toujours eue pour les » cochons. Tandis qu'Elien nous les donne » pour les fondateurs de l'agriculture, » Pyrrhon en fait le modèle des sages » (*voyez son article*). « Que dire de la » plus nombreuse et de la plus fameuse » secte philosophique, dont les mem- » bres s'efforçaient avec tant d'ardeur » et de succès d'être *Épicuri de grege* » *porcus.* » 2° Une *Histoire des animaux*, en 17 livres, Londres, 1744, 2 vol. in-4. L'auteur mêle à quelques observations curieuses et vraies, plusieurs autres triviales ou fausses. Il est aussi menteur que Pline; mais Pline avait une imagination qui embellissait les fables, et les lui fait pardonner. Ces deux ouvrages sont certainement d'Elien. On y voit le même génie dans l'un et dans l'autre, et la même variété de lecture. Elien, selon l'usage des philosophes, débitait de très belles maximes; il peignait la cour

des princes comme le séjour de la corruption et l'écueil de la sagesse; mais peut-être eût-il, comme tant d'autres, changé d'opinion, si on l'y avait invité et accueilli. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'était pas indifférent sur ce qui s'y passait. Il publia un *livre contre Héliogabale,* dans lequel il se déchaînait vivement contre la conduite insensée de ce prince, sans le nommer. Elien florissait vers l'an 222 de J. C. Il était, selon Suidas, grand-prêtre d'une divinité dont nous ignorons le nom. Il mourut âgé d'environ 60 ans, sans avoir été marié. On a publié à Paris en 1772, in-8, une bonne traduction française de ses *Histoires diverses,* avec des notes utiles par M. Dacier. On lui a attribué un *Traité sur la Tactique des Grecs,* publié à Amsterdam, 1759, in-8; mais cet ouvrage qui est effectivement ancien, paraît appartenir à un autre Elien.

ELIEZER, originaire de la ville de Damas, était serviteur d'Abraham. Ce patriarche le prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinait même à être son héritier, avant la naissance d'Isaac. Ce fut lui qu'Abraham envoya en Mésopotamie chercher une femme pour son fils.

ELIEZER, rabbin, que les juifs croient être ancien, et font remonter jusqu'au temps de J. C.; mais qui selon le Père Morin, n'est que du 7e ou 8e siècle. On a de lui un livre intitulé *Les Chapitres,* ou *Histoire sacrée*, que Vorstius a traduits en latin, avec des notes 1644, in-4. Il est fameux parmi les hébraïsans. Cependant ses *Chapitres* sont remplis de fables grossières: il est dit, par exemple, au chap. 6, que le soleil et la lune ont été créés dans la même forme et la même splendeur; mais que s'étant querellés sur leur excellence, le soleil l'emporta, en devint plus grand et plus brillant, etc.

ELIEZER, fils de Bariza, aga des janissaires, se battit en duel contre Bitezès, hongrois, dans le temps qu'Amurat, empereur des Turcs, marcha contre Jean Huniade en 1448. Ils sortirent tous deux du combat sans se faire aucun mal, et chacun se retira vers les siens. Eliézer voulant faire connaître à l'empereur ce qui l'avait excité à combattre si vaillamment, lui rapporta l'exemple d'un lièvre contre lequel il avait autrefois tiré jusqu'à 40 flèches sans l'épouvanter, et qui ne s'était enfui qu'au dernier coup. Il ajouta que de là il avait conclu qu'il y avait une destinée qui présidait à la vie; et que, fortifié par cette pensée, il n'avait point fait difficulté de s'exposer au combat contre un ennemi qui le surpassait en âge et en force.

ELINAND ou HELINAND, moine cistercien de l'abbaye de Froidmond, sous le règne de Philippe-Auguste, est auteur d'une plate *chronique* en 48 livres. Il n'est pas vrai qu'il ne nous en reste que 4. Cette chronique est en entier à l'abbaye de Froidmond. Ainsi l'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., s'est trompé. Il aurait dû dire qu'on n'en a imprimé que quatre, qui renferment les événemens principaux depuis l'an 934 jusqu'en 1200. Outre cette maussade compilation, on a de lui de mauvais *vers français*, et de plus mauvais *sermons*. Il était de Pronle-Roi en Beauvoisis. Il mourut vers l'an 1227.

*ÉLIO (François-Xavier), général espagnol, naquit dans la Vieille-Castile vers 1770, entra très jeune au service militaire, fit ses premières campagnes dans la guerre contre la république française (1795 à 1796), se distingua ensuite dans la guerre contre Napoléon (de 1809 à 1813), et y obtint le grade de lieutenant-général. Il y avait déjà quelques années que l'esprit de révolte s'était manifesté dans les deux Amériques, lorsque Elio fut nommé capitaine-général des provinces de Rio de la Plata. A peine arrivé dans sa résidence, en 1810, il eut à combattre Linières, Artigas, et autres chefs d'indépendans. Il fut assiégé dans Monte-Vidéo par ce dernier, puis par le général Rondo, qui avait récemment servi dans la Péninsule en qualité de capitaine d'infanterie. Elio, n'étant pas en état de leur résister, demanda du secours à la cour de Portugal, alors établie dans le Brésil. Il obtint quatre mille hommes

par la médiation de la princesse Charlotte, sœur de Ferdinand VII, roi d'Espagne, et femme du prince de Brésil, depuis Jean II. A l'approche des Portugais, commandés par le général Souza, les indépendans acceptèrent les conditions de paix que leur avait déjà offertes le général Elio; mais ce traité, conclu en novembre 1811, fut rompu onze mois après par les insurgés, qui vinrent de nouveau assiéger Monte-Vidéo. Sur ces entrefaites, le général Vigodet remplaça dans son commandement Elio, qui, retourné en Espagne, continua de servir contre les Français jusqu'à la restauration de Ferdinand VII. Le général Elio fut un de ceux qui se déclarèrent contre les *Cortès*, établies pendant la captivité de Ferdinand à Valence. Elles furent abolies pour faire place à l'ancien gouvernement, et Elio fut nommé capitaine général du royaume de Valence. Cependant les partisans des cortès tramaient leurs complots dans le secret: il en éclata un à Valence, dirigé par le colonel Vidal, et auquel prirent part quelques militaires. On se battit dans la ville, le sang coula, et le général Elio fut contraint de se retirer dans la citadelle jusqu'à ce qu'il lui arrivât des renforts. Après avoir repoussé les indépendans, il fit mettre en jugement le colonel Vidal, le fils d'un banquier appelé Bertram de Lys, avec onze de leurs complices, qui tous furent mis à mort le même jour, 21 janvier 1813. Cette exécution avait été précédée d'une proclamation du général Elio aux habitans de Valence et aux soldats, pour leur rappeler la fidélité qu'ils devaient au roi, pour les prémunir contre les suggestions des amis des *cortès*, et les inviter à le seconder dans les recherches qu'il allait faire d'autres rebelles ou chefs du parti constitutionnel. Il crut prudent de faire arrêter plusieurs gens suspects; cette mesure, que les circonstances rendaient nécessaire, mécontenta plusieurs familles du pays. Un an à peu près s'était écoulé, lorsque éclata la conjuration de Quiroga; elle entraîna un grand nombre de militaires, et les *Cortès* furent de nouveau proclamées à Cadix, au commencement de mai 1820. A l'imitation de quelques autres provinces, celle de Valence parut y adhérer, d'autant plus que le roi, pour éviter une guerre civile, venait de prêter serment à la constitution. Le général Elio, par les mêmes motifs, se porta à l'hôtel-de-ville, convoqua le corps municipal, et se disposait à donner son adhésion au nouvel ordre de choses, lorsque le peuple mutiné, ne voulant point recevoir la constitution par l'intermédiaire d'Elio, choisit pour capitaine-général, jusqu'à nouvel ordre du roi, le marquis d'Almodovar, qui parvint à apaiser le tumulte, et sauva la vie à Elio, menacé par la populace. Il fut néanmoins conduit sous une escorte à la citadelle; pour calmer le peuple, on commença son procès, comme accusé de la mort de Vidal et de Lys. Ce procès traînait en longueur; on avait même oublié le prisonnier, dont on ne se rappela que le 30 mai 1822, à l'occasion d'une révolte parmi les artilleurs de la citadelle, en faveur du gouvernement absolu. Le général Elio fut alors accusé, peut-être injustement, d'être l'auteur de cette sédition. Les haines se réveillèrent, on viola les formalités de son procès, et un conseil de guerre devait le juger. Les officiers généraux de l'armée active s'y étant refusés, l'on choisit ce conseil parmi la milice constitutionnelle, ou garde nationale de Valence, qui le condamna, à l'unanimité, au supplice du *garrote* (strangulation) (1). Le général Elio entreprit lui-même sa défense, entendit son arrêt avec courage, et les trois jours qu'on accorde en Espagne, aux condamnés pour se préparer à la mort, furent employés par Elio à remplir tous les devoirs d'un chrétien. Il monta à l'échafaud avec le même courage et les mêmes sentimens; il fut exécuté le 3 septembre 1822. Lors de la guerre des Français contre les constitutionnels espagnols, une régence ayant été formée dans la Pénin-

(1) Le garotte est une espèce de carcan appuyé sur deux fers saillans et placés horizontalement dans un pieu qui s'élève sur l'échafaud. On y adapte le cou du patient, et l'exécuteur des hautes œuvres, au moyen d'un tourniquet, serre fortement le carcan, dont la pression violente ôte la vie en moins d'une seconde.

sule, on rendit de grands honneurs à la mémoire d'Elio. Quand Ferdinand VII fut délivré par les armées françaises des mains des *cortès* fugitives (1), il confirma ces honneurs par un décret solennel expédié le 20 novembre 1823, dans lequel ce monarque conférait au fils aîné d'Elio le titre de marquis *de la Fidélité*. Il ajouta en outre à ses armes les initiales F. L. H., des mots *Fidélité*, *Loyauté*, *Honneur*, et conservait la solde de général à la veuve d'Elio et à ses enfans. Non content de cet acte de justice, Ferdinand VII excepta les juges du général Elio de l'acte *d'amnistie*, qu'avait sollicité le généralissime des armées françaises, S. A. R. le duc d'Angoulême.

ELIOGABALE. *V.* HÉLIOGABALE.

ELIOT (Jean), ministre de Boston dans la Nouvelle-Angleterre, a fait paraître une *Bible en langue américaine*, imprimée à Cambridge de la Nouvelle-Angleterre; le *Nouveau Testament* en 1661, l'*Ancien* en 1663, in-4, et le tout en 1685, aussi in-4.

* ELIOT (George-Auguste), lord Heatfield, baron de Gibraltar, naquit en 1718, dans le comté de Roxburh en Ecosse : il était le plus jeune des sept fils de Robert Eliot de Stobbs et descendait d'une famille normande passée en Angleterre à la suite de Guillaume le Conquérant. Il fut mis de bonne heure à l'université de Leyde, où il fit des progrès rapides, surtout dans les langues allemande et française. Son père, qui le destinait à l'état militaire, l'envoya à l'école royale du génie à La Fère, d'où il revint, à 17 ans, pour entrer dans le 23e régiment d'infanterie ou fusilier royal-gallois. Il passa ensuite dans le corps des ingénieurs à Wolvich où il resta jusqu'à ce que le colonel Eliot, frère de son père, le fit entrer dans le 2e régiment des grenadiers à cheval, où il obtint le grade d'adjudant. Ce corps devint, par ses soins, un des plus beaux de la grosse cavalerie européenne. Il passa avec lui en Allemagne, dans la guerre de 1740 à 1748, fut blessé à la bataille de Dettingen, parvint au grade de lieutenant-colonel, et devint, peu de temps après, aide-de-camp du roi George II, qui lui fit quitter le 2e régiment de grenadiers à cheval, pour lever et former le 1er régiment des chevau-légers, appelé de son nom, *régiment d'Eliot*. Il fut aussitôt désigné pour prendre part à l'expédition tentée à Saint-Cast, contre les côtes de France, servit de nouveau en Allemagne, d'où on le retira pour l'envoyer à la Havanne, où son habileté contribua beaucoup à faire prendre cette place, défendue vaillamment par le général espagnol Louis de Velasco : le roi fut tellement content de sa conduite, qu'il donna le nom de royal à son régiment. Enfin, Eliot fut chargé du commandement de Gibraltar, où il s'est couvert de gloire par sa longue défense contre les armées réunies des Français et des Espagnols. Ce fut surtout dans une attaque générale qui eut lieu le 13 septembre 1782, qu'il donna les preuves les plus signalées de son sang-froid et de son intrépidité. Son humanité ne se fit pas moins remarquer après le combat. Il fit retirer, de la mer et du milieu des bâtimens enflammés, les soldats ennemis, dévoués à une mort certaine. Le roi, pour reconnaître l'importance de ses services, le nomma chevalier du Bain, le créa pair, et lui donna un titre qui rappelait le rocher témoin de ses exploits (baron de Gibraltar). Il mourut d'une attaque de paralysie à Aix-la-Chapelle, où il était allé pour prendre les eaux, le 6 juillet 1790.

ELIPAND, archevêque de Tolède, ami de Félix d'Urgel, soutenait avec lui que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'était que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix et par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, et leur jugement fut confirmé par le pape Adrien, qui fit rétracter Félix. Elipand, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, et mourut peu après.

ELISA, premier fils de Javan, petit-fils de Japhet, peupla l'Elide dans le Pé-

(1) Les cortès ou *las cortès*, mot du genre féminin. Anciennement *tener cortès* signifiait *tenir court*, c'est-à-dire, tenir assemblée, recevoir, former une réunion de courtisans, et ensuite de *députés* : cette expression, *las cortès*, vient de *la corte*, la cour.

loponèse, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche de Cadix, qui, à cause de ses agrémens, fut appelée les *Champs Elyséens*, ou *Iles fortunées*.

ELISABETH ou Elizabeth (Sainte), femme de Zacharie, mère de saint Jean-Baptiste, qu'elle eut dans sa vieillesse, reçut la visite de sa parente, la mère du Sauveur, dans le temps de leur grossesse. Saint Pierre d'Alexandrie dit que deux ans après qu'elle eut mis au monde Jean-Baptiste, elle fut obligée de fuir la persécution d'Hérode. Elle alla se cacher dans une caverne de la Judée, où elle mourut, laissant son fils dans le désert, à la conduite de la Providence, jusqu'au temps qu'il devait paraître devant le peuple d'Israël.

ELISABETH ou Isabelle d'Aragon, reine de France, femme du roi Philippe III, dit *le Hardi*, et fille de Jacques I, roi d'Aragon, fut mariée en 1262. Elle suivit le prince son mari en Afrique, dans l'expédition que le roi saint Louis entreprit contre les Barbares. Après la mort de ce prince, Philippe vint prendre possession de ses états. La reine, qui était grosse, se blessa en tombant de cheval, et mourut à Cozence en Calabre, en 1271, à 24 ans. Dans le même temps, Alfonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis, fut emporté d'une fièvre pestilentielle à Sienne, et sa femme, Jeanne de Toulouse, mourut 12 jours après lui. De sorte que le roi Philippe essuyant douleur sur douleur, après tant de dépenses et de travaux, ne remporta en France que des coffres vides et des ossemens.

ELISABETH, reine de Hongrie. *Voy.* Gara.

ELISABETH (Sainte), fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à Louis, landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la privèrent de la régence, que son rang et les dernières volontés du prince paraissaient lui avoir assurée. Elisabeth, mère des pauvres, avait employé non-seulement sa dot, mais encore sa vaisselle et ses pierreries, à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de ce misérable état, elle fut rétablie dans son palais; mais préférant l'état d'humiliation aux honneurs, elle prit l'habit du Tiers-Ordre, et s'employa à servir les pauvres de l'hôpital de Marburg qu'elle avait fondé. Son palais avait été une espèce de couvent. Elle avait sur le trône toutes les vertus du cloître; et ses vertus n'eurent que plus de force, lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu. Elle mourut à Marburg en 1231, à 24 ans, et fut canonisée 4 ans après. On garde une portion de ses reliques dans l'église des carmélites à Bruxelles, et une autre dans la belle chapelle de la Roche-Guyon sur Seine. Il y en a aussi une portion considérable dans une châsse précieuse qui fait partie du trésor électoral d'Hanovre. Théodore de Thuringe a écrit sa *Vie*.

ELISABETH (Sainte), reine de Portugal, fille de Pierre III, roi d'Aragon, épousa en 1281 Denys, roi de Portugal. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de Sainte-Claire, fit bâtir le monastère de Coïmbre, et mourut saintement en 1336, à 65 ans. Elle fut canonisée par Urbain VIII en 1625.

ELISABETH ou Isabelle de Portugal, impératrice et reine d'Espagne, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, et de Marie de Castille sa seconde femme, naquit à Lisbonne en 1503. Elle fut mariée à Séville avec l'empereur Charles-Quint, qui lui donna pour devise *les trois grâces*, dont l'une portait des roses, l'autre une branche de myrte, et la troisième un branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux était le symbole de sa beauté, de l'amour qu'on avait pour elle, et de sa fécondité. On les orna de ces paroles : *Hæc habet et superat*... Elisabet mourut en couches à Tolède en 1538. François Borgia, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage, autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort et livré à la pourriture, qu'il prit le parti de quitter le monde, pour se retirer dans la Compagnie de Jésus, où il mourut saintement. *Voyez* François de Borgia (S.).

ELISABETH D'AUTRICHE, fille de l'empereur Maximilien II, et femme de Charles IX, roi de France, fut mariée à Mézières le 26 novembre 1570. C'était une des plus belles personnes de son temps; mais sa vertu surpassait encore sa beauté. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection Marguerite, reine de Navarre, sa belle-sœur, quoique d'une conduite bien opposée à la sienne, espérant de la mettre dans de meilleures voies; et après son retour en Allemagne, elle lui envoya deux livres qu'elle avait composés; l'un, *sur la parole de Dieu;* l'autre, *sur les événemens les plus considérables qui arrivèrent en France de son temps.* Cette vertueuse princesse, après la mort du roi son époux, se retira à Vienne en Autriche, où elle mourut en 1592, âgée seulement de 38 ans, dans un monastère qu'elle avait fondé. (Brantome parle de deux ouvrages de la composition de cette princesse, l'un sur la parole de Dieu, l'autre sur les événemens passés en France de son temps; mais il ne paraît pas que ces écrits qu'elle envoya d'Allemagne à sa belle-sœur Marguerite de Valois aient été imprimés.)

ELISABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur Marie, montée sur le trône, la retint long-temps en prison. Elisabeth profita de sa disgrâce. Elle cultiva son esprit et apprit les langues; mais de tous les arts, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques et avec les protestans, de dissimuler et d'apprendre à régner, lui tint le plus au cœur. Après la mort de Marie, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559, par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits; mais elle était protestante dans le cœur, et elle ne tarda pas d'établir cette religion par le fer et le feu, malgré le serment solennel qu'elle avait fait à son sacre de défendre la religion catholique romaine et d'en protéger les ministres. Elisabeth convoqua un parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes, avec quelques restes de la discipline et des cérémonies de l'église catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornemens de l'église, les orgues, la musique, furent conservés; les décimes, les annates, les priviléges des églises abolis; la confession permise, et non ordonnée; la présence réelle admise, mais sans transsubstantiation: système purement humain, sans sanction et sans aucun fondement religieux. Pour comble d'inconséquence, elle se fit chef de la religion, sous le nom de *Souveraine gouvernante de l'église d'Angleterre pour le spirituel et pour le temporel.* Les prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés, furent chassés de leurs églises; mais la plupart obéirent. Les hommes fermes, les amis généreux de la vérité sont rares dans tous les temps et dans tous les pays. De 9,400 bénéficiers que contenait la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines et 80 curés qui, n'acceptant pas la réforme, perdirent leurs bénéfices. Les uns finirent leur vie dans des cachots, les autres dans les tourmens. Les jésuites qui accoururent au secours de l'ancienne religion, périrent par d'horribles supplices. Cependant le trône d'Elisabeth n'était pas encore affermi; elle crut qu'il fallait s'assurer le sceptre par des victimes plus distinguées. Elle en eut bientôt l'occasion. Marie Stuart, reine d'Ecosse, épouse de François II, roi de France, prenait le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VIII. Elisabeth l'obligea à y renoncer après la mort de son mari. Les Ecossais mécontens contraignirent Marie à quitter l'Ecosse, et à se réfugier en Angleterre. Elisabeth lui promit un asile, et la fit aussitôt mettre en prison. Il se forma dans Londres des partis en faveur de la reine prisonnière. Le duc de Norfolck, catholique, voulut l'épouser, comptant sur le droit de Marie à la succession d'Elisabeth; il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnèrent, pour avoir demandé au roi d'Espagne et au pape des secours pour la malheureuse

princesse. Le supplice du duc n'apaisa pas la colère d'Elisabeth; elle continua d'immoler des victimes de toutes les classes de citoyens. En vain l'ambassadeur de France et celui d'Ecosse intercédèrent pour l'infortunée reine d'Ecosse; Marie eut la tête tranchée, après 18 ans de prison, le 18 février 1587, à l'âge de 44 ans. Elisabeth, joignant la dissimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, peut-être autant par jalousie que par politique. Elle prétendit qu'on avait passé ses ordres, et fit mettre en prison le secrétaire d'état, qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. Cette mascarade, dans une scène si tragique, ne la rendit que plus odieuse. Philippe II avait préparé une invasion en Angleterre du vivant de l'infortunée écossaise. Il mit en mer, un an après sa mort, en 1588, une puissante flotte nommée l'*Invincible;* mais les vents et les écueils combattirent pour Elisabeth; l'armée espagnole périt presque toute par la tempête, ou fut la proie des Anglais. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique: *Venit, vidit, vicit*, d'un côté; et ces mots de l'autre: *Dux fœmina facti.* Le chevalier Drack, et quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avaient conquis à peu près vers le même temps plusieurs provinces en Amérique. Les Irlandais, qui lui avaient tenu tête en faveur de la religion catholique, grossirent le nombre de ses conquêtes. Le comte d'Essex, son favori, nommé vice-roi d'Irlande, fut l'objet d'une des dernières tragédies qui rendirent le règne d'Elisabeth fameux. Ce comte voulait se venger, dit-on, d'un soufflet que la reine lui avait donné dans la chaleur d'une dispute, faire révolter l'Irlande, se rendre maître de la tour de Londres et s'emparer du gouvernement. D'autres ont prétendu qu'il fut la victime de la jalousie de la reine (*voyez* Essex). Elisabeth le pleura en le faisant mourir. Capable de toutes les atrocités, Elisabeth ne l'était pas d'étouffer les remords et ces reproches intimes que les crimes laissent dans l'âme des tyrans. Dans sa dernière maladie, elle comprit fortement l'abomination de sa vie. Elle dit aux médecins qui s'empressèrent de lui offrir leurs secours: *Laissez-moi, je veux mourir; la vie m'est insupportable.* Cécil et l'archevêque de Cantorbéry se jetèrent à ses pieds, la supplièrent de prendre quelques remèdes; ils ne purent rien obtenir, et sa dernière réponse fut d'ordonner qu'on la laissât mourir, qu'elle y était résolue. Elle mourut en effet le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 45. Elle n'avait jamais voulu se marier. La nature l'avait conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Cependant sa figure qui n'avait rien de fort extraordinaire, l'occupait autant que les affaires d'état; elle donna un jour 1,600 écus à un Hollandais qui l'avait trouvée belle; dans un âge même où les femmes coquettes négligent les agrémens, elle ne cessa de les rechercher. Une anecdote qui prouve la coquetterie d'Elisabeth, est l'ordonnance relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle ne croyait être, elle publia un édit par lequel « il fut défendu à tout » peintre et graveur de continuer de » peindre la reine ou la graver, jusqu'à » ce que quelque artiste eût pu faire un » portrait fidèle, qui devait servir de » modèle pour toutes les copies qu'on » en ferait à l'avenir, après que ce mo- » dèle aurait été examiné et reconnu » aussi bon et aussi exact qu'il pourrait » l'être. » Il était dit « que le désir na- » turel à tous les sujets de posséder le » portrait de S. M., ayant engagé un » grand nombre de peintres, de graveurs » et d'autres artistes, à en multiplier les » copies, il avait été reconnu qu'aucun » jusqu'alors *n'était parvenu à rendre*, » *dans leur exactitude, les beautés et* » *les grâces de S. M.* » La loi portait enfin, « qu'il serait nommé des experts » pour juger de la fidélité des copies, et » il leur était enjoint de n'en tolérer au- » cune qui conservât quelques défauts » ou difformités, dont, par la grâce de » Dieu, S. M. était exempte. » Sous son

règne, l'Angleterre parut jouir d'une situation assez heureuse, si l'on considère ses rapports avec les autres états d'Europe. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, sa police perfectionnée. Elisabeth bannit le luxe, le plus cruel ennemi d'un état, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, et généralement tout ce qui pouvait être appelé superflu dans les armes et les vêtemens; mais la plupart de ces réformes tenaient à son aversion pour le costume espagnol. La gloire qu'elle s'acquit par sa dextérité, par son esprit, par ses succès, fut obscurcie par les artifices de comédienne, que tant d'historiens lui ont reprochés, souillée par le sang de Marie Stuart, et d'une multitude de catholiques qu'elle immola à son fanatisme et à son ambition. « Si elle eut » quelques bonnes qualités, dit un his- » torien, elle les a bien flétries par sa » manie sanguinaire pour l'établissement » du schisme et de l'hérésie, dont elle se » souciait peu; par une cruauté barbare » qui a teint les échafauds du sang des » têtes couronnées et de ses propres » amans; par une passion de dominer et » une politique affreuse qui ne connaissait » ni droit des gens, ni droit de nature, » ni droit divin, quand ils gênaient sa » marche; par une duplicité jusque-là » sans exemple, et sans laquelle l'Europe » ignorerait peut-être encore l'art d'ac- » quérir, par la fourberie, la réputation » d'habileté. » Le zèle que montra toujours Philippe II pour la foi de nos pères, est apparemment la cause de la haine constante qu'Elisabeth lui voua. Cette princesse fit publier, par forme d'édit, une satire, le 18 octobre 1591, contre ce prince qu'elle accusait de fomenter continuellement des conjurations contre elle en Angleterre. Thomas Stapléton réfuta cette imputation dans un livre intitulé : *Apologia pro rege catholico, contra edictum.... in qua omnium turbarum et bellorum quibus his annis triginta christiana respublica conflictatur, fontes aperiuntur et remedia demonstrantur*; imprimé d'abord aux Pays-Bas, puis à Constance en 1592. Elisabeth avait une grande connaissance de la géographie et de l'histoire. Elle parlait, ou du moins entendait cinq ou six langues. Elle traduisit divers *traités*, du grec, du latin et du français. Sa *version d'Horace* fut estimée en Angleterre aussi longtemps qu'on eut quelque intérêt à flatter sa personne ou sa mémoire. Sa *Vie* par Léti, traduite en français, 2 vol. in-12, ne mérite guère d'être citée. M.lle Kéralio a donné son *Histoire*, Paris, 1786-1787, 5 vol. in-8, ouvrage diffus et d'une forme peu régulière, mais curieux et intéressant : si dans quelques endroits Elisabeth est trop flattée, il en est beaucoup où elle est appréciée avec justesse.

ELISABETH FARNÈSE, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane, née en 1692, épousa Philippe V en 1714, après la mort de Marie-Louise-Gabrielle de Savoie. Ce fut l'abbé Albéroni qui inspira ce mariage à la princesse des Ursins, favorite du monarque espagnol. Il lui fit envisager la jeune princesse comme étant d'un caractère souple, d'un esprit simple, sans ambition et sans talent. Elisabeth était précisément le contraire de ce qu'elle avait été dépeinte. Elle avait le génie élevé, l'âme grande et l'esprit éclairé. Le roi, avec toute sa cour, alla au-devant d'elle à Guadalaxara. La princesse des Ursins s'avança pour la recevoir jusqu'à Zadraque; mais à peine fut-elle arrivée, qu'Elisabeth la fit conduire d'une manière aussi dure qu'imprévue hors du royaume. On a beaucoup varié sur les raisons de cette disgrâce : le duc de Saint-Simon croit qu'elle avait été arrêtée par les deux rois de France et d'Espagne, et que la jeune reine ne fit qu'exécuter leur résolution. Elisabeth cultiva les sciences et les protégea : son attachement à la religion catholique était vif et éclairé, elle s'opposait avec force à tout ce qui pouvait y donner atteinte. L'Espagne la perdit en 1766. (On peut consulter pour son histoire les *Mémoires pour Elisabeth Farnèze*, Londres, 1746, in-8; et les mémoires pour servir à

l'histoire d'Espagne sous le règne de Philippe V, traduits en espagnol du marquis de Saint-Philippe par Mandave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12. Le plus ancien écrivain qui ait tracé l'histoire du règne d'Elisabeth est Cambden.)

ELISABETH, princesse Palatine, fille aînée de Frédéric V, électeur Palatin du Rhin, élu roi de Bohême, naquit en 1618. Dès son enfance, elle pensa à cultiver son esprit : elle apprit les langues; elle se passionna pour la philosophie, et surtout pour celle de Descartes. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses *Principes*, qu'il n'avait encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages; mais on sent assez la valeur de ces sortes d'éloges mis dans des épîtres dédicatoires. Elisabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrâce de sa mère, qui la soupçonnait d'avoir eu part à la mort de d'Epinai, gentilhomme français, assassiné à la Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, et de là à Cassel. Sur la fin de ses jours, elle accepta la riche abbaye d'Hervorden, qui devint dès lors une retraite pour tous les aspirans à la philosophie de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles cartésiennes; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse Palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la religion catholique, elle fit toujours profession du calvinisme, dans lequel elle avait été élevée.

ELISABETH-PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, était fille du czar Pierre I. Elle naquit le 29 décembre 1710, et monta sur le trône imparial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le czar Iwan, regardé comme imbécile. Elle avait été fiancée en 1747 au duc de Holstein-Gottorp; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu, et Elisabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernières guerres de la France en Allemagne, et montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit le 5 janvier 1762, à 51 ans. Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans l'état le plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même temps qu'on rendît toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, et que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million et demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers les débiteurs qui étaient retenus en prison pour une somme au dessous de 500 roubles : elle en ordonna le payement de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25 mille le nombre des infortunés qui furent relâchés. Cette princesse avait fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régnerait : « vœu qui ne peut être » considéré, dit M. Coxe dans son *Voyage* » *de Russie*, que comme une injure des » plus graves envers la société; puisqu'en » rompant cette barrière de la crainte de » la mort, la plus forte sans doute qu'on » puisse opposer au crime, on détruit la » sauve-garde la plus sûre des vies et des » propriétés des bons citoyens. » (*Voyez* CALENTIUS). Du reste le même voyageur observe que l'exécution de ce vœu ne fut qu'apparente, que les coupables périssaient sous le knout, ou d'une manière plus cruelle encore. (Elle avait fondé l'université de Moscou et l'académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. On trouvera des détails très intéressans sur cette impératrice dans l'*Histoire de la Russie moderne* par Leclerc, dans le *voyage en Sibérie*, par Chappe d'Auteroche et dans les *Mémoires de Manstein*.

* ELISABETH-CHRISTINE, reine de Prusse, fille du duc de Brunswick-Wolfenbuttel, naquit en 1715, et épousa en 1733 le prince royal, qui devint ensuite roi sous le nom de FRÉDÉRIC II, surnommé le Grand. Quoiqu'elle fut dépourvue de l'éclat de la beauté et qu'elle n'eût pas reçu de la nature un esprit su-

périeur, elle se fit néanmoins aimer de tout ce qui l'entourait, par ses vertus et la douceur de son caractère. Frédéric en mourant déclara hautement que, pendant toute sa vie, elle ne lui avait donné aucun chagrin; il la recommanda vivement à son successeur. Elisabeth était catholique et il fallait qu'elle réunît toutes les vertus de sa religion pour vivre, sans orage, dans cette cour protestante où d'ailleurs la philosophie du 18e siècle exerçait son intolérante influence encore plus que la réforme. Pendant que les ouvrages si souvent inquiets de nos modernes novateurs étaient applaudis dans le cabinet de Frédéric, son épouse traduisait des ouvrages pieux tels que le *Chrétien dans la solitude*, par Crugot, Berlin, 1776: de la *Destination de l'homme*, par Spelding, ibid., 1776; *Considérations sur les œuvres de Dieu*, par Sturm, la Haye, 1777, 3 vol.; *Manuel de la religion*, par Hermes, Berlin, 1789; *Hymnes de Gellert*, ibid., 1790. On lui attribue aussi des *Réflexions sur l'état des affaires politiques en* 1778, *adressées aux personnes craintives*. Elisabeth-Christine survécut 11 ans à son époux et mourut en 1797.

* ELISABETH-DE-FRANCE (Philippine-Marie-Hélène, Madame), sœur de Louis XVI, né à Versailles le 3 mai 1764, fut le dernier enfant du Dauphin, fils de Louis XV. Elle perdit les auteurs de ses jours avant de les connaître: confiée aux soins de Mesdames de Nackau et de Marsan, et à la direction de l'abbé de Montégut, elle dut à leurs leçons et à leurs conseils une éducation toute chrétienne. On remarqua de bonne heure en elle les plus aimables vertus et on trouvait que son caractère avait quelque ressemblance avec celui du duc de Bourgogne élève de Fénélon. Ces aimables qualités ne tardèrent pas, malgré sa modestie, à être connues de toute la France, et elles retentirent même en Europe. Sa main fut recherchée par plusieurs princes, entr'autres par un infant de Portugal, par le duc d'Aoste, fils du roi de Sardaigne, et par l'empereur Joseph II; des raisons politiques empêchèrent ces alliances d'avoir lieu; mais la princesse n'en manifesta aucun regret. Attachée par la plus tendre amitié à son auguste famille, elle y était considérée comme un ange de paix, de bienfaisance et de vertu. Au sein d'une cour bruyante, elle aimait les plaisirs tranquilles; elle s'occupait de quelques ouvrages manuels dans lesquels elle excellait, de la lecture de livres utiles, de la promenade et de l'exercice du cheval. Elle se retirait quelquefois dans son agréable retraite de Montreuil, dont Louis XVI lui avait fait présent; elle faisait de nombreuses visites aux dames de St.-Cyr et à celles de St.-Denis, où était Madame Louise sa tante: ainsi se passait la vie de cette princesse bienfaisante qui aimait mieux faire quelques bonnes actions que s'acheter quelques-uns de ces agréables *riens* qui plaisent tant aux femmes. Que l'on ne regarde pas comme déplacé l'éloge que nous croyons faire de sa beauté, qui, sans être parfaite, était cependant chez elle un vif reflet de son âme céleste; une blancheur éclatante, une bouche ornée des plus belles dents, des yeux bleus, enfin un ensemble de physionomie vive et attachante, commandaient le respect et l'admiration. Etrangère aux affaires politiques, elle entrevoyait cependant les malheurs qui menaçaient le trône; elle se dévoua sans regret au sort de sa famille qu'elle ne voulut jamais quitter, dévouement admirable dont elle fut l'innocente victime. On la vit, le jour qui précéda la nuit affreuse du 5 au 6 octobre 1789, courir à Versailles, se placer devant le roi pour lui servir d'égide et pour mourir avec lui, s'il le fallait. Alors, et ce fut la première fois, elle donna des conseils au roi; elle voulait que l'on repoussât cette foule d'assassins qui n'étaient point le peuple français: peu s'en fallut que son avis ne fût adopté; mais d'autres conseils prévalurent sur l'esprit trop confiant de Louis XVI. On connaît les scènes sanglantes dont Versailles fut témoin dans cette circonstance. Elisabeth eut le bonheur d'arracher au fer des meurtriers quelques fidèles gardes-du-corps; elle revint même avec le roi à Paris, et sa présence imposa plus d'une fois pendant ce pé-

nible voyage, aux factieux qui insultaient la famille royale. Dès lors Madame fut de tous les conseils secrets qui se tinrent au palais dans l'intérêt du roi et de la France : sa voix n'y fut pas souvent écoutée; d'autres avis l'emportaient, et on sait quels en furent les terribles résultats. Cette princesse accompagna le roi dans son voyage de Montmédy, elle en subit toutes les fatigues et les humiliations. Elle était aux côtés de Louis XVI lorsque le 20 juin 1792, un furieux la prenant pour la reine, dit qu'il fallait la massacrer; et déjà il avait le fer levé sur sa tête; un de ses officiers s'étant hâté de la faire connaître, elle lui dit: *Pourquoi ne pas lui laisser croire que je suis la reine, vous lui auriez peut-être épargné un plus grand crime.* Cette scène se passait dans les Tuileries, en face d'une foule de brigands que sa présence servait à contenir. Dans la sanglante journée du 10 août, malgré les instances réitérées de Louis XVI, elle ne voulut point quitter le château; elle partagea tous les dangers du roi et suivait la famille royale à l'assemblée. Là, reléguée dans la tribune des journalistes, elle entendit cette triste discussion qui, après avoir duré tout le jour, fut suivie du décret qui prononçait la déchéance du roi; et pendant deux autres jours, elle fut condamnée à entendre encore tout ce que ces factieux débitaient avec leur éloquence révolutionnaire sur le choix d'une prison. Elle fut ensuite conduite avec le roi, la reine, le dauphin, Madame Ire (Marie-Thérèse, aujourd'hui duchesse d'Angoulême), à la tour du Temple. Son courage ne l'abandonna point; résignée à tout ce que la Providence lui réservait de malheurs, elle consolait la famille royale et paraissait s'oublier elle-même; ses forces semblaient même s'augmenter au milieu des mauvais traitemens auxquels ces illustres prisonniers étaient exposés tous les jours. Tour-à tour séparée de son frère, de la reine et du dauphin, elle resta seule avec la jeune fille de Louis XVI, dont elle retrempa l'âme par les leçons qu'elle savait puiser dans une religion qui donne aux âmes vertueuses tant de moyens d'essuyer les larmes des malheureux. Après que le régicide eût été commis, on commença l'odieux procès de la reine; les deux captives furent obligées de subir le plus infâme interrogatoire; la calomnie avait répandu sur le compte de la reine les accusations les plus scandaleuses; les inquisiteurs révolutionnaires envoyés par la Convention, ne craignirent point d'offenser leur pudeur, en venant dérouler devant la fille de Marie-Antoinette et la sœur de Louis XVI l'exécrable libelle qui renfermait tous les crimes que l'on reprochait à l'auguste accusée : ces deux femmes angéliques furent forcées d'entendre pendant six heures toutes les calomnieuses imputations que la débauche faisait à la vertu. Les réponses ne satisfirent point les factieux, et ces princesses furent dès lors traitées avec la plus rigoureuse barbarie, avec un raffinement de cruauté qui fut poussé jusqu'à les priver de leurs ouvrages, jusqu'à leur refuser les alimens maigres qu'elles voulaient prendre pendant le temps prescrit par l'Eglise; ce qui ne les empêcha pas de remplir en secret ces devoirs d'abstinence. Le 9 mai 1794, on vint l'arracher des bras de sa nièce pour la conduire à la conciergerie; ce fut à neuf heures du soir que des satellites, payés sans doute pour insulter à son malheur, la jetèrent dans cette prison où elle passa la nuit; le lendemain elle fut conduite au tribunal révolutionnaire, jugée et condamnée à mort sans que l'on ait pu motiver son arrêt par l'apparence d'une accusation : le seul crime qui lui fut reproché, ce fut d'avoir été en correspondance avec les princes ses frères. C'en fut assez pour l'envoyer au supplice. Le même jour éclaira sa condamnation et sa mort. Après 21 mois de la plus cruelle captivité, elle mourut avec la pieuse résignation d'un chrétien et l'héroïque courage d'un martyr. En allant à l'échafaud sur la fatale charrette, elle exhortait ceux dont elle était environnée et qui allaient partager son sort; elle priait, et sa bouche répétait encore de saintes prières, lorsque la hache révolutionnaire abattit cette tête

auguste. On eut la cruauté de la forcer à voir le supplice de ceux qui devaient être exécutés ce jour-là; tous saluèrent avec respect madame Elisabeth qui les embrassa avec affection. Cette malheureuse princesse avait alors 30 ans; ses restes furent confondus avec ceux qu'on entassait journellement au cimetière de Monceaux. M. Ferrand, ancien magistrat, a écrit l'*Eloge historique de madame Elisabeth*, Paris, 1814, in-8, imprimerie royale. Cet éloge d'abord publié en Allemagne avait été réimprimé à Lyon en 1795, par les soins de M. l'abbé Aimé Guillon. Les notes qui accompagnent cet éloge fournissent des éclaircissemens et des détails souvent très curieux; mais ce qui donne un prix inestimable à la dernière partie de ce volume, ce sont environ 94 *lettres* de madame Elisabeth, où brillent la candeur de ses vertus, la beauté de son caractère, l'aimable vivacité de son imagination, la fermeté de son âme, et l'excellence de son jugement. On a encore une *Oraison funèbre de madame Elisabeth*, par l'abbé de Villefort, Paris, 1817, in-8; et l'on trouve un abrégé très intéressant de sa vie dans les *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*, par l'abbé Carron, 4 vol. in-12.

ELISABETH. *Voyez* sous le mot ISABELLE, les articles qui ne se trouvent pas ici.

ELISAPHAT, fils de Zéchri, qui aida de ses conseils et de ses armes le souverain pontife Soïada à déposer l'impie Athalie, et à mettre Joas sur le trône. Il commandait une compagnie de cent hommes.

ELISÉE, disciple d'Elie et prophète comme lui, était fils de Saphat. Il conduisait la charrue, lorsqu'Elie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Elisée reçut son manteau et son double esprit prophétique. Les prodiges qu'il opéra, le firent reconnaître pour l'héritier des vertus du saint prophète. Il divisa les eaux du Jourdain, et le passa à pied sec; il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho; il fit dévorer par des ours des enfans qui le tournaient en ridicule (c'étaient, observent les saints Pères, des enfans formés par des parens impies, à la dérision des ministres de Dieu); il soulagea l'armée de Josaphat et de Joram, qui manquait d'eau; il leur prédit la victoire qu'ils remportèrent sur les Moabites; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve; il ressuscita le fils d'une Sunamite; il guérit Naaman, général syrien, de la lèpre; et Giézi son disciple en fut frappé, pour avoir reçu des présens contre son ordre; il prédit les maux qu'Hazaël ferait aux Israélites; il annonça à Joas, roi d'Israël, qu'il remporterait autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperait de fois la terre de son javelot. Elisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie. Il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J. C. Un homme assassiné par des voleurs ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plutôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita. « C'était un » de ces hommes rares, dit un historien » théologue, que la Providence suscite » dans des temps de corruption et d'obs» curité, pour ranimer le foi par des œu» vres extraordinaires, et ramener à Dieu » par l'éclat des prodiges, des peuples » séduits qui ne croient plus en sa puis» sance. »

ELISÉE (Jean François COPEL, dit le Père), fils de M. Copel, avocat au parlement de Besançon, naquit dans cette ville en 1728, y fit ses premières études au collége des jésuites, et s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ayant fait une retraite aux Carmes de Besançon, il entra dans cet ordre et se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745. Sa ferveur soutenue d'une piété sincère ne se démentit point. Il remplit pendant six ans, dans le couvent, les fonctions de professeur, employant les intervalles de liberté qu'elles lui laissaient à cultiver l'étude des belles-lettres, et à former son goût pour l'éloquence. Il commença sa carrière évangélique en 1756 avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où pendant 26 ans il a exercé le ministère de la parole, tant à la cour

qu'à la ville, toujours avec la même affluence d'auditeurs et les mêmes suffrages. Enfin, excédé de travaux, et sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts pour prêcher le carême à Dijon, il mourut le 11 juin 1783 à Pontarlier, en allant en Suisse pour prendre les eaux de la Brévine, que les médecins lui avaient ordonnées. Ses *sermons* ont été imprimés en 4 vol. in-12, 1785. « C'est une chose bien remarquable, dit un auteur, que le succès » de ce prédicateur, les suffrages qu'il a » recueillis, la vogue qu'il a eue parmi » les petits et les grands. Tel est l'empire » de la raison, des éternelles et impres» criptibles règles du goût. Au milieu de » le dégradation qui flétrit les lettres, de » ces sifflemens épigrammatiques et an» tithétiques, de ces grosses phrases la» borieuses et boursouflées, qui ont rem» placé le langage naturel, noble et éner» gique des Chrysostôme et des Bossuet ; » durant le triomphe même de la fausse » éloquence, de cette petite coquette, » resplendissante de faux brillans, et ri» diculement affublée de colifichets, qui » s'élève sur les débris de la dignité ora» toire ; un pauvre religieux, déjà par son » état en contraste avec les applaudisse» mens de la multitude, fixe l'approba» tion de la cour et des peuples par des » discours sans fard, sans prétention ; » simples et quelquefois négligés. S'il n'a » pas la force et l'élévation de Bourda» loue, la douceur insinuante de Massil» lon, l'abondance et la rapidité de Neu» ville, il a du moins tout ce qui distin» gue l'ancienne et véritable éloquence » de l'affété verbiage du siècle. » Dans le *Journal historique et littéraire*, on avait d'abord jugé trop sévèrement cet orateur, sur le rapport des critiques qui l'avaient entendu ; mais après la lecture de ses discours, on lui a rendu la justice qu'il mérite (voyez le journal du 1er novembre 1785, p. 323). On a remarqué que, dans son sermon *sur la fausse piété*, il avait paru annoncer la révolution de France, en s'exprimant de la sorte : « O vous qui » donnez des bornes à l'immensité de la » mer, et qui domptez l'orgueil des flots ! » réprimez la licence des esprits, et ar» rêtez ce torrent de l'impiété qui me» nace de ravager la terre. Hélas ! peut» être touchons-nous à ces jours désas» treux, où les yeux des élus, contraints » de gémir sur les malheurs de la sainte » Jérusalem, se changeront en des sour» ces de larmes ! Les progrès rapides de » l'incrédulité, le mépris des choses sain» tes, l'indifférence pour les dogmes, la » prévention des esprits-forts contre le » merveilleux, et leurs efforts pour dé» couvrir dans les forces de la nature la » cause de tous les prodiges ; le Dieu du » ciel presqu'oublié dans les arrangemens » humains, comme s'il n'était pas le Dieu » des armées et des empires ; les vœux » que les Moïse lui adressent sur la mon» tagne, regardés comme indifférens aux » succès des combats ; les travaux du mi» nistère, les sacrifices des vierges, les » larmes des pénitens, méprisés comme » des inutilités pieuses ; enfin la facilité » des esprits à recevoir ces funestes im» pressions, doivent nous faire craindre » une révolution dans la foi. Eloignez, » grand Dieu, ce funeste présage ; con» servez ce dépôt sacré dans ce royaume, » que la piété de ses rois, le zèle éclairé » des pontifes, l'attachement du peuple » au culte de ses pères, rendent encore » une portion florissante de votre héri» tage. Augmentez dans tous les fidèles » l'amour de la religion ; faites gémir l'im» pie sur ses excès, et que tous les cœurs, » réunis par la foi dans le sein de votre » Eglise, aspirent aux récompenses pro» mises aux vrais adorateurs. »

* ELISÉE (N.... Talachon, connu sous le nom de Père), premier chirurgien de Louis XVIII, naquit à Lagny en 1753. Il entra de bonne heure dans l'hôpital de la Charité où il acquit en peu de temps des talens très distingués dans la pratique. Après avoir exercé tour à tour dans différens hôpitaux la chirurgie et la médecine avec autant de zèle que de succès, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire de Grenoble. Non content de soigner les malades, il ouvrit une école d'où sont sortis un grand nombre de praticiens distingués. Lorsque la

révolution éclata en France, le Père Elisée quitta son pays et se rendit à l'armée des princes à laquelle il fut dèslors attaché en qualité de médecin. Il ne la quitta qu'au moment du licenciement. On n'admira pas seulement son zèle dans le traitement des blessés ; il allait sur le champ de bataille pour y panser tous les soldats qu'il rencontrait, quelle que fut l'armée à laquelle ils appartinssent, et c'était souvent avec ses propres vêtemens qu'il bandait leurs plaies. Le Père Elisée porta le désintéressement jusqu'à refuser les honoraires attachés à son emploi. Après que l'armée de Condé eut été dissoute, il se rendit en Angleterre où il exerça sa profession auprès du Prince régent, du comte d'Artois et de Louis XVIII. A l'époque de la restauration, le Père Elisée fut nommé premier chirurgien du roi, médecin du Val-de-Grâce et membre de la commission chargée de faire un rapport sur l'état de l'enseignement de la médecine en France. Il accompagna le roi en Belgique pendant les Cent-jours et revint avec lui à Paris. Le Père Elisée passa les dernières années de sa vie dans des occupations de bienfaisance, procura à Louis XVIII plusieurs occasions de faire de bonnes actions, et mourut à Paris le 27 septembre 1817.

ELIZABETH. *Voyez* Elisabeth.

ELLEBODIUS ou Ellebode (Nicaise Van), natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les sciences lui mérita l'estime des grands hommes de son temps. Radécius, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Il mourut à Presbourg le 4 juin 1577. Nous avons de lui 1° une *Version* du grec en latin de *Némésius*, Anvers, 1565, Oxford, 1671, et dans la Bibliothèque des Pères, édition de Lyon, tome 8. Cette version d'un ouvrage savant et utile, est faite de main de maître. Il est le premier qui ait donné une bonne édition de *Némésius*, et cela sur deux manuscrits corrompus, qu'il a corrigés avec beaucoup d'art et de travail. George Valla en avait donné une avant lui, où l'auteur grec est ridiculement défiguré. 2° Des *poésies latines* dans les *Deliciæ poetarum Belgarum*, de Gruterus.

ELLER DE BROOKUSEN (Jean Théodore), premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689, à Pletzkau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, et mourut à Berlin en 1760. Au titre de premier médecin que Frédéric-Guillaume lui avait donné en 1735, Frédéric son fils joignit, en 1755, celui de conseiller privé, et de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons de lui 1° *Traité de la connaissance et du traitement des maladies, principalement des aiguës*, en latin, traduit en français par M. Le Roi, médecin, 1774, in-12. Le fonds de la doctrine enseignée dans cet ouvrage, est bon et établi sur des observations importantes de pratique. (2° *Gazophylacium, seu catalogus rerum mineralium, et metallicarum*, Bernbourg, 1723, in-8. 3° *Observationes medicales et chirurgicales*, Berlin, 1730, in-8, en allemand. 4° *Physiologia et pathologia medica, etc.*, publié par le docteur Jean-Chrétien Zimmermann, en allemand : c'est le recueil des leçons d'Eller ; mais Eller a desavoué cet ouvrage. La mort de l'auteur a privé le public de celles qu'il avait faites *sur les maladies chroniques*, et c'est une perte, car il joignait à une longue pratique, la sagacité, la dextérité et la patience nécessaires à un observateur.)

* ELLEVOOD (Thomas), né au village de Crowelle, dans le comté d'Oxford en 1639, est un des premiers quakers qui aient écrit pour la propagation de cette secte. Le premier ouvrage où il publia ses opinions lui attira la surveillance du gouvernement, et il fut mis en prison plusieurs fois. Son père, de son côté, irrité de voir professer à son fils des principes différens des siens, lui infligea diverses punitions ; mais il resta ferme dans l'opinion qu'il avait embrassée. L'éducation d'Ellevood avait été très négligée ; pour remédier à ce défaut, et se mettre en état de défendre la cause dont il s'était fait l'ardent prosélyte, il se plaça pour lecteur auprès de Milton, alors aveugle, et qui, tandis que Ellevood lui lisait les auteurs classiques, lui en expli-

quait les passages les plus difficiles, et lui donnait les premières notions des sciences et des lettres. Il se sépara de ce poète pour raison de santé, et fut ensuite déshérité par son père, pour avoir contracté un mariage selon le rit bizarre des quakers. Ellevood mourut en 1713. Il a laissé plusieurs ouvrages : nous citerons 1° *Alarme donnée aux prêtres, ou Message du Ciel pour les avertir*, 1660; 2° *Histoire sacrée*, 1re partie, qui contient l'ancien Testament, 1705; — *Histoire sacrée*, 2e partie, qui contient le nouveau Testament, 1709; 3° *la Davidéide*, poème en 5 livres, 1712.

ELLIGER. *Voyez* ELGER.

* ELLIS (Jean), négociant et naturaliste anglais, mort à Londres, le 5 octobre 1776, s'est rendu célèbre par ses recherches sur les coralines et autres productions marines, regardées jusqu'alors comme plantes. Il constata la découverte faite par Peyssonel que les coraux n'étaient que des habitations de polypes et posa les limites qui séparent la zoologie de la botanique. On trouve dans les *transactions philosophiques* plusieurs *mémoires* dans lesquels il consigna le résultat de ses expériences. Le musée britannique lui doit plusieurs curiosités d'histoire naturelle. Il a laissé 1° *Essay toward a natural history of coralines*, Londres, 1754, in-4., avec 39 planches, traduit en français par Allamand, la Haye, 1756, in-4, et en allemand par Schlosser et autres, Nuremberg, 1767. 2° *The natural History of many curious and un commun zoophytes*, Londres, in-4, avec 63 planches, ouvrage estimé et très bien exécuté. 3° Plusieurs *mémoires* où il fait connaître des plantes très curieuses, et où il donne les moyens de transporter à de grandes distances les végétaux vivans. Ellis s'était aussi occupé de conserver long-temps aux graines leur faculté germinative, et fit à cette occasion plusieurs *mémoires*. Il a écrit en outre un traité sur le café. — Il ne faut pas le confondre avec Henri ELLIS, voyageur anglais, mort au commencement du 19e siècle, qui fit partie de l'expédition qui alla, en 1746, chercher, par la baie d'Hudson, un passage au nord-ouest. Il publia la relation de ce voyage, qui ne produisit aucun résultat, sous ce titre, *Voyage à la baie d'Hudson, etc.*, Londres, 1748, in-8, trad. en français, par Sellius; 2 vol. in-12; on en trouve des extraits dans l'*Hist. générale des voyages*, tom. 14 et 15, et dans plusieurs recueils.

* ELLIS (Guillaume), agronome anglais, naquit vers la fin du 17e siècle, dirigea pendant près de 50 ans une ferme à Little-Gaddesden, dans le comté de Hertford, et confirma par sa propre expérience un grand nombre d'observations utiles, d'inventions, d'instrumens aratoires, et de procédés inconnus relatifs à l'agriculture et au gouvernement des troupeaux : le résultat de ses propres observations et de ses travaux est consigné dans les nombreux *écrits* qu'il a publiés et dont on a fait un *abrégé* sous ce titre : *Agriculture abrégée et méthodique comprenant les articles les plus utiles d'agriculture pratique*, 1772, 2 vol. in-8. Il est mort vers l'année 1760.

* ELLYS (Antoine), évêque anglican, naquit en 1693, et fit ses études à l'université de Cambridge. Il posséda successivement différens bénéfices, et fut nommé à l'évêché de Saint-David, dont il prit possession en 1752. Il est connu par les ouvrages suivans; 1° *Défense de l'Examen sacramentel, comme étant une juste sécurité pour l'Eglise établie*, 1736, in-4. Cet ouvrage, écrit en faveur de l'église anglicane, était dirigé contre les *Dissenters*. 2° *Traité de la liberté spirituelle et temporelle des protestans en Angleterre*. Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la 1re, l'auteur s'efforce de prouver que les protestans avaient eu le droit de changer leur doctrine contre ce qu'il appelle les prétentions de l'église romaine. Dans la seconde, il s'occupe de la liberté religieuse des sujets dans leurs rapports avec le gouvernement. Ce livre parut en 1763 après la mort de l'auteur, arrivée en 1761. On a encore d'Ellys, *Remarques sur un Essai de David Hume, concernant les miracles*, 1752, in-4, et quelques *Sermons* imprimés séparément.

EL-MACIN (George), historien d'Egypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fît profession du christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrasins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par Epernius, Leyde, 1622, in-fol. On y trouve des choses curieuses. Elle commence à Mahomet, et finit à l'établissement de l'empire des Turcs.

ELMENHORST (Geverhart), de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, et s'y rendit très habile. On a de lui des *notes* sur *Minutius Felix* et sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau du Cébès*, avec la version latine et les notes de Jean Casel.

ELMENHORST (Henri), auteur d'un *traité* allemand *sur les spectacles*, imprimé à Hambourg en 1688, in-4. Il tâche vainement d'y prouver que les spectacles, tels qu'ils sont aujourd'hui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont capables de les former. On peut voir cette matière discutée avec plus de raison et de vérité, dans le *Traité des spectacles* de M. Bossuet, dans une lettre du fameux citoyen de Genève à M. d'Alembert, dans les *Lettres sur les spectacles*, par M. Des Prés de Boissy, et dans le *Journal historique et littéraire*, 15 avril et 1er mai 1781. *Voy.* MOLIÈRE.

ÉLOI (Saint), né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfévrerie, particulièrement dans ceux qui étaient destinés à orner les églises et les tombeaux des saints. Clotaire II employa ses talens, ainsi que Dagobert, qui le fit son trésorier. On le tira de ce poste pour le mettre sur le siége de Noyon en 640. Il mourut saintement en 659, après avoir prêché le christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises et de monastères, et paru avec éclat dans un concile de Châlons, en 644. Saint Ouen son ami a écrit sa *vie*. Lévêque en a donné une traduction, Paris, 1693, in-8. Il l'a enrichie d'une version de 16 *homélies*, qui portent le nom de saint Eloi. Elles sont très touchantes, remplies de belles images, et vraiment éloquentes, malgré la simplicité du stile qui porte partout le caractère intéressant de la franchise antique. On a aussi quelques *lettres* de ce saint.

ÉLOY (Nicolas-François-Joseph), conseiller-médecin ordinaire de la princesse Charlotte de Lorraine, ensuite du prince Charles-Alexandre de Lorraine son frère, médecin-pensionnaire de la ville de Mons, correspondant de la société royale de médecine de Paris, né à Mons, capitale du Hainaut, le 20 septembre 1714, exerça sa profession avec beaucoup d'honneur et de désintéressement pendant l'espace de 52 ans, et mourut le 10 mars 1788, d'un asthme humide qui l'emporta en moins de huit jours, regretté de tous ses confrères et de ses concitoyens. Continuellement appliqué à l'étude et à la pratique de la médecine, il n'en fut pas moins attaché aux devoirs de la religion, qu'il remplit avec la plus scrupuleuse et la plus édifiante exactitude. On a de ce savant médecin : 1° *Réflexions sur l'usage du thé*, Mons, 1750, in-12. 2° *Réflexions sur une brochure intitulée Apologie du thé*, Mons, 1751, in-12. 3° *Essai du Dictionnaire historique de la médecine*, Liége, 1755, 2 vol. in-8. 4° *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4. L'auteur développe ici avec plus d'étendue et d'intérêt, les mêmes choses dont les limites étroites de l'*Essai* ne lui avaient permis que de faire une esquisse. La préface forme un discours plein de choses et d'idées vraies qui, sans avoir la boursoufflure de l'éloquence moderne, plaît par un arrangement économique et bien gradué des notions assorties à la matière que l'auteur traite. Il présente d'une manière rapide, mais qui occupe fortement l'esprit, l'histoire de la médecine et des révolutions qu'elle a essuyées. Dans le discours préliminaire, il s'attache particulièrement à faire voir les dangers de l'esprit de système et de la manie de généraliser des choses susceptibles de modifications infinies et différenciées, pour ainsi dire, individuellement. Dans l'article *médecine*, plein d'excellentes observations, l'auteur re-

vient encore à cette leçon extrêmement importante; il fait toucher au doigt les suites fatales de l'esprit systématique, tel qu'il se montre dans toutes les sciences, mais avec des suites plus graves et plus déplorables dans l'art de la médecine. La notice des médecins, où il manque néanmoins quelques articles, l'abrégé de leur vie, le catalogue de leurs ouvrages, est faite avec soin, avec une modération et une impartialité qui prouvent dans l'auteur une grande droiture de caractère. Quand il a occasion de parler de ces médecins désintéressés qui regardent comme un salaire précieux la satisfaction de secourir des malades indigens, de visiter des cabanes obscures et infectées, où l'infirmité est unie à la misère; il le fait avec un langage de sentiment, qui honore infiniment sa philosophie. Enfin la manière de penser de l'auteur, la fermeté de ses principes et sa religion, paraissent encore mieux dans l'article où il fait le catalogue des médecins qui se sont sanctifiés par l'exercice de leur art. Nous rapporterons le passage suivant, dans lequel on trouve une force d'esprit qu'on peut regarder comme un phénomène dans le temps où nous sommes, « Parmi les reproches qu'on a faits à la » médecine, le plus outrageant est celui » d'accuser cette science de conduire à » l'athéisme et à l'irréligion. Mais quand » l'étude du mécanisme animal ne serait » pas celle des merveilles du Créateur, » dont on reconnaît le doigt et la toute-» puissance dans la structure de la plus » petite fibre; quand cette étude ne por-» terait pas au culte d'un Dieu, dont le » médecin a tous les jours occasion d'ad-» mirer les ouvrages, il suffirait de faire l'é-» numération des personnages qui se sont » sanctifiés dans l'exercice de la méde-» cine, pour laver cette science des re-» proches qu'on lui fait encore aujour-» d'hui. Jusque dans le sein de l'église » catholique il y a eu des athées; mais » c'est à la perversité de leurs cœurs, à » l'aveuglement de leur esprit, et non » point à l'art qu'ils professaient, qu'on » doit attribuer leurs écarts (*voyez* GA-» LIEN). Les esprits forts de nos jours me » mettront sans doute au rang de ces » bonnes gens, que leur philosophie re-» garde comme des dupes, parce qu'ils » croient ce que leurs pères ont cru. A » cette condition, je consens d'être mis » dans la même classe; et pour mériter » davantage le mépris dont ils m'honore-» ront, je mets ici sous leurs yeux les » noms des saints médecins que l'Eglise » révère. Elle leur a décerné un culte pu-» blic, soit pour avoir généreusement » soutenu les intérêts de la foi qu'ils ont » scellée de leur sang, soit pour avoir il-» lustré leur profession par la pratique » des vertus les plus sublimes. » 5° *Cours élémentaire des accouchemens*, etc. Mons, 1775, in-12. 6° *Mémoire sur la marche, la nature, les causes et le traitement de la dissenterie*, Mons, 1780, in-8. 7° *Examen de la question médico-politique* : « Si l'usage habituel du café est avanta-» geux ou doit être mis au rang des cho-» ses indifférentes à la conservation de » la santé; s'il peut se concilier avec le » bien de l'état dans les provinces bel-» giques, ou s'il est nuisible et contraire » à tous égards? » *ibid.* 1781, in-8. Les états du comté de Hainaut voulant témoigner à l'auteur le cas qu'ils faisaient des ouvrages qu'il avait mis au jour et des services rendus à la patrie, lui firent remettre, par leurs députés ordinaires, avec un compliment très flatteur, une tabatière d'or portant d'un côté les armes des états, avec l'inscription : *Ex dono Patriæ*, et de l'autre un génie représentant la renommée, avec ces paroles : *Æmulationis incitamentum.*

* ELPHINSTON (Jacques), grammairien anglais né à Edimbourg en 1721, fit d'excellentes études dans cette ville, et devint à l'âge de 17 ans précepteur de Lord Blantyre. Après avoir parcouru la Hollande et le Brabant, et s'être fixé pendant quelque temps à Paris pour y apprendre parfaitement la langue française, il revint en Ecosse où il contribua au succès du *Rambler*, ouvrage périodique publié par le célèbre Johnson. Il alla ensuite en Angleterre où il reprit la carrière de l'enseignement en établissant une école à Kensington. De longues et laborieuses

recherches sur la langue anglaise lui firent connaître exactement cet idiome dont il essaya de réformer le système d'orthographe. Lui-même mit en pratique cette orthographe nouvelle dans ses ouvrages; mais le système et les livres sont tombés à la fois dans l'oubli. Cependant on remarque 1° une *Traduction en vers* du poème de la *Religion* de Louis Racine, qui obtint les suffrages d'Young et de Richardson; 2° *Poème sur l'Education*, 1763, in-8; 3° *Recueil de poèmes tirés des meilleurs auteurs*, 1764, in-8, où il a inséré plusieurs pièces de sa composition; 4° *Vers anglais, français et latins*, 1767, in-folio; 5° une traduction des *Epigrammes* de Martial avec un Commentaire, 1782, in-4; et en 1783, une *Edition latine* de ce poète, précédée d'une *Introduction à la lecture des poètes*. 6° *Analyse des langues française et anglaise*, 1755, 2 vol. in-12. 7° *Principes raisonnés de la langue anglaise, ou grammaire anglaise réduite à l'analogie*, 1764, 2 vol. in-12; il en a donné en 1765 un *Abrégé*. 7° *Nouveau système de prononciation*, 2 vol. in-8. 8° *Recueil de lettres*, contenant sa correspondance avec des hommes distingués dans les sciences et dans les lettres, Samuel Johnson, le docteur Jortin, Benjamin Francklin, Mackensie, etc. Elphiston est mort à Hammersmith le 8 octobre 1809 à l'âge de 89 ans.

EL-ROI (David), imposteur juif vers l'an 933, s'acquit une si grande autorité parmi ceux de sa nation, qu'il leur persuada qu'il était le Messie, envoyé de Dieu pour les rétablir dans la ville de Jérusalem et pour les délivrer du joug des infidèles. Le roi de Perse, Bazi-Bila, informé de la hardiesse de ce fourbe, donna ordre de l'enfermer; mais il s'échappa de prison. Il fallut, pour s'en délivrer, que son beau-père, gagné par de grandes sommes d'argent, le poignardât pendant qu'il dormait.

ELSHAIMER (Adam), peintre célèbre, naquit à Francfort, en 1574, d'un tailleur d'habits. Après s'être fortifié dans sa profession par les leçons d'Ussembac, et surtout par l'exercice, il passa à Rome. Il chercha dans les ruines de cette métropole de l'Europe, et dans les lieux écartés où son humeur sombre et sauvage le conduisait souvent, de quoi exercer son pinceau. Il dessinait tout d'après nature. Sa mémoire était si fidèle, qu'il rendait avec une précision et un détail merveilleux, ce qu'il avait perdu du vue depuis quelques jours. Il a extrêmement fini ses *tableaux*. Sa composition est ingénieuse, sa touche gracieuse, ses figures rendues avec beaucoup de goût et de vérité. Il entendait parfaitement le clair-obscur; il réussissait surtout à représenter des *effets de nuit* et des *clairs de lune*. Ce peintre mourut en 1620, dans l'indigence et dans la plus sombre mélancolie, produite par son caractère et par son état. Ses tableaux se vendaient très cher; il en faisait peu, aussi sont-ils fort rares. Un de ses disciples, nommé Jacques-Ernest THOMANN, de Lindau, a fait des *tableaux* si approchans de ceux de son maître, que plusieurs connaisseurs s'y sont mépris.

ELSWARDUS. *Voyez* ETHELWARDUS.

ELSWICH (Jean HERMAN D'), luthérien, naquit à Rensbourg dans le Holstein, en 1684. Il devint ministre à Stade, et y mourut en 1721. Il a publié, 1° le livre de *Simonius, de litteris perenntibus*, avec des *notes*; 2° *Launoïus, de varia Aristotelis fortuna*, auquel il a ajouté: *Schediasma, de varia Aristotelis in scholis protestantium fortuna*; et *Joannis Jotii dissertatio de historia peripatetica*, etc., etc.

ELVIR, l'un des califes ou successeurs de Mahomet, était fils de Pisasire, dernier calife de Syrie ou de Babylone. S'étant sauvé en Egypte, il fut reçu comme souverain pontife. Les Egyptiens rassemblèrent toutes leurs forces pour détrôner le maître du pays, qu'ils regardaient comme un usurpateur. Ce prince s'avisa d'un stratagème pour détourner l'orage qui le menaçait; il envoya reconnaître Elvir pour souverain dans ce qui concernait la religion, s'offrant à prendre de lui le cimeterre et les brodequins, qui étaient les marques du pouvoir absolu en ce qui regarde le temporel. La paix fut faite à ces conditions, vers l'an 990, et Elvir demeura calife.

ELXAI, juif qui vivait sous l'empire de Trajan, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appelaient *elxaïtes*. Ils étaient moitié juifs et moitié chrétiens. Ils n'adoraient qu'un seul Dieu; ils s'imaginaient l'honorer beaucoup en se baignant plusieurs fois par jour. Ils reconnaissaient un Christ, un Messie, qu'ils appelaient le *Grand Roi*. On ne sait s'ils croyaient que Jésus fût le Messie, ou s'ils en admettaient un autre, qui n'était pas encore venu. Ils lui donnaient une forme humaine, mais invisible, qui avait environ 38 lieues de haut; ses membres étaient proportionnés à sa taille. Ils croyaient que le Saint-Esprit était une femme, peut-être parce que le mot, qui en hébreu exprime le *Saint-Esprit*, est du genre féminin. Elxaï était considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée et annoncée par les prophètes, parce que son nom signifie, selon l'hébreu, *qui est révélée*. Ils révéraient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, et se faisaient un devoir de mourir pour eux. Il y avait encore sous Valens deux sœurs de la famille d'Elxaï, ou de *la race bénite*, comme ils l'appelaient. Elles se nommaient Marthe et Marthène, et étaient considérées comme des déesses par les elxaïtes.

ELYMAS, nommé aussi *Bar-Jésu*, fils de Jébas, de la province de Cypre. Il était avec le proconsul Sergius Paulus, lorsque saint Paul vint à Paphos, et il mit en usage son art magique, pour empêcher que le proconsul n'embrassât la foi de Jésus-Christ. Mais Paul, le regardant d'un œil menaçant, lui prédit que la main de Dieu allait s'appesantir sur lui, et qu'il serait privé de la lumière pour un certain temps. Alors ses yeux s'obscurcirent, et tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité et se déclara hautement pour Jésus-Christ.

ELYOT, gentilhomme anglais, mort en 1546, fut aimé et estimé de Henri VIII, qui le chargea de diverses négociations importantes. On a de lui un *Traité de l'éducation des enfans*, en anglais, 1580, in-8; son *Dictionnaire latin-anglais* que l'on croit être le premier qui ait paru en Angleterre, et d'autres ouvrages.

ELZEVIR, dont le véritable nom est Elzevier, imprimeurs d'Amsterdam et de Leyde, originaires de Liége, de Louvain ou d'Espagne, se sont fait un nom par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. — Louis, dont les presses travaillaient dès 1595, et dont les éditions offrent au frontispice un aigle portant un faisceau de sept flèches avec cette légende *concordia res parvæ crescunt*, ou un homme debout avec la devise *non solus* qu'adopta plus tard la famille des Elzevirs pour la mettre en tête de toutes ses éditions; — Matthieu ou *Mathys*, fils aîné de Louis, qui exerça à Leyde de 1618 à 1640; — Gilles (Ægidius), deuxième fils de Louis, libraire à la Haye en 1519; — Isaac, fils aîné de Matthieu qui fut le premier typographe de la famille (1617-1628); — Bonaventure, Abraham et Daniel, sont les plus célèbres. Il n'y a plus de libraires de cette famille, depuis la mort du dernier, arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les Elzévirs ne valaient point les Etiennes, ni pour l'érudition, ni pour les éditions grecques et hébraïques; mais ils ne leur cédaient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance et la délicatesse des petits caractères. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau Testament* grec, 1633, in-12; le *Psautier*, 1653, l'*Imitation de Jésus-Christ* sans date, le *Corps de droit*, et quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chefs-d'œuvre de typographie, satisfont également l'esprit et les yeux, par l'agrément et la correction. Les Elzévirs ont publié plusieurs fois le *catalogue de leurs éditions*. Le dernier, mis au jour par Daniel en 1674, in-12, en 7 parties, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères qu'il voulait vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avaient acquise dans l'Europe savante. (On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (août et septembre 1806)

une *notice sur les imprimeurs de la famille des Elzevirs* par Adry, auteur d'un *catalogue raisonné de toutes les éditions qu'ont données les Elzevirs*, 3 vol. in-8, manuscrit qui se trouve dans la bibliothèque de M. Sensier, possesseur d'une riche collection d'Elzevirs : le même savant a fait un *catalogue* manuscrit des Elzevirs déguisés, petit vol. in-fol. : il se trouve dans la bibliothèque de M. Barbier. Le *Manuel du Libraire* de Jean Charles Brunet donne une notice de la *collection d'auteurs latins, français et italiens*, petit in-12, publiés par les Elzevirs. M. Berard a fait paraître sous le voile de l'anonyme : *Essai bibliographique sur les éditions des Elzevirs les plus précieuses et les plus recherchées, précédé d'une notice sur ces imprimeurs célèbres*, 1822, 1 vol. in-8.

EMBER (Paul), ministre protestant, né à Débreczin dans la Haute-Hongrie, a donné plusieurs ouvrages au commencement du 18e siècle : 1° Des *sermons* en hongrois, Clausenbourg, 1700, in-4. 2° *Historia ecclesiæ reformatæ in Hungaria et Transilvania*, Utrecht, 1728, in-4, avec des additions par Frédéric-Adolphe Lampe, professeur d'histoire ecclésiastique dans cette ville. Charles Péterffy dit, dans sa Collection des conciles de Hongrie, tome I, que cette *Histoire* n'est farcie que de faits apocryphes, de calomnies et d'invectives contre l'église romaine.

EMBRY. *Voyez* THOMAS.

EMERICH ou EYMERICK. *Voyez* NICOLAS.

* EMÉRIGON (Balthazar-Marie), célèbre avocat du parlement d'Aix, mort conseiller à l'amirauté de Marseille en 1785, âgé de 60 ans, est auteur d'un *Traité des assurances et des contrats à la grosse*, Marseille, 1784, 2 vol. in-4. C'est le meilleur traité que nous ayons sur cette matière; on y trouve tout ce qui regarde les assurances anciennes et modernes. On a encore d'Emérigon un petit *Commentaire de l'ordonnance de la marine* du mois d'août 1761, Marseille, 1780, 2 vol. in-12, reimprimé à Paris 1803, 3 vol. in-12, et plusieurs *mémoires* estimés et recherchés sur des questions maritimes.

* EMERSON (Guillaume ou William), mathématicien anglais, né en 1701, à Hurtworth, dans le comté de Durham, s'était d'abord voué à l'enseignement; mais les difficultés qu'il éprouvait à rendre verbalement ses pensées le lui firent bientôt abandonner pour se livrer à la composition. Il affectait de l'originalité dans son vêtement, dans son maintien et dans toutes ses habitudes. Il mourut de la pierre le 26 mai 1782, laissant un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve beaucoup de clarté et de concision, mais peu d'invention, et une sorte de rudesse de stile conforme à ses manières. Les principaux ont été imprimés sous le titre de *Cyclomathesis*, ou *Introduction facile aux diverses branches de mathématiques*, 1770, 10 vol. in-8.

* EMERY (Jacques Condé), supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, naquit à Gex le 26 août 1732. Il était fils du lieutenant-général criminel au Bailliage de cette ville. Après avoir commencé ses études chez les jésuites de Mâcon, il les termina vers 1756 dans la petite communauté de Saint-Sulpice à Paris. Ordonné prêtre en 1756, professeur de dogme au séminaire d'Orléans en 1759, professeur de morale au séminaire de Lyon peu de temps après, il se fit recevoir docteur en théologie en 1764 à l'université de Valence; fut nommé en 1776 supérieur du séminaire d'Angers et vicaire général de ce diocèse, et devint en 1782 supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, après la démission de l'abbé Legallic, 8e supérieur général. En 1784 il reçut l'abbaye de Bois-Groland dans le diocèse de Luçon, plus honorable que lucrative. Dans ces diverses fonctions, l'abbé Emery fit preuve de toutes les qualités qu'il fallait réunir pour les remplir dignement; on remarquait surtout en lui un mélange de douceur et de fermeté, une grande connaissance des hommes et des choses, un coup d'œil sûr et l'esprit d'ordre le plus exact; il y ajoutait encore un jugement sain et un savoir très étendu. A l'approche de la ré-

volution, il conçut de vives inquiétudes sur le sort que les novateurs destinaient à la religion; il n'en montra que plus de zèle pour les intérêts qui lui étaient confiés. Il fonda en 1789 un séminaire à Baltimore, qui venait d'être érigé en évêché, et où il envoya plusieurs prêtres de Saint-Sulpice. Bientôt il fut enlevé à ses religieuses occupations : son séminaire fut fermé et lui-même jeté dans la prison de Sainte-Pélagie d'où il sortit peu de temps après, pour être bientôt arrêté de nouveau, et renfermé à la conciergerie qui était le premier pas vers l'échafaud. Pendant les 16 mois que dura sa captivité, il s'occupait du soin de consoler les malheureuses victimes de la révolution ; il inspirait à celles qui étaient destinées à la mort le courage et la résignation qui rendent moins pénibles pour un chrétien les apprêts du supplice : son ministère évangélique était connu des révolutionnaires; l'on entendit Fouquier-Tinville, qui cependant avait juré de le faire mourir et qui différait de l'envoyer à l'échafaud, répéter dans son langage trivial et sanguinaire : *Ce petit prêtre empêche les autres de crier.* Les évêques constitutionnels Lamourette et Fauchet ayant été proscrits et jetés dans la même prison que l'abbé Emery, celui-ci eut le bonheur de les ramener au repentir pour les fautes nombreuses qu'ils avaient commises. Après la révolution du 9 thermidor au 2 (27 juillet 1794), il fut rendu à la liberté. M. de Juigné, alors en exil, l'avait nommé grand-vicaire : l'abbé Emery administra dès lors presque seul le diocèse de Paris; sa conduite modérée lui concilia tous les suffrages : sa prudence, nécessaire dans les circonstances où il se trouvait, lui valut la confiance du clergé et des fidèles : aussi à peine pouvait-il suffire à ses nombreux travaux et à la correspondance très étendue qu'il était obligé d'entretenir. Nous ne répondrons point aux accusations qui ont été faites contre lui : sa condescendance ne fut jamais faiblesse, et le reproche d'ambition qu'on lui a adressé est une calomnie. Forcé par la révolution du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), de se condamner encore quelque temps à la retraite, il sut par quelques écrits ne point la rendre stérile. Lorsque Buonaparte songea à rendre à la France le culte catholique, les conseils de l'abbé Emery ne furent point demandés; et, quoiqu'on en ait dit, il fut entièrement étranger au concordat qu'il accepta avec résignation, comme tant d'autres, parce qu'il émanait du saint Siége. En 1802 le gouvernement lui offrit l'évêché d'Arras qu'il refusa : il ne fit qu'une demande; ce fut de rétablir le séminaire de Saint-Sulpice; ce qui lui fut accordé. Nommé vicaire-général de Paris, et conseiller de l'université, il fit partie d'une commission composée de deux cardinaux et de cinq évêques, qui était chargée de s'occuper des intérêts de l'Église. Tous les ecclésiastiques savent avec quel courage il parla dans ces réunions où furent prises des résolutions qu'il ne voulut pas sanctionner par sa signature. L'abbé Emery était très attaché au saint Siége : personne plus que lui ne déplora hautement les scandaleux débats que le maître de la France avait soulevés contre le pape. Son attachement au pontife persécuté, son refus de signer les délibérations de la commission dont il était membre, lui attirèrent la disgrâce de Buonaparte qui lui enjoignit en 1810 de quitter son séminaire, où il rentra cependant quelque temps après. L'abbé Emery, tourmenté par tant de secousses violentes, fatigué par des travaux qui se renouvellaient tous les jours, mourut le 28 avril 1811 à Paris, et fut enterré dans la maison du séminaire à Issy. On lui doit quelques ouvrages dont quelques-uns ont paru sous le voile de l'anonyme : 1° *L'Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12, réimprimé en 1803, sous le titre de *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale*, 2 vol. in-8. L'auteur se proposa de réunir dans cet ouvrage tout ce que Leibnitz avait écrit sur la religion, afin de prouver que l'incrédulité n'était pas, comme les philosophes modernes s'en vantaient, le partage de toute tête pensante, et qu'on pouvait ici opposer philosophe à philosophe. 2° *L'esprit de sainte Thérèse*, Lyon, 1775 et 1779, in-8, et 1820, 2 vol. in-12. C'est un recueil de ce que l'auteur

a jugé de meilleur pour la pratique dans les écrits de la sainte. 3° *Conduite de l'Église dans la réception des ministres de la religion, qui reviennent de l'hérésie et du schisme*, 1797 et 1801, in-12. 4° *Le christianisme de François Bacon*, ou *Pensées et sentimens de ce grand homme sur la religion*, 1799, 2 vol. in-12. Le *discours préliminaire*, la *vie de Bacon* et deux *éclaircissemens* qui sont à la fin de l'ouvrage, attestent la solidité, la sagesse et la critique de l'auteur. L'auteur a eu le même but que dans son *Esprit de Leibnitz*. 5° Une *édition* de la Défense de la *Révélation d'Euler contre les objections des esprits forts*, *suivie des pensées de cet auteur sur la religion*, *supprimées dans la dernière édition de ses lettres à une princesse d'Allemagne*, Paris, 1805, in-8. Cet ouvrage d'Euler, écrit en allemand et traduit en français, était devenu extrêmement rare; ainsi c'est un nouveau service que l'abbé Emery a rendu à la religion, en ressuscitant, pour ainsi dire, un monument si précieux. Ce qui distingue particulièrement les réflexions d'Euler, c'est la clarté réunie à la précision; c'est une certaine simplicité qui accompagne presque toujours les pensées véritablement profondes. Celles surtout où il fait tourner ses connaissances astronomiques en preuves de la religion, sont très remarquables. 6° *Nouveaux opuscules de Fleury*, Paris, 1807, in-12. Ils renferment des éclaircissemens sur l'assemblée du clergé de 1682, et de judicieuses réflexions sur les quatre articles qui y furent dressés. 7° *Pensées de Descartes sur la religion et la morale*, Paris, 1811, in-8. M. Emery se proposait de joindre Newton aux philosophes dont il avait fait connaître les sentimens; mais il n'eut pas le temps de terminer ce travail. Il a été l'éditeur de plusieurs ouvrages de M. de Luc, ainsi que des *Lettres à un évêque sur divers points de morale et de discipline*, par M. de Pompignan, 1802, in-8. Il a aussi inséré plusieurs articles dans les *Annales philosophiques*.

* EMERY (Jean-Antoine-Xavier), né à Baucaire en 1756, fut conseiller à la cour des aides de Montpellier. Il sut résister au torrent de la révolution, et conserver au milieu du délire de ces temps malheureux les principes de fidèle sujet et de chrétien. Son innocence et sa vertu le trahirent bientôt; il fut arrêté comme contre-révolutionnaire, et jeté dans les prisons de Nîmes, où il mourut le 30 juillet 1794. On a de lui un ouvrage intitulé *Traité des successions, obligations et autres matières contenues dans le 3e et le 4e livre des Institutes de Justinien, enrichi d'un grand nombre d'arrêts récens du parlement de Toulouse*, 1787, in-8. Cet ouvrage atteste d'une manière avantageuse le savoir de l'auteur en matière de jurisprudence.

EMILE (Paul), général romain, fils de Paul-Emile, tué à la bataille de Cannes, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défit entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J. C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le second, auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans, il vainquit Persée, roi de Macédoine, ce qui lui mérita le surnom de *Macédonique*, réduisit son état en province romaine, démolit 70 places qui avaient favorisé les ennemis, et retourna à Rome comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna, dura 3 jours; Persée en était le triste ornement. Paul Emile avait pleuré sa défaite, et l'avait consolé par des raisons et des caresses. Il remit aux questeurs tous les trésors de Persée, et ne conserva de tout le butin que la bibliothèque de ce roi malheureux. Ce grand homme mourut l'an 168 avant J. C.

EMILE (Paul), célèbre historien, était de Vérone. Le nom qu'il s'était fait en Italie porta le cardinal de Bourbon à l'attirer en France. Il y vint sous le règne de Louis XII, et il obtint un canonicat de la cathédrale de Paris. Il mourut dans cette ville en 1529. C'était un homme d'une piété exemplaire et d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France* en latin, 2 vol. in-8, et in-folio, 1544, chez Vascosan, réimprimée en 1601, in-fol., traduite en français par Jean Renard, 1643; in-folio. Juste Lipse en fait un grand éloge. Le stile en est

pur, mais trop laconique, et souvent obscur et embarrassé. Il y a trop de harangues pour un abrégé qui est d'ailleurs assez décharné. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la première et de la deuxième croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens; aussi Beaucaire disait-il qu'il était plutôt *Italorum buccinnatorem, quàm Gallicæ historiæ scriptorem.* Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir le premier débrouillé le chaos de notre vieille histoire, et d'avoir défriché ses champs incultes. Cette *Histoire* en dix livres commence à Pharamond, et finit à la 5e année de Charles VIII, en 1488. Arnoul du Ferron en a donné une mauvaise continuation.

EMILIANI (S. Jérôme), fondateur des clercs-réguliers, dits *somasques*, né à Venise d'une famille patricienne, porta les armes pendant sa jeunesse; ayant été fait prisonnier de guerre et délivré d'une manière toute extraordinaire, il prit la résolution de quitter les armes pour se dévouer entièrement au service du grand-Maître des armées. De retour à Venise, touché de compassion à la vue des orphelins qui manquaient de tout, il en retira un grand nombre dans une maison, où il leur prodigua tous les soins pour les former à la vertu et pour les rendre utiles à la société. Le bienheureux Cajetan, et Pierre Caraffa, depuis pape sous le nom de Paul IV, louèrent beaucoup son zèle, et l'engagèrent à faire dans d'autres villes des établissemens semblables à celui qu'il venait de faire à Venise. Après en avoir formé à Brixen, à Bergame et ailleurs, il se retira dans un petit village près de cette ville, nommé *Somasque*, où il institua sa congrégation qui fut appelée de ce nom. La fin de cette congrégation est l'éducation des orphelins, et l'instruction de la jeunesse. Cet institut fut approuvé par Pie V, Sixte V et Clément VIII. Il passa le reste de ses jours dans les exercices de la plus grande charité envers le prochain, et mourut l'an 1537, âgé de 56 ans. Benoît XIV le béatifia. Augustin Turtura et André Stella, l'un prêtre, l'autre général des somasques, ont écrit sa *vie.*

EMILIEN, (*Marcus Caïus Julius Æmilius*, *Æmilianus*), né l'an 207, d'une famille très obscure de Mauritanie, se distingua dans l'armée romaine par son courage, et s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 254, après la mort de Dèce. Gallus et Valérien étaient alors les légitimes maîtres de l'empire; il marcha contre eux, les vainquit, et tandis qu'il se préparait à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avait massacrés et l'avait reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat; mais il ne jouit pas long-temps de la puissance souveraine. Volusien qui avait reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolette. Les troupes d'Emilien, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de cette dernière ville, appelé depuis lors *le Pont sanglant.* Il régna très peu de temps. Ce n'était qu'un soldat de fortune, plein à la vérité de feu et de valeur, mais qui ignorait la politique et les maximes du gouvernement.

EMILIEN (Alexandre), l'un des 29 tyrans qui s'élevèrent dans l'empire romain vers le milieu du 3e siècle, était lieutenant du préfet d'Egypte. Il est connu dans les martyrologes par le zèle barbare avec lequel il persécuta les chrétiens dans cette province. Une sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263, lui fournit l'occasion de prendre le titre d'empereur, que les Alexandrin, naturellement inquiets et ennemis du gouvernement de Gallien, lui confirmèrent. Emilien parcourut la Thébaïde et le reste de l'Egypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'*Alexandre.* A l'exemple du héros Macédonien, il se préparait à porter les armes dans les Indes, lorsque Gallien envoya contre lui le général Théodote, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans

le premier combat, et contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitans de cette ville le livrèrent à Théodote, qui l'envoya à Gallien. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Ethelred, roi d'Angleterre, et mère de saint Edouard, eut beaucoup de part au gouvernement sous le règne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de Kent, qui avait eu une grande autorité sous plusieurs règnes, conçut contre elle une si violente jalousie, qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques grands seigneurs qui confirmèrent ses accusations auprès du roi. Ce prince crut trop facilement que sa mère était criminelle, et alla la trouver inopinément, pour lui ôter tout ce qu'elle avait amassé. Emma eut recours dans cette disgrâce à l'évêque de Winchester, son parent; mais ce fut une nouvelle matière de calomnie pour ses ennemis. Le comte de Kent lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendait à cet évêque, et l'accusa d'avoir un mauvais commerce avec lui. Le roi continua à être crédule : il fallut que la princesse se justifiât par les moyens en usage en ce temps-là, c'est-à-dire qu'elle marchât sur des fers ardens. On ne sait comment elle soutint cette rude épreuve : on sait seulement que le roi ayant reconnu son innocence, se soumit à la peine des pénitens.

EMMANUEL, dit *le Grand*, roi de Portugal, monta sur le trône en 1495, après Jean II, son cousin, mort sans enfans. Les prospérités de son règne, le bonheur de ses entreprises, lui firent donner le nom de *Prince très fortuné*. Vasco de Gama, Améric Vespuce, Alvarès Cabral et quelques autres, découvrirent sous ses auspices plusieurs pays inconnus aux Européens. Son nom fut porté par ces navigateurs dans l'Afrique, dans l'Asie, et dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée *Amérique*. Le Brésil fut découvert en 1500. Ce fut une source de trésors pour les Portugais: aussi appellent-ils le règne d'Emmanuel, *le siècle d'or du Portugal*. C'est lui qui bâtit le superbe palais de Bélem, et fonda le monastère attenant, où sont les tombeaux des rois de Portugal. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de la magnificence et du goût, de son génie vaste et grand et de sa judicieuse administration. Ce prince mourut en 1521, à 53 ans, regretté de ses sujets qu'il avait enrichis, et béni d'une multitude de nations infidèles, qu'il avait civilisées et amenées au christianisme, mais détesté des Maures, qu'il avait chassés, et des Juifs qu'il avait obligés de se faire baptiser. Emmanuel aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Il laissa des *Mémoires sur les Indes*. On voit à Bélem son mausolée, avec cette inscription :

> Litiore ab occiduo qui primùm ad littora solis
> Extendit cultum notitiamque Dei,
> Tot reges domiti cui submisère tiaros
> Conditur hoc tumulo maximus Emmanuel.

La *Vie* de ce prince a été écrite en portugais par don de Goës, Lisbonne, 1566 et 1567, 2 vol. in-fol., retouchée par J.-B. Lavancha, Lisbonne, 1619, in-fol.; cette édition est tronquée et l'on préfère la première. Mais on fait encore plus de cas de l'ouvrage d'Osorio, intitulé : *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis*, Lisbonne, 1571, in-fol. Simon Goulard l'a traduit en français, Genève, 1581, in-fol., et Paris, 1587, in-8.

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, né en 1528, de Charles III, fut d'abord destiné à l'église; mais après la mort de ses deux frères, on lui laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui mérita le commandement de l'armée impériale au siége de Metz. Il gagna en 1557 la fameuse bataille de Saint-Quentin sur les Français; la victoire fut si complète, qu'un général espagnol opina, dans le conseil de guerre, pour aller droit à Paris, et mourut de chagrin de voir son avis rejeté. La paix ayant été conclue à Cateau-Cambresis, il épousa en 1559, Marguerite de France, fille de François I, et sœur de Henri II. Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son père avait perdu de ses états. Il les augmenta ensuite par sa dextérité et sa valeur. Il mourut en 1580, ne laissant

qu'un fils, Charles-Emmanuel (*voyez* ce mot).

* EMMERICH (Frédéric-Charles-Thimotée), ministre et prédicateur protestant, né à Strasbourg, le 15 février 1786. Après avoir terminé ses études, il fit, à l'âge de vingt-un ans, une savante *dissertation*, à la suite d'un voyage qu'il fit dans l'intérieur de l'Allemagne ; il vint en France, et demeura pendant six mois à Paris, où il fit la connaissance des savans les plus distingués. De retour à Strasbourg, il fut nommé supérieur du collége de Saint-Thomas. En 1802, il obtint la chaire des langues latine, grecque et hébraïque, au gymnase de cette ville. En 1812, il devint professeur agrégé du séminaire protestant, où il donna un cours d'histoire ecclésiastique. En 1819, il professa la même science à la faculté de théologie, qu'on venait d'établir en vertu d'une ordonnance royale. Il prêcha souvent dans le temple de Saint-Thomas, où son éloquence attirait de nombreux auditeurs ; sa bibliothèque était une des plus riches de l'Alsace, il se proposait de donner une *histoire politique* de tous les temps et de tous les pays, qui était le résultat de longues et pénibles recherches, lorsqu'il fut surpris par la mort, le 1er juin 1820, à l'age de 34 ans. On a de lui une dissertation, 1° *De Evangeliis secundum Hebræos, Egyptios, atque Justini martyris*, Strasbourg, 1807 ; 2° *Quel est pour nous le but du Jubilé de la réformation ?* (en allemand) *ibid.*, 1816 ; 3° *Deux discours prononcés par F.-Ch.-T. Emmerich*, ibid., 1817, Treuttel et Wurtz (en allemand); 4° *Choix des sermons posthumes du docteur F.-Ch.-T. Emmerich*; ibid., 1821.

* EMMERY (Jean-Louis-Claude), comte de Grozyeulx, pair de France, est né à Metz le 26 avril 1752, d'un procureur au parlement. Il exerçait dans la même ville la profession d'avocat avec la plus grande distinction, lorsqu'en 1789 il fut député par le tiers-état de Metz aux Etats-généraux. Il embrassa les principes de la révolution, mais avec modération. Il faisait partie du comité militaire dont il fut souvent rapporteur ; trois fois il fut appelé à la présidence. En 1790 il demanda une loi sur la liberté de la presse; et lorsque l'on eut fait prêter le *serment civique* à Louis XVI, il demanda que chaque député remplît dorénavant la même formalité. Le 28 juillet, il accusa le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg et les princes allemands qui possédaient des fiefs en Alsace, d'entretenir des troubles dans cette province. A l'époque de l'insurrection de la garnison de Nancy, il provoqua, comme rapporteur de la commission chargée d'examiner cette affaire, le décret qui ordonnait la poursuite de ceux qui y avaient pris part et surtout des principaux moteurs. Ce fut lui qui accusa M. de Bouillé comme l'un des auteurs du voyage du roi à Varennes, demanda son arrestation, et fit ordonner que trois commissaires seraient envoyés à Varennes pour ramener la famille royale. Il rédigea aussi le serment que l'armée devait prêter pendant la suspension du monarque. Peu de temps après il fit rendre plusieurs décrets sur le régime militaire, les tribunaux et les colonies. Il s'était aussi opposé à la destruction de l'hôtel des Invalides. Après la fin de la session il fut nommé juge au tribunal de cassation, et le 10 mai 1792 il rendit compte à l'Assemblée législative des travaux de ce tribunal. Considéré comme suspect sous le régime de la terreur, il fut arrêté et ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Robespierre (9 thermidor — 24 juillet 1794). Le département de la Seine le nomma député au conseil des Cinq-cents (1797). Dans cette assemblée il professa encore des principes modérés, parla contre plusieurs lois tyranniques des gouvernemens précédens qu'il fit abroger, notamment contre celle qui dépouillait de leurs biens les parens des émigrés, et fit suspendre la loi du divorce dont on faisait un abus scandaleux. Au 18 fructidor il était depuis quelque temps de la commission des inspecteurs : il ne fut point compris dans ceux qui furent proscrits ; seulement son élection fut annulée. Eloigné des affaires publiques, il resta dans la retraite jusqu'au 18 brumaire (9 octobre 1799). Buonaparte l'appela au conseil

d'état (section judiciare). Emmery fut un des collaborateurs du code civil ; il se vit chargé l'année suivante de l'examen des papiers saisis chez M. Hyde de Neuville qui était l'un des agens des Bourbons : la police d'alors fit imprimer la plupart des lettres que l'on trouva chez ce royaliste, sous le titre de *Correspondance anglaise*. Dans le mois d'août 1803, les électeurs de la Moselle appelèrent Emmery au Sénat conservateur dont il fit partie jusqu'à la 1re restauration. Il signa l'acte de déchéance de Buonaparte (5 avril 1814), et le 4 juin suivant son nom fut placé sur la 1re liste des pairs. Pendant les cent-jours il resta entièrement hors de la scène politique ; rentré à la chambre des pairs, il se placa au côté gauche ; on se rappelle qu'à l'époque de la proposition de M. Barthélemy sur la loi des élections qu'il soutint, il se fit porter malade et infirme à la chambre pour donner son vote. Il est mort dans sa terre de Crozyeulx près de Metz le 15 juillet 1823, à l'âge de 71 ans. On peut dire que ses opinions ne furent pas ou ne parurent pas toujours entièrement monarchiques ; son caractère ne semble pas avoir été très ferme, et les circonstances agissaient sur lui, mais jamais avec assez de force pour lui faire suivre le torrent de la révolution. On peut lire les *Mémoires* de M. de Bouillé dans lesquels se trouve l'éloge d'Emmery, et les *Mémoires* de Weber (tom. 2, p. 71), attribués à M. de Fontanges archevêque de Toulouse, où Emmery est cité comme un des *Reviseurs*, c'est-à-dire, comme un de ceux qui cherchèrent par tous les moyens à faire revivre la popularité de Louis XVI, et de l'investir d'une partie de son ancien pouvoir.

* EMMET (Thomas-Addis), médecin, ensuite avocat, naquit vers l'an 1763 à Dublin. Après avoir étudié la médecine, il se livra à la jurisprudence et devint avocat-général de l'état de New-York. Il avait été l'un des promoteurs de l'association des Irlandais unis, et avant d'obtenir l'autorisation de passer aux Etats-Unis, il avait subi de longues persécutions dont on trouve l'exposé dans l'écrit publié par M. Sam. L. Mitchill, sous ce titre : *A Discourse on the life ond character of Thomas-Addis Emmet*, New-York, 1828, in-8. Emmet est mort le 14 novembre 1827 à New-York. Il a laissé *Pieces of irish histor, illustrative of the condition of the catholics of Ireland*, etc., insérées par Mac-Neven dans un *Recueil* qu'il publia en 1827 à New-York. Il a fait paraître aussi quelques *Opuscules* de médecine.

EMMIUS (Ubbo), naquit à Gretha, village de la Frise orientale, en 1547. Ses talens lui méritèrent le rectorat du collége de Norden, et de celui de Léer ; enfin la place de premier recteur de l'académie de Groningue, et celle de professeur en histoire et en langue grecque. Quoique plusieurs princes et plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue, préférant une vie tranquille et une condition médiocre, à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont : 1° *Vetus Græcia illustrata*, en 3 vol. in-8, Elzevir, 1626, très utile à ceux qui veulent connaître l'ancienne Grèce. Cet ouvrage a reparu dans les *Antiquités grecques* de Gronovius. 2° *Decades rerum Frisicarum*, in-folio, Elzevir, 1616. Emmius, en bon critique, montre que la plupart des choses qu'on a débitées sur l'antiquité des Frisons, ne sont que des fables. Cette histoire est estimée ; elle le serait davantage, si son zèle pour le protestantisme ne lui avait pas fait altérer bien des faits, et s'il avait pris la peine d'indiquer les sources où il a puisé ce qu'il avance. 3° *Opus chronologicum*, Groningue, 1619, in-fol. C'est une chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps de l'auteur, avec des prolégomènes sur la chronologie romaine à la tête de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision. 4° *Appendix genealogica*, Groningue, 1620, in-folio. Ce sont des tables généalogiques qui font une suite de l'ouvrage précédent. Ce savant mourut à Groningue,

en 1625, à 79 ans. Martin Hanekius a donné sa *Vie* dans le *Liber de scriptoribus romanis*.

* EMON, en latin *Emo*, premier abbé de Werum, monastère de l'ordre de Prémontré, près Groningue dans la Frise, autrement nommé le Jardin fleuri, *Hortus floridus*, vivait à la fin du 12e siècle et au commencement du 13e. Don Rivet rapporte « qu'aidé de son frère, il copia » tous les auteurs des arts libéraux, et les » livres de théologie et de droit qu'ils » avaient vus à Paris, à Orléans et ailleurs dans le cours de leurs études. » Il ajoute « que dans la suite, le désir » d'enrichir sa bibliothèque le porta à y » employer des religieuses, ayant pourtant l'attention de ne leur faire transcrire que les livres de la Bible et les » écrits des saints Pères, comme étant » plus à leur portée. » Emon, persuadé qu'un monastère sans livres est comme un arsenal sans armes, parvint par ce moyen, non-seulement à fournir la bibliothèque de son abbaye d'un grand nombre d'ouvrages, mais encore à en procurer à d'autres maisons de son ordre. L'abbé Emon mourut subitement en 1237. Lui-même a écrit sur plusieurs sujets. Nous ne citerons de lui que sa *Chronique*, depuis 1203 jusqu'en 1237, continuée par Menko, 5e abbé de Werum, et ensuite par un anonyme, jusqu'en 1292; inédite jusqu'en 1700, elle fut insérée par Antoine Matthieu dans ses Analectes, tome 3, et réimprimée par l'abbé Hugo, avec des notes dans le 1er tome des *Sacræ antiquitatis monumenta*, pag. 129, Etival, 1725, 2 vol. in-fol. Il ne faut point confondre l'abbé Emon avec un autre Emon, son cousin-germain, qui dota de ses biens l'abbaye de Werum, où il prit aussi l'habit de l'ordre de Prémontré, et qui mourut en 1215.

* EMPECINADO (Don Juan Martin, surnommé L'), fameux chef de guerillas espagnols, naquit sur la fin du 18e siècle d'un pauvre paysan de la Nouvelle-Castille. En 1793, il servit dans la guerre contre la France. La paix le ramena dans ses foyers où il reprit ses travaux champêtres. En 1808, l'invasion de son pays par les Français lui inspira le désir de les combattre, non plus comme soldat, mais comme partisan. Il se jeta donc dans les montagnes avec quelques-uns de ses compagnons, harcela les ennemis, les surprit, et les mit souvent en déroute, sans avoir livré de combat. Bientôt il se vit à la tête d'une troupe considérable, mais variable suivant les circonstances, à un point tel que souvent il était sans ses camarades, et qu'à un signal donné plusieurs milliers se trouvaient réunis sur le même point; sa valeur lui mérita le grade de maréchal-de-camp. Ferdinand en montant sur le trône le confirma dans ce rang. Bientôt l'Empecinado se mêla d'opinions politiques : il présenta même au roi un *Mémoire* pour lui rappeler les services des *cortès* et le prier de gouverner d'après les principes émis par cette assemblée libérale. Arrêté, puis exilé à Valladolid, il se trouvait dans cette ville sous la surveillance de la police à l'époque de l'insurrection de Riégo à laquelle il se rallia sur-le-champ. Il fut nommé commandant en second de l'armée des insurgés, puis chargé du gouvernement de Zamora, et enfin envoyé contre le curé Mérino qui avait pris les armes en faveur des royalistes. Après avoir remporté quelques succès qui donnèrent à la cause révolutionnaire une durée de quelques instans, il se battit contre les Français dans le corps du comte de l'Abisbal en Estramadure où il fut encore opposé au curé Mérino qui servait dans l'armée du général Bourmont. L'Empecinado tomba entre les mains des vainqueurs : jeté dans une prison, jugé et condamné à mort par l'alcade de Tuédo, il fut pendu à Ruéda le 19 août 1825, non sans s'être long-temps débattu contre ses bourreaux. Son nom de l'*Empecinado* n'est qu'un sobriquet; il veut dire *couleur de poix*, *crotté ou enduit de poix*; il est commun à tous les habitans de son village, parce que beaucoup d'entr'eux sont cordonniers, ou parce que c'est un endroit couvert de boue; Ferdinand VII lui permit de l'ajouter à son nom pour rappeler l'époque où il n'était connu que par ce sobriquet, et pendant laquelle il s'est illus-

tré par sa fidélité et par ses exploits.

EMPEDOCLE d'Agrigente en Sicile, philosophe, poète, historien, était disciple de Télauges, qui l'avait été de Pythagore. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des âmes, et la mit en vers dans un *poème* qui apparemment se ressentait du désordre de la tête de l'auteur. Empédocle y faisait l'histoire des différens changemens de son âme. Il avait commencé par être fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson. Son stile ressemblait beaucoup (si l'on en croit Aristote, cité par Diogène Laërce) à celui d'Homère. Il était plein de force, et riche en métaphores et en figures poétiques. Ses vers furent chantés aux jeux olympiques, avec ceux d'Homère, d'Hésiode et des plus célèbres poètes. Il disait quelquefois des choses fort raisonnables. Il reprochait à ses concitoyens *de courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour; et de se bâtir des maisons comme s'ils eussent cru toujours vivre.* La plus commune opinion est que ce philosophe, dans un mouvement de folie, voulant, comme dit Horace, paraître un dieu, se jeta dans les flammes de l'Etna, vers l'an 440 avant J.C.

. . . . . Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit.

Quelques écrivains distinguent Empédocle le philosophe, d'un autre qui était poète. Les fragmens des écris d'Empédocle ont été réunis par M. Sturz, dans le recueil intitulé *Empedoclis Agrigentini de vita et philosophia ejus exposuit, carminum reliquias collegit M. Ferd. Guill. Sturz*, Leipsick, 1805, 1816, 1 vol. in-8; il faut y joindre *Empedoclis et Parmenidis fragmenta, ex codice bibliothecæ taurinensis restituta ab Amedeo Peyron*, Leipsick, 1810, in-8. Empédocle joignit l'étude de la médecine à celle de la philosophie; ayant guéri une femme d'Agrigente, nommée Vanthea, qui était tombée dans une profonde léthargie, et que les autres médecins avaient abandonnée comme morte, cette cure passa pour miraculeuse, et dès lors Empédocle fut considéré comme un Dieu. Il feignit de le croire lui-même, et se présenta en public avec un manteau de pourpre, une ceinture d'or, les cheveux flottans, la tête ornée d'une couronne, comme celle de la Pythie. Il renversa le sénat d'Agrigente, composé de mille citoyens, et y établit le gouvernement populaire.

EMPEREUR (Constantin l'), né vers l'an 1580 à Oppyck, village du comté de Hollande, savant consommé dans l'étude des langues orientales, occupa avec honneur une chaire d'hébreu et de théologie à Harderwick et à Leyde. Il mourut en 1648, dans un âge fort avancé. Tous les ouvrages qu'il a donnés au public, offrent des remarques utiles, et respirent une profonde érudition rabbinique et hébraïque. Nous avons de lui 1° *Tulmudis Babylonici codex Middôth cum commentariis, etc.*, Leyde, Elzevir, 1630, in-4, en hébreu et en latin. Ce commentaire, orné de figures très exactes, explique avec beaucoup de netteté toute la structure du temple de Jérusalem, de ses autels, etc. 2° *D. Isaaci Abrabanielis et Mosis Alschechi commentarius in Esaïæ prophetiam*, Leyde, Elzévir, 1631, in-8, en hébreu et en latin. L'Empereur, en publiant les commentaires de ces rabbins sur la prophétie d'Isaïe, qui regarde les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu, a eu soin de réfuter leurs explications détournées, et de repousser les traits qu'ils ont lancés contre le christianisme. 3° *Grammaire chaldaïque*, écrite en hébreu, avec la traduction latine, Leyde, Elzévir, 1631. 4° *Itinerarium Benjaminis*, en hébreu, avec la traduction en latin et des notes de l'Empereur, Leyde, 1633. 5° Et plusieurs autres *traductions* des livres judaïques, enrichies d'observations savantes; elles sont les meilleures que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas toujours exactes.

EMPIRICUS. *Voy.* SEXTUS EMPIRICUS.

EMPORIUS, savant rhéteur, florissait du temps de Cassiodore au 6e siècle. Il reste de lui quelques *écrits* sur son art, Paris, 1599, in-4. Le stile en est vif et nerveux, suivant Gibert.

* EMSER (Jérôme), théologien catholique allemand, naquit à Ulm en 1477. Après avoir commencé ses études à Tubingen, il alla les continuer à Bâle, où il s'appliqua au droit, à la théologie et à l'hébreu. Il accompagna ensuite en Allemagne et en Italie, le cardinal Raymond de Gurti, dont il avait été nommé chapelain et secrétaire. Quelque temps après, il professa les humanités à Erfurt, qu'il quitta bientôt pour passer à l'université de Leipsick, dont il fut reçu membre, et où il enseigna le droit canonique. Vers le même temps, le duc George de Saxe le prit pour son secrétaire et son orateur dans la ville de Dresde, et l'engagea à écrire contre le luthéranisme, qui commençait à s'étendre en Allemagne. Emser avait été jusque-là l'ami de Luther; il eut avec ce réformateur quelques conférences, espérant le ramener du sentier de l'erreur, par des conseils d'ami; mais voyant qu'il ne gagnait rien sur l'esprit de ce sectaire obstiné, il se déclara son adversaire, et le combattit vigoureusement. Les ouvrages qu'il publia sont 1° *Motifs pour lesquels la Traduction du nouveau Testament par Luther doit être défendue au commun des fidèles*, Leipsick, 1623, in-4, réimprimés avec augmentation, sous le titre d'*Annotations sur la Traduction du nouveau Testament*, etc., Dresde, 1524, in-4. 2° *Traduction allemande du nouveau Testament, pour être opposée à celle de Luther*, Dresde, 1527; Paris, 1630. 3° *Assertio missæ*. 4° *De canone missæ*. Ces deux ouvrages sont une défense de la messe. 5° *Histoire de la vie et des miracles de saint Beunon*, Leipsick, 1512, Dresde, 1594, in-4; et un grand nombre d'autres écrits de controverse.

* ENANBUC (Vaudrosques Diel D'), fondateur des colonies françaises aux Antilles, descendant d'une ancienne famille de Normandie. Comme il n'était que le cadet, il n'eut qu'une part fort peu considérable dans la succession paternelle; mais avec le peu qu'il recueillit, il équippa un brigantin de quatre canons, monté par 40 marins bien disciplinés et bien aguerris. Animé par le désir d'améliorer sa fortune, il partit ainsi de Dieppe en 1625 et fit voile pour les mers des Antilles, dans le dessein d'y faire quelques prises sur les Espagnols; la nature n'avait pas été à son égard aussi injuste que la loi: rempli d'un courage que rien ne savait ébranler, il se défendit contre une galère de 35 canons et parvint à la mettre en fuite; ce combat eut lieu près des Iles Caïman. Quinze jours après il relâcha à St.-Christophe; déjà quelques Français s'y étaient établis, des Anglais venaient récemment d'y débarquer; tout cependant l'invitait à se fixer dans ce lieu agréable et fertile, où il trouvait un port favorable et un terrein excellent pour la culture du tabac; il fit donc un traité de partage qui lui assurait la possession de la moitié de cette île. Cependant les insulaires, excités par un de leurs *boyés* ou médecins, résolurent de massacrer tous les Européens; le complot ne put réussir parce que les colons furent prévenus à temps par une femme sauvage qui leur fit connaître tous les détails de ce projet. Les naturels de l'île furent punis sévèrement; mais quelque temps après, trois mille sauvages appelés par eux d'une autre île, vinrent attaquer la colonie française; ils furent obligés de se rembarquer après avoir perdu les deux tiers de leur troupe. Dès lors la petite colonie fut en repos, et pendant les huit mois que d'Enanbuc passa dans cette île à cultiver du tabac, et à abattre des arbres d'acajou, il ne fut plus attaqué par les insulaires. Il chargea son vaisseau des productions de l'île et revint en France où il arriva heureusement par le port de Dieppe. Il se rendit aussitôt à Paris où il demanda une entrevue au cardinal de Richelieu qui applaudit à ses projets et lui donna une commission spéciale pour l'établissement d'une colonie française à St.-Christophe, ou dans toute autre île comprise entre le 11e et 18e degré de latitude septentrionale; un autre officier, nommé Durossey, lui fut adjoint. Ces deux braves marins partirent du Hâvre en 1627 avec deux vaisseaux; mais leur traversée fut malheureuse : une

grande partie de leur équipage avait succombé. Les Anglais profitèrent de cette circonstance qui leur donnait la supériorité du nombre pour étendre leurs possessions au détriment de celles des Français. D'Enanbue s'empressa de demander en France du renfort. Durossey qu'il avait envoyé pour cet objet, ne tarda pas à revenir avec six vaisseaux qui défirent la flotte des Anglais et les forcèrent à demander la paix. D'Enanbue renvoya les vaisseaux que le gouvernement français lui avait fait parvenir; mais à leur tour quelques espagnols vinrent attaquer les colons français et les forcèrent de quitter l'île. D'Enanbue erra pendant trois semaines sur les mers des Antilles; il aborda à St.-Martin; et pendant que Durossey l'abandonnait lâchement pour retourner en France, où le duc de Richelieu le fit enfermer à la Bastille immédiatement après son arrivée, d'Enanbue ramena ses compagnons à St.-Christophe que les Espagnols avaient abandonné, et dès lors il ne s'occupa plus que du soin de faire prospérer cette colonie et de la mettre à l'abri de nouvelles attaques. C'est dans ce but qu'il chercha à former des établissemens dans les îles voisines. Prévenu dans son projet sur la Guadeloupe, il fonda lui-même en 1635 celle de la Martinique. Après avoir établi le fort de St.-Pierre et organisé un gouvernement dans cette île, il revint à St.-Christophe où il mourut vers la fin de l'an 1636. On trouve de plus amples détails sur d'Enanbue dans l'*Histoire des Antilles*, par le Père du Tertre, qui fait l'éloge de son administration et parle des regrets que sa mort excita parmi les colons qui le regardaient comme leur père et leur bienfaiteur. Richelieu, en apprenant la fin de d'Enanbue, dit que le roi perdait en lui un de ses plus fidèles serviteurs.

* ENDELCHIUS, ou SEVERUS-SANCTUS, rhéteur et poète, naquit à Bordeaux dans le 4e siècle. Quelques critiques le croient fils de Flavius Sanctus, évêque d'Auxonne, d'après une épitaphe que celui-ci lui a consacrée dans ses *Parentalia*. Ami de saint Paulin, évêque de Nôle, il embrassa, à son exemple, le christianisme. Vers la fin de sa vie, il se consacra à la retraite, et l'on croit même qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique. L'abbé Longchamp place sa mort à l'année 409. Saint Paulin cite avec éloge les hymnes d'Endelchius, composées sur la parabole des dix vierges de l'Evangile, mais elles ont été perdues. Il ne nous reste de ce poète qu'une églogue intitulée *De mortibus boum*, faite à l'occasion d'une maladie contagieuse, qui, vers 377, fit de grands ravages dans la Turquie, l'Illyrie et la Flandre. Les interlocuteurs sont un païen qui se livre au désespoir, et un chrétien qui lui offre pour le consoler la pensée de la Providence. Cette pièce a paru pour la première fois en 1590, dans les *Epigrammata et poemata veterum*, tom. 2, pag. 448 et suivantes. Depuis elle a été imprimée séparément à Francfort, 1612, in-8, avec des notes de Weitz; à Leyde, 1714, avec les mêmes notes et celles de Seber. Elle a aussi été insérée dans la *Bibliotheca patrum*, et dans différens recueils de poésies chrétiennes.

ÉNÉE, *Æneas Tacticus*, *Enée le Tacticien*, un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'*Art militaire*, florissait du temps d'Aristote. (4e siècle avant J. C.). Casaubon a publié un de ses *traités* en grec *De toleranda obsidione*, avec une version latine, dans le *Polybe*, 1609, in-fol. M. de Beausobre l'a donné en français, 1557, in-4, avec de savans commentaires.

ÉNÉE DE GAZE, philosophe platonicien, sous l'empire de Zénon, dans le 5e siècle, embrassa le christianisme, et y trouva une philosophie bien supérieure à celle de Platon. On a de lui un dialogue intitulé *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps. Jean Bower le mit au jour à Leipsick en 1655, in-4, avec la traduction et les savantes notes de Gaspard Barthius. On le trouve aussi dans la bibliothèque des Pères.

ÉNEÉ, évêque de Paris, homme d'esprit et consommé dans les affaires, pu-

blia à la prière de Charles le Chauve un *livre contre les erreurs des Grecs.* Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche Photius contre l'église latine, et de montrer la vérité de la doctrine et la sainteté des dogmes de cette église. Il mourut en 670.

* ENFIELD (Guillaume), ministre anglican, non-conformiste, né à Sudbury en 1741, et mort à Norwich, en 1797, fut pasteur et professeur de belles-lettres à Wanington dans le comté de Lancastre. Il a publié 1° des *Sermons à l'usage des familles*, 1779, 2 vol. in-8. 2° *Le prédicateur anglais*, 4 vol. 3° *Essai sur l'histoire de Liverpool*, 1774, in-fol. 4° *Histoire de la philosophie, d'après Brucker*, 1791, 2 vol. in-4. 5° *Sermons sur des sujets pratiques*, 1798, 3 vol. in-8. Ses sermons comme tous ses ouvrages sont écrits d'un stile clair, élégant; la morale y est présentée sans austérité : en général ils paraissent plus propres à former l'esprit et le goût, qu'à élever l'âme à la piété.

* ENGAU (Jean-Rodolphe), savant jurisconsulte allemand, né à Erfurt, en 1708, mort à Iéna en 1755, fut membre de plusieurs académies, et conseiller de la cour de Saxe-Weimar et d'Eisenach. Il s'est fait par ses nombreux écrits une haute réputation. Les ouvrages qui la lui ont surtout méritée sont 1° *Traité des prescriptions en matière criminelle*, 4e édition, 1772, in-8. 2° *Elementa juris germanici civilis*, 4e édition, 1752, in-8. 3° *Elementa juris criminalis germanico-carolini*; 7e édit., 1777, in-8. 4° *Elementa juris canonico-pontificio-ecclesiastici*, 5e édition, 1765, in-8. 5° *Traité du droit des chefs de l'Eglise sur les docteurs qui occupent des chaires*, 3 vol. in-8. Cet ouvrage avait d'abord été écrit en allemand, mais en 1752 l'auteur l'augmenta considérablement et le fit paraître en latin.

* ENGEL (Jean-Jacques), littérateur allemand, naquit en 1741 à Parchim, dans le duché de Mecklenbourg, d'un pasteur de la confession d'Augsbourg, et se destina comme son père à la carrière ecclésiastique; mais il négliga bientôt l'étude de la théologie pour se livrer entièrement à celle de la littérature ancienne et de la philosophie. Ses progrès furent rapides : en 1765 il se rendit à Leipsick : les ouvrages qu'il y publia le firent connaître avantageusement et lui méritèrent l'offre de la place de bibliothécaire à Gotha avec une chaire à l'université de Gotingue; l'attachement qu'il portait à sa mère dont il se serait vu éloigner, le détermina à refuser. En 1776 il accepta la place de professeur de morale et de belles lettres dans un des Gymnases de Berlin, et conserva cette chaire jusqu'à 1787, époque où le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II le nomma directeur du théâtre de Berlin, avec le célèbre poète Ramler. Engel devait cette place à l'attachement que lui témoignait le roi dont il avait élevé les enfans, et à un ouvrage qu'il venait de publier sur *l'art théâtral*. Il avait toutes les connaissances nécessaires pour bien remplir ses fonctions : des intrigues de coulisses l'eurent bientôt dégoûté d'un emploi dans lequel il ne trouvait pas le repos si nécessaire à l'homme qui se livre aux sciences; il donna sa démission en 1794. Mais son royal élève le rappela bientôt à Berlin pour l'attacher à l'académie des Sciences et lui donna une pension dont il ne jouit pas long-temps. Le désir de voir sa mère qui avait 80 ans le détermina à retourner dans son lieu natal, malgré l'état de maladie où il se trouvait alors; à peine eut-il accompli ce devoir de la piété filiale qu'il mourut dans le lieu qui l'avait vu naître le 28 juin 1802, à 61 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages recommandables pour l'élégance du stile et une pureté de diction très rares en Allemagne. Les principaux sont 1° deux petites comédies : *le Fils reconnaissant* et *le Page*, qui l'ont placé à côté des meilleurs auteurs dramatiques allemands. Elles ont été traduites en français et se trouvent dans le théâtre de Friedel : la deuxième a fourni le sujet de notre comédie des *deux pages de* Dezède. 2° *Le philosophe du monde*, 1775, 2 vol. in-8, recueil de morceaux sur diverses questions de philosophie, de morale et de littérature. 3° *La théorie de l'art mimique*, 1785, 2 vol. in-8, fig. 4° *Le miroir des*

princes, 1796, suite de morceaux de morale destinés à l'instruction des princes, et surtout de ceux qui doivent régner un jour. 5° *Lorenz Stark*, roman, 1801, in-8; cet ouvrage qui obtint un grand succès dans toute l'Allemagne fut le chant du cygne. La collection de ses *œuvres* recueilliés à Berlin, de 1801 à 1806, forme 12 vol. in-8.

* ENGEL (Arnold), jésuite, né à Maëstricht en 1620, mort à Prague, vers 1676, professa pendant quelque temps la rhétorique, puis se livra aux missions dans lesquelles il se distingua autant par ses talens que par son zèle. On lui doit plusieurs ouvrages de piété et de poésie religieuse; nous citerons 1° *Indago monocerotis ab natura humana deitatis sagacissima venatrice, per quinque sensuum desideria amanter adornatæ*, Prague, 1658, in-4. 2° *Virtutis et honoris ædes in heroïbus et pænatibus XXV græco-latinis illustratæ*. Ibid, 1671, in-8, 3° Les *panégyriques de la sainte Vierge*, *de saint François-Xavier*, *l'Oraison funèbre de l'empereur Ferdinand III*, en latin, etc.; en général ses ouvrages sont peu estimés.

ENGEL (Samuel), géographe et savant suisse, naquit à Berne en 1702. Après avoir voyagé en Allemagne et en Italie, il rentra dans sa patrie où il remplit avec distinction plusieurs places administratives dans lesquelles il rendit d'importans services à sa ville natale : dès l'an 1745. il fit partie du conseil souverain et fut pourvu successivement de différens bailliages. C'est à lui que Berne doit en partie ses greniers d'abondance, l'hôpital des orphelins dans l'établissement duquel il fut secondé par le célèbre Haller, la société économique, etc. Il encouragea aussi de tous ses efforts l'agriculture, chercha dans toutes les occasions à propager les bons procédés que l'on a découverts dans ces derniers temps, et contribua à l'introduction des pommes de terre qui furent utiles pendant la disette de 1772 : services qui lui valurent une médaille de la part de la ville de Noyon. Après une vie si utilement consacrée à ses compatriotes, il mourut à Berne le 28 mars 1784. Il a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque 1° *Mémoires et Observations géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux d'Asie et d'Amérique*, Lausanne, 1765, in-4, avec cartes, traduit en allemand par l'auteur, Leipsick, 1772, in-4. Engel cherche, dans cet ouvrage, à prouver qu'il est possible de gagner le grand Océan en naviguant par le Nord; mais son hypothèse est fondée sur une opinion dont la fausseté a depuis été reconnue par le capitaine Philipps. 2° *Essai sur cette question : Quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux?* Amsterdam, 1767, in-4, ou 5 vol. in-12. On trouve aussi dans cet ouvrage plusieurs hypothèses mal fondées et quelquefois opposées aux traditions de l'Ecriture, entre autres celle-ci : que le déluge n'avait pas été universel. Il entre aussi dans beaucoup de discussions relatives à l'éclaircissement de la Bible; mais la question annoncée comme devant faire le sujet principal, n'occupe que très peu de place. 3° *Mémoire sur la navigation dans la mer du Nord*, 1779, in-4, où l'on trouve des renseignemens curieux sur les pays situés dans ces parages glacés; encore il y revient à la possibilité de la navigation dans l'Océan boréal. 4° *Remarques sur la partie de la relation du Voyage du capitaine Cook, qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique*, 1781, in-4, avec une carte. 5° *Bibliotheca selectissima, sive Catalogus librorum in omni genere scientiarum rarissimarum, etc.*, Berne, 1743, in-8, estimé à cause des anecdotes et des notes qui s'y trouvent répandues. 6° *Instructions sur la pomme de terre*, Berne, 1772, 2 vol. in-8, en allemand; 7° *Mémoire sur la rouille du froment*, Zurich, 1778, et plusieurs autres *ouvrages* sur l'économie rurale, imprimés séparément ou insérés dans les *Mémoires de la société économique de Berne*. On remarque beaucoup de germanismes dans ses ouvrages écrits en français.

ENGELBERGE ou Ingelberge, femme de l'empereur Louis II, fut accusée d'adultère par le prince d'Anhuit et le comte

de Mansfield, jaloux de son élévation. L'impératrice se défendit autant qu'elle put de cette imputation. Mais n'ayant point de preuves décidément favorables, elle se voyait dans le cas de se justifier par l'épreuve du feu et de l'eau, en usage dans ce temps-là. Engelberge se disposait à passer par ces épreuves, lorsque Boson, comte d'Arles, persuadé de son innocence, donna un cartel de défi aux calomniateurs, les terrassa l'un et l'autre, et leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de *roi d'Arles*, et pour femme Ermengarde, fille unique de cette princesse. Engelberge, devenue veuve, se fit bénédictine, et mourut saintement vers l'an 890.

* ENGELGRAVE (Henri), savant jésuite belge, né à Anvers en 1610, mort dans la même ville le 8 mars 1670, a laissé des ouvrages estimés, qui ont pour titre : *Lux evangelica sub velum sacrorum emblematum recondita in anni dominicas*, 2 tom. in-4, 1648. Il s'en est fait depuis sept réimpressions de différens formats. 2° *Lucis evangelicæ sub velum sacrorum emblematum, sive cœlum novum infesta et gesta sanctorum*, 1647, in-fol., 1658, in-4, et 1659, in-8. 3° *Cœlum empyreum in festa sanctorum apostolorum, martyrum, confessorum, virginum, etc.*, in-fol., in-4, et 2 vol. in-12. 4° *Cœlum empyreum, pars altera*, in-fol., in-4 et in-8. On a encore de lui des *Méditations sur la passion* de N. S. en Flamand, Anvers, 1670, in-8. — Son frère, Jean-Baptiste Engelgrave, aussi jésuite, qui jouissait d'une grande considération dans son ordre, a publié *Meditationes per totum annum, in omnes dominicas et festa*, in-4, Anvers, 1654.

* ENGELHUSEN (Thierri d'), né dans le duché de Hanovre, et mort en 1430, est connu par une *Chronique* en latin qui comprend depuis la création du monde, jusqu'à l'année 1420. Cette *Chronique* a été continuée par Mathias Doriny, et publiée à Helmstad, 1671, in-4, par Joachim Jean Madeo. Engelhusen était supérieur d'un monastère à Wittemberg.

* ENGELSCHALL (Joseph-Frédéric), dessinateur, professeur de belles-lettres et poète, naquit à Marbourg, dans la Hesse, en 1739. Son père, et surintendant des églises protestantes, mal partagé du côté de la fortune, ne put donner à son fils une éducation assez soignée. A ce malheur s'en joignit encore un autre ; Joseph-Frédéric devint tout à coup sourd à l'âge de 13 ans; mais ses savantes dispositions pour l'étude surmontèrent ces obstacles, et il apprit avec succès la philosophie, l'histoire, les belles-lettres et la peinture. Engelschall pourvut à son existence en donnant des leçons de dessin, dans lequel il était très habile, jusqu'à ce qu'en 1788, il fut nommé professeur extraordinaire de belles-lettres à l'université de Marbourg; mais, comme ce titre n'était qu'honorifique, on y ajouta celui de maître de dessin, avec d'honnêtes appointemens. Il avait beaucoup d'instruction, et passait pour être un des bons poètes de l'Allemagne. Engelschall mourut le 28 mars 1797, âgé de 58 ans. On a de lui 1° *Poésies* imprimées en 1788 et en 1805 ; cette seconde édition a été publiée par les soins de M. Justi, ami de l'auteur, et qui avait déjà publié un autre ouvrage (inédit) d'Engelschall, intitulé : 2° *Vie du célèbre peintre Jean-Henri Tischbien*, Nuremberg, 1799.

ENGHIEN ou Enguien. *Voyez* François et Louis.

ENGLEBERT (Corneille), peintre très célèbre du 16e siècle, natif de Leyde. Il eut deux fils qui se distinguèrent aussi dans le même art.

* ENGLEFIELD (Charles-Henri, sir), né d'une famille très ancienne de Berkshire, est mort à Londres le 21 mars 1822, après s'être distingué par son goût pour les sciences et pour les beaux-arts, et avoir publié les ouvrages suivans : 1° *Tables des lieux apparens de la comète de 1661, dont le retour est attendu en 1789, avec une nouvelle méthode de se servir du réticule romboïde*, 1788, in-4; 2° *Lettre à l'auteur de la revue sur les protestans dissidens*, 1790, in-8; 3° *Revue sur les motifs de la séparation des protestans de l'église romaine ;* 4° *Sur*

la détermination de l'orbite des comètes d'après la méthode du Père Boscovich et celle de M. de la Place, 1793, in-4; 5° *Promenade à Southampton avec des gravures représentant ses antiquités*, 1801, in-8; 6° *Promenade dans l'île de Wight, avec des gravures représentant ses antiquités.* Il a aussi donné beaucoup d'articles dans les *Mémoires de la société des antiquaires, et dans celle de Linnée.*

*ENGLISCH (Esther), célèbre calligraphe anglaise, sous la reine Elisabeth et sous Jacques I, est connue par la perfection de son écriture. Il reste encore quelques-uns de ses ouvrages qui sont fort recherchés. Un des plus curieux est intitulé *Octaves.* Ce sont des stances de huit vers, sur la vanité et l'inconstance du monde, écrites par Esther Englisch, le 1er janvier 1600. Les vers sont en français et en anglais. Ce recueil est orné de guirlandes de fleurs et de fruits, et de son portrait en miniature, dessiné à la plume par elle-même. On cite encore *hist. memorabiles Genesis per Esteram Inglis-gallam, Edimburgi, anno* 1600, conservé dans la famille d'Harcourt et un autre que possède M. Walkenaer qui contient le *livre de l'Ecclésiaste de la main d'Esther Anglais-français à Lislebourg en Ecosse*, etc., avec *le Cantique des cantiques.*

*ENGRAMELLE (Marie-Dominique-Joseph), religieux de l'ordre de Saint-Augustin, né à Nedonchal en Artois, le 24 mars 1727, se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences, et particulièrement de la musique et de la mécanique. Il s'occupa particulièrement des instrumens à touches et de leur construction. On lui doit la *Tonotechnie*, ou *l'art de noter les cylindres et tout ce qui est susceptible de notage dans les instrumens de concerts, mécaniques*, in-8, fig. Ce livre est le premier qui ait révélé le secret d'un art auquel les facteurs d'instrumens avaient jusqu'alors refusé d'initier le public. C'est aussi au Père Engramelle qu'appartient tout ce qui a rapport au notage dans l'art du facteur d'orgue de D. Bedos. On a encore de lui une *Description des insectes de l'Europe peints d'après nature par Ernest*, in-4, première partie, contenant les *chenilles, chrysalides* et *papillons du jour.* Cet ouvrage, bien exécuté, a été continué, et contient 29 cahiers, qui se relient ordinairement en 8 vol. Engramelle mourut en 1780.

*ENGRAND (Henri), naquit à Saint-Fiacre, près de Meaux, le 12 décembre 1753. Après avoir fait ses études, il entra dans la congrégation de Saint-Maur, d'où il se rendit à Laon, pour y occuper la place de professeur de rhétorique. Nommé à la chaire de philosophie, et puis de théologie à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims, il professa cette dernière science jusqu'en 1789, première époque de la révolution française qui l'empêcha d'embrasser la carrière ecclésiastique, à laquelle il s'était destiné. Sans fortune, et toujours étranger aux tumultes politiques, il se livra à l'enseignement dans un pensionnat de demoiselles à Reims; état qu'il a exercé pendant trente années. Il fut nommé conservateur de la bibliothèque publique de cette ville, emploi dans lequel il montra beaucoup de zèle et d'intelligence, quoiqu'il n'en retirât aucun salaire : ce qui fait honneur à son désintéressement. Il est mort d'une maladie aiguë, le 10 octobre 1823, à l'âge de 70 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages élémentaires, qui sont très estimés : 1° *Principes de la langue française, rappelés à leurs plus simples élémens*, 2e édit., 1809, in-12; 3e édit., 1813, in-12; 2° *Leçons élémentaires sur l'histoire de France, depuis le commencement de la monarchie, jusqu'au 18 brumaire an VIII*; 2e édit., 1809; 4e édition, arrivant jusqu'à la restauration de 1814 inclusivement, 1821, in-12; 5e édit., arrivant jusqu'en 1817, publiée en 1822; 3° *Leçons élémentaires sur la mythologie, suivies d'un traité sommaire de l'apologue.* Cet ouvrage a eu *sept éditions*, la 4e est de 1809, in-12; 4° *Leçons élémentaires d'Histoire romaine*; elles ont eu huit éditions, la troisième est de 1809; 5° *Leçons élémentaires sur l'histoire ancienne et l'histoire grecque.* Cet ouvrage compte *huit éditions*; la 4e est de 1813, in-12.

ENJEDIM (George), un des plus sub-

tils unitaires qui aient fait des remarques sur l'Ecriture sainte. On a de lui *Explicatio locorum scripturæ veteris et novi Testamenti, ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4 : ouvrage pernicieux et rempli de vains sophismes, qui a été sévèrement défendu et brûlé dans différens endroits. Il a été réfuté par Richard Simon. Cet auteur, né en Transylvanie, ministre et surintendant dans sa patrie, mourut en 1597, âgé de 42 ans. Il a emprunté presque toutes ses remarques d'Etienne Basilius, unitaire de Coloswar.

ENNIUS (Quintus), né à Rudes en Calabre, l'an 239 avant J. C., obtint par ses talens le droit de bourgeoisie à Rome : honneur dont on faisait alors beaucoup de cas. Il tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes; mais il lui laissa beaucoup de rudesse et de grossièreté. Le même siècle vit naître et mourir sa réputation; ce siècle n'était pas celui de la belle latinité : on le sent en lisant Ennius; mais il compensa le défaut de pureté et d'élégance, par la force des expressions et le feu de la poésie. L'élégant, le doux Virgile avait beaucoup profité dans la lecture du dur et du grossier Ennius. Il en avait pris des vers entiers, qu'il appelait *des perles tirées du fumier*. Ennius mourut de la goutte, l'an 169 avant J. C. Scipion, son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poète, autant par amitié que par considération pour son mérite. Ennius avait mis en vers héroïques les *Annales de la république romaine ;* il avait aussi fait quelques *satires ;* mais il ne nous reste que des fragmens de ces ouvrages, Amsterdam, 1707, in-4, et dans le *Corpus poetarum latinorum* de Maittaire, et dans le *théâtre des Latins*, par Levée.

ENNODIUS, né en Italie vers 473, et originaire des Gaules, embrassa l'état ecclésiastique du consentement de sa femme, qui de son côté se fit religieuse. Ses vertus et ses talens le firent élever sur le siége de Pavie vers l'an 510. On le choisit ensuite pour travailler à la réunion de l'église grecque avec la latine. Il fit deux voyages en Orient, qui ne servirent qu'à faire connaître les artifices de l'empereur Anastase, et la prudence d'Ennodius. Cet illustre prélat mourut saintement en 521. Le père Sirmond donna au public en 1612 une bonne édition de ses *œuvres*, in-8. Elles renferment, 1° neuf livres d'*épîtres*, recueil édifiant et utile pour l'histoire de son temps; 2° dix recueils d'*œuvres diverses;* 3° la *Défense du concile de Rome*, qui avait absous le pape Symmaque; 4° vingt-huit *discours* ou *déclamations;* 5° des *poésies*.

ENOCH, fils aîné de Caïn, bâtit avec son père la première ville. Ce mot dans l'origine ne signifie qu'une habitation fixe, un terrain environné de clôture. Caïn et Enoch en firent une pour eux et pour leurs descendans; elle fut appelée *Enochie*.

ENOCH ou Henoch, fils de Jared et père de Mathusalem, né l'an 3412 avant J. C., fut enlevé du monde pour être placé dans le Paradis terrestre, après avoir vécu 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour pour faire entrer les nations dans la pénitence (*voyez* Elie). On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Eglise, un ouvrage plein de fables sur les astres, sur la descente des anges sur la terre, etc.; mais il y a apparence que cette production avait été supposée par les hérétiques, qui, non contens de falsifier les saintes écritures, se jouaient, par des ouvrages supposés et fabuleux, de la crédulité de leurs imbéciles sectateurs. Quelques critiques prétendent que cet ouvrage, véritablement d'Enoch, a été défiguré par des mains infidèles; ils se fondent sur ce que saint Jude, dans son épître canonique, paraît en citer un passage. Mais saint Jude cite Enoch sans parler de son livre; le passage en question peut être le fruit d'une ancienne tradition, conservée dans d'autres livres (1). *Voyez* Jude.

ENOS, fils de Seth et père de Caïnan, né l'an 3799 avant J. C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémo-

(1) Il paraît certain aujourd'hui que le livre attribué à Enoch existe : il faut donc en revenir au sentiment des critiques qui prétendent que cet ouvrage a été défiguré.

nies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Etre-Suprême.

* ENS (Gaspard), historien allemand, né vers 1570 à Lorch dans le Wurtemberg, fut un des écrivains les plus laborieux et les plus féconds de l'Allemagne; il renonça à l'étude du droit pour se livrer à sa passion pour les voyages. En 1603 il se fixa à Cologne et se mit aux gages des libraires, pour lesquels il composa dans l'espace de 15 ans un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca realis* de *Lipenius*. Ils sont tous en latin et roulent sur des sujets d'histoire, de politique, de critique, de poésie, etc. Il composait jusqu'à 10 volumes dans une année. Les principaux sont 1° *Mercurius gallo-bellicus*, Cologne, 1604, et suiv. Ens en publia 6 volumes, depuis le 4e jusqu'au 9e. 2° *Annales, sive Commentaria de bello gallo-belgico*, ibid., 1606, in-8; 3° *Belli civilis in Belgio per* XL *annos gesti historia, usque ad annum* 1609, *ex belgicis Meterani commentariis concinnata*, ibid., 1610; 4° *Mauritiados libri* VI, *in quibus belgicæ describitur civilis belli causa, illustris Mauritii natales et victoriæ explicantur*, ibid., 1612, in-8; 5° *Rerum hungaricarum historia, libris* IX *comprehensa*, ibid., 1604, in-8. Les biographes hongrois, tout en louant l'élégance du stile d'Ens, lui reprochent plusieurs inexactitudes. 6° *Thesaurus politicus ex italico latine versus*, ibid., 1613-18-19, 3 vol. in-4; 7° *Morosophia, sive stultæ sapientiæ et sapientis stultitiæ libri duo*. C'est une imitation de l'ouvrage de Spelto, publié avec le même titre en italien, Pavie, 1606, in-4, ibid., 1620-21, in-8. 8° *Heraclitus, de miseriis vitæ humanæ*, ibid., 1622, in-12, etc. Ens a publié aussi des poésies latines, dont une partie a été insérée dans les *Deliciæ poetarum germanorum*, tome 2, pages 1236 et suiv. Et, pour prouver qu'il n'oubliait aucun genre de littérature, il a donné une traduction latine du roman de *Gusman d'Alfarache*, sous le titre de *Proscenium vitæ*, 1623, in-8. Ens est mort vers 1640.

* ENSENADA (le marquis de LA), l'un des ministres d'Espagne les plus habiles, sous le règne de Ferdinand VI, né de parens obscurs, avait d'abord été teneur de livres chez un banquier de Cadix : des talens supérieurs le firent bientôt connaître. Il s'éleva par degrés, et du poste d'intendant d'armée, il passa dans le ministère, où il se montra avec l'éclat d'un homme qui s'est créé lui-même. Livré tout entier à l'administration publique, il supprima les dépenses superflues, encouragea les établissemens utiles, protégea l'industrie, les sciences, les arts, le commerce, et créa de nouveau, pour ainsi dire, la marine espagnole. Il porta son système d'économie jusque dans la maison de son souverain, et sans rien retrancher de la pompe qui convenait à un si puissant monarque, il sut cependant y établir une sage réforme. Sa modestie égalait ses talens. Le nom qu'il prit en est une preuve : *En se nada* signifie *rien en soi*. Il le prit après que le roi Ferdinand VI eut voulu lui conférer un titre de noblesse ; il s'appelait ZENO SOMO. Les intrigues de cour du duc de Huescar le firent disgracier ; mais il soutint cette disgrâce avec la dignité d'un grand-homme, et il ne se montra jamais si supérieur à sa place que lorsqu'il l'eut perdue. Le roi qui le regrettait sincèrement, le rappela ; mais les cabales de ses ennemis surent le tenir éloigné du ministère. Il mourut en 1762.

ENT (George), né à Sandwich dans le comté de Kent, en 1604, reçut le bonnet de docteur en médecine à Padoue. De retour en Angleterre, il se lia étroitement d'amitié avec Harvée, devint président du collége des médecins sous Cromwel, et fut fait chevalier par Charles II qui avait tant de plaisir à l'entendre qu'il assistait à ses leçons. Il mourut à Londres en 1689. On a de lui 1° *De respirationis usu primario*, 1679, in-8. 2° *Apologia pro circulatione sanguinis*, 1641, in-8, en faveur de Harvée. 3° Des *mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

ENTINOPE de Candie, fameux architecte au commencement du 5e siècle, a été l'un des principaux fondateurs de la ville de Venise. Radagaise, roi des

Goths, étant entré en Italie en 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différens endroits. Entinope fut le premier qui se retira dans des marais proche de la mer Adriatique. La maison qu'il y bâtit était encore la seule qu'on y vit, lorsque, quelques années après, les habitans de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y élevèrent en 413 les 24 maisons qui formèrent d'abord la cité. Celle d'Entinope fut ensuite changée en église, et dédiée à saint Jacques. Elle subsiste, dit-on, encore, et est située dans le quartier appelé *Rialto*, qui est le plus ancien de la ville.

* ENTIUS, roi de Sardaigne, fils naturel de Frédéric II, était né de l'une des nombreuses maîtresses que cet empereur entretenait dans son palais. Son véritable nom était *Hanse* ou *Jean*. Les Italiens le désignent sous celui de *Enzio*. A peine âgé de 14 ans, il épousa, en 1238, Adélaïde, marquise de Massa, héritière de Gallura et d'Oristagni, en Sardaigne, et veuve d'Ubaldo, vicomte de Pise. Il était ainsi possesseur de toute la Sardaigne, dont une partie lui était déjà soumise. Entius était un des plus vaillans fils de Frédéric; son père l'employa dans ses guerres injustes contre l'Eglise. Il porta le fer et le feu dans la Marche d'Ancône, ce qui lui attira l'excommunication de Grégoire IX. En 1241, à la tête de la flotte sicilienne et pisanne, il battit, le 3 mai, les Génois, et fit prisonniers les prélats appelés par le pape à un concile, pour prononcer sur la conduite de l'empereur. Ayant porté, quelques années après, ses armes dans la Lombardie, il fut complètement battu et fait prisonnier par les Bolonais à la bataille de Possalto, le 26 mai 1247. Les vainqueurs le conduisirent en triomphe dans leur ville, et le condamnèrent à une prison perpétuelle : il n'avait alors que 25 ans. Frédéric essaya vainement d'obtenir la liberté de son fils. Ses offres et ses menaces furent également inutiles. Les Bolonais firent bâtir au milieu de la place dite de *Saint-Pétrone*, un palais magnifique; et c'est dans cette superbe prison qu'Entius languit pendant 25 ans, c'est-à-dire jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 26 mai 1272. Pour aggraver sa captivité, il eut la douleur d'apprendre les malheurs et la mort de son père, de ses frères et de l'infortuné Conradin, dernier descendant de son illustre famille. Un poète (le Tassoni) lui a consacré quelques chants dans son poème de la *Secchia rapita* (le *Seau enlevé*.).

* ENTRAIGUES ou Antraigues (Emmanuel-Louis-Henri de Launey, comte d'), député aux Etats-généraux en 1789, né dans le Vivarais vers 1750, était neveu du comte de St.-Priest, l'un des derniers ministres de Louis XVI. Il eut pour précepteur le célèbre abbé Maury qui lui donna du goût pour l'étude; ce qui le détourna de la carrière militaire à laquelle l'appelait sa position sociale. Malgré l'éducation sage qu'il reçut de son Mentor, il ne put maîtriser son imagination, et ce fut avec enthousiasme qu'il adopta les idées nouvelles de réforme et de changement. Dès que le roi eut annoncé le projet de convoquer les Etats-généraux (1788), il publia un *Mémoire sur les Etats-généraux, leurs droits, et la manière de les convoquer*, 1788, in-8, qui est rempli des principes les plus pernicieux et qui ne contribua pas peu à exalter les têtes, et par conséquent à préparer tous les maux de la révolution. Il osa proclamer cette odieuse maxime : *que l'insurrection est le plus saint de tous les devoirs*. Cependant lorsqu'il fut arrivé aux Etats-généraux, il s'opposa avec beaucoup de vigueur à la réunion des trois ordres; il fut néanmoins d'avis que la *constitution* dont on allait s'occuper, fût précédée d'une *déclaration des droits de l'homme*; mais il défendit la sanction royale et les prérogatives qui y sont attachées, comme des principes essentiels du gouvernement monarchique. Il se fit d'ailleurs peu remarquer, quitta l'Assemblée, sur la fin de 1789, passa à l'étranger, et s'attacha d'abord à la cour de Russie, qui lui confia plusieurs missions diplomatiques. Il se rendit de là à Vienne, où il recevait un traitement de 36,000 livres, de différens princes.

Aucun émigré, peut-être, n'eut un sort plus brillant dans l'étranger, et cependant il n'en est point dont les écrits aient plus contribué à la révolution. Il est vrai qu'il avait changé totalement de manière de voir, qu'il demandait alors une contre-révolution toute entière, et qu'il faisait tous ses efforts pour se rendre utile à la maison de Bourbon. Buonaparte, qui le craignait beaucoup, le fit arrêter à Milan, en 1797, comme compromis dans une conspiration, qui fit alors le plus grand bruit. Mais la dame Saint-Huberti, avec laquelle il s'était marié, parvint à le faire évader. Il se rendit en Allemagne; et après avoir résidé quelque temps à Vienne, il retourna en Russie où il obtint en 1803 le titre de conseiller de l'empereur. A Dresde où il avait été envoyé en mission, il publia un écrit violent contre Buonaparte qui exigea du roi de Saxe, qu'il fût renvoyé de ses états. D'Entraigues retourna en Russie; puis, étant parvenu à se procurer les articles secrets du traité de Tilsitt, il vint en Angleterre et fit part au ministère anglais de cette pièce importante; ce qui lui valut une pension considérable et lui donna la plus grande influence dans les délibérations du gouvernement anglais. Il vécut néanmoins éloigné d'Hartwel, où Louis XVIII tenait sa cour, et il paraît que ce prince craignait de lui accorder une entière confiance. Cependant il est certain qu'il travaillait au rétablissement de cette famille. Le comte d'Entraigues fut assassiné au village de Barne, près Londres, le 22 juillet 1812, lorsqu'il allait monter en voiture, par un italien à son service, nommé *Laurenzo*, qui se tua lui-même d'un coup de pistolet. On a de lui, outre le fameux *mémoire* dont il a été parlé plus haut, plusieurs brochures politiques: 1° *Discours d'un membre de l'Assemblée nationale, à ses co-députés*, 1789, in-8. 2° *Réflexions sur le divorce*, in-8. 3° *Quelle est la situation de l'Assemblée nationale?* 1790, in-8. 4° *Exposé de notre antique et seule règle de la constitution française, d'après nos lois fondamentales*, 1792, in-8. 5° *Dénonciation aux français catholiques, des moyens employés par l'Assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique*, 1791, in-8; 4e édit., 1792, in-8. 6° *Adresse à la noblesse de France*, 1792, in-8. 7° *Mémoire sur la constitution des états de la province de Languedoc*. 8° *Sur la régence de Louis-Stanislas-Xavier*, 1793, in-8. 9° *Observations sur la conduite des princes coalisés*, 1795, in-8. 10° *Sur les effets d'une contre-révolution*, 1795. 11° *Lettre à M. de L. C., sur l'état de la France*, 1796, in-8. 12° *Des poésies fugitives*, insérées dans divers recueils.

* ENTRECASTAUX (Joseph-Antoine Bruni d'), célèbre marin français, né à Aix, en 1739, d'un président du parlement de Provence, entra dans la marine comme enseigne de vaisseau, et fit ses premières armes sous le bailli de Suffren. Il fut élevé au commandement d'une frégate, au commencement de la guerre de 1778. Une action glorieuse le fit choisir quelque temps après pour être capitaine de pavillon sur le *Majestueux*, vaisseau de 110 canons. Sa bravoure, son sang-froid et ses talens le placèrent alors parmi les officiers les plus distingués. Aussi utile pendant la paix que pendant la guerre, il ne se fit pas moins remarquer dans l'administration des ports et des arsenaux du roi, par l'intégrité, la justesse d'esprit, et l'étendue des vues dont il était particulièrement doué. Le commandement des forces navales dans l'Inde lui fut confié en 1785. Les talens qu'il montra dans ce voyage, où il se fraya plusieurs routes nouvelles, le firent désigner pour aller à la recherche de La Peyrouse, et il partit de Brest avec deux frégates, pour cette glorieuse mission, au mois de septembre 1791. Si ses efforts n'ont pas eu le succès qu'on pouvait espérer, les nombreuses découvertes qu'il a faites, rendent sa campagne une des plus brillantes qui aient été entreprises. Il a reconnu en effet la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, celle de l'île de Bougainville, la partie nord de l'archipel de la Louisiade, plusieurs rades et beaux ports au sud de la terre de Dié-

men, près de 300 lieues de côte au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; enfin il a constaté l'identité des îles Salomon de Mendana, avec les terres vues par Surville et le lieutenant Sorthland, indiquées par Fleurieu dans son ouvrage intitulé : *Découverte des français au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1793. Il se dirigeait vers l'île de Java, lorsqu'il fut attaqué du scorbut. Il y succomba le 20 juillet 1793. Les talens qu'il a développés dans cette campagne le placent au nombre de nos plus illustres navigateurs. Son *Voyage*, rédigé par M. Rossel, son capitaine de pavillon, a été imprimé à Paris en 1808, 2 vol. in-4, avec un atlas par M. Beautemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe de l'expédition, où les côtes qui ont été visitées pendant cet intéressant voyage ont éte tracées avec une exactitude inconnue jusqu'alors.

ENYDI. *Voyez* Enjedi.

* ENZINA (Jean de la), né vers l'an 1446, d'une famille illustre de la Vieille-Castille, fit ses études à Salamanque, et montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour la poésie. On peut dire que la Enzina fut le véritable fondateur du théâtre espagnol. La première comédie qu'il composa fut jouée lors du mariage de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille. Ses autres pièces furent représentées à la cour et devant les principaux seigneurs. Il augmenta ensuite sa réputation par un *Art poétique* (*Arte de trovar*), qu'il dédia au prince don Jean. Il réunit dans cet ouvrage, le second en ce genre qui paraissait en Espagne, les principaux préceptes des poètes grecs et latins, dans lesquels il était très versé; et quoique son art poétique n'eût pas le mérite de ceux que publièrent dans le siècle suivant Salas, Espinel, etc., il fut cependant regardé comme une production aussi utile qu'agréable. Mais il ne se distingua pas seulement dans la carrière littéraire, il fut chargé par Ferdinand de plusieurs missions auprès des cours de Rome et de Naples, et il s'en acquitta avec distinction. La première édition de ses ouvrages parut à Salamanque en 1507, du vivant de l'auteur. Elle comprenait plusieurs volumes qui contiennent des *Poèmes*, des *Odes*, des *Chansons* et douze *Comédies*, parmi lesquelles on regarda alors comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique celle qui a pour titre : *Placida y Victoriano*. Ce poète mourut vers l'an 1532, comblé d'honneurs et de richesses. Ses ouvrages sont remarquables par un stile pur, des pensées brillantes et une élégance inconnue jusqu'à l'époque où il écrivit.

ENZINAS (François), né à Burgos en Espagne, vers 1515, est également connu sous les noms de Dryander et de Duchesne en français. Il fit ses études à Wittemberg, sous Mélanchthon, qui lui inspira du goût pour le luthéranisme. Il embrassa ouvertement les nouvelles erreurs à Anvers. Il y entreprit, à la sollicitation de Mélanchthon, une *traduction* du nouveau Testament en espagnol, 1542, in-8, qu'il eut l'audace de dédier à Charles-Quint, et de présenter à ce prince, en le priant de la prendre sous sa protection; Charles le lui promit, pourvu qu'il n'y eût rien contre la foi antique. La version ayant été examinée, l'auteur fut mis en prison, où il fut détenu pendant 15 mois. Il s'évada l'an 1545, parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, et se rendit à Genève, auprès de Calvin en 1552. On ne sait rien de lui au-delà de cette époque. Il a laissé une mauvaise *Histoire de l'état des Pays-Bas et de la religion d'Espagne*, Genève, in-8. Cette Histoire fait partie du *Martyrologe protestant*, imprimé en Allemagne. C'est l'histoire apologétique des calvinistes et luthériens, punis pour s'être arrogé le droit de dogmatiser, d'insulter les prêtres, d'exciter des troubles, etc.

EOBANUS Hessus (Elius) fut surnommé *Hessus*, parce qu'il naquit en 1488, sur les confins de la Hesse, sous un arbre au milieu des champs. Il professa les belles-lettres à Erfurt, à Nuremberg et à Marpurg, où le landgrave de Hesse l'avait appelé. Il mourut dans cette ville en 1540, à 52 ans, avec la réputation d'un bon poète, ennemi de la satire,

quoique versificateur, du mensonge et de la duplicité; mais ami du vin et de la crapule. Le cabaret était son Parnasse. On raconte qu'il terrassa un des plus hardis buveurs de l'Allemagne, qui lui avait fait défi de boire un seau de bière. Eobanus fut vainqueur, et le vaincu ayant fait de vains efforts pour épuiser le seau, tomba ivre-mort. Nous avons de ce poète buveur un grand nombre de *poésies*, les vers tombaient de sa plume. Il avait la facilité d'Ovide, avec moins d'esprit et moins d'imagination. Les principaux fruits de sa muse sont 1° des *Traductions* en vers latins de *Théocrite*, Bâle, 1531, in-8, et de l'*Iliade* d'Homère, Bâle, 1541, in-8. 2° Des *Elégies* dignes des siècles de la plus belle latinité. 3° Des *Sylves*, in-4. 4° Des *Bucoliques* estimées, Halle, 1539, in-8. 5° *Ipsius et amicorum Epistolæ*, in-fol. Ses poésies ont été publiées sous le titre de *Poematum farragines duæ*, à Halle en 1539, in-8, et à Francfort en 1564, dans le même format. Camérarius a écrit sa *Vie*, imprimée à Leipsick en 1696, in-8.

EON DE L'ÉTOILE, gentilhomme breton, homme sans lettres, mais d'une extravagance et d'une opiniâtreté telle qu'on en voit rarement. Ce fou se disait *le fils de Dieu, et le juge des vivans et des morts*, sur l'allusion grossière de son nom, avec le mot *eum* dans cette conclusion des exorcismes: *Per eum qui judicaturus est vivos et mortuos*. On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs, et que quelques-uns aient mieux aimé se laisser brûler, que de renoncer à leur délire. Il n'y a, comme dit Cicéron, aucun genre de folie, ou d'excès dont l'esprit humain ne soit capable. Eon fut pris et conduit au concile de Reims, assemblé par le pape Eugène III en 1158. Le pontife demanda à l'écervelé: « Qui es-tu? » Il lui répondit: « Celui qui doit venir juger les vivans » et les morts. » Comme il se servait, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le pape lui demanda ce que voulait dire ce bâton? « C'est ici un grand » mystère, répondit le fanatique. Tant » que ce bâton est dans la situation où » vous le voyez, les deux pointes tour- » nées vers le ciel, Dieu est en possession » des deux tiers du monde, et me laisse » maître de l'autre tiers. Mais si je tourne » les deux pointes vers la terre, alors » j'entre en possession des deux tiers du » monde, et je n'en laisse qu'un tiers à » Dieu. » Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut peu de temps après. Ceux d'entre les sectateurs d'Eon, qui demandèrent à rentrer dans l'église, furent reçus avec bonté; mais comme il paraissait que de telles extravagances soutenues avec tant de fureur, prouvaient quelque intervention de l'esprit séducteur, on les exorcisa comme des démoniaques.

* EON DE BEAUMONT (Charlotte-Geneviève-Timothée, ou Charles-Geneviève-Louis-Auguste-André-Timothée D'), l'un des personnages qui ont le plus vivement excité la curiosité publique vers la fin du 18e siècle, naquit à Tonnerre le 6 octobre 1728, d'un avocat conseiller du roi à Paris, fit ses études au collége Mazarin, fut reçu d'abord docteur en droit civil et en droit canon, ensuite avocat au parlement. Malgré ses succès dans le barreau, il changea de carrière. Le prince de Conti qui protégeait spécialement sa famille lui fit obtenir une mission diplomatique et secrète à Saint-Pétersbourg, où il prit les habits de femmes qu'il quitta à son retour en France pour reprendre les habits d'homme. Après avoir aplani dans ce voyage les voies de pacification, il fut envoyé une seconde fois en Russie, mais avec un caractère public. La prudence et l'activité de ses démarches ne laissèrent rien à désirer. Un traité définitif d'alliance entre la France et la Russie, et l'engagement de cette puissance de faire marcher, en faveur des cours de France et de Vienne, 80,000 Russes destinés à suivre les drapeaux prussiens en furent les heureux résultats. Il parvint même à faire disgracier et arrêter le grand chancelier Bestucheff, et à le faire remplacer par le comte Woronzow qui était dans les intérêts de la

France. A son retour, brûlant du désir de se distinguer dans la carrière des armes, il obtint la permission d'aller rejoindre l'armée française en Allemagne, et il fit la campagne de 1761 avec le titre de capitaine de dragons et comme aide-de-camp du maréchal de Broglie; il se distingua à Hoxter, Ultrop, Eimbeck, et surtout à Osterwick, où avec 80 dragons il força un bataillon prussien de 800 hommes de mettre bas les armes. La paix de 1762 le fit rentrer dans la carrière politique. Il fut envoyé à Londres avec le duc de Nivernois en qualité de secrétaire d'ambassade, et nommé ensuite ministre plénipotentiaire. Louis XV lui accorda la croix de Saint Louis. Peu de temps après de sourdes menées de la part de ses ennemis le firent rappeler; mais pour le consoler de sa disgrâce, le roi satisfait de ses services lui accorda une pension de 12,000 francs. Le chevalier d'Eon resta en Angleterre, et quoique sans caractère politique, il s'occupa continuellement de tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de sa patrie. Pendant ce temps des paris énormes avaient lieu à Londres sur son sexe. Il y eut même, à la demande d'un des joueurs, un jugement rendu qui prononça d'après la déposition de plusieurs témoins et du chevalier lui-même qu'il était une véritable femme. Dans un voyage qu'il fit en France, Louis XV lui enjoignit de prendre les habits de son sexe, et il parut dans dans le monde sous le titre de *chevalière d'Eon*. Privé pendant la révolution de sa pension, il tira quelques ressources de son habileté dans l'escrime, en faisant publiquement assaut avec le fameux Saint-George; mais l'âge et les infirmités ayant exercé sur lui leurs ravages, des amis généreux vinrent à son secours, et rendirent ses derniers momens moins pénibles. Il mourut le 21 mai 1810. Son corps fut ouvert en présence de Père Elisée, premier chirurgien de Louis XVIII, et il fut déclaré qu'il appartenait au sexe masculin. On a cherché inutilement à connaître les raisons politiques qui ont pu forcer un homme, un militaire, un chevalier de Saint Louis à prendre des habits de femme. Ses ouvrages ont été recueillis en 1775 en 13 vol. in-8, sous le titre de *Loisirs du chevalier d'Eon*. Ils ont la plupart pour objet des matières d'administration et de politique, et annoncent un observateur intelligent. Ses observations et ses recherches sur les lois, le commerce, le gouvernement de la Russie et de l'Angleterre sont d'autant plus curieuses qu'elles ont été faites sur les lieux, et qu'il ne s'est jamais permis de trahir la vérité. Si son style manque quelquefois de noblesse et de correction, il est du moins constamment simple, plein de clarté, et quelquefois semé de traits vifs et énergiques. Il a paru un *catalogue* des *livres rares et manuscrits précieux du cabinet de la chevalière d'Eon*, anglais et français, Londres, 1791, in-8. On trouve en tête un *exposé historique* assez curieux. M. de la Fortelle a publié à Paris en 1779 in-8, la *Vie militaire, politique et privée de demoiselle Charles-Geneviève-Louise-Auguste-André-Timothée Eon, ou d'Eon de Beaumont écuyer, chevalier, ci-devant docteur en droit, avocat, censeur royal, envoyé en Russie;* etc. Une seconde édition, donnée la même année, est précédée d'une épître de Dorat à l'héroïne.

EPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'Alexandre Sévère, assassina le célèbre jurisconsulte Ulpien, l'an de J. C. 226. L'empereur fut extrêmement irrité de cet attentat; mais il ne put faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya Epagathe en Egypte, pour y être gouverneur; et peu de temps après il lui commanda d'aller en Candie, où il le fit tuer par des gens qui lui étaient affidés.

EPAMINONDAS, capitaine thébain, d'une famille distinguée, descendant des anciens rois de Béotie, porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens, alliés des Thébains, et lia une amitié étroite avec Pélopidas, qu'il défendit courageusement dans un combat. Pélopidas délivra, par le conseil de son ami, Thèbes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. Epaminondas, élu général des Thébains, gagna l'an 371 avant J. C. la célèbre bataille de Leuctres

dans la Béotie. Les Lacédémoniens y perdirent leurs meilleures troupes et leur roi Cléombrote. Pour conserver la supériorité que Thèbes venait d'acquérir par ses succès sur Lacédémone, Epaminondas entra dans la Laconie, à la tête de 50 mille combattans, soumit la plupart des villes du Péloponèse, les traita plutôt en alliées qu'en ennemies. Il fit rétablir les murs de Messène, et fut long-temps l'objet de la haine et de la colère de Lacédémone. C'était encore un ennemi implacable qu'il lui donnait. Par une de ces humeurs bizarres qui font la seule règle de la multitude et des cohues démocratiques, Epaminondas, après avoir servi sa patrie, fut traité en criminel d'état. Une loi de Thèbes défendait de garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avait violé cette loi, mais c'était pour donner la victoire à ses concitoyens. Les juges allaient le condamner à mort, lorsqu'il demanda qu'on mît sur son tombeau, « qu'il avait perdu la vie pour avoir » sauvé la république. » Ce reproche fit changer de résolution aux Thébains; ils lui rendirent l'autorité. Il en fit usage en portant ses armes en Thessalie, et il y fut vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens et ceux de Mantinée, les Thébains volèrent au secours des premiers; il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée, à la vue même de cette ville. Le général thébain s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur, reçut un coup mortel dans la poitrine, l'an 363 avant J. C. Ses amis regrettant qu'il ne laissât pas d'enfans : « Vous vous trompez, leur répondit-il, je » laisse dans les batailles de Leuctres et » de Mantinée, deux filles qui me feront » vivre toujours. » Telle était la courte philosophie des sages de l'antiquité! Après un peu de bruit pour des victoires d'un effet momentané, et qui n'aboutissaient qu'à changer une tyrannie contre une autre, ils plaçaient dans une gloire passagère toutes leurs espérances et toutes leurs consolations. (Voyez sur Epaminondas les *vies de Pélopidas, d'Agésilas, Œuvres morales* de Plutarque qui avait aussi écrit la vie d'Epaminondas; mais elle est perdue : voyez aussi Cornélius Népos, Xénophon, Diodore de Sicile, Justin, Polybe : parmi les modernes, on peut consulter l'abbé Gédoyn, tom. XIII *des Mémoires de l'académie des Inscriptions*, le *Voyage du jeune Anacharsis*, *l'Histoire de la Grèce* de M. Mitford. tom. VI. chap. 26 et 28.)

EPAPHRODITE, apôtre ou évêque de Philippes en Macédoine. Les fidèles de cette ville ayant appris que saint Paul était détenu prisonnier à Rome, envoyèrent Epaphrodite pour lui porter de l'argent, et l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zèle, et tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri, saint Paul le renvoya avec une lettre pour les fidèles de Philippes, remplie de témoignages d'amitié pour eux et pour Epaphrodite, l'an 62 de Jésus-Christ.

EPAPHRODITE, maître d'Epictète. *Voyez* ce mot.

EPAPHUS. *Voyez* PHAÉTON.

EPÉE (l'abbé DE L') est né à Versailles le 25 novembre 1712 d'un père architecte. Il s'est rendu célèbre par ses travaux en faveur des sourds et muets de naissance. Son assiduité et sa patience, autant que ses talens, ont donné à ses peines un succès mérité, dont la gloire eût été plus pure encore, s'il avait dédaigné les liaisons avec un parti qui a toujours mis les bonnes œuvres en ostentation, quoique personnellement il fût simple et modeste. L'abbé de L'Epée donne lui-même une idée juste, claire et précise de sa méthode dans son *Institution des sourds et des muets* (voyez le *Journal hist. et litt.*, du 15 septembre 1776, page 81) : ouvrage écrit avec sentiment, et qui n'a pas le ton de sécheresse et de didacticisme que le titre semble annoncer. Il y a à la fin une belle petite oraison latine, prononcée par un de ses élèves et terminée par ce passage de la Sagesse : *Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas* (Sap. 10). Ce livre a été réimprimé en 1784 sous ce titre : la *Véritable manière d'instruire les sourds et muets, confirmée par une longue expérience*, Paris, 1784, in-12.

On connaît le différend qui s'est élevé entre l'abbé de L'Epée et l'abbé Deschamps, qui dans son *Cours élémentaire d'éducation*, regarde l'inspection des mouvemens de la langue comme le moyen principal de l'instruction des sourds et muets; tandis que le premier, et son défenseur M. Desloges, regardent l'usage de signes naturels et méthodiques, comme tenant la place la plus importante dans cette instruction. Peut-être n'est-ce qu'une dispute de mots ou une manière de raisonner, qui tient plus à la spéculation qu'à la pratique (voyez le *Journal hist. et litt.*, 1er octobre 1780, page 182). Si l'on considère les élèves comme *sourds*, le moyen direct et principal d'instruction, ce sont sans doute les signes; mais ce sera l'articulation et les mouvemens de la langue, si on les considère comme *muets*. Quoi qu'il en soit, l'art de faire parler les sourds et muets, plus exercé aujourd'hui et perfectionné, n'est cependant pas neuf; nous le tenons, comme tous les autres, des hommes plus instruits et moins bruyans que nous, qui nous ont laissé le fruit de leurs observations. Il y a bien des années que M. Péreire a fait à Paris les plus heureux essais en faveur des muets. En 1771 il présenta au roi de Suède qui se trouvait dans cette capitale, trois muets qui parlèrent devant ce prince. Il reçut une pension du gouvernement, et lorsque l'abbé de L'Epée commença à faire du bruit, Péreire écrivit à l'abbé Fontenai une lettre où il revendiquait sa découverte. Nous avons une dissertation latine de Jean Conrard Amman, *sur la parole*, imprimée à Amsterdam en 1700, qui présente les détails les plus curieux, résultat d'une longue et pénible expérience : on en voit une traduction française à la fin de l'ouvrage de M. Deschamps. Le même auteur nous a donné le *Surdus loquens* (le sourd parlant), imprimé à Harlem en 1692. Long-temps avant le médecin Amman, Jean Wallis avait exercé avec beaucoup de succès l'art de faire parler les sourds et muets, qu'un religieux, nommé Ponce, avait déjà fait connaître en Espagne. Le Père Gaspard Schott a écrit des choses intéressantes sur le même objet, et M. Mercier dans la notice de ses ouvrages, lui fait honneur de la découverte. L'abbé de L'Epée est mort à Paris, le 23 septembre 1789. M. Papillon du Rivet, dans sa belle épître au comte de Falkenstein, a célébré son talent par les vers suivans :

A des signes dont l'éloquence
Supplée au langage des sons,
Les muets, les sourds de naissance,
Sont exercés par ses leçons;
Du destin réparant l'injure,
Il les console de ses torts,
Et remplace en eux les ressorts
Que leur refusa la nature.

« Il ne rendait pas, dit un auteur exact » dans son langage, les oreilles aux sourds, » la parole aux muets; mais il leur pro- » curait la faculté de se parler sans le mi- » nistère de la langue, et de s'entendre » sans le secours de l'oreille. Encore même » est-il vrai de dire en quelque sens, qu'il » leur donnait la parole; car plusieurs » prononçaient des mots et des phrases » entières. Ils parlaient d'une manière » désagréable; on voyait bien que Dieu » n'avait pas délié leur langue, mais ils » parlaient; ils vous répondaient même, » pourvu qu'ils eussent vu et distingué » le mouvement de vos lèvres, car ils » n'entendaient pas le son de vos paro- » les. » L'abbé Fauchet a fait son *Oraison funèbre*, et n'a point hésité à exalter son opposition aux décrets de l'Eglise, comme le premier titre de sa gloire et le fruit de son courage; mais les écrivains catholiques en ont autrement jugé. « Que la » patrie, dit l'un d'eux, paie à l'institu- » teur des sourds et muets, le tribut des » éloges les plus mérités, notre voix s'u- » nira à la sienne; mais qu'un panégy- » riste imprudent, brouillant tout, con- » fondant toutes les idées, veuille nous » faire voir un appelant, un réfractaire, » comme un *prêtre modeste et courageux*, » l'intérêt de la foi l'emportera sur celui » d'un particulier. Ce prêtre (on a la mal- » adresse de nous l'apprendre) résista » jusqu'à la mort aux décrets dogmatiques » du saint Siége. Il résista, tandis que » toute l'Eglise était soumise; il résista, » en défendant un livre et des erreurs » que le pape, et avec lui l'Eglise disper-

» sée, frappaient de l'anathème. Si c'est » là le courage de la liberté dans les idées » religieuses, si c'est là le courage qui » fait les grands aux yeux de la religion, » qu'est-ce donc que la docilité et la simplicité dans la foi? qu'est-ce donc que » la soumission aux leçons des pasteurs » et des apôtres, si souvent recommandée » dans nos livres saints? Si c'est-là le » courage de la vérité, quel sera donc » celui de la révolte, de l'opiniâtreté contre cette Eglise et ses pasteurs, dont il » nous est dit : *Celui qui vous écoute* » *m'écoute; celui qui vous méprise, me* » *méprise.* » (Il a eu pour successeur l'abbé Sicard : cet établissement depuis la mort de cet ecclésiastique était dans un état de dépérissement qui aurait amené sa ruine, lorsque l'administration de cet asile des malheureux sourds-muets a nommé en 1831 pour le diriger, le vertueux et estimable M. Desiré Ordinaire, ancien recteur de l'académie de Strasbourg dont le talent s'était essayé avec succès, pour cet enseignement, dans la maison des sourds-muets de Besançon, et dont les vertus chrétiennes et philanthropiques sont depuis long-temps de véritables passions. On trouve une courte *Notice* sur l'abbé de l'Epée dans le 57e volume de *l'Ami de la religion et du roi*, et dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 15 mai 1790.)

EPERNON. *Voyez* VALETTE.

EPHESTION, ami et confident d'Alexandre le Grand, mort à Ecbatane en Médie, l'an 325 avant J. C., fut pleuré par ce héros. Ephestion, suivant l'expression de ce prince, « aimait Alexan- » dre, au lieu que Cratérus aimait le roi. » Le conquérant donna des marques de la plus vive douleur, et même d'une douleur cruelle et insensée. Il interrompit les jeux, il fit mourir en croix le médecin qui l'avait soigné dans sa dernière maladie. On a parlé diversement du genre d'amour qu'il avait eu pour ce courtisan; mais l'atrocité des regrets fait assez voir que c'était un amour absurde. En tout cas il n'y aura pas de jugement téméraire de croire que le conquérant ne mit pas plus de sagesse dans cet attachement, que dans celui qu'il eut pour l'eunuque Bagoas.

EPHORE, orateur et historien de Cumes en Ionie, vers l'an 352 avant J. C., fut disciple d'Isocrate. Il composa par son conseil une *Histoire*, dont quelques anciens ont fait l'éloge, et dont d'autres, parmi lesquels Dion, Chrysostôme, Suidas, etc., ont parlé d'une manière peu avantageuse. Il paraît qu'il était imbu de certains principes qui influaient beaucoup sur sa narration. — Il ne faut pas le confondre avec un autre EPHORE qui a écrit une *Histoire de l'empereur Gallien* en 27 livres.

EPHRAIM, 2e fils du patriarche Joseph et d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Egypte vers l'an 1710 avant J. C. Jacob étant sur le point de mourir, Joseph lui mena ses deux fils, Ephraïm et Manassès; le saint patriarche les adopta et leur donna sa bénédiction, en disant que « Manassès serait chef d'un peuple, » mais que son frère serait plus grand » que lui, et que sa postérité serait la » plénitude des nations; » et mettant par une action prophétique, la main droite sur Ephraïm, le cadet, et la gauche sur Manassès. Ephraïm eut plusieurs enfans en Egypte, qui se multiplièrent tellement, qu'au sortir de ce pays, ils étaient au nombre de 40,500 hommes capables de porter les armes. Après qu'ils furent entrés dans la Terre-Promise, Josué, qui était de leur tribu, les plaça entre la Méditerranée au couchant et le Jourdain à l'orient. Cette tribu devint en effet, selon la prophétie de Jacob, beaucoup plus nombreuse que celle de Manassès.

EPHREM (Saint), diacre d'Edesse, fils d'un laboureur de Nicibe, s'adonna dans sa jeunesse à tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égaremens et se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiqua toutes les austérités, mortifiant son corps par les jeûnes et les veilles. Une prostituée vint tenter l'homme de Dieu. Ephrem lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait, pourvu qu'elle le suivît; mais cette malheureuse, voyant que le saint la menait dans une place publique, lui dit qu'elle rougirait de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : Tu

» as honte de pécher devant les hommes, » et tu n'as pas honte de pécher devant » Dieu, qui voit tout et qui connaît tout. » Ces paroles touchèrent la prostituée, et dès lors elle résolut de se sanctifier. Ephrem ne resta pas toujours dans sa solitude. Il alla à Edesse, où il fut élevé au diaconat. La consécration de l'ordination anima son zèle, et ce zèle le rendit orateur. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avait ignoré. Le clergé, les monastères le choisirent pour leur guide, et les pauvres pour leur père. Il sortit de sa retraite, dans un temps de famine, pour les faire soulager. Il retourna enfin dans son désert, où il mourut vers l'an 379. Saint Ephrem avait composé plusieurs *ouvrages* en syriaque pour l'instruction des infidèles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques. Ils furent presque tous traduits en grec de son vivant. Il écrivit avec force contre les erreurs de Sabellius, d'Arius, d'Apollinaire et des Manichéens. On a une très belle édition en latin, grec et syriaque, de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, en 6 vol. in-folio, publiés à Rome depuis 1732 jusqu'en 1746, sous les auspices du cardinal Quirini, par les soins de M. Assémani, sous-bibliothécaire du Vatican. L'illustre cardinal l'avait chargé de cette entreprise, dont l'exécution a satisfait le public savant. Cette édition est enrichie de prolégomènes, de préfaces, de notes. Les ouvrages de piété de saint Ephrem ont été traduits en français, par M. l'abbé Le Merre, Paris, 1744, 2 vol. in-12. Ses écrits tirent leur principale force du génie et des figures propres aux langues orientales. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'y a rien d'étudié, et que toutes les paroles ne sont que les effusions impétueuses d'une âme qui s'épanche; on y remarque partout le langage d'un cœur pénétré d'amour, de confiance, de componction, d'humilité, et de toutes les autres vertus. L'auteur s'y est peint tel qu'il était. Il y paraît uniquement occupé des grandes vérités du salut. Sans cesse il s'humilie sous la main toute-puissante d'un Dieu infiniment saint et terrible dans sa justice; la présence divine lui inspire une frayeur respectueuse; le souvenir du jugement dernier augmente sa ferveur, le porte à pratiquer et à prêcher les austérités de la pénitence, et l'anime à travailler de toutes ses forces pour se préparer un trésor de mérites. Ses paroles impriment dans les âmes les sentimens dont elles sont l'image: elles y portent tout à la fois la lumière et la conviction. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur passagère, c'est une flamme qui dévore et détruit toutes les affections terrestres, qui transforme l'âme en elle-même, et qui continue de brûler, sans rien perdre de son activité. « Quel est » l'orgueilleux, dit saint Grégoire de » Nysse, qui ne deviendrait le plus hum- » ble des hommes, en lisant ses discours » sur l'humilité? Qui ne serait enflammé » d'un feu divin, en lisant son traité de » la charité? Qui ne désirerait d'être » chaste de cœur et d'esprit, en lisant » les éloges qu'il donne à la chasteté? » Saint Ephrem fut en relation avec les personnages les plus illustres de son temps, avec saint Grégoire de Nysse, saint Basile, Théodoret. Le premier l'appelle *le docteur de l'univers*; le dernier, *la lyre du Saint-Esprit*.

EPHREM, patriarche d'Antioche, souscrivit à l'édit de Justinien contre Origène, et à la condamnation des Trois Chapitres, écrivit plusieurs *ouvrages* pour la défense du concile de Chalcédoine, de Saint Cyrille et de saint Léo, dont Photius nous a conservé des extraits. Il mourut vers l'an 546.

*EPICHARIS, affranchie et courtisane romaine, accusée d'avoir conspiré avec Pison contre Néron, avait ranimé plus d'une fois le courage des conjurés. Livrée par Volusius Proculus, tribun de la flotte de Misène, elle souffrit les plus horribles tourmens, et refusa constamment de découvrir ses complices. Le lendemain, comme on la menait pour l'appliquer une seconde fois à la torture, craignant de ne pouvoir la supporter et de donner quelques marques de faiblesse, elle s'é-

trangla avec sa ceinture : cette action courageuse a fourni à M. le marquis Ximenes le sujet d'une tragédie d'*Epicharis* qu'il a fait représenter en 1753, et à Legouvé celle *d'Epicharis et Néron* qui a obtenu quelque succès (1800).

EPICHARME, poète et philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse. Il fit représenter en cette ville un grand nombre de *pièces*, que Plaute imita dans la suite. Il avait aussi composé plusieurs *traités* de philosophie et de médecine, dont Platon sut profiter. Aristote et Pline lui attribuent l'invention des deux lettres grecques Θ et X. Il vivait vers l'an 440 avant J. C., et mourut âgé de 90 ans. Il disait que *les dieux nous vendent tous les biens pour du travail*, ce qu'un poète a rendu d'une manière plus simple :

. . . . . Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.

EPICTÈTE, philosophe stoïcien d'Hiérapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictète fut compris dans la proscription; mais il revint ensuite, se fit un nom distingué, et mourut sous Marc-Aurèle, dans un âge fort avancé. Arrien, son disciple, publia 4 *livres de Discours*, qu'il avait entendu prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchyridion* ou de *Manuel*. « Quelques auteurs, dit M. Formey, par un zèle peu » judicieux, ont voulu trouver dans ce livre la morale du christianisme. On est » surpris de voir combien le savant Dacier » (*voyez* ce mot) s'est donné de peine » pour cela, et qu'il n'ait pas senti la » différence extrême qui se trouve entre » ces deux philosophies, quoique la pratique en paraisse au premier coup » d'œil la même. Aveuglé à ce point, il » n'a cherché qu'à donner un sens chrétien à tout ce qu'il a traduit. » Il est bien vrai qu'ayant vécu 94 ans après J. C., et les Evangiles étant déjà répandus par toute la terre, Epictète les a connus et en a fait usage; mais il n'en est pas moins certain que toute la base, l'âme et le but de sa morale n'ont rien de commun avec l'Evangile. « Dacier, continue » M. Formey, n'est pas le premier qui » soit tombé dans cette erreur. Nous » avons une vieille paraphrase d'Epictète » attribuée à un moine grec, dans laquelle on trouve l'Evangile et Epictète » également défigurés. Un jésuite (le Père » Mourgues), homme de plus d'esprit, a » mieux senti la différence des deux philosophies. Le rapport qui se trouve entre les mœurs extérieures du stoïcien » et du chrétien, a pu faire prendre le » change à ceux qui n'ont pas considéré » les choses avec assez d'attention ou » avec la justesse nécessaire; mais au » fond, il n'y a rien qui admette si peu » de conciliation, et la morale d'Epicure » n'est pas plus contraire à la morale de » l'Evangile que celle de Zénon. Cela n'a » pas besoin d'autres preuves que l'exposition du système stoïcien. La somme du » premier se réduit à ceci : *Ne pense qu'à » toi ; ne sacrifie tout qu'à ton repos.* La » morale du chrétien se réduit à ces deux » préceptes: Aime *Dieu de tout ton cœur; » aime les hommes comme toi-même.* » Un auteur qui apprécie également bien la morale de Zénon et d'Epictète, a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous serions tentés d'y chercher. » Toutes les ressources, dit-il, qu'ils nous » offrent dans les événemens qui ne dépendent pas de nous, sont prises ou de » la nécessité des choses, si peu consolantes en elle-même, ou de cette fierté » stoïque, par laquelle le sage s'enveloppe dans sa propre vertu, et se regarde comme inaccessible aux coups » du sort; vertu et fierté de l'âme qui ne » sait que concentrer les peines au dedans, et ne les rend souvent que plus » sensibles. » Malgré l'enthousiasme avec lequel des gens superficiels ont parlé d'Epictète, ce n'était dans la réalité qu'un sage imaginaire et chimérique un philosophe fier et orgueilleux, qui, dans la disgrace, affectait un air de constance et d'intrépidité, sous lequel il cachait sa sensibilité. Son maître Epaphrodite, lui ayant donné, dans un moment de colère, un grand coup de bâton sur la jambe,

Epictète lui répondit froidement : *Si vous frappez ainsi, vous la romprez.* Cette réponse, d'une philosophie déplacée, irrita d'avantage Epaphrodite, qui le frappant plus rudement, lui rompit en effet la jambe ; mais lui, sans s'émouvoir, lui répliqua : *Ne vous l'avais-je pas dit que vous me la rompriez ?* L'épicurien Celse, qui trouve dans cette disposition d'esprit quelque chose de sublime (quoiqu'elle ne soit qu'une grandeur d'âme fausse et apparente, un dépit secret et malicieux, exprimé de façon à attiser la colère de celui qu'on voulait morguer par cette froideur factice), demande *si le Dieu des chrétiens a jamais dit des choses aussi belles ?* Origène répond à cela d'une manière non moins solide qu'ingénieuse : *Notre Dieu*, dit-il, *n'a prononcé aucune parole ; ce qui est bien plus merveilleux et bien plus estimable que ce qu'a dit Epictète, qui par le silence aurait conservé sa jambe.* Le suicide, suivant les principes de ce philosophe, est une vertu ; aussi Caton est un de ses plus grands héros. Wolf a eu raison de condamner la lecture de cet auteur, qui inspire un certain stoïcisme propre à rendre l'homme insensible envers le prochain, et inflexible à ses prières. Le célèbre J. B. Rousseau n'en a pas parlé d'une manière plus favorable :

En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême ;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère :
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère ;
Et dans tous ces beaux discours,
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnaissez toujours
L'Esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le xénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme :
Pardon. Mais en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devait ce témoignage.
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

Les meilleures éditions d'*Epictète* sont celles de Leyde, 1670, in-24 et in-8, *cum notis variorum* ; d'Utrecht, 1711, in-4 ; de Londres, 1739, et 1741, en 2 vol. in-4. Le Père Mourgues, l'abbé de Bellegarde, Dacier, Lefebvre de Villebrune, Naigeon, Debure saint Fauxbin (1784, 2 vol in-18) et plusieurs autres écrivains, en ont donné des traductions françaises. *Voyez* MOURGUES. Le *Manuel d'Epictète* a aussi été trad. en allemand, en espagnol, en portugais, en anglais, en italien, etc.

EPICURE naquit à Gargetium dans l'Attique, l'an 342 avant J. C., de parens obscurs. La mère du philosophe était une de ces femmes qui couraient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondait dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12 à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisait, lui ayant récité ce vers d'Hésiode : *Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.* — *Eh ! qui le produisit*, lui demanda Epicure, *puisqu'il était le premier ?* — *Je n'en sais rien*, dit le grammairien, *il n'y a que les philosophes qui le sachent.* — *Je vais donc chez eux pour m'instruire*, repartit l'enfant, et dès lors il cultiva la philosophie ; mais il n'y trouva jamais les éclaircissemens qu'il y cherchait ; il se perdit au contraire dans toutes les absurdités du matérialisme, dans l'extravagant système des atomes et du hasard imaginé par Leucippe et Démocrite. Après avoir parcouru différens pays, Epicure se fixa à Athènes. Il érigea une école dans un beau jardin, où il philosophait avec ses amis et ses disciples. On venait à lui de toutes les villes de l'Asie et de la Grèce. Sa doctrine était que, *le bonheur de l'homme est dans la volupté ;* et l'on conçoit assez qu'une telle doctrine attire les auditeurs et multiplie les disciples. Il est bien vrai que quelques critiques, et la plupart des beaux-esprits modernes, prétendent justifier Epicure, et donner au mot *volupté*, un sens qu'il n'eut jamais ; mais les vrais savans ont toujours regardé cette justification comme une chimère, et comme un vain sophisme accrédité chez des hommes intéressés à ne point avouer l'infamie de leur maître. On convient qu'Epicure a

parlé beaucoup de vertu ; mais sa *vertu*, c'est la *volupté* : et en cela il est très raisonnable et très conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matière d'une jouissance agréable, est matière de vertu dans le système de l'athée ; la raison en persuade et en autorise l'acquisition ; ce serait folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac en réfutant Lucrèce, le plus élégant interprète de la doctrine Epicurienne, a mis au grand jour la nature de cette vertu prétendue ; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citera-t-on toujours ce passage de Cicéron : *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur*, et n'ajoutera-t-on jamais le reste : *nec cum virtute nisi jucundè ?* Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par volupté épicurienne la volupté des sens (*De Finib. l.* 3, *n.* 46). Ceux qui entendent le plaisir de l'âme n'ont pas lu les premiers vers de Lucrèce, disciple et interprète d'Epicure :

Æneadum genitrix, divumque hominumque voluptas.

Est-ce que Vénus présidait aux plaisirs de l'esprit ? « Quoi, disait Cicéron, je ne » sais point ce que c'est que ἡδος en grec, » et *voluptas* en latin ? Quiconque veut » être épicurien, l'est en deux jours ; et » je serai le seul qui ne pourrai y rien » comprendre ! Vous dites vous-même » qu'il ne faut point de lettres pour de- » venir philosophe (il parle à un épicu- » rien) ; en vérité quoique je sois natu- » rellement assez modéré dans la dispute, » je l'avoue, j'ai peine à me contenir. » En effet, pourquoi Cicéron n'aurait-il pas compris ce que les épicuriens, la plupart fort bornés et incapables d'entrer dans des discussions fines, comprenaient dès le premier mot ? Epicure parle d'une volupté dont tout animal en naissant a la connaissance par le sentiment seul. « Pourquoi tergiverser, dit encore Cicé- » ron en apostrophant ce philosophe, » sont-ce vos paroles ou non ? voici, voici » ce que vous dites dans le livre qui con- » tient votre doctrine sur cette matière : » *Je déclare*, dites-vous, *que je ne recon-* » *nais aucun autre bien que celui que l'on* » *goûte par les saveurs et par les sons* » *agréables, par la beauté des objets* » *sur lesquels tombent nos regards, et par* » *les impressions sensibles que l'homme* » *reçoit dans toute sa personne ; et afin* » *qu'on ne dise pas que c'est la joie de* » *l'âme qui constitue ce bonheur, je dé-* » *clare que je ne conçois de joie dans* » *l'âme que quand elle voit arriver ces* » *biens dont je viens de parler, etc.* Est- » ce que je mens ? est-ce que j'invente ? » Qu'on me réfute ; je ne demande, je » ne cherche en tout que la vérité. » Après tout, si les épicuriens entendaient par le mot de *volupté*, autre chose que ce qu'on entend ordinairement, ils n'étaient guere habiles d'aller employer, dans un pays où ils avaient tant de rivaux et d'ennemis, une expression dont le sens, au moins équivoque, pouvait donner prise à la calomnie. « Qui les obli- » geait, s'ils avaient des idées pures et » exemptes de tout reproche, de présen- » ter la vertu sous l'habit d'une courtisane » décriée ? » *Quid enim necesse tanquam meretricem in matronarum cœtum, sic voluptatem in virtutum concilium abducere ? invidiosum nomen est et infamiæ subjectum...* Les mœurs d'Epicure étaient parfaitement conformes à sa doctrine ; il a vécu en digne chef de cette classe d'hommes qu'Horace appelle *Epicuri de grege porcos*. Voltaire et les encyclopédistes veulent absolument qu'Epicure ait été un homme de bien. Ceux-ci disent » qu'il reçut dans ses jardins plusieurs » femmes célèbres. Léontine, maîtresse » de Métrodure ; Philénide, une des plus » honnêtes femmes d'Athènes : Nécidie, » Hérotie, Hédie, Marmarie, Boidie, » Phédrie. » Or, toutes ces femmes *célébres* et *honnêtes* étaient des femmes perdues de réputation, suivant Diogène Laërce et les anciens écrivains. Il faut compter extrêmement sur l'ignorance de ses lecteurs, pour leur présenter Philénide ou Philénis, pour *une des plus honnêtes femmes d'Athènes* ; il ne reste plus qu'à leur faire croire que Messaline était *une des plus honnêtes femmes de Rome*.

Philénis était plus coupable que Messaline : non contente d'avoir corrompu la jeunesse de son temps, elle voulut encore corrompre la jeunesse des siècles futurs, par un livre abominable qu'elle composa (*voy.* les Adages de Junius sur ces mots : *Philaidinis commentarii*, et la remarque P de l'art. *Hélène* dans le Dict. de Bayle); On ne peut lire saint Clément d'Alexandrie, Lucien, Martial, Athénée, Suidas, Giraldi, etc., sans avoir le nom de *Philénis* en exécration. Si MM. les encyclopédistes avaient seulement ouvert les Dictionnaires de Gouldman, d'Etienne, d'Hoffman, etc., ils auraient trouvé le nom de *Philénis* suivi d'une épithète infâme; et Diogène Laërce donne la même épithète à Nécidie, à Hérotie, et aux autres compagnes de Philénis. Epicure était aussi débauché que les femmes qu'il fréquentait. « Quand » je le voudrais, dit Plutarque, il me se» rait impossible de passer par-dessus » et l'impudence et l'impertinence de » cet homme, dont les appétits volup» tueux requéraient des viandes ex» quises, des vins délicieux, des sen» teurs délicates, et par-dessus tout » cela encore, de jeunes femmes, comme » une Léontium, une Boidion, une » Hédia, une Nicédion, qu'il entrete» nait et nourrissait. » On n'ose rapporter ce qu'ajoute Plutarque des affreux débordemens d'Epicure avec son familier Poliénus et une courtisane native de la ville de Cysique (*voyez* Plutarque dans le traité, *Qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, et l'article *Léontium* du Dictionnaire de Bayle). Epicure mourut à l'âge de 72 ans, l'an 270 avant J. C., d'une rétention d'urine, ou plutôt d'un accident occasioné par de longues et d'effrénées débauches. Gassendi a fait l'apologie de sa morale spéculative et de sa morale pratique, dans un *Recueil sur sa vie et ses écrits*, la Haye, 1656, in-8. M. l'abbé Batteux l'a bien réfuté dans sa *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, in-4, 1758. Comberland et Fabricius ont aussi rendu à ce patriarche des impies et des libertins, toute la justice qu'il mérite.

EPIMÉNIDES de Gnosse, dans la Crète, passe pour le 7e sage de la Grèce dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il cultiva à la fois la poésie et la philosophie. Il faisait accroire au peuple qu'il était en commerc avec les dieux. On l'appela à Athènes pour conjurer la peste, qu'il chassa avec des eaux lustrales, selon les uns; et selon d'autres avec des eaux tirées des simples; ou plutôt qu'il ne chassa d'aucune façon, à ce que pensent les gens qui apprécient le mieux les merveilles de l'antiquité. (On assure qu'il réunit un troupeau de moutons auquel il donna la liberté : mais des prêtres devaient les suivre et les immoler dans le lieu où chacun de ces animaux s'arrêterait : là on élevait un autel au Dieu de l'endroit, et comme il arriva que l'on ne connaissait pas toujours cette divinité, le sacrificateur fit mettre sur la pierre *Deo ignoto*. On dit que c'est une de ces pierres à laquelle fit allusion S. Paul en passant à Athènes.) On dit aussi qu'Epiménides s'endormit 27 ans dans une caverne, et qu'après en être sorti, il ne fut reconnu de personne et ne reconnaissait plus lui-même personne. De retour en Crète, il composa plusieurs ouvrages en vers, et mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 598 avant J. C. S. Paul, dans son épître à Tite, a cité le vers où ce poète fait des Crétois, ses compatriotes, ce portrait peu flatteur : *Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri.* — Diogène Laërce parle de trois autres EPIMÉNIDES, dont l'un composa l'*Histoire de Rhodes* en langue dorique.

* EPINAY (Mme Louise-Florence-Pétronille DE LA LIVE D'), est plus connue par ses liaisons avec J. J. Rousseau, Grimm, l'abbé Galiani, etc. que par ses propres écrits. On lui doit cependant un ouvrage estimable, qu'elle composa dans les dernières années de sa vie, pour sa petite-fille, Mlle de Belzunce (depuis Mme de Breuil). Ce livre, intitulé les *Conversations d'Emilie*, 2 volumes in-12, a été très souvent réimprimé, et fut couronné par l'académie française en 1783, comme le meilleur ouvrage qui ait paru

dans cette année. En effet, il est écrit dans un excellent esprit ; les principes y sont présentés d'une manière nette et simple, et il renferme tout ce qu'il est utile d'enseigner en morale à un enfant jusqu'à 12 ans. *On y trouve*, dit Laharpe, *des mots fins et naïfs, et des choses attendrissantes.* Mme d'Epinay était née à Paris vers 1725; elle épousa vers 1750 le fermier général dont elle porte le nom. Ce fut quelques années après ce mariage qu'elle connut le philosophe de Genève et fit bâtir pour lui près de Montmorency la petite maison connue sous le nom de l'Ermitage et qui est devenue depuis la propriété de Grétry. Elle mourut au mois d'avril 1783. On a publié, long-temps après sa mort, *Mémoire et correspondance de madame d'Epinay*, 3 vol. in-8. Ces mémoires, destinés à détruire les fâcheuses impressions données par Rousseau dans la seconde partie de ses Confessions contre cette dame, ne la justifient guère. La correspondance adressée à Grimm, Duclos, J. J. Rousseau, Saint-Lambert, Diderot, ne donne pas une meilleure idée de ses principes. Mais l'ouvrage qui lui fait le plus de tort, est la *Correspondance de l'abbé Galiani avec madame d'Epinay*, publiée en 1818 en 2 vol in-8. Cette correspondance est non-seulement répréhensible sous le rapport de la religion, mais elle révolte par le cynisme de l'auteur. Il est poussé à un point qui indigne en même temps qu'il dégoûte. On a peine à concevoir comment un ecclésiastique pouvait se permettre un pareil ton, et comment une femme pouvait le souffrir. Quelle idée doit-on se former d'une société où l'on n'observait pas même les règles de la décence la plus commune, et où le langage le plus grossier était devenu familier et habituel. Il est donc vrai qu'on avait secoué toute sorte de frein dans ces coteries philosophiques, et qu'on y affichait le mépris de la pudeur comme de la religion. Les mémoires de Mme d'Epinay ont donné lieu à la publication des pièces suivantes : *Anecdotes inédites pour faire suite aux mémoires de Mme d'Epinay, précédées de l'examen de ces mémoires*, par M. Musset-Pathay, 1818, in-8 : *Conséquences immédiates des révélations privées de Mme Lalive Epinay*, 1818, in-8, etc. On doit encore à Mme d'Epinay deux vol. assez rares, publiés à Genève sans nom d'auteur sous le titre de *Lettres à mon fils*, 1758, 1759, in-8 et in-12 et de *Mes Momens heureux*, 1752 in-12.

EPINE. *Voyez* SPINA (Jean).

EPIPHANE, fils de Carpocrate, hérétique comme son père, fut instruit dans la philosophie platonicienne, et crut y trouver des principes propres à appuyer ses erreurs. Il supposait un principe éternel, infini, et alliait avec ce principe fondamental, le système de Valentin. Selon lui, comme selon nos régénérateurs modernes qui ont changé le plus beau royaume en des monceaux de ruine, ce sont l'ignorance et la passion, qui, en rompant l'égalité et la communauté des biens, ont introduit le mal dans le monde ; les idées de propriété exclusive n'entrent point dans le plan de l'intelligence suprême ; elles sont l'ouvrage des hommes. Il concluait de là qu'il fallait supprimer les lois et rétablir l'état d'égalité ; il concluait encore que la communauté des femmes était le rétablissement de l'ordre, comme la communauté des fruits de la terre. Il est surprenant que nos prôneurs de l'égalité des droits de l'homme ne l'aient pas encore étendue jusque-là. Par bonheur pour ses contemporains, cet Epiphane mourut à l'âge de 17 ans, vers le commencement du 3e siècle. Sa doctrine avait tellement plu au peuple, qu'il le révéra comme un dieu. On lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie ; et l'on érigea une académie pour perpétuer sa doctrine.

EPIPHANE (Saint), évêque de Salamine et Père de l'Eglise, naquit dans le village de Bessenduc en Palestine, vers l'an 320. Dès sa plus tendre jeunesse il se retira dans les déserts de sa province, et fut le témoin et l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitaient. A 20 ans il fonda un monastère, et eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua dans sa solitude à l'étude des écrivains sacrés et profanes. Elevé à la

prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat en 366, par les vœux unanimes du clergé et du peuple de Salamine; métropole de l'île de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve Paule. De retour dans son diocèse, il instruisit son peuple par ses sermons, et l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, et surtout de celles d'Arius et d'Apollinaire. Epiphane ne fut pas moins opposé à Origène qu'il croyait coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, et se joignit à Théodoret, pour engager saint Jean-Chrysostôme à souscrire à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter le décret de son concile. Cette démarche était imprudente; celle d'ordonner un prêtre à Jérusalem sans le consentement de Jean, patriarche de cette ville, ne l'est peut-être pas moins. Le patriarche s'en plaignit amèrement, et saint Epiphane s'en excusa sur la nécessité des circonstances, et sur le consentement présumé de Jean, sur ce qu'il avait ignoré la défense que Jean avait faite; enfin sur ce que le monastère où il avait fait l'ordination, n'était point de la juridiction de l'évêque de Jérusalem (*voyez* le tom. 2 des OEuvres de saint Epiphane, p. 312, édition de Paris 1622). Il ordonna aussi un diacre à Constantinople sans le consentement de saint Chrysostôme. Le pape Urbain II l'excuse en ces termes en écrivant à Hugues, archevêque de Lyon : *Legimus sanctum Epiphanium episcopum, ex diœcesi S. Jo. Chrysostomi quosdam clericos ordinasse, quod sanctus vir omninò non fecisset, si ei detrimentum fore perpenderet.* Il l'excuse aussi sur sa bonne foi, et sur l'utilité de cette ordination. Saint Epiphane mourut en retournant de Constantinople à l'île de Chypre, en 403, âgé d'environ 80 ans, regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux; mais peu politique, et se laissant quelquefois emporter trop loin par son zèle. De tous les ouvrages qui nous restent de ce Père, les plus connus sont 1° Son *Panarium*, c'est-à-dire l'*Armoire aux remèdes*. C'est une exposition des vérités principales de la religion, et une réfutation des erreurs qu'on y a opposées. 2° Son *Anchora*, ainsi appelé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, et qu'il le composa pour fixer la foi des fidèles et les affermir dans la saine doctrine. 3° Son *Traité des poids et des mesures*, plein d'une profonde érudition. 4° Son livre *des Douzes pierres précieuses*, qui étaient sur le rational du grand-prêtre, ouvrage savant, traduit en latin, Rome, 1743, in-4, par les soins et avec les notes de François Fogini. Tous ces écrits décèlent une vaste lecture; mais saint Epiphane ne la puisait pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques importans; il adopte des fables et des bruits incertains. Son stile, loin d'avoir l'élévation et la beauté de celui des autres Pères grecs, des Chrysostôme, des Basile, est dur, négligé, obscur, sans suite et sans liaison. Saint Epiphane était un compilateur plutôt qu'un écrivain; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnaissance. Sans lui, nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes et ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragmens. La meilleure édition des *œuvres* de ce Père est celle du Père Pétau, en grec et en latin, 1622, avec de savantes notes, en 2 vol. in-folio. (*Voyez* la *bibliothèque choisie des Pères de l'église grecque et latine* par M. l'abbé Guillon où l'on trouve une excellente analyse de ses ouvrages.)

EPIPHANE, patriarche de Constantinople en 520, prit avec zèle la défense du concile de Chalcédoine et de la condamnation d'Eutichès. Le pape Hormidas lui donna pouvoir de recevoir en son nom tous les évêques qui voudraient se réunir à l'église romaine, à condition qu'ils souscriraient à la *formule* qu'il avait dressée. Il mourut en 535, avec la réputation d'un bon évêque.

EPIPHANE le *Scholastique*, ami du célèbre Cassiodore, traduisit, à sa prière, les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomène, de Théodoret. C'est sur

cette version, plus fidèle qu'élégante, que Cassiodore composa son *Histoire tripartite*. On attribue à Epiphane plusieurs autres *traductions* de grec en latin. Il florissait dans le 6e siècle.

EPIPHANE, moine et prêtre de Jérusalem, qu'Anselme Banduri croit être le même que POLYEUCTE, patriarche de Constantinople en 956, mort le 16 janvier 970, nous a laissé 1° *De Syriâ et Urbe Sanctâ*, en grec et en latin, inséré dans *Simmicta* d'Allatius, lib. 1. 2° *Vitæ B. Mariæ Virginis et sancti Andreæ apostoli*, dont Allatius fait mention dans sa diatribe *de Simeonum scriptis*, pag. 106.

* EPIPHANE (Le Père), religieux capucin, né au commencement du 17e siècle à Moirans, près de Saint-Claude, en Franche-Comté, fut envoyé par ses supérieurs aux Indes, pour y travailler dans les missions desservies par les Pères de cet ordre. Plein de zèle et d'ardeur pour la propagation de la foi, il y prêcha l'Evangile avec fruit. On sait qu'il existait encore en 1685; mais on ignore l'époque de sa mort. Il a laissé divers écrits sur la théologie et les controverses. Ceux qu'on connaît le plus sont 1° une *Explication littérale de l'Apocalypse*, et la *Clef* du même livre; 2° les *Annales historiques de la mission des pères capucins dans la Nouvelle-Andalousie*, 3° *Ars memoriæ admirabilis, omnium nescientium excedens captum*, etc.

EPISCOPIUS (Simon), dont le nom de famille est *Bischop*, évêque, né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis, pour avoir pris le parti des arminiens contre les gomaristes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes et factieuses, divisaient alors la Hollande. Episcopius plaida pour la première. Il fut insulté en public et en particulier, et insulta à son tour. Les états de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il ne put y être admis que comme homme de parti cité à comparaître, et non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère, et le bannit des terres de la république : décision injuste et absurde de la part de gens qui ne reconnaissaient point de juges en matière de doctrine, et qui s'arrogeaient en même temps une infaillibilité qu'ils refusent à l'Eglise universelle (*voyez* ARMINIUS, GOMAR, VORSTIUS). Il se retira à Anvers, où ne trouvant pas de gomaristes à combattre, il s'amusa à disputer avec les jésuites. Son exil dura quelque temps; mais enfin, l'an 1626, il revint en Hollande, pour être ministre des remontrans à Roterdam. Huit ans après il fut appelé à Amsterdam, pour veiller sur le collége que ceux de sa secte venaient d'y ériger. Il y mourut en 1643, d'une rétention d'urine, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnaissent l'autorité de l'Ecriture sainte, de quelque manière qu'elles l'expliquent. C'était ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cet opinion l'avait fait soupçonner de socinianisme, et il n'avait pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le nouveau Testament*: L'on sent assez à travers ses équivoques, qu'il pensait que Jésus-Christ n'était pas Dieu. « Du calvinisme au so-» cinianisme, dit sagement un théologien, » il n'y a qu'un pas; » et rarement même on s'arrête là (*voyez* LENTULUS. SERVET, etc). Ses ouvrages de théologie ont été publiés à la Haye en 1678, 2 vol. in-fol. Episcopius était fort diffus, mais clair, et très emporté, quoique apôtre du tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilités que de solidité dans ses raisonnemens. La *vie* de ce sectaire est à la tête de ses *œuvres*, publiées par Courcelles; Philippe de Limborch l'a aussi écrite en 1702, in-8.

EPONINE. *Voyez* SABINUS.

* EPPENDORF (Henri d'), gentilhomme allemand, né à Eppendorf, bourg de Misnie, au commencement du 16e siècle, fut un des hommes les plus éclairés de son siècle. Il eut des démêlés avec le célèbre Erasme au sujet d'une lettre qui contenait des injures contre lui. Eppendorf l'en accusa devant le duc de Saxe, qui était son protecteur; et, sous les auspices de ce souverain, il publia un écrit; *Ad D. Erasmi Roterodami libellum, cui*

titulus : Adversus mendacium et obtrectationem utilis admonitio, justa querela, Haguenau, 1531, in-8. Cet écrit fut réimprimé à Leipsick en 1745. On a aussi d'Eppendorf quelques traductions allemandes, savoir : 1° les *Apophtegmes de Plutarque*, Strasbourg, 1554, in-fol.; 2° *OEuvres de Plutarque*, 1551; 3° *Abrégé de l'histoire romaine*, extrait des meilleurs auteurs, 1536, in-fol.; 4° *Histoire naturelle de Pline*, 1543, in-fol.; 5° *Chroniques suédoise et danoise* de Krantz, 1545, in-fol. Il mourut vers l'an 1553, dans un âge peu avancé.

* EPRÉMÉNIL (Jean-Jacques Duval d') était membre du conseil souverain de cette colonie, et fut depuis président de celui de Madras, pendant le peu de temps que cette place appartint aux Français. Il était gendre du célèbre Dupleix, gouverneur de Pondichéry et commandeur général des comptoirs français dans l'Inde. Il se fit remarquer comme magistrat et comme militaire, et défendit Madras avec vaillance contre le Nabad d'Arcate. Voyageur intrépide, il pénétra sous l'habit de Bramine dans les pagodes indiennes dont il a décrit et défini les cérémonies; enfin cherchant dans les lettres la consolation de la surdité dont il fut affligé pendant ses dernières années, il a publié à son retour en France un traité sur le *commerce du Nord* et mourut en 1765.

* ÉPREMÉNIL (Jean-Jacques-Duval d'), fils du précédent, né à Pondichéry, en 1746, vint en France en 1750. Il fit ses études, s'adonna à la jurisprudence, et devint d'abord avocat du roi au Châtelet. Il commença sa réputation en défendant avec énergie et succès devant le parlement de Rouen en 1781, contre M. de Lally-Tollendal, la mémoire de son oncle, Duval de Leyrit, gouverneur de Pondychéry, lorsqu'il fut accusé d'avoir dénoncé injustement le général Lally, et d'avoir été le principal auteur de son jugement et de sa mort. Il acheta bientôt après une charge au parlement de Paris, où il montra de grands talens, une éloquence nerveuse et fleurie en même temps, mais une tête ardente et un goût extrême pour les changemens politiques. Il fut cependant un défenseur enthousiaste des priviléges des parlemens, et il prétendait qu'ils pouvaient seuls être la sauve-garde et l'appui de l'indépendance de la liberté publique, dont il se montra le partisan comme les autres réformateurs. Ainsi en 1781 il dénonça à l'indignation publique Linguet qui, dans ses *annales*, avait attaqué les parlemens : deux ans après il se prononça contre les *prisons privées*, où le pouvoir renfermait souvent des êtres dangereux dont les procès eussent été scandaleux : Mesmer commençait à se faire connaître, il devint son disciple et établit chez lui un baquet magnétique qui y attira un grand nombre de *croyans* et de *malades*. Son imagination vive et romanesque le porta à écrire en faveur de ce système; aussi partagea-t-il le ridicule de ceux qui y avaient eu une confiance aveugle. On lui attribue la provocation de l'arrêté parlementaire qui demanda au roi la convocation des Etats-généraux. Son opposition constante aux vues du ministère, sa dénonciation au parlement des édits bursaux préparés par le garde des sceaux Lamoignon, et le ministre Brienne, le firent enlever du palais et envoyer en exil aux îles Ste.-Marguerite. Il devint alors le coryphée de tous les ennemis du gouvernement, et l'idole du peuple, qui le regarda comme son plus intrépide défenseur. Il s'était toujours montré un des frondeurs les plus déterminés de la cour, et sa critique était d'autant plus dangereuse, qu'elle paraissait dirigée par un grand fonds de probité, et par l'amour du bien public. La reine en devint surtout l'objet. Il critiquait ses goûts, sa dépense, à un tel point, que cette princesse, instruite des propos qu'il tenait à son égard, dit un jour à sa marchande de mode, qui lui présentait une coiffure nouvelle : « *Je la » prendrais volontiers, mais il faudrait » auparavant obtenir de M. d'Eprémé- » nil l'agrément de la porter.* » Cependant la bonté inépuisable du roi lui permit de revenir à Paris : c'était lui ménager un triomphe : aussi sur sa route il reçut des fêtes et des couronnes, et il fut regardé partout comme un défenseur et un martyr de la cause populaire : ce qui ren-

dait son succès plus complet, c'était le décret qui venait d'ordonner la convocation des Etats-généraux, qui était devenue l'objet des vœux de sa compagnie. Il y fut nommé député par la noblesse de Paris, et s'y montra aussi ardent à défendre les principes de l'ancienne monarchie, qu'il avait manifesté d'énergie dans ses attaques contre les ministres. Cette contradiction dans sa conduite, sans le réconcilier avec ceux dont il avait humilié l'orgueil, le rendit odieux à son parti. Reconnu dans un groupe aux Tuileries, le 17 juillet 1792, il en fut arraché avec violence, et il aurait péri infailliblement, si une patrouille de garde nationale, commandée par l'acteur Micalef, ne l'eut enlevé à demi-mort des mains de ses assassins, et ne l'eut conduit à la trésorerie, puis à l'abbaye St.-Germain, où le maire Pétion le fit porter, et où il reçut de lui ces paroles : « Comme vous, monsieur, je » fus l'idole du peuple. » Après le 10 août, ses amis l'engagèrent à sortir d'un pays où ses jours étaient sans cesse en danger, mais il s'y refusa en disant qu'il devait partager les périls d'une révolution dont il avait été l'un des premiers moteurs. Il se retira cependant dans une terre qu'il avait à quelques lieues de Paris, aux environs du Hâvre, où il se flatta un instant d'être oublié ; mais la proscription l'atteignit bientôt. Il fut arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort avec Chapelier, qui pendant la session de l'Assemblée constituante avait constamment été son antagoniste. Ils furent conduits à l'échafaud sur la même charrette, et exécutés le 23 avril 1794. En allant au supplice, Chapelier lui dit : *A qui de nous deux vont s'adresser les injures du peuple ? à tous deux*, répondit d'Epréménil ; et en effet la multitude accueillit des mêmes succès ses deux anciens idoles. D'Epréménil était, dit-on, bon père, bon mari, excellent ami, mais trop prévenu contre les abus, qu'il s'exagérait et qu'il voulait réformer. Simple, crédule, confiant, il se livra avec facilité aux charlatans, aux imposteurs de toute espèce, et devint ensuite leur victime. On lui attribue les fameuses *remontrances* du mois de janvier 1788, qui produisirent un si grand effet dans toute la France. Ses autres ouvrages sont 1° des *plaidoyers* ; 2° un *discours dans la cause des magistrats qui composent la chambre des vacations du parlement de Bretagne*, 1790, in-8. 3° *Nullité et despotisme de l'assemblée prétendue nationale*, in-8. 4° *L'état actuel de la France*, 1790, in-8. La biographie des hommes vivans attribue ces deux dernières brochures à M. Ferrand, pair de France. — Mme d'Epréménil (Augustine-Françoise Sanctuari), partagea le sort de son mari ; elle l'avait accompagné en exil, elle le suivit sur l'échafaud.

* EQUEVILLEY (Jules-César-Suzanne Lemercier baron d'), maréchal-de-camp, né à Faverney près de Vesoul, en novembre 1765, d'une famille de noblesse militaire ; entra au service en qualité de cadet gentilhomme dans un régiment d'infanterie de marine. Il était lieutenant à l'époque de la révolution, lorsqu'il se rendit à l'armée de Condé (1791), entra dans les chasseurs-nobles, et passa ensuite dans les chevaliers de la couronne avec le grade d'officier. Licencié en 1801, d'Equevilley fut pendant 4 ans dans un repos qui convenait peu à son caractère. En 1805, il prit du service dans l'armée française avec le grade de capitaine au régiment étranger de la Tour-d'Auvergne, en Calabre. Aide-de-camp du comte de Ste.-Croix, il dut à sa valeur le grade de chef d'escadron qu'il avait encore en 1814. Alors Louis XVIII le fit colonel de la légion de la Vendée. En 1822 il fut nommé maréchal-de-camp et commandant de la ville de Perpignan ; en 1823, on le chargea du commandement de la 1re subdivision de la 9e division militaire, à Montpellier où il est mort le 1er novembre 1828. Dix blessures et de nombreux faits d'armes attestent son courage. Vrai chrétien, il appela lui-même les secours de la religion, qu'il reçut avec les sentimens qu'inspirent assez les approches de la mort dans une âme que n'a pas gâtée la philosophie moderne. Dans une *notice* insérée au moniteur du 13 novembre 1828, on lui a appliqué la

belle devise de Bayard : *Sans peur et sans reproche*.

ERARD (Claude), avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *plaidoyers* imprimés en 1735, in-8. Le plus célèbre est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini, sa femme, qui l'avait quitté pour passer en Angleterre.

ERASISTRATE, fameux médecin, petit-fils d'Aristote, découvrit, dit-on, par l'agitation du pouls d'Antiochus Soter, la passion que ce jeune prince avait pour sa belle-mère, et prétendit l'en avoir guéri. Séleucus-Nicanor, son père, donna cent talens à Erasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvait l'usage de la saignée, des purgations et des remèdes violens. Il réduisait la médecine à des choses très simples, à la diète, aux tisanes, aux purgatifs doux. Gallien nous a conservé le titre de plusieurs de ses *ouvrages*, dont les injures du temps ont privé la postérité. (Ce médecin fut chef d'une école dont les disciples portaient son nom et qui subsista quatre siècles.)

ERASME (Didier), *Desiderius Erasmus*, naquit à Roterdam en 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Pierre Gheraeds, avec la fille d'un médecin. Il fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht. A 14, il perdit son père et sa mère; à 17, il se fit chanoine régulier de Saint-Augustin à Stein, près de Gouda; à 25, il fut élevé au sacerdoce, par l'évêque d'Utrecht. Sa pénétration était très vive, et sa mémoire très heureuse. Erasme voyagea pour perfectionner ses talens, en France, en Angleterre, en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne, et y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville qu'ayant été pris pour chirurgien des pestiférés, à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coup de pierres, et courut risque de la vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à Lambert Brunius, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux : il l'obtint. De Bologne, il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avaient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui de Médicis (depuis Léon X), le recherchèrent et l'applaudirent. Erasme aurait pu se faire un sort heureux et brillant dans cette ville; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisaient espérer de la part de Henri VIII, lui firent préférer le séjour de Londres. Thomas Morus, grand-chancelier du royaume, lui donna un appartement chez lui. Erasme s'étant présenté à lui sans se nommer, Morus fut si agréablement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu, qu'il lui dit. « Vous » êtes Erasme ou un démon. » On lui offrit une cure pour le fixer en Angleterre; mais il la refusa. Il fit un second voyage en France, l'an 1510, et peu de temps après il retourna encore en Angleterre. L'université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue grecque. Soit qu'Erasme fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Bâle, d'où il allait assez souvent dans les Pays-Bas, et même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. Léon X, ayant été élevé sur le saint Siége, Erasme lui demanda la permission de lui dédier son *édition grecque et latine du nouveau Testament*, et reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins estimé par le successeur de Léon, et par les autres souverains pontifes. Paul III voulait l'honorer de la pourpre romaine; Clément VII et Henri VIII lui écrivirent de leur propre main, pour se l'attacher. Le roi François I, Ferdinand, roi de Hongrie, Sigismond, roi de Pologne, et plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer auprès d'eux. Erasme, ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, n'accepta que la charge de conseiller d'état, que Charles d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles-Quint), lui donna. Cette place lui acquit beaucoup de crédit, sans lui procurer beaucoup de gêne. L'hérésiarque Martin Luther tâcha de l'engager dans son parti, mais inutilement. Erasme, prévenu d'abord en faveur des

réformateurs, se dégoûta d'eux quand il les eut mieux connus. Il les regardait comme une nouvelle espèce d'hommes *obstinés*, *médisans*, *hypocrites*, *menteurs*, *trompeurs*, *séditieux*, *forcenés*, *incommodes aux autres*, *divisés entre eux*.... « On a beau vouloir, disait-il en » plaisantant, que le luthéranisme soit » une chose tragique; pour moi, je suis » persuadé que rien n'est plus comique, » car le dénouement de la pièce est tou- » jours quelque mariage. » Les réformateurs devenant tous les jours plus brillans à Bâle, il se retira à Fribourg, qu'il quitta après un séjour de sept ans, pour revenir à Bâle, où il mourut d'une dyssenterie en 1536, à 69 ans. Il avait été durant tout le cours de sa vie d'une complexion délicate; il fut, sur la fin de ses jours, tourmenté par la goutte et la gravelle. Sa mémoire est aussi chère à Bâle, qu'il avait illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Rotterdam, qui jouit de la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes lui ont fait élever une statue au milieu de la grande place, sur la base de laquelle on lit ces paroles :

Desiderio Erasmo
Magno scientiarum atque
Litteraturæ politioris
Vindici et instauratori.

Pour faire cette statue, on fit fondre un magnifique crucifix de bronze; ce qui donna lieu à Vondel, poète hollandais, de faire une épigramme saillante sur le patriotisme des Rotterdamois (*voyez* VONDEL). Il fut le plus bel esprit et le savant le plus universel de son siècle. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs Pères de l'Eglise, la saine critique. Il ranima les illustres morts de l'antiquité, et inspira le goût de leurs écrits à son siècle. Il avait formé son stile sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé; et quoiqu'un peu bigarré, il ne le cède en rien à celui des meilleurs écrivains de son siècle. On a reproché, non sans raison, à Erasme, une trop grande liberté sur les matières qui concernent la religion. Il exerce souvent une critique mal fondée contre les saints Pères. Il se plaît à grossir les vices de son temps; jamais sa plume n'est plus féconde en satires, que quand il parle des religieux et des ecclésiastiques; il se rend justice à lui-même, lorsqu'il dit (lib. 1, epist. 11) : *Ut ingenue, quod verum est, fatear, sum natura propensior ad jocos quam fortasse deceat, et linguæ liberioris quam nonnunquam expediat.* On peut voir sur ce point la *Préface* du Père Canisius sur les *Epîtres de saint Jérôme*, et l'*Apparat sacré* du Père Possevin. Se fiant trop sur ses propres lumières dans les matières de religion, il s'est quelquefois écarté du vrai chemin. C'est pour cela que plusieurs de ses ouvrages ont été censurés par les facultés de théologie de Paris et de Louvain, et mis à l'*Index* du concile de Trente. *Damnatus in plerisque*, dit un auteur moderne, *suspectus in multis*, *caute legendus in omnibus*. Il faut cependant avouer que quelques-uns ont poussé la critique trop loin contre Erasme. Il est certain qu'il a vécu et qu'il est mort dans le sein de l'église catholique, comme l'a montré Jacques Marsollier dans son *Apologie d'Erasme*, Paris, 1713 : ouvrage d'ailleurs trop favorable à Erasme, et contre lequel le Père Tournemine s'éleva avec force. Peu de jours avant sa mort, Erasme écrivit à Conrard Goclenius son intime ami, qu'il voudrait finir ses jours ailleurs qu'à Bâle, à raison des divisions que les nouvelles sectes avaient produites dans cette ville : *Ob dogmatum dissensionem malim alibi finire vitam.* Cet homme célèbre essuya plusieurs orages qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge et à la critique, il traitait ses adversaires avec dédain et avec aigreur. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités et aux richesses. Il était ennemi du luxe, sobre, sincère, ennemi de la flatterie, bon ami et constant dans ses amitiés; en un mot, il n'était pas moins aimable homme, qu'homme savant. Toutes ses *Œuvres* furent recueillies à Bâle par le célèbre Froben son ami, en 9 vol. in-fol. Les deux premiers et le quatrième sont consacrés uniquement aux ouvrages de grammaire, de rhétorique et

de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la folie* et les *Colloques*, les deux productions d'Erasme les plus répandues. La première est une satire assez triviale contre les désordres et ridicules de son temps, ou contre ce qui lui a paru tel. « Les détails, dit un critique, en sont froids, » prolixes, exagérés, quelquefois plats et » dégoûtans. Il est inconcevable que ce » livre ait pu jouir d'une si grande vogue; il n'y a que le style et le nom de » l'auteur qui peuvent avoir produit cet » enchantement. » On ne doit pas juger plus favorablement ses *Colloques*, qu'on lit plus pour la latinité que pour le fond des choses. Il y a çà et là des endroits lubriques et obscurs, déplacés dans tout ouvrage; mais surtout dans un prétendu livre d'éducation, qu'Erasme écrivait pour le fils de Froben : quand on réfléchit que l'auteur avait alors 60 ans, on ne sait plus qu'en penser, ou bien on ne le sait que trop. Le 3e volume renferme les *épîtres*, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Eglise ; le 5e, les *livres de piété*, écrits avec une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques de son temps; le 6e, la *Version du nouveau Testament*, avec les notes; le 7e, ses *Paraphrases sur le nouveau Testament*; le 8e, ses *traductions des ouvrages de quelques Pères grecs*; le dernier, ses *apologies*. Jean Le Clerc a donné une nouvelle édition de tous ces différens ouvrages, en 11 vol. in-folio, à Leyde, chez Vander-Aa, 1703. L'*Eloge de la Folie* a été imprimé séparément, *cum notis variorum*, 1676, in-8; et à Paris, Barbou, 1765, in-12. On en a une assez mauvaise traduction française, par Gueudeville, Amsterdam, 1728, in-8; Paris, 1751, in-8 et in-4, figures; et une autre de M. Barrett, Paris, 1789, in-12. Les Elzevirs ont donné une édition de ses *Adages*, 1650, in-12; de ses *Colloques*, 1636, in-12. Il y en a une édition, *cum notis variorum*, 1664 ou 1693, in-8. Ils ont été traduits en français par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12, fig. Barrett a donné en 1789 une nouvelle traduction de l'*Eloge de la folie*. On a imprimé séparément à Leyde, à la Haye et à Amsterdam, ses meilleurs ouvrages au nombre de 24, qui peuvent se relier en 13 vol. petit in-12. Ceux qui voudront connaître Erasme plus en détail, peuvent lire l'*Histoire de sa vie et de ses ouvrages*, mise au jour en 1757, par M. de Burigny, en 2 vol. in-12. Quoique assez mal écrite, elle est intéressante dans plusieurs endroits. On voit encore à Bâle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son *testament* écrit de sa propre main, son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme de Théodore de Bèze. On lui a fait cette épitaphe :

Pallida mors magnum nobis accepit *Erasmum*,
Sed *Desiderium* tollere non potuit.

Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal une *vie d'Erasme* par Claude Joly, ouvrage qu'on croyait perdu, et que Burigny regrettait de n'avoir pu lire. Il a été retrouvé par M. Boulard dans le recueil manuscrit, inscrit sous le n° 826.

ERASTE (Thomas), médecin, né en 1524, à Bade en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut en 1583. On a de lui : 1° divers ouvrages de *médecine*, principalement contre Paracelse, ainsi qu'une *Vie* de ce philosophe, médecin et charlatan; on y voit qu'il se mêlait de magie, et que le diable lui rendait des visites, Bâle, 1572, in-4. 2° Des *thèses* qui ont fait beaucoup de bruit dans le temps, Zurich, 1595, in-4. 3° *Opuscula*, 1590, in-fol. 4° *Consilia*, Francfort, 1598, in-fol. 5° *De auro potabili*, in-8. 6° *De putredine*, in-8. 7° *De theriaca*, Lyon, 1606, in-4. 8° *De lamiis seu strigibus*, Bâle, 1577, in-8. 9° Des *thèses contre l'excommunication, et l'autorité des consistoires*, Amsterdam, 1649, in-8. Il paraît que l'auteur était dans le cas de les craindre. Le médecin était préférable chez lui au controversiste; mais ni l'un ni l'autre ne méritaient le premier rang.

ERATOSTHENE, Grec cyrénéen, bibliothécaire d'Alexandrie, mort 196 ans avant J. C., cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, et excella dans le premier et le dernier genre. On lui donna

le nom de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'univers*, de *second Platon*. Il trouva, dit-on, le premier la manière de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre, qu'on n'a pu cependant encore perfectionner jusqu'à s'assurer d'un calcul précis; et s'il est vrai que la terre n'a point une figure parfaitement régulière, il n'y en aura jamais (*voyez* CONDAMINE). Il forma le premier observatoire, et observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connaître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entre eux. Elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont point cette propriété. On la nomma *le crible d'Eratosthène*. Ce philosophe composa aussi un traité pour perfectionner l'analyse, et il résolut le problème de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des *ouvrages* d'Eratosthène a été imprimé à Oxford, en 1672, 1 vol. in-8, et à Gottingue en 1794. On en a deux autres éditions dans l'*Uranologia* du Père Pétau, 1630; et à Amsterdam, dans le même format, 1703. (Les savans modernes le regardent comme le père de l'astronomie.)

ERATOSTRATE. *Voyez* EROSTRATE.

ERCHEMBERT, Lombard, vivait dans le 9e siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, et fut prisonnier de guerre. Il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la règle de Saint-Benoît à l'âge d'environ 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastère voisin; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit un *Supplément* depuis l'an 774 jusqu'en 888, à l'*Histoire des Lombards*, par Paul Diacre. Il ajouta à ce Supplément l'*Histoire de la ruine et de la restauration du Mont-Cassin*, et *de l'incursion des Arabes* jusqu'à l'an 884. On lui attribue la *Vie de Landulphe, évêque de Capoue*, en vers, et un *Abrégé de l'histoire des Lombards*; mais on doute qu'ils soient de lui. Antoine Caraccioli, prêtre de l'ordre des Clercs-réguliers, a publié son *supplément* qui offre quelques faits curieux, avec d'autres pièces, à Naples, en 1620, in-4. Camille Pérégrin l'a donné de nouveau au public dans son *Histoire des princes Lombards*, en 1643, in-4. (Il mourut l'an 889.)

ERCILLA-Y-CUNIGA (don Alonzo d'), fils d'un jurisconsulte célèbre, était gentilhomme de la chambre de l'empereur Maximilien. Il fut élevé dans le palais de Philippe II, et combattit sous ses yeux à la célèbre bataille de Saint-Quentin, en 1557. Le guerrier, entraîné par le désir de connaître les pays et les hommes, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre. Ayant appris à Londres que quelques provinces du Pérou et du Chili s'étaient révoltées contre les Espagnols, il brûla d'aller signaler son courage sur ce nouveau théâtre. Il passa sur les frontières du Chili dans une petite contrée montagneuse, où il soutint une guerre aussi longue que pénible contre les rebelles, qu'il défit à la fin. C'est cette guerre qui fait le sujet de son poème de l'*Araucana*, ainsi appelé du nom de la contrée. On y remarque des pensées neuves et hardies. Le poète-conquérant a mis beaucoup de chaleur dans ses batailles. Le feu de la plus belle poésie éclate dans quelques endroits. Les descriptions sont riches, quoique peu variées; mais nul plan, point d'unité dans le dessein, point de vraisemblance dans les épisodes, point de décence dans les caractères. Ce poème, composé de plus de trente-six chants, et trop long de la moitié, fut imprimé pour la première fois en 1597, in-12; mais la meilleure édition est celle de Madrid, 1632, 2 vol. in-12. (Après son expédition contre les peuples du Pérou et du Chili, il prit avec lui 30 soldats et chercha de nouvelles aventures; il alla dans le pays qui est entre le détroit de Magellan et l'île de Chiloé, en prit possession et parcourut beaucoup d'autres pays. Il rentra ensuite en Espagne où il mourut vers l'an 1195.)

ERCKERN (Lazare), surintendant des mines de Hongrie, d'Allemagne et du

Tyrol, sous trois empereurs, a écrit *sur la métallurgie* avec beaucoup d'exactitude. Son livre est en allemand ; mais on l'a traduit en latin avec des notes. Il parut pour la première fois en 1694, à Francfort, in-fol. On y trouve presque tout ce qui regarde l'art d'essayer les métaux.

* ERDT (Paulin), religieux franciscain allemand, professeur de théologie à l'université de Fribourg en Brisgaw, né à Wertoch en 1737, s'est distingué par son zèle à combattre les incrédules, soit dans les écrits dont il fut auteur, soit dans ceux qu'il traduisit de l'anglais et du français. Son principal ouvrage est une *Histoire littéraire de la théologie* en latin, 4 vol. in-8. Il a fait paraître aussi quelques écrits sur la bibliographie.

ERECTHÉE, roi d'Athènes, succéda à Pandion son père, vers l'an 1400 avant J. C. Il partagea tous les habitans de son royaume en quatre classes (c'est-à-dire, en guerriers, artisans, laboureurs et pâtres), pour éviter la confusion qui pourrait naître du mélange des conditions. Il fut père de Cécrops, deuxième du nom, qui, après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez Pylas son beau-père, roi de Mégare. Ce prince régna 50 ans.

* ERHMANN (Frédéric-Louis), physicien célèbre, né en 1741, faisait à Strasbourg depuis très long-temps un cours de physique très suivi, lorsqu'il fut nommé professeur de cette science à l'école centrale du Bas-Rhin. Il mourut dans cette ville peu de temps après en 1799, à l'âge de 58 ans. Il s'est acquis une réputation justement méritée de savant, par des découvertes et des ouvrages précieux. Ainsi, il est l'inventeur des *lampes à air inflammables*, et à cette occasion il a publié *Description et usage de quelques lampes à air inflammables*, avec une planche indiquant les pièces nécessaires à leur confection. Il s'occupa beaucoup aussi de l'invention des *ballons*, fit un grand nombre d'expériences et publia des *Observations sur les Mongolfières, ou ballons aérostatiques, sur l'art de les faire, sur les expériences qui ont déjà été faites, et l'histoire des deux premiers voyageurs aériens*, 1784, in-8. Les *leçons*, qu'il a faites à l'école centrale, ont été recueillies et publiées en français sous le titre d'*Elémens de physique*, ouvrage qui est très estimé. Enfin Erhmann a traduit en allemand les *mémoires de Lavoisier sur l'action du feu augmenté par le gaz oxigène* avec des *notes* très intéressantes.

* ERIC, nom commun à plusieurs rois de Suède et de Danemarck. — Eric I, surnommé *le Bon*, roi de Danemarck, régna dans le 11e siècle. Il fit la guerre aux Vandales, et s'empara de leur capitale dans l'île de Rugen, qui servait d'asile aux pirates qui infectaient les mers et les côtes du Danemarck. Un meurtre qu'il avait commis l'engagea d'entreprendre un pèlerinage à Jérusalem; mais il mourut en route, dans l'île de Chypre, vers l'an 1106. Ce prince se fit chérir de la noblesse et du peuple, et respecter de toutes les puissances voisines. Les anciennes *chroniques* disent qu'il vivait avec ses sujets comme un père avec ses enfans, et qu'aucun malheureux ne le quittait sans consolation.

ERIC IX (Saint), fils de Jeswar, fut élu par les Suédois pour être leur roi l'an 1150; mais en même temps les Goths élevèrent sur le trône Charles, fils de Suercher. Cette double élection occasiona de grands débats. Enfin, les deux partis convinrent qu'Eric régnerait seul sur les Goths et les Suédois, qui ne feraient plus qu'une même nation, que Charles lui succéderait après sa mort. Eric, attaqué par les Finlandais en 1154, gagna sur eux une bataille qui le rendit maître de leur pays. Ils étaient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à le tête desquels il mit saint Henri, archevêque d'Upsal, dont le siége avait été érigé en métropole l'an 1148, par le pape Eugène III. Ce prélat gagna la couronne du martyre dans sa mission l'an 1157. Eric s'appliquait en même temps à policer ses états par de bonnes lois. On a de lui un code qui porte son nom. Le zèle de ce prince pour le bon ordre et sa piété lui firent des ennemis qui l'assassinèrent le jour de l'Ascension, 17 mai 1162. Il est honoré comme martyr. Israël Erland a donné sa

vie en latin, et Jean Schœffer l'a enrichie de notes; Stockholm, 1675, in-8.

ERIC XIII, roi de Suède, de Danemarck et de Norwége, dut la première couronne à la reine Marguerite, appelée la *Sémiramis du Nord*, et obtint la seconde après la mort de cette héroïne en 1412; mais il ne sut conserver ni l'une ni l'autre. Il déplut aux Suédois, parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avait confirmées par serment, il les opprimait par ses gouverneurs. Il mécontenta de même les Danois par ses longues absences, et parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui était élective. Les peuples, secondés par la noblesse et le clergé, le déposèrent. Eric voulut se soutenir sur le trône par les armes; mais n'ayant pu s'y maintenir, il se retira l'an 1438, en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure et languissante.

ERIC XIV, fils et successeur de Gustave I dans le royaume de Suède, fut aussi faible et encore plus cruel qu'Eric XIII. Il aurait désiré de se marier avec Elisabeth, reine d'Angleterre, qui ne voulait pas d'époux; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône et son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance indigne aliéna le cœur de ses sujets. Des soupçons très mal fondés, le portèrent à faire arrêter Jean son frère, et à le tenir pendant cinq ans dans une dure prison. Ce prince infortuné, ayant obtenu sa liberté, excita une revolte. Il assiégea Eric dans Stockholm, le prit, et l'obligea de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour; et traîné de prison en prison, il fut enfin confiné dans le château d'Euriby dans l'Uplande. En vain y invoqua-t-il en sa faveur les lois qu'il avait fait taire quand il faisait mourir des innocens, ou qu'il assassinait ceux qui lui faisaient des remontrances; elles restèrent muettes pour lui, et il mourut le 26 février 1577. Il n'avait régné que huit ans. Olof Celsius a donné l'histoire de ce prince, qui a été traduite en français pas Genet, Paris, 1777.

ERIC (Pierre), navigateur hardi mais cruel, obtint de la république vénitienne le commandement d'une flotte sur la mer Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où était la veuve de Ramadan, bacha de Tripoli. Cette femme emportait à Constantinople pour 800 mille écus de bien. Lorsqu'Eric se fut rendu maître de ce navire, et de ceux qui étaient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva; perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mère; et après avoir fait violer 40 femmes qu'il fit couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, et fit rendre à Amurat IV, empereur des Turcs, tout le butin qu'Eric avait fait.

ERIGÈNE. *Voyez* Scot.

ERINNE, dame grecque, contemporaine de Sapho, composa des poésies, dont on possède quelques fragmens dans le *Carmina novem poet. Feminarum*, Anvers, 1568, in-8. On en trouve des imitations en vers français dans le *Parnasse des Dames*, de M. Souvigny.

ERIOCA ou Arioch, roi des Eliciens ou Elyméens, le même que le roi d'Elassar qui accompagna Chodorlahomor, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodome et de Gomorrhe. Ses états étaient entre le Tigre et l'Euphrate. Ce fut sur ces terres que se donna cette sanglante bataille entre Arphaxad, roi de Médie, et Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ERITHRÆUS (Janus-Nitius). *Voyez* Rossi.

ERIZZO (Paul), d'une des plus anciennes familles de Venise, se signala en 1469 par la défense de Négrepont, dont il était gouverneur. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs sous promesse qu'on lui conserverait la vie. Mahomet II, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, et trancha lui-même la tête à Anne, fille de cet illustre malheureux, parce qu'elle n'avait pas voulu condescendre à ses désirs.

ERIZZO en latin *Erius* ou *Echinus* (Sébastien), noble vénitien, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ou-

vrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, et a laissé un *Traité* en italien *sur les médailles* : la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé, est celle de Venise, in-4, dont les exemplaires pour la plupart sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a encore de lui : 1° Des *Nouvelles* en six journées, Venise, 1567, in-4. 2° *Tratto della via inventrice e dell' instrumento de gli antichi*, Venise, 1554, in-4. Ce savant avait exercé quelques emplois dans sa patrie : il fut du conseil des dix.

ERKIVINS de Steinbach, architecte, mort en 1305, a donné le plan de la magnifique cathédrale de Strasbourg, dont il dirigea la construction pendant 28 ans, et qui fut achevée sur ses dessins. La tour ne fut achevée qu'en 1449. Elle a 514 pieds d'élévation. La solidité en égale la légèreté et la délicatesse.

ERLACH (Jean-Louis), né à Berne, d'une maison de Suisse, très distinguée par l'ancienneté de sa noblesse et par les grands hommes qu'elle a produits, et la première des six familles nobles de Berne. Il porta les armes de bonne heure au service de la France, et se signala en diverses occasions. Sa valeur et ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie allemande. Louis XIII dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; et Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, et la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turenne. D'Erlach mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Un de ses descendans publia en 1784 des *mémoires* de sa *vie*, 4 vol. in-12. Il y a des traits intéressans; mais aussi beaucoup d'inutilités et de petitesses, dont la suppression eût prévenu l'ennui de plus d'un lecteur. — Il ne faut pas le confondre avec Rodolphe-Louis D'ERLACH, membre du conseil souverain de Berne, dont il a paru en 1789 un prétendu *Code du bonheur*, 6 vol. in-8, fruit de l'impiété et d'une verbiageuse déraison.

* ERLACH (Charles-Louis d'), naquit à Berne en 1726. Il avait servi en France avant la révolution, et il était maréchal de camp lors de l'invasion du pays de Vaud par les Français. Le gouvernement de Berne lui conféra le commandement de son armée, qu'il devait faire agir au moment où finirait l'armistice conclu avec le général Brune. Lorsqu'il allait commencer les attaques, il reçut l'ordre de suspendre les hostilités : le gouvernement avait abdiqué ses pouvoirs. A la nouvelle de la prise de Berne, d'Erlach fut massacré par ses propres soldats, qui le soupconnèrent d'avoir des intelligences avec les Français.

* ERMAN (Jean-Pierre), pasteur de la colonie française de Berlin, né dans cette ville en 1733, y est mort en 1814. Il était principal du collége français, directeur du séminaire, conseiller du consistoire supérieur, membre de l'académie des Sciences et Belles-Lettres : il se fit remarquer par son zèle à maintenir les méthodes d'enseignement que les réfugiés avaient apportées de France. La reine, épouse de Frédéric II, l'admettait souvent à sa cour. Il a rédigé, avec le pasteur Reclam, les *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés Français dans les états du roi de Prusse*, Berlin, 1782-94, 8 vol. in-8; recueil trop prolixe et d'un stile généralement trop négligé; mais on y trouve des faits intéressans et des anecdotes curieuses. Il a fait aussi l'éloge *historique de la reine de Prusse*, *Sophie-Charlotte épouse de Frédéric* I, des *mémoires*, des *traductions*, des *sermons*, des *discours académiques* insérés dans la *bibliothèque germanique* et dans quelques autres recueils.

ERNECOURT. *Voyez*. BLAMONT.

ERNEST, archiduc d'Autriche, 3e fils de l'empereur Maximilien II, frère de Rodolphe II, fut nommé par Philippe II, gouverneur des Pays-Bas après la mort d'Alexandre de Parme en 1592; il n'arriva à Bruxelles qu'au commencement de 1594, et essaya d'abord les moyens de conciliation et de paix; mais les rebelles ne lui

répondirent que par des injures, et prétendirent qu'il avait voulu faire assassiner le comte Maurice de Nassau par un prêtre. Quand on considère la fausseté de de tout ce qu'ils débitaient alors contre les Espagnols et les catholiques, et surtout la manière dont ils agissaient avec les prêtres, qu'ils faisaient mourir par des supplices inouïs, uniquement en haine du sacerdoce catholique (*voyez* Corneille Musius et Ferdinand de Tolède), on ne peut considérer cette inculpation que comme une calomnie dont ils ne produisirent aucune espèce de preuve, et qui essuya les variations les plus propres à la réfuter; car plusieurs de leurs gazettes font de ce prétendu assassin, un soldat garde-du-corps, exécuté à Berg-ob-Zoom, d'autres un prêtre de Namur, exécuté à la Haye. Aussi Bentivoglio, dans son *Histoire des guerres de Flandre*, où il parle de Maurice de Nassau dans le plus grand détail, ne dit pas un mot de la prétendue conspiration. Les compilateurs du Moréri de Paris, 1759, qui rapportent cette fable, la réfutent en même temps par le portrait qu'ils font d'Ernest. « C'était, disent-ils, un prince paisible, » doux, civil et de bon cœur. Si ses vertus n'étaient point éclatantes, on peut » du moins dire qu'il n'avait point de » vices. » Il mourut le 20 février 1595, ayant à peine gouverné les Pays-Bas l'espace d'un an.

* ERNESTI (Jean Auguste) le *Cicéron de l'Allemagne*, l'un des plus illustres critiques qu'ait produits ce pays de l'érudition; né en 1707 à Tœnnstadt en Thuringe. Il fut docteur et professeur en théologie à Leipsick. L'un des premiers, il sépara en Allemagne la théologie de la religion; distinction que l'on regarde comme la source des innovations subséquentes que sans doute il n'aurait pas voulu approuver. Il mourut à Leipsick le 11 septembre 1781. On a de lui 1° *Opuscula philologico-critica*, Amsterdam, 1762, in-8. 2° *Opuscula oratoria*, *orationes*, *prolusiones et elogia*, Leyde, 1762 et 1767, in-8. 3° *Opuscula*, *orationes*, *nova collectio*, Leipsick, 1791; in-8. 4° *Archeologia litteraria*, in-8, 1768 et 1790. Cette dernière édition, qui est revue et augmentée par J. H. Martin, est très-estimée. 5° *Initia doctrinæ solidioris*, Leipsick, 1736, 7e édition, 1783, in-8. 6° *Institutio interpretis novi Testamenti*, Leipsick, 1761, in-8, 4e édition, 1792. 7° Des *sermons* en allemand, Leipsick, 1768-82, 4 vol. in-8, où le savant se montre plus que l'orateur chrétien. 8° *Opuscula theologica*, 1773, et 1792, in-8. 9° *Nouvelle bibliothèque théologique* en allemand, Leipsick, 1760 68, 10 vol. in-8. Ebert et d'autres savans ont eu part à cet ouvrage. Ernesti a donné aussi des éditions estimées et recherchées d'*Homère*, Leipsick, in-8, 1759-64-65; *de Callimaque*, Leyde, 2 vol. in-8, 1761; de *Polybe*, Leipsick, 1763-64; de *Xénophon*, d'*Aristote*, et de *Cicéron*, 7 vol.; Leipsick, 1776, 3e édition; de *Tacite*, ibid. 1772, in-8; de *Suétone*, d'*Aristophane*, etc. Son Eloge par Auguste Guillaume Ernesti a paru à Leipsick, 1781, in-8.—Ernesti (Auguste-Guillaume), neveu du précédent, savant professeur de philosophie, et ensuite d'éloquence, né à Frohndorf en Thuringe en 1733, et mort en 1801, a laissé des éditions estimées de *Tite-Live*, 5 vol. in-8; de *Quintilien*, d'*Ammien*, *Marcelin* et de *Pomponius Mela*.

* ERNEST (Simon-Pierre), chanoine-régulier et professeur en théologie, à l'abbaye de Bolduc, devint curé d'Afden, près d'Aix-la-Chapelle vers 1797, et fut nommé en 1814 membre de l'institut royal des Pays-Bas. Il est mort en 1818, et a laissé plusieurs *ouvrages historiques sur le Brabant*, un *Tableau historique et chronologique des suffragans ou coévêques de Liége*, avec des *notices* sur l'origine des maisons religieuses, dans la ville et sa banlieue; une *Histoire des comtes de Limbourg*, plusieurs *chronologies historiques* dans le tome 3 de l'*Art de vérifier les dates*; un grand nombre de brochures *sur le serment*, et un *écrit apologétique* du nouveau *catéchisme* publié par ordre de Buonaparte.

* EROLES (Le baron d'), né dans la Catalogne en 1785, mort dans la province de la Marche en septembre 1825,

fit ses premières armes dans la guerre de l'indépendance en Espagne. Il se montra digne de ses ancêtres par la bravoure dont il donna des preuves continuelles pendant l'invasion de son pays par les Français. Profitant de la connaissance parfaite qu'il avait des localités, il s'était mis à la tête des paysans de sa province qu'il avait organisés en milices et qu'il levait en masse, dans les momens où les généraux français s'y attendaient le moins. Sa fidélité et son patriotisme furent récompensés dignement par Ferdinand VII. A l'époque de la révolution de 1820, il se prononça pour le roi, se mit de nouveau à la tête de ses campagnards mal équippés et mal armés, et soutint pendant long-temps les efforts des constitutionnels. Ce fut lui qui en 1822 organisa l'*Armée de la Foi*; il était aussi l'un des trois membres de la *régence d'Urgel*. Il seconda de tous ses efforts en 1823 les Français qui entrèrent en Espagne pour délivrer le roi des mains des révolutionnaires. Il était capitaine général des troupes de S. M. C., officier de la Légion-d'honneur, commandeur de l'ordre de Saint-Louis; l'auteur anonyme d'une *notice* intitulée *Nécrologie sur le baron d'Eroles, par un volontaire de l'armée de la Foi*, Paris, 1825, in-8, a dit avec raison de lui qu'il avait été *l'un des plus fermes appuis de la religion catholique et de la légitimité*. Cette notice a été insérée dans le journal de *l'Etoile* du 20 septembre 1825, et dans la *Gazette de France* du 29 du même mois. On peut consulter le tome 28 des *Victoires et conquêtes*, pour avoir de plus amples détails sur ce général espagnol.

EROPE, *Æropus*, fils de Philippe I, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens, voulant profiter de cette minorité, attaquèrent et défirent les Macédoniens; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils vainquirent à leur tour, vers l'an 598 avant J. C., le prince régna environ 35 ans, avec assez de gloire.

EROS, affranchi de Marc-Antoine le triumvir. *Voyez* cet article.

EROSTRATE ou Eratostrate, homme obscur d'Ephèse, voulant rendre son nom célèbre à la postérité, brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J. C., le jour même où Alexandre le Grand vint au monde. Les Ephésiens firent une loi qui défendait de prononcer son nom. Cette loi singulière, loin de produire un tel effet, servit l'intention du scélérat: ce fut un moyen de répandre et de perpétuer sa mémoire; mais il n'y gagna rien, car elle n'existe que pour être un objet d'exécration.

ERPENIUS ou d'Erpé (Thomas), né à Gorcum en Hollande l'an 1584, s'appliqua à l'étude des langues orientales à la persuasion de Scaliger; parcourut une grande partie de l'Europe, s'arrêta long-temps à Venise, parce qu'il y trouva plusieurs juifs et quelques mahométans qui l'aidèrent dans l'étude qu'il y fit des langues arabe, perse, turque et éthiopienne. De retour dans son pays en 1613, il fut fait professeur des langues orientales à Leyde, où il mourut en 1624. Il laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe, sur l'hébreu, etc., dans lesquels on remarque une profonde connaissance de ces langues. Les principaux sont: 1° *Grammaire arabe*, Leyde, 1636, 1656, 1748 et 1767, in-4, estimée. 2° *Grammaire hébraïque*, Leyde, 1659. 3° *Grammaire syriaque et chaldaïque*, Leyde, 1659. 4° *Grammaire grecque*, Leyde, 1662. 5° *Psalterium Dalidicum Syriacum cum versione latina*. 6° *Historia saracenica Georgii Elmacini cum versione latina*, Leyde, 1622, in-folio, édition enrichie de cartes géographiques et généalogiques. 7° *Locmani fabulæ et Arabum adagia cum interpretatione latina et notis*, Amsterdam, 1656, in-4. C'était un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres et à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit, pour l'attirer en Espagne et en Angleterre. *Voyez* Nicéron, tome 5. Voyez aussi sur ce célèbre orientaliste, G. J. Vossius, et le Père Scriverius.

* ERRANTE (Joseph), peintre italien, né à Trapani, en Sicile, en 1760,

étudia son art dans sa ville natale, puis à Palerme, à Naples, d'où il passa à Rome où il se perfectionna. Errante avait le talent d'imiter les plus grands maîtres au point que l'on confondait souvent ses copies avec les modèles. On doit à cet artiste une importante découverte, c'est-à-dire une manière sûre et facile de restaurer les vieux tableaux. Il avait gagné la confiance du duc de Monte-Leone dont il avait fait le portrait : la reconnaissance de ce seigneur alla jusqu'à lui faire une pension de 60 ducats par mois (environ 240 fr.). La cour de Naples chargea cet artiste de décorer le château de Caserte. Lors de la révolution française, dont les principes subversifs avaient pénétré jusque dans les états romains et le royaume de Naples, Errante, qui les avait adoptés, fut contraint de se réfugier à Milan, avec son protecteur le Duc de Monte-Leone. Dans cette ville, il lutta avec succès contre un habile adversaire, le peintre Appiani, qui, de son côté, était émulé de Benvenuti de Florence. L'artiste sicilien peignait, en outre, le portrait avec un talent remarquable, et excellait à faire des armes, exercice auquel les Siciliens se livrent avec plus d'ardeur que tous les autres peuples de l'Europe. Errante croyait que cet art n'était pas moins utile aux peintres que l'avait été la gymnastique aux anciens, et se proposait de publier un traité sur le mouvement des muscles; projet que d'autres occupations l'empêchèrent de réaliser. Après la chute de Napoléon et la nouvelle réorganisation de l'Italie, il retourna à Rome, centre de tous les arts; il y mourut en juillet 1821, âgé de 61 ans. On cite comme ses meilleurs tableaux *Artémise pleurant sur les cendres de Mausole; la Mort du comte Ugolin, au milieu de ses enfans; Endymion; le Concours de la beauté;* différens tableaux de *Psyché*, et des *portraits*. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° *Traité sur les couleurs employées par les plus célèbres artistes italiens et flamands :* 2° *Essai sur les couleurs*. Il y une *Notice* sur cet artiste, faite par le savant abbé Cancellieri; et on lui a élevé à Rome un beau monument, exécuté par Léonard Jennio, habile sculpteur sicilien.

* ERSCH (Jean-Samuel), professeur à Halle, né le 23 juin 1760 à Gross-Glogau en Silésie, habita d'abord Iéna où il coopérait à des ouvrages périodiques sur la géographie et la statistique et où il travaillait à des traductions de relations de voyages publiées dans les pays étrangers. Il fit paraître en 1788, un *Catalogue des ouvrages anonymes et pseudonymes de l'Allemagne* pour servir de *supplément à l'Allemagne savante de Meusel*. En 1790-92, un *Répertoire des journaux et autres ouvrages périodiques allemands sur la géographie et l'histoire*, Lemgo, 3 vol. Il mourut de fatigue et de chagrin le 16 janvier 1828.

* ERSKINE (Jean), célèbre presbytérien écossais, né en 1721, fut ministre à Edimbourg, et mourut le 19 janvier 1803. Il a laissé 1° des *sermons*, 1798, in-8, estimés pour la liaison du discours et la pureté du stile. 2° *Esquisses de l'histoire de l'Eglise*, 1790-97, 2 vol. in-8, ouvrage rempli de documens intéressans sur l'état de la religion dans l'Europe continentale, et où il dévoile la conjuration formée par les incrédules contre la religion. On dit qu'il était vertueux et tolérant pour les catholiques.

ERSKINE (Lord David Dun). *Voyez* Dun (David Erskine, lord).

* ERSKINE (Charles), cardinal, originaire d'Irlande, né le 13 février 1753, à Rome, où sa famille suivit celle des Stuarts, lorsque cette dernière eut cessé de régner. Destiné d'abord au barreau, il s'y distingua de bonne heure et fixa l'attention de Pie VI qui l'engagea à changer de carrière. Le jeune Erskine, devenu ecclésiastique, ne tarda pas à être évêque, puis chanoine de Saint-Pierre. Envoyé comme ministre plénipotentiaire à Londres, au moment où se formait la coalition contre la France, il resta 8 années en Angleterre. Pendant son séjour dans cette île, on le vit à plusieurs reprises parler en faveur de l'émancipation des catholiques. A son retour qui eut lieu après la paix d'Amiens, il reçut le chapeau de cardinal; Pie VII eut pour Ers-

kine la même bienveillance que son prédécesseur; il l'envoya auprès du gouvernement consulaire, et Buonaparte le reçut avec distinction. Le cardinal Erskine revint à Rome, où il mourut le 19 mars 1811. Il passait pour un des cardinaux les plus instruits, parlait et écrivait cinq langues, avec autant de pureté que de facilité, et fut pendant long-temps un des plus beaux ornemens de la cour de Rome.

* ERSKINE (Henri), avocat célèbre, naquit en Ecosse, suivit la carrière de la jurisprudence avec beaucoup de distinction, fut reçu au nombre des avocats de la faculté écossaise dans un âge peu avancé, fut retardé dans ses succès au barreau par quelques écrits de jeunesse, et répara bientôt les pertes de temps et de réputation qu'il avait faites. Enfin il acquit une célébrité très grande dans sa patrie. Il embrassa les opinions des Whigs avec chaleur; devint le premier orateur de l'assemblée qu'ils tenaient, fut recherché par les personnages les plus influens de ce parti, notamment par Fox qui lui donna la place de lord-avocat, qu'il n'exerça que jusqu'à la mort de ce ministre. Henri Erskine est devenu le doyen de la faculté des avocats d'Edimbourg. Il est mort en 1817.

* ERSKINE (Thomas, lord), membre du parlement d'Angleterre, célèbre jurisconsulte, né en Ecosse vers 1750, perdit de bonne heure son père, et dut les soins de son éducation à son frère aîné, qui lui fit suivre la carrière de la marine (voyez l'article précédent). Il n'y resta que peu de temps. Entré comme enseigne dans le 1er régiment d'infanterie (1768), et n'y trouvant pas un avancement assez rapide, il quitta le service militaire (1774) et se livra à l'étude du droit. Après avoir terminé ses cours aux universités de Cambridge et de Lincols-Inn, il fut reçu avocat en 1778. Bientôt son éloquence le fit placer au rang des jurisconsultes les plus distingués; Erskine prit même dans ses plaidoyers une route différente de celle qu'avaient suivie jusqu'alors les avocats; abandonnant la vieille et pédantesque routine, il étonna l'auditoire par son premier discours. Parmi le grand nombre de causes qu'il défendit, on remarque les plaidoyers qu'il prononça en faveur du capitaine Baillie, du libraire Carnan, de l'amiral Keppel, de lord Gordon, de Thomas Paine, de M. Hastings, du doyen de St.-Asaph, et surtout dans le procès des criminels d'état en 1814. Sa clientelle était si nombreuse qu'il gagnait, dit-on, plus de 100,000 fr. par an. Nommé membre de la chambre des Communes en 1783 par le bourg de Porstmouth, il fut constamment réélu jusqu'en 1806, où il fut appelé à la pairie. Il ne laissa échapper aucune occasion de combattre le ministère, surtout dans la guerre contre la révolution française, et en 1800 lorsqu'il parla avec tant de violence de la nécessité de faire la paix avec la France, et de l'impossibilité de songer au rétablissement de la famille des Bourbons. En général, on peut dire qu'il ne soutint pas à la tribune la réputation qu'il avait au barreau et qu'il continuait toutefois à y justifier. Les Anglais lui attribuent toutefois l'extension et le développement des deux institutions fondamentales de leur gouvernement, la liberté de la presse et le jugement par jury. Après la mort de Pitt (1806), il fut nommé membre du conseil privé, créé baron avec le titre de lord, élevé à la dignité de grand chancelier et d'orateur de la chambre des pairs. Il perdit cette dernière place l'année suivante par la chute du ministère de lord Grenville. Pendant qu'il la remplit, il ne donna pas la preuve de cette grande connaissance des lois qu'elle suppose; aucune de ses décisions n'est citée comme autorité. Lord Erskine avait une belle élocution, mais peu de profondeur dans les idées et peu de connaissances en droit. Sa carrière politique fut dès lors terminée. Il mourut le 17 octobre 1823. Il a publié *Considérations sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, 1797, pamphlet qui eut 43 éditions la même année, traduit en Français sur la 23e édition, sous ce titre: *Coup d'œil sur les causes et les conséquences de la guerre actuelle avec la France*, Paris, 1797, in-8; la *Préface des Discours de Fox*,

et plusieurs *brochures* récentes en faveur des Grecs. Ses meilleurs *Discours* ont été recueillis et publiés par ses amis en 5 vol. in-8, 2e édition, Londres, 1816. Les plus remarquables ont été traduits en français dans le tome 2 de l'ouvrage intitulé *Barreau anglais*, Paris, 1824; il avait aussi composé des *poésies* qui ne sont pas sans mérite, entr'autres un petit poème intitulé *Geranicum*, qui fut attribué à Shéridan, et un roman politique en 2 vol., intitulé *Armata*.

* ERTBORN ou Hertborn (Joseph-Charles-Emmanuel, baron van), littérateur distingué, né à Anvers en 1778, remplit dans son pays plusieurs emplois administratifs à l'époque de la domination française; il était chargé de quelques fonctions financières assez importantes lors de la révolution opérée dans la Belgique en 1814. Lorsque le royaume des Pays-Bas fut définitivement organisé, il fut nommé directeur des contributions indirectes de la province de Liége. En 1819, il fit partie du conseil-général des monnaies à Utrecht, et en 1821, de la chambre des comptes du royaume. Il s'occupait, dans les loisirs que lui laissaient ses occupations administratives, de travaux scientifiques et littéraires; il s'était adonné à l'étude des langues, et possédait très bien le grec, le latin, le français, le hollandais, l'italien et l'allemand. Il a publié un volume de *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et sur les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes qu'elle a produits* (en français), 1806.

* ERXLEBEN (Dorothée-Chrétienne Léporin), naquit à Quedlinbourg le 13 novembre 1715. Faible et valétudinaire, elle assistait avec plaisir aux leçons de médecine données à son frère par leur père, le docteur Chrétien-Polycarpe Léporin. Cette assiduité détermina en elle son goût pour la médecine, qu'elle étudia sous son père et dans les meilleurs auteurs, tels que Stahl, Hoffman, Boerhaave, etc., et où elle fit de rapides progrès. Elle fut mariée en 1743 à Jean Chrétien Erxleben, ministre du saint Evangile à Quedlinbourg; et l'on doit dire à sa louange que son goût pour une étude et un travail qui ne semblent pas être l'apanage de son sexe, ne l'empêcha pas de remplir avec un soin scrupuleux les devoirs d'épouse et de mère. Le 12 juin 1754, elle obtint solennellement le doctorat à l'université de Halle. Le candidat discuta avec beaucoup de sagacité dans sa dissertation une question importante : *Quod nimis cito ac jucunde curare, sæpius fiat causa minus tutæ curationis*. Parmi les nombreuses félicitations qu'elle reçut de tous côtés, on en remarque une en stile lapidaire, du professeur Bochmer, qui annonce que cette cérémonie, autorisée par le grand Frédéric, roi de Prusse, n'avait jamais eu lieu en Allemagne, *Stupete. nova. litteraria. in. Italia non-nunquam. in. Germania. Nunquam. visa. vel. audita.* etc. Au moment de son mariage, elle publia un opuscule en allemand, intitulé : *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences*, Berlin, 1742, in-8. La préface appartient à son père. Madame Erxleben mourut le 13 juin 1762, laissant quatre enfans, dont plusieurs se montrèrent dignes d'elle.

* ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), naturaliste, fils de la précédente, né à Quedlimbourg en Saxe le 22 juin 1744, fut reçu à 23 ans, docteur en philosophie à l'université de Gottingue, le 5 mai 1767. Sa mère avait, par une exception honorable et inouïe en Allemagne, obtenu le doctorat en médecine à l'université de Halle (*Voyez* l'article précédent); lui-même étudia les diverses branches de l'art de guérir; mais il cultiva avec prédilection l'histoire naturelle et la physique. Il fut nommé professeur ordinaire de philosophie en 1775, et jouissait déjà d'une réputation étendue, lorsqu'il mourut à la fleur de l'âge, le 19 août 1777. Il a laissé plusieurs ouvrages en allemand recherchés comme des modèles d'exactitude et de précision : 1° *Elémens d'histoire naturelle*, Gottingue, 1768 et 1773, in-8, réimprimé en 1782 et 1791, avec des additions de J. Geme-

lin. 2° *Considérations sur les causes de l'imperfection des systèmes minéralogiques*, 1762, in-4. 3° *Introduction à la medecine vétérinaire*, Gottingue, 1769, in-8. 4° *Elémens de physique*, 1772, in-8, réimprimés plusieurs fois avec des augmentations importantes par G. C. Lichtenberg. 5° *Elémens de chimie*, 1775, in-8, 1784 et 1790, avec des notes supplémentaires par J. C. Wiegleb. 6° *Systema regni animalis cum synonymia et historia animalium, classis 1 mammalia*, Leipsick, 1777. Il n'existe point en zoologie de traité plus exact et plus complet que cette histoire des mammifères. 7° *Mémoires physico-chimiques*, 1777, in-8. Erxlchen a encore rédigé une *Bibliothèque physique*, dont il a paru 4 vol. in-8, et fourni plusieurs articles à divers journaux.

ERYCEYRA (Ferdinand DE MENESÉS, comte d'), naquit à Lisbonne en 1614. Après avoir puisé dans les premières études le goût de la bonne littérature, il alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pédro, et conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'Eryceyra trouvait des momens à donner à la lecture et à la composition. On peut consulter le *Journal étranger*, de 1757, sur ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : 1° L'*Histoire de Tanger*, imprimée in-folio, en 1723. 2° L'*Histoire de Portugal*, depuis 1640, jusqu'en 1657, en 2 vol. in-folio. 3° *La vie de Jean I, roi de Portugal*. Ces différens livres sont utiles pour la connaissance de l'histoire de son pays.

ERYCEYRA (François-Xavier DE MENESÈS, comte D'), arrière petit-fils du précédent et héritier de la fécondité de son bisaïeul, naquit à Lisbonne en 1672. Il porta les armes avec distinction, obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp général et de conseiller de guerre, et mourut en 1743, à 70 ans. Il n'était pas grand seigneur avec les savans : il n'était qu'homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape Benoît XIII l'honora d'un bref; le roi de France lui fit présent du *Catalogue de sa bibliothèque*. L'académie de Pétersbourg lui adressait ses mémoires; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, etc., lui faisaient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avaient laissé une bibliothèque choisie et nombreuse, qu'il augmenta de 15,000 volumes et de 1000 manuscrits. Sa carrière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différens. Les plus connus en France sont : 1° *Mémoire sur la valeur des monnaies de Portugal, depuis le commencement de la monarchie*, in-4, 1738. 2° *Réflexions sur les études académiques*. 3° *58 parallèles d'hommes et 12 de femmes illustres*. 4° *La Henriade, poème héroïque, avec des observations sur les règles du poème épique*, in-4, 1741. 5° *L'art poétique* de Boileau, traduit en portugais.

ERYTROPHILE (Rupert), théologien du 17e siècle, et ministre à Hanovre, est auteur d'un *Commentaire méthodique* sur l'histoire de la Passion. On a encore de lui : *Catenæ aureæ in harmoniam evangelicam*, in-4.

ESAU, fils d'Isaac et de Rébecca, né l'an 1836 avant J. C., vendit à Jacob, son frère jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, et se maria à des chananéennes contre la volonté de son père. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mère (*voyez* RÉBECCA). Les deux frères furent dès lors brouillés; mais ils se réconcilièrent ensuite. Jacob se retira chez son oncle Laban. Esaü mourut à Seïr en Idumée, l'an 1710 avant J. C., âgé de 127 ans, laissant une postérité très nombreuse.

ESCALE (MASTIN DE L'), d'une famille que Villani fait descendre d'un faiseur d'échelles nommé Jacques Fico, fut élu en 1259 podestat de Vérone, où ses parens tenaient un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, et il fut dès lors comme souverain. Mais quoiqu'il gouvernât ce petit

état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitans. Il fut assassiné en 1273. Ses descendans conservèrent et augmentèrent même l'autorité qu'il avait acquise dans Vérone. Mastin III de l'Escale, génie remuant et ambitieux, ajouta non-seulement Vicence et Bresce à son domaine de Vérone; il dépouilla encore les Carrare de Padoue dont il fit Albert son frère gouverneur. Celui-ci, livré à la débauche, vexa ses sujets, et enleva la femme d'un des Carare dépossédés, qui sachant dissimuler à propos, flattèrent l'orgueil des deux frères. Mastin, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas de s'attirer la haine des Vénitiens en faisant faire du sel dans les lagunes. Ces républicains, jaloux de ce droit qu'ils voulaint rendre exclusif, firent la guerre aux l'Escale, rendirent Padoue aux Carrare, s'emparèrent de la Marche Trévisane, et enfermèrent Mastin en 1339 dans son petit état de Vérone et de Vicence. Ce tyran subalterne avait commis, dans le cours de la guerre, des cruautés inouïes. Barthélemi de l'Escale, évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, Mastin son cousin le tua sur la porte de son palais épiscopal le 28 août 1338. Le pape ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique Mastin, qui, après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronais. Mais en 1387 il fut enlevé à sa famille. Antoine de l'Escale, homme courageux, mais cruel, souillé du meurtre de son frère Barthélemi, se ligua avec les Vénitiens pour faire la guerre aux Carrare. Son bonheur et ses succès alarmèrent le duc de Milan, qui s'empara en 1387 de Vérone et de Vicence. Antoine, réduit à l'état de simple particulier, obtint une asile et le titre de noble à Venise. Mastin III avait eu un fils appelé Can le Grand, et ce fils, un bâtard nommé Guillaume, héritier de sa valeur et de son ambition. Celui-ci, secondé par François Carrare, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone et de Vicence en 1403. Son pouvoir commençait à être respecté, lorsque le même Carrare, qui l'avait aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une visite qu'il lui avait faite, sous prétexte d'aller lui faire compliment. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vicentins et les Véronais, ne voulant pas reconnaître ce scélérat, et las d'être disputés par de petits tyrans, se donnèrent à la république de Venise en 1406. Brunoro de l'Escale, dernier rejeton de cette famille ambitieuse, tenta en vain en 1410 de rentrer dans Vérone: il échoua contre les forces Vénitiennes. Les Scaliger qui portèrent dans la république des lettres, le ton d'insolence et de hauteur que les l'Escale avaient à Vérone prétendaient être descendus d'eux; mais on leur prouva que leur vanité se fondait sur des chimères.

ESCALIN. *Voyez* Garde (Antoine Iscalin, et non Escalin baron de la).

*ESCARS (Jean-François de Pérusse, duc d'), naquit le 13 novembre 1747. Il avait un frère aîné qui était l'espoir de ses parens et qui mourut jeune encore. Avant cet événement si malheureux pour sa famille, Jean-François d'Escars était entré comme cadet dans l'ordre de Malte où il servit d'abord sur mer, et ensuite sur terre. En 1774, il devint colonel des dragons d'Artois. Après avoir épousé en 1783, la fille du fameux banquier Laborde, il devint en 1788, maître-d'hôtel du roi en survivance, et maréchal-de-camp. En 1791, il quitta la France et se rendit auprès des princes qui étaient réunis sur les bords du Rhin, et qui le chargèrent d'une mission diplomatique auprès de Gustave III, roi de Suède. Il resta plusieurs années à la cour de Stockholm, où il paraissait jouir d'un grand crédit, et où il n'en eut cependant pas assez pour empêcher que l'envoyé de la république française ne fût accueilli par la gouvernement suédois (1792). Le baron d'Escars était encore en Suède lorsque le roi Gustave tomba sous les coups d'un assassin. Après ce fatal événement, il reçut de nouvelles instructions des princes, et se rendit, d'après leur ordre, à Berlin, où le gracieux accueil qu'il reçut du roi l'engagea à reprendre du service

dans l'armée prussienne. C'est à cette époque qu'il contracta un nouveau mariage avec Mme de Nadaillac, femme d'esprit, que quelques imprudences commises sous le gouvernement impérial firent exiler aux îles Ste.-Marguerite, d'où elle eut ensuite la permission de se rendre dans la Touraine. Le baron d'Escars fut nommé lieutenant-général par Louis XVIII, qui lui donna la charge de premier maître-d'hôtel. Il reçut aussi le titre de duc dans le mois de mars 1816, et mourut le 9 septembre 1828. C'était un de ces hommes de cour dont la fidélité à leur maître ne fut jamais couverte d'aucun nuage.

* ESCARS (François-Nicolas-Réné, comte de Pérusse d'), cousin du précédent, pair de France, né le 12 mars 1759, fut élu député aux états-généraux par la noblesse de Châtellerault. Dans cette assemblée signalée par tant de trahisons, il resta fidèle aux principes de la monarchie; il se prononça contre la révolution et signa toutes les protestations que fit la minorité monarchique contre les décisions de la majorité constitutionnelle. Il quitta la France avec le comte d'Artois, dont il était le gentilhomme d'honneur et qui le fit son capitaine des gardes. Il prit part aux campagnes des émigrés; ce qui lui valut en 1794 le grade de maréchal-de-camp. Lorsque les Bourbons revinrent en France, le comte d'Escars fut nommé lieutenant-général, reprit sa place de capitaine des gardes de *Monsieur*, fut élevé au rang de commandeur de St.-Louis, et de pair de France. Il fut aussi gouverneur de la 4me division militaire, et mourut le 30 décembre 1822. Il appartient, comme le précédent, à une famille chez laquelle la fidélité au roi est une habitude, je dirais presque une nécessité.

* ESCHELS-KROON (Adolphe), voyageur danois, né en 1736 à Nieblum dans le duché de Sleswich, passa 18 ans dans les Indes orientales, où il fut d'abord résident de la compagnie hollandaise, ensuite agent du Danemarck; enfin il se retira à Kiel, où il mourut le 18 octobre 1793. On a de lui en allemand: 1° *Description de l'île de Sumatra, considérée principalement sous le rapport du commerce*, 1782, in-8, avec une bonne carte. Cette relation est utile pour rectifier beaucoup de notions fausses que des ouvrages publiés antérieurement pouvaient faire prendre sur Sumatra. 2° *Relation authentique de l'état actuel des principales îles de l'Océan indien, surtout de Bornéo.* 3° *Description de Banda, d'Amboine, de Ceylan, etc.* Cette dernière description a été traduite en français par Langlès, dans le recueil intitulé *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, Paris, 1793.

* ESCHENBURG (Jean-Joachim), critique allemand, né à Hambourg le 7 décembre 1748, et mort le 29 février 1820, fut gouverneur public des élèves du collége Carolin à Brunswick. Il consacra toute sa vie à l'enseignement; et les bons principes de morale qu'il répandit furent professés par cet ami de la jeunesse, non-seulement par ses paroles, mais encore par ses actions. Il a publié les ouvrages suivans: 1° *Musée britannique pour les allemands*, Leipsick, 1770, 1781, 7 vol. in-8; 2° *Commentaire de Hurd sur les épîtres d'Horace*, traduit de l'anglais, Leipsick, 1772, 2 vol. in-8; 3° *Théâtre de Shakespeare*, traduit de l'anglais, Zurich, 1775-87, 14 vol. in-8; 2e édition, 1798-1806, 12 vol. in-8; cette traduction est préférée à celle de Wielaud; 4° *Précis d'une théorie et d'un cours de belles-lettres*, Berlin, 1783, in-8; 5e édition, 1813, traduit en français par Storch, sous le titre de *Principes généraux de belles-lettres*, Saint-Pétersbourg, 1789, in-8; 5° *Manuel de la littérature classique de l'antiquité, et de la mythologie*, Berlin, 1783, in-8; 6e édition, 1816, traduit en français par Cramer, Paris, 1802, 2 vol. in-8; 6° *Collection d'extraits tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes dans tous les genres de poésie et d'éloquence*, Berlin, 1788-95, 9 vol. in-8; 7° *Manuel de l'étude des sciences*, 1792 et 1800, in-8; 8° *Monumens de la poésie et de la langue allemande ancienne*, Brême, 1799, in-8; 9° plusieurs *traductions* d'ouvrages français et anglais, entre autres celle de l'*Esther* de Racine, en vers allemands. Il a coopéré à un grand nombre de journaux

et recueils périodiques. Il a donné en outre une édition des *œuvres posthumes de Lessing*, avec des notes, Berlin, 1790.

* ESCHER, DE LA LINTH (Jean Conrad), géologue suisse, né à Zurich le 24 août 1767, mort dans la même ville le 9 mars 1823, était fils d'un conseiller d'état de ce canton. Il fit ses études à Genève d'où il revint dans sa patrie pour s'occuper de ses intérêts politiques. Après avoir consacré quelque temps aux exercices militaires imposés à tous les habitans de la Suisse, il étudia les différens gouvernemens des cantons et chercha à connaître ce qui pouvait contribuer le plus à leur prospérité réelle et présente. Il fixa son attention sur l'*économie industrielle et rurale*. Ce fut dans le but d'étudier cette science qu'il fit un séjour de deux ans à l'université de Gottingue où il s'occupa aussi de la minéralogie, de la géologie, et de la statistique Il parcourut aussi l'Angleterre et l'Italie pour y visiter et connaître leurs principales manufactures. Malgré ces goûts qui semblent être l'apanage exclusif des âmes tranquilles, il adopta les principes de la révolution française, fut élu membre du grand conseil helvétique et coopérer à la rédaction du journal démocratique qui paraissait alors sous le titre de *Républicain suisse*. Lorsque Buonaparte eut imposé son joug sur l'helvétie, Escher rentra dans la vie privée. Quelques années après il devint conseiller d'état; mais il ne s'occupa guère que du *desséchement des marais de la Linth* dont il fut chargé par la diète concurramment avec une commission dont il fut nommé président. Abandonné pendant l'exécution de ce projet éminemment utile, il n'en discontinua pas ses travaux : il alla lui-même habiter ces marais pestilentiels, et, de 1807 à 1815, il ne s'occupa que de cet objet. Ses efforts furent couronnés par le plus heureux succès. La Linth qui se perdait autrefois dans des terres marécageuses, coule maintenant par deux canaux dont l'un conduit une partie de ses eaux dans le lac de Wesen et l'autre dans celui de Zurich. Dès lors le pays qui avait été jusqu'à cette époque très malsain a vu disparaître les fièvres qui désolaient ses habitans. Pour prix d'un si grand bienfait, Escher ne voulut recevoir que le surnom de LA LINTH ajouté à son nom. On trouve sur les travaux qu'il a fait exécuter des détails curieux dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, (sciences et arts, année 1819), et dans le tome 27 de la *Revue encyclopédique*. On remarque dans la même *Bibliothèque universelle* et dans différens journaux allemands, des *Mémoires* et *Dissertations* d'Escher sur divers points de la géologie de la Suisse. Des médailles d'or, d'argent et de bronze ont été gravées pour conserver sa mémoire; et le professeur Vaucher a publié une *notice* assez étendue sur sa *vie*, insérée dans le tome 22 de la *Bibliothèque de Genève*.

* ESCHERNY (François-Louis D'), comte du St.-Empire, ancien chambellan du roi de Wurtemberg, naquit à Neuchâtel (Suisse) en 1734, et mourut à Paris en 1815. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° *Lacunes de la philosophie*, 1783, in-12. 2° *Correspondance d'un habitant de Paris avec ses amis de Suisse et d'Angleterre, sur les événemens de* 1790 jusqu'au 4 avril 1791; Paris, 1791, in-8, réimprimée en 1815, sous le titre de *Tableau historique de la révolution*, 2 vol. in-8; 3° de l'*Egalité*, ou *Principes généraux sur les institutions civiles, politiques et religieuses, précédés de l'éloge de J. J. Rousseau*, 1796, 2 vol. in-8; reproduits sous ce titre : la *Philosophie de la politique*, ou *Principes généraux sur les institutions sociales*, Paris, 1798, in-8. 4° *Mélanges de littérature, d'histoire, de morale et de philosophie*, 1809, 3 vol. in-12; quelques volumes portent le titre de la seconde édition avec la date de 1815; 5° *Fragmens sur la musique*, etc., 1809, in-12., extrait du précédent.

ESCHINE, célèbre orateur grec, naquit à Athènes l'an 397 avant J. C., 3 ans après la mort de Socrate et 16 ans avant la naissance de Démosthènes. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il était d'une naissance distinguée, et il avait porté les armes avec éclat; et si l'on adopte le récit de Démosthènes, Eschine était le fils d'une courtisane.

Il aidait sa mère à initier les novices dans les mystères de Bacchus, et courait les rues avec eux. Il fut ensuite greffier d'un petit juge de village; et depuis il joua les troisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chassèrent de leur troupe. Ces deux récits sont fort différens : si celui de Démosthènes est faux, il sert à prouver que, dans tous les temps, les gens de lettres ont été jaloux les uns des autres; et que cette jalousie a produit, dans les siècles passés comme dans le siècle présent, des injures et des personnalités révoltantes. Quoi qu'il en soit, Eschine ne fit éclater ses talens que dans un âge assez avancé. Ses déclamations contre Philippe, roi de Macédoine, commencèrent à le faire connaître. On le députa à ce prince; et le déclamateur emporté, gagné par l'argent du monarque, devint le plus doux des hommes. Démosthènes le poursuivit comme prévaricateur, et Eschine aurait succombé sans le crédit d'Eubulus. Le peuple ayant voulu quelque temps après décerner une couronne d'or à son rival, Eschine s'y opposa, et accusa dans les formes Ctésiphon, qui avait le premier proposé de la lui donner. Les deux orateurs prononcèrent en cette occasion deux discours, qu'on aurait pu appeler deux chefs-d'œuvre, s'ils ne les avaient encore plus chargés d'injures que de traits d'éloquence. Eschine succomba; il fut exilé. Dégoûté du métier de rhéteur, il passa à Samos, où il mourut peu de temps après, à 75 ans. Les Grecs avaient donné les noms des Grâces à trois de ses harangues, et ceux des Muses à neuf de ses épîtres. Ces trois discours sont les seuls qui nous restent. Eschine, plus abondant, plus orné, plus fleuri, devait plutôt plaire à ses auditeurs que les émouvoir; Démosthènes, au contraire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des mots, les étonnait par un air de grandeur, et les terrassait par un ton de force et de véhémence. Le premier avait plus d'esprit, le second plus de génie. Les *harangues* d'Eschine ont été recueillies avec celles de Lysias, d'Andocides, d'Isée, de Dinarque, d'Antiphon, de Lycurgue, etc., par les Aldes, 3 vol. in-fol., 1513. (Ils se trouvent aussi dans les *orateurs grecs* de Reiske, Leipsick, 1770-75. L'abbé Auger a donné une traduction d'Eschine avec celle de Démosthènes, Paris, 1777, 5 vol. in-8. Cette Traduction a été revue par Planche avec le texte grec en regard, 1820-1822, 10 vol. in-8.)

ESCHINE, philosophe grec. On ignore le temps auquel il vivait. Nous avons de lui des *dialogues* avec les notes de Le Clerc, Amsterdam, 1711, in-8, qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum.*

* ESCHIUS (Nicolas) naquit en 1507 à Nordwik, près Bois-le-Duc. Ayant été ordonné prêtre à Cologne, son savoir et sa piété lui valurent l'offre honorable de se charger de l'éducation du jeune duc de Juliers. Mais la vie de la cour ne convenait pas au caractère d'Eschius : il n'aurait pu être témoin des désordres qui y règnent ordinairement. Il refusa cet emploi honorable, préférant consacrer ses talens à la direction d'une modeste école. Il y forma des élèves aussi utiles à l'état qu'à l'Eglise. On compte parmi ceux qui profitèrent le plus de ses soins, Pierre Canisius, jésuite, et Laurent Surius, chartreux. S'étant lié avec ce dernier et plusieurs autres religieux du même ordre, il résolut d'embrasser leur institut; mais la faiblesse de sa santé s'opposa à son pieux dessein. Il voulut du moins imiter leur vie solitaire, et obtint une cellule dans la chartreuse, où il mena une vie édifiante. Les supérieurs ecclésiastiques pensant devoir employer ses talens et sa piété à procurer le salut d'autrui, le nommèrent archiprêtre de Diest, et le chargèrent en même temps de la direction du béguinage de cette ville. Eschius s'acquitta avec zèle de ces deux emplois et forma divers établissemens pieux. Il termina en 1578 une carrière qu'il avait sanctifiée par la pénitence et les bonnes œuvres. Sa vie a été écrite par Arnould de Jean, son successeur dans la direction du béguinage de Diest. On a de ce vénérable ecclésiastique 1° *Exercices de piété*, en latin, Anvers, 1563, in-8, 1569, in-16. Ils ont été traduits en flamand et réimprimés en 1713. On trouve

dans cette dernière édition la *Vie* d'Eschius, traduite aussi en flamand. 2° *Isagoge ad vitam introversam capessendam*, à la tête d'un livre intitulé : *Templum animæ* publié par Eschius, Anvers, 1563, in-8. *Margarita evangelica*, livre de spiritualité, traduit du flamand en latin. Cet ouvrage et le *Templum animæ* appartiennent à une sainte fille dont on ignore le nom. La *Margarita* a été souvent réimprimée en latin, en français, en flamand et en allemand.

ESCHYLE, né à Athènes d'une des plus illustres familles de l'Attique, signala son courage aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée; mais il est moins célèbre par ses combats que par ses *poésies dramatiques*. Il perfectionna la tragédie grecque, que Thespis avait inventée. Il donna aux acteurs un masque un habit plus décent, une chaussure plus haute, appelée *cothurne*, et les fit paraître sur des planches rassemblées pour en former un théâtre. Auparavant ils jouaient sur un tombereau ambulant, comme quelques-uns de nos comédiens de campagne. Eschyle régna sur le théâtre, jusqu'à ce que Sophocle lui disputa le prix et l'emporta. Ce vieillard ne put soutenir l'affront d'avoir été vaincu par un jeune homme. Il se retira à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, le plus ardent protecteur qu'eussent alors les lettres. On raconte qu'il perdit la vie par un accident très singulier. Un jour qu'il dormait, dit-on, à la campagne, un aigle laissa tomber une tortue sur sa tête chauve, qu'il prenait pour la pointe d'un rocher. Le poète mourut du coup vers l'an 477 avant J. C. Il paraît que l'aigle a la vue trop perçante, pour ne pas distinguer la tête d'un homme, de la pointe d'un rocher. Cependant les historiens se plaisent à répéter cette catastrophe singulière. On ajoute qu'un astrologue avait prédit à Eschyle qu'il mourrait de la chute d'une maison, et que pour cela il se tenait presque toujours en rase campagne Ce poète a de l'élévation et de l'énergie; mais elle dégénère souvent en enflure et en rudesse. Ses tableaux offrent de trop grands traits, des images gigantesques et épouvantables; ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. Il écrivait en énergumène, et, pour tout dire, en homme ivre. La représentation de ses *Euménides* était si terrible, que l'effroi et le tumulte qu'elle causa, fit écraser des enfans et blesser des femmes enceintes. (Ses tragédies sont au nombre de 60, d'après l'auteur grec de sa vie et de 90 selon Suidas. Sept seulement ont été conservées.) Les meilleures éditions de ces pièces sont celles de Henri Etienne, 1557, in-4; et de Londres, in-fol., 1663, par Stanley, avec des scholies grecques, une version latine et des commentaires pleins d'érudition. Celle de Paw, la Haye, 1745, 2 vol. in-4, est moins estimée; mais celle de Glascow, 1746, 2 vol. in-8, est précieuse pour la beauté de l'exécution. M. Schutz en a donné une très bonne édition en 1782, Halle, 3 vol. in-18. (Brunck et MM. Hermann, Wolf et Bloomfield ont isolément publié différentes pièces de ce grand tragique dont la *Trilogie* éditée par le professeur F. Th. Welker a paru en 1824, Darmstadt, grand in-8.) On en a imprimé une traduction française, élégante et fidèle, Paris, 1770, in-8, par M. Le Franc de Pompignan. M. Laporte du Theil en a publié une nouvelle traduction, Paris, 1794, 2 vol. in-8, accompagnée du texte grec, d'après l'édition de Stanley. (Cette dernière fait partie du théâtre des grecs du P. Brumoy que vient de revoir et de réimprimer M. Raoul-Rochette.)

ESCOBAR (Barthélemi), pieux et savant jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble et ancienne, avait de grands biens, qu'il employa tous en œuvres de charité. Son zèle le conduisit aux Indes, où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui 1° *Conciones quadragesimales et de Adventu*, in-fol. 2° *De festis Domini*. 3° *Sermones de historiis sacræ Scripturæ*. Ses ouvrages ne sont guère connus qu'en Espagne.

ESCOBAR (Marine D'), née à Valladolid en 1554, morte saintement en 1633, est la fondatrice de la récollection de Sainte-Brigitte en Espagne. Le P. Dupont, son confesseur, laissa des mémoires

sur sa *vie*, qu'on fit imprimer in fol. Ce livre est devenu très rare.

ESCOBAR (Antoine), de l'illustre maison de Mendoza, jésuite, né à Valladolid en 1589, mort en 1669, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont ses *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, Lyon, 1667, 9 vol. in folio, et sa *Théologie morale*, Lyon, 1663, 7 vol. in folio dans laquelle il élargit un peu trop le chemin du salut. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par Pascal : ils sont commodes; mais l'Evangile proscrit ce qui est commode. Il ne faut cependant pas croire que ces sortes d'ouvrages, quoique certainement répréhensibles, aient fait autant de mal que quelques zélateurs l'ont prétendu. Ce ne sont que les savans ou les gens consciencieux qui les lisent; les hommes dissipés ou libertins ne s'en occupent point. « Je n'ai connu aucun » homme de mauvaise vie, dit un auteur » judicieux, qui eût beaucoup lu les casuistes; et je n'ai connu ni grand casuiste, ni grand liseur de casuistes qui » ait été homme de mauvaise vie. » Un jour qu'un certain réformateur déclamait contre les casuistes relâchés, en présence d'un ecclésiastique respectable, et lui demandait quel auteur il fallait lire pour la morale : *Lisez*, lui dit celui-ci, *Caramuel et Escobar, ils sont encore trop sévères pour vous.* « Vainement, » disent les encyclopédistes, les prédicateurs de l'irréligion voudraient-ils s'autoriser de ces réflexions pour innocenter leurs propres égaremens, pour rendre odieux les théologiens qui les font » remarquer et les réfutent. Leurs erreurs, qu'ils publient eux-mêmes, sont » d'une toute autre conséquence que » celles des casuistes; on ne peut excuser les premiers par aucun motif louable; les ouvrages des incrédules ont » fait plus de mal en dix ans, que tous » les casuistes de l'univers n'en ont fait » dans un siècle. » (*Encyclop. méthod.* article *casuistes*). *Voyez* BUSEMBAUM, PASCAL, RANCÉ. (Escobar avait composé plus de 20 ouvrages formant 42 vol. presque tous in-folio.)

* ESCOIQUITZ (don Juan), ministre d'état espagnol, naquit en 1762 dans la province de Navarre et mourut en Andalousie le 18 novembre 1820. Il fut d'abord page de Charles III, puis chanoine de Saragosse, et, par la faveur de Godoï, gouverneur du prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Il est difficile de dire si l'ambition ou l'intérêt qu'il portait à son jeune maître, le guida dans la conduite qu'il tint à l'égard de Godoï, dont l'Europe entière a connu les intrigues; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se déclara contre lui, et Godoï le fit exiler à Tolède où il fut nommé archidiacre. Mais lorsque le jeune Ferdinand fut monté sur le trône de son père, il fut rappelé, et nommé conseiller privé : il exerça même la plus grande influence sur la destinée de la famille royale d'Espagne. Ebloui par Buonaparte, il rattacha le sort de la monarchie espagnole aux promesses trompeuses de ce prince ambitieux : ce fut sous sa dictée que son élève écrivit cette fameuse *lettre* à l'empereur des Français dans laquelle il lui demandait à s'allier à la famille du *grand homme*, et ce furent ses conseils qui décidèrent Ferdinand à faire le voyage de Baïonne. Escoiquitz reconnut, mais trop tard, combien il avait été imprudent; il chercha, mais en vain, à réparer sa faute : ses talens, sa fermeté et même sa souplesse ne purent parvenir à amener un changement heureux dans la fortune de ses princes : il n'eut pas même le triste dédommagement de recevoir des récompenses de Buonaparte qui se contenta de lui adresser quelques complimens et qu'il appelait le *petit Ximenès*. Indigné des insultes journalières que recevaient les princes espagnols, il s'en plaignit amèrement; et comme ses plaintes n'étaient suivies d'aucune réponse favorable, il fit entendre à M. de Champagny, alors ministre des relations extérieures, ces paroles vraiment prophétiques : L'*Espagne vengera ses injures; elle rendra cent fois les outrages qu'on lui prodigue.* Il suivit ses maîtres à Valençay. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il eut plusieurs conférences avec les ambassadeurs d'Autriche, de Russie, de Prusse et de quel-

ques autres états de la confédération du Rhin, dans le but de déterminer une coalition européenne contre Buonaparte : ses démarches fixèrent l'attention du gouvernement français qui le contraignit de se fixer à Bourges; toutefois il prit la plus grande part aux négociations qui amenèrent le rétablissement des Bourbons sur le trône d'Espagne. De retour à Madrid avec Ferdinand VII, il ne tarda pas à être en butte à des jalousies de cour : à l'époque de la disgrâce de Macanaz et des changemens qui survinrent dans le ministère, il fut disgrâcié lui-même : retiré à Saragosse, il fut renfermé ensuite au château de Murcie. Après avoir été rappelé pendant quelques instans, il fut relégué à Ronda en Andalousie où il mourut. Escoiquitz a laissé plusieurs *traductions* d'ouvrages anglais et français et quelques *œuvres originales :* on cite de lui 1° les *Nuits d'Young*, traduites en vers espagnols, Madrid, 1797, 2 vol. in-8; 2° *Mexico conquise,* poème épique, 1802, in-8 ; le *Paradis perdu de Milton*, traduit en vers espagnols, Bourges, 1812, 3 vol. in-8, fig.; 4° *Exposé des motifs qui ont engagé, en* 1812, *Ferdinand VII à se rendre à Baïonne, présenté à l'Espagne et à l'Europe*, ouvrage traduit et réimprimé plusieurs fois dans toutes les langues, notamment en français par Aimé Joseph Bruand. Voyez pour plus de détail les *mémoires historiques sur la révolution d'Espagne*, de M. de Pradt, Paris, 1816. Ces deux auteurs ont besoin d'être composés ensemble. La meilleure traduction française est celle de Paris, 1816, in-8, avec portraits ; 5° *Réfutation d'un mémoire contre l'inquisition ;* 6° *M. Botte*, roman traduit de Pigault Le Brun, avec des suppressions et des corrections.

* ESCORBIAC (Jean d'), seigneur de Bayonnette, né à Montauban, dans le 16e siècle, était neveu du trop célèbre du Bartas, qui lui inspira du goût pour la poésie. On a de lui *La Christiade, contenant l'histoire sainte du prince de la vie*, Paris, 1613, in-8. Il remonte, dans le 1er livre, à la création du monde et au péché originel, et, ce qui est très plaisant, il comprend les mauvais vers dans l'énumération des maux qu'a causés la chute de l'homme. Il a à se reprocher d'avoir, pour sa part, aggravé ce fléau.

ESCOUBLEAU (François D'), cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, mérita la pourpre par les services que sa famille avait rendus à Henri IV, et surtout par ses vertus et sa piété. Léon XI, Paul V, Clément VIII, Grégoire XV, Urbain VIII, lui donnèrent des marques distinguées de leur amitié et de leur estime, dans les différens voyages qu'il fit à Rome. Le cardinal de Sourdis convoqua, en 1624, un concile provincial. Les ordonnances et les actes de ce synode sont un témoignage du zèle dont il était animé pour la discipline ecclésiastique. Il mourut en 1628, à 53 ans.

ESCOUBLEAU (Henri d'), frère du précédent, son successeur dans l'archevêché de Bordeaux, avait moins de goût pour les vertus épiscopales, que pour la vie de courtisan et de guerrier. Il suivit Louis XIII au siége de La Rochelle, et le comte d'Harcourt à celui des îles de Lérins qu'il reprit sur les Espagnols. Ce prélat était d'un caractère hautain et impérieux. Le duc d'Epernon, gouverneur de Guienne, homme aussi fier que l'archevêque de Bordeaux, eut un différend très vif avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à le frapper. Le cardinal de Richelieu, ennemi de d'Epernon, prit cette affaire fort à cœur; mais Cospéan, évêque de Lisieux, ramena l'esprit du cardinal, en lui disant: « Monseigneur, si le diable était capable » de faire à Dieu les satisfactions que le » duc d'Epernon offre à l'archevêque de » Bordeaux, Dieu lui ferait miséricorde. » Ce différend fut terminé bientôt après, mais d'une manière bien humiliante pour l'orgueilleux d'Epernon, qui fut obligé d'écrire la lettre la plus soumise à l'archevêque, et de se mettre à genoux devant lui pour écouter avec respect la réprimande sévère qu'il lui fit avant de lever l'excommunication. Sourdis mourut en 1645, après avoir donné plusieurs scènes odieuses ou ridicules.

ESCURE. *Voyez* LESCURE.

ESDRAS, fils de Saraïas, souverain

pontife, que Nabuchodonosor fit mourir, exerça la grande prêtrise pendant la captivité de Babylonne. Son crédit auprès d'Artaxercès-Longuemain, fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec une colonie de Juifs. Il fut chargé de riches présens pour le temple qu'on avait commencé de rebâtir sous Zorobabel, et qu'il se proposait d'achever. Arrivé à Jérusalem l'an 467 avant J. C., il y réforma plusieurs abus. Il proscrivit surtout les mariages des Israélites avec les femmes étrangères, et se prépara à faire la dédicace de la ville. Cette cérémonie ayant attiré les plus considérables de la nation, Esdras leur lut la loi de Moïse. Les juifs l'appellent *le prince des docteurs de la loi*. C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étaient glissées, et les distingua en 22 livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que dans cette révision il changea l'ancienne écriture hébraïque, pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une école à Jérusalem, et qu'il établit des interprètes des Ecritures, pour en expliquer les difficultés, et pour empêcher qu'elles ne fussent altérées. Ceux qui ont prétendu qu'il était l'auteur du Pentateuque, n'ont pas réfléchi sur ce qu'il y avait dans cette opinion d'absurde et d'impossible, de contraire aux notions chronologiques et historiques, et à tout le contenu des livres de Moïse. Nous avons quatre *livres* sous le nom d'*Esdras*; mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'église latine. Le premier est constamment d'Esdras, qui y parle souvent en première personne. Il contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylonne, depuis la première année de la monarchie de Cyrus, jusqu'à la vingtième du règne d'Artaxercès-Longuemain, durant l'espace de 82 ans. Le second, dont Néhémie est l'auteur, en contient une suite, l'espace de 31 ans. Le troisième et le quatrième, sans être canoniques, ne laissent pas de jouir d'une grande considération: plusieurs Pères s'en sont servis pour prouver des vérités précieuses, par exemple, le péché originel, clairement exprimé (Liv. 4, chap. 3, 4 et 7). Sixte de Sienne, Driédo, Mariana et plusieurs rabbins, attribuent à Esdras les deux livres des *Paralipomènes*.

* ESKIL, ou Eschil, célèbre archevêque de Lunden, en Scanie, et primat de Danemarck, naquit au commencement du 12e siècle. On croit qu'il était fils de Suénon, évêque de Wiborg. Envoyé à Hildeshein pour y faire ses études, il y fut attaqué d'une maladie dangereuse, pendant laquelle il fit vœu d'établir cinq monastères, s'il recouvrait la santé. De retour en Danemarck, il fut d'abord nommé chanoine, ensuite archidiacre de la cathédrale de Lunden. En 1134, il obtint l'évêché de Roschils, et quatre ans après, il fut élevé sur le siége épiscopal et primatial de Lunden. Parvenu à cette dignité, il se souvint de son vœu, et saint Bernard lui envoya, à sa prière, un de ses religieux, Guillaume, qui présida à la fondation du monastère d'Esrole. Cependant les soins qu'il donnait à son église ne lui faisaient pas négliger les affaires temporelles, et, né avec un penchant à l'ambition, il cherchait assez souvent à la satisfaire. Il prit part à toutes les discussions politiques, et se déclara tantôt pour, et tantôt contre son souverain, à qui il fit même une guerre ouverte. Cependant, au milieu de ces agitations mondaines, il ne pouvait voir, sans un sentiment d'admiration, les vertus sublimes de saint Bernard, pour qui il eut une vénération toute particulière. Il fit même plusieurs voyages en France pour lui parler. Flottant entre Dieu et le monde, il était depuis long-temps pressé de se consacrer entièrement à la retraite, dans la solitude de Clairvaux; mais de trop forts liens l'attachaient encore au monde. Il fit un voyage à Rome pour y visiter Adrien, qu'il avait connu lors de sa légation dans le Nord. Ce pape étant mort, il en résulta un schisme; l'archevêque se déclara pour Alexandre III, tandis que son roi Valdemar prit le parti de

Victor III. De là une lutte violente entre le roi et Eskil. Le prélat ayant succombé, fut obligé de fuir, et fit un voyage à la Terre-Sainte. A son retour, il resta quelque temps en France, et fut ensuite rétabli dans sa dignité. Après quelques nouveaux tracas, il connut enfin le néant des grandeurs humaines; et quoique saint Bernard ne fût déjà plus, il se retira dans la solitude de Clairvaux, pour y terminer, dans la paix et l'exercice des devoirs de la religion, une carrière qui n'avait été que trop agitée; il mourut le 8 septembre 1187, dans un âge très avancé. En quittant son siége, il avait recommandé Absalon pour son successeur. Il se tint sous son pontificat un concile national à Lunden, auquel assistèrent les évêques de Danemarck, de Suède, de Norwége, et Theodignus, légat du saint Siége. On connaît de ce prélat : *Droit ecclésiastique de Seanie*, Copenhague, 1505, avec le Code civil de la même province. Cet ouvrage a depuis été inséré en danois et en latin, dans le recueil des *Lois ecclésiastiques de Danemarck*, que G. J. Torkelin a donné, Copenhague, 1781.

*ESMENARD (Joseph-Alfonse), membre de l'Institut, né à Pélissane dans la Provence en 1770, fit ses études chez les Pères de l'Oratoire de Marseille, et partit ensuite pour St.-Domingue. Il avait fait deux voyages en Amérique lorsque la révolution vint à éclater. Député à Paris en 1790, il s'occupa de la rédaction de plusieurs *journaux politiques* consacrés à la défense du roi. Obligé de fuir après le 10 août 1792, il se retira en Angleterre, où il s'embarqua pour la Hollande. Il passa de là en Allemagne, en Italie, et se rendit peu de temps après à Constantinople, où il fut accueilli d'une manière distinguée par M. de Choiseul-Gouffier. En revenant à Venise, il offrit ses services à Monsieur (Louis XVIII). Il rentra en France en 1797, fut un moment attaché à l'ambassade de Hollande, et travailla quelques mois à *la Quotidienne*. Après la révolution de 18 fructidor, il fut enfermé au Temple, et ne put en sortir que pour être de nouveau banni de la France. La chute du Directoire lui permit de revenir à Paris en 1799; il coopéra à la rédaction du Mercure de France avec Laharpe et Fontanes, publia des *fragmens* de son poème *de la Navigation* dont il s'occupait depuis long-temps, et quitta ses occupations littéraires pour suivre le général Leclerc à Saint-Domingue. De retour en France avec les malheureux restes de cette expédition, il fut nommé chef du bureau des théâtres au ministère de l'intérieur, place à laquelle il renonça pour accompagner l'amiral Joyeuse à la Martinique. A son retour en 1805, il fut nommé successivement censeur des théâtres, censeur de la librairie, chef de la troisième division de la police générale et membre de l'institut. Une satire contre l'envoyé russe, imprimée dans le *journal des Débats*, l'obligea encore de quitter la France et de se retirer en Italie. Il partait de Naples, après trois mois d'exil, pour revenir dans sa patrie, lorsque, sur le chemin de Fondi, il fut tout à coup entraîné par des chevaux fougueux vers un précipice, et se brisa la tête contre un rocher. Il expira le 25 juin 1811, laissant une femme et trois filles sans fortune. Ses principaux ouvrages sont 1° *La Navigation*, poème en 8 chants, Paris, 1805, 2 vol. in-8; seconde édition en 6 chants seulement, 1806, 1 vol. in-8. Il travailla long-temps à ce poème, et il entreprit plusieurs de ses voyages pour être à portée d'étudier le sujet qu'il avait choisi. Comme Vernet, il brava les orages de la mer pour les décrire, et ne fit ses tableaux qu'en présence des objets qu'il avait à peindre; ce qui donne à ses descriptions poétiques ce ton de vérité, ce mérite d'exactitude qu'on trouve presque toujours chez les anciens, mais rarement chez les modernes. La poésie d'Esmenard est brillante, elle a de la force, de la noblesse, quelquefois de la chaleur et de l'harmonie; mais cette harmonie est plus sonore et retentissante que douce et gracieuse; de sorte qu'à la longue elle étourdit plus qu'elle ne flatte, ce qui tient peut-être au défaut de variété et de flexibilité dans les tons. On peut encore reprocher à l'auteur beaucoup

d'épithètes oiseuses, des inversions forcées, des transitions qui ne le sont pas moins, des hémistiches et même des vers très durs, d'autres très prosaïques, des images fausses, des constructions vicieuses, quelques larcins trop peu dissimulés. Le sujet ensuite en est beaucoup trop vague et ne pouvait faire la matière d'un poème. Malgré tous ces défauts, il mérite de survivre à l'auteur, parce qu'on y trouve de véritables beautés qui le placent parmi les bons poètes du 18e siècle. 2° *Trajan*, opéra en 3 actes, représenté en 1807, qui obtint plus de cent représentations, grâce à plusieurs beaux morceaux de *musique* de Le Sueur, aux brillantes décorations qui l'embellissent, et à celles surtout de la scène du triomphe de Trajan. 3° *Fernand Cortez*, opéra en 3 actes, joué en 1809, et qui n'eut aucun succès. Il l'avait fait en société avec M. de Jouy, qui y fit des changemens considérables en 1807; alors il eut plusieurs représentations, ainsi qu'en 1808. 4° des *pièces de vers* sur les circonstances, particulièrement en faveur de Buonaparte, insérées dans la *couronne poétique de Napoléon* dont il fut un des chantres les plus féconds. 5° Des *notes historiques et littéraires*, qui accompagnent la première édition du poème de l'*Imagination*, par Delille. 6° Des *articles* fournis à la *biographie universelle* de Michaud.

ESOPE, le plus ancien auteur des apologues, après Hésiode qui en fut l'inventeur, naquit à Armorium, bourg de Phrygie. Il fut d'abord esclave de deux philosophes, de Xanthus et d'Idmon. Ce dernier l'affranchit. Son esclave l'avait charmé par une philosophie assaisonnée de gaîté, et par une âme libre dans la servitude. Les philosophes de la Grèce s'étaient fait un nom par de grandes sentences enflées de grands mots; Esope prit un ton plus simple, et ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, et les corriger de leurs vices et de leurs ridicules. Il se mit à composer des *apologues*, qui, sous le masque de l'allégorie, et sous les agrémens de la fable, cachaient des moralités utiles et des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grèce et dans les pays circonvoisins. Crœsus, roi de Lydie, l'appela à sa cour, et se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, et y plut d'avantage. Mais tous ces faits sont très incertains. L'existence même d'Esope est révoquée en doute par des savans qui pensent que c'est un personnage imaginaire, fabriqué par les Grecs sur celui de Locman. Et c'est peut-être pour cela que les Grecs le font voyager en Perse et en Egypte, pour lui donner un air asiatique, et expliquer ce qui, sans cette précaution, ne paraîtrait pas lui convenir. Il est certain encore que Planudes, moine grec, auquel on doit les fables d'Esope, telles que nous les avons, a entassé, sous le nom du fabuliste phrygien, beaucoup d'apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Enfin jusqu'aux disputes qui se sont élevées sur sa figure, sur sa bosse, etc., tout contribue à répandre des doutes sur son existence (*voyez* LOCMAN, PLANUDES, SALOMON). Les meilleures éditions des *Fables d'Esope*, sont celles de Plantin, 1565, in-16; des Aldes avec d'autres fabulistes, 1505, in-fol.; de Robert Etienne, 1546; d'Oxford, 1718, in-8; de J. Chr. Gottl. Ernesti, Leipsick, 1781, in-8; de Fr. du Furia, Florence, 1709, 2 vol. in-8; de J.-G. Schneder, Breslau, 1811. La plus complète est celle du Dr. Coray, Paris, 1810, in-8, qui se distingue par la beauté de l'impression, la correction du texte et les notes excellentes qui l'accompagnent. Elles ont été traduites en français, et presque dans toutes les langues. Lafontaine s'en est approprié une grande partie qu'il embellit par le stile et par la morale. Boursault a mis Esope sur la scène, dans deux pièces, l'une intitulée *Esope à la cour*, l'autre, *Esope à la ville*.

ESOPUS (Clodius), comédien célèbre, vers l'an 84 avant J. C. Roscius et lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Esopus excellait dans le tragique, et Roscius dans le comique.

Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un et de l'autre. Esopus était d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat de tère qui coûtait dix mille francs : il n'était rempli que d'oiseaux qui avaient appris à chanter et à parler, et qu'on avait payés chacun sur le pied de 600 livres. Esopus, malgré ses grandes dépenses, laissa un héritage qui valait près de deux millions. Son fils, avec moins de talens, ne fut pas moins prodigue. On assure qu'il fit boire une fois à ses convives des perles distillées. Ces richesses énormes des historiens prouvent bien à quel point de fureur le mimisme, cause et mesure de la corruption des peuples, était parvenu chez celui de Rome (*voyez* BARON, GARRICK, ROSCIUS). » Les » Grecs, dit d'Alembert, considéraient » Esopus, par la même raison qu'ils ad- » miraient Euripide et Sophocle. Les » Grecs, ainsi que les Romains, mettaient » entre les histrions et les hommes de » génie un espace immense; mais ils » payaient ceux-là comme tous les in- » strumens de luxe et de plaisir. » On voit ici, en passant, que d'Alembert croyait qu'Esopus était un comédien *grec*. L'érudition de cet encyclopédiste et de ses collègues est sujette à de plaisantes bévues, *voyez* PANNONIUS. On ignore l'époque de sa mort.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph d'AMARZIT DE SAHUGUET, baron d'), naquit d'un apothicaire, à Brive-la-Gaillarde, en 1714. A peine âgé de 19 ans, il parut dans la carrière des armes, et s'y fit remarquer. En 1734, il se distingua en Italie, et fut aide-de-camp dès 1742, dans les campagnes de Bavière. Ce fut alors qu'il connut le comte Maurice de Saxe, qu'il suivit dans les campagnes de Flandre, y jouissant de son estime et de l'avantage de le seconder, soit en qualité d'aide-major-général d'infanterie, soit comme colonel de l'un des régimens des grenadiers créés en 1745. Revêtu en 1754 du gouvernement de Bresse et du Bugey, il reçut en 1757, l'expectative du gouvernement de l'hôtel royal des Invalides, qu'il n'eut en entier qu'en 1766. L'ordre qu'il n'a cessé d'y entretenir, les réformes utiles qu'il y a faites, démontrent que personne n'était plus digne que lui de cette place importante. En 1780, il reçut le grade de lieutenant-général, et mourut le 28 février 1783. Toujours occupé de l'art pour lequel il était né, il publia successivement les ouvrages suivans : 1° *Campagnes du roi en* 1745, 46, 47 *et* 48, 4 vol. in-8. 2° *Essai sur la science de la guerre*, 1757, 3 vol. in-8. 3° *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1755, 4 vol. in-8. 4° *Supplément aux Rêveries*, ou *Mémoires de la guerre du maréchal de Saxe*, 1757. 5° *Histoire du maréchal de Saxe*, Paris, 1773, 2 vol. in-12, ou 3 vol. in-4. Tous ces ouvrages annoncent des connaissances multipliées, des vues saines et dirigées par l'expérience.

* ESPAGNAC (M. R. SAHUGUET, abbé D'), fils du précédent, né à Paris, en 1754, devint chanoine de la cathédrale de cette ville, et se fit d'abord distinguer par ses talens littéraires, ensuite par son goût pour les entreprises lucratives. Ayant fait connaissance avec M. de Calonne contrôleur général, il devint son agent secret, et s'immisça dans plusieurs opérations de finances, qui lui valurent beaucoup d'argent. Exilé lors de la disgrâce de son protecteur, il reparut en 1789, se fit recevoir au club des révolutionnaires, et obtint, lorsque la guerre fut déclarée, la fourniture de l'armée des Alpes, ensuite celle des charrois militaires de l'armée de Dumouriez. Ce général ayant été proscrit, il fut dénoncé par Cambon comme fournisseur infidèle : d'Espagnac trouva moyen de se justifier tant qu'on eut besoin de lui; mais il succomba ensuite et fut condamné à mort avec Bazire, Chabot, Danton, etc., le 5 avril 1794. On a de lui 1° *Eloge de Catinat*, in-8, qui obtint un accessit à l'académie française en 1775. 2° *Réflexions sur l'abbé Suger, et sur son siècle*, 1780, in-8, ouvrage peu réfléchi, qui lui attira beaucoup de critiques.

ESPAGNANDEL (Matthieu L'), sculpteur célèbre, florissait à la fin du 17e siècle. Quoique protestant, il embellit

diverses églises de Paris. On cite entre autres le rétable de l'autel des Prémontrés, et celui de la chapelle de la grande salle du palais. Le parc de Versailles lui doit quelques morceaux excellens, tels sont *Tigrane*, roi d'Arménie; un *flegmatique;* deux termes représentant l'un *Diogène*, l'autre *Socrate*.

ESPAGNE (Charles D'), un des favoris du roi Jean, eut l'épée de connétable en 1350. Ce n'était pas pour récompenser ses services; il n'en avait rendu aucun. Son mérite pour cette charge fut sa naissance et la faveur. Il était si fier de l'une et de l'autre, qu'il s'attira la haine de Charles le Mauvais, comte d'Evreux et roi de Navarre. Ce monarque, indigné de ce que d'Espagne empêchait qu'on ne lui fît justice au sujet de quelques terres qu'il réclamait, résolut de le faire tuer. Il mena cent gendarmes l'investir dans le château de l'Aigle, petite ville de Normandie. Les assassins escaladèrent le château, et massacrèrent le connétable dans son lit, entre onze heures et minuit, le 6 janvier 1354. — Louis D'ESPAGNE, son frère aîné, servit sous Philippe VI, dans la guerre contre les Anglais, et sous Charles de Blois, à la conquête de la Bretagne. Il prit dans cette province sur Jean de Montfort, concurrent de Charles de Blois, Guérande d'assaut, et Dinan par composition. Il fut amiral de France en 1341.

ESPAGNE (le cardinal D'), *voyez* MENDOZA (Pierre-Gonzalez).

ESPAGNE (Jean D'), natif du Dauphiné, ministre de l'église française de Londres au 17e siècle, a composé divers *opuscules*, publiés en 1670 et 1674, la Haye, 2 vol. in-12. On y voit une critique de la Bible de Genève et de la Version anglicane. On cite principalement celui qui a pour titre : *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la religion*. Ce ministre n'y a pas épargné le *catéchisme* de Calvin.

*ESPAGNE (N.... D'), général français, fit pendant la révolution ses premières campagnes d'une manière brillante : dans plusieurs occasions, il développa ses talens pour l'art militaire, et obtint en 1804 le commandement de la 21e division militaire qui était à Poitiers. Employé sous Masséna en Italie, (1805), il commanda la division des chasseurs à cheval, et se distingua dans plusieurs combats, et, l'on peut ajouter, dans toute la campagne de 1806. Il passa à Naples, où il obtint des succès contre les insurgés calabrois, fut pourvu du commandement de la province de Labour et des deux principautés qui en dépendent. Appelé à la grande armée avec une division de cuirassiers pour faire la campagne de Prusse, il arriva à Berlin vers le milieu de décembre 1806, et se signala en beaucoup d'occasions, notamment au combat de Heilsberg, où il fut blessé, le 10 juin 1807. Enfin il donna de nouvelles preuves de valeur dans la campagne d'Autriche, et fut tué à la bataille de Wagram le 6 juillet 1809. Il était officier de la Légion-d'honneur : sa statue devait être élevée sur le pont Louis XVI.

ESPAGNET (Jean D'), président au parlement de Bordeaux, distingué par ses lumières et ses vertus, est auteur d'un *Enchiridion physicæ restitutæ*, imprimé à Paris en 1623, in-8, et traduit en français sous ce titre : *La Philosophie des anciens, rétablie en sa pureté*, 1651, in-8. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots : *Spes mea est in Agno*. On y trouve un traité de la pierre philosophale, intitulé *Arcanum hermeticæ philosophiæ*. Ce savant publia encore en 1616 un vieux manuscrit in-8, intitulé *Rozier des guerres*, qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune prince*. Il croyait que ce manuscrit n'avait pas encore vu le jour; mais il y en avait une édition dès 1523, in-fol. Le public fit un accueil favorable à ces différens ouvrages.

ESPAGNOLET (Joseph RIBELA, dit L'), peintre, naquit en 1580 à Xativa, dans le royaume de Valence en Espagne. Il étudia la manière de Michel-Ange de Caravage, qu'il surpassa dans la correction du dessin; mais son pinceau était moins moëlleux. Les sujets terribles et pleins d'horreurs, étaient ceux qu'il rendait avec le plus de vérité; mais peut-être

avec trop de férocité. Son goût n'était ni noble, ni gracieux. Il mettait beaucoup d'expression dans ses têtes. L'Espagnolet, né dans la pauvreté, y vécut long-temps; un cardinal l'en tira et le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples où il se fixa, le regardait comme son premier peintre. Il obtint un appartement dans le palais du vice-roi, et mourut dans cette ville en 1656, laissant de grands biens et de beaux *tableaux*. Le pape l'avait fait chevalier du Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples et à l'Escurial en Espagne. (Ce sont le *martyre de saint Janvier*, *saint Jérome*, *la Trinité*, *Démocrite*, *Héraclite*, *Ixion sur la roue*, *Mater dolorosa*, *l'Adoration des bergers*. Ce dernier tableau est au Musée royal de Paris. Ce peintre a gravé à l'eau-forte, et on a gravé d'après lui.

ESPARRON (Charles D'ARCUSSIA, vicomte d'), s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du 16e siècle. Il fit part au public de ses amusemens, dans un *traité* assez estimé, in-4, Rouen, 1644.

ESPEISSES. *Voyez* DESPEISSES, BAUVES.

* ESPEJO (Antoine), voyageur espagnol, qui découvrit le Nouveau-Mexique, né à Cordoue, vers 1550. Augustin Ruiz, religieux franciscain, qui demeurait au Vieux-Mexique, ayant appris de quelques Indiens, appelés Cuchos, qu'il y avait au nord de grands et riches pays, résolut de vérifier ce fait. Deux de ses confrères s'étant réunis à lui, ils entreprirent ce voyage, accompagnés d'un certain nombre de soldats. Ils avaient parcouru deux cent cinquante lieues vers le Nord, lorsque attaqués par les Indiens *Tignas*, les deux religieux, compagnons de Ruiz, périrent dans la mêlée. La troupe revint aux mines de Sainte-Barbe, dans la nouvelle Biscaye, à cent soixante lieues de la ville de Mexico, d'où elle était partie, bien décidée à ne plus s'exposer à une entreprise aussi périlleuse. Il se trouvait à ces mines, comme intéressé dans leur exploitation, un bourgeois de Cordoue, nommé Espejo, jeune encore, et qu'aucun danger ne pouvait effrayer. Il se proposa de pénétrer plus avant que ne l'avait fait le Père Ruiz, se rendit au val Saint-Barthélemi pour en obtenir la permission de l'alcade-major ou gouverneur de la province, qui lui accorda des soldats et des provisions. Il partit le 10 novembre 1582. Arrivé dans le pays des *Cuchos*, et puis dans celui des *Possagnates*, il y reçut un bon accueil et des provisions abondantes. Ces peuplades étaient d'un caractère doux, cultivaient la terre, et demeuraient dans des cabanes aussi propres que commodes. Espejo avec sa troupe, poursuivant sa marche, rencontra de riches mines d'argent, auprès desquelles se trouvaient les Indiens *Toboses*, qui s'enfuirent en voyant des soldats, parce que peu d'années auparavant des militaires égarés les avaient maltraités et pillés. Cependant des présens et des paroles de paix les firent revenir auprès des Espagnols; ils les guidèrent pendant plusieurs lieues, jusqu'au pays des *Jumanes*. Ce peuple était civilisé, et très belliqueux : à l'approche des Espagnols, ils se formèrent en bataille, et lancèrent leurs flèches, qui tuèrent six à huit chevaux. Les soldats, en suivant le conseil d'Espejo, n'en tirèrent pas vengeance; ils se comportèrent de manière que la concorde fut bientôt établie entre eux et les Indiens. Parmi les nombreuses rivières qui coulent dans ce pays, il y en a une aussi grande que le Guadalquivir. En la côtoyant, les Espagnols trouvèrent près de ses bords plusieurs peuplades dont ils ignoraient la langue et le nom. Parvenus jusqu'aux *Tignas*, ceux qui avaient tué les deux religieux s'enfuirent, ainsi que tous les autres Indiens, de crainte d'être punis pour ce meurtre. Espejo, qui commençait à manquer de provisions, et prévoyait qu'il pourrait trouver encore des ennemis, fut sur le point de retourner aux mines de Sainte-Barbe; mais s'étant avancé encore de plusieurs lieues, quelques Indiens moins prévenus contre les Espagnols, lui assurèrent qu'il existait à l'orient un grand et riche pays. Quelques-uns des soldats

avaient déjà abandonné Espejo; il ne lui en restait que douze, avec lesquels il continua son voyage. A mesure qu'il pénétrait dans le pays, de belles plaines s'offraient à ses yeux, et il voyait souvent des indices certains que ce pays était fertile en mines. Les Indiens qui l'habitaient paraissaient être plus civilisés que les autres. Leurs habitations étaient plus élégantes, plus soignées; et pour se garantir de l'ardeur du soleil, ils portaient des parasols assez semblables à ceux des Chinois. Espejo se trouvait alors à la hauteur de 37° 38, de latitude boréale. Vers l'ouest comme vers le nord, il rencontrait des peuplades plus civilisées; dans le pays de *Civola*, il remarque des croix qu'y avait plantées, en 1542, le voyageur Coronado. D'autres renseignemens vinrent le raffermir dans son projet. Il apprit qu'à la distance de soixante journées (ou 450 lieues environ) se trouvait un lac spacieux, autour duquel s'élevaient de grandes villes, où l'argent et l'or abondaient. Ces nouvelles ranimèrent le courage d'Espejo, mais il n'en fut pas de même à l'égard de ses compagnons, dont la plupart se séparèrent de lui. Enfin, après différentes courses, il arriva au pays des *Tamas*, d'où il vit se developper un immense continent, celui auquel on donna ensuite le nom de *Nouveau-Mexique*. Espejo aurait voulu pénétrer dans le pays, mais les *Tamas* lui ayant refusé des provisions, n'ayant pas même voulu le recevoir, il fut contraint de retourner à la Nouvelle Biscaye. Il eut pour guide un Indien, qui lui fit côtoyer la rivière *des Vaches*, et il arriva avec sa petite troupe au val Saint-Barthélemi, au commencement de juillet 1583, après un voyage d'environ huit mois. Ayant écrit une *Relation* de sa découverte, il la fit parvenir au comte de la Coruna, vice-roi du Mexique, qui l'envoya en Espagne au conseil des Indes. Cette *Relation* se trouve au tome 1, 13e partie des *Grands voyages*, dans Haklint et dans l'*Histoire de la Chine*, du Père Mendoza. Les RR. PP. Garcès et Fonte visitèrent, de 1771 à 1776, les pays du nord du Mexique; et, dans la *Relation* qu'ils écrivirent de leur voyage, ils sont parfaitement d'accord avec Espejo sur la civilisation des Indiens de ces contrées. Leur relation, insérée dans la *Chronique séraphique du collége de propaganda fide* (en espagnol) (Mexico, 1792, infol.), a été traduite en français par M. Humboldt.

ESPEN (Zeger-Bernard Van), né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, remplit avec beaucoup de succès une chaire du collége du pape Adrien VI. Son association aux ennemis de l'église, ses sentimens sur le *Formulaire* et sur la bulle *Unigenitus*, l'apologie qu'il fit du sacre de Steenoven, archevêque schismatique d'Utrecht, remplirent ses derniers jours de chagrins qu'il eût pu aisément s'épargner. Il se retira à Maestricht, puis à Amersfort, où il mourut en 1728. Van Espen est sans contredit un des plus savans canonistes de son temps. Le meilleur et le plus recherché de ses ouvrages est son *Jus ecclesiasticum universum*. Les points les plus importans de la discipline ecclésiastique, y sont quelquefois discutés avec autant d'étendue que de sagacité; mais on reconnaît sans peine qu'il ne tire pas, à beaucoup près, tout ce qu'il dit, de son érudition personnelle. « Ceux qui ont lu Thomassin et » Van Espen, dit un critique, s'aperce- » vront sans peine, que, quant à ce qui » concerne la science ecclésiastique, le » second ne fait que répéter le premier; » que c'est le riche fonds où il a puisé » sans cesse, et dont il a fait un usage » aussi commode que profitable à sa ré- » putation : peut-être cependant la doit- » il particulièrement à la secte dont il » épousa si vivement les intérêts. » Entre diverses réflexions qu'il fait sur les écrits des canonistes du siècle dernier (*Operum, part. V. p.* 194, *édit. Colon.* 1748), il a soin d'avertir qu'il faut se défier de certaines opinions relâchées où le torrent les a entraînés. La remarque est en place; et l'on peut y ajouter qu'il n'est pas moins nécessaire d'être en garde contre le rigorisme outré de quelques autres canonistes, qui par un respect affecté pour la discipline de l'église ancienne,

osent s'élever contre des pratiques généralement adoptées par l'église moderne (*voy.* Fleury, Morin (Jean), Thomassin). On a donné à Paris, sous le nom de Louvain, en 1753, un recueil de tous les *ouvrages de Van Espen*, en 4 vol. in-fol. Cette édition, enrichie des observations de Gibert sur le *Jus ecclesiasticum*, offre ce que la morale, le droit canonique et même le civil ont de plus important. On trouve divers détails curieux et intéressans touchant cet auteur dans une petite brochure assez rare, intitulée : *De Zegero Bernardo Van Espen, etc., authore Wilhelmo Bachusio.* Ce Bachusius avait été, comme Van Espen, lié avec le parti de Quesnel, qu'il abandonna ensuite; et les renseignemens qu'il en donne, sont d'un homme qui est au fait de la chose qu'il traite. Il en résulte de fâcheuses impressions contre le caractère et les qualités morales de Van Espen. *Voyez* Bachusius (Du Parc de Bellegarde a écrit aussi la *Vie* de Van Espen).

ESPENCE (Claude d'), né à Châlons sur Marne en 1511, de parens nobles, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, et fut recteur de l'université de Paris. Le cardinal de Lorraine, qui connaissait son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. D'Espence le suivit en Flandre l'an 1544, dans le voyage que cette éminence y fit pour la ratification de la paix entre Charles-Quint et François I. Le cardinal de Lorraine le mena à Rome en 1555. D'Espence s'y distingua tellement, que Paul IV voulut l'honorer de la pourpre afin de le retenir auprès de lui. Le docteur français aimait mieux le séjour de Paris. Il revint dans cette ville, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, et au colloque de Poissy en 1561. Il mourut de la pierre en 1571. C'était un des docteurs les plus judicieux et les plus modérés de son temps. Ennemi des voies violentes, il n'en était pas moins fortement attaché aux moyens de maintenir et de répandre la foi catholique. Il était très versé dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Les ouvrages que nous avons de lui, sont presque tous écrits en latin, avec une dignité et une noblesse que les théologiens de son temps ne connaissaient presque pas. Il se sent pourtant de l'école, suivant Richard Simon, qui rabaisse un peu le savoir de d'Espence. On a de lui 1° un *Traité des mariages clandestins;* il y soutient que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages, sans le consentement de leurs parens : question qui demande que nous nous y arrêtions un moment. On ne peut douter qu'il n'y ait eu autrefois une loi ecclésiastique qui annule ces mariages. Un passage de saint Basile (*Epist. ad Amphil*). ne laisse aucun doute là-dessus. Les Pères du concile de Cologne de l'an 1536, souhaitaient qu'on renouvelât dans un concile général, le canon *Aliter*, que Gratien rapporte comme fait par le pape Evariste, contre les mariages que les enfans contractent malgré leurs parens : *Optamus ut canon Evaristi pontificis concilio generali renovetur, tollanturque illa clandestina matrimonia, quæ, invitis parentibus et propinquis, veneris potius quam Dei causa contrahuntur. Interea vero donec ecclesia de hoc prospiciat si non irrita, prohibita saltem sint, et excommunicationi contrahentes, et qui his ope et consilio adfuerint, subjaceant* (Conc. Coloniens., anno 1536). On voit par là que la loi a existé, et qu'elle est tombée en désuétude. Il est cependant des auteurs, tels que Jucunin et d'Espence (dont il s'agit dans cet article), qui prétendent qu'elle existe encore en France. Mais il est difficile d'accorder cette opinion avec le concile de Trente, avec la déclaration de Louis XIII, qui assura au clergé que tous les réglemens, touchant cette matière, ne regardaient que les effets civils, nullement la validité du mariage. Les plus habiles juristes français, Bochel, Blondeau, etc., sont de ce sentiment, que Benoît XIV (*de Sin. diæces.*, *lib. IX.*) établit d'une manière très solide. Cependant pour les mariages des princes du sang, contractés contre la volonté du roi, l'assemblée du clergé, en 1655, a déclaré que la Coutume de France, qui les regarde comme non valables, « est affermie par une légitime prescrip-

» tion, et autorisée par l'Eglise » (*voyez* LAUNOI, GERBAIS, GIBERT). 2° Des *Commentaires sur les épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite*, pleins de longues digressions sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastique. 3° Plusieurs *traités de controverse;* les uns en latin, les autres en français. Tous ses ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol.

*ESPERDUT, troubadour, vivait dans le 13e siècle; il a laissé quelques *Chansons* et une *Sirvente* contre les lâches et mauvais seigneurs.

ESPERIENTE (Philippe Callimaque), né à San-Geminiano en Toscane, de l'illustre famille de Buonacorti, alla à Rome sous le pontificat de Pie II, et y forma avec Pomponius Lætus une académie, dont tous les membres prirent des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons changea son nom de *Buonacorti* en celui de *Callimaco;* mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'*Esperiente*. Paul II croyant que la nouvelle académie cachait quelque mystère pernicieux, persuasion que le secret des associés justifiait, en poursuivit les membres avec rigueur. Esperiente se vit obligé de se retirer en Pologne; le roi Casimir III lui confia l'éducation de ses enfans, et le fit quelque temps après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise et à Rome. De retour en Pologne, le feu prit à sa maison, et consuma ses meubles, sa bibliothèque et plusieurs de ses écrits. Il mourut peu de temps après à Cracovie, en 1496. On a de lui 1° *Commentarii rerum Persicarum*, Francfort, 1601, in-folio. 2° *Historia de iis quæ à Venetis tentata sunt, Persis et Tarturis contra Turcas movendis, etc.* Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précedent, avec lequel il ne forme qu'un même volume. 3° *Attila*, in-4, ou histoire de ce roi des Huns. 4. *Historia de rege Uladislao, seu clade Varnensi*, in-4. Esperiente l'a emporté dans cet ouvrage, suivant Paul Jove, sur tous les historiens qui ont écrit depuis Tacite : il la compare à la Vie d'Agricola. L'article sur Esperiente, qu'on trouve dans le Dictionnaire de Bayle, est fort inexact.

ESPERNON (Jean-Louis de NOGARET de la VALETTE. *Voyez* VALETTE.

ESPINASSE (Philibert DE L'), sire de La Clayette, chevalier surnommé *le grand conseiller du roi Charles V*, servit sous Eude, duc de Bourgogne, en qualité de bachelier, avec deux écuyers. En 1340 le roi le chargea d'aller faire rompre les chaussées des étangs de Rue, pour la conservation du Ponthieu. Il fut un des plénipotentiaires envoyés à Bruges en 1375, pour la trève que l'on conclut avec le roi d'Angleterre. Philibert assista, comme conseiller du roi, aux procédures qu'on instruisit au parlement et à la tour du Temple contre les domestiques du roi de Navarre, accusés d'avoir été les agens de ce méchant prince pour empoisonner le roi Charles V. Il fut encore attaché à l'éducation du dauphin, en 1380. Enfin il accompagna en Angleterre le sire de La Trémouille, dans la descente qu'y firent les Français. Il est la tige des branches de La Clayette, de Saint-André, de Sully, de La Faye et autres, qui toutes ont porté son nom.

*ESPINASSE (Mlle Julie-Jeanne-Eléonore DE L'), célèbre par les relations qu'elle eut avec d'Alembert, naquit à Lyon en 1732, d'une femme d'un rang élevé, qui vivait depuis long-temps séparée de son mari. Cette dame, pour lui assurer une existence indépendante, lui avait laissé en mourant une cassette précieuse; un abus de confiance lui enleva cette ressource. Connaissant alors sa triste destinée, elle se retira d'abord dans un couvent, ensuite elle entra dans la famille du mari de sa mère comme étrangère et en qualité de gouvernante d'enfans. Elle y était depuis 4 années, lorsque Mme du Deffant l'y trouvant en 1752, désira se l'attacher, et, deux ans après, l'emmena avec elle à Paris pour rendre sa maison plus agréable. Ces deux dames allèrent habiter la Rue St.-Dominique. Mlle de L'Espinasse qui avait un esprit cultivé réussit facilement et se fit d'illustres amis qui obtinrent pour elle une pension du roi. Après dix ans d'une amitié qui pa-

raissait sincère, elle quitta brusquement sa protectrice qui, devenue aveugle, avait, plus que jamais, besoin des secours de l'amitié et de la reconnaissance, et elle prit une maison, où « elle rassembla, » dit Laharpe, la société la plus choisie » et la plus agréable en tout genre; de» puis cinq heures du soir jusqu'à dix, » on était sûr d'y trouver l'élite de tous » les états, hommes de cours, hommes » de lettres, ambassadeurs, femmes de » qualité : c'était presque un titre de » considération d'être reçu dans cette so» ciété. Elle en faisait le principal agré» ment. Je puis dire, ajoute ce littérateur » distingué, que je n'ai pas connu de » femme qui eût plus d'esprit naturel, » moins d'envie d'en montrer, et plus de » talens pour faire valoir celui des autres; » elle mettait tout son monde à sa place, » et chacun était content de la sienne. » Avec un grand usage du monde, elle » avait l'espèce de politesse la plus ai» mable, celle qui a le ton de l'intérêt. » Ce ton lui était facile : son âme singu» lièrement aimante, attirait tout ce qui » avait en ce genre des rapports avec elle. » Aussi personne n'a jamais eu autant » d'amis, et chacun d'eux était aimé » comme s'il eût été seul à l'être. On n'a » jamais eu plus d'activité et plus de plai» sir à obliger. » Mlle de L'Espinasse n'était pas jolie; car elle était défigurée par la petite vérole. De tous ses admirateurs les plus dévoués furent sans contredit le philosophe d'Alembert, et le vieux président Hainaut. Cependant avec tous les avantages dont elle était environnée, Mlle de L'Espinasse fut malheureuse, parce qu'elle nourrissait dans son cœur des passions désordonnées, et qu'elle perdit les objets de ses affections. On a cru long-temps que la mort prématurée du comte de Mora, jeune espagnol qui lui avait promis sa main, et qui mourut à Bordeaux en venant la rejoindre, fut la cause du chagrin qui la précipita au tombeau; mais deux volumes d'une correspondance inconnue (*Lettres de Mlle de L'Espinasse, écrites depuis l'année* 1773 *jusqu'à l'année* 1776, Paris, 1809, et réimprimées en 1811), ont dévoilé à tous les yeux le secret d'un autre amour (pour M. Guibert qui y répondait faiblement), amour qu'elle était parvenue à cacher, même à ceux de ses amis qui avaient le plus sa confiance; il paraît qu'elle est morte victime de cette passion. Ces lettres ont pu ajouter à l'idée qu'on avait de son esprit; mais elles ont nui à l'intérêt qu'avait inspiré son caractère et ses malheurs connus. Elle passa les derniers jours de sa vie dans un affaissement total; on la faisait revenir avec des cordiaux. Peu de temps avant sa mort, on la souleva : « Est-ce que je vis encore, » dit-elle? Ce furent ses dernières paroles; elle expira le 23 mai 1776. Avec moins de réputation et une vie plus simple elle eût pu être beaucoup plus heureuse. D'Alembert, qui fut un de ses plus chauds partisans, et qui s'était fixé dans la même maison, fut nommé son exécuteur testamentaire. Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Mlle de L'Espinasse, et qu'il lui donnât le nom de son *injuste et cruelle amie*, la douleur qu'il montra en cette occasion, était si connue, qu'elle excita une sorte d'intérêt public. Laharpe a prétendu que le président Hainaut épousa Mlle de l'Espinasse, quoiqu'il eût 70 ans; mais ce fait est contesté : il paraît au moins que pour sauver certaines convenances, cette union ne fut pas rendue publique. Mlle de L'Espinasse ajouta *deux chapitres au Voyage sentimental de Sterne*.

ESPINAY (Timoléon d'), seigneur de Saint-Luc, servit sur terre et sur mer. Il commandait la première escadre avec rang de vice-amiral, à la défaite des Rochelois en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de Richelieu; cependant, comme ils n'étaient point assez grands pour élever Saint-Luc jusqu'au comble des honneurs, il n'y fût parvenu qu'avec peine, s'il ne se fût démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre voulait avoir. Saint-Luc eut pour récompense le bâton de maréchal de France, et la lieutenance de roi en Guienne, l'an 1628. Il ne songea depuis qu'à vivre dans le luxe et les plaisirs. Il mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644.

* ESPINOSA (Jean), poète espagnol,

né à Bellovado vers 1540, suivit la carrière des armes, et fut secrétaire de don Pédro Gonzalès de Mendoza, vice-roi de Sicile. Il a écrit plusieurs ouvrages en vers, qui eurent beaucoup de succès; et on cite entre autres son *Traité à la louange des femmes*, Milan, 1580, in-4. Il mourut vers 1596.

* ESPINOSA (Antoine), poète espagnol, né à Antequera en Andalousie vers l'an 1582, fut aumônier du duc de Medina Sidonia, directeur du collége de Saint-Alphonse à San-Lucar de Barraméda, où il mourut en 1650, après avoir publié 1° une bonne *traduction* en vers des *Psaumes pénitentiaux*, Malaga, 1625, in-4. 2° Le *Panégyrique du duc de Medina Sidonia*, 1629; 3° *El tesoro escondido*, Madrid, 1644. 4° *Art de bien mourir*, 1651. 5° *Tesoro de poesias*, 1653. Ce recueil est fait avec beaucoup de discernement et de goût. L'auteur y inséra quelques-unes de ses *poésies*, qui ne sont pas inférieures à celles des auteurs les plus renommés.

* ESPINOSA (Hyacinthe-Jérôme), peintre espagnol, naquit en 1600 à Cocentena, village du royaume de Valence, se distingua de bonne heure dans ses compositions par le talent avec lequel il faisait le clair-obscur, par la correction du dessin, la grâce et l'expression des figures. Il s'était perfectionné en Italie. On a un grand nombre de ses tableaux, tous sur des sujets sacrés; les plus remarquables sont un *Christ*, une *Madeleine*, l'*Apothéose de S. Louis*, *Bertrand*, *S. Joachim*, *S. Pierre martyr*, une *Naissance du Sauveur*, la *Nativité de S. Jean-Baptiste*, une *Cène*. Il mourut à Valence en 1680.

ESPINOY (Philippe d'), né en Flandre en 1552 d'une bonne famille, s'attacha à rechercher les antiquités et les généalogies des nobles de son pays. Le titre de son ouvrage est : *Recherche des antiquités et noblesse de Flandre*, *etc.*, Douai, 1632, in-fol. avec fig. Il mourut vers l'an 1633.

ESPRÉMÉNIL. *Voyez* EPRÉMÉNIL.

ESPRIT (Jacques), né à Béziers en 1611, entra en 1629 dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde. Il avait toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de la Rochefoucault, le chancelier Séguier et le prince de Conti, lui donnèrent des témoignages de leur estime et de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde; le second lui obtint une pension de 2,000 liv. et un brevet de conseiller d'état; le troisième le combla de bienfaits, et le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678, à 67 ans, dans sa patrie. Il était membre de l'académie française, et fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie. Les ouvrages d'Esprit sont 1° des *Paraphrases de quelques psaumes*, qu'on ne peut guère lire avec plaisir, quand on connaît celles de Massillon. 2° *La Fausseté des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678, et Amsterdam, in-8, 1716 : livre médiocre, qui n'est, à quelques égards, qu'un commentaire des pensées du duc de La Rochefoucault; mais qui ne prête pas à la même critique, l'auteur ayant moins généralisé son objet.

* ESQUIVEL (Hyacinthe), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit en Biscaye, en 1591, d'une famille noble. Il professa d'abord la philosophie dans les couvens de son ordre. Ayant ensuite conçu le dessein de se consacrer aux missions étrangères, et se proposant surtout d'exercer son zèle dans le Japon, il partit pour Manille en 1625. A son arrivée dans cette île, il y fut nommé professeur de théologie, et il s'appliqua en même temps à l'étude de la langue japonaise. Il passa ensuite à l'île de Sormola, où il fit de nombreuses conversions. Mais, toujours occupé de l'idée de pénétrer au Japon, il s'embarqua avec un frère-mineur sur un vaisseau de cette nation. Le capitaine avait promis de les conduire en sûreté à leur destination; mais il les fit périr pendant la traversée. Cet événement arriva en 1636. On connaît de ce religieux : 1° *Vocabulaire japonais et espagnol*, Manille, 1630; 2° *Vocabulaire de la langue des Indiens de Tanchuy, en l'île de Formose, et traduction en cette langue de toute la doctrine chrétienne*, ibid., en 1691.

* ESQUIVEL DE ALAVA (Diego de), prêtre espagnol et théologien distingué, florissait au 15e siècle vers l'an 1492. Il était né à Vittoria, et y avait fait ses études; il entra dans l'état ecclésiastique. Versé dans les langues latine et grecque, il s'appliqua à l'étude des Pères et des conciles, remarquant, dans ses nombreuses lectures, avec un soin particulier, ce qui concernait la discipline ecclésiastique, et les changemens qui s'y étaient introduits. De ce travail et de ses propres réflexions résulta un ouvrage auquel il donna pour titre : *De Comitiis universalibus ac de iis quæ ad religionis et reipublicæ christianæ reformationem instituendam apta videntur*, Grenade, 1583, in-fol. Esquivel mourut à Vittoria en 1562, et n'eut pas la satisfaction de voir son livre imprimé. On y trouve des vues utiles sur la réformation, et il fut bien accueilli du public.

ESSÉ. *Voyez* MONTALEMBERT.

* ESSEN (Jean-Henri, comte d'), feldmaréchal suédois, issu d'une famille livonienne, naquit en 1755 à Kasioës dans la Westro-Gothie. Après avoir fait ses études aux universités d'Upsal et de Gottingue, il entra de bonne heure au service militaire et fut officier de dragons. En 1777 il fut appelé à Stockholm, pour prendre part à un tournois que Gustave III donnait alors : l'adresse et la grâce que le jeune d'Essen y déploya, l'intérêt qu'inspiraient sa belle figure et les agrémens d'un esprit cultivé lui valurent à la cour l'accueil le plus flatteur et bientôt après les faveurs les plus grandes. Nommé officier supérieur et écuyer de la cour, il fut décoré de plusieurs ordres et conserva, dès cette époque jusqu'à la fin de ce règne, les bonnes grâces du roi, sans jamais en abuser, et sans en faire, comme les autres courtisans, un trafic honteux. D'Essen accompagna le roi dans ses nombreux voyages en Italie, en France et en Allemagne (1783). En 1788 il le suivit dans la campagne de Finlande qui fut si fatale à la Suède, campagne au milieu de laquelle les armées suédoises échouèrent devant les villes les plus faibles, et où les généraux refusèrent de continuer des hostilités qu'ils disaient intempestives : premier signe du mécontentement dont les effets devaient être si déplorables. Dans sa retraite, le roi toujours accompagné de son fidèle d'Essen, se rendit à Gothembourg : cette ville était menacée par une invasion de troupes norwégiennes entrées dans les provinces du centre du royaume, pour agir comme auxiliaires de la Russie : le roi eût été infailliblement fait prisonnier sans le dévouement et l'activité d'Essen qui parcourut les provinces voisines, fit des levées de paysans et en forma une armée qui contribua à la délivrance du roi. D'Essen fut instruit par des voies indirectes du complot qui menaçait les jours de Gustave : il fit d'inutiles efforts pour empêcher le roi de se rendre au bal où on lui avait dit qu'il recevrait la mort, et ce fut à sa prudence que l'on dut l'arrestation de l'assassin. Voyez l'article ANCKARSTROEM. Il ne quitta point son maître dont le sang rejaillit sur lui (16 mars 1792). Dans l'année qui avait précédé la guerre de Finlande, le roi lui avait donné en mariage l'une des plus riches et des plus belles héritières de la Suède; cette union qui avait été contrariée par l'opposition d'un jeune homme, fut la cause d'un duel dans lequel d'Essen reçut un coup d'épée; cette affaire n'eut pas d'autre suite. Sous le règne des princes qui succédèrent à Gustave III, le comte d'Essen jouit d'un grand crédit à la cour. En 1795 il accompagna le duc de Suder-Manie (Charles XIII) et le jeune roi Gustave-Adolphe à Saint-Pétersbourg. A son retour il fut nommé gouverneur de Stockholm. En 1800 Gustave-Adolphe lui confia le gouvernement général de la Poméranie suédoise. En 1807, d'Essen commanda en chef l'armée réunie dans cette province, et pendant deux mois et demi il soutint alors le siége de Stralsand et dut à sa valeur un honorable armistice. Lorsque Gustave-Adolphe, mécontent de ses généraux, prit l'héroïque mais inutile résolution de commander lui-même ses armées, le comte d'Essen se retira dans ses terres d'Uplande. Mais après la révolution de 1809 et l'abdication du roi, les états-généraux de Suède le rappelèrent

au conseil d'état. Le roi Charles XIII lui confia la même année l'ambassade de Paris et le chargea, avec le conseiller d'état Lagerbielke, des négociations relatives à la paix qui fut en effet accordée le 17 septembre 1809 et qui rendit momentanément le Poméranie à la Suède. En 1814, d'Essen commanda les troupes destinées à occuper la Norwége; après s'être emparé de Eerby et de Prestbacka, il établit son quartier général à Hafslund, et reçut par capitulation la ville de Fredrichstadt. Nommé gouverneur-général de la Norwège, pendant la minorité du prince Oscar, il ne conserva cette place que jusqu'en 1816, époque où il donna sa démission et où il reçut le titre de grand maréchal du royaume de Suède. Le comte d'Essen a peu joui de sa prospérité; sa première épouse, qu'il affectionnait tendrement, est morte jeune encore, lui laissant un fils unique qui donnait les plus belles espérances et qui est mort en peu d'heures d'une maladie aiguë; il avait épousé en secondes noces une de ses nièces. Il a terminé son honorable carrière dans le mois de juillet 1824 à Uddevella, où il était allé prendre les bains de mer.

ESSEX (Robert d'Evreux ou Devereux, comte d'), fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né le 10 novembre 1567 à Nethevood, maison de campagne de son père, dans le comté d'Héréford, est fameux par ses aventures et par sa mort. S'étant un jour présenté devant la reine Elisabeth, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. Essex détacha sur-le-champ un manteau broché d'or qu'il portait, et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. La reine, âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge paraissait mettre à l'abri des soupçons. Il était aussi brillant par son courage que par sa bonne mine. En 1585, il accompagna Leycester en Hollande et obtint à la suite de cette campagne le grade de général de cavalerie. En 1591, Elisabeth lui confia le commandement des troupes qu'elle envoyait au secours de Henri IV; d'Essex ne resta pas long-temps en France. Bientôt après il fut envoyé en Espagne et s'empara de Cadix. Il avait demandé la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, et se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine Elisabeth. Cette princesse le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière, le nomma chancelier de l'université de Cambridge et enfin le fit son conseil privé. Il eut quelque temps le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de 20 mille hommes, et il n'eut guère de succès. Peu après, la reine lui ôta sa place au conseil, suspendit l'exercice de ses autres dignités, et lui défendit la cour. Elle avait alors 68 ans; ce qui n'empêcha pas qu'on ne la crût très attachée au comte. Nous ne discuterons pas les bruits qu'on a répandus à ce sujet, nous dirons seulement que le comte fut accusé de conspiration, et exécuté le 25 février 1601. Il n'avait que 34 ans. On prétend qu'Elisabeth hésita à signer l'arrêt de mort; ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa. — Son fils, que Jacques I. rétablit dans tous les honneurs militaires, dont il avait été privé par la sentence qui avait condamné son père à mort, fut général du parlement contre Charles I. Il donna sa démission en 1645, et mourut l'année suivante « Sa mort, dit Hume, » fut un grand malheur pour l'Angleterre. » Convaincu des fatales conséquences » qu'on avait à redouter, il avait résolu » d'amener les deux partis à faire la paix » et de remédier autant qu'il serait en » son pouvoir à tous les maux auxquels » il avait contribué, plutôt par erreur » que par mauvaise intention. Sa mort » affaiblit considérablement dans les com- » munes le parti presbytérien ou modéré, » et les faibles restes d'autorité, dont » jouissait encore la chambre des pairs, » furent totalement anéantis. »

* ESSEX (Robert d'Evreux, ou Devereux comte d'), né en 1592, était fils de Robert comte d'Essex, fameux par la fa-

veur d'Elisabeth, sa souveraine, et par la fin malheureuse que lui attirèrent la jalousie de ses ennemis et son ambition propre. Une année après la mort de son père, le jeune comte d'Essex fut rétabli par Jacques Ier dans tous les honneurs héréditaires dont on avait dépouillé sa maison. Quoique fort jeune, il faisait déjà paraître toute la fierté de son père, et il en donna une preuve frappante. Jouant un jour à la paume avec Henri, prince de Galles, une dispute s'éleva entre eux, et le jeune prince l'appela traître. Robert, irrité, répondit par un coup de raquette, et il ne fallut rien moins que l'autorité du roi pour apaiser la querelle. A peine âgé de 14 ans, il fut marié à lady Charlotte Howard, qui bientôt commença contre son époux un procès qui la couvrit d'une honte personnelle, et qui se termina par le divorce, le roi était intervenu dans cet arrêt. Le comte d'Essex se retira dans ses terres, et se livra à toutes les diversions que lui offrait sa campagne. Mais, bientôt fatigué de cette vie oisive, il passa en Hollande, et y fit la guerre dans les armées de l'Electeur palatin, gendre de Jacques Ier, sous le prince Maurice. Revenu en Angleterre, il figura au parlement, dans le parti de l'opposition, ce qui lui aliéna la cour. Il s'attacha alors davantage au service étranger, et commanda, en 1624, un régiment levé en Angleterre pour les Provinces-Unies. Lorsque Charles Ier monta sur le trône, il fut employé comme vice-amiral dans une expédition infructueuse contre les Espagnols. Après une autre campagne, en 1625, dans les Pays-Bas, il contracta un second mariage; mais cette union ne fut pas plus heureuse que la première; les procédés de sa femme furent tels, qu'il fut obligé au bout de deux ans de recourir au divorce. Ne pouvant goûter les douceurs de la vie domestique, il saisit ardemment l'occasion qui se présenta de jouer un rôle dans la carrière politique. Il chercha à captiver la faveur du peuple, et à s'attacher les principaux officiers de l'armée et les ministres puritains. Cependant Charles Ier l'employa encore dans plusieurs occasions importantes, comme dans l'armement qui eut lieu en 1635, et dans la campagne contre les Ecossais, quatre années après. D'Essex donna partout des preuves de bravoure et d'intelligence, et soutint l'honneur des armes du roi. Il attendait avec raison que ces services lui mériteraient quelque reconnaissance de la part de la cour; mais lorsqu'elle n'eut plus besoin de lui, elle le remercia froidement. Sa fierté fut vivement choquée d'un pareil accueil; il resta cependant fidèle au roi. En 1640, il fut un des douze pairs qui signèrent une pétition dans laquelle ils priaient Charles Ier de terminer les différends qui s'élevaient, et de convoquer un parlement. Peu de temps après, d'Essex fut un des commissaires chargés de traiter avec les Ecossais, et quand, à l'ouverture de ce long parlement qui devait le conduire à l'échafaud, le roi voulut se rendre populaire, il admit dans son conseil le comte d'Essex, et le nomma son chambellan. Il paraît même que l'armée lui serait restée fidèle, s'il avait cédé aux instances de ses sujets les plus dévoués, qui lui conseillaient de mettre d'Essex à la tête des troupes; mais il ne voulut jamais y consentir. Cependant, forcé par la nécessité de recourir à ses services, il le nomma, avant de partir pour l'Ecosse, lieutenant-général de ses forces au sud de la Trent. Les pairs, de leur côté, lui donnèrent une marque de confiance non moins honorable, en le nommant président du comité permanent, pendant tout le temps qu'ils resteraient ajournés. Lorsque le roi fut revenu d'Ecosse, la chambre des communes, craignant les entreprises d'une populace turbulente, qui commençait à se rassembler, demanda qu'il fût créé dans la cité, pour la sûreté du roi et du parlement, une garde dont le commandement serait donné au comte d'Essex. Charles ne trouva pas à propos d'accéder à cette mesure, et, avant de quitter Londres, il ordonna à d'Essex de le suivre. Le comte refusa, alléguant son devoir qui le retenait au parlement. Ce refus lui coûta toutes ses places à la cour. Piqué contre le roi, et circonvenu par des hommes artificieux, il

consentit, en 1642, à se charger du commandement de l'armée, levée, disait-on, pour la sûreté du roi, tandis qu'elle était uniquement destinée à protéger les deux chambres, qui remercièrent d'Essex en jurant de vivre et de mourir pour lui. Dès que le roi apprit la levée des troupes parlementaires, il rassembla de son côté une armée, et refusant d'écouter les propositions de paix que lui fit faire d'Essex, il le déclara traître à son roi et à son pays. Les deux armées en vinrent aux mains à Edge-Hill, le 23 août 1642. On combattit de part et d'autre avec un égal acharnement, et chaque parti s'attribua la victoire. Le comte n'en reçut pas moins les remercîmens du parlement, et une gratification de 5,000 livres sterling. Il prit l'année suivante Reading. Une maladie qui se mit dans son armée l'ayant empêché de rien entreprendre d'important, les meneurs du parlement parlèrent de le destituer; mais ces démêlés n'eurent aucun résultat fâcheux pour d'Essex, qui, renforcé par de nouvelles troupes, fit lever le siége de Glocester, s'empara de Circenster, où étaient les magasins de l'armée royale, et livra au roi une seconde bataille à Newbery, le 23 septembre 1643; il y montra beaucoup de valeur; l'avantage fut encore balancé; mais d'Essex réussit à couvrir Londres. S'étant ensuite dirigé vers la Cornouaille, où on l'avait assuré qu'il trouverait beaucoup de partisans, il y fut suivi par le roi et serré de si près qu'il n'avait plus la liberté d'agir, et que les vivres commençaient à lui manquer. Charles, le voyant dans cette position, lui fit proposer un traité; mais il répondit que n'étant pas le maître, il ne pouvait rien accepter. Se voyant abandonné d'une partie de ses troupes, il n'eut d'autre ressource que de s'embarquer à Plimouth, et de gagner Londres par mer. Il fut reçu avec beaucoup de marques de respect et d'estime; mais il en éprouva peu de satisfaction; et pressentant déjà les vues ambitieuses de Cromwel, qui après avoir renversé le trône, voulait s'établir sur ses ruines, il proposa dans un conseil qui se tint chez lui, de l'attaquer en plein parlement comme un incendiaire. Cette proposition n'eut d'autre résultat que d'augmenter la haine que Cromwel lui avait jurée. Par l'ordonnance de *Self-Denying*, ou de renoncement à soi-même, qui interdisait toutes les charges aux membres du parlement, d'Essex fut privé du commandement de l'armée, et il parut s'en démettre avec plaisir. Cependant, le parlement, pour ne pas se priver d'un homme aussi marquant, vota qu'il serait élevé au rang de duc, et qu'une pension de 10,000 liv. par an lui serait accordée pour soutenir sa nouvelle dignité: mais une mort soudaine l'empêcha de jouir de ces nouveaux honneurs. Elle arriva le 14 septembre 1646. On soupçonna que le poison avait terminé ses jours, comme ceux de son aïeul. Le parlement lui prodigua jusqu'à la fin les plus grandes marques d'estime et de considération. Il lui décerna des funérailles publiques, qui eurent lieu avec la plus grande pompe, à l'abbaye de Westminster, où il fut enterré. Le comte d'Essex avait reçu plusieurs affronts de la cour, et avait vu ses services mal récompensés, et c'est ce qui l'excuserait, s'il pouvait l'être, d'avoir pris les armes contre son souverain. On doit cependant lui rendre cette justice, qu'il chercha à entretenir la balance entre les deux partis, et que, par conséquent, il n'avait d'autres vues que celles de les amener à faire la paix. Malgré ses fautes, Hume et d'autres historiens anglais ont regardé la mort d'Essex comme un grand malheur pour l'Angleterre, et l'ont accusé, dans les maux auxquels il contribua, plutôt d'erreur que de mauvaise intention. Charles Ier se vit délivré par la mort du comte d'Essex d'un redoutable ennemi; mais ce n'était que pour succomber sous un autre bien plus cruel, le farouche Cromwel.

EST. *Voyez* Alfonse d'Est.

* EST (Hercule III, Renaud d'), dernier duc de Modène, né en 1727, avait succédé à son père en 1780. Le duc d'Est était alors dans un âge très avancé; il ne fut pas plutôt investi du pouvoir qu'il s'en servit pour amasser de l'argent; dans ce but il établit dans l'armée et dans son palais une parcimonie telle, qu'il indisposa

tous ses sujets ; aussi en 1796, lorsque les armées françaises entrèrent dans la Lombardie, les Modénois furent les premiers à se déclarer en leur faveur. Hercule, obligé de s'enfuir, se retira à Venise, où il avait déjà mis en sûreté ses trésors. Le traité de Campo-Formio (9 juillet 1797), priva la maison d'Est des duchés de Reggio et de Modène qui entrèrent dans la confédération Cisalpine ; on promit au duc Hercule de lui donner en indemnité le Brisgaw ; mais il mourut en 1802 à Trieste avant que cette promesse fût réalisée. Ce fut son gendre l'archiduc Ferdinand, frère des empereurs Joseph II et Léopold II qui, à la paix de Lunéville, obtint cette province. En 1814, à la chute de Buonaparte, le petit-fils d'Hercule, *François-Joseph-Jean de Lorraine*, archiduc d'Autriche, fils de l'archiduc Ferdinand qui avait reçu le Brisgaw et qui était mort en 1806, et de Marie Béatrix fille d'Hercule, rentra en possession de l'état de Modène, en vertu du congrès de Vienne, 1815.

* ESTAING ou Esteing, nom d'une ancienne famille du Rouergue nommée *de Stagno* dans les actes du 10e siècle. Estaing (Charles-Hector, comte d') né au château de Ruvel, en Auvergne, en 1729, commença à servir dans l'Inde sous les ordres de Lally. Fait prisonnier par les Anglais au siége de Madras, il fut relâché sur parole. Mais ayant été repris les armes à la main avant son échange, il fut traité avec sévérité et jeté dans un cachot à Portsmouth. Rentré en France, il voua une haine éternelle aux Anglais. En 1763, il obtint le grade de lieutenant-général des armées de France, et en 1778 il fut envoyé en Amérique en qualité de vice-amiral avec 12 vaisseaux de ligne, pour favoriser l'indépendance américaine. Les vents contraires retardèrent tellement la traversée, qu'il ne put arriver à l'embouchure de la Ware que huit jours après le départ de l'amiral Howe : celui-ci renforcé par l'escadre de lord Byron, crut vaincre facilement l'amiral français : il l'attaqua avec vigueur. D'Estaing eut son vaisseau démâté et rasé comme un ponton : dans cet état il fut environné par plusieurs vaisseaux ennemis et ne dut son salut qu'à son courage à sa présence d'esprit. Après avoir rallié sa flotte à Boston et s'être renforcé par le comte de Grasse et Lamothe, il entreprit de secourir les colonies françaises menacées par les Anglais : Sainte-Lucie était déjà tombée entre leurs mains : il fit de vains efforts pour la reprendre. Alors il se vengea d'un autre côté du mauvais succès de cette entreprise. Il remporta une victoire navale devant l'île de la Grenade, dont il s'empara avec intrépidité, et fit des prises considérables. Il ramena ensuite sa flotte dans la nouvelle Angleterre et assiégea Savanah : il échoua par sa faute et fut découragé par deux blessures qu'il reçut dans cette affaire. De retour en France en 1780, il eut l'année suivante le commandement d'une flotte qu'il ramena de Cadix à Brest. Au commencement de la révolution, quoique comblé des bienfaits de la cour, il se jeta dans le parti populaire, et ne fut cependant pas nommé aux Etats-généraux. Il commandait la garde nationale de Versailles, les 5 et 6 octobre, et il ne donna aucun ordre à la garde nationale; il laissa commettre toutes les horreurs dont ces deux journées présentèrent le douloureux spectacle. Il se rendit ensuite à Paris, où il servit comme simple grenadier dans la garde nationale; et, lors du voyage du roi à Varennes, il protesta de son dévouement à l'Assemblée qui ne lui demandait rien. Sa conduite toute patriotique ne put le sauver de la proscription. Il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 28 avril 1794. Il figura dans le procès de la reine parmi les témoins à charge ; il avait écrit à cette princesse en 1789 pour l'engager à user de l'influence qu'elle exerçait sur l'esprit du roi pour le détourner du projet qu'il avait formé de quitter la France.

ESTAMPES (Léonor d'), d'une illustre maison de Berri, fut placé sur le siége de Chartres en 1620, et transféré à l'archevêché de Reims en 1641. Il signala son zèle pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, contre deux ouvrages où l'on soutenait des opinions alors très

communes, mais qui n'en étaient pas moins fausses touchant l'autorité des rois.

ESTAMPES-VALENÇAY (Achille D'), connu sous le nom de *cardinal de Valençay*, naquit à Tours en 1593. Il se signala aux siéges de Montauban et de La Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal-de-camp. Il passa ensuite à Malte, où il avait été reçu chevalier de minorité dès l'âge de 18 ans. La religion lui confia la place de général des galères. Son courage éclata dans toutes les occasions, et surtout à la prise de l'île de Ste.-Maure dans l'Archipel. Le pape Urbain VIII l'ayant appelé à Rome pour se servir de son bras contre le duc de Parme, il mérita par ses services d'être créé cardinal en 1643. Ce fut vers le même temps qu'il soutint les intérêts de la France contre l'ambassadeur d'Espagne avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal de Valençay mourut en 1646, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtaient guère plus à faire qu'à proposer.

ESTAMPES (Jacques D'), de la famille du précédent, plus connu sous le nom de *maréchal de la Ferté-Imbaut*, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanais, etc., porta les armes dès sa jeunesse, et se signala en divers siéges et combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre l'an 1641, et rappelé quelque temps après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine Anne d'Autriche lui procura le bâton de maréchal de France en 1651. C'était une récompense due à son exactitude, à sa vigilance et à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny, près de Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

ESTAMPES (la duchesse D'). *Voyez* PISSELEU.

ESTERHAZI (Paul), de Galantha, prince du St.-Empire, Palatin et vice-roi de Hongrie, chevalier de la Toison-d'Or, fils de Nicolas Esterhazi, d'une des premières familles de Hongrie, naquit en 1635. La nature et l'éducation concoururent à en faire un grand homme. Il fit des progrès rapides dans les belles-lettres, et voyagea ensuite pour acquérir des lumières que l'étude seule ne peut donner. Ferdinand III, Léopold I, Joseph I et Charles IV lui donnèrent des marques de leur estime, en l'élevant aux plus grands emplois dans le militaire et dans le gouvernement des provinces. Il montra pendant toute sa vie qu'il était digne de ces honneurs. Il fut présent à presque tous les combats qui se donnèrent en Hongrie, et partout il donna des preuves de son intelligence et de sa bravoure. Il ne contribua pas peu à la délivrance de Vienne en 1685. L'année d'après, il leva à ses propres frais plusieurs régimens, et engagea les nobles Hongrois, à son exemple, à fournir des troupes pour former le siége de Bude. Le commandement de ces troupes lui fut confié; et Léopold leur dut en grande partie le succès de ses armes. Il mourut le 26 mars 1713, et fut enterré à Eysenstad, où on lit sur son tombeau ces deux vers latins :

Bis decies quatuor commisi prælia, nunquam
Vidit terga hostis sed tamen hic jaceo.

On voit en Hongrie beaucoup de monumens de sa piété, de sa munificence et de la protection qu'il donnait aux lettres. L'étude et les exercices de piété occupaient tout le temps qu'il ne consacrait pas au service de l'état. La famille d'Esterhazi a produit plusieurs autres grands hommes.

* ESTEVE (Pierre-Jacques), médecin espagnol, naquit à Tortose en 1512, s'établit à Valence où il exerça et enseigna la médecine avec la plus grande distinction. Il a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite une *traduction latine des Epidémiques d'Hippocrate* avec des *commentaires très étendus*, Valence, 1553, 1 vol. in-folio. On a supposé que cet ouvrage était de Gallien, tant on y trouvait de science; mais cette supposition est hors de toute vraisemblance.

* ESTEVE (Pierre), membre de l'académie de Montpellier, naquit dans cette ville vers l'an 1725, a publié en 1750 un opuscule intitulé : *Problême : si l'expression que donne l'harmonie est préférable à celle que fournit la mélodie.* Presque

tous ses ouvrages sont au dessous de la médiocrité et ont été condamnés à l'oubli : toutefois on cite 1° *Esprit des beaux-arts*, 1653, 2 vol. in-12, qui a eu un moment de vogue. 2° *Nouvelle découverte du principe de l'harmonie, avec un examen de ce que M. Rameau a publié, sous le titre* de Démonstration de ce principe, Paris, 1751, in-8. 3° *Lettre à un ami sur l'exposition des tableaux au Louvre*, 1753, in-12; 4° *Mémoire contre M. de Causans sur la quadrature du cercle*; 5° *Traité de la diction*, 1755, in-12; 6° *Histoire générale et particulière de l'astronomie*, Paris, 1755, 3 vol. in-12; 7° *Dialogue sur les arts*, 1756, in-12. On lui attribue encore *Origine de l'univers*, 1758, in-12; la *Toilette du philosophe*, 1751, in-12; *Lettre à un partisan du bon goût.*

ESTHER ou EDISSA, nom qui dans un dialecte de la langue hébraïque veut dire *Myrte*, juive de la tribu de Benjamin, fille d'Abihaïl, cousine-germaine de Mardochée. Le roi Assuérus l'épousa, après avoir répudié Vasthi. Ce monarque avait un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation juive. Ce favori, irrité de ce que Mardochée lui refusait les respects que les autres courtisans lui rendaient, resolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un temps marqué. Esther ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, et la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'Aman avait destiné à leur perte. Les historiens ne conviennent pas entre eux du temps auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Ecriture appelle *Assuérus*. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'*Esther*, paraissent convenir à Darius, fils d'Hystaspes. La vérité de l'histoire d'Esther est attestée par un monument non suspect, par une fête que les Juifs établirent en mémoire de leur délivrance, et qu'ils nommèrent *Purim*, les Sorts ou le jour des Sorts, parce qu'Aman, leur ennemi, avait fait tirer au sort, par ses devins, le jour auquel tous les Juifs devaient être massacrés. Il est parlé de cette fête dans le 2e livre des Machabées, chap. 15, ℣. 37. Josèphe en parle (*Antiq. Jud.* liv. 11, ch. 6). Elle est marquée dans le calendrier des Juifs au 4e jour du mois Adar. On ne sait pas avec une entière certitude, qui est l'auteur de ce livre. Saint Augustin, saint Epiphane, saint Isidore, l'attribuent à Esdras, Eusèbe le croit d'un écrivain plus récent. Quelques-uns le donnent à Joachim, grand-prêtre des Juifs, et petit-fils de Josedech; d'autres à la synagogue, qui le composa sur les lettres de Mardochée; mais la plupart des interprètes l'attribuent à Mardochée lui-même; ils se fondent sur le chap. 9, ℣. 20 de ce livre, où il est dit que Mardochée écrit ces choses, et envoie des lettres à tous les Juifs dispersés dans les provinces, etc. Le texte grec dit qu'Esther y ajouta quelques passages; et ce sont sans doute ceux qui semblent être détachés du corps de l'ouvrage et ne présentent que des explications et des détails sur des choses dites sommairement. Les Juifs l'ont mis dans leur ancien canon; cependant il ne se trouve pas dans les premiers catalogues des chrétiens, mais il est dans celui du concile de Laodicée de l'an 366 ou 367. Il est cité comme Ecriture sainte par saint Clément de Rome et par Clément d'Alexandrie, qui ont vécu long-temps avant le concile de Laodicée. Saint Jérôme a rejeté comme douteux les six derniers chapitres, parce qu'ils ne sont plus dans le texte hébreu, et il a été suivi par plusieurs auteurs catholiques jusqu'à Sixte de Sienne; mais le concile de Trente a reconnu le livre entier comme canonique. C'est un tableau admirable des ressources que la Providence sait ménager pour l'humiliation des superbes et la délivrance de ses serviteurs : rien de plus propre à nourrir l'espérance et le courage des fidèles dans les temps de persécution, du triomphe apparent et toujours éphémère de l'impiété revêtue du pouvoir. J. Barnès a donné une *histoire d'Esther* en vers grecs, Londres, 1769, in-8. On connaît ces beaux vers de Racine dans sa tragédie d'*Esther* :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre il portait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer; il n'était déjà plus.

ESTIENNE (François D'), seigneur de Saint-Jean de La Salle et de Montfuron, fut conseiller au parlement d'Aix sa patrie, ensuite président aux enquêtes au parlement de Paris, et enfin président à mortier au parlement de Provence. Ce magistrat, l'un des plus savans jurisconsultes du 16e siècle, a laissé un livre estimé, sous le titre de *Decisiones Stephani.*

ESTIENNE, les imprimeurs. *Voyez* ETIENNE.

ESTIUS (Guillaume) ou William HESSELS VAN EST, né l'an 1542, à Gorum en Hollande, de l'ancienne famille d'Est, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1580. Ses talens le firent appeler à Douai, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de Saint-Pierre et chancelier de l'université. Estius mourut dans cette ville en 1613, à 71 ans, avec la réputation d'un savant laborieux et modeste, et d'un prêtre vertueux. Benoît XIV le qualifie de *doctor fondatissimus.* On doit à ses veilles 1° un excellent *Commentaire sur le Maître des sentences*, en 2 vol. in-fol., Paris, 1696; Naples, 1720, avec des notes de l'éditeur. Cet ouvrage, nourri des passages de l'Ecriture et des Pères, est fort recommandé aux jeunes théologiens par Dupin. 2° Un *commentaire sur les épîtres de saint Paul*, 2 vol. in-fol., Rouen, 1709, rempli d'une vaste et solide érudition. On en a donné un abrégé, dont la meilleure édition est celle de Louvain, 1776. Un auteur moderne avertit qu'en lisant ce commentaire, il faut se souvenir qu'Estius, quoique bon catholique, a été disciple de Hessels et de Baïus, et qu'il a emprunté quelquefois leur façon de parler. 3° Des *notes sur les endroits difficiles de l'Ecriture sainte.* Douai, 1628, in-folio, et Anvers, 1699, avec des augmentations. Cet ouvrage est très inférieur à l'autre, quoiqu'il y ait de la clarté et de la solidité. 4° *Orationes theologicæ XIX*, Louvain. Il y en a une (la ve.), contre ceux qui sont économes de leur savoir, et qui, renfermant leurs lumières dans le cabinet, refusent de les communiquer au dehors, soit au public en général par de bons ouvrages, soit aux particuliers par des avis. On la trouve toute entière à la suite du *Tractatus triplex, de ordine amoris*, de François Van-Viane. 5° *Historia Martyrium Gorcomiensium*, Douai, 1603, in-8. 6° *Martyrium Edmundi Campiani S. J. e gallico sermone in latinum translatum.* Tous les écrits d'Estius sont en latin.

ESTOILE (Pierre DE L'), grand-audiencier de la chancellerie de Paris, mort en 1611, s'est fait un nom par son *Journal de Henri III*, dont l'abbé Lenglet du Fresnoi a donné une édition en 1744, en 5 vol. in-8. L'éditeur l'a augmenté de plusieurs pièces sur la ligue, qui eussent pu rester dans l'oubli. Ce journal commence au mois de mai 1574, et finit au mois d'août 1589. Le Duchat en avait donné une édition en 2 vol. in-8, que celle de l'abbé Lenglet a effacée. On a aussi de lui le *Journal du règne de Henri IV*, avec des remarques historiques et politiques du chev. C. B. A. (l'abbé Lenglet du Fresnoi), la Haye, 1741, 4 vol. in-8. Il faut observer que les années 1598 et les trois années suivantes manquent dans le journal de L'Estoile. On a placé dans cette édition le supplément concernant ces années, par un auteur anonyme, qui avait paru pour la première fois en 1636. Ces deux journaux avaient été publiés à Cologne (Bruxelles) par Godefroi. Le premier sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8; le second, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de France, depuis* 1515 *jusqu'en* 1611, 2 vol. in-8, 1719. Comme ces mémoires renferment plusieurs choses que l'abbé Lenglet du Fresnoi a retranchées dans son édition, il n'est pas surprenant que les curieux les recherchent, d'autant plus qu'ils sont devenus rares. L'Estoile paraît dans ses deux journaux, un homme véridique, qui dit également le bien et le mal.

ESTOILE (Claude DE L'), fils du pré

cédent, mourut en 1652, âgé d'environ 58 ans suivant les uns, et suivant d'autres en 1651, à 54 ans. Peu accommodé des biens de la fortune, il aima mieux quitter la capitale, que d'y mendier à la table d'un financier, ou d'être incommode à ses amis. Pélisson dit de lui qu'il avait plus de génie que d'étude et de savoir. On a de lui deux *pièces de théâtre* très médiocres, et des *odes* qui le sont un peu moins : ces dernières se trouvent dans le *Recueil des poètes français*, 1692, 6 vol. in-12.

* ESTOURMEL (Louis-Marie, marquis d'), lieutenant-général, naquit le 11 mars 1744 en Picardie, d'une noble et riche famille. Ayant embrassé la carrière des armes, il entra d'abord dans les mousquetaires, devint ensuite et successivement officier supérieur dans la gendarmerie, colonel en second au régiment de Conti, brigadier, et colonel du régiment de Pologne, cavalerie. Nommé membre des notables en 1787, il fut député par la noblesse du Cambrésis aux Etats-généraux en 1789, et vota, non dans le sens d'une licence aveugle et anarchique, mais pour une sage liberté qui, sous une monarchie modérée, pût corriger quelques abus inévitables sous toute espèce de gouvernement. Dans la mémorable séance du 4 août, il renonça pour lui et pour sa famille, aux priviléges nobiliaires, et à tous les droits féodaux et en particulier à celui de Liége, aux états de la province d'Artois ; mais il défendit les priviléges et capitulations du Cambrésis dont il pouvait croire que la défense lui était confiée. Les états de sa province ayant été accusés de s'opposer secrètement à l'exécution des ordres de l'assemblée, il les défendit énergiquement, et, le 18 mai 1790, il demanda que Robespierre fût rappelé à l'ordre, pour avoir insulté la personne du roi. Les couvens venaient d'être supprimés, et l'on avait accordé aux différens religieux une modique pension qu'on ne payait pas : d'Estourmel s'éleva contre cet oubli impardonnable, et sollicita, quoiqu'en vain, l'accomplissement des décrets. Il demanda et obtint, en mars 1791, la mise en liberté de MM. Hautefeuille, arrêtés illégalement à Saint-Germain. Peu de jours après, il combattit le projet de loi qui fixait la résidence du roi, et dénonça la correspondance qu'entretenaient les sociétés populaires avec les divers corps d'armée ; correspondance qui causait une infinité de désordres. A la fin de la session, d'Estourmel fut employé par le roi comme inspecteur-général des armées, et servit ensuite dans celle du nord, sous les ordres du général Custines. Bientôt la mésintelligence s'établit entre lui et ce chef, qui l'accusa des revers de l'armée. D'Estourmel se justifia, et un décret du 26 mai déclara son innocence. Pendant le régime de la *terreur*, il put échapper aux persécutions ; il demeura ignoré sous le consulat, et ne parut sur la scène politique qu'au moment où Napoléon devint empereur. Il obtint alors la croix d'honneur, et fut nommé par le département de la Somme (en 1804), député au corps législatif, où il fut réélu en 1811 ; il en faisait partie en 1814. Il fut un des premiers à adhérer à la déchéance de Buonaparte, et au retour de ses princes légitimes. A l'époque où Napoléon reparut (le 20 mars 1815) sur le sol de la France, accablé de chagrin et d'infirmités, il se retira des affaires ; et, heureux par les souvenirs des services nombreux qu'il avait rendus à sa patrie, il mourut le 13 décembre 1823, âgé de plus de soixante-dix-neuf ans. Il avait alors le grade de lieutenant-général. D'Estourmel a publié : *Recueil des opinions émises à l'Assemblée constituante, et comptes rendus à mes commettans*, Paris, 1811, in-8.

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), cardinal, archevêque de Rouen, était fils de Jean d'Estouteville, d'une ancienne et illustre famille de Normandie. Il fut chargé de commissions importantes sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, réforma l'université de Paris, fut grand partisan de la pragmatique-sanction, et protégea les savans. Il mourut à Rome, étant doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédait 6 évêchés tant en France qu'en Italie, 4

abbayes et 3 grands prieurés; mais il en employait la meilleure partie à la décoration des églises dont il était chargé, et au soulagement des pauvres. Ce fut lui qui commença le beau château de Gaillon. Il a paru en 1788 un prétendu *éloge* de ce cardinal, barbouillage philosophique, sur lequel on aurait tort de le juger. La suffisance du siècle croit honorer les grands hommes des temps passés, en leur donnant des traits qu'ils n'eurent jamais et qu'ils eussent rougi d'avoir.

ESTRADES (Godefroi, comte D'), maréchal de France, et vice-roi de l'Amérique, servit long-temps en Hollande sous le prince Maurice, auprès duquel il faisait les fonctions d'agent de France. Il se montra à la fois bon capitaine et grand négociateur. De retour à Paris, il fut envoyé à Londres en 1661, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint avec une vigoureuse fermeté les prérogatives de la couronne de France, contre le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui avait voulu prendre le pas sur lui. Le comte d'Estrades passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, et y conclut le traité de Bréda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimègue pour la paix générale. Il mourut en 1686, à 79 ans, comme il venait d'être nommé gouverneur du duc de Chartres. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées à la Haye en 1742, 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, qui contiennent 22 vol. in-folio, dont le moindre est de 900 pages. Jean Aymond, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, et les publia à Amsterdam en 1709, in-12, après les avoir tronqués.

ESTRÉES (Jean D'), grand-maître de l'artillerie de France, né en 1486, d'une famille distinguée et ancienne, mort en 1567, à 81 ans, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit de grands services aux rois François I et Henri II. C'est lui qui commença à mettre l'artillerie de France sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, et donna, dans plusieurs autres occasions, des preuves d'intelligence et de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de la Picardie, qui ait embrassé la religion prétendue réformée. (Il existe un discours *des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous Jean d'Estrées, grand maître de l'artillerie* par Fr. de la Treille, Paris, 1563.)

ESTRÉES (François-Annibal D'), duc, pair et maréchal de France, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Trèves, et se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé en 1636 ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint avec honneur les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries et son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII et avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut un si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris en 1670, à 98 ans. Le maréchal d'Estrées était plus propre à servir le roi à la tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il voulait faire craindre sa personne. Il était frère de la belle Gabrielle d'Estrées, que Henri IV aurait épousée, si la mort ne l'eût enlevée. Nous avons de lui 1° Des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis*. Ils sont recherchés, de l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une lettre préliminaire de Pierre Le Moine. 2° Une *Relation du siége de Mantoue*, en 1630; et une autre *du Conclave*, dans lequel le pape Grégoire XV fut élu en 1621. Il règne dans ces différens ouvrages un air de vérité, qui fait favorablement augurer de la franchise de l'auteur : mais son stile incorrect prouve que le maréchal ne savait pas aussi bien écrire que combattre.

ESTRÉES (César D'), cardinal, abbé de Saint-Germain-des-Prés, né en 1628,

fils du précédent, fut élevé sur le siége de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur de Sorbonne. Le roi le choisit peu de temps après pour médiateur entre le nonce du pape et les amis des quatre évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. D'Estrées avait l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader et de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement, qui donna à l'église de France une paix passagère, parce que les esprits qui la recevaient, aimaient la guerre. Le cardinal d'Estrées passa ensuite dans la Bavière, où Louis XIV l'envoya pour traiter le mariage du dauphin avec la princesse électorale, et pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque temps après à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régale, et fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frère en 1689. Il accommoda celles du clergé avec Rome, et eut beaucoup de part aux élections d'Alexandre VIII, d'Innocent XII et de Clément XI. Lorsque Philippe V partit pour le trône d'Espagne, le cardinal d'Estrées eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, et mourut à son abbaye en 1714, à 87 ans. Le cardinal d'Estrées était très versé dans les affaires de l'Eglise et dans celles de l'état. A un génie vaste, il joignait des manières polies, une conversation aimable, un caractère égal, l'amour des lettres et la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut ni la faute de son esprit, ni celle de sa prudence. (On conserve à la bibliothèque du roi ses *négociations à Rome*, 1671-1687.)

ESTRÉES (Gabrielle D'), sœur de François-Annibal d'Estrées, reçut de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs. Henri IV, qui la vit pour la premiere fois en 1591 au château de Cœuvres, où elle demeurait avec son père, fut si touché de sa figure séduisante et des agrémens de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maîtresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour aller la trouver, passa à travers les gardes ennemies et courut risque de sa vie. Pour la voir plus librement, il lui fit épouser Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt, avec lequel elle n'habita point; expédient qui ne peut honorer la mémoire de ce monarque. La mort funeste de Gabrielle, en 1599, finit cette liaison scandaleuse. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier Zamet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions épouvantables. La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, était toute tournée le lendemain de sa mort, et le visage si défiguré, qu'elle n'était plus reconnaissable. « Spectacle bien propre, » dit un auteur, à guérir des passions in- » sensées, si l'homme qui en a une fois » subi le joug, pouvait être ramené par » de telles leçons à une raison qui n'existe » plus chez lui, et dont il travaille à éteindre ce qui lui reste peut-être encore de » son importune lumière. » De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle qu'il aima le plus. Il la fit duchesse de Beaufort. Il eut d'elle trois enfans: César, duc de Vendôme; Alexandre, et Henriette, qui épousa le duc d'Elbœuf. Ce sont ces anecdotes si multipliées dans la vie de ce monarque, qui ont fait dire à Bayle, qu'il n'y eut jamais d'homme plus indigne d'avoir une épouse fidèle.

ESTRÉES (Victor-Marie D'), né en 1660, succéda à Jean, comte d'Estrées, son père, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Il bombarda Barcelonne et Alicante en 1691, et commanda, en 1697, la flotte au siége de Barcelonne. Nommé en 1701 lieutenant général des armées navales d'Espagne par Philippe V, qualité qu'il joignit à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes espagnole et française. Deux ans après il fut fait maréchal-de-France, et prit le nom de *maréchal de Cœuvres*. Cette dignité fut suivie de celles de grand d'Espagne et de chevalier de la Toison d'or. Il les méritait par une valeur héroïque, mais prudente, et par les qualités du cœur pré-

férables à tous les talens militaires. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre, il avait cultivé les lettres. Il mourut à Paris en 1737, à 77 ans. Il ne laissa point d'enfant de sa femme Fuere-Félicité de Noailles. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie, attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'Estrées, depuis 1645. Ses biens passèrent dans la maison de Louvois par sa sœur qui avait épousé le marquis de Courtanvaux.

ESTRÉES (Louis-César, duc D'), maréchal de France et ministre d'état, naquit à Paris en 1699, de François-Michel Le Tellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des Cent-Suisses, et de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral et maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans régent fit à l'Espagne, et servit sous les ordres du maréchal de Berwick. Parvenu par ses services aux grades de maréchal de camp et d'inspecteur-général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra long-temps du blocus d'Egra, du passa du Mein à Selingestadt, de la journée de Fontenoy, du siége de Mons, de celui de Charleroy, etc, etc. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt; et le maréchal de Saxe lui confia, dans diverses occasions, les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV, qui l'avait honoré du bâton de maréchal le 24 février 1757, lui donna le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de cent mille hommes. Le général montra au monarque le plan des opérations, et ne craignit point de lui dire : « Aux premiers jours de juillet, » j'aurai conduit l'ennemi au-delà du » Wéser, et je serai prêt à pénétrer dans » le pays d'Hanovre. » Non content de tenir parole, il livra bataille au duc de Cumberland, et remporta la victoire le 26 juillet à Hastembeck. La perte fut cependant presque égale de part et d'autre; mais les Hanovriens découragés laissèrent prendre Hamelen, et se disposaient à abandonner l'électorat, lorsque M. de Richelieu vint relever M. d'Estrées, avant qu'on sût à la cour des nouvelles de sa victoire. Les courtisans l'accusaient de lenteur. Après la bataille de Rosbach que les Français perdirent, ils ne firent qu'essuyer successivement de nouveaux malheurs. On avait les yeux tournés sur M. d'Estrées, comme seul capable de rendre aux armées françaises la gloire qu'elles avaient perdue. Mais son grand âge, ses infirmités, ne lui permirent pas de reprendre le commandement. Cependant après la défaite à Minden en 1769, il se rendit de nouveau à l'armée, pour y concerter avec M. de Contades le reste des opérations de la campagne; et les Français le virent partir avec regret au mois de novembre, sans prendre le commandement de l'armée. Il obtint le brevet de duc en 1763, et l'état le perdit le 2 janvier 7771. (Voyez dans la *galerie française l'abrégé de sa vie*, 1771, in-fol.)

* ETCHEVERRI, ou ECHEVERRI (Jean de), célèbre poète *basque*, né vers 1650, à Trafalla, dans la Navarre, entra dans l'état ecclésiastique, et devint docteur en théologie. Il se livra particulièrement à l'étude de sa langue maternelle, inintelligible pour tous les autres Espagnols, et pour ceux-là mêmes qui avoisinent les provinces de Navarre, de la Biscaye, ou de l'ancienne *Cantabre*. Plusieurs philologues prétendent que le basque fut la langue primitive des Espagnols; d'autres pensent qu'elle dérive du phénicien; d'autres lui assignent une origine carthaginoise; et d'autres enfin croient que ce n'est qu'un mélange de ces deux langues. On a publié plusieurs *traités* sur ce sujet, et différentes grammaires qui n'ont pas encore déterminé ces doutes. Quoi qu'il en soit, Etcheverri la choisit pour ses vers, auxquels sa souplesse et sa douceur la rendent très propre. La première production d'Etcheverri fut une *Ode* où il célébrait la *vertu et la beauté*, réunies ensemble. Ses autres poésies, dans la même langue, sont : 1° *Vie de Jésus-Christ*; 2° *Les Mystères de la foi*; 3° Plusieurs *Vies de Saints*; le tout, réuni dans un volume, fut publié, pour la première fois, à Bayonne, en 1640, in-8. Le stile de l'auteur est pur, énergique, élégant,

et peut passer pour classique dans la langue basque.

* ETEMARE (Jean-Baptiste Le Sesne de Menilles d'), prêtre *appelant*, né au château de Ménilles en Normandie, en 1682, entra au séminaire Saint-Magloire, où était alors l'abbé Duguet, et fut ordonné prêtre en 1709. C'était l'année de la destruction de Port-Royal; mais on assure que d'Etemare eut encore le temps d'y aller faire un pèlerinage avant cette catastrophe, et qu'il promit de se consacrer à la défense des jansénistes. On ne lui reprochera pas d'avoir manqué à sa parole. Son premier écrit fut des *lettres théologiques* contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy. On y entrevoyait déjà ses idées sur l'état de l'Eglise, et ce système de figures qu'il avait puisé dans les leçons de Duguet, qu'il outra depuis d'une manière bizarre et ridicule. La bulle *Unigenitus* vint donner de l'aliment à son zèle. Il publia contre elle un grand nombre de *mémoires*, et fut dès lors de tous les conseils des appelans, et eut part à toutes leurs démarches. Il alla à Rome en 1725, dans l'espérance d'y obtenir une bulle doctrinale qui lui fût favorable, et il n'y réussit point. Il en conçut de nouvelles préventions contre la cour de Rome, et suivit de plus en plus son système favori, en publiant l'*Essai de parallèle des temps de Jésus-Christ, avec les nôtres, l'explication de quelques prophéties, la tradition de l'Eglise sur la future conversion des Juifs, etc.* Il voyait partout des figures de la défection de l'Eglise et de la conversion des Juifs. Il les annonçait dans ses écrits, dans ses conférences, dans ses conversations, et devint le chef d'un parti qui s'abandonna aux plus folles illusions qui préparèrent et fomentèrent les scènes déplorables des *convulsions*. D'Etemare eut le triste honneur d'être un des directeurs de cette *œuvre* absurde et ridicule, qui mit la division parmi les appelans. Les plus modérés se dégoûtèrent de ses rêveries et de ses turpitudes, et d'Etemare essaya inutilement de les ramener par son autorité et ses conseils. On se moqua de ses décisions. Il chercha alors à épurer le parti des convulsions, et il finit par s'apercevoir lui-même que cette *œuvre* n'était pas aussi *divine* qu'il l'avait imaginé, sans pourtant qu'il paraisse avoir reconnu sincèrement le principe et l'étendue de son illusion. Son crédit souffrit, en cette occasion, de rudes atteintes. La Taste d'un côté, et de l'autre, l'abbé Debonnaire et Mme Mol, dévoilèrent des traits peu honorables pour d'Etemare, qui, un peu honteux, parut en 1735, se condamner à la retraite, et il y resta presque constamment pendant 10 ans. Il avait fait un voyage en Angleterre en 1729, avec Le Gros, pour tâcher d'y former un parti; mais il ne fut pas plus heureux qu'à Rome. Il alla souvent depuis en Hollande, où il avait connu Quesnel dès 1714, et il prit part à l'établissement d'un episcopat dans ce pays. Sur la fin de sa vie il s'y fixa, assista à l'espèce de concile qu'on tint à Utrecht en 1763, et fut, en quelque sorte, l'âme de toutes les démarches de ce parti. Il mourut à Rhynwick près d'Utrecht, dans un âge fort avancé. Il avait joui parmi les siens d'une haute réputation; il est à peine connu aujourd'hui. C'est ce qui doit arriver à tous ceux qui, au lieu de se rendre recommandables par des ouvrages utiles et d'un intérêt général, ne se font que les échos d'une faction. Leur nom passe avec celui du parti qu'ils ont servi, et leurs écrits meurent avec les petites passions qui les ont fait naître. Ceux de l'abbé d'Etemare, quoique très nombreux, sont aujourd'hui complètement oubliés. On en trouve la liste dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, 27 février 1771.

ETHELBERT, roi de Kent en Angleterre l'an 560, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs anglais, par le zèle de saint Augustin, que le pape saint Grégoire envoya en Angleterre. Ethelbert régna heureusement, et mourut en 1616, à 56 ans, après avoir fondé les églises de Londres et de Rochester. « Les vingt années qu'il vécut » après son baptême, dit un historien, » furent entièrement consacrées à la re-

» ligion. La bienfaisance devint une de » ses principales vertus, et ses peuples » en éprouvèrent continuellement les » heureux effets. Il porta de sages lois, » que l'on observait encore en Angle- » terre plusieurs siècles après sa mort. » Son attachement à la religion lui fai- » sait saisir toutes les occasions d'éten- » dre l'empire et la connaissance du nom » de Jésus-Christ. Il abolit les superstitions païennes, renversa les temples » des idoles, ou les consacra au vrai » Dieu. » Ethelbert est nommé dans le Martyrologe romain, et dans ceux d'Angleterre.

ETHELRED ou Ethelbert II, roi d'Angleterre, fils d'Edgard, succéda en 978 à son frère Edouard II. C'était un prince barbare; il fit tuer tous les Danois qui s'étaient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'avoir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. L'avarice et la débauche le rendirent l'horreur de tous ses sujets. Ils se révoltèrent; et Suénon, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses états, l'obligea de se retirer chez Richard II, duc de Normandie, dans il avait épousé la sœur. Après la mort de Suénon, Canut son fils lui succéda : mais étant mort en 1015, Ethelred fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1016. Il laissa Alfred et saint Edouard.

ETHELWERDUS ou Elswardus, de la famille d'Ethelred I, roi d'Angleterre, florissait vers l'an 980. On a de lui une *Histoire depuis le commencement du monde, jusqu'à la mort du roi Edgard en* 974, insérée dans le *Rerum anglicarum scriptores* de Savill, Londres, 1596, in-fol.

ETHELWODE (S.), élève de saint Dunstan, abbé d'Abbendon, en 950, et évêque de Winchester en 961, mourut en 984, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle à la restauration de la discipline monastique. On conserve en manuscrit, dans quelques bibliothèques d'Angleterre, la *traduction* de la règle de saint Benoît en langue saxonne, et quelques autres *ouvrages* dans la même langue, touchant cette règle par saint Ethelwode. Vincent de Beauvais et saint Antonin font mention d'un ouvrage *contre le mariage des prêtres*, par le même saint.

ETHODE, Ier de ce nom, roi d'Ecosse dans le 2e siècle, monta sur le trône après Conar. Il eut tant de reconnaissance pour Argard, qui avait gouverné l'état sous le règne de son prédécesseur, et que les grands du royaume avaient mis en prison, qu'il le fit grand administrateur de la justice. Argard fut tué dans l'exercice de son emploi. Ethode irrité fit mourir plus de 300 de ceux qui avaient eu part à ce meurtre. Il fut malheureusement assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchait dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés, et les commencemens de l'histoire d'Ecosse sont un chaos; ainsi que ceux de toutes les histoires.

ETHRYG (George), né à Thames dans le comté d'Oxfort, était savant dans les mathématiques, la médecine et les langues hébraïque et grecque. Ferme dans ses principes, malgré la perversion presque générale, il demeura attaché à la religion de ses pères, et gagna la confiance de plusieurs gentilshommes catholiques, qui lui confièrent l'éducation de leurs enfans. Il mourut en 1588. On a de lui des *poésies latines*, et *Hypomnemata in aliquot libros Pauli Æginetæ*, 1588, in-8.

ETHULPHE ou Ethelwolph, fut le second roi de la 3e dynastie d'Angleterre, et succéda l'an 836 à son père Egbert. C'était un prince pacifique. Il ne se réserva d'abord que le royaume de Westsex, et céda à Aldestan, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex et de Sussex, que son père avait conquis. Il les remit depuis en sa possession, par la mort de ce fils. Il y avait peu d'années qu'il régnait, quand les Danois firent des courses en Angleterre, et prirent même Londres, mais il les défit entièrement. Ethulphe se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixième partie de ses états, et alla à Rome sous le pontificat de Léon IV. Il rendit tous ses royaumes tributaires en-

vers le saint Siége, d'un sterling ou d'un sol pour chaque famille, au lieu qu'auparavant il n'y avait que ceux de Westsex et de Sussex qui le payaient; « ne croyant » pouvoir mieux témoigner, dit un his» torien, son attachement à la foi ca» tholique, qu'en contribuant à la splen» deur de la nouvelle Jérusalem et du » siége de son pontife. » Ce tribut, établi, dit-on, dès l'an 726, par Ina, roi des Saxons, s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII : et c'est proprement ce qu'on appelle le *romescot* ou le *denier de saint Pierre*. Quoi qu'il en soit, Ethulphe, de retour de son pèlerinage, épousa, l'an 856, en secondes noces, Judith de France, fille du roi Charles le Chauve. Son fils Ethelbald profita de son absence pour se révolter contre lui; mais il dissipa les factions par son retour, et mourut en 857, après avoir partagé le royaume entre les quatre fils qu'il avait eus d'Osburge sa première femme.

ETIENNE (S.), premier martyr du christianisme, l'un des sept diacres, fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accusaient d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu. La sagesse et la constance avec laquelle il confondit ses barbares ennemis, pour lesquels il pria Dieu en mourant, toutes les circonstances de son martyre, tel qu'il est rapporté dans les Actes des apôtres, ont quelque chose de touchant et de persuasif, qui pénètre le chrétien d'un sentiment profond de piété, en même temps que sa foi reçoit un accroissement de lumière et de force.

ETIENNE I (S.), monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius. Son pontificat est célèbre par la question *sur la validité du baptême donné par les hérétiques*. Etienne décida « qu'il ne fallait rien in» nover. » La tradition de la plupart des églises prescrivait de recevoir tous les hérétiques par la seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils eussent reçu le baptême avec de l'eau et au nom des trois personnes de la Trinité. Saint Cyprien et Firmilien assemblèrent des conciles, pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape réfuta le sentiment de Cyprien; il usa de commandemens et de menaces pour lui faire quitter son sentiment, et refusa de communiquer avec les évêques d'Afrique députés à Rome, ce qui était une marque publique d'improbation et non pas un effet certain de l'excommunication (*voyez* S. Cyprien). « Ce grand pape, dont la prudence éga» lait la sainteté, savait, dit Vincent de » Lérins, que la piété ne permettait ja» mais de recevoir d'autre doctrine que » celle qui nous est venue de la foi de » nos prédécesseurs, et que nous étions » obligés de la transmettre aux autres » avec la même fidélité que nous l'avions » reçue; qu'il ne fallait pas mener la re» ligion partout où nous voulions, mais » la suivre partout où elle nous menait; » que le propre de la modestie chrétienne » était de conserver fidèlement les saintes » maximes que nous ont laissées nos » pères, et non pas de faire passer nos » idées à la postérité. Quelle a donc été » l'issue de cet événement? Celle qu'ont » coutume d'avoir de pareilles affaires : » on a retenu la foi ancienne, et l'on a » rejeté la nouveauté. » En effet, la question fut solennellement décidée au concile de Nicée en faveur d'Etienne. Ce saint pape mourut martyr le 2 août 257, durant la persécution de Valérien.

ETIENNE II, romain, succéda en 752 à un autre Etienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de trois ou quatre jours. Astolphe, roi des Lombards, menaçait la ville de Rome après s'être emparé de l'exarcat de Ravenne. Etienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, prince faible, indolent, subjugué par le fanatisme des iconomaques, qui renvoya le pontife au roi Pepin. Etienne se détermina à aller en Lombardie trouver Astolphe, malgré les pleurs et les efforts que firent les Romains pour le retenir. N'ayant rien pu gagner sur l'esprit de ce roi, il passa en France pour demander du secours. Pepin, par le conseil du pape, envoya jusqu'à trois fois des ambassadeurs à Astolphe. Ce prince persista

constamment dans son refus. Alors Pepin marcha contre lui. Quand ses troupes furent à mi-chemin, il envoya de nouveau des ambassadeurs, à la sollicitation du pape qui voulait éviter l'effusion du sang des chrétiens. Astolphe ne répondant que par des menaces, Pepin franchit les monts, assiégea le prince des Lombards dans Pavie, et lui fit promettre de restituer Ravenne; mais à peine Pepin eut repassé les monts, qu'Astolphe parut devant Rome. Etienne eut recours à son protecteur, et lui trouva les mêmes dispositions. Pepin passa de nouveau en Italie, dépouilla le roi des Lombards de son exarcat, et lui enleva 22 villes, dont il fit présent au pape. Cette donation est le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'église romaine; car, pour la donation de Constantin, on sait qu'elle n'a jamais existé. Le pape, pour hâter l'arrivée du roi français en Italie, lui avait écrit une lettre au nom de saint Pierre, où, par une prosopopée touchante et persuasive, il faisait parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant: et avec saint Pierre, la sainte Vierge, les anges, les martyrs, les saints et les saintes. « Je vous conjure, disait saint Pierre, » par le Dieu vivant, de ne pas permet- » tre que ma ville de Rome soit plus » long-temps assiégée par les Lombards. » M. Fleury blâme ce pape d'avoir employé *les motifs de la religion pour une affaire d'état*. Mais la délivrance du pape, opprimé par Astolphe, celle de l'église de Rome, où les Lombards commettaient tant de cruautés et tant de profanations, était-elle donc *une affaire d'état*? Et voudrait-on que Pepin n'ait pas mérité devant Dieu en la procurant? Quant à la donation faite au saint Siége par ce prince, M. Fleury convient qu'elle est, aujourd'hui surtout, de la plus grande importance pour le bien de l'Eglise. Tant « que l'empire romain a subsisté, dit- » il, il renfermait dans sa vaste étendue » presque toute la chrétienté: mais de- » puis que l'Europe est divisée en plu- » sieurs princes indépendans les uns des » autres; si le pape eût été sujet de l'un » d'eux, il eût été à craindre que les » autres n'eussent eu de la peine à le re- » connaître pour père commun, et que » les schismes n'eussent été fréquens. On » peut donc croire que c'est par un effet » de la Providence, que le pape s'est » trouvé indépendant et maître d'un état » assez puissant, pour n'être pas aisément » opprimé par les autres souverains; afin » qu'il fût plus libre dans l'exercice de » sa puissance spirituelle, et qu'il pût » contenir plus aisément les autres évê- » ques dans le devoir. » Le président Hénault, l'abbé Terrasson, et le philosophe Hume, ont fait sur cet objet des réflexions du même genre (*voy. la* Chronologie *qui est au commencement du* 1er *tome*, pag. 49). Etienne mourut en 757, après 5 ans de pontificat. Ce pape assemblait souvent son clergé dans son palais, l'exhortait à l'étude de l'Ecriture sainte et des conciles, pour avoir toujours de quoi répondre efficacement aux ennemis de l'Eglise. Il nous reste de ce pape *cinq lettres* et un recueil de quelques *constitutions canoniques*.

ETIENNE III, romain, originaire de Sicile, élu pape en 768. Un seigneur, nommé Constantin, s'était emparé du pontificat (c'est le premier exemple d'une pareille usurpation du saint Siége); on lui arracha les yeux, ainsi qu'à quelques-uns de ses partisans, et on intronisa Etienne, qui assembla un concile l'année d'après, pour condamner l'usurpateur. Dans la troisième session, on statua que les évêques ordonnés par Constantin retourneraient chez eux pour y être élus de nouveau, et reviendraient ensuite à Rome pour être consacrés par le pape. Etienne, paisible possesseur du saint Siége, en jouit pendant 3 ans et demi, et mourut en 772. Rome fut dans l'anarchie avant et après son pontificat; mais on ne valait pas mieux ailleurs. Des yeux et des langues arrachées, sont les événemens les plus ordinaires de ces siècles malheureux.

ETIENNE IV, romain, monta sur la chaire de Saint-Pierre après le pape Léon III, le 22 juin 816. Aussitôt qu'il fut ordonné, il vint en France, et y sacra de nouveau l'empereur Louis le Débonnaire.

Il mourut le 25 janvier 817, à Rome, trois mois après son retour.

ETIENNE V, romain, pape après Adrien III, fut intronisé à la fin de septembre, en 885. Il écrivit avec force à Basile le Macédonien, empereur d'Orient, pour défendre les papes ses prédécesseurs contre Photius. Il mourut en 891. « Ce » pape, dit un historien, était de race » noble et d'un détachement exemplaire. » Il s'opposa de tout son pouvoir à son » élevation; pour le porter sur le trône » pontifical, il fallut rompre les portes » de sa maison où il s'était enfermé. La » charité et la piété éclataient surtout » entre les vertus de ce pontife. Il nour- » rissait les orphelins comme ses enfans, » et les admettait souvent à sa table. A » son avénement au pontificat, les biens » de l'Eglise se trouvant presque tous » dissipés, il distribua libéralement son » riche patrimoine. Il célébrait la messe » tous les jours, et donnait à l'oraison ou » à la psalmodie, tout le temps que lui » laissaient les fonctions de la charité et » de la sollicitude pastorale. Il s'appli- » qua sur toute chose à s'associer dans le » gouvernement de l'Eglise, les hommes » les plus éclairés et les plus vertueux » qu'il put découvrir. »

ETIENNE VI, mis sur le siége pontifical en 896, après l'antipape Boniface VI. Ce pontife fit déterrer l'année d'après, en 897, le corps de Formose, son prédécesseur et son ennemi, parce qu'il avait quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome : translation inouïe alors, mais qui ne méritait pourtant pas qu'Etienne donnât à la chrétienté la farce, aussi horrible que ridicule, de violer la sépulture d'un souverain pontife, et de faire jeter son cadavre mutilé dans le Tibre. Le pape Etienne se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de Formose ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, et l'étranglèrent en prison quelques mois après. Jean IX assembla un concile qui condamna tout ce qui s'était passé dans l'assemblée de quelques évêques à Rome, en 897, contre la mémoire et le corps de Formose. Les Pères du concile remarquèrent que Formose avait été transféré par nécessité du siége de Porto à celui de Rome : *Necessitatis causa de Portuensi ecclesia Formosus, pro vitæ merito ad apostolicam sedem provectus est.* Voyez FORMOSE, AUXILIUS.

ETIENNE VII, successeur de Léon VI, mourut en 931, après 2 ans de pontificat.

ETIENNE VIII, allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le saint Siége après Léon VII, en 939. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le visage. Il en fut si défiguré, qu'il n'osait plus paraître en public. Il mourut en 942.

ETIENNE IX, était frère de Godefroi le Barbu, duc de la Basse Lorraine. Il se fit religieux au Mont-Cassin, en devint abbé, et fut élu pape le 2 août 1057, après la mort de Victor II. Il commença son pontificat par tenir plusieurs conciles, pour remédier principalement à la vie déréglée des clercs. Il rechercha tous ceux qui avaient transgressé les lois de la continence. Ceux même qui renvoyèrent leurs concubines et embrassèrent la pénitence, furent exclus du sanctuaire pour un temps, et privés pour toujours du pouvoir de célébrer les saints mystères. Ce pontife mourut à Florence, en odeur de sainteté, le 29 mars 1058.

ETIENNE DE MURET (Saint), fils du comte de Thiers en Auvergne, suivit son père en Italie, où des ermites calabrois lui inspirèrent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret dans le Limousin, et vécut 50 ans dans ce désert, entièrement consacré à la mortification, au jeûne et à la prière. En 1073, il obtint une bulle de Grégoire VII, pour la fondation d'un nouvel ordre monastique, suivant la règle de St.-Benoît. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples et des visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son ermitage. Ils demandèrent au saint homme, s'il était chanoine, ou moine, ou ermite? Etienne leur répondit : « Nous sommes des pécheurs,

» conduits dans ce désert par la miséri-
» corde divine pour y faire pénitence. »
Ce n'était pas répondre trop nettement à la question des cardinaux; et on a été assez embarrassé, long-temps après, à déterminer à quel ordre sa famille appartenait. Etienne l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée en 1124, à 78 ans. Ses enfans inquiétés après la mort de leur père, par les moines d'Ambazar, qui prétendaient que Muret leur appartenait, emportèrent le corps de leur fondateur qui était leur seul bien, et le transportèrent à un lieu nommé *Grandmont*, dont l'ordre a pris le nom. Les *annales* de cet ordre furent imprimées à Troyes, en 1662. Il a été supprimé en 1769; et les religieux ont été pensionnés. On a de saint Etienne du Muret, sa *Règle*, 1645, in-12; et un *recueil de maximes*, 1704, in-12, en latin et en français.

ETIENNE (Saint), né en Angleterre, 3e abbé de Cîteaux, travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par Robert, abbé de Molesme. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entre autres saint Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi le grand nombre de monastères qu'Etienne bâtit, on compte ceux de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, qui sont les quatre filles de Cîteaux dont dépendent toutes les autres maisons. Etienne leur donna des statuts, approuvés en 1119 par Calixte II. Ce saint abbé mourut à Cîteaux le 28 mars 1134.

ETIENNE I (Saint), roi de Hongrie, succéda en 997 à son père Geisa, premier roi chrétien de Hongrie, et mourut à Bude en 1038. Il fut comme l'apôtre de ses états, publia des lois très sages, vécut et mourut en saint. Lorsqu'il sentit qu'il approchait de sa fin, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, l'obéissance au saint Siége, et la pratique des vertus chrétiennes. Quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut levé de terre, renfermé dans une châsse, et déposé dans une chapelle de l'église de Notre-Dame à Bude. Benoît IX le canonisa. Sa valeur égalait sa piété; il fut l'effroi des Barbares, et s'attira le respect et l'admiration des nations chrétiennes. Ses vertus domestiques ne brillaient pas d'un moindre éclat que ses qualités royales. Son fils Emeric puisa, dans une éducation chrétienne et les leçons de l'exemple, cette innocence et cette pureté de mœurs qui l'a fait mettre au nombre des saints. Ses magnifiques fondations furent presque toutes détruites sous le règne de Joseph II; mais sa mémoire est toujours en grande vénération chez les Hongrois, qui ne prononcent son nom qu'avec attendrissement et enthousiasme. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Quelques légendaires ont donné à cette couronne une origine fabuleuse. « Mais elle n'a pas besoin de faux » titres, dit un critique, pour être une » pièce très respectable. Son antiquité; » le grand pape qui la donna, le grand » et saint roi qui la porta, la nation qui » l'a si long-temps défendue contre les » infidèles, et qui l'a toujours regardée » comme la possession caractéristique du » roi légitime, tout cela concourt à la ren- » dre intéressante. Vainement Voltaire » s'est-il moqué de l'importance que les » Hongrois attachent à cette couronne, » jusqu'à n'avoir jamais voulu reconnaî- » tre pour roi celui qui ne l'avait pas. Si » quelque chose doit être bien constaté et » sanctionné, c'est bien la royauté. » Joseph II l'avait fait enlever et transporter à Vienne; mais en 1790, elle fut rendue aux Hongrois, qui l'a reçurent avec une pompe et des réjouissances extraordinaires. C'est du roi saint Etienne que vient le titre d'*apostolique*, donné long-temps par les papes aux rois de Hongrie, et renouvelé en faveur de Marie-Thérèse, héritière de Charles VI.

ETIENNE D'ORLÉANS, d'abord abbé de Sainte-Geneviève en 1177, ensuite évêque de Tournay en 1191, eut part aux affaires les plus considérables de son temps. Il mourut en 1203. On a de lui des *sermons*, des *épîtres* curieuses, 1682, in-8; et d'autres ouvrages.

ETIENNE BATTORI. *Voy.* Battori.

ETIENNE DE BYSANCE, grammai-

rien du 5e siècle, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais *abrégé*, fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, et publié à Leyde en 1694, in-fol., en grec et en latin, par Gronovius, avec les savans commentaires de Berkelius. Il y en a une autre édition de 1678, qu'on joint à celle de 1694, à cause des changemens; on y joint encore les notes d'Holstenius, Leyde, 1684, in-fol. L'*abrégé* d'Hermolaüs nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un prix inestimable pour la connaissance des dérivés et des noms des villes et provinces.

ETIENNE, vayvode de Moldavie, dans le 16e siècle, se mit sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir. Il régna en tyran. Les Boïards ne pouvant plus supporter le joug, le massacrèrent dans sa tente, avec 2,000 hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composaient sa garde.

ETIENNE ou Estienne (Henri), premier du nom, imprimeur de Paris, mort à Lyon en 1520, est la souche de tous les autres savans de ce nom qui ont tant illustré la presse et la littérature. Il est connu par l'édition de quelques livres: et surtout par un *Psautier* à cinq colonnes, publié en 1509.

ETIENNE (Robert), second fils du précédent, et parisien comme lui, surpassa son père par la beauté et l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'abord sous Simon de Colines, qui avait épousé sa mère; mais depuis il travailla seul. Robert ennoblit son art par une connaissance parfaite des langues et des belles-lettres. Il est le premier qui ait imprimé les Bibles distinguées par versets. Les services qu'il rendait aux lettres, lui auraient concilié une estime générale, sans son penchant pour les nouvelles opinions. Il avait publié une *Bible*, avec une version par Léon de Juda, et des notes altérées par Calvin. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne en ayant censuré les notes, Robert se retira à Genève en 1551, et y finit ses jours en 1559, à 56 ans. On dit que pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisait exposer les feuilles dans les places publiques, et qu'il donnait des récompenses à ceux qui y trouvaient quelque faute. Parmi ses belles éditions, on distingue sa *Bible hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16, l'in-4 est moins estimée; et le *Nouveau Testament grec*, 1546, 2 vol. in-16. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 et en 1543, réimprimé plusieurs fois à Lyon, à Leipsick, à Bâle et à Londres. L'édition de Londres, 1734, 4 vol. in-folio, est magnifique; et celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-folio, à quelques augmentations. Ce dictionnaire est véritablement un trésor. On y trouve tout ce qu'on peut désirer pour l'intelligence de la langue latine.

ETIENNE (Charles), troisième fils de Henri, imprimeur, joignit à l'art de son père la science médicale. Il mourut en 1564, à 60 ans. On a de ce typographe médecin 1° *De re rustica*, in-8. 2° *De vasculis*, in-8. 3° Une *Maison rustique*, in-4. 4° Un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, Londres, 1686, in-fol. 5° La *traduction* de la comédie italienne, intitulée: *le Sacrifice*, par les Acad. de Sienne *Intronati*, 1543, in-16; et sous le titre *des Abusés*, 1556, in-16, etc.

ETIENNE (Henri), fils de Robert, né à Paris en 1528, ouvrit les trésors de la langue grecque, comme son père avait fouillé ceux de la latine. Son ouvrage en ce genre, est en 4 vol. in-fol., 1572. On doit joindre à ce livre deux *glossaires*, imprimés en 1573, et un *appendix* par Daniel Schott, Londres, 1745, 2 vol. in-fol. On doit encore à Henri Etienne, plusieurs auteurs qu'il mit en lumière et qu'il corrigea avec beaucoup de soin: ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savans. Mais ce qui l'a fait le plus connaître à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légère, c'est sa *version d'Anacréon* en vers latins. Henri était calvi-

niste, et osait en faire profession à Paris, dans un temps où ceux de cette secte étaient vivement poursuivis. Une satire atroce qu'il publia contre le clergé régulier, sous le titre de *Préparation à l'Apologie pour Hérodote*, l'obliga de s'enfuir de sa patrie. Il passa à Genève et de là à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598, à 70 ans, presque imbécille. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui 1° des *corrections* sur Cicéron, en latin, la plupart très judicieuses. 2° *De origine mendorum*. 3° *Juris civilis fontes et rivi*, in-8. L'objet de cet ouvrage est de montrer que la plupart des lois d'Egypte, ayant été tirées de celles de Moïse, et ayant donné lieu à celles des Grecs, c'était dans la même source qu'on devait puiser les principes des lois romaines. 4° L'*Apologie pour Hérodote*, publiée par Le Duchat, en 3 vol. in-8, 1735 : rapsodie infame d'invectives contre la religion catholique, et de contes sur les prêtres et sur les moines, recherchée par quelques savans d'un goût bizarre, qui aiment mieux les décombres de la littérature gauloise, que les bons livres des beaux jours de Louis XIV. Henri Etienne intitula son fatras : *Apologie pour Hérodote*, parce que son but était de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendait que les catholiques avaient débitées sur les saints, etc. 5° *Poetæ greci principes*, 1566, in-fol. 6° *Medicæ artis principes post Hippocratem et Galenum;* collection rare et chère, imprimée à Paris, 1677, 2 vol. in-fol. La version qu'il fit de ces auteurs, et qu'il joignit au texte, est estimée. 7° *Traité de la prééminence des rois de France*. 8° *Les prémices*, ou *le premier livre des Proverbes épigrammatisés*, ou *des Epigrammes proverbialisées*, 1594, in-8 : recueil indigeste, où, parmi quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales. 9° *Narrationes cædis Ludovici Borbonnii*, in-8, 1569. 10° *Artis typographicæ querimonia*, poème dont M. Lottin, imprimeur, a donné une traduction française, Paris, 1785. Henri Etienne y fait des plaintes très vives contre les imprimeurs de son temps, regardé à si juste titre comme le siècle d'or de la typographie. Que dirait-il aujourd'hui, en voyant la plupart des imprimeurs qui savent à peine l'orthographe de leur langue maternelle? Son zèle s'allumait, surtout quand il voyait des imprimeurs qui ignoraient absolument le latin. La famille des Etienne a produit plusieurs autres imprimeurs célèbres. Le dernier de tous fut Antoine, petit-fils du précédent. Il mourut aveugle à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1674, à 80 ans. Les Etienne sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, par la beauté et la correction de leurs éditions. Les hommes les plus savans et même les plus illustres de leur temps, ne dédaignaient pas de corriger leurs épreuves.

* ETIENNE ou Estienne (Robert), libraire de Paris, né en 1723, prétendait descendre des précédens. Il mourut en 1794. On lui doit les ouvrages suivans qui ont paru la plupart sous le voile de l'anonyme : 1° un *Eloge de l'abbé Pluche*, mis en tête d'un ouvrage intitulé *Concorde de la géographie des différens âges*. 2° *Causes amusantes et peu connues*, Paris, 1769, 2 vol. in-12. 3° *Sermons pour les jeunes dames et les jeunes demoiselles*, traduit de l'anglais de Fordyce, Paris, 1778. 4° *Etrennes de la vertu, contenant des actions de bienfaisance, de courage et d'humanité*, Paris, 1782-1794, 2 vol. in-8. Il a été l'éditeur des *Opuscules de Rollin*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, et il a ajouté des *notes* à l'éloge de cet écrivain, par de Boze.

ETIENNE (François d'). *Voyez* Estienne.

ETTMULLER (Michel), né à Leipsick en 1646, mort dans cette ville en 1683, y professa long-temps et avec un succès distingué la botanique, la chimie et l'anatomie. Dans ses nombreux voyages, il parcourut presque toute l'Europe. Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine, recueillis à Naples en 5 vol. in-folio, 1728. Sa *chirurgie médicale* a été traduite en français à Lyon en 1698, in-12. On a aussi des traductions de presque tous ses autres ouvrages, in-8 et in-12. Ettmuller, savant dans la théorie

et heureux dans la pratique, offre dans ses écrits des recherches curieuses et des observations utiles.

ETTMULLER (Michel-Ernest), fils du précédent, aussi célèbre que lui, donna au public *la vie et les ouvrages* de son père. Il professa et exerça la médecine avec réputation, et mourut à Leipsick en 1732, laissant plusieurs *dissertations* sur différens objets de son art.

EUBULIDE. *Voyez* EUCLIDE.

EUCHER (Saint), premier évêque de Trèves, fonda ce siége au 3e siècle. Quelques légendes le font mal à propos disciple de saint Pierre. Son corps repose dans l'église de Saint-Mathias, près de Trèves.

EUCHER (S.), archevêque de Lyon, d'une naissance illustre et d'une piété éminente, se retira avec ses fils, Salone et Veran, dans la solitude de Lérins, après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, et l'autre partie à ses filles, qui ne le suivirent pas dans sa retraite. Il quitta l'île de Lérins où ses vertus lui attiraient trop d'applaudissemens, et passa dans celle de Léro, aujourd'hui Sainte-Marguerite. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siége de Lyon vers 434. Il assista en cette qualité au premier concile d'Orange en 441, et y signala sa science autant que sa sagesse. « On vit en lui, dit » Claudien Mamert, un pasteur fidèle, » soupirant sans cesse après la céleste » patrie, humble d'esprit, riche en bon- » nes œuvres, puissant en paroles, ac- » compli en tout genre de sciences, et de » beaucoup supérieur aux plus grands » évêques de son temps. » Il mourut vers l'an 454. L'Eglise lui est redevable 1° d'un *Eloge du désert*, adressé à saint Hilaire. Celui de Lérins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le stile de cet ouvrage est aussi noble qu'élégant; 2° d'un *Traité du mépris du monde*. Saint Eucher montre dans le monde un gouffre affreux, sous une superficie brillante. « J'ai vu, dit-il, des » hommes élevés au plus haut faîte des » honneurs et des richesses. La fortune, » prodigue en leur faveur, avait accu- » mulé tous les biens sur leurs têtes, sans » leur donner même le temps de les dé- » sirer; leur prospérité, parvenue à son » comble, ne laissait plus d'activité à » leurs passions. Mais ils ont disparu dans » un moment; leurs vastes possessions ont » été dispersées, et eux-mêmes ne sont » plus. » La latinité de cet ouvrage est presque digne du siècle d'Auguste. On y admire la douceur et la facilité du stile, la beauté des tours, la noblesse des pensées, l'énergie de l'expression, la vivacité et le naturel des images, la clarté de la méthode. Ce traité a été traduit en français par Arnaud d'Andilly ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux sont en forme de lettres; celui-ci est adressé à Valérien, son parent. 3° D'un *Traité des formules spirituelles*; ce sont des explications de quelques endroits de l'Ecriture, que saint Eucher écrivit pour l'usage de Veran, un des ses fils. On n'y trouve ni la même élégance, ni la même beauté de stile, que dans les deux ouvrages précédens; mais le sujet ne le comportait pas, et la simplicité est le caractère distinctif de ce genre d'écrire. 4° De l'*Histoire de saint Maurice et des martyrs de la Légion thébaine*. Le témoignage seul de cet ancien et illustre auteur suffit pour anéantir les doutes qu'un écrivain fameux a tâché d'élever sur l'histoire de ces saints martyrs (*voyez* MAURICE). Cette histoire a été traduite en français par Dubourdieu, et imprimée à Amsterdam en 1705 avec une dissertation critique très vantée par Bayle, mais réfutée avec énergie par D. Joseph Delisle, bénédictin. Les différens écrits de saint Eucher sont dans la bibliothèque des Pères. Ses deux fils, Salone et Veran, furent évêques, du vivant même de leur père.

EUCLIDE, né à Mégare, et disciple de Socrate, était passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu, sous peine de mort, aux Mégariens d'entrer dans leur ville, Euclide s'y glissait de nuit, en habit de femme, pour entendre Socrate. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe athénien s'attachait principalement à spéculer sur la morale; le mégarien s'appliqua à exer-

cer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *Disputante* et *Querelleuse*. Le philosophe Euclide ne méritait pas moins ces épithètes ; il disputait en énergumène. Ses disciples héritèrent de son impétuosité. La rage de la chicane les posséda tellement, qu'Eubulide, l'un d'entre eux, réduisit en système, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Il fut l'inventeur de divers sophismes si captieux et si embarrassans que plusieurs de ses disciples moururent de déplaisir de n'avoir pu les résoudre. Ces travers passèrent, dans les siècles d'ignorance, des livres des philosophes païens, dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abailard les y introduisit avec éclat. Cette manière de raisonner a produit de mauvais effets ; la théologie, cette science respectable, simple et divine, en devint presque méconnaissable. Mais l'on ne saurait disconvenir qu'elle a servi à maintenir les règles d'une sûre et rigoureuse logique, règles si essentielles dans tous les genres de sciences, et négligées aujourd'hui et violées par les hommes les plus célèbres dans la république des lettres. Tant l'esprit humain est sujet aux extrêmes! A peine est-il guéri de la manie de raisonner avec une exactitude affectée et chicaneuse, qu'il donne dans un défaut directement opposé. *Voyez* DUNS.

*EUCLIDE, le mathématicien, était d'Alexandrie, où il professait la géométrie sous Ptolémée, fils de Lagus. Il a laissé des élémens de cette science en 15 livres, dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes et théorèmes tirés les uns des autres, et démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrage plus important sur cette matière ; il a été long-temps le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connaissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Elémens* d'Euclide sont celle qui a paru à Bâle, 1550, in-fol., celle de Barrow, in-8, Londres, 1678 ; de David Grégory, in-folio, 1703, en grec et en latin ; et celle de Robert Simson, in-4, en latin, puis en anglais, réimprimée pour la sixième fois en 1781. On y trouve d'excellentes *Notes critiques et géométriques*, où l'éditeur redresse les erreurs dont Théon et d'autres ont défiguré ces *Elémens*. Nous en avons plusieurs traductions françaises ; la plus estimée est celle du père de Chalès, in-12. (Les *OEuvres* d'Euclide en grec, latin et français, d'après un manuscrit très ancien, qui était resté inconnu jusqu'à nos jours, ont été publiées par F. Peyrard, à Paris, 1814, in-4.) On a encore quelques *Fragmens* d'Euclide, dans les anciens auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4. M. Peyrard a donné une édition des *OEuvres d'Euclide en grec, en latin et en français, d'après un manuscrit très ancien, qui était resté inconnu jusqu'à nos jours*, Paris, 1814-18, 3 vol. in-4, fig. Il avait déjà publié en 1804 les *Elémens de géométrie d'Euclide ; traduits littéralement*, 1 vol. in-8, avec un *supplément*, 1810, in-8, pour les parties qui étaient omises ou incomplètes dans Euclide. Euclide était doux, modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivaient les sciences exactes. Le roi Ptolémée voulut être son disciple ; mais rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avait point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie? « Non, répondit Euclide, il n'y en a point de particulière pour les rois. »

* EUCLIDE, premier archonte d'Athènes, 403 ans avant J. C., et dans la 2e année de la 94e olympiade. Il se rendit par son sage gouvernement aussi célèbre que les deux autres *Euclides* le furent, celui de Mégare par les subtilités de sa dialectique, et celui d'Alexandrie pour avoir donné ses premiers élémens de géométrie. Euclide l'archonte fut élu aussitôt après l'expulsion des trente tyrans, qu'il fit excepter de l'amnistie accordée à tous ceux qui avaient eu part aux guerres civiles. Il fit faire une révision générale des lois de la république, et l'on en exclut les pernicieuses ou inutiles. Dans les actes publics, il fit adopter l'al-

phabet ionien, de 24 lettres, comme plus simple que celui dont les Athéniens avaient fait usage jusqu'à ce jour. Euclide parvint à réunir tous les esprits, et son archontat est souvent cité avec éloge par les anciens auteurs.

* EUCLIDE, fameux sculpteur athénien. Du temps de Pausanias, on admirait ses ouvrages dans l'Achaïe, et surtout dans la ville de Bure, où l'on voyait plusieurs statues de cet artiste, toutes en marbre pantélique, et chacune dans un temple particulier, savoir, celles de *Cérès*, habillée; de *Vénus*, de *Bacchus* et de *Lucine*; on voyait encore un *Jupiter* assis, dans un temple de la ville d'Egire. Euclide est un des plus anciens sculpteurs grecs; on croit qu'il vivait vers l'an 450 avant l'ère chrétienne.

EUCRITE. *Voyez* EVEPHÈNE.

EUDÆMON-JEAN (André), né dans l'île de Candie, jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages. Le plus connu a pour titre *Admonitio ad regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4, et en français, 1627, in-4, plein d'excellens avis, mais contenant quelques propositions contraires aux maximes de l'état, que bien d'autres avaient enseignées avant lui, et qui ne sont rien en comparaison de celles qu'on a enseignées depuis. *Voyez* SANTAREL, JOUVENCY.

EUDES, duc d'Aquitaine, régnait en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Septimanie et le Rhône. Le roi Chilpéric II l'ayant appelé à son secours contre Charles Martel en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. Eudes marcha avec lui contre Charles, qui ayant eu tout l'avantage, lui demanda de lui livrer Chilpéric avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par faiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, et fit un traité d'alliance avec lui. C'était en 719. Deux ans après, en 721, il défit Zama, général des Sarrasins, qui avait mis le siége devant Toulouse. Les infidèles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. Eudes, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix avec Manuza leur général, et lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. Eudes ayant favorisé le soulèvement d'une des provinces d'Abdérame, roi des Sarrasins, ce prince passa la Garonne pour le combattre. Le duc d'Aquitaine pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats et de places, implora le secours de Charles-Martel. Les deux princes réunis remportèrent une victoire signalée entre Tours et Poitiers. Les Sarrasins y perdirent, à ce qu'ont raconté quelques historiens exagérateurs, plus de 300,000 hommes. Eudes, débarrassé des Sarrasins, se battit avec le prince qui l'avait aidé à les chasser. La guerre se ralluma entre lui et Charles-Martel, et ne finit que par la mort d'Eudes en 735.

EUDES, comte de Paris, duc de France, et l'un des plus vaillans princes de son siècle, était fils de Robert le Fort. En 887 il contraignit les Normands de lever le siége de Paris. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France occidentale, et défit peu de temps après l'armée des Normands, qu'il poursuivit jusque sur la frontière. Il obligea Charles le Simple de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, et mourut à La Fère en Picardie, le 5 janvier 898.

EUDES DE MONTREUIL, architecte du 13e siècle, fut fort estimé du roi saint Louis, qui le conduisit avec lui dans son expédition de la Terre-Sainte, où il lui fit fortifier la ville et le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celle de Sainte-Catherine du Val-des Ecoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix de La Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Il mourut en 1289.

EUDES (Jean), frère de l'historien Mézerai, né à Rye dans le diocèse de Seès, en 1601, forma son esprit et régla ses mœurs dans la congrégation de l'Oratoire, sous les yeux du cardinal de Bérulle. Après y avoir demeuré 18 ans, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des *Eudistes*. Ses anciens confrères s'étant opposés à l'établissement de cette société, Eudes cacha une partie de son

projet. Il se borna à demander une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit ecclésiastique ; « mais sans aucun » dessein, dit-il, de former un nouvel » institut. » Le sien se répandit néanmoins avec beaucoup de fruits. Eudes prêchait assez bien pour son temps, où l'éloquence de la chaire n'avait pas été portée si loin que dans le nôtre ; ce talent le fit rechercher, et sa congrégation y gagna. « Le clergé de Normandie, dit » l'abbé Berault, où elle est particulièrement répandue, en fait encore aujourd'hui l'éloge, par sa régularité et par » ses lumières. Aussi le nom du Père Eudes » y est-il toujours dans la plus grande » vénération ; ce qui n'a point empêché » l'historien fugitif du jansénisme, de le » représenter, dans le vrai stile de la » Hollande hérétique, comme un fanatique, ennemi déclaré de la grâce du » Sauveur. C'est un témoignage de plus, » en faveur de ce saint prêtre relativement » à la foi, c'est-à-dire à la vertu, sans » laquelle toute sainteté n'en est que le » simulacre. » Eudes mourut à Caen en 1680, à 79 ans, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Celui qui a fait le plus de bruit, est le traité *De la dévotion et de l'office du cœur de la Vierge*, in-12, 1650. Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée et par un zèle plus ardent qu'éclairé. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, en 3 vol. in-4.

EUDOXE de Gnide, fils d'Eschine, fut à la fois astronome, géomètre, médecin, législateur ; mais il est principalement connu comme astronome. Hipparque et lui donnèrent un nouveau jour au système du monde d'Anaximandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J. C., après avoir donné des lois à sa patrie. C'était un géomètre laborieux. Il perfectionna, dit-on, la théorie des sections coniques.

EUDOXE, fils de saint Césaire martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'arianisme, et fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion ; il assista au concile de Sardique et à plusieurs autres. En 358, Eudoxe usurpa le siége d'Antioche. Deux ans après, l'empereur de Constance l'éleva au patriarchat de Constantinople. Il persécuta les catholiques avec fureur, et mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant Eugène, arien comme lui, et évêque de cette ville.

EUDOXIE (Ælia), fille du comte Bauton, célèbre général sous le grand Théodose, était française ; elle joignait les agrémens de l'esprit aux grâces de la figure. L'eunuque Europe la fit épouser à Arcade, et partagea d'abord avec elle la confiance de ce faible empereur ; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, et elle les trouva. Maîtresse de l'état et de la religion, cette femme régna en roi despotique : son mari n'était empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnait le trône, elle amassa des richesses immenses par les injustices les plus criantes. Saint Jean-Chrysostôme fut le seul qui osa lui résister. Eudoxie s'en vengea, en le faisant chasser de son siége par un conciliabule, l'an 403. Une des causes de la haine de l'impératrice contre le saint prélat, était un sermon contre le luxe et la vanité des femmes, que les courtisans envenimèrent. Eudoxie rappela Chrysostôme après quelques mois d'exil; mais le saint s'etant élevé avec force contre les profanations occasionées par les jeux et les festins, donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404. Cette femme, implacable dans ses vengeances et insatiable dans son ambition, mourut d'une fausse couche quelques mois après. Ses médailles sont très rares.

EUDOXIE (Ælia), fille de Léonce, philosophe athénien, s'appelait *Athénaïs* avant son baptême et son mariage avec l'empereur Théodose le Jeune. Son père l'instruisit dans les belles-lettres et dans les sciences ; il en fit un philosophe, un grammairen et un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talens joints à la beauté, sa fille n'avait pas besoin de bien, et la déshérita. Après sa mort elle voulut

rentrer dans ses droits; mais ses frères les lui contestèrent. Heureuse ingratitude, puisqu'elle la fit impératrice! Eudoxie se voyant sans ressource, alla à Constantinople porter sa plainte à Pulchérie, sœur de Théodose II. Cette princesse étonnée de son esprit, autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frère en 421. Les frères d'Athénaïs, instruits de sa fortune, se cachèrent pour échapper à sa vengeance. Eudoxie les fit chercher, et les éleva aux premières dignités de l'empire : générosité qui rend sa mémoire plus chère aux âmes bien nées, que sa fortune même. Son trône fut toujours environné de savans. Paulin, un d'entre eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie; elle éclata au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde. Théodose crut sa femme coupable, fit tuer Paulin, congédia tous les officiers d'Eudoxie, et la réduisit à l'état de simple particulière. Cette princesse, aussi illustre qu'infortunée, se retira dans la Palestine, et embrassa les erreurs d'Eutychès. Touchée ensuite par les lettres de saint Siméon stylite, et par les raisons de l'abbé Euthymius, elle retourna à la foi de l'Eglise, et passa le reste de ses jours à Jérusalem dans la piété et dans les lettres. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle était innocente des crimes dont son époux l'avait soupçonnée. Eudoxie avait composé beaucoup d'ouvrages sur le trône, et après qu'elle en fut descendue. Photius cite avec éloge une *traduction* en vers hexamètres *des huit premiers livres de l'Ecriture*. On attribue encore à cette princesse un ouvrage appelé le Centon d'Homère qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. C'est la vie de J. C. composée de vers pris de ce père de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages; mais la plupart de ses critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. Villefore a écrit sa *Vie*.

EUDOXIE LA JEUNE (Licinia), naquit à Constantinople en 422. Elle était fille de Théodose II et d'Eudoxie, et femme de Valentinien III, que Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la femme de l'empereur tué à accepter sa main. (Eudoxie ignorait que son nouvel époux fût souillé du sang du premier). Lorsque Maxime osa le lui révéler, outrée de colère, elle appela à son secours Genséric, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu et à sang, saccagea Rome et emmena Eudoxie en Afrique. Après 7 ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, et y finit sa vie dans les exercices de la piété. Ses médailles sont très rares; et les vertus qui la signalèrent sont plus rares encore. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son règne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, et ne lui fut pas moins attachée, que si cet époux infidèle et livré à une vie infâme, eût été un homme de bien.

EUDOXIE, veuve de Constantin Ducas, se fit proclamer impératrice, avec ses trois fils, aussitôt après la mort de son époux en 1067. Romain Diogène, un des plus grands de l'empire, avait voulu lui enlever la couronne : Eudoxie le fit condamner à mort; mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grâce, et le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogène répara par sa valeur ses anciennes fautes. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, et à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il fallait retirer des mains du patriarche Xiphilin un écrit, par lequel elle avait promis à Constantin Ducas de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frère du patriarche. Xiphilin ne trouva dès lors aucune difficulté, rendit ce papier, et Eudoxie épousa Romain en 1068. Trois ans après,

Michel son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastère. Elle avait eu sur le trône les qualités d'un grand prince; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle un manuscrit qui est dans la bibliothèque du roi de France : c'est un recueil *sur les généalogies des dieux*, *des héros et des héroïnes* et qui a pour titre *Ionia*. On trouve dans cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du paganisme. Il décèle une vaste lecture. Il a été imprimé à Venise par les soins de M. de Villoison dans les *Anecdota græca*, 1781, 2 vol. in-4; le 1er volume est occupé par ce manuscrit; le 2e contient des extraits de différens auteurs grecs. Cette princesse composa plusieurs autres ouvrages.

EUDOXIE Lapouccin, impératrice de Russie, première femme de Pierre le Grand et mère de l'infortuné Alexis, fut répudiée et reléguée dans un couvent, près du lac Ladoga. On l'avait accusée injustement, à ce qu'il paraît, d'avoir eu un commerce illicite avec un seigneur, nommé Klébou, qui expira dans des tourmens horribles. Au milieu de l'exécution, le jaloux et cruel Pierre le sollicita d'avouer son crime; mais Klébou lui répondit d'une manière bien propre à justifier l'impératrice. « Il faut que tu sois » aussi imbécile que tyran, pour croire, » que n'ayant rien voulu avouer au » milieu des tourmens inouïs que tu m'as » fait souffrir, à présent que je n'ai plus » d'espérance de vivre, j'irai flétrir l'in- » nocence et l'honneur d'une femme ver- » tueuse, en qui je n'ai jamais connu » d'autre tache que de t'avoir aimé : va » monstre, ajouta-t-il en lui crachant au » visage, retire-toi et laisse-moi mourir » en paix. » Eudoxie fut rappelée par Pierre II et mourut quelque temps après.

EUFÉMIE. *Voyez* Euphémie.

EUGÈNE I (S.), Romain, fut vicaire-général de l'église durant la captivité du pape saint Martin, et son successeur dans la chaire pontificale en 654. Il mourut le 1er juin 658.

EUGÈNE II, romain, pape après Paschal I, l'an 824, mort en 827, fut recommandable par son humilité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. Il est vrai que dans ces siècles, les moyens de connaître la vérité étaient si peu lumineux et si peu sûrs, qu'on est presque tenté d'approuver le recours aux preuves surnaturelles : et aujourd'hui même que notre jurisprudence est si fière de ses lumières, le résultat de beaucoup de procès civils et criminels ne présente rien de plus avéré que l'épreuve de l'eau froide (*voyez* Charlemagne). Noël Alexandre soutient qu'on a attribué sans fondement à ce pape l'établissement de ce genre d'épreuve. Papebroch, dans le *Propyleum*, page 128, est du même avis. Les épreuves de ce genre furent procrites par le concile de Worms en 829.

EUGÈNE III, religieux de Cîteaux sous saint Bernard, ensuite abbé de Saint-Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome, en 1145. Il était de Pise et s'appelait Bernard. Les Romains étaient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le saint Siége. Ils avaient rétabli le sénat et élu un patrice; ils voulurent qu'Eugène III approuvât tous ces changemens. Le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rébellion n'était pas éteint : les séditieux le soufflaient de tous côtés. Eugène, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, et de là à Paris en 1147. Il assembla un concile à Reims l'année d'après, et un autre à Trèves, où il permit à sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avait été simple moine, il y parut en pape; mais en pape qui n'avait pas oublié son ancien état : il portait sous les ornemens pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année il reprit le chemin d'Italie, et mourut à Tivoli en 1153, après un pontificat de plus de huit ans, aussi agité qu'il méritait peu de l'être. Les Ro-

mains ne sentirent la grandeur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime et modéré pontife, qu'ils arrosèrent de leurs larmes. C'est à lui que saint Bernard adresse ses livres *de la Considération*. Eugène le regarda toujours comme son maître, et faisait le plus grand cas de ses avis. De faux esprits ont abusé de ces avis pour exagérer les abus que Bernard reprenait, au lieu d'admirer et la sagesse personnelle du pontife, et celle d'un gouvernement où les conseils et les leçons, énoncés même quelquefois durement, sont reçus avec reconnaissance et avec fruit. On a d'Eugène des *décrets*, des *épîtres*, des *constitutions*. On peut consulter, sur les actions et les vertus de ce pape, l'*Histoire de son pontificat*, écrite avec beaucoup de netteté par Don Jean de Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, Nancy, 1737, 1 vol. in-12.

EUGÈNE IV (Gabriel Condolmero), vénitien, d'une famille roturière, est une preuve de ce que peut le talent, et surtout celui des affaires. Il fut d'abord chanoine régulier de la congrégation de saint Grégoire *in alga*, ensuite évêque de Sienne, cardinal, enfin pape en 1431, après Martin V, l'année même de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de mésintelligence entre le pontife et les Pères de cette assemblée. Eugène lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit qu'en donnant un décret pour établir son autorité, et en confirmant les deux décrets de la 4e et de la 5e session du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile : décret donné en temps de schisme, où il existait des doutes sur le pape légitime, et où l'unité n'a pu se rétablir que par la déposition de tous les contendans. Le pontife romain, après deux ans de délais, se rendit enfin à Bâle. L'empereur Sigismond avait été le lien de l'union d'Eugène avec les Pères de Bâle; cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bâle, qui ne laissa pas de se maintenir. La première session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée était l'union de l'église grecque avec la latine. Jean Paléologue, empereur d'Orient, voulait réconcilier les deux églises, parce qu'il avait alors besoin des Occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec Joseph, patriarche de Constantinople, 21 évêques et une nombreuse suite. La peste se mit dans cette ville; on transféra le concile à Florence. Après avoir discuté avec les Grecs la procession du Saint-Esprit, la primauté du pape, le purgatoire, la réunion tant désirée fut terminée dans la 6e et dernière session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret, dressé en grec et en latin, fut souscrit de part et d'autre. L'empereur et les prélats grecs partirent fort contens de la générosité du pape: Eugène leur donna beaucoup plus qu'il n'avait promis par son traité. Il est certain qu'il se prêta, avec autant de sagesse que de zèle, à rétablir l'intelligence entre l'église d'Orient et celle d'Occident; mais malgré tous ces soins, l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'élevèrent contre elle, dès que Paléologue leur en eut montré le décret. Ils recommencèrent le schisme; et depuis ce temps, il n'a pas pu être éteint. Eugène fut mal récompensé à Bâle des services qu'il venait de rendre à l'église latine. Le concile qui était fort diminué, et où il ne se trouvait plus guère de personnes distinguées, le déposa du pontificat, comme « perturbateur de la paix, de l'union de » l'Eglise; simoniaque, parjure, incor- » rigible, schismatique et hérétique. » Les rois de France et d'Angleterre, l'empereur et les princes d'Allemagne, qui jusque là avaient gardé une espèce de neutralité, en furent indignés et s'en plaignirent au concile. Le pape cassa ce décret, dans lequel il annule tous les actes de l'assemblée de Bâle. Le concile ou plutôt l'assemblée qui continuait à s'appeler ainsi, après avoir déposé Eugène, lui opposa Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de Félix V. L'Eglise fut encore une fois déchirée par le schisme. Eugène était toujours à Florence, renvoyant les foudres que le concile de Bâle, devenu un concilabule, lançait

contre lui. En 1442, il transféra le concile à Rome, et mourut 5 ans après en 1447, lassé et détrompé de tout. Dans ses derniers momens, il s'écria devant tout le monde: « O Gabriel ! (c'était son nom » de baptême), ô Gabriel ! qu'il te serait » bien plus avantageux de n'avoir jamais » été ni pape, ni cardinal, ni évêque; » mais d'avoir fini tes jours comme tu les » avais commencés, en suivant paisiblement dans ton monastère les exercices » de ta règle ! » « Ce fut toutefois, dit » un célèbre historien, un des plus grands » papes, quoiqu'un des moins heureux. » Il eut toutes les qualités qui font révérer et chérir les grands; l'élévation de » l'esprit, la fermeté du courage, la noblesse des goûts et des manières, la libéralité et la bienfaisance, le don de » la parole, le talent des affaires, l'amour » des lettres, sans être bien savant lui-même; et, ce qu'on ne peut trop apprécier dans sa place et dans son siècle, » la sagesse de ne point se mêler dans » les différends temporels des princes. Sa » vie fut édifiante et réglée; il se montra » extrêmement charitable envers les pauvres, et très-zélé pour la réduction des » sectes qu'il eut le bonheur de réunir » en grand nombre au centre de l'unité. » Un historien ecclésiastique, plus abondant que judicieux dans sa compilation, l'accuse d'une ambition odieuse, et d'avoir entretenu le schisme dans la seule vue de maintenir son autorité. Mais ne lui eût-on pas reproché avec plus de sens et de justice, l'imprudence, la pusillanimité, l'abandon du devoir, la trahison même et la prostitution de l'épouse de Jésus-Christ, si à l'ordre de huit évêques, et d'un amas confus de clercs travestis en successeurs des apôtres, il fût descendu de la chaire apostolique, pour y élever un intrus avéré ? Eugène IV était naturellement si modeste, qu'en le voyant en public, on l'eût pris, dit un écrivain du temps, pour une vierge timide qui n'a pas l'assurance de lever les yeux. Il eut le chagrin de voir les progrès des Turcs, et les suites funestes du conseil donné par son légat à Uladislas, de rompre son traité avec Amurat II. *Voy.* ce mot, et CÉSARINI.

EUGÈNE (S.), évêque de Carthage, fut élevé sur ce siége, l'an 481. Il gouvernait cette église en paix, lorsque le roi Hunneric ordonna que tous les évêques catholiques se trouvassent à Carthage, pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484; mais les ariens la rompirent sous de mauvais prétextes; Hunneric, leur partisan, persécuta leurs adversaires sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer « que leur désir était qu'après sa mort, » son fils eût le trône. » La plupart des évêques crurent qu'ils pouvaient faire ce serment; les autres le refusèrent. Hunneric les condamna tous également : les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Evangile qui défend de jurer les autres, comme infidèles à leur prince. Il donna, peu de temps après, des ordres pour rendre la persécution générale. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu, furent cruellement tourmentées; il y en eut plusieurs qui expirèrent sur le chevalet. Les évêques, les prêtres, les diacres, les laïques distingués qui furent bannis, furent au nombre de 4,966. A Carthage on fit souffrir le tourment des coups de fouets et des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de 500 personnes; après quoi on les bannit. Eugène fut du nombre des exilés. Le peuple suivit les évêques et les prêtres avec des cierges à la main; les mères portaient leurs enfans dans leurs bras; puis les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disaient, les yeux baignés de larmes : « A qui nous laissez-vous, en courant au » martyre ? Qui baptisera nos enfans ? Qui » nous donnera la pénitence ? Qui nous » délivrera de nos péchés par le bienfait » de la réconciliation ? Qui nous enterrera » après la mort ? Qui offrira le divin sacrifice avec les cérémonies ordinaires ? » Que ne nous est-il permis d'aller avec » vous ? » *Qui nobis pœnitentiæ munus collaturi sunt, et reconciliationis indulgentia obstrictos peccatorum vinculis soluturi ? A quibus divinis sacrificiis ritus est exhibendus consuetus ? Vobiscum et nos libeat pergere, si liceret !* (S. Vic. Vit., l. 2, p. 33). On voit qu'alors on ne

songeait pas encore à faire des *évêques constitutionnels*, et que ni le peuple chrétien, ni même le tyran Hunneric ne regardèrent une telle invention comme possible. Eugène fut rappelé sous le règne de Gombaud, et exilé encore par Thrasamond son successeur. On l'envoya dans les Gaules. Eugène, retiré à Albi, couronna par une mort sainte, en 505, une vie aussi glorieuse que traversée. On a de lui une *lettre* dans Grégoire de Tours.

EUGÈNE, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant onze ans, et mourut en 646. Il possédait, assez bien pour son temps, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques. (Il passait pour un savant astronome. Il assista aux 5e, 6e et 7e conciles de Tolède.)

EUGÈNE, évêque de Tolède, successeur du précédent, est auteur de quelques *Traités de théologie*, et de quelques *opuscules* en vers et en prose, publiés par le Père Sirmond, en 1619, in-8, avec les poésies de Draconce. Le style d'Eugène manque de politesse; mais les pensées en sont justes, et les sentimens pieux. (Il avait voulu fuir l'épiscopat : mais sa retraite fut découverte, et le roi Récésuinte le força d'occuper le siége de Tolède. Il présida les 8e, 9e et 10e conciles de Tolède, 633-656.)

EUGÈNE, homme obscur, qui avait commencé par enseigner la grammaire et la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné, par le comte Arbogaste, gaulois de naissance, après la mort du jeune Valentinien, l'an 392. Il se déclara pour le paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs et des Allemands, et, ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin ce ridicule usurpateur fut vaincu et tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur Théodose, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. Eugène avait régné plutôt en esclave qu'en prince. Arbogaste ne l'avait tiré de la place de maître du palais qu'il occupait, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, Eugène lui abandonna entièrement le soin du gouvernement et le commandement des troupes, et ne fut qu'un fantôme d'empereur.

EUGÈNE (François-Eugène DE SAVOIE, plus connu sous le nom de prince), généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris en 1663, d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et d'Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Il était arrière-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il porta quelque temps le petit collet sous le nom de l'*abbé de Carignan*, et le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à Louis XIV, ne parut pas pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, le jugeant peu propre aux fatigues de la guerre, lui refusa un régiment. Le prince fut piqué de ce refus; il protesta devant plusieurs de ses amis, qu'il irait servir ailleurs, et qu'il ne reviendrait en France que les armes à la main. En effet, Eugène alla servir en Allemagne contre les Turcs en qualité de volontaire, avec les princes de Conti, en 1683. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne, lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitait d'avoir acquis un tel homme. Le prince Eugène avait toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint : il joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talens parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siége de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière. En 1691, il parut sur un nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Bulonde, subalterne du maréchal de Catinat, tenait assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole, et le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1697 par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année, il remporta la victoire de Zenta, fameuse par la mort du grand-visir, de 17 bachas, de plus de vingt mille Turcs, et par la présence du grand-seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil ottoman, et procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit

à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugène. Il en avait plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, ils lui avaient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur; et il ne fut pas plus tôt arrivé à Vienne qu'on le mit aux arrêts et qu'on lui demanda son épée. « La voilà, dit ce » héros, puisque l'empereur la demande; » elle est encore fumante du sang de ses » ennemis. Je consens de ne plus la re» prendre, si je ne puis continuer à l'em» ployer pour son service. » Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il donna à Eugène un écrit qui l'autorisait à se conduire comme il le jugerait à propos, sans qu'il pût jamais être recherché. La chrétienté fut tranquille et heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. Eugène pénétra en Italie par les gorges du Tirol, avec trente mille hommes, et la liberté entière de s'en servir comme il voudrait. Il amusa les généraux français par des feintes, et força le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après 5 heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée allemande maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, et le maréchal de Catinat, qui commandait l'armée française, recula jusque derrière l'Oglio. Le maréchal de Villeroi vint lui ôter le bâton de commandement, et fut encore moins heureux; il passa l'Oglio pour attaquer Chiari, dans le duché de Modène. Le prince Eugène, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général français, et le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de La Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver de l'année suivante, tandis que Villeroi dormait tranquillement dans Crémone, Eugène pénètre dans cette ville par un égoût, et le fait prisonnier. Son activité et sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donné cette place; le hasard et la valeur des Français et des Irlandais la lui otèrent. Il fut contraint de se retirer le soir du 1er février, après avoir combattu tout le jour en héros. Le duc de Vendôme, mis à la place de Villeroi, se signala le 15 août à Luzzara. Cette bataille, douteuse en elle-même, et pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Paris, parut se déclarer pour la France, par la prise de Guastalla et de quelques villes voisines. Le prince Eugène quitta l'Italie pour passer en Allemagne; il n'avait pas remporté de victoire contre Vendôme; mais il laissait les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles grâces; il le nomma président du conseil de guerre, et administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées d'Allemagne lui fut confié. Eugène, Marlborough et Heinsius, maîtres en quelque sorte de l'empire, de l'Angleterre et de la Hollande, étroitement unis par l'esprit et par le cœur, formèrent une espèce de triumvirat fatal à la France et à l'Espagne. Les deux premiers gagnèrent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal à propos par l'électeur de Bavière, secondé du maréchal de Tallard. Cette victoire fut décisive et changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée française et bavaroise fut détruite; le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Bavière et de la Souabe. De retour en Italie, l'an 1705, Eugène combattit le duc de Vendôme à la journée de Cassano, près de l'Adda : journée sanglante, dont les deux partis s'attribuèrent la gloire. L'armée française ayant assiégé Turin l'année d'après, Eugène vola à son secours. Il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, après avoir passé le Pô à la vue de Vendôme. Il prend Correggio, Reggio; il dérobe une marche aux Français, les force dans leurs lignes, et leur fait lever le siége. Après avoir délivré Turin et battu les Français, il fit rentrer le Milanais sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes françaises et espagnoles évacuèrent la Lombardie; le général Daun s'empara du royaume de Naples. Eugène pénétra peu de temps après en

Provence et en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion, heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avait mis le siége devant Toulon; on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, et le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugène, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords de l'Escaut, mit en déroute les Français au sanglant combat d'Oudenarde, le 11 juillet. Ce n'était pas une grande bataille, dit un auteur, mais ce fut pour les Français une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siége devant Lille, défendue par Bouflers. Cette ville, si bien fortifiée, se rendit après une défense de 4 mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux français : aussi, dans un âge plus avancé, il rejetait les louanges qu'on lui donnait sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maréchaux de Villars et de Bouflers, qui lui disputèrent long-temps la victoire. Marlborough ayant été disgracié, Eugène passa à Londres pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'était un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quesnoy en 1712, et étendit dans le pays une armée d'environ 100,000 combattans. Quoique privé des Anglais, il était supérieur de 20,000 hommes aux Français : il l'était surtout par sa position, par l'abondance des magasins, et par 9 ans de victoire. La France et l'Espagne étaient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landrecie qu'il assiégait, les délivra de leurs inquiétudes. Le dépôt des magasins, placés à Marchiennes, était trop éloigné; le général Albermale, posté à Denain, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugène, tomba sur Albermale, et remporta une victoire aussi aisée que complète. Eugène arrivé trop tard, se retira, après avoir fait d'inutiles efforts. Quelques jours auparavant il avait voulu rapprocher ses magasins; mais par une économie mal entendue, les députés des Hollandais s'y opposèrent. Cet événement amena la paix. Eugène et Villars, héros au champ de bataille, excellens négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, et elle fut suivie du traité de Baden en Argaw. La puissance ottomane, qui aurait pu attaquer l'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale. Le grand-visir Ali parut sur les frontières de l'empire avec 150,000 Turcs, Eugène le battit en 1716, à Péterwaradin, et s'empara de Témeswar. En 1717, il entreprit le siége de Belgrade; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp; et non contens de le bloquer, ils avancèrent à lui par des approches et des tranchées. Le prince Eugène, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparait de son camp, sortit de ses retranchemens, les défit entièrement, leur tua plus de 20,000 hommes, et s'empara de leurs canons et leurs bagages. Belgrade n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où ses ennemis voulaient lui faire faire son procès, pour avoir hasardé l'état qu'il avait sauvé et dont il avait reculé les frontières. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince Eugène eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les Français prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avait plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince Eugène : il avait survécu à lui-même, et il craignait d'exposer sa réputation si solidement établie, au hasard d'une dix-huitième bataille. Il mourut subitement à Vienne en 1736, regretté de l'empereur et des soldats. Les malheurs de l'année suivante ne justifièrent que trop ces regrets. L'empereur, qui lui devait la gloire de son règne, disait au milieu des pertes qui suivirent sa

mort : *La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros ?* Le prince Eugène fut le plus heureux général et le plus habile ministre, que la maison d'Autriche eût eu depuis plusieurs siècles. Il avait un esprit plein de justesse et d'élévation, les qualités et le courage nécessaires pour triompher des capitaines les plus expérimentés. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer lui valurent de nouveaux éloges. Il n'était pas toujours le maître de faire ce qu'il voulait. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyait plongé. « Je fais réflexion, dit-il, que si Alexandre le Grand avait été obligé d'avoir l'approbation des députés de Hollande pour exécuter ses projets, ses conquêtes n'auraient pas été à beaucoup près si rapides..... » Le courage n'était pas la seule qualité du prince Eugène. Les traités de Rastadt et de Passarowitz ont autant immortalisé son nom que ses victoires. Il était le père des soldats et le modèle des ministres, philosophe, doux, humain, bienfaisant, sans orgueil, sans dédain, sans faste, et d'une générosité peu commune. Son attachement à la religion était aussi solide que sincère. Il portait avec lui, au milieu de ses opérations militaires, le petit, mais le précieux livre *de l'Imitation de Jésus-Christ*, et le lisait dans des momens de calme et de réflexion. Quoique froid et réservé, il était sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, et les protégea dans le cours de son ministère. Tous les beaux arts avaient des attraits pour lui. « De trois empereurs qu'il avait servi, le premier, Léopold, avait été, disait-il, son père, parce qu'il avait eu soin de sa fortune comme de celle de son propre fils ; le second, Joseph, son frère, parce qu'il l'avait aimé comme un frère ; le troisième Charles VI, son maître, parce qu'il l'avait récompensé en roi. » Ses *Batailles* ont été imprimées en deux vol. in-fol., auxquels on a joint un *supplément*. On peut aussi voir l'*Histoire du prince Eugène*, imprimée à Vienne en 1770, en 5 vol. in-12. Elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très souvent qu'une compilation de gazettes, et que l'auteur, calviniste réfugié, donne quelquefois l'essor aux préjugés de sa secte.

* EUGÈNE ou Eugenios Bulgaris, savant prélat grec, né à Corfou en 1716, professa la philosophie dans les colléges les plus célèbres de sa nation, et visita les universités d'Italie. En 1767, ayant éprouvé quelques désagrémens à Constantinople, il passa en Allemagne, et il employa son séjour à Leipsick à se perfectionner dans les mathématiques sous Segner, dont il traduisit les *Elemens de mathématiques* en grec ancien. Il donna aussi une édition des *OEuvres de Joseph de Brienne*, et fit imprimer plusieurs de ses ouvrages, particulièrement sa *Logique*, dont il s'était répandu plusieurs copies tronquées ou inexactes. Sa réputation étant parvenue jusqu'en Russie, l'impératrice Catherine II l'appela auprès d'elle, et le nomma en 1775 à l'archevêché de Slavinie et de Cherson, qui venait d'être créé. Il résigna cette dignité en 1779, en faveur de Nicéphore Théotoki, et mourut à St.-Pétersbourg en 1806. (Il possédait le latin, le grec, l'hébreu et presque toutes les langues de l'Europe.) On a de lui, outre les ouvrages que nous avons cités, 1° un *Traité historique de la dispute sur l'émanation du St.-Esprit*, et un *Examen de la logique de Nicéphore Blemmidès*, insérés dans l'édition des OEuvres de Joseph de Bryenne. 2° *Opinion des philosophes*, ou *Elémens de philosophie naturelle*, Vienne, 1804, in-4. 3° Une *traduction des Questions théologiques d'Adam Zarnicevius contre les sentimens de l'eglise latine*, *avec des notes*, Moscou, 2 vol. in-fol. 4° *Amusemens théologiques*, en grec moderne, Moscou, 2 vol. in-8. 5° *Aperçu comparatif des trois systèmes d'astronomie*, Venise, in-4, aussi en grec moderne. 6° Plusieurs *traductions* d'ouvrages de mathématiques, de géométrie, de métaphysique, en grec moderne. 7° Une *traduc-*

tion en vers grecs héroïques de l'*Enéide* et des *Géorgiques de Virgile*, St.-Pétersbourg, 4 vol. in-fol.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsqu'Odoacre la transféra en Italie l'an 488; il y fut abbé de Lucullano, près de Naples. Il est auteur 1° du *Thesaurus ex S. Augustino*, in-fol., Bâle, 1542. 2° D'une *Vie de S. Augustin de Favianes*, insérée dans *Bollandus*. 3° D'une *Vie de S. Sévérin*, apôtre de la Norique, insérée dans les OEuvres de Marc Velser. La *règle* qu'il avait donnée à ses moines est perdue.

EULALIE (Sainte) naquit à Mérida, capitale de la Lusitanie en Espagne, fut élevée dans la religion chrétienne, et fit paraître dès son enfance une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété, et un grand amour pour l'état de virginité. Elle n'avait que douze ans, lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il était ordonné à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux. Malgré sa jeunesse, elle regarda la publication de ces édits comme le signal du combat, et se présenta d'abord au juge pour lui reprocher l'impiété dont il se rendait coupable, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Le juge nommé Dacien la fit arrêter, et après avoir employé inutilement tous les moyens de séduction, il en vint aux menaces, fit exposer à ses yeux les instrumens destinés à la tourmenter, et lui dit qu'elle ne subirait aucune torture, si elle voulait prendre seulement du bout du doigt un peu de sel et d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisserait pas séduire, renversa l'idole et foula aux pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Ce fut alors que deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, et lui découvrirent tous les os. Elle appelait trophées de Jésus-Christ, les plaies qu'on lui faisait. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle souffrit cette torture sans se plaindre, et elle n'ouvrit la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre, et on y bâtit depuis une magnifique église. Prudence a célébré le triomphe de cette sainte. — Il ne faut pas la confondre avec une autre sainte EULALIE, vierge et martyre de Barcelonne, sous l'empire de Dioclétien, dont le nom est plus connu que le détail de ses actions et de ses souffrances.

EULALIUS, antipape, qu'une cabale opposa au pape Boniface I en 418, et que l'empereur Honorius fit chasser comme un intrus.

EULER (Léonard), professeur de mathématiques, membre de plusieurs académies, naquit en 1707 à Bâle, où il s'appliqua avec succès à la philosophie et à l'étude des langues orientales : ses progrès dans les sciences lui acquirent l'estime de Jean Bernouilli. Les fils de cet habile géomètre l'invitèrent à se rendre à St.-Pétersbourg, où ils avaient été appelés eux-mêmes en 1725. Euler y remplit successivement les chaires de professeur de physique et de mathématiques, perfectionna le calcul intégral, inventa le calcul des sinus, simplifia les opérations analytiques, et répandit un nouveau jour sur toutes les parties des sciences mathématiques. En 1741, il se rendit à Berlin, contribua beaucoup à donner du lustre à l'académie naissante, et retourna en 1766 à St.-Pétersbourg, où il perdit la vue, sans que cela l'empêchât de travailler et d'enrichir le public de ses productions. Il mourut le 7 septembre 1783. Peu de géomètres ont embrassé tant d'objets à la fois, et les ont traités avec plus de succès. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; 1° une *Dissertation sur la nature et la propagation du son*, en latin, Bâle, 1727, in-4. 2° .... *sur la mâture des vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'accessit en 1727. 3° *Mechanica, sive motus scientia, analytice exposita*, St.-Pétersbourg, 1736, 2 vol. in-4. 4° *Mémoire sur la nature et les propriétés du feu*, couronné par l'académie de Paris en 1738. 5° *Tentamen novæ theoriæ musicæ*, St.-Pétersbourg, 1739, in-4. 6° *Mémoire sur le flux et le reflux de la mer*, couronné

par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil et de la lune sur la mer, et appuie son explication de beaucoup de géométrie et de calculs : ce qui n'a point empêché plusieurs savans de la regarder comme peu satisfaisante. C'est une chose singulière que l'extrême variété et le peu de consistance des opinions établies à ce sujet. Descartes qui attribue ce phénomène à la pression de l'air, Newton qui en fait honneur à l'attraction, sont au pied du mur quand on objecte que les marées sont plus hautes sous les zones tempérées que sous la zone torride ; et surtout quand on leur fait observer que le baromètre ne monte ni ne baisse lorsque la lune passe au méridien. Aussi Galilée se moquait-il amèrement de Képler qui, avant Newton, avait rapporté ce phénomène à la lune ; mais par un raisonnement plus étrange encore, il le fit dériver du mouvement de la terre. Un physicien de ce siècle a eu recours à la dilatation de l'air, produite par l'action du soleil ; un autre à la fonte des glaces polaires ; on a imaginé des gouffres qui absorbaient et revomissaient les eaux alternativement, etc. Le doute et l'indécision d'un vieux poète sont peut-être plus raisonnables que tout cela :

Quærite, quos agitat mundi labor : at mihi semper
Tu, quæcumque moves tam crebros, causa, meatus,
Ut superi voluere, late.

Lucan. Phars., l. 1.

« Je ne sais, dit un philosophe, si l'on » saisit assez l'énergie de cet *ut superi* » *voluere*. Quand on songe que depuis » Lucain, on n'a rien dit de plus raison- » nable sur cet objet, que les physiciens » de son temps ; quand on réfléchit d'un » autre côté que c'est un objet visible, » palpable, immense, se renouvelant deux » fois par jour, dans toute l'étendue des » deux hémisphères, observé de près par » 500 millions d'hommes, l'espace de 5 » à 6 mille ans ; on comprend ou du » moins l'on peut comprendre alors toute » la vérité de cet *ut superi voluere*. » 7° *Methodus inveniendi lineas curvas maximi, minimive proprietate gaudentes*, Lausanne, 1744, in-4. 8° *Introductio in analysin infinitorum*, Lausanne, 1744, et Lyon, 1796, traduite en français avec des notes, par Labey, 2 vol. in 4. 9° *Theoria motuum planetarum et cometarum*, Berlin, 1744, in-4. 10° *Opuscula varii argumenti*, Berlin, 1746, 3 vol. in-4. 11° *Scientia navalis, seu tractatus de construendis ac dirigendis navibus*, Saint-Pétersbourg, 1749, 2 vol. in-4. 12° *Theoria motus lunæ*, Berlin, 1753, in-4. 13° *Dissertatio de principio minimæ actionis, una cum examine objectionum Koenigii*, Berlin, 1753, in-4. 14° *Institutiones calculi differentialis cum ejus usu in analysi infinitorum ac doctrinâ serierum*, 1755, in-4, 1787 et 1804, 2 vol. in-4. 15° *Constructio lentium objectivarum, etc.*, Saint-Pétersbourg, 1762, in-4. 16° *Meditationes de perturbatione motus cometarum, ab attractione planetarum orta*, St.-Pétersbourg, 1762, in-4. 17° *Theoria motus corporum solidorum seu rigidorum*, 1765, in-4. 18° *Institutiones calculi integralis*, St.-Pétersbourg, 1768, 3 vol. in-4, 1792, 4 vol. in-4. 19° *Dioptrica*, 1769, 3 vol. in-4. 20° *Opuscula analytica*, 1783, 2 vol. in-4. 21° Cinq *Mémoires* sur différentes questions de mathématiques, dans les *Mélanges de Berlin ;* c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette collection. 22° Plusieurs *Dissertations* dans les mémoires des académies de St.-Pétersbourg et de Berlin. 23° *Elémens d'algèbre*, en allemand. Cet ouvrage, qu'il fit étant aveugle, a été traduit en français et en russe ; il est écrit avec clarté et méthode. La traduction française qui est de M. Bernouilli, avec des notes par Lagrange et Garnier, a été réimprimée plusieurs fois. La dernière édition est de 1807, 2 vol. in-8, fig. 24° *Lettres à une princesse d'Allemagne, sur divers sujets de physique et de philosophie*, St.-Pétersbourg, 1768-72, et Berne, 1778, 3 vol. in-8. Il y attaque avec force le système de Newton sur les couleurs, et d'autres opinions accréditées. M. de Condorcet en a donné une nouvelle édition en 1787, où il s'est permis de faire plusieurs retranchemens qui portent particulièrement sur les endroits de ses lettres les plus favorables à la religion, afin de laisser

ignorer le christianisme d'Euler et soulager les incrédules du poids de son autorité qui les accable, parce que l'exemple de cet illustre géomètre, joint à celui de tant de savans du premier ordre, montre avec évidence qu'on peut allier la conviction la plus profonde des vérités révélées, avec le génie le plus pénétrant et les plus vastes connaissances. Quelle honte pour des hommes si fiers de leurs lumières, d'être ainsi réduits pour la défense de leur cause, à user de semblables supercheries, aussi contraires à l'honnêteté qu'à la bonne foi. Et combien ces ruses indiquent, décèlent le peu de confiance qu'ils ont dans leurs moyens! Les œuvres d'Euler ne sont pas les seules d'où ils aient essayé de faire disparaître toutes les traces du christianisme ou de les affaiblir; celles de Linnée, de Newton et de Bacon nouvellement travesti en incrédule, en offrent des exemples aussi scandaleux. Il n'y a pas même jusqu'à Pascal que Condorcet n'ait eu l'audace de dénaturer en plus d'une manière, dans la dernière édition qu'il a donnée de ses Pensées (*voyez* CONDORCET). Les Lettres à une princesse d'Allemagne ont été réimprimées à Paris en 1812, 2 vol. in-8, d'après la première édition, avec des notes, par Labey. 25° *Théorie complète de la construction et de la manœuvre des vaisseaux*, St.-Pétersbourg, 1773, et Paris, 1776, in-8, fig., retouchée pour le stile. L'homme en lui était aussi estimable que le savant. Bon époux, bon père, bon ami, bon citoyen, il se montra constamment fidèle à tous les rapports de la société. Ennemi de l'injustice, s'il en voyait commettre quelqu'une, il avait la franchise de la censurer et le courage de l'attaquer sans avoir égard à la personne. Il avait beaucoup de respect pour la religion et remplissait avec soin les devoirs d'un chrétien. Doux et honnête envers tout le monde, s'il a jamais senti de l'indignation, ce n'a été qu'envers les ennemis du christianisme dont il a pris avec ardeur la défense contre les objections des athées, dans un ouvrage qu'il publia à Berlin en 1747, intitulé *Essai de défense touchant la révélation divine contre les esprits forts*. Cet essai, traduit en italien par Nicolas Onérati, Naples, 1788, fait d'autant plus d'honneur à ses principes, que les prétendus esprits forts contre lesquels il s'élève, dominaient alors, et donnaient le ton dans la capitale de la Prusse, où il faisait sa résidence (*voyez* EMERY). Euler a laissé plusieurs fils qui marchent sur les traces de leur père, entre autres J. H. EULER l'aîné, mort à St.-Pétersbourg, le 6 septembre 1800, qui a remporté des prix dans différentes académies, et publié un grand nombre de *mémoires* intéressans sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique, dans les collections académiques de Berlin, de Munich et de Gottingue. Voyez l'*Eloge* de Léonard Euler, par Nicolas Fuss, son élève, Berlin, 1784, in-4.

EULOGE, pieux et savant patriarche d'Alexandrie en 581, mort en 607, laissa divers ouvrages contre les novatiens et contre d'autres hérétiques de son temps. Il fut uni d'une étroite amitié avec saint Grégoire le Grand.

EULOGE DE CORDOUE (Saint), prêtre, élu archevêque de Tolède, la même année qu'il fut martyrisé par les Sarrasins en 859, fortifia par ses écrits et par ses discours ses frères dans la foi. Ceux qui nous restent de lui sont 1° *Memoriale sanctorum*; c'est une histoire de quelques martyrs. 2° *Libri tres de martyribus Cordubensibus, et Apologeticon pro gestis eorumdem*. 3° *Exhortation au martyre*, et plusieurs *lettres*. Ces ouvrages se trouvent dans le 4e vol. de l'*Hispania illustrata*, et dans la Bibliothèque des Pères.

EUMÈNES de Cardie, capitaine grec, l'un des plus dignes successeurs d'Alexandre le Grand, était fils d'un voiturier. Il avait les qualités qui font le héros dans la guerre, et l'homme estimable dans la paix, et il dut son élévation à ces qualités. Alexandre lui fit épouser la sœur de Barsine, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, Eumènes acheva la conquête de la Cappadoce et de la Paphlagonie, et fut gouverneur de ces deux provinces; mais Antigone ne voulut point l'y laisser établir. Se voyant sans res-

source, il se rendit auprès de Perdiccas, qui le chargea de porter la guerre sur les bords de l'Hellespont, contre les princes ligués contre lui. Il défit Cratère et Néoptolème, et tua celui-ci dans un combat singulier. Cratère périt aussi dans le cours de cette guerre, le vainqueur pleura le vaincu, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, et fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille : action de générosité, dont un historien chrétien se charge avec plus de plaisir, que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. Eumènes marcha ensuite contre Antipater, le vainquit et s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdiccas, il eut à combattre Antigone. On donna une bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J. C. Eumène y fut vaincu par la trahison d'Appolonide, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris et pendu sur-le-champ. Eumènes, obligé d'errer et de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, et s'enferma dans le château de Nora sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie. Il y soutint un siége d'un an. Après différens succès, mêlés de revers, Antigone tailla en pièces l'arrière-garde de son ennemi et prit le bagage de son armée ; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Le vainqueur fit dire aux officiers et aux argyraspides, phalange de Macédoniens, qu'il leur rendrait tout ce qui leur appartenait, s'ils lui livraient Eumènes. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. L'illustre infortuné fut mis à mort dans sa prison l'an 315 avant J. C. C'est l'ambition qui commit ce meurtre. Antigone, autrefois le meilleur ami d'Eumènes, l'estimait trop pour ne pas le craindre. L'armée du vaincu étant sans chef fut bientôt dissipée. Antigone se défiant des traîtres, les fit exterminer.

EUMÈNES I, roi de Pergame, succéda à Philéthère son oncle l'an 264 avant J. C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Séleucus, et augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimait les lettres et encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de règne.

EUMÈNES II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale son père, l'an 198 avant J. C. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur Antiochus le Grand. (Eumène ayant appris l'alliance de Persée et de Prusias, en avertit les Romains. Persée s'en vengea en payant des assassins qui le laissèrent pour mort. Attale son frère croyant qu'il avait cessé de vivre, épousa sa femme et prit les rênes du gouvernement. Eumènes se contenta de lui dire quand il reparut dans son palais : *avant d'épouser la femme d'un autre, assurez-vous de sa mort.*) Il vainquit Prusias et Antigone, et mourut l'an 160 avant J. C. Ce prince protégeait et cultivait les lettres ; il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avait été fondée par ses prédécesseurs sur le modèle de celle d'Alexandrie. Ses frères Attale, Philéthère et Athénée lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes.

EUMÈNES, orateur, originaire d'Athènes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun sa patrie. Il y ramena le goût des arts et de l'éloquence. Constance-Chlore et Constantin son fils lui donnèrent des marques de leur estime. Il prononça l'an 309 le *panégyrique* de ces deux princes. Son *discours* le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager Riccius Varus, préfet de la Gaule Lyonnaise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avaient inondé les Gaules. Eumènes offrit de contribuer à ce rétablissement ; il cédait une année des appointemens qu'il avait en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs, ce qui faisait une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du 4e siècle. Le Père de La Baune, jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *harangues*, dans ses *Panegyrici veteres ad usum Delphini*, 1676, in-4. Son stile se sent un peu de la décadence de la latinité, et il y a plus de lieux communs que de pensées.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin et historien du 4e

siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Valentinien, de Valens et de Gratien, écrivit l'*Histoire des Césars*, dont Suidas nous a conservé quelques fragmens. Nous n'avons de lui que les *Vies des philosophes de son temps*, écrites avec précision, et avec assez de netteté et d'élégance. — A. Junius en a donné une traduction latine avec le texte grec, 1596, in-8. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de legationibus*, Paris, 1648, in-folio, qui font partie de la *Bizantine*. Cette histoire des philosophes est pleine d'injures, indignes de la saine philosophie. Le but de l'auteur paraît être de relever l'idolâtrie et de rabaisser le christianisme. Il exagère les vertus des philosophes païens, et atténue celles des solitaires chrétiens (*voyez* ZÉNON). Il insulte même à leurs martyres; et autant qu'on peut en juger par cet ouvrage, Eunape était un de ces hommes passionnés qui couvrent leurs emportemens du manteau de la sagesse, et qui ont sans cesse le mot de *philosophie* dans la bouche, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont point dans le cœur.

EUNOME, célèbre musicien de Locres en Italie. Comme il disputait le prix de son art à un autre musicien, une cigale vint, suivant la fable, se poser sur son luth, pour suppléer à une corde qui s'était rompue.

EUNOME, *Eunomius*, hérésiarque, natif de Cappadoce, d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'Aétius, parvint à l'évêché de Cysique par la protection d'Eudoxe, patriarche arien de Constantinople. Ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les erreurs qu'il avait sucées auprès d'Aétius. Eunome ayant négligé cet avis, et s'étant fait chef de parti, fut déposé par Eudoxe son ami, et exilé en divers endroits; il mourut dans sa patrie en 393. C'était un arien outré. Il soutenait que Jésus-Christ n'était Dieu que de nom; qu'il ne s'était pas uni substantiellement à l'humanité, mais seulement par sa vertu et par ses opérations. Il rebaptisait ceux qui l'avaient été dans la foi de la Trinité, et croyait que la foi pouvait sauver sans les œuvres. Ses impiétés étaient d'autant plus dangereuses, qu'il réunissait à quelque talent beaucoup d'artifice. Saint Grégoire de Nice et saint Basile signalèrent leur éloquence et leur zèle contre ce sectaire factieux. (Ses partisans s'appelaient Eunomiens : ils furent proscrits par Gratien.)

EUNUS, esclave syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste et l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disait envoyé des dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettait dans sa bouche une noix remplie de soufre en poudre : il y glissait adroitement le feu, et en soufflant il paraissait vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misère, se joignirent à lui, et il se vit à la tête de 50,000 hommes, avec lesquels il défit les préteurs romains. Perpenna, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la faim, et fit mettre en croix tous ceux qui tombèrent entre ses mains.

EUPHÉMIE (Sainte), vierge et martyre de Chalcédoine, au 4e siècle, sous Dioclétien, vers l'an 307 de Jésus-Christ. Ses actes sont sans authenticité; mais l'église grecque l'honore de la même manière que les plus célèbres martyrs, et sa fête se célèbre dans presque tout l'Orient. Il y avait anciennement à Constantinople quatre églises sous son invocation. Celle qui portait son nom à Chalcédoine, était fort célèbre, et ce fut là que se tint le quatrième concile général qui proscrivit les erreurs d'Eutychès, en 451. On transporta depuis ses reliques dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, où elles restèrent jusqu'au temps de l'impie Constantin Copronyme, qui voulut les jeter à la mer. On trouva le moyen de les conserver, comme on l'apprend de Constantin, évêque de Tio dans la Paphlagonie, qui a fait un discours sur ce sujet. Elles sont présentement à Syllébrie, entre Constantinople et Andrinople. On en conserve une portion dans l'église de la maison de Sorbonne de Paris. On voyait à Rome du temps de

saint Grégoire le Grand, une église qui portait le nom de Sainte-Euphémie. Il paraît que c'est la même que celle qui a été réparée par le pape Urbain VIII, et qui subsiste encore aujourd'hui. Une ville de Calabre qui portait son nom, fut engloutie par un tremblement de terre, le 27 mars 1638.

EUPHÉMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science et par ses vertus, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape Félix III, qui en avait été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservait les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphémius s'obstina à y laisser celui d'Acace, dont il ne voulait pas outrager la mémoire. Le pape Gélase, successeur de Félix, refusa aussi de communiquer avec lui. L'empereur Anastase l'envoya en exil en 495. Ce patriarche mourut à Ancyre en 515, victime de son opiniâtreté.

* EUPHRANOR, célèbre sculpteur et peintre de Corinthe, qui avait composé plusieurs volumes *sur la symétrie et sur les couleurs*. Il florissait vers l'an 340 avant J. C. Quintilien le cite comme ayant porté l'art de la peinture au dernier degré de perfection. Pline écrit qu'il avait fait un grand nombre de belles statues de bronze ou de marbre, parmi lesquelles on distinguait un *Pâris* que les Grecs ne se lassaient pas d'admirer; une *Minerve* et une *Latone* qui furent transportées à Rome : on citait aussi un *Vulcain ; Alexandre et Philippe portés sur des quadriges*, etc. Pline le range parmi les artistes athéniens.

EUPHRASIE ou Eupraxie (Sainte), illustre solitaire et religieuse de la Thébaïde, fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, et parente de l'empereur Théodose l'Ancien, naquit vers l'an 380, et mourut à l'âge de 30 ans, dans l'un des monastères de la Thébaïde, où elle avait donné des exemples admirables de vertu.

EUPHRATE, philosophe stoïcien sous l'empereur Adrien, demanda à ce prince la ridicule permission de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un fardeau pour lui. Adrien le lui permit, et le prétendu sage se donna la mort l'an 118 de Jésus-Christ.

EUPHRONE (Saint), évêque de Tours, petit-fils du B. Grégoire, évêque de Langres, ne dut son élévation qu'à ses vertus et à sa capacité. Sacré en 556, il assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta de sages réglemens touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques, et les mariages illégitimes. La ville de Tours ayant été presque toute réduite en cendres par une suite de la guerre civile qui s'était allumée en France, ce saint évêque donna des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut à la subsistance des pauvres, trouva les moyens de procurer des ressources aux habitans de la ville, et s'opposa à l'établissement d'une taxe, à laquelle le comte Gaison voulait assujétir le peuple. En 566, Euphrone assembla dans sa ville épiscopale un concile qui est appelé le second de Tours, et dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Ce prélat jouit de la plus haute considération auprès des rois Clotaire I et Charibert. On rapporte qu'étant en route pour aller à la cour du dernier, il revint sur ses pas, en disant que son voyage serait inutile, parce que le roi était mort : ce qui se trouva vrai. Il fut également estimé de Sigebert, roi d'Austrasie. Ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation de la vraie croix dans le monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. Ce saint évêque mourut le 4 août 573, et eut pour successeur saint Grégoire, son parent, qui est regardé comme le père de l'histoire de France. — Il ne faut pas le confondre avec saint Euphrone, évêque d'Autun, qui eut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, contenant divers réglemens sur les fêtes et le service divin, sur les ecclésiastiques bigames, etc., et souscrivit au concile qui fut assemblé à Arles, en 475, à l'occasion du prêtre Lucide. On ignore en quelle année il mourut. On sait seulement qu'une sainteté éminente, une prudence consommée et un savoir

profond le firent généralement respecter.

EUPOLIS, poète comique de l'ancienne comédie, sur lequel on a débité beaucoup de fables, était d'Athènes, et florissait vers l'an 440 avant J. C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de 17 ans, et fut couronné plusieurs fois. On dit qu'Alcibiade le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui; d'autres prétendent qu'il périt dans un naufrage. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Sententiæ*, imprimé à Bâle en 1560, in-8.

EURIC. *Voyez* EVARIC.

EURIPIDE, poète tragique grec, né à Salamine l'an 480 ou 486 avant J. C, fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, de Socrate pour la morale, et d'Anaxagore pour la physique. Les chagrins que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques, l'ayant dégoûté de la philosophie, il s'adonna à la poésie dramatique. Il s'enfermait dans une caverne pour composer ses *tragédies*, qui firent l'admiration de la Grèce et des pays étrangers. L'armée des Athéniens commandée par Nicias, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats rachetèrent leur vie et leur liberté, en récitant des vers du poète grec. Euripide florissait à Athènes, dans le même temps que Sophocle. L'émulation qui s'éleva entre lui et ce redoutable concurrent, dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comédies. Euripide médisait sans cesse des femmes et dans la conversation et sur le théâtre : il se maria pourtant deux fois, et deux fois il répudia ses épouses. Cette conduite fournissait beaucoup à la plaisanterie du comique grec. Euripide très sensible, et ne pouvant soutenir plus long-temps les railleries des auteurs et du public, quitta Athènes, et se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des gens de lettres, le fit son premier ministre, si l'on en croit Solin. Euripide fit, suivant quelques-uns, une fin tragique. On prétend qu'il se promenait dans un bois, et qu'il rêvait profondément suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les chiens du prince, qui le mirent en pièces. De quelque façon qu'il ait terminé sa carrière, les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant J. C. Euripide était un homme grave et sévère, malgré la poésie. Il travaillait difficilement. Le poète Alcestis, qui avait la facilité des mauvais écrivains, se vantait qu'il avait fait cent vers dans trois jours, tandis qu'Euripide n'en avait fait que trois. « Il » y a encore cette différence entre vos » écrits et les miens, dit le poète au ver- » sificateur, que les vôtres dureront trois » jours, et les miens perceront l'étendue » des siècles. » De 84 tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que 19 : *Hécube*, *les Phéniciennes*, *Médée*, *Alceste*, *Hyppolite*, *Iphigénie en Aulide*, *Andromaque*, *Electre*, *les Suppliantes*, *les Bacchantes*, *Iphigénie en Tauride*, *etc.* « Son stile, dit Quin- » tilien, est plein de belles sentences, » et soit qu'il fasse parler ou répliquer » ses personnages, je le trouve compa- » rable à ce que nous avons de plus disert » au barreau. » Mais à considérer ses pièces, selon les règles du théâtre, il n'y en a presque point qui soient à l'abri des plus justes reproches. Duplicité d'action, nœuds mal tissus, incidens sans liaison ou mal préparés, dénoûmens postiches, expositions froides et puériles; enfin tous les défauts qui supposent l'ignorance de l'art et qui détruisent l'imitation de la nature, se trouvent fréquemment rassemblés dans ses tragédies. Il semble quelquefois avoir jeté des scènes au hasard, et n'avoir eu d'autre dessein que d'assembler des dialogues philosophiques ou politiques. Cependant son *Andromaque* fit une impression si vive sur les Abdérites, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avait jeté dans leur imagination. Les principales éditions d'Euripide sont celle que l'on appele l'édition *Princeps*, publiée par Lascaris vers la fin du 15e siècle et qui ne contient que 4 tragédies : celles d'Alde, 1503, in-8; de Plantin, en 1571, in-16; de Commelin, en 1597, in-8, sont remplies de fautes. Paul Etienne en a donné une passable en

1604, in-4; on peut citer celle de Josué Barnès, en 1694, in-folio; mais Walkenaer et Reiske en ont montré l'insuffisance. Les meilleures sont celle de Musgrave, en 1778, 4 vol. in-4; et celle de Leipsick, 1779-88, 3 tomes in-4, commencée par Morus, et achevée par Beck. *Voyez* le *Théâtre des Grecs* du père Brumoy, qui a traduit les plus beaux morceaux d'Euripide. M. Prévôt de Genève, de l'académie de Berlin, en a donné en 1783, une traduction française estimée, quoiqu'elle ne soit pas toujours exacte, Paris, 4 vol. in-12. Euripide a aussi été traduit en anglais et en allemand. (Deux des pièces d'Euripide, l'*Hyppolite* et l'*Iphigénie* en *Aulide* ont donné naissance à deux chefs-d'œuvre, la *Phèdre* et *l'Iphigénie* de Racine.)

EURYCLES, fourbe de Lacédémone, qui s'étant rendu à Jérusalem, et ayant gagné les bonnes grâces du roi Hérode, et de ses enfans, découvrait aux uns les secrets des autres, pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'Alexandre et d'Aristobule. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

EURYDICE, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, donna quatre enfans à son époux: trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et une fille nommée Euryone. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire et sa main; mais ces dons funestes devaient être le prix de la mort de son mari. Euryone préserva son père de ce malheur en lui découvrant ces détestables complots de sa mère. Amyntas eut la faiblesse de lui pardonner. Après sa mort, Eurydice sacrifia à sa fureur ambitieuse Alexandre, son fils aîné, qui avait succédé à son père. Perdiccas, son autre fils, placé sur le trône après Alexandre, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses exécrables forfaits. Philippe, son 3e fils, père d'Alexandre le Grand, se mit en garde contre ses embûches, et régna paisiblement.

EURYDICE, fille d'Amyntas, fut mariée à son oncle Aridée, fils naturel du roi Philippe. Aridée monta sur le trône de Macédoine après Alexandre le Conquérant; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse, qui gouvernait despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à Cassandre de se joindre à elle contre Polyperchon, qui ramenait Olympias de l'Epire avec son petit-fils Alexandre, et Roxane, mère du jeune roi. Cassandre vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine; mais lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnèrent le parti d'Eurydice, pour se ranger du côté du jeune Alexandre qu'ils regardaient comme leur prince légitime. Olympias fit percer de flèches Aridée, et obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant le choix du poison, du poignard ou du cordeau. Elle s'étrangla, l'an 318 avant J. C.

EUSÈBE (Saint), grec de naissance, succéda au pape saint Marcel, le 20 mai 310; il sut maintenir la pieuse rigueur de la pénitence canonique, surtout par rapport à ceux qui étaient tombés pendant la persécution. Son zèle lui attira plusieurs ennemis, entre autres Héraclius, homme turbulent, qui lui suscita toutes sortes de contradictions, dont Eusèbe triompha par sa patience. Ce saint pape fut exilé en Sicile par le tyran Maxence, et mourut le 26 septembre de l'année de son élévation au pontificat.

EUSÈBE (Pamphile), évêque de Césarée en Palestine, naquit vers la fin de l'empire de Gallien. On ne sait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphile, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom pour éterniser sa mémoire dans son cœur. Eusèbe s'était adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes. On disait de lui « qu'il savait tout » ce qui avait été écrit avant lui. » Il établit une école à Césarée, qui fut une pépinière de savans. Son mérite le fit élever sur le siége de cette ville en 313. L'arianisme infectait alors l'Eglise et l'empire. Eusèbe fut une des colonnes secrètes de cette hérésie. Au concile de Nicée, en

325, il avait été placé à la droite de Constantin. Il y anathématisa les erreurs d'Arius, et proposa une formule de foi orthodoxe ; mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *consubstantiel* que les Pères ajoutèrent à sa formule. Il assista en 331 avec les évêques ariens au concile d'Antioche, où saint Eustathe fut déposé. Les ariens le firent nommer à ce siége ; mais il refusa, soit parce qu'il condamnait ces sortes de changemens, soit qu'il voulût augmenter son crédit par cette preuve de désintéressement, ce qui dans un évêque courtisan n'est point sans vraisemblance. Quatre ans après, il condamna saint Athanase, de concert avec les évêques des conciles de Césarée et de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestait les artifices d'Eusèbe et qu'il redoutait son crédit. Les prélats assemblés à Jérusalem pour la dédicace de l'église du St.-Sépulcre, le députèrent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement inique qu'ils avaient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de J. C. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince, et abusa de sa confiance. Il noircit les innocens et blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérésiarque Arius et l'exil d'Athanase. Il connut le faible de Constantin, et fit quelquefois, de ce fondateur du christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais chrétiens. Il prononça le *panégyrique* de ce prince, à l'occasion de la réjouissance qu'il fit faire au commencement de la 30e année de son empire, qui fut la dernière de sa vie. On croit qu'il survécut peu à ce prince ; il mourut vers 338. Eusèbe laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité qui en a une partie. Les principaux sont 1° l'*Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis l'avénement du Messie, jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits ; il lui a mérité le titre de *Père de l'histoire ecclésiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Elle a été traduite et continuée jusqu'à la mort du grand Théodose, par Rufin d'Aquilée. Eusèbe rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait saint Epiphane et d'autres anciens. Son stile, sans agrémens et sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avait plus de finesse dans le caractère que dans l'esprit. Ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est le coupable silence qu'il garde sur l'arianisme dans son Histoire : nouvelle preuve contre ceux qui forcent le sens de ses mauvaises expressions, pour faire un homme orthodoxe d'un intrigant, reconnu par toute l'antiquité pour arien d'esprit et de faction. De toutes les éditions de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, la plus correcte est celle de Henri de Valois, dans la Collection des Historiens ecclésiastiques grecs, 3 vol. in-fol., à Paris en 1669, puis en 1677, avec une version en latin qui a mérité l'estime du public savant, ensuite augmentée et revue à Cambridge, en 1720, 3 vol. in-folio. Le président Cousin en a donné une excellente traduction en français, 4 vol. in-4, ou 5 tomes en 6 vol. in-12. 2° La *Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panégyrique sous le titre d'histoire. Elle forme la 2e partie du tome 1er de l'Histoire de l'Eglise, de Cousin ; in-12, qui manque quelquefois ; et quand elle y est, il y a 6 vol. 3° Une *Chronique*, qui renfermait les événemens depuis le commencement du monde, jusqu'à la 20e année du règne de Constantin. La traduction qu'en fit saint Jérôme nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'Eusèbe entassait dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. Joseph Scaliger a prétendu nous donner toute la Chronique d'Eusèbe, dont il avait ramassé les fragmens épars dans différens écrivains. On trouve en effet que son édition, imprimée à Amsterdam, chez Janson, in-folio, 1658, est presque toute conforme à la traduction de saint Jérôme. Cette édition a perdu beaucoup de sa valeur par la découverte que l'on a faite récemment d'une traduction complète, en arménien, de la Chronique d'Eusèbe, dont on a donné deux éditions : la première sous ce titre : *Eusebii Pamphili chroni-*

eorum canonum libri duo, Milan, 1818, grand in-4; production importante qui a devancé celle du texte arménien; la deuxième, intitulée *Eusebii Pamphili, Cæsariensis episcopi, chronicon bipartitum, etc.*, Venise, 1818, 2 vol. grand in-4. 4° Les livres *de la Préparation et de la Démonstration évangélique*. C'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse, pour démontrer la vérité de la religion chrétienne et la fausseté du paganisme. De 20 livres dont la *Démonstration évangélique* était composée, il ne nous en reste que 10. Le commencement et la fin du 1er livre et du 10e, manquent dans toutes les éditions; mais Fabricius les publia en 1725 dans sa *Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion*. La meilleure édition de la Préparation et de la Démonstration, est celle de Paris, 1628, en 2 vol. in-folio, avec une version nouvelle des 15 livres de la Préparation, par le jésuite Vigier, et celle de Donat, jointe aux livres de la Démonstration. 5° *Commentaires sur les Psaumes* et *sur Isaie*, publiés par don de Montfaucon, dans les 2 premiers tom. de la collection des Pères grecs, Paris, 1706, in-folio. Il n'y a, du Commentaire sur les psaumes, que ce que le savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire, ce qu'Eusèbe a fait sur les 119 premiers psaumes. On trouvera dans cet ouvrage des preuves de son arianisme. Le Père Montfaucon, contre la coutume des éditeurs presque tous enthousiastes de leur original, a employé plusieurs autorités pour prouver qu'il était arien, et ses autorités sont convaincantes. 6° Des *opuscules* qui portent son nom, et que le Père Sirmond fit imprimer en latin, l'an 1643, Paris, in-8. On peut voir les passages des anciens pour et contre Eusèbe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de son Histoire ecclésiastique. On a aussi d'Eusèbe: *Onomasticon urbium et locorum sacræ Scripturæ*, imprimé avec les notes de Bonfrérius et de Le Clerc à Amsterdam, in-folio. (Voyez l'analyse des ouvrages d'Eusèbe dans la *Bibliothèque* choisie des Pères de l'Eglise par M. l'abbé Guillon).

EUSÈBE (Saint), évêque de Verceil au 4e siècle, mérita ce siége par sa science, des mœurs douces et une piété tendre. Il signala son zèle pour la foi au concile de Milan en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant que de traiter aucune affaire; mais l'empereur Constance se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'Athanase, par menaces ou par surprise. Ceux qui eurent la force de résister, furent bannis; Eusèbe fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son église. Il parcourut la Grèce, l'Illyrie, l'Italie; et partout il opposa une digue aux ravages de l'arianisme. Il finit saintement ses jours en 373. Saint Ambroise (ou l'auteur d'un sermon qui lui est attribué) dit que c'est le premier qui, en Occident, joignit la vie monastique à la vie cléricale, renforçant ainsi les vertus sacerdotales par le mépris des possessions terrestres: *Primus in Occidentis partibus in eadem ecclesia eosdem monachos instituit esse quos clericos, ut esset in ipsis viris et contemptus rerum et accuratio levitarum.* Voyez JONADAB, NORBERT (S.). Jean-André Irici, docteur du collége Ambrosien, fit imprimer à Milan en 1748, en 2 vol. in-4, *le livre des Evangiles*, écrit de la propre main d'Eusèbe, qu'on avait trouvé parmi les manuscrits de l'église de Verceil. Il a enrichi cette édition d'une préface, de notes et d'une concordance avec les autres manuscrits des Evangiles et les versions des saints Pères. On trouve deux de ses *lettres* dans la bibliothèque des Pères. Il avait traduit en latin le *Commentaire sur les psaumes* d'Eusèbe de Césarée; mais cette traduction est perdue.

EUSÈBE (Saint), évêque de Samosate, illustre par sa foi et par son amour pour l'église. Il fut d'abord lié avec les ariens. Le siége d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Mélèce pour le remplir. Ils confièrent à Eusèbe le décret de cette élection; mais saint Mélèce s'étant aussitôt déclaré pour la foi catholique, les ariens, appuyés par l'empereur Valens, résolurent

de le déposer. Eusèbe, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui avait confié. On fit courir après lui, et l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendait l'acte d'élection; mais Eusèbe présentant ses deux mains, dit avec fermeté : « qu'il se les » laisserait couper, plutôt que de se des» saisir de cet acte, à moins que ce ne » fût en présence de tous ceux qui le lui » avaient mis en dépôt. » Ce digne évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche en 353, et se trouva à Césarée en Cappadoce l'an 371, pour élire saint Basile, évêque de cette ville, à la prière de saint Grégoire de Nazianze le Père. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux ariens, lui attira une foule de traverses. Valens l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisait en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les faibles, et animant les forts. Après la mort de son persécuteur, Eusèbe se trouva au concile d'Antioche en 378, et y parla en digne défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre Maris en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le digne prélat, avant d'expirer, fit promettre à ceux qui étaient présens, de ne point poursuivre cette femme en justice. On la poursuivit néanmoins; mais les catholiques, pour remplir la dernière volonté de ce saint évêque, demandèrent et obtinrent sa grâce.

EUSÈBE, évêque de Béryte, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'Arius, dont il avait embrassé les erreurs. Il les abjura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer quelque temps après un concile en Bithynie, où Arius fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitait dans l'église, forcèrent Constantin à l'envoyer en exil. Il en fut rappelé, et peignit Arius auprès de l'empereur comme le plus orthodoxe des hommes, et Athanase comme le plus remuant. Il l'accusa d'avoir mis un tribut sur les Egyptiens, d'avoir favorisé la rébellion d'un certain Philumène; et pour accabler plus sûrement le saint prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, et fit recevoir Arius. Il se fit élire par force évêque de Constantinople, l'an 338, après l'injuste déposition de Paul, dont il ambitionnait la place. Eusèbe de Césarée répandait sourdement l'arianisme; Eusèbe de Nicomédie en tirait vanité. Il fut chef de parti, et voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés *eusébiens*. Quelques mois avant sa mort, en 341, il fit admettre dans un concile d'Antioche les impiétés ariennes comme des points de foi. Eusèbe de Césarée a voulu le faire passer pour un saint : il loue jusqu'à ses défauts, mais ce sont les éloges d'un homme de parti, qui veut canoniser son chef.

EUSÈBE-EMISSENE, ainsi nommé, parce qu'il était évêque d'Emèse, fut disciple d'Eusèbe de Césarée, et mourut vers 359. Il était natif d'Edesse en Mésopotamie. Saint Jérôme lui attribue plusieurs ouvrages contre les juifs, les gentils, les novatiens, et des *homélies sur les Evangiles;* mais il ne nous en reste rien. On convient aujourd'hui que la plupart des homélies, publiées sous son nom, ont été composées par des évêques gaulois dans les premiers temps de l'église gallicane. On en attribue plusieurs à saint Patient, évêque de Lyon. Eusèbe était du parti d'Arius.

EUSÈBE, avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius, et fit une protestation au nom des catholiques, en 429. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zèle contre les erreurs d'Eutychès. Cet hérétique était son ami; il tâcha de le ramener par la douceur; mais le trouvant plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de Constantinople de l'an 448. Ces sectaires s'en vengèrent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut si bien nommée *le Brigandage d'Ephèse*. Eusèbe se trouva encore au concile général de Chalcédoine en 451, où il poursuivit la condamnation de ce qui avait été fait à Ephèse; il y re-

çut une pleine justification, et mourut peu de temps après.

EUSÈBE de Strigonie, riche seigneur hongrois, qui après avoir distribué ses biens aux pauvres, se retira dans les forêts. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fonda le monastère de Pisilie sous le titre de St.-Paul, premier ermite, mais sous la règle des chanoines réguliers de St.-Augustin. Les ermites de St.-Paul, qui ont subsisté en Hongrie jusqu'au règne de Joseph II, lui devaient leur fondation. Eusèbe mourut dans le monastère de Pisilie le 20 janvier 1270. Sa piété et ses autres vertus lui ont acquis le titre de *bienheureux*.

EUSEBIA (Aurelia), femme de l'empereur Constance dans le 4e siècle, était née à Thessalonique d'un homme consulaire. Elle avait de la beauté, des grâces, des vertus, de l'esprit et du goût pour les arts. Ces qualités furent ternies par son attachement à l'arianisme. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfans, la porta à faire donner une potion à Hélène, sœur de Constance et femme de Julien, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage-femme de cette princesse, et que, dès qu'elle fut accouchée, cette malheureuse fit périr le fruit. Eusebia mourut vers 361. Ce fut elle qui engagea Constance à donner à Julien le titre de César. Ce prince fit son panégyrique, et nous l'avons parmi ses ouvrages.

* EUSTACE (John-Chetwode), prêtre catholique romain, issu d'une ancienne famille du comté de Lancastre, présida à l'éducation de plusieurs jeunes anglais qu'il accompagna dans leurs voyages : il parcourut avec eux l'Italie, la Suisse et la France. Il a publié quelques ouvrages parmi lesquels on remarque : *Voyage classique en Italie*, 1813, 2 vol. in-4, plusieurs fois réimprimé.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE. *Voyez* SAINT-PIERRE.

EUSTACHE (Saint), martyr, qu'on croit avoir souffert la mort avec sa femme et ses enfans, sous l'empire de Trajan. Les actes de son martyr, tels que nous les avons, sont supposés ou considérablement altérés. Le Père Kircher a fait de vains efforts pour en établir l'authenticité; ce qui ne prouve rien du tout, contre le culte qu'on lui rend. *Voyez* CATHERINE (sainte), vierge d'Alexandrie; ROCH (saint), etc.

EUSTACHE (Barthélemi), professeur d'anatomie et de médecine à Rome, vers l'an 1550, laissa des *planches anatomiques*, publiées à Rome en 1728, in-fol. Elles sont très propres à faire connaître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de Manget. Albin les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol. avec des explications latines. Nous avons encore d'Eustache : 1° *Opuscula*, Delft, 1726, in-8. 2° *Erotiani collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem*, Venise, 1566, in-4.

EUSTATHE (Saint), né à Side en Pamphylie, d'abord évêque de Bérée, ensuite d'Antioche en 323. Il se distingua au concile de Nicée par son zèle et par son éloquence. Les ariens, excités par Eusèbe de Nicomédie, prélat intrigant et vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment au saint homme qu'elle avait eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation, il fut déposé et exilé par Constance, et selon quelques-uns par Constantin. Il mourut dans son exil à Philippes en Macédoine, vers 337, et fut enterré à Trajanopolis. Eustathe fut un des premiers qui combattirent l'arianisme; il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, et c'est une véritable perte, s'il est vrai que le stile en fut aussi pur, les pensées aussi nobles, les expressions aussi élégantes que Sozomène le dit. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4, par le savant Allatius, avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six jours*, ou *Hexameron*, qu'il donne aussi à Eustathe. Ce dernier écrit qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

EUSTATHE, évêque de Sébaste, joua

un rôle singulier dans l'église au 4e siècle. C'était un fourbe qui savait prendre toutes sortes de formes selon ses intérêts. Tantôt arien pur, tantôt semi-arien ; orthodoxe un jour, le lendemain macédonien, il faisait toutes les professions de foi que les circonstances exigeaient. Au concile d'Ancyre, il condamne la doctrine d'Aétius son disciple, il est déposé au concile de Mélitine, se trouve avec les semi-ariens à Séleucie. Député par ceux-ci en Occident l'an 365, il en imposa au pape Libère qui l'admit à sa communion : il trompa de même les Pères du concile de Thyane qui le rétablirent sur son siége ; mais il n'y fut pas plutôt remonté, qu'il tâcha de communiquer avec les ariens qui ne voulurent point le recevoir ; il finit par se rendre avec Eunomius, chef des ennemis de la divinité du Saint-Esprit, et mourut vers l'an 370. Quelques auteurs ont cru qu'il était cet EUSTATHE qui condamnait le mariage et la possession des biens temporels, et dont les erreurs furent proscrites au concile de Gangre ; mais Baronius et presque tous les critiques modernes sont d'un avis contraire, et croient avec plus de vraisemblance, que cet hérésiarque était un moine d'Arménie.

EUSTATHE, évêque de Thessalonique dans le 12e siècle, était un habile grammairien. Il laissa des *Commentaires sur Homère* et *sur Denys le Géographe*. Son travail sur le poète grec est fort étendu et très estimable ; il a saisi la force et l'énergie de son original, et la fait sentir à ses lecteurs. Outre les *notes*, on trouve dans son ouvrage des *dissertations* historiques et philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismène et Isménie*, Paris, 1618, in-8, traduit en français, Paris, 1743, in-8, fig. Colletet en avait donné une en 1635, in-8. La meilleure édition des commentaires d'Eustathe sur Homère, est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559 et 1560, 2 vol. in fol., est moins estimée. Il en a paru à Florence (en 1730, 32 et 35) 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes et les traductions d'Alex. Politi et d'Ant. Marie Salvini, qui n'est pas achevée. A l'égard des commentaires sur Denys, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par Robert Etienne avec le seul texte.

EUSTOCHIUM ou EUSTOCHIE (Sainte), de la famille des Scipion et des Emile, illustre par sa piété et par la connaissance des langues, fut disciple de saint Jérôme. Elle suivit son maître en Orient, et se renferma ensuite avec Ste.-Paule, sa mère, dans un monastère de Bethléem, dont elle fut supérieure. Elle savait l'hébreu, le grec, et employait la plus grande partie de son temps à méditer les saintes Ecritures. Elle mourut en 419. Vainement les novateurs ont voulu se servir de son exemple, pour mettre la Bible entre les mains de tout le monde pour en faire la lecture habituelle des femmes et des idiots. « Il est vrai, dit Fénélon dans son » excellent discours *sur la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire*, que » les livres de l'Ecriture sont les mêmes ; » mais tout le reste n'est plus au même » état ; les hommes qui portent le nom » de chrétiens, n'ont plus la même simplicité, la même docilité, la même préparation d'esprit et de cœur. Il faut regarder la plupart de nos fidèles comme » des gens qui ne sont chrétiens que par » leur baptême, reçu dans leur enfance, » sans connaissance ni engagement volontaire ; ils n'osent en rétracter les » promesses, de peur que leur impiété » ne leur attire l'horreur du public. Ils » sont même trop inappliqués et trop indifférens sur la religion, pour vouloir » se donner la peine de la contredire. Ils » seraient néanmoins fort aises de trouver sans peine, sous leur main, dans » les livres qu'on nomme divins, de quoi » secouer le joug et flatter leurs passions ; » à peine peut-on regarder de tels » hommes comme des catéchumènes. Les » catéchumènes qui se préparaient autrefois au martyre en même temps qu'au » baptême, étaient infiniment supérieurs » à ces chrétiens qui n'en portent le nom » que pour le profaner.... En notre temps

» chacun est son casuiste, chacun est » son docteur, chacun décide, chacun » prend parti pour les novateurs, sous » de beaux prétextes, contre l'autorité de » l'Eglise; on chicane sur les paroles, » sans lesquelles les sens ne sont plus que » de vains fantômes : les critiques sont » au comble de la témérité; ils dessèchent » le cœur; ils élèvent les esprits au-des- » sus de leur portée; ils apprennent à » mépriser la piété simple et intérieure. » Ils ne tendent qu'à faire des philoso- » phes sur le christianisme et non pas » des chrétiens. Leur piété est plutôt une » étude sèche et présomptueuse, qu'une » vie de recueillement et d'humilité. Je » croirais que ces hommes renverseraient » bientôt l'Eglise, si les promesses ne me » rassuraient pas. Les voilà arrivés ces » temps où les hommes ne pourront plus » *souffrir la saine doctrine*, et où ils au- » ront une *démangeaison d'oreilles* pour » écouter les novateurs. J'en conclus » qu'il serait très dangereux dans de telles » circonstances, de livrer le texte sacré » indifféremment à la téméraire critique » de tous les peuples. Il faut songer à ré- » tablir l'autorité douce et paternelle : » il faut instruire les chrétiens sur l'E- » criture, avant que de la leur faire lire : » il faut les y préparer peu à peu, en » sorte que quand ils la liront, ils soient » déjà accoutumés à l'entendre, et soient » remplis de son esprit avant que d'en » voir la lettre : il ne faut en permettre » la lecture qu'aux âmes simples, doci- » les, humbles, qui y chercheront non » à disputer, non à décider ou à critiquer, » mais à se nourrir en silence. Enfin, il » ne faut donner l'Ecriture qu'à ceux qui » ne la recevant que des mains de l'E- » glise, ne veulent y chercher que les sens » de l'Eglise même. » *Voyez* ALGASIE, ARUNDEL (Thomas), HARNEY, PRODICUS.

EUSTRATE, archevêque de Nicée au 12e siècle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du St.-Esprit, dans un *traité* qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Léon Allatius fait mention de cinq autres *traités* du même auteur; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui, que quelques *commentaires* sur Aristote, *In Analytica, græce*, Venise, 1534, in-fol. *In Ethica, græce*, Venise, 1536, in-fol. et *latine*, Paris, 1543, in-fol.

EUTHYCRATES, sculpteur de Sicyone, fils et disciple de Lysippe, vivait 300 ans avant J. C.; Il s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'*Hercule* et d'*Alexandre* lui acquirent une grande réputation, aussi bien que sa *Médée*, qui était traînée dans un char à quatre chevaux. (Il eut pour élèves son fils qui fut ensuite un peintre distingué, et Amocrate qui le surpassa dans la sculpture.)

* EUTHYME (Saint), dit le Grand, archimandrite naquit à Métilène dans la petite Arménie en 377, fut d'abord supérieur-général de tous les monastères de sa province, devint abbé d'une multitude de solitaires en Palestine, et ne se borna pas aux exercices de la vie monastique : il prêcha avec succès l'Evangile aux Sarrasins, combattit les nestoriens et les eutychiens, fit abjurer leurs erreurs à beaucoup de manichéens, ramena l'impératrice Eudoxie à la foi orthodoxe, et devint l'oracle de l'église d'Orient. Il mourut le 20 janvier 473, dans sa 96e année. Son culte d'abord établi dans la Palestine passa dans les autres églises d'Orient.

EUTHYMIUS, ou EUTHYME, surnommé *le Syncelle*, patriarche de Constantinople, natif d'Isaurie, fut mis l'an 906 à la place de Nicolas le Mystique, que l'empereur Léon VI avait chassé de son siége. Il avait été moine. Ses vertus et son mérite lui acquirent l'estime de ce prince, qui le choisit pour son confesseur; mais Alexandre II, successeur de Léon, bannit Euthymius, et rétablit Nicolas. Il mourut en exil l'an 920.

EUTHYMIUS ZIGABENUS, moine basilien du 12e siècle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage, intitulé *Panoplie*, est une exposition et une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone en 1586, et depuis il a été inséré

dans la grande Bibliothèque des Pères. On a encore de ce savant moine des *Commentaires sur les Psaumes*, *sur les Cantiques*, *sur les Evangiles*, littéraux, moraux et allégoriques; mais ses allégories sont moins déraisonnables que celles des commentateurs de son temps.

EUTICHE, *Eutichius*, de la ville de Fostat en Egypte, joignit aux études ecclésiastiques celle de la médecine, fut fait patriarche d'Alexandrie le 8 février 933, et mourut le 12 mai 940. Il a laissé des *annales* en arabe, depuis le commencement du monde jusqu'en 940, peu exactes pour l'histoire et la chronologie, ainsi que la plupart des autres histoires arabes. Pocok les publia à Oxford en 1659, avec une version latine, en 2 vol. in-4, et des notes. Selden prétend prouver par ces Annales, que dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avait point de différence véritable entre les prêtres et les évêques; mais le savant Assémani lui a démontré le contraire. On a encore en manuscrit de ce patriarche 1° *Histoire des usurpations des Sarrasins en Sicile*. 2° *Dispute entre les hétérodoxes et les catholiques contre les jacobites*. 3° Trois *discours sur le jeûne et la pâque*, *sur la fête des chrétiens* et *sur les patriarches*, *etc*. 4° Quelques *ouvrages de médecine*.

EUTOCIUS d'Ascalon, commentateur d'*Apollonius* et d'*Archimède*, sous l'empire de Justinien, est un des mathématiciens les plus intelligens qui aient fleuri dans la décadence des sciences, chez les Grecs. Ses deux commentaires sont très bons, et on leur doit bien des traits sur l'histoire des mathématiques. Le premier se trouve dans l'édition d'*Apollonius* par Halley; le second a été publié à Bâle, grec et latin, en 1544, in-fol.

EUTROPE (Flavius Eutropius), historien latin. On ignore d'où il était, et qui il était. On conjecture qu'il avait vu le jour dans l'Aquitaine, et l'on sait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perses; mais le rang qu'il obtint dans les armées nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de son ouvrage le titre de *clarissime*, qui ne se donnait qu'aux sénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'histoire romaine*, *Breviarum rerum romanarum*, en dix livres, depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'empire de Valens, auquel il le dédia. Eutrope avait composé divers écrits sur la médecine sans être médecin. Son Histoire est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet abrégé, quoique court, est assez bien fait; les événemens principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. Cette histoire a été traduite en français par Faret, 1621, in-18; par de Préfontaine, 1710, petit in-12; par l'abbé Lezeau avec des notes, en 1717, in-12. Cette dernière traduction a été retouchée par de Vailly et réimprimée en 1804, in-12, avec le texte; mais on a supprimé la plupart des notes. L'abbé Paul en a publié une nouvelle traduction plus exacte en 1809. La première édition de cet auteur est de Rome, 1471, in-folio; celle *ad usum delphini*, in-4, est de 1683. Il est imprimé avec une version grecque à Oxford, 1703, in-8; à Leyde, 1729, in-12, et en 1762, in-8. M. de Line en a donné une édition latine en 1746, à Paris chez Merigot, et ensuite chez Barbou, avec un nouveau frontispice sous la date de 1754, avec les observations de Tunuegny. Le Fèvre. M. Capperonnier en a publié en 1793 une nouvelle édition, in-12, en y joignant *Aurelius Victor* et *Sextus Rufus*. *Voyez* PAUL, diacre d'Aquilée.

EUTROPE, fameux eunuque, sous l'empire d'Arcadius, et son plus cher favori, parvint aux premières charges, et fut même élevé au consulat. Cette dignité, autrefois si éminente, avait à la vérité été donnée à un cheval sous Caligula; mais elle n'avait pas encore été avilie au point d'être occupée par un eunuque tel qu'Eutrope. Son insolence, sa cruauté et sa lubricité, soulevèrent tout le monde contre lui. Gaïnas, goth, général romain, fit révolter les troupes, et ne promit de les apaiser qu'à condition qu'on lui livrerait la tête d'Eutrope. Arcadius, pressé d'un côté par la crainte, de l'autre

par les prières de sa femme Eudoxie, que l'eunuque avait menacée de faire répudier, le dépouilla de toutes ses dignités et le chassa du palais. Eutrope, livré à la vengeance du public, se sauva dans une église. On voulut l'en arracher; mais saint Jean-Chrysostôme apaisa la populace par un sermon, qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours il en sortit; on lui fit son procès, et il perdit la tête sur un échafaud en 399.

EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira dès sa première jeunesse dans un monastère près de Constantinople. Ses vertus et ses lumières charmèrent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère. Il ne sortit de sa solitude que pour aller combattre les erreurs de Nestorius; mais il tomba lui-même dans une hérésie contraire, et non moins funeste. Il soutenait que la divinité de Jésus-Christ et son humanité n'étaient qu'une nature, depuis l'Incarnation; qu'après l'union du Verbe avec l'humanité, il n'était resté en J. C. que sa nature divine, sous l'apparence du corps humain. Eusèbe, évêque de Dorylée, son ami et son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448 par Flavien, évêque de cette ville. L'hérésiarque ayant persisté dans ses sentimens, y fut condamné, déposé du sacerdoce et du gouvernement de son monastère, et excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avait fait des partisans; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, était son ami. Il obtint de ce prince, qu'on assemblerait un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople, et que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en aurait la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *brigandage d'Ephèse*. Eutychès y fut absous sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclarait en général qu'il anathématisait toutes les hérésies. Flavien et Eusèbe ses adversaires furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler en 451 le concile de Chalcédoine, le 4e général. L'*eutychianisme* y fut proscrit, Dioscore déposé, et la paix rendue à l'Eglise. Mais la secte ne laissa pas de subsister et d'intriguer par différentes chicanes; elle se divisa en différentes branches, dont une des principales était celle des acéphales, ainsi nommés, parce qu'ils étaient d'abord sans chef, également séparés de l'église catholique, et de Pierre Mong, faux-patriarche d'Alexandrie, le boutefeu de l'eutychianisme. Marcien connaissant l'esprit querelleur et pointilleux des Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de disputer publiquement sur la religion. Ses édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des eutychiens. Il en fut de leurs erreurs comme de celles des nestoriens. Le mal se perpétua de génération en génération; et cette secte, connue aujourd'hui sous le nom de *jacobites*, domine encore en Ethiopie, et est répandue en Egypte et en Syrie. Les philosophes modernes, toujours lestes en raisonnemens lorsqu'il s'agit de religion, ont prétendu que l'eutychianisme n'était qu'une affaire de mots; il est aisé de voir qu'en niant deux natures en Jésus-Christ, cette secte anéantissait le mystère de l'Incarnation. « Tout ce mystère, dit un théologien, est » fixé avec une précision si exacte, qu'on » ne peut rien dire de plus ou de moins, » sans qu'on aperçoive l'écart; ce qu'on » remarque surtout dans la doctrine lu» mineuse que la théologie appelle *com» munication d'idiômes*. Si l'hérétique » veut se déguiser, s'il cherche à s'enve» lopper, je le poursuis dans tous ses faux» fuyans: je le serre de près et je ne » quitte pas prise qu'il ne se soit expli» qué nettement pour ou contre la vérité » révélée. » *Voyez* ARIUS, CRELLIUS, NESTORIUS, SOCIN (Lélie et Fauste).

EUTYCHIEN, pape et martyr, succéda à Félix, en janvier 275. Il ordonna que l'on ensevelirait les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé le 8 décembre 283.

EUTYCHIUS. *Voyez* EUTYCHES.

EUTYQUE, *Eutychius*, patriarche de Constantinople, présida au concile écuménique de cette ville en 553. Il avait été d'abord moine d'Amasée dans le Pont; il fut élevé sur le siége de Constantinople par Justinien, à qui il avait plu. Cet empereur étant tombé dans l'erreur des incorruptibles (qui soutenaient que le corps de Jésus-Christ, n'avait été susceptible d'aucune altération, et n'avait jamais enduré la faim, la soif, ni aucun autre besoin naturel), consacra cette rêverie dans un édit. Eutyque refusa de le signer, et fut disgracié et exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de Justinien, il fut rétabli sur son siége. Ce fut alors qu'il composa un *Traité de la Résurrection*, dans lequel il soutenait que le corps des ressuscités serait si délié, qu'il ne pourrait plus être palpable. La fureur des Grecs dans ce siècle et dans les suivans, fut de disputer sans relâche sur des questions que l'ignorance humaine ne pouvait résoudre, et sur lesquelles la Divinité n'a rien révélé. Saint Grégoire, député du pape Pélage II, détrompa Eutyque de son erreur. Ce patriarche mourut peu de temps après en 582, à l'âge de 70 ans, après avoir fait sa profession de foi en présence de l'empereur, et dit en prenant sa peau avec sa main : « *Je confesse que nous ressusci-* » *terons tous en cette même chair.* »

EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même temps qu'Arius par saint Alexandre, évêque de cette ville, et condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté en 335 à l'empereur Constantin une confession de foi, orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche, l'an 361 ; ce qui fut cause que les catholiques commencèrent à tenir leurs assemblées à part; c'est lui qui baptisa l'empereur Constance. Il mourut en 376.

EVAGORAS I, roi de Chypre, reprit la ville de Salamine qui avait été enlevée à son père, et se prépara à se défendre contre Artaxercès, roi de Perse, qui lui avait déclaré la guerre. Il arma sur terre et sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens et les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportaient des vivres à l'ennemi, et fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea. Gaos, général persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'île, et assiégea Salamine par mer et par terre. Evagoras n'obtint la paix qu'à condition qu'il se contenterait de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'île appartiendraient au roi de Perse, qu'il lui payerait un tribut, et qu'il ne traiterait avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Evagoras fut assassiné peu de temps après, l'an 375 avant J. C., par un eunuque. « C'était, dit un » historien, un prince sage, modéré, » sobre, courageux. Il avait une gran- » deur d'âme digne du trône. Mais ce » qu'il y avait de plus royal en lui, et » qui lui attirait pleinement la confiance » de ses sujets, de ses voisins, et même » de ses ennemis, était sa sincérité et la » haine qu'il témoignait pour tout dégui- » sement et mensonge. » On lui reproche néanmoins d'avoir employé, contre la foi des sermens, la force et la politique, pour rentrer dans tous les états que son père avait possédés, et dont une partie appartenait aux Perses par droit de conquête.

EVAGORAS II, petit-fils du précédent, et fils de Nicoclès, fut dépouillé du royaume de Salamine par son oncle paternel Protagoras. Il eut recours au roi Artaxercès Ochus, qui lui donna une souveraineté en Asie, plus étendue que celle qu'il avait perdue. Ce prince, ayant été accusé auprès de son bienfaiteur, fut obligé de s'enfuir dans l'île de Chypre, où il fut mis à mort.

EVAGRE (S.), patriarche de Constantinople, élu en 370 par les orthodoxes, après la mort de l'arien Eudoxe, fut chassé de son siége et exilé par l'empereur Valens. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les catholiques. S. Grégoire de Nazianze l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

EVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de Paulin, en 389. Flavien avait succédé dès 381 à Mélèce; de façon

qu'Evagre ne fut reconnu évêque, que par ceux qui étaient restés du parti de Paulin. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Antioche. Le pape Sirice fit confirmer l'élection d'Evagre dans le concile de Capoue en 390. Ce patriarche mourut deux ans après. Saint Jérôme, son ami, assure que c'était un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de successeur, et ceux de son parti se réunirent, après quelques difficultés, à ceux du parti de Flavien.

EVAGRE du Pont, dans l'Asie-Mineure, vivait vers la fin du 4e siècle. On lui attribue le deuxième livre de la Vie des Pères, et plusieurs autres ouvrages infectés des erreurs d'Origène, qui furent traduits en latin par Rufin.

EVAGRE, né à Ephiphanie en Syrie vers l'an 536, fut appelé le *scolastique :* c'était le nom qu'on donnait alors aux avocats plaidans. Evagre exerça cette profession. Après avoir brillé quelque temps dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur et garde des dépêches du préfet. L'église lui doit une *Histoire ecclésiastique* en 16 livres, qui commence où Socrate et Théodoret finissent la leur, c'est à-dire vers l'an 431 ; Evagre a poussé la sienne jusqu'en 594. Elle est fort étendue, et appuyée ordinairement sur les actes originaux et les historiens du temps. Son stile, un peu diffus, n'est pas pourtant désagréable : il a assez d'élégance et de politesse. Evagre paraît plus versé dans l'histoire profane, que dans l'ecclésiastique. On croit s'apercevoir en lisant son histoire, qu'il donnait dans les erreurs d'Eutychès. Robert Etienne avait donné l'original grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi. Son édition a été éclipsée par celle du savant Henri Valois, qui avait eu sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci est enrichie d'une nouvelle version et de savantes notes, Paris, 1673, in-fol. Elle a été réimprimée à Cambridge en 1720.

* EVANGELI (Antoine), poète et littérateur italien, né à Cividale, dans le Frioul, en 1742, entra chez les religieux somasques à Venise, où il avait fait ses premières études, et où il fut employé à l'enseignement. Il occupa la chaire de belles-lettres à Padoue pendant plus de 30 ans, et se retira à Venise dans la maison professe de son ordre, où il mourut le 28 janvier 1805. On a de lui : 1° *Amor musico, poemetto in ottava rima*, Padoue, 1776. 2° *Poesieliriche della Bibbia esposte in versi italiani*, Padoue, 1793. On y admire la vigueur et la fidélité avec laquelle il a rendu les beautés de l'Ecriture. 3° *Scelta d'orazioni italiane de migliori scrittori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8. Ce choix, fait avec beaucoup de soin, est bon pour former le goût de la jeunesse. On lui doit encore la publication des leçons latines de l'*Ethica* de Stellini, dont il mit en ordre les manuscrits, et des *opere varie*, du même Stellini, qu'il a enrichis de *notes* savantes. Stellini avait été son guide dans ses études littéraires.

EVANS (Corneille), imposteur, natif de Marseille, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre. Il était fils d'un anglais de la principauté de Galles, et d'une provençale. Sur quelque air de ressemblance qu'il avait avec le fils aîné de Charles I, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'était sauvé de France, parce que la reine sa mère avait eu dessein de l'empoisonner. Il arriva le 13 mai 1648 dans une hôtellerie de Sandwick, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi et nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishington, que la reine et le véritable prince de Galles avaient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, et ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage ; comme les royalistes allaient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, et il fut conduit à Cantorbéri, et enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, et ne parut plus. On ne sait pas ce qu'il devint.

* EVANSON (Edouard), théologien anglais, né à Warington en 1731, obtint

plusieurs bénéfices, entre autres la cure de Tewkesbury, qu'il fut obligé de résigner en 1778, pour avoir prêché un sermon en faveur d'une réforme à faire dans la doctrine de l'église anglicane, relativement à la Trinité et à l'Incarnation. Il publia à ce sujet un ouvrage en 1772. On encore de lui 1° une *Lettre sur les prophéties du nouveau Testament*, 1777, in-8. 2° *Argumens pour et contre l'observation sabbatique du dimanche par la cessation de tout travail*, 1792, in-8. 3° *Dissonance des quatre évangiles*. Il exclut du canon de l'Ecriture les évangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Jean, et n'admet comme authentique que celui de saint Luc, du moins dans sa plus grande partie. Ce théologien était du nombre des *enquirers*, et secondait Priestley dans ses recherches sur ce que ces demi-incrédules appelaient les *corruptions du christianisme*. Evanson est mort à Colford, au comté de Glocester, le 25 septembre 1805.

EVARIC ou Euric, 7e roi des Goths en Espagne, fils de Théodoric I, et frère de Théodoric II, auquel il succéda en 466, ravagea la Lusitanie, la haute Espagne et la Navarre, prit Arles et Marseille; mit le siége devant Clermont; défit l'empereur Anthémius, secouru des Bretons; pilla l'Auvergne, le Berry, la Touraine et la Provence; et mourut à Arles en 485. (Il fit un recueil des anciennes lois et en ajouta de nouvelles: on lui reproche la mort de son frère Théodoric et la persécution contre les catholiques; il était attaché à l'arianisme.)

EVARISTE, pape et successeur de saint Clément l'an 100 de J. C., marcha sur les traces de son prédécesseur, et mourut saintement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'Eglise fut attaquée au dehors par la persécution de Trajan, et déchirée au dedans par divers hérétiques. Quelques auteurs ecclésiastiques attribuent à ce pape l'établissement des paroisses de Rome. Saint Alexandre lui succéda.

EVE, la première des femmes, fut ainsi nommée par Adam, son mari, le premier des hommes. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'Adam, et la plaça dans le jardin des délices, d'où elle fut chassée pour avoir désobéi à Dieu qui avait mis sa fidélité et son obéissance à l'épreuve (*voyez* Adam). Il faut que l'histoire d'Eve séduite par le démon, revêtu de la figure du serpent, soit d'une connaissance et d'une croyance bien anciennes parmi les nations païennes, puisque la fable d'Ophionée (*voyez* ce mot) est indubitablement greffée sur cet événement et sur la chute des anges qu'il suppose.... Les rabbins ont conté mille fables sur la mère du genre humain; quelques commentateurs imbéciles ou fanatiques les ont répétées; elles ne méritent que le mépris. La manière dont la formation d'Eve est racontée dans l'Histoire sainte, a donné lieu à quelques railleries froides, et à des imaginations bizarres qui ne valent pas la peine d'être réfutées; mais c'est une grande leçon donnée au genre humain. Dieu a voulu par là faire connaître à la femme la supériorité de l'homme de qui elle a été formée; à l'homme, combien sa compagne doit lui être chère, puisqu'elle est une partie de sa propre substance; et à tous les deux, qu'ils doivent conserver entre eux l'union la plus étroite, de laquelle dépend leur bonheur et celui de leurs enfans. « Toutes » les épigrammes de nos beaux esprits, » dit un vrai philosophe, sur la création » et sur l'état de nos premiers parens, » sont un jeu bien puéril. Deux créatures » innocentes placées par la main de Dieu, » sur un sol riant et de facile culture : » voilà l'homme dans son origine. Dé» généré depuis, il a appelé les arts à » son secours; mais ces légers adoucis» semens ne compensent pas les dons de » la nature et de la grâce, versés sur lui » avec profusion. Que ces hommes qui ne » veulent pas croire nos Ecritures, nous » disent d'où vient l'homme ici-bas? » De quelque manière qu'ils arrangent » cette création, elle sera toujours aussi » étonnante que le récit de Moyse. » (*Voy.* Moyse).

EVEILLON (Jacques), savant et pieux chanoine et grand-vicaire d'Angers, sa patrie, sous quatre évêque différens, né

en 1582, mourut en 1651, amèrement pleuré des pauvres dont il était le père. Il légua sa bibliothèque aux jésuites de La Flèche : c'était toute sa richesse. Comme on lui reprochait un jour qu'il n'avait point de tapisseries : « Quand, en hiver, » j'entre dans ma maison, répondit-il, » les murs ne me disent pas qu'ils ont » froid ; mais les pauvres qui se trou- » vent à ma porte, tout tremblans, me » disent qu'ils ont besoin de vêtemens. » Malgré la multitude des affaires, et une rigoureuse exactitude au chœur, il donnait beaucoup de momens à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont : 1° *De Processionibus ecclesiasticis*, in-8, Paris, 1645. L'auteur remonte, dans ce savant traité, à l'origine des processions ; il en examine ensuite le but, l'ordre et les cérémonies. 2° *De recta psallendi ratione*, in-4, La Flèche, 1646. Ce devrait être le manuel des chanoines. 3° *Traité des excommunications et des monitoires*, in-4, Angers, 1751, et réimprimé à Paris en 1672, dans le même format. Le docte écrivain y réfute l'opinion assez communément établie, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'agrave. Son sujet y est traité à fond ; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit et l'usage de l'Eglise des premiers siècles. Il avait été fort jeune professeur de rhétorique à Nantes, curé à Soulerre pendant 13 ans, puis curé de St.-Michel à Angers, chanoine en 1620.

EVELIN ou Evelyn (Jean), né à Wolton dans le comté de Surrey, l'an 1620, partagea son temps entre les voyages et l'étude. Il obtint pour l'université d'Oxford les marbres d'Arundel ; et ensuite pour la société royale, la bibliothèque même de ce seigneur. Evelin avait plus d'une connaissance : la peinture, la gravure, les antiquités, le commerce, etc., lui étaient familiers. Les livres que nous avons de lui en sont une preuve : 1° *Sculptura*, 1662, in-8. Cet ouvrage concernant la gravure en cuivre contient les procédés et l'historique de cet art ; il mériterait d'être traduit. 2° *Sylva*, 1679, in-fol. Il y traite de la culture des arbres. 3° *L'origine et les progrès de la navigation et du commerce*, en anglais, in-8, 1674. 4° *Numismata*, in-folio, 1667. C'est un discours sur les médailles des anciens et des modernes. Sa nation lui doit la *traduction* de quelques bons ouvrages français, tels que *Le parfait Jardinier* de La Quintinie, et des *Traités de l'architecture* de Cambray. Il mourut le 24 mars 1705.

EVENSSON (David), savant théologien suédois, né l'an 1699, fut pasteur à Kiobing dans la Westmanie, et chapelain du roi de Suède. Il mourut en 1750, laissant plusieurs dissertations estimées par ceux de sa communion, entre autres : 1° *De portione pauperibus relinquendâ*. 2° *De aquis supra cœlestibus*. 3° *De prædestinatione*, etc.

EVENUS III, roi d'Ecosse après Eder son père, était si vicieux, que pour autoriser son libertinage, il ordonna par une loi expresse, qu'un homme aurait autant de femmes qu'il pourrait en nourrir ; que les rois auraient droit sur les femmes des nobles, et que les gentilshommes seraient maîtres des femmes du peuple. Ce prince cruel, avare et sanguinaire, aliéna tous les cœurs. Les grands du royaume s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé quelque temps après. Son règne ne fut que de 7 ans.

EVEPHÈNE, philosophe pythagoricien, condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontains de son alliance. Il demanda permission, avant que de mourir, d'aller dans son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda quelle caution il donnerait ? Il offrit Eucrite son ami, qui demeura à sa place. On admira l'action d'Eucrite ; mais on fut beaucoup plus surpris du retour d'Evéphène, qui se présenta à Denys au bout de six mois, comme on était convenu. Alors le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, leur rendit la liberté et les pria de les admettre pour troisième dans leur amitié. On raconte la même chose de Damon et de Pythias. Il peut se faire que les mêmes sentimens aient inspiré les mêmes vertus à des personnes différentes ; mais il est plus appa-

rent que la fabuleuse antiquité a fait deux histoires d'un seule, ou qu'elles sont toutes les deux controuvées.

EVERARD. *Voyez* GRUDIUS, SECOND.

EVILMÉRODAC, roi de Babylone, succéda à son père Nabuchodonosor, vers l'an 562 avant J. C. Ce jeune prince avait gouverné despotiquement le royaume pendant les sept années de la démence de son père. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui; il le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenait aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérodac monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, et le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son père, et même qu'il le fit hacher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frère Néréglissor, après un règne de deux ans.

EVRARD, *Everhardus*, célèbre ermite du pays de Trèves, passa sa jeunesse à garder les troupeaux, et sanctifia cette paisible et innocente occupation par la prière et les vertus chrétiennes. Il se retira ensuite dans la solitude d'une montagne voisine, pour ne plus songer qu'à Dieu. Sa cellule est devenue l'origine d'une grande abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin, fameuse par le concours des pèlerins qui viennent y invoquer la Sainte Vierge. « Le bon Everhardus, dit un voyageur, paraîtra sans » doute n'avoir pas été bien philosophe. » Cependant l'image de la Vierge qu'il a » placée en ce lieu, entretient la piété » et le précieux sentiment de la religion » parmi des hommes assemblés là où il » n'y avait que des haies et des bruyères. » Il en a résulté un monastère qui fait » du bien à tous les environs, qui nourrit » et loge les voyageurs; où des hommes » ayant des mœurs, de la probité, de la » bienfaisance, chantent avec édification les louanges de l'Eternel. Tous » les écrits des philosophes n'ont pas » encore produit tant de bien. Il s'en » faut de beaucoup. » C'est près de cette abbaye, nommée *Everhardus Clauss* (*Cellule d'Evrard*), que les Français furent défaits par M. de Seckendorff, général des impériaux, le 19 octobre 1735.

EVREMONT. *Voy.* SAINT-EVREMONT.

EVREUX (Robert, comte d'). *Voyez* ROBERT, second fils de Richard, dans lequel vous trouverez les différentes mutations du comté d'Evreux.

* EWALD (Jean), poète danois, né en 1743 dans le duché de Sleswick, mort en 1781, a laissé 1° des *tragédies*, parmi lesquelles on cite la *Mort de Balder*, dont le sujet est tiré de la mythologie scandinave; et qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature danoise; *Rolf* ou *Rollon*, tirée de l'histoire ancienne du Danemarck; *Adam et Eve*, ou *la chute de l'homme*, drame où l'on trouve de beaux passages. 2° Deux pastorales les *Pêcheurs*, et *Philémon* et *Baucis*. 3° Des *odes* ou chants lyriques. 4° Des *élégies* très estimées. Celle intitulée l'*Espérance et le souvenir*, peut être comparée à ce que les modernes ont de plus beau en ce genre. On a fait une belle édition de ses *Œuvres complètes* en 4 vol. in-8, Copenhague, 1781-91, avec des gravures de Chodowiecki.

* EWALD (Le général), frère du précédent, né en 1725, fut lieutenant-général des armées danoises, et officier de la Légion d'honneur. Après avoir fait ses premières armes en Amérique, au service du landgrave de Hesse, et perdu un œil dans cette campagne, il entra au service du gouvernement danois. A la tête d'un corps de troupes danoises et hollandaises, il poursuivit le fameux major Schill, qui faisait la guerre contre la France en son propre nom, et qui avait déjà remporté plusieurs avantages sur les troupes envoyées contre lui; il le força de se renfermer dans Stralsund; Ewald emporta la place d'assaut, et le brave Chill, avec la plupart de ses officiers, tous nobles prussiens, périrent dans ce combat. Le général Ewald mourut à Kiell, le 28 mai 1813. On a de lui un ouvrage très estimé *sur la guerre des troupes légères*.

* EXIMENO (Don Antoine), savant jésuite espagnol, né en 1732 à Balbastro

dans l'Aragon, fut chargé d'enseigner les mathématiques et l'artillerie aux jeunes seigneurs élevés à l'école de Salamanque, puis à celle de Ségovie. En commençant son cours en 1762, il leur adressa un *discours sur la nécessité d'étudier l'art de la guerre par principes;* et publia pour leur instruction plusieurs ouvrages estimés. A la suppression des jésuites il passa en Italie, et se fixa à Rome, où il continua de consacrer tous ses momens à l'étude des sciences. Il s'y occupa surtout de musique, et composa sur cet art un ouvrage qui fixa sur lui les regards de toute l'Italie et le fit connaître du reste de l'Europe. Il est mort en 1798. Ses principaux ouvrages sont 1° *Historia militar de España*, Ségovie, 1769, in-4. C'est une histoire des grands capitaines espagnols. Elle est aussi exacte que bien écrite. 2° *Manual del artillero*, 1772, in-8, estimé. 3° *Dell' origine et delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*, 1774, in-4. Il établit dans cet ouvrage, que le but de la musique étant de flatter l'oreille, on a cherché mal à propos le principe de cet art dans des combinaisons purement mathématiques, et il relève à cet égard avec autant de force que de goût les erreurs dans lesquelles sont tombés Euler, Rameau et d'Alembert. Son système, fondé sur la prosodie, et applicable aux différentes langues parlées de l'Europe, a trouvé partout de nombreux partisans. 4° *Dubbio di D. Antonio Eximeno sopra il saggio fondamentale pratico di contrappunto, del R. padre maestro Giamb. Martini*, Rome, 1775, in-4. 5° *Lettera sopra l'opinione del signor Andres intorno la letteratura ecclesiastica de' secoli barbari*, Mantoue, 1783. C'est une apologie de l'ouvrage d'Andrès, son ami, en réponse aux critiques qui en avaient été faites.

EXPILLY (Claude d'), président au parlement de Grenoble, ami et disciple des plus célèbres jurisconsultes de son temps, naquit à Voiron en Dauphiné l'an 1561, et mourut à Grenoble en 1636, âgé de 75 ans. Henri IV et Louis XIII se servirent utilement de lui dans le comtat Venaissin, en Piémont et en Savoie. C'était un homme très estimable, l'ami et le protecteur des gens de lettres. Qui méritait son amitié (dit Chorier, historien du Dauphiné), l'avait infailliblement; et c'était la mériter, que d'avoir du savoir et de la vertu. Le président d'Expilli était orateur, historien et poète; mais il ne remplit bien aucun de ces titres, du moins si l'on compare les ouvrages qui nous restent de lui, à ceux de nos bons écrivains. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, in-4, en 1612, ne sont plus lus. Ses *poésies*, publiées in-4 en 1624, et la *Vie de Bayard*, in-12, 1650, ne méritent guère davantage de l'être. Son *Traité de l'orthographe française*, à Lyon, in-fol., 1618, ne renferme qu'une théorie peu judicieuse, et une pratique bizarre et hors d'usage. Le magistrat valait mieux en lui que l'écrivain. *Voyez* sa vie, Grenoble, 1660, in-8, par Boniel de Châtillon.

*EXPILLY (Jean-Joseph), littérateur et diplomate, naquit à St.-Remy en Provence l'an 1719, fut successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine trésorier du chapitre de Ste.-Marthe de Tarascon, membre de plusieurs académies; il parcourut une partie de l'Europe en recueillant des observations intéressantes sur les pays qu'il visitait: il a laissé deux ouvrages géographiques qui sont encore recherchés et estimés à cause de l'exactitude des détails sur le climat, les mœurs, la population et les rapports politiques des diverses contrées. Expilly était ecclésiastique: il mourut en 1793.

*EXPILLY (Louis-Alexandre) naquit à Brest. Après avoir fait ses études théologiques à Paris, il devint curé de St.-Martin de Marlaix en Bretagne. En 1789 le clergé de St.-Pol de Léon le députa aux Etats-généraux, où il se rangea du côté des novateurs. Il fut membre du comité chargé d'examiner et de publier le *livre-rouge*, fit à l'assemblée un rapport contre le droit de propriété du clergé, prêta le serment à la constitution civile dont il passe pour avoir été l'un des rédacteurs, et fut élu évêque constitutionnel du Finistère le 31

octobre 1790. Avant de se faire sacrer, il écrivit au pape pour lui demander son agrément; il ne s'en fit pas moins ordonner sans l'avoir reçu, et, quoique le souverain pontife cassât son élection (bref du 13 avril 1791), il n'en prit pas moins possession de son évêché, dans lequel il eut beaucoup de désagrémens et ne fut soutenu que par les révolutionnaires. Lorsque la révolution, conséquente avec ses principes irréligieux, eut supprimé l'exercice du culte, l'évêque Expilly devint président du Directoire de son département; mais, ayant pris part à ce que l'on appelait le *fédéralisme*, il fut accusé avec les autres membres du Directoire, condamné et exécuté avec eux le 21 juin 1794 à Brest. Il n'a laissé pour tout ouvrage que ses *discours politiques* et ses *lettres pastorales*.

EXUPÉRANCE, préfet des Gaules, et parent du poète Rutilius, était de Poitiers. Son frère Quintilien, retiré à Bethléem, y menait une vie d'anachorète. Ce fut, à ce qu'on croit, à la prière de celui-ci, que saint Jérôme écrivit à Exupérance la lettre que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siècle, et à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. Exupérance, occupé à rétablir les lois dans l'Aquitaine, fut tué par ses soldats, vers l'an 424 à Arles, dans une sédition militaire.

EXUPÈRE (Saint), évêque de Toulouse, illustre par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or et d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de Jésus-Christ dans un panier d'osier, et son sang dans un calice de verre. Saint Jérôme le compare à la veuve de Sarepta, et lui a dédié son *Commentaire* sur le prophète Zacharie. Le pape Innocent lui a adressé une décrétale, célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Saint Exupère mourut vers 417, plein de jours et de vertus. — Il ne faut pas le confondre avec saint Exupère, évêque de Bayeux, au 4e siècle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de saint Spire, et un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'Evangile en Neustrie (aujourd'hui Normandie).

* EYBEL (Joseph-Valentin), professeur de droit canon à Vienne, mort en 1805, a composé les ouvrages suivans : 1° *Ordre des principes de la jurisprudence ecclésiastique*, 1775. 2° *Corps de droit pastoral moderne ; introduction au droit ecclésiastique des catholiques*, 1777, 3 vol., mis à l'index par décret du 6 décembre 1784. 3° *Qu'est-ce que le pape ?* pamphlet destiné à affaiblir le respect et l'attachement des peuples pour le chef de l'Eglise. Le cardinal Gerdil réfuta cet écrit, qui fut condamné par un bref du 28 novembre 1786. 4° *Que contiennent les monumens de l'antiquité chrétienne sur la confession auriculaire?* autre pamphlet qui fut proscrit le 11 novembre 1784.

EYBEN (Huldéric), savant jurisconsulte, né à Norden l'an 1629, d'une famille noble, devint conseiller et antécesseur à Helmstadt, puis juge dans la chambre impériale de Spire, enfin conseiller au conseil-aulique de l'empereur Léopold. Il mourut en 1699, laissant des *ouvrages*, imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. On ne les connaît guère en France, quoiqu'estimés de leur temps.

EYCK. *Voyez* Eick.

* EYMAR (Etienne), prêtre de l'Oratoire, né vers 1697, et mort à Forcalquier le 26 janvier 1767, est connu par les ouvrages suivans : 1° *Lettre à l'évêque de Poitiers sur la théologie de ce diocèse ;* 2° *Lettres à l'évêque d'Angers sur les Conférences de ce nom ;* 3° *Lettres à M. Lafiteau* (évêque de Sisteron) *sur ses Entretiens d'Anselme et d'Isidore ;* 4° *Lettre d'un Bordelais sur la vie de la Sainte Vierge, par ce prélat, avec l'abbé Barthélemi de Laporte.* (*V.* Laporte.); 5° *Réplique au mandement du même évêque, du 8 septembre* 1760. (*Voyez* Lafiteau Pierre-François.)

* EYMAR (Ange-Marie comte d'), député de la noblesse du bailliage de Forcalquier aux états-généraux de 1789, se réunit au tiers-état, et suivit les idées de la révolution. Admirateur enthousiaste

de J. J. Rousseau, il lui fit élever une statue. Envoyé en ambassade en Piémont, il prit part à la révolution qui força le roi de Sardaigne à quitter ses états, et se conduisait avec une sévérité qui lui fit beaucoup d'ennemis. Rappelé par le Directoire, il fut quelque temps après nommé préfet du département du Léman, et mourut à Genève le 11 janvier 1803. On a de lui 1° *Réflexions sur la nouvelle division du royaume*, 1790, in-8. 2° *Anecdote sur Vioti*, in-12. 3° Une *Notice historique sur Dolomieu*, qu'il avait accompagné dans son excursion sur les Alpes. Il paraît que l'ouvrage intitulé : *De l'influence de la sévérité des peines sur les crimes* qu'on lui a attribué, n'est pas de lui. Il a traduit de l'espagnol, *El delinquente honorado de Kp. méch. jovellanos*, Marseille, 1777, in-8.

EYMERICK. *Voyez* NICOLAS.

EZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz, son père, l'an 727 avant J. C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles, et mit en pièces le serpent d'airain que les Israélites adoraient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, et assembla les prêtres et les lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y immola des victimes, et rétablit le culte du Seigneur. Son zèle fut récompensé; il reprit les villes dont les Philistins s'étaient emparés sous le règne d'Achaz, son père. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, et leur refusa le tribut ordinaire. Sennachérib, outré de ce refus, porte la guerre dans le royaume de Juda; il y était entré, lorsqu'Ezéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le prophète Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché par ses prières, lui renvoya le prophète pour lui annoncer sa guérison miraculeuse. Isaïe confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau : il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Quelques interprètes ont cru que le soleil rétrograda dans son cours; mais quoique les grandes révolutions ne coûtent pas plus à Dieu que les petites, il est plus simple et plus naturel de borner le prodige demandé par Achaz, au lieu où il s'exécuta. Ezéchias exprima sa reconnaissance par le beau *cantique*, plein de sentimens profonds et des plus touchantes images, qu'on lit au chap. 38 d'Isaïe : *Ego dixi in dimidio dierum meorum, etc.* Mérodac Baladan, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'Ezéchias, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. Isaïe le reprend de ce mouvement de vanité, et lui prédit que tout sera transporté à Babylone. Ezéchias s'étant humilié sous la main qui le menaçait, obtint qu'il ne verrait point ce malheur. Cependant Sennachérib s'était rendu maître des plus fortes places, et menaçait Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu, qu'on lui payerait une somme immense. Ezéchias épuisa ses trésors et dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagemens; mais à peine avait-il compté l'argent, que Sennachérib rompit le traité, et revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui la protégeait. Il s'avançait vers Jérusalem, mais l'ange du Seigneur ayant tué dans une seule nuit 185,000 hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. Ezéchias, délivré de ce redoutable ennemi, chercha Dieu de tout son cœur, le trouva, et mourut l'an 698 avant J. C. à 53 ans. Génebrard assure, d'après les Hébreux, qu'il était savant dans les mathématiques, et qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercallation du mois de Nisan au bout de chaque troisième année.

EZÉCHIEL, l'un des quatre grands prophètes, fils du sacrificateur Buzi, fut emmené captif à Babylone avec Jéchonias. Il commença à prophétiser l'an 595 avant J. C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettaient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple juif et du temple, sur le règne du

Messie et la vocation des gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, et fut tué à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avait reproché son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques, qui ont fourni des plaisanteries bien déplacées aux incrédules modernes. On sait que l'un d'eux, particulièrement fameux par la légèreté et l'indécence de ses critiques, parlait volontiers du pain d'Ezéchiel, cuit avec des excrémens séchés au soleil (comme il est d'usage dans plusieurs plages d'Orient, où le bois est rare), mais que le dégoûtant commentateur représentait sous un autre aspect. Il suffit de remarquer, 1° que la plupart des choses dont les incrédules ont tourné en ridicule la représentation réelle et physique, ne se passèrent qu'en vision. Il ne faut qu'en lire le récit pour en être convaincu. 2° Le langage typique était alors usité dans la plus grande partie de l'Asie; plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore; on l'a retrouvé dans l'Amérique. Si les actions symboliques des prophètes étaient surprenantes par leur singularité, quelquefois même par leur durée, elles constataient par-là même, devant le peuple nombreux qui les voyait, l'existence de la prophétie; elles ne laissaient aucun lieu de soupçonner après l'événement, qu'elle eût été controuvée. Les malheurs annoncés par les prophètes faisaient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Le langage typique est en général le plus énergique et le plus propre à faire impression. « Trasibule et » Tarquin, dit l'auteur de l'*Emile*, coupant des têtes de pavots; Alexandre » appliquant son sceau sur la bouche de » son favori; Diogène marchant devant » Zénon, ne parlaient-ils pas mieux que » s'ils avaient fait de longs discours? Darius engagé dans la Scythie avec son » armée, reçoit de la part du roi des » Scythes un oiseau, une grenouille, » une souris et cinq flèches. Cette harangue fut entendue, et Darius n'eut plus » grande hâte que celle de regagner son » pays comme il put. » Ces observations ont lieu à l'égard de plusieurs passages de Jérémie et des autres prophètes. Des philosophes hypocrites se sont récriés sur quelques images et expressions de ce prophète, et lui ont reproché d'avoir peint l'idolâtrie de Jérusalem et de Samarie sous l'image de deux prostituées, dont la lubricité est représentée avec des expressions que nos mœurs ne supportent pas. Mais il ne faut pas juger des mœurs anciennes par les nôtres. « Chez un peuple, » dit un auteur, dont les mœurs sont » simples et pures, le langage est moins » châtié que chez les autres. Lorsqu'il y » a peu de communication entre les deux » sexes, les hommes parlent entre eux » plus librement qu'ailleurs. Les enfans » et les personnes innocentes parlent de » tout sans rougir; elles ne pensent pas » qu'on puisse en tirer de mauvaises conséquences. C'est le désir coupable de » faire entendre des obscénités, qui engage les impudiques à se servir d'expressions détournées, afin de révolter » moins; ainsi, plus les mœurs sont dépravées, plus le langage devient mesuré et chaste en apparence. Celui des » Hébreux, qui est très naïf et très libre, » loin de prouver la corruption de leurs » mœurs, démontre précisément le contraire. » C'est probablement à l'époque où les mœurs commencèrent à se dépraver par la suite des siècles, que les Juifs comprirent que les tableaux tracés par Ezéchiel, pouvaient être dangereux, et qu'ils ne permirent plus de lire ses prophéties avant l'âge de 30 ans (*voyez* SALOMON). Les *Prophéties* d'Ezéchiel sont fort obscures, surtout au commencement et à la fin. Elles sont au nombre de vingt-deux, et disposées suivant l'ordre des temps qu'il les a faites. Prado et Villalpand, jésuites, ont fait de savans commentaires pour les éclaircir. Son stile, suivant saint Jérôme, tient un milieu entre l'éloquent et le grossier. Il est rempli de sentences, de comparaisons, de visions énigmatiques. Ce prophète paraît très versé dans les choses profanes.

EZÉCHIEL, juif, poète grec, florissait après le milieu du 1er siècle de l'ère

chrétienne, ou selon Huet, un siècle, et selon Sixte de Sienne, 40 ans avant J. C. D'une *tragédie* qu'il avait faite sur la sortie des Hébreux hors de l'Egypte, il ne reste plus que des fragmens que Frédéric Morel a traduits en prose et en vers latins. Ils parurent à Paris en 1598, in-8. On les trouve aussi dans *Corpus Poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-folio.

EZZELINO ou Ecelino, tyran originaire d'Allemagne, mais né à Onéra dans la Marche Trévisane en Italie, se montra si pervers dès son enfance, qu'on disait de son temps *qu'il avait été engendré par le démon*. Après avoir été quelque temps à la tête des *Gibelins*, il quitta ce parti pour régner despotiquement sur Vérone, Padoue, et sur quelques autres villes d'Italie dont il s'était emparé. Les papes Grégoire IX, Innocent IV et Alexandre IV, lancèrent inutilement contre ce scélérat les foudres du Vatican. Le seule Antoine de Padoue mit pendant quelque temps un frein à ses fureurs. « Ce saint et courageux reli» gieux, dit un historien du temps, alla le » trouver à Vérone, et lui demanda une » audience qui lui fut accordée. Lors» qu'on l'eut introduit dans l'apparte» ment d'Ezzelino, il le vit assis sur un » trône, et environné d'une troupe de » soldats, prêts à lui obéir au moindre » signe. Ce spectacle ne l'effraya point ; » il osa même dire au tyran, que ses » massacres, ses pillages et ses sacriléges » criaient vengeance au ciel, et que tous » ceux qu'il avait dépouillés de la vie ou » de leurs biens, étaient devant Dieu » comme autant de témoins qui deman» daient justice. Il dit encore d'autres » choses qui ne supposaient pas moins » de hardiesse. Les gardes s'attendaient à » tout moment qu'ils allaient recevoir » l'ordre de tomber sur le saint. Mais » ils ne purent revenir de leur étonne» ment, lorsqu'ils virent Ezzelino des» cendre de son trône, pâle et trem» blant, se mettre une corde au cou, » se jeter, fondant en larmes, aux pieds » d'Antoine, et le conjurer de lui obte» nir de Dieu le pardon de ses péchés. » Le saint le releva, et lui donna des » avis convenables à la situation où il » se trouvait. Quelque temps après Ez» zelino envoya un riche présent à An» toine ; mais celui-ci le refusa, en di» sant que le plus agréable présent que » le prince pût lui faire, était de resti» tuer aux pauvres ce qu'il leur avait » injustement enlevé. Ezzelino parut d'a» bord avoir changé de conduite. Mal» heureusement ces belles dispositions » s'évanouirent, il retomba dans ses pre» miers excès. » On prêcha la croisade contre lui. Toutes les villes de la Marche Trévisane, et les princes de Lombardie, se liguèrent pour en délivrer l'Italie. Il fut pris devant Milan qu'il allait attaquer. On le mena à Socino, où il mourut désespéré en 1259, après avoir exercé pendant 40 ans la tyrannie la plus barbare et la plus odieuse. La ville de Padoue ayant tenté plusieurs fois de secouer le joug, Ezzelino fit mourir plus de onze mille citoyens de toute condition. Ce monstre était aussi superstitieux que cruel. Il n'entreprenait rien, sans avoir consulté quatre astrologues. *Voyez* sa *Vie* écrite en italien par le Père Gérard, 1560, in-8, et traduite en français par François Cortaud, Paris, 1644, in-12.

F

FABBRONI. *Voyez* Fabroni.

FABER (Gilles), carme, mort à Bruxelles en 1506, parut avec distinction dans la chaire, en un temps où le ministère de la parole était avili par le ridicule et le burlesque que les prédicateurs mêlaient aux vérités sacrées. Jean Trithème lui attribue une *Chronique de son ordre*, une *Histoire de Brabant*, des *Commentaires* et d'autres ouvrages.

FABER (Jean), jurisconsulte célèbre, appelé ainsi qu'un de ses livres, le *Marteau des hérétiques*, naquit à Leutkirch en Souabe vers l'an 1470, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519; et Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma en 1531 à l'évêché de Vienne, que son zèle contre les hérétiques lui avait mérité. Il mourut le 12 juin 1541, âgé de 63 ans, laissant plusieurs ouvrages d'*histoire*, de *controverse* et de *piété*, en 3 vol. in-fol., Cologne, 1537 et 1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur, est son *Malleus hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de solidité et de chaleur. — Quelques auteurs distinguent ce Jean Faber d'avec un autre Jean Faber, également dominicain, et né aussi en Souabe, qui vivait dans le même temps, écrivait dans le même genre et de la même manière : ils font naître celui-ci à Heilbron en 1500 et il mourut selon leur opinion en 1570. Ils lui attribuent 1° *Enchiridion Bibliorum*, Augsbourg, 1549, in-4. 2° *Fructus quibus dignoscuntur heretici*, ouvrage solide et curieux, où l'on trouve des particularités remarquables touchant Luther. 3° *Libellus quod fides esse possit sine charitate*. Augsbourg, 1548, in-4.

FABER (Pierre), né en Savoie, fut un des neuf premiers compagnons de saint Ignace de Loyola, et seconda les travaux du zélé fondateur, tant pour l'établissement de la compagnie, que pour le bien général de l'Eglise. Il fit plusieurs courses apostoliques en Italie, en Espagne et en Allemagne, convertit un grand nombre de libertins et d'hérétiques, et répandit l'instruction chrétienne, particulièrement dans les villages et parmi les pauvres. Il mourut l'an 1546.

FABER (Basile), né à Soraw en Silésie l'an 1520, fut recteur du collége d'humanités à Erfort, où il mourut en 1576, et s'est fait connaître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1571. Auguste Buchmer, Cellarius, Grævius firent successivement des augmentations à ce dictionnaire, dont les citations sont fort exactes. La dernière édition est de la Haye, 1735, 2 vol. in-fol. Faber a donné aussi une traduction allemande des remarques latines de Luther sur la Genèse, et fut un des disciples les plus ardens de cet hérésiarque.

* FABER (Jean-Ernest), savant professeur de langues orientales et de philosophie, dans l'université de Kiel, ensuite dans celle d'Iéna, était né en 1745 à Simmerhausen, dans le duché d'Hildburhausen en Saxe, et mourut à Iéna le 15 mars 1774. On lui doit 1° *Descriptio commentarii in septuaginta interpretes*, Gottingue, 1768-69, 2 parties in-4. 2° *Historia mannæ inter Hebræos*, 1770-73 3° *Programma novum de Messia, exactis* 490 *annis post exilium Judæorum babylonicum, nascituro ex Zacharia*, cap. 3, ℣. 8, 9, 10. 4° *Jesus ex natalium opportunitate Messias*, Iéna, 1772, in-8. 5° *Archéologie des Hébreux*, en Allemand, première partie, Halle, 1773, in-8. Faber a publié en outre les 2 premiers numéros de la *Nouvelle bibliothèque philosophique*, en allemand, Leipsick, 1774, continuée par J. C. Hennings.

FABER. *Voyez* Fabre, Favre, Fevre, Le Fèvre.

FABERT (Abraham), maréchal de France, naquit à Metz en 1599. Son père, maître échevin de cette ville et fils d'un riche libraire de Nancy, avait été anobli par Henri IV. Il destina son fils au barreau ou à l'Eglise; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupait à différens exercices d'infanterie avec des figures de carton, qu'il faisait mouvoir suivant le commandement. Il servit sous le duc d'Epernon dans plusieurs occasions importantes. Il se signala surtout en 1635. On commença dès lors à conter mille particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable, quoique l'on ne pût méconnaître son courage et ses talens. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, et ne se distingua pas avec moins d'éclat

en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siége de Turin, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. « Il ne » faut pas mourir par pièces, dit-il à Tu- » renne et au cardinal de La Valette, qui » l'exhortaient à cette opération : la mort » m'aura tout entier, ou elle n'aura rien. » En 1654, il prit Stenai. Ses services furent payés par le gouvernement de Sedan, et par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres; il le refusa, ne se trouvant pas en état de produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur. Louis XIV lui répondit, « que le » refus qu'il faisait, lui inspirait plus » d'estime pour lui, que ceux qu'il hono- » rait du collier ne recueillaient de gloi- » re dans le monde. » Fabert mourut en 1662, à 63 ans. On fit des contes sur sa mort, qui, tout étranges qu'ils étaient, ne laissèrent pas de se répandre, et trouveront encore quelques partisans dans ce siècle philosophe. On avait imaginé qu'il était sorcier; on prétendit que le diable l'avait enlevé. Ce qui a pu accréditer ces bruits, c'est que le maréchal Fabert avait du goût pour l'astrologie judiciaire, et d'autres curiosités vaines ou dangereuses (*voyez* FAUSTUS, LUXEMBOURG, PHILIPPE D'ORLÉANS, etc.). Le Père Barre, chanoine de Ste.-Geneviève, a publié sa *Vie* en 1752, en 2 vol. in-12. Il y a des choses curieuses, mais trop de minuties et de détails étrangers au maréchal. Voici un trait qui fait l'éloge de son caractère. Les troupes de Galas, général de l'empereur, ayant pénétré en Champagne, manquèrent de vivres. Les généraux français les ayant obligés de se retirer, elles tuèrent dans leur retraite tous ceux qui leur en refusèrent. Fabert, qui les poursuivait, entra dans un champ abandonné, et couvert d'officiers et de soldats autrichiens blessés et mourans. Un français qui avait l'âme féroce, dit tout haut : « Il faut achever ces malheu- » reux, qui ont massacré nos camarades » dans la retraite de Mayence. — Voilà » le conseil d'un barbare, reprit Fabert, » cherchons une vengeance plus noble. » Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avait apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours de soin, la plupart recouvrèrent la santé. Le père du maréchal Fabert est auteur des *Notes sur la Coutume de Lorraine*, 1657, in-folio.

FABIEN (Saint), romain ou italien, monta sur la chaire de Saint-Pierre après Anthère, en 236. Il bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposaient les corps des martyrs. Il envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Evangile; mais plusieurs auteurs datent la première mission des évêques envoyés en France, du pontificat de saint Clément. Saint Fabien mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dèce, en 250, après un pontificat de 14 ans, 1 mois et 10 jours. On lui attribue des *décrétales* qui sont visiblement supposées.

FABIOLE (Sainte), dame romaine, célèbre par ses vertus, surtout par sa charité et sa pénitence, dont saint Jérôme fait le plus beau et le plus touchant éloge dans son *Epitaphium Fabiolæ*. Sa vie fournit une preuve décisive contre ceux qui soutiennent la dissolubilité du mariage en cas d'adultère. Cette femme illustre, après s'être séparée d'un mari adultère, en avait épousé un autre. Les lois civiles, dont plusieurs émanées des empereurs païens subsistaient encore dans le code impérial, paraissaient autoriser ce second mariage. Mais Fabiole ne tarda pas à reconnaître son erreur et sa faute; elle en fit le jour même de Pâques une pénitence éclatante, à la vue de tout le peuple romain. Il ne se trouva, ni dans cette capitale du monde, ni dans tout l'empire, de théologien qui prétendît ou justifier le mariage ou blâmer la pénitence. L'opinion de Launoy n'était donc pas connue alors parmi les chrétiens. Et qu'on ne dise pas que c'est pour être précisément contraire aux lois ecclésiastiques que ce mariage fut réprouvé : car il le fut, comme formellement contraire à la doctrine de l'Evangile : *Putabat*, dit saint Jérôme, *à se virum justè dimis-*

sum, NEC EVANGELII RIGOREM NOVERAT, IN QUO NUBENDI UNIVERSA EXCUSATIO, VIVENTIBUS VIRIS FOEMINIS AMPUTATUR..... *Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi : aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit* (Hier. *Epit. Fabiolæ*). Qu'on juge après cela ou de l'ignorance ou de la mauvaise foi des écrivailleurs, qui, dans ces dernières années, ont osé se servir de l'exemple de Fabiole pour autoriser le divorce ! Cette sainte mourut à Rome, vers l'an 400. « Rome, dit saint » Jérôme, était un champ trop étroit » pour sa grande charité. Elle s'élançait » dans les îles, et parcourait les rivages » de la mer, tantôt en personne, tantôt » par les ministres de ses bienfaits. » *Angusta misericordia ejus Roma fuit. Peragrabat insulas ; et reconditos curvorum littorum sinus, vel proprio corpore, vel transmissa munificentia circuibat.*

FABIUS MAXIMUS (Quintus), dit *Rullianus*, est le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie, l'an 324 avant J. C., il força le camp des Samnites et remporta une victoire complète. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple romain et l'armée obtinrent sa grâce. Fabius fut cinq fois consul, deux fois dictateur et une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'était contre la coutume de la république. Il triompha des Apuléiens et des Lucériens, puis des Samnites, et enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers romains, montés sur des chevaux blancs, iraient, le 15 juillet, depuis le temple de l'Honneur jusqu'au Capitole.

FABIUS MAXIMUS (Quintus), fils du précédent. Pendant son consulat, son père vint à lui sans descendre de cheval ; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre romain, embrassant son fils, lui dit : « Je voulais voir si tu sa- » vais ce que c'est que d'être consul. »

FABIUS (Quintus Maximus Verrucosus), surnommé *Cunctator* ou le *Temporiseur*, un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J. C., il défit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasimène, eut recours à lui ; on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches et des contre-marches, sans jamais en venir aux mains. Ces ruses lui méritèrent le nom de *Temporiseur*. Les Romains, mécontens de ces remises, dont ils ne pénétraient pas la finesse, le rappelèrent sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solennel, et donnèrent la moitié de son autorité à son lieutenant Minutius Rufus, homme aussi ardent que Fabius était réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnaissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre sous lui à vaincre et à commander. Fabius combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de *Bouclier de Rome*. Après la bataille de Cannes, il lassa tellement les troupes d'Annibal, qu'elles ne furent plus en état de se défendre contre les Romains. Il reprit Tarente sur le général Carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, et le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal ayant appris la ruse que Fabius avait employée pour se rendre maître de Tarente, il s'écria plein d'étonnement : « Quoi, les Romains ont donc aussi » leur Annibal ! » Ce dernier tenta vainement d'attirer le romain au combat. Il lui fit dire un jour : « Si Fabius est » aussi grand capitaine qu'il veut qu'on » le croie, il doit descendre dans la plaine » et accepter la bataille. » Fabius répondit froidement : « Si Annibal est aussi » grand capitaine qu'il le pense, il doit » me forcer à la donner. » Cet homme illustre mourut quelques années après, âgé de près de cent ans, si l'on en croit

Valère-Maxime, l'an 204 avant J. C. C'est de lui qu'Ennius a dit :

> Unus homo nobis cunctando restitait rem ;
> Non ponebat enim rumores ante salutem.

FABIUS PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa patrie*, vivait vers l'an 216 avant J. C. L'ouvrage que nous avons sous son nom, est une pièce supposée, et du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe. Ceux de cette famille prirent le nom de *Pictor*, parce que celui dont ils descendaient, avait fait peindre les murs du temple de la Santé.

FABIUS DOSSENNUS ou DORSENUS, composa des farces appelées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'Attella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Sénèque et Pline parlent de ce poète. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

FABIUS MARCELLINUS, historien du 3e siècle, est cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre Mammée*.

FABIUS RUSTICUS, historien du temps de Claude et de Néron, fut ami de Sénèque. Tacite loue son stile dans ses *Annales* et dans la *Vie d'Agricola ;* et cet éloge d'un historien qui passait pour satirique, est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

FABRE (Jean-Claude) naquit à Paris le 15 avril 1668, d'un père chirurgien. Il entra chez les Pères de l'Oratoire et y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra plusieurs articles sur les matières de théologie, et des satires odieuses dictées par l'esprit de parti, l'obligea de sortir de sa congrégation. Il y rentra en 1715, et y mourut en 1753, dans la maison de St.-Honoré à Paris, à 85 ans. Il avait prêché avec quelque succès, et son esprit se pliait facilement à tous les genres d'étude. On a de lui 1° L'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée et augmentée, en 2 vol. in-fol., Lyon, 1709, sous le titre d'Amsterdam. 2° Un petit *Dictionnaire latin et français*, in-8, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, et dont on a fait plusieurs éditions. 3° Une *traduction des OEuvres de Virgile*, avec des *dissertations*, des *notes* et le texte latin, en 3 vol., Lyon, 1721, réimprimé en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche et prolixe, n'est guère au dessus de celle de Martignac. 4° Une *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, en 16 vol. in-4 et in-12, depuis 1414, jusqu'à l'an 1595. On en a une nouvelle édition, 1777. Il l'avait poussée beaucoup plus loin ; mais les deux derniers tomes ayant été changés en quantité d'endroits par des mains étrangères, et lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. Le continuateur est bien inférieur à l'auteur qu'il continue, pour l'onction du stile et pour le choix des matières, et surtout pour la sagesse et l'éloignement de l'esprit de parti. Il étend avec excès son travail, et mêle à l'histoire ecclésiastique trop d'histoire civile. Ce n'est proprement qu'une compilation écrite d'un stile facile, mais sans correction et sans élégance. L'abbé Rondet qui l'a continuée après lui, a encore plus mal réussi, et donné au fanatisme de la *petite église* un essor plus libre. C'est cependant cette continuation de Fleury, qui est continuellement citée par les compilateurs du jour ; le fanatique Fabre, le fanatique Rondet sont sans cesse allégués comme des autorités légales, par des gens même qui veulent avoir des titres à la philosophie. Tel est le sort de l'histoire dans ces jours de subversion et de mensonge. 5° *Entretiens de Christine et de Pélagie, sur la lecture de l'Ecriture sainte*, in-12. 6° Un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique* en manuscrit. 7° La *table* de la traduction française de l'*Histoire* du président de Thou, in-4. Il avait aussi commencé la *table du Journal des savans*, dont il se déchargea peu après sur M. l'abbé de Claustre, à qui on est redevable de cet ouvrage en 10 vol. in-4. — Il ne faut pas le confondre avec un abbé FABRE ou FAVRE, qui a donné des *Lettres sur la visite de M. des Achards*, ouvrage dicté par l'esprit du même parti et supprimé par un décret du saint-office le 16 juin 1746.

* FABRE D'EGLANTINE (Philippe-François-Nozaire), membre de la Convention et poète dramatique, né à Carcassonne en 1755, avait un caractère changeant et d'une mobilité extraordinaire ; après avoir quitté la maison paternelle, il fut successivement peintre, graveur, musicien, comédien, poète et législateur. Ayant remporté une *églantine* au concours des *Jeux floraux*, il ajouta le nom de cette fleur à son nom. Après avoir quitté le théâtre comme comédien, il y reparut comme auteur. Sa carrière poétique ne fut point commencée par des chefs-d'œuvre ; ses premiers essais furent *l'Amour et l'intérêt*, et le *Présomptueux*, ouvrages dont il n'est plus question nulle part. Bientôt, après avoir lu l'*Optimiste* ou *l'homme content de tout*, de Colin d'Harleville, il s'indigna que dans ce moment de bouleversement général, on pût trouver quelqu'un dans cette position ; il fit alors le *Phylinte de Molière* ou *la suite du Misanthrope*, comédie en 5 actes et en vers, qui est sans contredit le chef-d'œuvre de ce poète. c'est la plus forte conception dramatique que l'on ait faite depuis Molière ; mais sous le rapport du stile, elle présente des imperfections qui ont éprouvé de nombreuses critiques. En 1791 il fit représenter l'*Intrigue épistolaire*, comédie en 5 actes et en vers, qui maintint par sa gaîté communicative la réputation de l'auteur. En même temps que Fabre acquérait des titres à une immortalité glorieuse, il paraissait sur une autre scène, sur la scène politique où sa conduite et ses principes lui donnaient des titres à une célébrité d'un autre genre. Il avait embrassé avec ardeur le parti de la révolution. Membre de la société des Jacobins, ami et secrétaire de Danton, membre de la municipalité usurpatrice qui s'installa elle-même dans la nuit du 9 au 10 août 1792, il partagea tous les excès de cette époque. Député à la Convention par la ville de Paris, il se prononça pour les mesures les plus violentes, et dans le procès du roi, il vota la mort sans sursis et sans appel. Ce farouche républicain ne tarda pas à être accusé de royalisme ; on lui reprocha plus tard d'être le chef du modérantisme. Son crime, aux yeux des révolutionnaires, était d'avoir mis de l'indépendance dans les mesures tyranniques qu'il proposait, et de ne s'être point attaché au char de Robespierre. D'abord on lui reprocha des forfaits qu'il n'avait point commis, et, lorsqu'il voulut se justifier, il fut interrompu par les cris *à la guillotine*. Arrêté comme falsificateur d'un décret relatif à la compagnie des Indes, il repoussa avec énergie dans son *Mémoire* cette fausse inculpation. Sorti victorieux de cette accusation, il retomba bientôt sous le poids d'une autre, et lui, qui était si fier de se dire français, fut arrêté comme complice d'une conspiration de l'étranger. Condamné à mort avec Danton, Camille Desmoulins, etc., il mourut avec eux le 5 avril 1794. Comme personnage politique, Fabre a laissé un nom odieux : partisan des mesures révolutionnaires, assassin de Louis XVI, il est voué à l'exécration des siècles. Sa gloire littéraire jettera peut-être un jour quelque voile sur ses infamies politiques. La postérité a presque oublié le rôle que joua dans la révolution d'Angleterre l'auteur du *Paradis perdu* : nous désirons que l'histoire fasse paix au conventionnel Fabre, pour ne rappeler que les compositions du poète. Outre les pièces que nous avons citées, il fit d'autres comédies parmi lesquelles on remarque encore les *Précepteurs*, en 5 actes et en vers, jouée après la mort de l'auteur, imprimée en 1799, in-8, et traduit en allemand par Mme Kotzebue. Il avait fait aussi une *tragédie*, quelques *pièces de vers* et d'autres *écrits* qui ont été réunis sous le titre d'*OEuvres mêlées et posthumes*, Paris, 1802, 2 vol. in-8 et in-12. On a publié en 1796 une *Correspondance* de Fabre d'Eglantine, précédée d'une notice historique sur son existence, morale, physique et dramatique, et d'un fragment de sa vie écrite par lui-même, Paris, 3 vol. in-12.

* FABRE D'OLIVET (Antoine), littérateur, naquit à Ganges (Heraut) le 8 décembre 1768. Il appartient à la même famille que le précédent, et il était comme

lui de la religion protestante. Destiné au commerce, il vint à Paris à l'âge de 12 ans. S'étant lié avec quelques jeunes auteurs, il prit du goût pour les lettres et pour la musique, auxquelles il se livra bientôt entièrement. Il débuta, en 1789, par un opéra intitulé *La Prise de Toulon*, et donna ensuite quelques autres *pièces* qui furent assez bien accueillies du public, mais qui sont aujourd'hui entièrement oubliées. Il ne paraît pas qu'il ait figuré dans nos troubles révolutionnaires, ni occupé d'emploi, au moins un peu important, ayant presque toujours vécu à la solde des libraires. Il est mort, à Paris, au commencement du mois de mai 1825. On a de lui indépendamment de la pièce déja citée : 1° *Le Sage de l'Indostan*, 1796, en un acte et en vers ; 2° *Azalaïs*, ou le *gentil Aimar*, 1800, in-8. 3° *Lettres à Sophie sur l'histoire*, 1801, 2 vol. in-8. C'est le meilleur ouvrage de l'auteur; 4° *Guérison de Rodolphe Grivel, sourd et muet de naissance*, 1811, in-8. Fabre d'Olivet avait cru trouver dans des livres orientaux le moyen de faire parler les muets, d'après une méthode pratiquée par les prêtres de Memphis : il en fit l'essai sur le jeune Grivel, qu'il assura avoir guéri; ce qui éleva une contestation entre lui et MM. Sicard et Prony, qui présentèrent au ministère un rapport sur ce fait. Le livre de Fabre d'Olivet a été réimprimé en 1819 sous le titre de *notions sur le sens de l'ouie* ; 5° *Les vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits, pour la première fois, en vers eumolpiques français*, 1813, in-8 ; 6° *La langue hébraïque restituée, et le véritable sens des mots hébreux, rétabli et prouvé par leur analyse radicale*, 1816, 3 parties in-8. 7° *De l'état social* ou *vues philosophiques sur l'état du genre humain*, 1822, 2 vol. in-8. 8° Le *Troubadour*, *poésies occitaniques* au 12e siècle, 1804, 2 vol. in-8. 9° *Caïn*, mystère dramatique de lord Byron, traduit en français, Paris, 1823, in-8 : le titre de cet ouvrage fut changé en 1824 : l'auteur l'intitula alors *Histoire philosophique du genre humain*. Fabre d'Olivet a eu part à la rédaction de la *Bibliothèque des Romans*. Il ne manquait pas d'instruction ni d'imagination, mais on trouve dans ses écrits des idées plus que singulières, souvent extravagantes.

* FABRE (Pierre-Jean), médecin, reçu à la faculté de Montpellier ; exerça sa profession à Castelnaudary avec un succès assez grand et en tirant ses ressources moins de la science médicale que de la chimie dont il avait fait une étude particulière. Il a fait paraître un grand nombre d'ouvrages que ses propres éloges ont contribué à faire réussir : ils ont joui par ce moyen d'une vogue peu méritée; ils ont même été traduits en allemand. Les principaux sont : 1° *Palladium spagiricum*, Toulouse, 1624, in-8 ; 2° *Insignes curationes variorum morborum medicamentis chymicis jucundissima methodo curatorum*, Toulouse, 1627, in-8 ; 3° *Myrothecium spagiricum sive Pharmacopœa chymica*, Toulouse, 1628, in-8 ; 4° *Alchymista christianus*, Toulouse, 1632, in-8, le plus curieux de ses ouvrages ; 5° *Panchymici seu anatomiæ totius universi Opus*, Toulouse, 1646, in-8.

* FABRE (Pierre), chirurgien, naquit en 1716 à Tarascon, fut professeur royal au collége de chirurgie et conseiller du comité de l'académie royale : il s'est fait connaître avantageusement par plusieurs ouvrages dont Prudhomme a donné la liste dans son dictionnaire : il est d'autant plus fâcheux que ce biographe ait négligé d'indiquer à chacun des ouvrages de ce chirurgien la date et le lieu de publication, que loin de réparer cette omission, on l'a confondu quelquefois avec son frère Antoine Fabre dans la plus savante des collections biographiques publiées postérieurement. Les principaux sont *Essai sur les maladies vénériennes*, 1758, in-12 ; *Traité des maladies vénériennes*, 1765, 2 vol. in-12, souvent réimprimé et traduit en allemand en 1777 ; *Essai sur différens points de physiologie*, 1778, in-8, traduit en allemand par Platner, 1778, in-8 ; *Recherches sur la nature de l'homme considéré dans l'état de santé et dans l'état de maladie*, 1776, in-8 ; *Réflexions sur la chaleur animale*, 1784, in-8 ; *Es-*

sai sur les facultés de l'âme, Amsterdam, 1785, in-12, réimprimé en 1787; *Recherches sur les vrais principes de l'art de guérir*, 1790, in-8. Pierre Fabre a inséré aussi plusieurs *Mémoires* dans la *collection de l'académie royale de chirurgie*.— FABRE (Antoine), son frère, né à Tarascon en 1710, entra et fit profession dans l'ordre des grands carmes, où il se fit connaître par son talent pour la chaire, et fut chargé en 1743 par les autorités civiles et ecclésiastiques d'Arles où il habitait alors, de faire le *panégyrique de cette ancienne ville*. Ce savant *opuscule* a été imprimé à Aix; mais le *recueil des sermons* de l'auteur n'a jamais vu le jour. Antoine Fabre est mort à Aix en 1793.

* FABRE (Jean), né à Nîmes le 18 août 1727, mort à Cette en 1797, est connu par un trait de piété filiale qui a fourni à Fenouillot de Falbaire le sujet d'un drame intitulé l'*Honnête criminel*. Ses parens étaient commerçans et protestans : Louis XIV, en révoquant l'*édit de Nantes*, avait interdit aux protestans l'exercice public de leur culte : il leur était défendu, sous peine des galères, de se réunir pour leurs cérémonies religieuses. Le 1er janvier 1756, Jean Fabre accompagna son père dans le lieu où, malgré les ordres du prince, on se livrait aux exercices du protestantisme. La force armée vint dissiper cette réunion et s'empara des coupables. Plusieurs s'enfuirent : le jeune Fabre était du nombre; mais à la vue de son père saisi par les soldats, il s'élance auprès de l'officier qui les commandait, et le supplie de le laisser prendre la place du vieillard qui est entre leurs mains et qui s'oppose vainement à cet acte généreux. L'officier consent à cet échange, et le jeune Fabre accusé d'avoir enfreint les ordres du roi, est conduit à Montpellier où le tribunal le condamne aux galères. Ce ne fut qu'au bout de six ans que la cour, informée de ce trait d'amour filial, le rendit à la liberté. Rentré dans sa famille, il revit son vieux père, épousa une de ses parentes, s'adonna au commerce et passa une vie heureuse que le souvenir de son dévouement devait embellir tous les jours.

* FABRE DE L'HÉRAULT (N.....), avocat de Montpellier, fut député à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI la peine de mort sans sursis ni appel, et joua du reste le rôle le plus insignifiant, jusqu'à l'époque où il fut envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, en qualité de commissaire. Sans aucune espèce d'idée de stratégie, il voulut se mêler de la conduite des troupes qu'il désorganisa: on peut attribuer ainsi aux fautes que l'ignorance de l'art militaire lui fit commettre, la défaite de Dagobert à Truillas le 22 septembre 1792, la retraite forcée de Turreau et l'inaction de Doppet. Il chercha du moins à réparer par son courage les désastres qu'il avait amenés par son incapacité. Attaqué par le général Lacuesta, il combattit avec valeur et fut tué au moment où il ralliait les fuyards. La Convention lui accorda les honneurs du Panthéon, et à sa veuve une pension.

* FABRE (Marie-Jacques-Joseph-Victorin), l'un des littérateurs du 19e siècle les plus précoces et les plus célèbres, naquit à Jaujac (Ardèche), le 19 juillet 1785. Il débuta dans les lettres à l'âge de de 19 ans par un *Eloge de Boileau* et quelques *pièces de vers* : ses essais furent accueillis par les hommes de lettres les plus recommandables comme l'annonce du plus beau talent; Parny et Ginguené prédirent à l'auteur un avenir de gloire. En 1805, Fabre concourut pour le prix de poésie que l'académie française avait proposé sur l'*Indépendance de l'homme de lettres* : Millevoie remporta la palme; mais la pièce de Victorin Fabre moins travaillée peut-être que celle du poète lauréat, reçut un autre genre de récompense presque aussi flatteur : l'académie regretta de n'avoir pas deux couronnes à offrir, et ses vers furent traduits en plusieurs langues étrangères. Dans le concours de l'année suivante, dont le sujet était le *Voyageur*, les deux rivaux furent couronnés à la fois. Victorin Fabre publiait en même temps d'autres ouvrages en vers : on remarqua surtout son discours intitulé de l'*Influence des lumières sur la destinée des empires*. Ce

poète quittait quelquefois sa muse poétique et adressait ses hommages à la muse de l'éloquence : son talent ne brillait pas moins dans cette nouvelle carrière, et ce fut à l'unanimité et avec enthousiasme que l'académie couronna son *Eloge de Corneille*. Le public ratifia ce jugement, et il n'est presque aucun écrivain de cette époque qui n'ait eu sur ce beau discours l'opinion la plus favorable. Pendant plusieurs mois, et en France c'est extraordinaire, il ne fut question que de cet Eloge, soit dans les journaux, soit dans les salons. (Voyez les *Mémoires sur la littérature* par Palissot, article VICTORIN FABRE). Le cardinal Maury, Suart et François de Neuchâteau ont consigné dans leurs écrits leur jugement sur cet ouvrage. Un prix avait été proposé pour le meilleur *Tableau littéraire du* 18e *siècle*, et ce sujet fut mis plusieurs années de suite au concours. Des hommes du plus grand mérite, notamment M. de Barante, M. Eusèbe Salverte, etc., sont entrés dans la lice : quelques-uns ont même fait imprimer leurs ouvrages ; Victorin Fabre et M. Jay furent couronnés. Dans la même séance du mois d'avril 1810, Fabre reçut une autre palme pour son *Eloge de Labruyère*. L'année suivante, il fut couronné pour la sixième fois ; ce fut pour une Ode *sur les embellissemens de Paris*. Indépendamment de ses succès, d'autres prix lui étaient décernés par plusieurs académies de province : celle des *Jeux floraux* lui en accorda un pour son *Ode sur le Tasse*, et celle du *Gard* pour son *Poème sur la Mort de Henri IV*. Dans l'intervalle, Fabre avait fait paraître un assez grand nombre de *pièces de vers*, des *Epîtres*, des *Elégies*, des *Discours philosophiques* et quelques petits *poèmes* d'après les croyances attribuées aux Calédoniens. Plusieurs de ces pièces furent traduites par des poètes étrangers ; toutes eurent en France le plus grand succès. Un homme qui jouissait d'une réputation aussi brillante devait être applaudi partout : Fabre le fut dans la chaire de La Harpe et de Chénier, à l'Athénée de Paris ; et, quoique ses leçons n'aient point été imprimées, elles ont laissé de profonds souvenirs chez tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre. En 1811, Fabre parut encore dans les concours de l'académie, et donna son *Eloge de Montaigne* : c'était, suivant le cardinal Maury, une *grande création oratoire*, suivant Garat, un *chef-d'œuvre*, et selon l'académie elle-même, cette production était plus forte et mieux écrite que les autres ouvrages du même auteur : cependant Fabre n'eut qu'une *mention honorable*. Le public fut indigné, et les journalistes qui avaient montré le moins de bienveillance pour Fabre, désapprouvèrent hautement ce singulier jugement. Voyez surtout le *Journal de l'Empire* du 7 mai 1813. On chercha les motifs qui avaient dirigé les académiciens dans cette affaire : on en trouva de politiques et de littéraires. Fabre n'avait pas chanté le héros du jour : son nom était le seul, avec celui de Delille, qui n'ait pas paru dans la *Couronne poétique de Napoleon le Grand* ; et les jalousies littéraires, la vue ennuyeuse de cette gloire acquise dans un âge où tant d'académiciens ne sont encore que des personnages obscurs, que sais-je ? tout ce que l'amour-propre blessé peut exciter dans l'âme si irritable de l'homme de lettres, voilà ce que répétait le public avec malice, et il faut le dire, avec vérité. Buonaparte avait mieux jugé le talent de Fabre ; il ne vit personne qui pût mieux célébrer la gloire militaire de la France que le jeune écrivain qui avait cueilli tant de palmes dans les concours académiques : il le chargea de raconter nos triomphes, devant le cercueil de Bessières : Fabre accepta cet honneur, et tous les cœurs palpitèrent en entendant cette *Oraison funèbre* (cet éloge est resté inédit). Depuis cette époque, Fabre fut en butte à des malheurs multipliés : presque toute sa famille descendit dans la tombe, et il consacra plusieurs années aux soins les plus affectueux qu'il prodigua à ses parens. Pendant quatre ans, il resta au chevet du lit d'un frère chéri : ce frère qu'il arracha à la mort par sa tendre affection ; il l'avait déjà sauvé, à l'âge de 20 ans, en le retirant, au péril de sa vie, des flots du Rhône où il était englouti.

En 1821, Fabre revint à Paris, et en 1824 et 1825, il contribua de sa plume et de sa bourse aux succès du recueil qui parut alors sous le titre de *la Semaine*. Bientôt le chagrin, les fatigues, des ennuis de tous genres minèrent sa santé et abrégèrent ses jours : il est mort au commencement de l'année 1831, laissant en portefeuille un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite un vol. de *Fables politiques*, un poème en quatre chants et en vers de dix syllabes, intitulé la *Tour d'Eglantine*, dont deux fragmens ont été publiés au commencement de 1824 ; un *Songe du Floréal*, *in*-12, et un grand *Ouvrage de politique*, dont quelques fragmens ont été lus à l'Athénée en 1822. On assure que son frère doit faire paraître une édition de ses *OEuvres complètes*. Victorin Fabre appartient, par ses écrits littéraires comme par ses opinions politiques et religieuses, à l'école philosophique.

* FABRE DE L'AUDE (Jean-Pierre, comte), pair de France, né à Carcassonne le 8 décembre 1755, exerçait avant la révolution, la profession d'avocat au parlement de Toulouse, et avait été en 1783 député aux Etats du Languedoc. Nommé en 1790 commissaire du roi pour organiser le département de l'Aude, puis procureur-général-syndic, et enfin commissaire-royal près le tribunal criminel de Carcassonne ; il remplit ses diverses fonctions avec un zèle et un talent qui ne furent pas les moindres causes de son élévation. Pendant le régime de la terreur, il fut proscrit ; et lorsqu'un gouvernement un peu moins oppresseur eut succédé aux comités et aux tribunaux révolutionnaires, le département de l'Aude le députa au conseil des Cinq-cents (24 vendémiaire an 4, 16 octobre 1795), où il s'occupa presque exclusivement de finances. Pendant 14 ans, il fut rapporteur des commissions de finances soit dans ce conseil soit au tribunat. Ce fut Fabre de l'Aude qui signala dans le mois de septembre 1796, les abus qui régnaient dans l'administration des postes, indiqua de sages améliorations et s'opposa à ce que le Directoire affermât cette branche du revenu public. Ce fut encore lui qui, dans le mois de novembre de la même année, demanda la régularisation de la perception des droits pour l'entretien des routes ; qui fit décréter en 1797 l'impôt sur les billets de spectacle, au profit des hospices dont la plupart avaient été ruinés par les dilapidations des révolutionnaires. Ce fut sans doute dans des vues d'utilité publique, mal entendue il est vrai, qu'il proposa de couvrir un déficit de 125,000,000 sur les dépenses ordinaires de l'année, par le rétablissement de la loterie et par l'impôt sur le sel : la morale et la religion repoussent l'un, et l'autre est, de l'avis de tous les économistes confirmé par l'expérience des laboureurs, opposé à la prospérité de l'agriculture (29 août 1797). Le 29 octobre 1797, Fabre fit un rapport sur le mode d'imposition et de paiement des charges départementales et communales. Le 4 juillet 1798, il demanda le rétablissement des octrois de bienfaisance. En même temps il donna un plan général de comptabilité pour toute la France, s'opposa plus tard à une coupe extraordinaire des bois de l'Etat, et quelques jours après il s'éleva contre les effets déplorables qu'avaient produits l'*emprunt forcé* et la *loi des otages* : il mit dans cette dernière discussion une chaleur qu'il n'avait pas l'habitude d'apporter dans ses discours, et termina son opinion par ces mots qui faillirent le faire envoyer à l'Abbaye : *Voilà de quoi dessiller les yeux des Quinze-vingts*. Nous n'avons fait que donner une faible partie des travaux financiers de Fabre de l'Aude : pour bien les connaître, il faudrait méditer les discussions auxquelles ont donné lieu ses diverses propositions. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il améliora le système des impôts qui était alors bien incomplet et qui a encore été perfectionné depuis ; c'est qu'il fit prendre des mesures utiles pour la vérification des recettes des préposés aux finances, et que l'emploi des contributions fut mieux assuré. On lui doit en outre l'organisation des ponts et chaussées, administration si dispendieuse, et qui, malgré les soins que l'on

a apportés et que l'on apporte continuellement pour utiliser, de la manière la plus profitable; les millions qu'on lui confie tous les ans, est encore bien loin de répondre à l'attente ou aux justes exigences du public. A l'époque où fut établi le gouvernement consulaire, Fabre de l'Aude fut envoyé dans le Midi en qualité de commissaire, pour chercher à concilier les partis. De retour à Paris, où il fit dès lors partie du tribunat, il continua à ne s'occuper que de finances. Ce fut à peu près à cette époque qu'il fit paraître un écrit intitulé : *Recherches sur l'impôt du tabac et moyen de l'améliorer*, ouvrage que MM. de Humboldt et Bompland ont cité dans leur *Essai politique sur le Mexique*, et dans lequel on trouve l'*idée fondamentale qui a présidé à l'établissement des droits réunis* (1er ventose an 10, 20 février 1802.) L'année suivante il développa cette opinion et en fit l'objet d'une proposition formelle, par suite de laquelle fut établie une administration spéciale embrassant la régie de toutes les taxes indirectes : le budget de 1804 présente *la création des droits réunis*. Peu auparavant (27 ventose an 11, 18 mars 1803) Fabre avait proposé de déclarer la contribution foncière fixe et immuable, et il regardait l'adoption de cette proposition comme le seul moyen qui pût faire disparaître l'inégalité de la répartition, et donner quelques capitaux à l'agriculture. Fabre, nommé président du tribunat, félicita Buonaparte devenu empereur, et dans les discours qu'il prononça, soit alors, soit plus tard, devant la famille impériale, il employa un langage indigne de la haute position sociale qu'il occupait. Toutefois nous ne sommes pas de ceux qui croyons aux niaises calomnies propagées par le libelliste anglais, Goldsmith, dans le *Cabinet de St.-Cloud*, et nous ne pouvons supposer que l'impiété et le mauvais goût de Fabre aient été jusqu'à dire à la mère de Buonaparte : *La conception que vous avez eue en portant dans votre sein le Grand Napoléon*, N'A ÉTÉ SUREMENT QU'UNE INSPIRATION DIVINE. Il fut chargé d'aller complimenter en Allemagne le guerrier vainqueur de tant de peuples ; mais ni Fabre ni la députation dont il était le chef, ne purent atteindre le rapide conquérant. Arrivé à Lintz, il reçut 170 drapeaux pris sur l'ennemi, et il les apporta en France. Nommé commandant de la Légion d'honneur à l'époque de la création de cet ordre, il fit partie du sénat conservateur le 14 août 1807, après avoir été présenté deux fois par son département. Il avait reçu en même temps le titre de comte, et plus tard (1810) il fut élu membre du grand conseil d'administration du sénat : peu de temps après, Buonaparte le nomma procureur-général près le conseil du sceau des titres. Quoiqu'il eût été comblé de bienfaits par le gouvernement impérial, Fabre ne tarda pas à voir en 1814 que l'ordre public exigeait une grande réparation, et que le trône de Louis XVI que la révolution avait détruit le 10 août 1792, devait être relevé pour le bonheur de la France : il oublia ses affections pour ne songer qu'à sa patrie, et dans la séance du 1er avril 1814, il fut un des 67 pairs qui votèrent la création d'un gouvernement provisoire, et indiqua par une motion d'ordre les principales bases constitutionnelles qui furent adoptées à St.-Ouen. Chargé de faire un rapport sur le projet de constitution présenté par le gouvernement provisoire, il proposa le principe et la rédaction de la proposition qui tendait à abolir la confiscation ; et, en énonçant cette proposition, il *déclara qu'il n'avait jamais voulu acquérir ni biens d'émigrés ni biens du clergé*. L'ordonnance royale du 3 juin 1814, le comprit au nombre des pairs de Louis XVIII : il vota continuellement dans le sens du gouvernement, et fut de l'avis du ministère qui demanda des mesures restrictives contre la liberté de la presse. Fabre de l'Aude fit aussi partie de la chambre des pairs des cent jours, et, quoiqu'il se fût opposé à la proclamation de Napoléon II, et qu'il eût fait, après la bataille de Waterloo, des démarches assez nombreuses, avec M. de Larochefoucault et d'autres Pairs, pour supplier Louis XVIII de revenir à Paris, il fut regardé comme démissionnaire, et ne rentra à la chambre

des pairs qu'en 1819. Depuis cette époque, Fabre est rarement monté à la tribune : cependant nous ne pouvons passer sous silence le discours remarquable qu'il prononça, dans la séance du 23 mars 1822, sur le projet de résolution relatif à la compétence et au mode de procéder de la chambre des pairs en matière correctionnelle et criminelle : son discours fut imprimé par ordre de la chambre. Fabre votait ordinairement avec le ministère : cependant ses opinions avaient une tendance libérale qui résultait, sans doute, des anciennes habitudes qu'il avait prises au conseil des Cinq-cents et au tribunat dont il ne fut, dit-on, nommé président, que parce que Buonaparte voulait lui imposer silence. Ses connaissances en matière financière étaient très étendues, et on lui doit plusieurs améliorations importantes dans la levée des contributions et en général dans la comptabilité du trésor. Une violente attaque de choléra-morbus l'a enlevé en peu de jours dans le commencement de juillet 1832. Fabre de l'Aude a publié 1° *Lettre à mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8; 2° *Traduction d'un ouvrage italien, intitulé*, Réflexions politiques et morales, *avec des notes du traducteur en italien et en français*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.

FABRETTI (Raphaël), né à Urbin en Ombrie l'an 1619, mort à Rome en 1700, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, et préfet des archives du château Saint-Ange sous Innocent XII. Il s'adonna à l'étude de l'antiquité, et il ne lui manqua rien de ce qui doit faire un habile homme en ce genre : connaissance de l'histoire grecque et romaine, des langues, des critiques, des philosophes; correspondances avec les savans, etc. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires : 1° *De aquis et aquæ ductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-12, nouvelle édition, augmentée de notes, Rome, 1788, in-4. 2° *De columna Trajani, cum Alphonsi Ciaconii historia utriusque belli Dacici a Trajano gesti, etc.*, Rome, 1683, in-fol. 3° *Jæsithæi ad Gronovium apologema in ejusque Titilivitia, sive de Tito-Livio somnia, animadversiones*, 1686, in-4. 4° *Inscriptionum antiquarum explicatio*, Rome, 1699, in-fol. Ce livre est regardé comme un trésor pour les savans qui s'occupent de l'antiquité. Fabretti avait un esprit vif, une conception facile et une mémoire excellente. Il aimait l'étude avec passion, et ce qu'il y a de singulier, c'est que loin d'affaiblir son tempérament, qui fut très faible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia.

FABRI. *Voyez* Fèvre.

FABRI (Honorat ou Honoré), né dans le diocèse de Belley en 1607, jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon dans sa société, mourut en 1688 à Rome, où il fut long-temps pénitencier. C'était un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connaissances, philosophie, mathématiques, théologie, morale, et il laissa des écrits sur toutes ces matières. On a de lui : 1° *Notæ in notas Wilhelmi Wendrokii*, sous le nom de *Bernard Stubrock*, insérées dans le *Recueil* ou la *grande Apologie de la Doctrine morale de la Société de Jésus*, Cologne, 1672, in-folio, et ensuite mises à l'*index* à Rome. 2° *Summula theologiæ*, in-4. 3° Un *Dialogue en faveur de la probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican, Rome, 1659, in-8. Le Père Fabri était plus propre pour la physique et les mathématiques, que pour la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont : 1° une *Physique*, en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4. 2° *Dialogi physici*, Lyon, 1669, in-8. 3° *De plantis, de generatione animalium, et de homine*, Paris, 1666, in-4. C'est dans ce traité, page 204, qu'il prouve avoir enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Harvée eût pu tomber entre ses mains. 4° *Synopsis optica*, Lyon, 1667, in-4. (5° *Opusculum geometricum de linea sinuum et Cycloïde*. Il a laissé en outre onze volumes in-4 de manuscrits : ce sont des notes sur l'histoire naturelle de Pline, des apologies, des aphorismes, des parallèles, etc.)

FABRICE ou Le Fèvre. *Voy.* Fabricius (François).

FABRICE (André), professeur de philosophie à Sainte-Gertrude à Louvain, conseiller des ducs de Bavière et prévôt d'Ottingen, natif de Hodeige, village du pays de Liége, mourut en 1581. On a de lui *Harmonia confessionis Augustanæ*, Cologne, 1587, in-folio; des *Notes* sur le *Catéchisme romain*, et des *tragédies sacrées*.

FABRICE (George), né à Kemnitz dans la Misnie le 24 avril 1516, mort le 13 juillet 1571, à 55 ans, a laissé des *poésies latines*, imprimées à Bâle en 2 vol. in-8, en 1567. On y remarque beaucoup de pureté et de naturel. Il a été principalement fort attentif sur le choix des mots. Il n'en emploie aucun dans ses poèmes sacrés, qui ressentent la fable et le paganisme. On a encore de lui 1° un *Art poétique*, en 7 livres, en latin, 1589, in-8; 2° une *Collection des poètes chrétiens latins*, in-8, Bâle, 1562. On lui a reproché d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publiait. 3° Une *Description de Rome*. 4° *Origines Saxonicæ*, Leipsick, 1606, en 2 vol. in-folio; compilation estimée par les savans. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfg Killian. 5° *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipsick en 1660, in-4, et remplies de profondes recherches. 6° *Rerum Germaniæ et Saxoniæ volumina duo*, Leipsick, in-folio, 1609, etc. (Voyez, pour connaître la liste des ouvrages de Fabrice, le tome 32 des *mémoires* de Niceron, et dans la *Centuria Fabriciorum*.)

FABRICE (Guillaume), surnommé *Hildanus*, de Hilden, village de la Suisse, où il naquit en 1560, savant chirurgien dont les *ouvrages* ont été imprimés à Francfort, 1682, in-folio, avec fig. Il mourut à Berne en 1634.

FABRICIUS (Caïus), surnommé *Luscinus* à cause de la petitesse de ses yeux, fut consul romain l'an 282 avant J. C., et mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ces victoires était si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avaient fourni pour la guerre, il lui resta 400 talens, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers Pyrrhus, il refusa les présens et les honneurs de ce prince, qui voulait corrompre sa fidélité. Ce roi eut bientôt un nouveau sujet d'admiration. Son médecin vint offrir à Fabricius, pour lors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le généreux romain renvoya le monstre à Pyrrhus, pour être puni comme il le méritait.... Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux et à sa bouche : « Tant que je pourrai commander à tou- » tes ces parties-la, vos offres me sont » inutiles... » Fabricius fut censeur l'an 277 avant J. C., avec Emilius Papus, homme aussi austère que lui. Le premier avait pour toute argenterie une petite salière, dont le pied n'était que de corne; l'autre un petit plat, pour présenter ses offrandes aux dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur nommé Cornélius Rufinus, qui avait été deux fois consul et dictateur, parce qu'il avait chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. « Admire qui voudra, dit Saint- » Evremont, la pauvreté de Fabricius; » je loue sa prudence, et le trouve fort » avisé de n'avoir eu qu'une salière d'ar- » gent, pour se donner le crédit de chas- » ser du sénat un homme qui avait été » nommé deux fois consul, qui avait » triomphé, qui avait été dictateur. » Quoi qu'il en soit de cette réflexion, et des motifs de Fabricius, ce romain vécut et mourut pauvre. Le sénat fut obligé de marier ses filles aux dépens du public.

FABRICIUS-VÉIENTO, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J. C., fit des libelles diffamatoires contre les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour ses crimes. Tacite remarque que ce Fabricius étant préteur, attelait des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satires atroces.

* FABRICIUS (Théodore), l'un des

premiers artisans de la réforme, né le 2 février 1501 à Anholt-sur-l'Yssel, dans le comté de Zutphen, naquit de parens pauvres, et n'eut pendant long-temps, aucun moyen de s'instruire; il fut même obligé de faire subsister sa mère des secours qu'il obtenait de la charité publique. Enfin, à 17 ans, il put commencer ses études à Emmerick; et son zèle et son amour pour le travail lui firent bientôt obtenir des succès rapides. Après avoir terminé à Cologne son éducation, Fabricius passa à Wittemberg, où il devint élève de Luther et de Mélancthon. Etant revenu dans sa patrie au bout de 4 ans, il ouvrit à Cologne une école d'hébreu; mais comme on ne tarda pas à s'apercevoir que, sous le prétexte d'enseigner cette langue, il cherchait à répandre ses nouvelles erreurs, il fut chassé de la ville. Retiré auprès du landgrave de Hesse (Philippe le Magnanime), le patron des réformés, il fut choisi pour être son aumônier, et devint, en 1536, curé à Allendorf sur la Werra; mais l'aumônier, mauvais courtisan, s'étant avisé de prêcher contre la polygamie, le landgrave, à qui Luther avait permis de prendre deux femmes, non content de lui retirer ses faveurs, le fit mettre en prison et confisqua ses biens. Fabricius recouvra cependant sa liberté quelque temps après, et retourna à Wittemberg en 1543, où il professa l'hébreu et la théologie. En 1544, il fut nommé pasteur de l'église Saint-Nicolas à Zerbst, où son zèle un peu trop tracassier lui attira encore des ennemis. Accusé d'hétérodoxie dans sa secte, il fut plusieurs fois obligé de se justifier. Enfin il termina le 15 septembre 1550 son orageuse carrière. Il a laissé 1° *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4; 2° *Articuli pro evangelica doctrina*, ibid.; 3° *Tabulæ duæ de nominibus et de verbis Hæbræorum*, Bâle, Henri-Pierre, 1545; 4° des *Homélies*, des *Sermons* et des *Discours* en allemand. On ne croit pas qu'ils aient été imprimés; 5° un *Abrégé de sa Vie*, que Théodore de Hase a inséré dans le premier fascicule de sa *Bibliotheca Bremensis*.

* FABRICIUS (Samuel), né vers la fin du 16e siècle à Eisleben en Saxe, et ministre de Zerbst, est connu par un ouvrage qui a pour titre: *Cosmotheoria sacra*, Francfort-sur-le-Mein, 1625, in-8. Il en a été fait une seconde édition, avec des *Considérations* sur les bienfaits de Dieu, Bâle, 1675. Ce sont des réflexions sur le psaume 104, *Confitemini Domino*, etc. J. Fabricius dit que ces réflexions durent naissance aux *Conciones* du même auteur, sur ce psaume; elles sont divisées en sept livres, qui traitent du monde en général, du ciel, des nuages, de l'air, des anges, de la terre, des eaux, de la pluie, des fruits de la terre, etc. — Fabricius (Etienne), ministre à Berne au 17e siècle, a laissé 1° *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; 2° *Conciones sacræ in Decalogum*, 1649, in-4; 3° *Conciones sacræ in festivitatibus annuis habitæ*, 1656, in-4; 4° *In* CL *Psalmos Davidis et aliorum prophetarum conciones sacræ*, 1664, in-fol.

* FABRICIUS (Frédéric), premier pasteur de l'église de Saint-Nicolas à Stettin, et docteur en théologie de l'université de Wittemberg, avait étudié avec succès, à Leyde et à Utrecht, les langues orientales. Il a laissé une *Traduction* de l'hébreu du Commentaire du rabbin David Kimchi, sur Malachie, et plusieurs *Sermons* et *Traités de théologie polémique*, écrits en allemand. Il est mort le 11 novembre 1703, âgé de 61 ans.

* FABRICIUS (Christophe-Gabriel), né à Schackdorf, ville de la basse Lusace, le 18 mai 1684, fit ses cours de théologie à l'université protestante de Wittemberg. En 1703, il fut chargé d'aller prêcher l'Evangile en langue slave, dans la basse Lusace, et en 1740, dans la Lusace supérieure. Il y mourut le 12 juin 1757. Il a laissé 1° un *Catéchisme* en langue slave; 2° *Herrenhuth démasqué*, Wittemberg, 1743; 3° *Découverte de l'esprit de secte des herrenhuthers*, Wittemberg, 1749, in-8. Ces deux ouvrages sont écrits en allemand. Christophe Fabricius y combat la secte des her-

renhuthers ; il cherche à faire voir combien sont dangereuses les vues que ces sectaires cachent sous des dehors religieux, et quelles suites funestes ces erreurs peuvent avoir pour le christianisme. *Voyez* ZINZENDORF.

FABRICIUS nommé aussi LEFEVRE (François), savant philosophe, né en 1524 à Dureu dans le duché de Juliers, vint à Paris au collége de France suivre les leçons de Ramus et de Turnèbe, fut recteur du collége de Dusseldorff en 1550, et mourut en 1573 dans sa 78e année. On a de lui : 1° *Pauli Orosii... Historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12. Fabricius s'attache dans ses notes, à déterminer la véritable manière de lire le texte, à indiquer les endroits des historiens profanes, qui ont rapport à ce que dit Paul Orose, et enfin à fixer les points de chronologie. Le Père André Schott en a donné une édition à Mayence en 1115, avec les notes de Fabricius et celles de Lautius. 2° *In Terentii comœdias annotationes*, Anvers, 1565. 3° *Ciceronis historia*, Cologne, 1564; Gronovius y a ajouté des notes, et elle a été insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de *Cicéron*.

FABRICIUS (Jérôme), né en 1537, plus connu sous le nom d'*Aquapendente*, sa patrie, fut disciple et successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant 40 ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension de cent écus d'or, et l'honora d'une statue et d'une chaîne d'or. Ce savant médecin mourut en 1619, à Padoue, laissant plusieurs ouvrages sur la chirurgie, l'anatomie et la médecine, justement estimés par ceux qui s'appliquent à ces arts utiles. Ses *OEuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-fol. Il remarqua le premier, en 1574, les valvules des veines; mais il ne connut ni leur structure, ni leur usage. Fabricius travaillait plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent divers présens, pour récompenser son généreux désintéressement. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : *Lucri neglecti lucrum.*

FABRICIUS (Vincent), poète allemand, né à Hambourg le 25 septembre 1613, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubec, syndic de la ville de Dantzick, bourgmestre et député de cette ville à Varsovie, où il mourut le 11 avril 1667. Ses charges ne l'avaient pas empêché de se livrer à la poésie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1632. On en a donné une édition plus complète à Leipsick, en 1667.

FABRICIUS (François), né à Amsterdam, le 10 avril 1663, fut ministre et professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur. On a de lui plusieurs dissertations recueillies en 5 vol. in-4, Leyde, 1727. Les principales sont 1° *Christus ecclesiæ fundamentum.* 2° *Sacerdotium Christi.* 3° *Christologia Noachica et Abrahamica, seu dissertationes ad selectos textus veteris et novi Testamenti.* 4° *De fide christiana patriarcharum et prophetarum, etc.* Il a fait aussi imprimer 6 *sermons* en hollandais. Ce savant mourut le 27 juillet 1738.

FABRICIUS (Jean-Albert), né à Leipsick, en 1668, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli et de savant profond. Il avait un esprit facile, une mémoire heureuse et beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliothèque. La mort de Vincent Placcius ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence de cette ville, Fabricius l'obtint. Cette place le fixa à Hambourg, et il y passa le reste de sa vie, chéri et honoré. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importans : la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, et la place de surintendant des églises de la confession d'Augsbourg. Fabricius fut tenté de les accepter ; mais les magistrats de Hambourg, plus ardens à le retenir qu'il n'était à les quitter, augmentèrent en 1720 ses gages de 200 écus. Il y mourut en 1736, à 68 ans. C'était un homme modeste, sa douceur le faisait aimer, autant que ses lumières inspiraient l'estime.

Peu de savans ont été plus laborieux ; il suffisait à tout, leçons publiques, correspondances littéraires, composition d'ouvrages. Ceux qui l'ont fait connaître le plus avantageusement dans la république des lettres, sont : 1° *Codex apocryphus novi Testamenti collectus, castigatus*, Hambourg, 3 vol. in-8, 1719. C'est une collection curieuse et exacte de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs, et même au commun des savans. On y trouve une notice de tous les faux évangélistes, des faux actes des apôtres et des apocalypses, dont l'Eglise fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, et ne peut que servir à constater pleinement l'authenticité des quatre Evangiles et autres écrits canoniques, constamment et généralement reconnus, tandis que tout ce qui n'avait pas le caractère de l'inspiration, est allé au fond de l'oubli. 2° *Bibliotheca græca*, 14 vol. in-4, publiés à Hambourg depuis 1705, jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs grecs, de leur vie, de leurs ouvrages, est précieuse aux bibliographes. Il n'y a d'ailleurs presque aucun volume qui ne contienne quelques écrits, entiers ou en partie, des auteurs grecs anciens et modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708 : éditions plus amples que celle de 1705. Les volumes suivans sont semblables, quoique réimprimés. Il y a une 4e édition augmentée, 1790-1811, 12 vol. in-4. Elle n'est pas achevée, et ne peut avoir moins de 16 à 17 vol. 3° *Bibliotheca latina ecclesiastica*, Hambourg, 1718, in-folio. C'est le recueil des écrits latins sur les matières ecclésiastiques. 4° *Memoriæ Hamburgenses*, 7 vol. in-8, augmentés d'un 8e en 1745, par Evers, gendre de Fabricius. On y trouve la vie et les éloges des illustres Hambourgeois. 5° *Codex pseudopygraphus veteris Testamenti*, in-8, 2 volumes, 1722 et 1823. L'auteur a exécuté à l'égard de l'ancien Testament, ce qu'il avait pratiqué à l'égard du nouveau, dans son *Codex apocryphus*. 6° Une savante édition de *Sextus Empiricus*, grecque et latine, Leipsick, 1718, in-fol. 7° Un *Recueil* en latin *des auteurs qui ont prouvé la vérité du christianisme*, 1725, in-4. 8° Un excellent ouvrage en allemand, traduit en français sous ce titre, *Théologie de l'eau*, 1743, Paris, in-8 ; avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur. 9° *Les écrivains de l'histoire d'Allemagne et du Nord*, publiés par Lindenbrogius, auxquels il joignit les *Origines de Hambourg* par Lambeccius, et les *Inscriptions* de cette même ville par Anckelman : le tout orné de notes savantes et d'appendices, in-fol. 10° Une édition du *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, in-fol. ; il y ajouta une préface, et la vie de l'auteur. 11° *Bibliotheca latina*, 1707, 1708 et 1721, in-8, 3 vol., réimprimée à Venise en 1728, 2 vol. in-4, et à Leipsick, 1773-74, 3 vol. in-8. Elle devait avoir un 4e vol. qui aurait contenu les auteurs chrétiens 12° *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734, in-8, 5 vol., réimprimée à Padoue, 1754, 6 vol. in-4. 13° *Bibliographia antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 vol. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines et ecclésiastiques. 14° *Centuriæ duæ Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suum obierunt*, Hambourg, 1707, in-8. 15° Une édition du *Polyhistor*, de Morhof, Lubeck, 1747, 2 vol. in-8. (Il existe une notice sur la vie et les écrits de Fabricius avec son portrait et sous ce titre : *De vita et scriptis Joannis Alberti Fabricii commentarius*, 1737, in-8. par H. S. Reimar son gendre.)

* FABRICIUS (Jean-Chrétien), célèbre entomologiste, élève de Linnée, né en 1742, à Tundern dans le duché de Sleswick, annonça dès ses premières années beaucoup de goût pour l'histoire naturelle, et suivit les cours de Linnée à l'université d'Upsal. Forcé d'embrasser un état, il étudia la médecine. Il fut reçu docteur à l'âge de 25 ans ; mais bientôt, nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Kiel, il se livra entièrement à ses études favorites pour lesquelles il entreprit plusieurs voyages en diffé-

rentes parties de l'Europe. Il devint conseiller d'état du roi de Danemarck, et professeur d'économie rurale et politique. Il était en France au moment où son pays était en guerre avec la Grande-Bretagne. Péniblement affecté du désartre de sa patrie, il partit pour le Danemarck, quand il apprit la nouvelle du siége de Copenhague. Il offrit ses services à son roi; mais il mourut peu de temps après son arrivée, en 1807. Ses principaux ouvrages sont 1° *Systema entomologiæ*, Flensburg, 1775, in-8. Ce livre donna une nouvelle face à la science. On y trouve non-seulement l'exposition des caractères essentiels des classes et des genres du nouveau système que l'auteur voulait établir, mais encore toutes les espèces alors connues. 2° *Genera insectorum*, Kiel, in-8, faisant suite à l'ouvrage précédent. 3° *Philosophia entomologica*, Hambourg, in-8, 1778. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. 4° *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792 à 1796, 7 vol. in-8. 5° *Supplementum entomologiæ systematicæ*, 1798, in-8. Il faut joindre à ce volume un *Index alphabeticus* de 52 pages qui ne parut que deux ans après. Fabricius a publié séparément un *species* pour chaque classe d'insectes en particulier, sous ces titres : *Systema eleutheratorum*, 1801; *Systema rhyngotorum*, 1803; *Systema piezatorum*, 1804, *Systema antliatorum*, 1805, avec un *index* in-4 pour chacun. 6° *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1781, in-8, en allemand. 7° *Résultat des leçons sur l'histoire naturelle*, Kiel, 1804, aussi en allemand.

* FABRICIUS (Otto), prédicateur protestant, naquit en 1744 : les ouvrages de Hans Hegede sur le Groenland qu'il lisait à l'université, lui inspirèrent le désir d'aller prêcher l'Evangile dans les pays septentrionaux. Il fut nommé missionnaire pour les colonies danoises de Frédériksaad, et partit pour ce pays du Nord en 1768. Pendant son séjour qui dura jusqu'en 1773, il répandit la parole sainte parmi les Groenlandais dont il visitait souvent les cabanes; il s'occupa beaucoup de leur langue, et s'adonna à la recherche des plantes du pays, sans études préliminaires, sans autre livre que le *sytema naturæ*, sans autres conseils que ceux du célèbre Otto-Frédéric Muller avec lequel il était en relation. De retour à Copenhague, il fut pourvu successivement de plusieurs cures, et en dernier lieu (1789) de celle de Christiania où il mourut avec le titre et le rang d'évêque le 12 avril 1822 à l'âge de 72 ans. Il s'était occupé de la rédaction de ses notes : son principal ouvrage a pour titre : *Fauna groenlandica*, Copenhague, 1780 : il l'a fait honorablement connaître du monde savant. Des deux mariages que contracta Fabricius, il eut 16 enfans.

* FABRICY (le Père Gabriel), dominicain et célèbre bibliographe, né vers 1725 à St.-Maximin près d'Aix en Provence, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique dans lequel il devint provincial, puis lecteur en théologie à Rome. Ses vastes connaissances le firent choisir pour l'un des docteurs théologiens de la fameuse bibliothèque de *Casanata*, léguée en 1700 par le cardinal de ce nom aux dominicains du couvent de la Minerve. Il mourut à Rome en 1800. Fabricy était membre de l'académie des Arcades. On lui doit 1° *Recherches sur l'epoque de l'équitation et l'usage des chars équestres chez les anciens*, in-8, 1764. 2° *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pères Ansaldi, Mamachi, Patuzzi, Richini et de Rubeis*, imprimés dans le Dictionnaire universel des Sciences ecclésiastiques du Père Richard. 3° *Des titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'ancien Testament*, 2 tom. in-8, Rome, 1772 : c'est le plus célèbre et le plus estimé de ses ouvrages. 4° *Censoris theologi diatribe, qua bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8. On le trouve à la suite du *Specimen variarum lectionum sacri textus* de J. B. de Rossi. Le Père Fabricy a aussi travaillé avec le Père Audifredi au magnifique Catalogue de la bibliothèque

de Casanata, dont il n'a été publié que 4 volumes.

FABRINI (Jean), grammairien florentin, vivait dans le milieu du 16e siècle. Nous avons de lui des *notes* et des *commentaires sur Virgile*, *Horace*, *Térence*, et sur quelques *Epîtres* de Cicéron. Ils sont assez bons pour leur temps. Il est auteur de quelques autres ouvrages sur sa langue.

* FABRONI (Ange), célèbre biographe italien, naquit le 7 septembre 1732, à Marradi, village de Toscane, d'une famille distinguée, mais peu riche : il était le dernier de onze enfans. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il obtint, en 1750, une place à Rome dans le collége Bandinelli qu'un boulanger de ce nom avait fondé pour l'éducation d'un certain nombre de jeunes toscans. Fabroni fit des progrès rapides, reçut le doctorat à Césène, et prit les ordres en 1758. Présenté au prélat Bottari, l'un des soutiens du parti janséniste, qui le prit en amitié, il fut chargé de remplir pour lui les fonctions d'un canonicat de Sainte-Marie *Transtevère*. Ce prélat l'engagea à traduire, en italien, la *Préparation à la mort*, du Père Quesnel, *les Principes et règles de la vie chrétienne* de Le Tourneur, et les *Maximes de la marquise de Sablé*. Fabroni publia ensuite, en latin, une *Vie du pape Clément XII*, qui, quoique fort médiocre, lui valut une récompense magnifique de la part du cardinal Néri Corsini et l'avantage de prononcer, devant le saint Père, un discours latin sur l'Ascension. Quelque temps après, il fut chargé de l'*oraison funèbre* du prétendant Jacques Stuart, qu'il prononça devant le cardinal d'York fils de ce prince, et reçut encore un présent considérable. Il entreprit ensuite une traduction italienne des *Entretiens de Phocion*, de l'abbé de Mably; mais cette publication ne fut pas approuvée et nuisit même à son avancement. Il conçut alors l'idée d'écrire, en latin, les *Vies des savans italiens* qui ont fleuri dans les 17 et 18e siècles. C'est celui de ses ouvrages qui a le plus contribué à sa réputation. Il en publia le premier volume en 1766. L'année suivante, il quitta Rome pour aller se fixer à Florence, et obtint, du grand-duc Léopold, la place de prieur du chapitre de la basilique de St.-Laurent. Il partagea, dès ce moment, son temps entre les fonctions religieuses de sa place et ses travaux littéraires qui devinrent son seul amusement. Fabroni ayant été alors désigné pour précepteur des enfans du grand-duc, craignit que cette faveur ne lui attirât des ennemis : pour se soustraire à ce danger, il voyagea en attendant le moment d'entrer en fonction; il parcourut la France et l'Angleterre; mais à son retour en Toscane, il n'obtint point la place pour laquelle il avait été choisi, et ne connut jamais la cause du changement du grand-duc à ce sujet. L'avénement au pontificat de Ganganelli (Clément XIV), qu'il avait compté autrefois parmi ses protecteurs, l'engagea néanmoins à retourner à Rome quelques années après, et ce pape qui estimait Fabroni, le nomma l'un des prélats de la chambre pontificale, et chercha à le retenir auprès de lui. Cependant la reconnaissance l'entraînant vers le grand-duc qui venait de le créer prévéditeur de l'université de Pise et prieur de l'ordre de St.-Etienne, il résista aux instances du saint Père, et après avoir fait un voyage à Naples, où il fut bien accueilli de la reine et des personnages les plus distingués, il retourna à Florence, où il usa de son crédit auprès du grand-duc, pour obtenir la permission de tirer des archives de Médicis, des lettres de savans du 17e siècle, adressées au cardinal Léopold de Médicis, qu'il publia en 2 volumes, et qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire littéraire de ce temps-là. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Saxe et en Prusse, et se lia avec les principaux savans. De retour en Toscane en 1773, il se fixa à Pise, où il entreprit, avec des gens de lettres, le journal *De' letterati*, dont il faisait paraître quatre volumes par an et qu'il poussa jusqu'au 105e; les trois derniers contiennent une table générale. Il s'occupait en même temps de son recueil biographique qui devint plus que jamais son travail de prédilection, et il l'augmenta

de plusieurs nouveaux volumes; le 18e parut en 1799, et les 19e et 20e après sa mort à Lucques en 1804 et 1805. Cette collection, qui a obtenu un grand succès, et qui le mérite sous plusieurs rapports, renferme 154 vies, y compris la sienne. Excepté vingt-une, elles sont toutes de Fabroni. On lui reproche sa partialité pour les jansénistes et contre les jésuites. Vers les dernières années de sa vie, il sembla se reprocher son peu de ménagement pour cet ordre. Sentant sa fin approcher, il se retira dans une solitude auprès de Lucques, appelée *Saint-Cerbon*, chez les franciscains réformés, où il passa un mois uniquement occupé de se préparer à la mort. De retour à Pise, il vécut encore quelques mois et expira le 22 septembre 1803, après avoir rempli tous les devoirs de la religion. On a encore de lui 1° *Laurentii Medicis magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4. 2° *Magni Cosmi Medieei vita*, 1789, 2 vol. in-4. 3° *Leonis X pontificis maximi vita*, 1797. 4° *Historia lycœi Pisani*, Pise, 1791-95, 3 vol. in-4. 5° *Elogi d'illustri Italiani*, Pise, 1786-89, 2 vol. in-8. 6° *Elogi di Dante, di Poliziano, di Ariosto e di Torquato Tasso*, Parme, 1806, 7° *Abrégé du voyage d'Anacharsis*, en italien, qui lui mérita des éloges de l'auteur lui-même. « Rien n'est omis dans » votre ouvrage, lui écrivit l'abbé Bar- » thélemi ; j'admire le choix et la liaison » des faits, la propriété des termes et » la rapidité du stile. »

*FABRONI (Jean), chimiste et savant italien, naquit à Florence en 1748, fut envoyé à Paris en 1798, par son souverain, le grand-duc de Toscane, pour assister à une réunion de savans, chargés de trouver un système de poids et mesures générales pour tous les peuples civilisés. Il était employé au cabinet du *Muséum* d'histoire naturelle de Florence qu'il contribua, sous le grand-duc Léopold, à enrichir et à rendre l'un des plus beaux de l'Europe. Il s'occupa surtout avec succès de la chimie agricole et industrielle, et il a fait à ce sujet plusieurs ouvrages excellens. Estimé et respecté sous tous les gouvernemens qui se succédèrent en Toscane après l'invasion des Français, il fut membre de la députation des finances de la reine régente d'Etrurie (*Voyez* Marie-Louise), veuve de Louis Ier de Bourbon. Quand la Toscane fit partie de l'empire français, Napoléon le nomma maître des requêtes, conseiller d'Etat, puis directeur-général des ponts et chaussées pour les départemens au-delà des Alpes. Appelé au Corps législatif par le département de l'Arno, il obtint la croix de la Légion d'honneur, et les titres de baron et de commandant de l'ordre de la Réunion. Fabroni était, en outre, un des quarante de la *Société italienne*, et de celle des *Géorgophiles*, correspondant de l'Institut de France, professeur honoraire des universités de Pise et de Wilna, etc. La chute de Napoléon ayant ramené en Toscane le grand-duc Ferdinand III, ce prince appela auprès de lui Fabroni, le nomma directeur de la monnaie de Florence, commissaire royal des forges et des mines, et le décora de la croix de l'ordre du Mérite. Il remplit tous ces divers emplois, qu'il devait à ses talens et à ses lumières, avec le zèle, et la probité qui distinguaient son caractère. Fabroni est mort à Florence, d'un coup d'apoplexie, le 17 décembre 1822. Il a laissé les ouvrages suivans, tous, excepté un seul, écrits en italien ; 1° *Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture*, ou *Exposition du véritable plan pour cultiver les terres avec le plus grand avantage et pour se passer des engrais*. Traduit en français, Paris, Nyon l'aîné, 1780, in-12 ; *Du ver à soie et du* byssus *des anciens*, Pérouse, 1782, in-8, fig. L'auteur pense que la soie est le *byssus* antique, mais M. Fleury a prouvé dans une dissertation, insérée dans la *Revue encyclopédique* (tome 1er page 241), que le *byssus* n'est autre chose que le duvet des chèvres de Cachemire. 3° *Instructions élémentaires d'agriculture*, Venise, 1787, in-12 ; Turin, 1791, in-12, avec des *Notes* du docteur J. Giobert ; traduit en français par Alex. Vallée, 1805, in-8. L'auteur écrivit cet ouvrage par ordre du grand-duc de Toscane Léopold I. 4° *Dissertations sur la manière*

de perfectionner les vins des états romains, Rome, 1793, in-8; 5° *Discours sur une singulière espèce de briques*, Venise, 1791. Ce sont des briques fabriquées avec une substance appelée *farine fossile*, découverte en France par M. Faujas de Saint-Fonds, et qui rend les briques flottantes. 6° *Nouveau thermomètre stationnaire*, en 1793; 7° *Sur l'antiquité, les avantages et la méthode de la peinture encaustique*, 2e édition, Venise, 1800, in-8; 8° *Synopsis plantarum horti botanici regii florentini*, Florence, 1794, in-4; 9° *Les loisirs de la campagne*, ou *Libre Discussion sur quelques raisonnemens populaires*, 1800, in-8; 10° *De l'économie rurale des Chinois*, Venise, 1802, in-8; 11° *La Bibliothèque*, Modène, 1803. Cette bibliothèque est une lettre qu'on trouve insérée dans les *Mémoires* de la société italienne (tome 2, p. 92), dans le *Magasin encyclopédique* de Stellini. Elle est adressée au Père Pozzetto des Ecoles pies, et donne un excellent moyen de préserver les livres des insectes. 12° *Origine et civilisation des anciens habitans de l'Italie*, Florence, 1803, in-8; 13° *Des approvisionnemens publics*, Florence, 1804, in-8; 14° *De la pesanteur spécifique des matières d'or et d'argent*, Modène, 1806, in-4; 15° *La Statère philippique*, ou *Essai sur la bonté et le titre de l'or natif*, Florence, 1808. Le *statère* est une monnaie macédonienne. 16° *Du bronze et des autres métaux connus de l'antiquité*, Livourne, 1810. Fabroni publia ces trois derniers écrits lorsqu'il était directeur des monnaies. Il a donné divers *Mémoires* dans plusieurs journaux périodiques, notamment au *Journal de physique* (de 1799 à 1800); et il fut un des rédacteurs des *Mémorie* ou *Mémoires de la Société agraire* de Florence. Les principaux articles qu'il a fournis au *Journal de physique* sont ceux relatifs à *la force réfrigérante des liquides*, aux *alcarazas d'Espagne*, *à l'action chimique des différens métaux entre eux*.

FABROT (Charles-Annibal) était d'Aix en Provence, où il vit le jour l'an 1580. Sa profonde érudition et ses vastes connaissances dans la jurisprudence civile et canonique, lui obtinrent l'amitié du fameux Peiresc, protecteur de tous les gens de mérite. Le président du Vair, qui l'estimait aussi, devenu garde des sceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avait que 36 ans, et depuis 8 années il occupait avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna dans cette ville après la mort de son protecteur, et y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes sur les Institutes de Justinien*. Cet ouvrage, dédié au chancelier Séguier, fut honorable et utile à l'écrivain. Il fit à Fabrot un grand nom dans la république des lettres, et lui valut une pension de 2,000 livres qui lui fut accordée pour travailler à la *traduction du Basilicon* : c'est la collection des lois romaines, dont l'usage s'était conservé dans l'Orient, et de celles que les empereurs de Constantinople y ont ajoutées. Cette collection avait été faite par ordre de l'empereur Léon VI. La traduction coûta à Fabrot dix années d'application constante, et lui mérita une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du temps ne lui permirent pas de jouir. Cet ouvrage parut en 1657 à Paris, en 7 vol. in-fol., auquel il faut joindre le *Supplément* par Ruhnkenius, Leyde, 1765, in-fol. En 1649, Fabrot publia une édition des *OEuvres* de Cédrène, de Nicétas, d'Anastase le bibliothécaire, de Constantin Manassès, et des *Institutes* de Théophile Simocatte, qu'il enrichit de *notes* et de *dissertations*. On a encore de lui des *observations* sur quelques titres du *Code Théodosien*; un *Traité sur l'usure* contre Saumaise; quelques *maximes de droit* sur Théodore Balsamon, sur l'histoire ecclésiastique, sur les papes, et plusieurs *traités* particuliers sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte et infatigable écrivain commença la révision des OEuvres de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il donna au public à Paris, l'an 1658, en 10 vol. in-fol., avec d'excellentes *notes* aussi curieuses qu'instructives. L'appli-

cation excessive qu'il mit à ce grand ouvrage, lui causa une maladie, dont il mourut le 16 janvier 1659, à Paris, âgé de 79 ans. On trouva parmi les papiers de ce savant homme, des *Commentaires sur les Institutes de Justinien*, des *notes sur Aulugèle*; et le *Recueil des ordonnances ou constitutions ecclésiastiques* qui n'avaient pas encore vu le jour en grec. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la Bibliothèque du droit canon, publiée en 1661 par Voël et Justel.

* FABRY (Henri-Jean-Baptiste), comte d'Autrey, chevalier de Saint-Louis, né en 1723 et mort en 1777, est auteur de l'*Antiquité justifiée*, ou *Réfutation de l'Antiquité dévoilée*, 1766, in-12.

* FABRY (Jean-Baptiste-Germain), avocat à la cour royale de Paris, né en 1780 à Cornus, dans le Rouergue, diocèse de Vabres, se fit connaître avantageusement par son attachement aux saines doctrines, et il consacra sa vie à les répandre par des écrits ou des recueils qui font honneur à son esprit et à son cœur. Envoyé à Paris pour y faire ses études de droit, ses principes et sa conduite ne se démentirent point au milieu des dangers de la capitale. Reçu avocat en 1804, il parut au barreau : mais il s'occupa plus spécialement des événemens politiques et de littérature religieuse. Il fut secrétaire du ministre de la police générale de France, Fouché, duc d'Otrante. Son empressement à obliger fut la cause de sa mort : en allant chercher le docteur Dubois à cinq heures du matin pour une de ses parentes dans le travail d'un accouchement difficile, il glissa sur le perron dans l'obscurité, et tomba sur une pointe de fer qui lui entra dans la cuisse et lui rompit une artère. Il expira quelques minutes après, le 4 janvier 1821. On lui doit 1° le *Spectateur français au 19e siècle*, ou *Variétés morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques*, collection précieuse par le choix des matériaux qui la composent. Elle forme 12 vol. in-8, Paris, 1805 à 1812. 2° *Chefs-d'œuvre de l'éloquence chrétienne*, ou *Sermons de Bourdaloue, Bossuet, Fénélon, Massillon, sur la vérité de la religion, formant un corps d'ouvrage*, Paris, 1810, 2 vol. in-12. 3° *La régence à Blois*, ou *Les derniers momens du gouvernement impérial*, 1814, in-8, 6e édition, 1815. 4° *Itinéraire de Buonaparte depuis son départ de Doulevent, le 28 mars, jusqu'à son embarquement à Fréjus le 28 avril 1814*, in-8, 3e édition, 1815. 5° *Itinéraire de Buonaparte de l'île d'Elbe à l'île de Sainte Hélène*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des événemens de 1815*, in-8, 1816, réimprimé l'année suivante, avec des augmentations considérables, en 2 vol. in-8. 6° *Mémoires pour servir à l'histoire de l'instruction publique, depuis 1789 jusqu'à nos jours*, ou *Le génie de la révolution considérée dans l'éducation, où l'on voit les efforts réunis de la législation et de la philosophie du 18e siècle pour anéantir le christianisme*, 3 vol. in-8. On y trouve des pièces et des faits très curieux sur les moyens pris, à différentes époques de la révolution, pour pervertir l'éducation. 7° *Monumens de la reconnaissance nationale votés en France depuis 1789*, in-8, 1819. 7° *Les missionnaires de 1793*, in-8, 1819 et 1820. L'auteur y rappelle les prédications anarchiques, impies et cruelles des révolutionnaires de 1793, et remarque l'affection et l'intérêt que certains écrivains portent à ces missionnaires si dignes d'eux, tandis qu'ils ont en horreur ceux qui prêchent l'ordre, la religion et la charité. Le but de ces écrivains déhontés n'est pas équivoque; et, comme c'est en déclamant contre les nobles et les prêtres qu'on est parvenu à opérer la révolution, M. Fabry a pensé qu'il serait utile d'en rappeler les pages sanglantes pour nous préserver des mêmes malheurs; mais il n'a rien exagéré : il cite toujours ses sources et ses garans; il s'est même imposé la loi de ne donner les faits que sur les pièces officielles insérées dans le *Moniteur*. Rien n'est donc plus authentique que son histoire des *Missions* de 1793, comme rien n'est plus légitime que sa généreuse indignation contre ces sanglans *missionnaires*. Il avait commencé des recherches pour faire une his-

toire de la législation révolutionnaire sur la religion et les prêtres ; il est à regretter qu'il n'ait pas terminé ce travail : personne n'était plus en état que lui de traiter ce sujet ; il connaissait parfaitement la révolution et son esprit, et il la jugeait très bien dans ses causes, ses moyens et ses résultats. Tous ses ouvrages ont paru sous le voile de l'anonyme : on peut en voir la liste dans la *Bibliographie de France*, 1825, p. 119 et 223. L'*Ami de la religion* et *du Roi* lui a consacré une *notice* intéressante tom. 26, pag. 285-288.

FACCIARDUS ou Facciardi (Christophe), né dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des mineurs conventuels à celui des capucins dans la province de Bologne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son temps. L'on rapporte qu'en prêchant un jour à Bologne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistans, qu'avant de sortir de l'église, ils se dépouillèrent de leur argent et de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardus venait de leur recommander. L'on a de lui : 1° *Exercitia spiritualia ex sanctis patribus collecta*, 3 vol. in-8, Londres, 1590; Venise, 1597 et 1605. 2° *Vitæ et gesta sanctorum ecclesiæ Verruchinæ*, in-8, Venise, 1600. 2° *Porta aurea et sanctuarium sanctæ theologiæ, tum scholasticæ, tum positivæ, aperta*. 4° *Meditazioni dei principali mysteri della vita spirituale*, in-4, 1599.

* FACCIOLATO (Jacques), savant professeur de logique de l'université de Padoue, né à Toreglia près de cette ville dans les Monts Euganées, mort en 1769, a consacré toute sa vie à des recherches sur des méthodes pour faciliter l'étude approfondie des langues anciennes. Ses principaux ouvrages sont : 1° Une nouvelle édition du *dictionnaire* en sept langues, connu sous le nom *de Calepin*, Padoue, 1718, 2 vol. in-folio, depuis plusieurs fois réimprimé. 2° *Ortografia moderna italiana con qualche cosa di lingua per uso del seminario de Padova*, 1721, in-4. 3° *Orationes latinæ*, Padoue, 1744 et 1767, in-8. Ce sont les harangues qu'il prononça chaque année à l'ouverture des études. Elles ajoutèrent beaucoup à sa réputation. 4° *De gymnasio patavino syntagmata duodecim ex ejusdem gymnasii fastis excerpta*, Padoue, 1752, in-8. 5° *Fasti gymnasii patavini ab anno* 1268 *ad annum* 1752, Padoue, 1757, in-4. 6° *Epistolæ latinæ*, Padoue, 1765, in-8. Il a beaucoup contribué au grand dictionnaire latin, publié par Forcellini.

FACIO ou Fazio (Barthélemi), né à Specia ou Spezzia, dans l'état de Gênes, mort vers l'an 1465, fut secrétaire d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples. Æneas Sylvius, pape sous le nom de Pie II, fut très lié avec lui, ainsi que la plupart des érudits de son siècle. On doit aux veilles de ce profond littérateur : 1° *De bello veneto-claudiano, seu inter Venetos et Genuenses*, Lyon, 1578, in-8, etc. 2° Une *Histoire de son temps*, jusqu'à l'année 1455, en latin. 3° *De vitæ felicitate*, Leyde, 1628, in-24. 4° Un *Traité des hommes illustres de son temps*, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4, par l'abbé Méhus. 5° *Traduction latine* de l'*Histoire d'Alexandre le Grand* en grec, par Arien. 6° Quelques *opuscules*, mis au jour par Treher, à Hanovre, 1611, in-4. Ce savant était un ennemi irréconciliable. Il conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valla.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, assista en 547 à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute *des trois chapitres*. Il s'agissait dans cette affaire de l'orthodoxie de Théodore de Mopsueste, des écrits de Téodoret, et de la lettre d'Ibas. Facundus les soutint avec une ardeur qui le fit exiler. Nous avons encore l'*ouvrage* qu'il composa sur cette matière : il est écrit d'un stile véhément, plein de feu et avec beaucoup d'art ; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant Père Sirmond publia cet écrit en 1629, in-8, avec des notes ; et il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat, faite à Paris. Facundus mourut vers l'an 553.

FADUS (Cuspius). *Voyez* CUSPIUS FADUS.

FAERNE (Gabriel), de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le 16e siècle, cent fables d'Esope, distribuées en 5 livres. Pie IV l'engagea à ce travail, et n'eut pas à s'en repentir. La morale y est rendue d'une manière ingénieuse; le stile a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Faërne ne vit point mettre au jour le fruit de son travail : son *recueil de fables* ne parut qu'en 1564, 3 ans après sa mort, avec une dédicace à saint Charles Borromée, archevêque de Milan. Ce recueil, imprimé à Rome en 1564, in-4; et depuis à Padoue en 1718 et 1730, et à Londres, 1743, in-4, orné de planches, fit connaître Faërne sur le théâtre littéraire. Denyse en donna une traduction française en 1699, petit in-12, et Perrault, de l'académie française, les traduisit en vers français, in-12, Amsterdam 1718. Trombelli en a donné une bonne édition italienne, Venise, 1736. Faërne était aussi bon critique qu'excellent poète. On a encore de lui : 1° *Censura emendationum Livianarum Sigonii.* 2° *De metris comicis.* 3° Une édition de *Térence.* 4° Des *remarques* sur *Catulle* et sur plusieurs ouvrages de *Cicéron*, 5° *Dialogie antiquitatum*, *etc.* 6° *In lutheranos elegiæ.* Il mourut à Rome en 1561. Pie IV et le cardinal Charles Borromée, neveu de ce pontife, l'honoraient d'une estime particulière, ou plutôt s'honoraient en rendant justice à son mérite. Il faut remarquer que Faërne écrivait dans le temps où les fables de Phèdre n'étaient pas encore connues, de manière que le mérite en est tout-à-fait original. Ce n'est que 20 ans après la première édition des fables de Faërne, que celles de Phèdre furent découvertes.

* FAESI (Jean-Conrad), né à Zurich en 1727, fut curé à Flaach près de Schaffouse, et mourut en 1790. Ce fut un écrivain aussi laborieux qu'estimable : il fit une étude particulière de l'histoire et de la statistique de la Suisse. On lui doit les ouvrages suivans qui sont écrits en allemand : 1° *Description géographique et statistique de la Suisse*, 1765 à 1768, 4 vol. in-8. 2° *Mémoire sur divers sujets de l'histoire ancienne et moderne*, 1765, 2 vol. in-8. 3° *Histoire de la paix d'Utrecht*, 1770. Il a traduit en allemand l'*Histoire d'Afrique et d'Espagne* de Cardone, et publié plusieurs *mémoires* dans les *Journaux historiques* de Meusel.

FAGAN (Christophe-Barthélemi) naquit à Paris, en 1702, du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui l'occupait peu, et qui lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de La Fontaine, avait à peu près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Son extérieur négligé, son air distrait et timide, n'annonçaient point tout ce qu'il était. Il avait beaucoup de talent pour le théâtre. Il travailla tour-à-tour pour le Français, l'Italien, et pour celui de la Foire. On remarque, dans toutes ses pièces, un enjouement naïf et fin. Les plus applaudies, soit pour le bon comique, soit pour la conduite, sont *le Rendez-vous* et *la Pupille.* Celle-ci mérite d'être mise à côté, et si on ose le dire, au dessus de quelques petites pièces de Molière. Pesselier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différens ouvrages dramatiques de Fagan. Les ornemens dont il a accompagné cette édition, sont un Eloge historique de l'auteur, et une Analyse de ses œuvres. Fagan mourut à Paris en 1755.

FAGE ou BUCHLIN (Paul), *Fagius*, né à Rheinsabern dans le Palatinat, d'un maître d'école, se distingua par ses connaissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par Crammer, archevêque de Cantorbéry, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550, âgé de 45 ans. Ce savant protestant a beaucoup contribué à répandre la connaissance de la langue hébaïque par ses ouvrages, dont voici les principaux : 1° *Apophthegmata patrum*; *Sententiæ morales*, 1542, in-4. 2° *Tobias hebraïcus*, 1542, in-4. 3° *Expositio dictionum hebraïca-*

rum, 1542, in-4. 4° *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., etc.

FAGE (Raimond de la) naquit en 1648 à Lisle en Albigeois. Il s'adonna au dessin sans secours, sans maître, malgré ses parens, et devint bientôt un dessinateur excellent. Il mettait dans ses productions, surtout dans les sujets libres, un goût, un esprit qui surprenaient les artistes. Son atelier ordinaire était le cabaret. Il s'était établi depuis plusieurs jours chez un aubergiste, et y faisait une dépense qui paraissait au dessus de sa fortune. Lorsqu'il fallut payer, il crayonna au dos du mémoire qu'on lui présenta, un dessin, que l'aubergiste porta à un amateur. Le curieux en donna ce qu'on lui demanda, et fit encore remettre de l'argent à La Fage. Ce maître mourut en 1690. Il dessinait à la plume et au lavis. Ses dessins dans le premier genre sont fort recherchés. Carle Maratte faisait beaucoup de cas de ses ouvrages.

* FAGES (Joseph), chirurgien habile, naquit à Toulouse le 1er août 1764, de parens qui étaient sans fortune, créa lui-même son avenir et sentit de bonne heure l'instinct de son art. A 14 ans il entra au service de l'hôpital de St.-Joseph de la Grâce, et s'y fit remarquer par des succès surprenans, dûs à son travail et à ses dispositions précoces. Agé à peine de 18 ans, il faisait déjà un cours de chirurgie et d'accouchement. Un concours ayant été ouvert en 1785 à Montpellier pour une place de premier chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de cette ville, le jeune Fages vint disputer cet emploi; mais, quoique sa supériorité fût incontestable, il ne l'obtint point alors, les usages voulant que cette place fût donnée à celui qui occupait la place inférieure; et ce ne fut que quelque temps après et à la suite d'un nouveau concours qu'il parvint enfin à se voir dans le rang qu'il avait déjà mérité depuis long-temps. Il se livra dès lors à plusieurs travaux scientifiques et pratiques, relatifs à sa profession; plusieurs médailles lui furent décernées par l'académie royale de chirurgie; le célèbre Louis apprécia son talent et, à plusieurs reprises, il l'invita à se rendre auprès de lui. En l'an 3, Fages fut nommé chirurgien en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, et peu de temps après il eut le même titre à l'hôpital militaire de Montpellier. Alors les écoles de médecine et de chirurgie étaient supprimées: Fages ne laissa pas périr cet enseignement, et parmi ses nombreux élèves, il compta des sujets distingués qui, plus tard, illustrèrent la chirurgie militaire. Aux leçons théoriques qui étaient les seules que l'on donnât à l'ancienne université, Fages ajouta un cours de chirurgie clinique qu'il fonda lui-même. Malgré ses talens, malgré les services qu'il avait rendus, malgré la haute position sociale dans laquelle l'avaient placé les uns et les autres, des inimitiés particulières, si fréquentes dans le corps des médecins et des chirurgiens, empêchèrent qu'il ne fût compris parmi les professeurs, lors de la réorganisation de la faculté de médecine de Montpellier, et ce ne fut qu'après deux concours brillans qu'il obtint la chaire de médecine opératoire. Depuis cette époque jusqu'à sa mort arrivée le 4 juin 1824, il n'a cessé de donner ses soins à ses malades et à ses élèves. Si d'un côté l'on admirait son habileté dans l'art de guérir, de l'autre on n'était pas moins étonné de la facilité de son élocution, de l'heureux choix des expressions qu'il employait, de l'érudition dont il faisait preuve sans pédanterie, de l'exactitude de ses observations, en un mot de la profondeur de sa science; aussi avait-il une clientelle nombreuse, et la salle où il donnait ses cours était toujours remplie d'une foule d'auditeurs. Sa perte a laissé un vide à Montpellier.

* FAGET DE BAURE (Jean-Jacques), ancien avocat au parlement de Pau, naquit à Orthez le 30 octobre 1755, d'une famille ancienne et distinguée dans la magistrature. Après avoir terminé ses études au collége de Juilly, il fit des progrès si rapides dans le droit qu'à 19 ans il était avocat-général au parlement de Pau. Privé de cette place, dans laquelle il avait débuté d'une manière si brillante, il vécut dans la retraite jusqu'en 1809: alors Buonaparte le nomma rapporteur

du conseil du contentieux de sa maison. En 1810, Faget de Baure fut élu membre du Corps législatif, et il siégeait encore dans cette assemblée en 1814, époque du retour des Bourbons, auquel il adhéra le 6 avril, en signant l'acte de déchéance de Buonaparte. En 1811, il avait été appelé à la cour impériale de Paris, et en était devenu l'un des présidens; il avait été conservé à la cour royale sous le gouvernement de Louis XVIII. Pendant la session législative qui eut lieu en 1814, il parla plusieurs fois à la tribune, et notamment le 9 août, lorsqu'il s'agissait de la loi sur la liberté de la presse pour laquelle il se déclara, sans toutefois que l'on renonçât alors à la censure, qu'il regardait comme une mesure nécessaire dans les circonstances où l'on se trouvait. Son entier dévouement à la famille royale éclata surtout à l'époque où Buonaparte revint de l'île d'Elbe : il embrassa avec chaleur la défense du roi. Après la seconde rentrée des Bourbons, il fut compris au nombre des membres du conseil royal de l'instruction publique. Président du collége électoral des Landes, au mois de juillet 1815, il fut élu par le département des Basses-Pyrénées, et devint vice-président de la chambre. Il fit partie de diverses commissions, présenta un rapport relatif à l'*organisation de la cour des Comptes* et occupait le fauteuil pendant la discussion de la *loi sur les élections*. Après la dissolution de la chambre en 1816, il présida le collége électoral des Basses-Pyrénées qui le réélut député. Il eut encore l'honneur d'être nommé vice-président : il siégeait au côté droit. Faget de Baure mourut à Paris le 30 décembre 1817. C'était un homme plein de religion, et il avait une intégrité à toute épreuve. On a de lui 1° *divers morceaux de littérature*, notamment *des vers sur le Dante*, insérés sans nom d'auteur dans le *Spectateur du Nord*; 2° *Histoire du canal du Languedoc*, rédigée sur les pièces authentiques, etc., Paris, 1805, in-8; 3° *Essai historique sur le Béarn*, Paris, 1818, in-8, ouvrage posthume.

* FAGGI, ou DE FAGGIS (Ange), appelé aussi quelquefois *Sangrino*, du nom du château de Sangro, dans le royaume de Naples, où il était né vers l'an 1500, est un de ceux qui ont le plus illustré l'ordre de Saint-Benoît. Il était de la congrégation du Mont-Cassin. Sa vie offrit le modèle de toutes les vertus : il partageait son temps entre la pratique des devoirs religieux et l'étude, à laquelle il se livra avec une assiduité extraordinaire. Très versé dans les langues grecque et latine, il avait fait aussi une étude approfondie de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Elu supérieur de diverses maisons, il se fit remarquer par la sagesse de son administration, qu'il porta au plus haut degré dans le gouvernement du Mont-Cassin et dans celui de la congrégation, dont la présidence lui fut déférée à deux reprises différentes. Le pape Pie V qui avait pour lui la plus grande estime, l'avait nommé inquisiteur de la foi. Parvenu à un âge très avancé, dom Faggi se démit de toutes ses places, pour consacrer à Dieu tous ses momens, et mourut au Mont-Cassin le 17 mars 1593, âgé de 93 ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue particulièrement 1° *In psalterium Davidis regis et prophetæ clarissimi, paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, in-4, 1575; 2° *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, in-4, 1565; 3° *Speculum et exemplar christicolarum, seu Vita beati patris sancti Benedicti, monachorum patriarchæ sanctissimi*, Florence, in-4, 1626; 4° *Traité sur l'oraison des 40 heures*, Florence, 1583; 5° *Vita sanctæ Virginis Mariæ, carmine elegiaco*, Vérone, 1649; 6° *Officium 40 horarum, vario metri genere*, 1583; 7° *Sentimens d'un pécheur en présence du très Saint-Sacrement*, en vers héroïques, Florence, 1583; 8° *Psautier de la Sainte Vierge*, en prose et en vers saphiques; 9° *Eloge en vers du Père dom Paul Picco de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul-Prosper Martinengo; 10° *Dialogue sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*. Enfin, des *Hymnes*, des *Eloges*, des *Vies des saints*, des *Sermons*, etc.

* FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète comique et burlesque, né à Florence en

1660, et mort en 1742, fut reçu, malgré sa jeunesse, dans l'académie des Apastistes, et commença dès lors à composer des comédies dans lesquelles il jouait lui-même les rôles les plus plaisans. Il occupait ainsi les sociétés les plus distinguées de sa patrie par ses vers, son humeur bouffonne et ses bons mots. Ce qui ne l'empêcha pas d'exercer plusieurs places dans la magistrature florentine. Il a laissé des poésies burlesques sous ce titre : *Rime piacevoli di Giam-Battista Fagiuoli*, Florence, 1729, 2 vol. in-8; réimprimées à Lucques, 1733-45, 7 vol. in-8. La décence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre. Elles eurent du succès de son vivant, quoiqu'elles n'aient ni l'originalité ni la verve de celles de Berni. Ses *comédies* imprimées à Florence, 1734-36, 7 vol. in-12, écrites aussi dans le stile facétieux et burlesque, se font remarquer par le bon ton qu'il y a toujours conservé et qui est assez rare dans les écrivains de cette nation. Le censeur qui les a approuvées dit qu'il les regarde comme très utiles, étant une satire continuelle du vice.

*FAGNAN (Marie-Antoinette, dame), née à Paris dans le 18e siècle, préféra une douce obscurité à l'éclat dont elle aurait pu jouir dans la carrière littéraire. Elle publia deux ouvrages de féerie qui eurent du succès. Le premier, intitulé *Kanor*, conte traduit du sauvage, a pour but de prouver que le véritable amour fait des prodiges; le second, qui a pour titre : *Miroir des princesses orientales*, est un instrument qui révèle ce qui se passe au fond des cœurs. Lesage en a pris les idées qui font le fond de son opéra du *Miroir magique*. On doit encore au même auteur une bagatelle agréable, publiée dans le Mercure de France, sous le titre de *Minet bleu et Louvette*, et réimprimée depuis plusieurs fois en 1814 dans les *Contes merveilleux*. Le but de ce petit conte est de prouver qu'avec un bon cœur on ne peut jamais être véritablement laid. L'obscurité dans laquelle s'est enveloppée cette dame auteur fait qu'on ignore l'époque précise de sa mort, qu'on croit cependant être arrivée en 1770.

FAGNANI ou FAGNAN (Prosper), célèbre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence, fut pendant 15 ans secrétaire de la sacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, et ne travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire sur les Décrétales*, Rome, 1461, 3 vol. in-fol., réimprimé à Venise en 1697. Il fut entrepris par ordre du pape Alexandre VII. La *table* de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le Commentaire. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'un homme aveugle ait pu la dresser, et la dresser d'une manière si exacte.

FAGON (Gui Crescent), né à Paris au jardin des Plantes, le 11 mai 1638, d'un commissaire des guerres, fut destiné de bonne heure à la médecine. Il prit le bonnet de docteur en 1664. Etant sur les bancs, il soutint dans une thèse la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant, qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avait défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le jardin royal, le livre commun de tous les botanistes, Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zèle fut récompensé par les places de professeur en botanique et en chimie au jardin du roi. Sa réputation le fit choisir en 1660, pour être le premier médecin de Mme la dauphine. Quelques mois après il le fut de la reine, et après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfans de France. Enfin Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin, en 1693. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare et singulier; il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payaient pour leur serment; il abolit des tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires

royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu surintendant du jardin royal en 1698, il inspira à Louis XIV d'envoyer Tournefort dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des Sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avait toujours eu une santé très faible. Elle ne se soutenait que par un régime presque superstitieux; et il pouvait donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivait. L'art céda enfin, et la France le perdit en 1718, âgé de près de 80 ans. Il avait épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils : l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742; et le second, Louis, conseiller-d'état ordinaire au conseil royal, et intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avait une érudition très variée, et embellie par l'heureuse facilité de bien parler. Son cœur était encore au dessus de son esprit. Il était humain, généreux, désintéressé. Il eut part au *Catalogue du Jardin Royal*, publié en 1665, sous le titre d'*Hortus Regius*. Il orna ce recueil d'un petit *poème latin*, inspiré par son goût pour la botanique. On a encore de lui *les Qualités du quinquina*, Paris, 1703, in-12. (Son éloge se trouve dans la notice des hommes les plus célèbres de la faculté de médecine, par J. A. Hazon. Son oncle Guy de la Brosse fut le fondateur et devint l'intendant du Jardin des Plantes.)

FAGUNDEZ (Etienne), jésuite de Viane en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux et savant. On a de lui 1° *Traité des contrats*, Lyon, 1641, in-fol. 2° *Traité sur le Décalogue*, Lyon, 1640, 2 vol. in-folio, et d'autres ouvrages de *théologie morale* qui ont eu de la réputation.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), né à Dantzick en 1685, fut envoyé en Hollande pour apprendre le commerce, mais son goût le porta vers l'étude de la physique; il s'appliqua particulièrement à la construction des baromètres et des thermomètres. En 1720, il substitua à l'esprit de vin, dont on s'était servi jusque-là pour les thermomètres, le mercure, et rend compte de cette opération dans sa *dissertation sur les thermomètres*, 1724. Il a donné à cet instrument une échelle et un terme fixe, différens de ceux de Réaumur. Au lieu de la glace, il a pris pour terme l'eau bouillante, et son 32e degré répond au zéro de Réaumur. Mais on ne saurait disconvenir que le thermomètre de celui-ci est plus simple et plus sûr; et que s'il est plus généralement adopté, c'est qu'il mérite réellement de l'être. Fahrenheit est mort en 1740. (Il avait publié en outre cinq *mémoires* qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, 1724).

FAIDEAU. *Voyez* FEYDEAU.

FAIEL ou FAYEL (Eudes de), seigneur renommé du Vermandois, se signala par une action atroce, que l'histoire nous a conservée. Il avait épousé Gabrielle de Vergy, ou plutôt de Lévergies, issue d'une des meilleures maisons du canton, mais plus distinguée encore par sa beauté que par sa naissance. Cette dame, née avec un cœur tendre, ne put résister aux instances et à la figure séduisante de Renault ou Raoul, châtelain de Coucy, le plus accompli de son temps, qui venait souvent au château de Faïel. Il se forma entre elle et ce jeune seigneur, qui l'aimait aussi éperdument, une funeste liaison. Le mari, homme violent et emporté, en fut instruit; mais comme ses soupçons n'étaient pas pleinement confirmés, il n'osa en venir à un éclat. Sur ces entrefaites, Coucy fut obligé de s'embarquer sur un des vaisseaux de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour la croisade dans laquelle il s'était engagé. Son courage l'ayant emporté dans une affaire périlleuse contre les Sarrasins, il reçut une blessure mortelle d'un javelot, qui le perça fort avant entre les côtes. Se voyant à l'extrémité, il chargea son écuyer, dès qu'il serait retourné en France, de remettre à la dame de Faïel une lettre de sa main, un petit coffre d'argent, avec les joyaux qu'il avait reçus d'elle à son départ : il l'engagea aussi, sous le serment, à prendre son cœur après sa mort, et à porter ce funeste

présent à celle pour qui seule ce cœur avait soupiré. Le messager était déjà dans les avenues du château de Faïel, lorsqu'il fut rencontré par le seigneur, qui le reconnut, et l'obligea de lui déclarer le sujet de son arrivée. Faïel se saisit du fatal dépôt avec une joie mêlée de rage; il rentra dans le château, et poussé par l'excès de sa jalousie, il fit servir à sa femme dans un ragoût le cœur de Coucy, qu'elle mangea sans se douter de rien. « Ce mets, » lui dit-il, a dû vous paraître excellent, » car c'est le cœur de votre amant. » En même temps pour la convaincre mieux de la vérité de cet horrible repas, il jeta sur la table le petit coffre et les bijoux. A ce spectacle, la dame de Faïel, frappée comme d'un coup de foudre, demeura stupide et sans voix, et passa de cette insensibilité apparente à l'évanouissement; elle ne revint que pour jeter les cris du désespoir, et jurer « qu'elle ne prendrait » plus de nourriture »; ce qui la conduisit en peu de jours au tombeau. Cette effrayante catastrophe arriva vers l'an 1191 : elle a fourni le sujet d'une tragédie à MM. de Belloy et d'Arnaud. Le seigneur de Faïel, dévoré par le chagrin et les remords, ne survécut pas long-temps à l'action qui les lui avait causés. Il mourut avec la douleur d'avoir sacrifié d'une manière si barbare une femme qu'il avait toujours aimée (voyez *Mémoires historiques* sur la maison de Coucy et sur la dame de Faïel, par M. de Belloy, citoyen de Calais). On raconte le même trait de vengeance d'une comtesse d'Astorgas (*voyez* ce mot); mais il y a apparence que ce n'est que l'histoire de Faïel travestie : à moins de supposer que les *Mémoires* de M. de Belloy ont été fabriqués d'après l'anecdote de la comtesse d'Astorgas; ce qui dans ce siècle, où l'histoire est devenue le jouet de l'imagination et une spéculation de lucre, n'aurait rien de bien étonnant : et que ne ferait pas un bel-esprit, pour avoir à traiter quelque sujet piquant, pour arranger un drame larmoyant et bien terrible! *Voyez* l'article Coucy.

FAIL (Noël du), seigneur de La Hérissaye, gentilhomme breton, et conseiller au parlement de Rennes, au 16e siècle, fut ami d'Eginard Baron et de Duaren. On a de lui divers ouvrages qu'on ne lit plus, et qu'on ne peut guère lire, si l'on a le germe du bon goût. Les gens frivoles recherchent cependant ses *Contes* et *Discours d'Eutrapel*, Rennes, 1587, in-16, réimprimés en 1732, 2 vol. in-12, et les *Ruses de Ragot*, 1516, in-16, réimprimées aussi sous le titre de *Propos rustiques* en 1732. Ces livres ne sont recommandables que par leur naïveté.

FAILLE (Germain de la), né à Castelnaudari en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, devint syndic de Toulouse en 1655, et secrétaire perpétuel des Jeux Floraux en 1694. Il mourut en 1711, à 95 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui 1° *Les Annales de Toulouse*, en 2 vol. in-fol., 1687 et 1701. L'auteur de la dernière *Histoire de Languedoc* (M. du Rozoi) a beaucoup profité de cet ouvrage curieux et intéressant, surtout pour les Toulousains. Le stile en est vif et concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps, parce qu'il craignait d'être obligé de la trahir. 2° Un *Traité de la noblesse des Capitouls*, en 1707, in-4; il est rempli de recherches curieuses. Indépendamment du mérite de l'érudition, La Faille écrivait facilement en vers et en prose. Il était lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avait l'estime et l'amitié. (Ses poésies sont insérées dans le *Recueil des Jeux Floraux*).

* FAINI (Mme Diamante), poète italienne, né à Savallo dans le Brescian au commencement du 18e siècle, morte à Salo le 13 juin 1770, était fille d'un médecin de Castrezato qui cultiva ses heureuses dispositions. Elle fit des progrès signalés: ses poésies sont charmantes. Sa prose n'est pas moins facile et moins élégante que ses vers. Elle écrivait aussi en latin et même en français avec une rare pureté. Elle possédait assez bien la science astronomique, et même les matières théologiques. Ses *OEuvres*, en prose et en vers, ont été imprimées à Salo en 1762 et 1771, 1 vol. in-8. Ses vers roulent

presque tous sur des sujets sacrés ou moraux.

*FAIPOULT ou Faypoult (Guillaume-Charles, chevalier de Maisoncelles) administrateur et homme d'état sous le régime républicain, naquit en 1752 d'une famille noble de Champagne. Entré de bonne heure au service militaire, il était capitaine du génie à l'époque où le gouvernement français envoya des secours aux insurgés de l'Amérique du Nord. Il sollicita la faveur de faire partie de cette expédition : le refus qu'il essuya du ministre de la guerre, le détermina à donner sa démission. Dès cette époque jusqu'à la révolution, il se livra entièrement à la culture des sciences et des arts. Les principes proclamés en 1789 trouvèrent en lui un chaud partisan : il accepta des emplois, et devint secrétaire-général du ministre de l'intérieur sous Roland et Garat. Banni en vertu du décret qui chassait les anciens nobles, il revint à Paris sous le Directoire, et publia un ouvrage assez médiocre intitulé : *Essai sur les finances*, an 3, (1795) in-8. Peu de temps après il fut ministre des finances, et ce fut sous son ministère que les planches des assignats furent brisées. Un an après, ce portefeuille lui fut ôté. Nommé ministre plénipotentiaire à Gènes, il paraît qu'il se conduisit avec prudence : ce qu'il y a de certain, c'est que la ville de Gènes fit frapper une médaille sur laquelle se trouve son buste à côté de celui de Buonaparte avec cette exergue : *A Napoléon Buonaparte et à Guillaume Faypoult, la Ligurie reconnaissante.* Le jeune vainqueur de l'Italie avait engagé Faypoult à le suivre en Egypte; les affaires de l'Italie l'empêchèrent de prendre part à cette expédition : Faypoult fut envoyé de Gènes à Milan, puis de Milan à Rome, et enfin à Naples, et présida à la création et à l'organisation de presque toutes les républiques de l'Italie. Une querelle très vive qu'il eut avec le général Championnet et qui amena la destitution de celui-ci, devint après le 18 fructidor le motif d'une proscription contre Faypoult : il fut dénoncé en 1799 comme dilapidateur et poursuivi par le tribunal criminel de la Seine; ces poursuites s'arrêtèrent d'elles-mêmes. Après le 18 brumaire, Buonaparte, premier consul, le nomma préfet de l'Escaut, qu'il administra jusqu'en 1808, époque où il fut destitué. Une tempête affreuse avait enlevé les digues des terrains bas de ce département, et la mer en avait envahi une partie : la faute qui devait être imputée aux seuls ingénieurs des ponts et chaussées, retomba sur le préfet qui encourut la disgrâce de Buonaparte. Lorsque Joseph fut élevé sur le trône d'Espagne, il nomma Faypoult ministre des finances, et celui-ci occupa ce poste jusqu'à la fin de 1813, époque où il revint en France avec l'armée et la cour du nouveau roi. Buonaparte lui confia alors une mission importante en Italie : malgré les nombreuses difficultés qu'il rencontra, il parvint à Bologne auprès de Murat : il vit aussi tous les princes de cette presqu'île; il s'agissait sans doute de les faire prononcer tous en faveur du gouvernement chancelant de l'empereur. Les événemens qui survinrent l'empêchèrent de terminer ses négociations, ou ne nous permettent pas d'en connaître le résultat. En 1815, au retour de Buonaparte, Faypoult fut nommé préfet de Saône-et-Loire : il contribua sans doute à exalter les habitans de ce département qui se levèrent presqu'en masse pour se réunir à l'armée du général Lecourbe : il chercha aussi à défendre la ville de Mâcon qui, malgré ses efforts multipliés, tomba au pouvoir des Autrichiens. Faypoult arrêté et jeté en prison, reçut ensuite du général autrichien Frimont, l'ordre de continuer à administrer le département. Remplacé bientôt après par le gouvernement royal, il quitta Mâcon, alla dans les Pays-Bas et fut reçu presqu'en triomphe à Gand. Cette cité a fait placer son portrait en pied dans la grande salle de l'hôtel-de-ville, où on le voit encore. Il revint en 1816 à Paris, où il mourut dans un état voisin de l'indigence, au mois d'octobre 1817.

FAIRFAX (Thomas), l'un des chefs des parlementaires et général de leur armée, mit en déroute, le 24 juin 1645, l'armée de Charles I à Nazerby. Ce prince

y perdit toute son infanterie, son canon et son bagage. L'année suivante, Fairfax se rendit maître d'Oxford; battit ensuite le prince de Galles, força Exeter après deux mois et demi de siége, et obtint en 1647 la place de gourverneur de la Tour de Londres. En 1648, il se démit de sa charge et cessa de se mêler des affaires d'état, quand il vit Charles I livré à la chambre de justice; ne se pardonnant pas les avantages qu'il avait remportés sur ce prince infortuné. Dès qu'il s'aperçut des intentions de Monck pour le rétablissement de Charles II, il fut un des premiers à lui offrir ses services. Le parlement le choisit pour un des députés vers ce prince, lorsqu'il l'invita à venir reprendre la couronne. Il mourut en avril 1667. C'était un homme sombre, hypocondriaque, et au talent de la guerre près, une espèce d'automate, qu'on faisait agir comme on voulait : aussi Cromwel en sut-il tirer bon parti.

* FAISTENBERGER (Antoine), peintre d'Inspruck, né en 1678, excellait dans le paysage. Les siens sont d'une composition également grande et bien entendue. Il aimait à représenter des chutes d'eau et des solitudes. Ce peintre mourut à Vienne, l'an 1720. Son frère Joseph, dont il fut le maître, avait si bien imité sa manière, que l'on confond souvent leur tableaux.

* FAITHORNE (William), peintre et graveur anglais, né en 1616, mort en 1691, fut banni de son pays pour n'avoir pas voulu prêter serment d'obéissance à Cromwel. A son retour en Angleterre, il se livra particulièrement à la gravure. On cite de lui une *Sainte Famille*, d'après Vouet, et *le Christ au tombeau*, d'après Van-Dyck. Le genre où il s'est le plus distingué est celui du portrait gravé. Il en a donné un grand nombre qui sont très estimés, et publié un *traité sur l'art de la gravure*, en 1662. Il mourut en 1691.

* FAKHR-EDDYN-RAZY, historien arabe, un des plus célèbres docteurs musulmans, né, selon M. de Sacy, vers la fin du 7e siècle de l'hégire et au commencement du 8e (vers l'an 1300 de J. C.), et selon d'autres à Rei en Perse, l'an 543 ou 544 de l'hégire (1149 ou 1150 de J. C.), mourut à Hérat l'an 606 de l'hégire (1210 de J. C.). Il avait étudié la théologie scolastique et la philosophie sous le fameux Algazaly, et professa avec un succès tel que l'on se rendait à ses cours de toutes les parties de la Perse et de la Mésopotamie. Il est connu par une *Histoire chronologique des dynasties*, qui se trouve parmi les manuscrits arabes que possède la bibliothèque royale. Cette histoire est divisée en deux parties, dont la première traite des principes du gouvernement, des qualités nécessaires à un prince, et des défauts qu'il doit éviter; la seconde présente succintement les différentes dynasties qui ont gouverné l'empire fondé par les Arabes, en commençant par les premiers califes. Cette histoire, quoique abrégée, mériterait, par l'importance des faits qu'elle renferme et les réflexions de l'auteur, de passer dans notre langue. M. Sylvestre de Sacy, en a publié trois extraits dans sa *Chrestomathie arabe*, savoir : 1° l'*Histoire du califat de Haroun-Al-Aaschild;* 2° L'*Histoire du califat de Mostassem*, dernier prince abasside; 3° le chapitre intitulé : *Des droits des souverains sur leurs sujets.* Il ne faut pas confondre cet historien avec le docteur du même nom, né en 1150.

* FAKHB-ENNISA (Chohd'eh), fille célèbre, qui mérita le nom ci-dessus cité, et qui signifie *la gloire des femmes.* Elle naquit à Bagdad vers l'an 1088 de J. C., professa la jurisprudence et la théologie, compta parmi ses disciples les hommes les plus distingués et les docteurs les plus fameux de ce siècle. Elle passa sa vie dans le célibat, uniquement occupée de ses études, et mourut le 1er juillet 1178 de J. C., ou 574 de l'hégire.

* FALBAIRE (Charles-George Fenouillot de), poète dramatique, né à Salins le 16 juillet 1727, fit ses études au collége de Louis le Grand à Paris, et dès sa plus tendre jeunesse s'occupa de poésie et de littérature. Il occupait dans les finances un emploi qui lui assurait une existence honorable tout en lui permettant de suivre son goût pour les lettres.

Nommé en 1782 inspecteur-général des salines de l'est, il s'occupa avec succès d'en accroître le revenu pour l'état. La révolution le priva de ses emplois, et détruisit sa fortune. Il mourut le 28 octobre 1800, à Ste.-Menehoult, où il s'était retiré avec sa famille. Ses *œuvres* ont été réunies à Paris, en 2 vol. in-8, 1787; on y trouve : 1° *L'honnête Criminel*, drame en 5 actes et en vers, dont le sujet était tiré, dit-on, d'un événement réel; mais on assure que Falbaire l'ignorait lorsqu'il composa cette pièce et que la première idée lui en vint à la lecture d'un passage de la Poétique de Marmontel. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que cette pièce est l'imitation d'un drame espagnol de Jovellanos, qui porte le même titre. Pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher les deux drames. Cette pièce par laquelle il débuta eut un grand succès. Il y a des situations attachantes; mais le stile en est faible et négligé. On en a fait plusieurs éditions; et elle a été traduite en allemand, en hollandais et en italien. 2° Le *premier Navigateur*, pastorale lyrique en 3 chants. 3° *Les deux avares*, comédie en 2 actes et en prose, mêlée d'ariettes, dont quelques situations assez touchantes, et surtout la musique de Grétry, firent le succès. Grimm en a fait la critique dans sa correspondance. 4° *Le Fabricant de Londres*, drame en 5 actes et en prose, joué en 1771, et qui tomba dès la première représentation. Une mauvaise plaisanterie décida sa chute : au cinquième acte, lorsqu'on vint annoncer la banqueroute du fabricant, un homme du parterre s'écria : *J'y suis pour* 20 *sous* (prix de son billet). L'auteur retira sa pièce le lendemain. Quoique cette pièce soit froide et assez mal conduite, elle a été traduite en allemand et en italien, et représentée à plusieurs reprises sur les théâtres de Vienne et de Vicence. 5° *L'Ecole des mœurs*, ou *les Suites du libertinage*, drame en 5 actes et en vers, joué sans succès en 1776 et en 1790; il a été traduit en allemand et en hollandais. 6° *Les Jammabos*, ou *les moines japonais*, tragédie en 5 actes dirigée contre les jésuites : c'est la plus mauvaise de ses productions, car elle pèche par le plan, l'action et le stile. Le seul drame de *l'Honnête Criminel* obtint du succès, qu'il dut en grande partie aux circonstances où il fut joué, et à l'intérêt qu'inspire le malheur qui n'est pas mérité.

FALCANDUS ou Falcand (Hugues), normand d'origine, trésorier de St.-Pierre de Palerme, dans le 12e siècle, laissa une *Histoire de Sicile depuis* 1152 *jusqu'en* 1169, écrite avec simplicité et exactitude. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Gervais de Tournay, in-8, Paris, 1550.

FALCIDIUS, tribun du peuple romain, institua la loi *Falcidie*, l'an 40 avant J. C., ainsi appelée du nom de son auteur. Elle ordonnait que le quart des biens de tout testateur demeurerait à ses légitimes héritiers. C'est ce qu'on nomma *la Quarte Falcidique*. On pouvait disposer du reste.

*FALCK ou Falk (Jean-Daniel), poète satirique allemand, naquit à Dantzick en 1770, de parens peu favorisés par la fortune. Sa passion pour l'étude fut mise à de rudes épreuves. Ayant embrassé d'abord la profession de son père qui était perruquier, il consacrait ses épargnes à acheter quelques livres qu'il dévorait pendant ses momens de loisir; mais comme ses parens empêchaient ses lectures, il les faisait souvent dans la rue auprès d'une lanterne, même pendant la saison la plus rigoureuse : les poètes allemands étaient ses auteurs favoris. Il obtint cependant d'apprendre la musique, et il y fit des progrès étonnans. La langue anglaise lui devint bientôt familière, sous la direction d'un maître qui lui avait permis d'assister *gratis* à ses leçons. Enfin ses succès dans toutes les parties qu'il abordait, déterminèrent ses parens à lui faire continuer ses études au Gymnase de sa ville natale; il les termina à l'université de Halle. Bientôt embrassant exclusivement la profession d'homme de lettres, il fit paraître plusieurs pièces de vers dans le genre satirique et à l'imitation de Boileau. La considération qu'il acquit par ses ouvrages lui méritèrent en

1778, de la part du grand-duc, la place de conseiller de légation, avec appointemens : ce qui lui permit de se livrer entièrement à son goût pour l'étude. En 1796, il conçut l'idée d'un *annuaire* orné de gravures et de caricatures, dans le but de parodier les classiques anciens et modernes, et de faire voir, dans des observations critiques, les préjugés de chaque siècle : cet *Annuaire*, qui parut depuis 1797 jusqu'en 1803, lui attira beaucoup de désagrémens. D'abord il avait, dans ses *satires*, attaqué les vices et les folies des hommes, comme dans les *Tombeaux de Kam* et dans son *poème des héros* : plus tard, il s'abaissa jusqu'à des personnalités, et tourna en ridicule des personnages estimables. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Satires*, Leipsick et Altona, 1800, 3 vol. in-12. Les *Tombeaux de Kam* se trouvent dans le second volume. 2° *Almanach des Amis des saillies et de la satire*, 1797-1803, 7 années, in-12. 3° *Œuvres choisies en prose de Swifft et d'Arbuthnot*, traduites en allemand, Leipsick, 1798-1799, 6 vol. in-8. 4° *Dissertations sur la poésie et les arts*, Weimar, 1803, in-8. 5° *Nouveau Recueil de contes et de satires*, Berlin, 1804, in-8. Malgré son mérite littéraire, Falck a acquis d'autres droits mieux fondés à la reconnaissance publique ; en 1806 et en 1813, il rendit de grands services à la ville de Weimar et à toute la Saxe : la plupart des familles avaient été ruinées ou détruites dans l'invasion des Français : un grand nombre d'enfans se trouvaient abandonnés : Falck eut pitié de leur sort ; et il était d'autant plus porté à ce sentiment de commisération qu'il venait lui-même de perdre quatre enfans qui avaient fait, pendant quelque temps, son bonheur et son espérance : il vint au secours de ces intéressantes victimes de la guerre, et se voua dès lors à leur éducation et à leur entretien : ce fut dans ce but qu'il institua la *Société des amis dans le besoin*. Après les avoir élevés, il songea à leur donner des états, fonda en conséquence des écoles de filature, de couture, de tricots, etc. Ce bienfaiteur de l'humanité, qui d'abord en avait été le malin censeur, mourut à Weimar le 14 février 1826.

* FALCKENSTEIN (Jean-Henri de), écrivain fécond et antiquaire allemand, mort en 1760, à Schwabach, fut chambellan du prince évêque d'Eichstett de 1718 à 1730, conseiller aulique du Margrave d'Anspach de 1730 à 1738, et résident du Margrave d'Erfurt jusqu'en 1740 : il était né en 1682 en Silésie. Il a écrit en allemand un grand nombre d'ouvrages historiques et diplomatiques ; les principaux sont 1° *Antiquitates et memorabilia Nordgaviæ veteris*, Schwabach, 1734-43-88, 4 vol. in-fol. 2° *Chronique de Thuringe*, Erfurt, 1737-39, 3 vol. in-4. 3° *Description de Nuremberg*, Erfurt, 1750, in-4. 4° *Antiquitates et memorabilia marchiæ Brandenburgicæ*, Bayreuth, 1751, 3 vol. in-4. 5° *Histoire du duché, ci-devant royaume de Bavière*, Munich, 1793, 3 vol. in-folio.

* FALCONER (Guillaume), poète écossais, né à Edimbourg vers 1730, s'engagea fort jeune dans la marine, partit pour les Indes orientales avec le titre de trésorier à bord de la frégate *l'Aurore*, et périt en 1769 dans un naufrage sur les rochers de Macao. On a de lui 1° un poème en trois chants, intitulé *Le naufrage*, Londres, 1762, écrit avec beaucoup de chaleur et de poésie : il a obtenu plusieurs éditions. Un premier naufrage que l'auteur avait essuyé dans une traversée d'Alexandrie à Venise lui a fourni le sujet de cet ouvrage qui n'est pas sans mérite. 2° Un *poème sur la mort de Frédéric, prince de Galles*. 3° Une *Ode au duc d'York*. 4° Un *Dictionnaire de marine*, in-4, 1760, estimé, réimprimé en 1809, avec des additions considérables.

* FALCONER (Thomas), savant et littérateur anglais, naquit à Chester en 1736, fit partie du collége d'Oxford, et a composé quelques ouvrages parmi lesquels on remarque 1° *Dévotions for the sacrament of the Lord's supper, etc.* 1786, souvent réimprimé. 2° Des *Observations sur le récit de Pline, touchant le temple d'Ephèse*, inséré dans le 11e vol. de l'*Archéologie*. 3° Des *Tables chronologiques depuis le règne de Salo-*

mon, jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, 1796, in-4 : il a traduit aussi du grec, du français et du latin les ouvrages suivans : 1° *Voyage d'Hannon*, éclairci par les relations des voyageurs modernes, 1797, in-8. 2° Le *Tocsin*, ou *appel au bon sens*, 1798, in-8. 3° *Voyage d'Arrien autour de la mer Noire*, 1805, in-4. Trois *Discours* et une *Dissertation géographique* font partie de cet ouvrage. Il avait préparé une *nouvelle édition de Strabon* qui a paru en 1807, latin-grec, par les soins de son neveu, 2 vol. in-fol.

*FALCONER (William), médecin anglais, naquit à Londres en 1743, et mourut à Bath en 1824. Il était aussi remarquable par son excellent caractère que par l'étendue et la variété de ses connaissances. Depuis 1766 jusqu'en 1805, il a écrit en anglais sur divers sujets de médecine, qui tous ont obtenu du succès et qui jouissent encore d'une réputation méritée. On remarque surtout: *Essai sur l'usage des eaux de Bath*, 1770, 1775, 1790; *Observations sur le régime et la diète recommandés généralement aux personnes valétudinaires*, 1778, in-8; *Remarque sur l'influence du climat, etc.*, 1781, in-4; 5° *Influence des passions sur la santé et les maladies*, 1778, in-8; 6° *Essai sur les moyens de conserver la santé des agriculteurs*, 1789, in-8. Il a aussi traduit le *Voyage d'Arianne sur le Pont Euxin*, auquel il a joint une *Dissertation géographique* et trois *Discours préliminaires*, 1805, in-4.

FALCONET (Camille), né à Lyon le 1er mars 1671, d'une famille célèbre dans la médecine, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue et la variété de son savoir. Le père Malebranche qui le connut, lui donna son estime et son amitié. L'académie des Belles-Lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, et le perdit le 8 février 1762. Il était alors âgé de 91 ans, et il avait dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à son régime. Ce savant possédait une bibliothèque de 45,000 vol., de laquelle il avait séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquaient à la bibliothèque du roi. Nous avons de cet auteur : 1° une *traduction du nouveau Système des planètes*, composé en latin par Villemot, publiée en 1707, in-12. 2° Des éditions de la pastorale de *Daphnis et Chloé*, traduite par Amyot, 1731, in-8, avec des notes. 3° Du *Cymbalum mundi*, par Perier, avec des notes, 1732, in-12. La nature de ces deux ouvrages ne donne pas une grande idée du choix et du goût de l'éditeur. 4° Plusieurs *thèses de médecine*. Falconet avait l'humeur gaie, le caractère prompt, l'esprit vif. Il aimait à parler, et parlait fort bien. Quiconque aimait les lettres, trouvait auprès de lui l'accès le plus facile. Il prêtait ses livres avec plaisir; mais il en avait beaucoup qui ne pouvaient être utiles à personne. Quoiqu'il n'excellât pas dans la pratique de la médecine, il connaissait très bien la théorie, et brillait dans la consultation.

* FALCONET (Etienne-Maurice), sculpteur, né à Paris en 1716, d'une famille peu riche et originaire d'Exilles, sur les frontières du Piémont, et alliée à celle des médecins célèbres de ce nom. Après avoir travaillé pendant quelque temps chez un mauvais sculpteur, il fut accueilli par Lemoine, et les progrès qu'il fit sous sa direction furent très rapides. Sa statue de *Milon de Crotone, terrassé par le lion*, qu'il travailla long-temps et qui le fit admettre à l'académie en 1754, est regardée comme une des meilleures productions du ciseau moderne. Falconet fut appelé en 1766 en Russie, par Catherine II, pour exécuter la statue équestre de Pierre le Grand, qui le retint 12 ans à St.-Pétersbourg, et qui suffirait seule pour immortaliser son auteur. La conception de l'artiste est grande; il représente ce grand prince franchissant à cheval un roc escarpé : un serpent écrasé sous ses pieds indique les obstacles qu'il eut à vaincre pour commencer la civilisation de son peuple. Un rocher de granit qu'on trouva dans un marais à quelques milles de St.-Pétersbourg a servi de base à ce monument : cette masse, longue de 37 pieds sur 22 de hauteur et 21 de largeur, pesait près de 3 millions de livres. Lorsque l'on fondit la figure et le cheval,

le métal manqua ; une deuxième fonte eut lieu, et Falconet sut empêcher tous les inconvéniens que l'on pouvait craindre de cette double opération. On ne sait à quoi attribuer la conduite de Catherine, qui n'accorda pas la moindre récompense à cet artiste, lui donna seulement ce qui était convenu, et le laissa partir sans lui permettre de la voir : ce fut sans doute une intrigue ; car le monument est admirable. En se rendant en France, Falconet séjourna quelque temps en Hollande ; il arriva à Paris où il est mort le 24 janvier 1791. Ses autres productions les plus remarquables sont *Pygmalion*, *la Baigneuse*, un *Amour menaçant*, productions gracieuses, qui furent moulées dans toute l'Europe. Il exécuta aussi des sujets religieux : un *Christ agonisant ;* une *Annonciation*, pour l'église de St.-Roch ; un *Saint-Ambroise*, refusant l'entrée de la cathédrale de Milan à l'empereur Théodose, pour l'église des Invalides. Toutes ces figures, traitées dans l'expression et le caractère qui leur conviennent, obtinrent tous les suffrages. Falconet a publié des *Réflexions sur la sculpture*, des *observations sur la statue de Marc-Aurèle ;* la *traduction des* 34, 35 et 36e *livres de Pline*, etc. Ses *œuvres*, contenant plusieurs écrits relatifs aux arts, ont été imprimées à Lausanne, en 1782, 6 vol. in-8 ; et ses *œuvres diverses*, concernant encore les arts, à Paris en 1787 et 1808, 3 vol. in-8. On reproche à cet auteur un ton beaucoup trop tranchant, et le défaut de n'avoir pas rendu assez de justice aux anciens. La pauvreté de sa famille était pour Falconet un titre de gloire dont il tirait vanité. Dans le voyage qu'il fit en Russie, Catherine lui donna le titre de *Visokorodie*, *haute puissance*, et à cette occasion il disait : *ce titre me convient à merveille, car je suis né dans un grenier.*

FALCONETTO (Jean-Marie), né à Vérone en 1458, fut d'abord peintre médiocre ; mais son application assidue le rendit excellent architecte. Le cardinal Bembo et Louis Cornaro furent ses Mécènes. Il fut le premier qui donna les dessins des théâtres et des amphithéâtres des anciens, et introduisit le goût de la bonne architecture à Venise. Il éleva plusieurs édifices à Padoue, à Vopo dans le Frioul, et à Venise, qui sont la preuve de ses talens. Il mourut à Padoue en 1534, et fut enterré dans le caveau de Cornaro.

FALCONIERI (Sainte Julienne de), morte à Florence sa patrie en odeur de sainteté, l'an 1341, donna en 1307 une *règle* aux oblates ou converses des servites, dont elle fut la première supérieure. Martin V l'approuva en 1424. La pieuse fondatrice se signala par les plus grandes austérités. Elle ne mangeait point le mercredi et le vendredi. Benoît XIII la canonisa en 1729.

FALCONIERI (Octavio), de la même famille que la précédente, est auteur d'un savant *discours* en italien *sur la pyramide de Caïus Sestius*, qu'on voit près de la porte d'Ostie à Rome. Nardini l'a inséré dans sa *Roma antica*. Cet auteur était romain. Il mourut en 1676, à l'âge de 30 ans.

FALDA (Jean-Baptiste), graveur italien du 18e siècle, dont on a des *estampes* à l'eau-forte, d'un très bon goût. Les curieux recherchent ses livres *des palais*, *des vignes et des fontaines de Rome*.

FALETI (Jérôme), comte de Trignano, natif de Savone, s'appliqua avec un succès égal à la poésie et aux affaires. Les ducs de Ferrare lui confièrent des commissions importantes. Les ouvrages sortis de sa plume sont 1° un *poème* italien, en 4 chants, *sur les guerres de Flandre*. 2° Douze livres de *poésies*. 3° Les *Causes de la guerre d'Allemagne sous Charles V*, italien, 1552, in-8. 4° Le *Traité d'Athénagore sur la Résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé *Polianthea*. Cet auteur florissait au 16e siècle.

FALIERI (Ordelafo), doge de Venise, alla vers l'an 1102 au secours de Baudouin, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte. Après l'avoir aidé à reprendre presque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie et plusieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans sa patrie, mais il ne jouit pas long-temps

de sa gloire. Zara en Dalmatie s'étant révoltée, il mit le siége devant cette ville, et y périt.

FALIERI (Marin ou Marino), doge de Venise en 1354. Successeur d'André Dandolo, il fut revêtu de cette dignité à l'âge de 76 ans. Il forma le projet de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avait été confié pour quelques mois. Il fallait se défaire des sénateurs, et le malheureux avait pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que 16 d'entre eux furent arrêtés avec Falieri leur chef. Il eut la tête tranchée, le 17 avril 1355, à l'âge de 80 ans; les autres furent pendus, et 400 complices périrent par différens genres de mort. Lord Byron a composé une tragédie sur cette catastrophe.

FALKEMBERG (Jean de), religieux dominicain au commencement du 15e siècle, se mêla des querelles des chevaliers teutoniques avec le roi de Pologne. Il écrivit contre ce prince un mauvais livre qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenait alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, et généralement à tous les chrétiens. On a vu depuis un livre fait par un évêque, qui avait une dédicace toute semblable, et ne valait pas mieux (la compilation donnée sous le nom de Fabronius). La simple et modeste vérité ne s'annonce pas avec tant d'emphase; et selon la sage règle d'Horace,

> Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
> Cogitat.....

Falkemberg y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonais et Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile. Mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des Français, qui s'étaient joints aux Polonais, parce que les principes de Falkemberg étaient les mêmes que ceux de Jean Petit, autre prédicateur de l'homicide.

FALKLAND (Lucius Clary, vicomte de), secrétaire d'état en Angleterre, durant les convulsions des guerres civiles du règne de Charles I, naquit vers l'an 1610 à Brokfort dans le comté d'Oxford. Il se livra dans sa jeunesse à l'étude des lettres. Citoyen éclairé, vertueux et ferme, il se montra d'abord un des plus ardens à attaquer les usurpations de la cour; mais lorsque la guerre civile éclata, il défendit le pouvoir qui restait à Charles I, et qu'il jugea nécessaire pour le soutien de la liberté anglaise. On croit que ce fut lui qui composa, avec le secours du roi, presque tous les mémoires du parti monarchique. Ce prince était si persuadé de sa supériorité dans cette lutte littéraire, qu'il fit distribuer les écrits du parlement anglais avec les siens, pour mettre le peuple au fait de la querelle. On assure qu'il s'en servit même dans ses dernières défenses contre les accusations des cromwellistes, plusieurs années après la mort de Falkland, tué en 1643 à la bataille de Newbury, à l'âge de 34 ans. (Falkland a laissé différens écrits sur les questions politiques qui s'agitèrent de son temps, et l'on croit qu'il a coopéré à l'histoire du protestantisme de Clillingworth.)

*FALKNER (Thomas), missionnaire jésuite, fils d'un habile chirurgien de Manchester en Angleterre, étudia la chirurgie sous son père, et alla se perfectionner à Londres. Il s'embarqua ensuite pour la côte de Guinée, puis pour le Brésil. Etant tombé malade à Buenos-Ayres, il reçut des soins si affectueux de la part des jésuites fixés dans cette contrée, qu'il s'attacha à eux, et entra dans leur société pour partager leurs travaux apostoliques. Son habileté dans la chirurgie et ses connaissances dans la mécanique furent très utiles à la mission dans laquelle il fut employé : 40 années de sa vie furent consacrées à l'exercice du ministère évangélique et à la pratique de son art dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas. Après la suppression de son ordre, il revint dans sa patrie, et devint chapelain d'un de ses compatriotes qui était catholique. Il s'occupa alors d'écrire une *Description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridio-*

nale, Herefort et Londres, 1774, in-4. Elle fut traduite en allemand, et abrégée en un vol. in-8, Gotha, 1775. Il y en a aussi une traduction française sous ce titre : *Description des terres Magellaniques et des pays adjacens*, traduite de l'anglais par M. B., Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16. Ce livre offre des notions précieuses sur les contrées que l'auteur a décrites, sur les mœurs des peuples qui les habitent, et sur les productions de la nature que l'on y trouve; mais on reconnaît qu'il n'était pas très versé dans l'histoire naturelle. Les Patagons qu'il a vus sont grands et bien faits; ils lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces; mais il n'a point entendu parler de la race gigantesque citée par plusieurs voyageurs. Le Père Falkner mourut en 1780.

* FALLET (Nicolas), poète français, né à Langres en 1753, mort à Paris le 22 décembre 1801, a publié des *pièces de théâtre* et autres *poésies* aujourd'hui oubliées. Sa tragédie de *Tibère et Sérénus*, quoique fort médiocre, obtint cependant quelques représentations, et fut imprimée en 1702 et 1783. Il a travaillé à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, et coopéré au *Dictionnaire historique et critique des mœurs, lois, usages et coutumes civiles*, 1772, 4 vol. in-8.

*FALLETTI (Octave-Alexandre), marquis de Barolo, né à Turin en 1753, mort dans la même ville le 30 janvier 1828, embrassa d'abord la carrière des armes, et se consacra ensuite à des études littéraires qui ne furent interrompues qu'au moment où son pays fut menacé de l'invasion des Français, époque où il reprit les armes. Sa vie fut dès lors entièrement indépendante; les devoirs d'homme de cour lui enlevèrent toutefois quelques momens précieux. L'éducation de son fils l'occupa sérieusement, et ce fut avec lui qu'il visita l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et la Russie. Ses principales productions sont un *Eloge de St.-Réal*, des *Mémoires sur des sujets de critique littéraire, de philosophie morale et de métaphysique*, présentés à l'académie de Turin dont il était membre, des *épîtres* (critiques) *sur les OEuvres posthumes d'Alfieri*, et une espèce de roman descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimacchi en Italie*.

FALLOPE ou FALLOPIO (Gabriel), médecin italien, était profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, et surtout dans l'anatomie. Il naquit à Modène en 1523, et mourut à Padoue en 1562, à 39 ans, suivant le Père Nicéron; mais M. Eloy place sa naissance en 1490, et le fait mourir à 73 ans : ces dernières dates paraissent moins sûres. Quoi qu'il en soit, ce médecin parcourut une partie de l'Europe pour se perfectionner dans son art. Il était méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, et heureux dans ses cures. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'était pas entièrement inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes qu'on lui a contestées. Ses nombreux *ouvrages* ont été recueillis en 4 vol. in-fol., à Venise en 1584 et 1606 : c'est la meilleure édition. (On peut voir la liste de ses différentes productions dans les *Mémoires de Nicéron*, tomes 4 et 10, dans les *éloges de Tamasini* et surtout dans la Bibliothèque des Ecrivains modernes par Tiraboschi.)

FALLOURS (Samuel), peintre hollandais, qui a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes qui se trouvent sur les côtes des îles Moluques, et les a fait imprimer à Amsterdam, 1718, 2 tomes en 1 vol. in-folio, 43 planches dans le premier, 57 dans le second. Ce livre est rare; mais il ne faut se fier, ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FALS (Raimond), né à Stockholm en 1658, passa à Paris en 1683, et s'attacha à Chéron, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui méritèrent une pension de 1,200 livres. Cet habile artiste mourut à Berlin en 1703.

* FALSTER (Christian), fameux critique danois; est connu dans le monde savant par plusieurs ouvrages d'érudition dont les principaux sont 1° *Supplementum linguæ latinæ*, Flensbourg, 1717;

2° *Animadverseris Epistolæ*, ibid. ; 3° *Quæstiones romanæ*, ibid., 1718 ; 4° *Cogitationes philologicæ*, Leipsick, 1719, in-8 ; 5° *Sermo Panegyricus de variarum gentium bibliothecus*, 1720, in-8 ; 6° *Vigilia prima noctium ripensium*, contenant des *observations* sur Aulugèle, Copenhague, 1721, in-8 ; 7° *Amœnitates philologiæ*, Amsterdam, 1729-32, 3 vol. in-8 ; une traduction danoise de la 14e *Satire de Juvénal*, Copenhague, 1731, in-4.

* FANGÉ (Augustin), bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, naquit à Hatton-Châtel près de Verdun ; après avoir fait ses vœux à l'abbaye de Munster en Alsace le 21 juin 1728, il professa avec distinction les humanités, la philosophie et la théologie dans sa congrégation. En 1736 il fut nommé coadjuteur du monastère de Senones en Lorraine, et il en devint abbé en 1755, après la mort de dom Calmet son oncle, qui était titulaire de cette abbaye. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort. Parmi ses principaux ouvrages on remarque 1° un *Traité* en latin *des Sacremens en général et en particulier*, ouvrage profond et estimé ; 2° *Iter helveticum* ou Relation d'un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748 ; 3° le second volume de la *Notice de Lorraine ;* 4° *Vie de dom Calmet*, 1763, in-8. On lui attribue : *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, Liége, 1775, in-8. Dom Fangé a achevé l'*Histoire universelle* commencée par dom Calmet, mis en ordre ses *œuvres posthumes*, et publié ses ouvrages en 1762.

FANNIUS (Caïus), surnommé Strabon, consul romain avec Valérius Messala, l'an 161 avant J. C. Ce fut sous son consulat que fut publiée la loi *Fannia* contre la somptuosité de la table. Cette loi fixait les sommes qu'on pouvait dépenser pour le repas. On fut obligé de la renouveler 20 ans après. Le luxe faisait tous les jours de nouveaux ravages, et ce luxe était une suite de la trop grande puissance des Romains ; Scipion le reconnaissait lui-même et s'en plaignait. Fannius réforma la formule de la prière qu'il était d'usage de prononcer à la clôture du lustre, par laquelle on demandait aux dieux qu'ils *augmentassent* la puissance de la république : il en substitua une autre, par laquelle on les priait de vouloir bien la *maintenir* toujours dans le même état.

FANNIUS (Caïus), auteur latin sous Trajan, composa une *Histoire*, en 3 livres, *des cruautés de Néron*, et des dernières heures de ceux que ce monstre faisait exécuter à mort, ou envoyait en exil (*Exitus occisorum aut relegatorum a Nerone*). Les savans, et surtout les philosophes, ne sauraient trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant.

FANNIUS CÉPION, complice d'une conjuration contre Auguste, qui fut découverte, se donna lui-même la mort.

> Hostem cum fugeret, se Fannius ipse peremit;
> Hic, rogo, non furor est, ne moriare mori?
>
> MARTIAL., lib. II.

Epigramme qui dans le fond n'est qu'un jeu de mots, comme presque toutes celles de Martial. Quelque blâmable que fût Fannius, il y avait certainement moins de *fureur* dans son suicide que dans celui de Caton d'Utique. Il cherchait à éviter une mort ignominieuse et terrible.

FANNIUS (Quadratus), poète latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son portrait dans la bibliothèque publique qu'Auguste avait fait construire dans le temple d'Apollon. Horace, son contemporain, lui donne le nom de parasite, et le raille cruellement.

FANSHAW (Richard), anglais, envoyé des rois Charles I et Charles II à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, mourut à Madrid en 1666. Il se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. On a de lui quelques *ouvrages* en vers et en prose, Londres, 1646, in-4, qu'on a lus autrefois ; (la traduction en vers anglais du *Pastor fido*, de la *Lusiade* et des *comédies espagnoles*. On a publié sur son ambassade des *lettres* originales précédées de sa *vie*, Londres, 1702, in-8.)

* FANTIN-DÉSODOARTS (Antoine-Etienne-Nicolas), né à Pont-de-Beauvoisin dans le Dauphiné le 26 décem-

bre 1738, entra chez les jésuites qui furent supprimés avant qu'il eût pu prononcer ses vœux. En 1789 il était prêtre, et avait le titre de vicaire-général d'Embrun; mais il ne paraît pas qu'il en ait jamais exercé les fonctions, il est probable qu'il s'est livré exclusivement à ses travaux littéraires. Il s'était rendu à Paris quelques années avant la révolution, et lorsque ce grand événement fut accompli, il y devint un des écrivains les plus laborieux du parti révolutionnaire. Arrêté après le 10 août comme prêtre, il se maria, entra dans les sections, et se lia particulièrement avec Robespierre, Collot-d'Herbois, Marat et Chaumette, qu'il accompagnait quelquefois au club des Jacobins. Non content de les fréquenter, il proclama et répandit leurs principes dans les journaux du temps. Après la révolution, il ne fit parler de lui que par ses nombreux ouvrages : il était membre de l'Institut. Il mourut à Paris le 25 septembre 1820. Ses principales productions sont : 1° *Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, des usages et de la discipline de l'Eglise, conciliées avec les libertés et franchises de l'église gallicane, lois du royaume et jurisprudence des tribunaux de France*, 1788, 6 vol. in-8. 2° *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV, par le président Hénault, continué depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la paix de* 1783, 1788-89, 3 vol. in-8; augmentée en 1801 d'une 4e et d'une 5e parties, où se trouve l'*Histoire de la révolution*; réimprimée en 1807, en 2 vol. in-8, et en 1820 in-4, avec une nouvelle *continuation jusqu'à la rentrée de Louis XVIII en France*. Cet ouvrage porte quelquefois le titre d'*Histoire de France depuis la mort de Louis XIV*. L'auteur y affichait déjà l'admiration la plus déplacée pour la philosophie moderne. 3° *Histoire philosophique de la révolution*, 5e édition, 1807, 10 vol. in-8. C'est celui de ses ouvrages qui a obtenu le plus de succès, et cependant il est rempli d'erreurs et de faux principes. On n'y remarque ni plan, ni ensemble, ni méthode : ce sont des redites continuelles, des digressions longues et sans objet, des réflexions données sans justesse comme sans ordre. Ennemi de la noblesse et du clergé, il parle de l'une avec mépris, de l'autre avec haine : rien n'est plus mauvais que son récit du procès de Louis XVI; c'est un tableau entièrement faux. M. Beaulieu, auteur des *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution de France*, a relevé entre autres ce paragraphe étrange sur la démarche que fit le roi le 15 juillet 1789 : « Louis XVI (dit » M. Fantin) parut comme un criminel » devant ses juges; il rejeta sur l'imposture de ses ministres les fausses démarches auxquelles il s'était livré. Il déclara que les ordres étaient expédiés » pour l'éloignement des troupes de Paris » et de Versailles; qu'il rappelait Necker » et les autres ministres disgraciés, et que » désormais il ne prendrait d'autre conseil que ceux des représentans de la nation. Le président assis (M. l'archevêque » de Vienne) lui répondit : Un roi est » coupable, quand, sous les yeux de » l'Assemblée, il écoute des conseils étrangers. Lally-Tolendal, député de Paris, » ajouta : Un roi qui avoue sa faiblesse » et l'insuffisance de ses moyens, mérite » la clémence d'une nation généreuse. Il » est bon que les princes sachent, reprit » le président, en couvrant la voix de » Lally-Tolendal, qu'on ne règne pas » long-temps avec sécurité, quand l'intrigue, la cabale et l'astuce, devenues » les mobiles du gouvernement, sont érigées en règle de la conduite du monarque. Cette proposition fut justifiée dans » la suite. » On voit que dans tout ce grossier galimathias, ajoute M. Beaulieu, il n'y a pas un seul mot, à l'exception de l'annonce de l'ordre donné par le roi pour l'éloignement des troupes, qui ne renferme un impertinent mensonge. Le stile est digne de l'esprit qui y règne : il est tantôt plat et trivial, tantôt boursouflé jusqu'au ridicule; enfin cette compilation, dénuée partout de vérité comme de goût, est tombée dans l'oubli profond qu'elle méritait. 4° *Révolutions de l'Inde pendant le* 18e *siècle*, ou *Mémoires de*

Tipoo-Saïb écrits par lui-même, *et traduits de la langue indostane*, 1796, 2 vol. in-8, 1797, 4 vol. in-8. 5° *Louis XV et Louis XVI*, 1798, 5 vol. in-8. 6° *Histoire d'Italie depuis la chute de la république romaine jusqu'aux premières années du 19e siècle*, 1802, 9 vol. in-8. 7° *De l'institution des sociétés politiques*, ou *Théorie des gouvernemens*, 1807, in-8. 8° *Les monumens inédits de l'antiquité*, *expliqués par Winckelmann*, 1808-1809, 3 vol. in-4. 9° *Histoire de France depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI*, 1806-1810, 26 vol. in-12. Il s'est fait ainsi le continuateur de Velly, Villaret et Garnier. Cette histoire méritait un meilleur écrivain. Il fut avec Mercier et Carra un des premiers rédacteurs des *Annales patriotiques*, et a laissé en outre un grand nombre de manuscrits.

* FANTONI (Jean), célèbre médecin et anatomiste, né à Turin en 1675, mort le 15 juin 1758, professa l'anatomie à l'université de cette ville pendant une longue suite d'années et avec un brillant succès. Ses démonstrations étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs qui ne pouvaient assez admirer sa profonde érudition, l'importance des faits nouveaux qu'il leur présentait continuellement, son éloquence naturelle et cette latinité exquise qu'on remarque dans tous ses ouvrages. Les principaux sont 1° *Brevis manuductio ad historiam anatomicam*, Turin, 1699, petit in-4. 2° *Dissertationes anatomicæ XI*, ibid., 1701, in-12. 3° *Anatomia corporis humani*, 1711, in-4. 4° *Opuscula medica et physiologica*, 1738, in-4. 5° *Commentarius de quibusdam aquis medicatis*, *et historica dissertatio de febribus continuis*, 1747, in-8.

* FANTUCCI (le comte Marc), littérateur italien, né en 1745 à Ravenne, d'une famille très noble, entra d'abord dans la magistrature dans l'intention de se rendre utile à ses concitoyens; mais quelques désagrémens qu'il éprouva l'engagèrent à y renoncer. Il continua néanmoins à servir son pays, qui lui fut redevable, en 1784, d'une machine hydraulique très avantageuse pour le territoire de Ravenne. Une épidémie étant venue en 1780 ravager cette province, il s'occupa des moyens d'y remédier pour l'avenir, et publia à ce sujet un excellent *mémoire* dans lequel il démontra combien il était urgent de dessécher les marais des vallées méridionales de cette contrée. En un mot toute la vie de Fantucci a été consacrée à de nobles efforts pour rendre à Ravenne l'ancien éclat dont elle avait brillé. Le comte Fantucci est mort dans cette ville le 10 janvier 1806. Pie VI avait pour lui une prédilection toute particulière, et il en était digne par ses vertus, qu'il portait jusqu'à l'austérité, et par son dévouement pour l'utilité publique et pour la gloire de sa patrie. On lui doit 1° *De' Monumenti Ravennati*, 6 tomes in-4. 2° *De Gente Honestia*, in-fol. 3° *Memorie di vario argomento del conte Fantucci*, in-4. On est redevable à ses soins de la magnifique édition romaine des *Papiri diplomatici Raccolti ed illustrati dall'abate Gaetano Marini*, dont plusieurs appartiennent à Ravenne.

* FANTUZZI (Jean), noble Bolonais et dernier rejeton d'une famille illustre de ce nom, qui a fourni un grand nombre de personnages distingués dans la carrière des lois et dans celle des lettres, naquit en 1742, et mourut à Bologne en 1801, avec le grade de colonel. Il avait servi pendant plusieurs années dans les gardes du corps du roi d'Espagne. Il a laissé un ouvrage important intitulé *Notizie degli scrittori Bolognesi*, Bologne, 1781-94, 9 vol. in-fol. Cet ouvrage est précieux par l'exactitude et la bonne critique qui y règnent. Il est d'ailleurs écrit d'un stile élégant et correct. On aurait désiré que l'auteur en eût supprimé des détails superflus; mais ils sont vrais et puisés dans des sources authentiques. Il était né en 1742 et mourut en 1801.

* FARCOT (Joseph-Jean-Chrysostôme), ancien directeur de la statistique de la Seine, naquit à Senlis le 8 avril 1744, et entra d'abord chez les oratoriens où il fut successivement professeur de philosophie, de physique expérimentale et de mathématiques. En 1779 il fut forcé

pour des affaires de famille de quitter cette congrégation et se livra au commerce ; il transporta son établissement à Paris, s'occupa avec zèle de ses intérêts jusqu'en 1793, où ses magasins furent saisis et lui-même jeté en prison. Après onze mois de captivité, il fut appelé par le gouvernement aux discussions qui avaient lieu à l'hôtel de Conti pour la restauration du commerce et des arts. Nommé membre du Directoire du département de la Seine, il fut chargé du rétablissement des édifices destinés au culte catholique, et il parvint à faire obtenir 15 églises. Après avoir fait partie de la commission chargée de dresser le tableau de dépréciation des assignats, il fut successivement depuis cette époque, membre du conseil des arts, de celui de l'instruction publique, et directeur de la statistique. Il a fait à ce sujet plusieurs ouvrages 1° *Questions constitutionnelles sur le commerce et l'industrie, et projet d'un impôt indirect*, Paris, 1790, in-8 ; 2° *Discussions relatives à l'influence du gouvernement sur les arts et le commerce*, Paris, 1808, in-4 ; 3° *Mémoires sur les moyens d'encourager les découvertes utiles*, Paris, 1819, ouvrage posthume publié par son fils M. J. Farcot. On a encore de lui plusieurs *Mémoires et Rapports* sur les arts, l'agriculture et le commerce, qui n'ont pas été imprimés. Il est mort le 23 août 1815, à l'âge de 71 ans.

FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani en Sicile l'an 1650, d'abord franciscain, ensuite prêtre séculier, devint professeur d'astronomie et de physique dans l'université de Padoue, et mourut à Naples en 1718 à 68 ans. On a de lui des ouvrages peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'était consacré. C'était un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde, mais très distrait. Quoiqu'il eût des appointemens considérables, sa générosité envers ses amis ; et son caractère indolent ne lui permirent jamais d'être riche.

FARE (Sainte), vierge, d'une famille noble de Brie, sœur de saint Faron, évêque de Meaux, et de Changulse, évêque de Laon, bâtit le monastère de Faremoustier, en fut abbesse, et mourut vers 655, après une vie de près de 60 ans, remplie par la vertu et la mortification.

FARE. *Voyez* LA FARE.

FAREL (Guillaume), né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque temps au collége du cardinal Le Moine. Jacques Le Fèvre d'Etaples, son ami, lui inspira les nouvelles erreurs que Luther répandait en Allemagne, et Zuingle en Suisse. Farel fut ministre à Genève avant Calvin, et y prêcha la réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neuchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans. Son savoir, qui était médiocre, fut terni par son opiniâtreté, et par son penchant pour toutes sortes d'opinions. On a de lui : 1° *Le Glaive de l'esprit*, ouvrage qui, malgré la singularité de son titre (qui dans le fond n'est que la traduction du *Gladium spiritus* de saint Paul), offre de bonnes choses contre les libertins. 2° *De la sainte Cène du Seigneur*. 3° Des *thèses*. Ce ministre fut accusé, par ceux de son parti, de renouveler les erreurs de Paul de Samosate ; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARET (Nicolas), né vers l'an 1600 à Bourg en Bresse, fut un des premiers membres de l'académie française, et rédigea les statuts de cette compagnie naissante. Il fut secrétaire du comte d'Harcourt, ami de Vaugelas, de Boisrobert, de Coëffeteau, de Saint-Amand. Il mourut à Paris, en 1646. On a de lui de mauvaise prose et de plus mauvais vers ; l'*Histoire chronologique des Ottomans* ; l'*Histoire d'Europe*, traduite en français ; l'*Honnête Homme*, tiré de l'italien de Castiglione, in-12 ; des *lettres* qui n'apprennent rien ; des *poésies* plates, etc. C'est aux vers suivans de Boileau, qu'il doit sa célébrité :

> Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret,
> Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret.....

FARGIS (Charles D'ANGENNES DU), fut conseiller d'état sous Louis XIII, et son ambassadeur en Espagne. Il fut démenti sur le traité de Monçon, qu'il avait

conclu en 1626, pour n'avoir pas suivi les instructions du Père Joseph, et il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. Sa femme, Madeleine DE SILLY, comtesse de la Rochepot, dame d'atours de la reine Anne d'Autriche, entra dans quelques intrigues contre le cardinal de Richelieu, qui la contraignit de sortir de France. Elle mourut à Louvain, au mois de septembre 1639. On trouve dans le Journal du cardinal de Richelieu, et dans sa Vie par Le Clerc, 1753, 5 vol. in-12, des *lettres* en chiffres de Mme du Fargis, qui furent interceptées, et qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'Arsenal, en 1631. Elle eut un fils tué au siége d'Arras en 1640, sans avoir été mariée; et une fille, religieuse à Port-Royal, morte en 1691.

* FARIA (Manoel-Sévérin de), portugais, écrivain, l'un des plus savans numismates de son temps, naquit à Lisbonne en 1581, ou 82. Après avoir fait ses cours de philosophie et de théologie, et avoir été reçu docteur dans ces deux facultés, il fut chantre et chanoine de la cathédrale d'Evora, et mourut dans cette ville le 16 décembre 1655. Il se livra avec ardeur à l'étude des écritures, de la théologie mystique, de l'histoire, de la politique, de la géographie, et des antiquités romaines et portugaises : il employa les revenus de ses bénéfices à former des collections précieuses de manuscrits anciens, de médailles, de monnaies et d'antiquités de tout genre. Il est connu par les ouvrages suivans : 1° *Noticias do Portugal*, 2 vol.; 2° *Varios discursos politicos*, Lisbonne, 1624, 1 vol. Ces deux ouvrages ont été réimprimés à Lisbonne en 1624 et 1791. Dans le premier de ces ouvrages, il traite de l'origine des titres et des armoiries des familles nobles du Portugal, des monnaies anciennes, soit portugaises, soit gothiques, arabes et romaines, et il en donne des empreintes. Après avoir parlé des différentes universités d'Espagne, de la navigation des Portugais aux Indes orientales, il termine le second volume par les vies de vingt cardinaux de sa nation. Le troisième volume est consacré à la vie de quelques Portugais illustres, comme celles de l'historien Couto, du poète Camoëns, etc. Ces deux ouvrages se font remarquer par une élégance et une pureté de stile qui rappellent le beau siècle de la littérature espagnole.

FARIA DE SOUSA (Manoel), gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre du Christ, né à Catavella en 1590, mort à Madrid en 1649, dans un état qui n'était guère au dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. Après avoir été gentilhomme chez dom Gonzalès, évêque d'Oporto, et avoir perfectionné ses connaissances sous la direction de ce prélat, il avait fait un voyage à Rome en 1731, où il s'acquit la considération des savans qui étaient auprès du pape Urbain VIII. Faria était un homme un peu singulier. Il s'habillait plutôt comme un philosophe, que comme un homme qui avait vécu à la cour. Son humeur indépendante et son abord sévère furent sans doute un obstacle à sa fortune. Il était cependant fort agréable et fort enjoué avec ses amis. On a de lui 1° une *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au règne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de 1731, in-fol., avec une continuation, et d'autres pièces curieuses. 2° *L'Europe, l'Asie et l'Afrique portugaises*, en 6 vol. in-folio, 2 pour l'Europe, 3 pour l'Asie, 1 pour l'Afrique. L'*Asia portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales, depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage exact et curieux a été traduit en italien, en français et en anglais. Faria a encore laissé 7 vol. de *poésies*; des *discours moraux et politiques*; des *commentaires sur la Lusiade*. Ses ouvrages sont écrits en espagnol.

FARINA. *Voyez* CHARLES BORROMÉE (S.) à l'article BORROMÉE.

FARINACCI (Prosper), célèbre jurisconsulte, naquit à Rome en 1554, et y brilla dans le barreau. Il se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie funeste à bien des familles, jointe à la rigueur et à la sévérité excessive

avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, fit naître des murmures et lui suscita des affaires. Cet homme, si rigoureux pour les autres, était très indulgent pour lui-même. Le pape Clément VIII disait de lui à ce sujet, en faisans allusion au nom de Farinaccio : « La » farine est excellente, mais le sac qui la » contient ne vaut rien. » Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il était né, le 30 octobre 1618, à 64 ans. Ses ouvrages ont été recueillis en 13 vol, in-fol. Anvers, 1620 et années suivantes; ils sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Voici ce qu'ils renferment : *Decisiones Rotæ*, 2 vol.; *Rotæ novissimæ*, 1 vol.; *Rotæ recentissimæ*, 1 vol.; *Repertorium judiciale*, 1 vol.; *De Hæresi*, 1 vol.; *Consilia*, 2 vol.; *Praxis criminalis*, 4 vol.; *Succus Praxis criminalis*, 1 vol. Malgré la critique qu'on peut faire de quelques endroits, il est certain que ses ouvrages sont pleins de savoir, et qu'il y a pour les jurisconsultes bien des choses à recueillir.

FARINATO (Paul), peintre célèbre et savant architecte, mourut à Vérone sa patrie en 1606, à 84 ans.

* FARINELLI (Charles Broschi, plus connu sous le nom de), célèbre chanteur italien, né à Naples le 24 janvier 1705, fut élève de Porpora, et débuta d'une manière brillante à l'âge de 17 ans sur le théâtre *d'Aliberti* à Rome. En 1734, il passa à Londres et y excita un enthousiasme universel. Après avoir obtenu tous les suffrages en Italie et en Angleterre, il fut appelé à la cour de Madrid, et sa voix produisit plus d'effet sur Philippe V, chargé d'infirmités, et sur Ferdinand VI, son successeur, tourmenté d'une profonde mélancolie, que tous les remèdes de l'art. Ses manières aimables lui méritèrent bientôt l'estime et la considération de toute la cour. Sous le règne de Ferdinand VI, il fut employé dans les affaires du plus haut intérêt politique, devint le canal de toutes les grâces, et l'on peut dire, à sa louange, qu'il ne les accorda qu'au mérite réel, et qu'il n'abusa jamais de son pouvoir. Loin d'écouter un vain orgueil qui est ordinairement l'apanage des parvenus, ce fut surtout sa modestie qui désarma ceux qui auraient pu être un obstacle à sa fortune. Sa déférence et son respect pour les grands, lui captivèrent l'amitié de la plupart d'entre eux; à l'égard de ses ennemis, il ne s'en vengea jamais qu'en répandant sur eux les faveurs du roi. La mort de ce prince et de la reine, arrivée la même année (1762), le jeta dans l'accablement le plus profond. Il quitta l'Espagne et se retira à Bologne, où il fit bâtir une superbe maison. Il y passa le reste de ses jours, uniquement occupé de sa harpe et de son jardin, recevant avec affabilité tous les étrangers qui désiraient le connaître, et répandant ses bienfaits sur tous les malheureux qui l'environnaient. Il encouragea le Père Martini à écrire son *Histoire de la musique*, l'aida de sa fortune, et lui fournit les documens nécessaires. Farinelli mourut le 15 juillet 1782.

* FARMER (Hugues), ministre presbytérien à Londres, né en 1714, fut un des prédicateurs d'une congrégation de Dissenters, et se fit une grande réputation par son éloquence et par ses ouvrages, qui ont pour but d'établir que l'univers est gouverné par Dieu seul. Les principaux sont : 1° Un *Essai sur la nature et le dessein de la tentation de Jésus-Christ dans le désert*, où il soutient que c'était une vision et non un fait réel, Londres, 1761, et 1765 avec augmentation. 2° Une *Dissertation sur les miracles, qui a pour objet de prouver qu'ils sont les argumens d'une interposition divine et des preuves absolues de la mission et de la doctrine d'un prophète*. 3° Un *Essai sur les démoniaques du nouveau Testament*, où il prétendait que ces démoniaques n'étaient que des malades. Farmer est mort le 6 février 1787.

*FARMER (Richard), célèbre critique anglais, né à Leicester en 1735, fut successivement prédicateur de la chapelle royale de Whitehall, principal du collége Emmanuel de l'université de Cambridge, vice-chancelier et principal bibliothécaire de cette université, chancelier de Lichtfield et de Coventry, chanoine de l'église de Cantorbéry, puis de celle de

Saint-Paul ; il mourut en 1797. On a de lui un *Essai sur l'érudition de Shakespear*, l'un des meilleurs morceaux de critique que possède la littérature anglaise ; plusieurs fois réimprimé : il se trouve dans l'édition de Shakespear, donnée par Stevens, 15 vol. in-8, 1793, et dans celle de Reed et Harris, 1803, 1812, en 21 vol.

FARNABE ou FARNABY (Thomas), célèbre maître d'école anglais, né à Londres en 1575, d'un charpentier, fut d'abord serviteur ; puis il fit ses premières études à Oxford, et ensuite en Espagne, dans un collége des jésuites. Il accompagna François Drak et Jean Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta et retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerset. Il alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, et s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions ; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitaient de se déclarer pour le parti républicain : « J'aime mieux n'avoir » qu'un roi, que d'en avoir cinq cents. » Il mourut exilé à Ely-House en 1547, à 72 ans. On avait proposé dans la chambre des communes de l'exiler en Amérique. Farnabe était aussi savant humaniste, que bon citoyen. Il nous reste de lui des *éditions* de *Juvénal*, de *Perse*, de *Sénèque*, de *Martial*, de *Lucain*, de *Virgile*, de *Térence* ; d'*Ovide*, avec des *remarques* qui ne sont que grammaticales ; elles seraient plus utiles si elles étaient quelquefois historiques, géographiques et mythologiques ; le latin en est un peu dur et quelquefois incorrect.

FARNÈSE, nom d'une famille d'Italie dont la généalogie remonte au 13e siècle et qui avait dès cette époque de la célébrité. — FARNÈSE (Pierre-Louis), premier duc de Parme et de Plaisance, était fils aîné du pape Paul III (Alexandre Farnèse), qui l'avait eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion au pontificat. Ce pape lui conféra les duchés de Parme et de Plaisance en 1547, sous une redevance de 8 mille écus au saint Siége, et donna en échange à l'état de l'Eglise, la principauté de Camérino et la seigneurie de Népi, qui lui appartenaient. Dès que Farnèse eut été reconnu par le clergé et par le peuple, il s'appliqua à fortifier Plaisance, et la citadelle qu'il fit construire fut regardée comme une des meilleures forteresses de l'Italie. Comme il chagrinait les nobles, croyant qu'ils opprimaient le peuple, quatre gentilshommes conspirèrent contre lui, et l'assassinèrent à Plaisance, le 10 septembre 1547. Un homme qui se mêlait de magie, lui avait annoncé cette fin tragique ; on pouvait la lui prédire sans être sorcier ; mais l'anecdote, si elle est vraie, ne laisse pas d'être remarquable. Aussitôt après sa mort, les milices impériales qui étaient aux portes de la ville obligèrent les Plaisantins à prêter serment à l'empereur Charles-Quint, qui n'avait pas voulu reconnaître la cession que le pape en avait faite. Mais dans la suite, Octave Farnèse, fils de Pierre-Louis, ayant épousé Marguerite d'Autriche, fut reconnu, par cet empereur, légitime possesseur du duché de Parme (*voyez* sa postérité dans les Tables chronologiques, à l'article PARME ET PLAISANCE). Sa postérité jouit de ces deux duchés jusqu'au cardinal Antoine Farnèse, mort en 1731. Sa nièce Elisabeth Farnèse, épouse de Philippe V, roi d'Espagne, les transmit au second de ses fils, qui les céda en 1735 à l'empereur Charles VI, contre le royaume des Deux-Siciles.

FARNÈSE, pape qui a pris le nom de Paul III. *Voyez* ALEXANDRE FARNÈSE.

FARNSWORT ou FARNE-WERT (Richard), fut un des premiers disciples de George Fox, auteur de la secte des quakers. Il ajouta aux rêveries extravagantes de son maître, le précepte observé scrupuleusement dans le quakérisme, de ne parler à personne, même aux rois dans les suppliques, et même à Dieu dans la prière, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour démontrer cette impertinence. Il prétend que l'usage contraire est une flatterie indigne des *enfans de lumiere* : c'était le titre que prenaient les quakers.

Fox approuva cette idée, et il fut le premier à s'y conformer.

FARON (Saint), évêque de Meaux en 627, fonda l'abbaye qui porte son nom, assista au 2e concile de Sens en 657, et mourut le 28 octobre 672, à près de 80 ans.

*FARQUHAR (George), poète comique né en 1678, à Londonderry en Irlande, mort en 1707, fut d'abord comédien, puis lieutenant au régiment du comte Orrery en Irlande, se fit remarquer par la douceur de son caractère et de ses mœurs. Ayant épousé une femme jeune et belle, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa maison : il mourut de chagrin, à l'âge de 30 ans. Il a laissé un nom dans le théâtre anglais, par l'amusante vivacité de ses intrigues, assez naturellement conduites, quoique fondées presque toutes sur des suppositions invraisemblables et romanesques. Ses *œuvres* ont été imprimées pour la 10e fois à Londres en 1772, en 2 v. in-12 : on regarde comme son chef-d'œuvre la pièce qui a pour titre *The beaux' Stratagem*, la *Ruse du petit-maître*.

*FATIO ou Faccio de Duilles (Nicolas), géomètre célèbre, descendait d'une famille italienne, naquit à Bâle en Suisse vers 1664. Il alla mourir dans le comté de Worcester en Angleterre l'an 1753. Dès son bas âge, il se livra à l'étude des sciences, et il n'avait encore que 17 ans lorsqu'il se fit connaître par des recherches savantes sur la distance du soleil à la terre, et sur les apparences de l'anneau de Saturne. Il s'occupa de la théorie de la lumière et fit un mémoire sur la dilatation et le resserrement de la prunelle. On peut dire qu'il parcourut et étudia avec succès toutes les sciences d'observation, non-seulement pour en concevoir l'ensemble, mais encore pour en faire d'heureuses et utiles applications. Ses découvertes en ce genre furent très nombreuses ; ainsi, il trouva une manière nouvelle, facile et plus exacte de travailler les verres des télescopes, de percer les rubis et de les faire concourir au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau, et de profiter du mouvement des eaux, occasioné par le scillage, pour moudre le blé, lever les ancres et hisser les vergues. Il imagina aussi une chambre d'observation suspendue, construite de manière à permettre d'observer facilement les astres dans un vaisseau. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages intéressans sur la mécanique, l'astronomie et la chimie, imprimés séparément ou dans les numéros du *Gentlemens' magazine*, de 1737 et 1738. Il existe aussi de lui au *musée britannique* plusieurs *lettres* et autres *manuscrits* autographes d'une assez grande importance. Fatio avait honorablement parcouru la moitié de sa carrière, lorsqu'il abandonna tout-à-coup les sciences exactes pour les sciences occultes. Livré tout entier à l'étude de l'alchimie, et de la cabale, il se montra en même temps zélé partisan des *Camisards* ou *Prédicans* des Cévennes qui s'étaient réfugiés à Londres et fut en butte à la persécution que leur fit la police anglaise. Fatio quitta l'Angleterre et partit pour la conversion de l'univers. Après un voyage malheureux qu'il fit dans ce but en Asie, il revint mourir obscurément en Angleterre, sans doute avec le regret d'avoir compromis son nom jusqu'alors vénéré, par des systèmes repoussés par la raison autant que par la religion.

FATTORE (le). *Voyez* Penni.

*FAUCHART (Pierre), chirurgien-dentiste, né en Bretagne, et mort à Paris en 1761, est regardé comme le créateur de l'art du dentiste, par son ouvrage intitulé le *Chirurgien dentiste*, 1728, 2 vol. in-12, réimprimé en 1746 et 1786. Avant lui, il n'existait aucun écrit qui enseignât la manière de limer, tailler, plomber les dents et d'en placer d'artificielles. Il a décrit aussi, avec exactitude, les abcès qui attaquent la substance intérieure des dents, sans en altérer la substance corticale.

* FAUCHE-BOREL (Louis), l'un des hommes les plus actifs et les plus fidèles à la maison de Bourbon, naquit à Neuchâtel en Suisse le 12 avril 1762, d'une ancienne famille de Franche-Comté que la révocation de l'édit de Nantes força de

s'expatrier. Il dirigeait dans sa ville natale un vaste établissement typographique, lorsque la révolution française éclata : quoiqu'il fût né sous un gouvernement républicain, son âme toute monarchique ne put s'empêcher de voir avec douleur cette foule d'émigrés français qui cherchèrent alors un asile dans sa patrie. Non-seulement il sympathisa aussitôt avec eux, mais encore il mit ses presses à leur disposition. Cette conduite lui valut à lui-même une persécution assez violente : il avait imprimé dans ses almanachs quelques pièces, et entr'autres le testament de Louis XVI, qui déplurent aux républicains de Neuchâtel. Il fut exilé : il est vrai que son exil fut borné à six mois ; mais il n'en conçut pas moins dès lors la haine la plus violente pour les démagogues, et sa vie toute entière fut consacrée à la plus courageuse de toutes les luttes. Fauche-Borel s'empressa donc d'offrir ses services aux Bourbons qui les acceptèrent avec reconnaissance. Depuis 1793 jusqu'en 1814 ce fut la même idée qu'il poursuivit avec une constance et un zèle qui l'associèrent à toutes les entreprises dont le but était la restauration du trône des Bourbons. Il fut de tous les complots, de toutes les intrigues, de toutes les conspirations, de toutes les manœuvres, qui furent faites pendant cet intervalle en faveur de cette auguste famille. Nous ne pouvons le suivre dans toutes ses marches et contre-marches, sous les diverses dénominations et sous les déguisemens multipliés, qu'il fut obligé de prendre : nous extrairons seulement quelques détails des *Mémoires* de Fauche-Borel lui-même, des papiers publics qui s'entretinrent souvent de lui, et enfin de divers récits qui nous ont été communiqués par quelques-uns de ses amis et de ses compatriotes. Nous le voyons en 1795 sous le nom de *Louis* servir de médiateur entre le prince de Condé et le général Pichegru. Il s'agissait d'engager Pichegru à quitter les drapeaux de la république, et à venir se joindre avec ses troupes à l'armée des royalistes. Le prince de Condé, après avoir donné ses instructions et de l'argent à Fauche-Borel et à son compatriote Courant, les envoya l'un et l'autre à Strasbourg où était l'armée de ce général qui lui-même se tenait à Illkirck, à une lieue de cette ville. Fauche-Borel acheta une maison à Strasbourg et y établit une imprimerie. Il ne fut point inactif pendant le séjour qu'il fit dans la capitale de l'Alsace: entretenant toujours une active correspondance avec le prince de Condé, il avait lié connaissance avec quelques officiers de la garnison auxquels il fit adroitement part de ses projets et qu'il préparait à en assurer l'exécution : il était arrivé dans cette ville le 29 juillet 1795. Les deux émissaires du prince de Condé avaient fait d'inutiles tentatives pour aborder le général; mais ils s'étaient liés surtout avec M. Badouville, adjudant-général qui dès lors leur fit connaître les démarches de Pichegru; c'est par lui qu'ils apprirent que ce général devait se rendre dans le Haut-Rhin. Aussitôt Fauche-Borel prend la route de Bâle, et rencontre le général à Huningue : ce fut à Blodsheim que Franche-Borel put l'aborder. Après lui avoir demandé la permission de lui dédier un ouvrage inédit de Jean-Jacques Rousseau (sa correspondance), ce qui n'était que le prétexte de sa visite, il s'ouvrit bientôt entièrement, et lui dit avec le plus grand courage quel était le motif de la démarche qu'il faisait auprès de lui. On sait que Pichegru n'hésita point à promettre sa coopération en faveur de la cause royaliste ; seulement il désirait être certain que l'Autriche seconderait les efforts des émigrés. Fauche-Borel ayant annoncé au prince de Condé l'heureux commencement de cette négociation, reçut de nouvelles instructions pour en amener le succès, et une correspondance s'établit entre Pichegru et le prince de Condé sur la manière de faire triompher le plan d'invasion de l'Alsace, et Fauche-Borel était le porteur de ces lettres. Fauche ne tarda point à être dénoncé, et le 24 décembre 1795, il fut arrêté par suite de la dénonciation du journaliste Cotta, et jeté dans la prison du *Pont couvert* : il avait gagné le guichetier et était sûr de s'évader, si l'affaire devenait sérieuse ;

mais six jours après, il fut mis en liberté, faute de preuves. Cependant Pichegru perdit le commandement de l'armée; il se retira à Arbois, son lieu natal. (Voyez l'article PICHEGRU). Il était encore dans cette retraite lorsque, dans le mois de juin 1796, Fauche lui apporta, de la part de Louis XVIII, une lettre importante. Le général y répondit en donnant au prince qui lui avait écrit le plan qu'il fallait suivre pour faire réussir ses projets. Fauche remit cette réponse à Louis XVIII qui se trouvait alors à Dillingen; pendant quelque temps nous ne savons ce qu'il devint ni ce qu'il fit pour la cause qu'il servait avec tant d'activité. Cette première partie de la vie de Fauche-Borel, ou du moins cette tentative pour prendre l'Alsace est racontée en détail par lui-même dans ses *Mémoires*; on la trouve aussi dans le *Mémoire du comte de Mongaillard concernant la conjuration de Pichegru:* en général, les faits sont racontés dans ces deux ouvrages de la même manière; seulement dans ce dernier, les hommes y sont mal jugés, les caractères y sont présentés sous des dehors trompeurs : à entendre l'historien, il n'y eut dans cette négociation, que cupidité, ambition et incapacité : la passion seule a pu tenir un pareil langage. En 1797, Pichegru, élu membre du conseil des Cinq-cents, fut nommé président de cette assemblée. Fauche s'empressa, d'après l'ordre des princes, d'aller à Paris. Un projet de contre-révolution avait été formé par ce général : tout semblait annoncer qu'il réussirait; mais la révolution du 18 fructidor le renversa complètement. Nominativement poursuivi par suite de la découverte de la correspondance de Pichegru trouvée dans les équipages du général autrichien Klinglin, Fauche fut obligé de se cacher. Il avait trouvé un asile chez un certain David Mounier qui avait été autrefois son correspondant d'affaires; il ne tarda pas à méditer de nouveaux projets. Ce Mounier avait des relations avec Bottot, secrétaire de Barras : Fauche songea à profiter de cet homme dont il eut bientôt remarqué la souplesse, pour arriver jusqu'au directeur. Présenté à Barras, il lui dévoile le complot qu'il a concerté avec Pichegru : et il consent à y entrer. Pichegru n'avait pas paru content de ce que cette affaire avait été remise ainsi entre les mains de Barras; cependant il ne recula point, et dès lors cette intrigue fut l'objet de toutes les actions et de toutes les pensées de Fauche. Ainsi à cette époque un général français, l'un des directeurs les plus influens, et des hommes les plus recommandables par leur noblesse ou par leur nouvelle position sociale, travaillaient en commun au retour des Bourbons. Ce n'est point dans un article biographique que l'on peut faire connaître tous les ressorts qui furent mis en jeu pour le succès d'une pareille entreprise : Fauche en était l'âme, il voyageait, il écrivait, il était toujours en mouvement. De Paris il va à Mittau, de Mittau en Russie : ayant reçu l'ordre, pendant son voyage auprès de Paul Ier, de venir s'établir à Wesel, il retourna auparavant auprès de Louis XVIII à Mittau : il écrit à Barras à plusieurs reprises; celui-ci lui envoya son homme de confiance, le chevalier Tropez de Guerins. Tout allait au gré de ses désirs; mais la révolution du 18 brumaire vint encore détruire ses espérances : Fauche était découragé. Il faut lire les détails de cette seconde conspiration dans les *Mémoires* de Fauche-Borel qui ont pour titre: *Précis historique des différentes missions dans lesquelles M. Louis Fauche-Borel a été employé pour la cause de la monarchie, suivi de pièces justificatives*, ouvrage d'abord imprimé en 1815 à Paris, où il a été supprimé, et réimprimé en 1816 à Bruxelles avec cette épigraphe : *pœnam pro munere*. Fauche, abattu par ce dernier revers, avait quitté la France pour s'établir à Londres : il venait d'y fonder une imprimerie et une librairie française, et il semblait peu disposé à s'occuper d'affaires politiques, lorsqu'un nouvel incident vint l'arracher à son commerce. C'était l'époque où l'on négociait le traité d'Amiens. Quelques royalistes qui n'avaient point encore désespéré de la cause des Bourbons, crurent que dans l'intérêt de la monarchie, il fal-

lait reconcilier Moreau et Pichegru. Fauche fut choisi pour être le médiateur entre les deux généraux; il se chargea donc de porter, de la part de Pichegru qui était à Londres, des lettres affectueuses à son ancien compagnon d'armes. A peine fut-il arrivé à Paris que reconnu par la police à laquelle il était signalé, il fut arrêté et conduit au Temple; il parvint à s'évader: dix-huit heures après, il fut repris, et passa dix-huit mois en prison. Son adresse était si grande que, malgré toutes les précautions que l'on prenait pour le tenir au secret, il entretint une correspondance suivie avec Moreau par le moyen d'un de ses neveux, nommé Vitel. Enfin sur la demande du roi de Prusse, dont il s'était déclaré le sujet, et sur les instances de l'ambassadeur de ce monarque, Fauche, qui à plusieurs reprises avait été interrogé sur ses relations avec Moreau et Pichegru, et qui avait persisté à ne vouloir rien dire, fut reconduit par la gendarmerie jusque sur le territoire de Prusse. Il avait reçu l'ordre de ne point retourner à Neuchâtel: il partit donc pour Berlin où il fut accueilli par le roi avec la plus grande distinction. Cette troisième affaire n'ayant pas été plus heureuse que les deux précédentes, il chercha de nouveaux moyens d'arriver au but honorable que jusqu'alors il s'était toujours proposé. Ce fut lui que le comte d'Avaray chargea d'imprimer à dix mille exemplaires, la proclamation du 2 décembre 1804, adressée par Louis XVIII aux Français. La distribution en fut faite par ses soins. Buonaparte se plaignit auprès du roi de Prusse, et des commissaires furent chargés d'aller à Berlin pour cet objet. Ce n'était pas là le seul crime que Buonaparte lui reprochait; Fauche était parvenu à dévoiler ses projets sur la Prusse, et il en avait conféré plusieurs fois avec le roi et ses ministres; il avait même remis des notes à ce sujet soit à l'ambassadeur de Russie, soit au gouvernement prussien: Fauche avait en outre conseillé en 1804 de rappeler des Etats-unis le général Moreau dont la popularité pouvait être opposée à celle de Buonaparte. Aux yeux de celui qui avait pris le trône des Bourbons, c'étaient des forfaits qu'il devait poursuivre partout. Aussi ne s'agit-il rien moins que d'en arrêter l'auteur dans Berlin même. Instruit que ses jours n'étaient point en sûreté, même dans ce pays étranger, Fauche se hâta de partir pour l'Angleterre. Il revint bientôt après en Suède, puis il retourna à Londres où il forma de nouvelles correspondances avec divers agens du parti royaliste, notamment avec Perlet, ancien journaliste. Nous ne pouvons entrer dans les détails sur toutes ses lettres, dont les unes sont dictées souvent par une inaltérable fidélité, et d'autres aussi par la plus noire perfidie. En 1813, les royalistes réfugiés en Angleterre crurent, sur la foi de quelques-uns de ses témoignages trompeurs, qu'un débarquement dirigé par le duc de Berry, pourrait être tenté sur les côtes de France; Fauche-Borel fut envoyé dans l'île de Jersey pour s'assurer de la vérité de ces rapports: il revint bientôt, convaincu que c'était un piége tendu par les agens de Buonaparte à un prince loyal qu'ils voulaient rendre victime de leur perfidie. La sagesse de Fauche-Borel prévint les malheurs que cette expédition aurait entraînés. En 1814, il revint en France avec les Bourbons: il fut au milieu des princes étrangers qui lui témoignèrent toutes sortes d'intérêt. Il se retira ensuite dans sa patrie: son projet était de s'établir en France. Le débarquement de Buonaparte s'y opposa. Toujours chargé de quelques missions particulières, il se rendit à Vienne, puis à Gand, où ses services furent mal accueillis par quelques-uns des ministres de Louis XVIII. Enfermé pendant huit jours dans un cachot à Bruxelles, soupçonné injustement de vouloir servir les projets de Buonaparte comme s'il eût pu embrasser une autre cause que celle du prince exilé, il dut sa liberté à l'intervention de l'ambassadeur prussien. De là il se rendit à Vienne où il se justifia pleinement: plus tard, sa justification fut plus complète et pas un nuage ne vint ternir une vie toute entière consacrée généreusement à la plus sainte des causes. Il vint ensuite à Neuchâtel, entra en France avec les troupes

suisses qui envahirent une partie des départemens du Doubs et du Jura, contribua à faire placer le drapeau blanc sur le fort de Joux (19 juillet 1815) : il aida aussi les opérations du corps des volontaires royaux, commandé par M. Gaëtan de La Rochefoucault, qui pénétra en Franche-Comté par la frontière suisse. La cause que Fauche avait soutenue était gagnée ; il fit part alors au public des moyens qu'il avait employés pour la faire réussir ; il publia en 1816 son *Précis historique* que nous avons déjà cité. Cet ouvrage fut lu avec avidité ; mais on y remarque que Perlet, qui avait été pendant quelque temps son correspondant, y était accusé de plusieurs abus de confiance : Fauche lui reproche de l'avoir trompé dans plusieurs occasions importantes ; mais l'accusation la plus forte était celle d'avoir attiré à Paris, son neveu Vitel, de l'avoir livré à la police, et d'avoir causé la mort de ce malheureux jeune homme. Perlet répondit par une brochure dans laquelle il prétendait que Fauche avait trahi la cause des Bourbons. Aussitôt celui-ci le traduisit en police correctionnelle, et le fit déclarer *escroc et infâme calomniateur*, et Fauche fut reconnu pour n'avoir manqué ni à l'honneur ni à la fidélité qu'il devait aux Bourbons. Plusieurs *Mémoires* avaient été imprimés de part et d'autre dans cette affaire. Peu de temps après, Fauche se retira en Angleterre d'où il est revenu à Neuchâtel. Il avait obtenu du roi de France une pension de 5,000 fr. : ses affaires étaient cependant en mauvais état ; pendant ses négociations il avait contracté beaucoup de dettes ; il se plaignit amèrement de n'avoir pas obtenu tous les dédommagemens que lui méritaient ses sacrifices et son dévouement. Cette pensée le tourmentait vivement ; sa tête s'en est échauffée, et depuis quelque temps il croyait être entouré d'ennemis et de piéges, lorsque dans le mois de septembre 1829, il a mis fin à ses jours en se précipitant du haut des fenêtres de sa maison. Dans une lettre écrite avant sa mort, il recommande son âme à Dieu, lui demande pardon de ses péchés, et déclare pardonner à ses ennemis. Il venait, en 1828, de publier de nouveaux *Mémoires*, 1828, 4 vol. in-8, avec un portrait et une collection de gravures de dix-sept portraits. Ces Mémoires sont le récit fidèle, mais beaucoup trop étendu de toutes ses opérations. Ce n'est point lui qui les a rédigés, mais bien M. Alphonse de Beauchamp, d'après ses notes. On doit aussi à Fauche-Borel des *Notices* sur les généraux Pichegru et Morel, Londres, 1807, in-8.

FAUCHET (Claude), président à la cour des monnaies de Paris, sa patrie, naquit vers l'an 1529. Il rechercha avec beaucoup de soin et de succès les antiquités de la France. Pendant le siége de Sienne, en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut en 1601, à 72 ans, laissant tant de dettes, qu'il fallut, pour les acquitter, vendre sa charge. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris en 1610, in-4. Les plus curieux sont 1° *Antiquités gauloises et françaises ;* la première partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs ; la deuxième contient les choses avenues en France, depuis Pharamond jusqu'à Hugues-Capet. 2° *Les noms et sommaires des œuvres de six-vingt et sept poètes français.* 3° Un *Traité des libertés de l'église gallicane ;* un autre *de l'origine des chevaliers, Armoiries, etc.* 4° *L'origine des dignités et magistrats en France*, 1600, in-8 ; 5° *De la ville de Paris.* Il y a dans ces différens traités mille choses curieuses et qu'on chercherait vainement ailleurs ; mais il y en a aussi beaucoup à ajouter, ou à corriger. Le stile est dur, barbare et incorrect.

FAUCHET (Claude), né à Dorne, diocèse de Nevers, le 22 septembre 1744, embrassa l'état ecclésiastique, fut précepteur des enfans du marquis de Choiseul, frère du ministre, et entra ensuite dans la communauté des prêtres de la paroisse de St.-Roch à Paris. Ayant été interdit par l'archevêque, il fit différens personnages. Il parvint par ses intrigues, autant

que par ses talens, et un genre d'esprit tout-à-fait singulier, plein de contrastes et de disparates, à être prédicateur ordinaire du roi, vicaire-général et chanoine honoraire de Bourges, abbé commendataire de Montfort, etc. La révolution le mit à même de donner l'essor à ses mauvaises qualités; il y joua un rôle bruyant: (le 14 juillet 1789, on le vit un sabre à la main, s'avancer trois fois à la tête des assaillans : il donnait des ordres, et faisait des discours : ce fut un des *héros* de cette journée). Il devint ensuite évêque schismatique du Calvados (ainsi nommé d'un rocher de la Manche contre lequel échoua *le Calvados*, vaisseau de la fameuse flotte de Philippe II), et se signala par divers écrits où se trouvent des vérités fortement énoncées, à côté des plus monstrueuses erreurs : tels sont le *Discours sur la religion nationale*, Paris, 1789, in-8 (*voyez* Dominis), trois *discours sur la liberté humaine*, 1789; l'*Oraison funèbre de l'abbé de L'Epée*, 1790; *Eloge civique de Francklin*, 1790; *Sermon sur l'accord de la religion et de la liberté*, 1791, etc. Le 6 avril 1792, lorsqu'un décret supprima le costume ecclésiastique, l'abbé Fauchet déposa sur le bureau sa calotte et sa croix, et ses confrères imitèrent son exemple; c'était le vendredi saint!... Cependant lorsqu'il vit la chute du trône, et qu'il lui fut impossible de se méprendre sur le but du parti dominant, contre la religion, il prit une marche rétrograde, se déclara contre le mariage des prêtres, et prononça, lors du procès de Louis XVI, un discours courageux pour le temps, où il combattit ceux qui voulaient la mort du roi, et leur dit des vérités assez hardies, entremêlées pourtant des phrases alors en usage contre le *tyran* et la *tyrannie*. Dans les différens appels nominaux, il vota toujours pour le parti le plus favorable. Depuis il s'attacha au parti fédéraliste, et lutta avec courage contre Marat et Robespierre. Ayant été accusé de conspiration contre le parti jacobin, devenu dominant à la Convention nationale, il fut condamné à mort, et périt sous la guillotine, le 31 novembre 1793, après avoir abjuré ses erreurs, et s'être confessé à un prêtre vertueux, renfermé avec lui à la Conciergerie, et qui avait eu le bonheur de le faire rentrer en lui-même (voyez les *Annales catholiques*, tom. 4, p. 169). Dans les temps antérieurs à la révolution, il avait prononcé à l'académie française un *panégyrique de saint Louis*, et avait fait l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, père d'Egalité, et *de Phélypeaux d'Herbaud, archevêque de Bourges*; un *Discours sur les mœurs rurales*. On peut consulter les *Mémoires pour servir à l'histoire de l'église constitutionnelle*, ou *Lettres à Claude Fauchet, où l'on trouve un précis de ses crimes et de ses erreurs*; Liége, 1793, in-8. *Voyez* le Journal hist. et litt., 15 décembre 1793, p. 15.

FAUCHEUR (Michel le), ministre protestant, fut appelé de Montpellier à Charenton. Son éloquence ne fut pas moins admirée à Paris qu'en province. Le maréchal de La Force dit, au sortir d'un de ses sermons sur le duel, « que si » on lui envoyait un cartel, il le refuse- » rait. » Il mourut à Paris en 1667, estimé des catholiques et des protestans. Sa probité ne le cédait pas à son génie. On doit à sa plume, aussi ingénieuse qu'éloquente 1° un *Traité de l'action de l'orateur*, Leyde, 1686, in-12, imprimé d'abord sous le nom de *Conrart* : ouvrage estimé. 2° Des *sermons sur différens textes de l'Ecriture*, in-8. 3° *Prières et méditations chrétiennes*. 4° Un *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal du Perron, Genève, 1635, in-fol. imprimé aux dépens des églises réformées, par ordre du synode national.

* FAUGÈRES (Marguerite Bleecker), dame poète, née en 1771, dans un village des Etats-Unis, perdit sa mère de bonne heure, et épousa un médecin de New-York, qui dissipa sa fortune, et mourut en 1798 de la fièvre jaune. Mme Faugères, se consacra alors à l'éducation des jeunes demoiselles, et mourut en 1801. On trouve un grand nombre de ses poésies dans le *Muséum américain*, et dans le *Magasin de New-York*. En 1795, elle avait publié une tragédie de *Bélisaire*, qui a obtenu quelques succès.

*FAUJAS de Saint-Fond (Barthélemi), savant géologue, né à Montelimar le 17 mai 1741, embrassa la carrière du barreau, après avoir fait son droit avec distinction à Grenoble : c'était un des bons avocats de cette ville ; mais son goût pour la minéralogie lui fit abandonner sa profession, et dès lors il ne s'occupa plus que de faire des recherches relatives à la partie de l'histoire naturelle dans laquelle il s'est rendu célèbre : il s'est occupé surtout des *produits volcaniques*, sur lesquels on n'avait obtenu jusqu'alors que des données inexactes ou incomplètes. Après avoir parcouru et exploré les Alpes en vrai naturaliste, il visita les *Puy de Dôme* ou les montagnes de l'Auvergne. En 1775 il découvrit dans les montagnes de Chenavary une riche mine de *Pouzzolane* qu'il fit ouvrir à ses frais, sur laquelle il tenta des expériences de tous genres et dont le gouvernement se servit pour les constructions du port de Toulon et dans quelques autres travaux publics. Depuis 1776 il entretenait une correspondance suivie avec Buffon, qui le fit nommer en 1779 adjoint au jardin du roi, et en 1785 commissaire du roi pour les mines. Toutes les années il parcourait quelques parties de la France, ou bien il poussait ses voyages dans les différentes contrées de l'Europe et même jusque dans les états du nouveau monde : ses courses étaient toujours dirigées dans l'intérêt de la science. Ce fut pour le récompenser de ses travaux importans et de ses nombreuses découvertes, que Buffon fit nommer Faujas son successeur. Ce géologue enseigna sa science au jardin des Plantes avec un talent que l'expérience seule saurait donner : de conjecturale qu'elle était, il la rendit exacte, en l'appuyant sur des bases scientifiques : parmi les découvertes importantes qu'on lui doit, nous ne saurions passer sous silence celle de la *farine fossile*, et de la *mine de fer de la voulte* (Ardèche). En octobre 1797, le conseil des Cinq-cents lui alloua une somme de 25,000 francs pour le dédommager des dépenses qu'il avait faites pour ses travaux. Faujas est mort le 18 juillet 1819. Il était administrateur du jardin du roi. Parmi ces nombreux ouvrages nous citerons 1° *Mémoires sur des bois de cerf fossiles trouvés dans les environs de Montelimar*, Paris, 1776, petit in-4 ; 2° *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-folio ; c'est dans cet écrit qu'il développe sa théorie sur la formation des volcans, théorie qui repose sur la nature chimique de l'eau qui, suivant ce géologue, doit être infailliblement en communication avec le foyer des volcans qu'elle entretient par sa décomposition. 3° *Histoire universelle de la province du Dauphiné*, 1781, in-8, avec fig. ; 4° *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. Mongolfier*, Paris, 1783 et 1784, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est le plus complet sur cette matière. 5° *Minéralogie des volcans*, 1784, in-8 ; 6° *Histoire naturelle des roches de Trapp*, 1788, in-12, 1813, in-12 ; 7° *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux îles Hébrides, où l'on trouve la description détaillée de la grotte de Fingal*, Paris, 1797, 2 vol. in-8, avec figures, traduit en anglais et en allemand ; 8° *Histoire naturelle de la montagne de St.-Pierre de Maëstricht*, Paris, 1798, grand in-4 avec 54 planches ; 9° *Essai de géologie*, ou *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle du globe*, Paris, 1803 et 1809, in-8, avec figures. Il a aussi laissé des manuscrits sur le *passage du Rhône et des Alpes par Annibal*, sur la *fontaine de Vaucluse*, et un grand nombre de *Mémoires* relatifs à la *géologie* et à quelques autres *questions d'histoire naturelle*, insérés dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*. M. Freycinet, ami de Faujas, a publié : *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de B. Faujas de Saint-Fond, administrateur du jardin du roi*, Valence, 1820, in-4.

FAULCONNIER (Pierre), grand-bailli de la ville de Dunkerque sa patrie, président de la chambre de commerce, s'acquitta avec beaucoup de zèle et de désintéressement des fonctions de ces charges pendant près de 60 ans, et mourut en 1735. Nous avons de lui une *Des-*

cription historique de Dunkerque, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol., avec fig.; le stile en est peu correct.

FAUR (Gui DU), seigneur de PIBRAC, naquit l'an 1528 à Toulouse, d'une famille illustre, et parut avec éclat dans le barreau de cette ville. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance du droit. De retour dans sa patrie, il fut élu juge-mage. Député aux états d'Orléans en 1560, au nom de la ville de Toulouse, il présenta au roi le cahier des doléances qu'il avait composé lui-même. Quelque temps après, Charles IX le choisit pour être un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il y soutint avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la couronne et les libertés de de l'église gallicane. Le chancelier de L'Hôpital, pénétré de son mérite, lui fit donner la charge d'avocat-général au parlement de Paris en 1565. Pibrac fit renaître la raison et l'éloquence dans le barreau, livré depuis long-temps à la barbarie et à l'indécence. En 1570, il fut nommé conseiller d'état. Deux ans après, il composa sa célèbre *Apologie de la Saint Barthélemi*; mais on croit qu'il ne se prêta à cet acte, si opposé à la douceur de son caractère, qu'après y avoir été contraint par des ordres supérieurs. Le duc d'Anjou ayant eu la couronne de Pologne, Pibrac accompagna ce prince, et répondit pour lui aux harangues de ses sujets. Le nouveau roi ayant appris la mort de son frère, quitta secrètement la Pologne, laissant à Cracovie Pibrac exposé à la colère des Polonais, qui furent près de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre. Il retourna heureusement en France, d'où on le renvoya en Pologne, pour tâcher de conserver la couronne à son maître: ce qui ne réussit pas. Il fut plus heureux à son retour en France, où il procura, entre la cour et les protestans, un traité de paix, dont il fut l'arbitre, comme il en avait été l'auteur. Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président à mortier. La reine de Navarre et le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier. Il mourut en 1584, à l'âge de 56 ans; et la France perdit un grand magistrat et un bon écrivain. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose: 1° Des *plaidoyers*, des *harangues*, in-4. 2° Un *Discours de l'âme et des sciences*, adressé au roi. 3° Une belle lettre latine *sur le massacre de la Saint-Barthélemi*, 1573, in-4. Outre ces écrits peu connus aujourd'hui, on a ses *quatrains*, que tout le monde connaît; la première édition est de 1574, et la dernière de 1746, in-12. La matière de ces petites productions est la morale; leur caractère, la simplicité et la gravité. Pibrac a réuni dans les siens ces deux qualités, l'utile et l'agréable y sont mêlés avec goût. Ses quatrains furent d'abord traduits en grec par Florent Chrétien, et par Pierre Dumoulin; d'autres écrivains les mirent en vers latins; enfin ils passèrent dans les langues turque, arabe et persane. Les Français leur firent un aussi bon accueil que les étrangers. On les faisait apprendre par cœur aux enfans; et malgré leur vieillesse, on les lit encore aujourd'hui avec quelque plaisir.

FAUR DE SAINT-JORRI (Pierre DU), premier président au parlement de Toulouse, mort d'apoplexie en prononçant un arrêt en 1600, âgé de 60 ans, a laissé un grand nombre d'ouvrages, monumens de son érudition. Ceux que les savans lisent avec le plus de fruit sont: 1° *Dodecamenon, sive de Dei nomine et attributis*, 1588, in-8, écrit estimable, qui renferme quantité de passages des Pères grecs et latins, éclaircis ou corrigés. 2° Trente-trois livres latins des *Sémestres*, en 2 vol. in-4, 1598 et 1630, plusieurs fois réimprimé. On y trouve beaucoup de recherches et de questions éclaircies. 3° *Des jeux gymniques des anciens*, traité aussi savant que le précédent, in-folio, 1595. Il y a beaucoup à apprendre dans ces différens ouvrages, mais il faut y chercher l'instruction, et non le plaisir. Il y règne quelquefois de la confusion, et le stile n'est pas agréable.

FAURE (Charles), abbé de Ste.-Geneviève et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la congrégation de France, vit le jour à Luciennes, pro-

che St.-Germain en Laye, d'une famille noble. Il entra dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Ste.-Geneviève de Paris, et de près de 50 autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline. Il mourut saintement en 1644, à 50 ans, laissant une *Conduite pour les novices*, et d'autres ouvrages. La Conduite a été réimprimée en 1775. Le Père Chartonnet a publié la *Vie* du Père Faure, en 1698, in-4. Elle renferme l'histoire des chanoines réguliers de la congrégation de France, et l'esprit de leur fondateur que le Père Faure avait commencé lui-même. Elle est écrite d'une manière édifiante.

FAURE (François), cordelier né en 1612, d'une ancienne famille de l'Angoumois; sous-précepteur de Louis XIV, évêque de Glandèves, puis d'Amiens, mort d'apoplexie à Paris le 11 mars 1687, âgé de 76 ans, parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire. C'est lui qui fit cette application du vers de Virgile à la reine, lorsque prêchant la passion à Saint-Germain-l'Auxerrois, il fut dans le cas de recommencer son sermon à l'arrivée de cette princesse :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem;

application heureuse, mais déplacée quant à la sainteté du sujet et du lieu. On a de lui plusieurs *oraisons funèbres*, entre autres celle d'Anne d'Autriche, qui avait fait beaucoup de cas de ses lumières et de ses vertus. C'était un homme de bien et d'un grand zèle pour l'orthodoxie; les jansénistes ne lui ont pas pardonné d'avoir censuré les Lettres Provinciales, et la fameuse traduction du nouveau Testament, de Mons.

FAURE. *Voyez* VERSORIS.

* FAURE (Jean-Baptiste), jésuite, naquit à Rome le 25 octobre 1702, de parens français d'origine. Il fit ses études au collége romain, dirigé par le Pères jésuites, dont il prit l'habit le 30 mars 1738. Il remplit successivement les chaires de philosophie, de controverse, de théologie scolastique, et des saintes écritures. Le Père Faure professa pendant trente années, et fut, sans contredit, le premier théologien de son siècle. Son enseignement était solide : nullement embarrassé par cette foule de questions inutiles et oiseuses qui font perdre de vue d'autres plus importantes, son cours embarrassait plus que des discussions théologiques ou une compilation de points spéculatifs; c'était un corps complet de doctrine théologique. Les papes Benoît XIV, et Clément XIII, ne dédaignaient pas de le consulter dans les matières les plus graves. Lors de la suppression des jésuites, il fut enfermé par les ordres de Clément XIV dans le château Saint-Ange, avec plusieurs chefs de son ordre; et on prit cette rigoureuse mesure envers le Père Faure, parce que l'on craignait que sa plume savante ne prît la défense de ce même ordre qu'on venait de proscrire. Pie VI, en rendant la liberté aux jésuites captifs, permit au Père Faure de demeurer dans son couvent de *Jésus*; mais les ennemis des jésuites l'en firent bientôt expulser. Il se retira à Viterbe, où les habitans lui firent l'accueil le plus distingué, et où il rédigea en 2 vol. in-4, une *Défense* du fameux décret du roi Désidère, décret si honorable pour cette ville, et qui existe dans son palais municipal. La vie de ce pieux ecclésiastique était partagée entre ses devoirs religieux, ses études et les soins qu'il donnait aux pauvres et aux infirmes. Il mourut à Viterbe, le 25 avril 1777, âgé de 75 ans. On lui fit de magnifiques funérailles; son portrait fut placé dans la grande salle du palais municipal, et son *éloge* fut prononcé dans l'académie littéraire de cette ville. Il a laissé 1° *Theses polemicæ, etc. Accedit dissertatio de capitulis S. Celestino II olim tributis, etc.*, Rome, 1754; 2° *Dissertatio polemica de jure regaliæ et primarum pœnarum contra publicistas protestantes*, Rome, 1753; 3° *Dissertatio polemica in recentiora quædam erronea systemata de morum dogmatibus*, Rome, 1753; 4° *De praxi*

guelphellaniâ in dilatione sacramentalis absolutionis; 5° *Disertatio polemica adversus Edmundi Richerii politiam ecclesiasticam;* 6° *Theses theologicæ et polemicæ de jure naturæ ac gentium contra Gratium.... Hobbesum, Puffendorfium, etc.* Rome, 1757; 7° *S. Augustini enchiridion... notis et assertionibus theologicis illustratum*, Rome, 1755; 8° *Conclusiones universæ theologiæ*, Rome, 1766; 9° *Brevis Apparatus ad theologiam, et jus canonicum*, Rome, 1751. En italien: 10° *Supplément*, ou *Supplémens aux premières* animadversions *de M. Sampieri, dans la cause du vénérable Jean Palafox*; 11° *A l'auteur des deux Lettres* intitulées: *Avis salutaires*, Naples, 1774: 12° deux petits ouvrages très intéressans sur la dévotion du sacré cœur de Jésus; 13° *Essais théologiques pour former un errata corrigé*, Lugano, 1773; 14° *Jugement impartial sur la controverse entre les Pères conventuels et les observantins;* ouvrage posthume, etc.

* FAURIS DE SAINT-VINCENT (Alexandre-Jules-Antoine), président à la cour royale d'Aix, naquit dans cette ville dans le mois de septembre 1750, d'une famille distinguée; il était arrière-petit-fils de Pauline de Grignan, marquise de Cimiane, et petit-fils de Mme de Sévigné. Avant la révolution il était devenu président à mortier au parlement de Provence, et il occupa cette place jusqu'à la suppression des cours souveraines. Pendant les premières années de nos troubles politiques, il fut maire de sa ville natale. Le département des Bouches-du-Rhône le nomma en 1809 député au Corps législatif, d'où il passa en 1814 à la chambre des députés. Il ne se passa rien d'intéressant dans sa vie politique et législative, et il ne parut guères à la tribune que pour demander la franchise du port de Marseille. Il avait été nommé dans le mois de juin 1811, président à la cour impériale d'Aix; il fut continué dans les mêmes fonctions à la cour royale réformée par Louis XVIII. Les momens de loisir que lui laissaient ses fonctions n'étaient point perdus pour les lettres; Fauris les employait à l'étude des sciences et surtout de l'archéologie. Il était parvenu ainsi à acquérir une connaissance approfondie des monumens de l'antiquité et du moyen âge; il a laissé une riche collection de médailles et publié plusieurs écrits estimés, parmi lesquels on remarque: 1° *Mémoire sur l'ancienne position de la cité d'Aix*, Paris, 1812; 2° *Notice sur les lieux où les Cimbres et les Teutons ont été défaits par Marius, et sur le séjour et la domination des Goths en Provence*, Paris, 1814; 3° *Mémoire sur l'état des lettres et des arts, et sur les mœurs et usages suivis en Provence dans le* 15e *siècle*, Paris, 1814; 4° *Mémoire sur les bas-reliefs des murs et portes extérieures de Notre-Dame de Paris, et sur les bas-reliefs intérieurs du chœur de la même église*, Aix, 1815, etc. L'académie des Inscriptions et belles-lettres avait récompensé les efforts de ce savant en le plaçant le 7 août 1816, sur la liste de ses membres associés libres. Fauris est mort à Aix le 15 novembre 1819 à l'âge de 70 ans.

FAUST. *Voyez* FUST.

FAUSTA (Flavia Maximiana), fille de Maximilien Hercule, et femme de l'empereur Constantin. Dans les premiers temps de son mariage, elle fut un modèle de vertu; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencemens. Toutes les passions s'allumèrent tout à coup dans son cœur. Elle s'abandonna aux personnes les plus viles, jeta des regards incestueux sur Crispe, fils de Constantin, et ne put l'attendrir. Irritée de sa résistance, elle joignit la calomnie à l'inceste, et l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu la violer. Elle fit mettre à mort, par cette imposture, celui qui avait refusé de se souiller d'un crime horrible. Constantin, instruit trop tard de ses débauches et de sa scélératesse, vengea la mort de son fils, et son propre honneur si cruellement outragé. Il la fit étouffer dans un bain chaud, l'an 327 de Jésus-Christ.

FAUSTE, évêque de Riez, né vers l'an 390, dans la Grande-Bretagne, quitta le barreau où il brillait, pour s'ensevelir dans le monastère de Lérins. Il en fut abbé vers l'an 433, lorsque saint Maxime

quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui succéda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grâce*, où il relève trop les forces de la nature; et d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque des Pères. Le nom de *Fauste* était autrefois dans le Catalogue des saints de Gennadius; mais Molanus (*De Martyrologiis*, *cap.* 13) a montré qu'il n'avait jamais été mis dans le Catalogue des saints par l'église romaine, et qu'il ne se trouve pas dans le Martyrologe d'Usuard. Simon Bartel, auteur d'une Histoire chronologique des évêques de Riez, a mis à la fin de son ouvrage une Apologie de Fauste, que les curieux pourront consulter.

FAUSTINE (*Annia Galeria Faustina*), née l'an 104, d'Annius Verus, préfet de Rome, joignait à la splendeur d'une origine très distinguée, une beauté parfaite et un esprit fin, délié et insinuant. Elle épousa Antonin, long-temps avant qu'il parvînt à l'empire. L'envie de plaire et le goût pour la volupté l'engagèrent d'abord dans la galanterie, et ensuite dans un libertinage effréné. Elle devint la fable de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Elle mourut comme elle avait vécu, dans le déréglement, l'an 141. Antonin lui fit élever des autels et des temples. Faustine sa fille, dont nous allons parler, se forma sur l'infame modèle de sa mère.

FAUSTINE (*Annia Faustina*), dite Faustine *la Jeune*, fille d'Antonin le Pieux et de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurèle. La nature lui avait accordé la beauté, l'esprit et les grâces; elle abusa de ses dons. Du plaisir elle passa à la débauche, et de la débauche aux derniers excès de la lubricité. Le sénateur et le chevalier romain étaient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Pour mettre le comble à ces horreurs, elle s'abandonna à son gendre, et écouta sans rougir les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. On assure que son mari, instruit de ses déréglemens, feignit de les ignorer; qu'il alla même quelquefois jusqu'à récompenser ses amans; et que lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : « Il » faudrait donc que je lui rendisse sa » dot », c'est-à-dire l'empire. Réponse peu assortie aux brillantes idées que les auteurs, les modernes surtout, nous font concevoir de Marc-Aurèle. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souillaient son lit, et que le peuple ne manquait pas d'en rire. Faustine, malgré ses débordemens monstrueux, fut honorée dans les temples comme une divinité. On institua en son honneur les fêtes *faustiniennes*; et des prêtres mercenaires firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée, avec autant de profusion qu'à celui de Diane, la déesse des vierges. (Des médailles furent faites en son honneur : elle y porte le titre de *Diva*, *mater castrorum*, *pudicitia*, légende étrange pour une prostituée.) Elle mourut l'an 175 au bourg de Halale, situé au pied du mont Taurus. Jacques Marchand a fait de vains efforts pour la justifier, dans une dissertation réfutée d'avance par tous les témoignages de l'ancienne histoire.

FAUSTINE (*Maxima Faustina*), femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, fut mariée à ce prince en 361, après la mort d'Eusébie, et resta enceinte d'une fille nommé Constantia, qui fut depuis mariée à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voit le buste sur le bel onyx conservé dans le trésor de St.-Lambert à Liége, une des précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

FAUSTUS (Jean), fameux nécromancien dans le commencement du 16e siècle, que quelques-uns disent natif de la Souabe; d'autres d'Anhalt, et d'autres encore de la Marche de Brandebourg, près de Soltwedel. Son père était un paysan, qui envoya ce fils à ses parens à Wittemberg, où il fréquenta le collége et s'attira par son esprit l'affection de tous ceux qui le connaissaient. A l'âge de 16 ans, il alla à Ingolstadt pour y étudier la théologie, et 3 ans après il prit le degré de maître ès-arts. Il quitta ensuite la théologie, et s'appliqua, avec une assiduité extraordinaire à la médecine, et à l'astrologie ju-

diciaire. Philippe Camerarius dit qu'il étudia la magie à Cracovie, où il assure qu'on en donnait alors des leçons. Pendant cet intervalle de temps, Faustus hérita des biens considérables de son oncle paternel qui mourut à Wittemberg. Il employa cet héritage à la débauche, s'adonna entièrement à toutes sortes de sortiléges et aux conjurations des esprits, et se pourvut de tous les livres magiques. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidèle qu'il se choisit, et à qui il communiqua tous ses secrets. Faustus se servit aussi, pendant deux ans, des instructions de Christophe Kayllinger, fameux cristallomancien. Enfin, l'infortuné Faustus conjura, dit-on, le démon, traita avec lui pour 24 ans, et en reçut un esprit familier pour son service, nommé *Méphistophèles*. On rapporte que Faustus joua des tours surprenans à la cour de l'empereur Maximilien; mais qu'à la fin le démon l'étrangla et le déchira d'une manière effroyable dans le village de Rimlich. Il avait alors 41 ans. George Rodolphe Wiedeman raconte tout cela dans l'histoire de la *Vie* de Jean Faustus, qui sans doute paraîtra fort singulière; mais que les auteurs contemporains, ceux même qui ne passent ni pour crédules ni superstitieux, rapportent comme indubitable. Le fameux Mélanchthon, qui vivait dans ce temps-là, en parle comme d'une affaire notoire. Et dans notre siècle, où la philosophie a long-temps ri de ces sortes d'histoires, on la voit courir elle-même avec une criminelle curiosité après tout ce qui peut les reproduire (1).

(1) M. d'Archenholz, dans son *Tableau de l'Angleterre*, Paris, 1788, fait mention d'un docteur Falkon, qui peut être considéré comme le pendant de Faustus. « Il y a, dit-» il, parmi cette nation un homme extraordinaire, qui, » depuis trente ans est célèbre dans les annales cabalisti-» ques. Il se nomme Caïn Chenul Falk, et est connu gé-» néralement sous le nom de *docteur Falkon*. Un certain » comte de Ranzow, mort depuis peu au service de France comme maréchal de camp, assure dans ses mé-» moires cabalistiques, magiques, etc., avoir vu ce Falk » dans le pays de Brunswick, sur une des terres de son » père, en présence de beaucoup de personnes connues, » qu'il nomme toutes et qu'il prend à témoin de la vérité » de ce qu'il avance. Falk s'est-il servi dans cette opération » de la méthode de Schropfer? Je n'en sais rien. Ce qu'il y » a de certain, c'est que cet homme vit actuellement à » Londres. Lorsqu'il sort, ce qui arrive très rarement, il » est toujours revêtu d'un long talar, qui va très bien avec » sa longue barbe blanche et sa figure noble et intéressante. Il est actuellement âgé de 70 ans à peu près. » Je ne me donnerai pas la peine de rapporter ici toutes » les choses incroyables et extraordinaires qu'on raconte » de ce vieillard.... Un prince.... voulut aller le voir, il y » a quelques années; il se présenta à la porte de Falkon, » et ne fut point reçu. » Le comte de Mirabeau dans sa *Monarchie prussienne*, parle aussi en plusieurs endroits du goût des philosophes modernes, des princes et autres bruyans personnages, pour la magie. « Voyez, dit-il, en » Allemagne tant de princes ivres de l'espoir et de l'attente » des moyens surnaturels de puissance, évoquer les esprits, » explorer l'avenir et tous ses secrets, tenter de découvrir » la médecine universelle, de faire le grand œuvre, et » pour étancher leur soif insatiable de domination et de » trésors, ramper à la voix de leurs thaumaturges, que » dirige un sceptre inconnu. » Ailleurs il parle d'un nommé Schropfer, cafetier de Leipsick, auquel le duc Charles de Courlande avait fait donner des coups de bâton, mais qui sut ensuite tellement fasciner ce prince, et une grande partie des personnes les plus considérables de Dresde et de Leipsick, qu'il joua un assez grand rôle. « Dès lors, dit-il, » on vit reparaître en Europe les folies de l'Asie, de la » Chine, la médecine universelle, l'art de faire de l'or » et des diamans, le breuvage de l'immortalité, etc., etc. » Le genre particulier de Schropfer était surtout l'évoca-» tion des mânes: il commandait aux esprits; il faisait ap-» paraître à son gré les morts et les puissances invisibles. » On sait quel fut le dénoûment de son drame. Après avoir » consumé des sommes immenses à ses adhérens, après » avoir aliéné le bon sens de plusieurs d'entre eux, dans » l'impossibilité de se soutenir plus long-temps, il se cassa » la tête d'un coup de pistolet, dans un bosquet près de » Leipsick. A Schropfer succéda Saint-Germain, qu'un » comte de Lambert avait annoncé dans son *Mémorial* » *d'un mondain*, etc. » Il est encore parlé plus amplement de ces farces dans l'*Essai* sur la secte des illuminés, ouvrage d'ailleurs indigeste, où toutes les notions sont confondues. Le cagliostrocisme et le mesmérisme présentent des scènes du même genre. « Qui eût cru, dit un auteur, » qu'un siècle où l'existence de Dieu était un problème, » où presque tous les hommes doutaient de celle de leur » âme, et ne répondaient que par un sourire moqueur à » tout ce qui supposait celle des anges et des démons; qui » eût cru, ou qui eût dû le prévoir, qu'un tel siècle, au » lieu de finir par une entière incrédulité, finirait par » courir avec autant d'avidité à du surnaturel de toute » espèce, qu'il avait couru si long-temps après des livres » qui en détruisaient jusqu'à la possibilité? »

Voyez ASMODÉE, BRUN (le), BROWN (Thomas), DELRIO, etc.

FAUVEAU ou FULVIUS (Pierre), poète latin, natif du Poitou, ami de Muret et de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562. Il ne nous reste de lui que des *fragmens* insérés dans les *Deliciæ poetarum gallorum* de Gruter.

*FAVART (Charles-Simon), auteur dramatique, né à Paris le 13 novembre 1718, et mort le 12 mai 1792, était fils d'un pâtissier qui s'attribuait l'invention des échaudés et qui faisait d'assez bonnes chansons. Le jeune Favart fit de bonnes études au lycée Louis le Grand. Il débuta par une pièce de vers qui n'an-

nonçait pas un grand talent : *Discours sur la difficulté de réussir en poésie* : elle fut suivie d'un poème intitulé : *la France délivrée par Jeanne d'Arc*. C'était au théâtre qu'il devait obtenir des succès réels ; et, de tous ceux qui ont travaillé pour l'opéra comique, c'est lui qui a le mieux saisi l'esprit de ce genre de spectacle. Il a su y répandre de l'intérêt, du naturel, de la gaîté, de la finesse et tous les agrémens dont il est susceptible. Il a donné à l'Opéra-comique et aux Italiens plus de 60 pièces, presque toutes remplies d'esprit et de délicatesse. Celles qui ont obtenu, et qui même obtiennent encore le plus de succès sont en grand nombre, la *Chercheuse d'esprit* qui sera toujours la plus ingénieuse comme la plus agréable de ces sortes de productions, *Ninette à la cour*, *Acajou*, *Annette et Lubin*, *la Fête du château*, *la Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *la Rosière de Salency*, *l'Amitié à l'épreuve*, *la Belle Arsène*, *l'Astrologue de village*, *etc.* Sa comédie de *Soliman II*, ou *les Trois Sultanes*, et *l'Anglais à Bordeaux*, prouvent qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre de l'opéra comique. Ses pièces de théâtre ont été réunies en 8 vol. in-8, Paris, 1768, 10 vol. in-8. 1770, et son *Théâtre choisi* en 1809, 3 vol. in-8, avec la liste chronologique de tous ses ouvrages.

* FAVART D'HERBIGNY (Nicolas-Remi), général de division dans le corps royal du génie, né à Reims en 1735 et mort à Paris en 1800, entra au service dans l'arme du génie, se distingua particulièrement à la défense de Belle-Ile contre les Anglais, et eut la plus grande part à l'exécution des ouvrages extérieurs, qui arrêtèrent l'ennemi plus longtemps que la place même. Il voulut être de toutes les sorties, fut grièvement blessé, et sortit par la brèche, ainsi que toute la garnison, avec du canon et tous les honneurs de la guerre. Il servit ensuite plusieurs années à la Martinique. De retour en France, il fut chargé de la construction du fort de Châteauneuf, et de la petite expédition de Genève en 1782. Commandant la place de Neuf-Brisach en 1792, il eut le bonheur de calmer une insurrection affreuse qui éclata dans les troupes campées sur les glacis, et sauva la vie à plusieurs personnes en exposant la sienne. Chargé ensuite de mettre en défense toutes les places de l'Alsace, il remplit cet ordre avec autant de promptitude que d'intelligence. Pendant la révolution, il se montra modéré dans ses principes et ses actions. On lui doit des *Mémoires précieux sur la défense des côtes et sur les reconnaissances militaires*. C'est par erreur qu'on lui a attribué un *dictionnaire d'histoire naturelle qui contient les testacées*, Paris, 1755, 3 vol. petit in-8 : cet ouvrage est de son frère, Christophe-Elisabeth FAVART D'HERBIGNY, chanoine de Reims, mort en 1793.

* FAVART DE LANGLADE (Guillaume-Jean, baron), né à St.-Florent, département du Puy-de-Dôme, le 20 avril 1762, fut reçu en 1785 avocat au parlement de Paris. En 1792, il fut envoyé près le tribunal d'Issoire, en qualité de commissaire national, place qu'il remplit avec beaucoup de sagesse pendant nos troubles révolutionnaires. En 1795, il fut élu membre du conseil des Cinq-cents : réélu en 1798, il devint tribun après la révolution du 18 brumaire et fut élevé à la dignité de président du tribunat. Favart prit peu de part aux discussions politiques de ces deux assemblées ; mais il s'occupa beaucoup des travaux de législation, et fit différens rapports très importans sur le *notariat*, sur les *successions*, sur le *divorce*, sur les *enfans naturels*, etc. En 1804, il vota pour la création de l'empire et tira ses motifs de la nécessité d'une monarchie dans un pays comme la France. Après la bataille d'Austerlitz, il fut de la députation envoyée par le tribunat pour complimenter Buonaparte, et à son retour il proposa de frapper une médaille en l'honneur du guerrier heureux que la fortune poursuivait alors de ses faveurs. Le tribunat ayant été supprimé, Favart entra au Corps législatif, où il fut presque aussitôt président de la section de l'intérieur, fut nommé en 1809 conseiller

à la cour de cassation, et en 1813 reçut le titre de maître des requêtes au conseil d'état. Envoyé dans l'Arriège pour une mission extraordinaire, il fit révoquer une sentence de déportation prononcée contre deux curés, accusés à la sollicitation d'un prêtre marié. Sous la première restauration, il conserva toutes ses places. Au retour de Buonaparte, il resta à la cour de cassation et ne fit plus partie du conseil d'état. Le département du Puy-de-Dôme le nomma membre de la chambre des représentans; mais, comme il ne prit aucune part aux discussions de cette assemblée, le gouvernement lui rendit son emploi de maître des requêtes après le second retour du roi. Nommé président du collége électoral de la Corèze, il fut député par le département du Puy-de-Dôme à la chambre de 1815, qui a été appelée chambre *introuvable*, par les uns ironiquement, et par les autres pour s'en faire honneur : Favart y fut de la minorité. Réélu en 1816, il vota constamment avec le ministère. Il fut nommé conseiller-d'état en service ordinaire, par ordonnance du 25 janvier 1817, et présida plus tard une des sections de la cour de cassation. Ce magistrat vertueux est mort le 14 novembre 1831, dans les sentimens les plus religieux, et après avoir reçu les consolations et les sacremens de l'Eglise. C'était un homme rempli de qualités aimables et de grandes connaissances en droit : l'un de ses plus beaux titres de gloire est d'*avoir travaillé à la rédaction des Codes*. Parmi les ouvrage qu'il laisse, on remarque 1° *Conférences du Code civil avec la discussion particulière du conseil-d'état et du tribunat, avant la rédaction définitive du chaque projet de loi*, 1805, 8 vol. in-12; 2° *Répertoire de la législation du notariat*, 1807, un vol. in-4; 3° *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions, avec l'analyse des principes sur les donations entre vifs, les testamens et les contrats de mariage*, 1811, in-8; 4° *Traité des priviléges et des hypothèques*, 1812, in-8. Ces ouvrages sont très estimés; ils se trouvent dans la bibliothèque de tous les gens de loi, et l'opinion de leur auteur fait autorité en matière de jurisprudence.

* FAVIER (N...), célèbre publiciste, né à Toulouse, au commencement du 18e siècle, d'une famille distinguée, succéda à son père dans l'emploi de secrétaire-général des Etats de Languedoc. Après avoir dissipé sa fortune, il vendit cette charge et devint secrétaire de M. de la Chétardie, ambassadeur à la cour de Turin. Dès lors il s'adonna entièrement à la politique, et surtout à la diplomatie. M. d'Argenson, qui avait eu occasion de connaître ses talens, l'employa à la rédaction de divers *mémoires* de la plus haute importance. Favier rédigea, d'après ses instructions, un mémoire intitulé *Réflexions contre le traité de* 1756, entre la France et l'Autriche. Ce mémoire, un des meilleurs qui aient paru sur la diplomatie de ce temps-là, lui attira beaucoup d'ennemis. Il fut cependant chargé de différentes missions secrètes en Espagne et en Russie, sous le ministère de M. de Choiseul; mais ayant composé pour le comte de Broglie, chargé par Louis XV de suivre une correspondance secrète avec les ambassadeurs de France auprès de différentes cours, plusieurs *mémoires* dirigés contre le système et les instructions ostensibles du ministère, il fut obligé de s'expatrier. Il se rendit en Angleterre et en Hollande, où il vécut dans la société des hommes les plus distingués par leur esprit et par leur rang. Poursuivi par la haine des puissances contre lesquelles il avait écrit, il fut enlevé à Hambourg, conduit à Paris, comme impliqué dans une conspiration fabuleuse, avec le baron de Bon, Ségur et Dumouriez, et renfermé à la Bastille, où il resta plusieurs années, c'est-à-dire jusqu'à l'avénement de Louis XVI. Le comte de Broglie était parvenu à le faire mettre en liberté; mais il ne put lui obtenir la rentrée dans ses emplois, dont son goût extrême pour la dépense lui faisait un impérieux besoin. Il se mit alors à composer des *mémoires* sur les affaires du temps, et dissipait le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. Il vécut ainsi une partie de sa vie, dans une perpétuelle alternative de mi-

sère, d'aisance et de privations, d'études et de dissipation. Le comte de Vergennes qui avait apprécié son mérite, lui fit donner une somme de 40,000 fr., pour payer ses dettes, et une pension de 6,000 francs. Sur la fin de ses jours, il mena une vie moins dissolue, ne conservant de ses anciens goûts que celui de la table. Il mourut à Paris le 2 avril 1784. M. de Ségur a recueilli une partie de ses *œuvres politiques* dans l'ouvrage intitulé *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 1793, 2 vol. in-8, et 1802, 3 vol., avec beaucoup de notes et observations de l'éditeur. Les autres ouvrages de Favier, publiés la plupart sans nom d'auteur, sont 1° *Le Spectateur littéraire sur quelques ouvrages nouveaux*, Paris, 1756, in-12. 2° *Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande*, Londres, 1748, 2 vol. in-12. 3° *Le poète réformé*, ou *Apologie pour la Sémiramis de Voltaire*, Amsterdam, 1748, in-8. 4° *Mémoires secrets de Milord Bolingbroke, traduits de l'anglais, avec des notes historiques*, 1754, 3 vol. in-8. 5° *Doutes et questions sur le traité de Versailles, entre le roi de France et l'impératrice, reine de Hongrie*, 1778 et 1791, in-8. 6° *Lettres sur la Hollande*, 1780, 2 vol. in-12. Il a travaillé avec Fréron à la rédaction du *Journal étranger*.

FAVIER DU BOULAY (Henri), prieur de Sainte-Croix de Provins, mort en 1753, à 85 ans, avait du goût et de la littérature. Nous lui devons la seule bonne *traduction* que nous eussions de *Justin* avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Elles sont l'une et l'autre en 2 vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. Il s'était adonné à la chaire, et avait prêché avec quelque succès. Son *oraison funèbre de Louis XIV*, parut à Metz en 1716, in-fol.

FAVKES. *Voyez* FAWKES.

FAVORIN, sophiste célèbre sous l'empereur Adrien, était d'Arles. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, et d'autres hermaphrodite. Il enseigna avec réputation à Athènes et ensuite à Rome. Adrien lui parlait souvent et lui témoignait de la confiance : mais il s'en lassa et le chassa de Rome avec les autres philosophes (*voyez* son article). On dit que Favorin s'étonnait de trois choses : de ce qu'étant gaulois, il parlait si bien grec ; de ce qu'étant eunuque, on l'avait accusé d'adultère ; et de ce qu'il vivait, étant ennemi de l'empereur.

FAVORIN (Varin, Varinus ou Guarino), né à Camérino, ville ducale d'Italie, en 1460, entra dans la congrégation de Saint-Silvestre, ordre de Saint-Benoît, et parvint par son mérite à l'évêché de Nocéra. Il est auteur d'un *Lexicon grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez Bartoli, in-folio. L'auteur mourut en 1537. On a encore de lui des remarques sur la langue grecque, sous le titre de *Thesaurus cornucopiæ*, 1496, Alde, in-folio.

* FAVRAS (Thomas MAHI, marquis de), né à Blois en 1745, d'une famille ancienne, dont les aïeux avaient rempli les premières places de la magistrature dans leur province, entra dans les mousquetaires en 1755, et fit avec distinction, dans ce corps, la campagne de 1761. Il passa ensuite dans le régiment de Belsunce en qualité de capitaine, puis devint premier lieutenant des Suisses de *Monsieur*, grade qui lui donnait le rang de colonel. En 1776, il se rendit à Vienne pour faire reconnaître, devant le conseil aulique, sa femme, seule fille unique et légitime du prince d'Anhalt-Schawenbourg. Il commandait, en 1787, une légion en Hollande, lors de l'insurrection contre le stathouder. De retour en France, au commencement de la révolution, il proposa plusieurs projets sur les finances et sur la politique, qui le rendirent suspect aux révolutionnaires. On sait que, dans l'état d'exaltation où se trouvaient alors les esprits, il suffisait aux meneurs de désigner une victime, pour que sa perte fût certaine. Le marquis de Favras fut accusé, dans le mois de décembre 1789, d'avoir proposé au gouvernement de lever sur les frontières une armée pour

s'opposer à la nouvelle constitution, et d'avoir voulu introduire la nuit dans Paris une troupe armée qui devait assassiner Bailly et La Fayette, enlever le roi et sa famille pour les conduire à Péronne. Quoique cette accusation ne fût appuyée d'aucune preuve, il fut arrêté par ordre du comité des recherches de l'Assemblée nationale, et traduit au Châtelet, où sa condamnation fut demandée par le peuple, avec des hurlemens effrayans. Trois témoins, Morel, Turcate et Marquié appuyaient l'accusation de leurs témoignages : ils disaient avoir reçu de Favras la communication de son projet : 12,000 suisses et 12,000 autrichiens devaient se réunir à Montargis et marcher sur Paris. On refusa d'entendre les témoins à décharge. Favras se défendit avec beaucoup de courage : il embarrassait ses juges par la justesse de ses réponses. Le complot dont on l'accusait était mal conçu, incohérent dans les moyens de conduite, impossible dans l'exécution ; il le prouva, détruisit victorieusement les preuves qu'on lui opposait, et n'en fut pas moins condamné à être pendu, le 18 janvier 1790. « Votre vie, lui dit le rapporteur en lui signifiant sa sentence, » est un sacrifice que vous devez à la » tranquillité et à la liberté publiques. » Il ne montra aucune crainte dans ce moment, dicta sans se troubler une déclaration très longue de son innocence, la revit et corrigea même les fautes d'orthographe faites par le greffier, avec un soin scrupuleux. La place de Grève était pleine d'un peuple frénétique qui demandait sa mort à grands cris. Il la traversa sans émotion, tout livré aux consolations de son confesseur. Arrivé au lieu de l'exécution, il prononça d'une voix ferme : *Je meurs innocent*, et il donna lui-même le signal de l'exécution. Cette protestation et sa fermeté frappèrent d'une espèce de stupeur ce peuple tourmenté une minute auparavant de convulsions fanatiques, et la multitude se retira triste et pensive. On le regarda comme une victime sacrifiée à la fureur populaire, et l'on ne doute pas que son unique crime fut d'avoir refusé de partager le complot de ceux qui méditaient la chute du trône. Prudhomme, un des journalistes du temps, dont le témoignage ne peut être suspect, rendit compte ainsi de sa défense : « Cet accusé parut » devant ses juges avec tous les avantages » que donne l'innocence, et qu'il sut » faire valoir, parce qu'à un esprit or- » né, il joignait la facilité de s'exprimer » avec grâces : ses paroles avaient même » un charme dont il serait difficile de » se défendre. Il avait de la douceur dans » le caractère, de l'aménité dans les » manières, de la décence dans le main- » tien ; il était d'une taille avantageuse, » d'une physionomie noble et qui pré- » venait en sa faveur.... Dans tout le » cours de sa défense, il ne perdit ja- » mais cette attitude qui convient à l'in- » nocence, et il répondit à toutes les » questions avec netteté et sans embar- » ras. » L'avocat qui le défendit avec chaleur, publia deux *mémoires* dans le cours de la procédure On a fait paraître, peu de temps après sa mort, son *testament* et sa *correspondance* avec son épouse, qui produisirent une vive sensation, mais le crime était consommé. Favras a laissé des *mémoires* relatifs aux troubles de la Hollande, et un écrit *sur les finances*.

*FAVRAT (François-André de), général au service de Prusse et gouverneur de la place de Glotz, né vers 1730 et mort en 1804 à l'âge de 74 ans, était doué d'une force physique extraordinaire; elle était si grande, dit-on, qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier, et que plus d'une fois on le vit prendre une pièce de canon et la porter sur son épaule avec autant de facilité qu'un fantassin porte son fusil. Cette force étonnante ne lui fut point donnée par la providence au détriment de ses facultés intellectuelles : il a laissé l'ouvrage suivant qui est estimé et qui a pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de Pologne depuis* 1794 *jusqu'en* 1796, Berlin, 1799, in-8.

FAVRE, en latin *Faber* (Antoine), né à Bourg en Bresse l'an 1557, fut successivement juge-mage de Bresse, pré-

sident du Genevois pour M. le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéry, et gouverneur de Savoie et de tous les pays en deçà les monts; il mourut en 1624. Ses ouvrages contiennent 10 vol in-fol. *Jurisprudentia Papinianea*, Lyon, 1658, 1 vol.; *De erroribus interpretum juris*, 2 vol.; *Comment. in Pandectas, seu de erroribus pragmaticorum*, 1659, 5 vol.; *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol.; *Conjecturæ juris civilis*, 1661, 1 vol., regardé comme le meilleur de ses ouvrages, parce que laissant là son imagination qui le séduisait quelquefois, il s'appuie le plus souvent de l'autorité de choses jugées. On y joint *H. Borgiæ investigationes juris civilis in Conjecturas A Fabri*, Naples, 1678, 2 vol. in-fol. Dans les quatrains de Pibrac, on en trouve de Favre; il est aussi auteur d'une tragédie intitulée *les Gordians* ou *l'Ambition*, 1596, in-8. Favre a éclairci plusieurs opinions obscures; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit : il s'éloigne quelquefois des principes. C'était un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Ce fut lui qui fut chargé de négocier le mariage de Mme Christine de France avec le prince de Piémont, Victor Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse; il voulut rester au service du duc de Savoie. (On trouve l'éloge de Favre par Jacques Durandi dans le tome 3 des *Piemontesi illustri*, et un long article sur le même personnage dans *les Vies des plus célèbres jurisconsultes* par Taisand.)

FAVRE (Claude), seigneur de VAUGELAS et baron de Péroges, naquit du précédent, à Bourg en Bresse, et selon quelques-uns, à Chambéry. Son père était consommé dans l'étude de la jurisprudence. Le fils ne fut point indigne de lui; mais son esprit fut plus juste. Le jeune Vaugelas vint à la cour de bonne heure. Il fut gentilhomme ordinaire, puis chambellan de Gaston, duc d'Orléans, qu'il suivit dans toutes ses retraites hors du royaume. Il mourut pauvre en 1650, à 65 ans. On peut être surpris que Vaugelas, estimé à la cour, réglé dans sa dépense, et n'ayant rien négligé pour sa fortune, soit presque mort dans la misère; mais les courses de Gaston, et d'autres accidens, avaient fort dérangé ses affaires. Louis XIII lui donna une pension de 2,000 livres en 1619. Cette pension qu'on ne lui payait plus, fut rétablie par le cardinal de Richelieu, afin de l'engager à travailler au dictionnaire de l'Académie. Lorsqu'il alla le remercier de cette grâce, Richelieu lui dit en riant : « Vous n'oublierez pas du moins » dans le dictionnaire le mot de *pension*. » — Non, Monseigneur, répondit Vau» gelas; et encore moins celui de *recon» naissance*.... » Ce littérateur était un des académiciens les plus aimables, comme des plus illustres; il avait une figure agréable, et l'esprit comme sa figure. Vaugelas étudia toute sa vie la langue française, et travailla à l'épurer. Sa *traduction de Quinte-Curce*, imprimée en 1647, in-4, fut le fruit d'un travail de 30 années. Cette version, de laquelle Balsac disait dans son stile emphatique: « L'Alexandre de Quinte-Curce est invin» cible, et celui de Vaugelas est inimi» table » passa pour le premier bon livre écrit correctement en français. Malgré la mobilité et l'inconsistance de la langue française, il y a peu d'expressions qui aient vieilli. Vaugelas ne rendit pas moins de services par ses *Remarques sur la langue française*, dont la première édition est in-4 : ouvrage moins nécessaire qu'autrefois, parce que la plupart des doutes qu'il propose, ne sont plus des doutes aujourd'hui; mais ouvrage toujours utile, surtout si on le lit avec les remarques dont Th. Corneille et d'autres l'ont enrichi, en 3 vol. in-12.

FAWKES (François), poète anglais, né dans le comté d'York en 1721, brigua les emplois de l'église anglicane pour vivre, et s'adonna à la poésie par goût. Il fut sous-ministre à Orpington en 1755, ministre à Hayes en 1774, et mourut le 26 août 1777, après avoir publié dans la langue de son pays 1° *Traduction d'Anacréon*, 1769, in-12. 2°..... de

Théocrite, 1767, in-8. 3°..... d'*Apollonius de Rhodes*, 1780. 4° Le *Recueil de ses poésies* a paru en 1761, in-8.

FAY. (Charles-Jérôme DE CISTERNAI DU), capitaine aux gardes, né à Paris en 1662, eut une jambe emportée d'un coup de canon au bombardement de Bruxelles en 1695. Il n'était alors que lieutenant; il obtint une compagnie; mais il fut obligé d'y renoncer, par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimait les lettres; et elles furent sa consolation. Il s'adonna à la recherche des livres rares en tous genres, des belles éditions de tous les pays, des manuscrits qui avaient quelque mérite. Il se forma une bibliothèque bien assortie, de 25 mille écus. Le catalogue en fut dressé en 1725, in-8, par le libraire Martin. Le possesseur de ce trésor littéraire était mort deux ans auparavant, en 1723.

FAY (Charles-François DE CISTERNAI DU), fils du précédent, né à Paris en 1698, servit quelque temps comme son père; mais ayant quitté l'état militaire, il se consacra entièrement à la chimie et à la botanique. Reçu membre de l'académie des Sciences, il eut l'intendance du jardin royal, entièrement négligé avant lui, et qu'il rendit en très peu de temps un des plus beaux de l'Europe. Il était né à Paris en 1698, et il mourut en 1739. Cet académicien avait des mœurs douces, une gaîté fort égale, une grande envie d'obliger, et ces qualités n'étaient mêlées de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée. Il fit des recherches nouvelles sur le phosphore du baromètre, sur le sel de la chaux, inconnu jusqu'à lui aux chimistes, sur l'aimant, et enfin sur l'électricité. Ses travaux en ce genre sont consignés dans les Mémoires de l'académie des Sciences, où l'on trouve aussi son *Eloge* par Fontenelle.

FAY (Jean-Gaspard du), jésuite, mort vers le milieu du siècle dernier, prêcha avec un succès peu commun. Ses *Sermons* sont en 9 vol., qui parurent successivement depuis 1738 jusqu'en 1743. Le talent de l'action leur donnait une beauté et une force, qu'ils perdirent presque entièrement après l'impression.

FAYDIT ou FAIDIT (Anselme ou Gancelme), poète provençal, mort vers l'an 1220, se mit à représenter des comédies, qu'il composait lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps; mais son penchant à la vanité, à la débauche et à la dépense, le réduisit bientôt à la dernière misère. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Bérengère de Barcelone, avait du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchait beaucoup alors de la catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix, et s'y maria avec une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se chagrina de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poète se retira chez le seigneur d'Agoult, où il finit ses jours. Il avait écrit 1° un poème *sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur. 2° *Le palais d'Amour*, poème, dont le titre annonce assez l'esprit. 3° Plusieurs *comédies*, entre autres une intitulée l'*Heregia dels prestres*, c'est-à-dire l'*Hérésie des prêtres*; il y prône les Vaudois et les Albigeois, dont la doctrine et les mœurs n'étaient que trop assorties à sa conduite.

FAYDIT (Pierre-Valentin), né à Riom en Auvergne, d'abord prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671, pour avoir publié un ouvrage cartésien, contre la défense de ses supérieurs. Le cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant long-temps. Faydit, né avec un esprit singulier et ardent, se fit bientôt connaître dans le monde. Dans le temps que les différends du pape Innocent XI avec la France étaient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à St.-Jean-en-Grève de Paris, un sermon contre ce pontife. Il se réfuta lui-même dans un autre sermon publié à Liége, auquel il ne manqua pas de répliquer en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves bonnes ou mauvaises des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, où il établissait le trithéisme, préten-

dent que la doctrine de ce mystère avait été « altérée par la théologie scolastique; » cet ouvrage impie a pour titre : *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, gros in-8, 1706. Un théologien connu en parle en ces termes : « Un écrivain asservi à la faction des Ar- » nauld et des Quesnel, prétend que la » scolastique a altéré le dogme de la Tri- » nité qui, selon lui, consistait ancien- » nement à professer trois natures en » Dieu. Raisonner de la sorte, c'est affi- » cher l'ignorance la plus grossière, parce » qu'il est connu que les théologiens ont » constamment défendu contre les ariens » et les sophistes, la foi de Nicée, et la » consubstantialité des personnes di- » vines. C'est afficher l'hérésie, d'abord » celle ces trithéites, et de plus celle » des erreurs modernes, qui affirment » que la vraie foi a péri contre la pro- » messe de Jésus-Christ, et qu'elle ne » s'est retrouvée que dans quelques têtes » privilégiées des derniers siècles. C'est » afficher l'athéisme, puisqu'en détruisant » l'unité de Dieu, on en détruit l'essence. » L'erreur de Faydit a été renouvelée depuis par le docteur OEhmbs (*voyez* JEAN PHILOPONOS, et le *Journ, hist. et litt.* 1er février 1791, pag. 167). Cet ouvrage extravagant et impie mérita à Faydit, en 1696, un appartement à St.-Lazare à Paris : châtiment qui ne changea ni son esprit ni caractère; il eut ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui 1° Des *remarques sur Virgile, sur Homère et sur le stile poétique de l'Ecriture sainte*, en 2 vol. in-12 : mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté à son ordinaire. 2° La *Télémacomanie*, in-12, critique méprisable du chef-d'œuvre de Fénélon, pleine de notes singulières, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans; encore tombent-elles à faux, vu la nature de celui-ci. Faydit avait attaqué Bossuet, avant de censurer Fénélon. Il avait fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682. (Il faut savoir que Bossuet avait cité Balaam dans ce discours) :

> Un auditeur un peu cynique
> Dit tout haut en bâillant d'ennui :
> Le prophète Balaam est obscur aujourd'hui;
> Qu'il fasse parler sa bourrique,
> Elle s'expliquera plus clairement que lui.

Il fallait que la démangeaison de médire en vers et en prose fût bien forte dans l'abbé Faydit, pour attaquer aussi indécemment deux prélats illustres, l'éternel honneur du clergé de France. 3° Des *mémoires* contre ceux de Tillemont, brochure in-4, plus comique que sérieuse, supprimée dans sa naissance, et qui n'eut point de suite. On y voit Faydit tel qu'il était : un fou qui a quelque esprit et du savoir, et qui prend la plume dans les accès de sa folie. 4° *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins d'un caractère assez singulier, et en prose française. La prose est une traduction libre des pièces latines. On a attribué mal à propos *les Moines empruntés*, 2 vol. in-12, à cet auteur. Ils ne sont pas de lui, mais de Haitze.

FAYE (Jacques), seigneur d'Espeisses, né à Paris en 1542, conseiller au parlement en 1567, devint maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III. Il suivit ce prince en Pologne; et après la mort de Charles IX, il revint en France, pour porter de la part de son maître des lettres de régente à la reine. Il retourna ensuite en Pologne, où il rendit des services signalés à Henri. Ce prince l'en récompensa par les charges de maître des requêtes, d'avocat-général; et enfin de président à mortier au parlement de Paris. Il mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *harangues* éloquentes pour son temps.

FAYE (Jean-Elie LÉRIGET DE LA) naquit à Vienne en Dauphiné l'an 1671. Il prit le parti des armes, fut d'abord mousquetaire, ensuite capitaine aux gardes, se trouva à la bataille de Ramillies, à celle d'Oudenarde et dans plusieurs journées, et y signala sa valeur. Il avait toujours eu du goût et du talent pour les mathématiques. La paix l'ayant rendu à ses premiers penchans, il s'appliqua par-

ticulièrement à la mécanique, à la physique expérimentale. L'académie des Sciences lui ouvrit ses portes en 1716, et le perdit en 1718, à 47 ans. On trouve dans la collection de cette compagnie deux *mémoires* de La Faye.

FAYE (Jean-François LÉRIGET DE LA), frère puîné du précédent, d'abord capitaine d'infanterie, ensuite gentilhomme ordinaire du roi, eut plus de goût pour la littérature agréable que pour les sciences sérieuses qui avaient été le partage de son aîné. Il obtint une place à l'académie française en 1730, et mourut l'année d'après à 57 ans. On a de lui quelques poésies, où l'on remarque un esprit délicat et une imagination agréable. Sa pièce la plus célèbre est son *Ode apologétique de la poésie*, contre le système de la Motte-Houdard en faveur de la prose.

*FAYE (George DE LA), démonstrateur à l'académie royale de chirurgie à Paris, sa patrie, mourut dans cette ville le 11 août 1781. On a de lui 1° *Cours d'opérations de chirurgie par Dionis*, avec des notes, 1782, 2 vol. in-8. 2° *Principes de chirurgie*, Paris, 1739, in-12, souvent réimprimés. La dernière édition est de 1811, in-8. Il a été traduit en allemand, en italien, en espagnol et en suédois.

FAYEL. *Voyez* FAÏEL.

FAYETTE (Gilbert MOTIER DE LA), maréchal de France, se distingua à la bataille de Baugé en Anjou, l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil; et après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut le 23 février 1464.

*FAYETTE (Louise MOTIER DE LA), de la même famille que le précédent, naquit en 1618. Orpheline dès le berceau, elle fut élevée par sa tante la comtesse de Bregy, qui la retira du couvent à l'âge de 15 ans, et la plaça, lorsqu'elle sentit sa fin approcher, en qualité de dame d'honneur dans la maison de la reine Anne d'Autriche. Mlle de La Fayette avait 17 ans. Sa beauté, sa modestie, sa discrétion et sa douceur, attirèrent l'attention de Louis XIII; sa conduite fut un modèle de vertu. Cette pieuse demoiselle, sensible aux épanchemens du cœur de ce monarque, qui venait chercher dans sa société des consolations contre les chagrins que lui causait un ministre impérieux, sous le joug duquel il s'était placé, s'attacha à sa personne, parce qu'elle s'intéressait à sa gloire; et qu'elle aurait voulu qu'il fût heureux dans sa famille et au-dehors; mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que Louis tout en sentant sa chaîne, la croyait nécessaire, et que pour conserver sa faveur il fallait se résoudre à porter cette chaîne avec lui. Trop fière pour dépendre d'autre que du roi, Mlle de La Fayette se détermina à rompre un engagement qui commençait à alarmer sa sagesse. Louis, ordinairement si réservé, lui avait fait la proposition délicate de lui donner à Versailles, château de plaisir alors, un appartement où il irait la voir librement. Cette proposition lui dessilla les yeux; dès lors elle résolut de quitter le monde : elle alla se renfermer chez les religieuses de la Visitation, où elle prit le voile en 1637, avec le consentement du roi, qui, honteux lui-même de son transport, jugea qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de se mettre en garde contre sa faiblesse, et Mlle de La Fayette le détermina à retourner à son épousé. Le fruit de cette réconciliation, après 22 ans de stérilité, fut un fils, et ce fils fut Louis XIV. Anne d'Autriche, reconnaissante des bons offices de Mlle de La Fayette, fit tous ses efforts pour l'engager à revenir à la cour; mais ils furent inutiles. Elle resta dans le cloître, montrant à l'univers l'exemple d'une fille qui, dans l'âge des passions, s'immole généreusement elle-même pour ne pas entraîner dans sa chute un prince qu'elle aimait. Elle mourut en 1665 dans le couvent de Chaillot qu'elle avait fondé. On trouve des détails sur sa vie dans les *Mémoires de Mme de Motteville*, 6 vol. in-12. Mme de Genlis a publié un roman historique intitulé : *Mlle de La Fayette*, Paris, 1812, 2 vol. in-12; mais ce roman, qui est autant l'histoire d'autres personnes qui ont vécu sous Louis XIII que celle de Mlle de La Fayette, ne peut, comme tous les ouvrages de ce genre,

que donner une fausse idée de cette vertueuse demoiselle. Mme de Genlis avoue elle-même, que les *mémoires* du temps ne lui ont guère fourni que des caractères, et qu'il lui a fallu inventer presque toutes les scènes et tous les détails.

FAYETTE (Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de La), était fille d'Aymar de La Vergne, maréchal de camp, gouverneur du Havre-de-Grace. Elle épousa, en 1655, François, comte de La Fayette. Elle se distingua encore plus par son esprit que par sa naissance. Tous les beaux esprits de son temps la recherchèrent. Parmi les gens de lettres, Ménage, La Fontaine, Ségrais, étaient ceux qu'elle voyait le plus souvent. Elle mourut en 1693. Les principaux de ses écrits sont : 1° *Zaïde*, roman qui eut la plus grande vogue. 2° *La princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman, attaqué avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. Mme de La Fayette avait mis sous le nom de *Ségrais* ces deux productions. Ce bel esprit avait contribué à la disposition de l'édifice, et la dame l'avait orné. 3° *La Princesse de Montpensier*, in-12. 4° Des *Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, in-12. « On lui reproche d'avoir fait payer à Mme de Maintenon, dit un auteur, la gloire d'avoir été dans sa jeunesse plus aimable qu'elle. » 5° *Histoire d'Henriette d'Angleterre*, in-12 : on y trouve peu de particularités intéressantes. 6° *Divers portraits de quelques personnes de la cour*. Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Mme de Sévigné fait de ses qualités le portrait le plus flatteur. Mais La Beaumelle l'a peint moins avantageusement. « Elle n'avait pas, dit-il, ce liant qui rend le commerce aimable et solide ; on trouvait autant d'agrémens dans ses écrits, qu'elle en avait peu dans ses propos. Elle était trop impatiente ; tantôt caressante, tantôt impérieuse, exigeant des égards infinis, et y répondant souvent par des hauteurs. » Qualités qui n'ont rien d'étonnant dans une femme qui, délivrée des occupations domestiques et paisibles de son état, est transportée dans les sociétés des beaux-esprits, et tourmentée des prétentions du savoir ; à qui le nom de mère et d'épouse, de femme vertueuse, douce et modeste, est moins cher que celui d'auteur. « L'homme-femme, dit l'auteur de l'*Influence de la philosophie sur l'esprit et le cœur*, est aussi ridicule que la femme-homme : ce sont de monstrueux assemblages que notre siècle, fertile en choses rares et curieuses, réalise à chaque instant. Depuis qu'il y a des petits-maîtres, il y a des femmes savantes ; depuis que les hommes ont porté des colifichets, et ont affecté une toilette féminine, les femmes en revanche, ont affecté la science des hommes, et se sont enfoncées dans les études abstraites. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme, en entrant dans sa chambre, de la voir occupée à des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, et de petits billets de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre. » *Voyez* Géofrin, Grafigny, Tencin, Suzé. (Les œuvres de Mme de La Fayette ont été recueillies avec celles de Mmes de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, 5 vol. in-8, avec une Notice par M. Auger).

FAYPOULT. *Voyez* Faipoult.

FEBRONIUS. *Voyez* Hontheim.

FEBVRE DE SAINT-MARC. *Voyez* Saint-Marc (Charles Hugues de).

FEBVRE ou Lefebure (Jacques, et selon quelques-uns, Jean le), jésuite, né à Glajon, village du Hainaut, enseigna la philosophie à Douai, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrage, près de Valenciennes. Il s'y appliqua avec une ardeur et une assiduité infatigable, à former les élèves qui lui étaient confiés, à la sublimité des vertus qui illustrent le sacerdoce, et font les pasteurs chrétiens. Dans sa dernière maladie, il se fit trans-

porter à Valenciennes, où il mourut le 29 avril 1755. Il est connu par deux ouvrages où il combat les incrédules avec beaucoup de succès; le 1er est intitulé: *Bayle en petit*, ou *Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1737, in-12. Il reparut à Paris en 1747 avec une *suite*, sous ce titre: *Examen critique des ouvrages de Bayle*. Il y démontre que les écrits de Bayle contiennent de quoi former le plus monstrueux assemblage d'obscénités, d'hérésies et d'athéisme. Il met au grand jour les contradictions, les paralogismes, les calomnies, les falsifications et les impostures de ce fameux sceptique. Le second est *La seule religion véritable démontrée contre les athées, déistes, etc.*, Paris, 1744, in-8, ouvrage solide et méthodique.

*FEBVRE (Philippe LE), président honoraire du bureau des finances et de la généralité de Rouen, mort à Chambéry vers 1780, a laissé plusieurs ouvrages peu importans. Le seul qui mérite d'être cité est son *Abrégé de la vie d'Auguste*, in-12, où les faits principaux sont exposés avec une clarté élégante.

* FEDELE (Cassandra), née en 1465, à Venise, d'une famille noble originaire de Milan, fut l'admiration de son siècle par l'étendue et la variété de ses connaissances. Elle cultiva, avec succès, les lettres grecques et latines, la philosophie, l'éloquence, l'histoire et la théologie; la poésie et la musique lui servaient de délassement. Elle se lia avec le père de la Mirandole, et correspondit aussi avec plusieurs souverains, tels que pape Léon X, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand, et Isabelle de Castille. Cette princesse voulut l'attirer à sa cour, et le poète latin Augurello lui adressa une *Ode*, pour l'engager à ce voyage; mais la république de Venise ne voulut pas se laisser ravir un de ses plus beaux ornemens. Cassandra avait été mariée à un médecin de Vicence, et elle le suivit à Candie, où la république l'envoya exercer son art. Après la mort de son époux Jean-Marie Mapelli, médecin de Vicence, elle fut nommée, dans un âge très avancé, supérieure des hospitalières de Saint-Dominique, à Venise. Elle gouverna cette maison pendant 12 ans, et mourut le 25 mars 1558, âgée de 93 ans. Thomassini a recueilli les *Lettres et discours de Cassandra*, et à mis en tête la Vie de cette femme célèbre, Paris, 1636, in-8.

FEDOR. *Voyez* FOEDOR.

FEGELI (François-Xavier), né à Rote dans le canton de Fribourg en 1690, se fit jésuite en 1710, enseigna la théologie pendant 12 ans, et mourut à Fribourg en 1748. On a de lui: 1° *De munere confessarii*. 2° *De munere pœnitentis*.

FEIJOO (Benoît-Jérôme), bénédictin espagnol, mort en 1795, a contribué autant par ses pièces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que Michel Cervantes à corriger ceux de son siècle par son roman de *Don Quichotte*. On a de lui le *Théâtre critique* en 17 vol in-4, y compris une table des matières. Une partie de ce recueil a été traduite en français par M. d'Hermilly, 4 vol. in-12. Les ouvrages de Feijoo ont été plusieurs fois réimprimés. La meilleure édition est celle publiée par les soins de Campomanès, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

* FEITAMA (Sibrand), poète hollandais, né à Amsterdam en 1684, mourut en 1758. Il débuta par la tragédie de *Fabricius*, et par un drame allégorique intitulé: *Le triomphe de la poésie et de la peinture*. Il renonça à la composition, pour se livrer uniquement à la traduction des ouvrages français qu'il crut dignes d'être connus en Hollande; il traduisit *Romulus*, *les Machabées*, *Brutus*, *Alzire*, *Pyrrhus*, *etc.* Ce que l'on estime le plus de lui, c'est sa traduction en vers hollandais du *Télémaque* de Fénélon, et celle de la *Henriade* de Voltaire, aussi en vers. Son Théâtre a été publié en 1735, 2 vol. in-4.

FEITHIUS ou FEITH (Everard), d'Elboug dans la Gueldre, se rendit très-habile au 16e siècle, dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de Du Puy, et du président de

Thou. Il y enseigna quelque temps la langue grecque. Mais se promenant un jour à La Rochelle avec son valet, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois; et depuis ce moment on ne put savoir ce qu'il était devenu, quelque perquisition que les magistrats en fissent. On a de lui deux ouvrages curieux et savans, in-12, intitulés: *Antiquitates Homericæ*, et *Antiquitates Athenienses*, en huit livres, Strasbourg, 1743. Ils sont écrits en bon latin; il y traite de la religion des Grecs, de leur marine et de leurs usages. Tout cela est prouvé par des passages de toutes sortes d'auteurs.

* FEITH (Rhynvis), célèbre poète hollandais, membre de l'Institut des Pays-Bas, de plusieurs sociétés savantes, de l'ordre du Lion-Belgique, naquit à Zwolle dans la province d'Over-Yssel, le 7 février 1753. Dès l'âge le plus tendre il montra d'heureuses dispositions pour la poésie; en même temps qu'il commençait à cultiver cet art, il s'adonnait à l'étude du droit, et fut reçu docteur dans cette faculté en 1770 à l'université de Leyde. De retour à Zwolle, il en fut nommé bourguemestre; peu de temps après il devint receveur du collége de l'Amirauté dans la même ville. Pendant les momens de loisir que lui laissaient ses fonctions, il s'occupait toujours de la poésie. Il avait aussi du goût pour toutes les parties de la littérature et composa plusieurs ouvrages en prose; ses diverses productions annoncent à la fois un bon poète et un élégant prosateur; comme elles sont très nombreuses, nous nous bornerons à citer les suivantes: 1° Le *Bonheur de la paix*, 1779, poème qui a remporté le premier prix d'un concours ouvert par la société *poétique* de Leyde; 2° *Eloge de l'amiral Ruyter;* ce sujet était encore celui d'un prix proposé par la même société. Cette pièce obtint le premier prix, elle était en vers; l'auteur avait envoyé au concours un *éloge* en prose qui obtint le deuxième prix. 3° *Poème sur la Providence;* 4° *Poème sur l'humanité;* 5° *Poème de Charles V à son fils Philippe II, en lui remettant le gouvernement des Pays-Bas;* 6° *Traité sur la force de la preuve de la vérité, de la divinité de la doctrine de l'évangile, déduite des miracles opérés par J. C. et par ses apôtres;* 7° *La vertu et les mœurs peuvent-elles chez des peuples où la civilisation a fait de grands progrès, trouver un appui suffisant et une garantie durable dans les meilleures constitutions humaines, de législation, d'économie politique, et d'éducation, sans avoir besoin de l'influence des idées religieuses? et qu'est-ce que l'expérience nous apprend à cet égard?* L'auteur, après la discussion la plus lumineuse, répond négativement à cette question, et cet ouvrage ainsi que ceux qui le précèdent, obtint le premier prix comme tous les autres au concours où ils furent envoyés; 8° *Odes et poésies*, 5 vol.; elles ont mérité à leur auteur la réputation de premier poète de la Hollande; 9° *Lettres sur différens sujets de littérature*, 6 vol. in-8; 10° *Ferdinand et Constantin*, roman sentimental qui eut un grand succès en Hollande, 1785, 2 vol. in-8; 11° *Lettres en vers à Sophie*, 1809. Feith se propose de prouver dans ces lettres que la *philosophie de Kant n'est pas compatible avec l'évangile.* Elles ont été sévèrement critiquées par le professeur Kinker, grand partisan de Kant, dans un écrit intitulé *Lettres de Sophie à Feith;* 12° *Odes et poésies diverses*, 1809; 13° le *Tombeau*, poème didactique, 1782. Ce poème a été traduit en français par A. Clavareau, Bruxelles, 1827, in-18. Quatre *tragédies*. Feith est mort à la fin de 1814, à l'âge de 71 ans. Il appartenait à une famille patricienne qui comptait parmi ses membres des magistrats et des écrivains distingués.

FÉLIBIEN (André), sieur des Avaux et de Javerci, né à Chartres en 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. Il eut occasion de voir Le Poussin dans cette patrie des beaux-arts. Il lia amitié avec lui, et perfectionna sous cet artiste son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Foucquet, et Colbert après lui, employèrent ses talens. Il eut la place d'historiographe des bâtimens du roi en 1666, et celle de garde des antiques en 1673.

Deux ans auparavant il avait été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Sa probité, aussi connue que son savoir, le fit estimer et aimer de ce qu'il y avait alors de plus habiles et de plus honnêtes gens en France. Les uns et les autres le pleurèrent, lorsqu'il mourut en 1695, à 76 ans. C'était un homme grave et sérieux. Sa conversation ne laissait pas d'être fort agréable, et même enjouée, suivant les occasions. Il avait l'esprit juste et le cœur droit, et était plutôt ami de la vertu qu'esclave de la fortune. Il était membre de l'académie des Belles-lettres. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégans, profonds, et qui respirent le goût. Voltaire lui a reproché avec raison de dire trop peu de chose en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : 1° *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellens peintres*, 2 vol. in-4, Paris, 1685, réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12; à Trévoux en 6, et traduits en anglais. 2° *Traité de l'origine de la peinture*, in-4. 3° Les *Principes de l'architecture, peinture et sculpture*, Paris, 1690, in-4. On voit que Félibien avait médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions profondes et judicieuses sur la théorie et la pratique, aida les artistes et éclaira les savans. 4° *Les Conférences de l'académie royale de peinture*, in-4. 5° *Les quatre élémens peints par Le Brun, et mis en tapisseries, décrits par Félibien*, in-4. 7° *Description de la Trappe*, in-12. 6° *Traduction* du *Château de l'âme*, de sainte Thérèse, de la *Vie du pape Pie V*; de la *Disgrâce du comte d'Olivarès*, 1658, in-8. 8° Le *Tableau de la famille de Darius*, décrit par le même, in-4. 9° *Les divertissemens de Versailles, donnés par le roi à toute sa cour*, in-12. 10° *Description sommaire de Versailles, avec un plan gravé* par Sébastien Le Clerc, in-12. (11° *Vie du père Louis de Grenade*; 12° *Paraphrase des* lamentations de Jérémie, 1646. Il fut l'un des huit savans qui formèrent l'académie des Inscriptions, fondée par Colbert en 1663. Ce fut encore lui qui composa toutes les Inscriptions placées dans la cour de l'Hôtel de ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686.) Il laissa trois fils : Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges en 1711, et les deux suivans.

FÉLIBIEN (Jean-François), fils du précédent, mort le 23 juin 1733, à l'âge de 75 ans, succéda à son père dans toutes ses places, et eut comme lui le goût des beaux-arts. On lui doit 1° *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4 : ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris et dans les pays étrangers, avec les *Entretiens* de son père *sur les peintres*, dont il est le pendant. 2° *La Description de Versailles* ancienne et nouvelle, in-12, avec la description et l'explication des statues, tableaux, et autres ornemens de cette maison royale. 3° *La Description de l'église des Invalides*, 1706, in-folio, réimprimée en 1756.

FÉLIBIEN (Dom Michel), frère du précédent, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Chartres le 14 septembre 1666, soutint avec honneur la réputation que son père et son frère s'étaient acquise. Les échevins de Paris, informés de son mérite, le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville; il l'avait beaucoup avancée, lorsqu'il mourut en 1719. Elle fut continuée et publiée par dom Lobineau, en 5 vol. in-fol., à Paris, 1725. On a encore de dom Félibien, l'*Histoire de l'abbaye de St.-Denis*, 1 vol. in-folio, ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, et enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris en 1700. Le Père Félibien était un homme d'un jugement sûr et d'un esprit facile; mais sa faible santé fut un grand obstacle à ses études.

FÉLIBIEN (Jacques), frère d'André, chanoine et archidiacre de Chartres, où il était né en 1636, a composé 1° des *Instructions morales*, en forme de catéchisme, sur les Commandemens de Dieu et sur le Symbole, tirées de l'Ecriture sainte. 2° *Pentateuchus historicus*, Paris, 1704, in-4. Ce livre a été supprimé par un arrêt du conseil; dans plusieurs exem-

plaires, les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume. Il mourut le 25 novembre 1716, à 82 ans.

* FÉLICE (Fortuné-Barthélemi de), né à Rome le 24 août 1723, d'une famille originairement napolitaine, fit de bonnes études chez les jésuites, et professa avec beaucoup de succès à Rome et à Naples. Ayant enlevé dans un couvent une femme de condition, il fut obligé de fuir, et il se retira, après avoir parcouru différens pays, à Berne, où il embrassa la religion protestante, et se lia intimement avec le célèbre Haller et Tscharner. Il vint ensuite établir une imprimerie à Yverdun. Il publia avec ce dernier l'*Estrato della letteratura europea*, journal qu'il continua pendant 9 ans, et qui se fait remarquer par une saine critique et une érudition variée. Il a donné en outre un très grand nombre d'ouvrages, les principaux sont 1° *De Newtoniana attractione, unica cohærentiæ naturalis causa, adversùs Clav. Hambergerum*, Berne, 1757, in-4. 2° *Discours sur la manière de former l'esprit et le cœur des enfans*, Yverdun, 1763, in-8. 3° *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, Yverdun, 8 vol. in-8. *Voyez* BURLAMAQUI. Il en donna un abrégé sous le titre de *Leçons de droit de la nature et des gens*, 1769, 4 vol. in-8. 4° L'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, Yverdun, 1770-80, 42 vol. in-4, 6 vol. de supplément, et 4 vol. de planches, d'après l'édition de Paris, mais qu'il crut pouvoir refondre, améliorer, enrichir. Tous les articles signés D. F., et toutes les additions placées entre deux astérisques, sont de lui. Il eut pour collaborateurs Euler, Deleuze, Tscharner, Lalande, Dupuis, Lieutaud, Haller, Formey, etc. 5° *Code de l'humanité*, ou *la Législation universelle, naturelle, civile et politique*, Yverdun, 1778, 13 vol. in-4. Cet ouvrage est tiré en partie de son Encyclopédie; mais il y a joint des développemens nombreux. 6° *Tableau philosophique de la religion chrétienne*, 1779, 4 vol. in-12. 7° *Tableau raisonné de l'histoire littéraire du 18e siècle*, Yverdun, 1779-83, in-8. 8° *Elémens de la police d'un état*, 1781, 2 vol. in-12. Félice est mort le 7 février 1789, à Yverdun.

* FÉLICI (Le Père Louis), jésuite, naquit à Ischio vers 1740, entra jeune dans la compagnie de Jésus, y fit profession en 1773, et se distingua par toutes les vertus chrétiennes. Entre autres bonnes œuvres, on lui doit la fondation de deux établissemens qui rendent encore d'importans services à la religion et aux fidèles. Le premier est la *Congrégation* de vignerons et d'agriculteurs, dans l'église de Saint-Vital, attachée au noviciat de Saint-André. Cette pieuse institution, que le Père Félici fonda lorsqu'il était encore novice, servit à inspirer à des gens grossiers des sentimens religieux, des mœurs plus pures; mit fin aux rixes fréquentes que le moindre différend occasionait, et les porta à s'aimer et à se secourir mutuellement. Se trouvant à Rome, le Père Félici fonda encore l'association connue sous le nom d'*Union des Prêtres de Saint-Paul*. Elle se forma, en 1790, dans l'hôpital de la *Consolation*, où d'anciens jésuites et des prêtres séculiers se réunissaient pour assister les malades. Il fut secondé dans cette édifiante entreprise par MM. Vincent Henri, Joseph Manrisi, Pierre Cavallo, François Buffa, l'abbé Sozzi, Gaëtan Zucchi, et par les PP. Bordoni, Paradisi et Salvatori, jésuites. Le prélat Médicis fut le bienfaiteur de cette société, qui obtint la protection du vertueux cardinal Colonna. Le nombre des associés augmentant de jour en jour, ils se rassemblaient dans l'église de la *Sapience*, d'où ils se transportèrent à l'Oratoire de Saint-Paul, dans l'église de Saint-Stanislas des Polonais. Les personnes les plus distinguées du clergé régulier et séculier, des prélats et des cardinaux, assistent souvent à cette société et y tiennent tous les quinze jours leurs conférences. On a divisé l'association en huit branches, chacune soumise à un régulateur particulier, dont le charitable but est de distribuer des secours spirituels aux malades des hôpitaux; de faire le catéchisme, de prêcher les samedis et les dimanches aux matelots de toutes les na-

tions; de propager par tout le monde la dévotion *aux cœurs de Jésus et de Marie;* d'instruire les troupes, les détenus, les forçats et leurs gardiens; de réunir tous les jours de fêtes les jeunes artisans, les écoliers, les pères de famille, les marchands et artistes; de visiter les pauvres malades dans les maisons de Rome, et leur porter des secours spirituels et temporels, d'instruire les convalescens dans l'hospice du Père Ange; de visiter fréquemment les fous de l'hôpital de la *Longara*. Enfin, deux autres branches se sont réunies aux huit premières, dont l'une s'attache à l'instruction spirituelle des jeunes étudians de l'archigymnase romain, et l'autre à celle des élèves des beaux-arts. Le bien qu'a fait cette association est incalculable; ce bien est dû au Père Félici, et à ses zélés protecteurs. « Cela prouve, dit l'auteur des » *Mémoires ecclésiastiques* (M. Pie), » combien ce clergé (le romain) mérite » le rang qu'il occupe dans les églises de » la chrétienté. Il était digne de la capi- » tale du monde catholique d'offrir, dans » cette association, un modèle aux prê- » tres et aux fidèles des autres contrées. » Lors du rétablissement de la compagnie de Jésus, le Père Félici, quoique très âgé et devenu aveugle, voulut se réunir à ses confrères. C'est dans leurs bras qu'il est mort, le 29 novembre 1819, à 81 ans. Ce pieux jésuite, avant même qu'il eût fondé l'*Union des prêtres de Saint-Paul*, était révéré à Rome, où il avait entrée chez les principaux dignitaires de l'Église. Il était le conciliateur, l'ange de paix dans les familles, le bienfaiteur des pauvres; il était enfin chéri de toutes les classes, comme possédant toutes les vertus.

FÉLICIANI (Porphyre), évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, avait été secrétaire du pape Paul V. Il écrivait avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il n'eut point de supérieur en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *lettres* et des *poésies*.

FÉLICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de saint Cyprien avec les chrétiens tombés dans la persécution, vers l'an 251. Il voulait qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat et à quelques autres prêtres. Saint Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ (Sainte), dame romaine, souffrit le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle, vers l'an 164. Les enfans, encouragés par leur illustre mère, supportèrent les tourmens avec une constance admirable. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort, avec des fouets garnis de plomb; les deux suivans furent assommés à coups de bâton, et les autres décollés avec leur mère, qui fut martyrisée la dernière. *Voyez* PERPÉTUE.

* FÉLINSKI (Aloïse), un des poètes les plus distingués de la Pologne, naquit en 1773. Il se trouvait à Varsovie à l'époque de la diète constitutionnelle; alors il publia *Senatus-consultes sous le règne de Jean Sobieski, suivis de plusieurs questions de droit;* à la même époque il fit paraître diverses *brochures politiques* dans le but de faire changer la forme du gouvernement de la Pologne. Félinski adressa à plusieurs personnes distinguées quelques-unes de ses poésies qui le firent connaître avantageusement. Devenu en 1791 précepteur du neveu de Craski, il fut ensuite nommé secrétaire des correspondances de France auprès du généralissime Kosciusko. Nommé professeur d'éloquence et de poésie au lycée de Krzemieniec et bientôt après directeur de cet établissement, il s'attira l'admiration de ses élèves et l'estime de tous ses concitoyens. Il avait entrepris de réformer l'orthographe et même la langue polonaise; son système eut des partisans et des ennemis; le savant Jean Suiadecki, qui se rangea parmi ses adversaires, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à ce que ce projet de réforme ne fût point adopté. Félinski est mort le 12 février 1822 à Krzemieniec; il était membre de l'université de Vilna et de la société des amis des Sciences de Varsovie. Il est auteur d'une excellente tragédie intitulée *Barbe Radziwill*, qui a été traduite en prose française dans les *chefs-d'œuvre*

des théâtres étrangers ; il a traduit aussi du français l'*Homme des champs de Delille*, et quelques tragédies. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1825; une première édition avait déjà paru de 1816 à 1821, Varsovie, 2 vol. in-12.

FELIPIQUE BARDANES. *Voyez* PHILIPPIQUE.

FÉLIX, proconsul et gouverneur de Judée, frère de Pallas affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J. C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Ce fut devant lui que saint Paul comparut. Néron le rappela de la Judée, qu'il pillait et tyrannisait de la manière la plus odieuse; ce qui n'empêcha pas Tertullus qui pérorait contre saint Paul, de le flatter d'une manière lâche et indigne, pour l'engager à condamner ce grand apôtre, dont l'éloquence frappa tellement le gouverneur romain, qu'effrayé des grandes vérités du christianisme, il rompit brusquement la conférence. *Act.* 24.

FÉLIX I (Saint), pape, successeur de saint Denys en 269, mourut martyr l'an 274. (Il vit la paix de l'Eglise troublée par l'hérésie de Paul Samosate, et persécutée par l'empereur Aurélien). Il nous reste de ce pontife un fragment de la *lettre* qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie, contre Sabellius et Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine et d'Ephèse et ce fragment est dans les actes du concile de Chalcédoine. On lui en attribue trois autres, visiblement supposés.

FÉLIX II, archidiacre de l'église romaine, placé sur le siége pontifical en 355, par l'empereur Constance, pendant l'exil du pape Libère, en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance aurait voulu que Libère et Félix gouvernassent tous deux l'église de Rome, et que chacun fût à la tête de son parti; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria tout d'une voix : « Il n'y a qu'un » Dieu, qu'un Christ, qu'un évêque... » Félix, obligé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365. Le Martyrologe d'Usuard et celui de Rome lui donnent le titre de *martyr* : mais le Père Papebroch prouve que c'est sans preuve, dans une dissertation insérée dans le *Propylæum ad Acta sanctorum*, p. 56. Il le dit cependant digne du culte qu'on lui rend comme saint. *Singularis ipsius*, dit-il, *ad obitum usque per annos plusquam octo modestia, qua sese continuit in humili recessu, oblatis recuperandæ sedis occasionibus numquam usus, postquam id sine fidei catholicæ periculo fieri non posse cognovit, omnem a grata posteritate venerationem commeruit.* Plusieurs critiques le placent dans le catalogue des papes; mais il paraît qu'on doit le regarder plutôt comme évêque-vicaire du pape Libère, qui, selon quelques-uns, avait consenti qu'on le mît à sa place, et qu'il eût droit de lui succéder, s'il venait à mourir pendant son exil; par-là on excuse le clergé de Rome d'avoir adhéré à son ordination et de l'avoir regardé pour pape, surtout après qu'on eut annoncé à Rome, la chute apparente dans la foi du pape Libère. Le tombeau de Félix, trouvé sous le pontificat de Grégoire XIII l'an 1582, avec une inscription honorable, confirme le sentiment des critiques favorables à sa mémoire.

FÉLIX III, romain, bisaïeul de Grégoire le Grand, fut élu pape après Simplicius en 483. Il commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, et anathématisa ceux qui le recevaient. Acace de Constantinople troublait alors l'Eglise; il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur; mais apprenant qu'il ne cessait de communiquer avec Pierre Mongus, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étaient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persécution. Il mourut saintement en 492. C'est le premier pape qui ait employé l'Indiction dans ses lettres. Athalaric, roi des Goths, quoique arien, respecta ses vertus et son zèle pastoral. Fé-

lix en obtint plusieurs grâces et actes de justice. Ce fut en sa considération que ce prince donna un édit solennel en faveur des libertés et priviléges de l'Eglise, et prit des mesures pour faire respecter le sacerdoce chrétien.

FÉLIX IV, natif de Bénévent, monta sur la chaire de saint Pierre, après le pape Jean I, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric. Il gouverna l'Eglise avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase.

FÉLIX V. *Voyez* AMÉDÉE VIII.

FÉLIX (Saint), prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dèce et Valérien. La paix ayant été rendue à l'Eglise, Félix reparut, et continua à s'acquitter des fonctions du saint ministère. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église; mais son humilité s'y opposa. Il passa le reste de ses jours en paix, dans une terre qu'il labourait lui-même. Il y mourut vers l'an 256. Les miracles qui se sont opérés à son tombeau sont attestés par saint Paulin, saint Augustin, Sulpice-Sévère, et le pape Damase. Quelques-uns de ces illustres et saints écrivains ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent. Saint Paulin atteste qu'il a vu de ses yeux un énergumène, marcher la tête en bas contre la voûte d'une église, sans que ses habits fussent dérangés, lequel fut délivré par les reliques de saint Félix de Nole. « Ces sortes de faits, dit » un auteur moderne, sont traités de » contes par les beaux esprits du jour : » mais ils sont rapportés par des hommes » de toute probité, et rejetés par des gens » qui n'en ont pas assez pour être crus, » lors même qu'ils disent des choses très » ordinaires. » Félix a toujours été honoré à Nole, comme un saint. Son culte passa de l'Italie en Afrique.

FÉLIX (Saint), succéda à saint Briton dans le gouvernement de l'église de Trèves en 385. Son épiscopat fut agité de violens orages. Les évêques assemblés à l'occasion de son sacre, communiquaient tous les jours avec Ithace et ses adhérens, qui sollicitaient la mort de l'hérétique Priscillien et de ceux de son parti. Saint Martin, que des affaires avaient appelé vers le même temps à Trèves, communiqua avec les mêmes évêques en assistant à l'ordination de Félix; faiblesse qu'il se reprocha toute sa vie. Saint Ambroise plus ferme que lui, refusa constamment de communiquer avec Félix et les autres évêques qui avaient eu part à son ordination. Peu de temps après les évêques des Gaules s'assemblèrent en concile à Turin, où après lecture faite des lettres écrites à ce sujet par saint Ambroise et le pape saint Sirice, il fut résolu qu'on n'accorderait la communion qu'à ceux qui se retireraient de celle de Félix : celui-ci ne voulant point être cause d'un schisme dans l'Eglise, se démit de l'épiscopat, et se retira auprès de l'église de la Sainte-Vierge (aujourd'hui St.-Paulin) à Trèves, qu'il avait fait réparer ou construire; il y passa le reste de ses jours, éloigné de tout commerce avec le monde, et dans l'exercice des plus sublimes vertus.

FELIX, évêque d'Urgel, ami d'Elipand, évêque de Tolède, soutenait comme lui que Jésus-Christ est fils adoptif. Cette erreur fut condamnée au concile de Narbonne l'an 791, de Frioul la même année, de Ratisbonne en 792. Il fut envoyé ensuite à Rome, où il abjura son erreur; mais il continua à la répandre après son retour à Urgel. Alcuin et Paulin d'Aquilée la réfutèrent victorieusement. Il fut de nouveau condamné à Francfort, en 794, à Rome en 799, et la même année à Aix-la-Chapelle. C'est dans cette dernière assemblée qu'il fut dépossédé de l'épiscopat à cause de ses rechutes, et ensuite relégué à Lyon par Charlemagne, dont le jugement en cette affaire ne fut que l'expression de l'entière adhésion de ce prince aux décisions de l'Eglise, comme l'a prouvé M. Bossuet (*Polit. de l'Ecrit.* liv. 7, art. 4, prop. 11). Félix écrivit du lieu de son exil à son peuple d'Urgel une *lettre* qui contenait l'abjuration de son erreur; on doute qu'elle fût plus sincère que les autres. « Félix d'Urgel passa sa vie, dit l'abbé Bergier, dans une » alternative continuelle d'abjurations » et de rechutes, et la termina dans

» l'hérésie. » Il mourut vers l'an 818.

* FÉLIX DE TASSY (Charles-François), un des plus habiles et des plus savans chirurgiens du 17e siècle, exerça d'abord son art dans les hôpitaux civils et militaires; puis il succéda en 1676 à son père dans la charge de premier chirurgien du roi. Vers cette époque Louis XIV fut atteint d'une maladie qui porta longtemps le nom de *maladie du roi* (la fistule à l'anus); la France fut vivement inquiète; la chirurgie n'était point assez avancée pour traiter ce mal, et l'on ignorait généralement le procédé que, 16 siècles auparavant, Celse avait employé et décrit. Félix fit cette opération avec le plus heureux succès, et il fut le premier chirurgien moderne qui l'ait tentée. La reconnaissance publique et l'amitié de son souverain le payèrent amplement du bienfait que son talent avait produit; mais une mort prématurée l'enleva jeune encore le 25 mai 1703.

FELL. *Voyez* Fox (George).

FELL (Jean), évêque d'Oxford en 1675, mort en 1686, à 61 ans, fut sincèrement attaché à la famille royale de Stuart. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connaissances très étendues. Dans le temps de la révolution, en 1660, il reparut, et il fut récompensé de son zèle pour son roi, par des bénéfices et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le 1er vol. des *Rerum anglicarum Scriptores*, Oxford, 1684, in-fol.: la mort l'empêcha de continuer cette savante et utile collection. Il avait donné, avec Péarson, une très belle édition de Saint-Cyprien, Oxford, 1682, in-fol. avec des remarques savantes, et une édition des œuvres de saint Théophile d'Antioche, Oxford, 1684. Son *nouveau Testament grec, avec les variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé. (On lui doit encore *Vie du docteur Henri Hammond*, Londres, 1661, in-8, en anglais, souvent réimprimée en tête de la vie de cet auteur; *Alcinoi in platonicam philosophiam introductio*, Oxford, 1667, in-8; une traduction latine des *Antiquités de l'université d'Oxford* de Wood, 1674, 2 vol. in-folio.)

FELLER (Joachim-Frédéric), né à Leipsick, en 1673, fut secrétaire du duc de Veymar. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager, pour visiter les savans et les bibliothèques, se maria en 1708, et mourut en 1726. On a de lui: 1° *Monumenta inedita*, par forme de journal, en 12 parties, Iéna, 1714, in-4. 2° *Miscellanea Leibnitiana*, Leipsick, 1718, in-8. 3° *Généalogie de la maison de Brunswick*, en allemand, 1717, in-8.

FELLER (François DE). *V.* la *Notice sur sa vie et ses ouvrages* au commencement du premier volume.

FELLON (Thomas-Bernard), jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avait du talent pour la poésie latine. On connaît ses poèmes intitulés: *Faba Arabica; Magnes*. On a encore de lui: 1° *Oraisons funèbres de M. le duc de Bourgogne, et de Louis XIV*. 2° *Paraphrase des Psaumes*, 1731, in-12. 3° On lui a attribué par erreur un *abrégé du Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales; cet ouvrage est de l'abbé Tricallet.

FELTON (Jean), gentilhomme anglais, très zélé pour la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres, la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclarait hérétique la reine Elisabeth, qui s'était déclarée chef de l'Eglise et avait aboli le culte catholique. Felton fut condamné à être pendu, et il le fut en 1570. On le détacha de la potence, pendant qu'il était encore en vie; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu; ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur, et après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. Telle fut à l'égard de ce courageux défenseur de l'ancienne religion, la vengeance d'une princesse, que la philosophie du jour a tant exaltée. Son fils Thomas Felton, religieux de Saint-François de Paule, périt également par le dernier supplice, avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

FELTRE. *Voy.* CLARKE, duc de Feltre.

FÉNÉLON (Bertrand DE SALIGNAC mar-

quis de), a donné la *Relation du siége de Metz*, 1553, in-4; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, 1554, in-8. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrit, 2 vol. in-folio : elles étaient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Ce brave militaire se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1599. Il était de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai, dont nous allons parler.

FÉNÉLON (François de Salignac de la Motte) naquit au château de Fénélon en Querci, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'état et dans l'Eglise. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talens. Le marquis de Fénélon son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides, les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusemens. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissemens et les caresses du monde ne corrompissent une âme aussi bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronçon, supérieur de Saint-Sulpice à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. Harlay, archevêque de Paris, lui confia, 3 ans après, la direction des Nouvelles-Catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de Saintonge et dans le pays d'Aunis. Simple à la fois et profond, joignant à des manières douces une éloquence forte, il eut le bonheur d'opérer un grand nombre de conversions. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petits-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Ce choix fut tellement applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Le duc de Bourgogne devint, sous un tel maître, tout ce qu'il voulut. Fénélon orna son esprit, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de l'empire français. Ses services ne restèrent point sans récompense; il fut nommé en 1695 à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta (dit Mme de Sévigné) « qu'il ne pouvait re» garder comme une récompense, une » grâce qui l'éloignait du duc de Bour» gogne. » Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donnerait seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valery, et son petit prieuré, persuadé qu'il ne pouvait posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissait, il se formait un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il se lia avec Mme Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme, excitèrent le zèle des théologiens, et surtout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autre fois son disciple, alors son rival, condamnât Mme Guyon avec lui, et souscrivît à ses *Instructions Pastorales*. Fénélon ne voulut sacrifier ni ses sentimens, ni son amie. Il la mettait au nombre de ces mystiques qui, portant le mystère de la foi dans une conscience pure, ont plus péché dans les termes que dans la chose, aussi savans dans les voies intérieures, qu'incapables d'en instruire les autres avec l'exactitude et la précision que demande la théologie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochait, en publiant son livre de l'*Explication des Maximes des Saints*, 1697, in-12. Le stile en était pur, vif, élégant et affectueux; les principes étaient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait, dit un historien, un homme qui craignait éga-

lement d'être accusé de suivre Molinos, et d'abandonner sainte Thérèse; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans le livre de Fénélon quelques rapports avec des assertions déjà condamnées par la proscription du *Quiétisme*, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de *Montan* et de *Priscille*, prodigués à Fénélon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « Bossuet, a dit un bel esprit de ce siècle, » eut raison d'une manière révoltante; » et Fénélon mit de la douceur, même » dans ses torts. » D'habiles théologiens ont cru que dans cette dispute, comme dans beaucoup d'autres, il y avait des suppositions qui n'existent pas dans la réalité; que dans l'amour de Dieu on supposait tantôt des abstractions, des considérations précisives ou négatives, aussi inutiles que fatigantes; tantôt des motifs d'intérêt, des espérances explicites et formelles, également inconnues au véritable amour, qui saisit et embrasse intimement son objet, sans tant de raisonnement et de calcul. Quoi qu'il en soit, un historien très instruit du fond de cette controverse, rapporte une anecdote qui sert beaucoup à faire connaître Fénélon. « On » conseilla à Fénélon de faire diversion, » en attaquant à Rome les sentimens et » les livres de Bossuet, et en les accusant » de détruire la charité pour établir l'es- » pérance. Mais le pieux archevêque ne » voulut pas user de récrimination contre » un frère; et comme on l'exhortait à se » tenir en garde contre les artifices des » hommes, que l'expérience lui avait si » bien appris à connaître, il fit cette belle » réponse, *Moriamur in simplicitate* » *nostra* (mourons dans notre simplicité). » Cela ne l'empêcha pas de se défendre comme il le devait, et d'écrire beaucoup pour s'expliquer lui-même. Mais ses livres ne purent empêcher qu'il ne fût renvoyé dans son diocèse au mois d'août 1697. Fénélon reçut ce coup sans s'affliger et sans se plaindre. Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses livres avaient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avait appris avec la même tranquillité. Innocent XII le condamna enfin en 1699, après 9 mois d'examen : soit que le savant et pieux prélat n'eût pas assez distingué les principes des vrais mystiques d'avec ceux de Molinos, soit que dans des matières abstraites, cachées dans l'intimité de l'âme et des voies secrètes de Dieu, et dès lors difficiles à traiter sans obscurité et sans équivoques, il n'ait point mis cette exactitude théologique, cette précision d'idées et de langage, que demande la conservation de la foi et de la morale chrétienne (*voyez* Saint-Jean de la Croix, Rusbroch, Taulere, etc.). Le pape avait moins été scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats: *Peccavit excessu amoris divini? sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Fénélon se soumit sans restriction et sans réserve; il ne recourut pas à la distinction du fait et du droit; il n'allégua pas que les écrits publiés pour sa défense étaient, malgré les efforts de ses adversaires, restés hors d'atteinte. Il fit un *Mandement contre son livre*, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, *un Soleil porté par deux Anges*, dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le titre du sien, quoique cette qualification n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre de Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne; et lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* On pré-

tend qu'il aurait eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Le maître ne survécut guère à son auguste élève, mort en 1712; il fut enlevé à l'Eglise, aux lettres et à la patrie, le 7 janvier, en 1715, à 63 ans, et fut généralement pleuré, surtout par Clément XI, qui lui destinait un chapeau de cardinal. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son stile est coulant, gracieux, harmonieux; les hommes d'un goût délicat voudraient qu'il fût plus rapide, plus serré, plus fort, plus fin, plus pensé, plus travaillé; mais il n'est pas donné à l'homme d'être parfait. Ses principaux ouvrages sont 1° Les *Aventures de Télémaque*, composés, selon les uns, à la cour; et fruit, selon d'autres, de sa retraite dans son diocèse. Un valet-de-chambre, à qui Fénélon donnait à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poème épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, et il n'y en avait encore que 208 pages sorties de dessous presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, et qui croyait voir dans le livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre; et il n'a pas été permis d'y travailler en France, tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur. Fénélon passa toujours, à ses yeux, pour un bel-esprit chimérique et pour un sujet ingrat. Son *Télémaque* acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils crurent voir Mme de Montespan dans *Calipso*, Mlle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protésilas*, le roi Jacques dans *Idoménée*, Louis XIV dans *Sésostris*. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions, admirèrent dans ce roman moral toute la pompe d'Homère, jointe à l'élégance de Virgile, tous les agrémens de la fable réunis à toute la force de la vérité. Ils pensèrent que les princes qui les méditeraient, apprendraient à être hommes, à faire des heureux et à l'être. « C'est la sagesse elle-» même, dit un philosophe moderne, » qui y donne des leçons aux rois et aux » peuples, non avec cette morgue, cet » apprêt ridicule, ce verbe suffisant et » orgueilleux, si fort en usage aujour-» d'hui, mais avec un ton simple et » modeste, accompagné du charme de » la vérité : elle enseigne aux rois les » moyens de faire fleurir leurs empires, » de soutenir l'éclat du trône, d'augmen-» ter leur gloire, sans les tromper ni » les éblouir par des projets chimériques, » par des systèmes destructeurs, par des » économies imaginaires : elle leur mon-» tre la source de l'abondance et du bon-» heur public, dans l'encouragement de » l'agriculture, dans la protection active » et vigilante du commerce, dans l'abo-» lition du luxe, en renfermant chaque » individu dans son état par de sages lois. » Loin de faire retentir sans cesse aux » oreilles des peuples, ce cri turbulent » et inquiet d'*égalité*, de *liberté*, elle » leur dit : Vous êtes nés sous l'empire » des lois, vous avez des maîtres, la pa-» trie vous porte dans son sein; soyez » soumis aux lois; obéissez à vos maîtres; » soyez sujets fidèles, aimez votre patrie, » et songez que la Religion, l'honneur, » votre intérêt personnel, sont des chaî-» nes sacrées qui vous lient à l'état, et » que les rompre est un crime. » Quelques gens de lettres, tels que Faydit et Gueudeville, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, n'ôtèrent rien de son mérite à l'ouvrage critiqué. Elles n'empêchèrent point qu'on n'en fît, et qu'on n'en ait fait depuis un très grand

nombre d'éditions. Les meilleures sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production, sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12, et la plus belle est celle d'Amsterdam en 1734, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a aussi de très belles édit. réimprimées récemment, en 2 vol. in-4, 2 vol. in-8, 4 vol. in-18 par *Didot* aîné, *Didot* jeune et *Crapelet*. On a fait des éditions à Roterdam, à Liége et ailleurs, où l'on explique, dans des notes, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin; plusieurs de ces notes ont de plus un ton d'irréligion et de fanatisme de secte. Cependant on voit mettre indifféremment ces éditions entre les mains des jeunes gens. Il convient de leur donner des éditions sans notes. Les *Aventures de Télémaque* ont été trad. en prose dans toutes les langues de l'Europe, et même en grec et en latin. Elles ont été mises en vers français, mais sans succès, Paris, Didot, 1792, 6 vol. in-12, et trad. en vers allemands, en vers hollandais (*voyez* FEITAMA), en vers italiens et en vers latins. 2° *Dialogue des Morts*, en 2 vol. in-12, réimp. plusieurs fois en 1 vol. in-12. Le *Télémaque*, ou, pour mieux dire, les principales réflexions du *Télémaque* avaient été données pour thème au duc de Bourgogne; ces Dialogues lui furent donnés pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénélon les écrivait tout de suite, sans préparation; à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince; ainsi on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées, si on y trouve des assertions peu réfléchies, des imputations mal fondées et pleines de préjugés nationaux. 3° *Dialogues sur l'Eloquence en général et sur celle de la Chaire en particulier*, avec une *Lettre sur la Rhétorique et la Poésie*, 1718, in-12, plusieurs éditions. Cette Lettre, adressée à l'académie Française, est un excellent morceau qui ne dépare point les Dialogues. L'auteur du *Télémaque* avait été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pellisson. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connaissance de la langue. 4° *Direction pour la conscience d'un Roi*, composée pour le duc de Bourgogne, brochure in-12, estimée. On l'a publiée en 1648, et elle a été réimprimée à Paris en 1774, in-8. 5° *Abrégé des Vies des anciens Philosophes*, autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé. 6° Un excellent *Traité de l'Education des Filles*, in-12. 7° *OEuvres philosophiques*, ou *Démonstration de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avait consulté, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, l'archevêque de Cambrai sur des points qui intéressent tous les hommes. Il demandait si on peut démontrer l'existence de Dieu; si ce Dieu veut un culte? Il faisait beaucoup de questions de cette nature, en philosophe; et l'archevêque répondait en philosophe et en théologien. Le Père Tournemine y a fait des additions. 8° Des *OEuvres spirituelles*, Amsterdam, 1731, 5 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois en 4 vol. in-12. On y voit un homme consommé dans les voies intérieures, dans la connaissance du cœur et de l'esprit humain; plus on a réfléchi en chrétien, plus on prend plaisir à les lire, plus on en sent la vérité et la profondeur. 9° Des *Sermons*, 1744, in-12, faits dans la jeunesse de l'auteur, et qui sont au rang des productions médiocres en ce genre. 10° Plusieurs Ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus* et du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambray ont prétendu qu'il n'avait pris parti contre le Jansénisme, que parce que le cardinal de Noailles s'était déclaré contre le Quiétisme; imagination aussi frivole que calomnieuse, directement opposée avec la vie et le caractère de cet homme célèbre, incapable de son naturel et par le genre de sa philosophie, et plus encore par sa religion, d'une si lâche et si odieuse hypocrisie. Pour se convaincre de la sincérité et de l'immutabilité de ses sentimens, touchant cette

secte, il n'y a qu'à lire la lettre qu'il écrivit la veille de sa mort, et qui se trouve dans ses *OEuvres spirit.*, tom. 4, p. 358. « Je viens de recevoir l'extrême-» onction. C'est dans cet état, où je me » prépare à aller paraître devant Dieu, » que je vous prie instamment de repré-» senter au roi mes véritables sentimens. » Je n'ai jamais eu que docilité pour l'E-» glise, et qu'horreur des nouveautés » qu'on m'a imputées. J'ai reçu la con-» damnation de mon livre avec la sim-» plicité la plus absolue.... Je prends la » liberté de demander à sa majesté deux » grâces, qui ne regardent ni ma per-» sonne ni aucun des miens. La première » est qu'elle ait la bonté de me donner » un successeur pieux, régulier, bon, » et *ferme contre le Jansénisme, lequel* » *est prodigieusement accrédité sur cette* » *frontière*, etc. L'autre grâce est, etc. » 11° Quelques autres écrits, et un grand nombre de Lettres qu'on a promis au public. Fénélon avait fait, pour les princes ses élèves, une excellente *Traduction et l'Enéide* de Virgile : mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version était dans le stile du *Télémaque!* Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la *Vie* de son illustre maître, in-12, la Haye, 1724. M. de Bausset a publié une *Histoire de Fénelon* très estimée, 3e édition, 1817, 4 vol. in-8. Les curieux qui la consulteront, ne pourront s'empêcher d'aimer ce prélat, et de le pleurer. Il recevait les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchait pas des ridicules. *La politesse est de toutes les nations*, disait-il, *les manières de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes leur nature.* Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendait pas assez de justice à son érudition. M. l'abbé de Querbœuf a donné en 1787, et années suivantes, une édition complète de ses *OEuvres*, Paris, Didot, 9 vol. in-4. Elles ont été réimprimées à Paris, en 1810, en 10 vol. in-8 et in-12, et à Toulouse en 19 vol. in-12 et en 1821-24, par MM. Gosselin et Caron, 22 vol. in-8. L'abbé Jauffret a publié les *OEuvres choisies de Fénélon* en 6 vol. in-12 : deux éditions en ont paru.

FÉNÉLON (Gabriel-Jacques), neveu du précédent, eut les vertus de son oncle réunies à tous les talens militaires : chevalier des ordres du roi, lieutenant-général, ambassadeur en Hollande, ministre plénipotentiaire au congrès de Soissons, il signa le traité de neutralité fait avec les états en 1733. Il fut blessé mortellement à la bataille de Rocoux, étant lieutenant-général, et mourut trois jours après à Lantin, le 11 octobre 1746. On y voit son épitaphe dans l'église de ce village, faite par le P. Baudory. On l'y nomme *Galliæ et hostium desideria.* Voltaire, en parlant de ce héros, fait un aveu bien honorable au Christianisme. « Son ex-» trême dévotion, dit-il, augmentait » encore son intrépidité. Il pensait » que l'action la plus agréable à Dieu » était de mourir pour son roi (*quand la* » *raison et le devoir l'exigent*). Il faut » avouer qu'une armée composée d'hom-» mes qui penseraient ainsi serait invin-» cible. » *Histoire de Louis XV*, tom. 1, page 209. *Voyez* GUSTAVE-ADOLPHE. Le marquis de Fénélon publia la première édition régulière de Télémaque, conforme au manuscrit de Fénélon lui-même.

* FÉNÉLON (J. B. A. Salignac de), de la famille des précédens, né en 1714, à St.-Jean-d'Estissac en Périgord, embrassa l'état ecclésiastique, et fut aumônier de la reine Marie Lecksinska, épouse de Louis XV. Après la mort de cette princesse, il se retira dans le diocèse d'Autun, au prieuré de St.-Sernin-du Bois, dont il avait été pourvu en 1745, et il s'y fit bientôt remarquer par ses vertus bienfaisantes. Le pays ne contenait que des main-mortables; il les affranchit tous; il encouragea la culture des terres, établit des forges pour faciliter le débit du charbon abondant dans la contrée, et abandonna, pour les faire prospérer, le produit d'un étang qui formait la meilleure partie de son revenu. Dans une année de disette, il fit ouvrir à ses frais une grande route de St.-Sernin à Conches, où se tenait un gros marché; il

procura ainsi à ses vassaux le moyen de pouvoir transporter facilement leurs denrées, et aux femmes, aux enfans, aux vieillards employés dans ces travaux, une existence assurée dans ces temps de misère. Des circonstances imprévues l'appelèrent à Paris; il n'y voulut loger que dans un séminaire, celui des *Missions étrangères*; bientôt il eut connaissance de l'établissement formé par l'abbé de Pont-Briant en faveur des *petits Savoyards*. Chargé de la direction de cette bienfaisante institution, il entreprit de faire connaître à ces jeunes infortunés les utiles vérités de la religion; et il aidait en même temps de sa bourse ceux que des maladies ou le défaut d'ouvrage laissait sans ressource. Pour les encourager au bien, il donnait de petites médailles de cuivre à ceux qui étaient constamment appliqués à leur devoir; et ces médailles, bientôt connues de la police, devinrent, pour ceux qui en étaient décorés, la plus puissante des recommandations. On le voyait souvent s'arrêter près d'eux, dans les carrefours, pour s'informer de leurs gains, les consoler quand ils n'en avaient pas obtenu, et leur demander quels étaient leurs besoins les plus urgens. Quand ses moyens étaient épuisés, il savait intéresser les riches en leur faveur. Des vertus aussi modestes auraient dû le préserver, il semble, de la rage des révolutionnaires; cependant il fut arrêté comme suspect en 1793, et renfermé au Luxembourg. Les Savoyards réclamèrent en vain leur père et leur unique appui; il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 7 juillet 1794, à l'âge de 80 ans. Placé sur la charrette qui devait le conduire à l'échafaud, il ne cessa d'exhorter, de consoler ses compagnons d'infortune jusqu'au lieu du supplice, où il prononça sur eux les paroles de l'absolution; et l'on remarqua que le bourreau lui-même, pénétré tout à coup d'un respect involontaire, s'inclina devant ce saint prêtre, comme s'il désirait d'être absous du crime dont il allait être l'instrument. L'éloge de ce respectable ecclésiastique est consigné dans les *Annales philosophiques, morales et littéraires* faisant suite aux annales catholiques, tome 8, Paris, 1800, in-8.

FENOUILLOT. *Voyez* FALBAIRE.

* FENZI (François-Marie), patriarche de Jérusalem, est mort à Rome le 9 janvier 1829, à l'âge de 91 ans; il était le doyen des évêques du monde catholique. Il naquit à Zara d'une famille noble le 24 mars 1738. Nommé archevêque de Corfou, du rit latin, le 20 septembre 1779, il donna sa démission en 1816, et fut créé patriarche de Jérusalem dans le consistoire de la même année.

* FÉRAUD (Jean-François), jésuite et grammairien, né à Marseille le 17 avril 1725, fut envoyé après son noviciat, à Besançon, où il professa avec beaucoup de succès, les élémens de la langue latine, et plus tard la réthorique et la philosophie. Lorsque son ordre fut supprimé, il se retira dans le comtat Venaissin, d'où il obtint la permission de revenir dans sa patrie. Il y vécut presque ignoré, partageant son temps entre l'exercice des devoirs de la religion, et les occupations littéraires qu'il s'était créées. Il émigra au commencement de la révolution, et rentra en France en 1798. Malgré son grand âge, il se consacra tout entier au service des autels qui se trouvaient alors presque abandonnés faute de ministres; il fit avec beaucoup de distinction des conférences religieuses à l'église de St.-Laurent de Marseille, et mourut dans cette ville le 8 février 1807. On lui doit 1° *Dictionnaire grammatical de la langue française*, Avignon, 1761; et 4e édition considérablement augmentée, *Paris*, 1786, 2 vol. in-8. Il a entrepris de figurer la prononciation; mais n'ayant presque pas habité Paris, ses remarques n'ont pas toutes la même justesse. 2° *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, 1787-88, 3 vol. in-4; ouvrage important, dans lequel on trouve, sur un grand nombre de difficultés, des solutions qu'on chercherait vainement dans le Dictionnaire de l'Académie, et qui a été d'une grande utilité à tous ceux qui ont voulu écrire sur la langue française. L'auteur y avait fait de nombreuses additions et corrections qui sont restées

manuscrites, la première édition n'étant pas épuisée; si elle n'a pas eu en France tout le succès qu'elle méritait, on peut l'attribuer aux Dictionnaires abrégés qui ont paru dans un format plus portatif, et qui en ont emprunté les remarques les plus essentielles.

FÉRAUD. *Voyez* FERRAUD, député.

FERAULT (Jean), et non FERRAND, né à Angers, fut procureur du roi au Mans vers 1510. On a de lui, entre autres, un traité latin *Des Droits et Priviléges du Royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

FERDINAND I, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe et frère de Charles-Quint, naquit à Médine en Castille l'an 1503. Il épousa Anne, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohême, et sœur de Louis-le-Jeune, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand se crut en droit de lui succéder, et se fit couronner roi de Hongrie et de Bohême en 1527 (*voy.* ZAPOL). Il fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint ayant abdiqué l'empire en 1556, il lui succéda en 1558, l'abdication n'ayant été acceptée par les princes d'empire que cette année là. Le pape Paul IV refusa de le reconnaître pour empereur légitime, parce que, disait ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du saint-Siége, était nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux espèces : le pape s'occupait de cette affaire, lorsque l'empereur mourut à Vienne en 1564, à 61 ans. Ce prince sage et modéré voulait donner la paix à l'Eglise; mais il ne connaissait pas assez l'esprit des sectaires, toujours plus tumultueux et plus exigeans, lorsqu'on paraît incliné à composer avec eux. Il fit une trève de 8 ans avec les Turcs, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemarck et de Suède. Un testament, qu'il avait fait 20 ans avant sa mort, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe 200 ans après. Ce testament appelait ses filles à la succession des royaumes de Bohême et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils. Cette disposition a donné lieu, en 1740, à la prétention que la maison électorale de Bavière a formée sur ces royaumes, l'archiduchesse Anne, fille de Frédéric I, ayant été mariée à Albert V, duc de Bavière. Mais le vrai sens du testament ne regardait que ses filles proprement dites, alors vivantes, non pas les enfans qui en naîtraient, et qui, après des siècles, s'imagineraient pouvoir disputer la succession aux descendans de la ligne directe. Cela était bien clair aux yeux de tout homme qui ne raisonne pas d'après la logique des cours, et qui ne connaît pas les sophismes de l'ambitieuse et tortueuse politique. (On a de cet empereur des *lettres* en latin adressées au pape Pie IV, Paris, 1563, in-8. Sa *vie* a été écrite en espagnol par Ulloa, et en italien par Dolce : son éloge se trouve dans le recueil intitulé : *Orationes clarorum virorum*, etc., *ad principes habitæ*, Cologne, 1559.)

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Styrie, et petit-fils de Ferdinand I, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut empereur en 1619, à 41 ans. Les Bohémiens révoltés venaient de se donner à Frédéric V, électeur Palatin, surnommé *roi d'hiver* (parce qu'il n'a régné que l'espace d'un hiver). L'empereur attaqua le nouveau roi et dans son royaume de Bohême et dans son électorat. La bataille de Prague, gagnée en 1620, décida de son sort. Son électorat fut donné à son vainqueur, Maximilien, duc de Bavière. Christiern IV, roi de Danemarck, s'unit, avec d'autres princes, pour secourir le Palatin. Tilli, un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au Palatin, et força son défenseur le roi Christiern à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnèrent de la jalousie aux princes protestans d'Allema-

gne; ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave, le héros du Nord, remporta une victoire signalée à Leipsick sur Tilli en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général du roi mort, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armes suédoises. L'empereur rompit le cours de ces victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut à Prague une paix particulière avec le duc de Saxe et d'autres princes protestans, et fut assez heureux, deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après 18 ans d'un règne toujours troublé par des guerres intestines et étrangères, Ferdinand mourut en 1637. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'âme, à sa prudence, à sa fermeté, à ses autres vertus. Il semblait être au-dessus des événemens, dit un historien, et trouvait, jusque dans ses pertes, les moyens de parvenir à ses fins. Il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, sans les puissans secours que la France et la Suède donnèrent aux protestans. Quelques sectaires et les philosophistes des derniers temps ont déchiré le nom de ce prince d'une manière indigne, et traité de fanatisme les efforts qu'il fit pour réprimer les nouvelles erreurs. Un écrivain judicieux et équitable remarque, à cette occasion, que « le nom de *fanatique* n'est donné » par nos prétendus sages qu'aux catho- » liques qui ont combattu pour la foi de » leurs pères, pour la défense de leurs » temples, de leurs sacrifices, de leurs » usages. Charles V, Philippe II, le duc » d'Albe, Ferdinand II, etc., sont des » *fanatiques;* Elisabeth, qui fait nager » l'Angleterre dans le sang pour y établir » l'hérésie, est une héroïne. Gustave- » Adolphe, qui a pillé et dégradé toutes » les églises d'Allemagne, et ravagé en » l'honneur de Luther dix grandes pro- » vinces; Guillaume, qui détrône son » beau-père en faveur de la religion an- » glicane, etc., sont des héros. Qualité » distinctive de la vérité, elle seule attire » la haine et les malédictions de l'er- » reur. » (*voyez* Jacques II, Philippe II, Louis XIV, Maintenon.) Le Père Guillaume Lamormaini a donné un tableau des vertus de ce religieux empereur, sous le titre de *Idea principis christiani*, Cologne, 1638, in-24 de 298 pages. Gustave-Adolphe disait au milieu de ses brillans succès, qu'*il ne craignait que les vertus de Ferdinand.* Betlem Gabor, un autre de ses ennemis, disait que *la guerre était difficile et dangereuse contre un prince que la prospérité n'élevait pas, et qui ne se laissait point abattre par l'adversité.*

FERDINAND III, surnommé *Ernest*, fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua partout avec une égale vivacité sous son fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois; mais Bernard de Saxe, duc de Veimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III, que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Ce général remporta 4 victoires en moins de 4 mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce règne, qu'il l'avait été sous le précédent. Il osa assiéger Ratisbonne, où l'empereur tenait sa diète; il la foudroya de son canon, et, sans un dégel, il s'en rendait maître. Les Français s'étaient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi et ses troupes à la bataille d'Ordingen, en 1643. Le duc d'Enghien, appelé depuis le grand Condé, força l'année suivante les retranchemens de Fribourg, et gagna en 1645 une bataille à Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avaient été vaincus onze ans auparavant; mais cette victoire n'eut ni l'importance ni les effets de la première. Torstenson, autre général suédois, pressait l'Autriche d'un côté, Condé et Turenne de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie en 1648. Les traités signés, l'un à Osnabruck,

l'autre à Munster, sont aujourd'hui le code politique et la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie : le roi de France devint landgrave l'Alsace, sans être prince de l'empire : la religion luthérienne et la calviniste furent autorisées, et l'église catholique frappée du plus grand coup qu'elle eût encore essuyé en Allemagne. Le saint-Siége et le roi d'Espagne furent mécontens de ce traité; l'empereur lui-même en versa des larmes; mais il subit la loi de la nécessité, et mourut environ dix ans après, en 1657. (*L'histoire particulière de Ferdinand III* a été publiée en italien par le comte Galeazzo Gualdo Priorato, Vienne, 1672, in-fol. avec plusieurs portraits et des plans de différentes places fortes.)

ROIS DE CASTILLE, DE LÉON ET D'ESPAGNE.

FERDINAND I, roi de Castille et de Léon, dit le *Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, donna bataille à Alfonse, roi de Léon, et le tua en 1037. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies en 1038. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains, et Garcias perdit son royaume et la vie. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné 30 ans en Castille, et 28 dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute, trop souvent répétée dans ces temps barbares en Espagne et en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois : faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND II, fils puîné d'Alfonse VIII, roi de Léon et de Castille, remporta de grands avantages sur les Portugais, fit Alfonse Henriquez leur roi prisonnier, et usa avec modération de sa victoire. Il mourut en 1187, après un règne de 30 ans.

FERDINAND III (Saint), fils d'Alphonse IX, né l'an 1200, parvint à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine Bérengère, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230. Dès l'an 1225, il avait commencé à faire la guerre aux Maures, et leur avait pris Baeza et Useda. Ce fut en 1236 que Cordoue tomba en son pouvoir. Elle contenait 300,000 âmes; et l'on vit un roi chrétien occuper le palais d'Abdérame, dit le *Grand*, trois siècles après l'époque où il fut construit. Il convertit en église sa superbe *mosquée*, chef-d'œuvre d'architecture moresque, où l'on compte 12,000 colonnes, et qui est encore aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Al-Mansour y avait fait apporter les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens, et Ferdinand les fit reporter en Galice sur celles des Maures. Après la prise de Cordoue, les rois maures de Murcie et de Grenade se déclarèrent tributaires de Ferdinand. Ce prince tourna ses armes contre Séville : deux ans se passèrent dans les préparatifs et à la construction d'une flotte qui, placée à l'embouchure du Guadalquivir, bloquait le port de Séville, et interceptait tous les convois envoyés d'Afrique. Après une opiniâtre défense, Séville capitula faute de vivres. Peu de temps après, Ferdinand prit Xérès, où avait péri, cinq siècles et demi auparavant, dom Rodrigue, dernier roi goth en Espagne, qui tomba au pouvoir des Musulmans. Il mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Son successeur fut Alphonse X, qu'il avait eu de Béatrix de Souabe. Il avait épousé en secondes noces Jeanne de Ponthieu, fille du comte Simon et de Marie, petite-fille de France. Blanche de Castille, mère de saint Louis, était sœur d'Alphonse IX, père de Ferdinand. Ce prince, cousin-germain de saint Louis, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France : il humilia les grands qui tyran-

nisaient les petits, purgea ses états des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un *Code*, et donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zèle pour la foi fut sans bornes; sa piété, sa vie austère et exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu, furent constamment regardées par les peuples chrétiens comme les vraies causes qui tenaient la victoire attachée à sa personne et à ses armées. Les philosophes ne lui pardonneront pas d'avoir poursuivi les hérétiques, et fait punir les dogmatisans; mais c'est une nouvelle preuve que leur suffrage n'est pas fait pour honorer la véritable grandeur. Clément X le mit au nombre des saints. Le cardinal dom Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède et ministre de Ferdinand III, a écrit son histoire sous le nom de *Chronique*, Séville, 1616; Medina del Campo, 1667, in-fol. L'abbé Ligny a écrit, en français, la *Vie* de ce prince, Paris, 1759, in-12.

FERDINAND IV, est surnommé l'*Ajourné*, parce que dans un accès de colère il fit jeter du haut d'un rocher, deux seigneurs qui, avant que d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans 30 jours, et qu'il mourut au bout de ce terme. Ce qu'il y a de certain c'est que Ferdinand mourut subitement et fort jeune, à 24 et selon quelques-uns à 27 ans. Il était parvenu au trône de Castille en 1295, à l'âge de dix ans. Les premières années de son règne furent très orageuses; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'était un prince violent, emporté et despotique. Voici comme un auteur contemporain rapporte l'histoire de son ajournement. « Deux frères, accusés de meurtre et condamnés à être précipités du haut d'un » rocher, quoiqu'on n'eût pas de quoi » les convaincre, et qu'ils persistassent » à nier le fait, en appelèrent à l'équité » des lois; mais voyant que leurs représentations au roi étaient inutiles, et » qu'ils avaient affaire à un juge implacable et féroce, ils prirent Dieu à témoin de leur innocence, et citèrent le » prince à comparaître dans 30 jours à » son tribunal. On méprisa ce discours, » qu'on regarda plutôt comme un désir » de vengeance que comme une prédiction (1). Ferdinand marchait en Andalousie, et était arrivé à Martos, lorsqu'au trentième jour, justement depuis » l'exécution des deux frères, le monarque s'étant retiré après son dîner pour » dormir, fut trouvé mort dans son lit » (*voyez* MOLAY).

FERDINAND V, dit le *Catholique*, fils de Jean II, roi d'Arragon, vit le jour à Soz sur les frontières de la Navarre le 10 mars 1452. Il épousa en 1469, Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit l'*impuissant*. Ce mariage joignit les états de Castille avec ceux d'Arragon. Ferdinand et Isabelle vécurent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Ils formèrent une puissance, telle que l'Espagne n'en avait pas encore vue. Ferdinand déclara la guerre à Alfonse, roi de Portugal,

(1) Ces ajournemens faits par des innocens, peuvent être des espèces de prophéties, ou bien un recours vif et confiant vers la justice divine, sans colère et sans esprit de vengeance. En général, la provocation ou appel au jugement de Dieu n'est pas criminelle, lorsqu'elle se fait sans passion, par amour de la justice, dans les circonstances convenables et urgentes. C'est ainsi que David disait à Saül: *Judicet Dominus inter te et me, et ulciscatur me Dominus*. Et Zacharie condamné à la mort par Joas; *Videat Dominus et requirat*. Et les Machabées qui annonçaient si fortement et si efficacement la prompte et terrible punition d'Antiochus. Et saint Paul qui ne voulait pas que la conduite d'Alexandre-le-Trésorier restât impunie: *Reddet illi Dominus juxta opera sua*. Et les saints martyrs qui dans l'Apocalypse appellent le jour qui doit venger leur sang: *Usquequo, Domine, non vindicas sanguinem nostrum*, etc.? Du reste, il est certain que Dieu exauce les vœux même criminels des misérables; soit pour avertir les riches et les puissans de ne point mépriser, moins encore opprimer les faibles; soit pour rendre redoutable l'invocation de son saint nom, et nous avertir de ne pas l'employer légèrement. — L'efficace de ces ajournemens a un rapport sensible avec celle des malédictions et imprécations, attestée par une multitude d'histoires avérées, et par l'autorité des Livres saints. *Ab inope ne avertas oculos propter irum, et non relinquas quærentibus tibi retro maledicere. Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius; exaudiet autem eum qui fecit illum*. Eccli. 4. (Note de Feller.)

le battit à Toro en 1476, et termina la guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade gémissait sous le joug des Maures ; il le conquit, après une guerre de 8 ans. Maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, et de l'Arragon par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre qu'il conquit dans la suite. Dans le même tems que Ferdinand faisait des conquêtes en Europe, Christophe Colomb découvrait l'Amérique et le faisait souverain d'un nouveau Monde. Ce n'était pas assez pour Ferdinand : il envoie en Italie Gonsalve de Cordoue, dit le *grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français se rendaient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, avec lesquels ils ne pouvaient s'accorder sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Henri VIII, roi d'Angleterre, était son gendre; il lui proposa la conquête de la Guienne. Le jeune roi envoie une armée, et son beau-père s'en sert pour conquérir la Navarre : fondant, dit-on, ses droits sur une bulle prétendue, qui excommuniait le roi de Navarre, et qui donnait son royaume au premier occupant; mais puisque Ferdinand étant en guerre avec la France, avait autant de droit de leur prendre la Navarre que toute autre province, il est inutile de lui supposer des motifs imaginaires pour faire cette conquête. Ferdinand, appelé le sage et le prudent en Espagne, en Italie le pieux, n'eut pas en France de surnom si honorable : on sait que les Français ne disent guère de bien de leurs vainqueurs. Cependant les gens équitables et impartiaux lui ont rendu justice. « On ne peut lui » refuser, dit un auteur français, d'avoir » été le plus grand roi de son siècle : » fin, souple, adroit, laborieux, éclairé, » connaissant les hommes et les affaires, » fécond en ressources, prévoyant les » événemens, faisant la guerre non en » baladin, mais en roi. » Ce monarque mourut en 1516, au village de Madrigalet, d'une hydropisie, causée par un breuvage que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avait donné pour le rendre capable d'avoir des enfans. Les juifs furent chassés d'Espagne sous son règne; ce bannissement eut quelques mauvaises suites, mais la conduite de ces Israélites en avait fait appréhender de plus grandes, si on ne prenait pas le parti de les éloigner. Il humilia la haute noblesse; il rendit la force aux lois; il ramena la décence et la régularité du clergé; il diminua les impôts; il donna les plus sages ordonnances, il punit les magistrats prévaricateurs : et ce qui est beaucoup moins que tout cela aux yeux des sages, il découvrit un nouveau Monde; il conquit Grenade, Napies, la Navarre, Oran, les côtes d'Afrique. Ce n'était pas sans raison que Philippe II disait : *C'est à lui que nous devons tout.* Sa vie écrite par l'abbé Mignot, 2 vol. in-12, manque d'exactitude et d'impartialité; on y remarque plus d'asservissement aux préjugés nationaux, que d'attachement à la vérité de l'histoire. (L'histoire de son règne a été faite aussi par Hernand de Pulgar, et publiée sous le titre de *Cronica de los Reyes Ferdinando y Dona Isabel*, Sarragosse, 1567, in-fol. Valence, 1780, in-fol.; on l'a encore sous le titre de *Rerum a Ferdinando et Isabella hispaniarum regibus gestarum decades duæ*, Grenade, 1545, in-fol.)

FERDINAND VI, surnommé le Sage, fils de Philippe V, et de Marie de Savoie sa première femme, né à Madrid le 6 avril 1712, monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1746. Ce prince prit part à la guerre de 1741, et surtout à la paix signée en 1748, qui procura à un de ses frères les duchés de Parme et de Plaisance. Il profita de ce calme passager, pour réformer les abus introduits dans les finances; il rétablit la marine, et protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état por-

tèrent l'abondance dans les campagnes; avec tout cela l'Espagne n'augmenta ni en force ni en considération publique. Sa faiblesse resta toujours la même, et parut même s'annoncer par des symptômes plus sensibles. « Il en est des royaumes » arrivés une fois à l'époque de leur dé» cadence, dit un politique, comme d'un » corps grave, dont la chute s'accélère » de moment à autre, et qui ne peut être » arrêté sans quelque cause majeure, » moins encore prendre une direction ré» trograde. » Ferdinand VI mourut sans postérité à Madrid le 10 août 1759, à 46 ans. Son frère Charles lui succéda. Il fut toujours d'une santé faible, qui ne lui permit pas de faire tout ce qu'il aurait voulu. Il avait épousé, en 1729, Marie-Madeleine-Thérèse, infante de Portugal.

ROIS DE NAPLES.

FERDINAND I, fils naturel d'Alfonse d'Arragon, dit le *Magnanime*, prit possession du royaume de Naples en 1458, qui lui fut confirmée par le pape Pie II (il avait alors 34 ans.) Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestaient ce royaume; il fut battu près de Sarno; mais ayant été ensuite secouru par Scanderberg, ses armes eurent du succès; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda pas de tourner ses armes contre le saint Siége qui lui avait rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvela d'abord les hostilités; ce qui força le pape à l'excommunier; mais ayant montré du regret de ses déprédations, le pontife signa derechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'orage en faisant des propositions avantageuses à ce prince; elles furent rejetées, et ce refus affligea Ferdinand si vivement, qu'il en mourut en 1493. Il fut peu regretté de ses sujets qu'il n'avait cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alfonse son fils aîné lui succéda.

FERDINAND II, fils d'Alfonse, fut couronné roi de Naples en 1495; il eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, et ses propres sujets qui l'obligèrent de se retirer dans l'île d'Ischia. Les Vénitiens et les Espagnols travaillèrent à le rétablir dans Naples occupé par les Français. Ferdinand paraît devant cette ville avec une flotte nombreuse en 1495, assiége Montpensier retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'investit ensuite dans Attelle et le fait prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires. Il mourut immédiatement après que les Français eurent évacué le royaume de Naples l'an 1496. Frédéric son oncle lui succéda.

* FERDINAND III (Joseph-Jean-Baptiste), archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, fils de Léopold II et de Marie-Louise, infante d'Espagne, et frère de l'empereur François II, naquit à Florence le 8 mai 1769. Son père ayant été appelé au trône d'Autriche par la mort de Joseph II, son frère, Ferdinand, fut proclamé grand-duc le 7 mai 1791. Il prit les rênes du gouvernement dans les circonstances les plus difficiles et au moment que la révolution française menaçait tous les trônes de l'Europe. Ferdinand crut conserver le sien à force de condescendance, n'ayant pas de forces suffisantes pour s'opposer à un ennemi puissant. Il fut un des premiers souverains qui reconnurent la république française. Laflotte, ministre du roi de France en Toscane, ayant été confirmé dans cette qualité par la Convention, le grand-duc n'hésita pas à le recevoir, et, par un acte du 16 janvier 1793, dit entre autres choses : « Nous nous ferons un vrai plai» sir de l'accueillir..., et de lui porter » pleine et entière foi en tout ce qu'il » aura à nous exposer au nom de la ré» publique française, à laquelle nous » sommes enchantés de pouvoir donner » des preuves continuelles de notre scru» puleuse exactitude à observer la plus » parfaite neutralité, et de notre désir con» stant de cultiver la bonne intelligence, » au maintien de laquelle nous avons tou» jours attaché un grand prix. » Ferdinand n'avait pas voulu entrer dans la première coalition contre la France. Les secours

immenses qui sortaient de ses états pour subvenir aux besoins des révolutionnaires, sa bonne harmonie avec la république française, ne pouvaient que déplaire aux autres souverains : aussi lord Hervey, ministre britannique à Florence, exprima, dans les journaux, le mécontentement de sa cour ; ce mécontentement était d'autant plus juste que celle de Florence ne prit point le deuil à la mort funeste de Louis XVI. La Russie fit les mêmes plaintes, et lui reprocha ses liaisons avec les régicides de son parent Louis XVI. Les plaintes de François II, frère du grand-duc, et de son oncle le roi d'Espagne, furent encore plus vives, mais ne purent ébranler la résolution de Ferdinand, qui, parfois, montrait même pour l'ennemi commun une partialité imprudente. Le 8 octobre, le ministre anglais vint intimer au grand-duc de renvoyer le ministre républicain, faute de quoi l'escadre anglaise, qui était devant Livourne, bombarderait ce port, et des troupes anglaises occuperaient la Toscane. Le grand-duc fut contraint d'obéir : La flotte partit ; mais le grand-duc ne tarda pas à montrer encore ses véritables sentimens. Les Anglais ayant enlevé à Livourne une grande quantité de grains appartenant à la république française, Ferdinand III, par un *motu proprio*, du 4 novembre 1794, fit restituer à ses frais ces grains dans les ports de Provence. Les succès des armées républicaines portèrent Ferdinand à dépêcher en France, comme ambassadeur extraordinaire, le comte Carletti, qui, parmi les révolutionnaires, passait pour un *excellent patriote*. Carletti arriva à Paris le 31 janvier 1795 : il avait ordre de traiter directement avec le *comité de salut public*, et de rétablir la neutralité avec la France. Le 3 janvier, il conclut, avec ce comité, le traité qui commence ainsi : « Le grand-duc de Toscane révoque tout acte d'adhésion, consentement ou accession à la coalition armée contre la république française, etc., etc. » Son A. R. Madame (aujourd'hui dauphine) était à cette époque détenue encore au Temple, et sur le point d'être renvoyée en Autriche. Le comte Carletti demanda la permission de présenter ses devoirs à la princesse ; mais, pour toute réponse, le Directoire lui intima l'ordre de quitter Paris sur-le-champ. Cela n'interrompit pas la bonne harmonie de la France avec le grand-duc, qui disgracia son ambassadeur, et envoya à sa place don Neri Corsini, frère du prince de ce nom. Malgré les sacrifices que le grand-duc avait faits pour la république française, les troupes entrèrent dans ses états en juillet 1796. Elles n'étaient encore qu'au pied des Alpes que Ferdinand ordonna à tous les émigrés français de sortir de la Toscane. Outre cela, les Anglais ayant insulté à Livourne le pavillon républicain, et le grand-duc ne pouvant donner au Directoire la satisfaction qu'il lui demandait, une division de Buonaparte vint prendre possession de ce port. Le général français, sa femme Joséphine, et son oncle, depuis cardinal Fesch, vinrent visiter le grand-duc, qui leur fit l'accueil le plus distingué et les admit à sa table ; moyennant deux millions, que ce prince paya, Buonaparte promit que ses troupes n'entreraient pas à Florence. Mais le jacobinisme avait pénétré dans la Toscane, et comptait un grand nombre de partisans. En même temps que le grand-duc reconnaissait les républiques Ligurienne et Cisalpine, et permettait que ceux qui en dépendaient portassent la cocarde tricolore, il fut obligé d'établir un tribunal pour punir les factieux, dont le chef était un certain Aletis. Mais cette mesure ne les découragea pas, et ils affichèrent aux portes mêmes du palais ducal, des pamphlets, dont l'un disait : *Le peuple seul est souverain.* Le complot éclata peu de jours après ; il avait pour but d'assassiner le grand-duc, d'incendier Florence, et de s'emparer du gouvernement. Tels étaient les fruits que Ferdinand allait recueillir de sa trop *officieuse* neutralité, lorsqu'il forma une armée de 16,000 hommes pour contenir les factieux. Cependant la guerre contre la république continuait toujours ; les Napolitains entrèrent (en décembre 1798) dans Livourne, le Directoire accusa le grand-duc d'avoir rompu la neutralité,

et envoya dans la Toscane le général Serrurier. Mais Ferdinand, au prix de quinze cent mille francs ayant obtenu des Napolitains l'évacuation de Livourne, le général Serrurier sortit de la Toscane, et la paix fut rétablie jusqu'au mois de mars 1799. A cette époque la Toscane fut comprise dans la déclaration de guerre faite par la France à l'empereur d'Allemagne. Des troupes françaises, commandées par Schérer, Miollis et Gautier, entrèrent dans la Toscane sans que Ferdinand fît la moindre tentative pour arrêter leur marche. Le 25, Florence était au pouvoir des républicains, et le 27 le grand-duc quitta sa capitale et se dirigea vers Vienne. Lors de l'entrée de Buonaparte à Florence, la Toscane avait été dépouillée d'une grande partie de ses richesses en tableaux, sculptures, entre autres de la Vénus de Médicis, et de plusieurs manuscrits précieux de la bibliothèque *Laurentiana* : à cette seconde entrée des Français, le pillage fut encore plus considérable. Nous n'avons point parlé du courageux zèle des Arétins, qui s'armèrent pour chasser les ennemis de leur religion et de leur patrie : mais comme ils étaient en trop petit nombre, et qu'ils ne furent point secondés pas les autres Toscans, il payèrent cher les premiers succès qu'ils obtinrent : un grand nombre fut égorgé par les républicains, qui mirent leur ville au pillage. On accorda à Ferdinand, par le traité de Lunéville (1802), le duché de Saltzbourg ; et ensuite on lui donna (en 1805) en échange le pays de Wurtzbourg. Le grand-duc vécut en bonne intelligence avec Buonaparte, qui lui fit espérer, dit-on, de le faire roi de Pologne, et assista (en 1810) au mariage de Napoléon avec sa nièce l'archiduchesse Marie-Louise. La coalition de 1813 ayant rendu les trônes à leurs souverains légitimes, Ferdinand revint à Florence, s'y montra bon prince, et protecteur des lettres et des arts. Il est mort d'apoplexie en janvier 1825. Son fils Léopold II (né en 1797) lui a succédé; Ferdinand avait eu ce fils et deux filles de son épouse Louise-Marie, princesse de Naples, morte en 1804.

* FERDINAND IV, roi de Naples et des Deux-Siciles, troisième fils de Charles III, qui fut depuis roi d'Espagne, et d'Amélie de Saxe, naquit à Naples le 12 janvier 1751. Le prince de Santo-Nicandro fut chargé de le diriger, ainsi que son frère aîné Charles IV, qui devint roi d'Espagne. Ce seigneur rempli de probité et de zèle, manquait toutefois des connaissances nécessaires pour remplir des fonctions si difficiles : aussi ses élèves ne furent-ils pas soignés comme ils le méritaient, et c'est à ce défaut d'une bonne éducation qu'il faut attribuer sans doute plusieurs des fautes de leur règne. Dès son enfance, Ferdinand manifesta pour le peuple un attachement qui le rendit cher à la nation : il s'amusait avec les enfans de son âge, quelle que fût leur condition, et il les appelait ses *camarades* : sous ce rapport c'était comme notre Henri IV. La mort de Ferdinand VI appela en 1759 sur le trône d'Espagne le frère puîné de ce roi, Charles III, père de Ferdinand dont nous retraçons la vie. Ce jeune prince, alors âgé de 8 ans, devint par-là même roi de Naples : son avénement au trône fut accueilli avec enthousiasme par le peuple auquel il fut présenté par son père. Avant le départ de Charles III, un conseil de régence fut présidé par le marquis de Tanucci, ancien professeur de droit à Pise, et alors premier ministre du royaume de Naples. Ce gouvernement fut despotique : le président de la régence, guidé par l'ambition, chercha à détourner le roi des affaires, et ce fut dans ce but qu'il l'environna des plaisirs les plus capables d'égarer son esprit et son cœur, sans songer aux conséquences qu'une pareille conduite devait amener. En même temps, il abusait du pouvoir et faisait murmurer les grands et le peuple. Sur ces entrefaites, le jeune prince fut marié le 7 avril 1768, à Marie-Caroline-Louise de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, sœur de Marie-Antoinette, reine de France ; cette princesse, remplie d'éminentes qualités, parvint en peu de temps à s'emparer de l'esprit du roi, son époux, et sut dès lors le gouverner à son gré. Elle songea bientôt à tirer parti des mécon-

tentemens qu'avaient provoqués les réformes plus ou moins hardies qu'avaient tentées le conseil de régence ; elle fit remarquer au roi la haine que portait au chef de l'Eglise, son ministre Tanucci ; elle s'efforça de le renverser ; elle y réussit (1777). Celui-ci ayant été remplacé par le marquis de la Sambuca, elle chercha à le dominer ; mais n'y étant pas parvenue, elle finit par le faire sortir du ministère (1784). Elle mit à sa place *Acton* pour lequel elle avait une confiance sans borne, qu'il sut conserver pendant long-temps. Voyez ACTON. Ce ministre fut successivement appelé à la marine, à la guerre et aux finances, et, quelques fonctions qu'il aît remplies, il fut toujours le chef et le maître des autres ministres; il dirigeait l'état, et était le véritable roi. Cependant il associait à sa puissance la reine Marie-Caroline : un conseil qu'elle présidait, avait été établi par les soins de son favori, et tout se réglait d'après ses avis. Ferdinand n'était roi que de nom ; il n'avait aucune autorité ; le seul droit qui lui ait été conservé était celui de s'amuser à son gré, et il en usait amplement : ce qu'il y a de remarquable, c'est que lui-même connaissait la nullité du rôle qu'on lui faisait jouer, et, quand on s'adressait à lui pour quelque affaire, il répondait : *allez parler à la maîtresse* (c'est ainsi qu'il désignait la reine). Acton était entièrement dévoué à l'Angleterre et à l'Autriche : il mettait de côté Rome, la France et presque l'Espagne. Le saint-Siége avait à se plaindre des empiètemens que l'autorité civile faisait tous les jours sur l'autorité ecclésiastique ; plusieurs églises et monastères furent supprimés, sans l'avis du souverain pontife. La France, qui cependant avait donné la famille royale à Naples, n'était nullement écoutée, et une frégate française ne put même entrer dans les ports de ce royaume. Enfin la voix de Charles III était sans influence sur son fils : il fallut pour le rappeler à ses devoirs qu'il lui écrivît la lettre la plus pressante : encore quel fut le résultat de cette démarche ? une entrevue devait avoir lieu entre le père et le fils ; celui-ci avait reçu d'Espagne un vaisseau magnifique (le *Joachim*) pour faire le voyage : la reine, le roi et leur ministre Acton s'embarquèrent dans le mois de mai 1786 pour aller auprès de Charles III ; arrivés à Libourne, Marie-Caroline et Acton parvinrent à faire renoncer Ferdinand à ce voyage ; au lieu de continuer leur route, ils allèrent à Florence et revinrent à Naples, au mois de novembre de la même année. Cette conduite semblait devoir amener une rupture avec l'Espagne ; mais Acton était si adroit ; il avait tant d'influence sur la reine et sur le roi qu'il détourna l'orage qui commençait à gronder sur sa tête. Dès qu'il crut remarquer que Marie-Caroline commençait à s'attacher à une autre créature, et que son crédit pouvait être menacé, il s'empressa de faire disparaître de la cour celui qui lui portait ombrage, et le comte de Cavamanica, capitaine des gardes, qui avait été appelé au conseil de la reine, fut envoyé en Sicile en qualité de vice-roi ; encore ne jouit-il pas long-temps de sa dignité, car il mourut bientôt après, du poison qui lui fut donné, dit-on, par son secrétaire. La puissance d'Acton prit à cette époque un nouvel accroissement. Charles III vint à mourir en 1788, et dès lors l'Espagne fut sans influence sur le royaume de Naples. Tel était l'état de ce pays, lorsque la révolution française éclata, et alarma les puissances de l'Europe. Acton, français de naissance (voyez ce mot), avait pour son pays une aversion qu'il ne pouvait dissimuler ; et il travaillait moins à venir au secours des augustes parens du roi et de la reine, qu'à contracter une alliance avec l'Autriche et avec l'Angleterre. Le gouvernement français, mécontent des relations actives qui existaient entre le cabinet de Naples et celui de St.-James, envoya l'amiral Latouche avec une escadre devant Naples, afin de faire rompre cette alliance avec l'Angleterre. Dans le cas où il n'y parviendrait pas, il était chargé de bombarder la ville. Acton consentit à tout. Il n'en continua pas moins en secret ses relations, et il était d'ailleurs bien résolu de se soustraire aux conditions qui lui avaient été impo-

sées, dès que les circonstances le lui permettraient. Cette affaire avec la France étant terminée, du moins en apparence, Ferdinand songea à se réconcilier avec le souverain pontife, et ce fut dans ce but que cette même année, 1792, il se rendit à Rome, convint avec Pie VI que les rois de Naples, à leur avénement au trône, paieraient au saint-Siége cinq cent mille ducats, et qu'à cette condition tous les anciens droits que réclamait cette cour seraient abolis. Tout semblait annoncer que les germes de dissolution, qui fermentaient depuis long-temps dans le royaume de Naples, allaient enfin être étouffés : il n'en fut point ainsi ; une cendre légère recouvrait l'étincelle qui devait produire un vaste embrasement. Alors Louis XVI succombait sous la hache révolutionnaire : à la nouvelle de ce crime, une coalition se forma, et le roi de Naples, qui s'empressa d'y entrer, réunit son escadre à celle d'Espagne et d'Angleterre pour venir faire le siége de Toulon. Pendant ce temps-là, le mécontentement s'était encore accru à Naples ; on murmurait hautement et on demandait ouvertement le renvoi d'Acton et de lady Hamilton, épouse de l'ambassadeur de l'Angleterre, femme licencieuse qui avait, par sa conduite à la cour, et les danses obscènes qu'elle avait introduites à Naples, choqué, jusqu'au scandale, la juste susceptibilité des Napolitains. Des vociférations tumultueuses se firent entendre ; un complot eut lieu ; mais il fut découvert au moment où il allait être mis à exécution : une *junte suprême d'état* fut établie ; les conspirateurs furent punis de la manière la plus sévère. La tentative sur Toulon n'ayant pas réussi comme la coalition l'attendait, les troupes napolitaines se réunirent en Italie aux troupes autrichiennes et se battirent pour la même cause, c'est-à-dire, contre la révolution française qui n'avait pas été étrangère au dernier complot découvert à Naples. Les mécontens ne tardèrent point à former une autre conspiration beaucoup plus sérieuse à laquelle prirent part des personnes de la plus haute distinction. Plus de 700 arrestations eurent lieu ; personne ne fit d'aveux, et l'on ne connut point d'une manière positive quels étaient les projets des conjurés. On ignore si la haine contre Acton, ou l'amour de la liberté, ou bien les idées révolutionnaires, propagées par la France, les avaient dirigés dans cette périlleuse entreprise. Quoi qu'il en soit, Acton donna sa démission ; mais, quoiqu'il ne fût plus premier ministre, il exerçait toujours la plus grande influence sur la marche du gouvernement. Toutefois, Naples fut tranquille pendant quelques mois : Ferdinand, vivement sollicité par la cour de Madrid, consentit à faire avec la France un traité qui ne fut suivi exactement ni par les Français ni par les Napolitains ; car, d'un côté Acton n'avait point cessé d'être en relation avec l'Angleterre, et la France continua d'avoir avec les mécontens de Naples, des intelligences dans le but d'exciter un soulèvement. Ferdinand lui-même qui n'avait fait cette convention qu'à regret, avec les révolutionnaires français, cherchait une occasion de guerre. L'entrée du général Berthier dans les Etats romains, vint la lui fournir : bientôt en effet, ayant réuni ses troupes au nombre de 60,000 hommes, à celles de la Sardaigne, de la Toscane et de l'Autriche, il s'avance en personne contre les Français, entre dans Rome, et force ses ennemis à se retirer dans le Château St.-Ange. Mais le général Championnet ayant battu peu après le général Micheroux, près d'Ancône, et ensuite le général Mack à Civita-Castellana, il fut obligé d'évacuer promptement la ville de Rome et de s'en retourner à Naples. Dans la position malheureuse où il se trouvait, poursuivi par les armées françaises, sentant qu'il lui était impossible de résister, il prit le parti de se retirer en Sicile : dans la nuit du 24 septembre 1798, il s'embarqua avec ses trésors, après avoir laissé à Naples don François Pignatelli-Trongolli en qualité de vice-roi. Bientôt tout est en dissolution dans cette partie de l'Italie. Mack passe du côté des Français : les républicains de Naples appelaient les armées ennemies ; enfin le vice-roi, après avoir cherché à

se mettre à la tête de l'armée, abandonne son gouvernement, et se rend à Palerme, où sa barbarie le fait jeter en prison. Les *Lazaroni* furent, pendant quelque moment, les maîtres de Naples : le peuple se donna un chef : le sang coula de toutes parts; enfin, pendant trois jours, l'anarchie régna sur ce malheureux pays. Le général Championnet arriva sous les murs de Naples, et, comme le peuple avait changé d'avis, et qu'il voulait faire résistance, ses troupes attaquèrent cette ville le 21 janvier, et s'en emparèrent le 23. Parvenu à empêcher le pillage, Championnet leva une contribution de guerre de 5,000,000 de ducats, et établit un gouvernement provisoire. Naples fut tranquille ; mais les environs étaient agités. Les Calabrois surtout levèrent l'étendard de l'indépendance : à leur tête sont des prêtres et surtout le cardinal Ruffo, la poitrine couverte d'une croix blanche : sous leurs drapeaux se rangent les troupes de Sciarpa, de Panganera et du fameux Fra Diavolo. Ruffo reçoit le titre de vice-roi, commande l'armée, défait les Français et les chasse de Naples le 21 juin 1799. Une république éphémère avait remplacé dans cette ville le gouvernement de Ferdinand : le délire démagogique avait tourné une foule de têtes : là comme à Paris, on avait établi des *clubs* politiques; on imprimait des *Journaux* populaires, on avait inscrit sur les édifices publics la *devise* au nom de laquelle tant d'innocens avaient été condamnés en France : *Liberté, égalité, fraternité ou la mort;* et pour comble de scandale, des prêtres oubliant la dignité de leur mission, prêchaient les idées révolutionnaires. Ruffo, entré à Naples, appelle bientôt Ferdinand en Italie; ce prince blâma la sévérité de sa conduite, car Ruffo avait excepté de toutes les capitulations les malheureux Napolitains ; il fut destitué. Une *junte d'état*, composée en grande partie de Siciliens, fut chargée d'examiner la conduite des accusés : pendant qu'elle se livrait à ces investigations, le roi retourna à Palerme. Il y eut alors une réaction terrible : le pillage, le massacre sur les places publiques et dans les prisons ne furent point épargnés : les personnages les plus illustres, compromis, il est vrai, sous le gouvernement républicain, périrent ou dans le feu ou à une potence. Enfin, depuis le mois de juin jusqu'en décembre 1799, le sang ne cessa pas de couler. Au mois de janvier 1800, Ferdinand revint à Naples avec la reine et la cour dont faisait partie lady Hamilton : mais bientôt Marie-Caroline se rendit à Vienne avec les trois princesses ses filles, et elle ne revint à Naples que lorsque le souvenir des dernières exécutions eût été un peu effacé. Alors le cabinet de Madrid acquit une grande influence sur celui de Naples, en concluant avec Buonaparte, alors 1er consul, un traité qui assurait l'intégrité du royaume de Naples. Acton fut définitivement éloigné, et l'alliance entre les deux cours fut cimentée par le mariage d'une princesse de Naples avec le prince des Asturies (maintenant Ferdinand VII), et par celui d'une infante d'Espagne avec le prince héréditaire des deux Siciles (depuis Ferdinand V). Les deux mariages furent célébrés à Barcelonne le 6 mai 1802. (Les deux princesses moururent quelques années après.) Le traité de Lunéville plaçait le royaume de Naples dans une position difficile, puisque l'Autriche faisait la paix avec la France, et abandonnait Naples son ancienne alliée. Par le traité de Florence (28 mars 1802), Ferdinand fut forcé de céder les *Présides*, *Piombino* et d'autres parties de ses états, et de recevoir des troupes françaises sur différens points de son royaume, jusqu'à ce que les Anglais eussent évacué l'Egypte. Lors du renouvellement de la guerre avec l'Angleterre en 1803, Buonaparte augmenta sous un autre prétexte, le nombre des troupes qu'il avait déjà dans le royaume de Naples. En 1805, Ferdinand s'engagea, par un traité avec la France, à garder la neutralité avec l'Angleterre et avec les autres puissances belligérantes : le roi de Naples ne fut point fidèle à sa promesse ; il reçut dans ses Etats 12,000 russes et anglais. Mais Buonaparte gagna la bataille d'Austerlitz : les Russes abandonnent Naples : l'empe-

reur des Français proclame la déchéance de Ferdinand IV et l'élévation de Joseph au trône de ce prince (1806). Ferdinand délaissé de l'Autriche et de tous ses alliés, retourna en Sicile. Joseph s'établit dans sa capitale ; mais bientôt (1808), il échange cette couronne contre celle d'Espagne, et Joachim Murat devient roi de Naples. A Palerme, la division régnait entre la reine et les Anglais. Ceux-ci voulaient dominer ; ils étaient appuyés par Acton qui, sans être ministre, avait repris son ancienne influence. Deux partis se formaient : le peuple fut pour la reine, et de nouvelles *Vêpres siciliennes* se préparaient : peut-être auraient-elles eu lieu, si les Anglais, avertis du danger qu'ils couraient, n'eussent augmenté leurs forces. Ce fut vers cette époque que mourut Acton (1808). Dans le même temps, le duc d'Orléans, actuellement Louis-Philippe, épousa la princesse Marie-Amélie, fille du roi de Sicile (25 novembre 1809). Enfin ce fut encore alors que Ferdinand, fatigué des divisions qui agitaient sa cour, abandonna le gouvernement à son fils, et lui donna le titre de vicaire-général. Tous ces divers événemens n'avaient pas distrait la reine de ses projets de domination : elle voulait à toute force chasser les Anglais dont elle portait péniblement le joug. Ceux-ci informés de ses desseins, voulurent en empêcher l'exécution, et le plus sûr moyen qu'ils trouvèrent, fut d'éloigner la reine de la Sicile, et ils la forcèrent de quitter cette île dans la saison la plus rigoureuse. Dès lors Ferdinand, se trouva placé sous la tutelle du général anglais Bentinck qui l'obligea à donner une constitution à ce qui lui restait de sujets : le prince fut abreuvé de tant d'amertumes qu'il prit le parti de se retirer dans une de ses maisons de plaisance. La chute de Buonaparte en 1814 ne priva pas encore Murat d'un trône usurpé : l'Autriche le lui avait garanti pour le détacher de son beau-frère : mais en 1815, s'étant déclaré pour lui, il fut battu, chassé du royaume, et comme il y reparut, il fut peu de temps après fusillé (voyez Murat). Alors Ferdinand revint à Naples après dix ans d'absence (15 mai 1815) : sa rentrée dans son royaume fut signalée par quelques exécutions, surtout à l'occasion d'une conjuration tramée contre le roi par d'anciens jacobins unis à des partisans de Murat : Louis de Médicis était alors premier ministre. Ferdinand, veuf de Marie-Caroline depuis le 8 septembre 1814, épousa en 1816 Mme de Migliaccio, duchesse de Floridia; il donna sa petite-fille, la princesse Caroline-Ferdinande-Louise, au duc de Berry (1816). Le royaume de Naples était tranquille, lorsqu'en juillet 1820, éclata une révolution dont la cause, selon les uns, était l'augmentation de l'impôt, suivant les autres, l'esprit libéral conservé par les *Carbonari*. Louis Menichini, prêtre de Nola, et un lieutenant au régiment de Bourbon (cavalerie), se mettent à la tête d'un escadron qui crie *vive la Constitution*, et se dirigent sur Avellino : les habitans du pays, la milice organisée et les soldats du général Pépé envoyés pour les arrêter, se réunissent à eux et demandent la constitution des Cortès. Le roi promet de l'accorder huit jours après : les insurgés trouvant le terme trop long la veulent sur-le-champ : alors Ferdinand remet les rênes du gouvernement entre les mains de son fils avec le titre de vicaire-général et tous les droits de l'*alter ego*. Alors Pépé entra à Naples le 9 ; et le 12 le roi et la famille royale jurèrent la Constitution. Ce gouvernement nouveau fut signalé à Naples par des scènes sanglantes (14 juillet), et au dehors par une agitation qui, dans certaines localités, devint une véritable anarchie. Le congrès de Laybach fut réuni pour arranger les affaires d'Italie ; invité à y venir, le roi de Naples partit (le 16 décembre) pour cette assemblée des souverains qui désapprouvèrent les innovations introduites dans son royaume. L'occupation militaire du midi de l'Italie fut décidée, et bientôt une armée autrichienne, mise sous les ordres de Ferdinand lui-même, attaqua les troupes des constitutionnels, les battit dans une première rencontre, et les mit en déroute dans la deuxième. Le roi rentra dans sa capitale le 24 mars

1821 : les troupes auxiliaires séjournèrent quelques mois dans ce royaume, qui recommençait à jouir de la tranquillité, lorsque le 4 janvier 1825 Ferdinand fut frappé d'apoplexie, et mourut à l'âge de 74 ans. Que dirons-nous du caractère faible de ce prince : il fut gouverné toute sa vie; jamais il ne fut roi. Mais il était bon, bienfaisant, charitable; il aimait son peuple : toujours il fut mal entouré, depuis son précepteur jusqu'à son épouse et ses ministres. Jorani, écrivain italien, qui a traité avec peu de ménagement les souverains de l'Italie, parle avec admiration des vertus de Ferdinand. Parmi les actes remarquables de ce prince, on doit citer l'organisation qu'il donna à un petit village qu'il avait fondé près du château de Caserta, pour y établir une manufacture de soierie : à cet effet, il fit un recueil de lois qui est intitulé : *Origine della popolazione di S.-Leucio, colle leggi correspondenti*: Naples, 1780, in-8, ouvrage traduit dans toutes les langues. De nombreux écrits ont été faits à la louange de Ferdinand : nous citerons *Delle lodi di Ferdinando*, etc. P. F. M. Avelino, Naples 1825, in-4; *Per le solenni Essequie di Ferdinando*, etc., par Emm. Taddei, etc., 2e édit. ibid., 1825.

FERDINAND-ALVAREZ, duc d'Albe. *Voyez* TOLÈDE.

GRANDS-DUCS DE TOSCANE.

FERDINAND I, grand-duc de Toscane, succéda à son frère François, mort en 1587. Il gouverna son petit état avec une sagesse qui le fit aimer de ses sujets et estimer de tous les princes de l'Europe. Il prêta généreusement à Henri IV de l'argent pour se soutenir contre la Ligue. Ferdinand mourut en 1609, regardé comme un bon politique. Il avait renvoyé le chapeau de cardinal pour être grand-duc.

FERDINAND II, grand duc de Toscane, successeur de Cosme II, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand I. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne. Comme la paix dont il faisait jouir ses sujets augmentait ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut en 1698, et gouvernait l'état de Toscane depuis 1620. En examinant l'histoire de ce prince et des autres Médicis, on voit que ce n'est pas la guerre qui soutient et fait prospérer les états. Ils ont presque tout obtenu d'une sage politique : qualité plus estimable que tous les talens militaires

* FERDINAND (grand-duc de Parme), infant d'Espagne, frère de Charles IV, naquit le 21 juin 1751, et fut élevé par Condillac. Devenu en 1765 maître des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, il épousa le 27 juin 1769 Marie-Amélie-Antoinette d'Autriche, sœur de l'empereur régnant. Pendant la révolution française, il voulut s'opposer à la marche des soldats républicains, obtint d'abord sur eux quelques avantages et fut fait ensuite prisonnier. Privé de ses états, il les recouvra par suite des conventions qu'il conclut avec le général Buonaparte. Mais à sa mort arrivée en 1802, ses duchés furent réunis à l'empire français. A la chute de Buonaparte ils devinrent l'apanage de son épouse Marie-Louise, ancienne impératrice.

FERDINAND DE CORDOUE, célèbre espagnol du 15e siècle, passait pour un prodige de science en son temps, et n'en serait pas un dans le nôtre, comme les savans du nôtre n'en seraient pas un dans le sien. (A dix ans il avait terminé ses cours de latinité et de rhétorique : à 25, il était docteur dans toutes les facultés; il possédait à fond plusieurs langues, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe; il connaissait les mathématiques, la médecine, la théologie, etc.) Il possédait les scolastiques, Scot, Alexandre de Halès, Aristote; ce ne serait pas un sujet d'éloge à présent; comme on eût été alors très peu de chose avec nos encyclopédies et nos petits romans. (Sa mémoire était si grande qu'il répétait quatre pages de Cicéron après les avoir lues une fois). Ce qu'il y eut de singulier dans Ferdinand, c'est qu'outre ses vastes connaissances, il pei-

gnait, chantait, dansait, jouait des instrumens aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talens le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains, comme sorcier. On prétend qu'il annonça la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. On ajoute que les savans de Paris l'admirèrent beaucoup en 1445. On lui attribue un traité : *De artificio omnis scibilis*, et des *Commentaires sur l'Almageste de Ptolémée*, et sur une grande partie de la *Bible*. (Il servit avec distinction dans les guerres contre les Maures, sous Jean II de Castille, et fut envoyé à Rome en 1469 auprès du pape Alexandre VI, qui l'accueillit avec les plus grands honneurs. Il obtint une pension de la reine Isabelle de Castille, et mourut vers l'an 1480.)

FERDINAND LOPEZ de Castaneda, portugais, accompagna son père dans les Indes, où il allait en qualité de juge royal. A son retour, il publia l'*Histoire de son voyage*. Elle a été traduite en français par Nicolas de Grouchi, Paris, 1554, in-4, en italien et en anglais. Nous ignorons les années de sa naissance et de sa mort. Il florissait au 16e siècle.

FERDINAND (Charles), natif de Bruges, poète, musicien, philosophe et orateur, quoique aveugle dès l'enfance, professa les belles-lettres à Paris. Le pape Innocent VIII, informé de la sainteté de sa vie et de son savoir, lui permit de prendre l'ordre de diacre, en vertu duquel il exerça le ministère de la prédication avec beaucoup de zèle et d'éloquence. Il mourut l'an 1496, bénédictin dans le monastère de Chézal-Benoît, à 12 lieues de Bourges. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres 1° *De tranquillitate animi*, Paris, 1512, qualité bien nécessaire à un aveugle, et qui ne l'est guère moins à ceux qui voient clair. 2° *Monasticorum confabulationum libri quatuor*, Paris, 1515. On lui attribue assez généralement *Speculum monasticæ disciplinæ*, Paris, 1515, in-folio.

FERDINAND (Jean), jésuite de Tolède, mort à Palencia en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, in-fol., 1594. C'est une explication des passages difficiles de l'Ecriture-Sainte par ordre alphabétique. Il devait en donner deux autres vol. — Il ne faut pas le confondre avec Jean FERDINAND, dominicain arragonais, qui a donné 3 ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la Vulgate avec le texte hébreu.

FERDINANDI (Epiphane), médecin célèbre, né à Messagna dans la terre d'Otrante le 2 novembre 1569, professa la poétique, la géométrie et la philosophie dans sa patrie. Il mourut en 1638, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre, *Observationes et Casus Medici*, à Venise, in-fol., 1621. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui 1° *Theoremata Medica*, Venise, 1611, in-fol. 2° *De vita propaganda*, Naples, 1612, in-4. 3° *De Peste*, Naples, 1631, in-4. Ferdinandi était un vrai philosophe : il savait élever son âme au dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquait *Hippocrate*, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnait des espérances : il se contenta de répondre comme Job : *Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté*. Un de ses amis tâchait de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimait tendrement : *Je serais*, lui répondit-il, *indigne du nom de philosophe, si dans de tels malheurs je ne savais pas me consoler moi-même*. Le premier trait peint mieux le sage et le chrétien; le second parut se ressentir un peu de l'égoïsme qui fait le caractère des philosophes profanes; mais sans doute qu'il parlait de cette philosophie qui suppose et comprend les motifs religieux qui seuls donnent une consolation solide. (On trouve dans les *Vite de' letterati Salentini* de Dominique de Angelis une notice biographique sur Ferdinandi, que Niceron a bien analysée, tom. 21 de ses *mémoires*.)

FERDOUCY (Aboul Cacen-Manssour), le plus célèbre des poètes persans, né à Rizvân dans le Khoraçân l'an de l'hégire 304 (de J. C. 916), répara l'obscurité de

sa naissance par la beauté de son génie. Disciple d'Assedi, il surpassa de beaucoup son maître, et se fit admirer de tout le Levant. On a de lui l'*Histoire des Rois*, ou *Châh-Nameh* en 120,000 vers ; il célèbre dans cet ouvrage les anciens souverains de Perse. Ce poème fut, dit-on, si goûté du prince sous lequel vivait Ferdousi, qu'il donna à l'auteur une pièce d'or pour chaque distique, et l'ouvrage était composé de soixante mille distiques. Il mourut l'an 1020 de J. C. ou 411 de l'hégire.

FERG (François de Paule), célèbre peintre de paysages, né à Vienne en Autriche, en 1689. Son goût pour les voyages, et un mariage imprudent qu'il fit, le réduisirent à la misère. On dit, qu'il fut trouvé sur sa porte, mort de froid et de besoin, n'étant âgé que de 51 ans.

FERGUSON (Jacques), né dans le comté de Bamf, province de Buchan en Ecosse, en 1710, inventa la roue astronomique, espèce d'astrolabe utile pour observer les éclipses de lune. Il se rendit ensuite à Londres, et il y décrivit la ligne du mouvement de la lune, que la société royale avait proposée : la solution de ce problème lui valut l'entrée dans cette société et une pension de 50 liv. sterlings. Il mourut le 16 novembre 1776. Ses ouvrages sont 1° *Traité de Mécanique*, 1770. 2° *Introduction à l'Electricité*, 1772. 3° *Introduction à l'Astronomie*. 4° *L'Astronomie expliquée selon les principes de Newton*, 1770. 7e édit. 1785. 5° *Leçons sur des sujets choisis de Mécanique*, *Hydrostatique*, *Hydraulique*, *Pneumatique et Optique*, 5e édit., 1776, réimprimées à Edimbourg, en 1805, 2 volumes in-8, avec des corrections et des additions considérables. 6° *Traité de perspective*, 1775. Ces ouvrages ont un grand cours en Angleterre : il y a cependant des idées hypothétiques mêlées avec les démonstrations et les faits, ce qui éloigne souvent la certitude et la solidité du résultat.

*FERGUSON (William), peintre écossais, mort vers 1690, excellait à peindre les oiseaux morts ou vivans.

*FERGUSON (Adam), célèbre écrivain écossais, naquit en 1724 à Logierait, près de Perth. (Doué des plus heureuses dispositions, il fut reçu en 1739 à l'université de Saint-André, et passa ensuite à celle d'Edimbourg par une faveur qui ne fut accordée qu'à son mérite). Il devint d'abord chapelain d'un régiment de montagnards écossais jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, ensuite professeur de philosophie naturelle et de philosophie morale à Edimbourg. Vers 1773, il accompagna, en qualité de gouverneur le jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent; et, en 1778, il fut nommé secrétaire de la commission chargée d'aller proposer des arrangemens pacifiques aux Américains. Il est mort le 22 février 1816. On a de lui, 1° *Essai sur la société civile*, 1767, in-4. et in-8.; ouvrage profond, qui commença sa réputation et fut traduit en allemand, en français et en suédois. 2° *Institutions de philosophie morale*, 1769, in-8; c'est la substance de ses leçons à l'Université; elles ont été réimprimées en 1800 à Mayence, à Francfort, à Bâle, et traduites en allemand par Gave, et en français par Reverdit. 3° *Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, 1782, 3 vol. in-4, réimprimée à Edimbourg en 1799, avec des corrections importantes, et à Londres en 1805, 5 vol. in-8. Cet ouvrage, un des plus profonds qui ait paru en Angleterre sur cette matière, a été traduit en italien, en allemand et en français. Cette dernière traduction a été donnée par M. Desmeunier, 7 vol. in-8 et in-12. Ferguson s'était proposé de faire, pour la république, ce que Gibbon avait fait pour l'empire romain. Considérant son sujet en philosophe, il néglige les petits détails pour traiter à fond les grands événemens, et développe l'influence qu'ils ont pu avoir sur la constitution de l'état. Son stile est noble et élégant, quoique un peu diffus, et quelquefois même obscur, par la longueur de ses périodes. 4° *Principes des sciences morales et politiques*, 1799, 2 vol. in-4. C'est une analyse de ses leçons, qui avaient eu beaucoup de succès par leur mérite propre, et par la grâce que leur prêtait son élocution. Pictet en

a donné d'amples extraits dans *la Bibliothèque britannique.*

* FERINO (Pierre-Marie-Barthélemi), major d'un régiment autrichien, né en Piémont, en 1747, fit ses premières armes en Autriche dans un régiment d'infanterie, et prit ensuite du service en France au commencement de la révolution. Nommé général de brigade, il se distingua à l'armée du Rhin, dans les campagnes de 1794 et 1795. Bientôt il mérita par sa bravoure, le grade de général de division. La reprise des lignes de Weissembourg et le déblocus de Landau furent une preuve de ses connaissances dans l'art de la guerre. En 1796, il effectua, avec Desaix, le passage du Rhin à Kehl, et prit part à toutes les opérations de cette campagne. Il faisait partie de l'armée de Moreau qui s'illustra par sa belle retraite, défendit le pont d'Huningue en 1797 de la manière la plus brillante, et continua à se couvrir de gloire dans toutes les occasions où il combattit. En 1805, il fut nommé membre Sénat du conservateur; il obtint ensuite la Sénatorerie de Florence, et fut pourvu en 1807 du gouvernement de la ville et des ports d'Anvers; enfin il revint siéger au Sénat, et vota le 1er avril 1814 la déchéance de Buonaparte. Le roi lui accorda la croix de Saint-Louis, et des lettres de naturalisation : il est mort le 28 juin 1816.

FERIOL. *Voyez* Pont-de-Vesle.

* FERLET (L'abbé Edme), naquit à Nancy, et étudia dans cette université, où il devint professeur de belles-lettres. S'étant rendu à Paris, il obtint un canonicat dans l'église de Saint-Louis du Louvre, et devint dans la suite secrétaire en second de l'archevêché de Paris. La révolution lui fit perdre cette place, et il resta ignoré jusqu'à l'époque du concordat, en 1801, qu'il fut réinstallé comme secrétaire. Il est mort à Paris le 24 novembre 1821, âgé d'environ 70 ans. On a de lui 1° *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littérature.* Cet ouvrage, couronné par l'académie de Nancy en 1772, a été imprimé à la suite d'un *discours* que prononça M. de Solignac au nom de l'académie. 2° *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature*, 1773, in-8; 3° *Eloge de M. le chevalier de Solignac secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne*, Londres et Paris, 1774, in-8; 4° *Oraison funèbre de M. de Beaumont, archevêque de Paris*, 1784, in-8; 4° *Observations littéraires, critiques, politiques, géographiques*, etc., sur les histoires de Tacite, avec le texte latin, 1801, 2 vol. in-8; 6° *Réponse à un écrit anonyme* intitulé : *Avis aux lecteurs sans partialité*, 1801, in-8. Cet *Avis* était une critique de ses *Observations*, à laquelle Ferlet répondit victorieusement.

FERJEUX. *Voyez* Ferréol.

* FERLONI (Séverin-Antoine), savant ecclésiastique, né dans l'état de l'Eglise, en 1740, fut regardé comme un des plus célèbres prédicateurs de son siècle. Ses succès dans la chaire lui méritèrent la dignité de grand prince de l'ordre Constantinien. Il s'occupa alors de *l'Histoire des variations de la discipline de l'Eglise*, qui pouvait former, dit-on, 30 vol., et qu'il était sur le point de terminer lorsque l'irruption des armées françaises dans Rome en 1798, y donna naissance au gouvernement républicain. Ses papiers furent brûlés ou enlevés, et il perdit en un instant le fruit de 30 années de travail. Réduit presque à la misère par la perte de ses dignités, et manquant de cette fermeté de caractère qui tient l'homme vertueux au dessus des plus extrêmes disgrâces, il vendit sa plume à ceux même qui avaient causé sa ruine. Il composa successivement plusieurs Homélies en faveur de Buonaparte : son discours sur la conscription militaire fut très utile au gouvernement français. De tels services lui valurent la place de *théologien du Conseil particulier du Vice-Roi à Milan.* Ce fut lui qui composa par ordre de la cour ces adresses véhémentes que l'on fit souscrire par quelques évêques et quelques chapitres d'Italie, et qui furent publiées avec ostentation à Milan et à Paris. Le complaisant Ferloni composa aussi un *Traité de l'autorité de l'Eglise*, en 3 vol. où il soutenait les principes que le gouvernement français voulait faire prévaloir; mais les

censeurs ayant courageusement refusé leur approbation, le livre ne parut point, et les événemens de 1814 l'ont condamné à un éternel oubli. Ferloni mourut à Milan, le 23 octobre 1813, sans avoir joui du fruit d'une conduite si méprisable; le peu de secours pécuniaires qu'il recevait du gouvernement, suffisait à peine pour le faire subsister.

FERMAT (Pierre), conseiller au parlement de Toulouse, naquit en 1595, et mourut en 1665. Il cultiva la jurisprudence, la poésie, les mathématiques. Descartes, Pascal, Roberval, Huygens et Carcavi furent liés avec lui. On a de Fermat des *Observations sur Diophante*, et plusieurs Lettres dans le recueil de celles de Descartes. Ses ouvrages furent publiés à Toulouse en 1679, sous le titre d'*Opera Mathematica*, en 2 vol. in-fol. La géométrie lui a presque autant d'obligations qu'à Descartes, quoiqu'il soit beaucoup moins célèbre. Sa sagesse a nui à sa réputation; il apprécia si bien la frivolité d'un grand nom, qu'il évita de s'en faire un. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. C'était d'ailleurs un magistrat aussi intègre que éclairé.

* FERMIN (Philippe), médecin et voyageur, né au commencement du 18e siècle à Maestricht, où il devint membre de la magistrature municipale de cette ville, passa en 1774 à Surinam où il résida près de 10 ans, recueillit un grand nombre d'observations sur les objets les plus curieux de cette colonie. A son retour, il publia 1° *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*, Amsterdam, 1765, in-8, ouvrage qui fut vivement critiqué et qu'il fit réimprimer, en 1769, sous ce titre : *Description générale, historique, géographique et physique de la Colonie de Surinam*. 2 vol. in-8. Les additions considérables qu'il a faites à cette édition ont rendu ce livre l'un des meilleurs que nous ayons sur les colonies. 2° *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam, et des causes de sa décadence*, Maestricht, 1778, in-8. Ce Tableau a été traduit en allemand, avec quelques augmentations, et peut servir de suite ou de supplément à sa description qu'il rectifie en plusieurs endroits. 3° *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam, avec une dissertation sur le fameux crapaud de Surinam nommé* Pipa, Maestricht, 1764, in-8, et Amsterdam, 1765.

* FERNAN-NUNÈS (le duc de), grand d'Espagne, naquit à Madrid en 1778, et entra de bonne heure à la cour où il se distingua par ses lumières et par sa franchise. Dévoué à la cause royale, il fut un de ceux qui en 1807 se prononcèrent le plus fortement contre l'emprisonnement de Ferdinand; et lorsque ce prince eut recouvré la liberté, il prit hautement son parti. Il fit tous ses efforts pour l'engager à ne point faire le voyage de Bayonne, et, quand il le vit décidé à l'entreprendre, il voulut du moins l'accompagner. Le parti de don Manuel Godoï prince de la Paix, ayant prévalu sur celui du prince des Asturies, Fernan-Nunès était sur le point de se retirer, lorsque Buonaparte, qui voulait se l'attirer, le nomma grand-veneur. Fernan accepta malgré lui cet emploi; car, secrètement attaché à ses anciens maîtres, il arma ses vassaux et soudoya un grand nombre d'insurgés dans la Castille. Proscrit par les ordres de Buonaparte, il se retira dans ses terres, où il travailla d'une manière plus efficace encore en faveur des ennemis de la France. Pour prendre une part plus active à la défense commune, il servit dans les troupes des Cortès. Lorsque Ferdinand fut de retour dans sa capitale, il fut un des premiers à se présenter devant son roi; il fut aussi l'un des premiers qui montrèrent à ce monarque à quel danger il exposait son pouvoir royal en adoptant la constitution des Cortès. Pour récompenser sa fidélité, Ferdinand lui donna en 1815 l'ambassade de Londres d'où il passa en 1817 à celle de France, avec le titre de duc de *Casa-Fernan-Nunès*. Pendant la révolution de 1820, il suspendit ses fonctions d'ambassadeur. Il mourut à Paris en 1821. Ce duc était fils du comte Fernan-Nunès qui avait été aussi ambassadeur en France, et qui fut

recommandable à la fois par ses talens et par ses vertus.

FERNAND. *V.* Ferdinand (Charles).

* FERNANDÈS (Jean), navigateur portugais, le premier européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, l'an 1446, resta plusieurs mois prisonnier des Maures Assanhadji dans le voisinage du Rio-do-Ouro en 1447 et 1448, et recueillit sur ces peuples nomades des renseignemens qui offrent beaucoup d'analogie avec ceux de Mungo-Park. Fernandès fit un second voyage avec Diego Gilhomen envoyé pour conclure un traité d'alliance avec les Maures de Meça. Dès qu'on eut jeté l'ancre, il descendit à terre pour examiner le pays au nord du cap Nam; mais une bourasque ayant poussé presque aussitôt le bâtiment en mer, il fut laissé sur cette côte étrangère: on ignore ce que devint ce hardi navigateur.

* FERNANDÈS (Denis), voyageur portugais, équipa en 1446 un bâtiment pour faire de nouvelles découvertes sur la côte d'Afrique. Il y reconnut l'embouchure du Sénégal, et pénétra jusqu'au promontoire le plus occidental d'Afrique, auquel il donna le nom de *Cap Vert*, à cause du grand nombre d'arbres verdoyans dont cette pointe de terre était couverte. Les brisans qui entourent ce cap l'alarmèrent; il n'osa pas aller au delà.

* FERNANDÈS (Juan), pilote espagnol du 16e siècle, navigua d'abord le long de la côte de l'Amérique méridionale, arriva près du Chili, et découvrit en 1572 les îles qui portent son nom; et deux ans après, dans une autre traversée, il trouva les îles de St.-Félix et de St.-Ambroise, situées au nord des précédentes. Parti du Chili en 1576, il rencontra une côte qui avait toute l'apparence du continent. Comme son navire était très petit et assez mal équippé, il ne poussa point ses recherches, et parut dans l'intention de revenir avec une expédition plus considérable; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet. On croit que c'est la Nouvelle Zélande. Quelques détails sur l'expédition de Fernandès se trouvent dans un ouvrage espagnol de Louis Arias, intitulé *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609, publié aussi en anglais par Dalrymple (Edimbourg 1773), qui en inséra un extrait dans sa *Collection historique*; l'ouvrage intitulé *Voyage dans la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais*, traduit par Tréville, n'en est que l'abrégé.

FERNANDEZ de Cordoue. *Voyez* Gonsalve.

FERNANDEZ (Antoine), naquit à Coïmbre en 1552, se fit jésuite, fut professeur de l'Ecriture sainte à Evora, et se consacra ensuite aux missions dans les Indes Orientales. De retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit, et mourut, consumé de travaux, à Coïmbre le 14 mai 1628. On a de lui un *Commentaire sur les visions de l'Ancien Testament*, imprimé à Lyon.

* FERNANDEZ (Antoine), jésuite portugais, naquit à Lisbonne en 1566. Envoyé à Goa en 1602, il pénétra deux ans après en Abyssinie, déguisé en arménien. Il résida trente ans dans ce pays, et sut acquérir l'estime et la protection de Socinios ou Melec-Segned, qui était monté sur le trône en 1607, et avait embrassé la religion catholique. Ce prince chargea Fernandez d'une mission auprès du roi d'Espagne Philippe IV et du pape Paul III. Le courageux jésuite demanda pour l'accompagner Féciur-Egzy, homme considéré en Ethiopie, et rempli de zèle pour la religion catholique. Pour éviter de traverser les provinces révoltées, où ils auraient été arrêtés et leurs dépêches saisies, ils furent obligés de prendre la route de Naréa, qui est la plus longue, et d'arriver par cette voie à Melinde sur l'Océan des Indes. Fernandez et sa compagnie partirent de Goïam au mois de mars 1613. Arrivés dans l'Alaba, ils furent arrêtés et mis en prison par ordre du souverain de ce pays, prince mahométan. Il les aurait fait mourir sans les lettres et les présens du monarque des Abyssins. Enfin il voulut bien les mettre en liberté, mais à condition qu'ils rebrousseraient chemin. Ils furent donc obligés de revenir à Goïam, après dix-huit mois d'un voyage pénible, et dans

lequel ils avaient plusieurs fois risqué de perdre la vie. Après la mort du Père Paèz, chef de la mission, il en remplit quelque temps les fonctions; mais Fadillas, qui succéda à Socinios, mort en 1632, ayant expulsé de ses états tous les prêtres catholiques, le Père Fernandez revint à Goa, où il mourut le 12 novembre 1642. On connaît de ce Père, 1° en éthiopien, un *Traité des erreurs des Ethiopiens*, Goa, 1642, in-4, imprimé avec des caractères éthiopiens, envoyés par Urbain VIII. 2° Dans la même langue, une *Traduction* du Rituel romain, 1626; 3° en dialectique amharique, une *Instruction pour les confesseurs*, avec d'autres ouvrages ascétiques; 4° *Voyage à Gingiro, fait avec Féciur-Egzy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Ethiopie* en 1613, *contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité, sa délivrance ainsi que la description des royaumes de Naréa, de Gingiro et de Cambate, avec des particularités curieuses.* Ce voyage a été inséré dans le tome 2 d'un recueil publié en hollandais par Vander-Aa, 1707, 2 vol. in-12, avec une carte bien gravée, mais peu exacte. Cette relation y est renfermée en 22 pages; elle est curieuse, mais laisse bien des choses à désirer. Moréri attribue à Fernandez un autre ouvrage en éthiopien, intitulé *Trésor de la foi*, dans lequel il réfute un écrit dans la même langue, d'un éthiopien schismatique, appelé Ras-Athanate.

* FERNANDEZ (Jean-Patrice), jésuite et missionnaire au Paraguay, était aussi espagnol. Il a publié la *Relation historique de la mission chez la nation appelée Chiquitos*, Madrid; 1726, 1 vol. in-8; elle a été traduite en allemand, Vienne, 1729, 1 vol. in-8, et en latin, *ibid.*, 1733, 1 vol. in-4; elle contient l'histoire des Chiquitos et celle de quelques nations voisines. On n'y trouve guère d'autres détails que ceux qui ont rapport à la mission. Le Père Jean-Patrice se disposait à en aller fonder une à Chaco, lorsqu'il mourut en 1772.

* FERNANDEZ NAVARRETE (Jean), surnommé *el mudo* (le muet), célèbre peintre espagnol, né à Logrono en 1526, perdit l'usage de la parole à la suite d'une maladie aiguë, dès l'âge de 2 ans. Cette infirmité ne l'empêcha pas de manifester un goût décidé pour la peinture. Il fut plusieurs années à l'école du célèbre Titien et devint peintre de Philippe II, qui lui fit faire plusieurs grands tableaux pour le monastère de l'église de l'Escurial. Ses plus beaux ouvrages sont *une Assomption*; *le Martyre de St.-Jacques*, *un St.-Jérôme dans le désert*, *une Nativité de J. C.*, *la Réception des trois Anges*, par Abraham. Ce dernier est son chef-d'œuvre. Fernandez mourut à Ségovie en 1579. Il était très instruit dans l'histoire, la mythologie, et se distingua dans son art par la composition, la correction du dessin, l'expression des figures, et surtout par le coloris, ce qui le fit appeler le *Titien espagnol.* On trouve ses tableaux au palais de l'Escurial. Il y a eu plusieurs autres peintres et sculpteurs du même nom.

* FERNANDEZ-THOMAS (Manoël) naquit à Lisbonne vers 1760; il fut un des agens les plus actifs et le principal auteur de la révolution de Portugal, du 26 août 1820. Il fut choisi pour être membre de la junte provisoire du gouvernement qui s'installa à Oporto, et alla se réunir à celle de Lisbonne. Don Manoël était juge de Porto, lorsqu'en récompense de ses travaux révolutionnaires, il fut nommé, par le *congrès constituant*, député aux Cortès, dont il devint bientôt vice-président. Quand la constitution fut publiée, il vota pour une amnistie générale. Après avoir opiné que le congrès ne devait pas aller au devant du roi, il fut de la députation qui se rendit à bord du vaisseau qui avait transporté S. M. de Rio-Janeiro au port de Lisbonne. Il s'opposa ensuite au *veto* absolu, et demanda que le *veto* royal suspensif ne s'appliquât pas aux articles de la constitution que le roi devait accepter ou refuser. Il fit affecter les revenus des établissemens ecclésiastiques supprimés aux créanciers de l'état, et provoqua la loi sur la liberté de la presse, pour les délits de laquelle il vota, au *maximum*, une

forte amende et dix années de prison. Lors de l'extinction du saint-office, il demanda qu'on donnât pour seuls motifs les lumières du siècle, et son incompatibilité avec un pays d'hommes libres. Le patriarche de Lisbonne n'ayant pas voulu prêter serment à la constitution, il vota pour qu'il fût entendu, jugé, et fit ensuite supprimer le patriarcat. Il appuya le projet tendant à écarter des emplois les ennemis de la constitution. Il parla en faveur de l'établissement du jury, dont les membres devaient, selon lui, être élus par le peuple, et les déclara juges compétens dans les matières religieuses. Nous passerons sous silence d'autres motions de ce député, qui portait dans la tribune tout le délire d'un démagogue, et qui se montra un des plus ardens adversaires du roi et de son auguste famille. Pendant toute la session il exerça la plus grande influence sur ses collègues. Il mourut à Lisbonne, le 20 novembre 1822, sans se douter que le monstrueux colosse, qu'il avait contribué si puissamment à élever, allait tomber en ruines.

FERNANVILLE (Pierre-Simon Chaperou de St.-André de), prêtre du diocèse de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des anti-constitutionnaires. On a de lui 1° *La préface de la seconde colonne des Exaples.* 2° *Explication de l'Apocalypse.* 3° *Lettres à Mme Mol*, in-4.

FERNEL (Jean-François), natif de Mont-Didier en Picardie, vint au monde en 1506. Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, il s'appliqua à la médecine qu'il exerça avec beaucoup de succès. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint le premier médecin, pour avoir trouvé le secret de rendre féconde Catherine de Médicis. Cette princesse lui fit des présens considérables. Cet habile homme mourut en 1558. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avait mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies. Sa *Pathologie* en fait foi; Fernel la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés; les principaux sont 1° *Medicina universa*, Utrecht, 1656, in-4. 2° *Medici antiqui Græci qui de febribus scripserunt*, Venise, 1594, in-fol. Les *Médecins latins* sur la même matière ont été imprimés en 1547, in-fol. 3° *Consilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8., etc. 4° *Monacospherium sive astrolabii genus, generalis horarii structura*, Paris, 1526, in-fol.; 5° *De proportionibus libri duo*, 1528, in-fol. 6° *Cosmotheoria libros duos complexa*, 1528, in-fol.; 7° *De naturali parte medicinæ libri septem*, 1542, in-fol.; 8° *De abditis rerum causis, libri duo*, 1548-52, in-fol.; réimprimé plus de 30 fois. 9° *Medicina*, Paris, 1554, etc. 10° *Therapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, traduit en français par Teil, Paris, 1648, in-8. Cet illustre restaurateur de la médecine n'était point pour le fréquent usage de la saignée; et on le loue avec raison de s'être écarté de la méthode d'Hexelius trop prodigue du sang. On trouve dans ses ouvrages, outre une savante théorie, des faits curieux, tel que celui d'un énergumène, qui parlait grec et latin sans avoir jamais appris ces deux langues : « ce qui prouve, dit » un auteur, que Fernel n'avait pas cet » entêtement philosophique, déterminé » plutôt à nier des choses constatées, » qu'à convenir de l'impossibilité de les » expliquer sans recourir à des sévérités » religieuses. » Au mérite d'excellent médecin, Fernel réunissait celui de bon écrivain. Il parlait et il écrivait la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savans ultramontains qui nous reprochaient le latin barbare de nos écoles. « Ce grand médecin, dit un au- » teur moderne, considérait cette langue » comme la seule assortie à sa profession, » et eut regardé comme un blasphème en » matière de science comme en matière » de morale, le projet de traiter la mé- » decine en langue vulgaire. Une telle » innovation, fruit de l'ignorance et de » la corruption de ce siècle, ne s'était » point offerte à l'esprit des grands hom- » mes qui nous ont devancés dans la car- » rière des connaissances humaines. In-

» dépendamment des vues de décence et » de moralité, qu'une langue antique et » chaste peut seule réaliser, la nature » même de la médecine, ses opérations » et son but s'opposent à cette inversion. » Les langues modernes changent conti- » nuellement, le résultat des mots et des » constructions n'est point irrévocable- » ment fixé. Il en naîtrait des équivoques » terribles, des termes inconnus et mal » interprétés, qui, dans une science de » cette nature, seraient d'une consé- » quence affreuse. Un médecin, quelque » habile qu'il fût, ne pourrait soigner » que les paysans ou les bourgeois de son » canton. Il serait nul pour les malades » dont il ne comprendrait pas la langue; » au lieu que la langue universelle le » met à même de les servir tous, au moins » ceux qui la savent également; ou qui » trouvent un interprète de la leur; ce » qui ne manque nulle part, où il y a » un ecclésiastique ou un homme tant » soit peu lettré. » L'étude était la principale, ou, pour mieux dire, la seule passion de Fernel. Quand il avait des convives chez lui, il ne faisait pas difficulté de les quitter à la fin du repas, pour se retirer dans son cabinet : excellente leçon pour ceux qui sacrifient à une politesse parasite et mal entendue un temps précieux; et plus encore pour ceux qui, par cette frivole considération, dérogent aux devoirs de leur état et aux fonctions les plus respectables.

* FERNIG (Louis-Joseph de), né le 3 octobre 1735 d'une famille noble d'Alsace, embrassa la carrière des armes, fit avec distinction les campagnes du Hanovre (1755-1762), quitta le service et se livra à la culture des lettres. Il fut l'ami de Voltaire qui le retint pendant un an à Ferney. Après la mort du patriarche de la philosophie moderne, il vint dans le Hainaut français où il fit un mariage honorable, se fixa à Mortagne où il était administrateur et greffier général des terres et chatellenies de ce lieu; en même temps il s'occupait encore de littérature et de science. Nommé en 1789 commandant de la garde nationale, il empêcha les désordres qui eurent lieu dans tant d'autres endroits. Ce fut à Mortagne que se tirèrent les premiers coups de fusil entre la France et l'Europe; la garde nationale de ce lieu s'opposa à l'entrée des Autrichiens, et fit le service le plus pénible pendant plusieurs mois. Bientôt la guerre fut portée en Champagne; pendant que les gardes nationales du Nord allèrent seconder les efforts des troupes de ligne, le pays de Mortagne fut saccagé : la propriété de Fernig ne fut point épargnée. Dumouriez donna à sa famille un asile dans son camp, et à lui, la place de capitaine commandant les guides. Fernig combattit en cette qualité à Valmy, à Jemmapes, à Nerwinde, eut une grande part aux succès des campagnes de 1792 et 1793, et quitta l'armée avec Dumouriez. Rentré en France en 1802, il vécut dans la retraite, et mourut en 1816 d'une attaque d'apoplexie. Il était le père de l'officier général du même nom et des D^lles^ Fernig qui ont joué un si grand rôle pendant la révolution. *Voyez* l'article suivant.

* FERNIG (les D^lles^ Félicité et Théophile de), connues par le courage dont elles ont fait preuve pendant la révolution, étaient âgées l'une de 16 ans, l'autre de 13, lorsqu'en 1792 elles prirent les armes et allèrent se placer dans les rangs de la garde nationale de Mortagne, qui tous les jours se mesurait avec les Autrichiens. Le général Beurnonville instruit de leurs exploits, en informa la Convention qui leur envoya deux chevaux richement caparaçonnés. Lorsque les troupes françaises se portèrent sur la Champagne qu'avait déjà envahie le duc de Brunswick, les Autrichiens se jetèrent sur le village de Mortagne et pillèrent la propriété de Fernig. Dumouriez fit nommer les deux sœurs Fernig officiers d'état-major; elles rendirent à l'armée, combattirent avec se vigueur à Valmy, à Jemmapes, à Auderlecht, à Nerwinde, dans toutes les journées des campagnes de 1792 et 1793. L'histoire de ces deux campagnes rapporte plusieurs actions glorieuses dont les D^lles^ Fernig furent les auteurs. Entraînées dans la fuite de Dumouriez, elles reprirent en pays étranger le costume et les

habitudes de leur sexe. Cependant poursuivies en Hollande, en Westphalie, en Danemarck, elles furent emprisonnées dans le premier de ces pays : rendues à la liberté, elles viennent à Paris solliciter la radiation de leur nom sur la liste des émigrés : on ne veut ni de leur vie, ni de leur présence en France : elles sont obligées de quitter le sol natal, et ne peuvent y rentrer qu'en 1802. Mlle Théophile est morte en 1810 à Bruxelles où sa sœur s'est mariée. Les Dlles de Fernig avaient deux autres sœurs, Louise et Aimée qui étaient trop jeunes pour suivre leur exemple, et un frère qui parvint au grade de général de brigade.

FERON (Jean le), né à Compiègne, avocat au parlement de Paris, publia en 1555, le *Catalogue des Connétables, Chanceliers, Amiraux, Maréchaux de France*, in-fol. Cet ouvrage, entièrement refondu par Denis Godefroi, au Louvre, 1658, a fait oublier l'édition de Feron, qui mourut âgé de 60 ans, sous le règne de Charles IX. On a encore de lui quelques autres écrits, tant imprimés que manuscrits.

FERRACINO (Barthélemi), né en 1692 dans le Bassan, montra, dès sa plus tendre jeunesse, ce que peut la nature toute seule. Réduit au métier de scieur de bois, il inventa, au sortir de l'enfance, une scie, qui, par le moyen du vent, faisait très promptement un travail exact et considérable. Il imagina ensuite de faire des tonneaux à vin sans cerceaux; et il en fit qui étaient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphère de ses inventions. Il travailla sur le fer, et il fit des horloges de cette matière, qui, quoique très simples, produisaient beaucoup d'effets différens. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisait de grandes roues dentelées. Ce qui étonna surtout les mécaniciens, c'est la machine hydraulique faite pour le procurateur Belegno. Cette machine élève l'eau à 35 pieds, mesure du pays : c'est la vis d'Archimède. Enfin, c'est à ce célèbre ingénieur que la ville de Bassan doit le fameux pont de la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Cet habile homme est mort à Solagna en 1777. M. François Memmo a publié la *Vie* et les inventions de ce mécanicien, à Venise, 1764, in-4.

*FERRAJUOLI (Nunzio, dit Degli Affiti), peintre napolitain, né à Nocera près de Salerne en 1661, mort à Bologne, excellait dans le paysage. Ses compositions se font particulièrement remarquer par la variété des plans, la beauté des sites, et par l'art avec lequel étaient rendus la dégradation dans les objets de la nature, les lointains, l'air, les feuillages battus des vents, les eaux dans un mouvement continuel : quelques-uns de ses ouvrages ont mérité d'être comparés à ceux de l'Albane, Salvator Rosa et de Cl. Lorrain.

FERRAND (*Fulgentius Ferrandus*), diacre de l'église de Carthage au 6e siècle, disciple de saint Fulgence, fut un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, et particulièrement contre celle de la *Lettre d'Ibas*. On a de lui une *Collection abrégée des Canons*, une *Exhortation au comte Reginus* sur les devoirs d'un capitaine chrétien, et quelques autres morceaux que le jésuite Chifflet fit imprimer à Dijon en 1649, in-4.

FERRAND (Jean de). *Voyez* Ferault.

FERRAND (Jacques), natif d'Agen, docteur en médecine vers le commencement du dernier siècle, a laissé un *Traité sur la maladie d'Amour*, in-8, Paris, 1623.

FERRAND (Louis), né à Toulon le 3 octobre 1645, était avocat au parlement de Paris, où il mourut en 1699; mais il est moins connu sous cette qualité, que sous celle d'érudit. Il avait une connaissance assez étendue des langues et de l'antiquité; mais cette connaissance était un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix; il écrit en savant qui n'est que savant, et qui raisonne de même. On a de lui 1° un gros *Commentaire latin sur les Psaumes*, in-4, 1683. 2° *Réflexions sur la Religion chrétienne*, 1679,

2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie et d'histoire, et une explication des prophéties de Jacob et de Daniel sur le Messie. 3° Le *Psautier latin-français*, 1686, in-12. 4° Quelques écrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Église contre les Hérétiques, et principalement contre les Calvinistes*, Paris, 1605, in-12. Le clergé de France fut si content de cet ouvrage, qu'il augmenta de deux cents livres la pension de 800, qu'il lui avait accordée en 1680. 5° *Traité de la connaissance de Dieu*, publié avec des notes par un moine bénédictin de Saint-Bertin en Artois; Paris, 1706, in-12. 6° Une Lettre et un Discours pour prouver le monachisme de saint Augustin : opinion qui n'est pas adoptée par les bons critiques.

FERRAND (Antoine), conseiller à la cour-des-aides de Paris sa patrie, mort en 1719, à 42 ans, faisait de petites chansons galantes. Il joûta avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal. L'un et l'autre eussent dû mépriser un genre où il y avait peu de gloire à acquérir, et où le succès est presque toujours la mesure de la honte. La plupart des chansons de Ferrand, recueillies in-8, ont été mises sur les airs de clavecin de la composition de Couperin.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, fils d'un médecin de Louis XIII, naquit à Joigny en Bourgogne, l'an 1653. Il fut valet-de-chambre de Louis XIV, membre de l'académie de peinture. Il voyagea dans une partie de l'Europe, et mourut à Paris en 1732, à 79 ans. Il excellait dans la peinture en émail. On a de lui un Traité curieux sur cette matière, imprimé à Paris en 1723, in-12. On y trouve aussi un petit *Traité de miniature*.

*FERRAND (N...), médecin et voyageur français, né vers 1670, devint médecin du kan des Tartares de Crimée, et accompagna le fils de ce prince dans une expédition en Circassie. Le mauvais état des chrétiens de ce pays le toucha vivement, et dans un voyage qu'il fit en 1706 à Constantinople, il engagea les jésuites, qui étaient dans cette capitale, à établir une mission dans la Crimée. Le père Dubon consentit à le suivre, et fonda une mission qui eut les plus grands succès. Ferrand resta toujours à la cour des kans, où il jouit d'un grand crédit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1720. Il a laissé : 1° *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses*; 2° *Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogaïs, fait en l'an 1702*. Ces deux morceaux ont été insérés dans le tome 10 du Recueil des voyages au nord, et dans le tome 3 des Lettres édifiantes, nouvelle édition. Ferrand se montre dans ces deux ouvrages judicieux et bon observateur.

*FERRAND (Marie-Louis), général de division, naquit à Besançon le 12 octobre 1753. Après avoir fait de bonnes études, il embrassa le parti des armes, et fit toutes les campagnes d'Amérique dans le corps de Rochambeau, avec son frère qui était pharmacien en chef. A son retour en France, il s'engagea dans un régiment de dragons, et devint secrétaire de son colonel. En 1792 il était chef d'escadron. Arrêté sous le régime de la terreur, il fut jeté en prison, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Il eut alors un avancement rapide. Il servit en qualité de général de brigade dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Après la paix d'Amiens, il fut nommé gouverneur de Valenciennes, et quelque temps après commandant du département du Pas-de-Calais. Lorsque le gouvernement voulut se mettre en possession de Saint-Domingue, dont la partie espagnole venait d'être cédée à la France par le traité des Pyrénées, Ferrand fut désigné pour faire partie de l'expédition. Après la mort du général Leclerc, qui avait soumis l'île entière en quatre mois, une insurrection des Nègres ayant éclaté sur tous les points, le général Ferrand songea à mettre la partie française à l'abri des révoltés; mais l'occupation du Cap par Dessalines le força de se replier sur Santo-Domingo : le gouvernement lui en fut déféré. Et lorsqu'en 1805 Dessalines s'a-

vança à la tête de vingt-deux mille nègres, il fit avec le secours des habitans une vigoureuse défense. Sur ces entrefaites, les secours qu'il avait demandés à l'amiral Missiessi étant arrivés, Dessalines fut battu sur tous les points, et forcé de lever le siége. Dès ce moment la partie orientale jouit d'une tranquillité parfaite jusqu'au moment où l'on reçut en Amérique la nouvelle de l'invasion de l'Espagne par les Français (1808). Le gouverneur de Porto-Rico en instruisit Ferrand par une déclaration de guerre, tandis que la plus grande partie des colons commençait à regarder les Français de mauvais œil, malgré les bienfaits dont Ferrand les avait comblés. Une révolte éclata à Barahoude dans les premiers jours d'octobre. Ferrand sortit de Santo-Domingo pour aller étouffer l'insurrection : il joignit les rebelles le 7 novembre à Palo-Himado. Quoiqu'il n'eût que cinq cents hommes, et que les ennemis fussent quatre fois aussi nombreux, il les attaqua avec vigueur. Le combat fut long et opiniâtre; mais enfin les Français succombèrent sous le nombre, et Ferrand, après des prodiges de valeur, s'ôta la vie d'un coup de pistolet, pour ne pas tomber au pouvoir des vainqueurs (7 novembre 1808). On trouve des détails sur ce général et ses opérations administratives dans un ouvrage intitulé : *Précis historique des événemens de la partie de l'île Saint-Domingue*, par M. Gilbert Guillemin, Paris, 1811, in-8.

FERRAND DE MONTHELON, ancien professeur de l'académie de St.-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Reims, né à Paris, et mort dans cette ville en 1754, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un *Mémoire sur l'établissement de l'Ecole des Arts*.

* FERRAND DE LA CAUSSADE (Jean-Henri Becays), général français, né le 16 septembre 1736, à Mont-Flanquin en Agenois, d'une famille noble, obtint en 1746 une lieutenance au régiment de Normandie infanterie, et fit les campagnes de 1747 et 1748. Blessé grièvement au combat de Glostercamp pendant la guerre de 7 ans, il fut élevé au grade de capitaine en 1756, décoré de la croix de Saint-Louis en 1767, et fait major de Valenciennes en 1763. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes, et fut nommé commandant de la garde nationale de cette ville, où il eut le bonheur de maintenir le bon ordre. Nommé maréchal-de-camp en 1792, il partit pour l'armée du Nord, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Jemmapes. En 1793, il fut fait général de brigade, et, quelques jours après, général de division. Il se distingua encore à Valenciennes, qu'il défendit, pendant près de trois mois, contre l'armée coalisée, forte de 150,000 hommes, quoiqu'il n'eût avec lui que 9,500 hommes de toutes armes, et ne capitula qu'après avoir repoussé assauts, et ayant trois brèches praticables depuis 8 jours au corps de la place. Cette défense, qui passe pour un des beaux faits d'armes de la révolution, ne l'empêcha pas d'être incarcéré pendant 9 mois, et il ne recouvra sa liberté qu'à la chute de Robespierre. Le délabrement de sa santé l'obligea de demander sa retraite. En 1802, il fut nommé préfet de la Meuse-Inférieure, et fut rappelé en 1804 pour remplir d'autres fonctions. Il est mort à la Planchette, près Paris, le 28 novembre 1805. Quelque temps avant sa mort, il publia un précis de la défense de Valenciennes, Paris, 1805, in-8.

* FERRAND (le comte, Antoine François-Claude), pair de France, ministre d'état, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, etc., naquit en 1751, d'une ancienne famille qui s'était distinguée avant la révolution dans la carrière des armes et dans celle du barreau. Parmi ses nobles ancêtres, on distingue le chancelier Matthieu Ferrand, sous Philippe de Valois en 1328, et plus tard, Jean-Claude Ferrand conseiller au parlement de Paris, fils de Michel, doyen du parlement, massacré sur les marches de l'Hôtel-de-Ville le 4 juillet 1652, victime de son dévouement, puisqu'alors il venait défendre la cause du roi pendant la guerre de la fronde : ce fut cet illustre aïeul que le comte Ferrand prit pour modèle et auquel il adressa cette belle apostrophe dans son

excellent ouvrage de *l'Accord des principes et des lois*, le premier qui soit sorti de sa plume : « O toi qui m'as laissé » un nom que la mort doit rendre plus » respectable, toi qui péris par les mains » des séditieux, en défendant la cause » de Louis XIV encore jeune ; guide aujourd'hui les travaux d'un de tes descendans ! sans doute il te fallut du » courage pour t'exposer à la fureur d'une » populace révoltée ; peut-être aujourd'hui n'en faut-il pas moins pour rappeler de grandes vérités à un siècle qui » les ridiculise ou les persécute. » Le comte Ferrand était avant la révolution conseiller aux enquêtes dans le parlement de Paris, place qu'il avait obtenue à 18 ans, avec dispense d'âge. De bonne heure il se fit remarquer par un jugement sain et par une mâle éloquence. Dans plusieurs occasions il fit preuve d'une noble indépendance, et son dévouement aux intérêts du trône comme à ceux de la nation, se manifesta surtout lorsque, avec plusieurs autres conseillers du parlement, il représenta en 1787, à Louis XVI le danger de créer pour 5 ans des emprunts graduels et successifs : on remarqua le discours qu'il prononça devant le roi : il rappelait ce qui s'était passé dans des circonstances financières à peu près semblables, sous Louis XV qui, après avoir formé le même projet que celui contre lequel il se prononçait, adopta l'avis de la majorité et renonça à une mesure dont on lui avait montré les funestes conséquences. La voix de Ferrand ne fut point écoutée. Peu de temps auparavant, ce jeune magistrat, âgé seulement de 34 ans, avait publié l'ouvrage important qui a pour titre : *Accord des principes et des lois*. Son libraire avait mis en même temps en vente, mais sans nom d'auteur, un poème érotique d'un vieux président. En arrivant au parlement, celui-ci aperçut M. Ferrand ; *Monsieur*, lui dit-il, *Je viens de lire votre ouvrage chez notre libraire : il m'a fait rougir. Le public et mes confrères penseront qu'il est l'œuvre du magistrat à cheveux blancs, et que celui que je viens de publier est celui d'un jeune conseiller, et que le libraire les a trompés ; mais je m'empresse de proclamer la vérité, et de prier ces Messieurs de m'aider à faire connaître le véritable auteur de l'excellent ouvrage que vient de nous donner le jeune magistrat qui est déjà une des lumières du Parlement et l'un des plus fermes appuis du trône.* Ferrand s'occupait aussi de poésie : ses compositions sont d'un stile facile et correct. Il fit quelques tragédies qui furent remarquées : il jouait lui-même dans les salons les rôles de quelques-uns de ses héros. Ces délassemens passagers ne le fixèrent pas long-temps : il était appelé à traiter des matières plus sérieuses. Ferrand s'était marié en 1780, avec la fille du président Rolland qui périt en 1793, sous la hache révolutionnaire. Après avoir montré la plus vigoureuse opposition aux principes politiques et religieux de 1789, il quitta la France dès le mois de septembre de la même année, s'attacha au prince de Condé, dont il gagna la confiance, et qui, dès la première campagne, l'admit dans son conseil. Après la mort de Louis XVI, il fit partie du conseil de régence. Pendant l'émigration il publia plusieurs *ouvrages* pour défendre les droits de son souverain. Ce fut encore à la même époque qu'il écrivit *l'éloge de Madame Elisabeth*, d'après les *notes* que lui fournit Madame de Bombelles qu'il rencontra en 1795 à Ratisbonne. Ferrand revint en France en 1800, ne remplit aucune fonction ni sous le gouvernement consulaire ni sous le gouvernement impérial, et s'occupa exclusivement d'études littéraires ou historiques. Peu de temps après son retour, il fit paraître le bel ouvrage de l'*Esprit de l'histoire* ou *Lettres politiques et morales d'un père à son fils*. Il y établit ce principe éminemment conservateur que *nul n'a le droit de vouloir une révolution* : ce ne fut point cette maxime qui déplut à Buonaparte ; car il devait tenir au maintien de l'état de choses qui existait alors ; mais ce fut le discours de Viomandier dans lequel il est question d'un général qui replace Childeric, roi légitime sur un trône usurpé. La police défendit la publication de cet ouvrage,

qui n'en fut que plus recherché, et dont quelques exemplaires se vendirent jusqu'à deux louis chacun. Le libraire Desenne qui avait une haute opinion du talent de Ferrand, et qui possédait les manuscrits de l'*histoire de Pologne* par Rulhières, vint lui proposer de la continuer; ce qu'il n'accepta qu'avec peine : il y travailla pendant trois ans, et, lorsque cet ouvrage fut terminé, il éprouva toutes sortes de désagrémens. Il en avait prévu quelques-uns, surtout ceux qui lui vinrent de la police, mais dont d'autres durent le surprendre; car on le traita de *barbare*, parce qu'il n'avait pas voulu conserver cette qualification que Rulhières donnait habituellement aux Russes, et parce qu'il ne croyait pas que l'on devait accuser une nation toute entière qui marche à la civilisation plus rapidement qu'on ne le croit d'ordinaire. On lui proposa aussi de lui accorder la permission d'imprimer cette histoire, à la condition sordide qu'il abandonnerait la moitié des bénéfices de l'édition. En 1812 le bruit courut que Ferrand avait fait partie de la conspiration Mallet : le fait était faux. Jamais Ferrand n'eut la pensée d'une conspiration : il attendait en silence, comme tant d'autres fidèles royalistes, que les temps fussent accomplis. A cette occasion nous rappellerons ce qu'il dit en 1800, au ministre Bénézé qui lui témoignait quelque inquiétude sur sa présence en France : *Je vais*, lui répondit-il, *me mettre bien à découvert vis-à-vis de vous. Toutes les fois que l'on vous dira que je suis entré dans une conspiration, affirmez que cela est faux, et vous aurez raison. Mais quand vous saurez qu'un prince français a mis le pied en France, soyez sûr que je ferai l'impossible pour aller le joindre.* Après la déchéance de Buonaparte, quelques royalistes se réunirent (31 mars 1814), chez M. Lepelletier de Morfontaine, ancien magistrat, pour aviser aux moyens d'assurer le retour des Bourbons : il n'est pas vrai, comme l'ont dit tous les biographes, qu'il proposa d'avoir recours au Sénat : un tel avis était totalement contraire à ses opinions et à ses principes : une députation fut envoyée auprès de l'empereur Alexandre d'après le conseil de Ferrand, qui cependant n'en fit point partie. Louis XVIII voulant récompenser son zèle et sa fidélité le nomma ministre d'état, et directeur-général des postes. Plus tard (août 1814) il l'éleva à la dignité de comte. Plein de confiance dans ses lumières il l'appela dans le conseil qui rédigea la Charte, et Ferrand eut une grande part à cet acte important du règne de ce prince. Le 14 novembre 1814, sur la demande que le prince de Condé fit lui-même au roi, Ferrand reçut la croix de St.-Louis avec les lettres les plus aimables du prince qui la lui envoyait. Nommé membre de la commission chargée de l'examen des demandes en restitution des biens non vendus des émigrés, il en présenta le projet le 13 septembre à la chambre des Députés, et en développa les motifs dans un discours remarquable, où il rappela les services et les malheurs des émigrés, et dit qu'en déclarant irrévocable la vente des biens nationaux, le roi avait agi dans l'intérêt de la paix intérieure, mais que n'ayant pu rendre légitime ce qui était injuste, il convenait que la nation accordât, quand les circonstances le permettraient, de justes dédommagemens à ceux qui avaient été privés de leurs biens : ce fut lui qui prononça le premier le mot *d'indemnité*. Ce discours violemment combattu par M. Bédoch, député, fut défendu d'une manière victorieuse par M. Mutin dans un article publié dans le *Journal des Débats*. Ferrand eut *par intérim* le portefeuille de la marine pendant la maladie et après la mort de M. Malouet : au mois de septembre il présenta au roi un projet relatif à la traite des Nègres qu'il voulait interdire entre le Cap blanc et le Cap de Palmes sur les côtes d'Afrique. Il présenta aussi le 26 octobre à la chambre des Députés un projet de loi sur les dettes des colons de St.-Domingue : il proposait de prolonger jusqu'à la fin de la session de 1815, le sursis que leur avait accordé le gouvernement précédent. Il céda le ministère de la marine à M. Beugnot. Au 20 mars il fut obligé de remettre sa direction à

M. Lavalette : le refus de chevaux que lui fit son successeur l'empêcha d'accompagner le roi. Muni toutefois d'un sauf-conduit, il se rendit dans la Vendée, où les émissaires de Buonaparte avaient déjà divisé les royalistes, et où par conséquent il ne put faire le bien qu'il espérait pour la cause de ses maîtres. Retiré secrètement à Orléans, il fut découvert par la police de Fouché qui connaissait son voyage dans la Vendée : il reçut l'ordre de sortir de France, mais ses infirmités le firent révoquer. La seconde restauration lui rendit ses titres et ses dignités ; seulement il ne rentra point à la direction-générale des postes ; mais en revanche il fut créé pair de France le 17 août 1815. Le 20 novembre de la même année, il parut comme témoin dans le procès de Lavalette : personne mieux que lui ne pouvait faire connaître les circonstances dans lesquelles sa place de directeur lui avait été enlevée. Forcé de dire la vérité, il exhiba le sauf-conduit que lui avait donné Lavalette. Ferrand fut chargé de faire à la chambre des Pairs le rapport sur l'établissement des cours prévotales ; et ce fut sur sa proposition, motivée par le tableau des tentatives criminelles du parti buonapartiste ou républicain, que la chambre adopta cette mesure à une grande majorité. Louis XVIII n'avait jusqu'alors récompensé que le dévouement politique de Ferrand : appréciateur éclairé du talent, il ne pouvait oublier le mérite de ses productions littéraires ; aussi le 21 mars 1816 il le nomma membre de l'académie française, et le 16 décembre suivant, grand-officier-secrétaire des ordres de St.-Michel et du St.-Esprit. Déjà la santé de Ferrand s'affaiblissait ; et quoiqu'il eût déjà perdu la vue, il alla prêter serment dans le cabinet du Roi. Malgré ses souffrances, il a continuellement assisté aux séances de la chambre des Pairs où il vota toujours avec le côté droit. Il est mort le 17 janvier 1825, à l'âge de 73 ans. Voici la liste exacte de ses ouvrages : 1° *Accord des principes et des lois sur les évocations, commissions et cassations illégales*, Paris, 1786, in-8 ; 2° *Essai d'un citoyen*, Paris, 1789, in-8 ; 3° *Nullité et Despotisme de l'Assemblée prétendue nationale*, décembre 1790, in-8 ; 4° *Etat actuel de la France*, janvier 1790 ; 5° *Adresse d'un citoyen très actif*, février 1790 ; 6° *Douze lettres d'un commerçant à un cultivateur*, mars, avril, mai 1790 ; 7° *Le dernier coup de la ligue*, octobre 1790 ; 8° *Lettre d'un ministre d'une cour étrangère à M. le comte de Montmorin*, 1791 ; 9° *Réponse au* post-scriptum *d'une lettre du comte de Lally-Tolendal à M. Burk* ; 10° *Le rétablissement de la monarchie* ; juillet 1793 ; 11° *Considérations sur les révolutions sociales* ; août 1794 ; 12° l'*Esprit de l'histoire*, ou *Lettres politiques et morales d'un père à son fils, sur la manière d'étudier l'histoire en général, et particulièrement de l'histoire de France*, Paris, 1802-1809, 5e édition, 4 vol. in-8, 1816. Ce livre est remarquable par la sagesse du plan, l'ordre des matières, les pensées justes et profondes : il devait enfin, par les bons principes qu'il contient, attirer nécessairement sur son auteur les persécutions d'un gouvernement despotique et illégitime. C'est à l'occasion de cet ouvrage, que l'empereur de Russie envoya à l'auteur une bague d'un grand prix, accompagné d'une lettre très flatteuse. 13° *Eloge historique de Mme Elisabeth de France, suivi de plusieurs lettres de cette princesse*, Ratisbonne, 1795, refait par l'auteur en 1814, et publié à Paris peu de jours après la restauration. Les autres ouvrages du comte Ferrand, qui sont non moins remarquables que les précédens, ont pour titres : 14° *Théorie des révolutions*, Paris, 1817, 4 vol. in-8 ; 15° *Histoire des trois démembremens* de la *Pologne*, 1820, 3 vol. in-8 ; 16° *Testament politique*, 1830, 1 vol. in-8, œuvre posthume. Il avait aussi fait plusieurs brochures : *Vues d'un pair de France sur la session de* 1821, *Réflexions sur la question du renouvellement intégral de la chambre des députés*, 1823, etc. Plusieurs de ses *opinions* et rapports ont été imprimés par ordre de la chambre des Pairs. On a de lui quatre tragédies,

1° Zoaré, 1779; 2° Philoctète, 1780; 3° Le siége de Rhodes, 1784; 4° Alfred le Grand, 1785. Le comte Ferrand ne varia jamais dans ses principes politiques. On avait proposé à Buonaparte de chercher à l'attirer dans son parti : *Oh! celui-là....* répondit-il, *il n'y faut pas compter; nous ne l'aurons jamais : il aime trop les Bourbons.*

FERRARE. *Voyez* Rénée de France, et Alfonse d'Est.

FERRARI (Barthélemi), *Ferrarius*, gentilhomme milanois, né en 1497, institua en 1533, de concert avec Antoine-Marie-Zacharie et Jacques-Antoine Morizia, l'ordre des Barnabites, si utiles depuis à l'Italie et à l'Allemagne. Il mourut supérieur de cette congrégation en 1544, avec une grande réputation de vertu.

* FERRARI (André), peintre génois, mort en 1559. Il était également habile pour le paysage, les fruits, les fleurs, les animaux, et pour les sujets historiques. Il y a eu plusieurs autres peintres de ce nom.

FERRARI (François-Bernardin), prêtre de la congrégation des Oblats, docteur de Milan sa patrie, naquit en 1577, et mourut en 1669, à 92 ans. Il parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne et l'Italie, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il fit une riche moisson; et dès lors la Bibliothèque Ambroisienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages, pleins d'érudition et de recherches curieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux sont : 1° *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1620, in-4. Jean-Georges Grævius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Eglise à l'égard des prédications; Utrecht, 1692, in-4. Quelques bibliographes ont dit que le succès de ce livre excita la jalousie du cardinal, et qu'il fit tout ce qu'il put pour le faire supprimer, parce qu'il vit que son traité *De concionante Episcopo*, qu'il mit au jour dans le même temps, était éclipsé par celui de Ferrari; mais cette anecdote, déjà réfutée par le caractère du sage et vertueux prélat, l'est encore par les faits et les dates. Le livre de l'archevêque ne vit le jour qu'en 1632, après sa mort, et 12 ans après la publication de celui de Ferrari, imprimé en 1620, in-4. Cet ouvrage était un des plus rares ambroisiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1620 est la plus recherchée. 2° *Des applaudissemens et des acclamations des Anciens*; ouvrage divisé en sept livres, et imprimé à Milan en 1627, in-4. 3° Un *Traité des funérailles des chrétiens.*

FERRARI (Jean-Baptiste), jésuite de Sienne, né en 1584, mort en 1655, donna au public, en 1622, un *Dictionnaire syriaque*, in-4, sous le titre de *Nomenclator Syrianus*, très utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible : travail dans lequel il fut aidé par de savans Maronites. On a encore de lui : *De malorum aureorum cultura*; Rome, 1646, in-fol.; et *De florum cultura*, Rome, 1633, in-4; et en italien, Rome, 1638, in-4.

FERRARI (Octavien) milanois, né en 1518, professa la philosophie à Padoue, et mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu et sa vaste littérature. On lui doit : 1° *Clavis philosophiæ Aristotelicæ*, 1606, in-8. 2° Un savant traité de l'*Origine des Romains*, en latin : Milan, 1607, in-8. Grævius l'a inséré dans le 1er vol. de ses *Antiquités Romaines*, et y a ajouté les corrections nécessaires. Le stile de Ferrari est pur et assez élégant.

FERRARI (Octave) naquit à Milan comme le précédent, en 1607, et ne fut pas moins estimé. (Il fut professeur d'éloquence au collége Ambrosien, et historiographe de la ville de Milan.) Louis XIV, la reine Christine, la ville de Milan, lui firent des présens et des pensions. Il les méritait par son savoir; il possédait l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages savans et curieux. 1° *Sur les Vêtemens des Anciens, et les Lampes sépulcrales*, en latin, in-4, Padoue, 1685 (*voyez* Liceti). 2° *De Mimis et Pantomimis*, 1714,

in-8. 3° *Origines linguæ italicæ*, in-fol., 1676; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne. 4° *Opuscula*, Hermstadt, 1710, in-8. Ce savant mourut en 1682, à 74 ans. C'était un homme d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix: aussi l'appelait-on le *Pacificateur* et le *Conciliateur*. Son stile est élégant et châtié, mais sans affectation; il sait prendre le ton de son sujet, à quelques endroits près, où il imite un peu trop le ton des poètes.

FERRARI (Philippe), religieux servite, mort en 1626, est connu par une *Typographie du Bréviaire romain*, et par un *Dictionnaire géographique*, que l'abbé Baudrand fit réimprimer en 1682, augmenté de moitié. Il ne corrigea point les inexactitudes de Ferrari, et il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorans, qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI (Gui), élégant et éloquent écrivain du 18e siècle, né en Italie, et mort en 1791, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins, dignes du siècle d'Auguste. Il se fit d'abord connaître par son abrégé d'histoire *De Vita quinque imperatorum*, ou *Mémoire de la vie de cinq généraux autrichiens qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*, Vienne, 1775, in-8. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes, ne peuvent que lire avec plaisir cet ouvrage. On y trouve, outre le mérite historique, un genre de narration qui unit la précision avec la majesté et la richesse du langage romain. Les cinq généraux, dont l'auteur rapporte les exploits, sont MM. Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon. On a donné le *Recueil* de ses OEuvres à Lugano, 1777. Il y traite en détail les actions des cinq généraux, qu'il n'avait qu'effleurées dans l'ouvrage précédent. Son stile en général ressemble beaucoup à Cornélius Nepos; mais lorsqu'il entre dans quelques détails sur les opérations militaires et les révolutions de la guerre, il est moins alors celui de Cornélius Nepos, que celui de Jules-César; et c'est effectivement là le modèle des historiens de la guerre. L'abrégé de la Vie des héros guerriers est suivie de celle de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie: Jules-César Brusato, Thomas Ceva, et Antoine Lecchi. Viennent ensuite sept Oraisons latines, entre lesquelles on distingue celle *de optimo patre-familias*; il y a des observations qui renferment plus de sagesse et d'utilité sur l'éducation des enfans, qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière, laquelle a été tant agitée dans ces dernières années, et dont on ne cesse encore d'occuper le public. Le stile de Ferrari s'élève avec les choses, et prend un nouvel essor quand il est employé à célébrer de grands événemens. Alors sa prose devient nombreuse, ses périodes s'enchaînent, sa marche est plus grave et plus imposante. C'est ce qu'on remarque dans le début de l'oraison, où il célèbre la fameuse victoire de Kolin. Il y a encore dans ce Recueil, des plaidoyers sur différens sujets plus ou moins intéressans; et c'est dans ceux qui le sont moins, et qui semblent ne pas se prêter à la richesse et aux ornemens de l'éloquence, que l'art et les ressources de l'auteur paraissent plus à découvert. L'on ne peut cependant disconvenir que quelques-unes de ces pièces ont peu de développement, peu de force, et quelquefois un peu de sécheresse. Il y a aussi des faits qui ne sont pas rapportés avec assez d'exactitude, et des narrations où l'on croit entrevoir des anachronismes. *Voyez* le *Journ. hist. et littér.* 1er février 1778, p. 168.

* FERRARI (Jean-Baptiste, l'abbé), naquit à Tresto, près d'Este, le 21 juin 1732, et mourut à Padoue en 1806, après avoir été préfet des études du séminaire de cette ville. Il montra de bonne heure du goût pour les choses saintes. Il est auteur de différens ouvrages écrits en latin et qui traitent pour la plupart des matières religieuses. On lui doit aussi quelques *Opuscules poétiques* qui ont du mérite, mais qui sont restés manuscrits: ce sont des *Dialogues*, des *Odes*, des *Elégies* et des *Epigrammes*. Ses meilleures

productions sont : 1° *Laudatio in funere Clementis XIII*, in-4, Padoue, 1769 ; 2° *Vita Egidii Forcellini*, ibid., 1792, in-4 ; 4° *Vitæ illustrium virorum seminarii Patavinensis*, ibid., 1799, in-8 ; 4° *Vita Jacobi Facciolati*, ibid. 1799, in-8 ; *Vita Pii VII, cum appendice*, ibid., 1802, in-4.

* FERRARI (Pierre), architecte de la chambre apostolique, né à Spolète en 1753, se distingua de bonne heure par une profonde connaissance de son art. L'administration française mit à profit son talent pour le bien de l'Italie, en le chargeant de plusieurs travaux importans, en qualité d'ingénieur en chef dans le département du Trasimène. De concert avec le chevalier Fontana, il s'occupa du projet de canal de jonction de la mer Adriatique à la mer Méditerranée. Ce ne fut qu'en 1825 qu'il fit part au public de ses méditations sur cette utile conception : son livre est intitulé : *de l'Ouverture d'un canal navigable qui, de la mer Adriatique en traversant l'Italie, déboucherait par deux endroits dans la mer Méditerranée.* Ferrari a donné aussi des plans pour le dessèchement des lacs de Trasimène et de Fucino. Il est mort à Naples à l'âge de 73 ans, le 7 décembre 1825.

FERRARI. *Voyez* GIOLITO DE FERRARI (Gabriel).

FERRARI. *Voyez* GALATEO.

FERRARIENSIS. *Voyez* SILVESTRE (François).

FERRARIS (Jean-Pierre de), célèbre docteur en droit, natif de Pavie au 14e siècle, composa, dans un âge très avancé, une *Pratique de Droit*, 1544, in-8, peu connue aujourd'hui.

* FERRARIS (Joseph, comte de), né à Lunéville le 20 avril 1726, d'une famille noble du Piémont établie en Lorraine depuis plus d'un siècle, entra en qualité de page à Vienne, en 1735, chez l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph I. Lors de la guerre qui eut lieu après la mort de l'empereur Charles VI, le comte de Ferraris, qui sortait à peine de l'enfance, sollicita l'honneur de débuter dans la carrière militaire, et il obtint un drapeau dans le régiment de Grune (1741). Blessé à la bataille de Czallau (17 mai 1744), après avoir fait des prodiges de valeur, il eut une lieutenance, et, avant la fin de la campagne, une compagnie d'infanterie. La paix dont jouit l'Autriche pendant quelques années, retarda son avancement ; mais la guerre de 7 ans lui fournit de nouveau l'occasion de signaler son courage. Le 14 octobre 1758, à la bataille de Hochkirchen, il s'empara d'une batterie de 36 pièces de canon, à la tête du régiment de Charles-Lorraine dont il était colonel ; ce qui lui valut la décoration de l'ordre de Marie-Thérèse. Il fut élevé au grade de général-major en 1761, et à celui de lieutenant-général en 1773. En 1777, il fut nommé directeur-général de l'artillerie des Pays-Bas. Il s'occupa à cette époque de la carte des provinces belgiques. Lorsque la guerre eut éclaté avec la Prusse en 1778, Marie-Thérèse lui donna un témoignage bien flatteur de sa confiance, en plaçant sous sa direction le jeune archiduc Maximilien, depuis électeur de Cologne. Son crédit se soutint également sous le règne de l'empereur Joseph II. Quoiqu'âgé de 67 ans, il prit une part active à la campagne de 1793 contre les Français, et il se distingua particulièrement au combat de Famars et au siége de Valenciennes. Il obtint alors le cordon de commandeur, et, peu de temps après, la grand'croix de Marie-Thérèse, la place de vice-président du conseil aulique de guerre, et enfin le titre de feld-maréchal. Il est mort à Vienne le 1er avril 1814, universellement regretté. Il joignait à des talens peu communs, des mœurs douces, une politesse exquise, et une loyauté sans égale. On lui doit une carte des provinces belgiques en 25 feuilles, qui peut soutenir la comparaison avec la grande carte de France de Cassini.

* FERRAUD ou FÉRAUD (N...), député à la Convention nationale par le département des Hautes-Pyrénées, naquit dans la vallée d'Aure, au pied des Pyrénées, vers l'an 1764. Il se montra dès l'ouverture de la session l'ennemi acharné de la cour, fut chargé de faire un rapport sur les

pétitions des sections de Paris qui demandaient la mise en jugement de Louis XVI; et dans le procès de ce malheureux monarque, il fut de la majorité qui le condamna sans sursis ni appel. D'un autre côté, il poursuivit de la même haine les émigrés : il fit ordonner qu'un nommé Viard, envoyé du ministre Lebrun à Londres, accusé d'être leur agent et l'espion de l'étranger, fut traduit à la barre de l'Assemblée. Ce fut encore lui qui demanda que le ministre Pache ne pût sortir de la capitale avant d'avoir rendu compte de sa gestion. Dans plusieurs occasions, Ferraud s'était fait remarquer par ses connaissances en économie politique, et ses premiers travaux consacrés aux subsistances, furent pour lui l'occasion de présenter des vues très judicieuses sur cette partie du service public. Ferraud s'était attaché au parti de la *Gironde*, qui voulait une république sans *terreur* : aussi le vit-on combattre de tous ses efforts la faction des Montagnards qui voulaient arriver au même but que la Gironde, mais par la guillotine et les échafauds, comme ils en ont donné l'épreuve épouvantable pendant qu'ils ont été au pouvoir. Nul doute que Ferraud n'eût été compromis dans la proscription du 31 mai 1793, si alors il n'eût été en mission. Ses amis, pour le mettre à l'abri de l'orage qui menaçait les Girondins, le firent envoyer successivement à l'armée du Nord et à celle des Pyrénées-Orientales. Ferraud avait du courage; il ne put être le témoin inactif des efforts et des succès de nos soldats : il voulut partager les uns et les autres, et à plusieurs reprises, on le vit se mêler avec les combattans : un jour il chargea avec intrépidité à la tête d'une colonne, et, quoiqu'il fût blessé, il termina lui-même cet engagement et parvint à repousser les ennemis. Rappelé à la Convention après le 9 thermidor an 2 (2 juillet 1794), il fut adjoint à Barras pour réprimer les rebelles suscités par la commune de Paris; il continua à poursuivre avec un zèle digne d'éloge les démagogues de la Montagne, et contribua à l'arrestation de Robespierre. Renvoyé à l'armée du Nord, il continua à donner des preuves de son intrépidité, et on peut placer son nom parmi ceux des guerriers qui se distinguèrent alors à la prise de Frankendal et à celle du fort du Rhin. De retour de cette mission, il rentra à l'assemblée. La conduite qu'il avait tenue à l'égard de Robespierre et des Montagnards avait indisposé contre lui la commune et ses fougueux satellites : la Gironde s'efforçait d'inspirer des idées d'ordre, et de faire sortir la France du chaos sanglant dans lequel elle se trouvait plongée : d'un autre côté, la faction des Jacobins renouvelait ses efforts; elle fait arriver l'abjecte populace des faubourgs de Paris, au son du tocsin sonné dès le milieu de la nuit du 20 mai 1795. Les rebelles furieux pénètrent à la Convention; ils demandent à grands cris du pain, la liberté des patriotes et la Constitution de 1793. Ferraud accoutumé à braver les dangers, s'élance pour empêcher cette violation de la représentation nationale. Boissy d'Anglas est au fauteuil; mais vingt armes à feu sont dirigées sur le président; Ferraud le couvre de son corps, et dit aux factieux : *j'ai été atteint plus d'une fois du fer ennemi : voilà mon sein couvert de cicatrices; je vous abandonne ma vie, mais respectez le sanctuaire des lois.* Ces paroles furent les dernières qu'il prononça : atteint dans la poitrine par un coup de pistolet, il tomba, mais il respirait encore; une femme insulte à cette victime de la fureur populaire, en lui frappant le visage avec ses galoches; un homme traîne son cadavre dans le couloir et lui coupe la tête, la place au bout d'une pique, et la présente à Boissy d'Anglas qui, à sa vue, se lève, se découvre et salue avec majesté ces restes d'un homme courageux (*voyez* Boissy d'Anglas). Cet assassin était un serrurier qui le lendemain fut condamné à mort; mais la populace l'arracha violemment à l'échafaud : peu de temps après, il fut repris, condamné de nouveau par une commission militaire et exécuté. La Convention décréta que des honneurs funèbres seraient rendus à Ferraud : cette cérémonie eut lieu le 14 prairial, et Lou-

vet y prononça son *oraison funèbre* qui a été imprimée en 1795.

FERRE (Vincent), dominicain, natif de Valence en Espagne, enseigna la théologie avec réputation à Burgos et à Rome, puis à Salamanque, où il mourut vers 1683. On a de lui des *Commentaires* estimés en Espagne *sur la Somme de saint Thomas*, en 8 vol. in-fol. Il résout toutes les difficultés avec beaucoup de netteté et de précision.

FERREIN (Antoine), né à Frespech en Agénois, l'an 1693, était médecin de Montpellier. Il a été de l'académie des Sciences, et professeur en médecine au collége-royal. Ses *Leçons sur la Médecine*, et celles *sur la Matière médicale*, publiées depuis sa mort, chacune en 3 vol. in-12, par M. Arnault de Nobleville, prouvent qu'il avait bien médité sur l'art de guérir. Il l'exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 28 février 1769.

* FERREIRA (Antoine), célèbre poète portugais, né à Lisbonne en 1528, mort le 28 avril 1569, à peine âgé de 41 ans, a publié les ouvrages suivans, qui sont des poésies lyriques ou dramatiques, et qui l'ont placé au rang des auteurs classiques de sa patrie : 1° *Inès de Castro*, la seconde tragédie régulière qui ait paru en Europe, et que les Portugais regardent comme un des beaux monumens de leur littérature. La Motte en a emprunté les plus belles scènes. 2° *Poemas Lusitanos*, Lisbonne, 1598. 3° Des *Comédies* imprimées en 1622 et 1771, avec celles de Sà de Miranda.

FERREIRA (Antoine), né à Lisbonne, publia dans cette ville en 1670, un *Cours de Chirurgie* estimé, et plusieurs fois réimprimé in-fol. L'auteur était chirurgien de la chambre du roi de Portugal. Il mourut en 1677.

* FERREOL (S.), premier évêque de Besançon, accompagna saint Irénée dans les Gaules, et fut envoyé par lui dans la Séquanie avec saint Ferjeux son frère : les deux apôtres furent arrêtés par les ordres de Claude, préfet romain. Malgré les tourmens qui leur furent infligés, ils restèrent inébranlables dans la foi ; ils eurent la tête tranchée l'an 211. Leurs tombeaux existent encore dans un souterrain près de Besançon, dans le village de Saint-Ferjeux.

FERREOL ou FORGEOT (S.), martyr de Vienne dans les Gaules, fut mis à mort à ce que l'on croit, sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Il faut le distinguer de saint FERREOL, évêque de Limoges en 591, sous le règne de Chilpéric; et de saint FERREOL, évêque d'Ussez en 533. On a de celui-ci une *Règle monastique*, insérée par Holstenius dans son *Codex Regularum*.

FERRERA (Jean), espagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximenès, un *Traité complet d'Agriculture*. Il ramassa, dans son ouvrage, tout ce que les anciens et les modernes avaient écrit d'important sur ce premier art du genre humain. Il y joignit ses observations particulières, fruits d'une longue expérience. Ce livre a été très utile dans son temps, et il a servi beaucoup à ceux qui ont depuis traité la même matière.

FERRERAS (Don Jean de) naquit le 7 juin 1652, à Labaneza en Espagne. Après avoir fait ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, il obtint au concours la cure de Saint-Jacques de Talavera, dans le diocèse de Tolède. Il fut transféré ensuite à celle de Saint-Pierre de Madrid par son confesseur. (Le nonce du pape le fit théologien et examinateur de son tribunal, et l'Inquisition le nomma son qualificateur et son proviseur. Le roi d'Espagne voulut qu'il assistât aux juntes d'état et à son conseil privé.) Ferréras refusa, quelque temps après, deux évêchés considérables, malgré les instances que lui fit la cour pour les lui faire accepter. L'académie de Madrid le choisit, l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi, en confirmant un choix applaudi par tous les gens de lettres, l'honora de la charge de garde de sa bibliothèque. Ferréras fut très utile à l'académie naissante, par ses lumières. Il lui servit surtout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire espagnol*, entrepris et publié par

cette illustre compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferréras était mort 4 ans auparavant en 1735. On a de ce savant espagnol plusieurs ouvrages de théologie, de philosophie, de belles-lettres et d'histoire. Le plus considérable et le plus connu est son *Histoire d'Espagne*, écrite en sa langue, la meilleure, la plus complète que nous ayons sur cette nation : M. d'Hermilly en a donné une bonne traduction française en 10 vol. in-4, Paris, 1731.

* FERRÈRE (Philippe), célèbre avocat au parlement de Bordeaux, né à Tarbes en 1767, se plaça dès ses premiers débuts au rang des orateurs les plus distingués du barreau de sa province. Il n'adopta pas les principes de la révolution; aussi fut-il obligé de quitter sa ville natale dans laquelle il ne put rentrer qu'après la terreur (1795). Il reprit ses fonctions d'avocat et y obtint des succès éclatans. En 1804 il refusa de faire partie du tribunat, et sous la restauration il ne sollicita aucune récompense de sa fidélité. Il est mort le 14 janvier 1815 à l'âge de 48 ans, d'une maladie de poitrine que les fatigues de la plaidoirie lui avaient occasionée. Ses principaux discours ont été imprimés pour la première fois dans le *Barreau français* de MM. Clair et Clapier, Paris, 1820 et années suivantes, 12 volumes in-8. Ses *plaidoyers* sont remarquables par l'élévation des pensées, l'élégance et l'énergie du stile, et par les mouvemens oratoires dont ils sont animés.

* FERRERI (Zacharie), né à Vienne en 1479, étudia le droit canonique à Padoue, et entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Benoît de la congrégation du Mont-Cassin. Passionné pour l'étude, et surtout pour la poésie, il s'était formé dans sa cellule une bibliothèque considérable; mais soit que les livres ne fussent pas conformes aux études de son état, soit que cette espèce de propriété fût contraire à la règle, le président de la congrégation fit enlever la bibliothèque. Après avoir prié inutilement qu'on lui rendît ses livres chéris, Ferreri résolut, dans son chagrin, de passer dans l'ordre des Chartreux. Ses supérieurs s'y opposèrent; cependant, sans tenir compte de ce refus, il s'y réfugia. Mais, réclamé par ses supérieurs, il fut forcé de revenir dans son monastère, d'où on l'envoya, en 1506, continuer ses études à Rome. Après y avoir été fait docteur en droit civil et canonique, il y reçut la couronne poétique. Son dessein de se faire chartreux l'occupait continuellement. Etant à Venise en 1508, il entra au noviciat de cet ordre, prit le nom de frère Zacharie-Benoît; mais de nouveaux obstacles l'empêchèrent encore de faire sa profession. Son mérite et ses talens l'ayant fait nommer abbé de Subbachio, il assista en cette qualité au concile de Pise, convoqué en 1511, contre le pape Jules II; et en fut nommé secrétaire. S'étant prononcé fortement contre le pape, il n'avança pas sous le pontificat de Jules II, mais Léon X, son successeur, le nomma, en 1519, à l'évêché de Guardia, et l'employa dans plusieurs missions importantes en Allemagne. A son retour en Italie, après la mort de Léon X, il fut nommé gouverneur de Faenza. Il mourut à Rome, vers 1526 ou 1527. Il a laissé 1° *Sancti carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. C'est une vie de saint Bruno, suivie de diverses poésies et de l'apologie de l'auteur; elle est insérée dans la Collection des œuvres de saint Bruno, Paris, 1524. 2° *Promotiones et progressus sacro-sancti Pisani concilii, inchoati anno* 1511, *necnon acta et decreta sacro-sanctæ generalis Pisanæ synodi*, in-fol. 3° *Apologia sacri Pisani concilii moderni*, Pise, 1511; 4° *Acta scitu dignissima Constantiensis concilii*, Milan, 1511, in-fol.; 5° *Decreta et acta concilii Basiliensis*, 1511, in-fol., rare, 1512, in-8; 6° *Lugdunense somnium de divi Leonis X pontificis maximi, ad summum pontificatum divina promotione, carmen*, Lyon, 1513, in-4, inséré dans le tome 4 des *Carmina illustrium poetarum italorum*, Florence, 1721. On prétend que ce poème, composé de plus de mille vers, fut achevé en trois jours. 7° *Vita sancti Casimiri*, Cracovie, 1520, et insérée dans les *Acta sanctorum* de Bollandus; 8° *Oratio de eliminandis de regno*

Poloniæ erroneis traditionibus Lutheri, Cracovie, 1521; 9° *De reformatione Ecclesiæ, suasoria oratio ad beatum patrem Hadrianum VI pontif. max.* Venise, 1522, in-8; 10° *Hymni novi ecclesiastici, juxta veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4; ibid., 1549, in-8 : ces hymnes sont estimées. Il y a de Ferreri plusieurs autres ouvrages qui n'ont point été publiés.

* FERRERI (Matthias), capucin piémontais, naquit à Cavalco-Maggiore, dans le 17e siècle. Après avoir professé la théologie dans divers couvens de son ordre, il fut nommé définiteur des maisons de son ordre. Ses talens pour la chaire le firent choisir pour aller prêcher dans la vallée des Alpes où il y avait beaucoup de protestans, dont il eut le bonheur de ramener un assez grand nombre dans le sein de l'Eglise. On a de lui une histoire des missions en général et en particulier de celles faites par les religieux de son ordre dans les vallées des Alpes : elle a pour titre : *Jus regnandi apostolicum per missiones apostolicas religiosorum totius ordinis hierarchici ab initio Ecclesiæ, sive Rationarium chronographicum missionum evangelicarum ab apostolicis operariis, præsertim capucinis, in quatuor mundi partibus, signanter in Gallia cisalpina, exercitarum*, Turin, 1659, 2 vol. in-fol. On y trouve des détails qui peuvent servir à l'histoire et à la topographie de ces contrées peu connues.

* FERRERO-DELLA-MARMORA (Thérèse-Marie-Charles-Victoire), cardinal, né le 5 octobre 1757 à Turin, fut évêque de Casal en 1796, puis de Saluzzo en 1805; Léon XII lui accorda la pourpre le 27 septembre 1824; mais ce prélat ne parut point au dernier conclave. Il est mort la nuit du 30 décembre 1831, dans son palais abbatial de St.-Benigne. Les journaux du Piémont ont fait l'éloge de ses vertus; nous n'avons pu nous procurer d'autres renseignemens sur ce cardinal : ils sont puisés dans le tome 70 de l'*Ami de la religion et du roi*, page 616.

FERRET, ou Ferretti (Emile), né à Castel-Franco dans le Bolonais, en 1489, secrétaire du pape Léon X, fut appelé à Paris par François Ier, qui le fit membre du parlement, et le chargea de trois légations, l'une vers les Vénitiens, l'autre vers les Florentins, la troisième vers l'empereur, dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Avignon le 15 juillet 1552. Il cultiva les muses dans le tumulte de la cour. C'était un homme modeste, modéré, libéral, dont tout le plaisir était de jouer du luth et de se promener. Il fit mettre au dessus de la chaire de jurisprudence d'Avignon, qu'il fit faire à ses dépens, cette inscription : *Peritum orno, imperitum dedecoro*. On a de lui : 1° *Opera juridica*, 1598, in-4°; 2° *Ciceronis orationes ad veterum codicum fidem castigatæ*. On trouve sa Vie dans les *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum* de Buder, Iéna, 1722, in-8.

FERRETTI, poète et historien de Vicence, dans le 14e siècle, fut un de ceux qui chassèrent la barbarie répandue en Europe, et qui firent renaître le bon goût dans les belles-lettres. Parmi les productions de ce savant en prose et en vers, il y a une *Histoire de son temps* en 7 livres, depuis 1250 jusqu'en 1318 : elle est curieuse. Muratori l'a publiée dans le 9e tome des écrivains de l'Histoire d'Italie. On a encore de lui un *Poème latin* sur les beaux faits de Can de l'Escale.

FERRI (Paul), ministre protestant à Metz sa patrie, naquit en 1591, et mourut de la pierre en 1669. On lui en trouva plus de 80 dans la vessie. Ferri était connu de son temps par ses écrits et par ses sermons; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catéchisme*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres.

FERRI (Ciro). *Voyez* Ciro-Ferri.... *Voyez* aussi Ferry.

* FERRIER (Boniface), général de l'ordre des chartreux, naquit en 1355 à Valence en Espagne. Après avoir étudié le droit et reçu le bonnet à l'université de Lérida, il exerça la magistrature dans sa ville natale, et s'étant marié, il devint père de onze enfans; mais ayant perdu son épouse et neuf de ses enfans,

il résolut de se vouer à l'état monastique. Son frère Vincent Ferrier, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, le confirma dans ce pieux dessein. Après avoir vendu ses biens et distribué aux pauvres ce qui n'était pas nécessaire à l'établissement des deux fils qui lui restaient, il entra, en 1396, chez les chartreux de la Porte-du-Ciel, prit les ordres; et se livra tout entier aux études de son nouvel état. Elu général de l'ordre en 1402, après la mort de Guillaume Raynaud, il gouverna avec sagesse. Urbain VI et Benoît XIII se disputaient alors le pontificat. Ce schisme divisa aussi les chartreux, partagés entre les deux obédiences. Ferrier était pour Benoît XIII, avec ceux qui l'avaient élu; le reste était pour Urbain VI. Etienne de Sienne avait été élu général de cette partie. Pour faire finir une scission qui ne pouvait qu'avoir des résultats funestes, les deux généraux eurent la sagesse de se démettre, afin qu'on en élût un troisième qui réunît tous les monastères sous son autorité. Ferrier, malgré sa résolution, fut forcé par Benoît XIII (Pierre de Lune) de reprendre ce gouvernement. Il lui resta encore attaché, mais lorsqu'il vit son obstination à vouloir rester sur le trône pontifical malgré les maux de l'Eglise et les décrets du concile de Constance, il abandonna son parti, et mourut quelque temps après. Sainte-Marthe fixe sa mort au 27 avril 1417; d'autres ne la placent que deux ans après. On connaît de lui : 1° un *Traité* dans lequel il examine pourquoi il y a eu peu de chartreux canonisés, et pourquoi on cite peu de miracles de cet ordre; 2° une *Traduction* de la Bible en espagnol; 3° un *Traité* adressé à Boniface, religieux du même ordre; 4° *De approbatione ordinis liber unus*; 5° des *Sermons* et des *Lettres*. Il se montra toujours fidèle observateur de la discipline régulière.

FERRIER (Armand du), professeur en droit à Toulouse sa patrie, ensuite président aux enquêtes à Paris, et maître des-requêtes, fut choisi pour se trouver en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Il y soutint les intérêts de la France avec une vivacité et une aigreur qui déplurent à plusieurs prélats. Par égard à leurs plaintes, on envoya Ferrier ambassadeur à Venise. Il s'y lia avec Fra-Paolo, et lui fournit des mémoires pour son *Histoire du Concile de Trente*, pleins de l'esprit de secte dont il était imbu. Ferrier mourut garde-des-sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Il fit profession publique du calvinisme dans ses dernières années.

FERRIER (Jean), né à Rhodez en 1619, entra chez les jésuites, y professa, et fut ensuite confesseur de Louis XIV. Il mourut en 1674, laissant un *Traité sur la Science moyenne*, et des écrits contre les disciples de Jansénius.

FERRIER (Jérémie), ministre protestant, et professeur en théologie à Nîmes, embrassa la religion catholique, et devint conseiller d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attribue *le Catholique d'Etat*, 1625, in-8 : c'est une réponse aux reproches que les partisans de l'Espagne faisaient à la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'Antechrist et de ses marques*, in-fol., Paris, 1615. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs; en 1664. Son gendre et sa fille étaient connus par l'avarice la plus sordide.

FERRIER (Louis), natif d'Avignon, poète français, fut mis à l'inquisition de cette ville, pour certaine maxime d'Epicure :

L'amour pour les mortels est le souverain bien.

Mauvaise traduction du premier vers de Lucrèce :

Æneadum genitrix, divumque hominumque voluptas.

Ce vers se trouve dans ses *Préceptes galans*, poème qui courut manuscrit avant qu'il le publiât à Paris en 1678, in-12. Ferrier ayant été absous par le saint-office, à la prière de ses amis, se retira à Paris, et devint précepteur des fils du duc de Saint-Aignan. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avait acheté la terre de la Martinière. Outre ses *Préceptes galans*, dont le titre marque assez que ce n'est point un code de mœurs,

on a de lui quelques tragédies plus que médiocres, et une traduction de Justin, 1693, 2 vol. in-12, qui a été éclipsée par celle de l'abbé Paul.

FERRIER. *Voyez* VINCENT-FERRIER (S.).

FERRIÈRE (Claude de), docteur en droit de l'université de Paris sa patrie, naquit en 1639. Il professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut en 1715, à 77 ans. Ses ouvrages sont estimés, quoiqu'il ait composé la plupart pour subvenir aux besoins pressans d'une famille nombreuse. Il enrichit les libraires; mais ils ne l'enrichirent point. Les honoraires de ses livres suffisaient à grand'peine pour le dédommager du temps qu'il sacrifiait à leur composition, quoiqu'on ne puisse pas l'accuser d'avoir poussé ce sacrifice trop loin. Les principaux sont 1° La *Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4. 2° — *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4. 3° — des *Novelles*, 1688, 2 vol. in-4. 4° La *Science des Notaires*, in-4, portée par son fils à 2 vol. et réimprimée sous ce titre : *Le nouveau parfait Notaire*, ou *la Science des Notaires de feu C. J. de Ferrière, mise en harmonie avec les dispositions du code civil*, etc., par M. Massé, notaire à Paris, 1805, 2 vol. in-4; 4e édit. 1813, 3 vol. in-4. 5° *Le Droit de Patronage*, 1686, in-4. 6° *Institution coutumière*, 3 vol. in-12. 7° *Introduction à la Pratique*, 1758, in-12. 8° Des *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12. 9° Un *Traité des Fiefs*, 1680, in-4. 10° Le *Recueil des Commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. Il faut avouer que la plupart des écrits de Claude de Ferrière ne sont que des compilations, qui quelquefois manquent d'exactitude : mais elles peuvent être regardées comme des répertoires utiles. Le *Dictionn. de Droit*, 1771, 2 vol. in-4, est de Claude-Joseph son fils, qui a été doyen des professeurs en droit dans l'université de Paris, dont nous avons encore la *Traduction nouvelle des Institutes de l'empereur Justinien, avec des observations pour l'intelligence du texte, l'application du droit français au droit romain*, etc. Cet ouvrage, qui est une augmentation de celui que son père avait donné sur la même matière, peut être de quelque secours pour les jeunes gens qui étudient le droit. Si le père ne parvint pas à la fortune, ce n'est pas qu'il n'eût reçu de la nature les dons de la figure et de l'esprit; mais ils étaient déparés par une hauteur incommode, par une prévention outrée pour ses sentimens, et par la manie de critiquer ceux des autres.

* FERRIÈRES (Charles-Elie, marquis de), né à Poitiers le 27 janvier 1741, d'une famille noble et distinguée, entra dans les chevau-légers de la garde du roi. Mais préférant l'étude des belles-lettres à la vie militaire, il se retira au château de Marsay près de Mirebeau. Au commencement de la révolution, il fut nommé député de la noblesse de la sénéchaussée de Saumur aux Etats-généraux, et il y présenta un *plan de finance pour l'établissement d'une caisse territoriale*. Il vécut depuis dans la retraite, et mourut dans son château de Marsay, le 30 juillet 1804. On a de lui : 1° *Le Théisme*, ou *Recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes, dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, 2 vol. in-12, 2e édition 1791. l'auteur y développe la doctrine de Descartes, de Malebranche et de Locke, et cherche à faire connaître le sort réservé aux nations dont les mœurs et les gouvernemens ne sont pas en rapport avec la religion établie : c'est un bon ouvrage. 2° *De la constitution qui convient aux Français*, 1789, in-8. 3° *Plan de finances pour l'établissement d'une caisse territoriale*. 4° *Opinion contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, in-8. 5° *Compte rendu à mes commettans*, 1791, in-8. 6° *De l'état des lettres dans le Poitou depuis l'an 300 jusqu'à l'année 1789*. 7° *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée constituante et de la révolution de 1789*, 3 vol. in-8, 1798. C'est son meilleur ouvrage. Ferrières a écrit avec la plus grande impartialité; ses livres sont devenus très rares. Le tome 4 qui finit à la mort du roi, est resté manuscrit. Il a paru dans la *Collection des mé-*

moires relatifs à la révolution française publiée par MM. Berville et Barrière avec une *notice* sur la vie de l'auteur, des *notes* et des *éclaircissemens*, Paris, 1821.

FERRON (Arnaud du), conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, est auteur d'une *continuation* en latin de l'*Histoire* de Paul-Emile; de savantes *observations sur les lois*, et d'autres ouvrages qui lui ont assuré le surnom d'*Atticus*, que lui donna Scaliger. Il fut employé dans les grandes affaires, et mourut en 1563, à 48 ans. Sa Continuation de Paul-Emile, imprimée à Paris, chez Vascosan, 1555, in-8, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au règne de François I. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, et ses détails fort exacts. Son père était aussi conseiller au parlement.

* FERUCCI (François), sculpteur, né à Fiésolé, mort en 1585, s'est fait connaître par ses ouvrages qui sont tous en porphyre. On prétend que c'est lui qui trouva le secret de tremper l'acier, afin de pouvoir travailler cette matière si dure. Il réussit par cette invention à faire le bassin de la magnifique fontaine du palais Pitti à Florence, la statue du grand-duc Côme, et celle de la Justice, qui est sur la colonne de la Ste.-Trinité. Il y a eu plusieurs autres sculpteurs de ce nom.

FERRY (Jean-Baptiste), prêtre, de la société littéraire-militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, était chanoine prébendier de l'église de Sainte-Madeleine en cette ville. On a de lui plusieurs *livres d'église*, à l'usage du diocèse de Besançon. *Voyez* FERRI.

FERTÉ (Henri DE SENECTERRE, maréchal de LA), donna des preuves de son courage au siége de La Rochelle (1628), à l'attaque du pas de Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avènes. Il n'était alors que colonel; il fut fait maréchal de camp sur la brèche d'Hesdin, pour avoir défait les troupes que les ennemis voulaient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroy, et surtout à celle de Lens. Il défit le duc de Lorraine, et lui tua près de 2,000 hommes au combat de Saint-Nicolas en 1650. Devenu maréchal de France, le 5 janvier 1651, il sauva Nancy peu après, et prit la même année, Chasté, Mirecourt et Vaudrevange. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1653, 1655. Il assista aux siéges de Landrecies et de Saint-Guilain, fut fait prisonnier à celui de Valenciennes, et racheté par Louis XIV pour 100,000 livres. En 1657 et 1658, il prit Montmédi et Gravelines. Il mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. Sa femme, Madeleine D'ANGENNES, morte en 1714, à 85 ans, a donné lieu à un petit roman qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussy. Son fils, Henri-François, duc de LA FERTÉ, mort en 1703, n'a pas laissé de postérité masculine. Le maréchal de La Ferté était un homme vain et présomptueux. Il ne pouvait souffrir les succès de Turenne; qu'il était incapable d'égaler, quoiqu'il eût d'ailleurs du mérite. Malgré la violence de son humeur, il était fort empressé à faire sa cour, et ce fut en partie ce qui contribua à l'élever aux dignités.

FERTÉ-IMBAUT (Le maréchal de LA), *Voyez* ESTAMPES (Jacques).

FERTEL (Martin-Dominique), imprimeur, né vers l'an 1670. Après avoir parcouru la France et l'Italie, il s'établit à Saint-Omer. Il a donné au public : *La Science pratique de l'Imprimerie*, Saint-Omer, 1723, in-4, avec fig. : ouvrage curieux, renfermant tout ce qui est relatif à cet art. Il est mort l'an 1752.

FERVAQUES. *Voyez* HAUTEMER.

FERUS. *Voyez* SAUVAGE.

* FERUSSAC (Jean-Baptiste, d'Audebard, baron de), naquit le 30 juin 1745, à Clérac, d'une ancienne famille distinguée dans l'armée : son père, lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de Clermont-Prince, voulut qu'il suivît la carrière de ses aïeux ; il le fit en conséquence entrer en 1754 à l'école royale militaire, d'où il sortit en 1762 avec le grade de sous-lieutenant de grenadiers au régiment de Béarn-infanterie. Le jeune chevalier de Férussac s'occupa d'études sérieuses, surtout de celles qui sont

nécessaires pour entrer dans l'artillerie : bientôt en effet il passa dans le régiment de Besançon qui appartenait à cette arme: il était capitaine en 1786. Employé dans les principaux établissemens de l'artillerie, il soigna surtout les outils des pionniers auxquels il apporta des modifications avantageuses. Il était sur le point d'être nommé major, lorsque la révolution éclata. Alors il quitta le service, et en 1791, il alla rejoindre les princes. Ce fut sans contredit l'un des meilleurs officiers de cette armée : nommé chef de brigade, puis lieutenant-colonel, il commanda constamment l'artillerie de l'avant-garde sous les ordres du duc d'Enghien. Il assista à toutes les affaires et se distingua surtout à celle de Schusseuried, où il sauva l'armée de Condé d'un désastre inévitable. Il resta constamment avec les princes jusqu'au départ de son corps pour la Volhynie. De retour en France (1801), il se consacra dès lors à l'éducation de ses enfans, refusant les offres que Buonaparte lui fit faire, et ne voulant exercer d'autres fonctions que celle de maire de sa commune. A la rentrée du roi, il accepta le titre honorifique de colonel avec une pension de 1,800 francs. Ce brave officier est mort au château de Lagarde, près de Lauzerte en 1815. Depuis qu'il avait été rendu à sa patrie, Férussac avait continué ses études et ses observations scientifiques : il a laissé quelques ouvrages parmi lesquels nous citerons 1° *Observations sur l'Encyclopédie*, brochure in-8, 1782, où il signale les vices du plan adopté pour cet ouvrage ; 2° *Essai sur la défense des îles et des provinces maritimes*, imprimé dans le *Dictionnaire de tactique de l'Encyclopédie*, qui a été traduit en plusieurs langues ; 3° *Essai sur la forme et la construction la plus avantageuse à donner aux aérostats pour parvenir à les diriger*, 1784 ; 4° *Examen de l'effet de l'attraction*, Mémoire inséré dans le *Journal de physique*; 5° *Essai d'une nouvelle méthode conchyologique*, inséré dans le 4e vol. des *Mémoires de la société médicale d'émulation*, et plusieurs autres *observations* dans les journaux des sciences. Il a laissé en manuscrit des *Mélanges* et des *mémoires* pour servir à l'Histoire de la révolution. On lui doit aussi l'*Histoire naturelle, générale et particulière des Mollusques terrestres et fluviatiles, tant des espèces que l'on trouve aujourd'hui vivantes que des dépouilles fossiles de celles qui n'existent plus* : ouvrage que son fils, le baron de Férussac, officier supérieur au corps royal d'état-major, a publié par livraisons : le même baron de Férussac est le rédacteur en chef du *Bulletin universel des sciences*, dont les embarras de notre situation politique ont suspendu la publication.

FESTUS (Pompéius Sextus), célèbre grammairien, abrégea le traité de Verrius Flaccus : *De verborum significatione*. Cet abrégé, très utile, suivant Scaliger, a été donné au public par Dacier, *ad usum Delphini*, Paris, 1681, in-4, et Amsterdam, 1699, in-4. Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

FESTUS (Porcius), proconsul et gouverneur de Judée, vers l'an 61 de J. C., fit citer saint Paul à son tribunal, lorsqu'il était à Césarée. Cet apôtre, ayant appelé à César, Festus le lui renvoya, n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déjà reçu une somme d'argent pour n'être pas favorable à saint Paul. *Act.* 26.

FETI (Dominique), peintre romain, disciple de Civoli, forma son goût sur les ouvrages de Jules Romain. Il allia une grande manière et un coloris vigoureux, à une pensée fine, à une expression vive, et à une touche spirituelle et piquante. Le cardinal Ferdinand Gonzague, depuis duc de Mantoue, l'employa à orner son palais, et lui aurait fait un sort heureux, si la débauche ne l'eût enlevé en 1624, à 35 ans. Les dessins de ce peintre sont d'un grand goût, et très rares. On en voit quelques-uns au Musée de Paris, notamment le *mariage de sainte Catherine*, la *méditation sur le néant des vanités humaines*. Il laissa une sœur qui se fit religieuse. Elle peignait fort bien. Le couvent où elle entra fut orné de ses tableaux; elle en fit aussi pour les autres maisons religieuses de Mantoue.

FEU (François), docteur de Sorbonne,

naquit à Massiac en Auvergne l'an 1633. Il fut grand-vicaire de Rouen, sous Colbert, puis curé de Saint-Gervais à Paris, en 1686 : dans ces deux places il se fit généralement estimer des grands et des petits. Il mourut le 26 décembre 1699, à 66 ans. On a de lui les deux premiers vol. (in-4, 1692 et 1695) d'un cours de théologie, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

FEU-ARDENT (François), cordelier, né à Coutance en 1541, docteur de Sorbonne en 1576, était un zélé ligueur. Il disserta en chaire contre Henri III et Henri IV. Il mourut en 1610 à Bayeux, et non à Paris, comme dit Bayle, laissant : 1° Des *Traités de controverse*, où il y a de bonnes choses; mais qui, pour la manière, tiennent au goût de son siècle. 2° Des *commentaires* sur plusieurs livres de la Bible. 3° Des *éditions* de quelques ouvrages des Pères et des scolastiques. L'ardeur qu'il avait témoignée pour la ligue, parut s'éteindre dès qu'il vit la religion hors de danger.

FEUILLADE. *Voyez* AUBUSSON (François de la).

FEUILLÉE (Louis), minime, associé de l'académie des Sciences, botaniste du roi, naquit à Mane en Provence l'an 1660. Il entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde. Il fit honneur au choix du monarque. Ce prince le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille. Le Père Feuillée, usé par les fatigues de ses courses savantes, mourut dans cette ville en 1732. Un air modeste et simple relevait beaucoup le mérite de ses connaissances. On a de lui un *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale et à la Nouvelle-Espagne, Paris, 1714-1725, 3 vol. in-4. Le tome 3 contient une *Histoire des plantes médicinales* en usage au Pérou et au Chili. Ce Journal, écrit durement, mais aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs, et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le Père Feuillée présenta au roi un grand volume in-folio, où il avait dessiné d'après nature tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; à la fin, il a ajouté l'*Histoire abrégée de ces îles*.

FEUILLET (Nicolas), chanoine de Saint-Cloud, près de Paris, prédicateur apostolique et d'une morale qui a paru sévère, mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. On a de lui (in-12, 1702) l'*Histoire de la conversion de Chanteau*, cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état. Feuillet en avait été le principal instrument. Cette Histoire édifiante, réimprimée plusieurs fois, est très répandue. On a encore de lui des *lettres*, qui peignent les sentimens de religion dont il était pénétré; et une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. Son portrait a été gravé par Edelinck.

FEUQUIERES. *Voyez* PAS.

* FEUTRIER (J.-F.-Hyacinthe), né à Paris le 2 avril 1785, acheva ses études ecclésiastiques au séminaire de St.-Sulpice, sous le respectable M. Emery. Dès son entrée dans le sacerdoce, il montra un talent distingué pour la prédication, et le cardinal Fesch l'appela bientôt à la grande aumônerie, en qualité de secrétaire-général. Il en remplissait les fonctions pendant l'époque la plus critique du règne de Buonaparte, lors de ses iniques persécutions contre le pape et l'église catholique; et l'on doit dire à son honneur qu'il fut également fidèle aux principes et au malheur. Il contribua puissamment à la résistance que le concile national de 1811 opposa aux volontés tyranniques de l'empereur, et fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on fit secrètement passer au souverain pontife et aux cardinaux exilés. Au premier retour de Louis XVIII, l'archevêque de Reims, depuis cardinal et archevêque de Paris, lui confia les mêmes fonctions de secrétaire-général de la grande aumônerie, qu'il quitta pendant les cent jours, ayant résisté courageusement à toutes les offres de Buonaparte, et à tou-

tes les instances de son oncle, le cardinal Fesch. Il refusa même de prêter aucun serment au nouveau gouvernement, et fit beaucoup d'efforts pour persuader au cardinal de retourner à Rome et de rester étranger aux affaires politiques de la France. Après la seconde restauration, il fut fait successivement chanoine honoraire de St.-Denis, puis curé de la Magdeleine, paroisse un peu négligée sous l'administration d'un prédécesseur valétudinaire : il y déploya un zèle et une activité extraordinaires, et ranima puissamment la piété des fidèles et leur ardeur pour les bonnes œuvres. Les commencemens de son épiscopat à Beauvais furent également marqués par une *vie* fort active. Il visita son diocèse, fit des missions, prêchant et confessant lui-même; car il aimait toutes les fonctions de son état, et à Paris, il dirigeait beaucoup de personnes, prêchait souvent, menait, en un mot, la *vie* du pasteur le plus occupé. Appelé en 1827 au ministère des affaires ecclésiastiques, il eut part aux fameuses ordonnances du 16 juin 1828, qui excitèrent de si vives réclamations de la part des évêques et du clergé français, et qui, s'il faut en croire des bruits assez répandus, lui causèrent plus tard de justes et amers regrets. Il mourut subitement d'un anévrisme dont il était atteint depuis plusieurs mois, le 27 juin 1830. Il avait été fait comte et pair de France, avec une pension de 12,000 fr., peu de jours avant de quitter le ministère. L'auteur de cet article a recueilli de la bouche d'un vénérable prélat des détails assez singuliers sur les circonstances qui accompagnèrent la nomination de Feutrier au siége de Beauvais, et la translation de son respectable prédécesseur au siége de Rennes. Il s'ensuivrait que les protecteurs de Feutrier, tenaient beaucoup à le placer dans ce que l'on appelait jadis un évêché de cour, et que la démission de M. de L**. fut acceptée à Rome, sur l'attestation de l'ambassadeur d'alors et du ministre des affaires ecclésiastiques, avant d'avoir été donnée par lui selon les formes voulues par l'Eglise. On assure qu'un autre évêque, aujourd'hui sans siége, fut dépossédé de la même manière à peu près, sous le même ministre. Voilà ce qui arrive quand la nomination des évêques devient une *affaire administrative*, au lieu de rester une *affaire de conscience*, comme elle aurait dû toujours être. Le ministère de Feutrier fut une preuve nouvelle de cette grande vérité que les talens sont répartis à l'homme avec mesure; et que, pour avoir rempli d'une manière brillante et même avec succès des fonctions élevées, on n'est point assuré pour cela de réussir également dans un poste supérieur, qui impose d'autres devoirs et demande d'autres qualités. Feutrier possédait les vertus ecclésiastiques et épiscopales dans un haut degré; mais on peut croire qu'il manqua du courage et de la franchise qui font les hommes politiques, dans les temps de troubles et de dissensions. L'épiscopat français n'oubliera jamais tout ce que ce ministre employa de petites ressources et de moyens équivoques pour assurer ses collègues que le pape désirait qu'ils se soumissent aux ordonnances, et pour leur persuader, par des dépêches télégraphiques fort peu exactes quant au fond, qu'on obéissait partout à la voix du souverain pontife. Le fait était que Léon XII, de glorieuse mémoire, avait blâmé fortement les ordonnances du 16 juin, et n'avait engagé les évêques français à s'y soumettre, que sur la parole donnée par le ministre, qu'on ne les exécuterait pas à la rigueur. Le fait est encore que la lettre du cardinal Bernetti, écrite au nom du pape, ne fût communiquée qu'avec beaucoup de mystère à deux ou trois prélats, et que le cardinal de Latil fut chargé d'en donner une connaissance telle quelle aux autres évêques, par une lettre rendue publique dans le temps. Il est encore vrai que la plupart des évêques ne voulurent y adhérer qu'avec une infinité de restrictions : ce qui n'empêchait pas le *télégraphe* d'annoncer avec hâte à toute la France qu'un tel évêque avait adhéré! On doit à Feutrier un *Eloge historique et religieux de Jeanne d'Arc pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans le* 8 *mai* 1429, pro-

noncé dans la cathédrale de cette ville le 8 mai 1821 et le 8 mai 1823 ; Orléans, 1823, in-8. *Oraison funèbre de S. A. R. Mgr. le duc de Berri*, qu'il devait prononcer dans l'église Ste.-Madeleine pour un service qui n'eut point lieu, 1820, in-8. *Oraison funèbre de S. A. R. Mme la duchesse douairière d'Orléans*, 2e édit. Paris, 1821, in-8.

FEUTRY (Amé-Ambroisè-Joseph), avocat au parlement de Douai, né à Lille le 9 octobre 1720, et mort à Douai le 28 mars 1789, est auteur de quelques petits *poèmes*, où il pourrait y avoir un peu plus de chaleur et d'action, mais où il y a de l'élégance et une versification en général noble et forte. *Le Temple de la Mort*, *les Tombeaux*, *les Ruines*, portent l'empreinte d'une mélancolie douce, et de cette philosophie sagement sombre, qui donne dans le silence des leçons utiles. Le choix du sujet contraste avantageusement avec tant de bruyantes descriptions de fêtes, de farces, de folies d'amour, et de creuses spéculations philosophiques, qui exercent les talens ou occupent l'oisiveté des écrivains du jour, et donnent de l'esprit de l'auteur une idée avantageuse. Dans *le Temple de la Mort* on a admiré ce vers caractéristique :

Le temps qui détruit tout, en affermit les murs.

On a aussi de lui : *Choix d'histoires; les jeux d'enfans*, poème en prose ; *Dieu*, ode ; *aux Nations*, ode ; *Mémoires du siècle d'Auguste* et une édition de *Robinson Crusoé*. Voyez Foé.

FEVERSHAM (Louis de Duras, comte de), chevalier de l'ordre de la Jarretière, commandait l'armée de Jacques II, lorsque le prince d'Orange fit sa descente en Angleterre, l'an 1688. Le comte abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étaient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange, pour faire mettre en prison ce fidèle serviteur, prétendant qu'il n'avait pu licencier une armée royale, sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à Londres, à l'âge de 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FÈVRE (Jean Le), avocat au parlement, et rapporteur-référendaire en chancellerie, sous Charles V, roi de France, est auteur d'un poème moral, intitulé *Le respit de la mort*, 1533, in-8, gothique. Il y en a encore une édition de Paris, 1506, in-4.

FÈVRE (Raoul Le), chapelain de Philippe, duc de Bourgogne en 1364, est auteur du *Recueil des Histoires troyennes*, assez rare, des éditions du 15e siècle, in-fol. Celles du 16e, quoiqu'aussi bonnes, ne sont pas recherchées.

FÈVRE (Jacques *Fabri* ou *Faber*, ou Le) surnommé *d'Etaples* (*Stapulensis*), du lieu de sa naissance, au diocèse d'Amiens, vint au monde vers l'an 1455. Il fit ses études dans l'université de Paris, et y professa ensuite les belles-lettres et la philosophie. C'était encore le règne de la plus barbare scolastique. Le Fèvre sut s'élever au dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, et en particulier de celle des langues-mères. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand-vicaire en 1523 ; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, Le Fèvre, soupçonné de l'avoir séduit, fut obligé de le quitter. Il se retira à Strasbourg, et de là à Paris, où il fut nommé précepteur du troisième fils de François I. La reine Marguerite, sœur de ce prince, infectée des nouvelles erreurs, mena Le Fèvre à Nérac en 1530 ; c'est là que cet habile homme, après avoir rouvert les yeux à la vérité, finit ses jours, sincèrement converti, en 1537. Ses principaux ouvrages sont : 1° Un *Traité des trois Madeleines*, solidement réfuté par les bollandistes et par d'autres savans (*voyez* Fischer Beda). 2° Un *Psautier* en 5 colonnes, Paris, in-folio, 1509, avec des notes peu estimées. 3° Des *commentaires* sur les Psaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Evangiles, sur Saint-Paul, etc., savans, mais mal digérés et mal écrits. 4° *Agones martyrum mensis januarii*, in-folio (sans date ni lieu, mais du commencement du 16e siècle.) 5° Une *version française de toute la Bible*, imprimée à Anvers en 1530, 1534 et 1541,

in-folio, et en 1728, en 4 vol. in-8. L'édition de 1534, revue par des docteurs de Louvain, est la plus correcte, la plus exacte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment sur la monogamie de sainte Anne, et sa distinction des trois Maries, soulevèrent beaucoup de docteurs contre Le Fèvre; ce qui l'obligea de se contredire dans le traité *De duplici et unica Magdalena*, in-4, pour prouver qu'on pouvait soutenir qu'il y en avait deux ou une seule. A force de varier et de tourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensait.

FÈVRE. (Louis Le). *Voyez* Chantereau.

FÈVRE (Gui Le), sieur de La Boderie, en Basse-Normandie, où il naquit l'an 1541. Savant dans les langues orientales, il eut beaucoup de part à la fameuse *Polyglotte* d'Anvers, confiée aux soins d'Arias Montanus. Si on le croit, celui-ci n'y contribua pas autant qu'on le pense communément. Le Fèvre passa avec son frère Nicolas à Anvers, pour l'exécution de ce grand ouvrage. Il y travailla longtemps, et y inséra le nouveau Testament en syriaque, avec une version en latin, une Grammaire syriaque et une chaldaïque, et un Dictionnaire de ces deux langues. Il retourna ensuite en France, apportant pour tout fruit de ses travaux, beaucoup de fatigues et quelque peu de réputation. A son retour, il fut secrétaire du duc d'Alençon, frère du roi Henri III; fut mal payé comme à Anvers, et alla mourir à La Boderie en 1598. On a de lui plusieurs *ouvrages en vers* et *en prose*, des *traductions*, *etc.* Il mêlait aux épines de l'étude des langues, les fleurs de la poésie française. Il eut de son temps une assez grande réputation dans ce dernier genre; mais à l'exception de quelques pièces, où l'on trouve une certaine naïveté, qui plaît malgré la barbarie du langage, tout ce qui nous reste de lui est du plus mauvais goût : stile ampoulé, phrases inintelligibles, comparaisons forcées, expressions basses, allusions puériles, jeux de mots ridicules, plaisanteries froides. On peut consulter le Père Nicéron (*Mémoires*, tome 38e), qui donne la catalogue de ses ennuyeuses productions.

FÈVRE DE LA BODERIE (Antoine Le), frère du précédent, fut employé par Henri IV et par Louis XIII dans des affaires importantes. Il eut la qualité d'ambassadeur à Rome, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Jacques I lui fit présent d'un bassin de vermeil, enrichi de pierreries, avec ces mots : « Jacques, roi de la » Grande-Bretagne, à Antoine de La Bo- » derie. » Le prince de Galles lui donna un diamant d'un grand prix; et les seigneurs d'Angleterre ajoutèrent à tous ces présens, 150 haquenées, que La Boderie distribua à son retour à ses amis. Il n'en réserva qu'une seule, que Henri IV lui demanda. « Il n'est pas juste, lui dit ce » prince, que je sois le seul de vos amis, » qui n'ait point de part à vos libéra- » lités. » La Boderie fut très utile à ce monarque, surtout dans l'affaire du maréchal de Biron dont il découvrit les intelligences à Bruxelles. Il mourut en 1615, à 60 ans. Il avait épousé la sœur du marquis de Feuquières, gouverneur de Verdun, dont il eut deux filles; l'une mourut fort jeune, et l'autre épousa M. Arnaud d'Andilli en 1613, auquel elle apporta la terre de Pomponne. On a de lui un *Traité de la noblesse*, traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nenna, imprimé en 1583, in-8. On a publié, en 1749, ses *lettres* et ses *négociations*, 5 vol. in-12. Il passe aussi pour l'un des auteurs du *Catholicon*, satire que l'esprit de parti a fait valoir dans le temps, mais qui, dans le fond, n'est qu'une platitude dont la haine contre l'Espagne et les invectives contre la ligue font tout le mérite : « Comme si l'association des calvi- » nistes, dit un auteur impartial, n'avait » pas été une ligue, et une ligue compo- » sée de sujets rebelles, armée contre le » trône et l'autel. »

FÈVRE (Nicolas Le), né à Paris en 1544, se creva un œil en taillant une plume. Cet accident n'interrompit point ses études. Il commença celle du droit à Toulouse. Nicolas avait dès lors le goût de l'antiquité; il entreprit le voyage de Rome pour se perfectionner. De retour

en France, il se livra aux douceurs de l'étude, tandis que la plupart des gens de lettres de Paris s'occupaient des affaires de la ligue. Henri IV, étant enfin paisible possesseur de sa couronne, choisit Le Fèvre pour précepteur du prince de Condé; et après la mort de ce roi, la reine lui confia l'éducation de Louis XIII. Il mourut 16 mois après, en 1612, à 69 ans. Quoique Le Fèvre eût travaillé toute sa vie, il n'ambitionnait point le titre d'auteur, ou peut-être craignait-il les écueils de cette profession. Ses *opuscules* furent publiés à Paris en 1614, in-4, par Le Bègue. On y aperçoit un critique exact, sans être trop hardi, judicieux dans ses conjectures, et juste dans ses raisonnemens. Son stile est pur, net et concis. Si ses talens le firent estimer, son caractère ne le fit pas moins aimer : il était humain, doux, communicatif. Il vécut dans la retraite avec la politesse d'un courtisan, et à la cour avec la simplicité d'un solitaire.

FÈVRE (Tannegui Le), né à Caen en 1615, se fit de bonne heure un nom par ses succès dans l'étude du grec et du latin. Le cardinal de Richelieu le gratifia d'une pension de 2,000 livres, pour avoir l'inspection sur les ouvrages imprimés au Louvre. Cet illustre rémunérateur des gens de lettres se proposait de le faire principal d'un collége, qu'il devait ériger sous le nom de *Richelieu*. Sa mort ravit ce nouveau bienfait aux savans, et à Le Fèvre un protecteur. Le Fèvre, qui avait plus de cupidité que de religion, se fit protestant, et eut une classe d'humanités à Saumur, qui assura sa vie dans ce monde, mais non pas son salut dans l'autre. Il méprisa, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, ceux de sa secte, et vécut parmi eux. On lui envoya des jeunes gens de cette secte de toutes les provinces du royaume et des pays étrangers. Les professeurs mêmes assistaient à ses leçons. En 1672, il se préparait à quitter Saumur pour passer à Heidelberg, lorsqu'une fièvre continue l'emporta à 57 ans. Le Fèvre était un vrai épicurien, et n'épargnait rien pour satisfaire ses goûts. Il se parfumait comme un petit-maître. Il lui manquait, à la vérité, cet air aisé du grand monde, mais il y suppléait par un verbiage étudié. Les fruits de sa plume sont 1° Des *Notes sur Anacréon*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, *Térence*, *Phèdre*, *Longin*, *Aristophane*, *Elien*, *Apollodore*, *Eutrope*, *Aurélius-Victor*, *Denys d'Alexandrie*, *etc.* Le Fèvre commente ces auteurs, en homme qui connaissait assez bien les délicatesses des langues, et qui en possédait l'esprit. 2° Deux volumes de *lettres* 1659 et 1665, in-4. 3° *Les Vies des poètes grecs*, en français, in-12, dont la meilleure édition est celle qu'en a donnée Roland, à laquelle il a ajouté ses remarques. 6° Des *poésies grecques et latines*. Le latin de Le Fèvre est pur, poli, délicat, mais pas tout-à-fait exempt de gallicismes; son siècle fournit de meilleurs modèles en ce genre. 5° Des morceaux de *Platon* et de *Plutarque*, qu'il a traduits et accompagnés de *notes*. Son français n'a pas les grâces de son latin; on voit un homme de collége, qui fait des efforts pour prendre le ton d'un homme du monde. Il veut mêler le sérieux de Balzac avec l'enjouement de Voiture, et les gâte tous les deux. Il avait un attachement inviolable à ses amis. Dans le temps que Pellisson était prisonnier d'état, il eut le courage de lui dédier son *Lucrèce*. Outre Mme Dacier sa fille, il eut un fils, auteur d'un petit traité paradoxal, sous ce titre : *De futilitate poetices*, 1697, in-12.

FÈVRE (Nicolas Le), célèbre chimiste du 17e siècle, démonstrateur de chimie au jardin royal des plantes de Paris, fut appelé en Angleterre pour diriger un laboratoire de chimie, que Charles II avait formé à Saint-James, l'une de ses maisons royales. Ce prince l'accueillit avec distinction. On a de lui une *Chimie théorique et pratique*, en 2 vol. in-8, dont la 3e édition parut en 1674. On croit que l'auteur mourut peu de temps après. Son livre est un des premiers où l'on ait établi des principes et rassemblé les découvertes faites sur la chimie.

FÈVRE (Claude Le), peintre, né à Fontainebleau en 1633, mort à Londres

en 1675, fit les premières études de son art dans les galeries et les salles de Fontainebleau. Il se mit ensuite sous la discipline de Le Sueur et de Le Brun. Ce dernier, ayant vu quelques portraits de sa main, lui conseilla de s'appliquer à ce genre de peinture. Le Fèvre acquit en effet un talent supérieur pour saisir la ressemblance, et le caractère, en quelque sorte, de la personne qu'il représentait. Sa touche est vraie et spirituelle, son coloris frais et piquant. Le roi et la reine voulurent être peints par cet excellent artiste, qui depuis fut très employé à la cour. Le Fèvre passa en Angleterre, et fit dans ce royaume plusieurs tableaux, qui lui acquirent beaucoup de réputation et de richesses. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On a gravé d'après ce maître, et il a lui-même gravé plusieurs portraits à l'eau-forte. François de Troy a été son élève.

FÈVRE (Roland Le), autre peintre, natif d'Anjou, mort en Angleterre en 1677, excella à faire des charges.

FÈVRE (Jacques Le), docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Bourges, né à Coutances au milieu du 17e siècle, et mort à Paris en 1716, s'est fait un nom par les ouvrages qu'il a publiés pour la défense de l'Eglise. Les principaux sont 1° *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue-réformée*, Paris, 1682, in-12. 2° *Nouvelle Conférence avec un ministre, touchant les causes de la séparation des protestans*, 1685, in-12 : ce livre eut un grand succès. 3° *Instructions pour confirmer les nouveaux convertis dans la foi de l'Eglise*. On a encore de lui : *Entretiens d'Eudoxe et d'Eucharistie, sur l'Histoire de l'arianisme et des iconoclastes du Père Maimbourg*, 1674, in-12; *Anti-journal des assemblées de Sorbonne* : critique, ou plutôt satire, conduite par l'esprit de parti.

FÈVRE. *Voyez* Febvre (Jacques Le).

FÈVRE (André Le), avocat, né à Troyes, était neveu de Houdard de La Motte. Son oncle ayant perdu la vue, l'appela auprès de lui, et il fut son lecteur et son secrétaire. Il s'acquitta de ces deux emplois avec une assiduité et un zèle, qui lui méritèrent les éloges de toutes les âmes honnêtes. Il mourut à Paris en 1768, après avoir passé ces dernières années dans des infirmités continuelles. Nous avons de lui les *Mémoires de l'académie des Sciences de Troyes*, 1744, in-8, réimprimés en 1756, en 2 part. in-12. Cet ouvrage, auquel M. Grosley a eu part, est dans le goût des *Mathanasius*, mais plus sagement écrit. Il y a des choses agréables et des recherches curieuses.

FEVRET (Charles), né à Semur en 1583, fut avocat au parlement de Dijon dès l'âge de 19 ans, et mourut dans cette ville en 1661. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la prière de Louis II, prince de Condé, et dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-folio, avec des notes du célèbre Gilbert et de Brunet, avocat. Févret a approfondi cette matière, et son ouvrage est le fruit des plus longues recherches; il y a cependant des canonistes qui trouvent de l'inconvénient dans la trop grande extension de ses principes. Hauteserre l'a réfuté par ordre du clergé, qui a cru y voir compromis les droits de l'Eglise. On a encore de lui l'*Histoire de la sédition arrivée à Dijon en* 1630, in-8, et d'autres ouvrages en prose et en vers latins.

FEVRET DE FONTÈTE (Charles-Marie), arrière-petit-fils du précédent, né à Dijon en 1710, fut reçu conseiller au parlement de cette ville en 1736. Après s'être attaché pendant une longue suite d'années à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages, et de morceaux, tant imprimés que manuscrits, sur l'histoire de France, il conçut le projet de donner au public une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France* du Père Le Long. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites les recherches et les travaux de M. Fontète, que cet ouvrage vraiment important, et dont l'utilité peut s'étendre à tant d'objets, après être sorti des mains de son premier auteur en un seul vol. in-folio, en 1719, est devenu un répertoire immense qui forme aujourd'hui 4

vol. in-fol., non compris les tables qui en composent un 5e. Ce magistrat, aussi recommandable par ses qualités sociales, que par ses lumières dans la jurisprudence, son zèle pour sa patrie, et son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon en 1772, sans avoir vu la fin d'une entreprise qui lui fait tant d'honneur. M. Barbeau des Bruyères, auquel il avait remis tout son travail dès 1764, a présidé à l'édition de cet ouvrage.

FEYDEAU (Matthieu), né à Paris en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil, à Annonay dans le Vivarais, en 1694, à 78 ans. Son attachement au parti de M. Arnauld lui avait occasioné beaucoup de chagrins. On a de lui : 1° Des *Méditations sur la providence et la miséricorde de Dieu*, sous le nom du sieur de *Pressigni*, in-12. 2° Le *Catéchisme de la Grâce*, in-12, et d'autres ouvrages.

FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que le précédent, mort en 1706, âgé de 53 ans, a donné au public : 1° Une *lettre latine* à Innocent XII, contre le *Nodus prædestinationis* du cardinal Sfondrate. 2° Une *Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés*, contre le Père des Imbrieux, jésuite. 3° *Lettre au sujet de la lettre à un Curieux sur d'anciens tombeaux découverts en* 1697, dans l'abbaye de Saint-Acheul.

FEYJJOO. *Voyez* Feijoo.

FIACRE (Saint), étant venu d'Irlande ou d'Ecosse en France, saint Faron, évêque de Meaux, lui donna un lieu solitaire où il bâtit un hôpital, dans lequel il recevait les passans et les étrangers. Il mourut vers l'an 670. Les légendes lui donnent la qualité de prince. Sa *Vie* qui n'est guère authentique, a été publiée dans le Recueil de Surius, dans celui des Bollandistes (tom. 6e d'août, pag. 598 et suiv.), dans les *Acta SS. ord. S. Benedicti* de Mabillon, tom. 2, et dans les autres hagiographes; enfin nous en avons des *Vies* imprimées à part, entre autres celle écrite en vers et imprimée in-4, sans date, ni nom de ville ni d'imprimeur, et celle de dom Pirou, bénédictin de Saint-Maur, imprimée à Paris en 1636, in-12. L'ermitage de Saint-Fiacre est devenu un bourg de la Brie, fameux par ses pèlerinages; l'église ou chapelle est desservie par les bénédictins, les femmes n'entrent point dans le sanctuaire; et l'on remarque que la reine Anne d'Autriche, y venant en pèlerinage en 1641, se conforma à cet usage, et qu'elle fit même, à pied, le chemin depuis Monceau jusqu'à Saint-Fiacre. Dou du Plessis, qui donne un article curieux sur ce saint solitaire (*Hist. de Meaux*, tom. 1, p. 51 et suiv.) observe que dans sa chapelle il y a une pierre, sur laquelle vont s'asseoir pieusement les pèlerins, pour guérir des hémorrhoïdes, ou, selon d'autres, du *fic* ou *mal de Saint-Fiacre* (*Vistus, cancri genus, carnosis partibus adhærere solitus, primo quidem calli instar durescit; postea callus in pus conversus, proximas partes depascitur*. C'est ainsi que Mabillon désigne cette maladie dans les annales de son ordre, t. 1, p. 344). On a prétendu que le nom de *fiacres* avait été donné aux carrosses de place, parce qu'ils furent d'abord destinés à voiturer jusqu'à Saint-Fiacre (en Brie) les parisiens qui y allaient en pèlerinage; mais Ménage, dans son Dictionnaire étymologique, atteste comme témoin oculaire, que ces carrosses furent ainsi appelés du nom de l'image de saint Fiacre, qui servait d'enseigne à un logis de la rue Saint-Antoine, où l'on a premièrement loué ces sortes de voitures. On peut concilier ces deux sentimens; en supposant que le maître de l'auberge n'avait pris saint Fiacre pour enseigne, qu'à cause de la première destination de ces voitures pour ce pèlerinage; la rue Saint-Antoine où était l'auberge, est précisément sur le chemin de Paris à Saint-Fiacre. Par la suite il étendit l'usage de ses voitures pour le service des rues de Paris.

FIACRE, frère lai de l'ordre de Saint-Augustin, né à Marly en 1609, et mort à Paris en 1684, se fit connaître par sa piété et diverses prédictions qui parurent

surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérèse, son épouse, et d'autres grands personnages, avaient grande confiance en ses prières, et s'y recommandaient souvent. Il était fort lié avec Claude Bernard, surnommé le *pauvre prêtre* (voyez cet article). Sa *vie* imprimée à Paris en 1722, est écrite avec une simplicité qui attache. Dans son discours préliminaire, l'auteur anonyme (que l'on sait être un augustin, nommé *Gabriel de Sainte-Claire*) montre qu'il connaissait les règles de la critique et qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion : « La disposition de nos » pères était de croire tout à l'aveugle; » ils se faisaient conscience de douter du » moindre prodige; ils croyaient trop. » La disposition d'esprit de nos jours (en » 1722) est de ne croire rien; s'il me fallait » opter entre ces deux extrémités, j'ai- » merais mieux la puérile crédulité de » ceux qui croient tout, etc. » Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, et le lecteur est arrêté, à chaque pas par des fautes grossières qui ne sont pas relevées dans l'*errata*. L'abbé d'Artigny en a donné, d'après un journaliste, le Précis de ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prières du frère Fiacre), dans le tome 6e de ses Mémoires; mais on voit, par ce précis, que l'abbé n'avait pas vu le livre même.

* FIARD (Jean-Baptiste, l'abbé), naquit à Dijon, d'une honnête famille, le 23 novembre 1736. Entré d'abord chez les jésuites, il était professeur de rhétorique à Alençon, lorsque cette société fut supprimée. Il se rendit à Paris, et fut admis dans le séminaire de Saint-Nicolas-du Chardonnet. Appelé dans sa ville natale par M. d'Apchon, qui administrait ce diocèse, il y remplit les fonctions de vicaire dans les paroisses de Saint-Philibert, puis de Saint-Pierre. Il était pourvu d'un *mépart* à Saint-Michel lorsque la révolution survint. L'abbé Fiard ayant refusé de prêter le serment dit *civique*, il fut déporté en 1793 avec d'autres prêtres malheureux. Il échappa aux maladies qui firent périr, à Rochefort, un grand nombre de ses compagnons d'infortune, et revint dans son diocèse en 1795. D'autres disent qu'étant sexagénaire il ne fut point déporté; mais qu'ayant voulu continuer ses fonctions ecclésiastiques avec son zèle habituel, il fut enfermé pendant 2 ans (1793-1795). Dès lors il vécut retiré et mourut le 30 septembre 1818. L'abbé Fiard était pieux, charitable; mais, dès son enfance, à ce qu'ont assuré des personnes qui l'ont connu intimement, il avait montré une imagination exaltée qu'il avait encore enflammée par la lecture de livres extravagans. L'abbé Fiard avait la faiblesse de croire à la magie, et donnait à celle-ci un si grand empire, qu'il ne voyait partout que des sorciers et des magiciens. Dans ses écrits, il cite comme *démonolâtres* les ventriloques, Mesmer, Cagliostro et autres jongleurs de la même espèce; il prend aussi pour des sorciers les faiseurs de tours, une poupée automate et autres objets, qui ne sont, en général, qu'un résultat de procédés physiques ou de pur charlatanisme. Avant la révolution, il avait annoncé dans le *Journal de Verdun*, dans le *Journal ecclésiastique*, et dans le *Spectateur de Toulouse*, l'existence d'un grand nombre de *démonolâtres*. Le 22 octobre 1775, il écrivit une longue lettre à l'assemblée du clergé, dans laquelle il lui dénonçait également les projets d'une foule de magiciens et de sorciers, qui minaient sourdement le trône et l'autel. Les persécutions qu'il avait éprouvées ne firent qu'exalter de plus en plus son imagination. Selon lui, la révolution n'était que l'effet d'un *ensorcellement*, et *huit cent mille Parisiens* étaient *ensorcelés*, ainsi que Louis XVI lui-même. Tous les ouvrages qu'il a publiés roulent sur ce sujet : en voici les titres : 1° *Lettres philosophiques sur la magie*, 1801, in-8; 2° *La France trompée par les magiciens et les démonolâtres* du 18e *siècle*, 1803, in-8; 3° *Le Secret d'état*, brochure in-8, 1815. On attribue aussi à l'abbé Fiard *Le Mystère des magnétiseurs et des somnambules dévoilé, par un homme du monde*, 1815, in-8. M. Deleuze a cru devoir réfuter cet ouvrage dans ses

Annales du magnétisme animal. (On peut également voir les *Annales politiques, morales et littéraires*, du 17 décembre 1815). En 1797, l'abbé Fiard soumit à La Harpe une partie de son travail, par lequel il voulait prouver *l'origine diabolique et magique de la révolution.* La Harpe se borna à lui répondre « que les révolutionnaires ne pouvaient » être d'aussi grands sorciers, parce qu'ils » ne croyaient ni en Dieu ni au diable.» Sur la fin de sa vie l'abbé Fiard se promenait toujours seul dans les lieux les plus solitaires, ayant constamment avec lui quelques-uns de ses ouvrages sur la magie et les magiciens. Cependant, lorsque, par intervalles, il oubliait son sujet favori, il raisonnait fort juste, et paraissait avoir de l'érudition. On plaignait sincèrement un homme estimable dupe d'un rêve que son imagination lui reproduisait sans cesse, et auquel il croyait de bonne foi. Le *Journal de Dijon* du 6 août 1825 contient une *notice* très détaillée sur l'abbé Fiard, par M. C.-M. Amanton.

FICHARD (Jean), jurisconsulte de Francfort sur le Mein, sa patrie, syndic de cette ville, y mourut en 1581, à 70 ans. Il savait les langues et l'histoire du droit. Il fut disciple du célèbre Zalins qui professait à Fribourg en Brisgau. Il voyagea en Italie et s'arrêta dans toutes les universités. On a de lui : 1° *Onomasticon philosophico-medico-synonymum*, 1574, in-8; c'est un dictionnaire d'alchimie; 2° *Concilium matrimoniale*, 1580, in-fol.; 3° *De Cautelis*, 1577, in-fol.; 4° *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt*, in-4, très rare; 5° *Vitæ jurisconsultorum*, 1565, in-4, etc.; il fait suite à celui de Bern. Rutilius. 6° Les *Coutumes de Francfort*; 7° *Concilia*, etc., Francfort, 1590, 2 vol. in-fol.; Darmstadt, 1677, 3 vol. in-fol., y compris la vie de l'auteur, par H. P. Herdesianus. On trouve une notice sur Fichard avec son portrait dans le Mercure allemand. *Deutsche Mercur*, de 1776, 2e partie.

FICHET. *Voyez* FISCHET.

* FICHET (Alexandre), savant jésuite, naquit en 1588 au Petit-Bornand, dans le diocèse de Genève. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner à Lyon les humanités pendant sept ans, et la philosophie avec les mathématiques pendant quatre. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, et obtint un tel succès, que l'église n'était jamais assez vaste pour contenir l'auditoire qui se pressait pour l'entendre. Il fut recteur du collége de Nîmes, et envoyé à Rome en qualité de député de la province de Lyon, pour y assister à la huitième congrégation de son ordre. Le père Fichet avait un talent particulier pour développer dans ses écoliers la vocation à l'état monastique. On en compte un grand nombre qui, par ses conseils, entrèrent dans divers instituts. Ses ouvrages sont : 1° *Chorus poetarum lustratus cum musæo rhetorico et poetico* : c'est une édition purgée du *Corpus poetarum.* Le nombre des poètes latins compris dans ce recueil est de 58. Il en manque quelques-uns, qu'il se proposait d'ajouter dans une autre édition. Cet ouvrage a été imprimé à Lyon, 1616, in-4. 2° *Favus mellis ex variis sanctis collectus*, Lyon, 1615-1617, in-24. Ces deux ouvrages sont sans nom d'auteur. 3° La *Vie de la bienheureuse mère de Chantal, fondatrice de la Visitation*, Lyon, 1642, in-4; 4° la *Vie de saint Bernard de Menthon*; 5° *Arcana studiorum omnium methodus, et bibliotheca scientiarum*, Lyon, 1649, in-8, réimprimé à la suite du *Prodromus historiæ litterariæ* de Lambecius, Hambourg, 1710, in-fol. Cet ouvrage est écrit avec élégance, et donne des moyens faciles de faire des progrès dans les sciences. 6° Le *Triomphe du saint-Siége contre un conseiller hérétique de Grenoble*, Grenoble, 1640. Il mourut à Chambéry le 30 mars 1659.

* FICHTÉ (Jean-Théophile), célèbre philosophe et métaphysicien allemand de l'école moderne, naquit à Rammenau en Lusace le 19 mai 1762, de parens peu fortunés. Son père y avait une fabrique de rubans et faisait un petit commerce de mercerie. L'éducation de Fichté eut été probablement très négligée, si un protecteur de sa famille ne s'en fût pas

chargé et n'en eût pas pris le plus grand soin. Fichté répondit médiocrement aux bonnes intentions de son bienfaiteur. Né avec un caractère vif et indépendant il ne put supporter le régime des écoles, et plusieurs fois il s'échappa de celles où il avait été placé. Un jour il fut trouvé assis au bord d'une rivière, les yeux fixés sur une carte; interrogé sur ce qui l'occupait alors, il répondit qu'il cherchait la route d'Amérique. Cependant la réflexion vint détruire son indocilité : il suivit ses études avec exactitude, et se fit surtout distinguer en philosophie et en théologie. Après avoir passé ainsi quelque temps à Wittemberg et à Leipsick où il s'acquit une réputation brillante parmi ses condisciples, il se trouva dans la nécessité de pourvoir lui-même à ses moyens d'existence; et, malgré l'aversion qu'il avait pour toute espèce de dépendance, il accepta, chez un seigneur prussien qui habitait Koenisberg, une place de précepteur. Ce fut dans cette ville qu'il eut l'occasion de connaître le fameux Kant, dont les systèmes étaient alors en grand crédit. Le résultat des entretiens qu'il eut avec ce nébuleux professeur, fut la publication d'un ouvrage que Fichté fit paraître sous ce titre : *Essai critique de toutes les révolutions*, 1792. Comme il n'y avait pas mis son nom et que l'on y rencontrait toutes les idées de Kant, ce fut à ce dernier qu'on l'attribua; mais le véritable auteur se fit connaître; et, sans juger les opinions qu'il y émit, nous dirons qu'il annonçait un penseur. Après avoir passé de maison en maison, sous le titre d'instituteur, un temps très précieux, et s'être ennuyé mille fois dans un emploi que l'on regarde souvent presque comme domestique et purement mercenaire, il se décida à voyager. Il venait de recevoir 50 ducats d'un magistrat de Varsovie chez lequel il avait commencé à exercer cette charge et avec lequel il n'avait pu s'arranger, c'est avec cette modique somme qu'il se mit en route. Il parcourut une partie de l'Allemagne, vint en Suisse, et se maria à Zurich avec la nièce du poète Klopstock, auteur de la *Messiade*. Cette même année (1793), il publia ses *Matériaux pour rectifier les jugemens du public sur la révolution française*, première partie. La deuxième n'a point paru, parce que l'auteur rencontra un grand nombre de critiques, et ces critiques justement méritées annoncent que l'ouvrage avait été lu. La hardiesse des principes émis par l'auteur avait produit des sensations profondes et diverses. Pour légitimer la révolution, il prétendit qu'entre le roi de France et ses sujets, il y avait un traité *synallagmatique*, et que dans tout contrat pareil il peut y avoir lieu à résiliement par la seule volonté de l'une des parties. Dans cette argumentation tout était faux, et le principe et l'application, en fait et en droit : la majeure, la mineure et la conséquence tout était vicieux. Peu de temps après Fichté fut appelé à la chaire de philosophie d'Iéna, à la place de Reinhold, premier disciple de Kant, et professeur un peu moins obscur que son maître. Déjà la doctrine du philosophe de Koenisberg avait subi quelques modifications en passant par la pensée de son élève : Fichté mélangea le système primitif et le système modifié, et de ce mélange sortit son système particulier sur *l'idéalisme transcendental*, auquel il donna le nom de *Doctrine de la science*. Il en publia le programme dès son arrivée à Iéna. Kant partait d'une analyse de l'entendement, de la *raison pratique* et du jugement : Reinhold prit pour base le fait primitif de la *conscience*; Fichté à son tour appuya toute sa doctrine sur l'action de la pensée qui se replie sur elle-même, et offre ainsi l'idée d'une pensée qui réagit aussi sur elle-même et sur l'idée du *moi*, et équivalent de l'un et de l'autre. Le *moi* alors se pose lui-même, et ici commence l'existence du moi *intelligent* et du moi *existant*. Ce *moi* absolu, libre ou sujet, forme la *conscience*, et suppose un objet ou un *non moi*. Fichté fait ainsi de l'activité de l'âme l'univers entier, et (selon lui), tout ce qui peut être conçu ou imaginé vient d'elle. Il regarde, en outre, le premier *moi* comme durable, et le second comme passager. Le premier a la puissance de créer ou de *rayonner* en lui-

même l'image de l'univers, et il ne considère le monde extérieur que comme une borne de notre existence; borne sur laquelle notre pensée travaille. Cette borne est créée par l'âme, dont l'activité constante s'exerce sur son œuvre propre. L'obscurité de cette exposition prouverait au besoin l'obscurité du système, si d'ailleurs sa réputation à ce sujet n'était point faite. On peut du reste trouver une juste appréciation de cette doctrine dans l'*Essai sur le premier problème de la philosophie*, *l'essai sur l'existence et sur les derniers systèmes de méthaphysique qui ont paru en Allemagne*, insérés l'un et l'autre dans les *Mélanges de littérature et de philosophie*, par M. Ancillon, Paris, 1809, in-8, et dans l'*Histoire comparée des philosophies*. L'année suivante (1794) ce professeur changea la matière de ses leçons : il traita de la *destination de l'homme de lettres*. En 1796 il publia les *bases du droit de la nature*, et en 1798 son *système de morale* : en même temps il rédigeait de concert avec Niethammer un *Journal philosophique* dans lequel il traitait les mêmes questions. Ces diverses publications faisaient fermenter les esprits. Tout en voulant établir les bases de la religion, il prétendait que *Dieu lui-même n'était que l'ordre moral de l'univers*; il ajoutait ensuite : « Le *moi*, en » cherchant à remplir ses devoirs, aspire » à un ordre moral de l'univers; par là » il se rapproche de Dieu, et il a la vie » qui vient de Dieu. Remercier Dieu » comme substance qui ne peut se repré» senter que dans le temps et dans l'es» pace, serait idolâtrie. » Cette question fut, non sans fondement, jugée hérétique, et les autorités firent confisquer l'ouvrage dans toute la Saxe. L'auteur écrivit un *Appel au public* pour se disculper de l'accusation d'athéisme, et toutes les plumes savantes de l'Allemagne furent alors en mouvement; mais heureusement les défenseurs et les apologistes de l'ouvrage de Fichté furent en petit nombre. Fichté ne put résister à toutes les attaques dont son système fut l'objet : le plus puissant de ses adversaires était Schelling. Ce philosophe avait été d'abord un des panégyristes de la *Doctrine de la science*; mais s'étant créé une autre espèce d'*idéologie*, il voyait les choses dans un sens contraire à celui qu'adoptaient Kant, Reinhold, et surtout Fichté. Schelling, en établissant son système de l'*identité absolue*, s'élève à l'*absolu primitif* : il a vu le moi *primitif*, source de toute réalité et de toute science; et si, par ce moi primitif *infini*, Schelling a vu ou a cru voir l'Etre suprême à qui ces attributs appartiennent uniquement, certes il s'est rapproché d'une idée plus claire, plus juste et plus distincte. Fichté, au contraire, dans sa philosophie transcendentale, avait adopté que le moi *subjectif* produit le *non* moi *objectif*, et qu'ainsi le contraire n'a pas lieu. Ne pouvant triompher d'un si grand antagoniste, Fichté se défendait de son mieux; mais Schelling le terrassa par son ouvrage de *Bruno*, où il détruisit victorieusement le système de l'*identité absolue* de Fichté. Ensuite, et dans son *Exposition du vrai rapport de la philosophie naturelle à la doctrine de Fichté* (1806), il lui reproche, avec justice, qu'il donne tout, en physique comme en philosophie, à la seule action mécanique, et qu'il n'a pas la moindre idée de l'énergie de la vie *dynamique*. Il se vit contraint d'abandonner sa place et de quitter Iéna : il se rendit à Berlin où il donna des leçons particulières et où il publia plusieurs écrits relatifs à la politique. Toute l'Allemagne se déchaîna contre lui, et l'on ne sait comment Fichté put résister à ce torrent de critiques qui furent lancées contre lui. Cependant ayant été nommé en 1806 professeur de philosophie transcendante à l'université d'Erlang, il y fit plusieurs *discours* qui rétablirent sa réputation. Il publia les leçons qu'il fit alors; ces *discours* étaient intitulés : *De l'état de l'homme de lettres et de ses travaux dans l'empire de la liberté*; son cours parut sous le titre de *Guide de la vie bienheureuse*. Dans ces derniers ouvrages on voit s'éclaircir enfin sa ténébreuse doctrine, ou, pour mieux dire, il la purifia. Il est difficile de trouver un livre philosophique écrit avec plus d'onction :

on voit qu'il a été dicté sous l'influence des pensées religieuses : on ne peut lire sans admiration ce qu'il dit de l'évangile de saint Jean. Du reste on n'y rencontre plus aucune de ces propositions qui, huit ans auparavant, l'avaient fait accuser d'hérésie, et même, à droit ou à tort, d'athéisme. La révolution qui ébranla la monarchie prussienne, força Fichté à quitter Berlin. Après avoir fui à Koenisberg, puis à Riga, il revint dans la première de ces villes, où bientôt il apprit que la protection du savant Humboldt l'avait fait nommer recteur de l'université de Berlin. Fichté dans ses nouvelles fonctions mérita l'estime publique. Sa femme, remplie de toutes les vertus qui font et honorent le chrétien, s'était dévouée au service des malades abandonnés. Atteinte d'une fièvre putride, elle parvint à se guérir ; mais elle communiqua son mal à Fichté dont la santé était altérée depuis plusieurs années, et qui mourut le 29 janvier 1814. Malgré les paradoxes que l'on rencontre dans les ouvrages de Fichté, ce philosophe n'en fut pas moins un homme extraordinaire, et, quoique son système n'aura jamais, si modifié qu'il soit, l'honneur d'être universellement répandu, c'est encore l'œuvre du génie ; car il y a quelquefois du génie même dans des erreurs. Il était doué d'une éloquence pleine de chaleur et de force ; quel que fût l'objet de son enseignement, il y avait toujours foule à ses leçons. Quoiqu'il fût extrêmement vif, il mit toujours dans ses discussions la plus grande modération ; il voulait convaincre et non pas blesser. Bon époux, ami obligeant, il avait les mœurs pures, et si on peut lui contester le titre d'homme de génie que nous lui avons décerné, du moins chacun s'accordera à lui donner celui d'homme estimable. Les principaux ouvrages de ce philosophe sont : 1° *Essai de critique de toutes les révélations*, Koenisberg, 1792, ibid., 1793, in-8 ; 2° *Matériaux pour rectifier les jugemens du public sur la révolution française*, 1793, in-8 ; 3° *Sur la notion de la doctrine de la science appelée communément philosophie*, Weimar, 1794, 1798, 1799, 1 vol. in-8 ; 4° *La liberté de penser réclamée des souverains de l'Europe*, 1794, in-8 ; 5° *Discours sur la destination de l'homme de lettres*, Iéna, 1794, in-8 ; 6° *Bases de la doctrine de la science*, ibid., 1794, 1 vol. in-8, 1801, 1802, 2 vol. ; 7° *Précis de ce qui caractérise la doctrine de la science relativement à la faculté théorétique*, ibid., 1774, et 1802, in-8 ; 8° *Bases du droit naturel d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1796 et 1797, 2 vol. in-8 ; 9° *Système de morale d'après les principes de la doctrine de la science*, ibid., 1798, in-8 ; 10° *Nouvel essai pour servir à l'histoire de l'athéisme*, Marbourg, in-8 ; 11° *Appel au public sur l'imputation d'athéisme faite à l'auteur*, Iéna, 1799, in-8, 2e édition ; 12° *La destination de l'homme*, Berlin, 1800, in-8 ; 13° *Discours sur la condition de l'homme de lettres et sur ses travaux dans l'empire de la liberté*, ibid., 1806, in-8 ; 14° *Discours adressés à la nation allemande*, ibid., 1806, in-8 ; 15° *La doctrine de la science exposée dans toute son étendue*, Straubing, 1807, in-8 ; 16° *Principes fondamentaux de toute la doctrine de la science*, etc., et *esquisse du caractère distinctif de cette science relativement à la faculté théorétique*, 1810, in-8 ; et divers *opuscules* insérés dans les *journaux philosophiques* et dans d'autres *écrits périodiques* ou publiés séparément.

* FICHTEL (Jean Ehrenreich), naturaliste hongrois, né en 1732 à Presbourg, s'adonna à la jurisprudence, qu'il abandonna pour une place d'actuaire dans le directoire de la nation Saxonne. Ce directoire ayant été supprimé, Fichtel se rendit à Vienne, où il fut d'abord employé dans la chambre des comptes. On l'envoya ensuite en Transylvanie pour occuper une place de chef de bureau à la trésorerie. En 1785, il devint directeur de la régie du domaine et des douanes, et en 1787 conseiller du gouvernement de la même province. Il mourut presque subitement le 4 février 1795. Les différens voyages qu'il fut obligé de faire pour remplir ses fonctions le mirent à même

de satisfaire ses goûts pour l'histoire naturelle. Son cabinet de minéralogie passait pour le plus riche qui fût dans les états autrichiens. On lui doit : 1° *Mémoires sur la minéralogie de la Transylvanie*, Nuremberg, 1780, 2 parties in-4. 2° *Observations minéralogiques sur les monts Carpaths*, Vienne, 1791, 2 part. in-8. 3° *Mémoires minéralogiques*, Vienne, 1794, in-8. 4° *Notice d'un volcan brûlant en Hongrie*, Berlin, 1799.

FICIN ou Ficino (Marsile ou Marsilio), chanoine de Florence sa patrie, savant dans les langues grecque et latine, naquit le 19 octobre 1433. Il professa la philosophie dans l'université de Florence. Il eut une foule de disciples : car quoiqu'il adoptât les rêveries de l'astrologie judiciaire, erreur qui lui était commune avec les philosophes de son temps, il avait d'ailleurs beaucoup de mérite. Il dut à la libéralité des Médicis, des retraites agréables auprès de Florence. Il y passait le plus de temps qu'il pouvait, avec des amis choisis qui philosophaient, et qui partageaient avec lui les charmes de la raison et de la solitude. Ficin avait besoin de l'air de la campagne. Son tempérament était mélancolique, sa santé délicate, et il ne la conservait que par des attentions presque superstitieuses. Il changeait jusqu'à six ou sept fois de calotte par heure. La nature était trop faible chez lui, pour qu'elle ne succombât point, malgré toutes les attentions de l'art. Il mourut en 1499, à 66 ans. Ses *ouvrages* ont été recueillis à Bâle en 1561, en 2 vol. in-folio. Ils ont été imprimés plusieurs fois. On y voit des traductions d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il essaie de faire des chrétiens, parce qu'effectivement il se trouve dans leurs ouvrages des endroits très favorables à la religion chrétienne, fruits sans doute de la lecture des livres saints, ou de la traduction primitive, ou des notions que les Juifs avaient communiquées aux autres nations. On y trouve aussi des *écrits* de physique, de métaphysique, de morale, de religion ; des *lettres* en 12 livres, imprimées séparément, Venise, 1495, in-fol., rares, ainsi que son édition de la *Philosophie platonicienne*, imprimée à Florence in-folio, 1482. (On peut consulter sur Ficino, Tiraboschi dans son *Histoire des écrivains italiens* ; J. G. Schelhorn, *Amœnit. litt.*, tome 1er ; et sa *Vie* écrite par Jean Corsi, de Florence, imprimée à Pise en 1771, in-8. Ficino eut pour élèves les savans les plus illustres, comme Accolti, Calverino, Cavalcanti, Ange Politien ; ce dernier, ainsi que d'autres poètes, le célébra dans ses vers.)

* FICORONI (François), antiquaire italien, né dans les environs de Rome, en 1664, mourut dans cette ville en 1747, âgé de 83 ans. Il fut membre associé de l'académie des Inscriptions, de la société *royale* de Londres et de plusieurs autres sociétés savantes. Il fonda la société *degl' Inculti* à Rome. On lui doit un grand nombre d'ouvrages en italien qui prouvent son érudition. Les principaux sont : 1° *Osservazioni sopra l'antichita di Roma descritte nel diario italico publicato dal P. Bernard. Montfaucon*, 1709, in-4, ouvrage curieux et estimé. 2° *Itali ed altri instrumenti lusorii degli antichi romani*, Rome, 1734, in-4, fig., curieux et peu commun. 3° *Le maschere sceniche e le figure comiche d'antichi romani*, Rome, 1736 et 1748, in-4, fig., traduit en latin, sous ce titre : *De larvis scenicis*, en 1750 ou 1754, in-4, fig. 4° *I piombi antichi*, 1740, in-4, fig., rare et estimé. Il a été traduit en latin. 5° *I vestigi e racità di Roma antica, ricercate e spiegate*, 1744, grand in-4. 6° *Gemmæ antiquæ litteratæ, aliæque rariores*, 1757, in-4, fig., publié après la mort de l'auteur, avec de savantes notes de Galleoli.

* FICQUET (Etienne), graveur, né à Paris en 1731, mort en 1794, excellait à peindre les portraits en petit. On lui doit ceux des personnages les plus célèbres de France, qui forment une suite connue sous la dénomination de *Collection Ficquet*. Elle se compose des portraits suivans : *Mme de Maintenon, Molière, Voltaire, Montaigne, Regnard, J. B. Rousseau, Fénélon, Descartes, J. J. Rousseau, Lamothe-Le-Vayer*,

Crébillon, *Corneille*, *Eisen*, *Vadé*, *Chennevière*, et deux différens portraits de *La Fontaine*. Il a laissé imparfait celui de *Bossuet*, qui devait faire partie de cette collection; on en rencontre quelques épreuves. On a encore de lui plusieurs autres très petits portraits, tels que ceux de *Cicéron*, *Newton*, *Louis XV*, *etc.* Celui de Mme de Maintenon est regardé comme un chef-d'œuvre. Il était d'un caractère original, travaillait peu lorsqu'il n'était pas pressé par le besoin, et mourut dans un état voisin de l'indigence, en 1794.

FIDDES (Richard), écrivain poli et savant théologien anglais, né à Hummamby dans le comté d'York, en 1671, fut ministre à Halsham, lieu malsain, qu'il fut obligé de quitter. Il se retira à Putney, où il mourut en 1724. Il est auteur 1° D'un *Corps de théologie*, 1718-1720, 2 vol. in-fol.; 2° de cinquante-deux *discours pratiques* sur différens sujets, 1720, in-fol.; 3° de la *Vie du cardinal Wolsey*, Londres, 1724, in-folio; 4° d'un *Traité de morale*, 1724, in-8, où il réfute la fable *des Abeilles* de Mandeville, et les *Recherches sur la vertu* de Shaflesbury. Il était plus fécond que solide.

FIDÈLE (Saint), né à Sigmaringen, petite ville de la Souabe, étudia la philosophie et la jurisprudence dans l'université de Fribourg. Quelques gentilshommes curieux de voyager, ayant désiré de l'avoir pour compagnon, il parcourut avec eux, depuis 1604 jusqu'en 1610, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs provinces d'Espagne. De retour dans sa patrie, il embrassa la profession d'avocat, et devint célèbre dans le barreau; mais redoutant les écueils dont cette carrière est semée, il la quitta bientôt pour se faire capucin. Le pape Grégoire XV, qui venait d'établir la congrégation de la Propagande, instruit du mérite de Fidèle, le préposa aux missions qui devaient se faire chez les Grisons; il s'acquitta de son emploi avec un succès digne de son zèle, et tel qu'on espérait de ramener dans le sein de l'Église tout ce qui restait d'hérétiques chez cette nation; mais quelques-uns d'entre eux, plus attachés à l'erreur, et par-là même jaloux de ses succès, résolurent de le perdre de la manière la plus lâche et la plus cruelle. D'après une invitation simulée, le Père Fidèle s'étant présenté pour les instruire, ils se jetèrent tumultueusement sur lui et le massacrèrent le 24 avril 1622. Clément XIII l'a mis au nombre des saints.

FIDERI, empereur du Japon, fils et successeur de Taïkosama en 1598. Ongoschio son tuteur lui enleva sa couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fideri leva une puissante armée contre l'usurpateur; mais celui-ci plus heureux le réduisit à s'enfermer avec sa femme et les seigneurs de son parti dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIDIUS. *Voyez* DIUS-FIDIUS.

FIELDING (Henri), célèbre romancier anglais, fils d'un lieutenant-général, vit le jour à Sharpham-Park, dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707. Né avec une imagination vive et même libertine, il s'abandonna, avant l'âge de 20 ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. A 30 ans il épousa miss Cradock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau; mais la goutte, qui l'assaillit tout à coup, l'obligea d'abandonner cette carrière à laquelle il était d'ailleurs peu propre. La composition de plusieurs comédies ou farces, et de plusieurs romans, et la place de juge de paix dans le comté de Midlesex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeait depuis quelque temps, l'engagea d'aller, en 1753, en Portugal. Il mourut à Lisbonne en octobre 1754. Ses romans sont traduits en français: *Tom-Jones*, en 4 vol.; *Amélie*, en 3; les *Aventures d'Andrews*, 2 vol.; *Roderic Randon*, 3 vol. in-12; *Voyage dans l'autre monde*, in-12. Les *comédies* de Fielding ne sont pas du premier mérite; elles offrent pourtant des scènes agréables, et quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie et d'une manière originale. Il en a imité deux de Molière, l'*Avare et le Médecin*

malgré lui. Quant à ses romans, on y trouve de belles situations, des sentimens touchans, d'excellens caractères, dont quelques-uns sont neufs; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails. On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françaises, du moins dans celle d'*Amélie*. *Tom-Jones*, le chef-d'œuvre de l'auteur, a été réduit de 6 vol. à 4; encore il y en a deux de trop. Chéron en a donné depuis une traduction complète en 6 vol. in-12. Fielding donna pendant quelques mois une espèce de *Journal de morale*, qui avait les mêmes imperfections que ses romans. C'était un tas d'observations faites à la hâte et dans les rues, mal adroitement cousues à des lieux communs, satiriques et moraux, dont l'effet ne sera certainement pas de rendre les hommes meilleurs.

FIENNE (Robert de), vieux guerrier, qui fut honoré de l'épée de connétable en 1356; mais le roi Charles V voulant gratifier Duguesclin de cette charge, de Fienne donna sa démission en 1370. Sa famille a subsisté jusqu'à nos jours.

FIENUS (Thomas), d'Anvers, né en 1567, fut appelé à Louvain en 1593, pour remplir une chaire de médecine. Il la quitta au bout de sept ans, pour se rendre à la cour de Maximilien, électeur de Bavière, en qualité de son médecin; il n'y resta qu'un an, et il vint reprendre sa chaire à Louvain, où il mourut en 1631. Il est regardé comme un médecin très savant. Il en est peu de son temps qui l'aient égalé dans la connaissance de l'histoire naturelle et la chirurgie. On a de lui: 1° *De viribus imaginationis*, in-8. 2° *De formatione et de animatione fœtûs*, in-8. 3° *Apologia pro libro præced.* in-8, 1629. 4° *De cauteriis*, in-8., dont la meilleure édition est de Londres, 1733, in-4. 5° *Libri chirurgici*, 1649, in-4; et d'autres livres bien reçus dans leur temps. — Son père Jean Fienus, médecin à Anvers, mort à Dordrecht en 1585, donna un traité *De statibus humanum corpus molestantibus*, 1682, in-8, curieux.

FIESQUE (Jean-Louis de), comte de Lavagne, d'une des plus grandes familles de Gênes, naquit avec des qualités qui auraient pu lui procurer une vie heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitait sa jalousie; il se ligua d'abord avec les Français, qui voulaient recouvrer Gênes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'était l'entreprise d'une âme lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers, que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître. A l'entrée de la nuit du 1er janvier 1547, les conjurés commencèrent d'exécuter leur projet. Ils s'étaient déjà rendus maîtres de la Darsène, lieu où sont les galères, lorsque la planche sur laquelle le comte passait pour entrer dans une galère s'étant renversée, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef rallentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille; elle fut bannie de Gênes jusqu'à la cinquième génération, et son palais fut rasé. Le cardinal de Retz a donné l'Histoire de cette conjuration, in-8, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'Histoire de la même conspiration, publiée en italien par Mascardi, et traduite en français par Fontenai-Sainte-Geneviève, 1639, in-8. (Schiller a donné sur ce sujet une bonne tragédie qui a été imitée par M. Ancelot, 1825.)

FIEUBET (Gaspard de), seigneur de Ligny, conseiller au parlement de Toulouse sa patrie, ensuite chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, et conseiller d'état, mourut aux Camaldules de Groshois en 1694, à 67 ans. Il a laissé quelques petites *pièces de poésie*, répandues dans divers recueils. On les lit avec plaisir, pour la délicatesse, la légèreté et le naturel qui y règnent. Sa fable surtout, intitulée *Ulysse et les Syrènes*, est très estimée.

FIEUX (Jacques de), entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, et fut docteur de la maison de Navarre. Son talent pour la prédication le rendit célèbre, et lui mérita l'évêché de Toul, auquel il fut nommé en 1676. Il y publia l'année sui-

vante des *Statuts synodaux*, qui depuis ont servi de règle en cette église, et fit de fréquentes visites dans son diocèse, toujours avec grand fruit. Son zèle, sa douceur, son éloquence lui gagnèrent tous les cœurs. Ce digne pasteur fut reçu partout comme il méritait, avec des témoignages unanimes d'estime et de confiance, surtout dans la Vosge, où l'on n'avait point vu d'évêque de mémoire d'homme. M. de Fieux avait une sagacité singulière pour la décision des cas de conscience, et il publia en 1679, un écrit sur *l'usure*, très estimé, qui fut principalement utile dans son diocèse, où ce vice avait jeté de profondes racines. Il mourut à Paris dans les sentimens de la plus tendre piété, qui avait présidé à tous ses travaux.

* FIGUEIREDO (Antonio Pereira de), savant portugais, né à Macao le 14 février 1775, fit ses premières études chez les jésuites, et entra ensuite dans la congrégation des Pères de l'Oratoire de la maison du Saint-Esprit à Lisbonne, où il enseigna successivement la grammaire, la rhétorique et la théologie. Quelques différends s'étant élevés entre la cour de Rome et celle de Portugal, il se prononça d'abord en faveur du saint-Siége; mais il changea bientôt d'opinion, et soutint publiquement les fameuses thèses du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Il publia peu de temps après son *Essaï théologique*, où il défend la même cause. Cet ouvrage lui valut l'emploi de député ordinaire dans le tribunal royal de la censure, et de premier interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre. Obligé de vivre dans le monde, il se crut autorisé à quitter ses habits religieux, démarche qui augmenta l'animadversion de ses ennemis, et le fit regarder comme un homme vendu à la cour et à l'ambition du marquis de Pombal. Ce ministre ne pouvait en effet trouver un homme qui fût mieux en état de seconder ses plans hardis de réforme. Figueiredo joignait à la plus grande activité, la pénétration et l'étendue du savoir. En 1772, il fut élu un des trois premiers députés de la junte du *subside littéraire et de l'instruction publique*. Il devint peu après membre de l'académie royale des Sciences dans la classe de la littérature portugaise. Sa grande assiduité aux affaires et à l'étude altérèrent sa santé. Sur la fin de sa vie, il sembla se repentir des erreurs où son ambition l'avait entraîné, et mourut d'une attaque d'apoplexie le 14 août 1797, avec l'habit de son ordre qu'il avait demandé lui-même. Il a composé plusieurs *livres* sur les langues latine et portugaise, qui éprouvèrent de nombreuses critiques de la part des jésuites, contre lesquels il s'était ouvertement déclaré. Celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur, est *la sainte Bible, traduite en portugais*, avec des préfaces, notes et variantes, 1778-90, 23 vol. in-8. Il a laissé un grand nombre de manuscrits.

* FILAMONDO (Raphaël-Marie), évêque de Suessa, né à Naples, dans la 2e moitié du 17e siècle, embrassa l'ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Sainte-Marie *della Sanità*. D'excellentes études, et son application à la théologie, le rendirent capable de professer de bonne heure cette science avec succès; il cultiva en même temps la littérature, et se fit connaître avantageusement par quelques pièces de vers qu'il adressa à ses amis. Ses talens le firent appeler à Rome par le supérieur de l'ordre, et il y fut nommé en 1705 l'un des conservateurs de la fameuse bibliothèque de la *Casanata*. Le pape Clément XI lui donna l'évêché de Suessa dans la terre de Labour, qu'il administra avec sagesse jusqu'à sa mort arrivée en 1716. On connaît de ce prélat : 1° *Il genio bellicoso di Napoli; Memorie istoriche d'alcuni capitani celebri napolitani*, Naples, 1694, 2 part. in-fol. Il y en a des exemplaires qui portent la date de 1714. C'est l'histoire des célèbres capitaines du royaume de Naples. Elle est ornée de 56 portraits. 2° *Ragguaglio del viaggio fatto dapadri dell' ordine de Predicatori nella Tartaria minore, nell' anno* 1662, *con la nuova spedizione del padre Francesco, episcopo, in Armenia Persia*, Naples, 1695, in-8; 3° *Theorhetoricæ idea, ex*

divinis scripturis et politioris litteraturæ mystagogis deducta, Naples, 1700, 2 vol. in-4. C'est un cours d'éloquence sacrée à l'usage de ceux qui se destinent au ministère de la chaire. le Père Echard l'a cité avec éloge dans sa *Bibl. ord. prædicat.*

FILANGIERI (Gaëtan), publiciste célèbre, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, et conseiller au département des finances, né à Naples le 18 août 1752, et mort dans la même ville en 1788 à la fleur de son âge, était fils du prince d'Aragnello et petit-fils par sa mère du duc de Fraynito : (il descendait de ces aventuriers normands qui dans le 11e siècle fondèrent des royaumes en Italie. Filangieri avait 14 ans lorsqu'il entra dans un des régimens destinés à la garde du roi ; mais il quitta bientôt la profession des armes pour se livrer à l'étude de la morale, de la philosophie et des lois. Il obtint de grands succès au barreau.) Il est auteur de *la Science de la Législation*, en italien, qui fut condamnée par un décret de la cour de Rome, en date du 6 décembre 1784. Il en a paru plusieurs éditions à Naples, Venise, Florence et Milan. Elle a été traduite en allemand, en espagnol etc. La traduction française est de Gallois, Paris, 1786-91, 7 vol. in-8. et avec des notes de Benjamin-Constant, 1821, 6 vol. in-8. Les maximes philosophiques qu'il a répandues dans cet ouvrage, lui ont fait une prompte réputation dans un certain monde. Si l'on excepte quelques passages sur le despotisme des rois et les abus du gouvernement militaire, on peut dire que ce n'est qu'une répétition de ce qu'on voit ailleurs, à quelques paradoxes près qui sont propres à l'auteur. Et dans le fait, que peut-on dire de nouveau sur une matière telle que la législation, sans se perdre dans des spéculations hasardées et dangereuses? « Ne comprendra-t-on jamais, » dit un vrai politique, combien il est » dangereux dans un état de souffrir que » des hommes sans mission, souvent sans » talent et sans lumières, déclament à » tort et à travers contre les usages reçus, » contre les anciens établissemens, fron» dent ce qu'il y a de plus respectable, » foulent aux pieds tous les principes, » sous le spécieux prétexte de s'élever » contre les abus, et de détruire les pré» jugés. Le public toujours avide de nou» veautés, toujours disposé à confondre » la témérité et l'audace avec le génie, » toujours dupe de l'emphase et des pro» messes des charlatans, se persuade ai» sément que des hommes qui jugent et » qui condamnent avec tant de hardiesse, » ont des vues supérieures, et que nos » ancêtres n'avaient pas le sens commun ; » il se pénètre des idées et des maximes » de ces réformateurs, d'autant plus flat» teuses, qu'elles paraissent neuves ; et » quel mal n'en résulte-t-il pas pour la na» tion? » En 1788, il parut à Paris 3 autres vol. de *la Science de la Législation*. Ces trois volumes posthumes ressemblent parfaitement aux autres, à cela près que l'auteur, devenu plus constant, plus hardi, déguise moins certaines opinions, que le crédit toujours croissant du philosophisme lui a paru rendre plus aisément admissibles. Il y a de bonnes choses, il y en a beaucoup de mauvaises. Le nombre de celles-ci est encore allé en croissant dans les 7 et 8e vol. publiés à Paris en 1791. Il y règne de plus un ton de morgue et de vrai fanatisme, une légèreté et une inconséquence d'idées, et tant de spéculations creuses, dangereuses, tyranniques et impraticables, qu'on est fondé de douter que ce soit réellement une suite et une traduction de l'ouvrage italien, et de présumer que c'est plutôt la production de quelque démocrate parisien, dont la tête n'aura pu conserver une organisation saine au milieu des mouvemens de la révolution. (Le premier livre de Filangieri traite des règles générales de la législation; le deuxième des lois politiques et économiques; le troisième des lois criminelles; le quatrième de l'éducation, des mœurs, et de l'instruction publique; le cinquième des lois relatives à la religion. Ce livre est resté incomplet, l'auteur étant mort avant de l'avoir achevé. Le professeur Joseph Grippa a réfuté cet ouvrage en 1782. D'un autre côté l'avocat Tommasi a fait l'éloge

de Filangieri avec une analyse de sa *Législation universelle*. Filangieri avait obtenu en 1777 les titres de gentilhomme de la chambre du roi; de majordome de semaine, et d'officier du corps royal de la marine. Il habita la Cour, et ce fut alors qu'il fit paraître son ouvrage. En 1783 il épousa la comtesse Caroline de Frendel, noble hongroise, se démit de toutes ses charges, et se retira à Cava pour se livrer aux plaisirs de l'amitié et de l'étude. Ferdinand IV l'arracha à sa retraite en 1787, à l'époque où il monta sur le trône, et le fit membre du conseil suprême des finances. Un maladie grave le força à aller avec sa famille à Vico-Equensis où il est mort à 36 ans.)

* FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, né à Warwick-sud, dans la Flandre, vers 1736, d'un père riche, se voua d'abord à l'état ecclésiastique auquel la lecture des philosophes le fit renoncer. La simplicité de ses goûts semblait devoir l'éloigner de la capitale; cependant il saisit avec plaisir l'occasion de s'en rapprocher, en se chargeant de la direction de la pépinière de Clamart, où il vivait paisiblement lorsque la révolution éclata. Le vœu des habitans l'appela bientôt à la place de procureur-syndic du district de Bourg-la-Reine; il fut ensuite nommé à l'Assemblée législative, où il parla en faveur de la liberté de conscience. Après le 10 août, il fut dénoncé comme royaliste; mais s'étant justifié de l'accusation portée contre lui, il retourna dans sa commune, dont il fut élu juge de paix. Suspendu de ses fonctions après le 9 thermidor, il reprit ses anciennes et douces habitudes, et mourut à Clamart en 1806. On lui doit quelques ouvrages estimés, en faveur de l'éducation. 1° *Dictionnaire historique de l'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; 1784, 2 vol. in-8, 1808, 3 vol. in-8. C'est un recueil d'anecdotes choisies, instructives et intéressantes, qu'on peut mettre sans danger entre les mains des enfans. 2° *Erasme*, ou *l'Ami de la jeunesse*, Paris, 1773, petit in-8, très souvent réimprimé. La dernière édition est en 2 vol. in-8. On y trouve un abrégé d'histoire et de géographie avec d'autres notions élémentaires, le tout en forme d'entretiens familiers d'Eraste avec son élève. 3° *Eloge du Dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8. 4° *Culture de la grosse asperge, dite de Hollande*, Paris, 1783, in-12. 5° *Dictionnaire du jardinier français*, Paris, 1790, 2 vol. in-8, ouvrage très utile.

FILASSIER. *Voyez* FILLASSIER.

FILASTRE (Guillaume), évêque de Tournai dans le 16e siècle, dont nous avons une espèce de *chronique* que les curieux de tout ce qui concerne l'histoire de France recherchent encore, quoique surannée. Elle fut imprimée l'an 1517, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui *La Toison d'or*, Paris, 1530, 2 vol. in-folio.

FILCHIUS ou FILCHIX (Benoît), né d'une famille noble de la Grande-Bretagne, fut élevé dans les principes du calvinisme, et attaché à la secte puritaine. Rendu à Paris dès l'âge de 24 ans, il y abjura cette secte, qui ne faisait que de naître, pour rentrer dans la religion de ses pères, que ses compatriotes n'auraient jamais abandonnée, si, comme lui, ils avaient eu le courage de se déterminer en faveur de la vérité, contre l'intérêt de leurs propres passions. Son grand amour pour la vertu lui fit embrasser, dans cette même ville, l'ordre austère des capucins; après quoi il repassa dans sa patrie en 1559, dans le dessein d'y rétablir la vraie religion : mais les hérétiques ayant découvert son état et ses vues, le déférèrent à la reine Elisabeth, qui le retint dans une étroite prison, pendant l'espace de trois ans, après lesquels Henri III, roi de France, obtint son élargissement, le fit revenir à Paris, et l'honora de sa bienveillance particulière. De là, jusqu'à sa mort, le Père Benoît composa plusieurs ouvrages analogues à son zèle, à sa piété et à ses lumières; tels que 1° *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*, etc. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même, quelques années avant sa mort. Il s'en fit successi-

vement plusieurs éditions à Rome, Paris, Lyon, Viterbe et ailleurs. 2° *Soliloquium pium et grave*, etc., dans lequel il explique les motifs de sa conversion. 3° *Liber variorum exercitiorum spiritualium*, *etc.*, Viterbe, 1608. 4° *Eques christianus*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1609. M. Thayer, ministre protestant, nouvellement converti à la religion catholique, fait le plus bel éloge de cette production, qui n'a pas peu contribué à le ramener dans le sein de l'Eglise. Voyez *la Relation de la conversion de M. Jean Thayer*, 4e édition, Liége, 1789, page 18, et le *Journal historique et littéraire*, 1er février 1789, page 174.

FILESAC (Jean), docteur de Sorbonne et curé de St.-Jean-en-Grève, mourut à Paris, sa patrie, doyen de la faculté de théologie, en 1638. Il a composé plusieurs ouvrages sur des matières ecclésiastiques et profanes, remplis d'une érudition assommante. Ce n'est qu'un tissu de passages, qu'il joint les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions, écrites très durement, et lasse son lecteur en l'instruisant. Ses principaux ouvrages sont 1° un *Traité de l'autorité des évêques*, Paris, 1606, in-8; 2° un autre *du Carême*. 3° *De l'Origine des paroisses*. 4° Des *Traités de la confession auriculaire*, de *l'idolâtrie*, et de *l'Origine des anciens statuts de la Faculté de Paris*, etc. Ils sont réunis sous le titre d'*Opera pleraque*, Paris, 1621, in-8.

FILICAIA ou Filicaja (Vincent de), poète lyrique italien, sénateur de Florence, sa patrie, né en 1642 et mort en 1707, fut membre de l'académie de la *Crusca* et de celle des *Arcades*. Ses *poésies*, publiées en 1707, in-fol., par son fils, réimprimées à Venise, 1747, 3 vol. in-12, sont délicates, et respirent le ton d'un homme qui vit dans le grand monde : les meilleures sont les 6 odes ou *canzoni* qu'il composa sur la délivrance de Vienne par les Turcs. Il n'était pas riche : Christine, reine de Suède, sachant qu'il avait de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien, et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement. Ses poésies lui valurent la dignité de sénateur, le gouvernement de la ville de Volterre, puis celui de Pise, et enfin la charge de secrétaire du tirage des magistrats, qui était alors très importante. *Voyez* l'éloge de ce poète dans les *Vies des Arcadi* de Crescimbeni.

FILLASSIER (Marin), prêtre parisien, mort en 1733, à 56 ans, fut curé de campagne, et ensuite chapelain des dames de Miramion. Il est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentimens chrétiens, propres aux personnes infirmes*, in-12; ouvrage qui n'est composé que de passages de l'Ecriture et des Pères. Le Père Bouhours en avait donné un semblable, tiré exclusivement de l'Ecriture sainte.

FILLEAU (Jean), professeur en droit et avocat du roi à Poitiers, né en 1600, mort en 1682 à l'âge de 82 ans, est principalement connu par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes, imprimée par le commandement de la reine*, Poitiers, 1654, in-8. C'est dans le second chapitre que l'on trouve l'anecdote connue sous le nom de *Projet de Bourgfontaine*. Filleau raconte que six personnes qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étaient assemblées en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la religion et d'élever le déisme sur ses ruines. On a imprimé en 1756 : *La Réalite du projet de Bourgfontaine*, 2 vol. in-12 : ouvrage auquel on a opposé *La Vérite et l'innocence victorieuses de la calomnie*, ou *Huit lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, en 2 vol. in-12. Le plus fort argument employé dans cette réfutation, est que la *Réalité* a été brûlée par arrêt du parlement de Paris, du 21 avril 1758; mais l'auteur (D. Clémencet) ne songeait pas que *les Provinciales* avaient été brûlées par arrêt du parlement de Provence, du 9 février 1667. Quoi qu'il en soit, la *Réalité*, mal à propos attribuée au Père Patouillet (*voyez* ce mot),

a été réimprimée plusieurs fois, traduite en latin sous le titre de *Veritas consilii Burgofonte initi*, en allemand, en flamand, et autres langues. Dans les dernières éditions, on trouve une longue réponse aux *huit lettres*. La meilleure édition est celle de Liége, 1787, 2 vol. in-8. « La postérité ayant sous les yeux » les événemens qui lui sont réservés, » jugera peut être mieux que nous, si ce » projet a existé ou non. » Voilà ce que nous disions en 1783. Ces *événemens* n'étaient pas bien loin. Peu d'années après on vit le jansénisme intimement uni au philosophisme, transmettre à celui ci ses erreurs propres, et ce fanatisme de secte qui porta la dévastation dans l'église de France. Un auteur moderne a porté de la *Réalité*, le jugement suivant : « Je suis loin de garantir toutes les con» jectures, combinaisons et rapproche» mens de l'auteur. Quoique l'ensemble » présente un tableau frappant, et que les » événemens ne soient que trop propres à » lui concilier la confiance des lecteurs, je » crois néanmoins que l'auteur a trop légè» rement désigné quelques coopérateurs » de cette œuvre, d'abord si mystérieuse, » et aujourd'hui si manifeste dans ses » effets. Des liaisons d'amitié, ainsi que » des démarches, ou écrits inconsidérés, » ne suffisent pas pour accuser ces inten» tions, surtout dans un temps où le vé» ritable esprit de la secte était peu con» nu, et où les gens de bien ont pu être » les dupes des apparences. *Voyez* Ar» nauld (Henri). Quant aux six princi» paux auteurs, dont il est question dans » le projet, nous en abandonnons le juge» ment à ceux qui auront combiné sans » prévention leurs ouvrages et leur con» duite, avec la tâche respective que la » *Relation* de Filleau leur attribue » (*voyez* Jansénius, Montgeron, Paris; etc.) On a encore de Filleau : 1° *Les Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol. 2° *Les Preuves historiques de la vie de sainte Radegonde*. 3° Traité *de l'Université de Poitiers*.

FILLEAU DE LA CHAISE. *Voyez* Chaise (Jean de la).

* FILLEAU DE SAINT-MARTIN, frère de Filleau de la Chaise, mort vers 1695, a publié une traduction du chef-d'œuvre de Cervantes, sous ce titre *Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12, très souvent réimprimée en 6 vol., qui se lit encore, malgré l'abrégé de Florian, et malgré la traduction complète de M. Bouchon-Dubournial. *Voyez* Cervantes, Florian.

FILLIUCIUS (Vincent), jésuite, né à Sienne en 1556, enseigna la philosophie, les mathématiques, la théologie, fut pénitencier à Rome, et casuiste en chef du saint-Office. Il mourut en 1622. On a de lui des *Questions morales*, Lyon, 1633, où il paraît quelquefois enseigner une morale trop indulgente.

* FILMER (Sir Robert), écrivain politique anglais, né dans le comté de Kent, en 1604, a publié : 1° *L'Anarchie d'une monarchie limitée et mixte*, 1646, réimprimé en 1652 et 1679 : il le donna en réponse au traité de la monarchie de Hunton. 2° *Le patriarche*, écrit où il prouve que tout gouvernement a commencé par être monarchique, et que tous les titres légaux pour régner sont originairement dérivés des chefs de famille, ou de ceux à qui leurs droits ont été transférés. C'est pour combattre les principes exposés dans cet ouvrage que Sidney a écrit son *Discours sur le gouvernement*. Filmer mourut en 1647.

* FINCH (Robert), littérateur, né à Londres en 1783, mort à Rome le 16 septembre 1830, fut l'un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique*. Après ses premières études, il servit quelque temps dans l'armée qu'il quitta bientôt pour entrer à l'université d'Oxford. Ministre plein de zèle et prédicateur distingué, il fut ensuite le secrétaire intime de Pitt. Employé dans plusieurs missions diplomatiques, il s'en acquitta avec succès; mais à la carrière des affaires politiques, il préféra celle de la science, fit de nombreux voyages, vint en France, explora toutes les parties de l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, plusieurs contrées de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Perse. Il se fixa ensuite à Rome où

il resta presque continuellement jusqu'à sa mort. Il avait fait plusieurs *traductions* d'ouvrages italiens qu'il ne jugea point assez parfaites pour les publier, et avait entrepris la *Bibliographie universelle de l'Italie*, qu'il n'eut pas le temps de terminer.

FINÉ (Oronce), mathématicien, né à Briançon en Dauphiné, l'an 1494, fut choisi par François I pour professer les mathématiques au collége royal. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique; il fit une horloge d'une singulière invention. On a de lui plusieurs ouvrages de *géométrie*, d'*optique*, de *géographie* et d'*astrologie*, réunis en 3 vol. in-fol., 1532, 42 et 56. Il était fort attaché à l'astrologie, et plus qu'un géomètre n'aurait dû l'être; mais on l'a déjà dit, la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Finé mourut très pauvre en 1555. Les beaux esprits chargèrent son tombeau de vers et d'épitaphes. Il avait pris pour devise : *Virescit vulnere virtus.* (Voyez sur Oronce les *Mémoires de Niceron*, tome 38, celui de l'abbé Gautet *sur le Collége royal*, et la *Bibliothèque du Dauphiné*, par Gui Allard.)

* FINESTRÈS Y MONSALVO (Joseph), célèbre jurisconsulte catalan, né à Barcelonne, le 11 avril 1688, se distingua par l'étendue de ses connaissances, enseigna le droit pendant plusieurs années à l'université de Cervera, et s'occupa de rétablir l'éducation publique, qui avait été négligée pendant la guerre de la succession. Il donna plusieurs sages réglemens qui furent adoptés. Il fit venir des caractères grecs qui manquaient dans cette province, pour l'impression des ouvrages nécessaires à l'étude de cette langue, justement considérée comme indispensable pour tous ceux qui se consacrent aux lettres. On lui doit plusieurs ouvrages remarquables par la précision, l'énergie et la clarté du stile : 1° *Exercitationes academicæ* XII, 1745, in-4. 2° *Hermogeniani jurisconsulti juris, epitomarum libros sex commentarius*, 1757, 2 vol. in-4. Cet ouvrage contient un abrégé historique des meilleurs jurisconsultes catalans. 3° *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Catalauniæ vel extant, vel aliquando extiterunt, notis et observationibus illustratarum*, 1760, in-4, ouvrage précieux pour l'histoire de l'Espagne sous la domination des Romains. Finestrès mourut le 17 novembre 1770.

FINIGUERRA. *Voyez* MASO.

FIORI (Mario di), peintre. *Voyez* MARIO.

FIQUET. *Voyez* FICQUET.

FIRENZUOLA (Ange), poète florentin, et religieux de la congrégation de Vallombreuse, né le 28 septembre 1493, avait auparavant exercé la fonction d'avocat à Rome, sous le nom de Nanini, qui était celui de sa famille. Il fut connu et estimé du pape Clément VII, qui prenait plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après en 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses *œuvres* en ce dernier genre, à Florence, 1548, in-8, et celle de ses *poésies*, 1549, in-8, sont recherchées. Sa traduction de l'*Ane d'or*, Venise, 1567, in-8, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui avec ceux de Berni. Il a aussi fait plusieurs comédies : *Il Lucidi*, Florence, 1549, in-8. *La Trinuzia*, 1551, in-8, réimprimée à Paris en 1818 avec des notes de M. Biagioli. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Florence en 1763, 3 vol. in-8. Son *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16; et par La Rivey, 1579, in-16. Son *Discours de la beauté des dames* l'a été par J. Pallet, Paris, 1578, in-8.

* FIRMIAN (Léopold-Maximilien de), archevêque de Vienne, né à Trente le 11 octobre 1766, d'une famille distinguée dont presque tous les membres ont occupé de grandes places sous le gouvernement autrichien, eut pour père le comte de Firmian, ministre à Milan, et l'un des grands protecteurs de l'université de Pavie. Ce comte de Firmian avait pris l'habitude de se rendre juge de l'orthodoxie des thèses de théologie, et de gourmander à cet égard les docteurs; il publia aussi des réglemens pour les évêques, et il en adressa un en 1769, qui

excita de vives réclamations; *voyez* les *Nouvelles ecclésiastiques* du 11 décembre 1762 et du 30 décembre 1769. Son fils fut d'abord évêque de Lavant en 1800; puis il succéda en 1802 à M. de Hohenwart sur le siége de Vienne. Après une longue maladie, il est mort à Vienne le 28 novembre 1831. Les journaux ont annoncé que ce prélat emportait les regrets de tout son diocèse. A la fin du dernier siècle, il y eut deux prélats du nom de Firmian. Léopold-Ernest, évêque de Seccau, puis de Passau, qui fut cardinal en 1772, et qui mourut dans son diocèse le 13 mars 1783; et Virgile-Marie-Augustin, évêque de Lavant en Corinthie, puis prélat du chapitre de Saltzbourg, et *sénieur* de celui de Passau, qui mourut sur la fin de 1788. Ces deux évêques ont été accusés d'avoir été ennemis des jésuites, et par conséquent d'avoir adopté les idées opposées; il faut peut-être se défier des *Nouvelles ecclésiastiques* qui ont répandu ce bruit. Ils étaient frères du ministre du même nom, et par conséquent oncles de l'archevêque de Vienne. Cette *Notice* est extraite de l'*Ami de la religion et du roi*, tome 70, page 361.

FIRMICUS MATERNUS (Julius), fit paraître, sous les enfans de Constantin, un excellent traité *d ela Fausseté des Religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* à Leyde, en 1672, in-8, et en 1699, avec les notes de Jean Wouwer. On lui attribue encore 8 livres *d'astronomie*, imprimés par Alde Manuce, en 1499, in-fol. Mais cette dernière production paraît être d'un autre Julius Firmicus, qui vivait dans le même temps. Elle est pleine de rêveries.

FIRMILIEN, évêque de Césarée en Cappadoce, ami d'Origène, prit parti pour saint Cyprien, dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit, dit-on, sur cette question, une *lettre à saint Cyprien*, dans laquelle toutes les raisons, qui pouvaient autoriser la pratique des églises d'Afrique, sont exposées avec force. *Voyez* Cyprien (saint). Cependant, dans une dissertation du père Marcellin Molkenbuhr, récollet, imprimée à Munster en Westphalie, 1790, in-4, on prétend que cette lettre est faussement attribuée à Firmilien, et qu'elle est de quelque donatiste d'Afrique, après le 4e siècle, qui l'a attribuée à Firmilien pour lui donner plus de poids; les raisons détaillées dans cette dissertation sont très plausibles. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il était près de se rendre à un second synode, où cet hérétique opiniâtre devait être anathématisé; mais il mourut en chemin, l'an 269, selon le Père Pagi et M. Fleury. Baronius place sa mort à l'an 272. L'auteur de la dissertation citée ci-dessus prouve que le second concile d'Antioche n'a pas été célébré avant l'an 272, et que conséquemment Firmilien a vécu jusqu'à cette année.

FIRMIN, nom de quatre évêques: le premier, évêque d'Amiens et martyrisé au 3e siècle; le second, évêque de la même ville, au 4e siècle; le troisième, évêque d'Uzès; et le quatrième, de Mende.

FIRMIUS (Marcus), homme puissant de Séleucie en Syrie, se fit proclamer empereur en Egypte pour venger la reine Zénobie, dont il était ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier, et, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens, il s'en délivra tout-à-fait l'an 273. C'était un homme d'une taille gigantesque, et d'une force surprenante. On l'appelait *le Cyclope*. On frappait, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentît aucune douleur. Le commerce immense qu'il faisait avec les Sarrasins et les Indiens lui avait acquis une grande considération dans l'Orient.

* FIRMONT (Henri-Essex-Edgeworth de), dernier confesseur de Louis XVI, naquit en 1745 à Edgeworth-Town, en Irlande, d'un père qui était ministre protestant, et qui vint en France en 1651, avec sa famille, après avoir embrassé la religion catholique. Le jeune Firmont fit ses premières études chez les jésuites de

Toulouse, se rendit ensuite à Paris au collége de Navarre pour y suivre le cours de philosophie, et ce fut en Sorbonne qu'il étudia la théologie. Après avoir reçu les ordres sacrés, l'abbé de Firmont se retira aux missions étrangères, où il s'occupa exclusivement des devoirs de son état, et surtout de la direction des consciences, de l'instruction des pauvres et du soulagement des malheureux. Il avait pris le nom de FIRMONT qui était celui d'une ancienne terre de sa famille, non par un vain orgueil; mais parce qu'en France on avait quelque difficulté à prononcer son nom d'Edgeworth. Son zèle était si actif qu'il songea pendant quelque temps à aller prêcher la foi dans les contrées lointaines; mais il ne voulut point prendre de parti, avant d'avoir consulté son directeur qui connaissait ses vertus, et qui pensait avec raison qu'avec les qualités aimables dont il était doué, il ferait plus de bien en France que chez les Sauvages. Les évêques d'Irlande offrirent un siége épiscopal à cet ecclésiastique zélé qui n'avait pu encore oublier sa patrie : mais il le refusa. En 1777 il devint confesseur de Mme Elisabeth : ce qui le mit en relation avec la cour, et lui procura plus tard le pénible et dangereux devoir d'assister dans ses derniers momens le malheureux monarque que la révolution avait choisi pour victime. Instruit du désir qu'avait manifesté Louis XVI de recevoir par son ministère les consolations de la religion, l'abbé de Firmont s'empressa de se rendre au Temple pour remplir ce douloureux devoir : malgré les périls dont il était environné, il trouva dans le sentiment religieux dont il était pénétré, le courage de les braver; il s'attendait à mourir de la même main qui tuait son maître : mais ce martyre n'effraya point le pieux ecclésiastique qui entendit la confession du roi, lui donna les derniers sacremens et put célébrer les saints mystères devant l'auguste prisonnier. Malgré la fermeté que Louis XVI avait montrée pendant tous les débats de son procès, il sentit lui-même qu'aux approches de la mort, il avait besoin d'une main amie pour diriger ses derniers pas dans la vie. L'abbé de Firmont l'accompagna jusque sur l'échafaud. Lorsque le bourreau se présenta au roi pour lui lier les mains derrière le dos, celui-ci manifesta un sentiment d'indignation : ce fut en répendant un torrent de larmes que l'abbé de Firmont raffermit la constance de Louis par ces paroles que la religion seule a pu lui inspirer : *Sire, dans ce nouvel outrage, je ne vois qu'un trait de ressemblance entre votre Majesté et le Dieu qui va être sa récompense :* et cette pensée rendit à ce malheureux roi la résignation chrétienne dont il avait encore besoin pour terminer le sacrifice; et lorsque les apprêts du supplice furent terminés, lorsque la hache révolutionnaire allait consommer le plus grand de tous les crimes, le Samuel de la France dit alors à cette noble victime : ALLEZ, FILS DE SAINT LOUIS, MONTEZ AU CIEL. Ces paroles simples et sublimes ont retenti dans tout l'univers chrétien, et c'est en vain que la modestie de ce pieux ecclésiastique a déclaré que dans la stupeur où il se trouva, quand la tête de Louis XVI fut tombée, il ne se rappelait point si réellement il les avait prononcées : la France les a entendues, elles ont été dites; elles sont maintenant historiques. L'abbé de Firmont fit montrer la tête de l'illustre victime au peuple français, et le sang ruissela sur ses habits. Le rôle que venait de jouer d'une manière si magnanime le vertueux abbé de Firmont, fut aux yeux de quelques forcenés un motif de proscription : parmi les témoins de ce spectacle affreux, on en vit qui désiraient que le couteau sanglant se relevât encore une fois pour retomber sur sa tête : des cris affreux furent proférés contre lui; mais les troupes lui ouvrirent leurs rangs; la multitude même lui permit de s'éloigner, et il s'en revint après cette douloureuse mission répandre de nouvelles larmes chez M. de Malesherbes. Malgré les périls de sa position, l'abbé de Firmont resta en France tant qu'il put croire être utile à Mme Elisabeth. A plusieurs reprises il fut obligé de se cacher, et il mena une vie errante et vagabonde jusqu'au moment où cette princesse alla comme ses

parens terminer ses jours sur un échafaud. Il avait été continuellement en correspondance avec elle, et jusqu'au dernier jour il l'avait soutenue de ses pieux conseils. L'abbé de Firmont se rendit alors en Angleterre, et alla trouver à Edimbourg Monsieur, frère du roi, pour s'acquitter d'un message dont l'avait chargé Mme Elisabeth. De là il se rendit en Allemagne auprès de Louis XVIII, dont il devint en quelque sorte le confident, et qu'il accompagna à Mittau en 1798. Pendant toute sa vie, l'abbé de Firmont fut en quelque sorte l'objet de la curiosité publique : chacun voulait voir le prêtre courageux qui avait assisté Louis XVI dans ses derniers momens : chacun voulait entendre de sa bouche quelques détails d'une mort si religieusement héroïque. L'empereur Paul Ier, ayant désiré de le voir, Louis XVIII le chargea de porter à ce prince l'ordre du St.-Esprit : à sa vue le czar s'inclina, demanda sa bénédiction, et montra la plus grande admiration pour ses vertus ; il lui fit don de son portrait enrichi de diamans, d'une pension de deux mille roubles que le charitable abbé de Firmont consacra au soulagement des malheureux. De retour à Mittau il reprit ses exercices de charité ; il mourut bientôt victime de son dévouement ; chargé par Louis XVIII de soigner des blessés français qui se trouvaient dans les hôpitaux de cette ville, il fut atteint par une fièvre épidémique qui l'enleva en trois jours le 22 mai 1807. Toute la famille royale manifesta les plus vifs regrets pour la perte qu'elle venait de faire : Mme d'Angoulême lui avait prodigué ses soins, malgré le péril auquel elle s'exposait en restant dans la chambre d'un homme qui mourait d'une maladie contagieuse : elle accompagna à pied, ainsi que les princes, sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière. Le roi annonça lui-même au frère de l'abbé de Firmont la perte douloureuse qu'il venait de faire, et il se chargea de composer son épitaphe qui véritablement est une oraison funèbre.

D. O. M.
Hic jacet
reverendissimus vir
Henricus Essex EDGEWORTH de Firmont,
sabelæ Dei Ecclesiæ sacerdos,
vicarius generalis Ecclesiæ parisiensis, etc.,
qui
redemptoris nostri vestigia tenens,
oculus cæco,
pes claudo,
pater pauperum,
mœrentium consolator
fuit.
Ludovicum XVI
ab impiis rebellibusque subditis
morti deditum,
ad ultimum certamen
roboravit,
strenuoque martyrii cœlos apertos
ostendit.
E manibus regicidarum
mira Dei protectione
ereptus,
Ludovico XVIII
eum ad se vocanti
ultro occurrens,
ei per decem annos,
regiæ ejus familiæ
nec non et fidelibus sodalibus
exemplar virtutum,
levamen malorum,
sese præbuit.
Per multas et varias regiones
temporum calamitate
actus,
illi quem solum colebat
semper similis,
pertransiit benefaciendo.
Plenus tandem bonis operibus
obiit
die XXII maii mensis,
ann. Domini M. D CCC. VII.
ætatis vero suæ LXII.
Requiescat in pace.

L'abbé de Bouvens prononça à Londres le 29 juillet 1807, dans la chapelle catholique française *l'oraison funèbre* de l'abbé de Firmont qui a été imprimée à Paris en 1814, in-8. On a publié les *mémoires de M. l'abbé Edgeworth de Firmont, dernier confesseur de Louis XVI, recueillis par E. Sueyd-Edgeworth, et traduit de l'anglais par le traducteur d'Edmond-Burke* (M. Dupont), Paris, 1816, in-8 : ces mémoires sont suivis d'une *relation des derniers momens de Louis XVI* par l'abbé de Firmont lui-même et de quelques-unes de *ses lettres sur les révolutions*, adressées au docteur Moyland : ces deux pièces sont extrêmement curieuses. On a aussi les *lettres de l'abbé Edgeworth, confesseur de Louis XVI à ses parens, à ses amis, etc., recueillies par le révérend Thomas R...* traduites de l'anglais par Mme Elisabeth Lebon, Paris, 1818, in-8 : ces lettres sont précédées de *mémoires sur la vie*

de l'abbé de Firmont, en les lisant on entre en quelque sorte dans l'âme de ce vertueux ecclésiastique, dont le dévouement a excité l'admiration, mais que ses belles qualités forcent d'aimer.

FIRMUS, général des Maures en Afrique, se révolta contre Valentinien I, l'an 375 de J. C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même, pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains.

FISCHER ou FISHER (Jean), né au diocèse d'York vers 1455, docteur et chancelier de l'université de Cambridge, évêque de Rochester, confesseur de la reine Marguerite, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnaître son élève pour chef de l'église anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Henri le fit mettre en prison, et ayant appris que le pape Paul III lui destinait un chapeau de cardinal, il dit en se moquant du pape : « Qu'il envoie son chapeau de cardinal » quand il voudra ; je ferai en sorte que, » quand il arrivera, la tête pour laquelle » il est destiné, ne subsiste plus. » En effet, Henri fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Son âge de 80 ans, et les services qu'il avait rendus à ce monarque, auraient dû lui épargner une mort si cruelle, quand même ses vertus et son innocence n'eussent point fait son éloge. Fischer avait un grand sens et un jugement très solide. C'est un des meilleurs controversistes de son temps. Toutes ses *œuvres* ont été publiées en un volume in-fol. à Wurtzbourg, en 1597. On y voit plusieurs traités contre les erreurs de Luther, un *De unica Magdalena* contre Jacques Le Fèvre d'Etaples et Josse Clicthoue (*voyez* MADELAINE). On y a ajouté l'ouvrage qui porte le nom de Henri VIII contre Luther, que quelques-uns croient avoir été fait par Fischer.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, a construit les plus beaux édifices modernes de Vienne; entre autres l'église de Saint-Charles-Borromée, dans un des faubourgs de Vienne, qui passe pour son chef-d'œuvre; les écuries de l'empereur, la chancellerie de Bohême, le Belvédère, ou palais du prince Eugène, celui de Schonbrun. Il est mort en 1724. Si ces édifices ne sont pas sans défauts, ils sont dans leur ensemble d'une composition grande et noble; le dernier surtout, quoique les décorations extérieures soient peut-être trop chargées, a de grandes beautés. S'il était plus vaste, on en eût fait depuis long-temps la résidence impériale. Comme il fut bâti des dépouilles des Turcs, un littérateur a proposé d'y mettre pour inscription, ce vers de Virgile :

Barbarico postes auro spoliisque superbi.

(On doit à Fischer *Essai d'une architecture historique*, ou *recueil de bâtimens antiques, avec des explications en allemand et en français*, Leipsick, 1725, in-folio, ouvrage curieux et utile, mais mal exécuté. Il est composé de 93 planches et divisé en 5 livres.

* FISCHER (Jean-Eberhard), savant professeur d'histoire et d'antiquités à Saint-Pétersbourg, naquit à Essling, en Souabe, en 1697. Il fut membre de l'académie impériale de Russie, et un des savans envoyés, en 1739, par la cour pour faire des observations en Sibérie et au Kamtschatka. De retour de son voyage, qui dura près de huit ans, il s'occupa de la publication de ses observations, et mourut le 24 septembre 1771, âgé de 74 ans. Il a laissé en allemand 1°, *Histoire de Sibérie, depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8. G.-F. Muller publia depuis une *Histoire* plus complète de ce pays, mais qui n'a point nui au succès de celle de Fischer. 2° *Sur l'origine, la langue, les mœurs des Moldaves*; cet écrit se trouve dans le *Calendrier historique de Pétersbourg*, année 1770; 3° *Sur l'origine des Américains*, ibid., 1771; 4° *Questions Pétropolitanes*, Göttingue, 1770, in-8, 119 pages : cet ouvrage contient quatre *dissertations*; on parle dans la première de l'*origine des Hongrois*, que l'auteur place, non chez les Huns, sortis du nord de la Chine, mais chez les Yongres, peuple habitant près de

Tourfan. Selon Fischer, les Yongres passèrent dans la Bythinie, d'où, ayant été chassés par les Patzinaces, ils s'établirent dans la Pannonie. Leur langue est composée du tartare, du scythe et de l'idiome des Vogouls. La deuxième dissertation est intitulée: *De gente et nomine Tartarorum, item de priscis Mogolis eorumque lingua;* la troisième a pour titre *De variis nominibus Sinarum titulisque imperatorum;* la quatrième, en allemand, traite des peuples *hyperboréens.* Fischer a laissé en manuscrit un *Vocabulaire sibérien,* qu'il envoya à la bibliothèque de Gottingue, où il est conservé.

*FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste prussien, né à Kœnigsberg vers la fin du 17e siècle, y enseigna la philosophie en 1715; mais son zèle à soutenir la doctrine de Wolf lui attira les persécutions que cette philosophie essuyait dans les états de la Prusse. Il voyagea en Italie, en France et en Angleterre, rentra à Kœnigsberg en 1736, et y mourut le 15 décembre 1751. Il a laissé *Premiers fondemens d'une histoire naturelle de la Prusse souterraine*, Kœnigsberg, 1714 et 1715, in-4, en allemand; et autres *ouvrages* moins importans. Il a été éditeur et commentateur du bel ouvrage de Job-Henri Linck, de *stellis marinis*, Leipsick, 1733, in-fol. avec 32 planches. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques-Benjamin Fischer, naturaliste livonien, élève de Linnée, né à Riga en 1730, mort en 1793, auteur d'un *Essai d'histoire naturelle de la Livonie*, Leipsick, 1778, in-8, 2e édition, 1791; d'une *Addition à l'Essai d'histoire naturelle*, Riga, 1784, in-8; et des *additions et corrections à la Bibliothèque livonienne* de Gadebusch, insérées dans les Mélanges du Nord de Hupel. Ce savant fut directeur de la maison des orphelins de Riga.

* FISCHER (Jean-Chrétien), savant philologue allemand, né en 1712 à Schleben, fut d'abord professeur adjoint de philosophie à Iéna, ensuite libraire et conseiller de commerce du duc de Saxe-Weimar. Il mourut le 21 mars 1793. Ses principaux ouvrages sont 1° *De insignibus bonarum litterarum seculi XIV usque ad initium sæculi XVI in Italia instauratoribus dissertatio*, Iéna, 1744, in-4. 2° *Dissertatio de Hubertino Crescentinate, elegantiorum litterarum sec. XV in Italia instauratore*, Iéna, 1739, in-4. 3° *Bibliothèque de jurisprudence moderne*, en allemand, 1774-75, 2 cahiers in-8. Il a traduit aussi en allemand du français les *lettres de Julie Catesby* par Mme Riccoboni; de l'anglais, les *lettres de Bolingbroke*, et a donné une édition des *epistolæ ad Thyrenum et ad diversos, autore Jac.-Nic. Erytreo.* (Vittorio de Rossi), Cologne (Iéna), 1739, ou 1740, in-8, avec une préface et une vie de l'auteur, et une autre des ouvrages du savant jésuite Sarasa, *de Arte semper gaudendi*, traduit en italien 1741, et en allemand 1748.

* FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), savant jurisconsulte et publiciste allemand, né à Stutgard en 1750, fut employé à Vienne, en 1776, comme secrétaire d'ambassade du prince de Bade, et à Munich, en 1778, comme sécrétaire de légation du duc de Deux-Ponts. En 1779 il fut nommé professeur du droit des gens à l'université de Halle, dont il devint assesseur ordinaire l'année suivante, et mourut le 20 septembre 1797. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont Meusel donne la liste : les principaux sont 1° *De primâ expeditione Attilæ in Gallias ac de rebus gestis Waltheri Aquitanorum principis, carmen epicum sec. VI nunc primum ex codice MS. membranaceo productum, etc.*, Leipsick, 1780 et 1792, 2 part. in-4. 2° *Novissima scriptorum ac monumentorum rerum Germanicarum tam ineditorum quam rarissimorum, collectio*, Halle, 1781-82, 2 part. in-4. 3° *Littérature du droit germanique*, Leipsick, 1782, in-8. 4° *Histoire du commerce, de la navigation, des arts et manufactures, agriculture, police, monnaies, etc., et du luxe de l'Allemagne*, Havovre, 1785-92, 4 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage de l'érudition; mais on y désirerait plus d'ordre et de critique. 5° *Histoire de Frédéric II, roi de Prusse*, Halle, 1787, 2 vol. in-8, compilation assez médiocre. Ces trois derniers ouvrages sont en allemand.

* FISCHER (Jean-Frédéric), savant professeur de belles-lettres, né à Cobourg le 10 octobre 1726, enseigna avec beaucoup de réputation à Leipsick, devint recteur de l'école de Saint-Thomas, et mourut le 11 octobre 1799. On lui doit plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite, malgré le défaut d'ordre et l'excessive sécheresse qu'on pourrait leur reprocher. On en trouvera la liste complète avec une exacte indication des titres, des dates et des formats, dans la notice de M. Kuinol, imprimée à la suite des remarques de Fischer sur la grammaire grecque de Weller, 1798-1801. Les principaux sont 1° des *Remarques sur la grammaire grecque de Weller*, Leipsick, 1781, in-8, 2e édition, 1798-1801, imprimée sous ce titre *Animadversionum ad J. Weller grammaticam græcam specimina tres*, 4 vol. in-8. On trouve à la tête du 3e volume une excellente notice sur Fischer. 2° Des *Commentaires sur la Cyropédie de Xénophon*, Leipsick, 1803, in-8. Il a aussi donné des éditions estimées d'*Anacréon* (1793), d'*Eschine le Socratique* (1788), de *Théophraste* (1763), de *Platon* (1783), *etc.* M. Kindervater a donné en allemand un *Essai sur Fischer considéré comme professeur*, Leipsick, 1801, in-8.

* FISCHER (H.-N.), mathématicien et astronome habile, né à Niesbach en Bavière, était entré fort jeune dans l'ordre des jésuites. Lorsque cet ordre fut supprimé, il obtint une chaire de professeur de mathématiques à Ingolstadt, et devint ensuite directeur de l'observatoire de Manheim. Après avoir fait, dans l'intérêt de la science, plusieurs voyages en Angleterre, il fut appelé en 1803 à la chaire d'astronomie de l'université de Würtzbourg. Quelques ennuis, et même une espèce de persécution dont il fut l'objet, l'avaient forcé auparavant à se retirer en Angleterre où il fit un séjour de plusieurs années. Il est mort à Würtzbourg le 21 février 1805. On trouve dans les *Ephémérides géographiques* de M. de Zach plusieurs *mémoires* de Fischer sur l'astronomie, ainsi que des *observations* et des *notices* très importantes dans le *Journal de Physique* de Hubner. Fischer a publié aussi un *ouvrage sur la lumière* qui a remporté le prix en 1779 à l'université de Goettingue.

* FISCHER (E. Gotthelf), docteur et savant chimiste allemand, connu surtout en France par un excellent *Traité de physique*, professa long-temps les mathématiques et la chimie à Berlin. Parmi les nombreux ouvrages scientifiques qu'il a publiés, nous citerons 1° *Vermium intestinalium brevis expositio*, 1786, 1788; 2° *sur les formes de l'Os interma xillaire*, Leipsick, 1800, in-8; 3° *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respiration des animaux*, 1798, in-8; 4° *Observations anatomiques sur une Poule dont la tête présentait le profil d'une figure humaine*, insérées dans la *Gazette de Santé*, octobre 1816, et dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, janvier 1817, avec une gravure représentant cet animal extraordinaire; 5° *Physique mécanique*, traduite par Mme Biot, avec d'excellentes notes de M Biot, 1806, in-8, 4e édition, 1829. Fischer est mort en 1831. M. Millin a donné une *Notice* détaillée des nombreux ouvrages de ce savant.

FISCHET ou Fichet (Guillaume), docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris en 1467, appela deux ans après (de concert avec Jean de La Pierre son ami) Martin Crantz, Ulric Gering, et Michel Friburger, imprimeurs allemands, qui mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fischet s'opposa au dessein de Louis XI, qui voulait faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion, en 1470. Le pape Sixte IV le combla d'honneurs et le fit son camérier. On a de Fischet une *Rhétorique* et des *épîtres*, dont le stile est au dessus de son siècle; elles furent imprimées en Sorbonne in-4, 1471. — Il ne faut pas le confondre avec Alexandre Fichet, jésuite, mort à Chambéri en 1649, qui se distingua par son talent pour la prédication et par son zèle infatigable pour l'instruction de la jeunesse. On lui doit *Arcana studiorum omnium methodus et bibliotheca scientiarum*

librorumque earum ordine tributorum universalis, 1649, in-8 : ouvrage écrit avec élégance, et où, parmi beaucoup de lieux communs, on trouve d'excellens procédés pour faciliter l'étude, pour faire des extraits, etc.

FISEN (Barthélemi), né à Liége en 1591, entra chez les jésuites en 1610, se rendit habile dans l'éloquence latine, dans l'histoire, et les antiquités de son pays. Il mourut le 26 juin 1649. Ses ouvrages sont : 1° *Origo prima festi Corporis Christi*, Liége, 1628. Cette histoire est écrite avec soin et a coûté beaucoup de recherches. 2° *Historia ecclesiæ Leodiensis*, Liége, 1696, in-fol. C'est une histoire qui commence 600 ans avant J. C. et va jusqu'en 1612. On sent qu'elle remonte trop pour que les premiers siècles ne soient farcis de faits plus qu'incertains. Toute cette histoire est partagée en trente et un livres, suivis chacun de notes, où l'auteur éclaircit les difficultés qu'il rencontre en son chemin, et produit de temps en temps des pièces justificatives. Le stile est beau et peut-être trop oratoire et trop fleuri pour une histoire. 3° *Flores ecclesiæ Leodiensis*, Lille, 1647, in-fol. Ce sont les vies des saints du diocèse de Liége, rangées selon l'ordre du calendrier. Fisen y a fait entrer des listes exactes des abbés et des abbesses de tous les monastères du diocèse de Liége. Cet ouvrage est utile et curieux.

FISHER. *Voyez* FISCHER.

FITE (Jean DE LA), ministre de la religion prétendue-réformée, né dans le Béarn d'une famille noble, sortit de France pour cause de religion. Après avoir achevé ses études en Hollande, il devint ministre de l'église française de Holtzappel, puis de celle de Hanau, où il mourut en 1737. Son ouvrage le plus connu est intitulé *Eclaircissement sur la matière de la grâce et sur les devoirs de l'homme*, 2 vol. in-8. — Il ne faut pas le confondre avec son aïeul JEAN DE LA FITE, ministre de l'église de Pau, dont on a des *sermons* et des *traités de controverse*.

FITZHERBERT (Antoine), célèbre jurisconsulte anglais du 16e siècle, s'illustra par son érudition, et plus encore par sa probité et son attachement à la religion de ses pères. Il prédit les malheurs qui devaient naturellement suivre le schisme, et défendit à ses enfans d'acheter des biens enlevés aux monastères, et même d'accepter ceux qu'on pourrait leur offrir. Sous le règne de Marie, on reconnut la vérité de sa prédiction et la sagesse de cette défense. Il mourut le 27 mai 1538. On a de lui 1° *Epitome juris*. 2° *De l'office et de l'autorité des juges de paix*.

FITZHERBERT (Thomas), petit-fils du précédent, né en 1552, jésuite en 1614, mort en 1640, est connu par un *Traité de politique et de religion contre Machiavel*, Douai, 1615, in-4 ; et par une disquisition pleine de sagesse et de saine morale, intitulée *An sit utilitas in scelere*, Rome, 1610, in-8.

FITZHERBERT (Nicolas), autre petit-fils d'Antoine et cousin du précédent, né en 1550, s'attacha au cardinal d'Alain, et mourut en 1612. On lui doit 1° *Vita cardinalis Alani*, 1608. C'est un tribut de reconnaisance qu'il paie à son bienfaiteur. 2° *De continuatione religionis christianæ in anglia* 1608. 3° *Oxonensis academiæ descriptio*, 1602.

FITZ-JAMES (Jacques de), duc de BERWICK, fils naturel de Jacques II et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough, naquit en 1671, à Moulins, où sa mère le mit au monde en revenant des eaux de Bourbon. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva en 1686, au siége de Bude où il fut blessé, et à la bataille de Mohacs en 1687, que les impériaux gagnèrent sur les Turcs. Le jeune Berwick signala sa valeur dans cette journée. Jacques II ayant été chassé de son trône par son gendre, Berwick le suivit en France, lieu de son asile. Il repassa ensuite en Angleterre, pour commander en Irlande, pendant l'absence de milord Tirconnel, qui en était vice-roi. Il se distingua l'an 1690, au siége de Londonderry, et à la bataille de la Boine, où il eut un cheval tué sous lui. Berwick ne montra pas moins de bravoure dans

le cours de cette guerre, et pendant les premières campagnes de la suivante. Louis XIV lui donna, en 1703, le commandement général des troupes qu'il envoya à Philippe V. En une seule campagne, il se rendit maître d'une foule de places et de forteresses. Rappelé en France, il se mit à la tête des troupes destinées contre les fanatiques des Cévennes. Après avoir réduit ces rebelles, il alla mettre le siége devant Nice, s'en rendit maître le 14 novembre 1705, et soumit tout le comté. Cette campagne lui mérita le bâton de maréchal de France : dignité à laquelle il fut élevé le 15 février 1706. Le roi l'ayant nommé la même année pour commander les troupes en Espagne, il arrêta les progrès des ennemis victorieux. Il gagna, en 1707, la bataille importante d'Almanza sur milord Gallowai et le comte de Las Minas. Philippe V récompensa le vainqueur comme le méritaient de si grands services. Il le créa duc de Leria et de Xerica au royaume de Valence; le fit chevalier de la Toison-d'Or, et attacha à son duché une grandesse de la première classe. Berwick soutint la gloire qu'il s'était acquise à Almanza, par la prise de Barcelonne, le 12 septembre 1714; il était alors généralissime des armées d'Espagne. La mort du roi de Pologne, Auguste II, ayant rallumé la guerre en 1733 entre l'empire et la France, le maréchal de Berwick, nommé général des troupes de France en Allemagne, alla mettre le siége devant Philisbourg. Un coup de canon termina sa glorieuse carrière le 12 juin 1734, la place ne fut prise que le 12 juillet suivant. Le maréchal de Berwick était aussi estimable par ses vertus chrétiennes et civiles que par ses talens militaires. Le président Montesquieu, qui avait connu particulièrement cet illustre capitaine, nous en parle en ces termes : « J'ai vu » de loin dans les livres de Plutarque, » ce qu'étaient les grands hommes; j'ai » vu en lui de plus près ce qu'ils sont; » je ne connais que sa vie privée : je n'ai » point vu le héros, mais l'homme d'où » le héros est parti.... Il aimait ses amis; » sa manière était de rendre des services, » sans vous rien dire : c'était une main » invisible qui vous servait.... Il avait un » grand fonds de religion. Jamais homme » n'a mieux suivi ces lois de l'Evangile, » qui coûtent le plus aux gens du monde; » enfin, jamais homme n'a tant pratiqué » la religion, et n'en a si peu parlé.... Il » ne disait jamais de mal de personne; » aussi ne louait-il jamais les gens qu'il » ne croyait pas dignes d'être loués. » Ses *Mémoires* ont été publiés en 1778, 2 vol. in-12. Ils sont pleins de cet intérêt que donne la vérité énoncée d'un ton simple, et affranchie des petits artifices de l'égoïsme. Ils sont d'un usage admirable pour réfuter les petits contes romanesques et calomnieux, par lesquels on ne cesse de défigurer l'histoire du siècle de Louis XIV. Ceux que l'abbé Margon avait publiés en 1737, ne sont plus lus que des personnes qui aiment mieux les romans et les satires que les histoires.

FITZ-JAMES (François, duc de), fils du précédent, renonça aux dignités de son père, dont il avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique en 1727. Il fut abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut en 1764, dans sa 55e année. Ses *Instructions pastorales* et son *Rituel*, dont les Instructions sont imprimées en 2 et en 3 vol. in-12, ont fait beaucoup de bruit; quelques-uns de ces écrits ont été condamnés à Rome et censurés par plusieurs évêques de France; les jansénistes le regardaient comme un des principaux appuis du parti; cependant l'on ne connaît de lui aucune démarche d'opposition formelle aux décisions de l'Eglise. (Sa vie se trouve à la tête de ses *œuvres posthumes*, 1769, 2 vol. in-12, avec un troisième sous le titre de *supplément*.)

* FIXLMILLNER (Placide), astronome allemand, l'un des premiers qui calculèrent l'orbite de la planète *Uranus*, né en 1721, au village d'Achleuthen, dans la haute Autriche, entra dans l'ordre des bénédictins en 1737, étudia successivement la théologie, le droit, les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la musique, et devint professeur de

droit canonique et directeur du collége de Cremsmunter établi dans l'abbaye pour la jeune noblesse. Il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en la cour de Rome, et mourut le 27 août 1791. On a de lui 1° *Meridianus speculæ astronomicæ Cremifanensis*, Steyer, 1765, in-4, ouvrage dans lequel il détermina la longitude et la latitude de son observatoire, qu'il a rendu célèbre par les observations qu'il n'a cessé d'y faire. 2° *Decennium astronomicum*, Steyer, 1776, in-4. C'est un recueil d'observations faites et calculées avec soin, dont les astronomes font encore usage pour leurs recherches. 3° *Acta astronomica Cremifanensia*, Steyer, 1791, in-4, ouvrage posthume, où l'on trouve les observations de 1776 à 1791; des mémoires sur la parallaxe du soleil, l'occultation de Saturne en 1775; l'observation et la mutation dans le calcul des planètes, etc. Il a fait aussi un grand nombre d'observations sur Mercure, dont Lalande s'est servi pour construire des tables de cette planète. On trouve une *notice* sur Fixmillner dans les *Ephémérides géographiques* du B. de Zach, novembre 1799.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier sa patrie, mourut dans cette ville le 14 août 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse. Nous avons de lui plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont 1° *Opera medica*, 1742, in-4. 2° *Leçons de chimie de l'université de Montpellier*, 1750, in-12. 3° *Tractatus de febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en français, 1757, in-12. 4° *Tractatus de physiologia*, 1750, in-12. 5° Plusieurs *dissertations* sur différentes matières de médecine, science que l'auteur possédait à un degré supérieur. C'était l'Hippocrate de Montpellier. Il joignait une grande simplicité de mœurs à des connaissances très étendues et très variées. *Voyez* sa *vie* par M. Estève, 1765, in-8.

FLACCILLE (*Ælia Flaccilla*), appelée quelquefois par les Grecs *Placella* ou *Placidia*, fille d'Antoine, préfet des Gaules et ensuite consul romain, naquit en Espagne, et fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'était encore que particulier. Elle reçut le titre d'Auguste quand elle monta avec lui sur le trône de Constantinople. Elle contribua beaucoup par son zèle à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du christianisme. Elle avait toutes les vertus que cette religion inspire; bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité. Elle portait Théodose à l'indulgence, à la clémence et au soulagement de ses sujets. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux dans un village de la Thrace, elle y mourut en 388. Elle fut mère d'Arcadius et d'Honorius. L'église grecque l'a élevée au rang des bienheureux. Saint Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre.

FLACCOURT ou Flacourt (Etienne de), né à Orléans en 1607, directeur-général de la compagnie française de l'Orient, avait commandé, en 1648, une expédition dans l'île de Madagascar : expédition malheureuse, ainsi que toutes celles qui l'avaient précédée; mais qui nous a procuré une *Histoire* de cette île, qu'il avait bien étudiée pendant dix ans de séjour sur les lieux. Il la fit imprimer à Paris, en un vol. in-4, 1658, réimprimée en 1661 et 1664, avec figures dessinées et gravées par lui-même; et la dédia au surintendant Foucquet. On y trouve des choses curieuses et intéressantes, telle que cette prière des Madagascariens, qui prouve l'idée juste et vraie que ces barbares ont de la Divinité. « O Eternel! » ayez pitié de moi; parce que je suis » passager; ô Infini! parce que je ne suis » qu'un point; ô Fort! parce que je suis » faible; ô Source de la vie! parce que » je touche à la mort; ô Intelligent! » parce que je suis dans l'erreur; ô Bien- » faisant! parce que je suis pauvre; ô » Tout-Puissant! parce que je ne puis » rien. » (Il a publié aussi un *Petit catéchisme madecasse et français* avec les prières du matin et du soir, Paris, 1657,

in-8 ; et un *Dictionnaire de la langue de Madagascar*. Flaccourt se noya en revenant en France pour la seconde fois, le 10 juin 1660. C'est lui qui a donné à l'île Bourbon le nom qu'elle porte).

FLACCUS ILLYRICUS. *Voyez* FRANCOWITZ.

FLACÉ (René), curé de l'église de la Couture, dans un faubourg du Mans, né à Nogent sur la Sarthe, à 5 lieues du Mans, en 1530, mourut le 15 septembre 1600. On a de lui, outre plusieurs pièces de théâtre, divers autres ouvrages en prose et en vers et surtout un *Poème* latin *sur l'origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la *Cosmographie* de Belleforest. La Croix du Maine dit qu'il était poète, théologien, philosophe, historien, qu'il savait bien la musique, et qu'il prêchait avec succès.

* FLACHAT (Jean-Claude), négociant et voyageur, né à Lyon vers 1720, parcourut la Hollande, l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie : il séjourna pendant 15 ans à Constantinople, où il devint *baserguian bachi* ou marchand du grand-seigneur. Il profita de son titre pour dessiner un grand nombre de métiers et de machines, et s'instruire de la manière de fabriquer différentes espèces d'étoffes, de choisir les matières que l'on doit y employer, de teindre solidement le coton en rouge, etc. ; enfin ayant observé que les Grecs avaient conservé, dans la pratique des arts, des procédés qui nous sont inconnus, et qu'il regardait comme intéressant d'introduire parmi nous, il se rendit à Smyrne, et amena en France plusieurs ouvriers grecs, qu'il établit dans la manufacture de Saint-Chamond en Lyonnais, qui appartenait à son frère, et dont il avait la direction. Le roi, pour le récompenser des services importans qu'il avait rendus à l'industrie française, accorda à son établissement, par arrêt du 21 décembre 1756, le titre de manufacture royale, et divers priviléges et exemptions. Flachat a publié le résultat de ses voyages sous le titre : *Observations sur le commerce et sur les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et même des Indes orientales*, Lyon, 1756, 2 vol. in-12. Il a inséré dans son livre, des *mémoires* sur la culture de la garance, sur la teinture du coton filé en bleu, et sur la manière de le blanchir. Flachat est mort vers 1780.

FLAMEL (Nicolas), natif de Pontoise, exerça la profession d'écrivain libraire-juré à Paris. Il était né sans biens : on le vit tout à coup riche pour un homme de son état ; mais ses richesses étaient seulement pour les malheureux. Il soulagea la veuve et l'orphelin, fonda des hôpitaux, répara des églises. (Le peuple ignorant crut que Flamel avait trouvé le secret de faire de l'or ; et cette fable a été accréditée par Jean Gohori, 140 ans après sa mort.) Naudé attribue sa fortune (qui n'était pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connaissance qu'il avait des affaires des juifs. Il ajoute que, lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, et que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devaient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce conte a été réfuté par M. de Sainte-Foix, dans le premier vol. de ses *Essais sur Paris* ; et il est bien plus vraisemblable que Flamel dut sa fortune à la connaissance qu'il avait des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignorait. Il mourut en 1418. *Voyez* sur cet homme singulier, l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillie d'actes anciens, qui purifient l'origine et la médiocrité de leur fortune*, à Paris, chez Desprez, 1761, in-12. Cet ouvrage est de M. l'abbé Villain. On a faussement attribué à Flamel un *sommaire philosophique* en vers, 1561, in-8, et un traité de la *Transformation des métaux*, 1628, in-8. On joint à ces deux livres l'*Explication des figures hiéroglyphiques, que Flamel mit au cimetière des Innocens*, Paris, 1682, in-4.

FLAMINIO (Marc-Antoine) naquit à Imola, de Jean-Antoine FLAMINIO, dont nous avons divers ouvrages en vers et en prose. Le fils eut les goûts de son père, et le surpassa. Le cardinal Farnèse, dont il était le bel-esprit, le fit nommer se-

crétaire du concile de Trente; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome en 1550, à 52 ans. On a de lui des *lettres* et des *épigrammes*, 1561, in-8, traduites en vers français par Anne de Marquets, Paris, 1569, in-8. Sa *Paraphrase de trente Psaumes*, entreprise à la sollicitation du cardinal Pôlus, et imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers et une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus.

FLAMINIUS (Caïus), consul romain, d'un caractère turbulent et emporté, attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Trasymène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 217, avant Jésus-Christ.

FLAMINIUS (Titus-Quintus), élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J. C., n'avait pas encore 30 ans. Il se proposa Scipion pour modèle. Il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui, il avait toutes les vertus civiles et militaires. Nommé général des troupes romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Epire; il soumit presque entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant. Il fit publier aux Jeux Néméens par un crieur public, que les Grecs étaient remis en liberté. Il fut en effet leur libérateur et leur père. La république l'envoya dans la suite vers Prusias pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte qu'il tramait quelque chose contre Rome. Il agit si adroitement auprès de ce prince, que les Romains se virent délivrés de cet ennemi.

FLAMINIUS NOBILIUS, théologien et critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia en 1588 à Rome, in-fol., des *Notes sur la Bible des Septante*, pleines d'érudition; et un traité: *De prædestinatione*, ibid., 1581, in-4.

FLAMSTEED (Jean), astronome, né à Derby en Angleterre le 19 août 1646, prit du goût pour l'astronomie en voyant une sphère de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres, en 1670, et la même année nommé astronome du roi, avec une pension de cent livres sterlings, ensuite directeur de l'observatoire de Gréenwick. Il mourut en 1720, à 76 ans. Cet astronome avait partagé son temps d'une façon singulière: il donnait le jour aux cafés, et la nuit aux astres. C'était un petit homme maigre, qui n'avait aucun goût pour les femmes: aussi mourut-il dans le célibat. On a de lui: 1° *Historia cœlestis britannica*, Londres, 1725, en 3 vol. in-fol. 2° *Ephémérides*. 3° La *Doctrine de la sphère*, imprimée en 1681; avec le *Nouveau système de mathématiques* de Jonas Morus, le plus zélé protecteur de Flamstéed. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamstéed écrivit contre lui: l'académie des Sciences de Paris jugea en faveur de son adversaire; mais Flamstéed ne laissa pas d'avoir raison dans l'esprit de plusieurs savans. Flamstéed s'est surtout distingué par ses observations sur le nombre des étoiles visibles, et de longues études pour le déterminer avec précision. On sait qu'il a rendu beaucoup plus nombreux le catalogue qu'en avait dressé Bayer, et qu'il les a portées au nombre de 3,000; mais ce qu'un observateur philosophe ne doit pas négliger, c'est qu'il n'y a pas deux astronomes qui, dans aucun temps, aient pu s'accorder dans ce calcul. Sans parler des tables des anciens, depuis l'usage du télescope, Kepler a compté 1393 étoiles bien visibles et distinctes dans les deux hémisphères célestes; Riccioli en a trouvé 1437; le Père Pardies 1491; de la Hire, 1576; Bayer, 1716; Royer, 1805; Hevelius, 1888, Flamstéed, comme nous venons de le dire, 3000. Rheita, fameux astronome de Cologne, assure en avoir vu plus de 2000 dans une seule constellation: Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie d'Orion; M. de La Caille 9800 dans une partie du ciel austral, le Père Mayer proteste en avoir vu, en 1777, plus de 200 dont personne n'a jamais entendu parler. En 1785,

Herschel en découvrit 1300 nouvelles, précisément dans la classe des *nébuleuses*, et en 1787, il en compta 50,000 dans une zone de 15 degrés sur 2 degrés de largeur, etc., ce que d'autres astronomes ont traité de vision. Et ces mêmes gens ne se sont pas toujours tenus au même compte. D'où il s'ensuit que non-seulement les étoiles en général, mais les étoiles même visibles, et exposées depuis six mille ans aux deux yeux de cinq cent millions d'hommes, sont réellement innombrables ; que Dieu seul en connaît la multitude déterminée, comme dit David, et les appelle toutes par leurs noms : *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat.* Ps. 146.

* FLANDRIN (Pierre), vétérinaire et anatomiste, né à Lyon le 12 septembre 1752, entra dès l'âge de 14 ans à l'école vétérinaire de cette ville, et s'y distingua par son application et son intelligence. Il fut choisi quelque temps après pour enseigner l'anatomie à ses camarades, et ensuite appelé à l'école d'Alfort, près Paris, pour y être professeur d'anatomie, et adjoint à son oncle Chabert, qui en était directeur. C'est dans l'exercice de cette chaire qu'il fit exécuter la belle suite de préparations anatomiques, qui enrichit le cabinet de l'école d'Alfort. Il s'acquit une réputation méritée par ses travaux sur l'anatomie comparée. Le gouvernement l'envoya successivement en Angleterre et en Espagne, pour y observer la manière de conduire et diriger l'éducation des moutons à laine fine. Il fut nommé, en 1791, correspondant de l'académie des Sciences, et il venait d'être admis à l'Institut comme associé, lorsque la mort l'enleva au commencement de juin 1796. On a de lui : 1° Un *Précis sur l'anatomie du cheval*, 1787, in-8, qu'il avait rédigé pour ses élèves, et où l'on trouve quelques remarques neuves et justes. 2° *Mémoire sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, Paris, 1790, in-8. 3° *De la pratique de l'éducation des moutons, et des moyens de perfectionner les laines*, in-8, plusieurs fois réimprimé. 4° *Absorption des vaisseaux lymphatiques sur la rétine ;* 5° *Sur la nature et les attributs* des sarigues, animal très singulier par sa conformation. 6° *Sur la rage ;* 7° *Instructions et observations sur les maladies des animaux domestiques, avec l'analyse des ouvrages vétérinaires* anciens et modernes, 1782, 1795, 3e édition, 6 vol. in-8. Diverses *observations* ou *dissertations* dans le *Dictionnaire anatomique de l'Encyclopédie*, dans le *Journal de médecine* et autres feuilles périodiques, où l'on trouve des vues ingénieuses.

FLASSANS (Taraudet de), poète provençal, natif de Flassans, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint de Foulques de Pontevès une portion de cette terre pour un poème intitulé : *Enseignemens pour éviter les trahisons de l'Amour.* Le Moine, dit le *Monge des Iles-d'Or*, assure que cet ouvrage valait beaucoup plus ; mais qu'il fut inutile au vendeur et à l'acheteur, trompés l'un et l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivait en 1354. La reine Jeanne se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV qui passait en Provence, et il s'en acquitta très bien.

FLAUST (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Rouen, né à Vire en 1709, mort à sa terre de Saint Sévère, près de cette ville, le 21 mai 1783, s'est fait connaître par son *Explication de la jurisprudence et de la coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile*, 2 vol. in-fol. Une table des matières ajoutée à cet ouvrage en rendrait l'usage plus facile.

FLAVE JOSEPHE. *Voyez* Josephe.

FLAVIEN (Saint*), patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre et d'une vertu supérieure à sa naissance, fut placé sur le trône patriarcal, du vivant de Paulin. Cette élection confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme éteint sous le pape Innocent I. Flavien chassa de son diocèse les hérétiques Messaliens, qui l'avaient infecté de leurs erreurs. Il demanda grâce à l'empereur Théodose pour son peuple, et l'obtint. Les habitans d'Antioche avaient renversé et outragé dans une

sédition la statue de l'impératrice Priscille ; Flavien parla pour eux avec l'éloquence que Cicéron déploya autrefois pour Ligarius. Saint Chrysostôme, qu'il avait ordonné prêtre, avait, dit-on, composé sa harangue. Ce grand prélat mourut en 404, après avoir gouverné son église pendant 23 ans. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint FLAVIEN, patriarche d'Antioche en 496, que l'empereur Anastase voulut obliger de souscrire l'*Hénotique* de Zénon, et approuver la déposition de Macédonius de Constantinople. Il eut le courage de lui résister et de souffrir l'exil que son refus lui attira. Il y mourut l'an 518.

FLAVIEN ou FLAVIANUS (Saint), succéda à Proclus dans le patriarcat de Constantinople, en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le Jeune, voulut le faire chasser de son siége; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui commença à semer ses erreurs vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile ; mais les partisans de l'hérésiarque condamnèrent Flavien et le déposèrent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse*. Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidait à cette séditieuse assemblée. Flavien appela de cette condamnation à Rome ; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnemens, que par des coups de pieds et des coups de poings; enfin, ce furieux le maltraita si cruellement, que le saint en mourut trois jours après en 449.

FLAVIGNI (Valérien de), docteur de Sorbonne en 1628, chanoine de Reims, et professeur en hébreu au collége royal en 1630, naquit dans le diocèse de Laon, et mourut à Paris le 29 avril 1674, dans un âge assez avancé. C'était un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une thèse soutenue chez les jésuites du collége de Clermont, appelé depuis le collége de *Louis le Grand*. On prétendait dans cette thèse, que le système de Copernic, étant contraire à l'Ecriture, et condamné par les inquisiteurs de Rome, on ne pouvait le soutenir en France. Flavigni voulut démontrer qu'une pareille assertion violait les droits du royaume et du parlement, ce qui n'était pas trop clair. Ce docteur savait de l'hébreu, de la théologie, des belles-lettres; mais il cherchait trop à déprimer ceux qui en savaient autant et plus que lui. Il écrivait d'ailleurs, plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la *Défense d'une thèse* qu'il avait signée en qualité de grand-maître d'études. Il y était dit que l'*épiscopat n'est pas un sacrement distinct de la prêtrise* : sentiment qu'il ne faut pas confondre avec l'erreur, qui n'attribue aux évêques rien au dessus des simples prêtres. Flavigni prétendait que c'était le même sacrement avec des effets plus étendus, et l'impression d'un caractère plus grand, parce que sans cela il y aurait plus de sept sacremens : conséquence que d'autres théologiens admettent, en disant que le sacrement de l'Ordre étant considéré dans sa généralité, et comme la consécration sacerdotale dans toutes ses divisions, est mis comme une unité générique dans le nombre de sept. Cette apologie a été imprimée à Tournay, en 1668, in-4. (Il avait travaillé à la *Polyglotte* de Le Jay, qu'il critiqua plus tard.)

* FLAVIGNY (César-François, comte de), né vers 1740 à Craonne dans le Laonnais, embrassa la profession des armes, et parvint au grade de lieutenant-colonel d'un régiment de dragons. Il obtint ensuite une compagnie dans les gardes françaises, et devint maréchal de camp en 1788. Après le licenciement de la maison du roi, il se retira dans sa terre de Charmes près de Lafère, où il mourut le 11 décembre 1803. Il a publié : 1° *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortifications*, traduit de l'italien d'Antoni, 1775, in-8. 2° *Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie de l'Espagne*, traduite de l'anglais de Bowles, 1776, in-8. 3° *Correspondance de*

Fernand Cortez avec l'empereur Charles-Quint, sur la conquête du Mexique, 1878, in-12. 4° *Réflexions sur la désertion et sur la peine des déserteurs en France*, Paris, 1768, in-8.

* FLAVIGNY (A. L. J.), fils unique du précédent, né en 1764, ayant obtenu une lieutenance dans les gardes-françaises, fut un des gentilshommes qui se montrèrent le plus dévoués au service du malheureux Louis XVI. Il se rendit constamment auprès de sa personne, à chaque crise politique qui menaçait ses jours, et fut arrêté après le 10 août 1792. Il resta près de 18 mois détenu dans la maison de Saint-Lazare, et fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 24 juillet 1794, comme complicé de la conspiration des prisons, au moment où la chute de Robespierre allait le rendre à son père et à son pays.

FLAVITAS ou FRAVITAS, patriarche de Constantinople après Acace, en 489, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople, un papier blanc et cacheté, comptant que Dieu ferait écrire par un ange le nom du prêtre qu'il destinait à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et écrivit son nom sur le papier. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit M. de Tillemont dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, où ce fait est amplement discuté. Cette supercherie le fit patriarche. C'était le plus fourbe et le plus artificieux des hommes. Dans le même temps qu'il jurait aux hérétiques qu'il ne voulait avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivait sourdement au pape Félix. Sa mort, arrivée en 490, lui épargna un châtiment exemplaire. Il n'occupa ce siége que quatre mois.

* FLAXMAN (John), sculpteur anglais, né en 1754, passa la plus grande partie de sa jeunesse en Italie, où il a laissé les souvenirs les plus honorables. On admire même encore à Rome plusieurs de ses statues et bas-reliefs. De retour en Angleterre il a enrichi sa patrie de monumens remarquables par leur goût et par leur correction; peut-être une critique sévère désirerait-elle dans ces compositions plus d'expression, plus de moelleux, de grâce et de fini. Ses principaux *ouvrages* comme sculpteur sont le beau *mausolée du poète Collins* dans la cathédrale de Chichester, *celui du lord Mansfield* dans l'abbaye de Westminster, *ceux de lord Howe* et *du général Abercromby*; la *statue de sir Reynolds* et de *Washington*. Il a publié *Série de gravures pour expliquer le poème d'Homère*, Londres, 1793, 2 vol. in-4, 2e édition, 1805. Il a aussi donné en 1805 des *Séries de gravures pour l'Eschyle*, 2 vol. in-fol., et *pour le Dante*, 2 vol. in-fol.; et en 1817, *Deuxième série de dessins pour illustrer et expliquer les travaux, les jours et la théogonie d'Hésiode*, 1 vol. in-fol. Flaxman était professeur à l'académie royale de peinture de Londres, et avait reçu le brevet de peintre du roi. Lord Elgin ayant enlevé, comme chacun le sait, des monumens d'Athènes, des frises, des bas-reliefs et d'autres débris de sculpture antique, une commission fut nommée par le parlement pour juger le mérite de ces acquisitions. Ce fut d'après l'avis de Flaxman que ces différens objets ont été achetés par le gouvernement et sont devenus propriété nationale.

FLECHELLES. *Voyez* GUERIN (Hugues).

* FLECHEUX, astronome et mécanicien, mort à Paris le 4 novembre 1793 à l'âge de 55 ans, a donné un *Planétaire* ou *Planisphère*, propre à mettre sous les yeux de la jeunesse le mouvement des astres. On lui doit encore l'*Oxocosme* ou *Démonstration du mouvement annuel de la terre autour du soleil*, 1784, in-8.

FLÉCHIER (Esprit), évêque et orateur sacré, né le 10 juin 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, son oncle, général des Pères de la doctrine chrétienne, où il était entré à l'âge de 16 ans. (Obligé suivant la règle de la maison, de se livrer à l'enseignement, il professa la

rhétorique à Narbonne). Fléchier, ayant quitté cette congrégation, après la mort de son oncle, parut à Paris où il remplit dans l'une des paroisses l'emploi aussi modeste qu'utile de catéchiste des petits enfans, fut ensuite précepteur des fils de Louis Caumartin intendant des finances et conseiller d'état. Une pièce de vers latins sur le Carrousel (*Circulus regius*), donné par le roi en 1662, commença sa réputation : ses sermons y ajoutèrent beaucoup. Il fut nommé lecteur du dauphin par le crédit du duc de Montansier qui l'honorait de son amitié. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Fléchier, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le monarque, et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'était pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, et Fromentières, évêque d'Aire, s'en étaient déjà servis : l'un, dans l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; l'autre, dans celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun, par les ornemens dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie et le caractère majestueux et sombre qui y règnent. La cour récompensa ses talens, en 1685, par l'évêché de Lavaur, et en 1687, par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : « Ne soyez » pas surpris si j'ai récompensé si tard » votre mérite; j'appréhendais d'être privé » du plaisir de vous entendre. » Le diocèse de Nîmes était plein d'hérétiques; il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à Montpellier le 16 février 1710, à 78 ans, regretté de ses diocésains catholiques et huguenots, et laissant plus de 25,000 écus aux pauvres. L'académie française s'était associé Fléchier, après la mort de Godeau en 1673. Il y entra le même jour que Racine. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le mentor et le père. On a de lui 1° *Des œuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. On a loué avec raison ses vers français et latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse. 2° L'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine Marie Gratiani : *De casibus illustrium virorum*, in-4, avec une préface en latin. Le stile en est aussi pur qu'élégant. 3° Des *Panégyriques des saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1690, en 4 vol. in-4; 1697, 2 vol. in-12; 1739, 3 vol. in-12. 4° Recueil d'*oraisons funèbres*, en un vol. in-4 et in-12. Il y a moins d'élégance et de pureté de langage dans celle de Bossuet; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le stile de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son stile. Il devait autant à l'art qu'à la nature; Bossuet devait plus à la nature qu'à l'art. 5° Des *Sermons* en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses oraisons funèbres et ses panégyriques. On y trouve de belles périodes, et très peu de raisonnemens. Il avait cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisait un usage plus ingénieux encore; aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fonds des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchait avec un vieux goût et un stile moderne. 6° *Histoire de l'empereur Théodose le Grand*, Paris, 1679, in-4, réimprimée très souvent in-12; elle est estimée pour l'élégance du stile, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il

flattait son héros, n'ont pas rendu justice à cet empereur qui, dans le vrai, était grand homme et grand prince à tous égards. 7° La *Vie du cardinal Ximenès*, en 2 vol. in-12, et un in-4. Il peint ce cardinal comme un saint; l'abbé Marsollier, dans une histoire de Ximenès, publiée vers le même temps que celle de Fléchier, en fit un politique; ce grand ministre avait été l'un et l'autre; mais Marsollier était un esprit trop mobile pour peindre dignement un homme d'un caractère si ferme. 8° Des *lettres*, 2 vol. in-12. On y trouve des détails affligeans sur les excès des calvinistes, qui dès-lors répandaient l'effroi partout et préludaient aux scènes affreuses qui ont désolé Nîmes en 1790 et 1791. 9° La *Vie du cardinal Commendon*, traduite du latin d'Antoine-Marie Gratiani in-4., et 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée. 10° Des *OEuvres posthumes*, en 2 vol. in-12; elles contiennent ses mandemens et ses lettres pastorales, où la philosophie chrétienne et la tendresse épiscopale se font sentir avec tous leurs charmes. On y a ramassé différens discours, complimens et harangues. L'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., lui attribue un recueil manuscrit, formant 6 vol. in-fol., *sur les antiquités du Languedoc*; mais il est certain qu'il n'est pas de lui : c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nîmes, appelé *Aulné Rulman*. L'abbé Ducreux, chanoine d'Auxerre, a donné une édition complète des OEuvres de Fléchier, à Nîmes, en 1782, 5 tomes en 10 vol. in-8. Ses *poésies latines* ont paru dans un recueil séparé, à Bâle, 1782, 1 vol. in-12. En 1791, le siége de ce grand homme fut souillé par un nommé Dumouchel, d'abord garçon perruquier, puis prêtre apostat, que l'Assemblée nationale subrogea à l'évêque légitime. *Voyez* DUMOUCHEL.

FLEETWOOD (Guillaume), évêque anglican, né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connaître, sous le règne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, lui donna un canonicat de Windsor en 1702, puis l'évêché de Saint Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, et mourut en 1723, à 67 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Inscriptionum antiquarum sylloge*, Londres, 1691, in-8. 2° Des *sermons*. 3° *Essai sur les miracles*, 1701, in-8. 4° *Chronicon pretiosum*. 5° *Explication du 13e chap. de l'épître aux Romains*. Sa vie est à la tête de ses sermons. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume FLEETWOOD, avocat de la reine Elisabeth, qui fut député pour aller visiter de sa part plusieurs diocèses. Il mourut en 1592. On a de lui 1° *Elenchus annalium Edvardi V, Richardi III, Henrici VII et Henrici VIII*, Londres, 1597, in-8. On sent combien il a dû les défigurer, pour qu'on ne trouvât pas à chaque page la condamnation de la réforme anglicane. 2° L'*Office de juge de paix*, 1658.

FLEIX. *Voyez* FOIX (Raymond).

FLÉMALE. *Voyez* BERTHOLET.

* FLEMING, ou FLEMMINGE (Richard), prélat anglais, naquit à Croston, dans le comté d'Oxford, vers la fin du 14e siècle. Il fit ses études à Oxford, et embrassa, avec chaleur, l'hérésie de Wiclef; mais il devint bientôt son ennemi. Il apporta à renverser l'édifice la même ardeur qu'il avait mise à le construire. En 1420, Henri V le nomma à l'évêché de Lincoln, auquel le pape Martin V l'avait lui-même désigné. Cependant, lorsque ce même pape voulut le transférer à l'archevêché d'York, Henri s'y opposa, et Fleming demeura évêque de Lincoln. Ce prélat mourut en 1430, après avoir fondé, à Oxford le collége de Lincoln pour de jeunes théologiens, destinés à combattre les erreurs de Wiclef.

* FLEMING (Patrice), religieux observantin, né en 1599 d'une famille noble, dans le comté de Louth, en Irlande, fut envoyé à Douai, à l'âge de 13 ans, pour y faire ses études sous la direction de son oncle maternel, Christophe Cusack, supérieur des colléges irlandais, en Flandre. Après avoir fait ses humanités, il se rendit à Louvain, où il embrassa la règle de saint François, dans le collége de Saint-Antoine de Padoue, qui apparte-

nait à des franciscains de sa nation. Lorsque ses cours de théologie et de philosophie furent terminés, il se rendit à Rome avec le Père Hugues Mac-Caghwel, définiteur général de l'ordre. En passant à Paris, il s'y lia d'amitié avec le Père Hugues Ward, et ils formèrent le dessein de recueillir les matériaux, pour composer les vies des saints d'Irlande. Ils fouillèrent tous les deux dans toutes les bibliothèques qui furent à leur portée. Fleming fit de nombreuses recherches dans toutes les villes de France, d'où il passa en Italie et en Allemagne. Une partie de ces vies fut publiée, quelques années après, par le Père Colgan, qui reconnaît avoir tiré un grand secours des recherches de Fleming et du Père Ward. Le Père Fleming fut chargé d'enseigner la philosophie dans le couvent de Saint-Isidore de Rome. Il reçut, quelque temps après, le même emploi à Louvain. Il fut ensuite envoyé à Prague, pour y gouverner le couvent de l'Immaculée Conception. L'Allemagne était alors en feu; et le luthéranisme, appuyé par les armes victorieuses des Suédois, se répandait de tous côtés. Les armées suédoises et saxonnes faisaient souffrir une cruelle persécution aux catholiques, et surtout aux religieux. Prague étant menacée d'être investie après la bataille de Leipsick, le Père Fleming, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi barbare, quitta cette ville avec le Père Mathias Hoav, son confrère. Mais ils eurent le malheur de tomber entre les mains d'une troupe de paysans luthériens, qui les massacrèrent impitoyablement: Moréri place cet assassinat au 7 novembre 1631. Wading, historien des frères mineurs, le recule de deux années; mais la prise de Prague, qui eut lieu en 1631, doit faire préférer la première date. On a de ce religieux 1° *Collectanea sacra*, Louvain, 1667; 2° *Vita R. P. Hugonis Cavelli* (Macaghwel.); 3° un *Abrégé du Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ.*

* FLEMING (Robert), théologien écossais, naquit à Bathens, en 1630. Il adopta les principes du calvinisme, et fut expulsé comme non-conformiste de la cure de Cabuslang, à laquelle il avait été nommé fort jeune, en exécution de l'acte publié à Glascow. Peu après la restauration, il fut même arrêté; mais ayant obtenu son élargissement, il passa à Rotterdam, où il fut élu ministre de la congrégation écossaise. Il mourut le 25 juillet 1694. Il a laissé 1° le *Miroir de l'amour divin dévoilé*, 1691, in-8. C'est un recueil de poésies religieuses. 2° L'*Accomplissement des Ecritures*; ouvrage très estimé, surtout des dissidens et des calvinistes.

* FLESSELLES (Jacques de), né en 1721, d'une famille de robe, devint d'abord conseiller d'état, ou maître honoraire des requêtes, et figura, lors des troubles de la Bretagne, dans le parti du duc d'Aiguillon contre le fameux procureur-général La Chalotais. Envoyé ensuite en qualité d'intendant à Lyon, il s'y fit chérir par sa douceur, sa bienfaisance et son zèle pour les intérêts de cette grande cité, dont le commerce lui est redevable d'établissemens importans. Il y fonda un prix en 1777, pour le perfectionnement de la teinture des soies en noir. Au commencement de la révolution il fut nommé prévôt des marchands de la ville de Paris; mais il n'avait ni la fermeté ni les talens qui convenaient à cette place dans un moment aussi difficile. Accusé de trahison par le parti populaire le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille, il hésita, balbutia et chercha à s'excuser, à prouver son innocence. Les factieux enhardis par sa faiblesse, lui signifièrent qu'il fallait aller au Palais-Royal, lieu de réunion de tous les agitateurs, et que là il serait entendu. Le malheureux Flesselles crut devoir consentir à cette démarche; mais à peine fut-il arrivé au bas de l'escalier qui descend sur la place de Grève, qu'un jeune homme lui cassa la tête d'un coup de pistolet. La populace se précipita aussitôt sur son cadavre; on en sépara la tête qui fut placée au haut d'une pique, et portée au Palais-Royal. Le corps fut traîné dans la fange. Ce meurtre commis sous les yeux de l'autorité, sans qu'elle osât prendre des mesures pour en punir les auteurs, fut le signal de l'insurrection, et de tous les atten-

tats qui le suivirent. Flesselles était âgé de 68 ans.

FLETCHER (Gilles), poète anglais et bon politique, qualités qui se rencontrent rarement ensemble, fut chargé de quelques commissions en Ecosse et en Allemagne par la reine Elisabeth, qui l'envoya ensuite en qualité d'ambassadeur en Moscovie. Il était secrétaire de la cité de Londres et trésorier de Saint-Paul, quand il mourut en 1610. On a de lui 1° une *Relation de son ambassade en Moscovie*, 1590, in-8. L'auteur s'y montre peu favorable aux Russes qui étaient alors encore demi-barbares. 2° *De litteratis antiquæ Britanniæ*, 1633, in-12.

FLETCHER (Jean), neveu du précédent, poète tragique anglais, mort à Londres en 1625, à 49 ans, marcha sur les traces de Shakespear dans la carrière dramatique, et obtint une des premières places après son modèle. Le cabaret était son Parnasse. Un jour qu'il y récitait une *tragédie*, dans laquelle il y avait une conjuration contre la vie d'un roi, des gens qui passaient dans la rue le dénoncèrent comme un scélérat. On le mit en prison; mais on reconnut bientôt que le conjurateur ne tuait les rois que sur le théâtre. *Voyez* BEAUMONT (François).

FLEURANGES. *Voyez* MARCK (Robert de LA), troisième du nom.

* FLEURET, ancien professeur d'architecture de l'école royale militaire de Paris, mort le 1er janvier 1817, est auteur de *l'Art de composer des pierres factices aussi dures que le caillou*, et de *Recherches sur la manière de bâtir des anciens*, 1808, in-4, avec un vol. de planches.

* FLEURET (Elisabeth, Madame), née à Paris le 10 juin 1725, est connue des âmes pieuses par le *Guide des supérieures*, 1 vol. in-12, 1786, ouvrage que M. Emery, supérieur du séminaire de St.-Sulpice de Paris, se plaisait à citer dans ses conférences, et que l'abbé de Montis a revêtu d'une approbation très favorable. Elle a laissé aussi une suite à ce livre : ce sont des avis aux supérieures sur la direction spirituelle des religieuses et des novices, et des entretiens spirituels et familiers, qui formeraient peut-être trois volumes, et dont la publication ne serait pas utile seulement aux personnes qui vivent en communauté, mais encore à toutes celles qui ont à cœur le salut de leurs âmes. Cette pieuse dame, sur la mort de laquelle nous n'avons aucun détail, était fille d'un contrôleur au service du duc d'Orléans. Entrée chez les religieuses de la congrégation de Notre-Dame, elle était devenue maîtresse des novices : c'est le fruit de son expérience qu'elle avait déposé dans son livre.

* FLEURIAU (Louis-Gaston), docteur en théologie et évêque d'Orléans, naquit à Paris en 1662. Il avait d'abord été évêque d'Aix en 1698. Il passa à l'évêché d'Orléans en 1705, et eut en même temps l'abbaye de Saint-Jean d'Amiens, ordre de Prémontré. A son avénement au siége d'Orléans, il racheta et fit délivrer 854 prisonniers détenus pour dettes. Ce prélat était doué d'une charité admirable, et possédait, à un degré éminent, toutes les vertus épiscopales. Il assista à l'assemblée du clergé de 1715, et tint plusieurs synodes dans son diocèse, veillant avec soin au maintien de la discipline ecclésiastique. Il fonda à Orléans plusieurs établissemens utiles, entre autres une maison pour les nouvelles converties. Ce prélat mourut le 11 janvier 1733. Il a laissé des *Réglemens et avis synodaux*, extraits des synodes qu'il avait tenus.

* FLEURIAU (Thomas-Charles), jésuite, qui vivait vers la fin du 17e siècle, fut chargé par ses supérieurs de correspondre avec les missionnaires de la compagnie dans le Levant, et de rédiger les mémoires qu'ils envoyaient. On en trouve plusieurs dans le *Recueil des lettres édifiantes, écrites des missions étrangères*, 26 vol. in-12 ou 14 vol. in-8. Il a publié en outre, 1° *Etat présent de l'Arménie*, Paris, 1694, in-12. 2° *Etat des missions de la Grèce*, Paris, 1695, in-12. 3° Avec le père Monier : *Nouveaux mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant*, Paris, 1712, et années suivantes. — Il y a eu

plusieurs autres jésuites du même nom, entre autres Bertrand-Gabriel Fleuriau, né en 1693, auteur des *Principes de la langue latine*, mis dans un ordre plus clair et plus exact, très souvent réimprimés. Les dernières éditions ont été retouchées par M. de Wailly. (On a encore de lui : *Relation des conquêtes faites dans les Indes*, par D-P.-M. d'Almeida, traduite de l'italien, Paris, 1759, in-12; *Vie du père Claver*, ibid., 1751 in-12.)

FLEURIAU. *Voyez* Langle.

* FLEURIEU (Charles-Pierre Claret, comte de), ministre de la marine sous Louis XVI, né à Lyon en 1738, entra dans la marine à l'âge de treize ans, et fut toujours un modèle d'application et de bonne conduite. Il profita, pour se livrer à l'étude avec une ardeur nouvelle, de la paix conclue en 1763. Le premier fruit de ses méditations fut des horloges marines, qu'il exécuta avec Ferdinand Berthoud, célèbre horloger, qui s'occupait alors du même objet. Elles furent essayées en 1768, sur la frégate *l'Isis*, qu'il commandait en qualité de lieutenant de vaisseau, et le succès surpassa les espérances qu'on avait conçues. Il obtint en 1776 la place de directeur-général des ports et arsenaux de la marine, et il prouva, dans ce nouvel emploi, où il rendit à l'état les services les plus éclatans, qu'il était aussi bon administrateur que savant marin. C'est lui qui rédigea tous les plans des opérations navales de la guerre de 1778, et ceux de toutes les campagnes de découvertes, telles que celles de La Peyrouse et de d'Entrecasteaux. On lui doit aussi la *rédaction de l'Ordonnance du roi sur la régie et l'administration des ports et arsenaux*, Paris, 1776, in-4. Le 27 octobre 1790, il fut appelé au ministère de la marine et des colonies, et il en remplit les fonctions avec l'intégrité qui l'avait toujours fait remarquer, jusqu'au 17 mai 1791, qu'il fut obligé de donner sa démission, le parti jacobin voulant le remplacer par une de ses créatures. Louis XVI lui confia alors l'éducation du Dauphin, avec le titre de gouverneur; mais les orages de 1792 le forcèrent de se retirer des affaires publiques, et de chercher des consolations dans l'étude. Il vécut dans l'oubli jusqu'en 1793, où il fut arrêté; mais il recouvra bientôt sa liberté. En 1797 il vint siéger dans le conseil des Anciens, et fut exclu de cette assemblée lors des événemens du 18 fructidor. Après le 12 brumaire il devint sénateur, et termina sa carrière le 18 août 1810. On a de lui 1° *Voyage fait par ordre du roi, en 1768 et 1769, pour éprouver les horloges marines*, Paris, 1774, 2 vol. in-4, fig. 2° *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1790, in-4. 3° *Voyage autour du monde, fait pendant les années 1790, 1791 et 1792 par Etienne Marchand*, Paris, 1798, 4 vol. in-4. Ce voyage, précédé d'une introduction savante sur l'histoire de toutes les navigations à la côte nord-ouest de l'Amérique, contient des remarques très intéressantes sur la navigation du grand Océan. Le quatrième vol. contient un grand nombre de cartes hydrographiques.

* FLEURIOT-LESCOT (J. A. C.), né à Bruxelles en 1761, fut obligé de quitter son pays, lors des troubles du Brabant, et vint se réfugier à Paris, où il exerçait la profession d'architecte, mais avec peu de succès. Au commencement de la révolution française il se jeta avec fureur dans le parti des démagogues, comme presque tous les étrangers qui se trouvaient alors à Paris, et devint successivement substitut de l'accusateur public, près le tribunal révolutionnaire, commissaire aux travaux publics, et enfin maire de Paris. Il s'était fait remarquer au club des Jacobins, et devait son avancement et ses honneurs à Robespierre. Lorsque son protecteur fut arrêté, il montra une fermeté de caractère qu'on ne lui supposait pas, et fut le principal moteur de l'insurrection dirigée à cette époque contre la Convention. Après avoir fait sonner le tocsin, rassemblé le corps municipal, garni de troupes la place de l'Hôtel de ville, il voulut exciter le peuple à prendre la défense de Robespierre qu'il proclamait le sauveur de la patrie, lorsqu'il fut mis

hors de la loi, et arrêté par Bourdon de l'Oise. Jugé bientôt et condamné, il fut conduit à l'échafaud, le 28 juillet 1794 avec ses complices, étant âgé d'environ 33 ans.

FLEURY (Claude), originaire de Normandie né à Paris, le 6 décembre 1640, d'un avocat au conseil, suivit le barreau pendant 9 ans avec succès. L'amour de la retraite et de l'étude lui donnèrent du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa, et il en eut les vertus. Précepteur du prince de Conti, en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois en 1680. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry en 1689. Associé de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrémens, et par ses exemples plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV avait mis en œuvre ses talens; il sut les récompenser. Il lui donna en 1706 le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye du Loc-Dieu. S'il avait ambitionné de plus grands biens et des dignités plus relevées, il les aurait eus; mais son désintéressement égalait ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur admirable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans même les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui en 1716, pour la place de confesseur de Louis XV. Ce choix fut approuvé de tout le monde. On n'y trouva, dit l'abbé Dorsanne que le défaut de 75 ans. Fleury, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut d'apoplexie l'année d'après, dans sa 83e année. Il était de l'académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont, 1° *Mœurs des Israélites* : livre qui est entre les mains de tous les fidèles, et que l'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des saints de l'ancien Testament. 2° *Mœurs des chrétiens*, ouvrage réuni avec le précédent, dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'histoire sacrée, et l'autre à l'histoire ecclésiastique. L'onction y règne avec un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur chrétien; et avec un discernement, des lumières et des vues qui ravissent le savant et le philosophe. 3° *Histoire ecclésiastique*, en 20 vol. in-12, et in-4. Le premier, publié en 1691, commence à l'établissement de l'Eglise; et le dernier, imprimé en 1722, finit à l'an 1414. Elle a été continuée par le Père Fabre, de l'Oratoire, jusqu'à l'année 1595, 16 vol.; en tout 36 vol. in-4 et in-12. Elle a été réimprimée à Bruxelles et à Caen. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'histoire ecclésiastique. Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travaillait son livre à mesure qu'il étudiait l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière, il ne marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de Labbe et de Baronius. Il en était au dernier volume de cet annaliste célèbre, qu'il ne connaissait encore que le premier vol. de l'excellente *Critique* du Père Pagi, en 4 tom. in-fol. Aussi plusieurs écrivains ont écrit contre son Histoire. Le Père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, publia à Malines, en 1727, des *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury, adressées à N. S. P. le pape Benoît XIII, et nosseigneurs les évêques*, in-12, réimprimées à Malines en 1729, et depuis (en 1740) sous le titre de *Dénonciation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury, à nosseigneurs les évêques*; en 1733, le Père Baudoin de Housta, religieux augustin des Pays-Bas, fit paraître à Malines : *La mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères, des conciles, et d'auteurs ecclésiastiques, qu'il a omis, tronqués, ou infidèlement traduits dans*

son Histoire. En 1736, on imprima à Avignon des *Observations théologiques, historiques, critiques, etc., sur l'Histoire ecclésiastique de feu M. l'abbé de Fleury*, avec des dissertations, analyses des Pères, et autres pièces détachées, 2 vol. in-4. L'ouvrage devait avoir 8 vol., mais la suite n'a pas vu le jour; en 1802 il parut des *Réflexions sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, attribuées à l'abbé Rossignol; et, à peu près dans le même temps M. Marchetti, archevêque d'Ancyre, donna une *Critique de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, qui fut traduite en français, et imprimée dans la Belgique en 1803; elle a été réimprimée à Besançon en 1819, en 2 vol. in-12. Quoiqu'on reproche à l'auteur de n'avoir pas assez ménagé son adversaire, et d'avoir qualifié quelquefois ses méprises avec une sévérité un peu rigoureuse, elle doit trouver place dans les bibliothèques, à côté de l'histoire de Fleury; enfin, en 1807, Muzzarelli publia à Rome des *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique, et spécialement sur les discours de Fleury*, in-8, traduites en français sur la 4e édition. Dom Cellier, et les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, ont relevé plusieurs erreurs de faits et de dates dans Fleury. Les Actes des Martyrs, qu'il a soin de rapporter avec trop de détail, devraient avoir plus de précision, et ne montrer que l'héroïsme de leurs souffrances, sans nous présenter un procès-verbal. Son stile est d'une simplicité touchante et d'une onction qui édifie; mais il est très souvent négligé, languissant, monotone, plein d'hellénismes et de latinismes. Les *Discours préliminaires* répandus dans cet ouvrage, et imprimés séparément en 1 vol. in-12, sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force; on y trouve d'excellentes choses, mais il y en a aussi qui ont été critiquées avec raison (*voyez* Honoré de Sainte-Marie, Housta). On remarque dans l'auteur une telle prédilection pour la discipline de la primitive église, qu'il semble improuver tout ce qui n'a pas l'empreinte des premiers siècles. Comme si la discipline de l'Eglise n'était pas essentiellement variable, ou que l'église primitive dût en tout servir de modèle dans les siècles postérieurs. « On ne peut trop respecter la primitive » église, dit un auteur modéré et équi- » table; mais la haute idée qu'on en a, » ne doit pas servir à nous faire mépriser » l'église des derniers siècles. Dans la » primitive église, parmi beaucoup de » sainteté, il ne laissait pas de se glisser » des relâchemens, et dans l'église des » derniers siècles, parmi des relâche- » mens qui s'y sont glissés, il ne laisse » pas d'y avoir encore beaucoup de sain- » teté. » Il y a aujourd'hui plusieurs abus réformés qui avaient subsisté durant des siècles. En comparant sans prévention l'état de l'Eglise de nos jours dans toutes ses parties, avec son état dans les premiers siècles, on trouvera que les avantages qu'elle n'a plus sont remplacés par d'autres. Erasme, qu'on peut citer hardiment en cette matière, après avoir développé ce parallèle dans toute son étendue, conclut que *si saint Paul revenait sur la terre, l'état actuel de l'Eglise ne lui déplairait pas*. « Croyez-vous, dit » un homme d'une exacte logique, que » l'Eglise a le droit de régler sa disci- » pline, et sur la pénitence, et sur les » appels, et sur les élections, et sur les » institutions canoniques, et sur les ex- » emptions, et sur tout autre sujet reli- » gieux? Répondez *oui* ou *non*. Si vous » dites *oui*, eh bien! attendez donc » qu'elle ait substitué la règle ancienne » à la règle plus récente. Si vous dites » *non*, il est d'un imbécile de nous pro- » poser comme un retour aux règles de » l'Eglise, ce que l'Eglise n'a pas le droit » de régler ». (*voyez* Morin, Thomassin). L'on ne doit pas ignorer que ces *Discours* ont été altérés par des mains étrangères. On en a pour garant la première édition du 9e discours sur les libertés de l'église gallicane, qui se trouve le 12e dans la nouvelle édition. On y a ajouté, dans les éditions postérieures des notes, sous prétexte de corriger le texte, et ensuite on y a changé ou supprimé tout ce qui ne s'accordait pas avec la doctrine de ces écrivains téméraires, qui ont cru pou-

voir mettre leur faux dans une moisson qui ne leur appartenait pas. On a donné une table des matières pour l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et la continuation du Père Fabre, ouvrage fanatique, et fruit de l'esprit de secte (*voyez* FABRE), en 1 vol. in 4, et 4 vol. in-12. La dernière édition de cette Histoire est celle de Nîmes, en 25 vol. in-8, 1779-1780. En général, la lecture de Fleury ne fait pas aimer les pontifes, et elle a fourni des armes à leurs ennemis. Aussi voit-on des personnes pieuses et éclairées craindre de recommander son Histoire aux jeunes gens ou aux femmes qui prendraient trop au pied de la lettre des réflexions présentées souvent un peu crûment. Plusieurs communautés ne lisent pas publiquement son ouvrage, et des théologiens qui n'ont pas moins de sagesse que de lumière, et qui sont pleins d'ailleurs d'estime pour Fleury, ont souvent regretté qu'il eût affaibli l'utilité de son travail par son penchant au blâme, et par un manque de réserve qui les affligeait et les étonnait de sa part. L'Histoire de Fleury a été traduite en latin, et continuée par le Père Alexandre de Saint-Jean de la Croix, carme déchaussé. Cette continuation est un répertoire de tout ce qu'on a dit d'horreurs contre la société des jésuites. Les contes les plus absurdes, ceux même que les protestans et les philosophes du jour ont réfutés, y sont reproduits comme des matières dignes d'une histoire ecclésiastique. Cet ouvrage a été vivement attaqué par M. Mangold, dans une critique publiée à Augsbourg, 1783-1786, 3 vol. in-8. 4° *Institution au droit ecclésiastique*, en 2 vol. in-12; ouvrage fort abrégé, mais plein de bonnes choses, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes qui ont paru répréhensibles. M. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1764, enrichie de notes. 5° *Catéchisme historique*, in-12. Ouvrage qui a eu le plus grand cours; cependant tout n'y est pas rigoureusement exact: M. Paquot en a donné une édition avec des notes et quelques changemens. Le ton en est sec, sans onction et sans intérêt. 6° *Traité du choix et de la méthode des études*, in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été traduits en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites*. 7° *Devoirs des maîtres et des domestiques*, in-12, estimé. 8° *La Vie de la mère d'Arbouse*, réformatrice du Val-de-Grace, in-12. 9° L'*Histoire du droit français*, in-12. On la trouve aussi à la tête de l'*Institution de M. d'Argou*. 10° Le *Traité du droit public*, 2 vol. in-12, 1769: ouvrage posthume, et auquel il ne mit pas la dernière main. On a recueilli les *Opuscules* de Fleury à Nîmes en 1780, en 5 vol. in-8. (Ils contiennent tous les ouvrages de Fleury, à l'exception de l'*Histoire ecclésiastique*. M. Emery, supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, a publié en 1807, sous le titre de *Nouveaux opuscules*, in-12, quelques pièces inédites de Fleury, et surtout le manuscrit autographe du *Discours sur les libertés de l'église gallicane*, qui avait été imprimé après la mort de l'auteur, avec des notes violentes et erronées, attribuées à Debonnaire, qui provoquèrent un arrêt du conseil, du 9 septembre 1723, pour supprimer l'écrit, et qui firent mettre le discours à l'index, par décret du 13 février 1729. C'est donc un service important que M. Emery a rendu à Fleury, en publiant cette édition, qui fait connaître la véritable opinion de ce savant ecclésiastique sur un point d'un si grand intérêt. Le volume commence par une préface rédigée avec beaucoup d'exactitude et de sagacité, où M. Emery traite plusieurs questions, discute quelques assertions de Fleury, et porte un jugement aussi solide que modéré sur cet auteur, que les jansénistes affectaient de compter au nombre des partisans de leur doctrine, ou au moins de leur opposition à la cour de Rome, tandis qu'il est prouvé par plusieurs affaires, et notamment par celle de l'évêque de Saint-Pons, que ce célèbre historien, loin d'approuver les entreprises des parlemens contre la cour de Rome, regrettait au contraire l'espèce de guerre que l'on faisait au pape, et souhaitait que l'on gardât plus de mesure à son égard, et surtout qu'on pesât les

conséquences de ces plaintes, de ces défiances, de ces protestations et de ces condamnations si fréquentes dans l'histoire de la magistrature.)

FLEURY (André-Hercule de) naquit à Lodève le 22 juin 1653, et fut mené à Paris, à l'âge de 6 ans. Il fit ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt. Il brilla dans l'un et dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut chanoine de Montpellier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, une conversation assaisonnée d'anecdotes, une plaisanterie fine, lui gagnèrent généralement les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma en 1698 à l'évêché de Fréjus. « Je vous ai fait attendre long-temps, lui dit ce prince, mais » vous avez tant d'amis, que j'ai voulu » avoir seul ce mérite auprès de vous. » L'évêque de Fréjus était dans son diocèse lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie et le prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma précepteur de Louis XV. Successeur des Bossuet et des Fénélon, dans l'emploi important de former les rois, il s'attacha comme eux à cultiver l'esprit et le cœur du jeune monarque, et en fit de bonne heure le *bien-aimé* de la France. En 1726, il fut fait cardinal, et bientôt après son élève le plaça à la tête du ministère : il avait alors plus de 70 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point, et il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI. Il obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1733 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre, en 1740, vint troubler les derniers mo-mens du cardinal de Fleury. Il mourut en 1743, dans sa 90e année, avec la douleur de n'avoir vu en cette dernière guerre que des malheurs, et des malheurs que le public lui reprochait, peut-être mal à propos, car il est certain que cette guerre avait été entreprise contre son avis. Comptant sur la paix, il avait négligé la marine; le peu qui restait à la France de forces maritimes fut détruit par les Anglais. L'économie qu'il mettait dans sa maison, il voulut, autant qu'il était possible, l'introduire dans l'administration publique. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire des vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer et même craindre les esprits actifs et profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défiait plus des hommes, qu'il ne cherchait à les connaître. L'élévation, dit un homme qui l'avait beaucoup connu, manquait à son caractère. Ce défaut tenait à ses vertus, à la douceur, à l'égalité, à l'amour de l'ordre et de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes et s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. S'il s'opposa vivement aux jansénistes, c'est qu'il était persuadé qu'en matière de religion toute nouveauté était à redouter : et que de toutes les sectes qui ont déchiré l'Eglise, celle-ci était peut-être la plus dangereuse. « Un ministre, dit l'éloquent auteur de son *Oraison funèbre*, guidé » par ces grandes vues de politique sage » et vertueuse, n'aurait-il pas démenti » tous ses principes s'il avait négligé les » intérêts de la religion, affligée parmi » nous par tant de divisions fatales? Jours » de présomption et d'indocilité, où, » par un rahnement de souplesse et de » dissimulation profonde, l'erreur vaste » et hardie dans ses projets, timide et » mesurée dans ses démarches, condamne » l'Eglise, et ne la quitte pas; reconnaît » l'autorité, et ne plie pas; dédaigne le » joug de la subordination, et ne le se» coue pas; respecte les pasteurs, et ne les » suit pas; dénoue imperceptiblement » les liens de l'unité, et ne les rompt » pas; sans paix et sans guerre, sans ré-

» volte et sans obéissance. » Le cardinal de Fleury n'était pas porté à faire de la peine ; il n'aimait ni à troubler la tranquillité des autres ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux autant qu'un ministre peut l'être. Il conserva dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaieté de ses premières années. Il faut bien se garder de le juger d'après ce que Voltaire et les philosophes en ont dit. Le blâme et les éloges de tels personnages doivent toujours se prendre en raison inverse.

* FLEURY (Marie-Maximilien-Hector DE ROSSET de), de la même famille que le précédent, né en 1770, fut arrêté en 1793 comme suspect, et renfermé dans la prison du Luxembourg, où il conserva sa gaieté naturelle, et passait la journée à jouer à la balle ou aux barres; mais ayant vu périr ou proscrire sa famille, le désespoir s'empara de lui ; et il écrivit à Dumas, président du tribunal révolutionnaire, une lettre conçue en ces termes : « Homme de sang ! égorgeur ! cannibale ! monstre ! scélérat ! tu as fait » périr ma famille ; tu vas envoyer à l'échafaud ceux qui paraissent aujourd'hui » devant ton tribunal ; tu peux me faire » subir le même sort, car je te déclare que » je partage leurs sentimens. » Voilà le billet doux qu'on m'écrit, dit Dumas à Fouquier-Tinville, dis-moi ce qu'il faut y répondre. « Ce Monsieur paraît pressé, » répond Fouquier, il faut le satisfaire. » Aussitôt deux gendarmes vont prendre le jeune comte, le placent sur le banc des accusés, et il est condamné à mort avec cinquante autres personnes qu'il n'avait jamais vues, le 18 juin 1794, *comme complice de l'assassinat de Collot-d'Herbois*. Vêtu d'une chemise rouge, comme ses compagnons, il fut conduit à l'échafaud le même jour.

FLINCK (Godefroi), peintre, né à Clèves en 1616, eut dès sa plus tendre jeunesse une forte inclination pour le dessin. Ses parens l'ayant mis chez un peintre, il fit dans cet art des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général était alors pour la manière de Rembrant ; Flinck se mit pendant un an sous la direction de ce fameux peintre. On assure qu'il ne lui fallut pas plus de temps pour imiter parfaitement son maître. Il abandonna ensuite sa manière, pour prendre celle des Italiens, qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis lui acquirent une si grande estime, que les bourguemestres d'Amsterdam le choisirent préférablement à tout autre pour faire 8 grands tableaux historiques, et de 4 de moindre grandeur. Il mourut au milieu de ce travail, le 2 décembre 1660, âgé seulement de 44 ans.

* FLINDERS (Matthieu), navigateur anglais, né à Donington dans le Lincolnshire, fit successivement plusieurs voyages pour la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande ou Notasie, et il en écrivit la relation en anglais sous ce titre : *Voyage aux terres australes, entrepris pour compléter la découverte de ce grand pays et exécuté pendant les années* 1801, 1802 *et* 1803, Londres, 1814, 2 vol. in-4, avec un atlas. Flinders mourut le 19 juillet de la même année, peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille de son ouvrage et avant sa publication. Ce voyage ne renferme presque que des détails nautiques, et place ce navigateur au nombre des meilleurs marins de son temps et des hydrographes les plus distingués.

* FLINS DES OLIVIERS (Claude-Marie-Louis-Emmanuel CARBON de), littérateur français, né à Reims en 1757, était conseiller en la cour des monnaies au commencement de la révolution, qui le priva de sa charge. Il se livra alors tout entier à la littérature, et il prostitua sa plume à propager les opinions anarchiques. Malgré ses efforts, il resta longtemps oublié, et il n'obtint qu'en 1802, par la protection de M. de Fontanes, la place de commissaire impérial près le tribunal de Vervins, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1806. On a de lui 1° *Voltaire*, poème lu à la fête académique de la loge des Neuf Sœurs, Paris, 1779, in-8. 2° *Fragmens d'un poème sur l'affranchissement des serfs*, 1781, in-8. 3° *Poèmes et discours en vers*, lus

et mentionnés aux séances publiques de l'académie française, 1782, in-8. 4° *Le réveil d'Epiménide à Paris*, ou *Les étrennes de la liberté*, comédie en 1 acte et en vers, 1790, in-8. 5° *Le mari directeur*, ou *Le déménagement du couvent*, comédie en 1 acte en vers, 1792; 6° *La jeune hôtesse*, comédie en trois actes et en vers, imitée de la *Locondiera* de Goldoni, 1792, in-8. 7° *La papesse Jeanne*, comédie en 1 acte représentée de 1790 à 1793, etc. Les *Voyages de l'opinion*, Paris, 1789 : c'est une espèce de journal dont il n'a paru que cinq numéros. On voit au titre de la plupart des ouvrages de Flins quelle cause il a servi par ses écrits. Il a été l'éditeur des œuvres du chevalier Bertin, 1785, 2 vol. in-8, et l'un des collaborateurs du journal le *Modérateur*, à la relation duquel présidait Fontanes, son ami.

* FLIPART (Jean-Jacques), graveur, né à Paris en 1723, fut élève de Laurent Cars, et devint membre de l'académie royale de peinture. Cet artiste, qui avait une très grande connaissance du dessin, a beaucoup gravé. Ses principales estampes sont une *sainte famille*, d'après Jules Romain; *le paralytique servi par ses enfans*; *l'accordée de village*; *le gâteau des rois*, tous trois d'après Greuse; *une tempête* d'après Vernet; *deux sacrifices*, d'après Vien; *Adam et Eve*; *Notre-Seigneur à la piscine* d'après Dietrich, *etc.* Il est mort le 9 juillet 1782.

FLODOART ou Frodoard, historien, né à Epernay en 893, mort dans un monastère en 966, disciple de Remi d'Auxerre, chanoine de Reims, et ensuite curé de Cormicy et de Coroy, a laissé une *Chronique* des derniers rois Carlovingens, et une *Histoire de l'église de Reims*. Sa Chronique, généralement estimée des savans, commence à l'année 919, et finit en 966. Pithou et Duchesne l'ont publiée, elle ne contient exactement que ce qu'il a pu voir et discuter par lui-même dans l'espace de sa vie, où il jouissait de toute la force de sa raison. Aussi y trouve-t-on un choix si judicieux des événemens intéressans et mémorables, soit de France, soit des pays voisins, qu'on ne peut guère puiser à une meilleure source. Son histoire comprend toute la suite historique de l'église de Reims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage curieux et intéressant pour les Rémois, est celle de George Covener, in-8, Douai, 1617. (Nicolas Chesneau en a donné une traduction française en 1580, in-4; mais elle était fautive et incomplète. M. Guizot en a publié une nouvelle dans sa Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France tome 5 et 6). On a encore de lui les *Vies des saints de la Palestine*, *d'Antioche et d'Italie*, en vers; l'*Histoire des patriarches*, *des apôtres et des souverains pontifes jusqu'à Léon VII*. On conserve cet ouvrage en manuscrit chez les Pères carmes déchaussés à Lille, avec des dissertations et des notes du Père Honoré de Sainte-Marie. Le stile de Flodoard se ressent du siècle où il a écrit.

* FLOGEL (Charles-Frédéric), écrivain allemand, né à Jauer en Silésie, en 1729 et mort en 1788, fut professeur de philosophie à l'académie des jeunes nobles de Leignitz; il s'est attaché d'une manière toute particulière à l'histoire de la littérature et se proposait de la suivre dans toutes ses parties; il est auteur 1° d'une *Introduction à l'art d'inventer*, Breslau, 1760, in-8. 2° *Histoire de l'esprit humain*, 1765, in-8. Elle a été traduite en italien et publiée à Pavie en 1788. 3° *Histoire de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8. Les 3 premiers volumes traitent du comique en général et de la satire chez tous les peuples anciens et modernes; le 4e est destiné à la comédie. 4° *Histoire du comique grotesque*, 1788, in-8, qui fut suivie de l'*Histoire des fous en titre d'office*, et de l'*Histoire du burlesque*. Ces trois ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort. Toutes ces productions, écrites en allemand, jouissent d'une réputation méritée.

FLONCEL (Albert-François), né à Luxembourg en 1697, avocat au parlement, censeur royal, de plusieurs académies d'Italie, s'est fait un nom par son amour pour la langue italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge

celle de secrétaire des affaires étrangères en 1735, sous MM. Amelot et d'Argenson. Il fut enlevé aux lettres en 1773. Sa bibliothèque, composée de 8,000 articles de livres italiens, a été vendue après sa mort. Elle a donné lieu d'en faire un catalogue curieux, 1774, 2 vol. in-8. — Mme Floncel (Jeanne Françoise DE LAVAU), morte en 1764, à 49 ans, avait traduit les 2 premiers actes de l'*Avocat vénitien* de Goldoni, 1760, in-12.

* FLOOD (Henri), membre du parlement d'Angleterre, né en 1732, et mort le 2 décembre 1791, était fils du chef de justice du tribunal du banc du roi en Irlande : après avoir fait ses études d'une manière peu brillante au collége de la Trinité de Dublin, puis à l'université d'Oxford, il crut que ses richesses lui donnaient assez d'esprit, et végéta quelque temps dans un état d'insouciance assez fréquent chez les fils de grands seigneurs. Son gouverneur, le docteur Markham, pour le détromper, lui fit faire la connaissance de jeunes gens fort instruits. Flood rougit alors de son ignorance, travailla et répara le temps perdu. Elu en 1759, membre de la chambre des communes en Irlande, il se distingua par une éloquence brillante, et par le zèle et la persévérance qu'il mit à soutenir toutes les mesures qu'il regardait comme utiles à son pays, et qu'il parvint presque toujours à faire adopter. Son adhésion et son opposition alternatives aux mesures ministérielles lui attirèrent fréquemment le reproche de versatilité. En 1783, il fut élu membre du parlement anglais pour la ville de Winchester, et il représenta le bourg de Seaford dans la session suivante. Le dernier discours qu'il prononça dans le parlement anglais en 1790 avait pour objet une réforme dans la représentation parlementaire; et le plan qu'il proposa obtint l'approbation de Fox et des hommes les plus éclairés. Son influence était pourtant affaiblie dans les dernières années de sa vie. Il mourut d'une pleurésie qu'il contracta en travaillant à éteindre un incendie qui s'était manifesté dans un de ses bureaux. Son éloquence était remarquable par la force du raisonnement et par la pureté et la richesse de son stile, plein d'images et d'allusions classiques. Il excellait surtout dans la réplique, et malheur à l'adversaire qui provoquait ses sarcarmes. On a imprimé plusieurs de ses *discours* prononcés dans le parlement, parmi lesquels on distingue celui *sur le traité de commerce avec la France*, 1787, in-8. Dans ses momens de loisir il s'occupait aussi de poésie. On a de lui des vers *sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, publiés dans la collection d'Oxford en 1751; une *ode sur la Renommée*, 1785, in-8; la traduction de la *première ode pythique de Pindare*, 1785.

* FLOR (Roger), né à Tarragone, le 14 juillet 1262, prit l'habit des templiers, et fit sa profession à Barcelonne, dans la maison de cet ordre. Etant passé en Palestine, l'époque des dernières croisades avec plusieurs chevaliers catalans, il s'établit à Saint-Jean-d'Acre; mais les infidèles ayant assiégé cette place, elle fut prise d'assaut en 1291. Roger, ramassant alors tous les chevaliers et les chrétiens dispersés, en forma une petite armée navale, avec laquelle il porta des secours et des vivres aux armées chrétiennes, infesta les côtes et battit souvent les flottes de l'ennemi. Il se rendit ensuite en Sicile, au secours de Frédéric d'Aragon, qui disputait la couronne de cette île aux rois de Naples de la maison d'Anjou, et il contribua beaucoup, par son intelligence et sa valeur, à le faire triompher. De là il alla offrir ses services à l'empereur Andronic, attaqué par les Turcs. Roger, à la tête de deux mille Catalans qui l'avaient suivi, et aidé des troupes de l'empereur, remporta sur les Turcs une victoire signalée, qui rappela la tranquillité dans l'empire. Andronic, pour récompenser ce service, lui accorda sa nièce en mariage (il n'avait fait que des vœux simples), avec le titre de César. Il combla également d'honneurs et de richesses les principaux officiers de Roger, et notamment le comte d'Entenca, qu'il éleva à la dignité de *Magneduc* (généralissime des armées de terre et de mer). Mais ayant ensuite soupçonné que Roger tramait avec ses Catalans un complot pour s'emparer de

son trône, il le fit assassiner une nuit (le 23 avril 1306), pendant que celui-ci passait à l'appartement de sa femme. Le comte d'Entenca, arrêté en même temps, fut condamné à mort. Les Catalans, indignés, se renfermèrent dans Gallipoli, d'où, par de fréquentes sorties, ils vengèrent cruellement la mort de leur général, et c'est à cette époque qu'on doit rapporter les dégâts qu'ils firent dans l'empire, et non au temps de la guerre contre les Turcs, comme le prétendent quelques historiens.

FLORE, ou Floris, ou Francflore (François), naquit à Anvers en 1520. Ce peintre, le *Raphaël de la Flandre*, était fils d'un tailleur de pierres, et apprit la sculpture sous son oncle Claude Flore jusqu'à l'âge de 20 ans, que la réputation de Lambert Lombard, habile peintre, l'attira à Liége, où il devint un des principaux élèves de ce maître. De là il alla à Rome, où il étudia l'antique et les ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il la décora de ses tableaux. Il divisait la journée en deux parties égales, l'une consacrée à peindre, et l'autre à boire. Il aimait moins le jeu que le vin, et le vin moins que le travail. Il disait ordinairement : « Le travail est ma vie » et le jeu est ma mort. » Il mourut en 1570, à 50 ans.

FLORENT ou Florentius est le nom de cinq comtes de Hollande qui ont régné de l'an 1062 à l'an 1296. — Florent V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit son père dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé à un gentilhomme, nommé Gerard de Velsen, son épouse, il fut tué et percé de 32 coups d'épée par ce mari irrité. Le meurtrier ayant été pris fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau plein de clous. On le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné 40 ans. Il laissa sept fils et quatre filles de Beatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avait épousée après la mort de Hugues de Châtillon.

FLORENT (François), d'Arnai-le-Duc, professeur en droit à Paris et à Orléans, mort dans cette dernière ville en 1650, a laissé des ouvrages de *droit*, que Doujat publia in-4, en 2 parties, 1679. La vie de ce jurisconsulte, également recommandable par sa probité et ses lumières, est à la tête de ses œuvres.

FLORENT-CHRÉTIEN. *Voyez* Chrétien.

FLORENTIN (S.), martyr de Charollois, qu'on croit avoir souffert la mort pour la foi vers 406.

FLORENTIN (S.), premier abbé du monastère que fonda à Arles en 548, saint Aurélien, évêque de cette ville, secondé par les libéralités du roi Childebert. Il mourut le 12 avril 553, à l'âge de 70 ans, après avoir gouverné ses religieux avec autant de douceur que d'édification pendant cinq ans et demi. Ses reliques renfermées dans une châsse d'argent sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville. On lit sur le tombeau de marbre où elles étaient autrefois, l'épitaphe du saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de ce genre de poésie, dont tout le mérite consiste en une combinaison, qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

* FLOREZ (Henri), savant espagnol, né à Valladolid le 14 février 1701. Il prit l'habit religieux dans l'ordre de Saint-Augustin en 1715, et se fit bientôt distinguer par sa piété et ses talens. Après avoir professé pendant quelques années la théologie, il se livra exclusivement à l'étude de l'histoire sacrée et profane, et devint très fort dans l'histoire des antiquités. Ce savant religieux mourut à Madrid le 2 août selon les uns, et le 5 mai suivant les autres de l'année 1773, après avoir publié les ouvrages suivans : 1° un *Cours de théologie*, en 5 vol. in-4. 2° *Clave historical*, 1743, in-4, ouvrage dans le genre de l'art de vérifier les dates, et remarquable par l'exactitude, l'ordre et la

précision qui y règnent. Ce livre fut réimprimé pour la 8e fois en 1794. 3° *La Espana sagrada, o Theatro geographico-historico de la iglesia de Espana*, Madrid, 1747-79, 29 vol. in-4. Elle a été continuée par le Père Risco, qui publia le 30e vol., et le Père Fernandès, qui donna les tomes 31 à 34. Cette histoire de l'église d'Espagne se fait remarquer par le choix et la certitude des faits, et par la marche sûre et rapide du discours. 4° *Espana carpetana*. 5° *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de Espana*, Madrid, 1757-1773, 3 vol. grand in-4, recueil qui eut un grand succès, et fit recevoir l'auteur associé correspondant de l'académie royale des Inscriptions et belles-lettres de Madrid. 6° *Dissertation de la Cantabria*, Madrid, 1768, in-4. 7° *Memorias de las reynas catholicas*, 1770, 2 vol. in-4. 8° Un *Traité sur la botanique, et les sciences naturelles, etc.*

* FLORIAN (Jean-Pierre-Claris, chevalier de), littérateur français, né le 6 mars 1755, dans le château de Florian près de Sauve dans les Basses-Cévennes, d'une famille noble et distinguée dans les armes, fut d'abord envoyé dans une pension à St.-Hippolyte où il fit peu de progrès : mais ce que le travail ne donna point, l'esprit naturel et d'heureuses dispositions vinrent l'apporter, et le jeune Florian se fit bientôt remarquer par ses saillies fines et délicates. Le frère aîné du père de Florian, le marquis de Florian, avait épousé une nièce de Voltaire : cette alliance valut au jeune Florian l'honneur d'être présenté de bonne heure au philosophe de Ferney, qui l'accueilit avec amitié, lui donna des conseils, et l'engagea fortement à étudier, comme l'y engageait déja sa mère Guillette de Salgue, castillane d'origine, la langue et la littérature espagnoles, trop négligées en France depuis Louis XIV. Florian termina ses études littéraires à Ferney, et à l'âge de 15 ans il entra dans les pages du duc de Penthièvre qui eut toujours pour lui la plus grande bienveillance. Après avoir fait son éducation militaire, suivant les usages du temps, il alla à l'école d'artillerie de Bapaume : mais ennuyé des études sérieuses auxquelles il était astreint, il passa comme sous-lieutenant dans le régiment de dragons-Penthièvre, où il ne tarda pas à devenir capitaine. Bientôt après, il quitta le service militaire et accepta la place de gentilhomme ordinaire auprès du duc de Penthièvre, qui le traita presque en ami, et le chargea de la douce mission de distribuer ses bienfaits, c'est-à-dire, comme le disait le prince lui-même, de partager ses *bonnes fortunes*. Fidèle à ses maîtres, il ne prit aucune part à la révolution dont il déplorait les honteux excès. Forcé comme noble, en 1793, de quitter Paris, il se retira à Sceaux où il fut arrêté par ordre du comité de sûreté générale, et transféré à la prison de la *Bourbe*, dite alors le *port-libre* : il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor ; il retourna dans son asile de Sceaux ; mais sa captivité avait tellement dérangé sa santé, la révolution lui avait fait éprouver tant d'émotions violentes, qu'il en conserva un sentiment profond de tristesse et de mélancolie qui abrégea ses jours et le conduisit au tombeau, à l'âge de 38 ans, le 13 septembre 1794. La réputation de Florian n'est point fondée sur les événemens de sa vie que nous venons de raconter : militaire et courtisan, il ne fit rien dans ces deux positions qui mérite d'être raconté avec détail; mais ce fut un écrivain distingué, qui eut un genre à part, et qui a fait des ouvrages originaux que tout le monde a lus. Dans les garnisons où il s'était trouvé, lorsqu'il était sous les drapeaux, il n'avait pas consacré ses loisirs, comme la plupart de ses camarades, à des plaisirs sans utilité, ou à ces sortes d'amusemens qui cessent d'être frivoles pour devenir coupables. Ses momens de repos avaient été employés à l'étude, et ils tournèrent au profit de son talent qui ne tarda pas à se révéler. Son premier essai fut un éloge de *Louis XII* qui ne fut pas généralement goûté : il réussit mieux dans une épître à Voltaire qui venait d'obtenir la liberté de quelques paysans : cette pièce, qui a pour titre *Voltaire ou le Serf du Mont Jura*, fut couronnée en

1782, par l'académie française ; son *églogue de Ruth* dictée par la reconnaissance, et dédiée au duc de Penthièvre, obtint l'année suivante le même honneur. Florian fit aussi plusieurs *pièces de théâtre* qui lui valurent l'honneur d'être reçu en 1788 membre de l'académie française. Il continua dès lors à donner au public une foule de petits ouvrages qui furent lus avec avidité. Les principaux sont, outre ceux que nous avons déjà indiqués, 1° des *fables* qu'il faut placer au dessous de celles de La Fontaine, mais qui l'emportent de beaucoup sur celles de plusieurs autres fabulistes : c'est son principal titre de gloire, et l'on peut dire que Florian occupe en France le second rang parmi ceux qui se sont occupés de ce genre. Ses fables seraient excellentes, si elles étaient plus originales, plus naturelles, plus simples : elles sentent un peu trop l'art ; elles n'ont pas le *sans-façons* le *laissez-aller*, l'abandon de celles du bon La Fontaine. Il y a quelquefois trop d'esprit et pas assez de profondeur. Du reste, la versification en est élégante et facile, le stile pur et correct, le but toujours moral, et l'invention heureuse et piquante. Il donna à l'apologue une empreinte de sensibilité qui se décèle facilement, surtout dans ce vers de la fable qui a pour titre : *la Mère, l'enfant et les sarigues* :

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

2° Son théâtre qui est composé de petites pièces, telles que *les deux billets*, *le bon ménage*, *le bon père*, *la bonne mère*, etc., qui toutes eurent beaucoup de succès et dans lesquelles l'auteur fit preuve d'une sensibilité à la fois douce et attrayante. On remarque aussi celles dans lesquelles Arlequin joue le principal rôle : ce sont les meilleures et les plus morales. Florian a rendu le plus grand service à ce personnage si fameux de la comédie italienne, que nous ne connaissions que par ses lazzis et ses balourdises. Il l'a placé dans trois situations différentes : amant dans l'une, époux dans l'autre, et père dans la 3me ; et dans chaque situation, il le rend intéressant par sa naïveté, sa bonté et sa franchise : on dirait que l'auteur l'a doué de ses qualités personnelles. Florian jouait quelquefois ce rôle dans les sociétés, et on assure qu'il était aussi fort que Carlin lui-même. « Labarpe » dit que la délicatesse et la finesse, qui » n'excluent pas le naturel, distinguent et » feront toujours aimer les petites comé- » dies de Florian, et que tout l'esprit » qu'on y remarque n'est qu'un composé » fort heureux de bon cœur, de bon sens » et de bonne humeur. » 3° *Estelle*, 1788 ; *Galatée*, 1783 : ce sont deux romans dont le dernier a été puisé dans Cervantes, et dont le premier est entièrement de sa création. On peut dire que Florian a créé le genre pastoral parmi nous. Dans *Estelle*, il retrace les beautés pastorales et les beaux sites du pays où il est né. En général ses tableaux sont frais et agréables. 4° Ses *Nouvelles* qui sont au nombre de six, et qui sont suivies de ses *Nouvelles Nouvelles* : c'est une suite de récits charmans, dans le genre des *Contes* de Marmontel, qui a loué lui-même ces productions de Florian. Voici comment il en parlait : *la nature lui a dit, conte* : ce qui prouve que cet écrivain voyait dans son rival un auteur vraiment doué d'un talent original. Mais ses contes sont peu variés, tout y porte l'empreinte de la douceur et la tranquillité des champs : aussi un critique disait-il assez plaisamment à ce sujet : *j'aime beaucoup les bergeries de M. de Florian : mais j'y voudrais un loup*. Du reste ces *Nouvelles* sont écrites avec soin et élégance, et on les lit avec plaisir. 5° *Gonzalve de Cordoue* (1791, 3 vol. in-16). Florian fut moins heureux dans le développement de ce caractère : il a fait de son héros castillan un chevalier français. On rencontre dans ce poème un mélange assez heureux des actions guerrières et des mœurs pastorales : mais ce genre est trop indéterminé, et l'auteur ne pouvait produire un chef-d'œuvre. Cependant cet ouvrage est précédé d'un *précis historique sur les Maures* qui est un excellent morceau d'histoire. 6° *Numa Pompilius* (1786, 2 vol. in-16) est une froide imitation de *Télémaque*, et a tous les defauts de *Gonzalve*. 7° *Guillaume-Tell* ;

8° *Eliézer et Nephthali*, poèmes assez médiocres, dont le premier fut composé en prison, et lui a donné occasion de dire que *c'était en prison qu'il chantait les héros de la liberté*, et dont le second fut écrit après son retour à Sceaux. On peut expliquer par ces circonstances la faiblesse de ces deux ouvrages. 9° *Traduction de Don Quichotte*, œuvre posthume de Florian qui fut plutôt un abrégé qu'une véritable traduction, et qui travestit en pastorale française un ouvrage de mœurs chevaleresques : cette critique des ridicules de la chevalerie est faible dans Florian, et il est difficile de bien comprendre le but de Cervantes : sous plusieurs autres rapports, cette traduction est préférable à celle de Filleau de St. Martin. Les ouvrages de Florian ont été souvent réimprimés : la meilleure édition de ses *œuvres complètes*, suivies de *ses œuvres posthumes*, a été publiée en 13 vol. in-8, par M. Briand, 1823, 1824 : en général Florian échoua dans le plan de ses ouvrages : avec de la sensibilité et de la grâce, il manquait essentiellement de force et de génie ; mais l'élégance et la facilité de son stile, et surtout cette douceur répandue dans tous ses écrits, feront toujours lire cet auteur avec le plus grand plaisir. Cet écrivain est du petit nombre de ceux qui, ne se laissant point séduire aux illusions de l'amour-propre, surent se renfermer dans les limites de leurs talens : et si les siens n'obtinrent pas des succès brillans, du moins n'encourut-il jamais une chute ridicule. Florian était l'ami de Ducis, qui fit hommage à sa mémoire de la *Famille arabe*. Enfin, pour terminer, nous dirons que le produit des ouvrages de Florian fut consacré à payer les dettes de son aïeul : ces derniers traits le font connaître tout entier.

* FLORIDA-BLANCA (François-Antoine Moxino, comte de), premier ministre de Charles III, roi d'Espagne, naquit en 1730, dans la province de Murcie, où son père exerçait l'état de notaire. Après avoir reçu une éducation soignée et fait d'excellentes études à Salamanque, il embrassa la carrière du barreau. Son habileté lui mérita bientôt les places les plus distinguées de la magistrature, et enfin celle de ministre d'Espagne à la cour de Rome. Diplomate aussi distingué que bon jurisconsulte, il déploya dans cette place des talens supérieurs qui furent la cause de son élévation. Il devint premier ministre après la disgrâce du marquis d'Esquilache. Son administration fait époque dans l'histoire d'Espagne. Ce ministre établit dans la capitale une police exacte, fit respecter le pavillon espagnol sur toutes les mers, maintint la paix avec la France, vint à bout de terminer les dissensions politiques de l'Espagne et du Portugal par un double mariage, et rendit en quelque sorte à son gouvernement son antique splendeur. Ce fut alors qu'il reçut de son souverain le titre de *Florida-Blanca*. Ami des sciences et des arts, il institua des écoles gratuites de toutes les sciences, en même temps qu'il embellit Madrid par les plus belles promenades et par des édifices publics. Il fut moins heureux dans les guerres qu'il fit entreprendre à son souverain. Celle d'Alger en 1777 et celle de Gibraltar en 1782 coûtèrent à l'Espagne près de 80,000 hommes. Renonçant enfin au projet de punir les déprédations des corsaires algériens, et de chasser les Anglais de la péninsule, il tourna toutes ses vues vers le commerce et l'industrie, et parvint ainsi à réparer les maux causés par la guerre. Son opposition aux principes de la révolution française lui fit perdre sa place, après la mort de Charles III, au commencement de 1792. Il fut remplacé par le comte d'Aranda. Un chirurgien français nommé Perret avait tenté de l'assassiner auparavant, et lui fit plusieurs blessures qui ne se trouvèrent pas mortelles. Florida-Blanca fut d'abord simplement relégué dans la province de Murcie ; mais ses ennemis qui étaient nombreux, surtout parmi la noblesse qu'il avait dépouillée d'une grande partie de ses priviléges pendant son élévation, parvinrent à le faire enfermer dans le château de Pampelune, d'où il sortit après plusieurs mois de détention, et se retira

dans ses terres situées près de la ville de Loria. Lors de l'invasion des Français en Espagne en 1808, il fut appelé par le vœu de la nation à présider les Cortès; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur : il mourut la même année, le 20 novembre, à Séville, âgé de 78 ans. Ses mœurs furent toujours pures, son caractère égal, son cœur humain. Il était affable envers les malheureux, infatigable dans le travail, mais trop jaloux de son autorité; et les grands qu'il chercha souvent à humilier peuvent lui reprocher quelques injustices. Il faut aussi avouer qu'il s'attacha trop à enrichir et à élever ses parens. Un seul refusa tous ses dons, et ce fut son père qui, devenu veuf, s'était consacré à l'état ecclésiastique. Son fils essaya inutilement de lui faire accepter un évêché et de riches prébendes; il se contenta de vivre des revenus d'un modique bénéfice. Florida a composé plusieurs traités sur la jurisprudence.

* FLORIDIA (Lucie-Migliaccio, duchesse de), née à Syracuse en 1772, perdit son premier mari le prince de Partanna, en 1812. Bientôt elle fixa les regards de Ferdinand Ier, roi de Naples, et, lorsque ce monarque perdit la reine Caroline d'Autriche, son épouse, il se maria en secret et de la main gauche avec cette dame sicilienne, qui était alors âgée de 43 ans, et qui, malgré cet âge, avait conservé tous les charmes de la première jeunesse. Ce mariage, célébré le 27 novembre 1814, resta caché jusqu'au moment où le roi, recouvrant en 1815 le trône d'Italie, revint à Naples, son ancienne capitale. Alors il fut permis à la nouvelle épouse de Ferdinand de faire porter à ses gens la livrée du roi, et de loger elle-même au château. Le monarque voulut qu'à l'ancien titre de princesse de Partanna, elle subsistuât celui de duchesse de Floridia, l'un des fiefs de la maison Migliaccio. Il n'eut point été question dans cette biographie de cette épouse de Ferdinand qui ne joua aucun rôle politique, si elle n'avait présenté l'exemple rare d'un désintéressement et d'une vertu digne d'éloge. Donée des qualités les plus aimables, elle dut à sa beauté son élévation extraordinaire. Placée à côté du trône, elle eut toujours le sentiment de sa position, et jamais on ne la vit se mêler à une intrigue, ni chercher à gouverner l'état : ce ne fut point une Du Barry, et c'est là ce qui la recommande le plus à nos yeux. On assure même qu'il lui arrivait souvent de plaisanter sur son ancien état, et de se rappeler avec ses plus intimes amis les privations auxquelles elle s'était vue exposée souvent dans la maison ruinée de son premier mari. Cependant si, comme femme, elle était exempte de vanité, elle avait, comme mère, de l'ambition pour ses enfans; elle parvint à les faire placer avantageusement dans les postes les plus élevés de l'état. Comblée des bienfaits du roi, la duchesse de Floridia n'a pas survécu long-temps à Ferdinand. Atteinte d'une maladie inflammatoire, elle est morte à Naples le 29 avril 1826.

FLORIDUS (François), de Donadeo dans la terre de Sabine, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé *Lectiones subcisivæ*, Francfort, 1602, in-8, qui lui fit un nom.

FLORIEN, *Marcus-Antonius-Florianus*, frère utérin de l'empereur Tacite, se fit, après sa mort en 276, proclamer empereur par l'armée de Cilicie, mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il se prépara à marcher contre lui. Probus vint à sa rencontre, et refusa de composer avec Florien, qui fut tué par ses soldats, 2 mois après qu'il eut pris la pourpre. Ce prince avait de l'ambition, mais point de valeur.

FLORIMOND DE RÉMOND, né à Agen, fut conseiller au parlement de Bordeaux en 1570, et mourut en 1602. Il se distingua moins comme magistrat, que comme auteur. Il avait eu d'abord du penchant pour les erreurs de Calvin; mais il les réfuta ensuite avec zèle. Les novateurs, qui ne l'aimaient point, disaient que c'était « un homme qui rend des ar» rêts sans conscience, fait des livres » sans science, et bâtit sans argent : » turlupinade qui ne prouve autre chose que la faiblesse et le mauvais goût de

ceux qui se battaient avec de telles armes. On a de lui 1° plusieurs *traités*, parmi lesquels on distingue celui *de l'Antechrist* : ouvrage d'un but plus étendu que le titre ne semble annoncer, et qui traite de divers objets qui combattent la sainteté du christianisme. Il y a des faits curieux et instructifs. 2° *De l'origine des hérésies*, 2 vol. in-4 : livre qui manque quelquefois de critique, mais « qui, dit » l'abbé Langlet, n'est pas à mépriser, » et où il y a bien des recherches. » Le même Langlet l'attribue au P. Richeome.

FLORIN, prêtre de l'église romaine au 2e siècle, fut déposé du sacerdoce pour avoir enseigné des erreurs, entre autres que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu ne sont point mauvaises en elles-mêmes ; mais seulement à cause de la défense : ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulières et des lois purement positives. Il avait été disciple de saint Polycarpe avec saint Irenée, mais il ne fut pas fidèle à garder la doctrine de son maître. Saint Irenée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs ; Eusèbe nous a conservé un fragment de cette lettre dans son *Hist. eccl.*, liv. 5, chap. 20. Saint Irénée composa enfin contre lui ses livres : *De la monarchie* et *de l'ogdoade* que nous n'avons plus.

* FLORIO (Daniel, comte de), poète italien, né à Udine en 1710, d'une famille ancienne et distinguée, s'appliqua à l'étude des lettres avec tant de succès, que son nom fut bientôt répandu dans toute l'Italie. Ses parens l'avaient envoyé à 18 ans à l'université de Padoue. Ses premiers essais dans la poésie lyrique lui valurent plus d'une fois les éloges du célèbre Métastase : ce sont des *cantates*. Mais il réussissait particulièrement dans la composition de ses petites pièces de circonstance Il avait recueilli lui-même ses différentes productions sous ce titre : *Poesie varie*, Udine, 1777, 2 vol. in-4, ornés de vignettes. On y trouve des images agréables et des pensées délicates, exprimées avec autant de naturel que de facilité. On peut dire qu'il mérita presque tous les éloges que ses compatriotes lui ont prodigués. Il avait commencé un poème intitulé la *Jérusalem détruite*, qui ne paraît pas avoir été achevé. Le comte de Florio est mort en 1789.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, mort en 1691, à 87 ans, s'est fait un nom par la *Morale du Pater*, gros in-4, 1709, dans lequel il paraphrase cette belle prière d'une manière qui lui a causé du désagrément. On a encore de lui des *Homélies*, in-4, et un *Traité de la messe de paroisse*, in-8, qu'on peut regarder comme un bon ouvrage de morale, et un médiocre traité de liturgie.

* FLORIS, prêtre : aucune biographie ne donne des détails sur son compte ; cependant son ouvrage intitulé : *Les droits de la vraie religion, soutenus contre les maximes de la nouvelle philosophie*, 1774, 2 vol. in-12, lui mérite une place distinguée parmi les défenseurs de la religion.

FLORIS (François). *Voyez* FLORE, peintre.

FLORUS (L. Annæus Julius), historien latin, de la famille des Annéens, qui avait produit Sénèque et Lucain, composa, environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'Histoire romaine*, en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions. Les meilleures sont celles d'Elzévir, 1638, in-12 ; de Grævius, Amsterdam, 1702, in-8 : c'est dommage que dans cette édition les médailles y soient gravées à contre-sens, ce qui gâte souvent l'explication qu'on en a mise au bas ; de Mme Dacier, *ad usum delphini*, 1674 ou 1726, in-4 ; de Duker, 1744, in-8. Il y a plusieurs traductions françaises de Florus ; la meilleure est celle de l'abbé Paul, Paris, 1774, in-12. On trouve dans cet ouvrage de l'élégance et de la noblesse ; mais elles dégénèrent en enflure. Dans un abrégé qui doit être extrêmement simple, Florus prend le ton de déclamateur, « comme s'il voulait, dit M. Crevier, » compenser par le faste des manières » et du dehors, l'appauvrissement d'un

» sujet réduit en squelette. C'est lui qui » paraît le premier avoir donné cours » aux abrégés, si commodes pour la pa- » resse, et si propres à faire des demi-sa- » vans. » L'on ne peut cependant disconvenir qu'il n'y ait de belles sentences, des expressions pleines de dignité et d'énergie. Florus était poète. Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochait au poète d'aimer le cabaret; et le poète n'eut garde de risposter tout ce qu'il savait sur le compte de son rival.

FLORUS (Drepanius), fameux diacre de l'église de Lyon, au 9e siècle, dont on a un *écrit sur la prédestination*. Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *explication du canon de la messe*, où il donne trop dans le sens mystique, et ne s'attache pas assez au sens littéral; et un *Commentaire sur saint Paul*. On trouve ses différens ouvrages dans quelques éditions du vénérable Bède, et dans la *Bibliothèque des Pères*.

FLOUR (Saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne l'an 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

* FLOYER (Sir John), célèbre médecin anglais, né vers l'an 1649, mort en 1734, à Litchfield où il exerçait son art avec la plus grande distinction. Il était grand partisan des bains froids, et les ordonnait particulièrement dans les rhumatismes chroniques et autres maladies nerveuses. Ses principaux ouvrages sont, 1° *La pierre de touche de la médecine*, Londres, 1687, in-8. 2° *Recherche sur l'usage raisonnable des bains*, Londres, 1697, in-8, qu'il a reproduit en grande partie dans son *Essai pour rétablir le baptême des enfans par immersion*, 1724, in-4. Cet ouvrage, qui a été traduit en allemand, fixa particulièrement l'attention des anabaptistes. 3° *Traité sur l'asthme*, Londres, 1698 et 1717, in-8. Il a été traduit en français par Jault, 1761 et 1785, in-12, et en allemand par Scherf, Leipsick, 1782, in-8. 4° *L'horloge du pouls des médecins*, Londres, 1707 et 1710, 2 vol. in-8, traduit en italien, Venise, 1715, in-4. 5° *Medicina geronomica* ou *l'Art de conserver la santé des vieillards, avec un supplément à l'usage de l'huile et des onctions, et une lettre sur le régime à suivre dans la jeunesse*, Londres, 1724.

FLUDD ou De Fluctibus (Robert), dominicain écossais, naquit à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, reçut le bonnet de docteur en médecine à Oxford, et exerça cette profession à Londres, où il mourut le 8 septembre 1637. Il fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques et dans la philosophie. Il a laissé des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim et à Goude en 1617 et années suivantes, 5 vol. in-fol. Les principaux sont : *Apologie des frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8, latin; *Tractatus theologico-philosophicus de vita, morte et resurrectione*, 1617, in-8; *Utriusque Cosmi metaphysica physica et technica historica; Veritatis proscenium; Sophiæ cum moria certamen; Summum bonorum, quod est verum magiæ, cabalæ, alchymiæ, fratrum Roseæ Crucis verorum veræ subjectum; Philosophia mosaica; Amphitheatrum anatomiæ; Philosophia sacra; etc.* Il n'est guère possible de reconnaître dans tous ces ouvrages, une tête constamment saine; il y a des choses profondément méditées, il y en a de chimériques et de ridicules. Son langage entortillé et mystérieux l'a fait accuser de magie par ceux qui lui supposaient plus de malice qu'il n'en avait en effet.

FLURANCE. *Voyez* Rivaut.

FOÉ. *Voyez* Fé.

* FOÉ (Daniel), poète anglais, naquit à Londres en 1663 d'un simple artisan. Il fut d'abord destiné par ses parens à une profession mécanique, qu'il abandonna bientôt pour se livrer à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique : en même

temps il continuait son état de bonnetier, faisait des pamphlets, des romans et des vers. Condamné à 2 ans de prison, au pilori et à une forte amende, il écrivit un *hymne au pilori*. C'est pendant sa captivité qu'il commença la *Revue* (1704), qui donna naissance au *Spectateur* d'Addisson. Employé ensuite par la reine Anne à plusieurs missions secrètes, il voulut faire encore des brochures politiques qui lui attirèrent de nouveaux désagrémens. Il résolut de ne se livrer qu'à la littérature. Il tint parole, eut plus de repos et acquit une réputation durable; il mourut en 1731. On a de lui 1° Les *Aventures de Robinson Crusoé* en anglais, 1719; il a été traduit dès 1720 par St.-Hyacinthe et par Van-Effen qui a été faussement attribué à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur*: ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que long-temps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique (*voyez* Van Effen). M. Feutry, avocat au parlement de Douai, a donné une édition de cet ouvrage en 1766, 2 vol. in-12; il l'a abrégé sans en altérer le caractère. Il avait promis d'en retrancher quelques déclamations indécentes que l'auteur anglican s'était permises contre la religion catholique et ses ministres; mais il n'a que faiblement rempli sa promesse. L'édition de Liége, 1685, 4 vol. in-12, est plus exacte, quant à ce point, et remplit mieux les intentions des lecteurs catholiques. Cette édition est encore remarquable par l'Histoire curieuse et intéressante d'Alexandre Selkirk, qu'on voit à la fin du quatrième tome. 2° *Le vrai Anglais de naissance*, poème fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé: *Les étrangers*. 3° *La réforme des mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang qui employaient leur autorité à soutenir l'impiété et la dissolution. 4° *Essai sur le pouvoir du corps collectif du peuple anglais*. Cet ouvrage est en faveur de la chambre des communes. 5° *Le court moyen contre les nonconformistes*, qui lui attira une punition publique plus ignominieuse que cruelle. 6° *De jure divino*, poème latin. 7° Un *Plan de commerce*. 8° *Le commerçant anglais*. 9° *L'instructeur de famille*, 2 vol. 18° Plusieurs *écrits* politiques qui n'ont guère survécu aux événemens qui les avaient fait naître; et quelques autres où il développe des idées qui, pour être aujourd'hui accueillies, n'en sont pas plus solides ni plus conformes aux saines notions.

FOEDOR ou Fédor, fils aîné du czar Alexis, monta sur le trône de Russie en 1676. Il avait été élevé pour la guerre et pour le cabinet. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscou à bâtir des maisons de pierres à la place des chaumières qu'ils habitaient. Il agrandit cette capitale. Il fit des réglemens de police générale; mais en voulant réformer les boyards, il les indisposa contre lui. Il méditait de plus grands changemens, lorsqu'il mourut sans enfans en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère, Pierre, qui n'était âgé que de dix ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances, régna après lui, et acheva ce que Fœdor avait commencé.

FOES ou Foesius (Anutius), médecin de Metz, mort en 1595, à 68 ans, était très versé dans la langue grecque. Son amour pour l'étude l'empêcha de s'attacher à des princes qui auraient pu faire sa fortune. Il est auteur d'une *traduction* très fidèle des *OEuvres d'Hippocrate* en latin, accompagnées de corrections dans le texte, et ornées de scholies, Genève, 1657, 2 vol. in-fol. On a encore de lui une espèce de *Dictionnaire* sur Hippocrate, à Francfort, 1588, in-fol.

* FOGGINI (Pierre-François), prélat romain, préfet de la bibliothèque du Vatican, né à Florence en 1713, fut reçu docteur en théologie à Pise. Son père, célèbre architecte lui donna le goût des arts: mais le jeune Foggini avait préféré de bonne heure l'état ecclésiastique. Le prélat Bottari, son concitoyen, l'ayant invité à venir se fixer à Rome, il s'y ren-

dit, et Benoît XIV lui donna une place dans l'académie d'histoire pontificale qu'il avait établie. Le cardinal Chéri-Marie Corsini le nomma ensuite à un bénéfice dans l'église de St.-Jean-de-Latran, et le fit son théologien. Sous Clément XIV, il fut employé dans les affaires qui concernaient les jésuites, et il paraît qu'il ne leur fut pas favorable. Pie VIIe fit depuis son camérier secret à la mort d'Etienne Evode Assemanie, archevêque d'Apamée, et préfet de la bibliothèque vaticane. Il mourut d'apoplexie le 2 juin 1783. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, les principaux sont 1° des *Thèses historiques et polémiques contre les quatre articles du clergé de France de* 1682. On dit qu'il changea depuis de sentiment sur ce point. 2° *P. Virgilii Maronis codex antiquissimus à Rufio Turcio Aproniano distinctus et emendatus*, Florence, 1741, in-4. Cette édition est exécutée en lettres onciales à l'instar du manuscrit. 3° *Accord admirable des Pères de l'Église, sur le petit nombre des adultes qui doivent être sauvés*, en latin, 1752. Lequeux en donna une traduction française en 1760. 4° Une *collection* d'écrits des Pères sur les matières de la grâce, 1754-71, 8 vol.

FOGLIETA (Uberto), savant génois, eut part aux troubles qui s'élevèrent à Gènes, et fut envoyé en exil. Pour se consoler des tribulations qu'il avait essuyées dans le monde, il ne voulut avoir de commerce qu'avec les lettres. Le cardinal d'Est le reçut dans sa maison à Rome. Il y mourut en 1581, âgé de 63 ans. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue 1° son traité *De ratione scribendæ historiæ*, aussi judicieux que bien écrit. 2° *Historia Genuensium*, 1585, in-fol., fidèle, élégante et peu commune. François Serdonati en a fait une traduction en italien: elle est estimée. 3° *Tumultus Neapolitani*, 1571, in-4. 4° *Elogia clarorum Ligurum*, in-4. 5° *De sacro fœdere in Selimum*, in-4. 6° *De linguæ usu et præstantiâ*, 1723, in-8. 7° *De causis magnitudinis Turcarum imperii*, in-8. 8° *De similitudine normæ Polibianæ*, dans ses Opuscules, Rome, 1579, in-4. 9° *Della republica di Genoa*, in-8; ouvrage intéressant pour ceux qui veulent connaître cette république, du moins telle qu'elle était dans le 16e siècle.

FOHÉ. *Voyez* Fé.

FOHI, premier roi de la Chine, régla, dit-on, les mœurs des Chinois, alors barbares, et leur donna des lois. On prétend qu'il fit plus, qu'il dressa des tables astronomiques: mais vu l'ignorance des Chinois modernes en fait d'astronomie, il est peu vraisemblable que leurs fondateurs aient été fort versés dans cette science. De mauvais chronologistes ont dit que Fohi régnait du temps des patriarches Héber et Phaleg; mais il n'y a nulle apparence que les Chinois aient quelques renseignemens antérieurs au déluge. Si le dieu chinois, Fohé, est le même que Noé (*voyez* Fé), il est évident que Fohi est très postérieur à Fohé, puisque la mythologie a dû naturellement précéder l'histoire de la Chine. Quoi qu'il en soit, ce que l'on raconte de Fohi doit nécessairement se ressentir du ton fabuleux qui règne dans l'histoire chinoise, surtout dans celle des premiers temps. Il ne sera pas inutile d'en donner ici un échantillon, qui pourra servir de règle aux lecteurs. Nous le tirons d'une lettre du Père Amiot, insérée dans le 11e tome des *Mémoires de la Chine*. Le Père Amiot, pour prouver que les aérostats ont été connus à la Chine, rapporte trois passages tirés des plus fameux historiens de l'empire. Il est dit dans l'un que Chennoung voulant mesurer la terre, ne sachant comment s'y prendre, fut aidé dans son opération par un « homme-» esprit, dont la couleur était d'un vert » tirant sur le bleu; ses sourcils étaient » épais; il portait sur sa tête une pierre » de yu, et était porté lui-même par six » dragons volans. Cet homme-esprit me-» sura la terre, détermina sa figure en-» tre les quatre mers, et trouva que son » étendue d'orient en occident était de » 90 ouan de lys, et de 81 ouan du nord » au sud (1) ». Le second passage porte

(1) *Ouan* est le nombre qui désigne dix mille; le *lys* est un dixième de lieue. Qu'on calcule maintenant, et qu'on

que l'empereur Hoangty sentant sa fin s'approcher, quitta la terre et *s'envola au ciel, monté sur un dragon.* On lit dans un troisième passage que « plus anciennement encore, sous l'empire des cinq *Loung* (des cinq dragons) qui régnaient sur le second des *dix peuples perdus*, avant la fondation de l'empire Chinois par Fohi, les hommes logeaient dans des antres et des cavernes, comme les quadrupèdes, ou se perchaient sur les arbres comme les oiseaux; tandis que leurs souverains montés sur des dragons, planaient dans les airs comme nuages, et gouvernaient ainsi leurs sujets de haut en bas. » Tout cela est dit au reste fort sérieusement par le Père Amiot, qui soupçonne que ces dragons étaient remplis de gaz. *Voyez* COMTE (LE), CONFUCIUS, HALDE (DU), YAO.

FOIGNI ou COGNY (Gabriel), cordelier défroqué, se retira en Suisse vers 1667, et fut chantre de l'église de Morge. En ayant été chassé pour quelques indécences qu'il y commit à la suite d'une débauche, il alla se marier à Genève, où il enseigna la grammaire et le français. Il y fit paraître, en 1676, l'*Australie*, ou *les Aventures de Jacques Sadeur*, in-12, qui faillirent l'en faire chasser, parce qu'on y trouve des impiétés et des obscénités révoltantes. On l'y toléra cependant; mais au bout de quelque temps, il fut obligé d'en sortir, laissant à sa servante des marques scandaleuses de leur commerce. Il se retira en Savoie, et mourut dans un couvent en 1692.

FOILLAN (Saint), fils de Fyltan, roi de Momonie en Irlande, renonça au monde, ainsi que ses deux frères Fursy et Ultan, et embrassa l'état monastique. Fursy, qui en avait donné l'exemple et le conseil, passa en Angleterre, et bâtit le monastère de Knobbersburg, dans le royaume des Est-Angles, dont il donna la conduite à Foillan, qu'il avait fait venir d'Irlande. Après la mort de Fursy, arrivée à Péronne (selon d'autres à Mazerœlles, près de Dourlens), le 16 janvier 650, Ultan et Foillan passèrent en France. On lit dans quelques auteurs que Foillan fit un voyage à Rome, et qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain qu'il ne tarda pas à rejoindre Ultan son frère. Ils se rendirent l'un et l'autre à Nivelle dans le Brabant, où sainte Gertrude était abbesse. Le monastère qu'elle gouvernait, avait été fondé par le B. Pepin de Landen, son père, et par la B. Ite, sa mère. Il y avait aussi dans le voisinage un monastère pour des hommes. Les deux frères y restèrent quelque temps. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital et un monastère, entre la Meuse et la Sambre, alors dans le diocèse de Maëstricht, et aujourd'hui dans celui de Liége. C'était l'abbaye de Fosse, aujourd'hui église collégiale. Sainte-Gertrude retint Foillan à Nivelle, pour instruire les religieuses. Le saint homme se chargea aussi de l'instruction du peuple dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons en 655, pour aller voir son frère à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infidèles, dans la forêt de Sogne, qui faisait partie de la forêt Charbonière en Hainaut. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse.

FOINARD (Frédéric-Maurice), curé de Calais, mort à Paris en 1743, âgé de 60 ans, était de Conches en Normandie. On a de lui quelques ouvrages dont les plus connus sont : 1° *Projet pour un nouveau Bréviaire ecclésiastique*, avec la critique de tous les nouveaux Bréviaires qui ont paru jusqu'à présent, in-12, 1720. 2° *Breviarium ecclesiasticum*, exécuté suivant le projet précédent, 2 vol. in-12. Les auteurs des nouveaux Bréviaires ont profité de celui-ci. 3° *Les psaumes dans l'ordre historique*, in-12, 1742. 4° Deux vol. in-12 *sur la Genèse*. Des idées singulières que l'auteur hasarda sur le sens spirituel les firent supprimer.

FOIX (Raimond Roger, comte de), accompagna le roi Philippe-Auguste à la guerre de la Terre-Sainte en 1190. Il prit depuis le parti des Albigeois avec feu; mais son ardeur ne le mena qu'à

en applique le résultat à ces *quatre mers* et la *terre* qui est *entre elles*, et l'on aura une idée de la géographie chinoise.

des humiliations. Il fut obligé de demander la paix, et de reconnaître pour comte de Toulouse Simon de Monfort. Puylaurens rapporte qu'en une conférence tenue au château de Foix entre les catholiques et les Albigeois, la sœur du comte, non moins ardente que son frère, voulut parler en faveur des derniers : « Allez, » Madame, lui dit Etienne de Minea, » filez votre quenouille; il ne vous ap» partient pas de parler dans une dispute » de religion. » Raimond Roger mourut en 1222. L'illustre maison de Foix, dont était Raimond, descendait de Bernard, second fils de Roger II, comte de Carcassonne. Bernard eut le comté de Foix en 1062, et le posséda pendant 34 ans. Sa postérité subsista avec honneur jusqu'à Gaston III, qui vit mourir son fils avant lui (*voyez* GASTON III.) Il mourut lui-même en 1391, ayant cédé le comté de Foix à Charles VI; mais le roi, par générosité, le rendit à son cousin Matthieu, qui mourut en 1398, sans enfans; et dont la sœur Isabelle épousa Archambaud de Grailly, qui prit le nom de Foix. Son petit-fils, Gaston IV, se maria avec Eléonore, reine de Navarre. Sa postérité masculine fut terminée par Gaston de Foix, duc de Nemours, tué à la bataille de Ravenne en 1512, à 24 ans (*voyez* GASTON DE FOIX, duc de Nemours). Mais Catherine de Foix, reine de Navarre, petite-fille de Gaston IV, avait épousé Jean d'Albret, dont la petite-fille fut mère de Henri IV... Archambaud de Grailly avait eu un second fils nommé Gaston, captal de Buch, et dont les descendans furent comtes de Candale et ducs de Rendan. Cette branche avait été honorée de la pairie sous le titre de Rendan, par considération pour Marie-Claire de Beaufremond, marquise de Senecey, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui avait épousé Jean-Baptiste Gaston de Foix, comte de Fleix, tué au siége de Mardick en 1646. Elle mourut elle-même en 1680. Ses trois fils n'ont point laissé de postérité. Le dernier, Henri-Charles, qui portait le nom de duc de Foix, est mort en 1714. Il faut consulter sur cette famille l'histoire du comté de Foix.

FOIX (Pierre de), cardinal, né en 1386, était fils d'Archambaud, captal de Buch, et d'Isabelle, comtesse de Foix, fut d'abord franciscain, et cultiva avec succès les lettres sacrées et profanes. L'antipape Benoît XIII l'honora de la pourpre en 1408, soit pour récompenser son mérite, soit pour attirer dans son parti les comtes de Foix. Pierre n'avait alors que 22 ans; il abandonna le pontife au concile de Constance, préférant les intérêts de l'Eglise à ceux de l'amitié. Le concile lui confirma la qualité de cardinal, Martin V l'envoya légat en Arragon, pour dissiper les restes du schisme. Il y réussit, et mourut en 1464, dans sa 78e année, à Avignon, dont il avait la vice-légation. Il était aussi archevêque d'Arles. C'est lui qui a fondé à Toulouse le collége de Foix. — Il faut le distinguer du cardinal Pierre DE FOIX, son petit-neveu, non moins habile négociateur, qui mourut évêque de Vannes, à la fleur de son âge, en 1490.

FOIX (Odet de), seigneur de LAUTREC, maréchal de France et gouverneur de la Guienne, était petit-fils d'un frère de Gaston IV, duc de Foix; il porta les armes dès l'enfance. Ayant suivi Louis XII en Italie, il fut dangereusement blessé à la bataille de Ravenne en 1512. Après sa guérison, il contribua beaucoup au recouvrement du duché de Milan. François I lui en donna le gouvernement. Lautrec savait combattre, mais il ne savait pas commander. Il fut chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme et de Plaisance, par Prosper Colonne. Il tâcha de rentrer dans le Milanais par une bataille; mais ayant perdu celle de la Bicoque en 1522, il fut obligé de se retirer en Guienne dans une de ses terres. Sa disgrâce ne fut pas longue. En 1528, il fut fait lieutenant-général de l'armée de la ligue en Italie, contre l'empereur Charles-Quint. Il emporta d'abord Pavie, qu'il mit au pillage; puis s'avança vers Naples, et mourut devant cette place le 15 août de la même année, après avoir lutté quelque temps contre l'ennemi, la peste, la misère et la famine. — Son frère, Thomas DE FOIX, dit le *maréchal*

de Lescun, passait pour un homme cruel et extrêmement avare. Ses exactions firent soulever le Milanais en 1521. Après la perte de la bataille de la Bicoque, les ennemis l'assiégèrent dans Crémone. Il n'y tint pas aussi long-temps qu'il le pouvait; et en rendant la place, il promit de faire évacuer toutes celles du Milanais, où il y avait garnison française. Il reçut, à la journée de Pavie en 1525, un coup de feu dans le bas-ventre, dont il mourut sept jours après, prisonnier de guerre à Milan.

FOIX (Paul de), archevêque de Toulouse, de la même famille que Lautrec, né en 1528, se distingua dans ses ambassades en Ecosse, à Venise, en Angleterre, et surtout dans celle de Rome, auprès du pape Grégoire XIII. Il mourut dans cette dernière ville en 1584, à 56 ans. Muret, dont il avait été le bienfaiteur, prononça son oraison funèbre. Ce prélat était homme de lettres, et aimait ceux qui les cultivaient, surtout ceux qui brillaient par leur éloquence, ou qui possédaient les écrits d'Aristote, dont il était admirateur passionné. On a de lui des *Lettres*, in-4, Paris, 1628, écrites avec précision. Elles prouvent qu'il était un assez bon écrivain et un grand homme d'état. C'est sans preuve qu'on les a attribuées à d'Ossat son secrétaire, depuis cardinal.

FOIX (François de), duc de Candale, commandeur des ordres du roi, et évêque d'Aire, mort à Bordeaux en 1694, à 90 ans, traduisit le *Pimandre* de Mercure Trismégiste, et les *Elémens* d'Euclide, qu'il accompagna d'un commentaire. Il avait une chaire de géométrie à Bordeaux.

FOIX (Louis de), architecte parisien, florissait sur la fin du 16e siècle. Il fut préféré à tous les architectes de l'Europe par Philippe II, qui le choisit pour élever le monastère et le palais de l'Escurial. De retour d'Espagne, il boucha l'ancien canal de l'Adour, et en creusa un nouveau en 1579. Ce fut encore lui qui bâtit en 1595 le fanal à l'embouchure de la Garonne, qu'on appelle communément *la Tour de Cordouan*. Cette tour à 160 pieds de hauteur.

FOIX (Marc-Antoine de), jésuite, né en 1627 au château de Fabas, dans le diocèse de Conserans, mort à Billom en Auvergne en 1687, fut homme de lettres, théologien, prédicateur, professeur, recteur, provincial, et tout ce que l'étendue de ces titres exigeait. On a de lui : 1° *L'art de prêcher la parole de Dieu*, in-12. C'est l'ouvrage d'un homme instruit de la littérature sacrée et profane. 2° *L'art d'élever un prince*, in-12, attribué d'abord au marquis de Vardes; bon ouvrage, dont le succès fut rapide; on y trouve des choses communes que l'auteur n'a pas cru devoir négliger, pour y substituer des vues rares et extraordinaires; son livre n'en est que plus estimable et plus sûrement utile.

FOIX (Gaston de). *Voyez* GASTON.

FOIX. *Voyez* SAINT-FOIX (Germain POULLAIN DE).

FOLARD (Le chevalier, Charles de), surnommé le *Végèce français*, né à Avignon le 13 février 1669, avec des inclinations militaires, sentit augmenter son penchant à la lecture des *Commentaires* de César. Il s'engagea dès l'âge de 16 ans; on le dégagea : il se rengagea encore, et ses parens le laissèrent suivre l'impulsion de la nature. De cadet dans le régiment de Berri, devenu sous-lieutenant, il fit le métier de partisan pendant tout le cours de la guerre de 1688; et ce métier, qui n'est pour tant d'autres qu'une espèce de brigandage, fut pour lui une école; il exécuta en petit tout ce qu'il avait vu faire en grand; il leva des cartes, il dressa des plans; il parut dès lors un homme rare. La guerre de 1701 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son habileté et ses connaissances. Le duc de Vendôme le fit aide-de-camp, et ne le céda qu'avec regret à son frère le grand-prieur, qui commandait alors l'armée de Lombardie. Le chevalier de Folard répondit à l'idée qu'on avait de lui; il contribua beaucoup à la prise d'Hostiglia et à celle de la Cassine de la Bouline, qui lui mérita la croix de St.-Louis et une pension de 400 livres. Blessé dangereusement à la bataille de Cassano en 1705, il réfléchit, au milieu des douleurs cuisantes

que lui causaient trois coups de feu, sur l'arrangement de cette bataille, et forma dès lors son système des colonnes. Après s'être distingué dans plusieurs siéges en Italie, et surtout à celui de Modène, il passa en Flandre, fut blessé à Malplaquet, et fait prisonnier quelque temps après. Le prince Eugène ne put le gagner par les offres les plus avantageuses. De retour en France, il eut le commandement de Bourbourg, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1714 il se rendit à Malte, assiégée par les Turcs, et s'y montra ce qu'il avait paru partout ailleurs. Le désir de servir sous Charles XII, plutôt que l'intérêt, l'attira en Suède. Il vit ce roi soldat, et lui fit goûter ses nouvelles idées sur la guerre. Charles destinait le chevalier Folard à être un des instrumens dont il voulait se servir dans une descente projetée en Ecosse; mais la mort du héros, tué au siége de Fridérichshall, dérangea tous ses projets, et obligea Folard à revenir en France. Il servit en 1719 sous le duc de Berwick, en qualité de mestre-de-camp, et ce fut sa dernière campagne. Il avait étudié toute sa vie l'art militaire en philosophe; il l'approfondit encore plus, lorsqu'il fut rendu à lui-même. Il donna des leçons au comte de Saxe, et prédit dès lors ses succès. Le chevalier de Folard exposa ses nouvelles découvertes dans ses *Commentaires sur Polybe*, en 6 volumes in-4, Paris, 1727, réimprimé à Amsterdam en 1753, 7 vol. in-4, avec un supplément qui ne se trouve pas dans l'édition de Paris. Ils ont été abrégés en 3 vol. in-4, Paris, 1757. L'auteur peut être appelé à juste titre *le Végèce moderne*. En homme de lettres, il a su puiser dans les sources les plus cachées tout ce qu'il a cru propre à nous instruire; et en homme de guerre, il l'a exposé avec beaucoup d'intelligence. Le fonds en est excellent, mais la forme n'en est pas si agréable. L'abondance des idées de l'auteur entraîne une profusion de paroles. Son stile est négligé, ses réflexions sont détachées les unes des autres, ses digressions ou inutiles ou trop longues. On a encore de cet habile homme: 1° Un livre de *Nouvelles découvertes sur la guerre*, in-12. Les idées y sont aussi profondes et plus méthodiques que dans son commentaire; 2° *un Traité de la défense des places*; 3° *un Traité du métier de partisan*, manuscrit, que le maréchal de Belle-Ile possédait. Le chevalier de Folard aurait pu faire une fortune assez considérable; mais ses liaisons avec les défenseurs des miracles qu'on attribuait à M. Pâris, le firent regarder de mauvais œil par le cardinal de Fleury. On voyait à regret ce vieux militaire au milieu d'une troupe de convulsionnaires, marmotter des hymnes à l'honneur du diacre Pâris (*voyez l'histoire d'un voyage littéraire fait en* 1733 *en France, etc*, la Haie, 1735). Il revint de cette folie avant sa mort, arrivée à Avignon en 1751, et se soumit de la manière la plus expresse à toutes les décisions de l'Eglise. Ceux qui voudront connaître plus particulièrement le chevalier de Folard, peuvent consulter les *mémoires* pour servir à son histoire, imprimés à Paris, sous le titre de Ratisbonne, en 1753, in-12.

FOLARD (François-Melchior de), jésuite, frère du précédent, membre de l'académie de Lyon, naquit à Avignon en 1683, et mourut en 1739. On a de lui *OEdipe* et *Thémistocle*, tragédies faibles, et l'*Oraison funèbre du maréchal de Villars*, non moins médiocre.

FOLENGO (Jean-Baptiste), bénédictin mantouan, mort en 1559, à 60 ans, laissa un *Commentaire sur les psaumes*, imprimé à Bâle en 1557, in-fol., et *sur les épîtres catholiques*, in-8, écrit noblement et purement. Il commente en critique et presque toujours avec intelligence.

FOLENGO (Jérôme, dit Théophile), plus connu sous le nom de *Merlin Coccaye*, naquit le 8 novembre 1491, dans un lieu appelé autrefois Cépada près du lac inférieur dans le Mantouan. Il entra comme le précédent dans l'ordre des bénédictins. La tournure de leur esprit fut bien différente; l'un se consacra à l'érudition et à la piété, l'autre à la bouffonnerie et à la turlupinade, et se fit des ennemis. Ses supérieurs voulurent le mettre en règle, mais il échappa à

leurs poursuites, par la protection de plusieurs seigneurs. Il mourut en 1544, à 51 ans, dans son prieuré de Sainte-Croix de Campége, près de Bassano, après avoir erré pendant plusieurs années avec une jeune femme pour laquelle il avait quitté son couvent, après être rentré dans son monastère, avoir dirigé un couvent de religieuses et s'être fait chasser. De tous ses ouvrages, le plus connu est sa *Macaronée*, ou *Histoire macaronique*. Ce nom de *macaronique*, qu'on a donné à toutes les productions du même genre, vient du mot *macaroni*, qui est le nom d'un gâteau qu'on fait en Italie avec de la farine, des œufs et du fromage. Le poème de Folengo fut reçu avec transport, dans un siècle où les bouffonneries pédantesques tenaient lieu de saillies, les anagrammes de bons mots, et les logogriphes de pensées. Il est difficile de faire un abus plus étrange de son esprit. Il s'abandonne entièrement à son imagination aussi vive que bizarre, sans respect ni pour la langue latine, dont il fait un mélange monstrueux avec l'italienne, ni pour le bon sens qu'il choque à chaque page. Avec tout cela, l'auteur, qui a l'air d'un bouffon, fait d'excellentes réflexions sur les vices des hommes : il attaque fortement les passions, surtout l'orgueil, la paresse, l'envie, la volupté, la frivolité. Le *poème maronique* fut traduit en français en 1606. Cette version barbare a été publiée de nouveau, sans aucun changement, en 1734, 2 vol. in-12; elle n'était ni assez importante ni assez estimée, pour mériter une nouvelle édition. L'original de la *Macaronée*, imprimé sous le nom de *Merlin Coccaye*, en 1521, à Frescati, in-12, est rare; l'édition de Venise en 1554, in-12, l'est moins. Il y a encore de lui trois poèmes assez recherchés : 1° *Orlandino da Limerno Pitocco*, Venise, 1526 ou 1539 ou 1550, in-8, réimprimé à Londres en 1773, in-8 et in-12. 2° *Caos del tri per uno*, Venise, 1527, in-8. C'est un poème sur les trois âges de sa vie, en stile en partie macaronique. 3° *La Humanita del Figlio di Deo, in ottava rima*, Venise, 1533, in-4.

FOLIETA. *Voyez* FOGLIETA.

FOLKES (Martin), antiquaire, physicien et mathématicien anglais, né à Westminster le 29 octobre 1690, mort à Londres, le 28 juin 1754, se distingua dans les académies des Sciences de France et d'Angleterre où il fut admis. Celle-ci l'avait reçu dans son sein à l'âge de 24 ans; deux ans après elle le mit dans son conseil. Newton le nomma ensuite son vice-président, et enfin il succéda à Sloane dans la présidence même. Ses connaissances et ses succès dans les sciences qui sont l'objet des travaux de cette compagnie, furent les titres qui le placèrent à sa tête. Les nombreux *mémoires* qu'il lui présenta, et qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, justifient son choix. Cet auteur tira un grand profit, pour la science des antiquités, d'un voyage qu'il fit en Italie; et celui qu'il fit en France le lia avec les savans de ce royaume. Ses mémoires roulent sur le poids et la valeur des monnaies romaines; sur les mesures des colonnes Trajane et Antonine; sur les monnaies d'or d'Angleterre, depuis le règne d'Edouard III; sur les polypes d'eau douce; sur les bouteilles dites de Florence, et sur divers sujets de physique. Lorsqu'il eut été admis à l'académie des Sciences de Paris, il présenta un mémoire sur la comparaison des mesures et des poids de France et d'Angleterre. Il finit sa carrière littéraire par un ouvrage estimé de sa nation, *sur les monnaies d'argent d'Angleterre*, depuis la conquête de cette île par les Normands, jusqu'à son temps. Les lettres remplirent sa vie; ni les soins du mariage, ni les distractions des voyages, ne purent rallentir son ardeur pour l'étude. Il avait amassé une ample bibliothèque, et un cabinet enrichi d'une collection de monnaies, supérieure à tout ce qu'on connaissait en ce genre. Folkes a été enterré à l'abbaye de Westminster où on lui a élevé un beau monument.

* FOLLEVILLE (Gabriel Guyot ou Guillot de), ecclésiastique, plus connu sous le nom d'évêque d'Agra, naquit en Bretagne d'une famille aisée qui le des-

tina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Il était vicaire ou curé à Dol, lorsque la révolution éclata. Après avoir prêté serment à la constitution du clergé, il se rétracta. Il vint à Paris, d'où il se réfugia à Poitiers chez une de ses parentes : son extérieur pieux disposa en sa faveur tous ceux qui dans cette ville aimaient encore la religion, et l'on vit accourir à lui une foule de personnes qui lui demandaient des conseils, ou qui désiraient de se servir de son ministère. On assure que, lorsque la ville de Thouars tomba au pouvoir des Vendéens, il fut pris par les royalistes; qu'alors, et l'on ne sait pourquoi, il était habillé en soldat; qu'il dit pour sa justification qu'il avait été forcé par les républicains de se mettre dans leurs rangs; qu'ayant demandé à être conduit auprès de M. de Villeneuve qui avait été son camarade d'études, il se fit reconnaître de ce commandant, et que ce fut probablement alors qu'il imagina la fable d'une mission dont il aurait été chargé par le pape. Il déclara donc avec une assurance extraordinaire qu'il avait été choisi pour apporter la parole sainte dans l'Ouest; que quelques prélats fidèles s'étaient réunis en secret pour lui donner l'ordination épiscopale; que le pape avait non-seulement confirmé leur choix en lui conférant le titre d'évêque d'Agra, mais encore qu'il l'avait chargé de venir dans les provinces insurgées pour réchauffer le zèle des amis de la royauté et la piété des fidèles. Ce mensonge, dicté par la vanité, ou peut-être par le désir d'être utile, fut accueilli avec empressement : le prétendu évêque d'Agra fut présenté en grande pompe à l'armée, et tous les Vendéens virent en lui l'envoyé du ciel : rien ne pouvait produire un effet plus grand que l'apparition au milieu d'eux d'un évêque que la Providence semblait leur offrir, pour leur montrer qu'elle ne les avait point abandonnés. L'abbé de Folleville pontifiait devant les troupes réunies, et on le voyait encourager les soldats sur le champ de bataille, relever les blessés, leur prodiguer tous les soins avec un courage vraiment merveilleux, et donner aux mourans les derniers secours de la religion. Il avait été installé en qualité de président du conseil chargé de l'administration des pays insurgés. Dans cette position difficile, l'évêque d'Agra ne montra point les talens qu'on lui supposait; il ne répondit pas à l'idée que les Vendéens avaient conçue de lui : son imposture même avait été découverte. Le pape fit savoir aux chefs Vendéens par un bref du 31 juillet 1793, qu'il n'avait point envoyé d'évêque dans les pays insurgés de la France; mais les circonstances malheureuses où se trouvait l'armée catholique et royale, empêchèrent qu'on ne dévoilât son scandaleux artifice. Après la déroute du Mans, l'abbé de Folleville tomba entre les mains des républicains, reconnu par les troupes victorieuses, il fut condamné à mort et exécuté à Angers le 5 janvier 1794. Il subit son supplice avec courage; sa résignation était toute chrétienne. On l'a représenté comme un fanatique, comme un homme de sang : le fait est qu'il avait un caractère doux et pacifique; il était réellement très pieux. La fraude dont il se servit eut pu être très utile à l'armée royaliste; mais nous ne pouvons ni l'excuser ni le justifier. L'abus des choses saintes fut toujours un crime, et c'est en vérité pour nous une énigme de concilier les vertus de l'abbé Folleville avec sa prétention à l'épiscopat, et l'usurpation d'un titre que l'Eglise ne permit jamais de prendre à ceux qui n'en ont pas le droit.

FONCEMAGNE (Etienne Lauréault de), né à Orléans le 8 mai 1694, mort à Paris le 26 septembre 1779, membre de l'académie française, fut sous-gouverneur du duc de Chartres. Il est connu dans le monde littéraire par des *Lettres* au sujet du *Testament politique* du cardinal de Richelieu, où il prouve avec autant de politesse que de jugement et de raisons solides, que ce *Testament* est réellement du ministre de Louis XIII; par plusieurs *mémoires* qui sont insérés dans les recueils de l'académie des Inscriptions, et qui roulent tous sur des points de l'histoire de France, excepté celui sur la

déesse Laverne, et par la brillante réunion qu'il avait chaque semaine chez lui, et qui s'appelait la *conversation*. Fonemagne était très religieux.

FONSECA (Antoine DA), dominicain, né à Lisbonne, vint faire ses études à Paris, et publia dans cette ville, en 1539, des *Remarques sur les Commentaires de la Bible*, par le cardinal Cajetan, in-fol. Il reçut, 3 ans après, le bonnet de docteur de Sorbonne. De retour dans sa patrie, il fut prédicateur du roi, et obtint une chaire de théologie en l'université de Coimbre. Il mourut en 1588.

FONSECA (Pierre DA), jésuite, né à Corticada en Portugal, docteur d'Evora, mourut à Lisbonne, le 4 novembre 1599, à 71 ans, après avoir publié une *Métaphysique* en 4 tomes in-fol. Cette métaphysique a eu un grand cours, et a été long-temps citée dans les écoles. Il y a des choses inutiles par leur objet direct, mais excellemment propres à exercer l'esprit, à lui donner des idées justes, nettes, précises, et à le former à une exacte logique. *Voyez* CHAPELAIN, DUNS, OCCAM.

FONSECA (Roderic), médecin, natif de Lisbonne, professa la médecine avec distinction au commencement du 17e siècle, à Pise et à Padoue, et composa divers ouvrages sur cette science, entre autres : *De tuenda valetudine*, et *De calculorum remediis*.

* FONSECA (Eléonore, marquise de), dame d'honneur de la reine de Naples, née en 1768, d'une famille illustre de cette ville, passa sa première jeunesse dans l'étude des sciences et des lettres, et s'adonna particulièrement à celle de l'histoire naturelle et même de l'anatomie. Elle correspondit dans la suite pour cette science avec le célèbre Spallanzani, à qui elle communiquait ses observations. On croit qu'il en profita pour sa fameuse découverte des *vaisseaux lymphatiques*. Eléonore épousa en 1784 le marquis de Fonseca, d'une ancienne famille espagnole depuis long-temps établie à Naples, et fut reçue à la cour en qualité de dame d'honneur de la reine Marie-Caroline, qui lui accorda sa bienveillance; mais la marquise de Fonseca qui aimait à faire de l'esprit, ne sut pas la conserver. Des propos un peu mordans qu'elle s'était permis contre cette princesse et le ministre Acton, et qui furent rapportés à sa majesté par des personnes jalouses de la faveur de la marquise, lui firent donner l'ordre de ne plus reparaître à la cour. C'est de cette époque que date l'inimitié de Mme de Fonseca pour la famille royale. Lorsque la révolution éclata en France, elle en adopta les principes, et se servit pour nuire à la cour de l'influence que sa beauté, son esprit et son amabilité lui donnaient sur les personnes les plus remarquables de la capitale qu'elle rassemblait chez elle. On l'a même accusée d'avoir eu une correspondance secrète avec les Français qui approchaient de Naples, et d'avoir eu ainsi une grande part aux troubles de ce royaume en février 1799. Le roi ayant été obligé d'abandonner son palais, les lazzaronis, qui alors lui étaient dévoués, commirent les plus grands excès contre les Français qui se trouvaient à Naples et contre leurs partisans. Ils se proposaient de se porter à l'hôtel de la marquise de Fonseca pour exercer sur elle leur vengeance; mais elle avait été prévenue. Elle parvint, avec un grand nombre de dames, ennemies comme elle de la cour, qu'elle avait réunies, à se retirer au château Saint-Elme, qui était déjà au pouvoir des Français. Lorsqu'ils firent leur entrée dans la ville, elle entreprit la rédaction d'un journal intitulé *Moniteur napolitain*, dans lequel elle attaqua sans ménagement la reine et ses ministres. Les succès du cardinal Ruffo ayant obligé les Français d'évacuer Naples, la marquise de Fonseca s'obstina à y rester, contre l'avis de ses amis, afin, disait-elle, d'être toujours à portée d'encourager son parti; mais elle fut arrêtée et condamnée à être pendue. L'arrêt fut exécuté le 20 juillet 1799, malgré les prières de sa famille et des principaux seigneurs, qui demandaient au moins la commutation de la peine. Elle n'avait alors que 31 ans.

FONT (Joseph de La), poète français, est auteur de cinq comédies, dont les

meilleures sont *l'Epreuve réciproque* et *les Frères rivaux*. On a encore de lui plusieurs opéras et l'opéra-comique intitulé *le Monde renversé*. La Font était né à Paris en 1686, et il mourut à Passy près de cette capitale, en 1725, à 39 ans. Il était encore plus passionné pour le jeu que pour la poésie.

FONT (Pierre de La), né à Avignon, devint prieur de Valabrègue et official de l'église d'Uzès. C'était un homme de Dieu, plein de zèle et de charité. Il se démit du prieuré dont il était pourvu, pour en fonder un séminaire dans la ville épiscopale. Il en fut lui-même le premier supérieur, et une des fonctions de cet emploi pénible nous a procuré cinq volumes d'*Entretiens ecclésiastiques*, imprimés à Paris, in-12. On en fait cas, ainsi que de 4 vol. de *prônes*, in-12. Toutes les preuves que fournissent l'Ecriture, les Pères, les conciles, sur les devoirs des ecclésiastiques et des autres fidèles, sont répandues dans ces deux ouvrages avec beaucoup d'intelligence. Le pieux auteur termina sa carrière au commencement du 18e siècle.

* FONT DE SAVINES (Charles La), évêque de Viviers, né à Embrun en 1742, fut sacré évêque en 1778, et ne se fit connaître qu'au moment de la révolution par les écarts les plus malheureux. En 1791, il donna la démission de son évêché entre les mains des électeurs de son département, comme pour réparer les vices de son institution. Confirmé par eux, il prêta le serment voulu par la constitution civile du clergé, et la défendit par ses écrits. Il prit en même temps le titre d'évêque de l'Ardèche, et donna la consécration épiscopale à deux curés le 24 juin 1792. Le 1er décembre 1793 il renonça publiquement à ses fonctions, en se dépouillant de ses habits pontificaux devant l'administration départementale, et en lui livrant sa crosse, ses mitres, sa croix, son calice et tous les ornemens de l'église. Il prononça en cette occasion un discours scandaleux et impie, et écrivit depuis contre la célébration des fêtes, le célibat ecclésiastique, le jeûne et les règles les plus saintes et les plus invariables de la discipline. Pendant la terreur, il fut néanmoins arrêté et envoyé à la Conciergerie à Paris. Il sembla un moment que ce châtiment l'avait fait rentrer en lui-même. Instruit que l'archevêque de Vienne gouvernait son diocèse avec des pouvoirs du saint-Siége, il conseillait à ceux qui croyaient à la juridiction, de s'adresser à ce prélat, reconnaissant que lui-même n'en avait réellement pas. Cet heureux changement ne fut pas de longue durée. En 1797 il s'éleva de nouveau contre le pape et contre le métropolitain, et il parut vouloir reprendre la conduite de son diocèse; mais il fut repoussé par l'opinion de ses diocésains. Il se retira alors à Paris, et revint ensuite dans sa ville natale, où il eut le bonheur de reconnaître et d'avouer ses erreurs. Il ne cessa de les pleurer et d'en faire pénitence jusqu'à sa mort, arrivée au commencement de janvier 1815.

FONTAINE (Charles), né à Paris le 13 juillet 1515 d'un commerçant, passa sa vie à faire des vers, passables pour le temps. Il se fixa à Lyon, où il contracta successivement deux mariages, et mourut dans un âge avancé, postérieurement à 1586. Ses principales poésies sont recueillies en 1 vol. in-8, imprimé à Lyon en 1555, sous le titre de *Ruisseaux de Fontaine*. On a encore de lui *le Jardin d'amour*, avec *la Fontaine d'amour*, Lyon, 1588, in-16 : cette édition avait été précédée de deux autres: *Victoire d'Argent contre Cupido*, Lyon, 1537, in-16, etc. Il a mis aussi le *nouveau Testament* en sixains, Lyon, 1560, in-12, avec des figures en bois.

FONTAINE (Jean de La), le Fabuliste par excellence, naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621, un an après Molière. A 19 ans, il entra chez les Pères de l'Oratoire, qu'il quitta 18 mois après. La Fontaine ignorait encore à 22 ans ses talens singuliers pour la poésie. On lut devant lui la belle ode de Malherbes sur l'assassinat de Henri IV, et dès ce moment il se reconnut poète. Un de ses parens ayant vu ses premiers essais, l'encouragea et lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, français et

étrangers. On lui fit épouser Marie Héricard, fille d'une figure et d'un caractère qui lui gagnaient les cœurs. La Fontaine, soit insensibilité, soit vanité, la quitta pour vivre dans la capitale, et ce n'est pas ce qui prévient le plus en faveur de son caractère. La duchesse de Bouillon, exilée à Château-Thierry, avait connu La Fontaine, et lui avait même, dit-on, fait faire ses premiers contes. Rappelée à Paris, elle y mena le poète. La Fontaine avait un de ses parens auprès de Foucquet. La maison du surintendant lui fut ouverte, et il en obtint une pension, pour laquelle il faisait à chaque quartier une quittance poétique. Après la disgrâce de son bienfaiteur, La Fontaine entra en qualité de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. La mort lui ayant enlevé cette princesse, il trouva de généreux protecteurs dans M. le prince, dans le prince de Conti, le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne, et des protectrices dans les duchesses de Bouillon, de Mazarin, et dans l'ingénieuse La Sablière; celle-ci le retira chez elle, et prit soin de sa fortune. Attaché à Paris par les agrémens de la société, et par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son siècle, La Fontaine allait néanmoins tous les ans au mois de septembre rendre visite à sa femme. A chaque voyage il vendait une portion de son bien, sans s'embarrasser de veiller sur ce qui restait. Il ne passa jamais de bail de maison, et il ne renouvela jamais celui d'une ferme. Cette apathie qui coûtait tant d'efforts aux anciens philosophes, il l'avait sans effort. Elle influait sur toute sa conduite et le rendait quelquefois insensible même aux injures de l'air. Mme de Bouillon, allant un matin à Versailles, le vit rêvant sous un arbre du Cours; le soir en revenant, elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît assez froid et qu'il eût plu toute la journée. Il avait quelquefois des distractions qui lui ôtaient la mémoire; il en avait d'autres qui lui ôtaient le jugement. Il loua beaucoup un jeune homme qu'il trouva dans une assemblée. « Eh! c'est votre fils, lui dit-on; » il répondit froidement: « Ah! j'en » suis bien aise. » Il avait fait un conte, dans lequel, conduit par sa matière, il mettait dans la bouche d'un moine une allusion fort indécente à ces paroles de l'Evangile: *Domine, quinque talenta tradidisti mihi*, etc.; et par un tour d'imagination dont La Fontaine seul pouvait être capable, il l'avait dédié au docteur Arnauld. Il fallut que Racine et Boileau lui fissent sentir combien la dédicace d'un conte licencieux à un homme grave choquait le bon sens. Racine le mena un jour à Ténèbres, et s'apercevant que l'office lui paraissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible, qui contenait les petits prophètes. Il tomba sur la prière des juifs dans Baruch, et ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à Racine: « C'était un beau génie » que ce Baruch; qui était-il? » Le lendemain et plusieurs jours suivans, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelques personnes de sa connaissance, après les complimens ordinaires, il élevait la voix pour dire « Avez-vous lu Baruch? c'était » un beau génie! » L'espèce de stupidité que ce célèbre fabuliste avait dans son air, dans son maintien et dans sa conversation, fit dire à Mme de La Sablière, un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques; « Je n'ai gardé avec moi » que mes trois bêtes, mon chien, mon » chat et La Fontaine. » Cependant cet homme, si insensible en apparence et si apathique, était quelquefois colère et rancunier. Ayant eu une dispute avec M. Choart, curé de St.-Germain-le-Vieil, à Paris, il s'en vengea par la fable *du curé et du mort* (liv. 7, fab. 11). C'est la plus mauvaise de toutes ses fables, elle se ressent de l'humeur du poète; le nom du curé y est défiguré (voyez le *Journal de Paris*, 1787, n° 107). La Fontaine avait toujours vécu dans une grande indolence sur la religion, comme sur tout le reste. Une maladie qu'il eut sur la fin de 1692 le fit rentrer en lui-même. Le Père Poujet de l'Oratoire, alors vicaire de St.-Roch, lui fit faire une confession générale. Prêt à recevoir le viatique, il détesta ses *contes* et en demanda pardon à Dieu, en pré-

sence de quelques membres de l'académie qu'il prit pour témoins de son repentir. Si ce repentir fut sincère, il ne fut pas constant. La Fontaine laissa échapper après sa conversion encore quelques contes; celui de *la Clochette* en est un. C'est à quoi fait allusion son prologue cité dans Moréri :

> O combien l'homme est inconstant, divers,
> Faible, léger, tenant mal sa parole!
> J'avais juré, même en assez beaux vers,
> De renoncer à tout conte frivole,
> Et quand juré? c'est ce qui me confond,
> Puis, fiez-vous à rimeur qui répond
> D'un seul moment.....

La Fontaine réprima ces saillies d'une imagination long-temps fixée à ce genre d'écrire, qui n'est ni le plus noble, ni le plus sage. Il entreprit de traduire les hymnes de l'Eglise; mais sa verve émoussée par l'âge, et peut-être son génie que la nature n'avait pas fait pour le sérieux, ne lui permirent pas de fournir long-temps cette carrière. Il mourut à Paris en 1695, à 74 ans, dans les plus vifs sentimens de religion. Lorsqu'on le déshabilla, on le trouva couvert d'un cilice. Il s'était fait lui-même cette épitaphe, qui le peint parfaitement :

> Jean s'en alla comme il était venu,
> Mangeant son fonds après son revenu.
> Croyant le bien chose peu nécessaire.
> Quant à son temps, bien le sut dispenser;
> Deux parts en fit dont il soulait passer
> L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Parmi les ouvrages qui nous restent de La Fontaine, il faut placer au premier rang ses *contes* et ses *fables*. Les premiers sont un modèle parfait du stile historique dans le genre familier, mais en même temps un recueil de tableaux destructifs des mœurs, qu'une jeunesse vertueuse ne saurait trop redouter. Ses *fables* sont sa véritable gloire. On y reconnaît le poète de la nature; une molle négligence y décèle le grand maître et l'écrivain original. « On dirait, suivant » l'expression d'un critique judicieux, » qu'elles sont tombées de sa plume. Il a » surpassé l'ingénieux inventeur de l'a- » pologue, et son admirable copiste. » Aussi élégant, aussi naturel, moins » pur à la vérité, mais aussi moins froid » et moins nu que Phèdre, il a attrapé » le point de perfection dans ce genre. » Si ceux qui sont venus après lui, comme La Motte, Richer, d'Ardenne, Aubert, Desbillons, l'ont surpassé quelquefois pour l'invention des sujets, ils sont fort au-dessous pour tout le reste, pour l'harmonie variée et légère des vers, pour la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs des expressions et du badinage. Il élève, dit La Bruyère, ses petits sujets jusqu'au sublime. Sous l'air le plus simple, il a du génie, et même plus de ce qu'on appelle esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le mieux cultivé. On doit à M. de Montenault une magnifique édition des *fables* de La Fontaine, en 4 vol. in-fol., dont le premier a vu le jour en 1755, et le dernier en 1759; chaque fable est accompagnée d'une et quelquefois de plusieurs estampes; l'ouvrage est précédé d'une *vie* du fabuliste. On a une autre édition des *fables* de La Fontaine par Coste, 1744, 2 vol. in-12, avec figures et de courtes notes, et 1 vol. in-12, sans figures. Elles ont depuis été réimprimées très souvent, in-8, in-12 et in-18, avec et sans figures, et traduites en vers latins par Giraud, 1775, 2 vol. in-8 ou in-12. (Les plus belles éditions des fables sont celles de Paris, Didot aîné, 1802, 2 vol. grand in-fol., ou 1818, 2 vol. in-8, de Parme (veuve Bodoni), 1814, 2 vol. grand in-fol.) L'on a imprimé à Paris en 1758, en 4 jolis petits vol. in-12, les *OEuvres diverses de La Fontaine*, c'est-à-dire tout ce qu'on a pu rassembler de ses ouvrages tant en vers qu'en prose, à l'exception de ses fables et de ses contes. On y trouve quelques *comédies*, un *poème sur le quinquina*, quelques *pièces anacréontiques*, des *lettres* et d'autres morceaux, la plupart très faibles et qu'on n'aurait jamais imprimés, si les éditeurs consultaient la gloire des morts plutôt que l'intérêt des vivans. Tous les ouvrages de La Fontaine furent recueillis en 1726, 3 vol. in-4, belle édition encadrée, 1803, 8 tomes en 5 vol. in-12, et 1814, 6 vol. in-8, fig. (Il en a paru plusieurs éditions en 1826 : le libraire Dupont en a fait une en 6 vol. in-8, avec les *commentaires* et les *notes* de M. Walkenaer.) La Fontaine

avait essayé de beaucoup de genres, de quelques-uns même opposés à son génie. Voici comme il peint son inconstance :

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours, etc.

(Outre la traduction latine du Père Giraud que nous avons déjà citée, on a des imitations ou des traductions de ces petits chefs-d'œuvre dans presque toutes les langues : il n'est pas jusqu'à la littérature russe qui ne s'honore d'avoir son La Fontaine : dans ce dernier temps M. Krilof l'a imité avec plus de succès qu'aucun autre poète étranger et même français. L'un des plus récens biographes de notre immortel fabuliste, M. Walkenaer, est celui qui le premier l'a bien fait connaître ; son livre a pour titre *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, 1820, 3e édition, 1824, in-8. Le travail qu'a également donné M. A. A. Barbier sur l'histoire bibliographique de ce grand poète, est intitulé *Notice des principales éditions des fables et des œuvres de La Fontaine*. Il se trouve dans le tome 2 des *fables inédites* publiées par M. Robert, Paris, 1825, 2 vol. in-8. Chamfort a fait l'*Eloge de La Fontaine*, couronné par l'académie de Marseille.)

FONTAINE (Nicolas), parisien, fils d'un maître écrivain, fut confié à l'âge de 20 ans aux solitaires de Port-Royal. Il se chargea d'abord d'éveiller les autres ; mais dans la suite il eut le soin plus noble des études de quelques jeunes gens qu'on y élevait. Les heures de loisir qui lui restaient, il les employait à transcrire les écrits des savans qui habitaient cette solitude. Il suivit Arnauld et Nicole dans leurs diverses retraites. Il fut enfermé à la Bastille avec Sacy, le 13 mai 1666, et en sortit avec lui en 1668. Ces deux amis ne se quittèrent plus. Après la mort de Sacy en 1684, Fontaine changea plusieurs fois de retraite. Il se fixa enfin à Melun, où il mourut en 1709, à 84 ans. On a de lui 1° *Vies des saints de l'ancien Testament*, en 4 vol. in-8 : ouvrage composé sous les yeux de Sacy, qui peut être de quelque utilité pour l'histoire sacrée. 2° *Les Vies des saints*, in-fol. et 4 vol. in-8. C'étaient les plus exactes avant celles de Baillet ; mais les unes et les autres sont oubliées depuis celles que M. l'abbé Godescard a traduites de l'anglais, 12 vol. gr. in-8. 3° *Mémoires sur les Solitaires de Port-Royal*, en 2 vol. in-12, très détaillés, et même jusqu'à la minutie : tout paraît précieux dans les saints d'un parti auquel on est dévoué. 4° *Traduction des Homélies de saint Chrysostôme sur les Epîtres de saint Paul*, en 7 vol. in-8. On accusa l'auteur d'être tombé dans le nestorianisme ; l'archevêque de Paris, Harlay, condamna Fontaine, qui se rétracta, puis s'expliqua, et prétendit, à l'exemple de tous les dogmatisans, avoir raison. 5° *Abrégé de l'Histoire de la Bible*, publié sous le nom de Royaumont, in-8, avec figures, communément attribué, et peut-être avec raison, à Sacy. *Voyez* MAISTRE (LE).

FONTAINE (Jacques DE LA), jésuite de Berg-Saint-Vinox, travailla avec beaucoup de zèle à la défense de la constitution *Unigenitus*, et publia sur ce sujet un *ouvrage* en 4 vol. in-fol. Il mourut à Rome le 18 février 1728, à l'âge de 78 ans.

FONTAINE (Alexis), né à Clavaison en Dauphiné, s'occupa principalement du calcul intégral, fut reçu de l'académie des Sciences, et mourut en 1771 à Cuiseaux en Franche-Comté. Ses *mémoires*, qui sont dans le recueil de l'académie, ont été imprimés séparément en 1 vol. in-4.

* FONTAINE (Jean-Claude), professeur de philosophie au collége d'Annecy, et chanoine de la collégiale de la même ville, né à Talloires en 1715, et mort dans la même ville en 1807, a donné quelques ouvrages peu connus. Les principaux sont : 1° *Réfutation de la nécessité et du fatalisme*, Annecy, 1783, 2 vol. in-8. 2° *Le véritable système sur le mécanisme de l'univers*, ou *Démonstration de l'existence du premier moteur*, Annecy, 1785, 2 vol. in-8. Il a laissé

plusieurs *manuscrits* sur des objets d'astronomie, de physique, etc.

FONTAINE DE LA ROCHE. *Voyez* ROCHE.

FONTAINES (Pierre DES), né dans le Vermandois en Picardie, maître des requêtes de Saint-Louis, a réuni les usages du Vermandois sous le titre de *Conseils à son ami*. Du Cange les a publiés avec l'Histoire de Saint-Louis, de Joinville, 1668, in-fol. C'est le premier auteur que l'on connaisse qui ait écrit sur la jurisprudence française. Il a aussi écrit une histoire sous le titre de *Livres de la Reigne*. Joinville dit que saint Louis s'en servait « pour ouïr les plaids de la » porte, pour recevoir les requêtes et » faire droit aux parties. »

FONTAINES (Marie-Louise-Charlotte DE PELARD DE GIVRY, épouse du comte de), fille du marquis de Givry, commandant de Metz, morte en 1730, cultiva les lettres à l'ombre du silence, et cueillit quelques fleurs dans le champ romanesque. On lui doit entre autres productions, écrites sans prétention et pour le seul plaisir d'écrire : *La comtesse de Savoie*, roman dans le goût de *Zaïde*, imprimé en 1722. (*Aménophis, prince de Libye*. Ils ont été imprimés dans les *œuvres complètes* de Mesdames de Lafayette et de Tencin, Paris, 1804, in-8, et réimprimés sous le titre d'œuvres de *Mesdames de Fontaines*, etc., avec une *notice littéraire*, Paris, 1812, 1 vol. in-18.)

FONTAINES (Pierre-François GUYOT des) naquit à Rouen le 22 juin 1685, d'un conseiller au parlement. Les jésuites, chez lesquels il fit ses humanités avec éclat, lui donnèrent leur habit en 1700. Après avoir professé 15 ans dans différens collèges de la société, il sollicita sa sortie et l'obtint sans peine. Son humeur difficile et son génie indépendant avaient un peu indisposé ses supérieurs, qui lui avaient conseillé eux-mêmes de rentrer dans le siècle, et de quitter le cloître pour lequel il ne paraissait pas fait. L'abbé des Fontaines était prêtre alors; on lui donna la cure de Torigny en Normandie, mais il ne tarda pas de s'en démettre. Il fut quelque temps auprès du cardinal d'Auvergne, comme bel-esprit et homme de lettres. Quelques brochures critiques lui firent un nom à Paris. L'abbé Biguon lui confia en 1724 le *Journal des savans*, mort de la peste, comme on disait alors, parceque les prédécesseurs de l'abbé des Fontaines dans ce travail ne le remplissaient que d'extraits de livres sur la peste de Marseille. Le nouveau journaliste ranima ce cadavre, et se distingua également par d'autres ouvrages périodiques. Le premier vit le jour en 1731, sous le titre de *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*. Il n'en publia que 2 vol. L'ouvrage fut arrêté par le ministère en 1732, et ce fut au grand regret de quelques littérateurs qui y trouvaient l'instruction, et des gens du monde qui y cherchaient l'amusement. Environ trois ans après, en 1735, l'abbé des Fontaines obtint un nouveau privilége pour des feuilles périodiques. Ce sont celles qu'il intitula : *Observations sur les écrits modernes*, in-12; commencées comme les précédentes avec l'abbé Granet, et continuées jusqu'au 33e vol. inclusivement. On les supprima encore en 1743. Cependant l'année suivante il publia une autre feuille hebdomadaire, intitulée : *Jugemens sur les ouvrages nouveaux*, en 11 vol. in-12, dont les 2 derniers sont de Mairault. L'abbé Granet n'eut point part aux *jugemens*, comme le dit l'abbé Ladvocat ou son continuateur; il y avait 2 ans qu'il était mort. L'abbé des Fontaines mourut en 1745, à 60 ans. Ses critiques ont été taxées de trop de sévérité; mais cette sévérité, dit un auteur judicieux, n'était-elle pas nécessaire, si l'on fait attention à la rapidité avec laquelle le goût se pervertit aujourd'hui? Il était naturel que l'abbé des Fontaines fût sensible à la dégradation des lettres : personne ne connaissait mieux que lui les règles et les raisons des règles; personne ne les développait avec plus de finesse, d'agrément et de clarté; personne ne saisissait avec autant de précision les différens degrés du beau et les moindres nuances du ridicule; l'œil sans cesse ouvert sur les moindres défauts, il les sentait vivement et ne faisait grâce à

rien. Est-il étonnant après cela, qu'il ait eu pour ennemis les médiocres écrivains de son temps, et même des écrivains célèbres qui ne voulaient être médiocres en rien? Delà ce déchaînement presque universel contre lui. On s'efforça de décrier ses talens, on attaqua sa réputation, on calomnia ses mœurs, on enfanta un déluge de libelles, auxquels il eut la faiblesse d'être sensible, et qui le rendirent injuste à l'égard de ceux qui l'avaient offensé; mais si le ressentiment a aigri quelquefois son stile, on découvre toujours dans ses jugemens les lumières d'un homme fait pour régenter le Parnasse. Toutes les fois qu'il n'écoute que la raison et le bon goût, on ne peut s'empêcher de le regarder comme le modèle des bons critiques. « L'abbé des » Fontaines (dit Fréron), philosophe » dans sa conduite comme dans ses prin» cipes, était exempt d'ambition; il avait » dans l'esprit une noble fierté, qui ne » lui permettait pas de s'abaisser à solli» citer des bienfaits et des titres. Le plus » grand tort que lui aient fait les injures » dont on l'a accablé, est qu'elles ont » quelquefois corrompu son jugement. » L'exacte impartialité, je l'avoue, n'a » pas toujours conduit sa plume, et le » ressentiment de son cœur se fait remar» quer dans quelques-unes de ses criti» ques... Si l'abbé des Fontaines était quel» quefois dur et piquant dans ses écrits, » dans la société, il était doux, affable, » poli, sans affectation de langage et de » manières. On doit cependant le mettre » au rang de ceux dont on n'est curieux » que de lire les ouvrages. Il paraissait dans » la conversation un homme ordinaire, » à moins qu'on n'y agitât quelque ma» tière de littérature et de bel-esprit. Il » soutenait avec chaleur ses sentimens; » mais la même vivacité d'imagination, » qui l'égarait quelquefois, le remettait » sur la route, pour peu qu'on la lui fît » apercevoir. » J. J. Rousseau, M. Rollin, et tous ceux qui s'intéressaient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges, justice à ses talens et à ses lumières. L'auteur de la *Métromanie* (le célèbre Piron) fut long-temps de ce nombre. Ami faible et inconstant, comme ne le sont que trop ordinairement les gens de lettres, il ne se brouilla avec l'abbé des Fontaines que pour une bagatelle. Voltaire lui fut également attaché, mais quelques plaisanteries sur la tragédie de *la Mort de César*, irritèrent ce poète, et furent le signal d'une guerre qui a duré jusqu'à la mort du critique. Outre ses feuilles, on a encore de l'abbé des Fontaines : 1° une *Traduction de Virgile*, en 4 vol. in-8, Paris, 1743, avec des figures de Cochin, des discours bien écrits, des dissertations utiles, des remarques propres à diriger les jeunes gens dans la lecture de *Virgile* et des auteurs qui l'ont imité. Il y en a aussi une édition en 2 vol. in-12. Cette version, fort supérieure aux traductions de Fabre, de Catrou et des autres, est la meilleure; mais elle n'est pas encore parfaite. Quelques morceaux sont écrits du stile de *Télémaque* : c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'un traducteur en prose; mais dans plusieurs autres fragmens, l'auteur de l'*Enéide* n'a que la moitié de ses grâces. On trouve des endroits rendus avec chaleur, mais avec trop peu de fidélité; d'autres très élégans, mais froids; glacés : ceux-ci sont le plus grand nombre. 2° *Poésies sacrées*, traduites ou imitées des Psaumes, ouvrage de sa jeunesse, et qui n'en est pas moins froid. 3° *Lettres sur le Livre de* la Religion chrétienne prouvée par les faits, *par l'abbé Houtteville*, in-12. Elles sont au nombre de 18, et la plupart très judicieuses. 4° *Paradoxes littéraires sur l'*Inès de Castro *de La Motte*, in-8. Cette critique fut très recherchée. 5° *Entretiens sur les* Voyages de Cyrus *de Ramsay*, autre critique fort sensée. 6° *Racine vengé*, ou *Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les Œuvres de Racine*, in-12. Cette brochure prouve que l'abbé des Fontaines connaissait le génie de sa langue. 7° *Les Voyages de Gulliver*, traduits de l'anglais de Swift, in-12. 8° *Le nouveau Gulliver*, 2 vol. in-12. Il ne vaut pas l'ancien; mais si l'on n'est pas satisfait de l'invention, on y reconnaît du moins le même goût de

stile et de critique morale, qui avait fait la réputation de celui de Swift. 9° *Les Aventures de Joseph Andrews*, traduites de l'anglais, 2 vol. in-12. 10° L'*Histoire de don Juan de Portugal*, in-12, roman historique, dont le fond est dans Mariana. 11° L'abbé des Fontaines a eu part à la traduction de l'*Histoire* du président de Thou : à l'*Histoire des révolutions de Pologne*; à celle *des ducs de Bretagne*; à la traduction de l'*Histoire romaine* d'Echard; à l'*Histoire abrégée de la ville de Paris*, par d'Auvigni : au *Dictionnaire néologique*, ouvrage estimable fait pour guérir quelques auteurs qui écrivaient comme parlaient les laquais des *Précieuses*, mais qu'il infecta de satires personnelles. M. l'abbé de La Porte a publié en 1757 l'*Esprit de l'abbé des Fontaines*, en 4 vol. in-12. On trouve à la tête du premier volume la vie de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et un autre des écrits publiés contre lui.

FONTANA (Publio), prêtre, né en 1548 à Palluccio, près de Bergame, eut le talent de la poésie latine et les vertus de son état. Le cardinal Aldobrandini ne put jamais lui faire quitter sa solitude. Il mourut en 1609, à 62 ans. Le principal de ses ouvrages, imprimé à Bergame en 1594, in-folio, est son poème de *la Delphinide*. Il y a de la grandeur, de la noblesse, de l'élévation, et peut-être un peu d'enflure dans le stile.

FONTANA (Dominique), né à Mili, village sur le bord occidental du lac de Lugano, en 1543, vint à Rome à l'âge de 20 ans pour y étudier l'architecture. Sixte V, qui s'était servi de lui n'étant que cardinal, le choisit pour son architecte lorsqu'il eut obtenu la tiare. Ce pontife avait conçu le projet de mettre sur pied l'obélisque de granit d'Egypte, qu'on voit actuellement sur la place de St.-Pierre à Rome, et qui alors était couché par terre, près le mur de la sacristie de cette église. Il proposa un concours aux artistes ingénieurs et mathématiciens, pour imaginer les moyens de redresser ce précieux reste de la magnificence romaine, haut de 107 palmes, d'une seule pièce, et du poids d'environ un million de livres. Les procédés dont les Egyptiens et les Romains s'étaient servis, soit pour transporter, soit pour élever en l'air ces masses énormes, étaient ensevelis dans l'oubli; la tradition ne fournissait rien à ce sujet, et il fallait nécessairement imaginer. Fontana présenta au pape le modèle d'une machine propre à cette opération, avec laquelle il exécutait en petit, ce qui devait se pratiquer en grand. L'exécution répondit à l'attente : l'obélisque fut d'abord transporté sur la place où il devait être élevé, distante de 115 cannes du lieu où il était couché; et le 10 septembre 1586 il fut dressé sur son piédestal, au bruit des acclamations réitérées d'une multitude innombrable de spectateurs. Il fut magnifiquement récompensé. Le pape le créa chevalier de l'Eperon d'or et noble romain, et fit frapper des médailles à son honneur. A ces distinctions fut ajoutée une pension de 2,000 écus d'or, reversible à ses héritiers; outre 5,000 écus de gratification, et le don de tous les matériaux qui avaient servi à son entreprise, estimés à plus de 20,000 écus. C'est cette érection de l'obélisque de la place de St.-Pierre qui a fait la plus grande réputation de Fontana. (Il transporta et éleva trois autres anciens obélisques, l'un sur la place de Ste.-Marie-Majeure, l'autre sur celle de St.-Jean de Latran, et le troisième sur la place du peuple. Il répara les colonnes Trajane et Antonine, continua le palais papal, sur le mont Quirinal nommé depuis Monte Cavallo à cause des deux groupes représentant des coursiers domptés par deux héros, que Fontana fit transporter dans ce lieu depuis les Thermes de Dioclétien. (Il avait beaucoup de génie pour la mécanique; mais il a fait de grandes fautes en architecture. Les mauvais offices qu'on lui rendit auprès du pape Clément VIII, et peut-être des torts réels, le firent destituer de sa place de premier architecte de sa Sainteté. Il fut appelé à Naples en 1592, par le comte de Mirande, vice-roi, qui le créa architecte du roi, et ingénieur en chef du royaume. Il construisit plusieurs édifices dans cette ville, et entre autres le palais-royal. Il y mourut riche et fort considéré,

en 1607. On a de cet architecte 1 vol. in-fol. imprimé à Rome en 1690, où sont décrits les moyens qu'il employa pour le transport et l'érection de l'obélisque dont nous avons parlé.

FONTANA (Charles), architecte célèbre, né à Brundolo dans le territoire de Côme en 1634, fut un des meilleurs élèves du cavalier Bernin; mais il n'eut point sa correction, et donna dans le singulier. Innocent XII et Clément XI employèrent souvent ses talens. Il a construit un grand nombre de monumens publics à Rome, entre autres le Mausolée de la reine Christine à St.-Pierre, les palais Grimani et Bolognetti, la fontaine de Ste.-Marie *in Transtevere*, une des fontaines de la place St.-Pierre, le théâtre de Tordionne, la bibliothèque de la Minerve, le palais de Visconti à Frescati, etc., etc. Innocent XI le chargea de faire la description de l'église de St.-Pierre. Suivant le calcul de cet architecte, les dépenses qui ont été faites pour cette église depuis sa fondation jusqu'au moment où il écrit (en 1694), montent à 46 millions huit cent mille et cinquante-deux écus romains, sans y comprendre la dépense des modèles, la démolition de l'ancienne église et du clocher du cavalier Bernin, les peintures, les échafauds, etc. (Suivant Fontana, la hauteur intérieure, depuis le pavé jusqu'au dessous de la voûte, est de 63 toises 5 pouces, et la voûte a 6 pieds 2 pouces de diamètre.) Il mourut à Rome le 6 février 1714. On a de lui : 1° La *description* dont nous venons de parler, sous le titre de *Templum Vaticanum et ejus origo*, 1694, in-fol. Il renferme d'excellens principes pour les jeunes architectes. 2° *Anfiteatro Flavio descritto e delineato, con fig.*, la Haie, 1725, in-fol.

FONTANA (François), habile mathématicien et physicien, publia en 1646, un traité intitulé *Novæ cœlestium et terrestrium rerum observationes*. Il préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut de la peste à Naples, en 1656.

* FONTANA (Le Père Grégoire), célèbre mathématicien italien, né à Villa de Nogarola dans le Tyrol, le 7 décembre 1735, s'engagea fort jeune dans l'ordre des écoles Pies à Rome, et s'y fit bientôt distinguer par ses talens. On l'envoya professer à Sinigaglia, à Milan, ensuite à Pavie, où il remplaça le fameux Boscowich, et où il enseigna avec distinction pendant près de 30 ans les hautes mathématiques. Il était en même temps directeur de la bibliothèque de l'université créée par le comte de Firmian, et elle acquit sous lui son existence et une grande partie de ses richesses. Lorsque Buonaparte vint en Italie en 1796, comme général en chef de l'armée française, il le fit nommer membre du Corps législatif de la naissante république cisalpine, et il eut la faiblesse d'accepter cette place; mais il s'en démit bientôt. Il se retira à Milan après la bataille de Marengo, et devint membre du collége électoral *de' Dotti*. Une fièvre ardente l'emporta le 24 août 1803. Il a laissé 1° plusieurs *dissertations* ou *opuscules académiques*. 2° Un grand nombre de *mémoires* insérés dans la collection des académies de Sienne, de Turin et autres sociétés savantes. 3° Plusieurs *traductions* d'ouvrages français, anglais, ou allemands, tels que l'*Hydronamique* de l'abbé Bossut; une *dissertation de Laurent Mosheim sur l'ouvrage d'Origène contre Celsus*; un *sermon sur le martyre de Charles I*, prononcé à Dublin; l'*Esempio della Francia*, ou *l'Exemple de la France, avis et miroir pour l'Angleterre*, d'Artur Young. Ces deux ouvrages furent faits et publiés à l'occasion de l'attentat atroce commis contre la personne de Louis XVI.

* FONTANA (Le chevalier Félix de), savant physicien et naturaliste italien, frère du précédent, naquit en 1730 à Pomarolo, petit bourg du Tyrol. L'empereur François I, alors grand duc de Toscane, le nomma professeur de philosophie à Pise, où il resta jusqu'à ce que le grand duc Pierre Léopold, depuis empereur sous le nom de Léopold II, le fit venir à Florence, et le chargea de former le beau cabinet de physique et d'histoire naturelle qui fait encore aujourd'hui l'un des plus beaux ornemens de cette ville. L'empereur Joseph II, à son passage à

Florence, lui accorda le titre de chevalier en signe d'admiration de ses travaux. Quoique Fontana n'eût pris aucune part directe aux affaires à l'époque de la première occupation de la Toscane par les Français, les déférences que les généraux français lui témoignèrent alors lui firent courir quelques risques au retour des Autrichiens ; et les insurgés d'Arezzo qui les précédèrent à Florence, le jetèrent même en prison ; mais il fut promptement mis en liberté. Il mourut le 10 mars 1805 des suites d'une chute qu'il avait faite quelques mois auparavant dans une rue. On lui doit plusieurs écrits marquans sur la chimie, la physique et la physiologie. 1° Des *Lettres sur les phénomènes de l'irritabilité*, insérées dans le troisième volume des mémoires de Haller *sur les parties sensibles et irritables*. 2° *De' moti dell' irride*, Lucca, 1765, in-8. Il prouve par des expériences très ingénieuses sur les mouvemens de l'iris, que l'irritabilité de cette partie de l'œil est dans certain cas soumise à la volonté. 3° *Ricerche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775, in-4 ; ouvrage qui vient à l'appui du précédent, et où il cherche à prouver que l'influence du nerf sur la fibre ne doit être considérée que comme un irritant extérieur. 4° *Ricerche sopra'l veleno della vipera*, Lucca, 1767, in-8. Il prétend dans ce recueil, où l'on trouve un très grand nombre d'expériences, que la morsure d'une vipère d'Europe est insuffisante pour tuer un homme. 5° *Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains, sur le laurier cerise, et sur quelques autres poisons végétaux, etc.*, Florence, 1781, 2 vol. in-4, fig., traduit en allemand en 1787, 2 vol. in-4, fig. 6° Plusieurs *opuscules* et *mémoires* de chimie insérés dans les recueils du temps. Gébelin en a traduit quelques-uns sous ce titre : *Observations physiques et chimiques*, Paris, 1785, in-8. Fontana prit surtout beaucoup de part aux recherches sur les gaz auxquels Cavendish, Priestley et Lavoisier avaient donné une si grande impulsion. On lui doit l'emploi du gaz nitreux pour mesurer la salubrité de l'air ; et plusieurs physiciens se servent encore de son *eudiomètre*, qu'il avait conçu d'après la découverte de Priestley sur la propriété qu'a ce gaz d'absorber l'oxigène. Il a particulièrement observé la faculté du charbon d'absorber les différentes espèces d'air. Quoique Fontana soit ingénieux dans tous ses écrits, il n'est pas toujours exact, et plusieurs de ses expériences ont besoin d'être revues avant qu'on puisse les employer comme bases de doctrine. En 1796, Buonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, lui commanda une collection de toutes les parties du corps humain en cire coloriée, à l'instar de celle que ce savant avait fait exécuter sous ses propres yeux pour le musée de Florence ; mais les pièces envoyées à Paris s'étant trouvées inférieures à celles de M. Laumonier, la collection fut donnée à la faculté de médecine de Montpellier.

* FONTANA (Mariano le Père), célèbre professeur de mathématiques, né à Casal-Maggiore le 18 février 1746, entra dès l'âge de 16 ans dans la congrégation des barnabites ou clercs réguliers de St.-Paul. Il se fit bientôt distinguer par ses talens et professa la philosophie et les mathématiques d'abord à Milan, ensuite à l'université de Pavie, où il enseigna jusqu'en 1802. Il se retira alors à Milan avec la pension d'émérite ; il y mourut dans le couvent de St.-Barnabé le 18 novembre 1808. Son principal ouvrage est son *Corso di dinamica*, 3 vol. ou part. in-4, Pavie, 1790, 92 et 95. On trouve dans les *atti* ou actes de l'Institut d'Italie, dont il était membre, un *mémoire* où il essaie de réfuter le *Traité analytique de la résistance des solides d'égale résistance*, publié à Paris en 1798 par Girard.

* FONTANA (François-Louis), cardinal, naquit à Casal-Maggiore, dans le Milanais le 28 août 1750, de parens riches dont les quatre enfans se consacrèrent à l'Eglise : trois dans l'ordre des barnabites, et le quatrième dans l'état ecclésiastique. François-Louis entra dans la congrégation des barnabites, où il avait reçu la première éducation dans le collége de Ste.-Croix de sa ville natale, dirigé par des

religieux de cet ordre ; il prononça ses vœux le 21 octobre 1766 a Monza. La première jeunesse de Fontana avait été un peu agitée : cet illustre personnage, qui dut à la religion ses plus belles inspirations, faillit donner dans des erreurs très grandes ; mais il dut à un jugement sain et à un cœur droit de s'éloigner de l'abîme dans lequel il était sur le point de se précipiter. En 1772, au moment où il venait de terminer sa théologie, il accompagna le Père Erménégilde Pini, naturaliste distingué, appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse pour visiter les mines de Hongrie. Ce fut dans ce voyage qu'il se lia avec Métastase que plusieurs productions poétiques avaient déjà rendu célèbre. Il revint en Italie un an après, et se rendit auprès de son frère, Marino Fontana qu'il aida dans la direction du collége de St.-Louis de Bologne : il y professa les belles-lettres. Nommé ensuite professeur d'éloquence dans les écoles *Arcimboldes* de Milan, il fut ensuite professeur de belles-lettres grecques, latines et italiennes dans le collége des nobles de cette ville. Son enseignement lui fit la plus grande réputation ; ses leçons avaient fait apprécier en lui un mérite littéraire du premier ordre. Ce fut à peu près à la même époque qu'il fit paraître un petit poème en vers italien dont le sujet est l'*Elogé d'Homère* (1780). Son *Essai des meilleurs poètes grecs dans les quatre dialectes;* ses belles *Elégies sur la mort du mathématicien Frisi;* les *Vies de plusieurs savans italiens* dont Fabroni avait parlé dans l'ouvrage qui a pour titre *Vitæ italorum doctrina præstantium.* En général il s'occupa beaucoup de *biographie ;* il fournit des matériaux précieux à son compatriote Jean Romain, auteur de plusieurs *éloges historiques* estimés. Ces travaux ne restèrent pas sans récompense : nommé successivement procureur-général et provincial de son ordre à Milan, il se fit remarquer dans les différens postes qui lui furent confiés alors et plus tard, par la noblesse de son caractère, par son zèle pour la gloire de sa patrie et la splendeur de son ordre, et surtout par l'attachement à la religion. Il a joué un rôle remarquable dans toutes les négociations ouvertes entre la France et Rome depuis le commencement de notre révolution. Pendant les troubles qui eurent lieu de bonne heure en Italie, et dont Milan était le foyer, la prudence du Père Fontana sauva de la destruction les colléges qui étaient soumis à sa direction. Après l'élection de Pie VII, il fut appelé à Rome auprès du souverain pontife par les conseils du cardinal Gerdil, juste appréciateur du mérite. Ce protecteur généreux mourut en 1802 : le Père Fontana fit son *éloge funèbre* qu'il prononça aux obsèques de cet illustre écrivain le 19 août dans l'église de St.-Charles des *Catinari.* Le 7 janvier suivant il lut dans une séance solennelle de l'académie des Arcades un éloge littéraire de ce prélat : ces deux discours ont été publiés, et le premier a été traduit en français avec des notes par l'abbé d'Auribeau. Le Père Fontana avait entrepris la publication des *œuvres* du cardinal Gerdil, de concert avec le Père Léopold Scati : cette édition, commencée en 1806, devait avoir 20 vol. in-4 ; elle a été interrompue au 15e vol. par les événemens politiques survenus alors à Rome. A l'époque du premier voyage du St.-Père à Paris, le Père Fontana fut désigné pour en faire partie. Arrivé à Lyon, il reçut les derniers soupirs du cardinal Borgia, qui était tombé malade en route, et qui mourut le 3 novembre 1804. Pendant son séjour dans la capitale de France, le Père Fontana vécut dans la retraite, ne paraissant jamais en public, n'assistant à aucune cérémonie ; il disait pour excuse qu'il se livrait à l'étude : son véritable motif était la répugnance qu'il éprouvait pour l'ordre de choses qui régnait alors. En 1807 il fut nommé général de son ordre. En 1809, Buonaparte voulant faire prononcer son divorce, fit venir à Paris tous les chefs des congrégations religieuses pour obtenir d'eux des concessions qu'il n'avait pu arracher au saint-Siége. Le Père Fontana resta fidèle à ses doctrines et à ses sentimens : il avait déjà été engagé plusieurs fois vainement par le gé-

néral Miollis, à user de son influence auprès de Pie VII, afin que le saint pontife souscrivît aux demandes de son persécuteur. Pie VII fut, comme on le sait, arrêté dans son palais le 6 juillet 1808, et amené en France. Le Père Fontana eut sa part de cette persécution. Le 12 août de la même année, à une heure après minuit, il reçut l'ordre de quitter Rome dans les 24 heures, et la nuit suivante il fut forcé de partir avec les chefs des autres congrégations religieuses; arrivé à Paris, on l'obligea de quitter son costume religieux, de prendre l'habit séculier et de se rendre à Arcis-sur-Aube, où, après avoir reçu l'accueil le plus grossier d'un aubergiste, il put enfin trouver un logement honnête, grâces aux soins d'un ecclésiastique vertueux, M. Bétel, curé de cette ville. Un mois après, l'ordre lui fut donné de revenir à Paris, où le ministre des cultes le conduisit aussitôt chez Buonaparte qui eut avec lui un entretien long et animé. Dans cette conférence entre un empereur et un religieux, l'un commanda, l'autre refusa de rien faire qui fût contraire aux intérêts de l'Eglise, et, avant de répondre sur les questions qui lui étaient adressées, il demandait qu'elles fussent écrites pour pouvoir les méditer et en voir toute la portée. Cependant les conférences sur les affaires de l'Eglise s'ouvrirent. Le Père Fontana assista, malgré lui, aux premières séances; mais une maladie assez grave le força de garder le lit, et l'empêcha de prendre part aux délibérations de cette réunion. L'abbé Emery, qui en faisait aussi partie, montra un courage bien grand qu'il puisa dans ses propres sentimens et dans les conseils du Père Fontana. *Voyez* Emery. Dès que le Père Fontana fut guéri, il reçut l'ordre d'aller à Savone remplir la mission dont l'objet lui avait été communiqué par Buonaparte lui-même : le Père Fontana fit au cardinal Fesch qui le lui communiqua la même réponse qu'à l'empereur. Sur ces entrefaites, le cardinal Maury reçut le fameux bref du 5 novembre 1810, relatif à son exaltation à l'archevêché de Paris. On accusa, peut-être justement, si toutefois c'était un sujet de reproche, le Père Fontana d'avoir été chargé de le lui envoyer : des visites minutieuses furent faites vainement chez lui pour s'assurer s'il ne le possédait pas : le frère Charles du même ordre que le Père Fontana affirme dans ses *mémoires* qu'il en avait alors plusieurs copies qui furent soustraites aux agens de la police impériale. Mais on trouva un papier sans signature, dans lequel on blâmait vivement la conduite de Buonaparte à l'égard du saint-Siége et de ses compagnons d'exil. Le Père Fontana arrêté et détenu pendant trois jours à la police, ne voulut pas dire quel en était l'auteur (le chanoine Muzzarelli); il fut conduit à Vincennes. On ne lui permit pas d'emmener avec lui, malgré son âge et ses infirmités, le frère Charles qui l'avait toujours accompagné, et que l'on jeta dans une prison humide et malsaine, où il fut saisi par la fièvre et par une fluxion douloureuse, et d'où on ne le tira qu'au bout de huit mois, après avoir été pendant tout ce temps presque sans aucun secours. Plusieurs cardinaux partageaient dans le même donjon la captivité du Père Fontana; quelques-uns d'entr'eux recouvrèrent leur liberté à l'époque du concordat de Fontainebleau (1813). Mais M. de Gregorio et lui restèrent dans cette prison d'état jusqu'à la chute du gouvernement impérial. Le Père Fontana avait subi une nouvelle attaque de la part d'un ministre de Buonaparte, et il y avait résisté. Savary, alors ministre de la police, vint auprès de lui, et employa tous les genres de séductions pour amener cet homme inébranlable à donner son assentiment aux projets de l'empereur : la réponse du Père Fontana fut toujours la même; il voulait étudier ce qu'on lui demandait, et s'en rapportait avant tout aux décisions du saint-Siége. Ce fut pendant sa captivité qu'il composa, pour différentes fêtes, cinq *Novenes* ou *Tridui* que M. de Gregorio a publiés depuis. Transportés en 1814 à la Force où ils trouvèrent M. de Boulogne, le frère Charles et plusieurs ecclésiastiques, ces deux captifs attendirent encore quelque temps l'heureuse catastrophe qui

devait leur ouvrir les portes de leur prison : ce moment arriva pour le Père Fontana le 2 avril. Le 5 mai il partit pour l'Italie. Son intention était de se fixer à Monza, dans l'ancien collége de son ordre ; mais Pie VII l'appela à Rome, et le nomma secrétaire de la congrégation des affaires ecclésiastiques. Dans le mois de mars 1815, pendant l'invasion passagère de Murat, le Père Fontana accompagna le pape à Gênes, avec l'ambassadeur de Louis XVIII, tous les cardinaux et un grand nombre de personnages distingués. De retour à Rome, Pie VII créa dans le consistoire du 1er mars 1816 plusieurs cardinaux, parmi lesquels on remarqua le Père Fontana, sous le titre de Ste.-Marie de la Minerve, et M. de Gregorio son compagnon de captivité. Le Père Fontana ne cessa pas d'être le général de son ordre, auquel il continua de porter le plus vif intérêt, rétablissant d'anciens colléges, en créant de nouveaux, et surveillant l'éducation de la jeunesse confiée aux soins des barnabites. Il fut nommé à la même époque préfet de la congrégation de l'*index*. Le souverain pontife avait pour lui le plus grand attachement ; secrétaire de la société des livres orientaux, consulteur du saint Office et des Rites, censeur de l'académie de la Religion catholique, président de la propagande, il fut en même temps membre des premières académies de l'Italie, de l'académie florentine, de celle des Arcades de Rome, de celle des Immobiles de Padoue, etc. Comme religieux, la confiance en ses lumières était si grande que son avis faisait autorité dans les questions théologiques les plus difficiles, et qu'il fut souvent consulté, soit par des corporations, soit par la cour de Rome elle-même, dans les circonstances difficiles qu'amenèrent les révolutions de France et d'Italie. Comme savant, le Père Fontana réunit un grand nombre de connaissances : non-seulement il était versé dans toutes les sciences ecclésiastiques, mais il savait les mathématiques, la philosophie, les sciences naturelles ; il était fort dans les antiquités et connaissait le stile lapidaire ; il parlait et écrivait les langues anciennes et plusieurs langues de l'Europe : l'idiome toscan lui était familier, et il faisait de jolis vers grecs. Enfin il n'était étranger à aucune des parties de la littérature ancienne et moderne. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a encore laissé quelques *inscriptions* et quelques *poésies grecques* dans le genre de celles de saint Grégoire de Nazianze. Le Père Fontana est mort à Rome le 19 mars 1822, à l'âge de 71 ans et 6 mois ; son vieux compagnon, le frère Charles, a reçu ses derniers adieux. Son *éloge* a été prononcé par le Père Placide Zurla, abbé camaldule, le 26 du même mois dans le collége de la Propagande. Le Père Grandi, barnabite, a écrit la *Vie du cardinal Fontana*, Rome, 1823, in-8.

* FONTANELLE (Jean-Gaspard Dubois), professeur de belles-lettres aux écoles centrales du département de l'Isère, ensuite professeur d'histoire et doyen de la faculté des lettres de l'académie de Grenoble, naquit dans cette ville le 29 octobre 1737, et mourut le 15 février 1812. Il cultiva avec des succès divers, la littérature, la poésie et la philosophie. Son principal ouvrage est une *traduction* nouvelle des *Métamorphoses d'Ovide*, 1766, 2 vol. in-8 ; 1778 et 1780, 2 vol. in-12 ; et avec des notes, 1802, 4 vol. in-8 ; 1806, 2 vol. in-12. Elle est moins élégante que celle de l'abbé Banier, mais plus exacte. Ses autres productions sont 1° deux comédies qui n'eurent aucun succès : le *Connaisseur*, en 2 actes et en vers, et *le Bon mari*, en un acte et en vers. 2° *Pierre le Grand*, 1766, in-8, tragédie non représentée. 3° *Ericie*, ou *la Vestale*, drame en 3 actes, 1768, in-8, pièce dirigée contre les vœux monastiques, et qui occasiona dans le temps un grand scandale. Le censeur royal y refusa son approbation, et défense fut faite à l'auteur de la faire imprimer ; néanmoins il la mit au jour, et elle fut recherchée avidement. En 1789 elle a été représentée sur le théâtre Français. 4° *Naufrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768, in-12, souvent réimprimé. 5° *Effets des passions*, ou *Mémoi-*

res de Floricourt, 1768, 3 vol. in-12. 6° *Anecdotes africaines*, 1775, in-8. 7° *Lorédan*, tragédie en 4 actes, jouée sans succès, 1776, in-8. 8° *Nouveaux mélanges sur différens sujets, contenant des essais dramatiques, philosophiques et littéraires*, 1781, 3 vol. in-8. 9° *Anna*, ou *l'Héritière galloise*, traduit de l'anglais, 1788, 4 vol. in-12. 10° *Clara et Emmeline*, aussi traduit de l'anglais, 1788, 2 vol. in-12. 11° *Etat actuel de l'empire ottoman*, traduit de l'anglais, 1791, 2 vol. in-8. 12° *Cours de belles-lettres*, Paris, 1813, 4 vol. in-8, publié par M. Renauldon, petit-fils de l'auteur. Ce cours, écrit dans le sens philosophique, n'a pas eu de succès et ne peut convenir à la jeunesse, qu'il ne peut qu'égarer en lui donnant de fausses idées sur nos meilleurs écrivains, et même sur la littérature, l'opinion de l'auteur n'étant pas toujours conforme à celle de nos meilleurs critiques. On a encore de Fontanelle des *Contes philosophiques*, et autres ouvrages immoraux qui n'ont pas eu plus de succès que ses autres productions. Il a travaillé à la *Gazette universelle de politique et de littérature, de Deux-Ponts*, depuis son établissement en 1770 jusqu'en 1776; à la partie politique du *Journal de politique et de littérature*, dont Laharpe rédigeait la partie littéraire; et à la partie politique du *Mercure de France*. En 1784 il était rédacteur de la *Gazette de France*.

* FONTANES (Louis, marquis de), fils de Jean-Pierre Marcellin de Fontanes, inspecteur des manufactures dans le Bas-Languedoc et dans le Poitou, naquit à Niort le 10 mars 1757 : sa famille originaire de Genève et précédemment d'Espagne, était noble et protestante. Après avoir quitté l'Espagne, ses parens étaient venus en France et y avaient embrassé le protestantisme; mais, par suite de la révocation de l'édit de Nantes ils avaient été obligés de s'expatrier dans les dernières années du règne de Louis XIV. Son père, né à Genève, vint en France pour chercher à y recueillir quelques débris de son patrimoine; il fut obligé d'accepter la place d'inspecteur des manufactures, et le Poitou lui doit en grande partie le défrichement des terrains stériles appelés *lais-de-mer*, l'amélioration de la culture et la propagation des pépinières de garance. Ce n'était pas non plus un homme sans talens littéraires, et l'on trouve du même écrivain des *mémoires* intéressans dans les *Ephémérides du citoyen*, et dans les *Recueils* de diverses sociétés d'agriculture. Il laissa deux fils, l'aîné qui se fit connaître de bonne heure par des *essais poétiques*, mourut à 21 ans : le cadet est celui dont il est question dans cet article. Celui-ci fut élevé par sa mère dans la religion catholique, et fit ses études chez les oratoriens dans sa ville natale. Après avoir terminé ses clases, il vint à Paris où il ne tarda pas à se faire une brillante réputation. Dans les premiers morceaux de *poésie* qu'il publia, on s'accordait à trouver la réunion bien rare d'une imagination brillante, d'un goût épuré et d'une harmonie douce et suave. Ce jeune poète n'avait alors que 20 ans. L'année suivante, il publia la *traduction en vers de l'Essai sur l'homme* de Pope, traduction qu'il revit avec le plus grand soin, et dont la dernière publication eut lieu trois jours avant sa mort. Le caractère principal de cet ouvrage est la précision; peut-être dégénère-t-elle quelquefois en sécheresse; mais, si quelques vers furent l'objet d'une juste critique, du moins chacun loua sans restriction ni réserve le *discours* qui sert d'*introduction*. Depuis 1783 à 1789, Fontanes publia quelques petits *poèmes* qui augmentèrent encore sa réputation; nous citerons surtout le *Jour des morts dans une campagne*, qui est une heureuse imitation du *Cimetière de Gray*; quelques fragmens du *Poème de Lucrèce* qui font regretter que cette traduction n'ait pas été terminée; le *Verger* qui passe pour son meilleur ouvrage, et enfin l'*Epître à Louis XVI sur l'édit en faveur des non-catholiques*, qui remporta le prix à l'académie française. Dans les premières années de la révolution, Fontanes rédigea le journal intitulé *le Modérateur*, dont le titre indique assez dans quel esprit de pa-

cification il était rédigé. Il s'était montré dès le commencement de nos troubles civils opposé au bouleversement que méditaient les révolutionnaires ; et, s'il publia son *Poème séculaire* pour la fête du 14 juillet 1790, célébrée au champ de Mars sous le nom de *fédération*, il osa rappeler des souvenirs glorieux de la monarchie ; et les noms immortels de Turenne et de Condé furent, au grand scandale des fédérés, prononcés dans ce chant national. Au moment où la terreur commençait à faire couler le sang de tant de bons citoyens, Fontanes eut le courage de rédiger et de faire présenter à la Convention une pétition en faveur des malheureux habitans de Lyon (1794). Cependant il ne fut point alors persécuté, et, après le 9 thermidor, où tomba Robespierre, il fut nommé membre de l'Institut (classe de littérature), et peu après professeur de belles-lettres à l'école centrale des Quatre-Nations. La révolution du 18 fructidor qui proscrivit les royalistes, comprit Fontanes dans ses proscriptions. Exilé, il chercha d'abord à ne point quitter la France, et se cacha pendant quelque temps dans les environs de Paris ; puis découvert et poursuivi, il erra d'asile en asile, se retira enfin à Hambourg et passa en Angleterre. Accueilli avec distinction par les princes français, il retrouva à Londres M. de Châteaubriand qu'il avait déjà connu à Paris : leur amitié devint plus intime ; et dès lors jusqu'à la mort de Fontanes, aucun nuage n'est venu la troubler. Le 18 brumaire rouvrit les portes de la patrie aux malheureux français que nos troubles avaient disséminés à l'étranger : Fontanes s'empressa de revenir à Paris, où il fut l'un des rédacteurs du *Mercure* (avec Laharpe, Esmenard et M. de Châteaubriand). On assure que ce fut Lucien Buonaparte qui le lança dans le monde : il en avait fait son secrétaire. Lorsque l'on apprit la mort de Wasinghton, le gouvernement prépara une fête en l'honneur de ce fondateur de la liberté américaine : Fontanes fut chargé de faire l'éloge de ce général, et cette *oraison funèbre* fut prononcée dans le *temple de Mars*, comme l'on disait alors, c'est-à-dire dans la *chapelle des Invalides* qui n'était point encore rendue au culte. On remarqua que cet écrivain royaliste trouva moyen de placer l'éloge de la reine Marie-Antoinette, que l'on avait impitoyablement immolée quelques années auparavant, et dont les révolutionnaires ne purent jamais souffrir ni les vertus ni la mémoire. Cette princesse informée qu'un jeune Argill, prisonnier de guerre, était en Amérique sous le poids d'une condamnation à mort, avait intercédé pour lui auprès de Wasingthon qui lui avait accordé sa grâce. C'est à ce trait d'humanité que Fontanes fit allusion, et chacun admira l'audace vertueuse de l'orateur qui rappelait ainsi, au moment où la révolution n'était point encore terminée, le souvenir des vertus d'une des plus illustres victimes de cette époque sanglante. Fontanes rentra à l'académie dont il avait été exclus pendant son exil : nommé peu de temps après membre du Corps législatif, il en devint président. C'était l'époque des grandes victoires de Buonaparte : c'était aussi celle des actes les plus sages de son administration : Fontanes loua les uns et les autres. On lui en a fait un crime, et les mots de *courtisan* et *d'adulateur* lui ont été prodigués : un écrivain surtout, M. de Mongaillard, a déversé sur lui tout le fiel de la plus virulente satire (*Histoire de France*, tome 9, pages 84, 181, 287 ; tome 10, pages 174, 179, 207, 260, 267, tome 11, pages 47, 161, 282, etc.) Cependant Fontanes dans plusieurs occasions fit preuve de courage et de liberté : on peut consulter ce qu'il dit, comme président, le 29 février 1800, aux commissaires du gouvernement qui vinrent proposer au Corps législatif un décret qui condamnerait aux peines les plus graves et même à la mort, ceux qui recéleraient Pichegru et Georges Cadoudal. Lorsque les *Codes* eurent été promulgués, on éleva dans la salle des séances du Corps législatif, une statue en marbre en l'honneur de Buonaparte : l'inauguration en fut faite avec apparat, et Fontanes prononça ces paroles courageuses, qui frappaient de réprobation la

révolution tout entière : *La première place était vacante ; le plus digne devait la remplir : en y montant, il n'a détrôné que l'anarchie qui régnait seule dans l'absence de tous les pouvoirs légitimes.* C'est dans le même sens qu'il parla au souverain Pontife Pie VII, qui venait pour couronner Buonaparte : il lui disait que la *France abjurait de trop longues erreurs*, et qu'elle commençait enfin à *reconnaître que toutes les pensées irréligieuses sont des pensées impolitiques, et que tout attentat contre le christianisme est un attentat contre la société.* Dans d'autres occasions il osa donner des leçons à un homme qui n'aimait pas les conseils. Ainsi, lorsqu'après la conquête du royaume de Naples, on remit à Buonaparte les drapeaux que les armées françaises avaient enlevés aux Italiens pendant cette guerre, Fontanes, en présence de tout le corps diplomatique et d'une assemblée nombreuse, dit au héros de cette époque : *Malheur à moi si je foulais aux pieds la grandeur abattue ! Je respecte la majesté royale jusque dans ses humiliations, et même, quand elle n'est plus, il reste je ne sais quoi de vénérable dans ses débris.* Dans toutes les circonstances où il lui était possible d'adresser sans inconvenance quelques vérités utiles au pouvoir, il le fit avec une noble audace. Mais, malgré toutes les précautions oratoires qu'il avait le talent de prendre, il choqua le maître, qui ne permit point d'abord d'imprimer ses discours, en disant qu'il suffisait d'en avoir entendu un, et qui plus tard lui enleva la présidence du Corps législatif. Quelque grands que fussent les éloges de Fontanes, jamais ils ne furent adressés qu'officieusement comme président, et au nom du Corps législatif : comme simple citoyen, il n'écrivit pas une seule ligne, pas un seul vers en l'honneur de Buonaparte, et cette remarque n'échappa point à de lâches courtisans qui s'irritaient encore plus de ce silence, qui n'était rompu que par des louanges officielles. Fontanes avait reçu, pendant sa présidence le titre de comte ; en 1808, à la création de l'université, il obtint la dignité de grand-maître, et la jeunesse française sait assez comment il sut faire revivre les études si long-temps abandonnées, avec quel zèle il travailla à la résurrection des établissemens d'instruction, et quel succès il obtint sous le rapport scientifique et littéraire. On l'avait vu placer des ecclésiastiques à la tête des colléges, rechercher les jésuites ou les oratoriens pour leur confier la direction de ces établissemens, accueillir tous les talens pour les faire profiter à l'amélioration des études. Si de grands vices s'attachèrent à l'organisation de l'université, Fontanes en pallia un bon nombre ; si le despotisme dirigea l'éducation, c'est que le despotisme du trône imposait toutes ces petites tyrannies subalternes ; si le régime militaire fut celui de nos écoles, c'est que l'empereur était un guerrier : si la religion ne présida pas entièrement aux premières années de notre jeunesse, c'est que la religion n'avait pas repris tout son empire, et qu'elle était peu encouragée par les hommes plus avancés en âge. Nous ne parlerons pas des autres défauts de l'administration universitaire, que Fontanes ne put faire disparaître ; de cette distinction presque avilissante entre les administrateurs qui avaient l'habitude de se réserver tous les avantages et tous les honneurs, et les professeurs qui avaient toutes les charges de l'enseignement sans pouvoir participer à des récompenses justement méritées ; de ces *sinécures* connues sous le nom de conseil royal, d'inspection générale, d'inspection d'académie ; etc. La colère de Buonaparte s'étant un peu apaisée, Fontanes fut admis au Sénat le 5 février 1810. En avril 1814, il fut un des premiers à parler en faveur des Bourbons, et comme sénateur il vota la déchéance de Buonaparte. Maintenu dans son titre de grand-maître, puis créé pair de France, il prit part à la rédaction de la charte de Louis XVIII, fit appeler au conseil royal l'abbé Emery et M. de Bonald. Dans le mois de février 1815, il fut décidé que l'université serait régie par un conseil : Fontanes perdit sa place de grand-maître ; mais, pour lui prouver que

ce n'était point une disgrâce, le roi lui donna le grand cordon de la Légion d'honneur. Pendant les cent jours, Fontanes resta éloigné des affaires et devint à la seconde restauration membre du conseil privé; on l'entendit rarement à la chambre des pairs; mais à l'académie française, il fit plusieurs discours où l'on admira de nouveau son érudition et ses talens oratoires, notamment lorsqu'il reçut M. de Sèze dans cette compagnie (25 avril 1816). Depuis long-temps, Fontanes, devenu marquis et élevé aux dignités les plus éminentes, semblait avoir oublié ses talens poétiques. En 1817, il lut à l'académie française une *Ode sur la violation des tombeaux de St.-Denis*, qui eut le plus grand succès, et il la déclama lui-même avec autant de grâce que de noblesse. A l'époque où parurent les *Martyrs* de son ami M. de Châteaubriand, il composa aussi quelques stances en son honneur, et elles sont dignes de la réputation du poète et de la gloire de l'écrivain. Après avoir souffert quelque temps d'une maladie violente que lui avait causée la fin tragique du jeune St.-Marcellin mort dix-huit mois auparavant, il mourut à Paris le 17 mars 1821, à l'âge de 64 ans. Les sentimens chrétiens qui l'animèrent pendant ses derniers momens, avaient présidé à toute sa vie, et Fontanes peut être placé parmi les écrivains religieux, comme parmi les écrivains royalistes. Il laissa en portefeuille un poème *sur la délivrance de la Grèce* qui n'était pas entièrement terminé. Nous avons, dans le cours de cette notice, fait connaître les principaux ouvrages de Fontanes. Ce personnage célèbre peut être envisagé comme écrivain et comme législateur. Les mêmes opinions politiques, littéraires et religieuses se font remarquer dans tous ses actes et dans tous ses écrits: c'est un homme fidèlement attaché à ces principes d'ordre et de religion qui font la sécurité des empires. Partisan de la légitimité, il eut des regrets pour la chute du trône des Bourbons; il eut le bonheur de le voir relevé et peut-être contribua-t-il à sa restauration. Il vit dans Buonaparte le destructeur de l'anarchie, et à ce titre, il lui devait de la reconnaissance: tous les bons Français ont éprouvé le même sentiment pour cet illustre guerrier. Dans le Corps législatif, comme au Sénat il se montra toujours non l'homme du pouvoir, mais l'homme de la France, et sa voix courageuse fit entendre plus d'une sévère leçon, préparée par des éloges d'autant plus grands qu'ils devaient déguiser toute l'âpreté du conseil ou même de la réprimande. Comme écrivain, il composa des ouvrages en vers et en prose: ceux-ci sont des *discours* faits avec le plus grand talent, avec une pureté et une élégance rare: mais disons-le, on y voit souvent le rhéteur encore plus que l'orateur: ses *poésies* portent le même caractère: elles sont en outre suaves et harmonieuses: mais le poète n'imagina jamais le plan d'un grand ouvrage, et ce défaut de conception l'a fait placer parmi les poètes du second ordre. Quelques biographes prétendent que son véritable nom était *Fontagnes*.

FONTANGES (Marie-Angélique de Scoraille de Rousille, duchesse de), née en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue, était fille d'honneur de Madame. « Belle comme un ange, dit » l'abbé de Choisi, mais sotte comme un » panier, » elle n'en subjugua pas moins le cœur de Louis XIV. A une partie de chasse, le vent ayant dérangé sa coiffure, elle la fit attacher avec un ruban dont les nœuds lui tombaient sur le front; et cette mode passa avec son nom dans toute l'Europe. Le roi la fit duchesse; mais elle ne jouit pas long-temps de sa faveur. Elle mourut, le 28 juin 1681, à 20 ans, à l'abbaye de Port-Royal de Paris, où elle s'était retirée, après avoir été abandonnée par Louis XIV à la suite de ses couches, pendant lesquelles sa maladie l'avait entièrement défigurée. Elle voulut voir le roi dans sa dernière maladie. Louis XIV s'attendrit, et elle lui dit: « Je meurs contente, puisque mes » derniers regards ont vu pleurer mon » roi. » Faible consolation et bien peu assortie à la nature du moment.

FONTANIER, *Voyez* Pélisson (Paul).

FONTANINI (Juste), savant archevêque d'Ancyre, et chanoine de l'église de Ste.-Marie-Majeure, camérier d'honneur de Clément XI, naquit en 1666 dans le duché de Frioul, et mourut à Rome en 1736. Il n'y avait presque aucun homme distingué dans le monde savant, avec lequel il ne fût en commerce de lettres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les plus connus sont 1° sa *Bibliotheca della Eloquenza italiana*. C'est un catalogue raisonné des bons livres de la langue italienne des différentes classes. Il en fut fait plusieurs éditions du vivant de l'auteur; mais la meilleure et la plus ample est celle qui a été donnée à Venise en 175.., 2 vol. in-4, avec les notes d'Apostolo-Zéno, dans lesquelles ce savant et judicieux bibliographe a relevé une multitude d'erreurs et d'inexactitudes de Fontanini. 2° Une *Collection des bulles de canonisation, depuis Jean XV jusqu'à Benoît XIII*, 1729, in-fol. en latin. 3° Une *Histoire littéraire d'Aquilée*, en latin, in-4, Rome, 1742 : ouvrage posthume, plein d'érudition sacrée et profane, et d'une bonne critique. 4° *Dissertatio de corona ferrea Longobardorum*, 1717. Il prétend que la couronne de fer que l'on conserve à Monzal, petite ville de Lombardie, est faite de l'un des clous de N. S., et qu'on s'en est servi anciennement pour couronner les rois de Lombardie, et ensuite les empereurs d'Allemagne. Muratori lui opposa le traité : *De corona ferrea*, où il soutient que la couronne de fer était inconnue du temps des rois Lombards.

FONTANON (Antoine), avocat au parlement de Paris, natif d'Auvergne, est le premier qui ait rédigé avec ordre les ordonnances des rois de France. On a de lui une *Collection des édits de nos rois depuis* 1270 *jusqu'à la fin du* 16e *siècle*, temps auquel cet auteur florissait, en 4 vol. in-fol., Paris, 1611.

FONTE-MODERATA, dame vénitienne, née en 1555, morte le 5 novembre 1592, à 37 ans, avait, dit-on, une mémoire si heureuse, qu'elle répétait, pour ainsi dire, mot pour mot un sermon, après l'avoir entendu une fois. On a d'elle divers ouvrages en vers et en prose. Les plus connus sont un éloge de son sexe en vers, intitulé : *Ilmerito delle donne*, imprimée à Venise, 1600, in-4, et le *Floridoro*, poème en 13 chants, imprimé dans la même ville en 1581, in-4. *Fonte-Moderata* est un surnom qu'elle s'était donné. Elle s'appelait *Modesta Pozzo*, et était mariée à un gentilhomme vénitien, nommé Philippe Georgi. Sa *vie* a été écrite par Nic. Doglioni.

* FONTENAILLES (André Perret de), ecclésiastique vénérable, né à Mâcon vers 1754, mort à Paris le 13 juin 1831, avait fait ses études au lycée Louis le Grand, où il fut envoyé fort jeune, et où il fit la connaissance intime du jeune Decalogne, dont l'abbé Proyart a publié la vie. Dirigé par M. l'abbé Gardin principal de cet établissement, il resta long-temps avec lui, et fit même sa théologie dans cette maison. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut reçu docteur en théologie à la fin de 1783. Nommé vicaire de la petite paroisse de Ste.-Croix dans la Cité, il devint peu après chanoine de la cathédrale de Mâcon. Mais la révolution lui réservait ses rigueurs : il fut du nombre des prêtres que la barbarie révolutionnaire jeta sur les pontons de Rochefort. Après avoir survécu comme par miracle à cette persécution dans laquelle périrent presque tous ses compagnons d'infortune, il reprit son ministère tantôt comme missionnaire, tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon. Il revint à Paris où il prêcha dans presque toutes les églises, et donna des retraites qui produisirent les plus heureux effets. Obligé de s'abstenir du tribunal de la pénitence par suite d'une grave surdité qui l'affligea, il ne resta pas oisif; il chercha à se consoler de l'inaction où le tenaient ses infirmités par la publication de plusieurs écrits, dont l'*Ami de la religion* a rendu un compte avantageux. C'est d'après la même feuille où nous aimons à prendre tous les renseignemens que nous y trouvons, parce qu'ils sont dictés par l'amour de l'Eglise et de la vérité; c'est, disons-nous, d'après la même feuille que nous

donnerons la liste des écrits principaux de ce vertueux ecclésiastique : 1° *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation*, 1824, in-18; 2° *Manuel des domestiques et des ouvriers*, 1826; 3° *Instruction sur le jubilé*, même année; 4° le *Guide de la jeunesse et suite du manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; ce sont des lectures spirituelles pour tous les jours de l'année; 5° le *Guide de la jeunesse chrétienne ou manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; c'est une nouvelle édition du *Manuel* de 1824; la seconde partie se vend séparément et est destinée aux jeunes gens qui ont terminé leur éducation; 6° *Observations sur l'éducation des jeunes gens*, in-8; 7° *Observations sur l'éducation des jeunes ecclésiastiques*, in-8; ces deux écrits furent réunis dans une 2e édition qui parut en 1829, in-8 de 126 pag.; 8° *Discours de morale à l'usage des missions et des retraites spirituelles*, 1829, in-12. Enfin le mal empirant de jour en jour, Fontenailles se munit de tous les secours de la religion, édifia tous les fidèles par sa piété, par sa résignation dans les souffrances et par sa charité chrétienne. L'abbé de Fontenailles avait été quelque temps grand-vicaire de Mâcon, sur la fin de l'administration de M. Moreau, dernier évêque de ce siége; il avait le titre de chanoine honoraire des chapitres de Bordeaux et de Montauban. Il mourut dans un état voisin de l'indigence.

FONTENAY (Jean-Baptiste, Blain de), peintre, né à Caen, l'an 1654, conseiller à l'académie de peinture, mérita un logement aux galeries du Louvre, et une pension par ses talens. Il avait, dans un degré supérieur, celui de peindre les fleurs et les fruits. Sa touche est vraie, son coloris brillant, ses compositions variées. Les insectes paraissent vivre dans ses ouvrages; les fleurs n'y perdent rien de leur beauté, et les fruits de leur fraîcheur. Ce peintre mourut à Paris en 1715.

* FONTENAY (Pierre-Claude), jésuite, né à Paris en 1683, mort à La Flèche en 1742, continua l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, après la mort du Père Longueval, et donna les tomes 9 et 10 de cet ouvrage. Il avait composé une partie du 11e vol., que le Père Brumoy acheva. Son stile est moins coulant et moins historique que celui de son confrère; mais on y voit un homme qui est maître de son sujet. « Il joignait, dit le » Père Berthier, à des manières faciles et » complaisantes toutes les vertus de son » état. » Il avait travaillé au Journal de Trevoux. Il s'était occupé d'une *Histoire des papes*; mais il n'a pas été possible de tirer parti des manuscrits qu'il a laissés sur ce sujet.

* FONTENAY (Louis-Abel de Bonnefons, plus connu sous le nom d'abbé de), né en 1737 à Castelnau de Brassac près de Castres, entra chez les jésuites, et professa les humanités à Tournon. Après la dissolution de cette société, il vint se fixer à Paris où il se fit connaître sous le nom d'*abbe de Fontenay* par plusieurs ouvrages d'un mérite assez médiocre : il rédigea successivement les *Affiches de province* et le *Journal général de France*, jusqu'au 10 août 1792; qu'il fut proscrit pour avoir défendu dans sa feuille les intérêts de la monarchie. Il passa dans l'étranger, et ne revint en France qu'après la terreur. Il se remit à ses travaux littéraires, et mourut le 28 mars 1806. On a de lui 1° *Dictionnaire des artistes*, 1777, 2 vol. petit in-8. 2° *Table de l'Histoire universelle*, traduite de l'anglais, formant le 46e vol. in-4. 3° La plus grande partie du texte de la *Galerie du Palais Royal*, 1786-1808, 59 livraisons in-fol. 4° La suite du *Voyageur français*. 5° *L'illustre destinée des Bourbons*, 1790, 4 vol. in-12. 6° *Dictionnaire de l'élocution française, par Demandre*, édition revue, corrigée et augmentée, 1802, 2 vol. in-8. 7° Une nouvelle édition de la *Géographie de Lacroix*, 1805, 2 vol. in-12, etc.

FONTENAY. *Voyez* Brumoy Longueval.

FONTENELLE (Bernard le Bovier ou le Bouyer de), un des savans les plus aimables du 18e siècle, naquit le 11 février 1657, à Rouen, d'un père avocat, et d'une mère qui était la sœur du grand

Corneille. Cet enfant destiné à vivre près d'un siècle, dit l'abbé Trublet, pensa mourir de faiblesse le jour même de sa naissance. Le jeune Fontenelle fit ses études à Rouen chez les jésuites qu'il a toujours aimés. En rhétorique à 13 ans, il composa pour le prix des palinods une pièce en vers latins, qui fut jugée digne d'être imprimée, mais non d'être couronnée. Après sa physique, il fit son droit, fut reçu avocat, plaida une cause, la perdit, et promit de ne plus plaider. Il renonça au barreau pour la littérature et la philosophie, entre lesquelles il partagea sa vie. En 1674, à 17 ans, il vint à Paris; à 20 ans il fit une partie des opéras de *Psyché* et de *Bellérophon*, qui parurent en 1678 et 1679, sous le nom de Thomas Corneille son oncle. En 1681, il fit jouer sa tragédie d'*Aspar*. Elle ne réussit point; il en jugea comme le public, et jeta son manuscrit au feu. Ses *Dialogues des morts*, publiés en 1683, reçurent un accueil plus favorable. Ils offrent de la littérature et de la philosophie; la morale y est agréable, peut-être même trop, et le philosophe n'a pas assez écarté le bel-esprit. Voici ses autres ouvrages suivant l'ordre chronologique : 1° *Lettres du chevalier d'Er*.. 1685. Elles sont pleines d'esprit, mais non pas de celui qu'il faudrait dans des lettres. On sent trop qu'on a voulu y en mettre, et qu'elles sont le fruit d'une imagination froide et compassée. 2° *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686. « Ce livre, dit l'auteur du Siècle » de Louis XIV, fut le premier exemple » de l'art délicat de répandre des grâces » jusques sur la philosophie. » Mais ce fut un exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité; et que, depuis cet ouvrage ingénieux, on n'a que trop souvent cherché à y substituer les pointes, les saillies, les faux ornemens. Ces *mondes*, déjà très douteux en eux-mêmes, sont fondés en partie sur les chimériques tourbillons de Descartes. Ils ont été souvent réimprimés : la meilleure édition est celle de 1800, enrichie des notes de Lalande. Ils ont été traduits en allemand par Gottsched, Leipsick, 1730, in-8, et par l'astronome Bode, Berlin, 1798, in-12, avec des notes estimées; en italien, par Vestrini, Arezzo, 1751; en anglais 1760; en grec moderne, par Toussaint Kodrika, athénien, Vienne, 1794, in-8. 3° *Histoire des oracles*, tirée de l'ennuyeuse composition de Van Dale sur le même sujet. Cet ouvrage écrit d'un stile léger et superficiel en lui-même, fut réfuté en 1707 par le Père Baltus. L'ouvrage de ce jésuite, publié sous le titre de *Réponse à l'Histoire des oracles*, parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, disant que *le diable avait gagné sa cause*. Il faut convenir néanmoins que son opinion sur les oracles, quoique historiquement fausse, n'aurait peut-être rien eu de répréhensible, s'il n'y avait point inséré des maximes qui pouvaient se tourner contre les plus grandes vérités, et conduire à un triste scepticisme. L'esprit d'irréligion se manifeste plus clairement dans la *Relation de l'île de Borneo* (faussement attribuée à Catherine Bernard), dans le *Traité sur la liberté*, dans l'*Epître sur Basnage à Rome et Genève*, et dans quelques autres écrits. 4° *Poésies pastorales, avec un discours sur l'Eglogue, et une digression sur les anciens et les modernes*, 1688. Les gens de goût ne veulent pas que ces pastorales soient mises, pour la naïveté et le naturel, à côté de celles de Théocrite et de Virgile. Les bergers de Fontenelle, disent-ils, sont des courtisans ou des petits-maîtres. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, et dont l'*Astrée* de d'Urfé, et les comédies de l'*Amynte* et du *Pastor Fido*, ont fourni le modèle (*voyez* THÉOCRITE, VIRGILE). 5° Plusieurs volumes des *Mémoires de l'académie des Sciences*. Fontenelle, nommé membre de cette Académie en 1691, et il en devint secrétaire en 1699. Il continua de l'être pendant 42 ans, et donna chaque année un vol. de l'histoire de cette compagnie. La préface générale est estimée. Dans l'histoire, il jette souvent de la clarté sur des matières obscures. Les *Eloges des académiciens*,

répandus dans cette histoire, ont été imprimés séparément en 2 vol. C'est surtout dans ses *éloges* qu'il déploie toute la coquetterie du bel-esprit. « Ses portraits, dit un critique, sont tracés » avec art, et quoique flattés, ils conservent néanmoins un certain air de ressemblance qui les fait reconnaître. Il » n'approfondit rien, effleure tout, paraît se jouer de son sujet, ne donne » point à penser au lecteur, cherche » seulement à amuser, le surprend » même quelquefois par des traits ingénieux et fins; partout on aperçoit le » manége d'une coquette, dont le fard » fait tous les charmes. » 6° L'*Histoire du théâtre français* jusqu'à Corneille, avec la *vie* de ce célèbre dramatique. Cette histoire très abrégée, mais avec choix, est pleine d'enjouement. 7° *Réflexions sur la poétique du théâtre tragique* : c'est un des ouvrages les plus pensés de Fontenelle, et celui peut-être où, en paraissant moins bel-esprit, il paraît plus homme d'esprit. 8° *Elémens de Géométrie de l'infini*, in-4, 1727 : livre dans lequel les géomètres n'ont guère connu que le mérite de la forme. 9° Une *tragédie en prose* et six *comédies*; les unes et les autres peu théâtrales, et dénuées de chaleur et de force comique. 10° *Théorie des tourbillons cartésiens*; ouvrage qui, s'il n'est pas de sa vieillesse, méritait d'en être. Fontenelle était grand admirateur de Descartes, et défendit jusqu'à la mort les erreurs dont il s'était laissé prévenir dans l'enfance. 11° Des *Discours moraux et philosophiques*; des *pièces fugitives*, dont la poésie est faible; des *lettres*, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes de jolies, etc. Tous ces différens ouvrages ont été recueillis en 11 vol. in-12, Paris, 1758, et 8 vol. in-8, Paris, 1790 (à l'exception des écrits de géométrie et de physique), sous le titre d'*OEuvres diverses*. L'édition la plus récente est celle de Paris, 1824-1825. On en avait fait deux éditions en Hollande, l'une en 3 vol. in-fol. 1829, l'autre in-4, 3 vol. 1829, ornées toutes deux de figures gravées par B. Picart. Les curieux les recherchent; mais elles sont beaucoup moins complètes que l'édit. en 11 vol. in-12. Ce fut aussi Fontenelle qui donna en 1732 la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences et des arts*, par Thomas Corneille. Malgré un tempérament peu robuste en apparence, Fontenelle n'eut jamais de maladie considérable, pas même la petite vérole. Il n'eut de la vieillesse que la surdité et l'affaiblissement de la vue; encore cet affaiblissement ne se fit sentir qu'à l'âge de plus de 90 ans. Il mourut le 9 janvier 1757. Un caractère doux et sociable ne le garantit pas de la misanthropie et d'un triste égoïsme. « Les » hommes sont sots et méchans, disait-» il; mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre » avec eux, et je me le suis dit de bonne » heure. » Ses amis lui reprochèrent plusieurs fois de manquer de sentiment: il est vrai qu'il n'était pas bon pour ceux qui demandent de la chaleur dans l'amitié. Il voyait très souvent Mme de Tencin; quand il apprit sa mort: « Eh bien! » dit-il, j'irai dîner chez la Geoffrin. » (*Voyez* ce mot). Il vivait beaucoup avec l'abbé Dubois, qu'il appelait son *ami*. Un jour qu'on avait fait à celui-ci présent d'une botte d'asperges dans la primeur, ils convinrent de la faire assaisonner, partie à l'huile, partie à la sauce, pour satisfaire leurs goûts respectifs; avant l'entremets, l'abbé Dubois est frappé d'une apoplexie, et tombe sans connaissance, Fontenelle court sur l'escalier et crie à la cuisinière: « Toutes les asperges » à la sauce, toutes les asperges à la » sauce. » Quoiqu'il fût né sans biens, il laissa de grandes richesses; sa philosophie n'ayant pu l'affranchir d'amasser et d'ajouter à la qualité de bel-esprit celle de financier. On trouvera de plus amples détails sur Fontenelle, dans les *mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages*, par M. l'abbé Trublet, Amsterdam, 1761, in-12; mais il faut se souvenir que c'est un admirateur, un panégyriste qui déploie en faveur de son héros toutes les ressources de l'enthousiasme. Un écrivain aussi zélé pour les bons principes que pour le bon goût et la belle littérature, l'a appelé « un

» homme sans caractère et sans talent » prononcé, moitié philosophe, moitié » bel-esprit; grimacier, dont tous les » ouvrages sont défigurés par une conti- » nuelle afféterie d'expressions et d'idées, » par des tons précieux et maniérés, par » des pointes; qui dans les sciences n'a » rien inventé, et n'avait que le talent » d'exposer avec méthode et clarté les » inventions d'autrui. » * Fontenelle étant jugé ici un peu sévèrement, nous croyons devoir ajouter au jugement de Feller celui de l'abbé Sabathier : « En » envisageant, dit-il, M. de Fontenelle » comme poète, il faut oublier, pour sa » gloire, qu'il a fait des tragédies, des » comédies, et ne se ressouvenir que de » l'opéra de *Thétis et Pélée* (Laharpe » même dit qu'il ne dut son succès qu'à » la musique et aux accessoires du » théâtre); ses autres poésies paraîtront » également médiocres à ceux qui préfè- » rent le naturel à l'affectation du bel- » esprit. Ses *églogues* surtout sont des » entretiens de petits-maîtres raffinés, » et non des pastorales dont la candeur » et la simplicité doivent faire le premier » agrément. Comme prosateur il serait » dangereux de prendre en tout sa ma- » nière d'écrire pour modèle : la finesse » et l'agrément trop recherché, qui rè- » gnent dans sa prose, sont des amorces » séduisantes, propres à égarer les jeunes » esprits..... Les *Dialogues des morts* ne » sont que des assauts de pensées bril- » lantes, où l'auteur cherche plus à éton- » ner par les interlocuteurs disparates, » qu'à instruire, en développant le vrai » caractère : ce n'est pas ainsi qu'on écrit » la morale; l'élégance de l'esprit ne » peut que l'affaiblir. Si l'écrivain dont » nous parlons était réduit à la seule » gloire d'avoir mis au jour de pareilles » productions, sa célébrité aurait fini » avec sa vie, et même avant. Mais en re- » connaissant les défauts du bel-esprit, » on ne peut s'empêcher de rendre justice » au philosophe. Le talent particulier » qu'il a eu de mettre à la portée de tout » le monde les matières les plus abstrai- » tes; de revêtir de la clarté et des agré- » mens du stile les sujets les plus ingrats; » de répandre dans ses ouvrages les con- » naissances les plus étendues, sans af- » fectation, avec ordre et dans la plus » grande précision; de dominer, par l'ai- » sance de son esprit, tout ce qui se pré- » sentait sous sa plume, dans les genres » les plus opposés et les plus difficiles, lui » assure la gloire d'une intelligence fine, » prompte, profonde, et celle du mérite » rare d'avoir su communiquer aux autres, » sans effort, ce qui paraissait avant lui » au dessus de la pénétration du commun » des lecteurs. C'est ce qu'il est facile de » remarquer dans son livre sur la Plura- » lité des Mondes, dans son Histoire de l'A- » cadémie des Sciences, et dans les éloges » qu'il a faits de plusieurs académiciens. » Le premier ouvrage fait admirer un » esprit lumineux qui se joue de l'embar- » ras des systèmes, procède avec dexté- » rité à travers les contradictions, déve- » loppe sans gêne les principes qu'il a » établis, et fait adopter ses idées, non » en faisant sentir la touche intime de la » persuasion, encore moins la force » de la conviction, mais par le talent » de plaire et d'amuser, etc. S'il s'é- » gara dans ses idées, il n'eut pas la té- » mérité de les réduire en systèmes; s'il » avança quelques propositions un peu » hardies, il ne les défendit pas avec opi- » niâtreté; s'il eut quelques démêlés lit- » téraires, il les soutint constamment » avec honnêteté, ou termina par un si- » lence, toujours sage quand on n'offre » aux autres que des découvertes oppo- » sées aux idées reçues. Ces qualités ren- » dirent au moins sa philosophie respec- » table dans ses sentimens, quoiqu'elle » ne fût pas toujours sûre dans ses maxi- » mes. » Pour justifier Fontenelle sur sa manière de penser, nous ajouterons ici le jugement que l'auteur des Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique a porté sur cet écrivain : « Il donna en 1687 l'*His- » toire des oracles*, tirée en partie de » l'ouvrage de Van Dale sur le même su- » jet. Elle a été réfutée par le Père Bal- » tus. Cet ouvrage ne donne, ni en soi, » ni par la manière dont il est traité, » aucun motif suffisant pour suspecter la » religion de Fontenelle. On lui attribue

» la *Relation de l'île de Bornéo*, citée » par Bayle, et qui renferme une histoire » allégorique et critique de l'église de » Rome et de celle de Genève. Ce mor- » ceau si court ne pourrait être regardé » que comme une plaisanterie, et ne sau- » rait convaincre Fontenelle d'incrédu- » lité. Fontenelle ne parla jamais de la » religion qu'avec respect dans ses écrits » avoués. S'il lui eût été contraire, il au- » rait pu glisser de temps en temps quel- » ques traits contre elle. Il ne l'a point » fait, qu'oiqu'il fût assez porté, par » la trempe de son esprit, aux allusions » fines et aux épigrammes plus ou moins » voilées, et qu'il les ait prodiguées sur » d'autres sujets. Dans ses *Eloges des* » *académiciens*, il ne manque jamais de » faire mention de leur attachement et de » leur respect pour la religion, sans que » sans doute rien ne l'obligeât à en parler. » Voltaire, dans sa Correspondance, lui » reproche d'avoir été un *lâche*, ce qui » veut dire apparemment, qu'il n'avait » pas de zèle pour la philosophie. Laharpe » dit qu'il pratiquait tous ses devoirs pu- » blics de la religion; et, suivant Moréri, » il demanda lui-même les sacremens de » l'Eglise, qu'il reçut avec une parfaite » connaissance. Il dit au curé de l'église » de St.-Roch qu'il avait vécu et voulait » mourir dans le sein de l'église catholi- » que. »

FONTÈTE. *Voyez* Fevret.

FONTIUS ou Fonti (Barthélemi), natif de Florence, se fit estimer de Pic de La Mirandole, de Marsille Ficin, de Jérôme Donato, et des autres habiles écrivains de son siècle. Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'honora de son amitié, et lui donna la direction de la fameuse bibliothèque de Bude. Les écrits de Fontius sont : un *Commentaire sur Perse*; des *Harangues*; le tout recueilli et imprimé à Francfort, in-8, 1621. Fonti mourut en 1513.

FONTRAILLES (Louis d'Astarac, marquis de), fut choisi par Monsieur pour aller négocier en Espagne un traité, qui lui fournit les moyens de chasser le cardinal de Richelieu; mais il eut le bonheur de n'être pas arrêté comme M. de Cinq-Mars. Il revint en France après la mort du cardinal, et ne mourut qu'en 1677. (Il a écrit une *relation des choses particulières de la cour, pendant la faveur de Cinq-Mars*, imprimée au tome 1er des mémoires de Montrésor.)

* FOOTE (Samuel), comédien et auteur comique anglais, né en 1723, d'une bonne famille dans le comté de Cornouailles, fut destiné au barreau; mais sa mauvaise conduite lui ayant fait dissiper sa fortune patrimoniale, il devint membre du parlement, contracta des dettes nouvelles qu'il ne put payer, et devint comédien par nécessité. Il débuta sur le théâtre de Hay-Market à Londres en 1744, par le rôle d'Othello et quelques autres rôles tragiques dans lesquels il n'eut aucun succès. Après s'être plongé pendant deux ans dans de nouvelles intrigues pour échapper à la poursuite de ses créanciers, il éleva pour son compte un petit théâtre à Hay-Market où il fut à la fois directeur, auteur et acteur. Il eut la hardiesse d'y mettre en scène des personnages du temps : ce qui lui attirait la foule, mais lui causa des chagrins. Par suite des procès qu'on lui intenta et dans lesquels il fut obligé de payer des amendes considérables, son théâtre fut fermé. Plus tard, après un accident qui avait forcé de lui couper une jambe, il eut la permission d'ouvrir son théâtre pendant la clôture des deux théâtres principaux de Londres. Le public se porta en foule à ses représentations; et il eût acquis une fortune considérable, si le jeu n'eût dévoré ses profits. Au milieu des ennuis qu'il se procura, les médecins lui ordonnèrent de voyager. Il mourut presque subitement à Douvres en allant en France pour sa santé. On l'a appelé l'*Aristophane anglais*. Ses œuvres ont été imprimées à Londres en 1778, 4 vol. in-8.

FOPPENS (Jean-François), né à Bruxelles, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de l'église de Bruges, chanoine de Malines et archidiacre. Il mourut le 16 juillet 1761, âgé de 72 ans. Ses talens, ses vertus, et surtout son zèle pour la reli-

gion, le firent regretter universellement. On a de lui 1° *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, chez son frère Pierre Foppens, 1728, 2 vol. in-4, où il a fait entrer les ouvrages d'Aubert Le Mire, de François Swertius et de Valère André, sur les auteurs belgiques. Il a fait de grandes additions à ces auteurs, et continué la *bibliothèque belgique* depuis vers 640 où finit celle de Valère André, jusqu'à l'an 1680. Cet ouvrage est estimé et mérite de l'être à bien des égards; on y désirerait un peu plus de critique et d'exactitude. 2° Une édition du *recueil diplomatique* d'Aubert Le Mire, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-fol, enrichie de nouvelles notes et de tables, augmentée d'un grand nombre de diplômes inconnus à Aubert Le Mire. Il ajouta ensuite deux volumes in-folio à cette collection, l'un en 1734, l'autre en 1748. 3° *Historia episcopatus Antverpiensis*, Bruxelles, 1717, in-4. 4° *Historia episcopatus Sylvœducensis*, Bruxelles, 1721, in-4. 5° *Chronologia sacra episcoporum Belgii ab anno* 1561 *ad annum* 1751, in-12; ouvrage en vers avec des notes historiques en prose. 6° Un grand nombre de *poèmes* latins, dénués la plupart d'énergie, et de cet enthousiasme qui constitue la vraie poésie, mais toujours sages dans leur objet et les vues de l'auteur.

FORBES (Jean), écossais, professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique dans l'université d'Aberdeen, mort en 1648, à 55 ans, laissa des *Institutions historiques et théologiques* qu'on trouve dans la collection de ses *œuvres*, 1703, 2 vol. in-fol. C'est un vaste recueil, où l'auteur, en traitant de la doctrine chrétienne, prétend contre la vérité notoire des faits, que diverses circonstances y ont apporté des changemens. On a fait un abrégé de cet ouvrage propre à nourrir les préjugés des protestans. Son père (Patrice), évêque d'Aberdeen, mort en 1635, donna un *Commentaire sur l'Apocalypse*, in-4, 1646.

FORBES (Guillaume), premier évêque d'Edimbourg, s'est fait un nom par ses *Considérations sur les controverses*, en latin, imprimées à Francfort, in-8, 1707. Il mourut dans sa 49e année en 1634, laissant un fils qui embrassa la religion romaine.

FORBES (Duncan), lord, président des assises d'Edimbourg, mort au milieu du 18e siècle, est connu en France par les traductions qu'a publiées le Père Houbigant, de ses *Pensées sur la religion*, de sa *lettre à un évêque*, etc., Lyon, 1769, in-8. Ces écrits ont eu un succès médiocre.

FORBIN (Toussaint de), plus connu sous le nom de *cardinal de Janson*, d'une famille illustre de Provence, fut successivement évêque de Digne, de Marseille et de Beauvais. Louis XIV, connaissant le talent singulier qu'il avait de manier les affaires, le nomma son ambassadeur en Pologne. Jean Sobieski, qui dut en partie à son crédit le trône de cette république, lui en marqua sa reconnaissance, en le nommant au cardinalat. Envoyé à Rome sous Innocent XII et sous Clément XI, il traita avec tant de sagesse les affaires de France, qu'il fut honoré en 1706 de la charge de grand-aumônier. Il mourut à Paris en 1713, à 83 ans. C'était un homme spirituel et preste aux reparties vives. Il fut un des plus ardens adversaires de l'*Apologie des casuistes*. Nous avons une *censure* qu'il publia contre elle, étant évêque de Digne.

FORBIN (François-Toussaint de), neveu du précédent, plus connu sous le nom de *comte de Rosemberg*, quitta la France pour avoir tué en duel un de ses ennemis. Il y rentra ensuite; mais ayant été blessé à la bataille de la Marsaille en 1693, il fit vœu de se faire religieux de la Trappe. Il l'accomplit environ dix ans après, prit le nom de frère *Arsène*, et fut envoyé à Buon-Solazzo en Toscane, pour y établir l'esprit primitif de Cîteaux. Il y mourut saintement en 1710. On a publié la *relation* édifiante *de sa vie et de sa mort*, traduite de l'italien en français, in-12, par l'abbé Maupertuis.

FORBIN (Claude, chevalier de,) né en 1656 à Gardane près d'Aix en Provence, commença dès sa première jeunesse à servir sur mer, et il continua avec beaucoup d'intelligence, de courage et

d'activité. Après avoir été grand-amiral du roi de Siam, à qui il fut laissé en 1686 par le chevalier de Chaumont, il se signala sur la mer Adriatique. Il attaqua en 1706, près du Texel, avec cinq petits vaisseaux, une escorte ennemie, forte de six vaisseaux de guerre de 50 à 60 canons. Il en enleva un, brûla un autre, coula bas un troisième, et dispersa le reste. Devenu chef d'escadre, il dissipa dans les mers du Nord trois différentes flottes anglaises destinées pour la Moscovie. A son retour il battit, avec Duguay-Trouin, une autre flotte anglaise. Ses infirmités, ou plutôt le mécontentement qu'il avait des ministres, l'ayant obligé de quitter le service, il se retira vers 1710 auprès de Marseille. Il y mourut en 1733, à 77 ans. Forbin mérita la confiance de Louis XIV et l'estime de sa nation, par sa bravoure et par son application à remplir ses devoirs. Il s'attachait à ceux qui servaient sous lui, et ne laissait point échapper l'occasion de les faire connaître à la cour. Forbin avait la tête d'un général et la main d'un soldat. On trouvera plusieurs traits d'une bravoure singulière dans ses *mémoires*, publiés en 1749, en 2 vol. in-12, par Reboulet, et réimprimés en 1781.

FORBISHER ou Frobisher (Sir Martin), pilote anglais, né à Devonshire, se signala de bonne heure par ses courses maritimes. La reine Elisabeth l'envoya, avec trois navires en 1576, pour chercher le détroit que l'on croyait être au nord de la Sibérie, qui devait servir à passer de l'occident en orient par le nord. Mais ce voyage, ainsi que celui qu'il entreprit deux ans après, et tous ceux qu'on a faits depuis relativement à cet objet, n'ont rien produit, parce que ce passage n'existe réellement pas : car, supposé que les deux continens ne se touchent nulle part, les monts de glaces rendraient encore tout passage impraticable (*Voyez* Cook). Forbisher, qui ne connaissait rien en histoire naturelle, apporta de ses voyages une grande quantité de pierres qu'il avait fait tirer des montagnes de ce pays-là. Il s'imaginait qu'elles renfermeraient de l'or et de l'argent; mais après les avoir bien examinées, il n'y trouva rien, et l'on s'en servit pour paver les chemins. Peu de temps après ce second voyage, l'amiral Haward le créa chevalier, pour récompenser les marques de bravoure qu'il avait données en 1588 dans un combat entre la flotte anglaise et la flotte espagnole. Après s'être signalé sur mer, il se signala sur terre. Il débarqua en Bretagne pour assiéger le fort de Gradon. Cette place se rendit après une vigoureuse résistance; mais Forbisher y fut blessé, et mourut de sa blessure à Plimouth en 1594.

* FORBONNAIS (François Veron ou Veroni de), inspecteur-général des monnaies de France, de l'Institut national, né au Mans, le 2 octobre 1722, d'une famille illustrée dans le commerce, termina ses études à Paris, et voyagea en Italie et en Espagne pour les affaires de son père. Ayant été appelé en 1743, auprès d'un oncle, riche armateur à Nantes, il s'adonna entièrement à l'étude de l'économie politique, et recueillit un grand nombre d'observations importantes sur les manufactures, le commerce, la marine, les colonies, la valeur des monnaies. En 1752, il vint se fixer à Paris, où il soumit au gouvernement divers *mémoires* sur les finances, qui ne furent point accueillis par les ministres. Il publia de 1753 à 1758 plusieurs autres *Mémoires* sur les mêmes matières; ils furent mieux reçus du public : en 1756, il fut nommé inspecteur-général des monnaies. Sous le ministère de M. de Silhouette, il proposa divers plans de finances et des vues utiles; la plus importante de ses opérations fut de créer 72,000 actions, chacune de 1000 fr., dans les fermes générales du royaume; il attribua à chacune de ces actions la moitié des bénéfices dont jouissaient les fermiers-généraux : cette affaire produisit en 24 heures, sans grèver l'état, 72 millions. Il proposa d'autres réformes; mais il fut contrarié dans ses projets, et exilé dans ses terres. Du fond de sa retraite, il continua de correspondre avec les intendans des finances, et surtout avec le fameux abbé Terray, qui lui demanda des mémoires, et fit des efforts inutiles pour le ramener au timon des affaires. Il

se rendit à Paris en 1790, sur l'invitation du comité des finances, et il eut part à un travail relatif aux monnaies. Il mourut le 20 septembre 1800. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur les finances et le commerce, où l'on trouve d'excellentes vues; ils sont écrits d'une manière noble, facile et souvent élégante. Les principaux sont : 1° *Extrait de l'esprit des lois*, avec des observations, 1753, in-12; 2° *Théorie et Pratique du commerce et de la marine*, traduit de l'espagnol, 1753, in-4; 3° *Considérations sur les finances d'Espagne, relativement à celles de France*, 1753, in-12; 4° *Le négociant anglais*, 1753, 2 vol. in-12; 5° *Elémens du commerce*, Paris, 1754, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés. L'édition de 1796 a été corrigée et enrichie d'additions importantes; 6° *Questions sur le commerce des Français au Levant*, 1755, in-12; 7° *Recherches et considérations sur les finances de France, depuis* 1595 *jusqu'en* 1721, Bâle, 1758, 2 vol. in-4, réimprimés la même année à Liége, en 6 vol. in-12; 8° *Principes et observations économiques*, 1767, 2 vol. in-12; 9° *Analyse des principes sur la circulation des denrées et l'influence du numéraire sur cette circulation*, 1800, in-12; 10° divers articles dans l'*Encyclopédie*, sur le commerce, les changes, la population. Il a laissé en outre un grand nombre de manuscrits. Sa vie littéraire a été écrite par Delisle de Sales, Paris, 1801, in-8.

FORCADEL (Etienne), *Forcatulus*, professeur en droit à Toulouse, était de Béziers, et mourut en 1578. Ses écrits consistent en *poésies latines et françaises*, 1579, in-8, les unes et les autres très médiocres; en livres de droit, un peu moins mauvais, et en histoires. Les titres de ces ouvrages pourront donner une idée de son stile précieux et affecté, 1° *Necromantiæ, sive occultæ jurisprudentiæ tractatus, in centum viginti quinque dialogos distinctus.* 2° *Spheræ legalis dialogus unus.* 3° *Cupido juris peritus, in viginti duo capita divisus.* 4° *Penus juris civilis, sive de alimentis capita triginta continens.* 5° *Aviarium juris civilis, in novem capita partitum,* 6° *Commentarius in titulum de justitia et jure, lib.* 1 *Digestorum.* 7° *Tractatio dilucida rei criminalis, in quatuor digesta partes.* 8° *Commentarius nobilis in jura feudorum.* — Il avait pour frère Pierre Forcadel, professeur royal de mathématiques, mort en 1577, dont on a une traduction française d'*Euclide* et de la *géométrie* d'Oronce Finé, et une *arithmétique* en 4 livres.

FORCE (Jacques-Nompar de Caumont, duc de La), fils de François, seigneur de La Force, qui fut tué dans son lit, avec Armand son fils aîné, pendant le massacre de la St.-Barthélemi. Jacques, qui n'avait que neuf ans, et qui était couché avec eux, se cacha si adroitement entre le corps de son père et celui de son frère, qu'il échappa au glaive des assassins. C'est lui-même qui a écrit cet événement dans des *mémoires* conservés dans sa maison, et cités dans la *Henriade*. Il porta les armes sous Henri IV, et servit ensuite les réformés contre Louis XIII, surtout au siége de Montauban en 1621. L'année d'après, La Force s'étant détaché des erreurs et des séditieuses intrigues des huguenots, prit Pignerol, et défit les Espagnols à Carignan en 1630. Quatre ans après il passa en Allemagne, fit lever le siége de Philisbourg, secourut Heidelberg, et prit Spire en 1635. Sa terre de La Force, en Périgord, fut érigée en duché-pairie l'an 1637. Il s'y retira après avoir rendu des services importans à l'état, et mourut plein de jours et de gloire en 1652, à 97 ans. Ce n'était pas, suivant l'abbé Le Gendre, le général le plus renommé de son siècle; mais ce n'était pas aussi le moins habile.

FORCE (Armand Nompar de Caumont, duc de La), fils du précédent, et maréchal de France comme lui, obtint le bâton en 1652, pour avoir servi avec distinction contre les huguenots. Le combat de Ravon, où il défit 2,000 impériaux, et prit prisonnier Colloredo leur général, lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut en 1675, à 95 ans. Une longue vie était, ce semble, le partage de cette famille illustre.

FORCE (Charlotte-Rose de Caumont

de La), de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, était petite-fille de Jacques de La Force, et mourut en 1724, à 70 ans. Elle a illustré le Parnasse français par ses vers, et la république des lettres par sa prose. On a d'elle, dans le premier genre, une *épître* à Mme de Maintenon, et un *poème* dédié à la princesse de Conti, sous le titre de *Château en Espagne*, qui ne manquent ni d'imagination ni de génie. On connaît d'elle, dans le second genre : 1° L'*Histoire secrète de Bourgogne*, en 2 vol. in-12, roman assez bien écrit, Paris, 1691. 2° Celle de *Marguerite de Valois*, 4 vol. in-12, Paris, 1719. 3° La *Vie de Catherine de Bourbon*. 4° *Les Fées, contes des contes*, sans nom d'auteur, in-12. 5° *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV, etc.*, in-12. 6° *Gustave Wasa*, in-12, qu'on ne lit guère. Le fond de presque tous les ouvrages de Mlle de La Force est historique; mais la broderie en est romanesque. Elle avait épousé en 1687 Charles de Brion; mais le mariage fut déclaré nul au bout de dix jours.

* FORCELLINI (Egidio), savant ecclésiastique italien, né dans un village du diocèse de Padoue en 1688, fit ses études dans le séminaire de cette ville, et fut ensuite appelé à la direction du séminaire de Cénéda, et à la chaire de rhétorique pour les jeunes séminaristes, qu'il fut obligé d'y remplir. Il mourut le 4 avril 1768. On lui doit un grand dictionnaire latin, le meilleur que nous avons, qu'il fit de concert avec Facciolato, et qui absorba, pour ainsi dire, sa vie entière. Il a été publié après sa mort sous ce titre : *Totius latinitatis Lexicon, concilio et curâ Jac. Facciolati, opera et studio ægidii Forcellini*, Patavini, 1771, 4 vol. in-folio, réimprimé en 1805. Il faut y joindre un supplément, publié en 1816. Chaque mot latin de ce dictionnaire est rendu en italien, et accompagné du mot grec correspondant. La première édition est la meilleure. La seconde ne renferme point d'augmentations, quoiqu'elles soient annoncées sur le frontispice. La vie de Forcellini a été écrite par l'abbé J. B. Ferrari, Padoue, 1792, in-4.

* FORDYCE (Jacques), célèbre prédicateur écossais, né en 1720 à Aderdeen, occupa long-temps à Londres la place de pasteur d'une congrégation de *dissenters* ou *non-conformistes*, et mourut à Bath le 1er octobre 1796. Ses prédications eurent beaucoup de vogue : il avait le secret de parler au cœur, et joignait au mérite d'une composition élégante et fleurie, celui d'une élocution claire et animée. On lui doit : 1° *Essai sur l'action convenable à la chaire*, in-12, imprimé à la suite de *Théodore, dialogue concernant l'art de prêcher*, par David Fordyce, son frère, 3e édition in-12, 1755. 2° *Le temple de la vertu, songe*, in-12, 1755 et 1777. 3° *Sermons aux jeunes femmes*, 2 vol. in-12, 1796. Ce recueil, généralement goûté des femmes, a été traduit en français. 4° *Le caractère et la conduite du sexe féminin, et les avantages que les jeunes gens peuvent recueillir de la société des femmes vertueuses*, 1779, in-8. Il recommande aux jeunes gens un commerce spirituel avec le sexe, qui ressemble à l'amour platonique. 5° *Adresses aux jeunes gens*, 1777 et 1796, 2 vol. in-12. 6° *Adresses à la Divinité*, 1785 et 1787, in-12. 7° Un vol. de *poésies*, 1786, in-12. Il y a de la correction, de la facilité, mais peu de poésie.

* FORDYCE (George), célèbre médecin, né en 1736, près d'Aberdeen, ouvrit des cours particuliers de médecine, et s'attira un grand nombre d'auditeurs par la précision, la clarté, l'exactitude avec lesquelles il s'exprimait; ce qui vaut bien l'éloquence qui séduit toujours, mais qui est souvent stérile pour la science. Il a répandu de nouvelles lumières sur le mécanisme des fluxions, et sur la nature du liquide qu'elles charient; mais ce qui contribua davantage à sa réputation, fut la belle série d'expériences qu'il entreprit en 1774, avec autant de zèle que de talent, sur la température des animaux en général, et du corps de l'homme en particulier. Il mourut le 25 juin 1802, laissant plusieurs ouvrages en anglais, dépourvus du charme du stile, mais remarquables par des

vues neuves et des expériences curieuses : 1° *Principes d'agriculture et préceptes sur la végétation*, Edimbourg, 1765 et 1771, in-8. Ils ont été traduits en allemand avec des notes et des additions, Vienne, 1777, in-8. 2° *Elémens de médecine-pratique*, Londres, 1768, in-8, souvent réimprimés et traduits en allemand. C'est le manuel qui servait de texte à ses leçons. 3° *Traité de la digestion des alimens*, Londres, 1791, traduit en allemand en 1793. 4° Cinq *dissertations sur la fièvre simple*, Londres, 1794-1802, in-8.

FOREIRO (François), en latin *Forerius*, dominicain de Lisbonne, mort en 1581, fut un des trois théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme du concile de Trente*, où il avait fait admirer son talent pour la chaire. On a de lui un savant *Commentaire sur Isaïe*, in-fol., qu'on a inséré dans le *Recueil des grands critiques*.

FOREST (Pierre), savant médecin, plus connu sous le nom de *Forestus*, né à Alcmaër en 1522, d'une famille noble, étudia et pratiqua la médecine en Italie, en France et dans les Pays-Bas, où il mourut en 1597. On a de lui des *Observations sur la médecine*, 6 vol. in-fol., Francfort, 1623.

FOREST (Jean), peintre du roi, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, était un excellent paysagiste, et joignait à ce talent beaucoup d'esprit et un caractère plaisant. Il fit le voyage d'Italie où Pierre-François Mola lui donna des préceptes dont il sut bien profiter; et il étudia le coloris dans les ouvrages du Titien, du Giorgion et des Bassan. On remarque dans ses tableaux des touches hardies, de grands coups de lumière, de savantes oppositions de clair et d'ombre, un stile élevé, de beaux sites et des figures bien dessinées.

FORESTI ou FORESTA (Jacques-Philippe de), est plus connu sous le nom de *Philippe de Bergame*, sa patrie. Il entra dans l'ordre des Augustins, et s'y fit un nom. Il mourut le 15 juin 1520, âgé de 86 ans, après avoir publié une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1503, et continuée depuis jusqu'en 1535, Paris, 1535, in-folio. Elle eut beaucoup de cours dans le siècle de l'auteur; elle ne le méritait guère. Si l'on excepte les événemens dont il a pu être témoin, tout le reste n'est qu'une informe compilation des historiens les plus crédules. On a encore de Foresti : *Confessionale*, ou *Interrogatorium*, Venise, 1487, in-folio; et un *Traité des femmes illustres*, Ferrare, 1497, in-fol., en latin.

FORESTIER (Pierre), savant chanoine d'Avalon, mort dans cette ville en 1723, à 69 ans, est auteur de 2 volumes d'*Homélies*, et de quelques autres ouvrages, dont le meilleur est l'*Histoire des indulgences et des jubilés*, in-12.

* FORESTIERI (François-Benedict), littérateur italien, né à Sinigaglia en 1797, fut élevé à l'école de Frugoni et de Césarotti. Il s'occupa beaucoup et de bonne heure des classiques latins et de la poésie italienne. On a de lui des traductions de quelques-unes des *élégies* de Tibulle et des *poésies* latines de Pétrarque : il publia lui-même plusieurs morceaux de poésie parmi lesquels on distingue celui qu'il fit sur la mort de Perticari son ami. Ce jeune poète est mort en 1828.

* FORFAIT (Pierre Alexandre-Laurent), ingénieur-constructeur de la marine, né à Rouen en 1752, exerça d'abord les fonctions d'ingénieur à Brest, puis à Cadix sous les ordres du comte d'Estaing. Il se recommanda particulièrement à l'attention du gouvernement en 1787 par la construction de paquebots propres à recevoir des marchandises, ainsi qu'un grand nombre de passagers, et destinés à entretenir avec les Etats-Unis une navigation régulière. Chargé ensuite d'une mission de la plus haute importance auprès de l'Angleterre, il fut nommé à son retour, membre de l'Assemblée législative en 1791, et il eut le courage de s'opposer à toutes les propositions révolutionnaires faites par des têtes exaltées. Il alla ensuite reprendre ses fonctions au Havre, et devint successivement ministre de la marine, conseiller d'état, inspecteur-général de la flotille destinée contre l'Angleterre, comman-

dant de la Légion-d'honneur, préfet maritime au Havre, puis à Gênes. Desservi par des envieux qui parvinrent à lui faire perdre la confiance du gouvernement, il se retira au sein de sa famille, et mourut des suites d'une attaque d'apoplexie le 9 novembre 1807. Il a laissé 1° un *Mémoire* en latin, *sur les canaux navigables*, couronné par l'académie de Mantoue en 1773. 2° Un *Traité élémentaire de la mâture des vaisseaux*, Paris, 1788, 1 vol. in-4, ouvrage entrepris par ordre du ministre de la marine, pour l'instruction des élèves, et qui annonce que l'auteur avait bien approfondi son sujet.

FORGEAU (Saint). *Voyez* FERRÉOL.

*FORGEOT (Nicolas-Julien), auteur dramatique, avocat et inspecteur de l'administration des postes, né à Paris au mois de juillet 1758, étudia le droit, se fit recevoir avocat, et mourut à Paris le 4 avril 1798. Il a donné plusieurs pièces qui eurent du succès, et dont quelques-unes sont restées au répertoire : à l'Opéra, *les Pommiers et le moulin*; aux Français, *les Epreuves*, *la Ressemblance*; au théâtre Italien, *les Deux Oncles*, *les Dettes*, *la Caverne*, etc.; au théâtre Feydeau, *le Double Divorce*, *la Rupture inutile*. Son chef-d'œuvre est l'Opéra-comique des *Dettes*, en 2 actes et en prose, mêlé d'ariettes, musique de M. Champin, joué le 8 janvier 1787.

FORGES. *Voy.* DESFORGES-MAILLARD.

FORGET DE FRESNE (Pierre), habile secrétaire d'état, employé dans toutes les affaires importantes de son temps, mourut en 1610. C'est lui qui dressa le fameux *édit de Nantes*. — Il ne faut pas le confondre avec Germain FORGET, avocat au bailliage d'Evreux, dont on a un *Traité des personnes et des choses ecclésiastiques et décimales*, Rouen, 1625, petit in-8.

* FORKEL (Jean-Nicolas), célèbre musicien allemand et docteur en philosophie, naquit le 22 février 1749 à Méeder près de Cobourg, de parens très pauvres. Néanmoins il apprit dès son bas âge la musique, seul, uniquement avec le secours de l'ouvrage de Matthesons, intitulé le *Parfait maître de chapelle*. Ses dispositions étaient si heureuses et ses succès furent si rapides, qu'à 17 ans il fut nommé préfet du chœur de l'église de Schwerin. Le duc de Mecklembourg, ayant trouvé en lui de l'aptitude pour les sciences et les lettres, lui fournit les moyens de se rendre à l'université de Gottingue, où il s'occupa du droit : fatigué d'une étude qui n'avait pour lui aucun agrément, il profitait de tous ses momens de loisir pour apprendre l'art dont il sentait qu'il avait le génie : il mit à contribution les nombreuses ressources que lui fournissait la riche bibliothèque de cette ville, et étudia la théorie de la musique dans les meilleurs ouvrages qui avaient paru jusqu'alors. Chargé bientôt de diriger le concert académique, il fut en relation avec tous les musiciens célèbres de l'Allemagne. L'université le reçut docteur en philosophie, et la ville lui accorda le droit de bourgeoisie. Ce savant professeur a composé des *symphonies*, des *oratorio*, des *cantates*, des *concerto*, des *sonates*. Il a aussi beaucoup écrit sur la partie théorique de son art. Ses ouvrages, tous composés en allemand, sont : 1° *De la Théorie de la musique*, Gottingue, 1774, in-4; 2° *Bibliothèque musicale et critique*, Gotha, 1778, 3 vol. in-8; ouvrage qui produisit une grande sensation, parce que la princesse Amélie de Prusse venait de faire une critique amère de l'*Iphigénie* de Gluck, musicien qu'il attaquait lui-même. 3° *Sur la meilleure organisation des concerts publics*, 1779, in-4; 4° *Développement de quelques idées sur la musique*; 5° *Almanach musical pour l'Allemagne*, 1782 et années suivantes; 6° *Histoire générale de la musique*, 1788-1801, 2 vol. in-4, ouvrage que Marpurg considérait comme une production dont l'Allemagne devait s'enorgueillir, et qui est resté incomplet. 7° *Sur la littérature universelle de la musique*, Leipsick, 1790, livre destiné à faire connaître tous les écrits qui ont été publiés sur cette matière. Il avait annoncé un *Prospectus* pour un magnifique ouvrage, sous le titre de *Monument de l'art musical depuis la découverte de la*

contrepointe jusqu'aux temps actuels, qui devait avoir cinquante cahiers, et contenir les chefs-d'œuvre de toutes les sortes de musique ; mais les éditeurs ayant renoncé au traité qu'ils avaient signé, l'ouvrage n'eut pas de suite. Il est mort le 20 mars 1818. Les académies de Stockholm et de Livourne l'avaient admis dans leur sein.

* FORMAGE (Jacques-Charles-César), littérateur, né à Coupe-Sartre près de Lisieux, en 1749, fut professeur de 3e à Rouen en 1779, occupa la chaire des langues anciennes à l'école centrale, et fut attaché ensuite au lycée de cette ville. Il cultiva les poésies latine et française. On a de lui 1° *In licentiam nostræ poeseos carmen*; 2° *Ignis*; 3° *In pestem quæ Rothomago incubuit*; 4° *Stances sur la guerre d'Amérique* : ces trois poèmes et les stances ont été couronnés par l'académie de l'Immaculée-Conception de Rouen en 1778, 1779 et 1780, insérés dans le recueil des pièces de cette académie ; 5° *Discours sur la réunion de la Normandie à la couronne de France sous Philippe-Auguste*, couronné en 1781 par la même académie, et inséré par extraits dans son recueil ; 6° des *fables mises en vers*, qui n'ont rien de remarquable, quoiqu'elles lui aient fait quelque réputation. Il est mort à Rouen le 11 septembre 1808.

* FORMEY (Jean-Henri-Samuel), ministre protestant, né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés français, fut nommé pasteur à Brandebourg à 20 ans, puis à Berlin, où il obtint en 1737 la chaire d'éloquence au collége français de cette ville, et en 1739 celle de philosophie, vacante par la mort de Lacroze. Son mérite lui valut la place de secrétaire correspondant de la princesse Henriette-Marie de Prusse, retirée au château de Coepenick, celle de conseiller privé au Directoire français, et de secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin. Il mourut le 8 mars 1797. On dit qu'il était attaché à la révolution, et c'est peut-être pour cela que Voltaire l'a tourné en ridicule. Il a publié un très grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : 1° *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de la Pologne*, la Haie 1741, et Francfort 1754, in-8. 2° *La belle Wolfienne*, ou *abrégé de la philosophie wolfienne*, la Haie, 1741, 6 vol. in 8, et 1774, 6 vol, in-12. 3° *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*, 1746, in-12, souvent réimprimés. 4° *Pensées raisonnables opposées aux pensées philosophiques*, 1749 et 1756, in-8. 5° *Le philosophe chrétien*, Leyde, 1750-56, 4 vol. in-8 : c'est le recueil d'une partie des sermons de l'auteur. 6° *Discours moraux pour servir de suite au Philosophe chrétien*, 1715, 2 vol. in-12. 7° *Mélanges philosophiques*, 1754, 2 vol. in-8. 8° *Eloges des académiciens de Berlin et de divers autres savans*, 1757, 2 vol. in-12. 9° *Le philosophe païen*, ou *Pensées de Pline, avec un commentaire littéraire et moral*, 1759, 3 vol. in-12. 10° *Principes élémentaires des belles-lettres*, 1758 et 63, in-12. 11° *Abrégé de l'histoire de la philosophie*, 1760, in-8. 12° *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1762, 2 vol. in-12. 13° *Anti-Emile*, 1762 et 1764, in-8. 14° *Emile chrétien, consacré à l'utilité publique*. Berlin, 1764, 2 vol. in-8. 15° *Sermons sur divers textes de l'Ecriture-sainte*, 1776, 2 vol. in-8. Il a travaillé à la *Bibliothèque germanique* avec Beausobre, et commencé une autre collection sous le titre de *Nouvelle bibliothèque germanique*, 25 vol. in-8. Il a aussi coopéré au *Journal de Berlin*, *à la Bibliothèque centrale*, *à la Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*, *aux Nouvelles littéraires*, *au Journal encyclopédique*, etc.

FORMOSE, évêque de Porto, succéda au pape Etienne V le 19 septembre 891. C'est le premier évêque transféré d'un autre siége à celui de Rome. Formose, déjà évêque, ne reçut point de nouvelle imposition des mains : il fut seulement intronisé. Il mourut en 896, après avoir couronné Arnoul empereur. Etienne VI, successeur de Formose, après le court pontificat de Boniface VI, fit déterrer son corps, après avoir condamné sa mémoire (*voyez* Etienne VI). Jean

IX assembla un concile en 898, qui cassa les articles du synode convoqué par Etienne VI, et rétablit la mémoire de Formose. *Voyez* AUXILIUS.

FORNARI (Marie-Victoire), née à Gènes en 1562, fut mariée à Ange Strate, de qui elle eut trois garçons et deux filles, qui tous embrassèrent la vie religieuse. Après la mort de son mari, elle institua l'ordre des Annonciades Célestes, et mourut en odeur de sainteté le 15 décembre 1617. *Sa Vie* a été imprimée à Paris, en 1770, in-12. Son ordre a une centaine de maisons, en Italie, en Allemagne, et en France. Les religieuses sont habillées de blanc, avec un scapulaire bleu-de-ciel, et le manteau de même; c'est de là qu'elles ont tiré leur nom de *Célestes*.

* FORNICI (Jean), né vers l'an 1762 et mort le 11 avril 1828 à Rome, où il était chanoine de la collégiale de St.-Eustache, maître des cérémonies pontificales, secrétaire de la congrégation des cérémonies, archiviste de la Pénitencerie et consulteur de la congrégation des indulgences, avait de grandes connaissances en liturgie : il a laissé 1° *des Institutions liturgiques* pour le sénat romain; 2° *deux collections de questions et les réponses sur des doutes liturgiques*; 3° des *notes* imprimées par ordre de la congrégation des Rites; 4° un *recueil de panégyriques*, plusieurs fois réimprimé.

* FORSKAL (Pierre), naturaliste et voyageur suédois, né en 1736, fit paraître de bonne heure une dissertation intitulée : *Dubia de principiis philosophiæ recentioris*. Son ami Linnée le recommanda à Frédéric Ier, roi de Danemarck. D'après les ordres de ce prince, il accompagna Niebuhr dans un voyage en Asie; il alla ensuite à Malte, et parvint en Egypte, où il fut pris en remontant le Nil, et dépouillé par les Arabes. Ayant été attaqué de la peste, il mourut à Djerim en Arabie le 11 juillet 1763. Niebuhr rassembla ses papiers, et publia les ouvrages suivans : 1° *Descriptiones animalium, avium, amphibiorum, quæ in itinere orientali observavit Petrus Forskal*; Hauniæ, 1775, in-4. 2° *Flora ægyptiaco-arabica, sive Descriptiones plantarum*, etc., 1775, in-4. 3° *Icones rerum naturalium quas in itinere orientali depingi curavit Forskal*, 1776, in-4.

FORSTER (Jean), théologien protestant, né à Augsbourg en 1495, ami de Reuchlin, de Mélanchthon et de Luther, enseigna l'hébreu avec réputation à Wittemberg, et y mourut en 1556. On a de lui un excellent *Dictionnaire hébraïque*, Bâle, 1564, in-fol. — Il est différent d'un autre Jean FORSTER, mort en 1613, qui a laissé des *Commentaires sur l'Exode*, *Isaïe et Jérémie*, 3 vol. in-4; et *De interpretatione Scripturarum*, Wittemberg, 1608, in-4.

* FORSTER (Froben, en latin *Frobenius*), né le 30 août 1709, à Konisgsfeld en Bavière, entra dans l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 19 ans, et fit profession à Ratisbonne dans l'abbaye de Saint-Emmeran, où il professa la philosophie depuis 1735 jusqu'à 1744, époque à laquelle il fut appelé à l'université de Saltzbourg pour y remplir les mêmes fonctions. Il revint trois ans après à Saint-Emmeran pour y professer l'interprétation de l'Ecriture sainte; il fut élu prieur de ce monastère en 1750, et prince-abbé en 1762. Après s'être distingué par la sagesse de son administration, il mourut le 12 octobre 1791. Cet illustre prélat avait une érudition profonde; il aimait les sciences, et il s'efforça de les faire fleurir dans son abbaye. Il a laissé 1° six *Dissertations latines* sur divers sujets de philosophie et de théologie; 2° une *Dissertation en allemand* sur le concile tenu en 1763 à Aschein, dans la Haute-Bavière. Elle a été insérée dans le tome 1er des Mémoires de l'académie des Sciences de Bavière. 3° Une *Edition* d'Alcuin, sous ce titre : *Beati Flacci Albini seu Alcuini.. opera.. de novo collata, multis locis emendata, et opusculis primum repertis plurimum aucta*, 2 parties, 1777, 4 vol. in-fol. Dom Catelinot, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, avait aussi travaillé à une édition d'Alcuin, de laquelle dom Forster tira beaucoup de sermons pour la sienne. (*Voyez* CATELINOT.) Il y

joignit en outre soixante-onze lettres inédites, venues d'Angleterre, beaucoup de variantes et de corrections, fruits d'immenses recherches faites dans les bibliothèques d'Allemagne, un traité *De cursu et saltu lunæ bis-sexto ;* un autre *De orthographia*, et enfin un écrit intitulé : *Libellus adversus hæresin Felicis (urgellensis) ad abbates et monachos Gothiæ*, orné d'une préface du père Foggini. (*Voyez* Félix, évêque d'Urgel, et Fogini, qui avait envoyé ce traité à l'abbé d'Emmeran, d'après un manuscrit du Vatican.)

FORSTER (Valentin) est auteur d'une *Histoire du droit*, en latin, avec les *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, jusqu'en 1580, temps où il écrivait. — Nous avons eu dans le siècle dernier un autre Forster (Nathanaël), qui a donné une *Bible hébraïque*, sans points. Oxfort, 1750, 2 vol. in-4 : édition estimée.

* FORSTER (Jean-Rheinold), célèbre naturaliste et voyageur prussien, issu d'une famille anglaise qui avait quitté sa patrie, à cause des troubles politiques du règne de Charles I, naquit à Dirschaw, dans la Prusse Polonaise le 22 septembre 1729. Après avoir fait ses études au Gymnase de Berlin et à l'université de Halle, où il s'était surtout appliqué à la connaissance des langues anciennes et modernes, des langues orientales et de la théologie, il exerça d'abord les fonctions de prédicateur à Nassenhuben près de Dantzick ; mais son revenu ne suffisant pas à l'entretien d'une famille qui prenait de l'accroissement, il accepta la proposition qu'on lui fit d'aller en Russie diriger les nouvelles colonies de Saratoff. Le peu d'avantages qu'il tirait de ce poste lui fit prendre la résolution de se rendre à Londres en 1766, et il fut choisi en 1772 pour accompagner comme naturaliste le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde. La dureté de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis, et lui attira même des châtimens : car Cook fut obligé de le mettre trois fois aux arrêts. A son retour, il porta plainte contre lui, et celui-ci fut encore puni par l'amirauté qui le priva d'une partie des avantages qu'il pouvait espérer, et lui défendit de faire la relation de son voyage. Tous ces ennemis le décidèrent à quitter un pays dont le séjour lui était devenu insupportable. Frédéric II, dont il avait fixé l'attention, lui fournit les moyens de revenir (1780), le nomma professeur d'histoire naturelle, et inspecteur du jardin botanique à Halle. Malgré le zèle qu'il apportait à tout ce qui pouvait faire fleurir cette université, il ne put gagner l'amitié de ses confrères les professeurs, que son caractère vif, irritable et susceptible éloignait de lui. Un goût désordonné pour le jeu ajoutait encore à ses malheurs en épuisant toutes ses ressources. La mort de ses deux fils vint les aggraver encore. Il succomba à une longue maladie le 9 décembre 1798. Peu de savans ont possédé des connaissances aussi étendues que Forster ; il savait dix-sept langues mortes et vivantes, entre autres, le cophte et le samaritain ; et il joignait à une lecture immense le talent de bien observer. On a de lui 1° *Introduction à la minéralogie*, Londres, 1768, in-8, en anglais, ainsi que les deux ouvrages suivans. 2° *Catalogue d'insectes anglais*, Warington, 1770, in-8. 3° *Catalogue des animaux de l'Amérique anglaise, avec des instructions succinctes pour rassembler, conserver et transporter toutes sortes de curiosités naturelles*, 1770, in-8. 4° *Flora Americæ septentrionalis (or a Catalogue of the plants of north America)*, 1771, in-8. 5° *Characteres generum plantarum, quas in itinere ab insulas maris australis collegerunt, descripserunt, delinearunt, annis* 1772-1775, J. R. Forster et G. Forster, Gottingue, 1776, in-4. 6° *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géographie physique, l'histoire naturelle et la philosophie morale*, Londres, 1778, in-4, en anglais, trad. en allemand, en hollandais, en suédois, et en français, par Pingeron, formant le 5e vol. de l'édit. française in-4 du 2e voyage de Cook. C'est un résumé aussi instructif qu'intéressant de ce fameux voyage. 7° *Zoologiæ Indicæ ra-*

rioris spicilegium, avec une traduction en allemand ; Halle, 1781 et 1793, in-fol. 8° *Tableau de l'Angleterre pour l'année* 1780, continué jusqu'à l'année 1783, in-8, en anglais : l'auteur le traduisit en allemand. 9° *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* (en allemand), Francfort-sur-l'Oder, 1784, in-8, traduit en anglais : Londres, 1786, et en français, d'après la version anglaise, par Broussonnet, Paris, 1788, in-8. 10° *Enchiridion historiæ naturali inserviens*, 1788, in-8. 11° *Magasin des voyages les plus récens, trad. de diverses langues, et enrichis de remarques*, Halle, 1790-98, 16 vol. in-8. 12° *Observations et vérités jointes à quelques principes qui ont acquis un haut degré de vraisemblance*, ou *Matériaux pour un nouvel essai sur la théorie de la terre australe*, Leipsick, 1798, in-8.

* FORSTER (Jean-George-Adam), fils du précédent, né à Nassenhuben, près de Dantziek, suivit son père en Russie, à Londres et dans son voyage autour du monde avec Cook. Il vint à Paris en 1777, et passa ensuite en Hollande et en Allemagne, où le landgrave de Hesse lui offrit une chaire d'histoire naturelle à Cassel, qu'il occupa jusqu'au moment où le roi de Pologne lui en fit accepter une à l'université de Wilna, où il reçut le grade de docteur en médecine. Catherine II, jalouse de toute espèce de gloire, avait voulu aussi, en 1787, faire exécuter un nouveau voyage autour du monde, et avait nommé Forster historiographe de cette expédition ; mais cette entreprise n'eut pas lieu, à cause de la guerre contre les Turcs. Se trouvant sans emploi, il se rendit en Allemagne, où il se fit une brillante réputation par la publication de plusieurs *mémoires sur l'histoire naturelle et la littérature*. L'électeur de Mayence le choisit pour son premier bibliothécaire, et il remplissait cet emploi avec distinction, lorsque l'armée française s'empara de cette ville en 1792. Ami chaud des nouveautés, il embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fut député à Paris, par les Mayençois, pour solliciter leur réunion à la France. Pendant cette mission, qu'il avait acceptée avec trop de légèreté, les Prussiens reprirent Mayence : ses manuscrits et tout ce qu'il possédait tombèrent au pouvoir du prince de Prusse : sa femme même qu'il chérissait, séduite par un Français, l'abandonna. Puni ainsi de son ingratitude envers son bienfaiteur, et dégoûté de la révolution et des biens chimériques qu'elle promettait, il se livra à l'étude des langues orientales, dans le but d'entreprendre un voyage à l'Indostan et au Thibet ; mais sa santé altérée par les secousses qu'il avait éprouvées, et un vice scorbutique dont il était atteint, le conduisirent au tombeau dans le mois de mars 1794, à l'âge de 39 ans. Il a laissé 1° *Voyage autour du monde sur le vaisseau* la Résolution, *commandé par le capitaine Cook dans les années* 1772-1775, Londres, 1777, 2 vol. in-4, en anglais. Il le traduisit en allemand avec son père, et y fit diverses additions, Berlin, 1779-80, 2 vol. in-4, et 1784, 3 vol. in-8. Cette relation ne diffère pas pour le fond d'avec celle de Cook ; mais elle est écrite avec plus de soin, et contient quelques observations qui ne se trouvent point dans la narration de ce célèbre navigateur ; elles ne consistent la plupart qu'en allusions amères dirigées contre les vices des Européens, et même des compagnons de voyage de l'auteur. Ces sorties souvent répétées lui suscitèrent des critiques, et, quoique très-jeune, il y répondit avec modération dans un écrit intitulé : *Réplique aux remarques de M. Wale, sur la relation du dernier voyage de Cook*, publiée par M. Forster, Londres, 1778, in-8. 2° *Florulæ insularum australium prodromus*, Gottingen, 1786, in-8. 3° *Mélanges* ou *Essais sur la géographie morale et naturelle, l'histoire naturelle et la philosophie usuelle*. Leipsick et Berlin, 1789-97, 6 vol. in-8, en allemand. Les deux derniers vol. ont été publiés après sa mort. 4° *Tableau de la partie inférieure du Rhin, du Brabant, de la Flandre, de la Hollande, de l'Angleterre, de la France en* 1790. Berlin, 1791-94, 3 vol. in-8, Huber fit paraître le dernier volume, auquel il

ajouta une notice sur l'auteur. Il a été trad. en hollandais, grand in-8, et en français sous ce titre : *Voyage philosophique et pittoresque sur les rives du Rhin, à Liége, dans la Flandre, le Brabant, la Hollande*, Paris, 1795, 2 vol. in-8, et *Voyage philosophique et pittoresque en Angleterre, suivi d'un Essai sur l'hist. des arts dans la Grande-Bretagne*, 1796, in-8. Ce livre annonce beaucoup d'instruction ; mais on regrette que l'auteur se soit trop abandonné à sa manie du sentiment, et, dans la partie qui concerne l'Angleterre, à sa mauvaise humeur contre les habitans de cette île. 5° *Souvenirs de l'année* 1790, *tableaux historiques* avec figures du célèbre Chodowiecki; Berlin, 1793, in-8. 6° *Magasin de Gottingen, concernant les arts et la littérature*, journal publié en allemand en société avec Lichtenberg, Gottingen, 1780-82. 7° Plusieurs *traductions* en allemand et divers *mémoires*, *programmes*, *lettres* et *pamphlets* politiques, relatifs à Mayence. Il a aussi travaillé à la collection des voyages publiés par Sprengel.

* FORSTER (George), voyageur anglais, né vers 1750, était employé civil au service de la compagnie des Indes-Orientales, lorsqu'il conçut, sans doute à la sollicitation de quelques-uns des chefs de la compagnie, l'audacieux projet de revenir en Europe par le nord de l'Inde et de la Perse ; il partit de Calcutta le 23 mai 1782, après avoir pris toutes les précautions dictées par la prudence : il avait appris les langues des pays qu'il devait parcourir, connaissait leurs mœurs, et s'était vêtu du costume oriental. Il vint par les pays de Cachemir et de Candahar, et au bout d'un an il était au midi de la mer Caspienne. Il avait fait 900 lieues, environ 2 lieues et demie par jour. Il continua sa route et au premier port, il s'embarqua pour l'Angleterre et termina heureusement ce voyage, malgré les dangers sans nombre qu'il eut à courir. De retour dans l'Inde, les directeurs de la compagnie lui conférèrent le titre et les fonctions d'ambassadeur à la cour des Marattes orientaux à Nagpour dans le Bérar. Il y mourut peu de temps après son arrivée, en 1792. On a de lui 1° *Essai sur la mythologie et les coutumes des Indous*, brochure in-8, qu'il publia à Londres en 1785, et qui eut beaucoup de succès. 2° *A Journey from Bengal to england*, Calcutta, 1790, 2 vol. in-4. Le second ne fut publié qu'après sa mort, d'après les matériaux trouvés dans ses papiers ; c'est la relation de son voyage. Elle est curieuse et instructive, et a été traduite en allemand, et en français, sous le titre de *Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Cachemire, la Perse, la mer Caspienne*, etc., suivi de *l'Histoire des Rohyllahs et de celle des Seiks, par feu George Forster, traduit de l'anglais avec des additions*, etc. Paris, 1802, 3 vol. in-8, avec 2 cartes.

* FORSTER (Jean-Chrétien), naquit le 14 décembre 1735 à Halle, et fut professeur de philosophie dans l'université de cette ville. Il y exerça ensuite différens emplois administratifs, et fut chargé, en 1791, de l'inspection du jardin botanique et économique. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° *Disputatio de deliriis*, Halle, 1759, in-4 ; 2° *Comparatio demonstrationis Cortesii pro existentia Dei, cum illa qua Anselinus cantuariensis usus est*, Berlin, 1770, in-4. Ses autres ouvrages sont en allemand : 3° *Caractère des trois philosophes Leibnitz, Wolf et Baumgarten*, 2e édition, Halle, 1765, in-8. Cet ouvrage est bien écrit et conçu dans de bons principes ; 4° *Introduction à la politique*, d'après les principes de Montesquieu, ibid., 1765, in-8 ; 5° *Essai d'introduction à l'économie politique*, Berlin, 1771, in-8 ; 6° *Aperçu de l'histoire de l'université de Halle, pendant le premier siècle de sa fondation*, ibid., 1794, in-8, etc., etc. Forster est mort le 19 mars 1798. — Il y a un autre Jean-Chrétien Forster, théologien protestant, né en Thuringe vers 1754, mort en 1800, qui a donné en allemand quelques ouvrages ascétiques et des sermons.

FORSTNER (Christophe), né en

1598, mourut en 1667, et publia, dès l'âge de 19 ans, un ouvrage sur la politique. Après avoir étudié en Allemagne, il alla en Italie, où Jean Cornaro, doge de Venise, le goûta tellement qu'il l'honora de l'ordre de St.-Marc. Forstner vint ensuite en France, et retourna en Allemagne. Employé dans les négociations de la paix de Munster, il fit paraître tant de prudence et de capacité, que le comte de Trautmansdorf, plénipotentiaire de l'empereur, lui procura la qualité de conseiller-aulique. Outre ses *Hypomnemata politica*, 1623, in-8, on a de lui 1° *De principatu Tiberii*, 2° *Notæ politicæ ad Tacitum*. 3° Un recueil de ses *Lettres* sur la paix de Munster, etc., etc.

* FORSYTH (Guillaume), jardinier distingué, né dans le comté d'Aberdeen en Ecosse en 1737, se livra de bonne heure à la pratique du jardinage et s'y distingua bientôt. Il vint à Londres en 1763, et, peu après, travailla sous le célèbre Miller, jardinier du jardin des apothicaires à Chelsea, et lui succéda en 1771. Le roi le nomma en 1784 surintendant de ses jardins royaux de Kensington et de St.-James. C'est alors que le talent de Forsyth encouragé par une telle distinction, prit un nouvel essor. Il s'adonna particulièrement à l'étude des arbres fruitiers et forestiers, et s'occupa spécialement des remèdes à apporter aux maladies auxquelles les végétaux peuvent être sujets. Son travail fut couronné par le plus grand succès et lui fit découvrir une composition qui répondait à ses vues. L'utilité de cette découverte fut reconnue généralement et le roi en récompensa généreusement l'auteur. Forsyth est mort le 25 juillet 1804. Il était membre de la société des antiquaires et d'autres corps savans. On lui doit 1° *Observations sur les maladies, les défauts et les accidens auxquels les arbres à fruit et les arbres forestiers sont sujets*, Londres, 1791, in-8. 2° *Traité de la culture des arbres fruitiers*. Londres, 1802, in-4. traduit en français, avec des notes par Pictet-Mallet. Genève et Paris, 1803, in-8. Ce livre, qui contient le résultat de tous ses travaux, a eu trois éditions en peu de temps.

FORT (François Le), d'une famille patricienne de Genève, naquit en cette ville en 1656. Une forte inclination pour les armes le fit quitter la maison paternelle dès l'âge de 14 ans. Après avoir servi en Hollande comme volontaire, il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel allemand au service du czar. Le Fort était hardi et entreprenant; il parlait assez bien 4 ou 5 langues. Il n'était point savant; mais il avait beaucoup lu, sans avoir dans un degré égal le talent de digérer ses lectures. Pierre le Grand, qui avait conçu le dessein de réformer sa nation, le vit et lui donna sa confiance. En 1696, le Fort eut la conduite du siége d'Azof. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre, que le czar le mit à la tête de ses troupes de terre et de mer, et le fit son premier ministre d'état, avec la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire dans toutes les cours étrangères. Le Fort eut part à tous les changemens que Pierre I fit dans son empire. Il mourut à Moscou en 1699. Le czar, pénétré de sa perte, lui fit des obsèques magnifiques, et y assista.

FORT (Le). *Voyez* Morinière.

* FORTE ou Fortio (Ange), médecin vénitien du 16e siècle, est connu par plusieurs ouvrages sur l'astrologie judiciaire, dont il s'est montré pendant toute sa vie le partisan le plus chaud. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *De mirabilibus humanæ vitæ naturalia Fundamenta*, Venise, 1543, 1555, in-8; et *Veritatis redivivæ militia*, ibid., 1541, in-8.

* FORTEBRACCIO (Nicolas), partisan ou *condottiere* italien du 15e siècle, successeur du fameux Braccio de Montone, son oncle, combattit tantôt sous une bannière, tantôt sous une autre : ainsi, il servit les Florentins contre Volterre et contre Lucques en 1429, prit du service sous le pape Eugène IV, déclara ensuite la guerre à ce souverain pontife, et avait déjà conquis la plus grande partie de ses états, lorsqu'il mourut en 1435 des suites d'une blessure qu'il avait reçue peu de temps auparavant à Capo-di-Monte.

FORTESCUE (Jean), lord, chef de justice et grand chancelier d'Angleterre, sous le règne de Henri VI, naquit dans le 15e siècle à Wear-Giflord dans le Devonshire. Son nom est très connu en Angleterre; sa réputation de jurisconsulte repose sur plusieurs ouvrages estimés qui ont pour objet la *Loi Naturelle*, et les *Lois de l'Angleterre*. Le plus remarquable de ses écrits est celui qui a pour titre : *De laudibus legum Angliæ*, traduit du latin en anglais en 1737, avec des *notes* de Selden et de nombreuses *remarques* sur les *Antiquités*, l'*Histoire* et les *Lois d'Angleterre*.

FORTIGUERRA (Nicolas), cardinal, natif de Pistoie, rendit de grands services aux papes Eugène IV, Nicolas V, Pie II et Paul II. Il commanda l'armée du saint-Siége avec succès, et mourut à Viterbe en 1473, à 55 ans.

FORTIGUERRA (Nicolas), savant prélat de la même famille que le précédent, mourut en 1735, à 61 ans. On a de lui une *version de Térence* en vers italiens, Urbin, 1736, fig., avec le texte latin. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Rome possédait alors de plus excellens littérateurs, et leurs conversations ne roulaient que sur la littérature. Un jour on disputait sur la prééminence entre le Tasse et l'Arioste : l'un et l'autre trouvèrent des partisans dans cette assemblée. Fortiguerra était pour le Tasse; et voulant prouver combien il était facile, avec de l'imagination, de réussir, au moins jusqu'à un certain degré, dans le genre de l'Arioste, il composa un poème en 30 chants, qui fut commencé et fini en très peu de temps. C'est le *Ricciardetto* publié en 1738, in-4 : ouvrage héroïco-burlesque, où l'auteur, à l'exemple de l'Arioste, s'est livré à tout ce que son imagination lui présentait. Il y règne un désordre et une bizarrerie qui jettent le lecteur dans une contention d'esprit continuelle, et qui en rendraient la lecture insoutenable, sans les plaisanteries et la versification aisée qu'il respire : la pudeur, la bienséance et la religion y sont blessées tour à tour, de l'aveu même du traducteur. On l'a imité en vers français en 1766, 2 vol. in-8 : l'auteur (M. du Mourrier), chevalier de St.-Louis, mourut de consomption en 1769, soit que son travail eût occasioné sa maladie, soit que sa maladie eût déterminé son travail. Cet ouvrage empêcha Fortiguerra d'avoir la pourpre que lui destinait Clément XII.

* FORTIS (Jean-Baptiste Albert), l'abbé), littérateur italien, né à Vicence en 1740, entra fort jeune dans l'ordre de St.-Augustin; mais, ennemi de toute espèce de joug, il en sortit bientôt, et fit plusieurs voyages, où il prit une manière hardie de penser qui le fit nommer par plusieurs de ses compatriotes le *voyageur philosophe*. Pendant sa carrière, Fortis fut tour à tour physicien, naturaliste, poète, journaliste, bibliographe et même érudit; mais son caractère ardent et son imagination bizarre ne lui permirent jamais de se fixer. En 1801, il fut nommé préfet de la riche bibliothèque de Bologne, où il mourut le 21 octobre 1803. On a de lui 1° *Saggio d'osservazioni sopra l'isola di Cherso ed Osero*, Venise, 1771, in-4. 2° *Viaggio in Dalmazia*, Venise, 1774, 2 vol. in-4, fig. et cart. Il a été traduit en anglais, Londres, 1778, in-4; et en français, Berne, 1778, 2 vol. in-18. On convient en général que l'imagination de l'auteur l'a entraîné un peu loin, et qu'il a accordé trop de confiance à des autorités suspectes. On peut consulter l'excellente dissertation intitulée *Osservazioni sopra diversi pezzi del viaggio in Dalmazia*, Venise, 1776, in-4. 3° *Voyage minéralogique dans la Calabre et la Pouille*, ou *Lettres au comte Thomas de Bassegli, patricien de Raguse*, 1788, in-8. 4° *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle, et principalement à l'oryctographie de l'Italie*, Paris, 1802, 2 vol. in-8. 5° Beaucoup de *dissertations* disséminées dans les mémoires de diverses académies dont il était membre, ou publiées séparément. Il a travaillé long-temps au journal de Grisellini, qui traitait principalement d'agriculture, d'arts et de commerce, et à l'*Europa letteraria*, ouvrage périodique, publié à Venise par Mme Caminer Tura.

* FORTIS (Aloys), 20e général des jésuites, naquit à Vérone le 26 février 1748, et fut reçu dans la compagnie de Jésus dès l'âge de 14 ans. Ses premiers progrès dans la vertu et les brillans succès qui couronnèrent ses études de littérature et de philosophie annoncèrent ce qu'il serait un jour. Il enseignait la rhétorique au collége de Ferrare quand Clément XIV supprima la compagnie; résolu cependant de consacrer sa vie entière au service de l'Eglise, il rentra dans sa patrie pour y faire ses études théologiques. Malgré le grand nombre de savans qui se trouvaient alors à Vérone, on lui donna la chaire de philosophie au lycée de cette ville; il justifia l'attente publique, s'y fit même une grande réputation par le *Prodromus ad universam metaphysicam* qu'il y publia. Ce fut dans la même ville et vers la même époque, qu'il entreprit et acheva conjointement avec le chanoine Séraphin Volta, l'ouvrage connu sous le titre de : *Illustrazione de Pesci impietriti del monte Bolca in Verona.* Comme la compagnie subsistait toujours en Russie, le Père Fortis se fit inscrire de nouveau au nombre de ses membres, et, sans quitter l'Italie, alla rejoindre à Parme ceux de ses frères qui sous la protection du duc Ferdinand venaient d'y rouvrir le pensionnat des nobles : il y fut plusieurs années professeur de littérature. Les applaudissemens avec lesquels furent accueillies dans plusieurs réunions de savans ses poésies italiennes, grecques et latines ont fait regretter que par humilité, sur la fin de ses jours, il ait livré aux flammes tout ce qui lui restait d'écrits. Dès que la compagnie de Jésus fut rétablie dans le royaume de Naples (1804), il s'y rendit avec empressement, mais à peine avait-il pu organiser les classes publiques du collége de cette ville, que les circonstances politiques le forcèrent de se retirer à Orviète et puis à Vérone, d'où il se rendit à Rome à l'époque où Pie VII rétablit la compagnie par tout l'univers catholique. Sa Sainteté le nomma examinateur des évêques, et le général Brzozowski, résidant toujours en Russie, le fit son vicaire-général en Italie. Elu général de son ordre (1820), il se fit estimer au dehors et chérir de ses inférieurs, retraçant en lui-même toutes les vertus qu'il désirait voir reluire dans les autres. Ni les travaux de sa charge, ni ses dernières infirmités ne diminuèrent jamais en lui l'esprit de recueillement et de prière, ni ne l'empêchèrent d'observer la vie commune. Il mourut à Rome, le 27 janvier 1829.

FORTIUS, *ou plutôt* STERK (Joachim), philosophe et mathématicien, plus connu sous le nom de *Fortius Ringelbergius*, né à Anvers vers l'an 1499, se fit aimer d'Erasme, d'Oporin, d'Hypérius et de plusieurs autres savans de son temps. On le mit assez jeune à la cour de l'empereur Maximilien I, où il resta jusqu'à l'âge de 17 ans; de retour dans son pays, il fit des progrès étonnans dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie. Il employa ses heures de récréation à apprendre à dessiner et à graver. Vers l'an 1529, il se mit à parcourir les principales villes de la France. Arrivé dans une ville, il se mettait aussitôt à enseigner quelque science, dont le cours n'était ordinairement que d'un mois. Il ne fut pas possible de le retenir plus longtemps dans aucune ville. Fortius était passionné pour les langues anciennes. On l'entendait souvent dire qu'*il préférait un mot de la pure latinité à un écu d'or.* Aucune science n'eut pour lui tant d'attrait que l'astronomie; mais, comme presque tous les astronomes de son siècle, il donna dans les chimères de l'astrologie judiciaire. Il mourut vers 1536. Ses ouvrages ont été rassemblés sous le titre de *Joachimi Fortii Ringelbergii lucubrationes.* Lyon, 1556, in-8. On y distingue un traité *De Ratione studii*, Anvers, 1529, dont Thomas Erpénius a donné une édition estimée, Leyde, 1622. Cet ouvrage renferme des avis très judicieux, tant pour les maîtres que pour les écoliers : mais ils sont balancés par des conseils qui sentent le pédantisme. Comme astrologue, il a soin d'y dresser l'horoscope de son livre.

FORTUNAT. *Voyez* VENANCE FORTUNAT.

FORTUNATIANUS. *Voyez* CURIUS.

* FORTUNIO (Augustin), religieux de l'ordre des camaldules, naquit dans le 16e siècle à Fiesole dans la Toscane, de parens originaires de Florence, qu'il perdit de bonne heure. Placé dans le collége de Pise aux frais du grand-duc, il fit de très grands progrès dans les langues et la littérature ancienne. Après avoir fait ses vœux dans le couvent des Saints-Anges à Florence, il se livra à l'exercice de ses devoirs, à l'enseignement des langues et à la recherche des monumens qui pouvaient intéresser son ordre. Il mourut dans un âge peu avancé à Florence vers 1595. On a de ce savant religieux les ouvrages suivans : 1° *Historia camaldulensium*, Florence, première partie 1575, deuxième partie, 1579, in-4 : cette histoire dont Gui Grandi fait l'éloge sous le rapport de l'érudition, mais non sous celui de l'exactitude chronologique, est inférieure à celle des PP. Mittarelli et Costadoni ; 2° *Apologia Augustini Florentini pro libris suis historiarum camaldulensium*, ibid., 1592, in-12; c'est une réponse au Père Luc ermite, qui avait attaqué plusieurs récits de faits miraculeux racontés dans l'*Histoire* de Fortunio ; 3° *Cronichetta del monte san Savino di Toscana*, ibid., 1583, in-4, etc.; 4° *Liber carminum*, ibid., 1591, in-8; ce sont des poésies pieuses et sur des sujets de dévotion. On a encore de Fortunio des *opuscules* moins intéressans.

FOSCARARI (Gilles), dominicain bolonais, mort évêque de Modène en 1564, à 53 ans, fut un des théologiens choisis pour travailler au *Catéchisme* du concile de Trente. C'était un prélat savant, pieux et charitable. Il trouva dans sa frugalité et sa modestie un fonds suffisant pour subvenir aux nécessités des pauvres, pour fonder une maison des Filles-Repenties, et pour embellir son église et le palais épiscopal. Dans un temps de calamité, il vendit jusqu'à sa crosse et son anneau. (On lui attribue un livre intitulé : *Ordo judiciarius in foro ecclesiastico.*)

FOSCARI (François), d'une illustre famille de Venise, dont il augmenta encore le lustre. Il fut en 1415 procurateur de St.-Marc, et élu doge en 1423, après avoir gagné ou acheté les suffrages. Voulant se rendre redoutable à ses voisins, il fit la guerre, et soumit à la république le Bressan, le Bergamasque, Crémone, Ravenne et d'autres places. Ces conquêtes coûtèrent beaucoup aux Vénitiens, qui murmuraient hautement contre lui ; il les apaisa en offrant sa démission, qui ne fut pas acceptée. Ses ennemis suscitèrent diverses affaires à son fils, qui fut relégué d'abord à Trévise, et ensuite deux fois à la Canée. Le dernier exil accabla de douleur le malheureux doge, et il fut hors d'état de gouverner les affaires de la république. Il fut déposé à l'âge de 84 ans, en 1457, et Pascal Maripert mis à sa place. Il mourut deux jours après. Son fils était mort lui-même dans sa prison ; on l'avait accusé d'avoir assassiné un sénateur ; mais le véritable meurtrier déclara, au lit de la mort, que Foscari était innocent. Il n'était plus temps : l'infortuné Foscari avait péri, victime de la calomnie.

* FOSCARI (François), sénateur vénitien, célèbre par ses missions diplomatiques, ses connaissances et ses travaux, mort le 7 décembre 1790, a publié *Thesaurus antiquitatum sacrarum, complectens selectissima clarissimorum virorum opuscula, in quibus veterum Hebræorum mores, leges, instituta, ritus sacri et civiles illustrantur*, Venise, 1744-1769, 34 vol. in-fol. Il fut aidé dans cette immense collection par Ugolini. Il a publié aussi *Bibliotheca veterum patrum, antiquorum scriptorum ecclesiasticorum græco-latina*, Venise, 14 vol. in-fol.; et les OEuvres de Théophylacte, archevêque de Bulgarie, Venise, 1763, 4 vol. in-fol.

FOSCARINI (Michel), sénateur vénitien, remplit différens postes dans sa république, et mourut en 1692, à 64 ans. Il a continué l'*Histoire de Venise*, par Nani, 1696, in-4, qui fait le tome 10e de la *Collection des historiens de Venise*, 1718, in-4 : collection assez mal imprimée, mais dans laquelle on n'a fait entrer que de bons auteurs. Foscarini avait écrit par ordre de la république,

et il est regardé comme un historien qui a eu de bons documens. On trouve deux de ses *Nouvelles* dans celles de *Gli Academici incogniti*, 1651, in-4.

* FOSCARINI (Marc), de la même famille que le précédent, fut encore plus illustre et comme politique et comme littérateur. Né en 1695, il se distingua dès sa jeunesse par ses succès, ses connaissances et ses mœurs. Il entra de bonne heure dans les charges publiques, et fut bientôt chevalier et procurateur de St.-Marc. Envoyé en ambassade dans plusieurs cours de l'Europe, il revint à Venise où il fut chargé de la direction des monumens publics, puis de la bibliothèque de St.-Marc. En 1762 les suffrages de ses compatriotes l'appelèrent à la suprême dignité de doge. Il mourut l'année suivante, 10 mois après son élection. On a de lui le premier volume d'une *Histoire littéraire de Venise*, Padoue, 1752, grand in-fol.; un *Traité de l'éloquence* et *des mémoires secrets pour servir à l'histoire de l'empereur Charles VI*. Tous ces ouvrages sont écrits en italien.

FOSCO (Placide), italien, médecin de Pie V, se distingua par sa science et par sa vertu. Il mourut à Rome en 1574, âgé de 64 ans. On a de lui un traité : *De usu et abusu Astrologiæ in arte medica*. L'astrologie et l'astronomie étaient alors synonymes, et il est très vraisemblable que cette dernière science n'est point inutile aux médecins. « Je voudrais, dit » M. de la Lande, que les médecins con- » sultassent au moins l'expérience à cet » égard, et qu'ils examinassent si les » crises et les paroxismes des maladies » n'ont pas quelques correspondances » avec les situations de la lune par rap- » port à l'équateur, aux sisigées et aux » apsides. Plusieurs médecins m'en ont » paru persuadés. »

* FOSCOLO (Ugo), l'un des grands poètes et littérateurs de l'Italie, naquit dans l'île de Zante en 1777. Il quitta de bonne heure les îles Ioniennes, se rendit à Venise, erra pendant quelque temps sans dessein et sans but sur les bords de l'Adriatique et dans quelques villes de l'Italie, et s'arrêta enfin à Padoue où il suivit le cours de littérature de Césarotti. A l'école de ce professeur célèbre, il puisa cette profonde admiration qu'il conserva toujours pour les classiques grecs, latins et italiens. Il écrivit lui-même, fit des vers tendres où régnait une douce harmonie, puis il chanta la liberté, enfin il rechercha la gloire. Il la rechercha de toutes les manières, dans tous les états; tour à tour poète, orateur, professeur, il fut aussi tantôt philosophe, tantôt homme à la mode; quelquefois il affectait le stoïcisme le plus sévère, d'autres fois il sacrifiait aux plaisirs. Foscolo embrassa la carrière dramatique; il débuta à Venise par sa tragédie de *Thyeste* qu'il jugea plus sévèrement et beaucoup mieux que ses panégyristes. Son imagination mobile se porta ensuite sur un autre objet. Après avoir lu *Werther*, il voulut se faire connaître lui-même, se peindre dans la position d'un amant désespéré. Ce roman qu'il intitula: *Dernières lettres de Jacopo Ortis*, est une imitation un peu servile de Gœthe : mais il est plein de feu; ses allusions aux événemens dont sa patrie a été le théâtre, et les souvenirs relatifs à quelques-uns de ses contemporains le font lire avec entraînement. Disons, pour l'honneur de la morale, qu'il n'est pas bien de voir un beau talent se consacrer à la peinture d'une passion qui conduit au suicide, et que c'est enflammer les lecteurs d'un sentiment qui peut devenir criminel, quand bien même il n'a pas pour résultat une mort violente. Dans un discours prononcé au congrès de Lyon en 1801, Foscolo fit l'éloge des républiques italiennes, et ce discours fut un morceau d'éloquence. Déjà connu comme poète, comme romancier, comme orateur, il voulut avoir la réputation d'érudit : c'est dans ce but qu'il traduisit en italien le petit poème de Callimaque sur la *chevelure de Bérénice*, que déjà Catulle avait mis en latin; il y ajouta un long commentaire hérissé de notes et de citations d'*auteurs* qu'il n'avait pas lus. Cette fois-ci, il échoua dans sa tentative, et lui-même plaisantait de sa science d'emprunt. Nommé à l'université de Pavie professeur de belles-lettres, il succéda à Monti, dé-

buta par un discours *sur l'origine et les règles fondamentales de la littérature*, et développa les théories philosophiques de Locke et de Condillac. Ses fonctions ne l'empêchaient pas de se livrer à de nouveaux travaux poétiques : il entreprit la traduction d'Homère en vers *sciolti;* Monti avait entrepris la même tâche ; les deux poètes firent en même temps le premier chant ; le public applaudit également à leurs efforts ; il admira la noblesse et l'harmonie de l'un, la force et la concision de l'autre. Foscolo interrompit sa carrière littéraire pour embrasser celle des armes, s'attacha au général Thuillier (1805), se rendit à Calais pour prendre part à l'expédition que Buonaparte méditait contre l'Angleterre. De retour en Italie (1808), il publia une belle édition des ouvrages classiques du prince Raimond Montecuculli avec des notes et des additions importantes : il en a paru une édition plus complète en 1821 à Turin, par les soins de M. Grassi. A Milan Foscolo donna la tragédie d'*Ajax* qui fut vivement attaquée sous le rapport politique et sous le rapport littéraire : il n'était plus alors l'ami de Monti, et il essuyait les vengeances des écrivains qu'il avait maltraités lui-même. Dénoncé par ses ennemis, il chercha un asile dans la patrie du Dante et de Machiavel, à Florence, où il donna sa *Ricciarda*, jouée sur plusieurs théâtres d'Italie, imprimée à Londres et traduite en français : cette pièce est la seule de Foscolo qui se trouve dans la collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. Redevenu militaire après la chute de Buonaparte, il fut aide-de-camp du général Pino. Mais ses opinions n'étaient pas d'accord avec le nouvel ordre de choses : il fut obligé de quitter sa patrie ; il passa ses dernières années à Londres. En Angleterre, il publia la traduction du voyage sentimental de Sterne sous le nom de *Didimo Chinexico*, fit quelques articles dans les journaux, ouvrit à plusieurs reprises un cours de littérature italienne. Il est mort à Londres le 11 septembre 1827. Parmi les écrits qu'il a publiés à Londres, on compte les *Essais sur Pétrarque*, une savante *Introduction aux Nouvelles de Boccace*, un travail important sur la *divine comédie du Dante* dont le premier volume seul a paru. L'*Alcée*, les *Grâces*, quelques *odes*, *plusieurs sonnets*, sa pièce intitulée *Sepolcri* sont des morceaux poétiques estimés. Foscolo avait un beau talent, mais des passions et des mœurs qui firent son malheur; et il dut se reprocher amèrement les désordres de sa vie privée. Les *lettres de Jacobo Ortis* ont été traduites par M. de S. (Senonnes), 1814, 2 vol. in-12 : cette traduction a paru en 1814 sous le titre du *Proscrit* ou *lettres de Jacobo Ortis*, et en 1830 sous celui d'*Amour et suicide* ou le *Werther de Venise*. Les mêmes lettres ont été traduites par M. Truchon, Paris, 1819, et par un anonyme, Lyon, 1823.

* FOSSATI (Jean-François), bénédictin de la congrégation du Mont Olivet, né à Milan vers la fin du 16e siècle, fut un excellent prédicateur et devint évêque du diocèse de Tortone qu'il administra avec sagesse jusqu'en 1653, époque où il mourut. On a de ce prélat : 1° *Orazione funebre della morte del ser. Cosimo II Medici, gran-duca di Toscana*, Sienne, 1620, in-4; 2° *Memorie istoriche delle guerre d'Italia del secolo presente dall' anno* 1600, Milan, 1640, in-4, Bologne, 1641 et 1645, in-8.

* FOSSATI (George), architecte, graveur et imprimeur, né à Morco près de Lugano, au commencement du 18e siècle, s'est fait une réputation très-étendue par le grand nombre d'ouvrages sortis de son burin. On a de lui 1° un *Recueil de diverses fables* dessinées et gravées par lui, en italien et en français. Venise, 1744, 6 parties en 3 vol. petit in-fol. fig. en couleur. Les gravures font le principal mérite de ce recueil très recherché des curieux. 2° *Vita degli architetti del signor Felibien, tradotta del francese*, 1755, in-8. fig. On a encore de lui, comme graveur, un recueil des *édifices de Palladio*, les *plans de Venise*, *Bergame*, *Genève*, et une *carte du lac de Lugano*.

FOSSE (Charles de La), fils d'un orfévre, naquit à Paris en 1640. Il entra

dans l'école de Le Brun, premier peintre du roi, et l'imita si bien, que le maître ne dédaigna pas d'employer son élève dans ses grands ouvrages. Le voyage d'Italie le perfectionna, et à son retour il peignit le dôme de l'hôtel royal des Invalides. Il fut regardé comme un des premiers coloristes. Il excellait dans la fresque, dans le paysage, et surtout dans l'histoire. Louis XIV lui accorda une pension de mille écus. Il fut reçu de l'académie de peinture, et en devint recteur et professeur. Il mourut à Paris en 1716. Sa réputation l'avait fait appeler en Angleterre, où milord Montaigu l'occupa à décorer sa maison de Londres. Les peintures de ce grand artiste furent admirées de tous les connaisseurs. Le roi Guillaume III étant venu les voir, proposa à La Fosse un établissement très avantageux; mais, vers ce même temps, le célèbre Mansard lui écrivit de revenir en France, où il était désiré. — Il y a un graveur célèbre du même nom (Jean-Baptiste-Joseph), né à Paris en 1721, auquel on doit les gravures du *Voyage de Naples et de Sicile*, par l'abbé de St.-Non, qui excellait surtout à saisir le maintien et la physionomie de ses modèles.

FOSSE (Antoine de La), sieur d'Aubigny, neveu du précédent, naquit à Paris en 1653 d'un orfévre, comme son oncle. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui et du duc d'Aumont. Lorsque le marquis de Créqui fut tué à la bataille de Luzara, il fut chargé de porter à Paris le cœur du jeune héros, et il chanta sa mort dans une pièce de vers que nous avons encore. La Fosse parlait et écrivait purement l'italien. Une ode qu'il fit en cette langue lui mérita une place dans l'académie des *Apatistes* de Florence. Il y prononça pour remercîment un discours en prose sur ce sujet singulier : *Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus ou des noirs?* Il avait encore plus de talent pour la poésie française. Ses vers sont extrêmement travaillés : il avouait lui-même que l'expression lui coûtait plus que la pensée. On a de lui plusieurs tragédies, dont *Manlius* est la meilleure; et une *Traduction*, ou plutôt une *Paraphrase* en vers français, des *Odes* d'Anacréon. On trouve après cette version plusieurs autres pièces de poésie. Il mourut en 1708, à 55 ans. Son *Théâtre* est en 2 vol. in-12, Paris, 1747. Il en a paru une autre édition en 1755, qu'on a grossie, par je ne sais quel motif, de la *Gabinie* de Bruéys, et du *Distrait* de Regnard.

FOSSÉ (du). *Voyez* THOMAS.

* FOSTER (Samuel), mathématicien anglais, né à la fin du 16e ou au commencement du 17e siècle, étudia à l'université de Cambridge, les mathématiques avec une ardeur extraordinaire : aussi obtint-il de grands succès : il fut nommé en 1636 professeur d'astronomie à Gresham. Après avoir quitté cette place au bout de dix mois, il la reprit en 1641 et mourut en 1652, laissant les ouvrages suivans : 1° *Traité de gnomonique*, 1638, in-8, c'est un ouvrage estimé. 2° *Œuvres posthumes*, 1652, in-4; 3° *Mélanges*, ou *Veillées mathématiques* (en latin et en anglais), 1659, in-fol. Il inventa et perfectionna plusieurs instrumens de mathématiques et d'optique : il il avait fait des observations d'éclipses. Foster était de l'association savante qui précéda la société royale de Londres.

* FOSTER (Jean), savant philologue anglais, né à Windsor en 1731, fit ses premières études à Eton et à l'université de Cambridge. Adjoint au docteur Edouard Barnard, célèbre maître de l'école d'Eton, il lui succéda en 1765 et devint chanoine de Windsor en 1772. Sa santé altérée par ses travaux le força d'aller aux eaux de Spa, où il mourut en 1773. Foster n'a laissé qu'un ouvrage; mais il prouve sa vaste érudition. Il a pour titre : *Essai sur la nature différente de l'accent et de la quantité, avec leur usage et leur application dans la prononciation des langues anglaise, latine et grecque; contenant un précis et une explication des tons anciens, et une défense de l'accentuation moderne, contre les objections d'Isaac Vossius, Henninius, Sarpedonius, le docteur Gally et autres auteurs*, Cambridge, 1763, in-8 (en anglais). On a conservé avec

soin les *manuscrits* de plusieurs de ses exercices de collége.

FOSTER (Jacques), ministre anglais, non-conformiste, né à Excester en 1697, mourut le 5 novembre 1753, après avoir publié, 1° l'*Excellence de la Révélation chrétienne contre Tiddal*, 1731. 2° *Discours sur la Religion naturelle et les vertus sociales*, 2 vol. in-4. 3° Des *Sermons*. 4° Des *Traités de controverse*.

* FO-THOU-TCHHING, célèbre Samanéen, qui contribua puissamment à l'établissement de la religion de Bouddah à la Chine, naquit dans la contrée que les Chinois nomment Thian-Tchou (Hindoustan), d'une famille qui se nommait *Pe* : après s'être livré sérieusement à l'étude des sciences occultes, il vint s'établir l'an 310 à Lo-Yang, maintenant Honan, qui était la résidence des rois Tchao, princes Tartares qui gouvernèrent le nord et l'occident de la Chine de l'an 308 à l'an 329. C'est à la cour de ces rois qu'il fit usage de sa science mystérieuse : il parvint à faire croire aux esprits crédules de cette province qu'il exerçait un grand pouvoir sur la nature : qu'il entretenait un commerce avec les esprits : qu'il avait à sa disposition les bons et les mauvais génies : qu'il avait déjà vécu plus de cent ans, qu'il se nourrissait d'air, etc ; qu'il avait au côté une ouverture d'où jaillissait pendant la nuit des torrens de flammes, et d'où il faisait souvent sortir son cœur et ses entrailles qu'il lavait parfois à la rivière : le son des cloches était pour lui un pronostic d'où il tirait l'indication de l'avenir ; les Saducéens disent qu'il ne se trompa jamais. Après avoir cherché dans le désert un refuge contre les Chinois qui reprirent Lo-Yang, il revint cependant auprès du généralissime auquel il fut très utile : présenté à l'empereur Chi-Le, il fit devant lui des prodiges, disent les partisans de Bouddah, et c'est ainsi que s'établit en Chine le Bouddisme. On croit qu'il mourut en 349, après avoir fait un grand nombre de disciples et fondé plusieurs monastères.

* FOTHERGILL (Jean), célèbre médecin anglais, né le 8 mars 1712 à Carlend près de Richemont dans le comté d'York, et mort le 26 décembre 1780, cultiva l'histoire naturelle et la botanique avec succès, mais il se rendit surtout recommandable par sa bienfaisance. On grava sur son tombeau : « Ci-gît le Docteur Fo-« thergill, qui dépensa 200 mille guinées » pour le soulagement des malheureux. » Son cabinet zoologique et minéralogique était un des plus complets de l'Angleterre. Il a enrichi les *Transactions philosophiques*, et les *Mémoires de la société médicale de Londres* de plusieurs observations curieuses. Tous ses écrits ont été rassemblés après sa mort, et publiés à Londres, en 1781, in-8, en 1783, 3 vol. in-8, et en 1804, in-4. Ils ont été traduits en allemand, Altenbourg, 1785, 2 vol. in-8.

* FOUCAULT, nom d'une ancienne famille du Périgord, qui a produit plusieurs personnages distingués. — Jean Foucault, chambellan de Charles VII, et l'un des plus vaillans capitaines de ce prince, tomba au pouvoir de Talbot au siége de Laval (1425), et se racheta de ses deniers. En 1429 il assista au sacre de Charles VII, et l'année suivante il défendit avec bravoure et avec honneur la ville de Lagny contre les Anglais. Il mourut en 1466 dans un âge très avancé.

* FOUCAULT (Jean), seigneur de l'Ardimalie, baron d'Auberoche, né dans le Périgord en 1542, servit de tous ses moyens la cause de Henri de Navarre, (Henri IV), qui le nomma, lorsqu'il fut sur le trône, son chambellan, puis gouverneur du Périgord et vicomte de Limoges. Foucault mourut d'un coup de canon à un assaut dans la guerre que Henri IV soutenait contre les Espagnols. La famille Foucault conserve religieusement les lettres que ce prince lui écrivit.

FOUCAULT (Louis), comte de Daugnon, avait été page du cardinal de Richelieu. Il s'attacha au duc de Fronsac qui commandait les flottes de France. Il servit sous lui avec le rang de vice-amiral, au combat donné devant Cadix en 1640, et se saisit après sa mort de la forte place de Brouage, dont le duc était gouverneur. Cette place fit la fortune de Foucault : car en la remettant, on lui donna

pour récompense le bâton de maréchal de France le 20 mars 1653. Il mourut en octobre 1659, âgé d'environ 43 ans, avec la réputation d'un homme avide de gloire et d'argent.

FOUCAULT (Nicolas-Joseph), parisien, honoraire de l'académie des belles-lettres, fut successivement intendant de Montauban, de Pau et de Caen, et travailla partout pour le bien de l'état et des lettres. Il découvrit en 1704 l'ancienne ville des Viducassiens à deux lieues de Caen, et il en envoya une relation exacte à l'académie des Belles-lettres. Il avait fait la découverte, quelque temps auparavant, du précieux ouvrage de Lactance, *De mortibus persecutorum*, et qu'on ne connaissait que par une citation de Saint-Jérôme. Ce fut sur ce manuscrit, trouvé à l'abbaye de Moissac en Querci, que le savant Baluze le publia (*voyez* LACTANCE). Foucault mourut en 1721, âgé de plus de 80 ans. Il joignait des mœurs douces à une vertu austère, et des agrémens à un savoir profond.

* FOUCAULT de l'Ardimalie (Louis marquis de), capitaine de chasseurs à cheval, fut élu député de la noblesse du Périgord aux Etats-généraux de 1789, et s'y fit remarquer par son courage à défendre les droits du trône et de la noblesse. Il avait peu d'éloquence, mais il était doué d'une voix très forte qui se faisait entendre au milieu des cris des tribunes et du côté gauche. Mirabeau lui rendait la justice de dire, « qu'il redou» tait plus son gros bon sens que l'esprit » et l'éloquence de beaucoup d'autres » membres du côté droit. » Lors de la première discussion sur les émigrés, il justifia leur fuite par les dangers que leur offraient les lanternes et les baïonnettes. Accusé d'avoir favorisé M. de Brune Saordin, il avoua à la tribune l'avoir caché plusieurs jours chez lui, et il ajouta : « Que sa conscience l'assurait » qu'il n'avait fait en cela que ce qu'or» donnaient l'humanité et la justice. » On le vit quelque temps après, dans une séance orageuse où il était menacé d'être envoyé à l'Abbaye, défier hardiment le *côté gauche*, et déclarer que le côté droit était décidé à résister à l'oppression. Il parla plusieurs fois contre les clubs, fut un des signataires des protestations du 12 et du 15 septembre, émigra après la session et servit à l'avant-garde de l'armée des princes, ensuite à celle de Condé, où il fut employé comme officier dans les corps nobles. Il profita de l'amnistie du 26 avril pour rentrer en France, et se retira dans les terres qui lui restaient. Il fut tué en 1804, dans son château de l'Ardimalie par la chute d'un mur qu'il faisait réparer.

* FOUCAULT (Jules, marquis de) cousin-germain du précédent, colonel du génie, membre de la chambre des députés en 1815, né en 1782 au château de Lubersac en Limousin, fut élève de l'école polytechnique en 1801, et officier du génie en 1803. Envoyé au siége de Stralsund, il fit partie de l'armée d'Allemagne, il passa ensuite en Espagne et servit avec distinction aux siéges de Sarragosse, de Mequinenza, de Lérida et de Tortose. Après avoir reçu plusieurs blessures, il devint chef de bataillon dans son arme, alla en Hollande (1811), et fut chargé de défendre le Helder où il était encore en 1814. Louis XVIII le nomma secrétaire de la commission des anciens officiers, et le département de la Corrèze, son député à la chambre de 1815. En 1816, il obtint le commandement d'un régiment du génie. Il mourut à Metz en 1821. Son régiment lui a fait élever un monument funèbre.

* FOUCHÉ (Joseph), duc d'Otrante, naquit à Nantes le 29 mai 1763, d'un capitaine de vaisseau marchand qui le destina d'abord à suivre la même profession. Ses études, chez les oratoriens où il fut élevé, furent peu brillantes; ses faibles progrès n'étaient dûs qu'à une laborieuse application. La délicatesse de sa constitution ne lui permit pas d'embrasser l'état de son père; il entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut reçu dans la maison de l'Institution de Paris, et y continua ses études, avec quelques succès. Successivement professeur à Juilly, à Arras, à Vendôme, la révolution française le trouva préfet des classes au col-

lége de Nantes; il avait alors 25 ans. Déjà connu pour avoir osé monter dans un aérostat à l'époque où se faisaient les premières expériences de cette nouvelle découverte, il ajouta bientôt une triste illustration à cette innocente célébrité, et le club de Nantes retentit de ses motions furieuses. Peu après (septembre 92), il fut député de son département à la Convention : retenu pendant long-temps dans un silence presqu'absolu par la médiocrité de ses talens oratoires, il le rompit d'une manière horrible à l'époque du procès de Louis XVI : on reconnut alors l'ami de Robespierre et de Danton. « Il » semble, disait-il, que nous sommes » effrayés du courage avec lequel nous » avons aboli la royauté; nous chance- » lons devant l'ombre d'un roi. Sachons » prendre enfin une attitude républi- » caine; nous sommes assez forts pour » soumettre toutes les puissances et tous » les événemens; le temps est pour nous » et contre tous les rois de la terre. » La mort sans appel ni sursis fut la conclusion de ces diatribes sanguinaires. L'ambition et l'avidité de Fouché le rapprochèrent de Danton plutôt que de Robespierre, dont l'*incorruptibilité*, si populaire à cette époque, ne permettait ni le luxe ni les exactions. Poursuivant la même ligne de fureur républicaine, Fouché fit rendre deux décrets, l'un déclarant nationaux les biens dépendant des établissemens d'instruction publique autres que les colléges; l'autre ordonnant la recherche des biens d'émigrés (14 mars 1793). Toujours médiocre à la tribune, il brigua des missions : l'Aube et la Nièvre furent tour-à-tour le théâtre de ses horribles exploits. *La mort est un sommeil éternel*, telle fut la folie philosophique dont il faisait emphatiquement orner les portes des cimetières. Quatre-vingt-trois prêtres furent envoyés par lui aux noyades de Nantes. Célèbre par ce qu'on appelait alors de l'*énergie*, il fut adjoint à Collot-d'Herbois dans son expédition contre Lyon. On frémit en lisant ses proclamations et sa correspondance officielle : « Nous le jurons, s'écriait-il, le peuple » sera vengé; ce sol qui fut rougi du sang » des patriotes, sera bouleversé, et sur » les débris de cette ville superbe et re- » belle, s'élèveront des chaumières épar- » ses que les amis de la liberté et de l'é- » galité s'empresseront de venir habiter. » Les condamnés devaient être conduits en plein jour en face du lieu même où les patriotes avaient été exécutés, pour y « expier sous le feu de la foudre une » vie trop long-temps criminelle. Le peu- » ple, écrivait-il encore, a mis entre les » mains de ses représentans, le tonnerre » de sa vengeance : ils ne le quitteront » que lorsque tous ses ennemis seront » foudroyés. » « Les démolitions sont trop » lentes, écrit-il à la Convention : il faut » des moyens plus rapides à l'impatience » républicaine; l'explosion de la mine, » l'activité dévorante de la flamme peu- » vent seules exprimer la toute-puissance » du peuple. » Toute sa correspondance de cette époque que les courtisans de sa grandeur ont voulu en vain attribuer à Collot-d'Herbois, est pleine de traits pareils. De retour à Paris le 8 avril, il fut nommé le 6 juin président du club des Jacobins; mais Robespierre l'accusa d'*avoir déshonoré la révolution par ses excès*, le fit chasser des Jacobins comme un conspirateur chargé de rapines; et sans le 9 thermidor, il aurait infailliblement partagé le sort de Chaumette que l'*incorruptible* dictateur avait envoyé à l'échafaud. Après le 9 thermidor, il s'efforçait de revendiquer une partie de la gloire de cette journée; « elle est trop » belle pour avoir été déshonorée par son » secours, » s'écria Boissy-d'Anglas. Chassé de l'Assemblée et décrété d'arrestation, il fut compris dans l'amnistie générale du 26 octobre 1795, et envoyé en mission par le Directoire sur les frontières d'Espagne, puis exilé comme terroriste dans la vallée de Montmorency. Ses rapports avec Gracchus-Babœuf, qui le firent condamner alors, lui servirent bientôt à obtenir, par d'importantes révélations, la confiance des directeurs : par le crédit de Barras, il fut nommé ambassadeur près la république Cisalpine, y essaya contre les réactions anti-révolutionnaires un 18 fructidor en miniature, fut rap-

pelé par le Directoire, et aurait été ramené captif à Paris, sans ses liaisons avec le général Joubert qui s'y opposa. Toujours soutenu par Barras, nommé ambassadeur près la république Batave, il revint bientôt se saisir du portefeuille de la police. Ici se termine sa carrière de démagogue, et commence sa vie d'homme d'état. Il paralyse l'exécution de l'horrible loi des ôtages, attaque vivement les clubs, résiste aux fureurs du manége, présente un rapport contre les royalistes du Morbihan, supprime onze journaux, et prépare de loin le 18 brumaire en frappant à droite et à gauche tout ce qui s'opposait au pouvoir. Avec le produit des jeux, il se fait des créatures, s'attache Joséphine, se lie intimement avec tous les Buonaparte, arrange avec le jeune conquérant qui arrivait d'Egypte, la journée qui fit succéder le consulat à la Constitution de l'an 3. Les démocrates comme les royalistes furent combattus; le complot d'Aréna, Ceracchi et Topino-Lebrun échoua; les auteurs de la machine infernale furent découverts, et 300 démagogues déportés sous ce prétexte; la justice distributive des emprisonnemens et des exils, et, il faut l'avouer, quelquefois de la clémence et du pardon, fut habilement balancée entre tous les partis: mille noms seulement furent maintenus sur la liste des émigrés: peu après les royalistes étaient amorcés, les démagogues adoucis, et Buonaparte lui-même sentait ses caprices asservis à l'influence de son ministre. Fatigué de cette contrainte, et plus confiant en ses propres forces, il s'en défit après la paix d'Amiens (septembre 1802). La sénatorerie d'Aix fut donnée à Fouché comme fiche de consolation; il se vengea par des bons mots du ministre de la justice, Régnier, sous la direction de qui la police fut réunie; et le sobriquet de *gros-juge* lui restera. Dans l'automne de 1802, Fouché fit encore partie d'une commission chargée de conférer avec les députés des cantons suisses, dont les rapports fédéraux furent changés par le fameux *acte de médiation*. La conspiration de Georges et de Pichegru, la transition du consulat à l'empire rappelèrent Fouché à la police le 10 juillet 1804. Ici fut l'époque de sa plus grande puissance. Il ressuscita l'ancienne maxime que trois personnes ne pouvaient se réunir et parler indiscrètement des affaires publiques sans que le lendemain la police n'en fût informée. Devenu le modérateur de l'état, tous les partis le prônèrent: son action fut si forte sur l'opinion qu'on attribua à lui seul l'avénement et le maintien au pouvoir de Napoléon. Pendant les guerres de l'empire, réunissant entre ses mains le ministère de la police et celui de l'intérieur, il dirigeait presque en maître absolu la politique générale; et lors du débarquement des Anglais dans l'île de Walcheren, il osa écrire: « prouvons à » l'Europe que si le génie de Napoléon » peut donner de l'éclat à la France par » ses victoires, sa présence n'est pas né» cessaire pour repousser nos ennemis. » Les Anglais furent chassés, mais l'empereur se souvint de l'audacieuse circulaire. A peu près dans le même temps, l'empereur découvrit une négociation diplomatique entamée à son insu, avec le marquis de Wellesley, par l'entremise de l'officier irlandais Fagan. Napoléon, qui en suivait une autre parallèlement, vit les deux envoyés, dont les propositions étaient contradictoires sur plusieurs points, pris pour des espions et chassés. Indigné contre son audacieux ministre, il donna la police à Savary, réclama de Fouché sa correspondance, et ne pouvant obtenir, malgré une sorte de visite domiciliaire dans laquelle Berthier et Réal furent mystifiés par l'homme le plus rusé de France, que quelques papiers insignifians, il l'exila dans sa sénatorerie d'Aix. Déjà duc d'Otrante par le décret impérial du 30 mars sur les grands fiefs de l'empire, il avait été nommé gouverneur de Rome en même temps que renvoyé du ministère. Ne s'abusant pas sur sa position, et craignant un dénoûment tragique à tout ce drame d'intrigues, il s'embarqua à Livourne pour les Etats-Unis: mais ne pouvant supporter la mer, il prit son parti, revint dans sa sénatorerie, d'où il fut appelé au quartier-général de Dresde après la campagne

de Russie, et envoyé en Illyrie comme gouverneur-général. Arrivé à Leybach en juillet 1813, sans forces contre l'invasion autrichienne, il se retire, intrigue avec Murat qui, poussé par son penchant naturel et par les insinuations de Fouché, se joint à la coalition des puissances; muni des pouvoirs de l'empereur, il traite pour l'évacuation de la Toscane et des états romains, revient à Lyon, est forcé par la position politique qu'il avait récemment prise, à gagner Valence où il apprend l'arrivée de Monsieur comte d'Artois, à Vesoul. Il fut trop tard à Paris pour faire partie du gouvernement provisoire, et ne put, malgré les menées de ses partisans, réussir à se faire nommer alors ministre de la police. Cette première restauration de la monarchie le confina dans son château de Ferrières, d'où il conserva des relations avec tous les personnages politiques. Il prétend avoir répondu à des intrigans dont le but était le renversement des Bourbons, et dont les avances le prévenaient : « Je ne » travaille point en serres chaudes; je » ne veux rien faire qui ne puisse paraître » au grand air. » Son plan était alors de profiter de l'abdication pour établir une régence dont la consolidation d'une *légitimité illégitime* eut été la conséquence. Cependant ses communications avec les royalistes continuaient d'abord, par l'intermédiaire de M. de Blacas, et ensuite par celui de M. le duc d'Havré. Dans une entrevue avec Monsieur (depuis Charles X) chez la princesse de Vaudemont, il s'écria, en parlant de la possibilité de sauver la couronne : « Il est trop tard; » sauvez le roi; je me charge de sauver » la monarchie, » mot plus connu qu'il n'est facile à bien comprendre. On voulut alors s'assurer de sa personne; mais il escalada le mur de l'hôtel d'Hortense Beauharnais, voisin du sien, et échappa à toutes les recherches. Après le 20 mars, Napoléon lui rendit la police, et triompha de ses efforts qui tendaient à substituer à la force militaire une force révolutionnaire, dont la terreur ressuscitée eut été le principal moyen. Fouché parvint, par ses intrigues à neutraliser la Vendée : mais peu confiant dans le nouvel ordre de choses il communiquait avec Gand. Maître de la chambre des représentans, il força Buonaparte à abdiquer après Waterloo, et se trouva pendant un instant arbitre des destinées de la France comme président du gouvernement provisoire : c'est en cette qualité qu'il traita de la reddition de Paris. Il eut bien voulu faire adopter son plan de régence, et envoya au quartier général des alliés cinq plénipotentiaires à la tête desquels était M. de La Fayette, avec mission de traiter de la paix et d'adhérer à toute espèce de gouvernement excepté à celui des Bourbons. Mais la France réclamait ses anciens rois, et elle les obtint. Tous les efforts de Fouché se concentrèrent alors pour arracher des concessions à ceux qu'il ne pouvait éviter : le 6 juin, il eut une conférence à Neuilly avec le duc de Wellington, et le lendemain il fut présenté au roi, à Arnouville près St.-Denis. Il essaya de persuader à Louis XVIII qu'il devait consolider à jamais la révolution en sa personne, en abandonnant la cocarde blanche et les émigrés de Gand. Ce prince, qui plus tard ne s'abandonna que trop à des conseils de ce genre, refusa de suivre ceux-là, et se contenta de conserver au conseiller le ministère de la police. Carnot, furieux de voir son ancien collègue adoucir si heureusement pour lui les plus rapides transitions, et craignant d'ailleurs sa surveillance, lui écrivit ces mots pleins d'une emphase toute lacédémonienne, et d'un arrière-goût de république : « Traître, où veux-tu que j'aille? » — « Imbécille, où tu voudras » répondit Fouché. Il contribua tant par son habileté non contestée que par ses anciennes relations à aplanir bien des difficultés. L'ordonnance du 26 juillet, l'arrestation de Ney et de Labédoyère, la soumission de l'armée de la Loire, le désarmement des factieux furent en partie son ouvrage. Mais bientôt de nouvelles intrigues révolutionnaires, des rapports confidentiels divulgués, l'approche de la chambre *introuvable*, et la force réagissante de l'opinion royaliste le contraignirent de donner sa démission. Nommé ministre à Dresde,

il y fut surpris par la loi du 12 janvier 1816 contre les régicides. Ici finit sa carrière politique si longue et si bien remplie. Doué d'un jugement profond, d'une prévoyance rare, d'un tact exquis des hommes et des choses, Fouché prit toujours conseil des circonstances; sa vie est partagée en deux époques, dont l'une offre le beau idéal de la frénésie démagogique, et l'autre le type parfait du despotisme : il a reflété son siècle : il n'a point été plus inconséquent que le temps où il a vécu. Au milieu de tant de contradictions, il a constamment été dévoué à deux intérêts : au sien d'abord, et avant tout ; ensuite à celui de la révolution : assez semblable en cela à Buonaparte, ce grand révolutionnaire-soldat, dont il était la contre-épreuve dans l'ordre civil, et dont il a toujours partagé la puissance. Une femme de génie a surnommé Napoléon *la révolution à cheval* : Fouché fut la révolution homme d'affaires, la révolution homme de cabinet : il la servit contre Robespierre, contre le Directoire, contre l'empereur, contre la restauration, dévoué pourtant avant tout à sa propre fortune, à sa propre ambition, à ses 14,000,000 avec lesquels il quitta les affaires. Du reste, sans fanatisme d'aucun genre : la révolution l'a fait bourreau, l'empire l'a fait despote, un siècle honnête l'eut peut-être trouvé honnête homme. Fouché a épousé en août 1815 Mlle de Castellane. Après son bannissement il voyagea quelque temps en Allemagne, et se fixa à Trieste où il mourut en 1820. L'Allemagne a été inondée par lui d'écrits apologétiques. Après la première restauration a paru : *Copie d'une lettre adressée à S. A. R. Mgr. le comte d'Artois, par M. le duc D*** le 25 avril* 1814, Paris, juin 1814, in-8. On a de M. de St.-Victor *Quelques observations sur la lettre de Fouché au duc de Wellington, suivies du texte de cette lettre et de quelques notes explicatives*, Paris, Nicolle, 1817, in-8. De M. Liebaut (du Jura) *Quelques mots sur deux ex-ministres* (MM. de Talleyrand et Fouché). Des anonymes ont donné : *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale depuis son entrée à la Convention jusqu'à ce jour*, 1816, in-32, et *Sept mois de la vie de Fouché de Nantes* (1793-94), Paris, Audin, 1816, in-12. Un anglais a publié un *Mémoire historique sur Fouché de Nantes, maintenant duc d'Otrante*, Paris, Egron, 1815, in-8. Le meilleur ouvrage écrit sur sa vie a paru sous le titre de *Mémoires de J. Fouché*, Paris, 1824, 2 vol. in-8; suivant M. Barbier (n° 22, 937 des *Anonymes*) il a été rédigé par M. de Beauchamp, sur des notes fournies par M. de Julian, ancien agent de Fouché. L'éditeur (M. Lerouge) a eu à soutenir un procès pour cet ouvrage contre les fils du duc d'Otrante.

FOUCHER (Simon), surnommé *le Restaurateur de la philosophie académicienne*, parce qu'il travailla à ressusciter la philosophie des anciens académiciens, né à Dijon en 1644, mourut à Paris en 1696, après avoir publié : 1° *Histoire de la Philosophie académicienne*. 2° *Dissertation sur la recherche de la vérité, suivie d'un examen des sentimens de Descartes*, et plusieurs autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

FOUCHER (L'abbé Paul), de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, né à Tours en 1704, mort à Paris en 1778, était un savant studieux, et un homme doux et honnête. Il cultiva d'abord les sciences exactes, et nous avons de lui une *Géométrie métaphysique*, 1758, in-8. Il se tourna ensuite du côté de l'érudition, et eut des succès en ce genre. Son traité historique *De la Religion des anciens Perses*, divisé en plusieurs Mémoires imprimés dans différens volumes du Recueil de l'Académie des Belles-Lettres, prouve son savoir et sa sagacité. Ce sont des recherches curieuses et neuves sur un sujet traité jusqu'alors très-imparfaitement.

* FOUCHER D'OPSONVILLE (N***), écrivain français, né en 1734, entra au service en 1752. Deux fois il fit par terre le voyage de France aux Indes, chargé, dit-on, de missions importantes près des souverains de ces contrées : il profita du long séjour qu'il y fit pour bien étudier les mœurs des habitans et les productions

du pays. Les ouvrages qu'il publia sur ce sujet contiennent des particularités inconnues jusqu'alors : il s'occupa surtout des animaux dont les Arabes et les Juifs font leur nourriture, notamment des sauterelles ; il traita des crocodiles, des caméléons et des serpens ; fit connaître les causes de la vénération que les habitans de l'Inde ont pour le cheval, l'âne et le bœuf ; enfin il raconta les fréquens combats que dans ces contrées les hommes livrent aux tigres en les attaquant corps à corps. Atteint de la peste en Arabie, il fut abandonné dans le désert par la caravanne dont il faisait partie, et ne dut sa guérison qu'à une espèce de prodige. Pour revenir en France, il eut à essuyer des maux incroyables. Il mourut en 1802, après avoir publié les ouvrages suivans : 1° *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, Paris, 1783, in-8 ; ouvrage curieux, extrait du Journal des voyages de l'auteur, qui embrasse aussi l'histoire naturelle, les mœurs et les usages des peuples que d'Opsonville a visités. Il avait annoncé un autre ouvrage beaucoup plus étendu sur l'Inde, mais il n'a publié que le *Bagavadam* qui en faisait partie, et qui, comme on le sait, contient la doctrine des Indiens sur l'Etre suprême, les dieux, les géans et les hommes, 1788, in-8 ; traduit sur une version Tamoule par Méridas Poulé, interprète de la compagnie des Indes. 2° *Supplément au voyage de Sonnerat*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8, contenant des observations critiques ; 3° *Lettre d'un voyageur au baron de L. sur la guerre des Turcs*, Paris, 1788, in-8. Il a publié aussi quelques *brochures* en faveur de la révolution.

*FOUCHY (Jean-Paul Grand-Jean de), astronome et secrétaire perpétuel de l'académie des Sciences, né à Paris en 1707, y mourut le 15 avril 1788. Il eut tous les goûts des âmes douces. Né avec un caractère paisible, il cultivait la poésie, mais dans le secret de l'amitié, ne faisant que des vers de société. Il aimait aussi la musique, et touchait l'orgue presque tous les dimanches dans quelques églises de son voisinage ; par là il satisfaisait à la fois son goût pour la musique, sa piété et son zèle pour obliger. On trouve un grand nombre de ses *mémoires* dans le recueil de l'académie des Sciences, et la description de quelques instrumens de son invention dans le recueil des machines de l'académie, tom. 5, 6, 7. On a encore de lui des *éloges* de plusieurs académiciens, Paris, 1761 ; in-12.

FOUCQUET (Nicolas), marquis de Belle-Ile, fils d'un conseiller d'état ; naquit en 1615. Sa mère, Marie de Maupeou, dame d'une piété éminente et d'une charité extrême, morte en 1681, à 91 ans, fut regardée comme la mère des pauvres, auxquels elle faisait distribuer de l'argent et des remèdes. Elle est auteur d'un recueil très répandu sous le titre de *Remèdes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12. Nicolas Foucquet, son fils, donna dès son enfance des marques non équivoques de son esprit. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, et procureur-général du parlement de Paris à 43 ans. La place de surintendant des finances lui fut donnée en 1653, dans un temps où elles avaient été épuisées par les dépenses des guerres civiles et étrangères. Foucquet aurait dû les ménager ; il les dissipa et en usa comme des siennes propres. Il dépensa près de 36 millions d'aujourd'hui à faire bâtir sa maison de Vaux. Ses déprédations, les alarmes que donnaient les fortifications de Belle-Ile, les tentatives qu'il avait faites sur le cœur de madame de la Vallière : tout servit à irriter Louis XIV contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes, et on l'arrêta le 7 septembre 1661. Foucquet s'était défait fort imprudemment, quelque temps auparavant, de sa charge de procureur-général. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent en 1664 à un bannissement perpétuel, commué en une prison perpétuelle. Ce fut dans la citadelle de Pignerol qu'il fut enfermé ; il y mourut, suivant le bruit commun, en 1680, dans de grands sentimens de piété. De tous les amis que sa fortune lui avait faits, il ne lui resta que Gourville, Pellisson, mademoiselle de Scudéri, ceux qui furent enveloppés dans sa dis-

grâce, et quelques gens de lettres qu'il pensionnait. Le premier assure dans ses *Mémoires*, que Foucquet sortit de sa prison quelque temps avant sa mort. Le second prit sa défense dans plusieurs *Mémoires* recueillis en 15 volumes, qui sont des modèles d'éloquence. La Fontaine plaignit ses malheurs dans une élégie touchante. Il chercha à adoucir la sévérité du roi; il osa même lui adresser une ode pour émouvoir sa pitié en faveur du ministre disgracié. En 1789, il parut une dissertation, pour prouver que cet intendant était le célèbre *Masque-de-fer*; opinion peu accréditée, et qui, comme le remarque un critique, ne s'accorde pas avec l'extrême respect qu'on porta toujours à ce prisonnier, et les mesures extraordinaires prises pour laisser son nom sous le plus grand secret. Il faut convenir néanmoins qu'elle acquiert quelque vraisemblance quand on considère qu'effectivement Foucquet fut d'abord enfermé à Pignerol, et qu'on ne sait pas positivement ce qu'il devint depuis. Le bruit a couru qu'il y était mort; d'autres disent qu'il mourut dans le sein de sa famille (*V.* MASQUE-DE-FER.) Sa mère, dont la charité extrême a déjà été citée, et qui fit pendant sa longue carrière sa plus douce jouissance du soulagement des pauvres, est auteur du recueil qui a pour titre : *Remèdes faciles et domestiques*, 2 vol. in-12. Lorsqu'elle apprit que son fils était arrêté à Nantes, elle se prosterna aussitôt, et dit : « Je vous remercie, mon » Dieu; je vous ai toujours demandé » son salut, et voilà le chemin! » Foucquet mourut en effet dans de grands sentimens de piété. D'Auvigny a donné sa vie dans le tome 5 des *Vies des hommes illustres de France*. Il assure qu'il composa dans sa prison divers ouvrages de piété, dont quelques-uns ont été livrés au public, tels que les *Conseils de la sagesse*, ou *Recueil des maximes de Salomon*, Paris, 1683, 2 vol. in-12. Cet ouvrage n'est pas de Foucquet, mais du Père Boutauld, jésuite. On peut consulter le *Recueil des Défenses de M. Foucquet* (en Hollande), 1665-1668, 15 vol. in-12, et les notices *sur la mort du surintendant Fouquet*, recueillies à Pignerol par M. Modeste Paroletti, Turin, 1812, in-4.

FOUCQUET (Charles-Armand), fils du surintendant des finances, né à Paris en 1657, entra dans l'Oratoire en 1682. Il devint supérieur de St.-Magloire en 1699; et fut quelque temps grand-vicaire auprès de Foucquet son oncle, évêque d'Agde. Les abbés Bignon, Duguet, Boileau et Couet, furent très liés avec lui. Il eut l'amitié et la confiance du cardinal de Noailles, et mourut à Paris dans la maison de Ste.-Magloire, en 1734. Après la mort du Père de la Tour, général de l'Oratoire, le Père Foucquet lui aurait infailliblement succédé, si son nom, inscrit sur la liste des *Appelans*, et des *Réappelans*, ne l'avait fait exclure.

FOUCQUET (Charles-Louis-Auguste), comte de Belle-Ile, petit-fils du surintendant des finances, naquit à Villefranche en Rouergue, l'an 1684, de Louis Foucquet, et de Catherine-Agnès de Levis. Les livres qui traitent de la guerre, de la politique et de l'histoire, furent dès son enfance ses lectures favorites; il ne les quittait que pour se livrer aux mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès sensibles. A peine fut-il sorti de l'académie, que Louis XIV lui donna un régiment de dragons. Il se signala au siége de Lille, y reçut une blessure, et devint brigadier des armées du roi en 1708, et mestre-de-camp-général des dragons en 1709. Dès que la paix fut signée, le comte de Belle-Ile se rendit à la cour, fut très bien accueilli de Louis XIV; et les services du petit-fils firent oublier les fautes du grand-père. La mort de ce monarque ayant changé le système des affaires, la guerre fut déclarée en Espagne; le comte de Belle-Ile mérita alors d'être créé maréchal-de-camp et gouverneur de Huningue. Il eut la première place en 1718, et la seconde en 1719. Le duc de Bourbon ayant succédé dans la place de premier ministre au duc d'Orléans, le comte de Belle-Ile, lié avec M. Leblanc, fut entraîné dans la disgrâce de ce ministre, et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit que pour être exilé pendant quelque temps dans ses terres. Ce fut dans le

calme de la solitude qu'il travailla à son entière justification. Il fut fait lieutenant-général en 1731, et gouverneur de la ville de Metz et du pays Messin en 1733. La guerre venait d'éclater; il obtint le commandement du corps d'armée qui devait agir sur la Moselle, et s'empara de la ville de Trèves. Après avoir joué un des principaux rôles devant Philisbourg, il eut, le reste de la campagne, le commandement des troupes en Allemagne. Il se rendit l'année suivante, 1735, à Versailles, moins pour y être décoré de l'ordre du Saint-Esprit auquel le roi l'avait nommé, que pour y être consulté par le cardinal de Fleury. Les puissances belligérantes avaient beaucoup négocié pour la paix dès le commencement de 1735. Ce fut Belle-Ile qui engagea le cardinal à ne point se désister de ses prétentions sur la Lorraine. Rendu à lui-même, il employa le loisir de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus, et sur les différentes parties du gouvernement; ouvrage jugé un peu sévèrement par le marquis d'Argenson dans ses *Loisirs*. « La preuve, dit-il, que ses » idées ne sont ni bien lumineuses, ni » réellement grandes, c'est que son stile » est faible et même plat, qu'il n'écrit » ni purement ni fortement. » C'est à lui qu'on dut presque toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. En 1741, il reçut le bâton de maréchal de France; et la mort de l'empereur Charles VI ayant rallumé la guerre, il fut nommé ambassadeur plénipotentiaire à la diète de Francfort pour l'élection de l'empereur Charles VII. La magnificence qu'il étala dans cette occasion, sera longtemps célèbre; il semblait être plutôt un des premiers électeurs, qu'un ambassadeur. Il avait ménagé toutes les voix et dirigé toutes les négociations. Le roi de Prusse, informé de tout ce qu'il avait fait, ne put s'empêcher de s'écrier avec admiration : *Il faut convenir que le maréchal de Belle-Ile est le législateur de l'Allemagne*. Si Charles VII fut élu et couronné, ce fut en partie par ses soins. Ce prince eut quelques succès, suivis de grands malheurs; les Français furent abandonnés des Prussiens, ensuite des Saxons. Le maréchal de Belle-Ile se trouva enfermé dans Prague. Il fallut évacuer cette place, et cette opération n'était pas facile. Il surmonta tous les obstacles, et la retraite se fit à la fin de 1742. A la troisième marche, il fut atteint par le prince de Lobkowitz, qui parut à la tête d'un corps de cavalerie, au delà d'une plaine où l'on pouvait donner bataille. Le prince tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de lui couper la retraite, et d'aller rompre les ponts sur la rivière d'Egra, par où les Français devaient passer. Le maréchal de Belle-Ile choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison : il fit passer son armée sur les marais glacés. Le froid fut l'ennemi le plus redoutable; grand nombre de soldats en périrent; un des ôtages, que le maréchal de Belle-Ile avait amenés de Prague avec lui, mourut dans son carrosse. Enfin on arriva le 26 décembre à Egra par une route de 38 lieues. Cette retraite hardie ne laissa pas d'être blâmée par quelques vieux militaires, parce que le maréchal eut sans peine obtenu une capitulation honorable, qui eut sauvé tant de braves soldats. C'est le parti que prit M. de Chevert, resté à Prague avec trois mille hommes (*Voyez* CHEVERT). Cependant le maréchal de Belle-Ile se rendit à Francfort, où l'empereur Charles VII, qui l'avait déjà déclaré prince du Saint-Empire, le décora de l'ordre de la Toison d'or. De retour en France, il partagea ses momens entre les affaires et les soins qu'il devait à sa santé. Il passa de nouveau en Allemagne, et il fut fait prisonnier le 20 décembre 1743, en allant prendre des relais à la poste d'Elbingerode, petit bourg enclavé dans le territoire d'Hanovre, et conduit en Angleterre, où il resta jusqu'au 17 août de l'année suivante. Revenu en France, il fut envoyé en Provence pour repousser les Autrichiens qui l'inondaient. Il les chassa peu à peu de cette province, et leur fit repasser le Var en février 1747. Après quelques succès, le vainqueur partit pour concerter à Versailles les opérations de la campagne de 1748. Le roi qui l'a-

vait fait duc de Gisors en 1742, le créa pair de France. Il était sur le point d'exécuter un plan qui devait le rendre maître de Turin, lorsqu'il apprit la malheureuse affaire d'Exiles, où son frère fut tué. La paix de 1748 ayant mis fin aux hostilités, il continua à jouir de la confiance de Louis XV, et devint ministre principal en 1757. L'assiduité au travail, les malheurs de la France, les soins qu'il prit pour les réparer, le consumèrent peu à peu, et il mourut le 26 janvier 1761, en chrétien et en sage. Le Père de Neuville prononça son oraison funèbre, chef-d'œuvre d'éloquence et de sentiment, qui sans flatterie et sans exagération, donne de cet homme illustre la plus grande idée; en même temps que l'orateur s'arrête sur des vérités sombres et salutaires fortement prononcées. On a reproché au maréchal de Belle-Ile d'avoir engagé le roi, malgré toutes les remontrances du cardinal de Fleury, à la guerre de 1741, qui ruina la France sans aucun avantage, et lui fit perdre sa considération morale et sociale au dehors par la violation de la Pragmatique-Sanction solennellement jurée. Dans les fonctions de son ministère on l'a blâmé de s'attacher trop aux petits détails, et d'entrer dans tous les projets. Son esprit systématique l'engagea à recevoir tous les plans qu'on lui présentait, et à protéger trop d'aventuriers; mais il retirait ses bontés dès qu'il s'apercevait qu'on l'avait surpris. *J'ai fait des fautes*, disait-il quelquefois, *mais je n'ai jamais eu l'orgueil ridicule de ne pas en convenir*. Haut avec les grands, il portait dans les cours étrangères toute la dignité qu'exigeait la grandeur du maître qu'il représentait; mais affable et prévenant avec ceux qui étaient au dessous de lui, il ne leur faisait point sentir le poids de son autorité. Il aima les talens en homme éclairé, mais non pas en ministre qui ne protége les arts que par air. Le maréchal de Belle-Ile était naturellement froid; ses conversations n'étaient pas gaies, mais elles étaient instructives, et il savait parler avec netteté et bien raconter un fait. Né sobre, il n'aima jamais ni le jeu, ni la table; mais on ne peut dissimuler qu'il eut beaucoup de penchant pour le beau-sexe. Par son testament il donna au roi tous les biens qu'il avait reçus en échange de Belle-Ile, à la charge de payer ses dettes qui étaient considérables. Le maréchal de Belle-Ile avait été marié deux fois. Il eut de son second mariage avec Marie-Casimire-Thérèse-Geneviève-Emmanuelle de Bethune, un fils unique, Louis-Marie, né le 27 mars 1732, appelé le comte de Gisors, tué en 1758 à l'armée du Rhin, dans la malheureuse journée de Crevelt. Le *Testament politique*, publié sous le nom du maréchal de Belle-Ile, est une pièce fabriquée par Chévrier et Maubert.

FOUCQUET (Henri-Auguste, baron LA MOTTE), fils de Charles de la Motte Foucquet, gentilhomme normand, qui s'était retiré en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, fut admis fort jeune en qualité de page à la cour d'Anhalt-Dessau; mais l'ardeur qu'il avait de se distinguer dans le métier des armes, lui fit quitter secrètement la cour, et il s'enrôla en qualité de simple soldat au service de Prusse. Sa valeur l'éleva successivement jusqu'au grade de général d'infanterie. Il se distingua surtout pendant la guerre de sept ans. Schwerin ayant perdu la vie dans la sanglante bataille de Prague, Foucquet remplaça ce héros : une balle brisa dans sa main la garde de son épée, et le blessa grièvement; mais il ne perdit point contenance, il se fit lier l'épée à la main blessée, et continua de commander l'aile gauche de l'armée, qui, soutenue par un renfort de cavalerie, acheva la victoire. A la bataille de Landshut, le 23 juin 1760, après 7 heures de combat, il fut battu par Landon, et fait prisonnier. Après la paix, il se rendit à Brandebourg; il y finit ses jours le 2 mai 1773.

* FOUGERÉT (Anne-Françoise Doutremont), fondatrice de la Charité maternelle, était fille et petite-fille de jurisconsultes célèbres; elle fut mariée fort jeune à M. Fougeret receveur-général des finances. Douée d'un cœur excellent et d'une disposition à la bienfaisance, que la religion augmentait encore chez

elle, l'abandon des enfans avait toujours été pour son cœur maternel une des plus honteuses plaies de l'humanité. Les asiles ouverts par saint Vincent de Paule étaient encombrés, parce que la misère y précipitait les enfans légitimes avec ceux qui n'ont point de famille à réclamer; beaucoup d'entre eux manquaient de nourrices, et tous les soins des dignes filles de saint Vincent ne pouvaient empêcher qu'une sorte de contagion n'atteignît la plupart des enfans qui séjournaient à l'hospice. Pour remédier à ces inconvéniens, madame Fougeret conçut l'idée d'une association qui aurait pour but de secourir à domicile les mères pauvres, afin qu'elles pussent nourrir et élever elles-mêmes leurs enfans. Faisant un appel aux mères de famille, elle eut bientôt réuni un grand nombre de dames les plus riches et les plus considérées de la capitale. Le gouvernement et la famille royale encouragèrent de leurs bienfaits cette philanthropique institution, et dès la première année, le nombre des enfans légitimes portés à l'hospice fut considérablement diminué. Les réglemens qui dirigent aujourd'hui les diverses sociétés de charité maternelle, sont encore ceux que madame Fougeret avait médités et établis en 1788. Sa prudente prévoyance avait dès lors mis cette institution à l'abri des difficultés et des dangers qui eussent résulté de la cessation des secours, à l'époque où la révolution frappa dans leur fortune ou dans leur personne presque toutes les dames associées à cette œuvre. La Charité maternelle, dont le nom même, si l'on considère l'époque où il fut choisi, témoigne en faveur de l'esprit religieux et sage de sa fondatrice, fut protégée par tous les gouvernemens qui se sont succédé; elle survécut à la république, fut pompeusement adoptée par l'empire, et sous nos rois elle a retrouvé près du trône la protection que lui avait autrefois accordée Marie-Antoinette. Cette reine avait accepté le titre de fondatrice de la Charité maternelle, à une époque bien rapprochée de celle de ses malheurs. Moïse, sauvé des eaux par *une princesse et rendu à sa mère pour qu'elle l'allaitât*, avait été le sujet ingénieux du premier timbre adopté par la société. Rien n'avait été négligé pour faire reconnaître au peuple trompé tout ce qu'il devait à la charité de la souveraine contre laquelle on l'animait sans cesse. Les soins que prenait madame Fougeret à cet égard lui procurèrent plusieurs fois l'honneur d'être admise chez la reine; elle entendit ses plaintes, elle vit couler ses larmes, et baigna des siennes les mains de cette princesse infortunée, sans avoir d'autre secours à lui offrir que son dévouement et ses impuissans efforts. Traînée à son tour dans les prisons avec ses enfans; madame Fougeret eut, après trente années de la plus parfaite union, la douleur de voir périr sur l'échafaud un époux qui s'était associé à toutes ses bonnes œuvres. Unique soutien de sa famille, elle lutta constamment pour elle contre la spoliation; et l'énergie de ses plaintes étonna quelquefois ceux qui en étaient les auteurs. Retirée à la campagne au milieu de sa famille, madame Fougeret ne cessa point de faire le bien ou d'en donner l'exemple; elle mourut le 13 novembre 1813. Combien dans une biographie rencontre-t-on de personnages qui ne doivent leur illustration qu'à la bienfaisance chrétienne?

* FOUGEROUX (Auguste-Denis), membre de l'académie des Sciences, né à Paris le 10 octobre 1732, et mort le 28 décembre 1789, était neveu du célèbre Duhamel, et n'eut d'autre ambition que de l'imiter. Comme lui, il parcourut toutes les sciences, pour chercher dans chacune ce qu'elle pouvait offrir à l'économie rurale et aux arts, et ce qui pouvait contribuer à les perfectionner. Il parcourut l'Anjou et la Bretagne, pour y examiner les carrières d'ardoise et les travaux qui s'y exécutent. Il voyagea ensuite en Italie. On lui doit 1° *Mémoire sur la formation des os*, 1760, in-8. 2° *L'Art de tirer des carrières l'ardoise, de la fendre et de la tailler*, 1762, in-fol. 3° *L'Art de travailler les cuirs dorés*, 1762, in-fol. 4° *L'Art du tonnelier*; in-fol. 5° *Recherches sur les ruines d'Herculanum*, etc., *avec un traité sur la*

fabrication des mosaïques, 1769, in-8. 6° *L'Art du coutelier*, 1772, 3 vol. in-fol. 7°. *Observations faites sur les côtes de Normandie*, avec M. Tillet, 1773, in-4. 8° Beaucoup de *Mémoires* dans le recueil de l'académie des Sciences.

FOUILLOUX (Jacques du), gentilhomme poitevin, mort sous Charles IX, auquel il dédia son ouvrage sur la chasse, Rouen, 1650 ou 1656, Paris, 1653, et Poitiers, 1661, in-4. Cet ouvrage, remarquable par sa naïveté et le ton de vérité qui y règne, est souvent cité par Buffon et Daubenton. Il a été traduit en italien par César Parona. (A la suite de la *Vénerie* ou *la Chasse*, on trouve un petit poème intitulé l'*Adolescence de Jacques de Fouilloux*, et qui n'est remarquable que par la belle simplicité du stile.)

FOUILLOUX (Jacques), licencié de Sorbonne, né à La Rochelle, et mort à Paris en 1736, à 66 ans, se donna beaucoup de mouvemens en faveur du jansénisme. Il eut grande part à la première édition de l'*Action de Dieu sur les créatures*, in-4, ou 6 vol. in-12 (*Voyez* Boursier); aux *Quatre Gémissemens sur Port-Royal*, in-12, aux *grands Hexaples*, 1721, 7 vol. in-4; à l'*Histoire du Cas de conscience*, 1705, en 8 vol. in-12, et à plusieurs autres productions polémiques, qu'il est inutile de faire connaître, parce qu'elles sont oubliées ou qu'elles doivent l'être.

* FOULCOIE, en latin *Fulcoïus*, poète français du 11e siècle, naquit à Beauvais vers l'an 1020. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne reçut que le sous-diaconat Il n'était pas seulement un poète distingué pour le siècle où il vivait, mais il était encore habile grammairien et savant jurisconsulte : cependant il ne dut sa réputation qu'à son talent poétique. Il adressait ses vers aux personnages les plus remarquables; à Manassé, archevêque de Reims, aux papes Alexandre II, Grégoire VII, et aux principaux prélats de la cour de Rome. Mais de toutes les personnes qu'il loua, Manassé fut celui qui se montra le plus reconnaissant; Foulcoie trouva toujours en lui un protecteur. Ce poète mourut à Meaux, en 1083. Ses poésies, conservées à la bibliothèque du roi, sont divisées en trois tomes, dont le premier est intitulé : *Utrum*; le second, *Neutrum*; et le troisième, *Utrumque*. L'auteur anonyme d'une préface qu'on trouve dans l'exemplaire de la bibliothèque explique ainsi ces titres singuliers : le premier est intitulé *Utrum*, parce qu'il ne contient que des pièces de peu d'étendue; le second, *Neutrum*, parce que l'auteur y a rassemblé des ouvrages plus importans que ceux du premier, mais inférieurs à ceux du troisième. Ce sont des vies des saints du diocèse de Meaux, mises en vers. Le troisième enfin est intitulé *Utrumque*, parce que Foulcoie y traite de l'un et l'autre Testamens dans un long poème. On sent que la versification de Foulcoie, à cause du temps où il écrivait, doit être très négligée. On ne trouve dans ses poésies aucune trace de goût ni de règle; et s'il a été regardé de son temps comme un poète célèbre, on ne doit l'attribuer sans doute qu'à l'ignorance de son siècle.

FOULLON (Jean-Erard), jésuite, né à Liége en 1608 d'une famille noble, prêcha avec applaudissement pendant 30 ans, et mourut recteur du collége de Tournay le 25 octobre 1668. Il fut la victime de sa charité, en servant les pestiférés. L'Ecriture sainte, la morale chrétienne et l'histoire de son pays furent les principaux objets de ses études. Nous avons de lui : 1° *Commentarii historici et morales in libros Machabæorum*, Liége, 1659-1665, 2 vol. in-fol., estimés. 2° *Vera Ecclesia, omnium in fide errorum commune remedium*, Liége, 1662. 3° *Historiæ Leodiensis compendium*, Liége, 1655, très exact. 4° *Historia Leodiensis*, Liége, 1735, 3 vol. in-fol. Les deux premiers volumes sont du Père Foullon; le troisième a pour auteurs MM. de Crassier et de Louvrex, éditeurs de cet ouvrage. Le Père Foullon l'a poussée jusqu'en 1612, et les continuateurs jusqu'au prince de Berghes. C'est la meilleure Histoire que nous ayons de la principauté de Liége.

FOULON ou Gnaphée (Pierre le), né à Cormette, chassé de son monastère pour son penchant à l'eutychianisme, gagna les bonnes grâces de Zénon, gendre de l'empereur Léon, et obtint par son crédit le siége d'Antioche. Il répandit toutes sortes d'erreurs, se maintint sur son siége malgré plusieurs sentences de déposition, et mourut en 488.

FOULON (Guillaume), *Gnaphæus* (c'est son nom en grec), poète latin, né à la Haie, mourut en 1568, à Norden en Frise, âgé de 75 ans. Il fit d'assez plates comédies; mais comme elles ne sont pas communes, quelques curieux les recherchent. On a de lui : *Vita Joannis Pistorii a Woerden*, Leyde, 1649, in-8; *Hypocrisis*, tragi-comédie, 1544, in-8; *Misobarbarus*, comédie. *Acolastus de Filio Prodigo*, comédie, 1554, in-8, etc. Il était protestant.

* FOULON (N...), l'une des premières victimes de la révolution, naquit d'une famille bourgeoise, vers 1730, sous le ministère de M. de Choiseul. Il entra dans l'administration, et fut successivement commissaire des guerres, intendant de l'armée pendant les campagnes de 1756, et conseiller d'état. Il était parvenu à ce haut rang, lorsque Necker se retira le 12 juillet 1789; alors il fut nommé à sa place contrôleur-général des finances; mais il ne put pas être installé dans ses fonctions, la révolution du 14 juillet l'ayant empêché d'en prendre possession. Plusieurs fois la cour avait déjà pensé à lui donner cet emploi important, car elle était sûre de sa fidélité : mais il avait en finances des idées si singulières qu'on craignait de lui confier le trésor public. Il avait émis ce principe que nous ne saurions caractériser : c'est qu'alors *pour rétablir le crédit public il fallait faire banqueroute*. Cette opinion avait été divulguée : elle avait indisposé contre lui tous les créanciers de l'état; et ceux qui attendaient leur fortune d'un bouleversement, tous les agitateurs, tous les révolutionnaires (le nombre en était considérable), augmentaient encore les craintes en commentant ce système, et déversaient sur son auteur toutes les haines publiques : on lui prêta même d'autres propos qui devaient encore aigrir davantage les esprits. Ainsi on disait qu'un jour quelqu'un lui parlant de la misère du peuple, dans ce temps où la disette se faisait sentir et où le blé était devenu très cher, il s'écria avec dédain; *hé bien! si cette canaille n'a pas de pain, elle mangera du foin*. Foulon s'aperçut bientôt qu'il était l'objet de l'animadversion des novateurs, et que, s'il n'y prenait garde, il tomberait sous leurs coups : en conséquence il fit répandre le bruit de sa mort pour échapper aux recherches de leur haine : il se retira au château de Viry à quelques lieues de Paris. Mais les paysans de cet endroit le trahirent, l'arrêtèrent, l'insultèrent de mille façons : en guise de bouquet que l'on portait à la campagne les jours de fêtes, ils attachèrent une poignée d'orties à sa boutonnière, et derrière son dos ils placèrent une botte de foin, pour lui rappeler de la manière la plus injurieuse le mot qu'on lui prêtait : et c'est dans cet état qu'ils le livrèrent aux émissaires de Paris qui le conduisirent à l'Hôtel-de-Ville, après lui avoir fait subir toutes sortes de tourmens pendant la route. Pour lui éviter de nouvelles insultes ou même la mort dont le menaçait la populace, M. de Lafayette ordonna qu'on le conduisît en prison, et promit qu'ensuite on ferait son procès. La multitude fut d'abord satisfaite; mais revenant ensuite à des idées de cruauté que la pensée de la justice lui avait fait un instant abandonner, elle s'écria : *qu'on nous le livre, et nous en ferons justice nous-mêmes*. A peine Foulon arrivait-il sur l'escalier de l'Hôtel-de-Ville que l'on se jette sur lui, et qu'on l'entraîne sous une lanterne à laquelle on *l'accroche* aussitôt. C'était le 22 juillet 1789. Cette première victime de la révolution expira bientôt. Sa tête fut séparée du tronc, et tandis que les uns, la portant au bout d'une pique, après lui avoir mis un bâillon et lui avoir rempli la bouche de foin, se rendirent ainsi au Palais-Royal, les autres traînaient dans la boue des rues le cadavre du malheureux Foulon. Il avait 75 ans. Le même jour on arrêta son gendre

M. Berthier de Sauvigny à Compiègne; la voiture qui le conduisait fut rencontrée par ces cannibales dans la rue Saint-Denis : depuis ce moment jusqu'à son arrivée sur la place de Grève, on lui fit subir toute sorte d'injures; on lui présenta même à plusieurs reprises la tête de Foulon. Quelques circonstances touchant l'arrestation et les souffrances de Foulon et de Berthier ne permettent pas de douter que ces meurtres n'aient été préparés d'avance. Il faut lire dans les écrits du temps l'histoire de ces horribles journées.

* FOULON (Nicolas), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, naquit à Maxilly-sur-Saône le 4 mars 1742. Partisan du jansénisme, il ne s'arrêta point dans ses erreurs; il adopta encore celles des convulsionnaires. Il était parent de don Clément, savant bénédictin, né à Bèze, près de Maxilly. Il est probable que c'est cette parenté qui l'attira dans la maison des Blancs-Manteaux à Paris où le jansénisme continuait à dominer. Foulon se lia aussi avec le Père Lambert, dominicain livré aux mêmes erreurs, avec Bonjour curé de Fareins, si connu par ses scènes scandaleuses de crucifiement, et avec tous les chefs de ce parti. On s'occupait beaucoup alors parmi eux de *la venue d'Elie*, de *la prochaine conversion des juifs* et *du renouvellement dont l'Eglise avait besoin.* Jeune et ardent, Foulon adopta toutes ces rêveries, et ne tarda pas à faire paraître une *vie de St.-Robert, abbé de Malesme, avec un office propre*, Troyes, 1776, in-8, et, peu de temps après, un autre livre dans le même genre avec ce titre : *Prières particulières en forme d'office ecclésiastique pour demander à Dieu la conversion des Juifs et le renouvellement de l'Eglise*, Orléans, 1778, in-12 : dans ces deux ouvrages et surtout dans le dernier, on rencontre les idées favorites des appelans, et l'office est fait dans le même sens; car il reproduit sous mille formes différentes la *vieillesse de l'église, la défection des pasteurs, l'apostasie générale.* Chargé de rédiger le nouveau *bréviaire* de sa congrégation, il prépara, de concert avec quelques-uns de ses confrères, l'édition qui fut publiée en 1787 en 4 volumes; elle ne reçut pas l'approbation du général des Bénédictins, et ne fut point adoptée. L'éditeur n'avait pas jugé convenable d'y placer les saints sortis de l'ordre des jésuites. On y trouvait de nouvelles litanies de N. S. et de la sainte Vierge; l'éloge de quelques jansénistes et en particulier de Rondet y avait été placé, ainsi qu'un tableau de la religion dans lequel il était facile de saisir les idées et le langage de la secte. Foulon eut dans le principe une grande rigidité de conduite; il blâmait amèrement le moindre relâchement dans les habitudes monacales : on dut être fort surpris lorsqu'on le vit oublier lui-même par une conduite légère qu'il appartenait à un ordre religieux. Ses sorties fréquentes allaient déterminer ses supérieurs à le faire passer dans une autre maison, lorsqu'il s'évada. Il s'était retiré à Montmorenci chez son ami le Père Cotte, ancien oratorien et curé *intrus* de ce lieu. Peu de temps après il connut Mlle Marotte du Coudray, fille d'un ancien conseiller au Châtelet, et l'une des sectaires les plus rigides; elle avait porté l'austérité du jansénisme jusqu'à prendre la détermination de ne jamais se marier. Dom Foulon la fit changer d'avis; le Père Cotte avait épousé aussi sa sœur. On ignore ce que devint Foulon pendant la révolution. Il obtint une place d'huissier au conseil des Cinq-cents, puis au Tribunat et enfin au Sénat. Il conserva cette dernière place jusqu'à sa mort survenue le 13 juillet 1813. Il a publié les ouvrages suivans : 1° *Prières particulières en forme d'office ecclésiastique pour demander à Dieu la conversion des Juifs, et le renouvellement de l'Eglise en France*, 1778, in-12; 2° *Histoire élémentaire, philosophique et politique de l'ancienne Grèce, depuis l'établissement des colonies jusqu'à la réduction de la Grèce en provinces romaines*, 1801, 2 vol. in-8. Il avait annoncé des *Histoires romaines et de France* sur le même plan; M. Grégoire dit qu'il a laissé en manuscrit un Traité fort étendu *en faveur du mariage des prêtres.* L'*Ami de la reli-*

gion et du roi lui a consacré une *notice* étendue et très intéressante dans le tome 55, page 305, 19 avril 1828.

* FOULONS (N.... de), ancien procureur du roi au présidial de Langres, avait rempli à la satisfaction publique les fonctions de subdélégué de l'intendance de Champagne et de président du conseil général du département de la Haute-Marne. Après avoir, à l'exemple de sa famille, honoré la magistrature et l'administration pendant plus de trente années, il s'était livré à la médecine pour consacrer son temps aux habitans de la campagne qui trouvaient gratuitement chez lui non-seulement les remèdes et tous les secours nécessaires à leur santé, mais encore les conseils les plus utiles pour leurs affaires d'intérêt. Sa vie a été pleine de bonnes œuvres, et tout le pays le regardait comme une seconde providence. Il est mort dans le mois de juin 1827, dans sa terre de Barges, près de Bourbonne-les-Bains.

FOULQUES I, comte d'Anjou, dit *le Roux*, mort en 938, réunit et gouverna avec prudence toutes les terres de son comté.

FOULQUES II, dit *le Bon*, fils du précédent, mort à Tours en 958, fit défricher et cultiver avec soin les terres du comté d'Anjou. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et les sciences dans ses états. On dit que le roi Louis d'Outremer, s'étant moqué de ce que Foulques le Bon s'appliquait à l'étude et allait souvent chanter au chœur, Foulques lui écrivit ces mots : *Sachez, Sire, qu'un prince sans lettres est un âne couronné.* (Foulques a laissé plusieurs *Hymnes* en l'honneur de saint Martin.).

FOULQUES III, comte d'Anjou, dit *Nerra* ou *le Jérosolymitain*; à cause de deux voyages qu'il fit à la Terre-Sainte, succéda, l'an 987, à Geoffroi son père. Ce prince belliqueux, prudent et rusé, remporta divers avantages sur ses voisins, et mourut à Metz le 23 juin 1040.

FOULQUES IV, dit le *Réchin*, fils du seigneur de Châteaulandon, et d'une fille de Foulques III (article précédent), succéda l'an 1060 à son oncle maternel Geoffroi Martel. Il s'empara du Gâtinois et de la Tourraine, qui étaient le partage de son frère aîné, et s'abandonna au vin et aux femmes. Il en épousa trois consécutivement, en les répudiant l'une après l'autre. Mais enfin la dernière, Bertrade de Montford, le quitta pour Philippe I, roi de France. Ses discussions violentes avec Raoul archevêque de Tours le firent excommunier : mais plus tard il rentra en grâce avec l'Eglise. Il mourut en 1109. Il avait composé une *Histoire des comtes d'Anjou*, dont il se trouve dans le *Spicilége* de d'Achery un fragment, que l'abbé de Marolles a traduit dans son *Histoire d'Anjou*, 1681, in-4.

FOULQUES, archevêque de Reims, succéda à Hincmar en 883, tint un concile en 892, où il fit reconnaître roi Charles le Simple, âgé de quatorze ans. On y menaça d'excommunication Baudouin, comte de Flandre, pour les usurpations des biens d'église, et pour avoir maltraité des ministres de l'autel. Le roi Charles ayant voulu dans la suite faire alliance avec les Normands encore idolâtres, Foulques lui fit des remontrances, qui paraissent n'être pas assez modérées. Quelques critiques l'excusent, en disant qu'il avait sauvé son prince encore enfant, des mains de ses ennemis ; qu'il l'avait élevé et lui avait conservé la couronne, et que quoique ces services ne le dispensassent ni de la fidélité, ni du respect qu'il lui devait, ils pouvaient cependant faire tolérer de sa part certaines expressions trop libres, dictées par le zèle. Il fut assassiné par des vassaux de Baudouin en 900. Ce prélat était recommandable par ses connaissances et par ses vertus.

FOULQUES, Fouques, ou Foulquet, évêque de Toulouse, natif de Marseille, s'acquit une grande réputation, et se fit aimer des princes par ses poésies ingénieuses en langue provençale. Il parut avec éclat au 4e concile de Latran en 1215, et s'y intéressa pour saint Dominique, son intime ami. Il mourut en 1231.

FOUTAINE (Sir Andrew), savant antiquaire, dont nous avons un *Traité* cu-

rieux *sur les médailles de Saxe*. On l'a placé dans le *Trésor des antiquités du Nord*, imprimé en latin à Londres en 3 vol. in-fol. (Il mourut le 4 septembre 1753, après avoir été vice-chambellan de la reine d'Angleterre, gouverneur du prince Guillaume, chevalier du bain et conservateur de la monnaie.)

* FOUQUART (Gabrielle), née à Abbeville en 1568, est la fondatrice en France des religieuses de Saint-François-de-Paule. Elle avait eu depuis sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour la vie religieuse; mais son père étant mort, elle se trouva sous la dépendance d'un oncle qui la força de se marier à l'âge de 26 ans. Restée veuve après deux ans de mariage, et maîtresse de son sort, elle revint à son premier dessein. Après avoir donné quelques années à la réflexion, elle prit l'habit de Saint-François-de-Paule et prononça ses vœux à l'âge de 33 ans. Ayant alors réuni quelques dames séculières, qui voulaient suivre son exemple, elle fonda à Abbeville un monastère, sous le titre de *Jésus-Maria*, et ce fut la première maison de cet ordre en France. Le pape Grégoire XV autorisa cette fondation par une bulle du 10 juin 1623, et la mère Fouquart en fut la première supérieure ou *correctrice*. Cette vertueuse fondatrice mourut en 1639.

* FOUQUERET, ou Foqueré (Dom Antoine-Michel), né en 1640 à Châteauroux en Berri, embrassa l'ordre de Saint-Benoît à l'âge de 17 ans, et prononça ses vœux le 3 octobre 1658, dans l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges. Après avoir enseigné la rhétorique et le grec dans le monastère de Mauriac en Auvergne, il fut employé en qualité de supérieur dans différentes maisons de son ordre, et s'acquitta de ses fonctions avec autant de zèle que de sagesse. Ayant obtenu sa retraite en 1693, il choisit pour demeure l'abbaye de Saint-Faron dans la ville de Meaux, et y mourut le 3 novembre 1709, âgé de 69 ans. Il était de la congrégation de Saint-Maur. On connaît de lui : 1° *Synodus bethleemetica pro reali præsentia anno* 1672 *celebrata*, *græce et latine*, Paris, 1676, in-8. Cette traduction n'ayant pas paru assez exacte, Fouqueret en donna une seconde édition, et fit disparaître ce qu'il y avait de défectueux dans la première. Il se servit pour ce travail des lumières du docteur Arnault et du Père Combefis. Cette seconde édition parut sous le titre de *Synodus hierosolymitana*. A la fin de cet ouvrage, Fouqueret a fait imprimer en grec et en latin, un écrit intitulé : *Dyonisii patriarchæ constantinopolitani super calvinistarum erroribus, ac reali imprimis præsentia, responsio; anno* 1672 *edita*. Ces actes, dont l'authenticité est attestée par M. de Nointel, ambassadeur de France à la Porte ottomane, sont très importans, en ce qu'ils prouvent la conformité de la croyance de l'église grecque avec celle de l'église romaine sur le dogme de la présence réelle. 2° *Celebris historia monothelitarum*, Paris, 1678, in-8. Cet ouvrage, dédié à l'évêque de Lavaur, et qui passe pour savant et profond, parut sous le nom emprunté de *Jean-Baptiste Tagnamini*.

* FOUQUET (Jean-François), jésuite français et missionnaire à la Chine, arriva dans ce pays le 25 juillet 1699, et y demeura jusqu'en 1720. Les succès qu'il obtint dans sa mission, lui valurent à son retour le titre d'évêque d'Eleuthéropolis. Pendant son séjour en Chine, il étudia long-temps le chou-king, et il fut, de tous ses confrères, celui qui se laissa le plus éblouir par l'idée de retrouver les mystères du christianisme renfermés dans les caractères symboliques des Chinois. Il prétend que leurs livres sacrés offrent une perpétuelle allégorie avec les objets de notre foi. Malgré cet esprit systématique, on ne peut lui refuser beaucoup de mérite et de savoir. On lui doit *Tabula chronologica historiæ sinicæ*. C'est un tableau en trois feuilles où sont placés, suivant l'ordre chronologique, les noms des princes chinois et les événemens les plus remarquables de leur règne. Ce tableau a été réimprimé à Augsbourg, en 1746, en deux feuilles in-fol. Ce qui en fait le principal mérite, c'est l'explication des *nianhao*, ou noms d'an-

nées, si nécessaires pour la lecture des historiens chinois. On a encore de Fouquet une lettre au duc de La Force, insérée dans les lettres édifiantes, où il rend compte des difficultés que les jésuites éprouvèrent quand ils voulurent s'établir dans la province de Kiamsi, et de la manière dont les Chinois forment leurs guerriers. Il s'étend particulièrement sur les Bonzes, principaux adversaires des missionnaires. (On a aussi de lui une lettre au duc de la Force, datée de *Nant-chang-fou*, dans la province de Kiamsi le 26 novembre 1702; elle se trouve dans le *Recueil des lettres édifiantes*, tome 5 de la 1re édition, page 129 et tome 17 de l'édition de 1781, page 95.)

* FOUQUET (Henri), célèbre professeur de médecine, né en 1727 à Montpellier, fut le premier qui enseigna dans cette ville la médecine clinique : il eut aussi la gloire de perfectionner un mode d'enseignement déjà adopté dans les plus célèbres universités étrangères. Il est mort le 10 octobre 1806. On lui doit plusieurs dissertations savantes; la plus remarquable est une *Dissertation sur le tissu muqueux*. On a encore de lui un *Essai sur le pouls considéré par rapport aux affections des principaux organes*, 1767, in-8; un *Discours sur la clinique*, 1803, in-4, et plusieurs articles importans dans l'Encyclopédie.

* FOUQUIER-TAINVILLE ou THINVILLE ou de TAINVILLE (Antoine-Quentin), l'un des révolutionnaires les plus odieux, naquit en 1747, d'un riche cultivateur d'Héroucles, village près de St.-Quentin. Lorsqu'il eut terminé ses études dans cette dernière ville, il se rendit à Paris, suivit quelque temps le barreau comme avocat, et acheta ensuite une charge de procureur au Châtelet. Fouquier ne put vivre du produit de cet emploi lucratif : il avait des habitudes vicieuses qui le forçaient à des dépenses exorbitantes. Poursuivi par ses nombreux créanciers, il vendit sa place; et quand on lui en eut payé la valeur, il consacra la somme, non à l'acquittement de ses dettes, mais à ses débauches ordinaires. Cette banqueroute frauduleuse ne fut que le moindre de ces crimes : la révolution vint bientôt lui offrir la perspective d'un heureux avenir, et comme le bouleversement des fortunes ne pouvait que lui présenter des chances favorables, il fut l'un des partisans les plus fougueux des idées nouvelles proclamées alors. En attendant ce grand événement, il avait cherché à tirer parti de quelques talens acquis dans ses études; il fit des vers pour vivre; il en composa même en l'honneur de Louis XVI.... Lorsqu'en 1789 les esprits se préparèrent à la grande catastrophe dont le souvenir glace encore d'effroi, Fouquier ne joua d'abord qu'un rôle subalterne; mais sa voix se fit peu à peu entendre dans les clubs, et la haine qu'il ne déguisait point pour la famille royale, la cour, les ministres, les honnêtes gens et surtout les riches, le fit remarquer des chefs du parti qui virent en lui un homme dont la coopération leur serait utile. Après la journée du 10 août 1792 qui renversa le trône, Fouquier cria plus fort qu'auparavant; car jusqu'alors il avait été quelque peu retenu par la crainte de voir le gouvernement royal vaincre les projets des factieux. Il ne tarda pas à être employé au service des *Montagnards* qui cherchaient partout des bourreaux pour hâter leur horrible projet d'*épuration*; car l'on sait que leur but était d'abattre les têtes de tous ceux qui ne partageaient point leurs sanguinaires opinions. Fouquier fut nommé juré au tribunal révolutionnaire : il avait parfaitement entendu le mot d'ordre; et docile à l'injonction de ses supérieurs, il votait dans toutes les causes pour la peine de mort. Ses maîtres et Robespierre en particulier, ayant vu quel parti avantageux ils pouvaient tirer d'un tel homme, le nommèrent accusateur public près le même tribunal. Le rôle de biographe devient ici d'une difficulté insurmontable; c'est avec du sang qu'est écrite l'histoire d'un pareil monstre. Aucun accusé ne sortit de son tribunal que pour aller à la mort. On vit des individus amenés pour d'autres; l'erreur était manifeste : n'importe, ils furent envoyés au supplice. La chose ne serait pas croyable, s'il n'é-

tait facile d'en citer plusieurs exemples : un nommé Gamache fut amené devant le tribunal : l'huissier fit remarquer qu'il y avait deux détenus de ce nom, et que l'affaire qu'on allait juger, concernait celui qui était alors en prison, et non celui que l'on avait sous les yeux : *c'est égal*, dit Fouquier, *celui-ci vaut autant que l'autre ;* il l'envoya à l'échafaud. Une veuve Maillet, ayant été conduite devant le tribunal pour Mme la duchesse de Maillé, Fouquier lui-même s'aperçut de l'erreur dans l'interrogatoire : *n'importe*, dit-il, *ce n'est pas toi que l'on voulait juger, mais autant vaut aujourd'hui que demain*, et ce fut une victime de plus. Tous les matins on voyait arriver devant le palais une grande quantité de charrettes pour conduire les condamnés à l'échafaud. Comme on imputait à tous les accusés le même crime, Fouquier fit imprimer, pour avoir plus tôt fait, les actes d'accusation dans lesquels on se bornait à ajouter les noms. Ce n'était plus le jury qui prononçait, c'était Fouquier dont il n'était que l'écho. Et quand on songe qu'à un tel excès de barbarie se joignait encore la plus atroce dérision, on ne peut s'empêcher de crier à l'abomination. Ainsi un malheureux vieillard, qui avait eu la langue paralysée, ne pouvant répondre aux questions que lui adressait Fouquier, un de ses collègues fit remarquer le défaut qui empêchait cet accusé de parler : *ce n'est pas sa langue qu'il me faut*, répondit Fouquier, *c'est sa tête*. On raconte encore qu'un jour Fouquier envoya demander un officier Corse déjà très âgé, enfermé dans la prison du Luxembourg : comme il ne vint point, un jeune étourdi qui portait un nom à peu près semblable, se présenta à sa place ; conduit au tribunal, ce jeune homme n'en sortit que pour aller à l'échafaud. Mesdames de Ste.-Amarante, traînées devant Fouquier, osèrent faire preuve d'une noble contenance et d'un courage héroïque ; Fouquier en avait été étonné lui-même ; mais il avait dit : *quelle effronterie! il faut que j'aille les voir monter sur l'échafaud, afin de m'assurer si réellement elles conserveront leur caractère jusqu'à la fin : j'irai, dussé-je me passer de dîner*. Quelquefois Fouquier affectait un certain respect pour les formes de la justice, et il faisait entendre des témoins ; mais ces témoins n'étaient autres que des hommes gagés, connus dans les prisons sous le nom de *moutons*, et leurs dépositions mensongères venaient servir de bases à ses sanglantes condamnations. On rapporte qu'un jour un de ces témoins que Fouquier n'avait point encore vu, et dont par conséquent il n'était point sûr, demanda à déposer : l'accusateur public le regarda d'un air inquiet et osa lui dire : *si tu as à déposer contre l'accusé, tu peux parler ; si ce que tu veux dire est en sa faveur, tu n'as pas la parole : au reste*, ajouta-t-il, à demi-voix, *regarde-moi et tu sauras ce que tu dois faire*. Dans les prétendues conspirations de prisons qui ont fait périr tant d'innocentes victimes, deux de ces faux témoins comparaissaient comme complices : Fouquier oublia de donner aux juges le mot qui devait les avertir du rôle que jouaient ces deux *moutons ;* ils furent condamnés à mort avec les autres accusés : ces deux témoins réclamèrent aussitôt auprès de Fouquier qui dit en jurant : *c'est un oubli, mais c'est égal : pour cette fois cela passera comme ça ;* et les deux *moutons* allèrent à l'échafaud. Les membres qui composaient cet atroce tribunal se réunissaient toutes les semaines chez Lecointre, l'un des députés les plus fougueux de la Convention, et c'était, au milieu d'un repas splendide, qu'ils discutaient leurs listes de proscription. Tous les matins, ils se réunissaient dans un café voisin de la conciergerie ; et tout en déjeûnant ils plaisantaient sur les victimes de la veille et sur celles du jour. Fouquier était surtout jaloux de la gloire qu'acquéraient ses collègues par leurs sanglans exploits : *j'ai fait gagner cette semaine*, disait-il, *tant de millions à la république : la semaine prochaine, je lui en ferai gagner davantage :* je déculotterai *encore un bien plus grand nombre de riches*. Mais l'une des premières victimes de Fouquier, la plus

auguste avec Mme Elisabeth, fut l'infortunée Marie-Antoinette : jamais accusé ne fut l'objet d'un acharnement plus odieux : jamais monstre ne fit paraître autant d'atrocité : il fallait un sang royal pour abreuver ce tigre. Ce fut lui qui rédigea l'acte d'accusation de cette princesse : donnant carrière à ses idées extravagantes, et voulant sans doute chercher dans un horrible scandale une immortalité qui ne pouvait que le couvrir de honte, il accumula sur le compte de la reine toutes les infamies, toutes les horreurs, toutes les absurdités, enfin tout ce que l'on peut imaginer de plus révoltant en politique et en morale ; il en fit une *Jésabel*, une *Messaline*, une *Frédégonde*. La reine pleine de courage chercha d'abord à se justifier ; elle repoussa avec une noble indignation les attaques de son lâche accusateur ; mais lorsqu'elle en vint à cette partie de l'accusation dans laquelle on lui reprochait d'avoir outragé la nature en corrompant le prince royal, elle se tourna du côté de l'auditoire, et, d'un ton pénétré, elle fit entendre ces simples et sublimes paroles : *J'en appelle à toutes les mères!...* (*Voyez* MARIE-ANTOINETTE.) On sait que Fouquier parvint à obtenir sa tête. A peine cette œuvre de scélératesse était-elle consommée, qu'il fut chargé de suivre le procès des 22 Girondins que la Convention, subjuguée par les Montagnards, envoyait au tribunal révolutionnaire. Jamais il ne fit preuve d'aussi peu de talens oratoires ; il représenta les accusés comme royalistes, quoique parmi eux il y en eût qui eussent voté la mort du roi ; et, par une contradiction encore plus choquante, il leur reprocha d'être fédéralistes, c'est-à-dire, de tendre à établir une république semblable à celle des Etats-Unis d'Amérique. Parmi ces Girondins, il y en avait quelques-uns qui étaient doués de beaucoup d'éloquence, et qui repoussèrent avec succès l'accusation intentée contre eux, et ils produisirent un effet si grand que, pour la première fois, les juges du tribunal révolutionnaire hésitèrent, incertains s'ils condamneraient ou absoudraient ; Fouquier consulta la Convention qui, sur la motion de Billaud-Varennes, décida que le tribunal devait juger les Girondins *révolutionnairement* ; ils furent jugés *révolutionnairement*, c'est-à-dire qu'ils allèrent à l'échafaud. C'est de cette époque que date le *gouvernement révolutionnaire* qui répandit tant de sang, et dont Fouquier fut l'un des agens les plus actifs. Toutes les opinions purent compter leurs victimes : royalistes, constitutionnels de 1791, fédératifs, modérés, Girondins, Montagnards, etc., ont été représentés successivement sur l'échafaud comme ils l'avaient été dans les assemblées législatives : ces jugemens, ou ces boucheries, durèrent jusqu'à la chute de Robespierre (9 thermidor, 27 juillet 1794). En apprenant la ruine de son bienfaiteur, Fouquier dit : *nul changement pour nous, car il faut que la justice ait son cours* ; et en même temps il envoya au supplice 42 personnes dont plusieurs étaient des habitans recommandables de Paris. Il fut chargé après l'arrestation de Robespierre de constater en personne l'identité et de requérir la condamnation de son protecteur, ainsi que celle des juges du tribunal révolutionnaire qui étaient ses créatures, de ses amis et de ses complices. Il eut l'inexplicable audace de conduire le chef des Montagnards au supplice, et même de venir à la barre de la Convention pour la féliciter de ce grand acte de justice. Dans ce moment Barrère monta à la tribune, et proposa de former un nouveau tribunal révolutionnaire et de continuer le même système de terreur : en même temps il désigna pour accusateur public Fouquier ; à ce nom mille voix s'élevèrent pour s'opposer à un tel choix. Fréron, qui avait aussi une triste célébrité, mais à qui il restait encore assez de pudeur pour ne pas consentir à ce que l'on accordât cet emploi à un tel monstre, prit aussitôt la parole, énuméra les crimes de Fouquier et conclut ainsi : *je demande que Fouquier aille cuver dans les enfers tout le sang dont il s'est enivré.* Peu de jours après Fouquier fut destitué et décrété d'accusation pour avoir envoyé à la mort sans arrêt 42 prisonniers du

Luxembourg. Cependant il ne fut mis en jugement que le mois d'avril suivant. L'acte d'accusation formé contre lui fait dresser d'horreur les cheveux sur la tête. Voyez l'*Histoire de France de Mongaillard*, tome 7, page 100 jusqu'à 105 de l'édition in-12. Fouquier montra dans les débats toute l'audace d'un scélérat consommé. « La Convention, dit-il, a mis » la terreur à l'ordre du jour; elle a pro- » clamé l'extermination des rebelles; les » comités me les envoyaient pour que » je remplisse les formalités du jugement; » je n'ai fait qu'obéir à vos ordres, ci- » toyens représentans, et vous m'accu- » sez! Lequel de vous m'a fait entendre » une parole de réprimandes? Le sang » découlait de la bouche de tous vos ora- » teurs, et vos décrets surpassaient en- » core votre tribune. Si je suis coupable, » vous l'êtes tous; et j'accuse l'Assemblée » entière. *Je n'ai été que la hache de la* » *Convention*, et punit-on une hache? » Son procès dura 41 jours; 400 témoins furent entendus à charge et à décharge; 15 de ses complices furent condamnés à mort et conduits avec lui à l'échafaud; il fut exécuté le dernier. Dans le trajet de la conciergerie à la place de Grève, la charrette ayant été forcée de s'arrêter deux fois, il répondit aux huées de la multitude par d'ignobles grimaces, et lorsqu'on criait: *tu n'as pas la parole*, mot dont il se servait quand il voulait empêcher les accusés de se justifier, il crachait sur les spectateurs, proférait d'horribles juremens et ajoutait: *Canaille, vas donc chercher à la section tes trois onces de pain; moi, je m'en vas le ventre plein.* Pendant son procès il avait publié un *Mémoire pour D. Fouquier Tinville, ex-accusateur public, près le tribunal révolutionnaire établi à Paris, et rendu volontairement à la conciergerie le jour du décret qui ordonne son arrestation*, in-4 de 20 pages: en lisant ce titre, on voit en frémissant que, s'il eût voulu, ce monstre eût échappé à la justice humaine. « Profondément artificieux, » dit Mercier, habile à supposer le cri- » me, à controuver des faits, il montra » dans son interrogatoire une présence » d'esprit imperturbable. Placé devant » le tribunal où il avait accusé tant de » victimes, il écrivait sans cesse; mais, » comme un Argus, il était tout yeux et » tout oreilles; et, en écrivant, pas un » mot du président, d'un accusé, d'un » témoin, d'un juge, de l'accusateur » public, ne lui échappait. Il affecta » de dormir pendant le résumé de l'ac- » cusateur public, comme pour avoir » l'air calme, tandis que l'enfer était » dans son cœur. Son regard fixe faisait » malgré soi baisser les yeux; lorsqu'il » s'apprêtait à parler, il fronçait le sour- » cil et plissait le front; sa voix était » haute, rude et menaçante. Il niait » d'une voix ferme sa signature, et ne » tremblait pas devant le témoin accu- » sateur. Quand on le conduisit au sup- » plice, son front dur comme le marbre, » défia tous les regards de la multitude; » on le vit même sourire et proférer des » paroles menaçantes. Au pied de l'écha- » faud, il sembla pour la première fois » éprouver des remords, et il trembla en » y montant. » Fouquier avait la tête ronde, les cheveux noirs et unis, le front étroit et blême, les yeux petits et ronds, le visage plein et grêlé, le regard tantôt fixe; tantôt oblique.

FOUQUIÈRES (Jacques), peintre, né à Anvers vers l'an 1580, élève de Breughel le paysagiste, et de Rubens qui l'employait quelquefois à ses tableaux, travailla au Louvre sous Louis XIII. Ce monarque l'anoblit. Les airs de qualité qu'il prit depuis, le firent appeler par dérision le *baron de Fouquières*. Il ne peignit presque plus, crainte de déroger à sa noblesse; et dès qu'il prenait le pinceau, il ne manquait pas de ceindre son épée. Il mourut pauvre en 1621. Ce peintre a également réussi dans les grands morceaux et dans les petits. Il était excellent paysagiste. Son coloris est d'une fraîcheur admirable.

FOUR (Don Thomas du), bénédictin de St.-Maur, a laissé une *Grammaire hébraïque*, in-8, fort méthodique, Paris, 1644. Il mourut à Jumiége en 1647, parvenu à peine à sa 34e année. Sa science et sa piété étaient dans un degré égal.

Nous avons encore de lui un *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*, in-12; et quelques autres ouvrages de piété.

FOUR (Philippe-Sylvestre du), habile antiquaire, et marchand droguiste à Lyon, était de Manosque. Il entretenait commerce de lettres avec tous les savans antiquaires de son temps et principalement avec Jacques Spon, qui lui communiquait ses lumières, et auquel il ouvrait généreusement sa bourse. Du Four était riche, et il faisait surtout de grandes libéralités à ceux de sa secte. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira dans les pays étrangers. Il mourut à Vevey en Suisse, en 1685, à 63 ans. On a de lui 1° *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, in-12. 2° *Traités nouveaux et curieux du Café, du Thé et du Chocolat*, in-12. Il approuve l'usage de ces boissons, mais avec quelques restrictions. Son stile est assez mauvais, et ses raisonnemens ne sont pas toujours concluans.

FOUR (Charles du), curé de St.-Maclou à Rouen, et ensuite abbé d'Aulnay, mort en 1679, s'est fait connaître par ses disputes avec le Père Brisacier, et par son zèle contre la morale relâchée. Il est auteur de divers écrits ecclésiastiques ou polémiques. On ne les lit plus.

* FOURCROY (Antoine-François de), chimiste célèbre, naquit à Paris le 15 juin 1755, d'un père qui appartenait à une famille noble mais pauvre, et qui, après avoir été pharmacien de la maison du duc d'Orléans, perdit sa charge et le droit d'exercer sa profession dans la capitale, par suite de la demande qu'en fit, en vertu de certains arrangemens, la corporation des apothicaires. Ce malheur mit dans une gêne très grande toute la famille de Fourcroy qui continua néanmoins ses études et les termina d'une manière brillante. Il entra dans un bureau, et peut-être y aurait-il végété d'une manière obscure pendant toute sa vie, si les conseils et même les secours de Wicq-d'Azir, l'ami de sa famille, ne l'eussent déterminé à embrasser une autre carrière. Fourcroy suivit l'école de médecine, et le grand anatomiste qui était son bienfaiteur dirigea ses premiers pas dans cette nouvelle route : en peu de temps Fourcroy fut dans le cas d'être médecin. Peu s'en fallut qu'il ne fût arrêté par le besoin d'argent. Le docteur Diest avait légué à la faculté de médecine des fonds pour qu'elle accordât tous les deux ans des licences gratuites à l'étudiant pauvre qui le mériterait le mieux : Fourcroy concourut en 1780, mais une injustice criante, fruit de l'esprit de parti qui divisait la faculté et la société royale de médecine, lui enleva cette ressource, et ce fut avec le produit d'une collecte faite dans le sein de cette dernière compagnie qu'il paya ses frais d'examen et de diplôme. Tout en pratiquant la médecine, Fourcroy s'adonnait à la chimie. Elève de Bucquet, il fut chargé plusieurs fois de remplacer ce professeur qui lui procura même un amphitéâtre pour faire des cours particuliers. Fourcroy était déjà savant dans cette partie des sciences exactes ; il était en outre habile démonstrateur : le timbre agréable de sa voix, la pureté et l'élégance de son langage, la facilité, la clarté et la chaleur de son élocution charmaient son nombreux auditoire, et souvent on voyait une foule de personnes étrangères aux connaissances chimiques assister à ses leçons, uniquement pour avoir le plaisir de l'entendre. Bientôt la réputation de Fourcroy s'étendit au loin, et, en 1784, après la mort de Macquer, Buffon le nomma à la chaire de chimie du jardin du roi, et cet habile professeur enseigna cette science avec la plus grande distinction pendant 25 ans. Admis en 1785 à l'académie des Sciences (section d'anatomie), il passa bientôt à la section de chimie où il lui convenait plus de se trouver. Il fut aussi de la société de Lavoisier, et travailla avec lui aux grandes expériences qui lui valurent une si brillante renommée. Jusqu'à l'époque où éclata la révolution, Fourcroy, vécut tranquille et loin des affaires. Alors mécontent de la cour dont il croyait avoir été négligé, il se montra dans les assemblées populaires, et fut nommé en 1792 député de Paris à la Convention nationale où il

ne siégea toutefois qu'après le 21 janvier, en remplacement du trop fameux Marat. Il ne monta à la tribune que pour des questions d'administration intérieure et d'instruction publique. Tant que dura la dictature de Robespierre, il fut membre du comité d'enseignement national et de celui des armes, et il ne s'occupa qu'à rétablir l'instruction publique et à créer de nouveaux moyens de défense. Il proposa de rappeler plusieurs savans qui étaient expatriés ou qui gémissaient dans les fers; dans la liste qu'il présenta on ne vit point le nom du célèbre Lavoisier, et lorsque ce savant fut condamné à périr sur un échafaud, on lui reprocha de n'avoir pas sauvé un homme qui lui inspirait sans doute de la jalousie, parce qu'en effet le talent de Lavoisier était plus beau que le sien. Mais cette accusation nous paraît trop grave, pour l'admettre inconsidérément et sans preuve : l'âme de Fourcroy était trop élevée pour avoir la pensée d'une pareille infamie, et nous sommes disposés à croire que cette inculpation est une calomnie. Quoi qu'il en soit, Fourcroy fut douloureusement affecté de ce reproche qui, dans plus d'une occasion, fut répété avec amertume. Après la dissolution de la Convention, il entra dans le conseil des Anciens et, à la suite du 18 brumaire, il fit partie du conseil d'état. En 1801 il fut chargé de la direction générale de l'instruction publique : ce fut lui qui substitua au plan d'instruction organisé en l'an 3 le système qui a présidé à l'établissement de l'université : il rédigea tous les réglemens et tous les projets relatifs à l'enseignement, établit les écoles de médecine de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, créa 12 écoles de droit, organisa plus de trente lycées, aujourd'hui colléges royaux, et plus de 300 colléges communaux. Chargé de préparer les décrets sur l'établissement de l'université, il recommença 23 fois ce pénible travail sans pouvoir obtenir l'approbation du ministère. Ce désagrément joint à d'autres ennuis excitèrent son mécontentement : il osa s'en plaindre, et on le disgrâcia. Ce fut Fontanes qui obtint la direction de l'université en 1808, Fourcroy fut sensible à cette exclusion, il tomba dans une mélancolie que ses amis essayèrent en vain de combattre. L'un d'eux, Corvisart, crut qu'un remède moral vaudrait mieux que tous les médicamens, et un jour qu'il avait occasion de parler à Buonaparte du chagrin qui souvent était une maladie mortelle, celui-ci parut douter de cette vérité dont cependant il put se procurer la preuve à plusieurs reprises. Oui, sire, dit Corvisart, on meurt de chagrin, et je connais quelqu'un qui dans ce moment meurt de cette maladie : et qui donc reprit vivement Buonaparte? C'est Fourcroy, sire.—Vous croyez;... Mais rassurez-vous, je me suis occupé de sa guérison. Allez le voir et vous me rapporterez de ses nouvelles. — Il avait en effet signé plusieurs jours auparavant une dotation de 20,000 fr., en faveur de Fourcroy. Il était trop tard; Fourcroy mourut pendant cette conversation : c'était le 16 décembre 1809. Son titre de comte et sa dotation passèrent à son fils qui avait embrassé la carrière des armes, et qui mourut honorablement sur le champ de bataille de Lutzen. Fourcroy était membre de l'Institut, et faisait partie de toutes les sociétés savantes de la capitale, et de plusieurs académies de province et de l'étranger. Outre la chaire de chimie qu'il avait au jardin des plantes, il occupait encore celle de l'Ecole polythecnique, et plusieurs fois il donna un cours à l'Athénée. Il s'honorait de son titre de professeur, et il le préferait à tous ceux que les circonstances lui donnèrent. Il fut un des inventeurs de cette nouvelle nomenclature qui est elle-même une analyse de la science, et a le mérite de définir les substances qu'elle désigne. Il a laissé plusieurs ouvrages très-estimés parmi lesquels on remarque son Cours de chimie ou *Leçons* d'histoire naturelle et de chimie, qui est l'abrégé de son enseignement, 1780, 2 vol. in-8. Six éditions publiées en 20 ans prouvent assez le talent avec lequel la matière y est traitée : elles constatent aussi les progrès que cette science a faits pendant cette espace de temps; car Fourcroy augmenta son ouvrage à mesure que les autres savans faisaient de nouvelles

découvertes. La dernière édition a 6 vol. in-4 ou 11 vol. in-8, et a pour titre *Système des connaissances chimiques et de leur application aux phénomènes de la nature et de l'art*. 2° *Philosoph. chimique*, 1792, 1795 et 1806, trad. presque en toutes les langues et même en grec moderne; 3° *Analyse de l'eau sulfureuse d'Enghien*, 1738, 1 vol. in-8. 4° *Essai sur les maladies des artisans*, trad. du latin de Romazzini, avec notes et additions, 1777, in-12. 5° *L'Art de connaître et d'employer les médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain*, 1785, 2 vol. in-8. 6° *Essai sur le phlogistique et les acides*, 1788, in-8. 7° *Le Médecin éclairé par les sciences physiques*, 1792, 4 vol. in-8. 8° *Procédé pour extraire la soude du sel marin*, 1795, in-4. 9° *Tableaux synoptiques de chimie*, 1800-1805, in-fol. Il a fourni en outre aux *Annales de chimie* et a d'autres journaux, ainsi qu'aux revues de diverses sociétés savantes, plus de 150 mémoires roulant tous sur des expériences qu'il avait faites. On regarde comme les plus importantes celles qui ont rapport à la découverte de plusieurs composés qui détonnent par la simple percussion; aux procédés propres à perfectionner l'analyse des eaux sulfureuses, à la séparation du cuivre, de l'étain et aux perfectionnemens des analyses végétales. Son éloge a été fait par M. Palissot de Beauvais, 1810, in-4, et par M. Cuvier dans les Mém. de l'Institut.

* FOURCROY DE RAMECOURT (Charles-René), ingénieur, naquit à Paris le 19 janvier 1715, et eut pour père un avocat célèbre : destiné lui-même au barreau dès son enfance, il étudia le droit pour plaire à sa famille; mais entraîné par un penchant irrésistible vers les sciences, il s'y livra en secret avec une telle application, qu'il acquit en peu de temps les connaissances exigées alors pour entrer dans le génie. Admis dans ce corps en 1735, à l'âge de 20 ans, après un examen très brillant, il fit plusieurs campagnes pendant la guerre de 1740 sous les ordres du maréchal d'Asfeld. Vingt ans après, en 1761, pendant la guerre de sept ans, il commanda le corps des ingénieurs des côtes de Bretagne, il fit ensuite la campagne de Portugal et se trouva en 1764 au siége d'Almeida. Lorsque la paix lui eut permis de reprendre les études du cabinet, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur à perfectionner ses connaissances, et fut employé successivement à Calais, dans le Roussillon, en Corse et devint maréchal-de-camp; enfin le comte de St.-Germain voulant attacher au ministère de la guerre un officier supérieur, l'appela comme le plus digne de remplir la place de directeur de la division du corps du génie. En 1776 il fut nommé inspecteur-général de son armée, et mourut à Paris le 12 janvier 1791. On a de lui 1° *L'Art du tuilier-briquetier et celui du chaufournier*, dans le recueil des descriptions publiées par l'académie des sciences dont il était membre. 2° *Mémoire sur la fortification perpendiculaire*, Paris, 1786. 3° *Plan de communication entre l'Escaut, la Sambre, l'Oise, la Meuse, la Moselle et le Rhin, pour réunir toutes les parties intérieures de la France*; 4° plusieurs *Mémoires*, dans le recueil de l'académie des Sciences. Il a enrichi de remarques et de descriptions les ouvrages des savans avec lesquels il était lié, et notamment le *Traité des pêches* et le *Traité des forêts*. L'académie des Sciences lui donna le titre d'associé libre.

* FOURCROY DE GUILLERVILLE (Jean-Louis de), frère du précédent, né à Paris en 1717, entra dans la compagnie des cadets gentils-hommes à Rochefort, et partit avec le grade d'officier d'artillerie pour St.-Domingue où il demeura vingt ans. De retour en France, il acheta une charge de conseiller au bailliage de Clermont-sur-Oise; il fut ensuite juge au tribunal qui remplaça le bailliage au moment de la révolution, et mourut à Clermont en 1799. On a de lui 1° *Lettre sur l'éducation physique des enfans du premier âge*, Paris, 1770, in-12. 2° *Les enfans élevés dans l'ordre de la nature*, ou *Abrégé de l'histoire naturelle des enfans du premier âge, à l'usage des pères et mères de famille*, Paris, 1783, in-12.

Cet excellent ouvrage a été traduit en allemand par Cramer Lubeck, 1781, 2 vol. in-8.

* FOURIER (Jean-Baptiste-Joseph, baron), secrétaire perpétuel de l'académie des Sciences, membre de l'académie française, naquit à Auxerre le 21 mars 1768, d'une famille originaire de Lorraine, qui s'honorait de compter parmi ses membres Pierre Fourier, réformateur et général de l'ordre des chanoines réguliers. Placé fort jeune à l'école militaire établie à Auxerre, il fit en peu de temps et avec succès ses premières études. Dès l'âge de 13 ans, époque où il les eut terminées, il s'adonna sérieusement aux mathématiques, sans toutefois négliger la littérature : à 18 ans il avait publié un *mémoire* où sont consignées les découvertes mathématiques qu'il avait déjà faites. Les savans y trouvèrent le génie précoce de Pascal, et le jeune mathématicien fut récompensé de ses premiers travaux par une chaire dans l'école où il avait été élevé. A l'époque de la formation de l'école normale, il fut envoyé par son département pour y perfectionner ses connaissances sous les maîtres habiles qui devaient y donner leurs leçons : mais à peine y eut-il paru qu'on le nomma maître de conférences, place qui le mettait dans la nécessité de s'entretenir avec les élèves sur ce qui avait été l'objet de l'enseignement des cours. Plus tard, l'*école centrale des travaux publics*, depuis *l'école polytechnique* fut organisée sur des bases fixes, et Fourier fut un des professeurs de cette institution : son enseignement profond et lucide fut goûté ; son urbanité le fit chérir des élèves. Bientôt Buonaparte voulut associer à sa campagne d'Egypte des savans dont la gloire devait encore augmenter la sienne. Fourier fit partie de cette commission, et fut chargé même par le gouvernement de désigner ceux des élèves de l'école polytechnique qu'il était convenable d'y associer. Après la soumission du Caire, Buonaparte créa l'*Institut égyptien;* Fourier en fut membre, et bientôt après il en devint, par le suffrage unanime de ses confrères, le secrétaire perpétuel; appelé ensuite à faire les fonctions de commissaire de l'armée française près du conseil ou *divan* formé des principaux *ulémas* du Caire et des provinces, il fut aussi administrateur de la justice pendant l'expédition des Français en Syrie. Dans tous ces emplois Fourier apporta les qualités convenables, et le savant fut un bon administrateur. L'Institut d'Egypte ayant été divisé en deux parties, Fourier fut à la tête de l'une, et dès lors les recherches dans la haute Egypte furent nombreuses et les découvertes immenses. En même temps Fourier faisait des traités, et contribuait à la pacification de l'Egypte, que des circonstances indépendantes de sa volonté, rendirent trop peu durables. Ce fut lui encore qui exprima les regrets de l'armée à la mort de Kléber, ainsi qu'à la nouvelle de celle de Desaix, et dans ces deux circonstances, Fourier fut l'éloquent interprète de la douleur de ses compatriotes. Bientôt il revit la France : l'Institut d'Egypte rapportait un grand nombre de documens sur ce pays ; il était à craindre que chacun des savans ne publiât isolément le résultat de ses recherches ; mais il fut décidé que toutes ces richesses seraient déposées dans un grand ouvrage, imprimé aux frais de l'état. Fourier fut choisi pour en rédiger la *Préface historique*, qui a été accueillie en France, en Angleterre et en Allemagne comme un chef-d'œuvre d'élocution, et comme un des plus beaux monumens de la langue française. Ce discours préliminaire écrit, selon M. de Fontanes, *avec les grâces d'Athènes et la sagesse de l'Egypte*, contient, mais à grands traits, les événemens de l'histoire, les observations de la science, et les vues de la politique. Il fut composé pendant que l'auteur était préfet à Grenoble, place qui lui fut offerte en récompense de ses services. Il l'occupa depuis 1801 jusqu'en 1815, et pendant cette époque il ne se borna point, dans son administration, aux devoirs ordinaires de son emploi : le plus remarquable de ses travaux administratifs est le *Dessèchement des marais de Bourgoin* près de Lyon, entreprise immense, tentée in-

fructueusement à plusieurs reprises, et qui fut terminée par les soins de Fourier, qui assainit ainsi le territoire de 40 communes. Fourier n'avait point perdu de vue la science : en 1807, il obtint le prix proposé par l'Institut sur une question difficile qu'il résolut d'après des méthodes entièrement nouvelles, et qu'il vérifia par des expériences curieuses : il s'agissait de *déterminer les lois de la propagation de la chaleur dans les corps solides* : en 1811 il remit à l'Institut un *mémoire* sur le même sujet ; ces deux écrits forment le corps du grand ouvrage qu'il a publié plus tard sous le titre de *Théorie analytique de la chaleur*. Les Bourbons avaient conservé à Fourier sa préfecture de l'Isère : lorsque Buonaparte revint en 1815, Fourier quitta Grenoble à son approche ; mais il fut ramené devant l'empereur qui le nomma préfet du Rhône : il n'occupa cette place que pendant quelques semaines ; ayant refusé d'exécuter des mesures qu'un ministre exigeait de lui, il fut remplacé par M. Pons-de-Cette. Dès lors il vint se fixer à Paris et ne s'occupa plus que des sciences et des lettres. En 1815 l'académie des Sciences le choisit pour un de ses membres ; cette élection ne fut pas confirmée par le roi : l'année suivante, l'académie le nomma une seconde fois ; alors cette élection fut approuvée. Il n'entre pas dans notre cadre de faire l'analyse de tous les travaux de ce savant mathématicien. Le grand ouvrage d'analyse mathématique que Fourier a publié, et qui a pour objet de soumettre au calcul les lois du mouvement de la chaleur, intéresse à la fois l'utilité publique et les principaux phénomènes de la nature. Ses résultats ont été vérifiés à l'aide d'un thermomètre ingénieux et d'une sensibilité remarquable, appelé par lui *thermomètre de contact*, instrument dont on peut se servir dans un grand nombre d'occasions, et qui pourrait être utile à l'hygiène. Fourier avait été nommé secrétaire-perpétuel de l'académie des Sciences conjointement avec son illustre confrère M. Cuvier, dont le monde savant déplore la perte récente : ses fonctions le mettaient dans le cas de faire l'éloge des membres que perdait l'académie. Les discours qu'il a prononcés dans ces occasions l'ont placé à côté de Fontenelle, de Condorcet, et de Vicq-d'Azyr, et lui ont ouvert les portes de l'académie française en 1827. Il était membre d'un très grand nombre de sociétés littéraires et savantes, notamment de la *société royale de Londres*. Il est mort presque subitement le 16 mai 1830. Plusieurs discours ont été prononcés sur sa tombe par MM. Sylvestre, de Sacy, Cuvier, Féletz, Girard et Jomard, son collaborateur dans le grand ouvrage d'Egypte. Ce livre contient un grand nombre de *mémoires* de Fourier : on en trouve aussi plusieurs dans diverses collections académiques, entre autres dans le *Recueil de l'académie des Sciences*. Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, on doit à Fourier 1° *Mémoire sur la Statistique* (tome 2 du journal de l'école polytechnique 1778). 2° *Mémoire sur la résolution générale des équations algébriques*, présenté à l'Institut d'Egypte. 3° *Rapport sur les établissemens appelés Tontines*, Paris, 1821, in-4 ; 4° *Plusieurs rapports sur les sciences mathématiques*, Paris, 1822-1829. 5° *Plusieurs mémoires sur la théorie du mouvement de la chaleur*, insérés dans les *Mémoires de l'Institut*, tomes 4, 5, 7 et 8. 6° *Recherches statistiques sur la ville de Paris*, publiées d'après les ordres du préfet de la Seine. 7° *Les éloges de Sir William-Herschel*, de *Delambre*, de *Breguet* et de *M. Charles*. Fourier a aussi fait plusieurs *articles* des *géomètres* dans la *Biographie universelle*, où ils étaient signés d'un Z.

FOURIER (Pierre). *Voyez* FOURRIER.

FOURMONT (Etienne), né en 1683 à Herbelay, village près de Paris, d'un père chirurgien, montra dès sa jeunesse des dispositions surprenantes pour les langues. Il avait la mémoire si heureuse, qu'après avoir appris par cœur toutes les racines grecques de Port-Royal, il les récitait souvent en rétrogradant. Il n'était encore qu'écolier, lorsqu'il donna ses *Racines de la langue latine mises en vers français*, ouvrage qui eût fait honneur à un maître. Après avoir étudié au collége

des Trente-Trois et à celui de Montaigu il fut chargé de l'éducation des fils du duc d'Antin. Il succéda à M. Galland en 1715, dans la chaire d'arabe au collége royal; l'académie des Inscriptions se l'associa la même année, la société royale de Londres en 1738, et celle de Berlin en 1741. Il mourut le 18 septembre 1745, à 62 ans. Il avait joui pendant sa vie de la considération due à son savoir, à la droiture, à la modestie et à la candeur qui l'accompagnaient. Le comte de Tolède ministre d'Espagne lui obtint une pension de la cour, qui fut arrêtée lors de la rupture entre la France et l'Espagne. Le duc d'Orléans le mit au nombre de ses secrétaires. Les savans français et étrangers le consultaient dans tout ce qui concerne le grec, le persan, le syriaque, l'arabe, l'hébreu et le chinois. On a de lui une foule d'ouvrages imprimés et manuscrits, témoignages de son érudition et de son amour pour le travail 1° *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens peuples, jusqu'au temps de Cyrus*, 1735, 1 vol. in-4, chargées de citations. 2° Une *Grammaire chinoise*, en latin, in-fol. 1742, sur laquelle on peut consulter le Journal des savans, de mars et avril 1743. 3° *Meditationes sinicæ*, 1757, in-fol. : ouvrage qui renferme les préliminaires de la grammaire chinoise, et l'explication de tout le technisme de cette langue. 4° Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres, semées d'érudition. Sa *vie* a été écrite par de Guignes et Deshauterayes ses élèves; on la trouve à la tête des *Réflexions sur l'origine des anciens peuples*, Paris, 1747, 2 vol in-4; et à la suite de cette notice on trouve la liste de ses ouvrages, mémoires, dissertations, etc. Fourmont avait un frère, membre de cette compagnie comme lui, et professeur en langue syriaque au collége royal. Ce dernier, appelé Michel FOURMONT, mourut en 1746. Il était né en 1690 à Herbelay, avait été envoyé en 1728 dans l'Orient par ordre de Louis XV pour recueillir des manuscrits et des inscriptions. On trouve dans les archives de la Bibliothèque du roi le catalogue des manuscrits qu'il a rapportés; quelques-uns ont servi à éclairer différens points de l'histoire grecque. Fourmont s'occupait de la publication d'un recueil de 1200 inscriptions qu'il avait réunies dans ses voyages, lorsque la mort le surprit au milieu de ce travail.

*FOURNEL (Jean-François), célèbre avocat-consultant de Paris, fut bâtonnier de son ordre, et il était le doyen des avocats lorsqu'il est mort le 21 juillet 1820. Il était encore très jeune quand il publia un *Mémoire* qui sauva du bûcher la fille Salmon condamnée à être brûlée vive. Ses principaux ouvrages sont 1° *Traité des injures considérées dans l'ordre judiciaire, par Dareau; avec des observations*, qui font presque les deux tiers de l'ouvrage, 1785, 2 vol. in-12. 2° *Dictionnaire raisonné, ou Exposition par ordre alphabétique des lois concernant les transactions entre particuliers*, 1798, in-8. 3° *Traité de la contrainte par corps*, 1798, in-12. 4° *Traité du voisinage*, 1799, in-12; 3e édit., 1812, 2 vol. in-8. ouvrage estimé. 5° *Code de commerce, accompagné de notes et observations*, 1807, in-8. 6° *Histoire des avocats au parlement et du barreau de Paris*, 1790-1813, 2 vol. in-8. 1° *Hist. du barreau de Paris dans le cours de la révolution*, 1816, in-8. C'est la suite de l'ouvrage qui précède. 8° *Les Lois rurales de la France rangées dans leur ordre naturel*, 1819, 2 vol. in-8. 9° *Recueil des lois, ordonnances, règlemens, arrêts et décisions cités dans les Lois rurales*, 1820. Ce volume forme le troisième volume des *Lois rurales*, dont il est le complément nécessaire.

FOURNI. *Voyez* FOURNY.

FOURNIER (Guillaume), excellent critique de Paris, professeur en droit à Orléans, mit au jour en 1584, in-folio : *De verborum significationibus*.

FOURNIER (George), né à Caen, se fit jésuite, et mourut à la Flèche en 1652, à 57 ans. Ses principales productions sont 1° une *Hydrographie*, 1767, in-fol. 2° *Asiæ descriptio, curante L. M. S.*, 1656, in-fol. : ouvrages bons pour leur temps, et qui ont servi à en faire de meilleurs.

FOURNIER (Pierre-Simon), graveur et fondeur de caractères, naquit à Paris le 15 septembre 1712. Il excella dans son art. Ses caractères ont embelli la typographie, ses lumières l'ont éclairée. Il publia en 1737 la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leurs hauteurs et fixer leurs rapports. Cette table est une découverte, non-seulement honorable pour son auteur, mais très essentielle aux progrès de l'art. Cet habile artiste remonta jusqu'à la naissance de l'imprimerie, pour la connaître à fond. Il donna en différens temps divers traités historiques et critiques sur l'origine et les progrès de la typographie, dans lesquels on voit un savant consommé dans la matière qu'il traite. Ces différentes dissertations ont été recueillies en un vol. in-8, divisé en trois parties. La dernière renferme une histoire curieuse des graveurs en bois. Mais l'ouvrage le plus important de Fournier, est son *Manuel typographique utile aux gens de lettres, et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie*, en 2 vol. in-8. L'auteur devait y en joindre deux autres; mais il fut prévenu par la mort en 1768. L'homme n'était pas moins recommandable en lui que l'artiste. Le calme de son âme, l'esprit de religion dont il était animé, répandait autour de lui une joie douce et toujours égale. Il aimait la retraite et le travail, et même avec excès; car ce fut sa constante application qui causa sa mort. On a des épreuves des différens caractères qu'il avait gravés, dans son *Manuel typographique*. On y en trouve même pour la musique : il était l'inventeur de ces sortes de caractères; et ils le disputent, pour la beauté, à la musique gravée en taille-douce. C'est lui qui a péremptoirement réfuté M. Schœpflin qui avait attribué l'invention de l'imprimerie à Guttemberg (*voyez* ce mot), en montrant que Guttemberg ne s'était point servi de caractères mobiles, mais de planches gravées. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le passage même dont M. Schœpflin étayait son opinion, la renverse de fond en comble. *Voyez* le *Journal historique et littéraire*, 1er juillet 1791, page 327.

* FOURNIER (Pierre-Nicolas), ingénieur et architecte de Nantes, naquit à Paris en 1747 d'un financier. Il commença ses études au collége Duplessis; mais les désordres de sa jeunesse forcèrent ses parens à le placer dans un couvent, où il paraît qu'il porta l'habit religieux pendant quelques mois. Il embrassa ensuite la carrière des armes, et, après avoir servi quelque temps dans le régiment de colonel-général, et dans celui de La Rochefoucault, il entra dans l'artillerie royale, où il resta de 1770 jusqu'en 1783. Il se retira à Nantes, où il se chargea de l'administration du grand théâtre. Dès les premiers symptômes de la révolution, il se joignit aux Nantais qui se rendirent à Rennes pour favoriser, disaient-ils, la liberté nationale. Après le 14 juillet, lors de la formation des compagnies armées, il servit comme chef de bataillon dans celle de Nantes. Il fut ensuite nommé commissaire-civil de la force départementale, envoyée à Paris par le département de la Loire-Inférieure, pour prêter un appui aux représentans du peuple et veiller au maintien de la liberté. Fournier et son détachement furent ensuite requis pour aller combattre les Vendéens. Revenu à Nantes avec les débris de sa petite troupe, il s'y trouva le 30 juin 1793. Lorsque cette ville fut assiégée par les armées combinées d'Anjou et de Poitou, il défendit son poste avec obstination. Peu de temps après, le gouvernement révolutionnaire ayant été organisé, Fournier fut compris dans les cent trente-deux Nantais que Carrier envoyait à Paris, disait-il, mais qui devaient être assassinés sur la route. Il dut la vie, comme ses compagnons d'infortune, à l'humanité de Broussard, et ensuite à celle du général Danican, qui se refusèrent à cet ordre barbare. A leur arrivée à Paris, les Nantais furent jetés en prison, où ils demeurèrent pendant plus d'un an. Pendant sa détention, Fournier publia des *Mémoires* où il retraçait les services qu'il avait rendus à la cause révolutionnaire. Il fut défendu avec autant de zèle que de

talent par l'acteur Beaulieu, et acquitté avec les autres Nantais, deux mois après la mort de Robespierre. Il revint alors à Nantes, où il ne s'occupa plus que des fonctions d'ingénieur. Ayant trouvé quelques médailles romaines en faisant creuser un aqueduc, il prit du goût pour les antiquités, fit faire des fouilles, et découvrit plusieurs monumens antiques, sur lesquels il a écrit différens *Mémoires* conservés à la bibliothèque publique de Nantes. Il avait aussi tracé le plan de cette ville telle qu'elle était sous Henri III, et y avait joint une savante dissertation. Il mourut dans cette ville le 20 septembre 1810. Fournier était architecte-voyer de Nantes, membre de la société des sciences, lettres et arts de la même ville, et correspondant de l'académie celtique.

* FOURNIER (Charles ou Claude), né à Saint-Domingue vers 1760, ou en Auvergne en 1745, et surnommé l'*Américain*, à cause du long séjour qu'il fit en Amérique, fut un de ces brigands qui désolèrent la France pendant la révolution. Quelle que soit sa patrie, il était à St.-Domingue vers 1772, servit dans les dragons blancs pendant 13 ans : ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à l'agriculture, et surtout au commerce : il perfectionna aussi la fabrication du *tafia*, dont il fit un nouveau genre d'industrie pour l'île, et où il gagna des sommes immenses qui le mirent en état d'établir des fabriques considérables; mais sa fortune devenue colossale excita l'envie des autres fabricans qui lui suscitèrent des persécutions, et le retinrent en prison pendant plus de 27 ans. Forcé de quitter St.-Domingue après avoir vu incendier ses propriétés, il revint en France où, après plusieurs démarches, on lui offrit une indemnité provisoire : il voulait une réparation complète contre les autorités locales; mais la révolution qui survint lui ôta les moyens de la poursuivre. Arrivé en France avant ces temps désastreux, il se trouvait en prison au commencement des troubles, pour les crimes qu'il avait commis. Mais les portes des prisons s'ouvrirent aux cris de *vive la liberté*, et les malfaiteurs en sortirent. Fournier fut bientôt remarqué par les chefs de la révolution, qui en firent un *aboyeur* de place, et l'admirent ensuite dans le club des Cordeliers. Le 13 juin 1789, il avait été nommé commandant des volontaires; mais il perdit cette place à l'époque de l'organisation de la garde nationale. Quelques biographes prétendent que, lors de l'insurrection du champ de Mars, le 17 juillet 1791, M. de La Fayette étant arrivé avec un faible détachement de la garde nationale, pour faire cesser le désordre, ce fut Fournier qui lui lâcha à bout portant le coup de pistolet dont il faillit être atteint. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'au 10 août, il commandait la horde des brigands dits *Marseillais*, et qu'il fut un de ceux qui contribuèrent le plus aux attentats commis dans cette affreuse journée. Le palais des rois de France fut inondé de sang. Mais par une contradiction qu'on ne saurait expliquer, Fournier sauva la vie à plusieurs personnes; tant il est vrai que l'humanité ne perd jamais entièrement ses droits, même chez les plus grands scélérats : ce n'était qu'une modération passagère. On l'a accusé aussi d'avoir pris part aux massacres des prisons de Paris des 2 et 3 septembre : c'est un fait trop grave pour l'avancer sans des preuves certaines. Chargé de conduire les prisonniers d'Orléans à Versailles, il les fit tous massacrer dans cette dernière ville le 9 septembre 1792. Dans ces derniers temps d'horreurs et d'anarchie, les bourreaux avaient aussi leur tour, et finissaient par diriger leur rage les uns contre les autres. Fournier fut accusé, le 12 mars 1793, par Bourdon de l'Oise et Marat, d'avoir tiré un coup de pistolet sur M. de La Fayette, et d'avoir présidé aux massacres de septembre. Cette accusation n'eut pas de suite. Après le 18 brumaire, il fut arrêté et condamné à la déportation; mais on se contenta de le mettre en surveillance. Enfin il se trouva impliqué dans l'affaire du 3 nivose (24 décembre 1800), et fut déporté aux îles de Séchelles, d'où il parvint à s'évader à l'aide d'une créole, après avoir perdu tous ses compagnons d'infortune. Il gagna la Guadeloupe, et fut employé

par Victor Hugues, son ami, qui y commandait, sur les corsaires qui étaient à ses ordres, et s'y distingua lorsque la colonie passa sous la domination anglaise. En 1808, il revint en France, fut arrêté de nouveau, et se trouvait encore à La Force en 1816; mais ayant demandé des juges, il fut relâché et traîna sa pénible existence jusqu'en 1823, qu'il mourut dans un état voisin de l'indigence. Il a publié un *Mémoire* pour se justifier des massacres des prisonniers d'Orléans, et quelques autres brochures.

* FOURNIER SARLOVÈSE (François, le comte), lieutenant-général, né en 1775 dans le Périgord. Ses parens le destinèrent d'abord au barreau; mais en 1792 il quitta ses études de droit pour embrasser la carrière des armes. Entré comme sous-lieutenant dans un régiment de dragons, il obtint la plupart de ses grades sur le champ de bataille, et en 1798 à 23 ans, il était déjà colonel du 12e régiment de hussards. Fournier était franchement républicain; mais il ne l'était pas à la manière des Robespierre ou des Marat; il tolérait les opinions des autres, et au besoin il les défendait: c'est ce qu'il fit cette même année 1798, où il poursuivit une bande d'assassins qui avaient fait une irruption nocturne dans le café de Garchi, rue de Richelieu, et qui étaient venus attaquer plusieurs personnes fort tranquilles, qu'ils accusaient d'être chouans et royalistes. Le colonel Fournier repoussa les agresseurs, et dans cette lutte il reçut plusieurs coups de sabres. Personne n'a jamais contesté à Buonaparte le talent de connaître les hommes, il sut estimer la valeur et la bravoure de Fournier; il voulut qu'il fît partie de son corps d'armée d'Italie: les champs de Marengo, la vallée d'Aoste, les rives de la Chiuvella, Montébello, furent successivement le théâtre de sa valeur, et les bulletins de l'armée répétèrent souvent le nom du 12e régiment de hussards et de son chef. Les éloges de Buonaparte n'apportèrent aucun changement à ses opinions politiques, et ce fut à haute voix qu'il blâma les projets ambitieux du premier consul. Comme il exerçait la plus grande influence sur ses soldats, on craignit de la part de son régiment une opposition qui pouvait se communiquer au reste de l'armée. Par ordre de Buonaparte, Fournier fut arrêté à l'opéra: le lendemain il fut conduit dans son appartement, où l'on devait faire devant lui l'inventaire de ses papiers; mais à peine y fut-il entré qu'il enferma ses gardiens dans sa chambre et se sauva. Cinq cents hommes de la garde consulaire, et la gendarmerie d'élite furent mis en mouvement pour le trouver: ils le saisirent en effet quelques jours après, et il fut jeté dans la prison du Temple où se trouvait alors le chef d'escadron Donadieu que l'on accusait d'avoir, de concert avec lui, voulu assassiner Buonaparte, et que néanmoins il ne connaissait nullement. Aucune preuve ne fut trouvée contre lui; on ne l'exila pas moins dans le Périgord. L'amiral Villeneuve fut peu après chargé d'une expédition en Amérique: Fournier reçut l'ordre de l'accompagner. Au retour de cette malheureuse expédition, il fut confiné de nouveau dans le Périgord où, s'ennuyant d'un repos ignominieux, il demanda du service. Appelé à partager les succès de l'armée d'Allemagne, il retrouva son ancienne bravoure, et mérita les éloges d'un homme qui n'aimait de lui que son courage. Chacun sait qu'avant la bataille d'Eylau, Buonaparte lui dit: *Colonel, dans votre affaire, il faut un baptême de sang.* Fournier obéit, se distingua dans cette journée, ainsi qu'à Friedland où il fut nommé membre de la Légion d'honneur et général de brigade. Envoyé en Espagne sous les ordres du maréchal Ney, il fit les campagnes de 1808 et de 1809, se distingua particulièrement à Lugo, où il se défendit avec trois bataillons et deux escadrons contre une armée entière; ce qui lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur avec le titre de comte. En 1812 il fit la campagne de Russie, et se signala surtout pendant la retraite, particulièrement au passage de la Bérézina où il fit une charge brillante de cavalerie: le grade de général de division et la croix de commandant de la Légion d'honneur furent la récompense de sa valeur. Quelques re-

proches adressés à Buonaparte après les revers de cette campagne, furent considérés comme séditieux; Fournier fut arrêté et envoyé à Mayence. Avant d'arriver dans cette ville, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des cosaques; il profita de cette circonstance pour se sauver. Comme le bruit se répandit bientôt après qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite, que Buonaparte admira lui-même en disant qu'elle était digne d'un chevalier, n'empêcha point sa destitution qui fut prononcée par un décret. Fournier se retira en Périgord où il fut sous la surveillance de la police jusqu'à la rentrée des Bourbons. Ces princes ne tardèrent point à lui rendre son grade et à lui donner la croix de St.-Louis. Fournier ne servit point pendant les cent-jours: après la seconde restauration, il fit partie de l'état-major de l'armée, et fut à plusieurs reprises employé comme inspecteur-général de la cavalerie. Il fit imprimer en 1814 des *Considérations sur la législation militaire*, dans lesquelles il prédisait d'une manière positive que Buonaparte reviendrait de l'île d'Elbe, et indiquait les moyens qui devaient contribuer au succès de cette entreprise : cet ouvrage n'a pas été publié. Le général Fournier est mort dans le mois de janvier 1827. C'était un brave militaire : la loyauté de son caractère l'honore encore plus que sa bravoure.

* FOURNIER (Joseph-Augustin, marquis d'Aultane), lieutenant-général, membre de plusieurs ordres français et étrangers, naquit à Valréas le 18 août 1759 et mourut le 7 janvier 1828. Issu d'une famille ancienne illustrée dans la carrière des armes, il était entré au service à l'âge de 16 ans, et lorsque la révolution éclata, il avait le grade de capitaine de grenadiers. Il fut du petit nombre des anciens nobles qui restèrent dans l'armée, et on le vit combattre aux affaires de Menin, de Courtray, de Valmy. Appelé à l'état-major de l'armée, il fut nommé général de brigade. L'amitié qui le liait à Moreau fut la cause de sa disgrâce : pendant un an il resta sans emploi. Devenu ensuite chef d'état-major au 3e corps de l'armée d'Allemagne, il se distingua à Austerlitz et à Iéna, fit la campagne de Pologne, se couvrit de gloire dans les champs de Pultusk, et fut promu le 31 décembre 1806 au grade de général de division. Après avoir été gouverneur de Varsovie, il passa en Espagne où il resta jusqu'à la retraite de 1814 : il termina ses glorieuses campagnes de l'empire à la bataille de Toulouse. Sous la première restauration, il fut inspecteur-général, et dans le mois de mars 1815 il était chef d'état-major de l'armée royaliste, sous les ordres du duc d'Angoulême. Cette expédition n'ayant pas été heureuse, ce fut d'Aultane qui négocia avec les généraux de Buonaparte la capitulation conclue au Pont-St.-Esprit, et qui après avoir été convenue, fut deux fois suspendue. Lorsque le prince se fut embarqué, le général d'Aultane se rendit à Paris où il fut destitué et mis en surveillance. Après le deuxième retour des Bourbons, il fut nommé commandant de la 7e division militaire : mais il n'accepta point cette place, et mourut le 7 juin 1828. Ce brave militaire avait une probité et un désintéressement dont plusieurs villes, entr'autres Ratisbonne, ont conservé les souvenirs dans leurs archives.

FOURNIVAL (Simon), commis au secrétariat des trésoriers de France, a fait un *Recueil des titres* qui les concernent, Paris, 1655, in-fol.; qui est rare. Il a été continué par M. Jean-Léon du Bourgneuf, trésorier de France à Orléans, et imprimé en cette ville in-4, 1745, 2 parties. Ces collections ont une place dans les grandes bibliothèques.

FOURNY (Honoré Caille Du), auditeur de la chambre des comptes à Paris, acquit une connaissance de l'histoire de France, et des anciens titres et archives qu'on garde à Paris, qui lui fit un nom : mais sa modestie et son zèle à obliger ses amis le rendirent encore plus recommandable. Un de ceux avec qui il lia amitié, fut le Père Anselme de la Vierge-Marie, augustin-déchaussé, qui avait publié en 1674 l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, et des grands-*

officiers de la couronne. Du Fourny lui prodigua ses avis pour une nouvelle édition, lui fit corriger un très grand nombre de fautes, et lorsque ce religieux fut mort en 1694, il continua de travailler à perfectionner ce grand ouvrage. Cependant, dans la nouvelle édition qui vit le jour en 1712, il voulut que les corrections parussent être toutes du premier auteur, et il ne s'attribua que l'honneur d'avoir continué la suite des grands-officiers jusqu'à cette année. L'abbé de Longuerue l'a certainement jugé avec trop de sévérité, quand il a dit : « M. du Fourny était un bonhomme, incapable de » vouloir tromper. Il savait sa chambre » des comptes ; mais il ne savait que » cela. Son livre fourmille de fautes. On » lui fournissait des *mémoires* ; mais il » ne savait pas assez reconnaître ce qu'ils » avaient de défectueux. » Il est bien vrai que Du Fourny n'a pas corrigé toutes les fautes qui se trouvaient dans l'ouvrage du Père Anselme. Mais quel est le critique, même érudit et judicieux, qui, en fait de recherches et de monumens plus ou moins authentiques, puisse se flatter de se déterminer toujours avec certitude ? Du Fourny mourut en 1731. Cette *Histoire* est à présent en 9 vol. in-fol., publiés depuis 1726 jusqu'en 1733, par les Pères Ange et Simplicien, augustins-déchaussés, continuateurs de cette utile compilation ; ils ont mis le plus grand soin à distinguer les pièces authentiques de celles qui ne l'étaient pas. Du Fourny mourut en 1731.

FOURQUEVAUX (Raimond de Beccari de Pavie, baron de), était d'une branche de l'ancienne famille noble de Beccari de Pavie, retirée en France, au temps des guerres entre les *Guelphes* et les *Gibelins*, né à Toulouse en 1509 ; il commença à servir au siége de Naplès sous Lautrec, en 1528. Il commandait un corps considérable d'infanterie grisonne et italienne à la bataille de Marciano en Toscane, l'an 1554 ; il y fut blessé et prisonnier, et gardé 15 mois dans le fort de San-Miniato à Florence. De retour en France, il obtint le gouvernement de Narbonne. On raconte qu'il se servit d'un stratagème assez singulier pour en chasser plusieurs habitans mal-intentionnés. Il fit publier que deux chevaliers espagnols devaient se battre en champ-clos hors de la ville. Il fit poser des barrières pour les combattans, et dresser des échafauds pour les juges. Tout le peuple étant sorti de la ville pour assister à ce spectacle, il en fit fermer les portes, et ne laissa rentrer que les sujets fidèles au roi. Il contribua beaucoup en 1562 à la délivrance de Toulouse, dont les huguenots s'étaient presque rendus maîtres ; et mourut chevalier de l'ordre du roi, à Narbonne, en 1574, à 66 ans, après avoir rendu des services importans aux monarques qui l'employèrent dans la province du Languedoc. Fourquevaux est auteur d'un livre intitulé : *Vies de plusieurs grands Capitaines français*, imprimé à Paris en 1643, in-4. Ces vies sont au nombre de 14. Elles sont compilées fort exactement d'après les historiens du temps : c'est dommage que l'auteur n'en ait pas rassemblé un plus grand nombre.

FOURRIER (Pierre), de Mathincourt, bourg de Lorraine dont il était curé, était d'un autre bourg nommé Mirecourt, où il naquit en 1565. Il entra jeune parmi les chanoines-réguliers, chez lesquels il se distingua par son savoir et sa piété. Il établit deux nouvelles congrégations, l'une de chanoines-réguliers réformés qui enseignent, et l'autre de religieuses pour l'instruction des filles. Le pape Paul V approuva ces établissemens en 1615 et 1616. Il est difficile de dire tout le bien qu'elles ont opéré et qu'elles opèrent encore dans le monde chrétien. Les religieuses, nommées communément *de la Congrégation de Notre-Dame*, ont particulièrement estimées dans toutes les villes où elles sont établies : elles y jouissent de la confiance bien méritée des parens pour l'éducation de leurs enfans, et répandent l'instruction avec l'amour de la vertus. Le Père Fourrier mourut saintement en 1640. Il a été béatifié en 1730.

FOURSY. *Voyez* Fursi.

FOX (Jean), né à Boston en 1517, quitta l'Angleterre sous le règne de Henri VIII pour professer le calvinisme

en liberté. Il fit quelques voyages dans sa patrie, et s'y fixa entièrement sous la reine Elizabeth. Il mourut dans un âge avancé. L'ouvrage par lequel il est principalement connu, est intitulé : *Acta et monumenta Ecclesiæ*, en 3 vol. in-fol., réimprimé en 1684. Péarson lui reproche des erreurs, de fausses citations, de mauvais raisonnemens, etc. ; dans une tête échauffée comme la sienne par les nouveaux dogmes, cela ne pouvait être autrement. Dans sa jeunesse il avait cultivé la poésie, pour laquelle il avait quelque talent. On a de lui plusieurs pièces de théâtre. Jacques Bienvenu a traduit le *Triomphe de Jésus-Christ*, Genève, 1562, in-4, rare. Son fils Samuel Fox a écrit sa vie qui a été imprimée en tête *des actes et monumens de l'église*.

FOX (Georges), fondateur de la secte des *Quakers* ou *Trembleurs*, né au village de Dreton dans le comté de Leicester, en 1624, n'avait que 19 ans, lorsque sa tête s'étant singulièrement exaltée, soit par quelque accident particulier, soit par un effet de son tempérament, il se crut tout d'un coup inspiré de Dieu, et se mit à prêcher. Vêtu de cuir, depuis les pieds jusqu'à la tête, il allait de village en village, criant contre la guerre et contre le clergé. Son ignorance dans les lettres humaines ne l'embarrassa point. Quoique fils d'un ouvrier en soie, et quoiqu'on ne lui eût appris d'autre métier que celui de cordonnier, il s'était appliqué de bonne heure à parler le langage de l'Ecriture et de la controverse. Il avait de la mémoire et de l'enthousiasme. Les provinces de Leicester, de Nottingham et de Darbi, furent les premiers théâtres de ce sombre charlatan. Il donna aux aveugles enthousiastes qui le suivaient, le nom d'*enfans de la lumière*. Ayant comparu à Darbi devant les juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de *trembler* devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeait, s'écria qu'il avait affaire à un *quaker*, c'est-à-dire *trembleur* en anglais, nom qu'on a donné depuis à cette secte. Fox s'associa des femmes; ayant connu dans la prison de Lancastre la dame Fell, veuve d'un illustre magistrat de cette province, il lui inspira ses erreurs et l'épousa. Le patriarche du quakérisme emmena avec lui sa prosélyte en Amérique, l'an 1662. Elle partagea les fonctions de son ministère, et fit valoir ses extravagances. Il y eut, chez les sots et les dupes, les mêmes succès qu'il avait eus dans une partie de l'ancien monde. Ce succès lui persuada que si l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne s'étaient pas encore rangées sous ses étendards, c'est qu'elles l'ignoraient. Il écrivit donc à tous les souverains des lettres insensées, qu'on paya du plus profond mépris. Fox, revenu en Angleterre, continua de répandre ses rêveries, et mourut en 1681. Peu de temps avant sa mort, il composa un gros volume sur sa *Vie* et ses *Missions* : pour le rendre plus mystérieux, il défendit par son testament de l'imprimer. On peut voir ce qu'en dit le Père Catrou dans son *Histoire des Trembleurs*, publiée en 1733 (*voyez* BARCLAY Robert). Dans une réponse faite aux quakers qui, en 1791, étaient venus dans l'assemblée nationale de France, Mirabeau réfuta leurs principes en ces termes : « Vous ne prêtez » point, dites-vous, de sermens : mais vous » vous trompez ; un serment n'est qu'une » promesse faite à Dieu ; la conscience » d'une âme pure est un temple de la Di- » vinité, et, en promettant sur votre » conscience, vous faites intervenir Dieu » dans vos paroles... Le sang humain n'est » jamais versé par vous sur la terre : tou- » chante philosophie! mais prenez garde; » ne seriez-vous pas dans une erreur que » la vertu vous cache? Auriez-vous per- » mis que ces hordes de sauvages, qui » errent dans les déserts de l'Amérique, » eussent porté le massacre dans la paci- » fique Pensylvanie, qu'ils eussent égorgé » vos femmes, vos enfans, vos vieillards, » plutôt que de sauver ces vies si chères » en donnant la mort à des meurtriers ? » On sait qu'un écrivain trop fameux a comparé le christianisme naissant à la secte des quakers. Un si étrange parallèle pourrait faire soupçonner qu'il avait lui-même de fortes dispositions au quakérisme. Quand la secte des quakers aura

subjugué les philosophes et les rois; quand elle aura détruit toutes les autres religions, et cela dans un siècle aussi éclairé que celui d'Auguste; quand durant 18 siècles elle aura eu le suffrage de tous les bons esprits, elle aura pour elle un grand argument. C'est à ceux qui savent apprécier les possibilités et pressentir l'avenir, à prononcer si le fanatisme des trembleurs aura jamais ces succès. Les écrits de Fox ont été réunis en 3 vol. in fol. : le premier contient son *Journal*, le second sa *Correspondance*, le troisième ce qu'il a écrit sur *sa doctrine*. Quelques personnes ont prétendu qu'il n'était pas réellement l'auteur de ces différens ouvrages; mais ses sectateurs soutiennent que tout ce que ce recueil renferme de plus admirable est réellement de leur patriarche.

* FOX (Charles-James), le plus grand orateur politique de l'Angleterre, trois fois ministre, long-temps chef de l'opposition anglaise, fut un de ces hommes dont le génie opéra sur leurs contemporains la plus puissante influence, en sorte qu'à leur nom se rattache l'histoire de toute une époque. D'un autre côté Fox fut livré à toutes les passions et à tous les vices : les irrégularités, les écarts, les fautes de sa vie privée seront sans doute un jour effacés par la gloire de ses grands talens : mais nous sommes encore trop rapprochés de lui pour ne pas nous rappeler ses liaisons avec les hommes les plus vicieux de l'Angleterre et des pays qu'il visita, ses débauches, son amour effréné pour le jeu, les moyens peu honorables auxquels il eut souvent recours pour subvenir à ses premiers besoins. Les anciens auraient dit de lui qu'il réunissait les vices d'Alcibiade à l'éloquence de Démosthène, et nous, nous disons qu'il fut sous bien des rapports, le *Mirabeau* de l'Angleterre. Tous les biographes ont reconnu deux hommes dans Fox, le libertin et l'orateur; ils les ont séparés avec soin; nous, nous les réunissons, parce que cette réunion servira à expliquer plus d'un fait, et qu'elle fera comprendre beaucoup mieux le caractère extraordinaire de cet homme d'état, qui sut ainsi de son vaste génie toucher les deux extrêmes de la dégradation et de la noblesse, et mettre son âme sous l'empire tyrannique de tant de passions opposées. Né à Londres, le 24 janvier 1748, il était le 3e fils de Henri Fox, premier lord Holland, qui obtint le ministère de la guerre sous Georges II et fut presque toute sa vie le rival de William Pitt, lord Chatam : le fils de cet illustre personnage devait plus tard continuer cette lutte. Le jeune Fox avait des dispositions heureuses : malgré son goût pour la dissipation, les progrès qu'il fit au collége d'Eton et à l'université d'Oxford dans différens genres d'instruction, furent grands et rapides. Ses succès confirmèrent les espérances que son père avait conçues de lui : mais lord Holland avait adopté le plus singulier et le plus faux de tous les systèmes d'éducation : loin de mettre un frein aux passions de son fils, il sembla les favoriser, croyant les éteindre par la satiété. Il connaissait peu le cœur humain : car, s'il l'eût étudié d'une manière sérieuse, il eût trouvé qu'il est en nous des appétits qui, semblables à la flamme, s'accroissent lorsqu'on les alimente. Il laissa le jeune Fox abandonné entièrement à lui-même; cet élève de la nature n'éprouva ni résistance à ses volontés ni obstacles à ses désirs. Dès l'âge de 14 ans, c'était un joueur consommé : tous les jours il recevait alors cinq guinées pour les risquer au jeu : plus tard il risqua sur le fatal tapis sa fortune, son repos, l'estime de ses amis, sa réputation : il perdit tout, excepté sa gloire; encore ne put-il pas la conserver intacte : la tache de sa vie privée y est encore empreinte. Son éducation classique, quoique interrompue par des absences et des voyages, quoique distraite par le dérangement de ses passions, fut terminée d'une manière brillante : il étonnait ses maîtres par son savoir, et toute sa vie les classiques grecs et latins amusèrent ses loisirs. A 20 ans Fox vint en France : il s'y distingua par son goût pour la toilette; c'était un bel esprit, un fashionable, dont les bons mots circulaient dans les salons. Elégant et bien fait, il pouvait sans peine devenir un homme à la mode, et il le fut dans tous les pays du continent

qu'il parcourut alors. Son désir était de se faire remarquer : il y parvint, et, comme sur les routes, il ne pouvait fixer l'attention qu'à l'aide de son argent, il eut alors la fureur de la dépense; mais sa prodigalité altéra sa fortune : les femmes et le jeu en dissipèrent les restes. Son père, impatient de le voir figurer sur la scène politique, le fit nommer en 1768 membre de la chambre des communes par le bourg de Midhurst dans le comté de Sussex. Fox n'avait point encore l'âge voulu par les lois; et, ce qu'il y a de remarquable, sa nomination ne fut pas contestée. Il ne recula pas devant l'austérité des travaux législatifs, et son premier discours annonça l'homme d'état et l'orateur. Les antécédens de lord Holland plaçaient naturellement son fils dans les rangs ministériels : aussi, quand Fox débuta dans la carrière politique, ce fut sous la bannière du pouvoir qu'il se plaça : il parla contre la pétition de Wilkes, député nommé du comté de Middlessex, et alors détenu dans la prison du Banc du Roi : le pétitionnaire réclamait contre sa captivité qu'il taxait d'arbitraire et qui le privait de siéger à la chambre, et demandait à prouver la légalité de sa nomination. L'opinion publique, cette bizarre et capricieuse reine du monde, avait pris la défense de Wilkes : il n'y eut que le ministère qui applaudit à la polémique de Fox; mais chacun applaudit à son talent, à sa naissante éloquence, et le censeur anonyme qui publiait alors les *Lettres de Junius*, lui donna même des encouragemens. Lord Noth, chancelier de l'échiquier, voulant récompenser les efforts du jeune député et croyant que son opinion n'avait été qu'un calcul d'ambition, le nomma d'abord payeur de la caisse des veuves et des orphelins, puis l'un des lords de l'amirauté, et enfin membre de la trésorerie. Il se trompait, et, si Fox vota avec le ministère jusqu'en 1772, souvent on le vit manifester des opinions contraires. Vers ce temps-là, il commença à se lier avec les membres de l'opposition, et notamment avec Burcke : cette liaison lui fit perdre sa place; mais auparavant le ministère lui fit des remontrances qui furent mal accueillies : dans la discussion du bill sur le serment du *Test*, ou sur l'adhésion aux articles de religion dont quelques citoyens avaient demandé à être exemptés, il professa des opinions indépendantes et un système de tolérance peu convenable aux ministres (1772). Lord Noth lui fit passer pendant la séance un billet signé de sa main : c'était sa destitution. Fox s'en consola en reprenant plus que jamais sa vie dissipée. Les femmes, le jeu, les paris, la table, tous les moyens de dépenses furent employés par ce jeune étourdi, pour se donner du plaisir; on eût dit qu'il cherchait à se ruiner : en peu de temps, il dépensa les sommes considérables que lui avait procurées la vente d'une terre qu'il avait dans l'île de Thanet, et bientôt il ne posséda plus rien. Il ignorait peut-être auparavant que l'état de gêne perpétuelle est une espèce d'esclavage, et que tout esclavage dégrade l'âme la plus noble : il put s'en convaincre lui-même lorsqu'il se vit contraint de recourir à des moyens vils et honteux pour subvenir aux premières nécessités de la vie. Disons cependant à son honneur qu'il préféra les persécutions de ses créanciers aux exigeances du pouvoir, et qu'il sut conserver son indépendance politique. Mais ses débauches affaiblirent sa santé; sa constitution robuste ne put lutter contre son goût effréné pour les plaisirs, et contre la nécessité d'un travail soutenu pour les débats parlementaires. Dans le but de réparer ses forces usées, il se condamnait à un sommeil de commande : mais l'abus du laudanum ne fit que verser dans son corps fatigué la maladie à laquelle il devait succomber. Malgré ses distractions ruineuses, Fox n'avait point abandonné la carrière politique. Son père était mort en 1774, lui laissant une fortune considérable (1,500,000 livres sterlings environ) qui fut bientôt dissipée. Ce fut à l'époque où l'on examina la conduite du ministère relativement aux colonies anglaises, que Fox montra l'opposition la plus forte : devenu chef des Wighs, il se mit en avant dans toutes les discussions où il s'agit de l'Amérique : il défendit la cause des peuples du nouveau con-

tinent, prétendit qu'on n'avait pas le droit de s'opposer à la demande qu'ils faisaient de s'imposer eux-mêmes, et, quand il vit l'opposition du ministère, il sembla prédire tous les malheurs qui allaient résulter de cette faute pour la domination anglaise, et dit que *lord Noth aurait le talent de perdre dans une seule campagne plus de provinces qu'Alexandre le Grand n'était parvenu à en conquérir*. Il y avait sans doute de l'exagération dans cette réflexion, dictée un peu par la mauvaise humeur; mais la vérité est qu'il annonça par là la prochaine séparation des colonies et de la métropole. Après cette session que bien des circonstances contribuèrent à rendre célèbre (1776), Fox fit un voyage en France, pressentit les dispositions du cabinet de Versailles, se confirma dans son opinion, et, pendant toute la guerre d'Amérique, il ne cessa d'en attaquer les auteurs. Dans le mois de décembre 1779, il éleva une vive discussion sur les affaires maritimes, reprocha à l'amiral sa négligence, demanda sa destitution, accusa l'amirauté en masse, fit un grand nombre de motions toutes dirigées contre le ministère. A la suite d'une de ses chaleureuses improvisations, rapportées infidèlement dans un journal, Fox fut appelé en duel par M. Adam qui crut avoir été insulté, et qui le blessa légèrement (29 mars 1779). Fox était devenu l'homme du peuple après avoir été l'homme du ministère: le peuple se porta en masse devant sa maison pour s'informer de sa santé, et une foule nombreuse se fit inscrire chez lui. Cependant des élections générales avaient été ordonnées pour 1780: Fox, malgré l'opposition du ministère, fut élu député par Westminster. Dans le parlement qui fut convoqué alors, l'opposition devint encore plus vive qu'elle n'avait été jusque là. On vit Fox blâmer avec violence et hardiesse la marche du ministère; il demanda des enquêtes sur sa conduite, sur la guerre d'Amérique, sur la mauvaise administration de la marine; enfin, nous le dirons, il accabla lord North et le força de se retirer (février 1782). Le nouveau ministère composé sous le nom du marquis Rockingham, compta Fox parmi les secrétaires d'état: il devint ministre des affaires étrangères: cet orateur n'avait encore que 25 ans. Pendant la courte durée de cette administration qui n'eut le pouvoir que pendant quelques mois, quelques mesures favorables à la paix générale furent prises par le gouvernement: les chambres cherchèrent à restreindre l'influence de la couronne. Ainsi les *contractans* ou les fournisseurs du gouvernement furent privés du droit d'entrer à la chambre des communes; les préposés des douanes ou de l'*accise*, perdirent la faculté de voter dans les élections. On chercha à pacifier l'Irlande, une politique généreuse fut adoptée à son égard. Mais tout à coup la mort du marquis de Rockingham, arrivée dans le mois de juillet de la même année, amena un changement dans le ministère: Fox n'en fit plus partie. Redevenu simple député, on eût cru qu'il allait recommencer cette opposition qui avait été la cause de sa popularité; il n'en fut point ainsi. On le vit, au grand étonnement de toute l'Angleterre, entrer en quelque sorte en négociation avec l'ancien ministère, auquel il devait sa première destitution: il était encore, il est vrai, opposé au ministère, car il ne pouvait y avoir rien de commun entre lord Noth et lui: c'étaient deux systèmes entièrement opposés que l'ambition et le mécontentement réunissaient pour un instant: c'était une coalition entre deux partis extrêmes pour faire tomber un ennemi commun. Cette ligue parvint à son but: le ministère dont Pitt faisait partie tomba, et Fox pour la seconde fois reprit un portefeuille (2 avril 1783). Ce fut sous ce ministère qu'eut lieu le *traité de paix* définitif avec toutes les puissances que l'Angleterre avait eues à combattre, et Noth auteur opiniâtre de la guerre, qui faisait aussi partie du ministère, se vit obligé d'y concourir. Ce ministre, ainsi que Fox, avait auparavant combattu vivement les préliminaires de la paix; mais, chose bien singulière, et cependant fréquente dans les gouvernemens constitutionnels, c'est qu'il ne fût rien changé aux

conditions proposées d'abord. La neutralité des puissances du Nord auxquelles l'Angleterre défendait de fournir à la France des bois de construction fut un léger obstacle à la paix : néanmoins elle fut signée avec les Etats-Unis dont l'indépendance fut alors légitimement reconnue ; avec la Hollande qui rendit ses anciennes conquêtes ; avec l'Espagne qui recouvra Minorque et les Florides, mais redemanda en vain Gibraltar ; avec la France dont l'Angleterre redoutait la puissance (3 septembre 1783). L'Angleterre recouvrait dans l'Inde au delà de ce qu'elle perdait en Amérique : l'attention de Fox qui était ministre des affaires étrangères, se porta sur ce pays où d'horribles abus faisaient maudire le nom anglais, et pouvaient amener de sanglantes représailles : il porta un *bill* en vertu duquel les pouvoirs de la compagnie des Indes devaient être déférés à sept directeurs qui ne pourraient être renvoyés sans l'aveu du parlement. Le discours qu'il prononça dans cette occasion passe pour être le chef-d'œuvre de cet orateur. Malgré l'opposition de Pitt, la loi passa à une forte majorité : mais ce succès, qui devait le maintenir au pouvoir, fut la cause de sa chute : Georges III ne put voir avec indifférence la conduite d'un ministre qui diminuait tous les jours ses prérogatives royales, et on assure qu'il agit en secret pour faire rejeter le bill à la chambre des Lords ; il réussit en effet ; mais comme les députés des communes persistèrent dans leur première résolution, il ne vit d'autre moyen de salut pour son autorité que de renvoyer un ministère, sous lequel il était dans une espèce de tutelle, et dont le système ne pouvait convenir à son plan particulier de gouvernement. Ce ministère avait duré peu de temps et trop cependant pour que Fox qui, en y entrant, avait promis de ne plus se livrer à la dissipation, au jeu et à la débauche, ait pu montrer qu'au moins, lorsqu'il était au pouvoir, la politique absorbait ses passions. Cet homme d'état dut s'apercevoir combien ses tergiversations avaient indisposé contre lui la multitude, puisqu'aux élections qui eurent lieu à Westminster, il eut beaucoup de difficultés à se faire élire ; les élections durèrent 45 jours, et il ne l'emporta sur son rival que d'un petit nombre de voix, et quand bien même il avait pour lui la plus grande quantité des suffrages, on contesta la légalité de l'élection : une enquête fut ordonnée : Pitt et Fox en faisaient souvent la matière de leurs violens débats, mais enfin après huit mois de recherches, le parlement déclara l'élection valide. Pitt devenu secrétaire d'état à l'âge de 24 ans, resta au ministère pendant long-temps. Fox de son côté fit de son rival le point de mire de toutes ses attaques. L'opposition s'était renforcée d'un grand nombre de talens : cependant elle n'obtint aucun triomphe sur l'habileté du ministre qui dirigeait alors les affaires de l'Angleterre. Mais dans le mois d'octobre 1788, Fox voyageait en Italie lorsqu'il apprit la maladie de Georges III, qui plus tard devait se développer d'une manière plus terrible : aussitôt il quitte Bologne où il se trouvait alors, et il vient à Londres auprès du prince de Galles dont plusieurs fois il avait servi les intérêts, et qu'il ne voulait point abandonner dans cette circonstance difficile. Il appuya ses prétentions à la régence vivement disputées par le ministère. Pendant que l'on discutait encore, le chancelier annonça que sa Majesté d'après le rapport des médecins, était en convalescence et que tout concourait à donner l'espoir d'un prompt rétablissement ; qu'il fallait ajourner la délibération (février 1789). Bientôt en effet la santé du roi se raffermit et il ne fut plus question de régence. Sur ces entrefaites la révolution française vint à éclater : Fox s'en montra le partisan fougueux, et, suivant M. de Montgaillard (*Discours préliminaire de l'histoire de France*), ce grand bouleversement était aux yeux de l'orateur anglais *le plus grand pas fait pour l'affranchissement total du genre humain*. Burke, qui avait combattu avec lui dans les rangs de l'opposition, déclara qu'il renonçait à l'amitié d'un homme qui prêtait à de pareils désordres l'autorité de son talent. Fox versa des larmes, conjura Burke d'abjurer une résolution qu'il regardait comme un grand malheur

pour lui ; mais leur liaison ne se renoua jamais. En 1790 le cabinet de Londres parut disposé à faire la guerre à la Russie et à l'Espagne : Fox combattit le projet avec son éloquente énergie, et le discours qu'il prononça dans cette circonstance lui valut l'honneur de voir son buste placé par Catherine II, entre ceux de Cicéron et de Démosthènes. Cependant la révolution française faisait de jour en jour plus de progrès. De grands crimes se commettaient, et l'enthousiasme de Fox ne diminuait point. Lorsque le procès de Louis XVI fixa tous les regards, Fox, qui bien certainement n'avait point prévu ce fait, proposa au parlement d'Angleterre d'intervenir auprès de la Convention nationale en faveur du monarque qui allait être jugé par ses sujets. Il est beau de voir un étranger d'un talent aussi distingué que Fox, entraîné par des idées de philanthropie et d'humanité, reculer devant les conséquences du système révolutionnaire proclamé en France, et, de concert avec d'autres hommes d'état recommandables de son pays, sommer le ministère anglais de concourir au salut de Louis XVI. Sur la motion de Shéridan, Fox, Grey, etc., la chambre des communes vota (20 décembre) une *adresse au roi* dans laquelle elle exprimait l'indignation et l'horreur de toute la nation sur l'injustice et la barbarie de la catastrophe qui menaçait le roi de France. Lorsque la guerre entre la France et l'Angleterre fut proposée, Fox, malgré son mépris pour notre ancien gouvernement, s'écriait plein d'indignation : *Le meilleur moyen de punir les Français de ce meurtre exécrable est de les abandonner à eux-mêmes, puisqu'une nation capable de commettre et de souffrir une injustice, une atrocité aussi manifeste, ne peut manquer d'en recueillir bientôt les fruits les plus amers.* Trois ans après il haranguait dans le forum de Westminster les électeurs dont il sollicitait les suffrages ; faisant allusion au même événement, il disait encore : *Il n'est pas un européen hors de France qui ne considère ce déplorable événement comme l'acte le plus révoltant de la cruauté et de l'injustice.* Le même Fox s'exprime ainsi dans son ouvrage sur les derniers Stuarts : « Si l'on considère les » motifs qui déterminèrent l'arrêt de mort » sous des rapports étendus, si l'on exa- » mine l'effet général qu'il devait pro- » duire et qu'il produisit dans l'opinion ; » il faut convenir que la courageuse pa- » tience et la piété que Louis XVI eut » occasion de déployer, ont inspiré pour » sa mémoire une vénération qu'autre- » ment il n'aurait obtenue qu'à un bien » moindre degré. Du respect compatis- » sant qu'on ressent pour celui qui souf- » fre et de la haine qu'on porte à ses en- » nemis, naissent bientôt faveur pour la » cause de l'un, aversion pour celle des » autres : ainsi, même en admettant (ce » qui est douteux) qu'un exemple aussi » terrible pour les princes eût été de quel- » que utilité pour la cause des peuples, » cet avantage fut bien plus que contre- » balancé par la faveur que donnent à la » cause des rois les passions les plus no- » bles du cœur humain, l'admiration pour » la vertu et la pitié pour le malheur. » N'oublions pas que c'est Fox, le partisan de la révolution française qui s'exprime ainsi. Cet attachement aux principes révolutionnaires lui avait entièrement aliéné les esprits ; la débauche avait usé son tempérament vigoureux, et sa fortune était délabrée entièrement. Sans influence et sans ressource, il s'éloigna des affaires publiques. Cependant ses amis politiques déplorèrent cet éloignement et l'engagèrent à rentrer au parlement. Ce fut alors qu'il s'adressa aux citoyens de Westminster, pour leur faire part de la triste position dans laquelle il se trouvait; cette explication fut bien accueillie, et ses partisans se cotisèrent pour subvenir à ses besoins. De retour au parlement, il combattit l'opinion du ministère qui avait déclaré qu'il était impossible d'entamer aucune négociation avec la France, tant que le système de gouvernement adopté par ce pays n'éprouverait pas de grands changemens. La multitude lui était alors dévouée : le jour anniversaire de sa naissance, Fox fut entouré d'une foule innombrable qui s'était rendue de toutes les parties de la ville à la taverne

où il dînait ; des discours véhémens furent prononcés, et lui-même but à la santé du PEUPLE-SOUVERAIN. Le roi, informé de la conduite de Fox, le raya lui-même de la liste des conseillers de la couronne, titre qui lui avait été conservé. Fox fut très sensible à cette disgrâce, et pendant quelque temps il ne parut pas à la tribune ; cependant il triompha, lorsqu'il vit que le gouvernement anglais était disposé dès l'année 1795 à recevoir des propositions de paix de la part du Directoire. Ce ne fut qu'en 1801 que le traité d'Amiens fut signé. Alors Fox se rendit en France ; accueilli avec distinction par Buonaparte, il profita de son séjour à Paris et de la permission qui lui en fut donnée, pour puiser dans les archives du gouvernement, les renseignemens dont il avait besoin pour l'*Histoire des derniers Stuarts* dont il s'occupait. A peine fut-il de retour en Angleterre que son pays déclara de nouveau la guerre à la France. Pitt s'était retiré du ministère avant que le traité d'Amiens ne fût signé, mais Fox n'y était point rentré ; son rival devait reprendre le timon des affaires le 12 mai 1804, et il le conserva jusqu'à sa mort arrivée en 1806. Après 22 ans de retraite, Fox ambitionnait de se retrouver sur le théâtre des affaires publiques ; il fut encore une fois ministre des affaires étrangères. Auparavant il avait montré d'abord quelque conformité entre ses vues et celle de Pitt, et l'on assure même qu'entre ce ministre et Fox il y avait eu un rapprochement, d'après lequel ce dernier devait rentrer au ministère, sous les auspices de lord Grenville ; mais le roi ne voulut point alors entendre parler de Fox, pour lequel il avait une haine prononcée. Lorsqu'il s'était vu ainsi éloigné du gouvernement, Fox avait repris son rôle de chef de l'opposition ; et à la mort de Pitt, cette opposition étant plus violente que jamais, ce fut à la nécessité du moment que Georges III céda, en permettant que le nom de Fox figurât sur la liste des ministres. Fox avait rendu l'hommage le plus grand aux talens de Pitt, ainsi qu'à ses mœurs et à ses vertus privées ; mais en rappelant les fautes et les erreurs qu'il reprochait à son rival, il s'était opposé aux honneurs que l'on voulait décerner à ce ministre. Pendant la courte administration de Fox, on le vit avec étonnement proposer de faire la guerre au roi de Prusse : on dit qu'il ne le fit que dans l'intention de plaire au roi qui désirait reprendre l'électorat d'Hanovre qui formait une partie de son patrimoine. Ce ne fut pas la seule circonstance dans laquelle on trouva dans cet homme d'état des idées de courtisan et l'oubli de son ancien amour pour l'indépendance. Déjà plusieurs fois il avait été question au parlement de la traite des Nègres ; la proposition d'abolir ce commerce honteux avait été faite par Pitt ; elle fut renouvelée par Fox qui partageait entièrement cette opinion, et qui précédemment avait dit : *Depuis 40 ans que je siége au parlement, si j'eusse remporté cette victoire sur la cupidité, je me serais retiré de la carrière avec la conscience d'avoir senti mon devoir et de l'avoir rempli.* Il fit alors adopter une adresse au roi pour le supplier d'obtenir, par des négociations, le concours des puissances étrangères à l'abolition du commerce des Noirs ; et il mérita ainsi que la sculpture plaçât sur son mausolée l'image de l'Afrique reconnaissante. Fox mourut le 13 septembre 1806, à l'âge de 58 ans, et sa dépouille mortelle alla rejoindre celle de son rival Pitt sous les caveaux de Westminster. On rendit les plus grands honneurs à sa cendre ; et ses funérailles firent éclater des regrets presque universels ; car ses partisans perdaient leur chef, ses adversaires un homme de génie : sa mort laissait un grand vide à la tribune, où sa voix avait tant de fois fait entendre des paroles si éloquentes. Il n'avait que 58 ans, et, depuis l'âge de 20 ans, il avait toujours été membre de la chambre des communes. Ce qui contribua le plus à sa renommée, ce fut d'abord son système de paix générale, et sa lutte contre le ministère, à deux époques différentes, lors de la guerre d'Amérique, et de celle que l'Angleterre déclara à la république française ; il fut

le partisan, le protecteur, l'orateur des deux révolutions qui, à la fin du dernier siècle, ont ébranlé le monde entier, et dont toutes les conséquences sont encore loin d'être prévues. Si nous sommes loin d'approuver sa conduite dans ces deux affaires, nous applaudirons aux pensées pleines d'humanité qui le dirigèrent, lorsqu'il demanda l'abolition de la traite des Nègres. Son talent oratoire n'atteignait la haute élévation à laquelle il est si souvent parvenu, que lorsqu'il était animé : quand rien ne l'agtiait, il y avait peu de méthode dans ses discours; il n'était pas toujours très clair, et son débit était quelque peu difficile. Mais, lorsqu'il était ému, sa dialectique était pressante et vigoureuse : *c'étaient*, dit Baërt, cité par Montgaillard, dans le tome 10 de l'histoire de France, *des rayons d'un soleil brûlant*; et, si en Angleterre comme en France, il y a quelque dissentiment sur la bonté de la cause qu'il défendit, il n'en existe aucun sur le mérite de son éloquence : ainsi lorsqu'on dit que celle de Pitt fut *Cicéronienne*, on ajoute que celle de Fox est *Démosthénique*. En effet, il y a chez lui plus de force que d'ornemens; il n'est jamais rhéteur, il est toujours orateur. Nous voudrions ne point revenir sur sa vie privée : en 1796, il avait, comme nous l'avons dit, fait un appel à ses amis qui lui firent une pension de 3,000 livres sterlings. Il avait été pendant quelque temps sans autre ressource, que celle que lui fournissaient les chances du jeu; et on le voyait passer dans la même nuit du parlement à un tripot, ou d'un tripot au parlement. Jamais les pertes qu'il fit, quelque grandes qu'elles fussent, ne troublèrent son âme. On raconte qu'un jour qu'il avait été plus malheureux que de coutume, l'un de ses amis craignit qu'il ne prît quelque résolution funeste : plein d'inquiétude, il se rendit à sa maison; mais, au lieu de le voir accablé des coups du sort, il le trouva occupé d'examiner une nouvelle édition d'*Hérodote*. On raconte encore de lui qu'étant avec un compagnon de débauche que des huissiers poursuivaient ainsi que lui, leur retraite fut découverte, et que les gens du roi vinrent pour se saisir de leurs personnes; mais, au bruit que firent les huissiers, Fox, qui n'en connaissait point la cause, regarda aussitôt à la fenêtre; et comme il eut bientôt reconnu les huissiers, il leur demanda gravement si ce jour-là *ils chassaient au lièvre ou au renard?* (Son compagnon s'appelait *Hare*, mot qui veut dire *lièvre*, et le nom de *Fox* veut dire *renard*.) Les huissiers ne purent s'empêcher de sourire, et l'un d'eux l'engagea sinon à payer, du moins à indiquer un terme, quand ce terme devrait être le jugement dernier : *Non*, lui dit Fox; *ce jour-là il se traitera des choses plus sérieuses; remettons, si vous le voulez, l'affaire au lendemain* : ces paroles annoncent l'esprit de Fox; mais elles ne prouvent pas en faveur de sa probité ni de sa délicatesse. En général, il négligea trop la réputation des mœurs qui sont si nécessaires à l'orateur, lors même que la religion n'en ferait pas un devoir; et en vérité l'on est honteux pour lui de l'entendre dire dans une de ses lettres qu'*un seul genre d'excès ne lui suffisait pas* (*Histoire d'Angleterre de Hume, continuée jusqu'en* 1820, tome 20, page 300). Sa passion pour le jeu était si forte que, lorsqu'il occupait quelque place dans l'administration, ses commis étaient obligés d'aller le chercher dans les maisons publiques, et, tandis qu'il signait d'une main, il tenait les cartes de l'autre. Il avait été pendant sa jeunesse d'une recherche étonnante dans ses vêtemens; sur la fin de sa vie il était d'une saleté dégoûtante. Il était d'une taille moyenne: en avançant en âge, il grossit beaucoup. Un visage large, un nez aquilin, des yeux vifs, recouverts de sourcils noirs, une barbe épaisse et souvent très longue, tels étaient les caractères principaux de son portrait, dont il était facile de faire une caricature, satisfaction que se donnèrent plus d'une fois ses ennemis. Fox avait un esprit très cultivé; il a laissé quelques *vers latins* dont l'élégance atteste la profonde connaissance qu'il avait de la langue des Romains. Il savait tout aussi bien le grec, et ses auteurs favoris

étaient Homère, Longin, Thucydide et Démosthènes. Fox n'a fait imprimer de son vivant que son *Appel aux citoyens de Westminster*. Son *Histoire des deux derniers rois de la maison des Stuarts, suivie de pièces originales et justificatives*, Londres, 1808, in-4, ne parut qu'après sa mort : c'est une apologie de la révolution de 1668, qui paraît avoir été faite plutôt par un avocat qui défend sa cause que par un narrateur qui raconte les faits. Cet ouvrage imparfait a été publié par son neveu, lord Holland; il a été attaqué par M. Rose et défendu par Samuel Heyvood. M. l'abbé d'Andrezel en a fait paraître une traduction française en 1809, 2 vol. in-8, avec une *notice* sur l'auteur; mais elle n'a vu le jour qu'après avoir été horriblement mutilée par la police de Buonaparte. Les *Discours de Fox* ont été recueillis en 1814, 6 volumes in-8, et traduits en français par MM. H. de Lanvry et de Jussieu, 1819-20, 12 vol. in-8. On a publié diverses *biographies* de Fox; mais outre ces différens ouvrages historiques qui ont paru en France et en Angleterre, sur ce personnage célèbre, on peut consulter 1° *Histoire de la vie politique et des services publics comme orateur et homme d'état de C. J. Fox*, Londres, 1783, in-8; 2° *Recollections of the life*, etc., *Souvenirs de la vie de* Ch. J. Fox, par B. C. Walpole, ibid. 1806, in-12; 3° *Mémoire sur la vie publique de Fox*, 1808, 1 vol. in-4; 4° *Caractères de feu Ch. J. Fox, choisis et en partie écrits par Philopatris Varvicensis* (on croit que c'est le docteur Parr qui s'est caché sous cette indication pseudonyme), 1809, 2 vol. in-8; 5° *Mémoire sur les dernières années de Ch. J. Fox, par Jean Bernard Frotter son secrétaire*, 1811, in-8; 6° *Correspondance de Ch. Jame Fox avec feu Gilbert Vakefield, de l'année* 1796 à 1801, *principalement sur des sujets de littérature classique*, 1815, 1 vol. in-8; 7° *Vie politique, littéraire et privée de Fox, traduite en français*, Paris, 1808, in-8. En général il faut se défier de ces différens ouvrages dans lesquels les auteurs ont été plutôt exclusivement des panégyristes que de véritables biographes.

FOX-MORZILLO, *Foxus Morzillus* (Sébastien), né à Séville en 1528, fit ses études en Espagne et dans les Pays-Bas, et s'acquit de la réputation par ses ouvrages. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant nommé pour être précepteur de l'infant don Carlos, il quitta Louvain, et alla s'embarquer pour être plutôt auprès du prince; mais il fit malheureusement naufrage, et périt à la fleur de son âge. On a de lui des *Commentaires sur le Timée et sur le Phédon* de Platon, in-fol., et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition.

* FOY (Maximilien-Sébastien), l'un des lieutenans-généraux les plus distingués de l'armée, et l'un des orateurs les plus éloquens de la chambre des députés, naquit à Ham (Somme) le 3 février 1775. Il se destina de bonne heure à la carrière militaire, et, après avoir fait ses études préparatoires, il fut admis, à l'âge de 15 ans, à la suite d'un brillant examen, à l'école d'artillerie de Lafère. Deux ans après, ayant terminé ses cours militaires et ayant obtenu les suffrages de ses maîtres et de ses chefs, il fut nommé sous-lieutenant d'artillerie (1er mars 1792), puis lieutenant au 3me régiment de la même arme (septembre 1792); ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne du Nord sous le général Dumouriez. Les premières armes de Foy annoncèrent un guerrier distingué, et ce fut en peu de temps qu'il dut à sa belle conduite les grades de capitaine, de chef d'escadron et d'adjudant-général; ce dernier grade lui fut donné sur le champ de bataille de Diessenoffen (1800). Mais reprenons la vie militaire de Foy dont la réputation mérite un récit plus circonstancié. Après avoir fait les campagnes de Belgique (1792), Foy revint à Paris; désigné pour faire partie des armées, commandées successivement par les généraux Dampierre, Custines, Houchard, Jourdan et Pichegru, il prit part à toutes les affaires qui eurent lieu pendant ces deux années (1793-1794). Quelque temps après, il fit à la tête de la 5e com-

pagnie du 2e régiment d'artillerie à cheval, les campagnes de 1795, 1796 et 1797 à l'armée du Rhin et Moselle; il faudrait citer toutes les actions de Foy, si l'on voulait faire connaître les faits d'armes qui lui ont acquis la réputation brillante dont il jouissait parmi ses camarades : disons seulement qu'il se distingua de la manière la plus éclatante au passage du Lech, à l'assaut de la tête du pont de Huningue, au passage du Rhin à Diesheim. Après avoir fait partie de l'armée expéditionnaire que l'on voulait envoyer dans la Grande-Bretagne (1798, an 6), il vint à l'armée de Suisse où il servit sous les ordres du général Schauenbourg. A l'armée du Danube (1799), il mérita les éloges du général Masséna, et l'année suivante le passage de la Limmath ne fut effectué que, grâce à ses conseils éclairés et à sa bravoure consommée. En 1800, il était adjudant-général à l'armée du Rhin d'où il passa peu de temps après, avec le corps du général Moncey en Italie, pour se joindre à l'armée qui venait de s'illustrer à Marengo. Chargé du commandement d'une brigade d'élite qui formait l'avant-garde, il vainquit les troupes autrichiennes à Perri, à l'entrée du Tyrol : ce qui lui valut le grade de colonel du 5me régiment d'artillerie à cheval, auprès duquel il ne se rendit que lorsque la paix d'Amiens eut été signée. Après la rupture de ce traité en 1803, il commanda les batteries flottantes destinées a la défense des côtes de la 16e division militaire. En 1804, il fut employé comme chef d'état-major d'artillerie au camp d'Utrecht. En 1805, il fit la campagne d'Autriche dans le 2e corps de la grande armée, et en 1806, il commanda l'artillerie du corps stationné dans le Frioul. Lorsqu'en 1807 le gouvernement français, en vertu d'une convention particulière, envoya 1,200 canoniers auxiliaires au sultan Selim, ce fut le colonel Foy qui les commanda; ces canoniers furent obligés de revenir en France, par suite de la révolution qui éclata vers cette époque à Constantinople. Foy resta en Turquie et se chargea de la défense des Dardanelles contre les Anglais. De retour en France vers la fin de 1807, il fut envoyé en Portugal où il fit la campagne de 1808. Ce fut seulement alors, le 3 septembre de cette année, qu'il fut nommé général de brigade. Il commanda dès lors une brigade de l'armée de Portugal jusqu'au 29 octobre 1810, époque où il fut promu au grade de général de division. Foy avait été choisi par le maréchal Masséna pour défendre auprès de Buonaparte la cause de l'armée de Portugal arrêtée sur les bords du Tage par des obstacles qu'il ne dépendait pas de sa valeur et de son dévouement de surmonter. Il remplit cette mission d'une manière noble et honorable, et l'on croit qu'il fut dans cette circonstance mieux apprécié par l'empereur qui le nomma seulement alors général de division. Foy a prouvé par les savantes manœuvres qu'il fit faire aux troupes qu'il avait sous ses ordres, que depuis long-temps il méritait cette marque de confiance, ou pour mieux dire cette récompense due à tant de services. Ainsi après avoir dirigé des corps isolés composés de plusieurs divisions, il prit à la bataille des Acapiles ou de Salamanque (22 juillet 1812) le commandement en chef de l'armée, qu'il conserva pendant toute la retraite dont il assura les mouvemens, et pendant tous les engagemens que ses troupes eurent avec l'armée anglo-espagnole, jusqu'à son arrivée sur le Duero. Alors on le vit, à la tête de la droite de l'armée de Portugal, s'emparer, pendant la retraite des Anglais, de la ville de Palentia le 25 octobre 1812, et opérer avec le plus grand bonheur le passage du Duero à Fordesillas le 29 du même mois. L'année suivante, il commanda deux divisions dans la Biscaye, fit le siége de Castro Urdiales, et dispersa les bandes de *guérillas* qui infestaient cette province. Après la bataille de Vittoria (21 juin 1813), Foy réunit les débris de l'armée française avec lesquels il forma un corps de vingt mille hommes. Il battit, avec quelques-unes de ses troupes, l'aile gauche de l'armée ennemie. C'est ici l'époque la plus belle de la vie militaire de Foy : attaqué par le général Graham, il se

défendit pied à pied contre les Anglais; et la BATAILLE DE TOLOSA, dans laquelle les ennemis firent tant de perte, est sans contredit le plus brillant fait d'armes de cette campagne, et toute la gloire en appartient au général Foy. Après avoir renforcé la garnison de Saint-Sébastien et repassé la Bidassoa, sans avoir laissé derrière lui un homme, un canon, ou même un fusil, il commanda la gauche de l'armée à la bataille de Pampelune, et à celle de St.-Jean-Pied-de-Port. Il eut la part la plus active à tous les combats qui furent livrés pendant plus de six mois pour la défense du passage des Pyrénées. Blessé grièvement d'un coup de feu à la bataille d'Orthez, il se retira le 27 février 1814 : on croyait que cette blessure était mortelle. Sous la première restauration, Louis XVIII sut le distinguer d'entre cette foule de généraux que la révolution et l'empire avaient légués à la royauté; il le nomma inspecteur-général et lui donna le titre de comte avec la croix de St.-Louis. Lorsque Buonaparte essaya pendant les cent-jours son gouvernement militaire, Foy oublia sans doute avec quelle lenteur il était arrivé au grade qu'il avait enfin obtenu : peut-être, comme tant d'autres Français qui, (l'on ne sait en vérité pour quel motif), n'avaient pu être attachés, même par la reconnaissance, à la cause de la légitimité, et rêvaient une république impossible au milieu de mœurs corrompues, il ne prit alors les armes que par haine pour l'étranger, et non par attachement pour un prince qui avait si long-temps refusé de lui donner un avancement justement mérité. Quoi qu'il en soit, le général Foy assista à la bataille de Waterloo où il reçut une balle qui lui perça l'épaule : c'était la 15e blessure qu'il recevait sur le champ de bataille. Cependant il combattit encore jusqu'à la fin de l'action, et ne se retira que lorsqu'il se fut assuré que le désastre de l'armée était certain. Après le second retour des Bourbons, le général Foy se tint pendant quelque temps à l'écart. Dans sa solitude il se livrait à de hautes méditations. Le général Foy avait des opinions politiques arrêtées, et nous ne croyons faire aucune accusation injuste envers cet illustre personnage en disant qu'elles tendaient au républicanisme; ce n'était certainement pas le républicanisme de 1793; il avait même en horreur les monstres qui tourmentèrent alors la France pendant trop long-temps. Ainsi en 1794, à l'époque de la terreur, sa grande âme s'indigna de la sanglante tyrannie dont la France était alors la victime : il osa même s'exprimer avec une noble hardiesse au sujet des massacres qui tous les jours se renouvelaient à Paris et dans plusieurs autres villes, en présence de Joseph Lebon qui le fit aussitôt incarcérer : l'ordre avait été donné de le traduire devant le tribunal révolutionnaire, dont les arrêts de mort tombaient sur presque tous les accusés, lorsque le 9 thermidor, jour où le monstre le plus féroce tomba à son tour sous la hache révolutionnaire, le rendit à la liberté et à la gloire. Lorsqu'en 1803 éclata l'affaire de Georges et de Pichegru à laquelle on rattacha le nom de Moreau, il refusa de faire signer à son corps une adresse au premier consul; comme on y désignait les accusés comme coupables, il prononça ces paroles vraiment historiques : « Je féliciterai » autant qu'on le voudra le premier consul d'avoir échappé à une conspiration » contre sa vie; mais je ne signerai jamais, je ne ferai jamais signer à mes » officiers une adresse qui désigne tels » ou tels individus comme auteurs ou » chefs de cette conspiration, parce que » JE SUIS MILITAIRE ET QUE JE NE SUIS PAS » JUGE. » Lorsque le guerrier devenu consul à vie ne se contenta plus de cette haute dignité, et s'aliéna à jamais les républicains dont il détruisait les espérances, et les vrais royalistes qui avaient quelques raisons de croire que son œil clairvoyant ne trouverait d'autre parti à prendre pour sa gloire et pour le repos de l'Europe que celui de rappeler les Bourbons, Foy refusa d'inscrire son nom sur les registres où la bassesse et la flatterie allèrent déposer leurs suffrages : indigné même de voir un grand homme

se déshonorer par cette usurpation, qui n'était, il est vrai, à ses yeux que la destruction de la république, et échanger la couronne de lauriers si légère pour la tête d'un héros, contre la couronne d'or de l'empire si lourde même pour les grands hommes. Foy refusa même dans un repas très nombreux de porter un toast au héros qui briguait le titre d'empereur; il se contenta de boire au premier consul. C'est à ces actes d'indépendance qu'il faut attribuer surtout le refus que Buonaparte faisait continuellement de donner de l'avancement au colonel Foy qu'il laissa pendant 9 ans avec ce grade, sans lui avoir même conservé celui d'adjudant-général qu'il avait gagné sur le champ de bataille. Le général Foy aimait l'étude : pendant quelque temps on le vit suivre à Strasbourg, où il se trouvait pour soigner la blessure qu'il avait reçue à Diershem, lors du passage du Rhin, les cours de droit public des nations donnés par le professeur Koch. Pendant sa retraite de 1815 à 1819, ce fut avec ardeur qu'il s'occupa de recherches historiques ; il rédigea et mit en ordre ses *Souvenirs sur la guerre d'Espagne*. Nommé inspecteur-général d'infanterie dans les 2e et 16e divisions militaires, il reparut dès lors dans les affaires publiques. La même année (1819) il fut élu à la chambre des députés par le département de l'Aisne. Sur ce nouveau théâtre, le général Foy brilla peut-être encore plus que sur les champs de bataille. Sans contredit, il fut l'un des orateurs les plus éloquens, je dirai presque le premier orateur de la restauration. Il siégeait au côté gauche, mais il ne partageait point l'exagération de ceux de ses collègues qui occupaient la même partie de la chambre : calme dans la discussion la plus vive, modéré au milieu des passions, il parlait avec sang froid, avec aisance, avec grâce : il y avait du mouvement dans son stile; on remarquait des formes vives et figurées qui le rendaient pittoresque : son éloquence semblait être d'inspiration : c'était son âme qu'il paraissait mettre à découvert, lorsqu'il exprimait ses sentimens patriotiques qui ne sont pas le privilége exclusif d'un parti, mais qui font palpiter le cœur d'un royaliste au moins autant que celui d'un républicain. Il avait une argumentation puissante; ses raisonnemens étaient fondés sur la charte de Louis XVIII, dont nous aimons à croire qu'il était le partisan sincère. Foy était aussi l'adversaire le plus acharné des ministres, dont il combattait le système et les actions toutes les fois qu'il les jugeait contraires à ses doctrines qu'il croyait être celles de la France entière. Il fut l'ami de Casimir Perrier, et nous croyons ne pas nous tromper en disant qu'il mérita l'éloge que M. Royer-Collard a fait au président du conseil le jour de ses funérailles ; *c'est qu'il ne conspira point*. Foy est un caractère à part : au milieu de l'opposition libérale dont tous les actes furent loin d'être dirigés dans l'intérêt public, il sut toujours faire preuve de cette loyauté, de cette grandeur d'âme dont les camps lui avaient donné l'habitude, et que l'étude avait encore agrandie. On pouvait n'être point le partisan de ses opinions, mais on était forcé d'être l'admirateur de son talent. L'abbé de Montgaillard place son nom à côté de ceux de Mirabeau et de Cazalès. Nous ne pouvons point passer en revue tous ses discours ; nous dirons seulement qu'il parla sur tous les projets importans qui furent discutés depuis 1819 jusqu'en 1825. Il prit à tâche surtout de défendre ses anciens compagnons d'armes dont il redisait souvent les exploits, et en faveur desquels il réclamait l'attention du gouvernement. On peut dire qu'il ne laissa échapper aucune occasion de parler, et qu'il traita toutes les questions d'administration tant civile que militaire, comme toutes celles d'économie politique et même de diplomatie qui se présentèrent ou qu'on fit naître dans les sessions auxquelles il prit part. Il venait d'être réélu par le département qui l'avait déjà nommé une fois, lorsqu'il se sentit affaibli par les fatigues des discussions continuelles qu'il soutenait journellement, et de plus en plus, avec une ardeur à laquelle ses forces physiques ne pouvaient pas répondre. Le tra-

vail lui fut interdit, et il entreprit, d'après l'avis des médecins, un voyage dans les Pyrénées qui ne fit qu'aggraver son mal. De retour à Paris, il reçut les soins empressés de ses parens et de ses amis; mais ils furent inutiles. Foy mourut le 28 novembre 1825. Ses funérailles furent semblables à celles de tous les hommes politiques qui sont les chefs ou les représentans d'un parti. Le convoi fut composé d'une foule immense, et des discours furent prononcés sur sa tombe, par Casimir Perrier, Méchin, Ternaux, et le général Miollis : mais grâce à l'active surveillance du gouvernement, aucun scandale ne vint troubler cette pompe funèbre. Il laissait une fortune de 8,000 livres de rente : un appel fut bientôt fait à tous les libéraux de France pour doter cette famille que l'on disait malheureuse, et la souscription produisit près d'un million. Plusieurs de ses *Discours* avaient déjà été imprimés; mais ils ont encore été recueillis après sa mort, sous le titre de *Discours du général Foy, précédés d'une notice biographique par M. P. F. Tissot, d'un éloge par M. Etienne et d'un essai sur l'éloquence politique en France*, par M. Jay, Paris, 1826, 2 vol. in-8, avec portrait et fac-simile, 2e édition, 1827. On avait déjà recueilli les *Pensées du général Foy, tirées de ses discours prononcés à la tribune législative pendant les sessions de* 1819 *et de* 1820, *précédées d'une notice sur la vie de ce général*, Paris, 1821, 1 vol. in-18. On a aussi imprimé : *Journée du* 30 *novembre* 1825, ou *Récit des derniers momens et des funérailles du général Foy*, Paris, 1825, in-8, et *Couronne poétique du général Foy, publiée par Magallon*, Paris, 1826; c'est un recueil des pièces de vers publiées en son honneur. Sa veuve a fait paraître après sa mort : *Histoire de la guerre de la péninsule sous Napoléon*, précédée d'un *Tableau politique et militaire des puissances belligérantes, par le général Foy*, Paris, 1827, 4 vol. in-8, avec atlas. Cet ouvrage, dit un journaliste, laisse beaucoup à désirer, les vues n'ont rien de large et les critiques sont souvent dictées par des préjugés nationaux. Cependant, comme cette production est d'une certaine importance, nous entrerons dans plus de détails. Nous parlerons d'abord des tableaux militaires qui, précédant celui de la France, manquent de méthode et de suite; l'auteur intervertit souvent l'ordre des faits; mais on y remarque des traits brillans, et même sous le rapport littéraire, c'est un ouvrage remarquable. Les mêmes qualités se rencontrent dans le *Tableau de l'histoire d'Angleterre*, avec plus d'exactitude dans les faits. On y voit les améliorations successives introduites par le duc d'York dans l'organisation de l'armée anglaise, et les progrès que nos éternels rivaux ont encore à faire surtout dans les armes savantes. Les *Tableaux de l'Espagne et du Portugal*, quoique moins importans, présentent aussi des beautés et des défauts; quant à l'histoire dont les tableaux ne sont que l'introduction, la narration est restée incomplète, l'auteur s'étant arrêté à la convention du 30 août 1808 : ainsi sur 6 ans de guerre il n'a tracé que la première : peut-être les éditeurs auraient-ils dû donner à l'ouvrage le titre de *fragment d'une histoire de la guerre d'Espagne*. Ce fragment serait encore assez recherché, puisqu'il contient les détails de cette insurrection soudaine qui en un instant fit de l'Espagne toute entière un champ de bataille. Les récits en sont pleins de vie et de mouvement; les descriptions de batailles surtout sont des modèles de netteté, et l'on doit regretter que l'auteur n'ait pas terminé son ouvrage et qu'il n'ait pu y mettre la dernière main; sans doute il aurait fait disparaître en partie les défauts qu'on lui reproche. On a publié plusieurs *Vies* du général Foy.

FRA-BASTIEN. *Voyez* SÉBASTIEN.

FRACASTOR (Jérôme) naquit à Vérone vers l'an 1483, avec des lèvres si fort attachées l'une à l'autre, qu'il fallut qu'un chirurgien les séparât avec un rasoir. On dit que, dans son enfance, sa mère fut écrasée de la foudre, tandis qu'elle le tenait dans ses bras, sans qu'il en fût atteint. Ses progrès dans les sciences et les beaux-arts furent rapides. Il

cultiva surtout avec beaucoup de succès la poésie et la médecine. Le pape Paul III, voulant transférer d'Allemagne en Italie le concile de Trente, se servit de lui pour y engager les Pères ; et ce fut alors qu'on le transféra à Bologne, et mourut d'apoplexie à Casi, près de Vérone, en 1553, à 71 ans. Sa patrie lui fit élever une statue 6 ans après. Fracastor était en relation avec les meilleurs littérateurs de son temps, et en particulier avec l'illustre cardinal Bembo. Il était digne de ce commerce par les qualités de son cœur. Exempt d'ambition, content de peu, il mena une vie saine et joyeuse. Il parlait peu; mais lorsqu'il était en société avec ses amis, sa conversation était aussi gaie qu'animée. Dans la médecine, il s'attachait à la guérison des maladies extraordinaires. Fracastor est principalement connu par l'élégance avec laquelle il écrivait en latin. Son poème intitulé : *Syphilis, sive de morbo gallico*, ouvrage dans le goût des Géorgiques de Virgile, n'est point indigne de l'auteur qu'il a imité. Il a obtenu plus de 20 éditions. La versification en est riche et nombreuse, les images vives, les pensées nobles. On en a donné en 1753, in-12, une traduction en français avec des notes : elle est attribuée à Macquer et à Lacombe. Il a aussi été traduit en italien. Il nous reste plusieurs autres ouvrages de ce poète médecin, 1° *De stellis liber unus*, 1535-1538, in-8; 2° *De sympathia et antipathia rerum*, 1546, a eu plusieurs éditions, 3° *Fracastorius sive de anima Dialogus*. On les a recueillis à Padoue en 1735, en 2 vol. in-4. Les *poésies* avaient été imprimées séparément dans la même ville en 1718, in-8.

FRACHETTA (Jérôme), de Rovigo en Italie, se fit un nom par ses ouvrages de politique. Le plus considérable est : *Il seminario de Governi, di Stato e di Guerra*, 1648, in-4. Il mourut à Naples, au commencement du dix-septième siècle. Il demeura quelque temps à Rome, où il fut chargé par la cour d'Espagne de diverses affaires ; mais son esprit satirique l'obligea de quitter cette capitale. Nous avons encore de lui une traduction italienne du poème de Lucrèce, avec d'excellentes remarques sur l'Epicuréisme.

* FRA-DIAVOLO, ou *Frère Diable*, dont le véritable nom est Michel Pozza, naquit à Itri, vers 1760. S'étant mis à la tête d'une troupe de brigands, il désola pendant long-temps la Calabre. Lorsque les Français envahirent le royaume de Naples, Fra-Diavolo prit le parti du roi, et leur fit la guerre. Le cardinal Ruffo, après avoir forcé, en 1799, les Français à évacuer le royaume de Naples, lui obtint le pardon du passé et le brevet de colonel ou de chef de masse insurgée. Devenu tout à coup un autre homme, il ne s'occupa que de bien former sa troupe, fit la campagne de Rome, s'y distingua par son intrépidité, et obtint plusieurs récompenses. Lorsque les Français, sous la conduite de Buonaparte, eurent occupé Naples une deuxième fois, il fut chargé de réunir ses camarades, et il se retira à Gaëte. Le souvenir de son ancien métier lui fit commettre quelques désordres dans cette ville, d'où il fut chassé par ordre du prince de Hesse-Philippsthal, qui en était gouverneur. Après avoir erré quelque temps dans la Calabre, il se rendit à Palerme, où il prit part à l'insurrection organisée par le commodore Sydney Smith. Ayant débarqué à Sperlonga, il délivra sur son passage tous les malfaiteurs détenus dans les prisons, pour en grossir sa troupe, et marqua sa route par le meurtre, le vol et l'incendie. Atteint par les Français, il se défendit avec courage, et parvint à s'échapper; mais il fut trahi par un paysan, arrêté à Saint-Severino, et conduit à Naples, où il fut exécuté le 6 novembre 1806, sur la place du marché, en présence d'une foule immense. Sa mort est devenue le sujet d'un opéra.

FRAGUIER (Claude-François), de l'académie française et de celle des belles-lettres, naquit à Paris le 28 août 1666. Les Pères la Baune, Rapin, Jouvenci, la Rue et Commire lui inspirèrent le goût des belles-lettres, et surtout de la poésie. Il prit l'habit de jésuite en 1683, et le quitta en 1694, soit qu'il fût convaincu que ce n'était pas sa vocation, soit que ses supérieurs ne crussent pas qu'il eût

l'esprit de l'état religieux. L'abbé Bignon, chargé de présider au Journal des Savans, engagea l'abbé Fraguier à partager ce travail, auquel il paraissait propre par ses connaissances, et surtout parce qu'il possédait différentes langues. Renfermé chez lui, dans un âge peu avancé, par des infirmités continuelles, il s'occupa d'une traduction de Platon, que sa santé l'obligea d'abandonner; mais il publia un poème sur la philosophie de ce Grec, intitulé : *Ecole de Platon*. Il y montre un grand respect pour ces vieux pédagogues, qui ont donné des leçons qu'ils ne pratiquaient guère; leçons qui elles-mêmes n'étaient pas toujours sages, et respiraient ou la vanité ou la corruption des auteurs, et qui dans tous les cas étaient sans ressort et sans sanction (*voyez* PLATON, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, etc.). Ce poème et les autres poésies de l'abbé Fraguier se trouvent dans le Recueil de celles de Huet, publié en 1729, in-12, par les soins de l'abbé d'Olivet. On a encore de l'abbé Fraguier plusieurs *Dissertations*, insérées dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Il mourut d'apoplexie en 1728, âgé de 62 ans. Le célèbre Huet et d'autres savans illustres avaient été ses amis, mais ses liaisons avec Ninon de Lenclos et son enthousiasme philosophique qui allait jusqu'à faire l'éloge du pédéraste Socrate, éloignèrent de lui les hommes vertueux.

FRAIN (Jean), seigneur du Tremblai, né à Angers en 1641, membre de l'académie de cette ville, mourut en 1724. Sa conversation était celle d'un homme qui avait beaucoup lu, mais trop entêté de ses idées. Sur la fin de ses jours il devint presque misanthrope. On a de lui plusieurs Traités de morale solidement écrits : 1° *Nouveaux Essais de morale*, in-12. 2° *Traité de la vocation chrétienne des enfans*. 3° *Conversations morales sur les jeux et les divertissemens*. 4° *Traité de la confiance en Dieu*.

* FRAMERY (Nicolas-Etienne), poète et musicien, né à Rouen le 25 mars 1745, mort à Paris le 26 novembre 1810, cultiva tout à la fois la poésie, l'art dramatique et la musique, et il s'est fait connaître dans ces différens genres par plusieurs ouvrages qui ont du mérite. Il connaissait surtout la musique, non-seulement dans sa théorie, mais encore dans ses différens systèmes. Il a composé 1° *Mémoire sur le Conservatoire de musique*, 1775. 2° *Le musicien pratique*, traduit de l'italien de D'Azopardi, 2 vol. in-8, 1786; c'est un traité de contre-point que l'on dit fort médiocre, et dont cependant M. Choron a donné une nouvelle édition en 1823, 1 vol. in-4. 3° *Lettre à l'auteur du Mercure* (dans le Mercure de septembre 1776) où il se déclare contre la musique de Gluck. 4° *Avis aux poètes lyriques, ou de la nécessité du rhythme et de la césure dans les hymnes*, 1786, in-8; 5° *Discours* couronné par l'Institut sur cette question : *analyser les rapports qui existent entre la musique et la déclamation, et déterminer les moyens d'appliquer la déclamation à la musique sans nuire à la mélodie*, 1802, in-8; 6° *Notice sur Joseph Haydn*, Paris, 1810, in-8; 7° *De l'organisation des spectacles de Paris*, 1791, in-8; 8° *La première partie du Dictionnaire de musique de l'Encyclopédie méthodique*, avec Ginguené. 9° Il rédigea le *Journal de musique* en 1770 et 1771, in-8. Framery fut le premier qui parodia en français quelques opéras italiens : les pièces qu'il a parodiées sont la *Colonie*, *l'Olympiade*, l'*Infante de Zamora* et les *deux Comtesses*. Il réussit assez bien dans ce genre de travail qui demande beaucoup d'esprit et surtout l'esprit de critique. Il avait à peine 18 ans, lorsqu'il donna aux Italiens sa *Nouvelle Eve*, dont la représentation fut défendue par ordre de la police. Il fit paraître ensuite *Nanette et Lucas*, musique du chevalier d'Herbain; il retoucha et fit remettre en scène le *Nicaise* de Vadé; il donna en 1783 la *Sorcière par hasard*, opéra-comique dont il avait fait la musique et les paroles. Enfin, un concours ayant été ouvert pour les drames lyriques, Framery obtint le prix pour son opéra de *Médée*, dont la musique devait être faite par Sacchini qui mourut avant d'avoir commencé son travail : ce fut Framery qui se chargea de ce soin; la

pièce n'a jamais été représentée. Parmi les autres productions littéraires de Framery on compte 1° *La pureté de l'âme*, ode couronnée à Rouen, 1770. 2° Quelques *romans*. 3° Une *traduction littérale* en prose de la *Jérusalem délivrée*, Paris, 1785, 5 vol. in-18, et un autre du *Roland furieux*, Paris, 1787, 10 vol. in-12 : ces deux traductions ont été faites en société avec Panckouke.

FRANC (Martin Le), prévôt et chanoine de Lausanne, puis secrétaire de l'antipape Félix V et du pape Nicolas V, était d'Aumale en Normandie, selon Fauchet. Il publia un mauvais livre (contre le roman de la *Rose*) intitulé : *Le Champion des Dames*. Il plaide assez mal leur cause ; cependant l'édition de Paris, 1530, in-8, est recherchée des personnes frivoles, ainsi que son *Estrif de la Fortune et de la Vertu*, Paris, 1519, in-4.

FRANC (Jean-Jacques, le marquis de *Pompignan*), premier président de la cour des aides de Montauban, membre de l'académie française, etc., né en 1709, à Montauban, où il exerça d'abord la charge d'avocat général à la cour des Aides, et succéda ensuite à son père et à son oncle dans la première présidence de ce tribunal. (Il fut revêtu aussi d'une place de conseiller d'honneur au parlement de Toulouse, distinction extraordinaire et même unique. Son goût pour les lettres lui fit quitter bientôt toute espèce de fonctions publiques, et il vint à Paris jouir des succès que lui avaient déjà mérités quelques-uns de ses ouvrages. Il avait débuté sur la scène tragique en 1734 par sa pièce imitée de Metastase, de *Didon*, qui s'est long-temps maintenue au théâtre : il avait alors 22 ans. Dès lors tous les momens de loisir que ses emplois lui avaient permis de prendre avaient été consacrés à l'étude.) Il s'est fait un nom très distingué dans divers genres de littérature. Bien différent de nos écrivains modernes, il s'était nourri de tous les sucs de la saine antiquité, et avait puisé dans les mêmes sources où s'étaient abreuvés, si l'on peut hasarder cette expression, les Racine, les Despréaux, les J. B. Rousseau. Le latin, le grec, l'hébreu, ces trois langues qu'on peut regarder comme les trois fleuves de l'ancienne érudition, étaient familières à M. de Pompignan : il y joignait l'italien et l'anglais. On peut dire, sans crainte d'être démenti par tout connaisseur impartial, que M. de Pompignan est le poète français qui approche le plus de J. B. Rousseau, pour le talent d'exprimer en vers les beautés des prophètes. Quoiqu'un grand poète, descendu de sa sphère pour sacrifier à sa passion, et se montrer le *plus petit des hommes*, ait dit : *Sacrés ils sont, car personne n'y touche ;* cette plaisanterie n'empêchera point que les *Poésies sacrées* de M. de Pompignan ne reçoivent à jamais un juste tribut d'admiration. On sera toujours frappé de l'ode où Isaïe nous peint les *ombres hautaines des Souverains de l'Egypte renversées dans les enfers, sous la main de Dieu ;* et de plusieurs autres remplies d'expressions nobles, d'idées vastes et sublimes. Partout on y retrouve le poète instruit, l'homme qui possède toutes les richesses de sa langue, point de faux éclat, le terme propre, la rime conservée dans son exactitude. Voilà ce qui distinguera toujours M. de Pompignan de tous ces rimailleurs qui se sont avisés de vouloir imiter J. B. Rousseau. Ses *Poésies diverses* n'étincellent pas de beautés aussi frappantes. Mais sa tragédie de *Didon* est sans contredit une des meilleures qui ait paru sur le théâtre français. Son *Voyage de Languedoc* plein d'agrément, de variété et d'intérêt, inférieur à celui de Bachaumont et de Chapelle du côté de la naïveté et de l'aisance, mais supérieur par la correction, la noblesse et la poésie, a paru moins occuper l'attention du public que sa traduction des Géorgiques, ouvrage généralement applaudi, devenu plus célèbre encore par l'espèce de lutte qu'il a essuyée contre celui de M. l'abbé Delille, et les parallèles multipliés qu'on a faits des deux traductions. « La manière de M. Delille, dit un » critique juste et éclairé, doit paraître » plus brillante, et cela par un défaut » qui a généralement réussi aux poètes » de ce siècle : c'est la méthode de tra- » vailler en marqueterie, par de petites

» phrases morcelées, et en isolant leurs » vers. Cette méthode, qui détruit, à la » vérité, l'harmonie générale d'un ou- » vrage, qui empêche d'en sentir les liai- » sons, d'en saisir l'ensemble, et d'en » suivre la marche, a de grands avanta- » ges pour briller aux yeux des lecteurs » superficiels, dont l'attention décousue » et le goût de détail ne peut voir et » juger qu'un petit objet à la fois. La ma- » nière de M. de Pompignan, plus sim- » ple, plus naturelle, plus conforme en » général à la marche des idées et aux » phrases périodiques du poète latin, » plaira peut-être davantage aux connais- » seurs qui sentiront un peu mieux dans » ses vers le goût pur et vrai de l'anti- » quité; d'autant plus qu'on n'aura point » à lui reprocher ce clinquant antithéti- » que, ces bluettes du bel-esprit, ces » tours maniérés, ces petits agrémens » sans grâce, et ce vermillon éblouissant » dont M. l'abbé Delille a souvent enlu- » miné la muse de Virgile. » Sa traduction d'*Eschyle* et de quelques dialogues de Lucien est d'une perfection qu'il semble difficile de surpasser; peu d'écrivains ont mieux gardé les règles de la traduction, et mieux conservé l'esprit des auteurs traduits. Il a donné en 1784 ses *OEuvres complètes*, Paris, 6 vol. in-8, très belle édition. On souhaiterait qu'il eût fait un choix, et qu'il n'eût point associé aux titres d'une gloire solide, des bagatelles qui ne peuvent en rien y contribuer. On est surtout fâché d'y trouver la *Prière universelle*, pièce remplie de maximes fausses, que l'auteur, par une complaisance mal entendue, a traduite de Pope, à la sollicitation de quelques Anglais, faux amis qui l'imprimèrent à son insu, et que lui-même, par une tendresse mal placée envers cet enfant illégitime, n'a pas eu le courage de supprimer. Il n'avait jamais eu dans l'esprit les principes qu'elle renferme, et en général il est difficile d'allier d'une manière plus étroite le génie avec la religion, avec le respect des mœurs, et les égards dus à l'honnêteté et à la décence. On chercherait en vain dans ses *epîtres* et dans ses *Discours philosophiques*, ce ton d'aigreur et de cynisme, qu'un coloris séduisant n'est pas capable d'adoucir; ces maximes hardies qui défigurent toutes les notions; cet apparcil de sentiment qui n'échauffe que l'imagination et laisse le cœur froid. On y trouve en revanche des traits de force et de lumière, des leçons de morale, des règles de goût qu'on peut adopter sans craindre de s'égarer. Tout ce que le poète y débite est toujours d'accord avec les vrais principes. Qu'on lise avec attention son *Epître* sur la décadence de la littérature française, on y reconnaîtra sans peine le danger des travers qu'il condamne, la nécessité des préservatifs qu'il leur oppose, la sagesse des réflexions qu'il présente; on y admirera surtout un athlète vigoureux, luttant avec avantage contre les champions de la nouveauté et du mauvais goût. C'est un spectacle bien noble que celui d'un académicien, qui, au milieu de sa compagnie, ose rappeler les lettres à leur première dignité, élever la voix en faveur de la patrie et des mœurs, et défendre la foi de ses pères, sans que, ni les murmures d'une partie de l'assemblée, ni la surprise et l'indignation qui éclatent sur le visage de certains auditeurs, ni les regards sévères qu'on lui lance, puissent déconcerter l'intrépide avocat d'une cause si belle. Opposez à ce tableau celui d'un malheureux vieillard qui a fondé sa réputation sur la ruine de la religion et des mœurs, égayant ses dernières années par de coupables facéties, et rappelant toutes ses forces pour jeter de la boue au visage de son respectable confrère, parce qu'il a eu l'audace d'exposer en pleine académie les sentimens d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Un homme d'esprit l'a appelé *le dernier des Romains*. Il mourut le 1er novembre 1784, dans son château de Pompignan, où il était retourné pour se soustraire à la tourbe philosophique qui le persécutait. M. de Sancy a consacré ces vers à sa mémoire :

Près de Rousseau Le Franc est au sacré vallon,
Favori de Minerve ainsi que d'Apollon,
Rien ne peut ternir sa mémoire,
Et son triomphe est affermi:
Voltaire fut son ennemi,
C'est un nouveau titre à sa gloire.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, ses *Lettres* qui sont en très grand nombre, et dont on se propose de faire la collection, ne seront pas le moindre titre de sa gloire. « Cet écrivain, dit l'abbé » Maury, dans un *Discours* où d'ailleurs » il ne lui a pas rendu assez de justice, » semble amollir son stile et s'attendrir » au nom de l'amitié, dont il a la cor- » dialité, l'abandon, les aimables inquié- » tudes. Ce qui dans l'art d'écrire lui a » le moins coûté, sera peut-être ce qui » honorera le plus sa mémoire ; et il aura » ce trait de ressemblance avec le chan- » celier d'Aguesseau, dont il fut chéri et » estimé, que ses *lettres* seront un des » plus beaux monumens de ses travaux » et de son génie. »

FRANC (Jean-George Le), marquis de Pompignan, frère du précédent, né à Montauban le 22 février 1715, évêque du Puy en Velay en 1743, archevêque de Vienne en 1774, est mort à Paris le 30 décembre 1790, après avoir long-temps servi l'Eglise par son zèle, édifié la France par ses vertus, et éclairé par ses savans écrits, dont les principaux sont 1° *Questions diverses sur l'incrédulité*, in-12 ; ouvrage très bien écrit, quoique d'une manière un peu prolixe, et plusieurs fois réimprimé. Il y examine, 1° s'il y a beaucoup de véritables incrédules. 2° Quelle est l'origine de l'incrédulité. 3° Si les incrédules sont des esprits-forts. 4° Si l'incrédulité est compatible avec la probité. 5° Si elle est pernicieuse à l'état. Toutes ces questions sont traitées avec autant de profondeur que de sagesse. 2° L'*Incrédulité convaincue par les Prophéties*, Paris, 1759, 3 vol. in-12. L'accomplissement des prophéties, dans l'exposition claire et précise qu'en fait le savant prélat, en fixe le sens, et met la vérité de la religion dans le plus grand jour. 3° *La Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*, Paris, 1772, in-12. Il a l'avantage d'y combattre des ennemis qui se détruisent eux-mêmes par les contradictions et les absurdités que renferment leurs systèmes comparés les uns avec les autres ; il n'a besoin, pour les terrasser, que des propres traits qu'ils se lancent eux-mêmes, et il en fait résulter le triomphe le plus complet et le plus glorieux pour la cause qu'il défend. 4° *La dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1755, in-12. Il y prouve, contre les détracteurs de la dévotion, qu'elle s'allie très bien avec l'esprit des belles-lettres, des sciences, de gouvernement, des affaires et de société. 5° *Le véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la Religion*, Avignon, 1782, in-12. 4e édit. On y trouve la même solidité qui caractérise les ouvrages du savant évêque du Puy ; car tous ces ouvrages ont été publiés avant qu'il ait été élevé sur le siége de Vienne : il trace avec précision la ligne de démarcation qui sépare les deux pouvoirs. Il a paru oublier les principes qu'il y établit, lorsqu'il a voulu jouer un rôle dans ce qu'on appelait mal-à-propos l'*Assemblée nationale de France*; mais il est à croire qu'il ne prévoyait pas jusqu'où les choses seraient portées. « Trop bon, dit l'abbé » Barruel, pour soupçonner à quoi ten- » daient ceux qui ont abusé de sa fai- » blesse, il se laissa entraîner par ce » parti, qui le fit, pour quinze jours, » président de l'assemblée, qui lui valut » ensuite le ministère de la feuille. Il fut » à la cour ce qu'est un honnête homme » qui dit son avis, mais qui, sans nerf et » sans vigueur, se contente de gémir, de » pleurer, quand il voit prévaloir des » desseins pernicieux à l'Eglise. Il fut un » de ces hommes qui, par crainte du » bruit, n'osent pas même souffler quand » l'ennemi est aux portes, qui se rangent » même sous ses bannières, sous prétexte » de l'engager à faire moins de mal : il » lui en a coûté, je ne dirai pas des re- » mords, mais des larmes amères, qu'il » ne répandait même qu'en secret et en » présence de ses amis. Il avait peur qu'on » ne sût aux Jacobins qu'il avait pleuré » sur les maux de l'Eglise. Il est mort » pour avoir étouffé sa douleur. Bossuet » l'eût exhalée ; et la cour et la ville et » nos législateurs auraient su que la peur » n'étouffe pas la voix des Chrysostôme » devant les précurseurs du schisme et » de l'hérésie. Bossuet n'eût pas tenu sous

» le boisseau ce trait de lumière échappé » depuis long-temps à Rome sur la con- » stitution prétendue civile du clergé. Je » le sais de ceux mêmes qui ont vu et lu la » lettre du pape à M. de Pompignan (1). » Elle en disait assez pour décider notre » opinion sur cette malheureuse constitu- » tion du clergé. La politique l'a tenue se- » crète ; je reproche à cette politique les » sermens de tous ceux que la manifesta- » tion du bref adressé à M. de Pompignan » en aurait détournés. Nous souhaitons » que Dieu ne fasse pas au prélat mort le » même reproche. La peur excuse tout, » mais c'est la peur même qui a besoin » d'excuse, et Dieu seul connaît celles qui » peuvent la rendre pardonnable dans » un prêtre. »

FRANCESCHINI (Marc-Antoine), peintre bolonais, naquit en 1648. Il fut l'élève de Cignani. Il saisit tellement le goût de son maître, que celui-ci lui confia l'exécution de ses principaux ouvrages. Ce peintre mourut en 1729, après s'être faite un réputation étendue.

FRANC-FLORE. *Voyez* Flore (François).

FRANCHI (Nicolas), *ou plutôt* Nicolo Franco, poète satirique, natif de Bénévent vers 1509, l'ami, ensuite le rival de l'Arétin, attaqua comme lui les vivans et les morts, et en fut récompensé comme lui, si ce que nous avons dit à l'article *Arétin*, est vrai. Pie V l'ayant fait arrêter, il fut pendu à Rome en 1569. Si l'on en croit le Ghilini, il écrivait avec beaucoup de délicatesse en vers et en prose ; mais il est vrai seulement que Franco écrivait des infamies et des ordures avec beaucoup de facilité. Son imagination était féconde en horreurs. Il se déchaîna avec fureur contre le pape Paul III, contre tous les Farnèse, contre les Pères du concile de Trente, contre Charles-Quint, etc. On a de lui 1° Plusieurs *Sonnets sur l'Arétin*, qui furent imprimés avec la *Priapeia*, 1548, in-8, de 225 pages. 2° *Dialogi piacevoli*, Venise, 1542, in-8. 3° *Il Tempio d'amore*, 4° *Dialogo Suella Belloezza*. On a imprimé en 1777 la *Vie de Nicolo Franco*, ou *les Dangers de la satire*, Paris, in-12.

(1) Cette lettre ne fut trouvée dans les papiers de M. de Pompignan qu'après sa mort. Cependant il n'est rien de plus vrai que cette excuse des prêtres assermentés, fondée sur le silence prétendu du souverain pontife sur la constitution *civile* du clergé. L'auteur de cette note atteste avoir entendu dire à beaucoup de prêtres qu'ils n'avaient prêté serment que parce que le saint Père avait refusé de répondre. Si ces mêmes ecclésiastiques ont persisté depuis dans leur serment, c'est qu'un abîme en appelle un autre.

FRANCHI (Vincent), président du conseil royal de Naples, sa patrie, et célèbre jurisconsulte, mort en 1601, à 70 ans, a publié : *Decisiones sacri regii consilii neapolitani*, in-fol.

FRANCHINI (François), né à Cosença en 1495, suivit Charles-Quint à l'expédition d'Alger, et allia Mars avec les Muses. Il fut ensuite évêque de Messa, puis de Populania, et mourut en 1554. On lui doit quelques *Dialogues*, et d'autres petits ouvrages écrits avec assez d'agrément. (Les meilleures pièces de Franchini se trouvent dans les *Carmina illustrium poetarum* de Toscano, et dans les *Deliciæ poetarum italorum* de J. Gruter.)

FRANCIA (François Raibolini, dit Le), peintre bolonais, mort le 7 avril 1518, à 68 ans ; excellait dans le dessin, et fut un des premiers artistes de son temps dans l'art de graver des coins pour les médailles. On prétend que Raphël lui ayant adressé un tableau de *Ste.-Cécile*, pour le corriger et le placer dans une église de Florence, Francia fut si frappé de sa beauté, que la jalousie dégénérée en désespoir, occasiona sa dernière maladie et sa mort. (Le Musée de Paris possède de Francia *Joseph d'Arimathie*, *St.-Jean* et *les trois Maries*.)

FRANCISQUE, peintre. *Voy.* Mile.

FRANCIUS (Pierre Franz, plus connu sous le nom de), professeur d'éloquence, d'histoire et de grec à Amsterdam, sa patrie, né en 1645, voyagea en Angleterre, en France et en Italie. Il jouissait d'une réputation assez étendue lorsqu'il mourut en 1704, à 59 ans. On a de lui 1° *Recueil de poésies*, 1697, in-12. Ce Recueil contient des poésies héroïques où il y a trop peu d'élévation, des églogues, des élégies et des épigrammes ; c'est dans ces deux derniers genres que Francius a réussi, surtout dans les épigrammes. 2° Des *Harangues*, 1705, in-8.

3° Des *OEuvres posthumes*, 1706, in-8.

FRANCK ou Frank de Frankeneau (Georges), médecin, naquit à Naumbourg en 1643. A l'âge de 18 ans, il fut créé *poète couronné* à Iéna : il mérita cet honneur par sa grande facilité à faire des vers allemands, latins, grecs et hébreux. Dans la suite, il devint successivement professeur en médecine à Heidelberg et à Wittemberg, d'où le roi de Danemark, Christiern V, le fit venir à sa cour : il fut honoré, à son arrivée, des titres de médecin du roi et de conseiller-aulique. L'empereur Léopold ajouta celui de comte Palatin en 1692. Ses ouvrages imprimés sont 1° *Flora Francica*, in-12 ; 2° *Satyræ medicæ*, 3° Plusieurs *Lettres*. Il a aussi laissé un grand nombre de manuscrits qui méritaient de voir le jour. L'académie *Léopoldine*, celle des *Ricovrati* de Padoue, et la société royale de Londres, se l'étaient associé. Il mourut en 1704, à 61 ans.

FRANCK (Auguste-Herman), théologien allemand, né à Lubeck en 1663, fit une partie de ses études à Leipsick. Il y fonda, avec quelques-uns de ses amis, une espèce de conférence sur l'Ecriture-Sainte, qui subsiste encore sous le titre de *Collegium Philobiblicum*. Devenu ministre à Erfurt, il fut obligé de sortir de cette ville en 1691. Le fanatisme que respiraient ses sermons lui attira cette exclusion. L'électeur de Brandebourg l'appela dans ses états : il s'y rendit, et il fut professeur de grec et des langues orientales à Halle, puis de théologie en 1698. C'est dans cette ville qu'il fit la fondation de la *Maison des orphelins*. Cette maison prospéra tellement, qu'il y avait, en 1727, 2196 jeunes gens, et plus de 130 précepteurs. On y donnait à manger à près de 600 pauvres, soit étudians, soit orphelins. L'empirisme et les charlataneries d'un certain Basedow contribuèrent depuis à lui faire perdre sa réputation. Franck mourut en 1727, à 64 ans. On a de lui : 1° des *Sermons* et des livres de dévotion, en allemand. 2° *Methodus studii theologici*. 2° *Introductio ad lectionem Prophetarum*. 4° *Commentatio de scopo librorum Veteris et Novi Testamenti*. 5° *Manuductio ad lectionem Scripturæ sacræ*. 6° *Observationes biblicæ*. Les préjugés de secte, qui réglaient les jugemens de l'auteur, ont empêché que ses ouvrages ne fussent répandus hors des pays du Nord.

FRANCK (Simon), né à Jemmappes, près de Liége, en 1741, se distingua dès le premier âge dans les belles-lettres, particulièrement dans l'éloquence et dans la poésie latine, comme on le voit par les pièces diverses insérées dans les *Musæ Leodienses*, 1761 et 1762, 2 vol. in-8. Dans le premier de ces recueils, on distingue un poème épique sur l'établissement du christianisme au Japon, plein d'épisodes, d'images et de comparaisons heureuses, et de très beaux vers, qui a été réimprimé à la suite de la *Vie* de l'Apôtre des Indes, Liége, 1788. Parmi les pièces du second volume, on remarque l'ode : *In impios seculi nostri scriptores*. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, et s'étant livré avec une ardeur extraordinaire aux fonctions du saint ministère, il mourut dans sa patrie en 1772, d'une maladie contagieuse, qu'il avait contractée en visitant les malades, avec un zèle égal à ses autres vertus... Qu'il soit permis à l'auteur de cet article de dire :

Manibus date lilia plenis.
His saltem accumulem donis, et fungar inani
Munere. Æneid. VI.

FRANCKENBERG (Abraham de), seigneur de Ludwigsdorff et de Schwirse dans la principauté d'Oels, se livra au fanatisme d'une secte obscure et méprisable. Il passa la plus grande partie de sa vie à Ludwigsdorff, où il était né en 1593, et où il mourut en 1652. On a de lui un grand nombre de livres extravagans, en latin et en allemand, remplis de rêveries des Boehmistes. 1° Une *Vie* de Jacques Boehm, fondateur de cette secte. 2° *Vita veterum Sapientum*; 3° *Nosce te ipsum*, etc. Il y a dans ces derniers ouvrages quelques vérités triviales, noyées dans le verbiage, et mêlées à diverses erreurs.

* FRANCKENBERG (Jean-Henri-Ferdinand de), cardinal, archevêque de Malines, naquit le 18 septembre 1726 à Gross-Glogaw en Silésie, d'une famille

distinguée. Il fit chez les jésuites ses premières études, se voua bientôt à l'état ecclésiastique, et, après avoir terminé ses cours de théologie et de droit canon au collége Germanique de Rome, il fut ordonné prêtre le 10 août 1749. La veille de la Toussaint de la même année, il prêcha devant Benoît XIV : son éloquence, sa piété et son zèle pour le service de la religion le firent remarquer de bonne heure, et, lorsqu'il eut été reçu docteur en droit canon, il ne tarda pas à être élevé aux dignités ecclésiastiques. Successivement nommé chanoine de Breslau, grand-vicaire de Goritz, doyen de la collégiale de Toussaint à Prague, puis de celle de Buntslau en Silésie, il dut le 27 janvier 1759, à Marie-Thérèse dont il était le sujet, l'archevêché de Malines vacant par la mort du cardinal d'Alsace. Sa présence dans son diocèse fut pour lui une occasion de déployer son zèle, et pour ses diocésains un sujet d'édification journalière. Ses vertus le firent porter au cardinalat le 1er juin 1778. Marie-Thérèse lui avait accordé précédemment le titre de conseiller d'état avec la grand-croix de l'ordre de St.-Etienne. Le diocèse de Malines fut sagement administré, et l'on peut dire que ce prélat remplissait avec exactitude et avec succès les nombreux et pénibles devoirs de l'épiscopat : la célébration des saints mystères, de longues et profondes méditations, des études sérieuses et suivies, des prédications pleines d'onction et de force, tels étaient les travaux de tous les jours de ce respectable pontife. Cette administration fut calme et heureuse pendant toute la durée du règne de Marie-Thérèse ; la mort de cette vertueuse princesse changea entièrement la face des affaires : Joseph II qui succéda à sa mère voulut faire des réformes en matières ecclésiastiques, et à cette occasion il publia plusieurs édits contraires à la doctrine de l'Eglise ou tout au moins au vœu de la religion : nous ne citerons d'abord que la suppression des communautés religieuses, qui ont jeté un si grand lustre sur l'Eglise et qui furent une pépinière de saints. Ces édits devinrent l'objet des réclamations du cardinal : mandé à Vienne en 1787 pour rendre compte de sa conduite, il le fit avec respect, mais avec courage et avec liberté. Toutefois l'empereur le renvoya à Malines. Malgré l'opposition du clergé des Pays-Bas, Joseph continua la publication de ses édits de réforme, et ordonna entr'autres l'ouverture d'un séminaire général. Soit que les professeurs eussent un enseignement répréhensible sur plusieurs points, comme le déclara publiquement l'archevêque de Malines, qui ne voulut jamais y envoyer ses théologiens, soit que la nomination des chefs qui devaient diriger cet établissement eût été faite par l'empereur au lieu de l'être par les évêques à qui ce droit ne peut être enlevé, puisqu'ils sont les conservateurs et les gardiens naturels des doctrines religieuses. On peut affirmer que le plus grand mécontentement régna dès lors dans les Pays-Bas, et ce mécontentement ne tarda pas à être suivi de troubles sérieux au milieu desquels les Autrichiens furent chassés de ces provinces. Joseph était disposé à retirer ses édits, lorsqu'il mourut, sans avoir pu rétablir la tranquillité dans un pays que ses ordres tyranniques avaient soulevé contre lui. Son successeur Léopold rétablit l'ancien ordre de choses, et dès lors chacun s'efforça de réparer les maux causés par les derniers événemens. Mais la révolution française venait d'éclater : de nouveaux orages menacèrent aussitôt la Belgique. Les Français y pénétrèrent à la fin de 1792, et quoiqu'ils eussent invité les professeurs de l'université de Louvain à continuer leurs travaux, et qu'ils eussent promis de ne toucher ni à l'enseignement, ni au culte, des désordres de tous genres eurent lieu : les séminaires furent abandonnés, les églises pillées et un peuple religieux, poursuivi dans ses croyances. Les Français, chassés de la Belgique dans le mois de mars 1793, y rentrèrent l'année suivante avec des forces imposantes. Pendant la première invasion, Franckenberg avait été obligé de se cacher. La confiscation de ses biens, la spoliation des églises, les insultes aux prêtres n'avaient pas dû le rassurer sur la conduite que les vainqueurs devaient tenir à son égard,

Pendant la seconde occupation des Pays-Bas : il fut encore obligé de se retirer en Hollande ; mais le besoin de revoir son troupeau, de partager ses malheurs pendant ce temps de calamités publiques, le déterminèrent, malgré les dangers qu'il pouvait courir, à revenir à Malines où son palais était occupé, et où il fut obligé d'aller se loger au séminaire. En échange de ses biens qui étaient saisis, on lui avait promis une pension qu'il ne toucha jamais. Malgré tous les sacrifices qu'il dut faire alors pour la tranquillité publique, il fut en proie à une horrible persécution, par suite du serment de *haine à la royauté* et de *fidélité à la constitution civile du clergé* qu'on exigea de lui, et qu'il refusa avec le même courage que la plupart des prêtres français. Un décret de déportation fut lancé contre lui par le Directoire : transféré à Emmerick au delà du Rhin, il habita le monastère des religieux trinitaires. Chassé en vertu d'un ordre que ses ennemis avaient obtenu du roi de Prusse, de ce lieu d'où il pouvait facilement correspondre avec son diocèse, il se retira à Berkem qui appartenait encore à l'archiduc-électeur de Cologne et évêque de Munster. Peu de temps après, sur la demande du pape, il envoya sa démission de son siége, puis il alla s'établir à Bréda sur le territoire hollandais, où après avoir été invité par le cardinal Consalvi, au nom du souverain Pontife, à venir se fixer à Rome, il mourut d'une attaque d'apoplexie le 11 juin 1804. Son grand âge ne lui avait pas permis de faire le voyage d'Italie : il s'était contenté d'accepter de la cour de Rome une pension de 3,000 florins dont il ne toucha qu'un quartier. Ce pieux et courageux prélat exerça ses fonctions épiscopales dans l'exil comme dans le siége même de son évêché : pendant toute sa vie, il fut un modèle de piété, et mérita d'être compté parmi les plus illustres prélats du 18e siècle. On trouve des détails fort intéressans sur sa vie et sur son administration dans une *Notice* curieuse qui fut publiée après sa mort, et dans l'ouvrage du docteur Van-de-Velde, intitulé : *Synopsis monumentorum*, Gand, 1822, 3 vol. in-8.

FRANCKENSTEIN (Christian Godefroi), né à Leipsick en 1661, mort le 26 août 1717, après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Suisse, exerça avec applaudissement la profession d'avocat à Leipsick. Il avait une mémoire prodigieuse. Ses principaux ouvrages sont : 1° une *Continuation de l'introduction à l'Histoire de Puffendorff*. 2° *Vie de la reine Christine*. 3° *Histoire du* 16e *et du* 17e siècles, qui ne sont que de mauvaises compilations.

FRANCKENSTEIN (Jacques-Auguste), fils du précédent, mort à Leipsick en 1733, après avoir été professeur de la chaire du droit de la nature et des gens, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages et de dissertations latines, dont la plupart ne sont que des compilations, entre autres : 1° *De collatione bonorum*. 2° *De juribus Judæorum singularibus in Germania*. 3° *De Thesauris*, etc. etc.

FRANCKLIN ou Franklin (Benjamin), né à Boston dans la Nouvelle-Angleterre le 17 janvier 1706, mort à Philadelphie en Amérique le 17 avril 1790, dans la 85e année de son âge. De simple prote d'imprimerie, il parvint à se faire un nom distingué parmi les savans et parmi les politiques. (Son père natif d'Angleterre, fabricant de savon et de chandelles à Boston, l'envoya à l'âge de 8 ans dans une école ; mais il l'en retira deux ans après, pour lui faire embrasser sa profession. A 12 ans le jeune Francklin fut mis en apprentissage chez son frère James qui était imprimeur. Il y fit de grands progrès ; car il travaillait avec assiduité, lisait beaucoup et méditait encore plus. Des 1721, son frère fit paraître le *Journal de la Nouvelle-Angleterre* : c'était la 3e feuille périodique qui paraissait en Amérique : Francklin y mit quelques articles qui furent accueillis favorablement, et qui l'engagèrent à continuer ses travaux littéraires. Il se proposa d'imiter le *Spectateur* d'Adisson, et fit pour y arriver des épreuves de tout genre. En même temps il lisait les poètes, les philosophes, les théologiens : cependant il quitta Boston et alla à New-York, puis à Philadelphie, où il entra dans l'imprimerie de M.

Keimer. Encouragé par le gouverneur, William Keit, à établir une imprimerie, lui promettant l'appui du ministère, il vint en Angleterre pour acheter le matériel nécessaire à cette entreprise, ne trouva pas le gouvernement favorable à son projet, et fut quelque temps sans ressource (1724). Devenu ouvrier imprimeur, il économisa sur sa nourriture de quoi faire paraître sa *Dissertation* sur la *liberté* et sur la *nécessité*, où il prétendit que la vertu et le vice ne sont que de vaines distinctions. De retour à Philadelphie, il fut prote chez M. Keimer, artiste industrieux et habile; il se rendit utile à cet établissement. Cherchant ensuite à sortir de la gêne qu'il éprouvait par quelques essais de commerce, et par la publication d'un journal qui eut quelque vogue, il fonda une société philosophique et une bibliothèque : il commença aussi son *Almanach du bon-homme Richard* qu'il continua pendant 25 ans et qu'il remplit de maximes de frugalité et de leçons d'industrie : il en vendait jusqu'à 10,000 par an. Nommé en 1736 secrétaire de l'assemblée générale de Pensylvanie, et en 1737 maître de poste, il créa une compagnie d'assurance contre l'incendie, une troupe de pompiers, une société pour la défense de la province : membre de l'assemblée de Pensylvanie, il prit part à toutes les querelles entre le gouvernement et les habitans.) En même temps il s'appliqua beaucoup à varier les phénomènes de l'électricité, et à les faire servir à une théorie qui donnât une idée juste de ce fluide si subtil et si merveilleux. Quoique toutes ses idées n'aient pas joui de l'approbation des savans, on ne peut nier qu'il n'ait répandu des lumières sur cet objet, et que plusieurs de ses conjectures ne soient appuyées de l'expérience. Son projet d'apaiser les tempêtes de la mer avec de l'huile et des matières graisseuses est aujourd'hui reconnu pour une illusion complète (voyez le *Journ. histor. et littér.*, 1er juillet 1782, p. 337, et autres cités, *ibid.*). On sait qu'il a beaucoup travaillé à l'indépendance des colonies anglaises en Amérique, et c'est à ce titre que l'Assemblée nationale de France a décerné un deuil de trois jours pour honorer sa mémoire. Cependant la guerre dans laquelle il entraîna la France, a fait un mal infini à ce beau royaume, et l'on peut dire qu'elle a mis le comble au désordre de ses finances. « On nous » fit entreprendre, dit un écrivain de cette » nation, contre toutes les règles de la » vraie politique autant que de la jus- » tice, une guerre effroyablement dispen- » dieuse; guerre aussi follement conduite » que légèrement engagée; guerre où la » nation fut réduite à se regarder comme » triomphante quand elle n'avait pas été » battue, et elle n'eut pas toujours cette » étrange gloire; guerre qui, en ôtant à » nos rivaux des domaines immenses en » étendue, où leurs forces et leur com- » merce s'extravasaient avec plus de faste » que d'utilité réelle pour eux, leur en » a rendu bien plus que l'équivalent, puis- » qu'une paix plus humiliante qu'avan- » tageuse pour nous a été suivie d'un » traité de commerce désastreux, extra- » vagant dans plusieurs de ses disposi- » tions, ruineux dans toutes, et dont on » croirait que l'objet a été d'indemniser » l'Angleterre des pertes qu'elle avait » faites en Amérique, de lui assurer en » Europe, sur la France, les tributs qu'elle » ne pouvait plus retirer dans l'autre con- » tinent. » Du reste, c'est peut-être ce point de vue là même, qui a rendu cher le nom de Francklin à l'Assemblée nationale, puisque, sous ce rapport, elle lui doit son existence. Cet homme célèbre, étant encore imprimeur, s'était fait une épitaphe singulière, où l'on voit qu'à cette date il croyait à la résurrection un peu plus fermement que lorsqu'il demanda la bénédiction de Voltaire pour son fils (*Voy. le Journ. hist. et litt.*, 25 mars 1778, page 465). Mais il paraît qu'à la fin il était revenu à cette croyance, puisqu'il voulut que l'épitaphe fût mise sur son tombeau. La voici, traduite littéralement par M. Bertin :

Le corps
de Benjamin Francklin, imprimeur,
(comme la couverture d'un vieux livre
dont le dedans est arraché,
et qui n'a plus ni reliure ni dorure)
sert ici de pature aux vers :

mais l'ouvrage en lui-même ne sera pas perdu,
car il reparaîtra un jour,
(ainsi qu'il l'a toujours pensé)
dans une nouvelle et plus belle édition,
revue et corrigée
par l'auteur.

Les *œuvres* de Francklin ont été réunies en 3 vol. in-8. Londres, 1806, en anglais. Barbeu du Bourg a publié une trad. française de la partie physique, Paris, 1773, 2 vol. in-4. En 1792, on a publié en 2 vol. in-8 une traduction française des *Mémoires* de sa vie écrits par lui-même, suivie de ses œuvres morales, politiques et littéraires. Son éloge a été écrit par Condorcet. (Il faut consulter sur sa vie les *Mémoires* qu'il a rédigés lui-même et adressés à son fils : ils ont été traduits en français par M. Ginguené, Paris, 1791, in-8.) *Sa Correspondance choisie* a été publiée et traduite en français par M. de la Mardelle, Paris, 1818, 2 vol. in-8. Chacun connaît le vers de Turgot sur Francklin :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

FRANCO (Battista), peintre vénitien, mort en 1561, égalait les plus habiles artistes de son temps dans le dessin; mais il était faible dans le coloris, et peignait d'une manière fort sèche.

* FRANCO (Antonio), portugais, né en 1662 à Montalvas (province de l'Alentejo), entra dans la société des jésuites à l'âge de 15 ans, où il mérita bientôt, par sa piété et ses talens, l'estime de ses supérieurs. Il remplit les charges les plus importantes de son ordre, et, se consacrant en même temps à des recherches historiques, il contribua à la gloire de la société, en faisant connaître les jésuites portugais les plus recommandables par leur piété, leur talent et leur zèle. Le père Franco mourut à Evora le 3 mars 1732. Parmi les ouvrages, soit en latin, soit en portugais, qu'on a de ce religieux, on distingue : 1° *Annus gloriosus societatis Jesu in Lusitania, complectens sacras memorias illustrium virorum qui virtutibus, sudoribus, sanguine, fidem, Lusitaniam et societatem Jesu in Asia, Africa, America et Europa felicissime exornarunt*, Vienne, 1720, in-4; 2° *Synopsis annalium societatis Jesu in Lusitania, ab anno* 1540, *usque ad annum* 1725, Augsbourg, 1726, in-fol.; 3° *Imagem do primeiro seculo da companhia de Jesu em Portugal*, 2 vol. in-fol.; 4° *Imagem do segundo seculo*, un vol. Dans ce dernier ouvrage, resté inédit, sont rangés par ordre chronologique les événemens les plus mémorables des premiers 150 ans de la société de Jésus, dans la province du Portugal. 5° une *Syntaxe abrégée en langue portugaise;* 6° une *Traduction* en la même langue de l'*Indiculus universalis* du Père de Pomey. (*Voyez* Pomey.)

FRANCO. *Voyez* Franchi.

FRANÇOIS d'Assise (Saint) naquit à Assise en Ombrie l'an 1182. On le nomma *Jean* au baptême; mais depuis on y ajouta le surnom de *François*, à cause de sa facilité à parler la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce, auquel son père le destinait. La piété seule avait de l'attrait pour Jean. Il quitta la maison paternelle, vendit le peu qu'il avait, se revêtit d'une tunique et se ceignit d'une ceinture de corde. Son exemple trouva des imitateurs, et il avait déjà un grand nombre de disciples, lorsque le pape Innocent III approuva sa règle en 1210. Ce pape n'avait pas, dit-on, voulu écouter un homme que son extérieur annonçait peu avantageusement; mais ayant vu en songe le même pauvre qu'il avait rebuté, dans l'attitude de soutenir l'église de Saint-Jean-de-Latran qui paraissait s'écrouler, il le fit rappeler et lui accorda sa demande. L'année d'après, le saint fondateur obtint des Bénédictins l'église de Notre-Dame de la Portioncule, près d'Assise. Ce fut le berceau de l'ordre des Frères-Mineurs, répandu bientôt en Italie, en Espagne et en France. L'enthousiasme qu'inspiraient les vertus de François était si vif, que lorsqu'il entrait dans quelque ville, on sonnait les cloches; le clergé et le peuple venaient au devant de lui, chantant des cantiques et jetant des rameaux sur le passage. Sa nouvelle famille se multiplia tellement, qu'au premier chapitre général qu'il tint proche d'Assise en 1219,

il se trouva près de 5000 frères-mineurs. Peu après ce chapitre, il obtint du pape Honorius III une bulle en faveur de son ordre. Plusieurs de ses disciples voulaient qu'il demandât le pouvoir de prêcher partout où il leur plairait, même sans la permission des évêques. Le sage fondateur se contenta de leur répondre : « Tâ-» chons de gagner les grands par l'hu-» milité et par le respect, et les petits » par la parole et le bon exemple. Notre » privilége singulier doit être de n'avoir » point de privilége. » Réponse digne de l'humble fondateur, mais qui n'empêche pas que les exemptions et priviléges des religieux n'aient été souvent utiles à l'Eglise, et même nécessaires dans les diocèses dont les évêques étaient ou favorables à l'erreur, ou insoucians sur le salut de leurs ouailles. Ce fut vers le même temps que François passa dans la Terre-Sainte; il se rendit auprès du sultan Mélédin pour le convertir. Il offrit de se jeter dans un bûcher pour prouver la religion chrétienne; le sultan n'ayant pas voulu le mettre à une telle épreuve, renvoya François avec honneur. Revenu en Italie, il institua le tiers-ordre. Il voulut, par cette institution, procurer aux laïques le moyen de mener une vie semblable à celle de ses religieux, sans en pratiquer cependant toute l'austérité, et sans quitter leurs maisons. Après avoir réglé ce qu'il croyait convenir le plus à ses différens enfans, et s'être démis du généralat, il se retira sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin. C'est là qu'il vit, à ce que rapporte saint Bonaventure, un Séraphin crucifié qui perça ses pieds, ses mains et son côté droit; c'est l'origine du nom de *Séraphique* qui a passé à tout son ordre : événement étonnant, mais bien prouvé, que le pape Alexandre IV a vérifié par lui-même, et que le judicieux Fleury (liv. 79, n° 5) a montré être hors des atteintes d'une critique équitable. Le Père Chalippe, récollet, dans la *Vie de saint François*. Paris, 1734 et 1736, réfute très bien ce que Baillet a étourdiment disserté sur ce sujet. Le saint patriarche mourut 2 ans après à Assise en 1226, âgé de 45 ans. Son amour pour la pauvreté, son détachement de tous les biens de la terre, et sa profonde humilité, l'ont fait regarder comme un des plus parfaits modèles de l'abnégation chrétienne, de l'indifférence et du dépouillement évangélique. Sa maxime, ou plutôt l'élan habituel de sa piété, était les mots : *Deus meus et omnia*. « Paroles d'un sens sublime et » profond (dit un philosophe chrétien) : » Dieu est tout; quitter tout pour lui, » c'est ne rien quitter, puisque tout se » retrouve en lui éminemment. » Le Ciel ne tarda pas à faire éclater sa sainteté par plusieurs miracles : ce n'en était pas un petit, que la merveilleuse propagation de son ordre. Quoiqu'il eût défendu de toucher à sa règle, à peine fut-il mort, qu'on l'interpréta de cent manières. Ce partage produisit dans la suite les différentes branches des *Récollets*, des *Picpuces*, des *Capucins*, des *Observantins*. Ces enfans du même père diffèrent beaucoup entre eux par l'habit et par la façon de vivre. Les chroniques de l'ordre marquent expressément que le premier qui voulut se singulariser dans l'habit, quoiqu'il fût un des huit anciens compagnons du saint fondateur, fut frappé de lèpre et se pendit de désespoir. L'ordre de St.-François, malgré ses différentes scissions, a produit des hommes illustres par leur science et leur vertu, et a donné à l'Eglise cinq papes, et un grand nombre de cardinaux et d'évêques. Les services qu'il a rendus à l'Eglise et qu'il continue de rendre, sont inappréciables, et ont amplement vérifié la vision du pape Innocent. La haine que les sectaires lui portent, est seule une preuve décisive du bien qu'il a opéré, et des combats qu'il n'a cessé de livrer aux erreurs. De prétendus réformateurs ont voulu ramener ces religieux, ainsi que tous ceux qui embarrassent les ennemis de l'Eglise, au travail des mains, en usage chez les anciens solitaires. Wiclef aurait bien voulu ériger cette prétention en dogme; et quoique l'Eglise l'ait condamnée, quelques écrivains, parmi lesquels on est fâché de compter M. Fleury, ne se sont pas assez écartés de ses erreurs.

« Quels qu'aient été la vertu des solitaires » d'Egypte, dit un hagiographe, et le » zèle pour leur sanctification person- » nelle, il serait déraisonnable de vouloir » en faire une règle complète et adéquate » pour des religieux qui, sans professer » la même austérité, se dévouent à l'in- » struction des fidèles, à la défense de » la foi, aux combats contre les hérети- » ques. Si leur vie est moins éclatante en » mortification, elle est parfois plus édi- » fiante en fait de docilité, d'humilité et » d'orthodoxie : car l'on n'ignore pas » avec quelle facilité plusieurs de ces » solitaires se sont laissé entraîner dans » diverses hérésies, et avec quelle obsti- » nation ils y ont persévéré ; et de nom- » breux monastères y persévèrent encore » aujourd'hui. » On lit dans les ouvrages de saint Jérôme, un passage exactement applicable à cette matière, où l'on trouve toute l'éloquence et la sévère logique de ce Père : *Si aut fiscellam junco texerem, aut palmarum folia complicarem, aut in sudore vultûs mei comederem panem, et ventris opus sollicitâ mente pertractarem; nullus morderet, nullus reprehenderet. Nunc autem quia juxta sententiam Salvatoris, volo operari cibum qui non perit, error mihi geminus infligitur.... O fratres dilectissimi, pro flabello, calathis, sportellisque, munusculis monachorum spiritualia hæc et mansura bona suscipite.* 2e præfat. in lib. Job. (*Voy.* saint CLAUDE, SAINT-AMOUR, BONAVENTURE, NORBERT.) La meilleure édition des *deux Règles* du saint patriarche et de ses *Opuscules* est celle du Père Jean de la Haie, en 1641, in-fol. Elles ont été réimprimées en Allemagne en 1739, in-fol. Le Père Chalippe, récollet, a donné sa *Vie*, Paris, 1728, in-4, et 1736, 2 vol. in-12.

FRANÇOIS DE PAULE (Saint), fondateur de l'ordre des Minimes, naquit à Paule en Calabre l'an 1416. Un attrait singulier pour la solitude et pour la piété le conduisit dans un désert au bord de la mer, où il se creusa une cellule dans le roc. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui une foule de disciples, qui bâtirent autour de son ermitage un monastère, le premier de son ordre. On nomma d'abord ses religieux les *ermites de saint François;* mais François voulut qu'ils portassent le nom modeste de *minimes*. Il leur prescrivit un carême perpétuel, et leur donna une règle, approuvée par le pape Alexandre VI, et confirmée par Jules II. Le nom du saint fondateur se répandit en Europe avec le bruit de ses vertus. Louis XI, dangereusement malade, l'appela en France du fond de la Calabre, espérant d'obtenir sa guérison par ses prières. Ce prince, très jaloux de tenir son rang, alla au devant de lui et se prosterna devant l'humble religieux. « Vous étiez alors, ô mon Dieu ! » connu dans le monde (s'écrie à ce sujet » un orateur célèbre), et les cours des » princes n'étaient pas des lieux inacces- » sibles à votre grâce ni à la piété chré- » tienne, puisque vos serviteurs y étaient » si honorablement traités. » Quoique le saint annonçât au roi une fin prochaine, au lieu de la guérison qu'il espérait, il continua à jouir de toute sa confiance, et l'aida à finir par une mort chrétienne une vie qui, à bien des égards, ne l'avait pas été. François établit quelques maisons en France, et mourut dans celle du Plessis-du-Parc en 1507 ; il fut canonisé en 1519, par Léon X. Les Minimes furent appelés en France *Bons-Hommes*, du nom de *Bon Homme* que les courtisans de Louis XI donnaient à leur père. Les hommes du siècle ne manquent jamais de confondre la piété et la précieuse simplicité de l'Evangile, avec ce qu'ils appellent *Bonhomie*. Le Père Hilarion de Coste a donné sa *Vie*, in-4.

FRANÇOIS XAVIER (Saint), surnommé l'*Apôtre des Indes*, né au château de Xavier au pied des Pyrénées le 7 avril 1506, était neveu du célèbre docteur Navarre. Il enseignait la philosophie au collége de Beauvais à Paris, lorsqu'il connut Ignace de Loyola, fondateur des jésuites. Il s'unit étroitement avec lui, et fut un des sept compagnons du saint espagnol, qui firent vœu dans l'église de Mont-Martre, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Jean III, roi de Portugal, ayant demandé

des missionnaires pour les Indes orientales, Xavier s'embarqua à Lisbonne en 1541. De Goa où il se fixa d'abord, il répandit la lumière de l'Evangile sur la côte de Comorin, à Malaca, dans les Moluques, dans le Japon. Un nombre infini de barbares reçurent le baptême. Xavier leur inspira le goût pour le christianisme, autant par ses vertus que par son éloquence; et la Providence renouvela plus d'une fois, en faveur de ces nouvelles églises, les merveilles des premiers temps du christianisme. Il mourut en 1552, dans l'île de Sancian, à la vue de l'empire de la Chine, où il brûlait de porter la foi. Il était âgé de 46 ans, et en avait employé dix et demi à la conversion des Indes. « Terme bien » court, dit l'abbé Bérault, quand il » n'eût soumis qu'une nation au joug de » l'Evangile ! Mais s'il a établi la foi dans » 52 royaumes plus ou moins étendus; » s'il a arboré l'étendard de la croix dans » 3,000 lieues de pays; s'il a baptisé de » sa main près d'un million tant de Sar- » rasins que d'idolâtres; s'il a procuré à » l'Eglise plus de nouveaux sujets que les » fameux hérésiarques de son siècle n'ont » fait de déserteurs et d'apostats, ne » peut-on pas dire que la rapidité des » conquérans les plus mémorables n'égala » pas la sienne; et que s'il eût rempli la » mesure commune de la vie humaine, » le monde entier, pour son zèle, plutôt » que pour leur valeur, eût été un champ » trop étroit ? » Son corps, plusieurs fois relevé de terre, d'abord à l'île de Sancian, puis à Malaca, ensuite à différentes fois à Goa, fut trouvé sans aucune corruption. En 1782, il fut derechef découvert et exposé durant trois jours aux yeux du public. (*Voyez* la Relation de M. Cicala, et sa *Vie* imprimée à Liége, p. 22.) Grégoire XV le mit au nombre des saints en 1622. Les protestans mêmes lui ont donné ce nom. Tavernier dit *qu'on peut l'appeler à juste titre le saint Paul et le véritable apôtre des Indes*. Richard Haklvit, au second tome des *Navigations de la nation anglaise*, en parlant de l'île de Sancian, remarque qu'elle est fameuse par la mort de François Xavier, dont il fait un grand éloge, auquel il ajoute que *les histoires modernes des Indes sont remplies des excellentes vertus et des œuvres de ce saint homme*. Baldeus, dans son *Histoire des Indes*, après avoir parlé de Xavier comme d'un autre saint Paul, dit que *les dons qu'il avait reçus pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ, étaient si éminens, qu'il ne lui est pas possible de les exprimer*. Et quelques lignes après, adressant la parole au saint même : *Plût à Dieu*, s'écrie-t-il, *qu'ayant été si célèbre par votre ministère, notre Religion nous permît de vous adopter, ou que la vôtre ne vous obligeât pas de nous renoncer !* Effectivement, la vie et les immenses travaux de ce grand homme sont le fruit visible de cette conviction intime, de cette foi vive, de cette charité active et brûlante, que les systèmes et les opinions des hommes ne sauraient produire : aussi, le zèle pour la conversion des infidèles a-t-il toujours été et sera toujours propre à l'Eglise catholique; ceux des sectaires qui ont voulu l'imiter n'ont pu en soutenir long-temps les apparences, moins encore en renouveler les effets : et pour dire un mot des apôtres de la nouvelle philosophie, contens d'enseigner commodément dans des brochures la prétendue vérité, ils n'ont garde de quitter leurs foyers pour l'annoncer à des peuples ignorans et sauvages. On a de saint François Xavier : 1° cinq livres d'*Epîtres*, Paris, 1631, in-8. 2° Un *Catéchisme*. 3° Des *Opuscules*. Ces ouvrages respirent le zèle le plus animé, la piété la plus tendre, un jugement sûr et solide. Les Pères Turselin et Bouhours, jésuites, ont élégamment écrit sa *Vie*, l'un en latin, l'autre en français. Celle-ci a été très souvent réimprimée. On a de M. Dulard une épopée intitulée la *Xavériade*, ou *l'Apostolat de saint François Xavier*, un peu froide, mais pleine de grandes idées : il y en a une autre en latin (*voy.* FRANCK).

FRANÇOIS DE BORGIA (Saint), vice-duc de Gandie où il naquit en 1510, et roi de Catalogne, jouissait de la plus grande considération à la cour de Charles-Quint.

Chargé de conduire à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle, pour y être déposé dans le tombeau royal, et obligé d'attester que c'était réellement le corps de cette princesse qui avait été un prodige de beauté, il fut si frappé à l'ouverture du cercueil, de ne pouvoir plus la reconnaître, que ce tableau de la mort devint pour lui une leçon subitement efficace. Il vécut en saint au milieu de la cour, et, après la mort de son épouse, il entra chez les jésuites, dont il fut le troisième général. Tous les honneurs le poursuivirent dans sa retraite; de riches évêchés, le cardinalat, et d'autres dignités lui furent offerts à plusieurs reprises, et, après la mort de Pie V, une partie des cardinaux voulurent l'élever sur la chaire de saint Pierre. Il échappa à tout cela, et mourut à Rome quelques mois après ce pape, le 30 septembre 1572, à l'âge de 62 ans, après avoir établi sa compagnie dans un grand nombre de provinces et rendu de grands services à l'Eglise. Le voyage qu'il fit par ordre de Pie V avec le cardinal Alexandrin, pour réunir les princes chrétiens contre les infidèles, avança sa mort, ses forces et l'état de sa santé ne répondant pas aux fatigues de cette commission. C'était un homme d'une mortification extraordinaire. Sainte Thérèse qui l'appelait un *saint* recherchait et suivait ses conseils dans les affaires difficiles. Charles-Quint voulut le voir dans sa retraite de St.-Juste, et lui répéta ce qu'il lui avait confié long-temps auparavant, que son exemple avait beaucoup servi à le déterminer à quitter le trône et le monde, et que dès lors il en avait conçu la résolution; anecdote qui détruit les contes imaginés sur l'abdication de ce prince (*voyez* VESAL). Clément X le mit au nombre des saints en 1671. Il laissa plusieurs ouvrages, traduits de l'espagnol en latin par le Père Alfonse Deza, jésuite, Bruxelles, 1675, in-fol. *Voyez* sa *Vie*, publiée en français, in-4, par le Père Verjus, d'après Ribadeneira et Eusèbe Niéremberg.

FRANÇOIS DE SALES (Saint), né au château de Sales, diocèse de Genève, en 1567, fit ses premières études à Paris, et son cours de droit à Padoue. Il édifia ces deux villes par sa piété aussi douce que tendre. Il fut d'abord avocat à Chambéri, puis prévôt d'Anneci; ensuite évêque de Genève, après la mort de Claude Garnier son oncle en 1602. Son zèle pour la conversion des zuingliens et des calvinistes avait éclaté avant son épiscopat; il ne fut que plus ardent après. Ses succès répondirent à ses travaux. Il avait gagné à l'Eglise plus de 70,000 hérétiques, depuis 1592 jusqu'en 1602 qu'il fut évêque. Il serait difficile de faire un détail exact de ceux qu'il ramena au bercail, depuis 1602 jusqu'à sa mort. Le cardinal du Perron disait qu'*il n'y avait point d'hérétique qu'il ne pût convaincre; mais qu'il fallait s'adresser à l'évêque de Genève pour les convertir*. Un jour nouveau luisit sur le diocèse de Genève, dès qu'il en eut pris possession. Il fit fleurir la science et la piété dans le clergé séculier et régulier. Il institua l'an 1610 l'ordre de la Visitation, dont la baronne de Chantal, qu'il avait détrompée des faux charmes du monde, fut la première supérieure. Il voulut qu'on y admît les filles d'un tempérament délicat, et même les infirmes, qui ne peuvent se placer dans le monde, ni dans les cloîtres austères. Cette congrégation fut érigée en titre d'ordre et de religion, l'an 1618, par le pape Paul V. Sur la fin de cette même année, François fut obligé de se rendre à Paris avec le cardinal de Savoie, pour conclure le mariage du prince de Piémont avec Christine de France. Cette princesse le choisit pour son aumônier; le saint évêque, qui avait déjà refusé un évêché en France, et qui refusa vers le même temps la coadjutorerie de l'évêché de Paris, ne voulut accepter cette place qu'à condition qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocèse pour lequel il soupirait. Il y retourna le plus tôt qu'il put, et continua d'y vivre en pasteur des premiers siècles de l'Eglise, en Irénée, en Augustin. L'an 1622, ayant eu ordre de se rendre à Lyon, où le duc de Savoie devait voir Louis XIII, il y fut frappé d'apoplexie le 27 décembre, et mourut le lendemain, à 56 ans. Saint François de Sales était une de ces âmes tendres et su-

blimes, nées pour la vertu et pour la piété, et destinées pour le Ciel à inspirer l'une et l'autre. On remarque ce caractère dans tous ses écrits : la candeur, l'onction qu'ils respirent, les rend délicieux même à ceux que les lectures de piété ennuient le plus. Les principaux sont : 1° *Introduction à la vie dévote*. Le but de ce livre était de montrer que la dévotion n'était pas seulement faite pour les cloîtres, mais qu'elle pouvait être dans le monde, et s'y accorder avec les obligations de la vie civile et séculière. Il fit des fruits merveilleux à la cour de France et à celle de Piémont. 2° Un *Traité de l'amour de Dieu*, mis dans un nouvel ordre par le Père Fellon, jésuite, en 3 vol. Il a été depuis imprimé en 2 vol., et abrégé en un seul par l'abbé Tricalet. 3° Des *Lettres spirituelles*, et d'autres ouvrages de piété, recueillis en 2 vol. in-fol. Elles ont été réimprimées en 1817, en 3 vol. in-8, avec un beau portrait et un modèle de son écriture. Saint François de Sales y paraît un des mystiques les plus judicieux de ces derniers temps. Les lecteurs qui voudront connaître plus en détail ses ouvrages et ses vertus, peuvent lire sa *Vie* élégamment écrite par l'abbé Marsollier, en 2 vol., et son *Esprit*, par le Camus, évêque de Belley, son intime ami. Ce dernier livre, insipidement prolixe, a été réduit par M. Collot, docteur de Sorbonne, à un gros vol. in-8, plusieurs fois réimprimé. On a publié à Paris en 1823 une belle édition complète de ses œuvres, 16 vol. in-8.

FRANÇOIS. *Voyez* Régis.

FRANÇOIS DE LORRAINE (Etienne), empereur d'Allemagne, naquit en 1708, de Léopold, duc de Lorraine, et d'Elizabeth-Charlotte d'Orléans, et fut marié en 1736 avec Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI (*voyez* ce mot). Après la mort de ce prince, il disputa la couronne impériale à Charles VII, mort à Munich en janvier 1745. Il fut élu empereur le 13 septembre de la même année. Le fléau de la guerre désolait alors toute l'Europe. On peut voir à l'article Brown un précis des expéditions militaires de ce temps-là. La paix conclue en 1748 à Aix-la-Chapelle rendit la tranquillité à l'empire d'Allemagne. Une nouvelle guerre s'étant allumée en 1756, fut terminée par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, le 15 février 1763. L'empereur François profita de l'heureux loisir de la paix pour faire fleurir le commerce, les sciences et les arts dans ses états, qui le perdirent le 18 août 1765. Il mourut subitement à Inspruck, où il s'était rendu pour les noces de son fils Léopold avec l'infante Marie-Louise d'Espagne. Comme il mourut au sortir de la comédie, on ne manqua pas d'en accuser l'air du spectacle, qu'on sait être plus méphitique que dans les salles d'hôpitaux et d'anatomie. C'était un de ces hommes vertueux par religion et par sentiment, qui font le bien pour lui-même, et savent se mettre à l'abri de cette célébrité bruyante, qui flatte la faiblesse et la vanité jusque sur le trône. Sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actions de sagesse, de justice, de bienfaisance; et cependant il y a peu d'empereurs qui aient fait moins de bruit dans le monde que François I. Serait-ce une propriété de la véritable grandeur, de n'être pas compromise par la fausse science?

ROIS ET PRINCES DE FRANCE.

FRANÇOIS I, roi de France, parvint à la couronne le 1er janvier 1515, à 21 ans, après la mort de Louis XII son beau-père. Il était né à Cognac en 1494, de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie. Petit-fils de Valentine de Milan, il prit avec le titre de roi de France, celui de duc de Milan, et se mit à la tête d'une puissante armée pour aller se rendre maître de ce duché. Il n'ignorait pas que les Suisses s'étaient emparés du Mont-Genèvre et du Mont-Cenis, les deux portes de l'Italie; mais il espérait tout de son courage et de celui de ses troupes. On tenta de passer les Alpes par les cols de l'Argentière et de Guillestre, jusqu'alors impraticables; on en vint à bout, et les Français se virent bientôt aux plaines de Marignan, où ils furent attaqués par les Suisses. La bataille dura deux jours, les 13 et 14 sep-

tembre 1515. François I ne perdit point le sang froid dans cette action, aussi longue que meurtrière; il passa une partie de la nuit à ranger ses troupes, et une autre partie sur l'affût d'un canon, en attendant le jour. Le vieux maréchal de Trivulce disait, des 18 batailles où il s'était trouvé, « que c'étaient des jeux d'enfans; mais que celle de Marignan était » une bataille de géans. » Bayard avait ce jour armé chevalier son roi. Les Suisses fuirent enfin, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille de leurs compagnons, et abandonnant le Milanais aux vainqueurs. Plus tard ils devinrent les fidèles alliés de la France. Maximilien Sforce lui en fit la cession, et se retira en France, où il mourut. Les Génois se déclarèrent pour les Français. Le pape Léon X, effrayé de leurs succès, vit le roi à Bologne, et fit sa paix avec lui. Ce fut dans cette conférence, qu'après avoir obtenu l'abolition de la pragmatique-sanction, il conclut le 14 décembre 1515, le concordat pour la collation des bénéfices, confirmé l'année suivante au concile de Latran. François obtint la nomination des bénéfices, et Léon les annates, en renonçant aux mandats, réserves, expectatives, et autres droits dont jouissait le siége de Rome. Les universités et les parlemens ne reçurent le concordat qu'après de longues résistances. Cependant les universités n'avaient pas tant s'en plaindre, puisque la troisième partie des bénéfices leur est réservée par le moyen de l'impétration; et les parlemens ne faisaient pas attention que François I, en accordant les annates, se procurait d'ailleurs des avantages considérables: et ils oubliaient sans doute la maxime très raisonnable comme très catholique, que tous les chrétiens doivent concourir à l'entretien du premier pontife, et à la splendeur de son siége. « Maxime si peu » contestée, dit un jurisconsulte de ce » siècle, que le concile de Bâle, en pro » posant l'abolition des annates, deman » dait en même temps un moyen de les » suppléer, et de donner au souverain » pontife, et à l'administrateur de l'Eglise » universelle, les secours nécessaires à » un gouvernement si vaste et si compo» sé. Fébronius lui-même, cet ardent ad» versaire des pontifes romains, convient » que les annates sont une rétribution » légitime, et fondée sur des vues et des » fins très sages. Et quand on sait que » tout le produit des annates et autres » droits quelconques, attachés aux expédi» tions romaines, ne vont annuellement » pour toute la France qu'à 500,000 l., » on ne peut comprendre les clameurs » que produit ce mince objet, sans en » chercher la source dans la haine de » Dieu et de son culte. » L'année d'après la conquête de Milan en 1516, Charles-Quint et François I signèrent le traité de Noyon, où ils se donnèrent mutuellement, l'un, l'ordre de la Toison-d'or, et l'autre, celui de St.-Michel, après s'être juré une paix éternelle. Cette paix fut de deux jours. Après la mort de l'empereur Maximilien, François fit briguer la couronne impériale. Charles, plus jeune, et moins craint par les électeurs, l'emporta sur lui, malgré les 400,000 francs qu'il dépensa pour avoir des suffrages. La guerre fut allumée dès lors, et le fut pour long-temps. Le ressentiment de François éclata d'abord sur la Navarre. Il la conquit et la perdit presque au même temps. Il fut plus heureux en Picardie: il en chassa Charles qui y était entré, pénétra dans la Flandre, lui prit Landrecies, Bouchain, Hesdin et plusieurs autres places; mais il perdit le Milanais par les violences de Lautrec, et le connétable de Bourbon par les injustices de Louise de Savoie sa mère. Ce général se jeta dans le parti de l'empereur. Les Français, commandés par Lautrec, furent défaits le 27 avril 1522, à la Bicoque. Cette funeste journée fut suivie de la perte de Crémone et de Gênes. Bourbon, secondé par Antoine de Lève, battit en 1524 l'arrière-garde de l'amiral Bonnivet à la retraite de Rebec, où Bayard fut tué; il marcha vers la Provence, prit Toulon, et assiégea Marseille. François I courut au secours de la Provence, et, après l'avoir délivrée, il s'enfonça encore dans le Milanais et assiégea Pavie. On était dans le cœur de l'hiver. C'était une faute con-

sidérable, d'avoir formé un siége dans une saison si rigoureuse. François en fit une autre non moins importante, en détachant mal à propos dix mille hommes de son armée pour les envoyer conquérir Naples. Trop faible pour résister aux impériaux, il fut battu le 24 février 1525, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, et fait prisonnier avec les principaux seigneurs de France (*voyez* LANNOY). Son malheur voulut encore qu'il fût pris par le seul officier français qui avait suivi le duc de Bourbon, et que ce duc fût présent pour jouir de son humiliation. L'abbé Gervaise, dans la Vie de saint Martin de Tours, semble attribuer ce malheur à la violation du tombeau de ce saint, d'où François I venait de faire enlever une grille d'argent pour la convertir en monnaie. Comme il paraît que le roi lui-même, ainsi que la reine, était dans cette persuasion, il ne sera pas inutile de rapporter ici le passage de cet historien, homme raisonnable et instruit. « Quoique » François I eût fait serment comme les » rois ses prédécesseurs, lorsqu'il se fit » recevoir abbé et chanoine de l'église » de St.-Martin, d'en être le protecteur, » quelques officiers de ses finances abu- » sant de sa facilité, lui firent croire que » dans les besoins pressans de l'état, il » pouvait légitimement se servir du treil- » lis d'argent qui fermait le tombeau de » saint Martin. Ils vinrent à Tours au » mois de juillet de l'année 1522, signi- » fier aux chanoines l'ordre qu'ils avaient » de l'enlever. On trouve dans les regis- » tres de cette église la réponse que le » chapitre leur fit. Elle est conçue en ces » termes : *Les chanoines disent qu'ils » sont très humbles et très obéissans » chapelains et orateurs dudit seigneur » roi, et qu'à eux n'est de querelles, » arguer et contester avec sa majesté; » mais que craignant d'offenser Dieu, le » créateur, et monsieur saint Martin, et » pour les causes par eux déjà alléguées, » et autres légitimes, ils n'osent et ne » doivent consentir ledit treillis être pris » ou enlevé.* Les officiers ne laissèrent pas » de passer outre; le treillis fut mis en » pièces le 8 du mois suivant, et chargé » à la porte de l'église dans des chariots, » escortés de plusieurs compagnies de » soldats, qui le conduisirent à la mon- » naie. On en fit des testons, où d'un » côté la figure de saint Martin est em- » preinte. Il s'en trouve encore quelques- » uns dans les cabinets des curieux. Cette » action si peu attendue d'un prince ca- » tholique, jeta tous les gens de bien » dans la consternation. Ceux même qui » s'étaient chargés de cette entreprise, » la trouvèrent si honteuse, qu'ils ne » voulurent jamais permettre qu'on en » dressât un procès-verbal. Le fabricier » de l'église et quelques chanoines des » plus zélés, s'étant opiniâtrés à le vou- » loir faire, en furent chassés avec les » notaires. La chose fut si loin, qu'ayant » paru à l'une des fenêtres de l'église, » pour voir ce qui s'y passait, l'on tira » dessus plusieurs coups d'arquebuse, » dont heureusement personne ne fut » blessé. Quelques historiens ont cru que » les malheurs qui arrivèrent depuis à » François I, furent de justes châtimens » de la profanation du tombeau de saint » Martin. En effet, on remarque que ce » prince ayant peu de temps après porté » ses armes dans le Milanais, et mis le » siége devant Pavie, il y fut abandonné » des siens, son cheval tué sous lui dans » la retraite, lui-même dangereusement » blessé, et arrêté sur les terres que Char- » lemagne avait données à l'église de » St.-Martin. Il reconnut alors, mais trop » tard, que ce n'était pas sans raison que » Clovis avait dit autrefois qu'il n'y avait » pas lieu de se promettre la victoire de » ses ennemis, après qu'on avait offensé ce » grand saint. Louise de Savoie, sa mère, » à qui il avait laissé la régence pendant » son absence, sitôt qu'elle eût reçu la » nouvelle de la prise du roi, vint avec » les princesses, enfans de France, au » tombeau du saint, implorer son se- » cours, et tâcha de réparer, par les » présens qu'elle y laissa, l'injure qui » lui avait été faite. Le roi lui-même » n'eut pas plutôt recouvré sa liberté, » qu'il y vint, avant d'aller à Paris, pour » lui en faire une espèce de satisfaction. » La colère de Dieu éclata d'une manière

» bien plus sensible contre la personne » de Jacques Fournier (d'autres le nom- » ment *Beaune*, *voyez* ce mot), seigneur » de Semblançai, qui avait été l'auteur » d'une si méchante action ; car cinq ans » après, le même jour que le treillis » avait été enlevé, sur une fausse accu- » sation il fut condamné à être pendu, » et le fut en effet quelques jours après » à Montfaucon, dans le fief du prieuré » de Saint-Martin-des-Champs. » Quoi qu'il en soit de ces observations, François Ier fut conduit à Madrid, où Charles le traita avec tous les égards possibles, et lui rendit la liberté par un traité qu'il savait bien que son prisonnier n'observerait pas. Par ce traité, signé à Madrid, le 14 janvier 1526, François renonçait à ses prétentions sur Naples, le Milanais, Gènes et Ast, à la souveraineté sur la Flandre et l'Artois. Il devait céder le duché de Bourgogne; mais lorsque Lannoy vint le demander au nom de l'empereur, François Ier, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui déclarèrent au roi « qu'il n'avait pas le pouvoir de démem- » brer aucune province de sa monar- » chie; » et comme l'empereur se plaignit de ce manquement de paroles, François lui fit dire en propres termes : « Vous » avez menti par la gorge, et autant de » fois que vous le direz, vous mentirez. » fit plus, il se ligua contre Charles avec les Vénitiens et presque toute l'Italie. Lautrec se rendit maître d'une partie de la Lombardie, et aurait pris Naples, si les maladies contagieuses, favorables aux Espagnols, n'eussent enlevé une partie de l'armée française avec leur général, en 1528. Ces pertes avancèrent la paix : elle fut conclue à Cambray en 1529. Le roi de France épousa Eléonore, veuve du roi du Portugal et sœur de l'empereur. Ses deux fils étaient restés en otage lorsqu'il sortit de prison; en violant le traité de Madrid, « il les exposa, dit » Voltaire, au courroux de l'empereur ; » il y a des temps où cette infraction eût » coûté la vie à ces deux princes : » mais le caractère de Charles ignorait ce genre de vengeance. François racheta ses enfans moyennant deux millions d'or. Mais cette rançon devint fatale à la France, parce que le roi prit la résolution indigne d'un grand prince, d'altérer la monnaie, et fit frapper des espèces de moindre aloi que celles qui avaient cours, pour payer cette somme. Cette supercherie, jointe à la faiblesse qu'avait eue François Ier d'abandonner ses alliés à son rival, lui fit perdre la confiance de l'Europe. A peine la paix était conclue, qu'il travailla sourdement à faire des ennemis à l'empereur. En 1534, il envoya en Amérique Jacques Cartier habile navigateur de St.-Malo, pour faire des découvertes; et en effet ce marin découvrit le Canada (*voyez* CARTIER). Il fonda le collége royal, il forma la bibliothèque royale; il aurait plus fait encore, sans la passion malheureuse de vouloir toujours être duc de Milan et vassal de l'empire malgré l'empereur. Il passa encore en Italie, et s'empara de la Savoie en 1585. L'empereur de son côté se jeta sur la Provence, assiégea Marseille, et fut repoussé, François Ier s'unit avec Solimaü II; mais cette alliance avec un empereur mahométan, excita les murmures de l'Europe chrétienne, sans lui procurer aucun avantage. Las de la guerre, il conclut enfin une trève de dix ans avec Charles, dans une entrevue que le pape Paul III leur ménagea à Nice en 1530. L'empereur, ayant passé quelque temps après par la France pour aller châtier les Gantois révoltés, lui promit l'investiture du Milanais, si l'on en croit la plupart des historiens français, mais les Espagnols l'ont constamment nié, « Quelle » apparence, disent-ils, qu'un prince » sensé aura consenti à céder une grande » et magnifique province, pour avoir pu » abréger son chemin, et arriver quel- » ques jours plus tôt aux portes d'une ville » révoltée. » Voltaire lui-même assure que Charles ne donna qu'une parole vague; et l'on ne peut disconvenir que la demande qu'en fit François dans ces circonstances ne fût très déplacée. Si dans l'alternative d'être arrêté ou de promettre le Milanais, Charles eût pris ce dernier parti; la promesse eût été nulle selon

toutes les règles du droit. Quoi qu'il en soit, la guerre se rallume bientôt après. François envoie des troupes en Italie, dans le Roussillon et dans le Luxembourg. Le comte d'Enghien bat les impériaux à Cérisoles en 1544, et se rend maître du Montferrat. La France, unie avec Barberousse et Gustave Wasa, se promettait de plus grands avantages, lorsque Charles-Quint et Henri VIII, ligués contre François Ier, détruisirent toutes ses espérances, en pénétrant dans la Picardie et la Champagne. L'empereur était déjà à Soissons, et le roi d'Angleterre prenait Boulogne. Le luthéranisme fit le salut de la France. Les princes luthériens d'Allemagne s'unissent contre l'empereur. Charles, pressant la France et pressé dans l'empire, fit la paix à Crespi en Valois le 18 septembre 1544. François Ier, délivré de l'empereur, s'accommoda bientôt avec le roi d'Angleterre Henri VIII. Ce fut le 7 septembre 1546. Il mourut l'année d'après à Rambouillet, le 31 mars 1547, de cette maladie alors presque incurable, que la découverte du Nouveau Monde, avait, dit-on, transplantée en Europe, mais que plusieurs savans croient être d'une date très antérieure (*voyez* ASTRUC). Un long portrait de François Ier serait superflu : il est assez peint dans le cours de cet article. Il fut plus brave chevalier que grand prince. Il eut plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint, son rival de gloire, mais plus puissant, plus heureux et plus circonspect. « Charles-Quint, dit l'abbé » Raynal, n'agissait que par des intérêts » d'état, et François Ier, qui n'avait en » vue que des passions particulières, y » portait ce motif petit et bas qui en» traîne toujours à l'humiliation » (*Anecd. hist.*, tome 1, page 181). Comme il réfléchissait peu, il entreprenait les guerres avec une légèreté extrême, et s'exposait imprudemment aux plus grands revers. Quoiqu'il s'occupât beaucoup du soin d'étendre son royaume, il ne le gouverna jamais lui-même. L'état fut successivement abandonné aux caprices de la duchesse d'Angoulême, aux passions des ministres, à l'avidité des favoris. Son zèle pour la religion fut singulièrement inconséquent : tandis qu'il faisait brûler les hérétiques en France, il les soutenait en Allemagne ; et c'est à lui que le luthéranisme est redevable de n'avoir pas succombé à la puissance de Charles-Quint. La protection qu'il accorda aux beaux-arts, semble avoir couvert aux yeux des savans une partie de ses défauts. Il se trouva précisément dans le temps de la renaissance des lettres ; il en recueillit les débris échappés aux ravages de la Grèce, et il les transplanta en France. Son règne est l'époque de plusieurs révolutions dans l'esprit et dans les mœurs des Français. Il appela à sa cour les dames, les cardinaux et les prélats les plus distingués de son royaume. La justice, depuis la fondation de la monarchie, avait été rendue en latin ; elle commença l'an 1536 à l'être en français. François Ier fut déterminé à ce changement par une expression barbare, employée dans un arrêt rendu au parlement de Paris. Motif bien léger et plein d'inconséquence, puisqu'il eût été plus facile et plus simple de corriger un solécisme, que de changer de langue. « Cette » innovation, dit un observateur moder» ne, a eu plus d'un mauvais effet. D'a» bord la langue romaine, ce grand » organe de l'érudition et des sciences, » cet idiome des grands modèles, a été » négligée. La jurisprudence est deve» nue un champ ouvert à tout le monde ; » les ignorans, toujours plus présomp» tueux et plus prompts que les gens in» struits, s'en sont emparés. La science » de la justice et des lois a dégénéré en » verbiage et en chicane. Le nom d'avo» cat est devenu l'étiquette des petits» maîtres, et un titre pour ceux qui n'en » ont pas d'autre. La magistrature a été » considérée comme un groupe de gens » ignares ou intéressés, et quelquefois » comme un corps de factieux. De là les » termes de *robinerie*, de *robinaille*, de » *robinauderie*, etc., affectés aujour» d'hui à une profession qui mérita long » temps le respect et la confiance des » peuples. Tant il est dangereux de tou» cher aux usages établis, ne fût-ce

» qu'en matière de langue ! » Ce fut encore François Ier qui introduisit la mode de porter les cheveux courts et la barbe longue, pour cacher une blessure qu'il reçut dans un jeu en 1521. Tous les courtisans eurent la plus longue barbe qu'ils purent; c'était alors un ornement de petit-maître. Les gens graves et les magistrats n'en portaient point; ils ne laissèrent croître la leur, que lorsque les courtisans se furent dégoûtés de cette mode. François Ier accabla son peuple d'impôts, et il recommanda à son fils en mourant de diminuer les tailles. Il laissa dans ses coffres environ six millions d'à-présent. Son *histoire*, écrite par M. Gaillard, 8 vol. in-12, est le fruit de la prévention et de l'esprit national; tous les faits et tous les caractères y sont défigurés. Ce prince est mieux apprécié dans la *Galerie philosophique du 16e siècle*, par M. de Mayer, 2 vol. in-8. On y trouve, après divers détails intéressans, ce portrait en petit : « François Ier, » bon, sincère, généreux, populaire, » mais inconséquent et indiscret, jamais » méchant ni cruel, n'eut point de » mœurs, énerva et ruina la nation sans » le vouloir. » (Sa *vie* a été aussi écrite par Varillas, Paris, 1685, 2 vol. in-4. On a publié à Paris, 1707, in-12 : *Histoire et parallèle de Charles-Quint et de François Ier, tirés d'un manuscrit du Vatican;* Mlle de Lussan a donné les *Anecdotes de la cour de François Ier*, Londres (Paris), 1748, 3 vol. in-12; M. Ræderer a publié Louis XII et François Ier, ou *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de leur règne.* Enfin la bibliothèque du roi possède plusieurs recueils manuscrits de *poésies* et de *lettres* de François Ier : l'abbé Langlet en a tiré une Epître (en vers), *traitant de son partement de France et de sa prise devant Pavie*, et l'a publiée à la fin de l'*Histoire justifiée contre les romans*, Amsterdam, Rouen, 1735, in-12.)

FRANÇOIS II, roi de France, né à Fontainebleau en 1544, de Henri II et de Catherine de Médicis, monta sur le trône après la mort de son père en 1559. Il avait épousé l'année d'auparavant Marie Stuart, fille unique de Jacques V, roi d'Ecosse. Quoique son règne ne fût que de 17 mois, il vit éclore tous les maux qui depuis désolèrent la France. François, duc de Guise, et le cardinal de Lorraine, oncles de ce roi enfant, par sa femme, furent mis à la tête du gouvernement, pour réprimer les calvinistes qui menaçaient le royaume d'une entière subversion. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Louis, son frère, prince de Condé, fâchés de n'avoir point de part à l'administration, résolurent de secouer le joug. Ils se joignirent aux calvinistes pour détruire les Guises, protecteurs des catholiques. L'ambition fut la cause de cette guerre, la religion, le prétexte, et la *conspiration d'Amboise* le premier signal. Cette conspiration éclata au mois de mars 1560. Le prince de Condé en était l'âme invisible, et La Renaudie le conducteur. Celui-ci s'étant ouvert à Avenelles, avocat de Paris, la plus grande partie des conjurés est arrêtée, et ils sont exécutés. La Renaudie fut tué en combattant, et plusieurs autres périrent comme lui les armes à la main. La conspiration découverte et punie, le pouvoir des Guises n'en fut que plus grand. Ils firent donner un édit à Romorantin, par lequel la connaissance du crime d'hérésie était renvoyée aux évêques et interdite aux parlemens. Ce fut le chancelier de l'hôpital lui-même, quoique très favorable aux protestans qui dressa cet édit; édit raisonnable et assorti à la nature des délits, puisque les évêques sont les vrais juges de la doctrine. On défendit aux calvinistes de tenir des assemblées. On créa dans chaque parlement une chambre qui ne connaissait que de ces cas-là, et qu'on appelait *la Chambre ardente.* Le prince de Condé, chef du parti calviniste, fut arrêté, condamné à perdre la tête, et allait finir par la main du bourreau, lorsque François II, malade depuis long-temps et infirme dès son enfance, mourut à 17 ans, le 5 décembre 1560, d'un abcès qu'il avait à la tête, et dont l'humeur ne put entièrement couler par son oreille. Quelques auteurs rapportent que cet accident devint mortel par le

poison que le chirurgien, qui était huguenot, mêla parmi les remèdes, pour délivrer son parti de la crainte que lui inspirait la sévérité indispensable des lois de François II (*voyez* les *Mémoires de Castelnau*, avec les *notes* de Jean le Laboureur).

FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon, d'Anjou et de Brabant, et frère de François II, Charles IX et Henri III, né en 1554, se mit à la tête des mécontens lorsque son frère Henri III monta sur le trône. Catherine de Médicis, sa mère, le fit arrêter; mais le roi le remit en liberté. Il en profita pour exciter de nouveaux troubles. En 1575, il se mit à la tête des Reistres, parce qu'on lui avait refusé la lieutenance générale du royaume. On l'apaisa; mais quelque temps après ayant été appelé par les confédérés des Pays-Bas, il alla les commander malgré son frère, et se rendit maître de quelques places. Il revint en France, et repassa ensuite dans les Pays-Bas, dont il fut reconnu prince. Il signala son courage contre le duc de Parme qui assiégeait Cambray, et se rendit maître de Cateau-Cambresis en 1581. Il passa la même année en Angleterre pour conclure son mariage avec Elizabeth, qui le joua, et qui ne voulut pas s'unir avec lui, malgré l'anneau qu'elle lui avait donné pour gage de sa foi. De retour dans les Pays-Bas, il fut couronné duc de Brabant à Anvers, et comte de Flandre à Gand, en 1582; mais l'année suivante ayant voulu asservir le pays dont il n'était que le défenseur, et se rendre maître d'Anvers, il y fut entièrement défait et obligé de retourner en France. Il y mourut de phtisie en 1584, à 29 ans, sans avoir été marié, regardé comme un prince léger, bizarre, qui mêlait les plus grands défauts à quelques bonnes qualités.

FRANÇOIS DE BOURBON, comte de Saint-Pol et de Chaumont, né en 1491, de François, comte de Vendôme, signala son courage à la bataille de Marignan en 1515. Le brave Bayard, ayant fait chevalier François I après cette journée, accorda le même honneur à François de Bourbon. Ce général secourut Mézières assiégé par les troupes impériales en 1521, prit Mouzon et Bapaume, et battit les Anglais au combat de Pas. A la bataille de Pavie en 1525, il fut du nombre des généraux prisonniers. Il se sauva, et fut repris en 1528 par Antoine de Lève, qui le surprit à Landriano, à 5 lieues de Milan. Les Lansquenets et les Italiens l'avaient abandonné dans ce péril, et sa cavalerie s'était sauvée à Pavie avec l'avant-garde. Il mourut à Cotignan, près de Reims, en 1545.

FRANÇOIS DE BOURBON, duc de Montpensier, de Châtelleraut, prince de Dombes, dauphin d'Auvergne, fils de Louis de Bourbon II du nom, donna des preuves de sa valeur au siége de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac et de Montcontour en 1569, et au massacre d'Anvers en 1572. Henri III le fit chevalier de ses ordres, et l'envoya en Angleterre. Après la mort de ce monarque, il fut un des plus fidèles sujets de Henri IV, et un de ses plus braves généraux. Il se distingua à Arques et à Ivri en 1590. Il mourut à Lisieux en 1592, à 50 ans, après avoir soumis Avranche au roi et lui avoir rendu d'autres services non moins importans.

FRANÇOIS DE BOURBON, comte d'Enghien, gouverneur de Hainaut, de Piémont et de Languedoc, naquit au château de La Fère, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Son courage se développa de bonne heure. François I lui confia en 1543 la conduite d'une armée, avec laquelle il se rendit maître de Nice, s'avança dans le Piémont, prit Crescentin, Dezance, et remporta la victoire de Cérisoles, le lundi de la fête de Pâques de 1544. Il s'empara ensuite du Montferrat, à l'exception de Casal. L'année d'après, ce prince, jouant avec de jeunes seigneurs à défendre un fort de neige, y fut tué, en 1545, à 27 ans.

FRANÇOIS DE LORRAINE, duc de Guise et d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise, né au château de Bar en 1519, reçut au siége de Boulogne en 1545, une blessure qui, suivant quelques auteurs, le fit appeler le *Balafré*, quoique ce surnom semble n'appartenir

qu'à Henri de Guise. Son courage se montra d'une manière plus éclatante en 1553 à Metz, qu'il défendit vaillamment contre Charles-Quint. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laissèrent plusieurs soldats après elles. Le duc de Guise, loin de les faire assommer, comme faisaient quelques généraux de ces temps malheureux, les reçut avec humanité. Autant sa valeur avait paru durant le siége, autant sa générosité éclata-t-elle après. Plusieurs autres avantages en Flandre et en Italie firent proposer à quelques-uns de le faire *vice-roi de la France*; mais ce titre paraissant trop dangereux dans un sujet puissant et belliqueux, on se contenta de lui donner celui de *lieutenant-général des armées du roi au dedans et au dehors*. Les malheurs de la France cessèrent dès qu'il fut à la tête des troupes. En huit jours il prit Calais et tout son territoire, au milieu de l'hiver. Il chassa pour toujours de cette ville les Anglais, qui l'avaient possédée 210 ans. Cette conquête, suivie de celle de Thionville, prise sur les Espagnols, mit le duc de Guise au dessus de tous les capitaines de son temps. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend souvent d'un seul homme. Maître de la France sous Henri II, il le fut encore sous François II. La conspiration d'Amboise, tramée par les protestans pour le perdre, ne fit qu'augmenter son crédit. Le parlement lui donna le titre de *Conservateur de la patrie*. Son autorité était telle, qu'il recevait assis et couvert, Antoine, roi de Navarre, qui se tenait debout et tête nue. Après la mort de François II, cette autorité baissa, mais sans être entièrement abattue. Dès lors se formèrent les partis des Condé et des Guise. Du côté de ceux-ci étaient le connétable de Montmorenci et le maréchal de Saint-André, de l'autre étaient les protestans et les Coligni. Le duc de Guise, zélé catholique, et l'âme du parti opposé aux protestans, avait résolu de maintenir l'ancienne religion dans son éclat. Passant auprès de Vassi, sur les frontières de la Champagne, il trouva des calvinistes qui chantaient les psaumes de Marot dans une grange. Ses domestiques prirent querelle avec eux. On en vint aux mains; et il y eut près de soixante de ces malheureux tués et deux cents de blessés. Cet événement imprévu, que les protestans appellent le *massacre de Vassi*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guise prit Rouen, Bourges, et gagna la bataille de Dreux en 1562. Il fut alors au comble de sa gloire. Vainqueur partout où il s'était trouvé, il était chéri des catholiques et le maître de la cour, affable, généreux, et en tout sens le premier homme de l'état. Il se préparait à assiéger Orléans, le centre de la faction protestante et leur place d'armes, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet en 1563 par Poltrot de Méré, gentilhomme huguenot. Les calvinistes qui, sous François II et Henri II, n'avaient su que prier, et souffrir ce qu'ils appelaient le *martyre*, étaient devenus, dit un historien, des enthousiastes furieux. Ils ne lisaient plus l'Ecriture, que pour y chercher des exemples d'assassinats. Poltrot se crut un Aod, envoyé de Dieu pour tuer un chef philistin. Le parti, aussi fanatique que lui, fit des vers en son honneur; et il reste encore des estampes avec des inscriptions qui élèvent son meurtre jusqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux aussi lâche qu'imbécile. Valincour a écrit la *vie* de François de Guise, in-12. Il parut, en 1576, une satire sanglante contre lui, le cardinal son frère et les autres Guise, sous le titre de *Légende de Charles, cardinal de Lorraine, etc.*, par François de l'Ile, in-8. On la trouve dans le tome 6 des *Mémoires de Condé*, in-4. Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de Régnier de La Planche. Aux traits flétrissans que renferme cette satire, nous substituerons ceux-ci; ils font trop d'honneur à ce héros, pour les laisser dans l'oubli. Un jour qu'il visitait son camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des Reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, et s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement l'épée, éloigna le pisto-

let et le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier allemand, allait lui ôter la vie, lorsque Guise lui crie : » Arrêtez, Montpezat, vous ne savez pas » mieux tuer un homme que moi. » Et se tournant vers l'emporté Lunebourg : » Je te pardonne, lui dit-il, l'injure que » tu m'as faite ; il n'a tenu qu'à moi de » m'en venger. Mais pour celle que tu as » faite au roi, dont je représente ici la » personne, c'est à lui d'en faire la jus- » tice qu'il lui plaira. » Aussitôt il l'envoya en prison, et acheva de visiter le camp, sans que les Reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux..... On avait averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot était venu dans son camp à dessein de le tuer ; il le fit arrêter. Ce protestant lui avoua sa résolution. Alors le duc lui demanda : « Est-ce à cause de quelque déplaisir que » tu aies reçu de moi ? — Non, lui ré- » pondit le protestant, c'est parce que vous » êtes le plus grand ennemi de ma reli- » gion. — Eh bien ! répliqua Guise, si ta » religion te porte à m'assassiner, la » mienne veut que je te pardonne, » et il le renvoya. Le duc de Guise avait une intrépidité que les héros les plus fameux traiteraient d'imprudence. On lui montra un jour un homme qui s'était vanté de le tuer ; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, et lui trouvant un air embarrassé et timide : « Cet homme-là, dit-il » en levant les épaules, ne me tuera ja- » mais ; ce n'est pas la peine de l'arrê- » ter. »

*FRANÇOIS (Dom Claude et dom Philippe), qu'on réunit dans le même article pour éviter les redites, appartenaient tous deux à la congrégation de Saint-Vannes. Dom Claude, né à Paris en 1559, fut envoyé, après avoir fait sa profession, au Mont-Cassin, pour y étudier les réglemens sur lesquels la congrégation de Saint-Vannes, encore au berceau, voulait se modeler. Dom Claude revint avec une constitution qu'il avait rédigée, et fut nommé président de la congrégation. Il trouva, après quelques années d'expérience, que l'article des constitutions qui statue la vacance de la supériorité après le terme de cinq ans, sans que le supérieur pût être continué, offrait des inconvéniens. Les autres supérieurs, et particulièrement dom Philippe, ne partagèrent pas son opinion ; on écrivit de part et d'autre, mais sans se convaincre mutuellement. En 1630, le pape mit fin à la dispute en permettant de continuer le supérieur au-delà de cinq ans, lorsque le bien de la congrégation le demanderait. L'union entre les deux confrères ne souffrit pas de cette dissension, et dom Claude, après avoir rendu de grands services à la congrégation, et en avoir été douze fois président, mourut à l'abbaye de Saint-Michel, le 10 août 1632. — Francois (Dom Philippe), dont le véritable nom était *Philippe Colard*, naquit à Lunéville en 1579. Il était à peine âgé de 10 ans lorsque son parent Lignarius, abbé de Sénones, le prit dans son monastère dans l'intention d'en faire son coadjuteur. Il prit l'habit de Saint-Benoît, et lorsqu'il eut fait profession, il alla faire ses cours de philosophie et de théologie à l'université de Pont-à-Mousson. Il y étudia aussi la langue grecque, et avec tant de succès, que dès ce moment il s'en servit habituellement pour correspondre avec son père, qui était très versé dans cette langue. Désirant entrer dans un monastère où la réforme fût en vigueur, il quitta secrètement, en 1603, Sénones, malgré les avantages qui devaient l'y retenir, et se rendit à Saint-Vannes, où il fit profession l'année suivante, après avoir enseigné la philosophie et la théologie à Saint-Michel, où le cardinal de Lorraine avait introduit la réforme. Rappelé à Saint-Vannes, il y fut mis à la tête du noviciat. En 1609, il fut nommé visiteur, et, trois ans après, prieur de l'abbaye de Saint-Airy de Verdun, dont il devint abbé. En 1622, il fut élu président de la congrégation. Il mourut à Saint-Airy, le 27 mars 1637, après avoir fait rebâtir l'église de cette abbaye, et l'avoir enrichie de beaucoup de choses précieuses. C'était un religieux plein de zèle et de piété, et très attaché à la discipline. Marie-Jac-

queline Bouette de Blemure, religieuse bénédictine, a écrit sa *Vie*, insérée dans le 2e volume des *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît*. Dom Philippe écrivit plusieurs ouvrages au sujet de son différend avec dom Claude. On a en outre de lui : 1° *Trésor de perfection tiré des épîtres et évangiles qui se lisent à la messe pendant l'année*, Paris, 1615, 4 vol. in-12; 2° *Le Guide spirituel pour les novices*, Paris, 1616, in-12; 3° *Le Noviciat des bénédictins, avec un traité de la mort précieuse des bénédictins*, in-12; 4° *Renouvellement spirituel nécessaire aux bénédictins*; 5° *La Règle de Saint-Benoît, traduite avec des considérations*, Paris, 1613 et 1620; 6° *Occupation journalière des religieux*; 7° *Enseignement tiré de la règle*; 8° *Courte explication de ce qui se dit dans l'office divin, contenant le sens littéral et mystique de chaque psaume, avec des affections*; 9° *Les Exercices des novices*. Ils ont été traduits en latin, et étaient en usage dans presque toutes les congrégations de bénédictins.

FRANÇOIS ou Franciscus de Victoria, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dominicain, professeur de théologie à Salamanque, mort en 1549, est auteur de plusieurs petits traités de théologie, recueillis en un vol. in-8, sous le titre de *Theologicæ prælectiones*.

FRANÇOIS de Jésus Marie, carme réformé, natif de Burgos, fut professeur de théologie à Salamanque et définiteur général de son ordre. Il mourut en 1677, après avoir publié un *Cours de théologie morale*, imprimé à Salamanque, et réimprimé depuis à Madrid et à Lyon, en 6 vol. in-fol.

FRANÇOIS ROMAIN, dit le *frère Romain*, de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Gand en 1646. Il travailla en 1684 à la construction d'une arche du pont de Maëstricht, par ordre des états de Hollande. Louis XIV l'appela quelques années après en France pour achever le pont-Royal, commencé par M. Gabriel, et qu'on désespérait de pouvoir finir. Le succès de cet ouvrage lui valut les titres d'inspecteur des ponts et chaussées et d'architecte du roi dans la généralité de Paris. Il mourut dans cette ville en 1735, à 89 ans. Il était aussi bon religieux que grand architecte. Il donnait aux devoirs de son état tous les momens qu'il pouvait dérober à l'architecture.

FRANÇOIS (Laurent Le), né à Arinthod, dans le diocèse de Besançon, le 2 novembre 1698, passa quelques années dans la congrégation de la mission, et s'y distingua par ses talens, qu'il continua d'employer utilement contre les erreurs du temps, après en être sorti. Il mourut à Paris le 24 février 1782, et laissa ses légataires universels, les pauvres de la paroisse dans laquelle il était né. Ses vertus répondaient à son zèle pour la Religion, dont il pratiquait les devoirs comme il en défendait les dogmes. Nous avons de lui : 1° *Lettre sur le pouvoir des démons*, in-4. 2° *Les Preuves de la Religion de J. C.*, 1751, 8 vol. in-12. 3° *L'Examen du Catéchisme de l'honnête homme*, 1764, 1 vol. in-12. 4° *Réponses aux difficultés proposées contre la Religion Chrétienne par J. J. Rousseau*, 1765, in-12. 5° *Observations sur* la Philosophie de l'Histoire, *et le* Dictionnaire philosophique, 2 vol. in-8, avec gravure. Voltaire, dans une épître à d'Alembert, traite l'auteur de *pauvre imbécille, qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes, que personne ne connaît et ne connaîtra*. Il faut cependant bien que le livre ait été connu, puisqu'il a donné tant d'humeur à l'irascible philosophe dont l'honnête critique ne trouvait ni esprit, ni jugement chez les gens qui réfutaient ses erreurs. 6° *Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne*, 1767, 3 vol. in-12. Les ouvrages non imprimés de cet auteur, sont la *Réfutation du système de la nature*, 4 vol. et *Réfutation des trois imposteurs*. Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance et de la précision, ont celui de la clarté, de la simplicité, de la facilité et de l'onction. Les excellens raisonnemens opposés aux erreurs du temps, semblent quelquefois s'affaiblir par la prolixité de l'exposition et la marche grave et modeste de l'auteur; mais

pour peu qu'on réfléchisse et qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'était laissé engouer de l'importance et de la beauté des maximes des anciens philosophes grecs et perses; mais ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'aperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, et d'autres prétendus sages de l'antiquité, pour faire croire que nous n'avions pas besoin de la religion chrétienne, pour avoir une bonne morale : s'ils donnaient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne feraient point tant de dupes : car à côté d'une phrase raisonnable dictée par le bon sens, ils en mettraient une autre, qui semblerait naître d'une extravagance consommée. « C'est » raisonner pauvrement, dit un savant » théologien, de dire : telle maxime de » la loi chrétienne se trouve dans les phi- » losophes, telle autre dans les législa- » teurs : l'une est prêchée à la Chine, » l'autre en Egypte ou au Japon : celle-ci » a été connue du temps de Pythagore, » celle-là cinq ou six cents ans après. » Donc les hommes n'ont pas été mieux » instruits par Jésus-Christ que par les » païens. » *Voy.* Collius, Confucius, Epictète, Zénon, etc.

FRANÇOIS (Jean-Charles), graveur des dessins du cabinet du roi, naquit à Nancy en 1717 d'une famille honnête. Il commença par graver la vaisselle; mais il était né pour un travail bien supérieur à celui-là. Après avoir perfectionné son talent pour la taille-douce à Lyon, il vint à Paris et y trouva des protecteurs. C'est dans cette ville qu'il inventa, dit-on, la *gravure en dessin*, que d'autres attribuent à Demarteau (*Voyez* ce nom). C'est une gravure qui imite le dessin au crayon, au point de faire illusion. Quoiqu'elle n'ait rien de flatteur à l'œil, elle peut servir pour mettre sous les yeux des élèves d'excellens modèles à étudier et à copier. Cette découverte, qu'on lui a disputée, lui valut une pension de 600 liv. et le titre de graveur des dessins du cabinet du roi. Les persécutions que l'envie lui suscita hâtèrent sa mort, arrivée en 1769. C'était un homme simple, plus occupé de son travail que de ses succès. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *livre à dessiner*. 2° Le *recueil des châteaux* que le roi de Pologne occupait en Lorraine, gravés par ordre de ce monarque. 3° Le *corps de garde*, d'après Vanloo. 4° La *Vierge*, d'après Vien. 5° Les *portraits* qui accompagnent l'Histoire des philosophes modernes de Saverien. Une *marche de cavalerie*, d'après Parrocel, supérieurement gravée. 7° Le *portrait de M. Quesnay*, estampe unique, dans laquelle la taille-douce, le burin, la manière noire du crayon, toutes les façons de graver sont réunies.

* FRANÇOIS (Dom Jean), savant bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, né le 26 janvier 1722, à Acremont, village près de Bouillon, y mourut le 22 avril 1791. Il avait pris l'habit de son ordre à l'abbaye de Beaulieu en Argone, et y prononça ses vœux à l'âge de 17 ans. Après avoir enseigné la théologie et occupé plusieurs emplois supérieurs de sa congrégation il devint successivement prieur de l'abbaye de St.-Arnould, et de St.-Clément, dans la ville de Metz. A l'époque de la révolution, il se retira dans le hameau qui l'avait vu naître. On lui doit 1° une *Histoire de Metz*, 1779 et années suivantes, 4 vol. in-4. 2° *Dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, pour servir à l'intelligence des anciennes lois et contrats*, Bouillon, 1777, in-4. 3° *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St.-Benoît, patriarche des moines d'Occident, contenant une notice exacte des ouvrages de tout genre, composés par les religieux, des diverses branches, filiations et réformes*, Bouillon, 1777, 4 vol. in-4. — Il y a eu plusieurs autres bénédictins célèbres, du même nom et de la même congrégation, entre autres dom Claude François, né à Paris vers 1559, et mort dans l'abbaye de St.-Michel, le 10 août 1632, qui fut un des premiers religieux de la réforme, et un de ceux qui contribuèrent le plus à son établissement, et qui fut douze fois président de la congré-

gation ; — Dom Philippe François, né à Lunéville en 1579, auteur de plusieurs ouvrages ascétiques fort en usage dans presque toutes les maisons de son ordre : *le Guide spirituel pour les novices ; les Exercices des novices ; le Noviciat des bénédictins ; la Règle de St.-Benoît ; l'Occupation journalière des religieux ; Enseignement tiré de la règle, etc.*

* FRANÇOIS (Louis-Jean), supérieur prêtre de la congrégation de St.-Lazare, massacré le 3 septembre 1792, dans son séminaire qui avait été converti en prison. Il a publié plusieurs écrits, où il manifestait son opposition aux principes des novateurs, savoir : *Opinion sur les biens ecclésiastiques ; Point de démission ; Réponse à M. Camus*, où il vengeait l'orthodoxie et la régularité des brefs de Pie VI, relatifs à la *constitution civile du clergé ; trois lettres sur la juridiction épiscopale*, en réfutation des écrits schismatiques de Gratien, usurpateur du siége métropolitain de Rouen ; *Mon apologie ;* excellent ouvrage, où il démontrait qu'on ne pouvait prêter le serment, sans embrasser l'hérésie et créer un schisme ; *Apologie du* veto, *apposé par le roi au décret concernant la déportation des prêtres.*

FRANÇOIS, sculpteur. *Voyez* Quesnoy (François du).

FRANÇOIS SONNIUS. *Voyez* Sonnius.

* FRANÇOIS de Neufchateau (Nicolas-Louis, le comte), littérateur et homme d'état, né à Neufchâteau en Lorraine le 17 avril 1750, d'un père qui était maître d'école et recteur des traites foraines, se distingua dans les premières études qu'il fit chez les jésuites de son lieu natal. Ses progrès furent même si rapides et si brillans qu'à l'âge de 13 ans, il publia un recueil de *poésies* qui lui ouvrit deux ans après, en 1765, les portes de l'académie de Dijon, et en 1767 celles de Lyon et de Marseille. En 1766 il avait ajouté à son nom de François, qui est très commun dans son pays, celui de Neufchâteau qu'il fut autorisé à conserver par un arrêt du parlement de Nancy de l'an 1777. En 1776 il acheta la charge de lieutenant-général au bailliage de Mirecourt. On dit, mais rien n'est moins prouvé, qu'après avoir terminé ses études de droit, il avait obtenu des dispenses d'âge pour être admis en qualité d'avocat au parlement de Reims, mais qu'il fut rayé bientôt après de la liste des avocats, parce qu'il avait reconnu l'enfant naturel d'un homme de la plus haute naissance, ou selon d'autres, parce qu'il avait épousé la nièce de l'acteur Préville, le Roscius de ce temps et que ce ne fut qu'ensuite qu'il acheta sa charge de lieutenant-général. Ce qu'il y a de bien certain et ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il épousa réellement Mlle Dubus, nièce de Préville, que cette union fut de courte durée, et qu'il s'unit plus tard avec une dame de Mirecourt. François de Neufchâteau toujours adonné à la poésie qu'il cultivait avec passion, fut nommé subdélégué de l'intendant de Lorraine en 1781, et l'année suivante procureur-général du roi au conseil souverain du cap français dans l'île de St.-Domingue ; nous ne pensons point qu'il eut obtenu cette place, s'il eût encourru, comme on le dit, la dégradation que quelques biographes lui reprochent. De retour en France après la suppression de son emploi, il perdit dans la traversée ses précieux manuscrits, parmi lesquels se trouvait une *traduction de Roland le furieux* qu'il regretta toujours. Le roi lui conféra en 1788 le titre de conseiller honoraire au conseil supérieur de St.-Domingue. Dès lors François de Neufchâteau se livra exclusivement à son goût pour les lettres. Cependant il fut détourné de ses occupations par les événemens de la révolution dont il embrassa les principes avec ardeur. Ce fut lui qui provoqua à Toul en 1790 un rassemblement qui fut regardé comme séditieux : arrêté par ordre du lieutenant du roi, il ne tarda pas à être remis en liberté. Peu de temps après, il fut nommé successivement juge de paix du canton de Vicherey, administrateur du département des Vosges, et enfin député à l'Assemblée législative. Elu secrétaire de cette assemblée, le 3 octobre 1791, puis président le 26 décembre, il se montra pendant toute la session partisan des idées révolutionnaires, parla

contre les prêtres non assermentés, proposa contre eux des mesures violentes, et vota la vente des biens nationaux par petits lots, afin que l'intérêt attachât le peuple à la cause de la révolution. Elu membre de la Convention, il n'accepta point cette députation : mais la Convention le nomma ministre de la justice, place qu'il refusa pour cause de santé. Toutefois il se chargea des fonctions de président de l'administration départementale des Vosges. Il avait fait représenter en 1793 sur le Théâtre Français la pièce intitulée *Paméla ou la vertu récompensée* : quoique cette imitation de Goldoni soit assez froide, elle eut quelque succès : mais le parti révolutionnaire crut y voir des principes contraires à ses opinions : l'auteur mis en prison comme suspect de royalisme ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Alors il fut nommé juge au tribunal de cassation, puis commissaire du Directoire de l'administration centrale du département des Vosges. Le 16 juillet 1797, il remplaça Benezech au ministère de l'intérieur, et, après le 18 fructidor, il arriva au Directoire où il succéda à Carnot. Après avoir participé au pouvoir suprême seulement jusqu'au 9 mai 1798, il reprit le portefeuille de l'intérieur qu'il conserva jusqu'en 1799, époque où il eut Quinette pour successeur. Pendant son second ministère, Neufchâteau fut en butte à bien des accusations : d'abord, à la suite d'une instruction dans laquelle il recommandait de poursuivre les royalistes et les terroristes, on lui reprocha au conseil des Anciens et à celui des Cinq cents d'avoir porté atteinte à la souveraineté du peuple. Quelque temps après on lui reprocha encore de corrompre l'esprit public en faisant représenter des pièces anti civiques, et d'employer même à cet effet les fonds de son département. Il ne remplissait aucune fonction, lorsque la journée du 18 brumaire vint créer des consuls à la place des directeurs. Nommé ensuite sénateur, grand officier de la Légion d'honneur (1804), grand cordon du même ordre, comte de l'empire, secrétaire du Sénat, président annuel du même corps, il fut chargé dans plusieurs circonstances de complimenter Buonaparte. Lorsque celui-ci prit la couronne, Neufchâteau lui adressa un discours dans lequel on remarqua ces paroles qui le terminèrent : *que Dieu protégeait la France, puisqu'il avait créé Buonaparte pour elle.* « Soyez long-temps vous-même, lui » dit-il, vous n'aurez point eu de modèle, » et vous en servirez toujours. » Sans être les admirateurs passionnés du grand homme qui tint en main pendant quelque temps les rênes de la France, nous dirons qu'il y avait quelque chose de vrai dans les phrases emphatiques de Neufchâteau : la forme exagérée dont il se servit prêta seule au ridicule, et d'ailleurs les esprits n'avaient point encore mesuré toute la portée du génie qui présidait aux destinées de notre pays ; et c'est nous, pour qui ce règne est déjà de l'histoire, qui pouvons mieux qu'on ne le faisait il y a 15 ou 20 ans, juger ce grand personnage dont la vie ne fut pas exempte de fautes ni même de crimes, mais qui connaissait au suprême degré l'art du pouvoir et le talent de rétablir l'ordre. *Voyez* l'article BUONAPARTE. Ne reprochons donc point avec trop d'amertume les louanges que Neufchâteau accorda, non au vainqueur de tant de peuples qu'il poursuivait de sa haine ou de son ambition, mais au grand homme qui écrasa la révolution, fit succéder l'ordre à l'anarchie, et permit enfin que les hommes religieux pussent adresser au ciel leurs communes prières. Désigné dans le mois de novembre 1806 pour féliciter Buonaparte sur ses nouvelles victoires en Prusse, il fut de la députation qui rapporta à Paris 340 drapeaux enlevés aux Prussiens, avec l'épée, l'écharpe, le hausse-col et le cordon du grand Frédéric, trophées qui furent long-temps suspendus à la voûte de l'église des Invalides. Depuis cette époque jusqu'en 1814, François de Neuchâteau s'occupa d'agriculture et de poésie. Entièrement oublié par les Bourbons, et même par Buonaparte pendant les cent jours, il ne fit partie depuis 1814 d'aucune assemblée publique. Pour résumer sa vie publique, nous dirons qu'après avoir eu des dis-

positions précoces et obtenu des places importantes avant la révolution, il fut partisan des idées révolutionnaires, mais non un terroriste : que pendant son administration, il protégea les sciences et les arts, donna l'idée de faire exposer en public les produits de l'industrie française, et envoya dans les départemens une foule de livres qui pouvaient contribuer à la propagation de l'instruction. Il fut l'admirateur exagéré de Buonaparte, et ses complimens étaient trop souvent fades, à force d'être trop mielleusement préparés. Comme littérateur et comme poète il publia indépendamment du *recueil de poésies* et de la pièce de *Paméla* dont nous avons parlé, une *hymne à la liberté* qu'il composa en prison, ainsi qu'une *prière à l'Etre suprême* où sont exprimés d'honorables sentimens. Après la victoire d'Austerlitz, il fit paraître une *Ode à Clio* qu'il intitula les *Quatre dynasties ou l'histoire de France.* Membre de la société d'agriculture de Paris, il offrit au roi Louis XVIII en 1814 les *Mémoires* que cette compagnie avait composés depuis 19 ans. Il était aussi membre de l'académie française depuis la création de l'Institut, et à plusieurs reprises il a fait des lectures intéressantes dans le sein de ce corps savant. Après avoir consacré toute sa vie à l'étude et à l'administration, il mourut le 8 janvier 1828. Le catalogue de ses productions se compose des ouvrages suivans que nous donnons dans l'ordre chronologique de leurs publications : 1° *Poésies diverses*, 1765, in-12 ; 2° *Pièces fugitives de François de Neufchâteau*, 1766, in-12 ; 3° *Ode sur les parlemens*, 1771, in-8 ; 4° le *Mois d'Auguste*, *épître à Voltaire*, 1774 ; 5° *Discours sur la manière de lire les vers*, 1775, in-12 ; 6° *Anthologie morale*, 1784, in-16 ; 7° *Recueil authentique des anciennes ordonnances de Lorraine*, 1784, 2 vol. in-8 ; 8° les *Etudes du magistrat* au Cap-Français, 1786 ; 9° l'*Origine ancienne des principes modernes* ou les *décrets constitutionnels conférés avec les maximes des sages de l'antiquité*, 1791, in-8 ; 10° les *Lectures du citoyen*, 1792 ; 11° *Paméla*, comédie en 5 actes et en vers, 1793, in-8 ; 12° des *Améliorations dont la paix doit être l'époque*, 1797, in-8 ; 13° *les Vosges*, poème, 1796, in-8 ; édition 1797 ; 14° *l'Institution des enfans* ou *Conseils d'un père à son fils*, imités des vers latins de Muret, 1798, in-8 ; 15° *Méthode pratique de lecture*, 1799, in-8 ; 16° le *Conservateur* ou *Recueil de morceaux choisis d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie*, 1800, 2 vol. in-8 ; 17° *Lettres sur le Robinier*, 1803, in-12 ; 18° *Tableau des vues que se propose la politique anglaise dans toutes les parties du monde*, 1804, in-8 ; 19° *Histoire de l'occupation de la Bavière par les Autrichiens*, en 1778 et 1779, etc., 1806, in-8 ; 20° *Voyage agronomique dans la sénatorerie de Dijon*, 1806, in-4 ; 21° l'*Art de multiplier les grains*, 1810, in-8 ; 22° *Fables et Contes* en vers, suivis des poèmes de la *Lupiade* et de la *Vulpéide*, 1814, 2 vol. in-12 ; 23° *Lettre à M. Suard sur sa nouvelle édition de la traduction de l'histoire de Charles-Quint et sur quelques oublis de Robertson*, 1817, in-8 ; 24° *Supplément au mémoire de M. Parmentier sur le maïs*, 1817, in-8 ; 25° les *Tropes* ou les *figures de mots*, poème en 4 chants ; 26° les *Trois nuits d'un Goutteux*, poème en trois chants, 1819, in-8 ; 27° *Esprit du grand Corneille* ou *Extrait raisonné de ceux des ouvrages de P. Corneille qui ne font pas partie du recueil de ses chefs-d'œuvre*, 1819, in-8, formant le tom. 45 de la *Collection des meilleurs ouvrages de la langue française* ; 28° une nouvelle édition des *Lettres provinciales*, augmentée, 1822, 2 vol. in-8 ; 29° *Examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de Gilblas ou s'il l'a pris de l'espagnol*, imprimé dans une nouvelle édition de Gilblas, 1820, 3 vol. in-8 ; 30° *Introduction aux Pensées de Blaise Pascal*, en tête d'une édition de cet ouvrage, 1821, in-8 ; 31° l'*Institution* des enfans, nouvelle édition, 1824-1828, in-8 et in-12 ; 32° *Mémoires sur la manière d'enseigner et d'étudier l'agriculture*, etc. (en 1801, à la société d'agriculture de la Seine), 1828, broch.

in-8. Il coopéra au *Dictionnaire d'agriculture pratique*, 1828, 2 vol. in-8; l'introduction est de François de Neufchâteau. Il a composé en outre plusieurs *Rapports*, *Lettres*, *Mémoires* et autres pièces insérées dans divers journaux. Un anonyme a publié : *Essai historique sur la vie et les écrits de François de Neufchâteau, entremêlé de quelques conseils qu'on lui adressa sur son ministère*, 1799, in-8.

FRANÇOISE (Sainte), dame romaine, née en 1384, également respectable par sa piété et sa charité, mariée dès l'âge de 12 ans à Laurent Ponziani, morte en 1440, à 56 ans, fonda en 1425 le monastère des *Oblates*, appelées aussi *Collatines*, à cause du quartier de Rome, où elles furent transférées en 1463. « A toutes » les vertus de la femme forte, dit un » hagiographe, à la prévoyance, à l'ac- » tivité, au courage, elle joignait dans » un degré rare toutes celles que le » christianisme a portées si haut, la dou- » ceur, la charité, la patience, l'humi- » lité. On voyait cette dame illustre por- » ter sur ses épaules ce qui était néces- » saire à l'entretien des pauvres et de sa » communauté, ou conduire à travers la » ville l'animal qui portait ces provi- » sions. On en raconte des choses fort ex- » traordinaires, que tant de sainteté rend » très croyables, indépendamment des » témoignages sur lesquels elles sont ap- » puyées. » Paul V la canonisa; on fait sa fête le 9 mars.

FRANÇOISE, femme de Pierre II, duc de Bretagne, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, naquit en 1427. Elle eut beaucoup à souffrir de l'humeur sombre et chagrine de son mari, qui en vint jusqu'à la frapper : outrage, dont elle fut si affligée qu'elle en tomba malade. Le duc la voyant à l'extrémité lui demanda pardon, et vécut depuis avec elle dans une grande union. Elle fut sa principale garde dans tout le temps de sa maladie; mais ni ses prières, ni ses soins n'empêchèrent point qu'il ne mourût. Il dit avant d'expirer « qu'il laissait » son épouse aussi pure, qu'il l'avait re- » çue. » Les parens de cette princesse, et le roi Louis XI, employèrent inutilement les prières, la ruse et la force pour l'obliger à épouser le duc de Savoie, qui la désirait ardemment à cause de sa vertu. Elle se fit carmélite en 1467, et mourut le 26 février 1485, victime de sa charité. Elle gagna sa dernière maladie auprès d'une religieuse, qu'elle secourut jusqu'à la mort. L'abbé Barrin a écrit sa *Vie*, Bruxelles, 1704, in-12.

FRANCOLINI (Balthasar) naquit à Fermo, dans la Marche d'Ancône, en 1650, se fit jésuite en 1666, enseigna avec distinction la philosophie et la théologie à Rome, et mourut au collége romain le 10 février 1709, avec la réputation d'un religieux vertueux et savant. Son livre intitulé *Clericus romanus contra nimium rigorem munitus*, imprimé à Rome avec les approbations ordinaires en 1705, et ensuite à Munich en 1707, a pour objet de réfuter les reproches des jansénistes, et surtout du docteur Arnauld, contre la manière dont on administre dans l'Eglise le sacrement de pénitence.

FRANCOWITZ (Mathias), né à Albona en Illyrie, le 3 mars 1521, est connu parmi les théologiens protestans sous le nom de *Flaccus Illyricus*. Luther eut en lui un disciple ardent : ce fanatique s'éleva avec force contre l'*interim* de Charles-Quint, et contre les projets de pacification. Il eut beaucoup de part à la composition des *centuries de Magdebourg* (*Voyez* JUDEX). Nous avons de lui 1° *Le Catalogue des témoins de la vérité*, Francfort, 1672, in-4. (*Voyez* EISEINGREN). 2° *Missa latina antiqua*, in-8, Strasbourg, 1557. La rareté de ce livre l'a rendu très cher. Cette liturgie contient la foi et les usages anciens de l'église romaine. Les protestans croyaient qu'elle serait un témoignage contre les catholiques; mais s'étant aperçus qu'elle fournissait des armes à leurs adversaires, ils n'oublièrent rien pour en supprimer tous les exemplaires; et c'est la cause de leur rareté. On la trouve cependant en entier dans les *Annales* du Père Le Cointe, et dans les *Liturgies* du cardinal Bona. Francowitz a donné un *Appendix* à sa

Missa latina dans son édition de Sulpice-Sévère, Bâle, 1556, in-8. On a encore de lui une foule de *Traités* violens contre l'église romaine. Il veut y prouver « que la papauté est une invention du » diable, et que le pape est un diable » lui-même. » Tous les ouvrages de cet enthousiaste furieux sont peu communs. Ceux qui sont curieux de sottises et de pauvretés peuvent en voir le catalogue dans le tome 24 des *Mémoires* de Nicéron. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein en 1575, à 55 ans. (Ritter a publié une notice sur la vie et les ouvrages de Flaccus Illyricus, Francfort, 1723 et 1725, in-4.)

FRANCUS (Sébastien), fameux anabaptiste du 16e siècle, publia plusieurs écrits remplis d'erreurs et de fanatisme. Les théologiens de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalcalde en 1540, chargèrent Mélanchthon de le réfuter. Francus publia encore un *livre* très satirique *contre les femmes*; il fut réfuté par Jean Freherus et par Luther, qui se chargea volontiers de la cause du sexe.

FRANGIPANI (François-Christophe, comte de), beau-frère du comte de Serin, conspira avec lui contre l'empereur Léopold, et fut un des principaux chefs de la révolte des Hongrois, qui commença en 1665. Les points capitaux de l'accusation formée contre Frangipani, n'étant que trop prouvés, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués au profit de l'empereur, et sa famille dégradée de noblesse; l'exécution se fit publiquement dans la ville de Neustadt, où il était prisonnier, le 30 avril 1671. Frangipani mourut avec beaucoup de résignation et de constance.

* FRANK (Jean-Pierre), célèbre médecin allemand, né d'une famille originaire de France, à Rodalben, dans le grand-duché de Bade, le 17 mars 1745. Il fit ses études à Heidelberg où il apprit l'anatomie et la médecine, puis à Pont-à-Mousson, où il reçut le grade de docteur. Après avoir exercé avec distinction sa profession, en Lorraine, à Bitche, où il demeura quelque-temps, et dans plusieurs autres endroits de l'Europe, le prince évêque de Spire le nomma son médecin, et, en 1784, il obtint la chaire de médecine à l'université de Gottingue, avec le titre de conseiller de cour du roi d'Angleterre. Etant allé, en 1785, à Vienne, il y fit de si belles cures que l'empereur le créa conseiller impérial et royal du gouvernement, et le nomma professeur de médecine clinique à l'université de Pavie, où il succéda au célèbre Tissot. Ses succès nombreux ayant étendu au loin sa réputation, l'empereur le rappela à Vienne, et lui confia la direction du grand hôpital de cette ville, dans l'université de laquelle il occupa le même emploi qu'il avait à Pavie. Sur l'invitation de l'empereur de Russie (Paul Ier), et à la suite de quelques chagrins, il se rendit à Pétersbourg, en 1794. D'abord professeur de clinique à l'université de Wilna, il le fut ensuite à celle de Pétersbourg; peu de temps après, il reçut le titre de médecin de l'empereur, ou *archiâtre impérial*, avec le grade de général-major. Il resta 14 ans en Russie. Des raisons de santé le décidèrent à revenir à Vienne : avant son départ l'empereur Alexandre lui donna le brevet d'une pension de 3,000 roubles par an. Le docteur Frank est mort dans cette ville, en décembre 1821, âgé de 80 ans. Les grains de santé du docteur Frank ont eu beaucoup de succès et l'ont fait connaître partout. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus importans sont 1° *Epistola invitatoria ad eruditos de communicandis quæ ad politiam medicam spectant, principum et legislatorum decretis*, Manheim, 1776, in-8; 2° *Système sur la police médicale* (en allemand), ibid., 4 vol. in-8, 1777, 1785; 3° *Plan d'école clinique*, ou *Méthode d'enseigner la pratique de la médecine dans un hôpital académique* (en français), Vienne, 1790, in-8. Le stile de cet ouvrage est peu correct : Frank maniait avec plus de succès les langues allemande et latine, dans lesquelles son stile peut passer pour classique. 4° *De curandis hominum morbis*, Manheim, 1792, 1807, 6 vol. in-8. Il a laissé aussi un opuscule sur sa vie, et qui a pour titre : 5° *Biographie du D.*

Jean-Pierre Frank, écrite par lui-même, etc. Son fils (Joseph) suit avec honneur la profession de son père, et est auteur de plusieurs ouvrages très estimés sur la médecine.

* FRANKLIN (Eléonore-Anne, plus connue sous le nom de *miss Porden*), naquit en 1795, et eut pour père William Porden, architecte. De bonne heure elle montra du goût pour la littérature et surtout pour la poésie qu'elle cultiva avec passion. Dès l'âge de 17 ans elle fit paraître un poème badin intitulé *les Voiles*, qu'elle augmenta dans la suite et publia en 1815, en six chants. Trois ans après elle donna un autre petit poème qu'elle intitula l'*Expédition arctique*, et qui lui valut la connaissance du capitaine Franklin, célèbre par les voyages de découverte qu'il a faits dans le nord de l'Amérique. L'admiration que ce marin éprouva pour le talent de miss Porden et peut-être aussi la reconnaissance qu'il éprouvait pour elle, le déterminèrent à demander sa main, et il l'épousa dans le mois d'août 1823. Cette union ne fut pas de longue durée; Mme Franklin mourut le 22 février 1825, au moment où son mari venait de partir pour son second voyage. Un an avant son mariage elle avait publié encore un poème épique sous ce titre : *Cœur-de-Lion* ou *la troisième croisade*.

FRANKLIN (Benjamin). *V.* FRANCKLIN.

FRANTZIUS ou FRANTZ (Wolfrang), théologien luthérien, né en 1564 à Plawen dans le Voigtland, devint professeur en histoire, puis en théologie à Wittemberg, où il mourut en 1620. On a de lui 1° *Animalium historia sacra*, 1665, in-12, Dresde, 1687, 2 vol. in-8, ouvrage recherché et curieux. 2° *Tractatus de interpretatione sacrarum scripturarum*, 1634, in-4, et d'autres ouvrages, où, si l'on excepte quelques préjugés de secte, il y a des choses utiles à recueillir. Le célèbre Scheuchzer a consulté l'*Historia animalium* pour sa *Physica sacra*.

FRANZ (Joseph), jésuite, naquit à Lintz en 1703, et fut professeur de physique expérimentale à l'académie de Vienne, et puis directeur de celle des langues orientales, fondée en 1754, dans la même ville, par Marie-Thérèse. Le Père Franz était généralement estimé, et pour ses talens, et pour la pureté de ses mœurs. On a de lui 1° *Dissertatio de natura electri*, Vienne, 1751, in-4; 2° *Jeu de cartes géographiques*, ibid., 1759. On lui attribue un petit drame intitulé *Godefroi de Bouillon*, représenté par les élèves des académies des langues orientales, devant leurs augustes fondateurs, le 18 décembre 1757, Vienne, 1761, in-8. Les interlocuteurs s'expriment dans les langues turque et française; cette dernière est écrite avec une grande pureté. Le Père Franz est mort le 13 avril 1776, trois ans après la suppression de son ordre.

FRA-PAOLO. *Voyez* SARPI (Paul).

FRASSEN (Claude), né près de Péronne en Picardie en 1620, définiteur-général de l'observance de St.-François, docteur de Sorbonne et gardien de Paris, mourut en 1711, dans la 91e année de son âge. Ce savant religieux avait paru avec distinction dans le chapitre général de son ordre, tenu à Tolède en 1682, et dans celui de Rome en 1688. A l'exception de ces deux voyages, il vécut toujours dans une exacte retraite. Les principaux fruits de ses veilles sont 1° une *Philosophie* imprimée plusieurs fois en 2 vol. in-4. 2° Une *Théologie*, en 4 vol. in-folio, Paris, 1672. Elle vaut mieux que sa Philosophie, qui était bonne cependant pour son temps : la logique, la métaphysique et la morale y sont très bien traités; il y a, comme c'était alors l'usage, plusieurs questions plus subtiles qu'importantes, mais qui servent à rendre l'esprit juste (*voyez* DUNS, OCCAM). 3° *Disquisitiones biblicæ*, Paris, 1682, en 2 vol. in-4, le premier sur la Bible en général, le deuxième sur le Pentateuque, réimprimés avec des augmentations, à Lucques, 1764, en 2 vol. in-fol. L'érudition brille dans cet ouvrage; mais on y désirerait plus de méthode et de précision. On lui reproche d'avoir pillé dans la *Démonstration évangélique* de M. Huet, et d'avoir masqué son larcin d'une ruse assez commune aux plagiaires. Il

critiqua d'une façon peu décente l'illustre prélat, à l'instigation de Louis Ferrand; mais dans la suite il en demanda pardon à l'offensé.

FRATTA (Jean), poète italien d'une famille noble de Vérone, vivait dans le 16e siècle : il laissa des *églogues*, et un poème héroïque intitulé *la Maltéide*, dont Le Tasse faisait cas. Ce poème fut imprimé à Venise en 1596, in-4, du vivant de son auteur.

* FRAUNHOFER (Joseph), opticien célèbre, né à Straubing en 1787, mort à Munich en 1826, fut obligé pour acquérir l'instruction à laquelle il doit sa réputation, de vaincre les plus grands obstacles que puisse rencontrer un homme dans la carrière des sciences. Orphelin à 11 ans, attaché dès l'enfance à un travail manuel, mis en apprentissage chez un maître très exigeant, il manqua de tous les secours, même pour apprendre à lire et à écrire, et pourtant il apprit. Retiré comme par miracle de dessous les ruines de la maison qu'il habitait et qui s'était écroulée subitement, il devint l'objet d'abord de la curiosité puis de l'intérêt de plusieurs personnages de mérite, parmi lesquels on aime à citer Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Ce ne fut qu'avec discrétion que le jeune Fraunhofer usa des secours qu'on lui accorda, et on le vit encore le jour dans un atelier ses outils à la main, la nuit dans un cabinet sans fenêtre où il lui était interdit d'avoir de la lumière : il vint à bout d'apprendre les mathématiques. A l'âge de 20 ans il fut reçu dans le bel établissement créé par MM. Reichenbach et Utzschneider pour la confection des instrumens de mathématiques et d'optique : dès lors il commença la carrière qu'il a parcourue avec tant de succès. En 1823 il fut nommé conservateur du cabinet de physique de l'académie de Munich dont il était déjà membre. Associé à plusieurs académies, notamment à l'*Institution astronomique d'Edimbourg* et à l'*Université d'Erlangen*, il reçut du roi de Bavière la décoration de l'ordre du mérite civil, et du roi de Danemark, celle de l'ordre de Danebrog. Nous terminons en disant pour la gloire de Fraunhofer que le célèbre *télescope* de l'université de Dorpat est son ouvrage.

FRAVITA. *Voyez* FLAVITA.

FREARD DU CASTEL (Raoul-Adrien), né à Bayeux, réunissait aux vertus sociales les qualités d'un homme de bien. Ses momens de loisir étaient partagés entre l'étude de la géométrie et la culture des fleurs. Il mourut en 1766, après avoir donné : 1° *Elémens de la géométrie d'Euclide*, Paris, 1740, in-12; 2° l'*Ecole du jardinier fleuriste*, ibid., 1764, in-12. Ces ouvrages sont faiblement écrits.

FRÉDEGAIRE, le plus ancien historien français depuis Grégoire de Tours, est appelé *le scolastique*, parce qu'autrefois on honorait de ce nom les hommes qui se distinguaient par leurs écrits. Il composa, par ordre de Childebrand frère de Charles Martel, une *chronique*, qu'on trouve dans le recueil des historiens de France de Duchesne et de Don Bouquet. Elle va jusqu'en 641. Son stile est barbare; il manque de construction et d'arrangement. Il coule d'ailleurs trop rapidement sur des événemens intéressans. Cependant, tout abrégé qu'il est, il faut absolument recourir à lui pour cette partie de l'histoire de France. (Sa *Chronique* est divisée en 5 livres dont les trois premiers ne sont qu'une compilation des chroniques précédemment écrites par Jules-Africain, Eusèbe, saint Jérôme et Idace; le 4e est un abrégé de saint Grégoire de Tours, et le 5e renferme la continuation de cette histoire.) Cet ouvrage a eu des continuateurs anonymes, qui l'ont conduit jusqu'en 768. (Il a été imprimé en forme d'appendice aux *OEuvres* de Saint Grégoire de Tours, Bâle, 1568 et 1610, in-8, sous ce titre : *Fredegarii Scholastici chronicon quod ille, jubente Childebrando comite, Pipini regis patruo scripsit*; il a été traduit en français par l'abbé de Marolles et M. Guizot (*Collection des historiens de France*). On peut consulter sur cet ouvrage la dissertation d'Adrien de Valois, *de Fredegario ejusque operibus*, la *préface* de D. Ruinart en tête des œuvres de Grégoire de

Tours, *l'histoire littéraire de France* de D. Rivet, tom. 3, et l'*Apologie de l'histoire de Frédegaire* par l'abbé de Vertot, insérée au tome 1er des *Mémoires de l'académie des Inscriptions.*)

FRÉDÉGONDE, femme de Chilpéric I, roi de France, née en 543 à Avancourt en Picardie, d'une famille obscure, entra d'abord au service d'Audouaire ou Audovère, première femme de ce prince. Elle employa tout son esprit et toute sa beauté pour la lui faire répudier. Chilpéric prit une seconde femme; Frédégonde la fit assassiner, et obtint le lit et le trône qu'elle occupait. Ce monstre d'ambition et de cruauté inspira son mari, et lui fit commettre une foule de crimes. Il accabla d'impôts ses sujets, et fit la guerre à ses frères. Frédégonde seconda ses armes par le fer et le poison. Elle fit assassiner Sigebert, Mérovée, Clovis, Prétextat, etc. Après la mort de Chilpéric, elle arma contre Childebert, défit ses troupes en 591, ravagea la Champagne, et reprit Paris avec les villes voisines qu'on lui avait enlevées. Elle mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, et d'opprobre par ses crimes. Nous parlons, dans cet article, d'après le plus grand nombre des historiens. Il y a cependant apparence que la haine publique exagéra beaucoup les vices et les maux attribués à Frédégonde. Dreux Duradier a entrepris de la justifier dans son *Histoire anecdotique des reines et régentes de France*, 6 vol. in-12; mais il a été victorieusement réfuté par Gaillard, dans le *Journal des savans* de janvier 1763, pag. 13 et suivantes. *Voyez* BRUNEHAUT.

FRÉDÉRIC (Saint), évêque d'Utrecht, et fils d'un grand seigneur de Frise, gouverna son diocèse avec zèle, et fut martyrisé en 838 pour la défense de la foi.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.

FRÉDÉRIC I, dit *Barberousse*, fils de Frédéric, duc de Souabe, et duc de Souabe lui-même en 1147, après la mort de son père, était né en 1121, et obtint la couronne impériale en 1152, à 31 ans, après Conrad III son oncle. Il avait déjà été avec ce prince en Asie, et avait combattu dans les rangs des croisés (1147). Il passa en Italie l'an 1155, pour la recevoir des mains du pape. Adrien IV le sacra le 11 juin après bien des difficultés sur le cérémonial. On savait si peu à Rome ce que c'était que l'empire romain, et toutes les prétentions étaient si contradictoires, que d'un côté le peuple se souleva, parce que le pape avait couronné l'empereur sans l'ordre du sénat et du peuple; et de l'autre côté, le pape Adrien écrivait dans toutes ses lettres, qu'il avait conféré à Frédéric le *bénéfice* de l'empire romain. Frédéric imposa silence aux députés du peuple : « Rome, » leur dit-il, n'est plus ce qu'elle a été; » Charlemagne et Othon l'ont conquise, » et je suis votre maître. » Non moins choqué des lettres du pape, il dit « qu'il » tenait son empire de Dieu et de l'élec- » tion des princes, et non de la libéra- » lité des pontifes romains. » Un légat, devant qui il prononça ces paroles, voulut le lui contester; Frédéric le renvoya. Adrien lui envoya en 1157 à Besançon, où il était alors, un autre légat auquel l'empereur fit protester que par le mot de *bénéfice*, le pape n'avait entendu que la bénédiction ou le sacre, et non une investiture. L'année précédente (1156) Frédéric avait répudié Adélaïde, pour épouser Béatrix, fille de Renaud, comte de Bourgogne, et réunit par-là le comté de Bourgogne à ses états; mais ce prétendu mariage, contracté contre les règles de l'évangile, le mit mal dans l'esprit des peuples, et ne contribua pas peu à la conduite des Milanais envers la nouvelle impératrice (*voyez* BÉATRIX). Après la mort d'Adrien, en 1160, Frédéric, qui voulait dominer à Rome, opposa au légitime pontife Alexandre III, l'antipape Victor, et successivement deux autres. Les Milanais, indignés de ces violences, secouèrent le joug en 1161, et tâchèrent de former une république. Mais leur capitale fut prise en 1162 et rasée jusque dans ses fondemens. On passa la charrue et on sema du sel sur son terrain. Bresse, Plaisance furent démantelées, et les autres villes, qui avaient voulu être libres, per-

dirent non-seulement cet avantage, mais leurs priviléges. Le vainqueur fit faire la recherche de tous les droits et de tous les fiefs usurpés. Quatre docteurs de l'université de Bologne qu'il consulta, lui attribuèrent tous ces droits, et même l'empire du monde entier, tels que les empereurs des premiers siècles l'avaient possédé. Le fameux Barthole ne balança pas même à déclarer hérétiques, tous ceux qui oseraient douter de la monarchie universelle des empereurs romains. On voit par cette plaisante décision, que la jurisprudence des empereurs n'était pas mieux en ordre que celle des papes; et que ceux qui déclament tant contre la seconde, affectent à l'égard de la première un silence qui tient de l'injustice et de la mauvaise foi. Le pape Alexandre III, qui avait été obligé de se retirer en France, excommunia Frédéric en 1168. Les villes de Lombardie se liguèrent ensemble la même année pour le maintien de leur liberté. Les Milanais rebâtirent leur ville malgré l'empereur. Ils remportèrent sur lui une victoire signalée, près de Côme, en 1176: et cette victoire produisit la paix entre Alexandre et Frédéric. Venise fut le lieu de la réconciliation. Il fallut que le superbe Frédéric pliât. Il reconnut le pape, baisa ses pieds, lui servit d'huissier dans l'église, et conduisit sa mule dans la place St.-Marc. La paix fut jurée le 1er août 1177, par 12 princes de l'empire. Tout fut à l'avantage de l'Eglise, Frédéric promit de restituer ce qui appartenait au saint-Siége. Les terres de la comtesse Mathilde ne furent point spécifiées, et ce fut un nouveau sujet de querelle entre l'empereur et le pape Urbain III. Les progrès des Sarrasins réunirent les esprits. Saladin, le héros de son pays et de son siècle, avait repris Jérusalem sur les chrétiens. Le pape engagea Frédéric à reconquérir la Terre-Sainte. Ce prince se croisa en 1189. Isaac Lange, empereur de Constantinople, était l'allié de Saladin et du sultan d'Icone. Frédéric fut donc obligé de combattre les Grecs. Il força les passages, remporta deux victoires sur les Turcs, prit Icone, pénétra en Syrie, et alla mourir l'année suivante 1190, après un règne de 38 ans, près de Tarse en Cilicie, pour s'être baigné dans le Cidnus ou le Senef, de la maladie qu'Alexandre le Grand contracta autrefois dans le même fleuve suivant quelques critiques: mais la chose n'est pas certaine. Il laissa en mourant une réputation célèbre d'inégalité et de grandeur. Il couvrit son orgueil, son caractère violent et emporté, par le courage, la franchise, la libéralité et la constance dans la bonne et la mauvaise fortune. Il avait une mémoire surprenante, et même beaucoup de savoir, pour un siècle où la rouille de l'ignorance était si épaisse, que presque aucun prince allemand ne savait ni lire ni signer son nom. Jamais les revenus des empereurs n'avaient été plus considérables que sous Frédéric; il tirait annuellement de l'Italie et de l'Allemagne 60 talens d'or, ce qui revient à 6 millions d'écus d'Allemagne: somme prodigieuse pour ce temps-là, où le domaine des empereurs avait déjà souffert des pertes immenses. C'est sous Frédéric I que les archevêques de Mayence commencèrent à prendre le titre d'*archi-chanceliers* de l'empire. La *Vie de Frédéric Barberousse* a été écrite en latin, Leipsick, 1773, in-4. On peut consulter sur ce prince l'un des plus remarquables qu'ait eus l'Allemagne, plusieurs ouvrages, entr'autres la *Chronique d'Othon de Freisingen:* l'ouvrage de Gunther, *Ligurinus, sive de rebus gestis Frederici I, libri X*, Hildelberg, 1812, in-8.

FRÉDÉRIC II, petit-fils de Frédéric I, et fils de l'empereur Henri VI, né en 1194, à Iési, élu roi des Romains en 1196, du vivant de son père, empereur en 1210, à 19 ans, ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après la mort d'Othon en 1218. Son règne commença par la diète d'Egra en 1219. Ce fut dans cette diète qu'il fit jurer aux grands seigneurs de l'empire, de ne plus rançonner les voyageurs qui passeraient dans leur territoire, et de ne pas faire de fausse monnaie: usages barbares, que les petits princes prenaient pour des droits sacrés dans ces temps de brigandage. Après avoir mis ordre à tout en Allemagne, il

passa en Italie. Milan lui ferma ses portes, comme à un petit-fils de Barberousse : et il alla se faire couronner à Rome par le pape Honoré III, le 22 novembre 1220. Il signala son couronnement par des édits violens contre les hérétiques, et par le serment d'aller se battre dans la Terre-Sainte. Frédéric né en Italie, et s'y plaisant beaucoup, ne se pressa pas de se rendre à Jérusalem. Grégoire IX, successeur d'Honoré III, l'avertit en vain d'exécuter son serment, et l'excommunia en 1227 et 1228. Frédéric part pour la Terre-Sainte, et y arrive en septembre 1228. Mélédin, sultan de Babylone, effrayé de l'orage qui allait fondre sur lui, conclut l'année d'après une trève de dix ans avec l'empereur. Grégoire IX, irrité de ce que Frédéric avait abandonné si légèrement la cause des chrétiens d'Orient, et exécuté son serment d'une manière illusoire, l'anathématisa. Il assembla une armée, et s'empara d'une grande partie de la Pouille, dont il investit le beau-père de Frédéric II, Jean de Brienne. Le jeune Henri son fils, roi des Romains, se déclara aussi contre son père, et fit répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle, quoique fausse, occasiona la révolte générale de la Sicile et de l'Italie. Frédéric, instruit de ces événemens, repasse en Europe. Ayant ramassé une armée à la hâte, il se rend maître de la Romagne, de la Marche d'Ancône, des duchés de Spolette et de Bénévent. Les soldats de la croisade papale, appelés *Guelfes*, portaient le signe des deux clés sur l'épaule. Les croisés de l'empereur s'appelaient *Gibelins*, et portaient la croix; ils furent souvent vainqueurs. Le pape se réconcilie avec l'empereur en 1230, moyennant la somme de 130,000 marcs d'argent et la restitution des villes qu'il lui avait prises. Frédéric ne fut si facile, que parce que son fils s'était révolté en Allemagne. Il va assembler une diète à Mayence; condamne en 1235 le rebelle à une prison perpétuelle, et fait élire peu après son second fils, Conrad IV, roi des Romains. L'Allemagne pacifiée, il repasse en Lombardie en 1240, bat les Milanais et en fait un grand carnage. Il prend plusieurs autres villes, soumet la Sardaigne, triomphe des forces de Venise et de Gênes, se rend maître du duché d'Urbin et de la Toscane, et assiége Rome. Ce fut alors que ce prince emporté et cruel fit fendre la tête en quatre, ou marquer d'un fer chaud fait en croix, les prisonniers qu'il faisait. Il alla ensuite saccager Bénévent, le Mont-Cassin, et les terres des Templiers. Rien n'arrêtait ses dégâts, et c'était surtout à l'égard des ministres de l'Eglise qu'il se montrait implacable. « Les » temples, disent les historiens, furent » saccagés; les vases sacrés servirent dans » sa cuisine; les cendres des saints, trou- » blées dans leur tombe, furent jetées » aux vents, leurs ossemens dispersés; » des ecclésiastiques languirent dans les » fers; à d'autres on creva les yeux; d'au- » tres furent chassés de l'empire, ou » égorgés ou livrés aux flammes. L'on fit » expirer sur les bûchers des comtes et » des barons du parti guelfe; d'autres » périrent de faim et de vermine dans les » prisons souterraines d'antiques don- » jons. Des villes de cette faction furent » ruinées de fond en comble. Ezzelino, » gibelin furieux et sanguinaire, fit périr » par la faim, le fer et le feu, douze » mille citoyens de Padoue, enfermés » dans l'amphithéâtre de Vérone » (*voyez* EZZELINO). Frédéric avait été de nouveau excommunié par Grégoire IX en 1236. Le pape donnait pour motif de cette excommunication, que les armées de ce prince avaient pillé des églises; qu'il avait fait juger par des cours laïques les affaires ecclésiastiques; et qu'il avait blasphémé Jésus-Christ dans la diète de Francfort, et l'avait mis au nombre des imposteurs qui avaient trompé l'univers. Dans sa lettre, adressée aux princes et prélats contre cet empereur, le 12 des calendes de juin de la 13e année de son pontificat, 1239, Grégoire l'accuse formellement d'avoir rangé le Sauveur du monde, Moïse et Mahomet sur une même ligne, et rapporte les paroles mêmes de l'empereur : *A tribus Baratatoribus, ut ejus verbis utamur, scilicet Christo Jesu, Moïse et Mahometo, totum mundum fuisse deceptum*, etc. *Voyez* VIGNES

(Pierre de). Cette dernière accusation, la plus grave de toutes, fut niée par l'empereur, dans un manifeste envoyé à toutes les cours. Le pape, qui n'ajoutait aucune foi à cette protestation, et qui avait, comme il l'assure dans sa lettre, des preuves démonstratives du fait, voulut faire assembler un concile; mais les prélats français, anglais et espagnols, s'étant embarqués à Gênes, furent faits prisonniers par Henri, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur. Le pontife en mourut de douleur. Célestin IV, son successeur, n'occupa le trône pontifical que 18 jours. Le siége vaqua pendant 19 mois. Enfin Innocent IV ayant été élu, ce pape, l'ami de Frédéric, quand il était cardinal, s'efforça en vain de le réconcilier avec le saint-Siége. Après bien des négociations inutiles, il le déposa dans le concile de Lyon, en 1245; mais la sentence ne fut prononcée qu'au nom du pape, et en présence du concile, *præsente concilio*, non avec l'approbation du concile, *approbante concilio*, comme portent les décrets où le concile concourait avec le pape. Il n'a point été question dans ce concile du droit du pontife sur la couronne du prince; ce point n'y fut nullement agité, ni défini. Tout paraît avoir été supposé comme un article de jurisprudence reconnu (*voyez* MARTIN IV, GRÉGOIRE VII). Tout se réduisait à savoir si l'empereur était véritablement coupable des crimes dont on l'accusait; c'est là-dessus qu'intervint le jugement. Des historiens et des jurisconsultes ont écrit que le point dont il s'agit ici, formait une question purement civile, très différente de celle qui regardait le prétendu domaine temporel des papes, et que c'était une prétention de suzeraineté. Sous le règne des Othon, disent-ils, non-seulement le pape, comme souverain de Rome, conférait l'empire; mais il donnait encore aux empereurs le pouvoir de désigner leurs successeurs. Après les Othon, il donna à certains princes d'Allemagne le droit d'élire les rois des Teutons, qui étaient ensuite élevés à la dignité impériale, et les empereurs élus lui prêtaient serment de fidélité (*Suppl. Baron.*, *l.* 2, *c.* 40, *tom.* 10, *ann.* 964, *p.* 783, 784 *et* 909). Les papes prétendirent en conséquence que les empereurs tenaient leur couronne du saint-Siége, comme les électeurs le droit d'élection. De là ils inféraient, par une conséquence quelconque, le droit de les juger et de les déposer. On voit par une lettre de Frédéric II, que c'était là une des raisons sur lesquelles Innocent IV appuyait ses prétentions; elle est rapportée dans l'*Histoire de France*, par Daniel, tome 4, p. 573, édit. 1755. Quoi qu'il en soit, les écrivassiers qui se sont épuisés en sarcasmes contre la conduite des pontifes dans ces temps pénibles et difficiles, n'ont pas eu l'équité d'observer qu'ils avaient les mœurs de leur temps, qu'ils en avaient adopté la jurisprudence et les maximes; que c'est sur cet état de choses qu'il faut les juger, ainsi que les empereurs qui n'étaient pas plus au dessus de leur siècle que les papes, et dont la jurisprudence, comme nous venons de l'observer à l'article de *Frédéric I*, était plus défectueuse encore et plus révoltante. Les papes d'aujourd'hui sont très éloignés de ces prétentions, et n'en ont pas qui leur soit plus chère que celle de donner aux souverains de la terre des exemples de modération, de douceur, de sagesse et de justice. « C'est une chose singulière, » dit un écrivain moderne, et elle serait » inconcevable si on ne connaissait l'hy» pocrisie du siècle, d'entendre nos phi» losophes déclamer avec fureur contre » le droit que s'attribuaient les papes sur » des rois chrétiens, précisément en fa» veur de l'Eglise qu'ils troublaient, et » que leur devoir était de protéger : tan» dis que ces mêmes philosophes font » une profession ouverte de renverser les » trônes, de traiter en esclaves les rois » les plus sages, et d'établir l'anarchie » la plus affreuse sur les débris de toute » autorité. » Les peuples ligués de Lombardie battirent Frédéric : les princes ne le regardèrent plus que comme un impie; pour comble de malheur, les Allemands élurent contre lui, en 1246, Henri de Thuringe, puis Guillaume, comte de Hollande, en 1247. On dit qu'étant dans

la Pouille, il découvrit que son médecin voulait l'empoisonner, et qu'il fut obligé de prendre des mahométans pour sa garde. Ils ne le garantirent pas des fureurs de Mainfroy, l'un de ses bâtards, qui, à ce qu'on prétend, l'empoisonna à Fiorenzuela en 1250, à 57 ans, et l'étouffa sous une pile de carreaux, parce que le poison n'agissait pas assez promptement. D'autres le font mourir d'une manière différente. Quoique d'un naturel violent et emporté, cet empereur avait quelques qualités estimables. Actif, vigilant, courageux, il eût pu réprimer, s'il avait voulu sérieusement, la puissance mahométane dans sa naissance. Il fonda des universités, notamment celle de Padoue; il cultiva des beaux-arts et les fit cultiver. On a de ce prince des *vers* en langue romane, des *lettres* en latin, et un *traité* de la chasse au faucon (*De arte venandi cum avibus*), imprimé avec *Albertus magnus*, *De falconibus*, Augsbourg, 1596, in-8. Il fit traduire de grec en latin divers livres, en particulier ceux d'*Aristote*, *l'Almageste* de Ptolémée et plusieurs *traités* de Gallien. Ce fut un des meilleurs troubadours de son époque. Il paraît que dans les dernières années de sa vie il était revenu à des sentimens plus religieux, puisque dans son testament il charge son fils Conrad de restituer tout ce qui pouvait appartenir à l'Eglise, et légua 100,000 onces d'or pour le secours de la Terre-Sainte. Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans de grands sentimens de piété et de repentir. (Les recueils de Frecher, de Goldast et de Muratori renferment un grand nombre de morceaux précieux pour l'histoire de ce prince; d'autres ouvrages parlent encore de cet empereur; mais il faut une critique habile pour distinguer ce que l'esprit de parti a débité pour ou contre lui.)

FRÉDÉRIC III, dit *le Beau*, fils d'Albert I d'Autriche, fut élu par quelques électeurs en 1314; mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne impériale à Louis de Bavière, qui le vainquit et le fit prisonnier dans une bataille décisive en 1322. Il mourut en 1333, après quelques années de prison, empoisonné par un philtre amoureux, selon les uns; rongé des vers, selon les autres. Duchat lui attribue cette devise : A. E. I. O. V. que Matthieu Tympius prétend signifier, *Aquila Electa Iuste Omnia Vincit*. L'événement fait voir qu'elle convenait mieux à son rival. D'autres l'ont expliquée par *Austria Erit In Orbe Vltimo*; d'autres par *Austria Erit Imperans Orbi Vniverso*; d'autres enfin par *Audax Et Improbus Omnia Vertit*. (On peut consulter pour plus de détails l'ouvrage de Beumann intitulé : *Voluntarium imperii consortium inter Fredericum Austriacum et Ludovicum Barbarum*, Francfort, 1735, in-fol. avec figure.)

FRÉDÉRIC IV, empereur (ou III, selon quelques-uns, qui ne mettent pas Frédéric III, au nombre des empereurs), dit *le Pacifique*, né le 25 décembre 1415 d'Ernest, duc d'Autriche, monta sur le trône impérial en 1440, à 25 ans, et fut couronné à Rome en 1452, de la main du pape Nicolas V. Par le serment qu'il prêta à ce pontife, il promit de n'exercer dans Rome aucun acte de souverain, sans son consentement. Le couronnement de Frédéric est le dernier qui ait été fait à Rome, et fut un des moins éclatans. Eléonore de Portugal, qu'il avait demandée en mariage, se rendit à Rome, et y fut couronnée impératrice en même temps que son époux. Frédéric ne voulait pas d'abord consommer le mariage en Italie, de peur que l'enfant qui en naîtrait n'eût les mœurs italiennes. Il fallut qu'Alfonse, aïeul de sa femme, roi d'Aragon et de Naples, l'y engageât. L'empereur de retour en Allemagne s'abandonna à son humeur trop pacifique, et pour mieux dire, insouciante; il en résulta des guerres civiles. Les électeurs, assemblés à Francfort, le sommèrent de s'appliquer aux affaires de l'état, de rétablir la paix publique, de faire administrer la justice et de punir le crime. On le menaça d'élire un roi des Romains, qui aurait le gouvernement de l'empire. Ces menaces furent inutiles. La Hongrie se donna en 1458 à Mathias, fils d'Huniade son défenseur. Frédéric se contenta de lui refuser la couronne de saint Etienne, qu'il avait entre

les mains : refus qui produisit une guerre sanglante. Mathias envahit l'Autriche, prend Vienne, en chasse l'empereur, qui, avec une suite de 80 personnes, se met à se promener de couvent en couvent, en attendant que son vainqueur fût mort. Il répétait sans cesse ces paroles, qui doivent être dans le cœur d'un philosophe, mais non dans celui d'un monarque : « L'oubli des biens qu'on ne » peut recouvrer, est la félicité suprême. » Il se conduisit suivant ces principes, et finit la guerre par un traité de paix honteux en 1487. Il mourut en 1493, à 78 ans, après un règne peu glorieux. C'est au commencement du règne de cet empereur en 1440, qu'on place l'invention de l'imprimerie. *Voyez* FUST. (On trouve quelques bons mots, *Proverbia* de ce prince, dans un recueil intitulé *Margarita facetiarum*, Strasbourg, 1509, in-4.)

ROIS DE DANEMARK.

FRÉDÉRIC I, roi de Danemark en 1523, après l'expulsion du barbare Christiern, se maintint sur le trône par les armes. Il fit alliance avec Gustave I, qui s'était fait reconnaître roi de Suède, et se ligua avec les villes anséatiques. Après il introduisit le luthéranisme dans ses états, l'an 1526. Il mourut en 1533, à l'âge de 62 ans.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemark, fils et successeur de Christiern III, augmenta ses états, favorisa l'académie de Copenhague, fit fleurir les lettres, aima les savans, et protégea Ticho-Brahé auquel il donna l'île de Herven pour y construire le fameux observatoire d'Uraniembourg. Son règne ne fut troublé que par une guerre passagère avec la Suède; elle fut heureusement terminée en 1570. Il mourut en 1588, à 54 ans. Il eut pour ministre Pierre Oxe dont les talens améliorèrent sensiblement ses états.

FRÉDÉRIC III, né en 1609, d'abord archevêque de Brême, ensuite roi de Danemark en 1648, après la mort de Christiern IV son père, perdit plusieurs places, que Charles-Gustave, roi de Suède, lui enleva. Il mourut en 1670, à 61 ans, après avoir obtenu que la couronne, auparavant élective, serait héréditaire dans sa maison. La noblesse, qui traitait les autres ordres avec dureté, perdit en même temps une partie de ses priviléges.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemark, fils de Christiern V, né en 1621, monta sur le trône de son père en 1699. Il se ligua, avec le czar Pierre et le roi de Pologne, contre Charles XII, qui le contraignit à faire la paix. Après une guerre fort désavantageuse, le roi de Suède ayant été réduit à se retirer en Turquie par le czar, Frédéric se dédommagea de ses pertes et lui enleva plusieurs places. Il mourut en 1730, à 59 ans, après avoir fondé les missions du Groënland et de la Laponie, la maison des Orphelins de Copenhague et 240 écoles pour l'instruction des enfans pauvres.

* FRÉDÉRIC V, roi de Danemark et de Norwége, fils de Christian VI, né en 1723, succéda à son père le 6 août 1746, et mourut en 1766. Pierre III étant monté sur le trône de Russie en 1762, leva une armée considérable pour reprendre sur le Danemark le duché de Flesseig dont son père avait été dépouillé. Déjà le général Romanzow, à la tête de 40,000 hommes, jetait la terreur dans le Mecklenbourg, et Frédéric préparait une résistance formidable, lorsque Pierre fut assassiné et que Catherine s'empressa de retenir ses troupes et de signer la paix. Son règne fut remarquable par plusieurs institutions et entreprises propres à faire fleurir l'industrie, le commerce, les sciences et les arts. Il accorda de grands avantages à la compagnie asiatique, et parvint à rendre le commerce d'Amérique entièrement libre. Copenhague lui doit une académie de peinture et une maison d'accouchemens gratuits : cet hôpital est devenu l'un des plus remarquables de l'Europe par sa bonne organisation.

ROIS DE POLOGNE.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE I, roi de Pologne, naquit à Dresde en 1670, de Jean-George III, électeur de Saxe. Il eut cet électorat après la mort de Jean-George IV, son frère, en 1694. Il fit ses premières campagnes contre les Français en 1689

sur les bords du Rhin, et y donna des marques de valeur. Choisi en 1695 pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, et eut sur eux de grands avantages. Ayant embrassé la religion catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, et couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie; il y eut quelques succès contre les Suédois, mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Il fut obligé de lever le siége de Riga, perdit la bataille de Clissow et celle de Frawstadt; et après une guerre où il avait été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avait fait donner à Stanislas Leczinski, en 1704. Après la bataille de Pultawa, Frédéric-Auguste remonta sur le trône, et s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1733. Ce monarque avait une force de corps incroyable; mais il était plus connu encore par sa bravoure et surtout par sa grandeur d'âme dans la bonne et la mauvaise fortune. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Il signala son règne par un nouveau *code*, par l'érection de différentes chaires académiques, par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, et par d'autres établissemens qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II, roi de Pologne, fils du précédent, naquit en 1696, et parvint au trône en 1734. Les dernières années de son règne furent très malheureuses. En 1756, le roi de Prusse s'empara de la Saxe, qu'il garda jusqu'à la paix conclue à Hubertsbourg, le 15 février 1763, Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre de la même année. C'était un prince plein de bonté et de générosité; mais qui ayant des voisins puissans négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur résister.

ROI DE SUÈDE.

FRÉDÉRIC, prince de Hesse-Cassel, épousa, le 4 avril 1715, Ulrique-Eléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède. Cette princesse, après la mort funeste du conquérant son frère, succéda à la couronne le 3 février 1719. L'année suivante, elle associa son époux au trône avec l'agrément des états, et Frédéric fut proclamé roi de Suède le 4 avril 1720. Il fit la guerre aux Russes, qui battirent ses troupes en plusieurs rencontres, et mourut en 1751, à 75 ans, sans postérité.

ÉLECTEURS DE BRANDEBOURG.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME DE BRANDEBOURG, surnommé *le Grand-Electeur*, né à Berlin en 1620, fit la guerre aux Polonais avec avantage. Elle finit par le traité de Braunsberg en 1657. Dans la guerre de 1674 contre Louis XIV, il s'unit avec le roi d'Espagne et les Hollandais. Il marcha dans l'Alsace avec son armée; mais il fut bientôt contraint de la retirer, pour s'opposer aux Suédois qui s'étaient emparés des meilleures places du Brandebourg. Frédéric les mit en fuite, fit une descente dans l'île de Rugen, prit Fehrschantz, Stralsund, Gripswalde, et fit une paix avantageuse, fruit de ses victoires. Il mourut en 1688. L'auteur des *Mémoires de Brandebourg* en fait ce portrait, ou, pour mieux dire, ce panégyrique : « Frédéric-Guillaume avait » toutes les qualités qui font les grands » hommes : magnanime, débonnaire, gé- » néreux, humain.... Il devint le restaura- » teur et le défenseur de sa patrie, le » fondateur de la puissance du Brande- » bourg, l'arbitre de ses égaux.... Avec » peu de moyens il fit de grandes choses, » se tint lui seul lieu de ministre et de » général, et rendit florissant un état » qu'il avait trouvé enseveli sous ses » ruines. » Lorsque Frédéric II fit transporter les corps de ses ancêtres dans la nouvelle cathédrale de Berlin, il voulut voir celui de Frédéric-Guillaume, son bisaïeul. Après l'avoir considéré longtemps en silence et les larmes aux yeux, il le prit par la main et dit aux assistans : « Messieurs, celui-ci a fait beaucoup. »

FRÉDÉRIC I, électeur de Brandebourg, fils du précédent, naquit à Kœnigsberg en 1657. Le titre de roi tentait son ambition : il fit négocier en 1700 auprès de Léopold, pour l'érection du duché de Prusse en royaume. L'empereur avait refusé, en 1695, de reconnaître la Prusse pour un duché séculier ; mais en 1700, Frédéric lui ayant promis du secours contre la France, il ne fit aucune difficulté de la reconnaître pour un royaume. L'Angleterre et la Hollande furent gagnées par le même motif. Les différends entre la Suède et le roi de Pologne assurèrent le consentement de ces deux couronnes, qui avaient un intérêt égal à ménager Frédéric ; enfin, à la paix d'Utrecht, il fut généralement reconnu comme roi. On lui confirma en même temps la possession de la ville de Gueldres, et de quelques autres de ce duché dont il s'était emparé en 1703. Il augmenta encore ses états, du comté de Teklenbourg, de la principauté de Neuchâtel et de Valangin. (Il mourut d'une frayeur : sa troisième femme Louise de Mecklenbourg était tombée en démence ; on cherchait à le cacher au roi : mais un jour elle enfonça une porte, et se présenta vêtue de blanc et tout ensanglantée devant Frédéric qui dormait : à sa vue, il pensa voir le *Fantôme blanc*, être imaginaire que l'on croyait, dans les idées superstitieuses de cette époque, présider aux destinées de la famille de Brandebourg, et annoncer la mort des princes de cette maison. Trois semaines après il était mort :) c'était en 1713. Ce prince était magnifique et généreux, mais c'était aux dépens de ses sujets : il foulait les pauvres pour engraisser les riches. Sa cour était superbe, ses ambassades magnifiques, ses bâtimens somptueux, ses fêtes brillantes. Il fonda l'université de Halle, la société royale de Berlin, et l'académie des Nobles. Il dépensait ordinairement sans choix l'argent de ses peuples. Il donna un fief de 40 mille écus à un chasseur, qui lui fit tirer un cerf de haute ramure ; enfin, pour nous servir de l'expression de son petit-fils, « il était grand dans les petites choses, et petit dans les grandes ».

ROIS DE PRUSSE.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME I (*), roi de Prusse, né à Berlin, le 15 août 1688, était fils du précédent ; il commença à régner en 1713, sous les auspices favorables de la paix. Toute son attention se tourna d'abord sur l'intérieur du gouvernement. Il rétablit l'ordre dans les finances, la police, la justice, le militaire. De cent chambellans qu'avait eus son père, il n'en retint que douze. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant « qu'un prince doit » être économe du sang et du bien de » ses sujets. » La bonne administration de ses finances fit que, dès la première année de son règne, il entretint 50 mille hommes sous les armes, sans qu'aucune puissance lui payât de subsides. La France et l'Espagne avaient enfin reconnu sa royauté, et la souveraineté de la principauté de Neuchâtel. On lui avait garanti le pays de Gueldres et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et pour ses descendans. Le Nord était en feu par les querelles de Charles XII. Frédéric ne voulut pas s'en mêler, et tandis que ce héros soldat perdait ses plus riches provinces, Frédéric acquérait la baronie de Limbourg dans la Souabe. Il fut enfin obligé de prendre part à cette guerre, et de se déclarer contre le roi de Suède, dont les procédés et les hostilités l'avaient d'autant plus irrité, qu'il ne voulait pas les réparer. Frédéric, forcé de se défendre, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! » faut-il qu'un roi que j'estime, me con- » traigne à devenir son ennemi ? » Ses armes eurent un heureux succès, il chassa les Suédois de Stralsund en 1715, et revint vainqueur à Berlin, mais sans vouloir permettre qu'on lui élevât un arc de triomphe. En méprisant les dehors de la

(1) Ce serait FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, si l'on comptait Frédéric-Guillaume le grand électeur ; mais l'on date depuis l'érection de la Prusse en royaume. — D'un autre côté, il faut observer que c'est l'usage de cette cour de considérer l'ensemble de deux noms comme un nom different : c'est pourquoi le grand Frédéric n'est que Frédéric II.

royauté, il en outrait cependant quelquefois les droits, et se rendait maître des propriétés. C'est ainsi qu'il abolit en 1717 tous les fiefs dans ses états, et les rendit allodiaux. L'année suivante, il borna la durée des procès criminels à trois mois. Il repeupla la Prusse et la Poméranie, que la peste avait dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat, et les y établit à grands frais. Beaucoup d'étrangers furent appelés dans ses états. Ceux qui établissaient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisaient connaître des arts nouveaux, étaient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses. Il parcourait annuellement toutes ses provinces, et partout il encourageait l'industrie et faisait naître l'abondance. Dès l'an 1718, son armée montait à près de 60 mille hommes, nombre excessif pour l'étendue de ses états; mais de ce mal il résulta quelque bien; l'argent que les provinces payaient à l'état leur revenait sans cesse par le moyen des troupes. Les laines qu'on vendait aux étrangers et qu'on rachetait après qu'ils les avaient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf, régulièrement tous les ans. La paix de 1720 lui assura la ville et la principauté de Stétin. Frédéric avait établi sa résidence à Potzdam, maison de plaisance, dont il fit une belle ville, où fleurirent les arts. Il y fonda un grand hôpital où sont entretenus annuellement 2,500 enfans de soldats, qui peuvent apprendre les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages propres à leur sexe. Il augmenta, la même année, en 1722, le corps des cadets, où 300 jeunes gentilshommes apprenaient l'art de la guerre. Tandis que Frédéric faisait fleurir ses états au-dedans, il les soutenait au dehors. Il signa en 1727 le traité de Wusterhausen avec l'empereur; il consistait dans des garanties réciproques. A peine ce traité fut-il conclu, qu'il pensa s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse et d'Angleterre. Il s'agissait de deux petits prés, situés aux confins de la vieille Marche et du duché de Zell, et de quelques paysans hanovriens que des officiers prussiens avaient enrôlés. Cette querelle fut pacifiée dans le congrès de Brunswick. L'année 1730 est remarquable par les brouilleries de Frédéric avec son fils, qui, lié de bonne heure avec les philosophes, et lisant leurs livres, n'avait pas pris les maximes qui assurent la paix des familles. Le roi de Prusse, père tendre mais sévère, l'envoya prisonnier à Custrin sur l'Oder, et ne le relâcha qu'après les prières réitérées de l'empereur et du roi d'Angleterre. Il mourut le 31 mai 1740, avec tous les sentimens de religion qu'on peut avoir hors de la véritable Eglise. « La politique de » Frédéric, dit son illustre fils, fut tou» jours inséparable de sa justice. Moins » occupé à étendre ses états qu'à les bien » gouverner, circonspect dans ses enga» gemens, vrai dans ses promesses, aus» tère dans ses mœurs, rigoureux sur » celles des autres, scrupuleux observa» teur de la discipline militaire, il présu» mait si bien de l'humanité, qu'il au» rait voulu que ses sujets fussent aussi » stoïques que lui. » Il n'aimait pas les savans ni les poètes. La connaissance de l'histoire, peut-être celle de la nature humaine, lui avait persuadé que les lettres cultivées au-delà d'un certain degré, et devenues d'un usage trop général, détruisaient l'énergie des nations et préparaient la chute des empires; et c'est peut-être à la conduite qu'il tint à cet égard, qu'il faut en partie attribuer la gloire du règne suivant. *Voyez* GIRALDI (Lilio), ROUSSEAU (Jean-Jacques). « Il retarda » par là, dit l'abbé Denina, les progrès » d'une philosophie destructive et de cet » esprit léger qui commençait à se répan» dre de son temps. C'était à l'époque de » la régence du duc d'Orléans, que Fré» déric-Guillaume montrait tant d'aver» sion pour les modes et les muses fran» çaises. C'était dans ce temps que les » Français les plus sensés se plaignaient » de la futilité qui régnait dans la litté» rature, et de la corruption du goût » qui gagnait amplement. » Les anecdo-

tes suivantes achèveront de donner une juste idée de son caractère. Le roi et le prince royal (depuis Frédéric II), passant quelques jours à Bonn, l'électeur Clément-Auguste, de la maison de Bavière, les traita avec toute la magnificence possible. On leur donna entre autres, un bal. Frédéric-Guillaume était toujours fort mal habillé, car il portait un uniforme aussi long-temps qu'il le pouvait; et quand il se faisait faire un habit neuf, on y mettait les boutons du vieux. Le prince royal n'était guère plus élégant: d'ailleurs il était fort triste, et ne trouvait aucun plaisir à tous les divertissemens. Le roi s'en étant aperçu lui demanda la raison de sa tristesse, et pourquoi il ne dansait pas. Frédéric baissa les yeux et regarda son habit tout usé. Mais le vigoureux monarque répondit en lui appliquant un ample soufflet devant toute la compagnie; et le poussa au milieu de la salle, en lui disant « *Allons, allons, marche!* » Des larmes coulèrent des yeux du prince; mais il fallut prier une dame, et danser avec elle. Quand Frédéric-Guillaume avait fait sa revue, il allait se promener à pied par la ville. Alors tout le monde s'enfuyait au plus vîte. Il ne pouvait pas souffrir surtout une femme dans les rues. Quant il en rencontrait quelqu'une, il la renvoyait chez elle, avec une paire de soufflets, ou quelques coups de canne ou de pied, en disant: « Que fait ici » cette gueuse? Les honnêtes femmes » restent dans leur ménage. » Un beau jour d'été, il surprit plusieurs femmes qui se promenaient derrière le château dans une place publique, nommée *jardin du Roi*, mais qui n'est qu'une grande place d'exercice. A cette vue, il appela des soldats, envoya chercher des balais, et obligea les belles dames à balayer la place pendant une demi-heure. Il ne pouvait souffrir que les ministres de la parole de Dieu vinssent voir la parade; et quand il en apercevait quelques-uns, il les envoyait, à coups de canne, lire la bible et faire des sermons. (En général Frédéric était dur: sa mère chercha vainement pendant son enfance à vaincre son caractère. Il était prodigue de coups de bâton, et c'est de cette manière qu'il avait l'habitude de terminer les querelles de famille. Il aimait ses troupes et tout ce qui les concernait: lui-même exerçait ses soldats et il les désirait de la plus haute taille: le régiment de ses gardes était une véritable légion de géans.) On a publié la *Vie* de Frédéric-Guillaume, en 2 vol. in-12, 1741. C'est un ouvrage très médiocre, fait en partie sur les gazettes, mais plus véridique que la plupart des histoires modernes, écrites avec l'emphase du faux esprit philosophique.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, fils du précédent, né le 24 janvier 1712, succéda à son père, Frédéric-Guillaume, le 31 mai 1740. (A l'âge de 18 ans, il fut tellement indigné des vexations tyranniques dont il était l'objet, qu'il voulut prendre la fuite: un goût naturel pour les lettres et les arts, développé encore par l'éducation toute française qu'il reçut, lui avait d'ailleurs rendu insupportable la cour de son père. Aussi en 1730 il allait partir; mais son projet échoua par l'imprudence d'un officier nommé Katt, qui devait être le compagnon de sa fuite. Frédéric eut la douleur de voir exécuter ce malheureux jeune homme qu'il aimait tendrement, et fut lui-même condamné à mort: il passa plus d'une année dans un emprisonnement rigoureux, resta éloigné de la cour, étudia dans la retraite, et ne se montra guère qu'en 1740 pour monter sur le trône.) Il entra la même année en Silésie à la tête d'une armée, pour enlever cette province à l'héritière de Charles VI, et, par une de ces révolutions dont la politique humaine offre tant d'exemples, on vit le successeur du plus fidèle allié de l'Autriche, tourner sa puissance contre une maison long-temps défendue et secourue par ses ancêtres. Il ne trouva qu'une faible résistance, et fut bientôt maître des places les plus considérables. L'année suivante, le 9 avril, il surprit à Molvitz, le comte de Neipperg, commandant 25 mille autrichiens, et le défit entièrement, quoique le général Romer, à la tête de la cavalerie, eût d'abord culbuté l'armée prus-

sienne. Cette victoire fut suivie de celle de Czaslau, le 17 mai 1742; mais la cavalerie prussienne y ayant été presque détruite, la paix fut signée le 11 juin à Breslaw; le comté de Glatz en Bohême et la basse Silésie furent cédés au roi. L'extrémité où les succès de Marie-Thérèse avaient réduit l'empereur Charles VII et ses alliés, engagea le roi de Prusse à reprendre les armes. Il s'empara de Prague le 16 septembre 1744; mais les Hongrois la reprirent le 17 novembre de la même année. La victoire remportée à Friedberg, le 24 juin 1745, sur les Autrichiens et les Saxons, fut suivie d'un nouveau traité de paix, conclu le 25 décembre, où les cessions précédentes furent confirmées. Depuis cette époque, Frédéric s'appliqua entièrement au gouvernement intérieur de ses états, à protéger le commerce, à établir des manufactures, embellir les villes et surtout sa capitale, élever des forteresses, etc., jusqu'à ce qu'en 1756, sur le soupçon d'une alliance conclue entre le roi de Pologne et l'impératrice-reine, il entra brusquement en Saxe, combattit le général Brown à Lowositz en Bohême, le 1er octobre 1756, et quoique la victoire parût indécise, s'empara peu de jours après de toute l'armée saxonne, composée de 14,000 hommes, renfermée dans le camp de Pyrna. L'année suivante, il s'avança jusqu'à Prague, donna le 6 mai une bataille sanglante, dans laquelle ayant rapidement occupé un vide que les Autrichiens, par trop d'ardeur, avaient laissé dans leur centre, il obligea une partie de leur armée de se retirer, et l'autre d'entrer dans Prague. Il assiégeait cette ville, lorsque le comte de Daun lui présenta la bataille à Kolin, le 18 juin. Il y perdit ses meilleures troupes. Ses grenadiers furent repoussés à six reprises différentes; les voyant hésiter à obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque, il accourut en personne en leur criant: *Wollet ihr dann ewig leben?* (Voulez-vous donc vivre éternellement?) Cette exhortation singulière les fit marcher à une septième attaque, aussi inutile que les précédentes. Après cette défaite, il leva le siége et évacua la Bohême. Le 30 août de la même année, ses troupes, commandées par le général Lehvald, furent défaites par les Russes à Gros-Jœgerndorff dans la Prusse Brandebourgeoise, et le 7 septembre, par les Autrichiens sur la Neiss, dans la Lusace; mais le 5 novembre il remporta sur les Français la fameuse bataille de Rosbach. Il perdit Schweidnitz, le 12 novembre; et son armée commandée par le prince de Beveren, fut défaite à Breslaw le 22 du même mois, ce qui rendit les Autrichiens maîtres de cette capitale de la Silésie; mais ils la perdirent le 10 décembre, après avoir été totalement défaits à Lissa, 5 jours auparavant. La campagne suivante s'ouvrit par le siége d'Olmutz, que le roi commandait en personne, tandis que le comte de Daun s'occupait à former une armée (car la défaite de Lissa avait presque anéanti celle qui triompha à Kolin et à Breslaw). Ce général avança avec ces nouvelles troupes, intercepta un grand convoi; et cette armée, composée pour ainsi dire de recrues, que le danger de la patrie avait fait accourir de toutes parts, força le roi à lever le siége de cette place importante (*). L'année 1758 fut remarquable par la bataille donnée à Zorndorff le 25 août; les Russes commandés par le général Fermer, et les Prussiens par leur roi, s'attribuèrent également la victoire. La bataille de Hoch-Kirchen fut plus décisive, le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages, tombèrent au pouvoir du comte de Daun; mais, ce qui est plus étonnant qu'une victoire, c'est que le roi complè-

(1) Cette observation et d'autres du même genre produiront peut-être un jour de grandes réformes dans l'état militaire: on pensera qu'une armée de 30 à 50,000 hommes de vieilles troupes peut en peu de mois, former et s'incorporer 100,000 recrues, et qu'une telle armée composée de soldats sains, robustes et de bonne volonté, vaut plus de 400,000 hommes énervés dans l'oisiveté, dans la corruption morale et physique: *bétail humain*, comme dit un homme d'esprit, qui périt trois fois avant qu'on en ait besoin. Le génie de l'humanité ouvrira peut-être un jour les yeux des rois sur cet important objet; mais la politique d'aujourd'hui est toute d'apparéil, et elle n'a point de calculs pour les moyens qui rendent l'état formidable sans parade et sans bruit. Et d'ailleurs, quand les gouvernemens cesseront-ils de consacrer dans leurs relations cette immorale et odieuse maxime du *droit du plus fort*, et quand, pénétrés du sentiment de la dignité humaine, cesseront-ils de verser avec si peu de ménagement le sang des peuples?...

tement battu, partit comme un foudre pour la Silésie, et fit lever le siége de Neiss, qui était sur le point de se rendre. L'année 1759, l'armée prussienne fut défaite à Zullichau le 23 juillet par le général russe Soltikow, et à Kunnersdorff le 12 août par le même général et un corps d'autrichiens, commandé par Laudon. Dresde se rendit aux Autrichiens le 4 septembre, et les Prussiens tâchèrent inutilement de le reprendre en 1760. Ils eurent plus de succès au combat de Peitz, le 30 octobre 1760; mais le général Finck, s'étant placé avec 20,000 hommes près de Maxen sur un plateau commandé de toutes parts, fut environné par les Autrichiens et obligé de se rendre sans tirer un coup de fusil, le 20 novembre 1759. Le général Fouquet ne fut pas plus heureux le 23 juin 1760, ayant été battu et fait prisonnier à Landshut, par Laudon, cet habile et actif militaire, que Frédéric appelait sa *sentinelle*, parce qu'il en était partout observé et le rencontrait partout. Le 3 novembre, les Prussiens eurent leur revanche à Torgau, où le comte de Daun avait d'abord été victorieux; mais les Autrichiens ayant abandonné une montagne que le général Ziethen s'empressa d'occuper, l'honneur de cette journée resta à Frédéric. Laudon ayant pris Schweidnitz d'emblée en 1761, les Prussiens le reprirent en 1762 après un siége de deux mois. Mais Colberg étant tombé au pouvoir des Russes, et l'état menacé de toutes parts, Frédéric avait besoin de tout son courage pour ne pas céder aux revers, lorsque la mort de la czarine Elizabeth, arrivée en 1762, changea l'état des affaires, et amena la paix signée à Hubertsbourg le 15 février 1763. Le résultat de ce traité, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resterait sur le pied où il était avant la guerre. Les divisions de la Pologne ayant inspiré en 1772 aux puissances voisines le projet de la démembrer, Frédéric eut pour sa part la Prusse polonaise et quelques autres districts. Les prétentions que l'impératrice forma sur la Bavière, après la mort de l'électeur Maximilien-Joseph en 1777, rallumèrent la guerre, qui dura deux ans sans qu'il y ait eu de part et d'autre aucune action d'éclat. Par le traité conclu à Teschen le 13 mai 1779, on ajouta à l'Autriche quelques districts de la Bavière, et la succession de Bareuth et d'Anspach fut assurée à Frédéric. Ce monarque était occupé à former une ligue qu'il croyait nécessaire à la sûreté et à l'équilibre de l'Allemagne, lorsque la diminution sensible de ses forces l'avertit que la fin de son règne n'était pas éloignée; une hydropisie, qui se joignit à cet épuisement, avança sa mort et l'enleva à Sans-Souci, près de Potzdam, le 17 août 1786, dans sa 75e année. Il avait épousé Elizabeth-Christine de Brunswick, nièce de l'impératrice, épouse de Charles VI, dont il n'eut point d'enfans. (*Voyez* Marie-Thérèse, Louis XV, Brown, Daun, Charles-Alexandre, etc.) Un génie vaste, vif et rapide, une étendue de vues qui embrassait tout, une promptitude qui réunissait presqu'au même instant le projet et l'exécution: la science de la guerre portée à son comble; une vie dure, agissante, infatigable; un fonds inépuisable de ressources personnelles et politiques dans les circonstances les plus pénibles; une administration ferme, égale, conséquente, seront toujours des idées attachées au nom de Frédéric II. Il aima les sciences et les arts, il les cultiva lui-même, fut l'ami et le Mécène des savans. S'il se trompa quelquefois sur l'objet de ses bienfaits, si de l'encouragement général il est né quelquefois un excès de confiance, si la licence et l'audace ont usurpé le nom de *liberté*, c'est qu'il est bien difficile à la prudence humaine de faire le bien sans mélange, et d'atteindre exclusivement le but qu'elle se propose. Ceux qu'on appelle aujourd'hui *philosophes* l'ont regardé comme leur appui; mais on sait avec quelle sévérité il les châtiait quand leur vanité et leur égoïsme osaient compromettre sa protection, et à quel point leur chef éprouva son ressentiment. Son zèle pour la justice a pu s'égarer dans sa route, par la célérité et l'ardeur avec lesquelles il l'a quelquefois poursuivie; mais si dans le flegme de la réflexion et la lenteur des formes

judiciaires le magistrat peut s'abuser, ne jugeons pas trop sévèrement le monarque dont la puissance ne prescrit pas contre l'erreur. Un état militaire égal à celui des plus grandes monarchies, l'obligea à tirer de ses provinces des subsides proportionnés à une si vaste dépense, à établir un ordre de finances qui semblait pressurer le peuple : mais dans toutes les occasions il venait à son secours : les villes et les provinces ne réclamaient jamais en vain le trésor public; il respecta la propriété, les possessions civiles et religieuses, comme un dépôt sacré confié à sa défense. Trop judicieux pour s'en tenir en fait de religion à l'inconséquence des principes protestans, il fut, comme tous les savans destitués de la lumière de la vraie foi, dans un état d'indécision et de perplexité; mais la nécessité et l'importance de la religion en général lui étaient connues. Il aima, il protégea les catholiques, conserva leurs églises, leurs prêtres, et ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre et à la pompe de leur culte. Tous les étrangers admirent le beau temple qu'ils ont élevé à Berlin sous ses aupices. Il était vivement touché de la majesté de leurs cérémonies, et surtout de la pompe imposante du sacrifice. Un jour qu'il avait assisté à la grand'messe chantée dans la cathédrale de Breslaw par le cardinal de Zinzendorff, il dit à ce prélat : « Les » calvinistes traitent Dieu comme un ser- » viteur, les luthériens, comme leur » égal, mais les catholiques le traitent » en Dieu. » Vers la fin de son règne, ayant appris qu'une secte, auparavant peu connue en Allemagne, et qui partout se fait passer pour un *fantôme*, faisait des ravages à Brinn et à Olmutz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses états. On lui a reproché d'avoir profité de la faiblesse de l'Autriche pour conquérir une de ses provinces, d'avoir ravagé et épuisé la Saxe, d'avoir réglé sur l'esprit de conquêtes et la gloire des combats, des démarches que la morale chrétienne et la rigueur du droit font dépendre d'autres principes; mais « quel est le prince, dit » le maréchal de Berwick dans ses excel- » lens mémoires, quelle est la nation » qui puisse se vanter d'avoir toujours » préféré la bonne foi et la justice à ses » intérêts ? Il n'est question que d'un » peu plus ou d'un peu moins : car l'on » peut avancer hardiment, qu'il semble » que la religion, l'équité et la parenté » ne sont plus présentement des motifs » qui fassent impression; et que pour » satisfaire son ambition et se procurer » quelques avantages, l'on se croit tout » permis. » Tout cela peut être, et n'est effectivement que trop vrai; mais dans les jugemens moraux, ce n'est pas sur ce qui est généralement pratiqué, que le sage se règle, mais sur ce qui doit être pratiqué. L'équité n'eût-elle plus qu'un seul partisan, n'en eût-elle aucun, c'est sur elle, sur elle seule, sur ses droits invariables et imprescriptibles, que l'homme de probité, que l'homme chrétien se décide pour distribuer la louange et le blâme. Nous ne rassemblerons pas ici tous les traits de ce monarque célèbre. Les portraits des rois guerriers surtout ne peuvent acquérir qu'avec le temps le mérite d'une ressemblance parfaite. Il est des traits qui doivent être aperçus de loin pour faire leur véritable effet dans l'ensemble; il est des couleurs trop vives ou trop foncées, que le temps doit réduire à des nuances convenables. Si l'admiration a ses excès, la censure a les siens. Si la personne des monarques s'illustre par des faits éclatans, la gloire des actions publiques est quelquefois obscurcie par des bruits sourds que l'indiscrétion répand sur la conduite personnelle. Quelques anecdotes suppléeront à l'ensemble d'un portrait complet. Frédéric aimait les reparties libres, et s'en offensait rarement, surtout quand elles étaient promptes et vives, et qu'il y avait donné lieu. Dans une revue, ayant aperçu un officier qui avait une balafre, il lui dit : « A quel cabaret avez-vous attrapé cela ? » A Kolin, répondit celui-ci, où Votre » Majesté a payé l'écot. » (Le roi avait été complètement battu à Kolin.) — Par le partage de la Pologne et la prise de possession du roi, l'évêque de Warmie

perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat que Frédéric aimait beaucoup, étant venu, en 1776, lui rendre ses devoirs à Potzdam, le monarque lui dit : « Il est impossible que vous m'aimiez. » L'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain. « Pour moi, dit le roi, je suis vrai-» ment votre ami, et j'ai beaucoup compté » sur votre amitié. Si saint Pierre me refu-» sait un jour l'entrée du Paradis, j'espère » que vous auriez la bonté de m'y porter » sous votre manteau, sans que personne » s'en aperçoive. » « Cela sera difficile, » reprit l'évêque, car votre majesté me » l'a tellement rogné, que je ne pourrai » jamais y cacher de la contrebande. » Le roi se mit à rire et prit fort bien la plaisanterie. — Soupant un jour avec l'abbé Bastiani, un des italiens qu'il avait souvent auprès de lui, Frédéric lui dit : « Quand vous aurez obtenu la tiare (car » je ne doute pas que vos vertus ne vous » la procurent un jour), comment me » recevrez-vous, lorsque j'irai à Rome » pour vous rendre mes hommages ? Je » dirai, répondit l'abbé, qu'on laisse » entrer l'aigle noir, afin qu'il me cou-» vre de ses ailes, mais en même temps » je me garderai de son bec. » — Un anglais causait un jour avec le roi de Prusse sur les débats du parlement d'Angleterre, Frédéric, se plaignant du peu de ressort de l'autorité royale dans le royaume britannique, dit : « Oh ! si » j'étais roi d'Angleterre... » « Sire, dit » l'anglais, en l'interrompant, si vous » étiez roi d'Angleterre, vous ne le seriez » pas vingt-quatre heures. » — On sait que le roi faisait battre une grande quantité de petite monnaie de mauvais aloi, que l'on nommait *pièces de six pfennings*. On payait avec ces pièces les soldats, les ouvriers, et une partie des pensions des officiers civils et militaires ; mais à aucune caisse royale on ne recevait ces *six pfennings*, de sorte que le roi attirait le bon argent dans ses coffres pour n'en ressortir jamais, et distribuait parmi le peuple cette mauvaise monnaie qui ne rentrait plus dans ses coffres. Un jour Frédéric, passant à Potzdam devant la porte d'un boulanger, le voit disputer avec un paysan ; il demande ce que c'est, on lui dit que le boulanger veut payer en *six pfennings* du blé qu'il a acheté du paysan, et que ce dernier refuse de prendre cette monnaie. Frédéric s'avance et dit au paysan : « Pourquoi ne veux-tu pas pren-» dre cette monnaie ? » Le paysan regarde le roi, et lui répond avec humeur : « La prends-tu toi ? » Le roi ne répondit pas un mot ; et passa son chemin. — Un jeune officier quittait quelquefois son uniforme, quoique cela fût défendu sévèrement, et mettait un habit vert, pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyait le roi absent, il va, ainsi vêtu, se promener avec sa maîtresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée, il aperçoit le roi, qui le reconnaît à son épée qu'il avait eu l'imprudence de garder. Qui-êtes-vous ? lui dit Frédéric. « Sire, répond le jeune homme, » en se remettant de sa frayeur, je suis » un officier, mais je me promène ici » incognito. » Le roi se mit à rire et lui dit : « Eh bien ! prenez garde que le roi » ne vous voie, » et il passa son chemin. — Cependant cette indulgence de Frédéric à l'égard de la liberté des reparties, avait des exceptions ; quelquefois il en prenait de l'humeur, et ne pouvait s'empêcher de la témoigner, et il reste toujours vrai en général qu'il n'est pas bon de rire avec les rois. « Frédéric, dit » l'auteur de sa vie, aimait à railler les » autres, et la plaisanterie lui était désa-» gréable, lorsqu'il en était l'objet. » Quand il voyait un médecin, la pre-» mière chose qu'il lui demandait, c'était » le nombre de personnes qu'il avait en-» voyées dans l'autre monde. L'un d'eux » lui répondit : *Pas tant que vous*, » *Sire*. Il lui tourna le dos et ne lui re-» parla de sa vie. » — Ce qui avait irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avait raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein était dans la chambre de Voltaire, où celui-ci corrigeait le stile des *Mémoires sur la Russie*, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Mans-

tein, en lui disant : « Mon ami, à une autre » fois ; voilà le roi qui m'envoie son linge » sale à blanchir, je blanchirai le vôtre » après. » — La Métrie ayant dit au roi qu'on était bien jaloux de la faveur et de la fortune de Voltaire, il répondit : « Lais- » sez faire : on presse l'orange, et on la » jette quand on en a avalé le jus. » « Fré- » déric, ajoute son biographe, n'eut ja- » mais d'autre dessein que de faire corri- » ger et publier ses ouvrages, par cet » auteur à la mode. » — Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, et se vengea par une petite méchanceté du passage de l'*Histoire des deux Indes*, où il n'était pas ménagé. Le roi lui parla de son *Histoire du Stathouderat* et de ses *Mémoires historiques*, et affecta de ne lui pas dire un mot de l'*Histoire des deux Indes*. L'abbé lui dit : « Sire, j'ai fait encore quelques au- » tres ouvrages. — Je ne les connais pas, » lui répondit Frédéric ; » et il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'aurait pas refusé la place de président de l'académie si on la lui eût offerte ; on en toucha quelque chose à Frédéric, qui rejeta la proposition bien loin. Il écrivit en même temps une lettre à d'Alembert, où il disait les plus belles choses de l'abbé Raynal, mais dans les petits soupers on le traitait de *fanatique* et de *déclamateur*. — Frédéric se moquait de son académie, qu'il avait appris à connaître par toutes ses guerres intestines, aussi bien que par la bizarrerie et la contradiction de ses jugemens. « Un jour, dit l'auteur » de sa *Vie*, il voulut s'assurer si les » louanges que les académiciens prodi- » guaient à ses *Mémoires* étaient bien » sincères. Pour cet effet, il fit passer au » secrétaire perpétuel un manuscrit de » sa façon, en cachant soigneusement » d'où il venait. Soit oubli ou négligence, » il n'en fut fait aucune mention. Au » bout de quelque temps, le nom de » l'auteur transpira, et les louanges re- » commencèrent, mais on prétend que » Frédéric répondit : *Vous m'avez ap- » pris ce que je dois penser de vos suf- » frages.* » — Ce qui pouvait un peu consoler l'académie, c'est que les jugemens de Frédéric n'étaient quelquefois pas mieux motivés. « Avant que Voltaire » eût avoué au roi qu'il avait fait la *Pu- » celle d'Orléans*, Frédéric prétendait » que c'était faire injure au plus bel » esprit de la France, que de lui attribuer » ce qu'il appelait *une infâme rapsodie*. » Quand on sut que Voltaire en était l'au- » teur, il se la fit lire par d'Algarotti, » et dit : *Ce n'est pas cela que j'avais » lu ; ceci est charmant, il n'y a que » Voltaire capable de faire un si bel ou- » vrage.* C'était le même ouvrage, mais » les noms en imposent. » Le roi répara en quelque sorte cette inconséquence par les vers suivans, où la *Pucelle* sert de pendant à *Candide* :

Candide est un petit vaurien,
Qui n'a ni pudeur ni cervelle ;
A ces traits on le connaît bien
Frère cadet de la *Pucelle*.

Leur vieux papa, pour rajeunir,
Donnerait une belle somme :
Sa jeunesse va revenir,
Il fait des œuvres de jeune homme.

Tout n'est pas bien : lisez l'écrit,
La preuve en est à chaque page :
Vous le verrez en cet ouvrage,
Où *tout est mal*, comme il le dit.

Quand Frédéric eut bien appréeié ses académiciens, non-seulement il en fit son jouet, mais « il encouragea, dit l'auteur » de sa *Vie*, les plaisanteries que l'on fit » contre eux, et donna même le plan » d'un ouvrage critique sur leurs *Mé- » moires*. Quand il les faisait venir, c'é- » tait souvent pour se moquer d'eux. Il » appelait l'un son Montesquieu, un au- » tre son d'Alembert, un troisième son » Fontenelle. Les bons académiciens fai- » saient de profondes révérences, et al- » laient raconter ces beaux complimens » à leur retour à Berlin, pendant que » Frédéric riait de leur crédulité et s'ap- » plaudissait de son persifflage. Il y a » dans une ville de Suisse un homme *em- » ployé à la poste aux lettres*, qui a été » académicien de Berlin. Il ne manque » pas pour se donner du relief, de faire » parade de ce titre. Un plaisant lui di- » sait un jour : *Vous n'avez guère chan- » gé d'état ; vous étiez homme de lettres ; » maintenant vous êtes l'homme aux » lettres.* Un autre suisse, aussi membre

» de l'académie de Berlin, a postulé dans » sa patrie une place d'espèce de *mas-* » *sier*, qui porte la livrée de l'état. Il » n'a pas réussi, et a été obligé de rester » à Berlin (*). » — Après le départ de Voltaire, Frédéric défendit les plaisanteries irréligieuses; et causant un jour avec la comtesse de Camas, il lui dit qu'il estimait fort heureuses les personnes qui pouvaient croire les vérités de la religion; mais que pour lui, ayant une fois pris son parti, il ne pouvait plus changer; « car, ajouta-t-il, si mes sujets » me voyaient maintenant aller à l'église, » ils se moqueraient de moi, et m'accu- » seraient de faiblesse. — Non, Sire, lui » répondit Mme de Camas, on les verrait » verser des larmes de joie. » — Nous finirons tous ces détails par le jugement qu'un écrivain connu vient de faire de l'administration de Frédéric, à l'occasion du panégyrique de ce prince, publié par l'auteur de l'*Essai général de tactique*. « Depuis cette guerre de sept ans, les » forces de Frédéric n'ont guère servi » qu'à maintenir la paix en Europe, en » épouvantant ceux qui seraient tentés » de la troubler. Dans ce long repos, il » restait au roi de Prusse à acquérir une » autre gloire qui eût expié cette gloire » du guerrier qui, comme le dit Montes- » quieu, *laisse toujours une grande* » *dette à payer à l'humanité*. Je parle » de la gloire de grand administrateur et » de grand législateur. Le panégyriste de » Frédéric, attaché à la mémoire de ce » grand homme par quelque rapport se- » cret de goût et de génie, voudrait bien, » après en avoir fait le premier des rois » guerriers, lui assigner encore une des » places les plus honorables parmi les » monarques administrateurs et législa- » teurs. Il paraît que les esprits les plus » éclairés de l'Europe résisteront beau- » coup à ce jugement : ce n'est pas que » le panégyriste dissimule les reproches » qui ont été faits à son héros; mais il » en atténue trop quelques-uns, et il » voudrait trop balancer les autres par » quelques biens particuliers, ouvrage » de l'ordre et de l'économie du roi de » Prusse. Si on le considère comme légis- » lateur, ce *Code Frédéric*, auquel il a » permis qu'on donnât son nom, ne mé- » ritait pas de le porter. Ce n'est guère » qu'un extrait du droit romain, qui » n'est pas au dessus du livre de notre » Domat. Tous les défauts des lois romai- » nes y sont, au nombre près, parce » qu'on a tout abrégé; et il est douteux » qu'on y ait ajouté une seule grande » vue de législation; car ce n'en est pas » une que cet amour de simplicité et de » rapide exécution, qui tient bien plus » à l'esprit militaire qu'à l'esprit législa- » teur. Si on le considère comme admi- » nistrateur, l'inflexible équité ordonne » de porter sur sa mémoire un jugement » plus sévère encore. On cite les terres » qu'il a fait défricher, les sables qu'il a » rendus fertiles, les nombreux villages » qu'il a élevés ou peuplés; des manu- » factures par lui créées ou encouragées; » la population enfin augmentée dans » son royaume, tandis que partout ail- » leurs elle a beaucoup de peine à se » soutenir à son niveau. Tous ces faits » peuvent n'être pas assez bien établis; » ils peuvent avoir été exagérés; et quand » ils seraient tous vrais et tous exacts, » l'administration du roi de Prusse pour- » rait encore avoir été très vicieuse. » N'ayant aucune cour, aucun faste, avec » beaucoup d'économie, il a dû avoir » beaucoup d'argent, et avec de l'argent » il a pu faire des établissemens utiles : » il en a fait. Mais ce qu'un roi, tel puis- » sant qu'il soit, peut faire par lui-même, » est toujours peu de chose en comparai- » son de ce que ferait sa nation, s'il la » laissait libre de toute gêne et de toute » entrave, en protégeant seulement son » industrie. Cent mille esprits qui médi- » tent constamment sur leurs propres in- » térêts, voient toujours beaucoup plus

(1) On ne peut s'empêcher de faire ici une réflexion aussi frappante par sa vérité, que humiliante pour les petits esprits, qui se croient savans, parce qu'ils sont membres d'un corps réputé scientifique. Si sous les yeux d'un roi qui se connaissait en hommes, et surtout en hommes de lettres, qui voulait s'illustrer par les sciences, par les secours et l'éclat qu'il leur donnait; si, dis-je, sous les yeux et à la nomination immédiate d'un tel prince, de semblables personnages ont obtenu des *fauteuils*, que penser des académiciens des autres pays, que penser de ce genre d'honneur en général, que penser de ceux qui l'ambitionnent? *Voyez* Piron, Muratori, Plessis (Armand).

» de choses et les voient mieux qu'un » seul homme de génie qui médite quel- » quefois sur les intérêts des autres. Fré- » déric avait une manie bien indigne d'un » esprit supérieur. Il voulait tout voir et » tout administrer par lui-même; au lieu » que les grands administrateurs, éclairés » par un petit nombre de principes dont » ils répandent la lumière sur leur na- » tion, sont des spectateurs tranquilles; » et non des créateurs inquiets d'un ordre » qui n'est jamais si beau ni si heureux » que lorsqu'il s'établit par lui-même sur » les lois éternelles de la nature des cho- » ses et des hommes. Le bien que Frédé- » ric a fait, est celui d'un particulier » très puissant, plutôt que l'œuvre d'un » souverain qui avait du génie : et si vous » voulez prendre une juste idée du mé- » chant système d'administration qu'il » avait embrassé, voyez à quelles misé- » rables et honteuses pratiques ce système » avait conduit un grand homme : voyez » en quelle estime il avait pris cet art de » nos finances, dont notre désespoir est » de ne pouvoir nous délivrer; voyez-le » travailler de concert avec des faux-mon- » nayeurs qu'il devrait punir du dernier » supplice, et faire servir son effigie à » attester un mensonge et à couvrir une » fraude, multiplier des impôts à toutes » les entrées, sur tous les objets de con- » sommation, et se persuader encore, » comme les plus bornés de nos politi- » ques, que ce qui est pris sur la denrée » n'est pas pris sur la terre, que ce qui » est pris sur les marchandises étrangères » n'est pas pris sur les nationaux qui les » achètent : voyez-le porter l'inspection » d'un inquisiteur, sur des actions aban- » données à la liberté dans les empires » les plus despotiques; défendre à ses » sujets riches de marier leurs filles sans » sa permission; leur interdire les longs » voyages; ne pas leur permettre de » transporter hors de la Prusse leur for- » tune : le royaume d'un roi philosophe » semble être converti en un cloître. » Frédéric oublie, ou il ignore que la » liberté est la chaîne la plus forte qui » attache les hommes dans un pays, et » il croit rendre son empire florissant en » dépouillant ses sujets des droits les plus » sacrés de la nature. Je ne croirai donc » pas à tout ce qu'on a dit des prospérités » de son peuple, parce que je ne crois » pas aux prospérités des esclaves; et » quand même ce qu'on en a dit serait » incontestable, je croirai qu'avec un » système opposé, Frédéric eût fait cent » fois plus de bien encore. Et qu'on ne » dise pas que j'oppose un principe gé- » néral à un fait; ce principe général est » fondé sur des faits universels; au reste, » et je dois le répéter, le panégyriste du » roi de Prusse énonce lui-même presque » tous ces reproches, et s'il tâche de les » adoucir en faveur d'un monarque qui a » de si grands droits à l'admiration uni- » verselle, on voit sans incertitude qu'il » ne partage aucune de ses erreurs, et » qu'il est loin, comme tant d'autres, de » se servir des fautes d'un grand homme, » pour attaquer des vérités auxquelles on » doit plus de respect encore. » Outre la *vie* dont nous avons cité quelques passages, et qui a paru à Strasbourg en 1788, 4 volumes in-12, l'abbé Denina en a donné une autre en 1789, beaucoup plus courte, mais écrite avec plus de discernement et de sagesse, 1 volume in-8. Le meilleur ouvrage anglais sur Frédéric II est intitulé *Tableau du règne de Frédéric II, avec un parallèle entre ce prince et Philippe II de Macédoine*, par Gillies, Londres, 1809. (Le général Jomini, dans son *Traité des grandes opérations militaires*, a donné *l'Histoire critique des campagnes de Frédéric, comparées à celles de l'empereur Napoléon.* On trouve dans les œuvres de Guibert l'*Eloge historique de Frédéric II :* on peut consulter encore *Vie de Frédéric II* (par Lavaux), Strasbourg, 1788, 4 vol. in-8; *Lettres sur Frédéric II* (par le même), ibid., 3 vol. in-8; l'ouvrage de Busching, *Caractère de Frédéric II*, traduit de l'allemand, et les *souvenirs de Thiébaud*, Paris, 1810, 5 vol. in-8.) On a publié ses *OEuvres primitives*, c'est-à-dire, la collection des ouvrages qui avaient paru de son vivant, en 4 vol. in-8, Amsterdam, 1790, et ses *OEuvres posthumes*, en 20 vol. in-8, avec sa *vie*,

Amsterdam, 1789. Nous n'entrerons pas dans le détail de tout ce qu'ils présentent de matières propres à l'éloge ou à la censure. Il en est peu qu'on puisse regarder comme lui appartenant en entier. Mais si quelques philosophes lui ont attribué les leurs, un d'eux fut accusé de s'être attribué les siens; et l'on sait ce qu'il lui en coûta. Il n'y a pas d'apparence qu'un prince qui avait un grand sens ait écrit tout ce qu'on lit dans quelques-uns de ces ouvrages, moins encore qu'il l'ait pensé. (Parmi ses ouvrages on remarque l'*Anti-Machiavel;* les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg;* les *Poésies du philosophe de Sans-Souci;* l'*Histoire de mon temps* (1740-45), l'*Histoire de la guerre de sept ans*, etc. On peut résumer ainsi le règne de ce prince): il montra de bonne heure du goût pour l'étude et les lettres, et ce fut même un sujet de brouillerie avec son père, qui connaissait le danger de ses études philosophiques (*voyez* FRÉDÉRIC-GUILLAUME). Le jeune Frédéric ne persista pas moins dans ses idées; il étudia la philosophie de Wolff, se lia avec Voltaire, et se permit avec lui les plaisanteries les plus indécentes contre le christianisme et contre les prêtres. En montant sur le trône, il ne craignit pas de renoncer à tout acte de religion, et il accueillit successivement tous les écrivains à qui leurs ouvrages irréligieux attiraient quelques traverses, c'est-à-dire, tous les hommes dont les idées d'innovation menaçaient leur pays d'une révolution prochaine. Il est vrai que lorsqu'il connut mieux leurs principes, il les éloigna de sa cour; mais devait-il leur en permettre l'entrée? N'était-ce pas une injure faite aux autres puissances, que de donner un asile à des hommes proscrits dans leur patrie pour leurs principes dangereux? Berlin éprouvera long-temps l'influence funeste de ses exemples, de ses écrits et de ceux des philosophes qu'il admettait dans ses états et même dans son intimité. On a dit néanmoins qu'il aima, qu'il protégea les catholiques; cependant, on lit dans l'histoire, qu'à son entrée dans la Silésie, il favorisa les luthériens, et qu'il étendit leurs priviléges au point qu'ils eurent des églises de toute part; qu'au contraire, il prit des mesures fâcheuses contre les catholiques, qu'il défendit les pèlerinages, supprima des fêtes, et conféra, de sa propre autorité, des bénéfices à des ecclésiastiques réfugiés dans ses états, et suspects sur la religion, tels que l'abbé de Prades et l'abbé Bastiani. Son mépris pour la religion était tel, qu'il fit construire, sur la place des Gendarmes à Berlin, une salle de spectacle entre une église catholique et un temple luthérien, « de manière, dit un » historien de sa vie, que les murs de » ces édifices se touchaient, et que sou- » vent l'office divin était interrompu par » le bruit de l'orchestre et le chant des » acteurs. » Il est triste de voir qu'un souverain qui devrait protéger la religion en fasse ainsi un sujet de dérision et de caprice. Il n'avait guère plus de respect pour la justice, que par dessus tout un monarque devrait respecter, puisque c'est le lien de toute société; « comme » il aimait, dit un de ses historiens, à » être le maître en tout, et qu'il ne pou- » vait souffrir qu'on lui résistât; afin » d'entretenir la crainte dans tous les » tribunaux et les colléges, il cassait de » temps en temps des gens en place sans » examen, sans donner raison de sa con- » duite, sans qu'il y eût aucune appa- » rence de faute. » Nous ne lui reprocherons pas Dresde livrée au pillage, la garnison de Neiss passée au fil de l'épée, les forteresses de Custrin et de Spandaw pleines de prisonniers d'état. Ce sont là de ces traits propres à tous les conquérans, et l'on ne peut en attendre davantage d'un guerrier incrédule. Si nous passons à l'administration intérieure et aux détails domestiques, il était d'une sévérité implacable, et oubliait aisément les plus importans services. On lui reproche aussi son goût pour la raillerie, si peu séant pour un roi. Il n'est pas un seul de ses amis, de ses courtisans, de ses savans, de ses philosophes, qu'il n'ait cherché à humilier. On l'accuse encore d'une avarice excessive, et ses historiens en citent des exemples peu hono-

rables. L'auteur du *Voyage en Prussé*, in-8, 1807, prétend qu'il n'aimait personne, et cite de lui des traits étranges d'égoïsme et de dureté; il lui reproche des actes iniques, une profonde indifférence pour l'opinion publique, son mépris pour ses sujets, sa défiance de ceux qui l'entouraient. Il faut tirer le voile sur ses mœurs, Voltaire en a dévoilé la turpitude. Quant à ses écrits, on est fâché d'y voir Frédéric descendre au rôle choquant d'un conjuré, et parler de la religion avec une licence révoltante et le ton d'un homme de mauvaise compagnie. Il est vrai que dans quelques-uns de ses ouvrages il a changé de langage, et qu'après avoir approuvé les projets des philosophes, tant qu'il a cru qu'ils n'en voulaient qu'à la religion, il a cherché à les réfuter; mais c'est lorsqu'il les a vus attaquer aussi les rois. « Que voulez-vous, » écrivait-il à d'Alembert, que le public » pense, lorsqu'il voit des écrits du même » auteur se contredire, qu'on voit des » libelles infâmes paraître contre le gou- » vernement, et des cyniques effrontés » qui mordent indifféremment tout ce » qu'ils rencontrent. » Il écrivait, dans un autre endroit, toujours en parlant des philosophes : « Mon avis serait de » loger ces messieurs aux Petites-Maisons, » pour qu'ils fussent les législateurs des » fous leurs semblables, ou de leur don- » ner à gouverner une province qui mé- » ritât d'être châtiée. Ils apprendraient, » par leur expérience, après qu'ils y au- » raient tout mis sens dessus dessous, » qu'ils sont des ignorans, et surtout » qu'on s'expose à dire force sottises » quand on se mêle de parler de ce qu'on » n'entend pas. » Il est malheureux qu'il » n'ait pas toujours pensé de même. « Fré- » déric fut, dit un écrivain judicieux, » un grand capitaine; mais le titre de » grand roi embrasse de plus hautes qua- » lités. Les vertus guerrières étendent » les empires : ce sont les vertus civiles » qui les affermissent.... Frédéric a créé » l'armée prussienne qui déjà n'existe » plus; il n'a point créé de nation. Il a » fondé une tactique nouvelle; il n'a » point formé cet esprit public et social » qui naît de l'amour de l'ordre. Il a » montré en cela moins de prévoyance » qu'il n'appartient à un prince d'en » avoir.... Il fallait donc fonder son trône » sur une base plus solide qu'une épée; » il fallait rendre sa nation forte en » mœurs et en principes, y répandre cet » esprit d'ordre et de vertu qui résiste » aux chances des combats et aux se- » cousses des révolutions; et, par un » insigne aveuglement, ce prince ras- » sembla autour de lui tous les esprits » forts de l'Europe, comme pour multi- » plier dans son pays les exemples de » licence, d'impiété et de dépravation. » Pour terminer cet article, nous y ajouterons ce portrait de Frédéric tracé en peu de mots. Sa vie ne fut qu'un enchaînement d'artifices : en violant toutes les lois de l'humanité, il avait l'audace d'en proclamer les droits. Dominé par deux passions cruelles, l'ambition et l'avarice, il se montra plus jaloux de l'affermissement de son pouvoir que du bonheur de ses sujets.

* FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, né le 25 septembre 1744, était neveu du grand Frédéric, qui lui témoigna toujours beaucoup d'affection, mais ne voulut pas qu'il fût ménagé sous aucun rapport. Ainsi on l'exposait aux hasards de la guerre comme un simple hussard. De bonne heure il donna les plus grandes espérances. Chargé, dans la guerre de la succession de Bavière, de conduire un corps d'armée en Silésie, il le ramena sans se laisser entamer, quoiqu'il fût suivi par des forces beaucoup supérieures aux siennes. Il parvint au trône à l'âge de 42 ans, le 16 août 1786, et montra d'abord des intentions de bienfaisance. Il répara plusieurs injustices de son prédécesseur, diminua quelques impôts, abolit des monopoles vexatoires, et voulut que ses sujets jouissent d'une plus grande liberté; mais d'un autre côté, il se montra fort jaloux de son autorité, et il écarta successivement du ministère les hommes les plus distingués par leurs talens et leur expérience. En même temps il s'abandonnait à son goût excessif pour la débauche, et il se laissait dominer par

ses maîtresses et des favoris obscurs. Un autre travers de Frédéric fut sa crédulité pour les *illuminés*, alors très nombreux en Allemagne, qu'il accueillit dans son palais, et qui parvinrent à égarer son imagination et à tromper son esprit. Dès lors, les emplois ne furent plus accordés qu'aux plus misérables intrigues; les trésors que Frédéric avait amassés pour des circonstances importantes, furent dissipés d'une manière honteuse, et l'armée qui cessa d'être encouragée par la présence de son chef, perdit tout à fait sa supériorité; mais ce qu'il y eut de plus malheureux encore, ce fut sa faiblesse et sa versatilité dans les occasions les plus importantes. On le vit successivement abandonner les Turcs, les Polonais et les Belges, après les avoir excités à des attaques imprudentes. En 1792, il se mit à la tête de la coalition qui devait rétablir Louis XVI sur le trône, et après être parvenu à 30 lieues de Paris avec une armée de 80,000 hommes, il négocia avec le parti révolutionnaire, au moment où il fallait agir avec le plus de vigueur, pour ne pas lui laisser le temps de se reconnaître. Son armée revint sur le Rhin, où elle combattit encore deux ans sans résultat. Il s'occupait en même temps, de concert avec la Russie, d'un nouveau partage de la Pologne, et ce fut lui qui triompha en 1794 de Kosciusko, et s'empara de Cracovie. En 1795, il se retira tout à fait de la coalition, abandonnant à la république française ses états de la rive gauche du Rhin, et laissant l'Autriche presque seule aux prises avec cette puissance, dans le moment où son agression et ses menaces avaient porté le parti révolutionnaire de France à mettre sous les armes une immense population. C'est à une telle défection et dans de pareilles circonstances, qu'il faut sans doute attribuer tous les malheurs qui accablèrent depuis l'Europe. Frédéric-Guillaume ne jouit pas lui-même long-temps de la paix qu'il venait de procurer à ses sujets. Il mourut le 16 novembre 1797, laissant la couronne à son fils Frédéric-Guillaume III. M. le comte de Ségur aîné a publié en 1800, l'*Histoire des principaux événemens du règne de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, et tableau politique de l'Europe depuis* 1786 *jusqu'en* 1796, *contenant un précis des révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France*, 3 vol. in-8. Cette histoire est écrite en général avec élégance. On y trouve des portraits bien frappés; mais on y désirerait de temps en temps quelque chose de plus précis, de plus mâle, de plus sévère.

* FRÉDÉRIC-GUILLAUME, premier roi de Wurtemberg, naquit le 6 septembre 1754, de Charles-Eugène duc de Wurtemberg. Il était entré très jeune au service de Prusse en qualité de colonel, et s'était distingué dans la guerre de la succession pendant laquelle il avait obtenu le grade de major-général. L'impératrice Catherine II, au service de laquelle il s'était placé ensuite, le fit lieutenant-général et lui confia le gouvernement de la Finlande. Marié d'abord à la princesse Auguste-Caroline de Brunswick-Wolfenbuttel, puis en secondes noces (18 mai 1797) à Charlotte-Auguste-Mathilde d'Angleterre, il fut appelé sur le trône ducal de Wurtemberg, par la mort de son père qui eut lieu le 23 décembre 1797. Son administration est remplie d'un grand nombre d'événemens. Une constitution souscrite à Tubingue en 1514 par le prodigue Ulric, et garantie depuis par l'Autriche, la Prusse et le Hanovre, assurait aux Etats de Wurtemberg le droit de surveiller l'assiette de l'impôt et l'emploi de son produit: le duc chercha à s'affranchir de cette gêne, et comme il trouva de la résistance, de violens démêlés eurent lieu entre lui et les Etats: il ne vit même dans cette opposition que le résultat des idées démagogiques dont ses sujets commençaient à être infectés, et fit arrêter les principaux membres de cette assemblée, comme accusés d'entretenir des relations politiques avec les républicains français. Un traité de subsides conclu le 20 avril 1800 avec l'Angleterre, l'intéressant aux négociations de la paix d'Amiens, il obtint après leur conclusion, des indemnités assez considérables pour lui et pour sa famille. Dans le récès de la députation de l'empire

(25 février 1803), il reçut, ainsi que cinq autres princes protestans la dignité électorale. Lorsque la guerre fut déclarée par la France à l'Autriche, l'électeur de Wurtemberg oublia ce qu'il devait à la confédération germanique pour ne plus songer qu'à ses idées ambitieuses : il reçut Buonaparte à Ludwigsbourg, et conclut avec lui le 4 octobre 1805 un traité par lequel l'intégralité de son électorat était garantie, et en revanche il devait fournir à son protecteur un corps de huit à dix mille hommes. C'était une époque de confusion : chaque prince usurpait les titres ambitieux que son orgueil lui faisait imaginer : ainsi l'archiduc d'Autriche, François II, avait déjà en 1804 pris de sa propre autorité le titre impérial : les électeurs de Wurtemberg et de Bavière suivirent son exemple ; ils prirent le titre de roi sous lequel ils furent désignés comme alliés de Buonaparte dans le traité de Presbourg : ils se firent proclamer dans leurs états le 1er janvier 1806. Le nouveau roi de Wurtemberg avait reçu en outre par le même traité les cinq villes dites du Danube, les deux comtés de Hohenberg, le Landgraviat de Nellenbourg et la préfecture d'Altorf. Tout souriait à ce nouveau monarque. Frédéric I avait pris Buonaparte pour modèle, et il tendait comme lui au pouvoir absolu : ce qui était contraire à l'ancienne organisation de cette principauté. En vertu de la convention signée le 12 octobre 1805, Buonaparte avait délégué à Frédéric toute la puissance souveraine : voulant en conséquence user pleinement du droit que lui accordait son maître, il cassa les Etats le 3 du même mois : alors disparut l'ancienne constitution du pays : de là de sourds mécontentemens, puis des soulèvemens qu'il fallut réprimer par des moyens extrêmes, enfin cette fermentation des esprits qu'une mesure inconsidérée excita et entretint jusqu'en 1814, époque où le roi se vit contraint de faire des concessions exorbitantes et de donner une constitution qui lui attira de la part de la noblesse médiatisée de si amères et de si justes censures. Il avait été un des premiers à signer l'acte de confédéralisme des états du Rhin proposé par Buonaparte (12 juillet 1806). Après avoir assisté à la conférence d'Erfurt qui eut lieu en 1808 entre Buonaparte et l'empereur Alexandre, il prit l'année suivante ainsi que cinq autres princes de la confédération, la part la plus active à la guerre des Français contre l'Autriche. La paix de Schœnbrunn lui permit de s'occuper un peu de son royaume, et on le vit faire des échanges de territoire avec le roi de Bavière. Après avoir assisté en 1809 à l'anniversaire du couronnement de Buonaparte, il réunit encore ses troupes aux troupes françaises pour faire la campagne de Russie. Après le désastre de cette folle expédition, il resta encore quelque temps fidèle à son allié ; mais cédant à la nécessité des circonstances, il fit comme le roi de Bavière : il se rangea du côté des Russes et des Prussiens. Sa mémoire n'est pas dans cette circonstance entachée de trahison, et ce n'est pas sur un champ de bataille que se fit ce grand revirement. Dès le 22 octobre 1813, un de ses ministres entama des négociations à ce sujet, et le 8 du mois suivant le comte de Zeppelin signait à Fulde, en son nom, un traité par lequel il promettait de donner 12,000 hommes aux puissances alliées. On a remarqué le manifeste qu'il publia dans cette circonstance : il se borne à reprocher à Buonaparte d'avoir laissé dégarnies de troupes et exposées à l'invasion des ennemis, les frontières du royaume que l'acte de confédération lui imposait de protéger. Lorsque les événemens qui amenèrent la chute de Buonaparte eurent été accomplis, il se rendit à Vienne et assista au congrès qu'il quitta brusquement pour revenir à Stuttgard : son titre de roi avait été maintenu par les hautes puissances. Il convoqua les Etats pour le 15 mars 1815, et, lorsqu'ils furent réunis, il leur présenta l'acte constitutionnel qu'il donnait à son peuple. Cet événement produisit une sensation très forte dans toute l'Allemagne, et l'on assure que cette concession blâmée par tous les souverains, empoisonna le reste de sa vie. Il mourut le 30 septembre 1816 : son fils Guillaume Ier, né le 27

septembre 1807 lui a succédé. Le caractère de Frédéric présente de singulières variations : pendant presque toute sa vie, il fut l'ennemi des idées libérales et tendit au pouvoir absolu : c'était cet amour de l'autorité qui avait excité cette lutte qu'il avait eu à soutenir avec les Etats; c'était la même passion qui l'avait engagé dans l'alliance qu'il contracta avec Buonaparte, et voilà qu'à la fin de sa vie, il renonça à un système auquel il avait dû sa puissance, avec ses titres d'électeur et de roi. Vit-il dans la chute de son protecteur une grande leçon, et redouta-t-il une même catastrophe due, comme la sienne, à l'abus du pouvoir? ou bien céda-t-il à cette puissance secrète qui agit sur tant d'esprits en 1814, et qui, en préconisant les idées modifiées de la révolution française, opéra l'état de crise politique où se trouvent maintenant tous les états de l'Europe. Frédéric avait du goût pour les arts, mais il les encouragea avec trop peu de discernement. Il avait donné l'une de ses filles en mariage à l'un des frères de Buonaparte, Jérôme, alors roi de Westphalie.

* FRÉDÉRIC-AUGUSTE, premier roi de Saxe, né le 23 décembre 1750, était fils de l'électeur Frédéric-Christian, auquel il succéda en 1763 : le jeune prince n'avait alors que 13 ans. Jusqu'en 1768 la régence fut entre les mains du prince Xavier, l'aîné de ses oncles. Alors la Saxe eut beaucoup à souffrir de la mauvaise administration de ce prince, ensorte qu'à l'époque où le jeune électeur prit les rênes de l'administration, il avait bien des maux à réparer. Cependant la sagesse de sa conduite, l'économie sévère qu'il apporta dans les finances, et le soin qu'il mit à faire oublier le dernier gouvernement, contribuèrent en peu de temps à changer la face de ses états. Il était dirigé par les habiles conseils de son ministre Gutschmid, et ce fut grâce à son zèle et aux bonnes intentions de l'électeur que l'on vit bientôt renaître l'industrie, et le papier monnaie qui était discrédité reprit sa valeur, en même temps que les esprits commençaient à avoir quelque confiance dans le gouvernement. En 1769, Frédéric épousa la princesse Marie-Amélie-Auguste, sœur de l'électeur de Bavière. Frédéric s'occupa continuellement de la égislation criminelle de ses états; il y apporta des modifications dictées par l'humanité : ainsi en 1770 il fit abolir la question et la torture. Malgré ses intentions paternelles hautement manifestées, il se forma contre lui en 1776 un complot, auquel on a prétendu qu'avait participé sa mère l'électrice douairière, mécontente de ce qu'on l'avait éloignée des affaires. Ce fut le cabinet de Berlin qui en eut connaissance et qui en instruisit l'Electeur. Le colonel Aydolo, saxon d'origine, était le chef de la conspiration : il fut arrêté et renfermé. Au reste dans cette circonstance malheureuse, Frédéric eut des preuves éclatantes de dévouement et de zèle de la part d'un de ses chambellans, nommé Mariolini. Lorsque le roi de Prusse, Frédéric II, prévoyant les ambitieux projets de l'Autriche, voulut former une ligue pour tenir cette puissance en échec, il y entraîna facilement le jeune électeur de Saxe, qui ne cherchait qu'à défendre les droits échus à sa mère par la mort de l'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, dernier enfant mâle de sa maison. Le traité de Teschen signé le 16 mai 1779, mit fin à la guerre, et en même temps il fut convenu que l'Autriche renoncerait à toutes ses prétentions sur la Bavière, et que Frédéric serait substitué à tous les droits de sa mère. Ce prince donna plus tard une grande preuve de sagesse, lorsqu'en 1791 il refusa la couronne de Pologne rendue héréditaire : elle lui était proposée par la diète polonaise. Il savait que le but de cette nation était de se soustraire à l'influence, toujours malheureuse pour elle, de la Russie, et qu'il était impossible de se maintenir sur ce trône nouveau, sans l'agrément de cette puissance toujours rivale. Au reste il était dirigé alors par les cabinets de Berlin et de Vienne, qui le dirigèrent encore dans les conférences de Pilnitz, faites à la suite des progrès de la révolution française. Il prit part à la coalition qui fut organisée contre la France, et fournit son contingent dans les armées qui combattirent

les troupes françaises jusqu'en 1796, époque où fut conclu le traité de Berlin (5 août 1796), entre la république française et le roi de Prusse, relativement à la neutralité du nord de l'Allemagne : alors Frédéric se rangea à ce système de neutralité, et ses troupes ne furent plus employées que pour la garde de ses états ; elles couvrirent ses provinces méridionales. D'ailleurs il avait conclu avec le général Jourdan un armistice dans le même but. En 1806 il était toujours sous l'influence de la Prusse et comme la guerre était déclarée à ce royaume par la France, non-seulement il permit aux troupes prussiennes de passer sur ses états, il fournit encore 22,000 hommes destinés à agir de concert avec elles. Après les victoires d'Iéna et de Auerstaedt, la Saxe fut occupée militairement par les Français, et il ne fut permis à Frédéric de rester neutre qu'à la condition de payer une contribution de guerre de 25 millions : les fortifications de Dresde furent même démolies. Cependant Buonaparte aggrandit bientôt la Saxe, et donna à l'Electeur le titre de roi. C'est en cette qualité que ce prince signa le 11 octobre 1806, l'acte par lequel il s'associait à la confédération du Rhin. Bientôt en échange du bailliage de Gommern, du comté de Barby et d'une partie du comté de Monsfeld, il reçut le cercle de Cotbus, et, après le traité de Tilsitt, les provinces méridionales enlevées au territoire prussien, la nouvelle Prusse orientale et occidentale et la nouvelle Silésie. Ce royaume était considérable; le prince qui le gouvernait dut témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur; il le fit de la manière qui convenait à Buonaparte; car il tint continuellement à sa disposition une armée de 20,000 hommes. Ces troupes combattirent avec valeur dans la guerre de 1809 contre l'Autriche. Les ennemis envahirent ses états : sa capitale fut occupée, et lui-même, réduit par la chance des combats, à fuir devant les vainqueurs, se retira à Francfort. Buonaparte le ramena dans sa capitale, après avoir vaincu l'archiduc Charles, et le traité de Vienne qui fut conclu le 14 octobre 1809, le dédommagea des ennuis de cette campagne; il obtint en effet le duché de Varsovie et les districts de l'ancienne et de la nouvelle Gallicie, qui avaient été acquis par l'Autriche en 1772 et 1796. Le roi de Saxe assista la même année à l'anniversaire du couronnement de Buonaparte, célébré avec la plus grande pompe à Paris. Jusqu'en 1812 Frédéric ne s'occupa que de l'administration de son royaume. Alors Buonaparte réunit à Dresde tous les princes de l'Allemagne avec le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche. Il les trouva tous dévoués à ses intérêts : tous l'abandonnèrent après le désastre de la campagne de Russie. Le seul Frédéric lui resta fidèle, et quand l'empereur vaincu traversa la Saxe, il trouva de la part du roi son vassal les mêmes marques d'attachement. Bientôt les armées alliées s'approchèrent de son royaume : avant de le quitter, il déclara à ses sujets par une proclamation, qu'il restait fidèle aux engagemens qu'il avait contractés depuis six ans, et en même temps il remettait entre les mains des Français ses places les plus importantes. Cependant les victoires de Lutzen et de Bautzen l'avaient ramené dans sa capitale; il vit les dispositions de ses sujets qu'avait électrisés la proclamation de l'empereur Alexandre; il lutta en vain contre l'opinion hautement manifestée. On sait que les Saxons pendant la bataille de Leipsick abandonnèrent les Français, et d'amis qu'ils étaient le matin ils furent ennemis dès le milieu de la journée. Cette trahison, quelle qu'en soit la cause, a été justement blâmée, et est une grande tache dans l'histoire de la Saxe : les soldats de Frédéric pouvaient quitter la cause de l'homme qui les avait tyrannisés; mais ce n'était point au milieu d'une bataille déjà engagée qu'ils devaient faire cette déclaration. Ce crime ne doit point être imputé à Frédéric qui le vit commettre avec douleur : lui-même fut conduit et retenu à Berlin, lorsque la guerre fut terminée. Quand les puissances alliées réglèrent le sort des peuples au congrès de Vienne, peu s'en fallut que la Saxe ne fût rayée de la liste des nations. Cependant la France et l'Autriche se déclarèrent en faveur de Frédéric :

lui-même protesta contre toute cession, mais le 9 février 1815, il fut obligé de signer à Presbourg un traité qui, en le rendant à ses sujets, détacha de sa souveraineté plusieurs provinces qui furent données à la Prusse, à l'Autriche et à la Russie, et qui réduisirent son royaume à une superficie de 938 lieues carrées. A l'époque de la seconde invasion des alliés en France, il fournit son contingent : il accéda à la sainte-alliance le 1er mai 1817. Dès lors il ne s'est plus occupé que du soin de faire oublier à ses sujets les maux dont la guerre les a long-temps accablés. Il était ami des arts et les protégea avec discernement. Le 5 mai 1827, la mort a enlevé ce prince à ses sujets qui l'ont vivement regretté. Il a eu pour successeur son frère ANTOINE.

FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN. *Voyez* ADOLPHE-FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC V, électeur Palatin, surnommé *roi d'hiver*. Voy. FERDINAND II, empereur.

FREDOLI (Berenger), né à Benne, en Languedoc, d'une famille noble, mort à Avignon en 1323, était habile dans le droit. Il fut choisi en 1298 par Boniface VIII, pour faire la compilation du *Sexte*, c'est-à-dire, du 6e livre des *Décrétales*, avec Guillaume de Mandagot et Richard de Sienne. Clément V l'honora du chapeau de cardinal en 1325.

* FRÉE (Jean), ecclésiastique anglican, né à Oxford en 1711, consacra sa vie à la prédication, à l'instruction de la jeunesse et à la culture des lettres. Il fut directeur de l'école de grammaire de Saint-Sauveur, et occupa successivement plusieurs cures. Il mourut dans un état voisin de l'indigence, le 9 septembre 1791. Son principal ouvrage est une *Histoire de la langue anglaise*, en 4 parties, qui a eu plusieurs éditions. La 4e est de 1788. On a encore de lui des *sermons* et plusieurs écrits de *controverse*, dirigés la plupart contre les méthodistes, et des *poésies diverses*.

FRÉGOSE, FULGOSE, ou CAMPO-FRÉGOSE, nom d'une illustre famille génoise d'origine plébéienne, qui s'éleva dans le 14e siècle au dessus de la noblesse et fournit plusieurs doges à la république. Les membres les plus remarquables de cette famille sont FRÉGOSE (Paul), cardinal, archevêque de Gènes, sa patrie, doge en 1462 : il perdit cette place quelque temps après, la recouvra en 1463, et l'occupa encore deux fois. Il mourut à Rome en 1498.

FRÉGOSE (Baptiste), neveu du précédent, né à Gènes vers l'an 1440, fut élu doge en 1478. Il ne conversa que très peu de temps cette dignité. La hauteur de son caractère et la sévérité de son gouvernement le firent déposer la même année. Il fut exilé à Trégui ; mais nous ignorons quand il mourut. Il égaya sa retraite par la lecture et le travail. On doit à sa plume : 1° un ouvrage italien en 9 livres, mais qui n'a paru qu'en latin, Milan, 1509, in-folio, de la traduction de Camille Ghilini, sur les *actions mémorables*, dans le goût de Valère Maxime. Les meilleures éditions de ce traité, souvent réimprimé, sont celles de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris, qui y a fait des additions, des corrections, et l'a orné d'une préface. 2° La *Vie du pape Martin V*. 3° Un *Traité* latin *sur les femmes savantes*. 4° Un autre en italien *contre l'amour*, Milan, 1496, in-4, traduit en français, 1581, in-4 ; l'original et la version sont également rares.

FRÉGOSE (Frédéric), né à Gènes en 1480, archevêque de Salerne et cardinal, de la même famille que les précédens, défendit la côte de Gènes contre Cortogli, corsaire de Barbarie, qui la ravageait. Il surprit ce pirate dans le port de Biserte, passa à Tunis, et à l'île de Gerbes, et revint à Gènes chargé de gloire et de butin. Les Espagnols ayant surpris Gènes en 1622, Frédéric chercha un asile en France. François I le reçut avec distinction, et lui donna l'abbaye de Saint-Benigne de Dijon. De retour en Italie, il fut fait cardinal et évêque d'Engubio, où il mourut en 1541. La langue grecque et l'hébraïque lui étaient familières. Son savoir était soutenu par les vertus épiscopales. On a de lui un *Traité de l'oraison* en italien, Venise, 1542, in-8.

FRÉGOSE (Antonio Phileremo), poète

italien, du commencement du 16e siècle, dont la *Cerva Bianca*, et autres poésies ont été réunies à Milan en 2 vol. in-8; le 1er en 1515, le 2e en 1525, assez rares.

FRÉGOSE. *Voyez* FULGOSE.

FREHER. *Voyez* MARQUART-FREHER.

* FREISLEBEN (Christophe-Henri), jurisconsulte allemand, conseiller général du duché de Saxe-Gotha et des mines d'Altembourg, mort vers l'an 1733, a laissé plusieurs ouvrages fort utiles pour celle du droit: 1° *Corpus juris civilis academicum*, Altembourg, 1721, in-4, très souvent réimprimé. La dernière édition est de 1789. 2° *Corpus juris canonici academicum*, 1778, in-4. La dernière édition est de Bâle, 1773. 3° *Schutzius illustratus sive compendium juris Schutzio Lauterbachianum ex complurium celeberrimorum jurisconsultorum, scriptis ac notis illustratum*, Altembourg, 1734, 2 vol. in-4, compilation fort bien faite, destinée à expliquer l'abrégé fait par Schutz du *Collegium juris*, de Lauterbach. 4° Une traduction allemande de l'*Homme de cour*, de Bâlt. Gracian, et quelques *opuscules* moins importans.

FREIG (Jean-Thomas), *Freigius*, natif de Fribourg en Brisgaw, enseigna le droit avec réputation à Fribourg, à Bâle et à Altorf, et mourut de la peste vers 1583. On a de lui des *Paralitles* sur le digeste, in-8, et d'autres ouvrages.

FREIND (Jean) naquit en 1675, à Croton, dans le comté de Nort-Hampton, d'un père ministre. Westminster fut sa première école. Dès l'âge de 21 ans, il mit au jour deux *discours* grecs, l'un d'Eschine, l'autre de Démosthènes, avec une traduction et des remarques. Il se consacra ensuite à la médecine. Le comte de Péterboroug l'emmena avec lui en 1705 en Espagne, alors le théâtre de la guerre. Après y avoir exercé sa profession pendant deux ans, il passa à Rome et s'y lia avec tous les savans qui cultivaient son art. Freind, de retour en Angleterre, fut renfermé à la tour de Londres, soupçonné d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état: malheureusement les philosophes et les lettres ne sont que trop souvent dans ce cas-là (*voyez* VESPASIEN). On sollicita en vain son élargissement pendant six mois; mais au bout de ce temps, le ministre étant tombé malade, Méad (*voyez* ce mot), confrère du prisonnier, ne voulut lui ordonner aucun remède, que Freind ne fût sorti de la tour: conduite très blâmable et qui ne prouve pas que Méad fût convaincu de l'innocence de son ami. Cependant Freind fut élargi, et obtint la place de premier médecin de la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre. Il mourut à Londres à 52 ans, en 1728, membre de la société royale. Freind était aussi heureux dans la pratique, qu'éclairé dans la théorie. Ses opinions étaient reçues en Angleterre, comme celles d'Hippocrate dans la Grèce. Des ouvrages qu'il a laissés les principaux sont: 1° *Histoire de la médecine, depuis Gallien jusqu'au 14e siècle*: livre savant traduit de l'anglais en français, par M. Noguez, en 2 vol. in-4, 1728. 2° *L'Emmenologie, ou Traité de l'évacuation ordinaire des femmes*, traduit en français par Devaux, 1730, in-12. 3° *Lectiones chymicæ*, Amsterdam, 1710, in-8. 4° *Traité de la fièvre*. Tous les écrits de Freind ont été recueillis à Londres, in-fol., 1733, et à Paris, 1735, in-4; sa *Vie* est à la tête de cette collection.

FREINSHEMIUS (Jean) naquit en 1608 à Ulm en Souabe. Mathias Bernegger, savant de Strasbourg, lui confia sa bibliothèque et lui donna sa fille. L'université d'Upsa lui ayant proposé des avantages considérables, il y alla professer l'éloquence pendant 5 ans. La reine Christine, qui l'enviait à l'université, le choisit pour son bibliothécaire et son historiographe, avec sa table et 2,000 écus d'appointemens. Il fut bientôt obligé d'abandonner ces honneurs et de revenir dans sa patrie, pour rétablir sa santé, que le climat de Suède avait dérangée. L'électeur Palatin lui donna un an après son départ d'Upsal, en 1656, une place de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, et une charge de conseiller électoral. Freinshemius n'en jouit pas long-temps, étant mort en 1660, à 52 ans. Ce savant possédait les langues mortes

et presque toutes les langues vivantes. Il joignait à une littérature choisie, de l'esprit et du goût. Il s'occupa toute sa vie avec autant de zèle que de succès à réparer les brèches que le temps avait faites à quelques auteurs. (Il entreprit de faire des *Supplémens* à *Quinte-Curce*, et il y réussit, dans l'édition qu'il donna avec un *index* et des *commentaires*, Strasbourg, 1640, 2 vol. in-8. Il fit avec le même succès un semblable travail sur Tite-Live dont il publia (Lib. XI ad XX), Strasbourg, 1649, in-12, et donna ensuite une édition qui contient 60 livres, Strasbourg, 1654, in-4; enfin Doujat réunit les 95 livres dans son édition de Tite-Live *ad usum Delphini*. Les supplémens de Tite-Live, moins estimés que ceux de Quinte-Curce ont été cependant insérés dans les éditions latines de Jean Leclerc et de Crevier, de Lemaire, et traduits en français par Durier, Guérin, Dureau de la Malte.) Il fut moins heureux dans ses *supplémens de Tacite*, parce que, pour faire revivre cet historien inimitable, il fallait un génie aussi fort, aussi vigoureux, aussi profond que le sien, et il s'en trouve à peine un dans vingt siècles. Le Père Brotier y a depuis complètement réussi. On a encore de Freinshemius des *Commentaires sur Florus*, et quelques autres auteurs latins, qu'il a ornés de savantes tables.

FREIRE DE ANDRADA (Hyacinthe), abbé de Ste.-Marie de Chans, né à Béja en Portugal, l'an 1597, parut d'abord avec distinction à la cour d'Espagne; mais son attachement à la maison de Bragance indisposa le ministère contre lui. Il s'éclipsa jusqu'au temps que Jean IV fut proclamé roi de Portugal, en 1640. Il se rendit auprès de lui, et en fut très bien reçu. Ce monarque lui offrit l'évêché de Visen qu'il refusa, prévoyant que le pape, qui ne reconnaissait pas d'autre roi de Portugal que celui d'Espagne, ne lui accorderait point ses bulles. Il mourut à Lisbonne, en 1657, à 60 ans. Freire avait l'esprit léger, mais le cœur généreux et plein de franchise. Il défendait ses amis en secret, et les reprenait en face. Il cultiva avec succès la poésie et l'histoire. On a de lui : 1° la *Vie de don Juan de Castro*, in-fol., traduite en latin par Rotto, jésuite italien. C'est un des livres les mieux écrits en portugais. 2° Des *Poésies portugaises*, en petit nombre, mais élégantes.

FREITAG (Jean), né à Nieder-Wesel, dans le duché de Clèves, en 1581, fut professeur en médecine à Helmstadt, médecin en différentes cours d'Allemagne, et enfin professeur à Groningue, où il mourut en 1641. Il ne cessa de critiquer les ouvrages du célèbre Daniel Sennert, auquel il ne semble pas avoir rendu assez de justice, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées. Les principaux ouvrages de Freitag sont 1° *Noctes medicæ*, Francfort, 1616, in-4. 2° *Aurora medicorum*, 1630, in-4 (*voyez* Manget, *Bibliotheca script. medicor.* t. 11, p. 346). — Il ne faut pas le confondre avec Jean Freitag, né à Perleberg en 1587, qui pratiqua la médecine avec réputation à Ratisbonne, où il mourut en 1654, après avoir publié *De melancholia hypochondriaca;* ni avec Jean-Henri Freitag, qui publia un ouvrage sur la chimie en 1635, à Quedlimbourg; ni avec le major Freitag, devenu célèbre pour avoir donné à Francfort des coups de bâton à M. Arouet de Voltaire, par ordre de Frédéric II, roi de Prusse.

* FREMIN (René), sculpteur, né en 1673 à Paris, où il prit les premières leçons de son art, alla à Rome pour se perfectionner, et se distingua à son retour par divers ouvrages, tels que la *Samaritaine;* le *Maître-autel de St.-Louis;* la *Statue de sainte Sylvie*. Appelé en Espagne par Philippe V, qui faisait alors construire la *Granja*, à St.-Ildefonse, il contribua beaucoup à orner les jardins de ce palais, il fit un grand nombre de statues et de groupes; mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur fut la *fontaine* dite *des Grenouilles*. On loue, dans cet artiste, l'élégance et la facilité avec laquelle il exécutait ses ouvrages; mais on critique l'attitude de ses statues et le caractère qu'il imprimait à ses dieux et à ses nymphes, qui manquent de cette simplicité grecque dont il aurait dû se

pénétrer à Rome. Il est mort à Paris, comblé d'honneurs et de richesses, en 1745.

FREMINET (Martin), peintre, né à Paris en 1567, fit le voyage de Rome dans un temps que les peintres étaient partagés entre Michel-Ange de Caravage, et Joseph d'Arpino dit le *Giospin*. Il s'attacha à prendre ce que ces deux peintres avaient de meilleur, et y réussit. Freminet était très instruit dans les sciences relatives à son art : il savait l'anatomie, la perspective et l'architecture. Il fut un grand dessinateur, et l'on remarque beaucoup d'invention dans ses tableaux; mais sa manière fière, les expressions fortes de ses figures, des muscles et des nerfs durement prononcés, et les actions de ses personnages trop recherchées, ne sont point du goût de tout le monde. Ses dessins sont terminés. Henri IV le fit son premier peintre, et Louis XIII l'honora du cordon de St.-Michel. Il peignit le plafond de la chapelle de Fontainebleau, et mourut à Paris en 1619.

FREMINVILLE (Edme de la Poix de), né en 1680 à Verdun en Bourgogne, du lieutenant-général de cette ville, devint lui-même bailli de La Palisse. Les matières féodales sont les principales qui se présentent à traiter devant un juge de grandes seigneuries; il en fit une étude particulière. Le fruit de ses travaux fut le *Traité des dîmes*, 1 vol. in-12; la *Pratique des terriers*, en 5 vol. in-4, qui est un excellent traité des fiefs. Il fit un 6e volume, pour les droits des habitans. Il a extrait, par ordre alphabétique, le *Traité de la police* du commissaire La Marre, sous le titre de *Dictionnaire de la police*, en 1 vol. in-4 : ouvrage estimé, et réimprimé en province, in-8. Freminville mourut à Lyon, le 14 novembre 1773. C'était un homme savant et laborieux.

FREMIOT. *Voyez* CHANTAL.

FREMIOT (André), archevêque de Bourges, né à Dijon en 1573, d'une famille noble et féconde en personnes de mérite, fut chargé d'affaires importantes sous Henri IV et Louis XIII, et s'en acquitta en homme intelligent. On a de lui un *discours des marques de l'Eglise* contre les hérésies, 1610, in-8, et d'autres ouvrages. Ce prélat estimable mourut à Paris le 13 mai 1641.

* FREMONT (Dom Charles), religieux et réformateur de l'abbaye de Grammont, naquit à Tours en 1610. Dès qu'il eut pris l'habit, à l'âge de 18 ans, il ne tarda pas à s'apercevoir du relâchement qui régnait dans la discipline de l'abbaye; il n'en fit pas moins son noviciat avec une exactitude exemplaire, et redoubla de ferveur et de zèle pour ses devoirs. Lorsqu'il eut fait sa profession, son abbé le nomma prieur de l'abbaye. Dom Frémont s'efforça, par son exemple et ses discours, d'établir parmi ses confrères plus de régularité; ne pouvant y parvenir, il demanda et obtint la permission d'aller à Paris terminer ses études dans le collége que l'ordre y avait près de l'université. Ayant été présenté au cardinal de Richelieu, il lui fit agréer un plan de réforme qu'il avait dressé. Nommé par le ministre, prieur d'Epoisse, près de Dijon, dom Frémont aidé de son confrère dom Joseph Baboul, y jeta les premiers fondemens de sa réforme. Pour ne pas paraître affecter la singularité, il se contenta de remettre en vigueur dans sa communauté la règle telle que le pape Innocent IV l'avait mitigée. Le prieuré de Thiers en Auvergne, lieu de la naissance de saint Etienne, instituteur de l'ordre, prit aussi la réforme, ainsi que six ou sept autres monastères, mais sans se soustraire à la juridiction de l'abbé de Grammont. Dom Frémont gouverna pendant 30 ans le prieuré de Thiers, et y mourut saintement en 1689, âgé de 79 ans. On connaît de ce religieux : *La Vie, la Mort et les Miracles de saint Etienne, confesseur, et fondateur de l'ordre de Grammont*, dit vulgairement *des Bons-Hommes*, Dijon, 1647, in-8. On trouve à la suite de cet ouvrage *La Vie du bienheureux Hugues de Lacerta, disciple de saint Etienne*. Il a composé en outre plusieurs *OEuvres de piété* à l'usage de ses confrères.

* FRÉMONT-D'ABLANCOURT (Nicolas), diplomate et littérateur fran-

çais, né à Paris en 1625, mort à la Haie en 1693, était neveu du fameux Perrot d'Ablancourt qui fut son maître. Il acquit sous son oncle une grande réputation d'esprit et de savoir, et plusieurs princes d'Allemagne, en ayant entendu parler, s'empressèrent de l'attirer auprès d'eux. Malgré les offres les plus brillantes, il ne voulut point quitter le service de sa patrie, où d'ailleurs Turenne, qui l'avait pris sous sa protection, le fit nommer ambassadeur de France près la cour de Portugal, et quelque temps après résident à Strasbourg. De retour à Paris, après la mort de Turenne, il partageait son temps entre la société des beaux esprits de l'époque et la culture des lettres, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de s'expatrier dans un âge encore peu avancé. Il se retira en Hollande où le prince d'Orange le nomma son historiographe et lui accorda une pension. Frémont a composé les ouvrages suivans : 1° *Dialogues de la santé*, Amsterdam, 1784, in-12; 2° *Perrot d'Ablancourt vengé* ou *Amelot de la Houssaye convaincu de ne pas parler français et de mal expliquer le latin*, Amsterdam, 1786, in-12; 3° *Mémoires concernant l'histoire de Portugal, depuis le traité des Pyrénées* (1659) *jusqu'en* 1668, *avec les révolutions arrivées dans ce temps-là à la cour de Lisbonne*, Paris, 1701, in-12, réimprimés la même année en Hollande. Frémont a ajouté à la traduction des *OEuvres de Lucien*, par Perrot d'Ablancourt le *Dialogue des lettres de l'alphabet* et le *Supplément à l'histoire véritable*. Il a aussi revu la traduction de l'*Afrique* par Marmol, et a travaillé au *Dictionnaire des rimes* de Richelet.

FRENICLE (Nicolas), poète français, né à Paris en 1600, fut conseiller-général en la cour des monnaies, et mourut doyen de la même cour après l'an 1661. On a de lui plusieurs pièces de théâtre : 1° *Palémon* et *Niobé*, in-8, deux pastorales. 2° L'*Entretien des bergers*, autre pastorale. 3° Un poème intitulé *Jésus crucifié*. 4° Une *Paraphrase des psaumes*, en vers, etc. Tous ces ouvrages sont très médiocres.

FRENICLE DE BESSY (Bernard), frère du précédent, mort en 1675, fut grand arithméticien et ami de Descartes. Ce philosophe faisait grand cas de son arithmétique, qui le conduisait à des détails où l'analyse a bien de la peine à parvenir; mais il s'étonnait que sans le secours de l'algèbre, dont en effet il ne faisait aucun usage, Bessy fût devenu si profond dans cette science. On trouve plusieurs de ses écrits dans le 5e tome des anciens *mémoires de l'académie des Sciences*, dont il était membre : entre autres, une *méthode* pour trouver la solution des problèmes par les exclusions. Condorcet a écrit son éloge.

* FRÈRE (George), comte, lieutenant-général, naquit le 2 octobre 1764 à Montréal. A l'âge de 17 ans (1791), il entra dans le 2e bataillon de l'Aude, et, y ayant déployé du courage et de l'intelligence, il fut nommé capitaine en 1792. Devenu chef de bataillon l'année suivante, à l'armée des Pyrénées-Occidentales, il se distingua bientôt après à celle des Pyrénées-Orientales, d'où il passa en Italie, y fit les campagnes de 1794 et 1795, et fut blessé aux redoutes de Séza. Lorsque les Français entrèrent dans le Piémont, il reçut à la journée de la Brenta une nouvelle blessure, qui lui valut le grade de chef de brigade. De retour en France, après le *traité* de Campo-Formio, il servit dans les armées de l'Ouest, de la Hollande et du Rhin, fut nommé ensuite commandant de la garde du premier consul, devint général de brigade en septembre 1802, et fut employé dans l'armée de Hanovre et à la grande armée, pendant les campagnes de 1805, 1806 et 1807. Le général Frère fut souvent cité avec éloge dans les *bulletins* du temps; et notamment (en 1806) à la prise de Lubeck, où il entra un des premiers. Un de ses plus beaux faits d'armes fut la défense de la tête du pont de Spandau sur la Vassarge. Avec un seul régiment et quatre pièces de canon, il soutint l'attaque de 10,000 Russes, qui revinrent six fois à la charge pour s'emparer de ce pont, et furent forcés de se retirer, après avoir éprouvé une perte considérable. Il fut

nommé successivement comte, commandant de la Légion d'honneur et général de division. Le 6 mai 1808, il se rendit en Espagne, et le 7 juin, il s'empara de la ville de Ségovie. Il alla ensuite appuyer l'armée du maréchal Moncey, qui assiégeait Valence; et, après la prise de cette ville, il coopéra au siége mémorable de Saragosse, en qualité de chef d'état-major du maréchal Lannes. Appelé à la grande armée, le général Frère se trouva à la bataille de Wagram, où il se distingua de nouveau et reçut des blessures graves. A peine guéri, il retourna en Espagne et assista aux siéges d'Ostalric, de Tortose et de Tarragone. Il revint en France en 1813, et passa au commandement de la 13e division militaire à Rennes, puis à la 16e à Lille. Lors de la première restauration, Louis XVIII le créa chevalier de Saint-Louis. Après le débarquement de Buonaparte à Cannes, le 20 mars 1815, et pendant les cent jours, le général Frère se conduisit avec une réserve extrême. Cependant, s'il ne s'empressa pas de se ranger sous les drapeaux de son ancien général, il ne se montra pas non plus fort zélé pour la cause des Bourbons; conduite équivoque qui rendit justement suspecte sa véritable opinion. Aussi, au retour du roi, et dès le commencement de 1816, il fut mis en non activité, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 17 février 1826.

FRERET (Nicolas), secrétaire perpétuel de l'académie des Belles-lettres, né à Paris le 15 février 1688, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille. La nature ne lui avait donné aucun goût pour le barreau, et par conséquent presque point de talent; il le quitta pour se livrer à l'histoire et à la chronologie, ses premières passions. L'académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes dès l'âge de 25 ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'origine des Français*, rempli de propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent, qui le fit renfermer à la Bastille. Bayle fut presque le seul auteur qu'on lui donna pour égayer sa prison; il le lut tant de fois, qu'il le savait presque par cœur. Les erreurs de ce fameux sceptique s'inculquèrent dès lors dans son esprit. On ne s'en aperçoit que trop, lorsqu'on jette les yeux sur ses *Lettres de Thrasibule à Leucippe*, où l'on trouve le triste athéisme réduit en principes, quoique adroitement enveloppé; et sur l'*Examen des apologistes du christianisme*, 1767, in-8 : ouvrage posthume, non moins répréhensible que le précédent, mais qui n'est pas de lui. L'abbé Bergier l'a réfuté victorieusement par son ouvrage intitulé *Certitude des preuves du christianisme*. Fréret ayant obtenu sa liberté, s'adonna entièrement à ses anciennes études. On lui doit 1° plusieurs *mémoires*, pleins d'érudition et de discussions épineuses. Ils sont répandus dans les différens volumes de la collection académique des Belles-lettres. Ceux dans lesquels il essaie d'éclaircir la chronologie lydienne et la chinoise, ont été d'abord recherchés; mais l'on s'est convaincu depuis, que ces fabuleuses histoires n'avaient rien gagné aux travaux de ce savant, beaucoup plus crédule en matière de vieilles annales, qu'en matière de religion. 2° La *préface*, les *notes*, et une partie de la *traduction* du roman espagnol, intitulé *Tyran le Blanc*, 2 vol. in-12. 3° *Défense de la chronologie contre le système de Newton*, Paris, 1758, in-4; 4° Quelques ouvrages frivoles, qui n'amuseront jamais les lecteurs sages. Fréret avait une vaste littérature. Il connaissait l'intrigue de presque toutes les pièces des différens théâtres de l'Europe. Sa mémoire était immense. Il écrivait avec netteté et avec ordre, mais il avait du penchant pour les opinions singulières; ses *Lettres de Thrasibule* annoncent au jugement d'un critique judicieux, « un esprit dur et un cœur cor- » rompu. » L'auteur du *Dictionnaire philosophique* s'est souvent paré de l'érudition de Fréret, et n'en a pas fait un meilleur usage. Il mourut en 1749. (La plus grande partie des ouvrages de Fréret se trouve dans les *Mémoires de l'académie*. On a imprimé à Paris, en 1796, 20 vol. in-8 de prétendues *OEuvres complètes* de Fréret, qui sont loin de justifier

leur titre : les premiers volumes de cette édition incomplète ont été publiés par Leclerc de St.-Chênes. En 1792, il a paru 4 volumes d'*OEuvres philosophiques* de Fréret dont la plus grande partie n'est pas de lui (*voyez* le n° 13,175 du *Dictionnaire des anonymes*); cette collection contient l'ouvrage publié dans le siècle dernier sous le nom de Fréret et intitulé: *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne;* il est aujourd'hui certain qu'il a été composé par Burigny : on trouve à ce sujet de très longs et très curieux détails dans le *Dictionnaire des anonymes*, n° 6129. De tous les ouvrages philosophiques attribués à Fréret, le seul dont il soit véritablement l'auteur est le suivant : *Lettre de Thrasibule à Leucippe*, Londres, sans date, (1768), in-12; cette lettre revue, corrigée et refaite en plusieurs endroits par Naigeon, est insérée dans le *Dictionnaire de Philosophie de l'Encyclopédie*, article Fréret. La meilleure édition des *OEuvres de Fréret* est celle de Champollion-Figeac, Paris, 1824, 8 vol. in-8, précédée d'une *notice* sur Fréret par l'éditeur.

FRÉRON (Elie-Catherine), né à Quimper en 1719, montra de bonne heure des talens. Il entra chez les jésuites, pour les y perfectionner. Il professa pendant quelque temps avec succès au collége de Louis le Grand. Les Pères Brumoi et Bougeant le dirigèrent dans ses études, et lui inspirèrent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentemens l'ayant obligé de sortir des jésuites en 1739, il aida d'abord l'abbé des Fontaines dans la composition de ses feuilles, et donna ensuite un petit journal, sous le titre de *Lettres de Mme la comtesse*, in-12, 1746. Cette comtesse était l'interprète de la raison et du bon goût, et elle s'exprimait avec autant d'esprit que de sel. Comme la réputation de plusieurs beaux esprits n'était pas ménagée dans ces feuilles, ils eurent le crédit de les faire supprimer. Elles reparurent en 1749, sous un autre titre. C'est au commencement de cette année que Fréron publia ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui, renfermant une critique aussi vive que piquante, ne plurent pas plus à un grand nombre d'écrivains, que celles de la comtesse. Elles furent quelquefois interrompues, et ce fut presque toujours au regret du public, qui aime à s'amuser des critiques et de ceux qui en sont l'objet. Après avoir publié 13 vol. de ce journal, l'auteur le fit paraître en 1754, sous le titre d'*Année littéraire*, et il en a publié régulièrement 8 vol. par année, à l'exception de 1754, qu'il n'en donna que 7, jusqu'à sa mort arrivée en mars 1776. Beaucoup d'esprit naturel, de la gaîté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément : telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois trop marquée, de la précipitation dans les jugemens : tels furent ses défauts. Il avait des mœurs douces, et sa société était facile et enjouée; mais le ressentiment des injustices le rendit quelquefois injuste. Ses autres ouvrages sont 1° un recueil d'*opuscules*, en 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des poésies qui ne sont pas sans mérite. L'*Ode sur la bataille de Fontenoi* est une des meilleures qui aient paru depuis Rousseau. 2° *Les Amours de Vénus et d'Adonis*, in-12, 1748 : brochure traduite de l'italien du cavalier Marini. Fréron était très peu conséquent dans l'attachement qu'il affichait pour les bonnes mœurs. Diverses *analyses* qu'on voit dans l'*Année littéraire*, en sont une autre preuve. 3° Il travailla pendant quelque temps au *Journal étranger*. Il l'abandonna pour s'occuper entièrement de son *Année littéraire*, dont le privilége a été continué à sa veuve.

* FRÉRON (Louis-Stanislas), fils du précédent, l'un des plus fougueux membres de la Convention, né à Paris en 1755, eut pour parrain Stanislas, roi de Pologne, et pour protectrice Mme Adélaïde tante de Louis XVI. Il fut élevé gratuitement au collége de Louis le Grand, et, à la mort de son père (1776), il lui succéda dans le privilége de l'*Année littéraire;* mais il ne fut que le prête-nom de l'abbé Royou et de Geoffroy qui furent

les rédacteurs de cette feuille. Il avait été le condisciple de Robespierre ; il en devint l'ami, et, lorsque la révolution éclata, il fut, malgré les antécédens de sa famille, malgré les liens qui l'attachaient à des maisons royales, l'un des plus violens partisans des innovations de cette époque. Au lieu de travailler au journal dont son père lui avait transmis la propriété, à laquelle il renonça d'ailleurs en 1790, il rédigea l'*Orateur du peuple* où il montra moins de talent que d'exagération ; et, pour nous servir des expressions d'un biographe peu suspect, *il parut avoir moins le désir d'éclairer, que celui de faire croître et de propager l'incendie.* (*Voyez* la *Biographie des contemporains, article* Fréron.) Cette feuille circula avec profusion dans les halles, les cabarets et tous les lieux où se rend d'ordinaire la multitude ; mais bientôt elle pâlit devant l'*Ami du peuple* de Marat, que celui-ci avait créé à la même époque. Cependant Fréron avait donné à la révolution des gages suffisans de dévouement : son zèle lui valut une place de député à la Convention nationale. Ne devait-il pas être un des membres les plus furieux de cette fougueuse assemblée, le journaliste qui s'était fait gloire d'avoir déclaré, après le retour de Varennes, qu'il n'y avait plus de roi en France ; d'avoir demandé l'accusation et la mise en jugement de Louis XVI ; d'avoir appelé à grand cris l'établissement de la république ; le démagogue impie et cruel qui, au club des Cordeliers, avait si souvent parlé contre la religion, les riches et les nobles ; qui, dans les terribles journées des 5 et 6 octobre, avait figuré dans la horde des brigands de cette époque sanglante ; l'*Orateur du peuple* qui haranguait dans les rues et sur les places publiques ; qui avait eu la plus grande part à la conspiration du Champ de Mars, et qui, après avoir été obligé de quitter la capitale avec Danton, Camille Desmoulins, Marat, et d'autres personnages du même bord, était rentré à Paris avec les intentions les plus hostiles à la royauté ; un homme enfin qui, après avoir repris son journal, y avait propagé les maximes révolutionnaires dont il se faisait honneur ? Fréron vota la mort de Louis XVI, et l'exécution dans les 24 heures, en se vantant en même temps d'*avoir deux ans auparavant déjà demandé le supplice du tyran ; et d'être allé même l'attaquer dans son palais.* On ne pouvait mieux attendre d'un membre de la municipalité ou de la commune du 10 août. Envoyé quelque temps après le procès de l'infortuné monarque, en mission dans les départemens du Midi, il se rendit à Marseille avec Barras, Salicetti, et le frère de Robespierre : ces députés furent chargés de punir cette ville d'avoir montré quelque pitié en faveur des malheureux députés proscrits par suite de la révolution du 31 mai 1793 ; Fréron l'emporta sur ses collègues en férocité : par ses ordres les échafauds furent dressés ; de nombreuses exécutions eurent lieu ; des maisons furent détruites, et la réunion de celles qu'il lui plut de conserver fut appelée *ville sans nom.* Pendant ce temps-là, Toulon était tombé au pouvoir des Anglais et des Espagnols, qui défendaient la cause de la royauté. Ce que l'on concevra difficilement, c'est que Fréron et ses collègues proposèrent de laisser aux ennemis le terrain situé depuis les bords de la mer jusqu'à la Durance ; cette proposition faillit être taxée de trahison, et peu s'en fallut que les commissaires ne fussent arrêtés ; mais ils appartenaient d'une manière si intime au parti de la *Montagne* qui dominait alors, qu'il leur fut envoyé seulement des instructions sur la conduite qu'ils avaient à tenir ; et ces instructions furent si précises qu'il ne leur fut plus permis d'hésiter : Toulon fut pris. (*Voyez* l'article Buonaparte.) Cette ville changea son nom contre celui de *Port-la-Montagne.* Nous ne savons comment raconter ce qui se passa ensuite dans cette malheureuse cité ; et quand nous dirions que les commissaires de la Convention ordonnèrent à 800 des principaux citoyens de la ville de se rendre au champ de Mars sous prétexte d'y recevoir des communications importantes ; que lorsqu'ils y furent arrivés et placés dans le lieu qui leur fut indiqué,

une batterie qui avait été masquée, tira sur eux à mitraille, on ne pourrait pas ajouter foi à un pareil récit; c'est cependant ce qui arriva : mais ce qui dépasse toute croyance, c'est que le canon ayant épargné quelques-unes des victimes des commissaires, et celles-ci restant étendues sur le terrain pour faire croire qu'elles avaient été tuées, Fréron et ses collègues, qui s'étaient aperçus que la mitraille n'avait pas atteint tout le monde, parcoururent ce champ de carnage, en s'écriant : *que ceux qui ne sont pas morts se lèvent, la République leur fait grâce:* et aussitôt une foule de Toulonnais, trompés par cette promesse, se lèvent; mais c'est pour tomber sous le feu de la mousqueterie : les blessés furent achevés par le sabre, la baïonnette ou les crosses de fusils. En vérité, on ne pourrait croire à de pareilles horreurs, si ceux qui en ont été les auteurs ne s'en étaient pas vantés. On rapporte que Fréron écrivait à son collègue Moïse Bayle : « Nous avons » requis 12,000 maçons pour raser la » ville : tous les jours depuis notre arri- » vée, nous faisons tomber 200 têtes. Il » y a déjà 800 Toulonnais de fusillés. » Toutes les grandes mesures ont été » manquées à Marseille, par Albitte et » Carteaux; si l'on eût fait fusiller com- » me ici 800 des conspirateurs dès l'en- » trée des troupes, et qu'on eût créé une » commission militaire pour condamner » le reste des scélérats, nous n'en serions » pas où nous sommes : » Une autre de ses lettres renferme ce passage : « Les fusil- » lades sont ici à l'ordre du jour; et, » sans la crainte de faire périr d'*innocen-* » *tes victimes*, telles que les patriotes » détenus, tout était passé au fil de l'é- » pée : comme, sans la crainte d'incen- » dier l'arsenal et les magasins, la ville » eût été livrée aux flammes; mais elle » n'en disparaîtra pas moins du sol de » la liberté. Demain et jours suivans, » nous allons procéder au *rasement*..... » Fusillade jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de » traîtres. » De retour à Marseille, Fréron et ses collègues recommencèrent leurs proscriptions, et déjà 400 personnes étaient tombées sous les coups de ces féroces *proconsuls*, lorsque le comité de salut public rappela ses agens : Fréron fut à peine arrivé à Paris qu'il se présenta à la société des Jacobins où il fut proclamé le *Sauveur du Midi*. Cette espèce d'*ovation* déplut à Robespierre qui jura sa perte. Pour l'éviter, Fréron s'associa avec énergie à ceux qui conspirèrent celle de ce dictateur sanguinaire. Il craignait pour ses jours : Hébert, Clootz, Chaumette, Danton, venaient de périr sur l'échafaud; les autres clubistes de la même faction redoutant le même sort, se réunirent pour renverser ce tyran, et ils amenèrent la révolution du 9 thermidor an 2 (28 juillet 1794). Adjoint à Barras, Fréron avait été chargé d'attaquer l'hôtel-de-ville où Robespierre s'était retiré avec ses complices; et, lorsque ce monstre eût été arrêté, *il proposa de démolir la maison commune;* mais sa proposition fut rejetée. Devenu riche au milieu du bouleversement de toutes les fortunes, Fréron réclama l'ordre comme condition essentielle de la conservation des propriétés. Il reprit la direction de son *Journal;* mais l'*Orateur du peuple* fut rédigé sur un autre plan, et cette feuille fut consacrée dès lors à poursuivre les restes du parti terroriste dont naguères il était l'un des agens les plus terribles. Lorsque Barrère proposa de recomposer le tribunal révolutionnaire, et qu'en même temps il indiqua Fouquier-Thinville comme accusateur public; *non*, s'écria Fréron, *tout Paris réclame son supplice; je demande contre lui un décret d'accusation, et que ce monstre aille cuver dans les enfers tout le sang dont il s'est enivré.* (Voyez Fouquier Thinville.) Quelle différence pouvait-on établir entre l'accusateur et l'accusé? Tous deux avaient répandu en abondance le plus beau sang de leur pays. Mais Fréron plus adroit que son collègue, avait habilement viré de bord : son *Journal*, rédigé de concert avec Dussault, qui lui prêta sa plume en conservant l'anonyme, parut être une œuvre courageuse; les jeunes gens les plus distingués de la capitale, que l'on appela dans cette circonstance la *Jeunesse dorée de Fréron*,

devinrent ses partisans; ils traînèrent dans la boue le buste de Marat. Le 20 mai 1795 (1er prairial, an 3), Fréron fut envoyé, avec Barras et Laporte, contre le faubourg St.-Antoine, qui s'était soulevé : fidèle à ses anciennes habitudes de démolition, il donna l'ordre de l'incendier; mais le général Menou, qui fut chargé de l'exécution, refusa courageusement d'obéir. Ce rôle de contre-révolutionnaire ne pouvait pas convenir long-temps à Fréron; il ne tarda pas à se rattacher à ses anciens amis : il avait cessé d'être populaire, et il ne fut pas réélu à l'assemblée qui remplaça la Convention. Il accepta donc une mission dans le Midi, retourna à Marseille où il déploya plus de luxe dans ses habitudes que l'on n'aurait pensé de la part d'un démagogue de 1793 : il fit preuve de fermeté, employa un appareil de force armée presque inutile dans la circonstance, et répara du moins jusqu'à un certain point les malheurs de ses premières missions : néanmoins il fut accusé, se défendit avec arrogance et obtint encore l'impunité. Il revint à Paris : n'ayant point encore cette fois été réélu dans l'un des deux conseils, il vécut dans l'obscurité jusqu'au 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799). Buonaparte qu'il avait connu au siége de Toulon, était alors premier consul : on assure que Fréron devait en épouser la sœur, qui fut depuis mariée au général Leclerc et ensuite au prince Camille Borghèse, mort en 1832. Voyez Borghèse; mais une première épouse délaissée vint se plaindre à Buonaparte, et le mariage fut rompu. Le consul lui donna une place peu importante dans l'administration des hospices; et, lors de l'expédition de Saint-Domingue, il lui confia la place de sous-préfet de l'un des arrondissemens de cette île (partie Sud). Au bout de deux mois, Fréron succomba à l'influence du climat et peut-être à la conviction que les fonctions lointaines qu'on lui avait confiées étaient un véritable exil (1802). Fréron n'avait pas plus de 35 ans. Il a publié en 1796 un *Mémoire historique sur la réaction royale et sur les massacres du Midi, avec des notes et des pièces justificatives; première partie* an 4, in-8 (il n'en a pas été publié d'autres parties) : il fut répondu à cette brochure par une autre, intitulée : *Isnard à Fréron*, où l'on réfute cette prétendue justification. On peut remarquer deux hommes dans le personnage dont nous traçons la vie : le fils de Fréron qui sut se mesurer avec Voltaire, l'homme de lettres et le législateur : son humeur insouciante semblait peu disposée à concevoir et encore moins à exécuter les horreurs révolutionnaires. Jusqu'en 1789, Fréron avait partagé son temps entre les Muses et les plaisirs; il aimait Pétrarque, et personne n'aurait jamais songé que l'aimable traducteur de quelques-unes des pages de ce galant écrivain, eût pu jamais tracer les lignes sanglantes de l'*Orateur du peuple*. Les circonstances changèrent Fréron, et une tache ineffaçable est empreinte sur le nom du révolutionnaire dont la mémoire est encore en horreur à Toulon et à Marseille. On assure qu'un jour le lieutenant de police le manda auprès de lui à l'occasion d'une critique uniquement relative au talent d'un comédien, et lui prescrivit, sous peine d'être envoyé à Bicêtre, une rétractation humiliante. Alors Fréron était jeune; il obéit en frémissant : ce fut dans cet état de fermentation que le trouva la révolution. Moins disposé au pardon que ne l'avait été son père, il combattit en énergumène la monarchie et toutes les institutions qui se rattachaient à l'ancien ordre de choses; il triompha, mais l'histoire qui redit son triomphe, lui a consacré une page de sang.

*FRESIA d'Oglianto (Maurice-Ignace), lieutenant-général des armées françaises, né à Saluces en 1746 d'une ancienne famille du Piémont, entra à 20 ans au service de Sardaigne, après avoir reçu à Turin une éducation distinguée. Cornette dans le régiment du roi (dragons), il parvint de grade en grade jusqu'à celui de colonel qu'il obtint en 1793, d'abord dans le régiment de Chablais, puis dans celui des chevau-légers du roi. Il avait fait jusqu'alors toutes ses campagnes con-

tre la France : nommé général en 1796, il passa l'année suivante sous les drapeaux français et conserva son grade. Le général Frésia se distingua dans plusieurs occasions : il commandait une brigade de dragons avec laquelle il se battit dans les deux affaires qui eurent lieu successivement sous les murs de Vérone. Sans entrer dans le détail de tous les faits d'armes par lesquels il signala sa valeur, nous dirons que ce fut à sa brillante réputation qu'il dut le commandement général des troupes piémontaises au service de France, qui, sous les ordres d'un tel chef, se couvrirent de gloire en rivalisant de courage avec les soldats français. Frésia fut fait prisonnier au bord de l'Adda; mais bientôt échangé, il reparut à la tête de ses troupes, et continua à se faire remarquer par ses talens militaires. Lorsque le Piémont fut réuni à la France, le général Frésia fut chargé du commandement du département de la Haute-Loire et ensuite de celui de l'Hérault. Il organisa en 1803 à Montpellier le corps piémontais que l'on appela la *légion du midi*. Il fit les campagnes de 1805 et de 1806 en Italie, et celle de 1807 en Prusse, il obtint alors le grade de général de division, commanda la cavalerie piémontaise à la bataille de Friedland et conduisit ensuite un corps de cavalerie en Espagne d'où il revint par suite de la capitulation de Baylen que fit le général Dupont. Après avoir commandé pendant quelque temps la 18e division militaire, il fut envoyé à la cour de Toscane où il remplit, à la satisfaction du gouvernement, l'importante mission dont il était chargé. Employé de nouveau, à son retour, à la grande armée, il commanda ensuite la 4e division militaire du royaume d'Italie, fut chargé provisoirement du gouvernement de Venise, et fit en 1813 la campagne de Saxe. Nommé commandant militaire des provinces Illyriennes, il pourvut à la défense de Laybach et de Trieste. Lorsque les événemens le forcèrent de quitter ces provinces, il revint en France où il reçut le commandement de la division de réserve que l'on organisait dans le Piémont. Au commencement de 1814 il fut chargé de la défense de Gènes qu'il ne rendit au général Bentink qu'après avoir obtenu une honorable capitulation. Les événemens de 1814 ne ramenèrent point le général Frésia dans sa patrie ; il continua de rester en France où il obtint sa retraite en 1815, et où il est mort dans le mois d'octobre 1826.

FRESNAYE (Jean VAUQUELAIN DE LA), né en 1534 à La Fresnaye en Normandie, fut d'abord avocat du roi au bailliage de Caen, ensuite lieutenant-général, et président au présidial de cette ville; il y mourut en 1606, à 72 ans. C'est le premier poète français qui ait fait des *satires*. Celles de La Fresnaye, plus sensées que plaisantes, n'ont ni l'énergie, ni le piquant de Regnier; et par conséquent sont moins lues par les Français, naturellement amis du sel et de l'épigramme. On a encore de La Fresnaye : 1° un *Art poétique* qu'on ne lit plus et qu'on ne doit plus lire, parce que ce qu'il y a de bon se trouve ailleurs, et que le reste n'est qu'un recueil de préceptes triviaux, versifiés faiblement. 2° Un poème intitulé : *Pour la Monarchie de ce royaume contre la division*, ouvrage d'un zélé patriote. 3° Deux livres d'*Idylles*, et trois autres d'*Epigrammes*, d'*Epitaphes* et de *Sonnets*. Toutes ces poésies ont été recueillies par lui-même, in-8, 1605, à Caen. Il était père de Des Ivetaux. *Voyez* ce mot.

FRESNE (Abraham-Alexis QUINAULT DU) naquit d'une famille attachée au théâtre depuis long-temps. Il était d'un caractère extrêmement hautain, comme Baron. Il disait modestement, en parlant de lui : « On me croit heureux : erreur » populaire! Je préférerais à mon état » celui d'un gentilhomme qui mangerait » tranquillement douze mille livres de » rente dans son vieux château. » Du Fresne était si glorieux, qu'il parlait à peine à ses domestiques ; et lorsqu'il était question de payer un fiacre ou un porteur de chaise, il se contentait de faire un signe, ou de dire d'un air dédaigneux : *Qu'on paie ce malheureux*. « Ce n'est du » reste pas à ces mimes qu'il faut s'en » prendre, dit un auteur, s'ils sont pleins

» d'insolence et d'orgueil, mais à l'en-
» gouement du public qui leur fait perdre
» la tête par des applaudissemens exagé-
» rés, et par des richesses qui les mettent
» de niveau avec les plus grands sei-
» gneurs. » (*Voyez* BARON, ESOPUS, GARRICK, ROSCIUS). Cet histrion est mort en 1767.

FRESNE. *Voyez* CANGE (DU).

FRESNE. *Voyez* FORGET.

* FRESNEL (Augustin-Jean), physicien célèbre, membre de l'Institut (académie des Sciences) et de la société philomatique, ingénieur en chef au corps royal des ponts et chaussées, naquit à Broglie (Eure) le 10 mai 1788; il avait trois frères : l'aîné, officier d'artillerie, mourut en 1807 en Espagne ; le troisième est ingénieur des ponts et chaussées, et le quatrième suit avec succès la carrière des lettres. Son père qui était architecte et entrepreneur de travaux publics, n'ayant point adopté les principes de la révolution, se vit forcé, par l'anarchique volonté des tyrans de cette époque, de renoncer aux entreprises de son art, et vint en 1794 chercher un asile dans une petite campagne qu'il possédait dans les environs de Caen où il s'occupa uniquement de l'éducation de ses enfans. Les progrès d'Augustin furent retardés par sa mauvaise santé; pendant quelque temps il ne montra aucune disposition bien marquée ; l'infidélité de sa mémoire et la lenteur de sa pensée firent craindre qu'il ne fût bon à rien : mais bientôt il montra à ses parens qui ne le perdaient pas de vue, un esprit d'observation, de recherche et même d'invention, qui leur fit espérer qu'un jour il pourrait se distinguer. A 13 ans le jeune Fresnel fut envoyé à Caen pour y terminer ses études. Entré à l'âge de 16 ans à l'école polytechnique, il choisit la partie des ponts et chaussées : le rang élevé qu'il occupait dans l'école lui permettait de désigner la carrière qu'il voulait parcourir. Il fut envoyé successivement dans les départemens de la Vendée, de la Drôme et d'Ile-et-Vilaine. Pendant plusieurs années il se trouva presque absorbé par les travaux de routes qui lui étaient confiés : cependant il savait trouver quelques momens de loisir qu'il consacrait à la science. En 1814 et 1815 il se montra attaché à ses devoirs de français, il alla dans le midi se réunir à l'armée royaliste, pendant l'époque où pour la seconde fois la France eut à subir le joug de Buonaparte. Jamais il ne se prévalut de cet acte de dévouement que le délabrement de sa santé rendait doublement méritoire. Ce fut à Niort que Fresnel fit ses premières observations sur les phénomènes nouveaux que lui présenta la *diffraction de la lumière*. Il en rendit compte dans un *mémoire* imprimé en 1815 à l'académie des Sciences. Peu de temps après, cette société savante proposa pour sujet de prix l'*Examen général de tous les phénomènes de la diffraction* : Fresnel obtint le prix. Il était de retour à Paris depuis 1815, où son administration l'avait fixé. Notre but ne peut être de faire connaître la doctrine scientifique de Fresnel : il nous suffira de dire qu'avec la *théorie des ondulations*, il a expliqué entièrement la *diffraction*, l'*inflexion*, la *réflexion*, la *polarisation*, la *réfraction*, la *double réfraction*, etc., de telle manière que tous ces phénomènes qui jusqu'alors avaient été considérés indépendamment les uns des autres, forment dans la théorie de Fresnel, un système entier. Ces découvertes ont été présentées dans plusieurs *mémoires* où les ressources de la géométrie et de l'analyse sont appliquées aux expériences les plus délicates et les plus ingénieuses. Les recherches auxquelles il se livrait sur la fin de sa vie ont eu pour objet la *différence du pouvoir dispersif des divers milieux comparée à leur pouvoir réfringent*. Ces divers travaux valurent à Fresnel, en 1819, son admission à la société philomathique, en 1823 sa réception à l'académie des Sciences (à l'unanimité des suffrages, honneur que peu de savans ont obtenu avant lui). Il fut en 1824 décoré de la Légion-d'honneur ; et en 1825 admis à la société royale de Londres. En 1827 il obtint le prix fondé dans cette société par M. de Rumford pour la plus belle découverte sur la chaleur et la lumière. En même temps que Fresnel se livrait à des

recherches aussi savantes, il était conduit à appliquer ses principes à l'éclairage des phares. Appelé en 1819 à faire partie de la commission chargée des phares, il trouva le moyen de corriger presqu'entièrement l'aberration de sphéricité, et cette invention parut tellement avantageuse qu'elle a été considérée comme un service des plus utiles rendu à l'humanité pendant ce siècle. De concert avec M. Arago, il a construit des phares dont l'effet est beaucoup plus considérable que celui que l'on avait obtenu par les plus grands réflecteurs employés jusqu'à présent. Des phares de ce genre sont placés depuis 1825 à l'entrée de la Gironde sur la tour de Cordouan, à Dunkerque et à la pointe de Grave. L'administration met aussi en usage pour l'éclairage des côtes de France ce système, qui a été bientôt apprécié en Angleterre, en Hollande, en Danemark, en Russie, en Toscane, etc. Cette invention valut à son auteur la *médaille d'or* donnée par la société d'encouragement, et le jury d'examen de l'exposition de 1823 demanda pour lui la croix de St.-Michel. La manière dont Fresnel parvint à cette découverte est digne de remarque. Le gouvernement informé des succès qu'il obtenait dans ses recherches sur la lumière, l'engagea à faire des essais sur les phares. Fresnel travailla et obtint l'heureux résultat que nous avons indiqué : aussi a-t-on dit que *c'est la première fois qu'une découverte a été faite par ordre.* Fresnel était chargé en même temps par ses fonctions du cadastre du pavé de Paris. En 1821, il fut nommé examinateur de physique et de géométrie descriptive à l'école polytechnique. En 1824, à la suite d'un examen qu'il avait fait à cette école, il éprouva des symptômes alarmans qui annonçaient un épuisement presque total : depuis cette époque, il la toujours été languissant; il est mort à Ville-d'Avray, le 14 juillet 1827. On trouve plusieurs *Mémoires* et *Notes* de lui dans les *Annales de physique* et *de chimie*, années 1816 à 1825, dans le *Bulletin de la société philomatique*, 1822, 23 et 24, et dans les tomes 5 et 7 des *Mémoires de l'académie des Sciences.* Son *mémoire sur l'éclairage des phares* a été imprimé séparément en 1822. Fresnel a laissé plusieurs travaux inédits, dont on fait espérer la publication. M. Duleau, ingénieur des ponts et chaussées, a publié sur lui une excellente *Notice*, où l'on trouve d'amples détails sur ses découvertes. *Voyez* la *Revue encyclopédique* de 1828 tome 1er.

FRESNOY (Charles-Alfonse Du), né à Paris en 1611, d'un apothicaire, fut destiné à la médecine par ses parens, à la poésie et à la peinture par la nature. Les beaux arts l'emportèrent sur la pharmacie, malgré les mauvais traitemens que sa famille lui fit essuyer. Il prit d'abord des leçons de dessin chez Perrier et chez Vouet. De cette école il passa dans celle d'Italie, sans autre secours pour vivre que son pinceau. Du Fresnoy fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines et des morceaux d'architecture. Pierre Mignard, avec lequel il lia une amitié qui dura jusqu'à la mort, vint le trouver à Rome, et l'aida à sortir de l'indigence. Chaque jour étendait la sphère de ses connaissances; il étudiait Raphaël et l'antique, et à mesure qu'il avançait dans la théorie de son art, il écrivait ses remarques en vers latins pour s'aider dans la pratique. De ces observations rassemblées naquit son poème : *De arte graphica*, de l'art de la peinture : production admirable pour les préceptes, mais dénuée d'ornemens et de grâces, et très inférieure, pour la pureté et l'élégance du stile, au poème latin de l'abbé de Marsy, sur le même sujet. Du Fresnoy prenait tour à tour la plume et le pinceau. Il approche du Titien pour le coloris et de Carrache pour le dessin. Ses tableaux et ses dessins ne sont pas communs. Le musée de Paris possède deux tableaux de cet artiste : une *Ste.-Marguerite* et une *Nymple avec des Naïades.* Il mourut en 1665, chez un de ses frères, dans le village de Villiers-le-Bel, à 4 lieues de Paris. Son *poème sur la peinture* a été traduit en français par Roger de Piles. La meilleure édition de ce poème est celle de Paris, 1673, qu'on a ornée des figures de Le Clerc, in-12. Renou en a donné en 1789 une traduc-

tion libre et en vers, avec des remarques; enfin M. Rabany-Beauregard en a publié une nouvelle traduction à Clermont-Ferrand, 1810, in-8.

FRESNOY. *Voyez* LENGLET DU FRESNOY (Nicolas).

FRESNY (Charles RIVIÈRE DU), né à Paris en 1648, passait pour petit-fils de Henri IV, et lui ressemblait. Il joignait à un goût général pour les arts, des talens particuliers pour la musique et le dessin. Sans crayon, sans pinceau, sans plume, il faisait des tableaux charmans. Il excellait surtout dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, et le privilége d'une manufacture de glaces. Du Fresny, extrêmement prodigue, le céda pour une somme médiocre. Il se fit rembourser en même temps une rente viagère de 3,000 livres, que Louis XIV avait ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disait : « Il y a deux » hommes que je n'enrichirai jamais, » du Fresny et Bontems. C'étaient ses deux valets-de-chambre, et presque aussi dissipateurs l'un que l'autre. Du Fresny quitta la cour, après avoir vendu toutes ses charges. Ses ouvrages ont été recueillis en 1731, en 6 vol. in-12. Ils renferment : 1° Ses *Pièces de théâtre*. 2° Des *Cantates*, qu'il a mises lui-même en musique. 3° Plusieurs *chansons*. 4° Les *Amusemens sérieux et comiques*, petit ouvrage souvent réimprimé, et plein de peintures vives et plaisantes de la plupart des états de la vie. 5° Des *Nouvelles historiques, etc.* On remarque dans toutes ces productions une imagination enjouée et singulière.

* FRESSINET (Philibert, le baron), lieutenant-général, né le 21 juillet 1767, à Marcigny (Saône et Loire), entra à 16 ans comme volontaire dans un régiment de dragons, et dut à sa valeur la rapidité de son avancement; car il était déjà adjudant-général en 1797. Il avait été fait sous-lieutenant en 1792, en récompense de l'intrépidité qu'il avait déployée à St.-Domingue lors de la première insurrection des Noirs, et ce fut en se battant continuellement avec la plus grande valeur contre ces peuples révoltés qu'il parcourut d'une manière aussi brillante les premiers degrés de l'échelle militaire. A son retour en France, il fut confirmé dans son grade d'adjudant-général, et fit en cette qualité les campagnes d'Allemagne, de Suisse et d'Italie, depuis 1797 jusqu'en 1802. Pendant ces diverses expéditions, il continua d'acquérir de la gloire et d'obtenir de l'avancement : il fut fait général de brigade, après avoir contribué puissamment à la conquête de la Valteline, et avoir coopéré à la victoire remportée à Tauffers, sur le général autrichien Laudon. Il servit aussi de la manière la plus glorieuse sous les ordres du général Championnet en Piémont et particulièrement à Castelleto et Montanera près de Coni, et ensuite sous le général Joubert, avec lequel il se battit contre les Autrichiens à Novi où il fut grièvement blessé. On cite encore parmi ses faits d'armes le combat opiniâtre qu'il soutint pendant sept heures sur les hauteurs d'Albizola près de Savonne, contre le général Mélas qui marchait sur Gênes où Masséna était bloqué. Le lendemain de cette victoire fut encore pour lui un jour de triomphe : il dégagea le corps du général Soult qui était environné près de Sacello par les ennemis beaucoup plus nombreux, et qui était privé de munitions et de vivres : ces huit mille français durent leur salut à la rapidité avec laquelle Fressinet franchit les montagnes escarpées qui le séparaient du corps de Soult, et à la vigueur avec laquelle il attaqua inopinément les Autrichiens. Ce général continua à servir en Italie sous le général Brune : à la tête de sa brigade, il fut de toutes les affaires qui eurent lieu à cette époque, et qui ont immortalisé la valeur française. Il se distingua surtout au passage du Mincio qu'il effectua le premier ainsi que celui du Tagliamento. Après avoir ainsi acquis une réputation de valeur justement méritée, il fut appelé à faire partie de l'expédition de St.-Domingue commandée par le général Leclerc : il s'embarqua sur l'escadre hollandaise à Flessingue, et ne fut pas plutôt arrivé dans cette colonie qu'il eut gagné la confiance des princi-

paux chefs des insurgés. Christophe et Toussaint-Louverture qui l'avaient déjà connu, lorsqu'il était venu quelques années auparavant dans leur île, ne firent aucune difficulté pour entrer en négociation avec lui, et ce fut à sa persuasion qu'ils consentirent à poser les armes. C'était un service immense que Fressinet avait rendu à l'expédition. Il crut que les Nègres seraient traités comme il en était convenu avec eux; mais il n'en fut point ainsi; le général Leclerc, qui sans doute avait reçu des ordres de Buonaparte, crut ou feignit de croire que, parmi les anciens insurgés, il y en avait qui fomentaient l'esprit de rébellion, et ce fut sous ce prétexte que, sans songer qu'il violait le droit des gens, que l'on doit tout aussi bien observer envers les Noirs qu'envers les Blancs, sans voir que c'était une tache dont il chargeait la mémoire de son maître comme aussi la sienne propre, il fit arrêter Toussaint-Louverture et l'envoya en France. Ce malheureux Nègre transporté dans un pays lointain fut, comme on le sait, jeté dans une prison d'état, et ce fut dans un cachot glacé du fort de Joux, dans les montagnes du Jura, près de Pontarlier, qu'il mourut de douleur, d'ennui et de froid. Fressinet ne dissimula pas son indignation: la désapprobation qu'il fit de cet acte despotique fut punie par une disgrâce de 5 ans. Arrêté lui-même, il fut renvoyé en France. Dans la traversée il tomba au pouvoir des Anglais qui le retinrent pendant 14 mois en captivité. De retour dans sa patrie il ne désavoua point devant le ministre de la guerre le blâme qu'il avait jeté sur la conduite des Français dans la colonie de St.-Domingue, et la censure était d'autant plus juste, qu'on pouvait à cette époque, par les revers que nos troupes avaient subis dans cette île, s'assurer que ces prévisions n'étaient point exagérées. Fressinet n'en fut pas moins envoyé en exil successivement à Bordeaux, en Italie et à Tours. Ce ne fut qu'en 1812 que le gouvernement lui rendit du service, et l'envoya dans la Calabre. La même année il alla à Vérone avec les troupes qui se trouvaient dans le royaume de Naples et fit partie du 11me corps de la grande armée que le général Gerard y organisait. Après avoir traversé le Tyrol et l'Allemagne, il rejoignit le prince Eugène sur les frontières de la Pologne, et, pendant cette campagne de 1813, il signala son intrépidité dans de fréquentes occasions. Les *bulletins* de l'armée citèrent ses faits d'armes: ainsi lors de la défection des Prussiens, qui furent les premiers à abandonner les Français, il contribua efficacement à sauver l'armée du prince Eugène que cette défection plaçait dans une position difficile. Nommé commandant de la 31me division militaire, il battit les Prussiens le 5 avril à la droite de l'Elbe, en avant de Magdebourg, et le 30 du même mois, il parvint après plusieurs combats à opérer à Newbourg la jonction des troupes commandées par le prince Eugène avec l'armée de Buonaparte, et dès le surlendemain, 2 mai, il se fit remarquer par son intrépide sang froid à la mémorable et meurtrière bataille de Lutzen où furent vaincus les Prussiens et les Russes réunis. Ce fut lui qui dans cette journée glorieuse s'empara avec une poignée d'hommes, du village d'Esdorf occupé par un grand nombre de grenadiers russes qui inquiétaient les troupes françaises, et après s'en être emparé non sans peine, il le garda pendant toute l'action, et ne cessa de combattre que lorsque le succès de cette affaire eut été entièrement décidé. Buonaparte avait remarqué la bravoure de Fressinet: le prince Eugène lui témoigna devant toute l'armée combien sa conduite était digne d'éloges. Fressinet reçut le titre de général de division, avec la dignité de baron et les croix de commandant de la Légion d'honneur et de commandeur de l'ordre de Saint-Joseph de Wurtzbourg. Ces récompenses, quoique tardives, furent pour Fressinet de puissans encouragemens. Il fit encore preuve de talent et de valeur au passage de l'Elbe près de Dresde: il réussit à s'emparer des bateaux que l'ennemi n'avait point pu détruire, et à reconstruire le pont au milieu d'une grêle de balles et de boulets. A la bataille de Bautzen, il

commandait une division de réserve (22 mai 1813). Déjà un des corps d'armée avait été repoussé par les ennemis qui commençaient à se porter sur la droite pour envelopper les Français, lorsque Fressinet s'élance avec impétuosité contre les alliés, et leur enlève, malgré une résistance vigoureuse, les positions avantageuses dont ils s'étaient emparés. Destiné ensuite à aller en Italie pour renforcer l'armée du prince Eugène, il ne put s'y rendre, parce que les chemins étaient interceptés; il assista par conséquent à la bataille de Leipsick (18 et 19 octobre); il s'y couvrit de gloire et servit d'aide-de-camp à Buonaparte : dans le mois de décembre suivant il alla commander la 3me division d'Italie. Après la défection de Murat, le prince Eugène se décida à franchir le Mincio pour aller chercher l'ennemi et lui livrer bataille : mais il avait laissé Fressinet à Monzanbano pour garder le haut Mincio. Ce fut Fressinet qui fut attaqué : 18,000 ennemis se jetèrent sur 5,000 français : le combat dura sept heures : il fut si acharné que les soldats de Fressinet, manquant de munitions, se servirent de l'arme blanche. La mêlée durait encore lorsque le prince vint attaquer les Autrichiens et délivrer cette troupe de héros. Cette affaire prépara la victoire que le prince remporta sur le Mincio le même jour (8 février 1814). Après la chute de Buonaparte, le général Fressinet rentra en France où il reçut la croix de Saint-Louis et fut mis en non-activité. L'amitié qui le liait au général Excelmans le détermina à aller prendre sa défense devant le conseil de guerre de Lille qui devait le juger : il eut la satisfaction de le voir absous à l'unanimité : il dut attribuer ce succès à la logique pressante qu'il avait su employer, et à l'éloquence toute militaire dont il avait fait preuve. Pendant les cent jours, Fressinet fut chargé de plusieurs missions particulières, notamment à Rouen et à Toulouse, où il fit des proclamations analogues aux circonstances. Chargé provisoirement du commandement de la 16me division militaire, il organisa la 26me cohorte active, dont le commandement fut donné au général Decaen. Il revint ensuite à Paris, où il apprit aussitôt le désastre de Waterloo. Il fit partie de l'état-major du maréchal Davoust, et fut l'un de ceux qui signèrent une adresse de dévouement à la chambre des représentans : on assure même qu'il en fut le rédacteur. Il fut aussi l'un des généraux qui se prononcèrent le plus fortement pour la défense de la capitale, et fit tous ses efforts pour faire adopter cette résolution. L'ordonnance royale du 24 juillet 1815 comprit Fressinet parmi ceux qui furent exilés. Réfugié en Belgique, il fut arrêté à Flessingue au moment où il allait mettre à la voile pour l'Amérique, cependant il parvint à s'échaper, et il regagna le navire où sa femme l'attendait (17 février 1818). On trouve dans la *Bibliothèque historique* les adieux de Fressinet à sa patrie. Débarqué à Buénos-Ayres dans le Paraguai, il quitta cette ville après un séjour d'un an, alla ensuite à Montévideo, puis à Rio-Janeiro où il se proposait d'aller combattre sous les ordres du général St.-Martin, lorsqu'il reçut l'ordonnance royale qui le rappelait en France. Parti le 7 février 1820, il arriva au Havre dans le mois de mai suivant après 5 ans d'exil. Bientôt après il fut arrêté et détenu pendant 6 semaines à la Conciergerie. L'année suivante, après une audience qu'il obtint du roi, il fut replacé sur le cadre de disponibilité : mais il ne jouit pas long-temps du bonheur d'avoir retrouvé sa patrie : il mourut à Paris le 9 août 1821. Fressinet est auteur de la brochure qui a pour titre : *Appel aux générations présentes et futures sur la convention de Paris faite le 3 juillet* 1815, par un officier-général, témoin des événemens. Genève (Paris, 1817), in-12, réimprimé clandestinement à Paris en 1820, in-8.

* FRETEAU DE SAINT-JUST (Emmanuel-Marie-Michel-Philippe), conseiller de grand'chambre au parlement de Paris, beau-frère du président Dupaty, né vers 1745, se voua au commencement de la révolution au parti d'Orléans, et se déclara contre les mesures proposées au parlement par les ministres, et relatives à l'impôt graduel. Arrêté par suite de

ces différends, il fut relâché après la disgrâce du cardinal de Brienne, et nommé, par le bailliage de Melun, député de la noblesse aux États-généraux. Il fut un des premiers membres de la minorité qui passa à la chambre du tiers-état, et fut entièrement dévouée au parti démocratique. Son empressement à parler sur toutes les matières, et à vouloir se mêler de tout, le fit surnommer par Mirabeau, la *commère Fréteau*. Il proposa de donner à Louis XVI le titre de roi des Français, et d'ajouter à ces mots : *Louis roi par la grâce de Dieu*, ceux-ci : *et par la loi constitutionnelle de l'état*, appuya toutes les mesures contre la cour, dénonça les bastilles secrètes, demanda l'abolition des ordres religieux et la vente des biens du clergé. Il vota ensuite pour que le droit de guerre et de paix appartînt à la nation, adhéra à l'abolition de la noblesse, et fit une violente sortie contre les ennemis de la constitution. Il voulut s'opposer au nouveau serment du clergé, mais il ne fut pas écouté. Son rapport alarmant sur la situation de la France en 1791 lui attira une foule de sarcasmes. Cependant, à la suite de ce rapport, on ordonna au prince de Condé de rentrer en France, et il fit rendre le 28 juin un décret qui défendait à tous les Français de sortir du royaume. Après la session, il fut nommé juge du tribunal du 2e arrondissement de Paris. Les jacobins le firent arrêter comme suspect en 1793, et il fut condamné seulement à la détention par mesure de sûreté générale; mais poursuivi par la haine de Robespierre, on l'enveloppa dans une prétendue conspiration des prisons, et il fut mis à mort le 14 juin 1794.

* FRETEAU (Jean-Marie-Nicolas), médecin et chirurgien, né à Meslai, ci-devant diocèse de Rennes, en 1765, d'un avocat au parlement de cette ville, vint, en 1788, terminer ses études médicales à Paris, fut successivement nommé chirurgien-major à l'armée des côtes de Brest, et obtint le même titre aux hôpitaux des volontaires de la Loire-Inférieure. Il exécuta avec succès presque toutes les opérations de la haute chirurgie, et fut un des premiers qui imaginèrent des moyens mécaniques propres à corriger les difformités corporelles. Il était de la société académique de Nantes. Il acquit, en outre, beaucoup de réputation comme accoucheur. Freteau mourut, le 9 avril 1823, âgé de cinquante-huit ans. On a de lui 1° *Mémoire sur les moyens de guérir facilement et sans danger les vieux ulcères des jambes, même chez les vieillards*, Paris, 1803; 2° *Essai sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, Paris, F. Louis, 1803; 3° *Considérations pratiques sur le traitement de la gonorrhée virulente, etc.*, Paris, Le Normant, 1813, in-8° de 300 pages; 4° *Traité élémentaire sur l'emploi légitime et méthodique des émissions sanguines dans l'art de guérir, avec application des principes à chaque maladie*, Paris, Gabon, 1816, in-8. Cet ouvrage avait été couronné par la société de médecine de Paris, le 5 juillet 1814. 5° *Considérations sur l'asphyxie de l'enfant nouveau-né*, 1816. C'est la réponse à une critique de son ouvrage sur le même sujet, qu'il développe plus amplement, et d'une manière victorieuse. Il a donné, en outre, un grand nombre de *mémoires* dans plusieurs *journaux savans et de médecine*, comme sur l'*Heureux effet de l'allaitement artificiel*. — *Sur la ligature d'un polype utérin*. — *Sur une hémorrhagie très sérieuse dont la cause a été longtemps inconnue*. — *Sur la doctrine des nécroses, et la nécrose du tibia*. — *Sur une intumescence de la langue, avec* prolongement hors de la bouche. — Divers articles sur l'*agriculture*, *le magnétisme*, etc.

* FREUNDWEILER (Henri), peintre suisse, né à Zurich en 1755, fit plusieurs voyages en Allemagne, et séjourna quelque temps à Dresde et à Berlin. Le prince de Dessau chercha à se l'attacher; mais cet artiste préféra son indépendance, et revint en Suisse, où il cultiva surtout le genre historique. La plupart de ses tableaux sont tirés de l'*histoire de sa nation*. On loue la vérité de leurs détails et la beauté de leur coloris.

* FREVIER (Charles-Joseph), né à Rouen le 11 novembre 1689, entra fort

jeune dans la société des jésuites, où il fut destiné à l'enseignement. On n'est pas sûr de l'époque de sa mort; mais il vivait encore en 1770, après la suppression de son ordre : il paraît qu'il survécut peu à cette époque. Il est connu par le différend littéraire qu'il eut avec ses confrères les journalistes de Trévoux. Le Père Widenhoffer, jésuite allemand, passant par Malines, remarqua dans la bibliothèque des jésuites de cette ville un manuscrit de Bellarmin, qui contenait une dissertation sur la Vulgate; il en fit un précis; mais trouvant ensuite plus à propos de faire imprimer le manuscrit lui-même, il en obtint une copie collationnée du Père Holvoët, bibliothécaire du collége de Malines, et le publia sous ce titre : *Apographus ex manuscripto autographo venerabilis Dei servi Roberti Bellarmini e societate Jesu, S. R. E. cardinalis, de editione Vulgata, quo sensu a concilio tridentino definitum sit, ut ea pro authentica haberetur.* Le Père Berthier, en rendant compte de cet écrit dans son *Journal de Trévoux*, établit que le sentiment de Bellarmin et même du cardinal Pallavicin était que le concile de Trente, en déclarant la Vulgate authentique, avait voulu dire qu'elle était exempte de toute erreur en matière de foi et de mœurs, et qu'elle seule devait être en usage dans les églises et les écoles, mais qu'il n'avait pas prétendu qu'il ne s'y trouvait pas de fautes. Le Père Frévier s'éleva contre cette opinion, qu'il trouvait dangereuse, dans un livre qu'il publia sous ce titre : *La Vulgate authentique, authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec, qui nous restent; théologie de Bellarmin, son apologie contre l'écrit annoncé dans le Journal de Trévoux, article* 85, *juillet* 1750, Rome, 1753, in-12. Il y soutient que la Vulgate est le *seul* texte *pur*, et que ni le texte hébreu ni le texte grec n'ont pas cet avantage, et que c'est ainsi qu'a voulu l'établir le concile de Trente. Quant à l'opinion de Bellarmin et du cardinal Pallavicin, il prouve, d'après des passages tirés de leurs écrits, que leur sentiment était le même que le sien, et que le manuscrit trouvé à Malines ne peut prouver le contraire, étant une pièce sans conséquence, un mémorial où Bellarmin, jeune encore, aurait recueilli le résultat de ses lectures, et qu'il aurait ensuite jeté comme un écrit indigne de lui. Mais c'était moins pour combattre le Père Berthier que Frévier avait composé ce livre, que pour ne pas laisser croire que les Ecritures saintes pouvaient être exposées à un soupçon de corruption.

FREY (Jean-Cécile), né à Keiserstul en 1580, professa la philosophie au collége de Montaigu à Paris, et y mourut de la peste l'an 1631. Ses ouvrages latins de *philosophie* furent imprimés en cette ville, in-8, 2 vol.; le 1er en 1655, le 2e en 1646. On trouve dans celui-ci quelques écrits de médecine, science en laquelle il avait été passé docteur. La liste des autres ouvrages que renferme cette collection se trouve dans le Dictionnaire de Moréri et dans le tome 39 des *Mémoires* du Père Nicéron.

FREY. *Voyez* NEUVILLE.

FREY (Jean-Jacques), né à Lucerne, le 17 février 1681, fut l'un des plus célèbres graveurs de son temps, vécut longtemps à Rome, et y mourut le 12 janvier 1751. Il a gravé d'après les plus grands maîtres, tels que Raphaël, le Guide, le Dominiquin, Annibal Carrache, Carlo Maratti, le Poussin. Son burin est vif et expressif. Le recueil de ses gravures forme 2 gros vol. in-folio et s'élève à plus de cent planches, outre l'estampe, qui passe pour être son chef-d'œuvre et qui est appelée : *In conspectu angelorum psallam tibi.*

FREZIER (Amédée-François), ingénieur et voyageur, né à Chambéry en 1682, d'une famille distinguée dans la robe, originaire d'Ecosse, vint à Paris pour étudier la jurisprudence; mais les mathématiques ayant plus d'attrait pour lui, il s'y livra entièrement, et entra dans le corps du génie en 1707. La cour le chargea d'aller examiner les colonies espagnoles, au Pérou et au Chili en 1711, et employa son talent pour les

fortifications à Saint-Malo, à Saint-Domingue en 1719, à Landau en 1728. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut la croix de St.-Louis, et qu'il se maria. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-colonel, et enfin de directeur de toutes les fortifications de la Bretagne. Il mourut en 1772, à l'âge de 92 ans. Nous avons de lui divers ouvrages : 1° *Traité des feux d'artifice*, 1747, in-8; 2° *Voyage de la mer du Sud*, 1716, in-4, et 2 vol. in-12, 1717; 3° *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, Strasbourg, 1769, 3 vol. in-4. Il donna l'abrégé de ce livre sous le titre d'*Elémens de stéréotomie*, Paris, 1759, 2 vol. in-8.

FREZZI DE FOLIGNO (Frédéric), évêque de Foligno sa patrie, avait été dominicain, il fut décoré de la mitre par Boniface IX en 1403, assista au concile de Pise en 1409, et mourut en 1416 à Constance, pendant la tenue du concile. Il est auteur d'un poème fort estimé des Italiens, intitulé : *Il quadriregio*, ou *Les quatre règnes de la vie de l'homme ;* le 1er règne est celui de *Cupidon*, le 2e celui de *Satan*, le 3e celui des *Vices*, et le 4e celui de *Minerve* ou de la *Vertu*. Il fut imprimé pour la première fois à Foligno en 1481, in-fol., et cette édition est rare et recherchée. La dernière et la meilleure est celle de Foligno, 1725, 2 vol. in-4. Quelques critiques ont voulu enlever cet ouvrage à Frezzi, pour le donner à Nicolas Malpigli, Bolonais; mais les meilleurs bibliographes d'Italie soutiennent qu'il est certainement de Frezzi.

FRIART ou FRÉAR. *Voyez* CHAMBRAY (Roland).

FRIBURGER. *Voyez* GERING.

* FRIEDEL (Adrien-Chrétien) naquit à Berlin le 13 mars 1753. Il vint à Paris dès sa première jeunesse, et fut professeur en survivance des pages du roi. Il publia plusieurs comédies traduites de l'allemand, comme *La Piété filiale*, d'Engel, 1781; *Le Page*, du même, 1781, etc. Il donna en outre le *Nouveau théâtre allemand*, ou *Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*, 1782-1785, 12 vol. in-8. M. Bonneville a eu part à cette traduction. Le *Nouveau théâtre* contient vingt-huit pièces des meilleurs auteurs allemands. A la tête du premier volume, on trouve une histoire de leur théâtre. Friedel est mort en 1786.

* FRIEDEL (Louise-Béate-Augustine, UTECHT dame), née en 1758 à Colnow en Poméranie, morte à Carcassonne en 1818, a publié deux ouvrages qui ont sauvé son nom de l'oubli : 1° l'*Art du confiseur*, Paris, 1802, souvent réimprimé; 2° *Mémoire d'une mère infortunée à ses filles ;* la 14e édition faite en 1819, 1 vol. in-12, est précédée d'une *Notice* sur l'auteur.

* FRISCH (Joseph-Léopold), ministre protestant, fut très instruit dans les sciences naturelles et dans la philologie, et naquit à Berlin, le 29 octobre 1714. On a de lui : 1° *Musei hoffmaniani petrificata et lapides*, Halle, 1741, in-4; *Tableau systématique des quadrupèdes, distribués en ordres, genres et espèces*, Glogaw, 1775, in-4; 3° *Des avantages et des inconvéniens que présentent les quadrupèdes*, Bulaunz, 1776, in-8. Ces deux ouvrages sont écrits en allemand. Frisch mourut en 1787.

* FRISCH (Jean-Léonard), ministre protestant et philologue allemand, né à Sulzbach le 19 mars 1666, passa la moitié de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Hollande, en Turquie, etc. S'étant fixé à Berlin en 1700, il y enseigna la langue russe à Leibnitz. Il exerça tour à tour, auprès de divers gentilshommes, l'emploi d'économe, d'intendant et de précepteur, et devint recteur de la société prussienne en 1726. Il fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philologico-germanique, et mourut à Berlin le 21 mars 1743. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui attestent la variété de ses connaissances : 1° *Specimen lexici germanici*, Berlin, 1723, in-8; 2° *Dictionnaire allemand-latin*, 1741, in-4; 3° *Nouveau dictionnaire des passagers, français-allemand et allemand-français*, Leipsick, 1712, très souvent réimprimé en 1 et 2 vol. in 8; 4° *Programma de origine cha-*

racteris slavonici, *vulgò dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4; 5° *Continuationes historiæ linguæ slavonicæ*, 1727, 1729 et 1734, in-4; 6° *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1720-1738, 13 cahiers in-4, ouvrage estimé; 7° *Description et figure des oiseaux de l'Allemagne*, in-folio, figures coloriées, très bel ouvrage, qui a été continué par son fils Josse-Léopold, mort en 1787, auquel on doit *Musei Hoffmanniani petrefacta et lapides*, Halle, 1741; 8° *Recherches d'histoire naturelle*, Berlin, 1742, et autres ouvrages qui ont pour objet la minéralogie et la zoologie.

FRISCHE (Dom Jacques du), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Séez en 1640, donna, en 1686 et 1690, avec D. Nicolas Le Nourri, une nouvelle édition de *St.-Ambroise*, accompagnée de savantes notes, en 2 vol. in-fol. On lui doit aussi la *Vie de saint Augustin*, qui se trouve à la tête des œuvres de ce saint docteur; il y travailla avec D. Vaillant sur les mémoires de l'abbé de Tillemont. D. Frische travaillait à une nouvelle édition de *saint Grégoire de Nazianze*, lorsqu'il mourut à Paris en 1693, avec la réputation d'un savant vertueux. Pinsson, avocat au parlement, a fait l'éloge de Don Frische dans une lettre imprimée en 1694.

FRISCHLIN (Nicodème), philologue allemand, né à Balingen, dans le duché de Wittemberg le 22 septembre 1547, se tua en 1590, à 43 ans, en voulant se sauver d'une tour où ses vers l'avaient fait enfermer. Il avait beaucoup de talent pour la poésie. On a de lui seize livres d'*élégies*, sept *comédies*, deux *tragédies*, *etc.* Sa comédie de *Rébecca* lui valut une couronne de laurier d'or, que l'empereur Rodolphe voulut lui donner solennellement à la diète de Ratisbonne. Il était partisan de Ramus : ses écrits en matière grammaticale en font foi. Il a travaillé aussi sur *Callimaque*, *Aristophane*, *Virgile*, *Perse*, *etc.*, qu'il a ou traduits ou éclaircis par des notes. Ses *Œuvres poétiques* parurent en 4 vol. in-8, 1598 à 1607. (On a encore de lui des ouvrages sur l'*astronomie*, sur les *Hébreux*, et un *dictionnaire grec-latin-allemand*. Lange a publié à Brunswick en 1727 : *Frischlini Vita*, *fama*, *scriptis et vitæ exitu memorabilis*. Voyez la liste de ses ouvrages dans le tome 19 des *Mémoires* de Nicéron.)

FRISCHMUTH (Jean), né en 1619 à Wertheim, dans la Franconie, fut recteur, puis professeur des langues à Iéna, où il mourut en 1687. On a de lui : 1° des *explications* de plusieurs endroits difficiles de l'Ecriture sainte, dont quelques-unes sont assez heureuses; 2° plus de 60 *dissertations* in-4, *philologiques et théologiques*, sur des sujets curieux, pleines d'érudition.

* FRISI (L'abbé Paul), célèbre mathématicien et physicien, né à Milan le 13 avril 1728, entra à l'âge de 15 ans chez les clercs de Saint-Paul de l'ordre des Barnabites, et composa à 22 ans sa fameuse *Dissertation sur la figure de la terre*. Il professa la philosophie à Milan, ensuite à Pise. En 1764, il fut rappelé dans sa patrie pour occuper la chaire de mathématiques dans les *écoles palatines*. Il était membre de presque toutes les académies de l'Europe, et fut honoré de la protection du pape Clément XIII, de l'empereur Joseph II, de Catherine II, et des rois de Prusse et de Danemark. Pise lui avait donné la permission de se séculariser. Il parcourut alors à plusieurs reprises l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, partout consulté, partout donnant d'excellens avis sur tous les sujets de mathématiques pures, d'astronomie, de physique et particulièrement d'hydraulique. Il apprit aux Milanais à se servir des paratonnerres. Il mourut à Milan en 1784. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Disquisitio mathematica in causam physicam figuræ et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751; 2° *Nova electricitatis theoria, etc.* Milan, 1755; 3° *De motu diurno terræ dissertatio*, Pise, 1758; 4° *Del modo di regolare i fiumi e torrenti principalmente del Bolognese e della Romagna*, *libri tre*, Lucques, 1762 et 1768, 3e édition augmentée, Florence, 1770. On en a publié une traduction française à Paris en 1774;

5° *Saggio sopra l'architectura gotica*, Livourne, 1766; 6° *De gravitate universali, libri tres*, Milan, 1768. Bernouilli dit que cet ouvrage est un des plus profonds et des plus utiles qu'il y ait sur l'astronomie; 7° *Cosmographiæ physicæ et mathematicæ, etc.* Milan, 1774, 2 vol. in-4. Ce livre est regardé comme le chef-d'œuvre de Frisi; 8° *Paoli Frisii opera*, Milan, 1782-1783, 3 vol. in-8. Il a écrit en outre plusieurs éloges, parmi lesquels il n'a pas oublié celui de d'Alembert, son ami. Ce savant laborieux a publié de 1751 à 1784, 29 ouvrages, la plupart en italien et quelques-uns en français et en latin. Le comte Verri a dédié à Condorcet l'éloge de Frisi intitulé : *Memorie appartenenti alla vita ed agli studj del signor don Paolo Frisi*, Milan, 1787, in-4.

FRIZON (Pierre), du diocèse de Reims, d'abord jésuite, ensuite grand-maître du collége de Navarre, et docteur de Sorbonne, mort en 1651, laissa : 1° une histoire des cardinaux français, sous le titre de *Gallia purpurata*, 1638, in-fol. ouvrage très estimé d'abord, mais qui perdit quelque chose de son crédit, lorsque Baluze en eut dévoilé les bévues dans son *Anti-Frizonius*; 2° une *édition de la Bible de Louvain*, avec les moyens de discerner les Bibles françaises catholiques d'avec les hérétiques, 1621, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas Frizon, jésuite lorrain, mort au commencement du 18e siècle, après avoir publié: 1° *La vie du cardinal Bellarmin*, Nancy, 1708, in-4; 2° *La vie du vénérable Jean Berchmans*, in-8; 3° *Abrégé des méditations du Père Louis-du-Pont*, Châlons, 1712. Cet abrégé est très bien fait; on en a donné une nouvelle édition en 1786, à Paris, chez Nyon, 4 vol. in-12.

* FRIZIERI ou Friedzeri (N...), célèbre compositeur, né à Vérone le 6 janvier 1741, mort à Anvers dans le mois d'octobre 1825, à 85 ans, était devenu aveugle à l'âge d'un an. Une intelligence précoce qui se développa presque d'elle-même le dédommagea, s'il est possible, de la perte de la vue : son adresse était si grande qu'à l'âge de 11 ans il fit une mandoline, et apprit seul à jouer de cet instrument. Il était parvenu aussi à jouer très bien de la flûte, du cor, de l'orgue, du violon, etc. Bientôt il songea à quitter la maison paternelle pour profiter de ses talens, et, dès l'âge de 24 ans, il alla chercher des applaudissemens dans plusieurs villes d'Italie. Il s'arrêta d'abord à Novarre, où il produisit le plus grand effet à l'aide de sa mandoline et de son violon. Il séjourna long-temps à Strasbourg et à Paris. Ce que l'on distinguait en lui, c'était la précision de son exécution et surtout la facilité avec laquelle il improvisait des accompagnemens de sonates. Un de ses grands mérites était aussi de retenir les plus longs morceaux de musique dès qu'il les avait entendus une fois. Il a donné à Paris plusieurs opéras-comiques qui ont eu du succès, entr'autres les *Deux miliciens*, les *Souliers mordorés* ou la *Cordonnière allemande*, le *Billet de mariage* : on lui attribue aussi *Lucette*; mais quelques biographes pensent que cet opéra n'est pas de lui. Il avait établi aussi à Paris une *société philharmonique* où l'on entendit ses deux filles exécuter de la manière la plus brillante les concerto de Viotti sur le violon. L'explosion de la *machine infernale* ayant détruit son établissement, il alla à Anvers où il est mort. Il avait aussi publié à Paris un *OEuvre de duo de violons*, une *symphonie concertante pour deux violons*, deux *recueils de six romances*, avec accompagnement de piano; une *scène tirée de son opéra des Thermopyles* et un *livre de quatuor*.

FROBEN (Jean), célèbre imprimeur d'Hammelburg dans la Franconie, alla exercer sa profession à Bâle. Il fut le premier en Allemagne qui eut de la délicatesse dans l'art d'imprimer, et du discernement dans le choix des auteurs. Il publia les *ouvrages* de saint Jérôme, de saint Augustin, d'Erasme, qui vint lui-même à Bâle, attiré par sa réputation. Ces trois impressions sont les plus correctes de toutes celles de Froben. Il se proposait de mettre au jour les *Pères grecs*, lorsqu'il mourut en 1527 d'une chute. Son fils et son gendre soutinrent son nom avec honneur.

FROBISHER. *Voyez* FORBISHER.

* FROCHOT (Nicolas-Thérèse-Benoît, comte), ancien préfet du département de la Seine, était notaire royal et prévôt avant la révolution. Il s'était engagé auparavant dans le service militaire et avait été pendant quelque temps simple soldat; mais ses parens obtinrent son congé, et dès lors le jeune Frochot avait travaillé sérieusement pour se donner un établissement honorable. Il y était parvenu, lorsqu'en 1789 il fut choisi par le tiers-état de Châtillon-sur-Seine pour député aux états-généraux. Frochot, qui avait adopté les principes politiques les plus favorables à la liberté, s'attacha bientôt à Mirabeau dont il admirait, encore plus que tout le monde, les talens oratoires, et dont il partageait toutes les opinions. Placé à côté de lui dans l'Assemblée, il recueillait pour cet orateur des *notes* qui lui furent souvent d'une grande utilité. Bientôt il devint son secrétaire à titre officieux et plus tard il fut son exécuteur testamentaire. Frochot ne parla qu'une fois pendant cette session; ce fut pour la suppression des fours banaux. Après la mort de Mirabeau, il parut plus souvent à la tribune. Lorsqu'il eut pris connaissance de la succession de son ami, il vint dire à l'Assemblée que Mirabeau était mort comme quelques-uns des grands hommes de la Grèce, et demanda que le trésor public se chargea des frais de ses funérailles. Un grand débat eut lieu entre Mme Du Saillant sœur de Mirabeau et Frochot, sur cette déclaration d'insolvabilité; il n'en résulta qu'une chose, c'est que l'on sut plus positivement encore que ses créanciers perdraient au moins 50 pour 100. Frochot se mêla ensuite à plusieurs discussions importantes, et, dans celle qui fut élevée sur la réforme des constitutions et sur les conventions nationales, il fit un discours où les principes de la liberté fondée sur la souveraineté du peuple, étaient posés sans détour : les idées révolutionnaires commençaient à être à l'ordre du jour : ce discours fut par conséquent goûté par l'Assemblée devant laquelle il fut prononcé et qui en ordonna l'impression. Ses admirateurs dirent même qu'il était digne de l'ami de Mirabeau (31 août 1791). En 1792, Frochot accepta une place de juge de paix à Paris; éloigné dès lors des affaires politiques, il resta uniquement occupé de ses utiles et modestes fonctions jusqu'au mois de novembre 1799 où il fut élu membre du Corps législatif. Nommé peu de temps après préfet de la Seine, il donna sa démission de sa qualité de représentant, pour se livrer entièrement aux devoirs de sa place qu'il occupa 12 ans. Son administration fut sage et prudente; il fit preuve de zèle et de talens administratifs : son autorité protégeait tous les intérêts. C'est à lui que Paris est redevable de l'ordre établi dans toutes les parties de son administration municipale, et de tant de monumens où la magnificence est unie à l'utilité. Le canal de l'Ourcq, un grand nombre de fontaines publiques, etc., sont des bienfaits de sa sollicitude. C'est sur sa proposition et par ses soins que l'on doit la création de plusieurs établissemens; le nouveau mode d'inhumation, la réorganisation de l'instruction primaire, etc. Tout Paris prit part à la disgrâce qu'il encourut en 1812 et qui lui enleva sa place. En voici la cause. Un chef de bataillon nommé Soullier, commandant la 18e cohorte, alors en garnison à Paris, s'était présenté le 23 octobre 1812 à 7 heures du matin à l'hôtel-de-ville, et il avait déclaré qu'en vertu des ordres qu'il avait reçus du général Mallet, il venait en prendre la garde et s'entendre avec le préfet pour éviter toute espèce de désordre. Frochot revenait alors de sa campagne près de Nogent et à 8 heures du matin du même jour, au moment où il traversait le faubourg St.-Martin, un billet lui avait été donné de la part d'un de ses chefs de division; il était conçu ainsi : *on attend M. le préfet*, FUIT IMPERATOR. Tout étonné d'une communication aussi peu attendue, Frochot arrive sur la place de Grève qui alors était couverte de soldats : le commandant Soullier vint lui confirmer la nouvelle de la mort de Buonaparte arrivée, disait-il, le 7 octobre à Moscou. En même temps il lui présenta une lettre du général Mallet, qui prenait le titre de com-

mandant de Paris : elle contenait les instructions qu'il avait données à ce chef de bataillon : il ne s'agissait rien moins que d'abolir le gouvernement impérial, d'établir une commission provisoire à l'hôtel-de-ville et de faire sonner le tocsin pour appeler le peuple. Frochot ne doutait point de la mort de Buonaparte ; mais il voulait s'entendre avec les grands fonctionnaires de l'état pour aviser à ce qu'il fallait faire dans des circonstances aussi difficiles. Il songeait donc à s'évader, lorsque Soullier le requiert de prendre les dispositions nécessaires pour recevoir la commission provisoire et l'état-major. Frochot donne des ordres en conséquence : il allait se retirer, lorsqu'on vient lui annoncer que le général Mallet a été arrêté et qu'il était à la tête d'une grande conspiration que l'on vient de faire échouer. Il était évident que Frochot n'était point de la conspiration, et que la manière dont elle avait été ourdie n'avait pas permis ni de la prévoir ni de la prévenir : Buonaparte en jugea autrement. Dès qu'il fut de retour à Paris, il fit assembler les sections du conseil d'Etat : celle de la guerre demanda la mise en jugement de Frochot : toutes les autres pensèrent que, sans être coupable de trahison, le préfet avait montré dans cette circonstance une coupable pusillanimité. Exclu du conseil d'état, Frochot fut en même temps destitué de la préfecture qui fut confiée à M. de Chabrol. Louis XVIII donna à Frochot le titre de conseiller d'état honoraire, et sur la demande du conseil-général de la Seine, il lui fut alloué une pension de 15,000 francs sur les revenus de Paris. Pendant les cent jours il accepta la préfecture des Bouches-du-Rhône ; ce qui lui fit perdre à la seconde restauration le titre de conseiller d'état honoraire. Retiré dès lors dans sa campagne près de Chaumont, il y vécut dans l'obscurité. Il est mort à l'âge de 68 ans, le 30 juillet 1828 avec la réputation d'un bon administrateur.

FRODOARD. *Voyez* FLODOART.

FRŒLICH (Guillaume), né en 1492 à Soleure en Suisse, servit avec beaucoup de zèle et de gloire les rois François I, Henri II et Charles IX ; il commanda en qualité de colonel, plusieurs régimens suisses au service de ces princes, et mourut à Paris en 1562, après 40 ans de service. On lui éleva un mausolée dans l'église des grands Cordeliers. Frœlich était zélé pour la religion catholique, autant que pour le service militaire. Il quitta sa patrie, lorsqu'elle embrassa les nouvelles erreurs. Brantôme et de Thou font un grand éloge de ce brave officier.

FRŒLICH (Erasme), né à Gratz en Styrie en 1700, entra chez les jésuites en 1716. Il professa les belles-lettres et les mathématiques à Vienne, où il eut occasion de suivre son inclination pour la connaissance des médailles. Il était bibliothécaire du collége Thérésien de cette ville, lorsqu'il y mourut le 7 juillet 1758. De 1733 à 1757 il a publié outre un grand nombre d'opuscules, 16 ouvrages importans sur les médailles et les monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiques : nous citerons seulement les suivans : 1° *Utilitas rei nummariæ veteris, compendio proposita*, etc., Vienne, 1733, in-8 ; 2° *Annales compendiarii regum et rerum Syriæ, nummis veteribus illustrati, deducti ab obitu Alexandri*, etc., Vienne, 1744, in-folio ; 2e édition augmentée ibid., 1754, in-fol. ; 3° *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata*, etc., ibid., 1752, in-4 ; 4° *Quatuor tentamina in re nummariâ*, Vienne, 1737, in-4, réimprimés en 1750 ; 5° *De figurâ telluris*, Passau, 1757, in-4 ; 6° *Annales rerum et regum Syriæ*, 1751, in-folio ; 7° *Des dissertations* sur des médailles particulières, parmi lesquelles on distingue *Familia Vaballathi nummis illustrata*, 1762, in-4, etc.

FROIDMONT ou FROMONT (Libert), *Fromondus*, né à Hacourt, village du pays de Liége, en 1587, docteur, interprète royal de l'Ecriture sainte à Louvain, mourut doyen de la collégiale de St.-Pierre de cette ville en 1653. Descartes et Jansénius étaient ses amis ; il publia l'*Augustinus* du dernier avec Henri Calénus, chanoine et ensuite archidiacre de Malines, et évêque de Rure-

monde : service dont on doit leur savoir peu de gré, quand on réfléchit aux troubles que ce livre a fait naître (*voyez* CALENUS et JANSENIUS). On a de Froidmont : 1° un *Commentaire* latin *sur les Epîtres de saint Paul*, 2 tom. in-folio, 1670. C'est proprement un abrégé de celui d'Estius; 2° Des *Commentaires sur les Cantiques des Cantiques et sur l'Apocalypse*, peu utiles, et qui se ressentent des erreurs qu'il avait adoptées; 3° *Vincentii lenis theriaca* contre les Pères Petau et Deschamps, jésuites. Ce dernier ouvrage est polémique. On a encore de lui, dans le même genre, avec des titres bizarres et ridicules : la *Lampe de saint Augustin;* les *Mouchettes de la Lampe; Colloques en rimes entre saint Augustin et saint Ambroise;* ces écrits sont en latin.

FROILA, Ier de ce nom, roi d'Espagne, à Oviédo, à Léon et dans les Asturies, était fils d'Alfonse I, et commença de régner l'an 757. Il fit d'abord de belles ordonnances pour la police du royaume et s'opposa aux courses des Maures. Depuis il remporta, l'an 760, une célèbre victoire sur Omar, prince des Sarrasins en Galice, et tua 54 mille de ces barbares. Froila souilla sa gloire par le meurtre de son frère Vimazan; meurtre vengé bientôt après par Aurèle son autre frère, qui lui ôta le trône et la vie en 768.

FROILA II. *Voyez* FRUELA.

FROILA III, frère d'Ordogno, roi de Léon en Espagne, lui succéda l'an 923, parce que les enfans de son frère n'étaient pas en état de régner. Il ne sut imiter son prédécesseur que dans ce qu'il avait fait de mal. A son exemple, il fit mourir les enfans d'un grand seigneur de Castille, nommé don Osmond. Cette action acheva de révolter les Castillans. Ils prirent les armes ouvertement, s'érigèrent en espèce de république, et firent choix de deux magistrats souverains pour les gouverner. Froila mourut de la lèpre en 925, après avoir régné un peu plus d'un an.

FROISSARD ou FROISSART (Jean), naquit à Valenciennes, en 1333. Un esprit vif et inquiet ne lui permit pas de se fixer long-temps aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Il aimait la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chère, le vin, les femmes. Ces goûts, fortifiés par l'habitude, ne moururent qu'avec lui. (Tourmenté du désir d'apprendre et de faire des récits, Froissard passa la plus grande partie de sa vie dans les diverses cours de France et d'Angleterre, lisant ses vers aux dames, demandant aux chevaliers et aux vieux écuyers le détail des faits d'armes dont ils avaient été les acteurs et les témoins. Il compta parmi ses protecteurs Madame Philippa de Hainaut, femme d'Edouard III, Gaston-Phébus comte de Foix, et Venceslas duc de Brabant, en la société duquel il composa son recueil de poésies. (On croit qu'il finit ses jours à Chimay, où il était chanoine et trésorier vers 1402. Froissard était poète et historien; mais il est plus connu sous cette dernière qualité que sous la première. Sa *Chronique* de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espagne, de Bretagne, etc., a été imprimée plusieurs fois. La meilleure édition et une des moins communes était celle de Lyon, in-fol. en 4 vol. 1559, réimprimée à Paris en 1574. (On estime beaucoup celle qui vient d'être publiée d'après les manuscrits avec des notes par M. Buchon, dans sa *Collection des chroniques nationales françaises, écrites en langue vulgaire du* 13e *au* 16e *siècle*, Paris, Verdière, 1824, et suivans. M. Dacier a travaillé à cette publication. On prétend qu'il y a un manuscrit de sa chronique à Breslaw, plus fidèle que tous les imprimés.) Cette chronique s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Jean Sleidan l'a abrégée. Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. On y trouve, dans un détail très circonstancié, même quelquefois jusqu'à la minutie, les événemens les plus considérables arrivés de son temps en Europe. Elle a été traduite en anglais par Bourchier, Londres, 1723-1725, 2 vol. in-folio; 3e édition, Londres, 1812, 2 vol. in-4, avec de nombreuses corrections, etc., etc. Johnes en a donné une nouvelle traduction anglaise imprimée avec le plus grand luxe, 1803-1807, 4 vol. in-4, avec un supplé-

ment publié en 1810. (La chronique de Froissard a été abrégée en français par Belleforest sous le titre de *Recueil diligent et profitable*, Paris 1572, in-16 ; en latin par Sleidan, ibid. 1637, in-8 ; en anglais par P. Godling, Londres, 1608, in-4.) On a encore de Froissard plusieurs *pièces de poésies*, parmi lesquelles on distingue ses *pastourelles*, un peu trop libres pour les productions d'un chanoine. Froissard fut un des premiers qui mit en vogue la ballade.

FROLAND (Louis), avocat au parlement de Rouen, mort en 1436, exerça sa profession à Paris, et y fut singulièrement consulté sur la coutume de Normandie qu'il possédait très bien. On a de lui quelques ouvrages de droit, relatifs à la Coutume de son pays. 1° *Mémoires concernant la prohibition d'évoquer les décrets d'immeubles situés en Normandie*, 1722, in-4. 2° *Mémoires concernant les statuts*, 1729, 2 vol. in-4. 3° *Mémoires sur le sénatus-consulte velléien*, 1722, in-4. 4° ..... *sur la comté-pairie d'Eu*, in-4.

* FROMAGE DES FEUGRÈS (Charles-Michel-François), né en 1770 à Viette près Lisieux, professa la philosophie au collége de cette ville, fut ensuite nommé élève à l'école normale, puis à celle d'Alfort, où il fut professeur de médecine et de chirurgie, devint vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde impériale, et périt malheureusement pendant la désastreuse retraite de Moscou, à la fin de 1812. On lui doit : 1° *Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques*, 1811, 4 vol. in-12. 2° *De la garantie dans le commerce des animaux*, Paris, 1805, in-8. 3° *Traité de l'engraissement des animaux domestiques*, 1805 et 1806, in-12. 4° *Importance de l'amélioration et de la multiplication des chevaux en France*, 1805, in-8. 5° *Moyens de rendre l'art vétérinaire plus utile*, 1805, in-8. Il a publié ces quatre derniers articles avec Chabert. 6° Plusieurs articles dans la continuation du *Cours complet d'agriculture* de Rozier, et dans l'*Abrégé*, en 6 volumes in-8, publié sous le titre de *Cours complet d'agriculture pratique*, Paris, 1809.

FROMAGEAU (Germain), parisien, docteur de Sorbonne, succéda à Delamet dans la décision des cas de conscience. Son désintéressement le porta à refuser tous les bénéfices, et sa charité à accepter l'emploi héroïque d'assister ceux qui sont condamnés au dernier supplice. Il l'exerça long-temps avec beaucoup de zèle. Il mourut en Sorbonne l'an 1705, laissant grand nombre de *décisions* de cas de conscience, recueillies avec celles de son prédécesseur en 2 vol. in-folio, à Paris, 1733.

* FROMAGEOT (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Dijon, et professeur en droit à l'université de cette ville, y naquit le 10 septembre 1724, et mourut à Besançon le 14 août 1753. Il eut plusieurs querelles avec le président Bouhier. On lui doit les *Lois ecclésiastiques tirées des seuls livres saints*, 1753, in-12, et plusieurs *dissertations* anonymes sur différens sujets de jurisprudence.

FROMAGET (N.), mort à Paris en 1759, poète médiocre, donna quelques *romans* et quelques *opéra-comiques* déjà presque oubliés.

* FROMENT (François-Marie), royaliste fidèle, naquit le 9 juillet 1756 à Nîmes, où il était avocat. Dès le commencement de la révolution, il se fit remarquer, ainsi que son père et ses frères, par son opposition aux nouveaux principes. Ce fut lui qui donna dans le midi de la France le signal de l'insurrection royaliste. Ce fut encore lui qui organisa avec d'autres Français de la même opinion que lui, le rassemblement connu sous le nom de *camp de Jalès*. Il avait été auparavant le principal moteur de la pétition présentée à l'Assemblée nationale par les catholiques de Nîmes, qui demandaient que leur religion fût toujours la religion de l'état : ce qui l'exposa aux plus grands dangers, à l'époque où éclatèrent les troubles de Nîmes. Froment a donné la *Relation* de ces massacres dans une brochure publiée à cette époque (1790). Cette même année il avait été à Turin, où il fut accueilli avec distinction par le comte d'Artois qui l'encouragea dans ses projets de résis-

tance avec l'armée royaliste de France. En 1814 il fut annobli; mais il ne put obtenir les indemnités qu'il réclamait pour des voyages périlleux que les princes lui avaient fait entreprendre dans leurs intérêts, en Espagne, en Angleterre et même en France, comme il a cherché à le prouver dans la brochure s *Recueil de divers écrits relatifs à la révolution*, Paris, 1816, in-8. Froment est mort le 22 septembre 1825.

FROMENTHAL (Gabriel Berthon de), juge-mage du Puy en Velay, mort vers 1762, fut l'oracle de son pays par son savoir, et ne fut pas moins estimé pour son intégrité. Ses *Décisions de droit civil, canonique et français*, 1740, in-folio, sont consultées de tous les jurisconsultes.

FROMENTIÈRES (Jean-Louis de), évêque d'Aire, naquit en 1632 à Saint-Denis de Gastines, dans le Bas-Maine. Il prêcha l'Avent devant Louis XIV en 1672, et le Carême en 1680, et toujours avec succès. Elève du Père Sénaut, de l'Oratoire, il mit comme lui, dans ses *sermons*, de l'élévation et de la solidité. Quoiqu'il eût défendu en mourant de les imprimer, on les publia en 1684, 6 vol. in-12. Cet orateur, plus attentif au fond des choses qu'à la forme, néglige quelquefois l'harmonie, l'élégance et la pureté du langage. Il mourut en 1684, extrêmement regretté de son diocèse, malgré les réformes qu'il y avait introduites.

FROMOND. *Voyez* Froidmont.

FRONSAC. *Voyez* Maillé-Brezé.

FRONSPERG (George, comte de), d'une maison illustre du Tyrol, naquit en Souabe à Mindla, près de Memminghen. C'était un homme d'une valeur et d'une force extraordinaires. Il servit deux fois l'empereur Charles V en Italie, avec beaucoup de gloire, particulièrement à la bataille de Pavie; mais ses emportemens allèrent jusqu'à la fureur contre l'église romaine. Fronsperg était luthérien, et au fanatisme d'un hérétique, il joignit la férocité d'un soldat. Ayant levé des troupes pour l'empereur contre le pape Clément VII, il fit publier qu'il enrichirait ceux qui le suivraient des dépouilles de Rome. Les luthériens accoururent en foule pour s'enrôler sous ses enseignes; et sur l'espérance du sac de Rome, ils se contentèrent d'un écu par tête. Fronsperg ayant formé une armée d'environ 18,000 hommes, se mit en marche au mois d'octobre pour entrer en Italie. Ce fut alors qu'il fit faire un cordeau tissu d'or et de soie, qu'il portait en écharpe à la vue de tout le monde. Il disait à ceux qui lui en demandaient la raison, « que c'était pour traiter » le pape comme les Ottomans traitaient » leurs frères. » Ce barbare joignit l'armée du duc de Bourbon sur la fin du mois de janvier 1527; mais il n'alla pas jusqu'à Rome; car pendant que les troupes étaient dans le Bolonais, il fut frappé d'une apoplexie dont il mourut à Ferrare, sur la fin du mois de mars.

FRONTEAU (Jean), chanoine-régulier génovefain, et chancelier de l'université de Paris, naquit à Angers en 1614, enseigna la philosophie et la théologie, s'attacha pendant quelque temps au parti des anti-constitutionnaires, et fut exilé dans un prieuré de l'Anjou. Ayant quitté l'esprit de parti, il revint à Paris et fut fait curé de la paroisse de Ste.-Madeleine à Montargis, où il mourut dix jours après sa prise de possession en 1662. On a de lui divers ouvrages : 1° *De diebus festivis*, in-fol., dans le *Kalendarium romanum*, 1652, in-8. 2° *Antitheses Augustini et Calvini*, 1651, in-16. 3° *Epistolæ de origine parochiarum, de jure episcoporum, de priscorum christianorum moribus, de signo crucis. Annotata in romanum Kalendarium, etc.* La meilleure édition est celle de Vérone, 1733, in-8. 4° Des *Dissertations* pour prouver que l'Imitation de Jésus-Christ est de Thomas à Kempis, et de non pas de Gerson ni de Gersen (*voyez* Amort). 5° Une édition des *œuvres d'Ives de Chartres*, Paris, 1647, in-fol, accompagnée de remarques savantes et judicieuses, et d'une *vie* de ce pieux docteur. Le Père Fronteau possédait neuf langues; ce fut lui qui dressa la belle bibliothèque de Ste.-Geneviève. Sa piété était aussi solide qu'affectueuse, et ne lui permit pas de rester long-temps dans un parti qui

n'en avait que les dehors, et qui dans le dedans nourrissait l'orgueil de la rebellion contre l'Eglise. (*L'éloge du Père Fronteau* a été fait en latin par le Père Lallemand chancelier de Ste.-Geneviève, Paris, 1633, in-4.)

FRONTIN (*Sextus Julius Frontinus*), brave guerrier et savant jurisconsulte romain, fut préteur l'an 70 de J. C. et ensuite 3 fois consul. Vespasien l'envoya en 78 contre les Anglais, et il les battit plusieurs fois. La lecture des auteurs militaires, grecs et romains, perfectionna beaucoup ses connaissances sur l'art de la guerre. Il a laissé quatre livres de *stratagèmes de guerre*, écrits, à ce que l'on croit, sous Domitien, et imprimés avec les autres auteurs qui ont traité de l'art militaire dans les *Veteres de re militari scriptores*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8; et plusieurs fois séparément, Leyde, 1731, in-8, et Paris, sans notes, 1763, in-12. Ils sont traduits en français avec Polyen, 1770, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un capitaine autant que d'un savant. L'expédition d'Angleterre l'avait encore plus instruit que ses lectures. Nerva lui donna l'intendance des eaux et des aqueducs de Rome, sur lesquels il composa un ouvrage en deux livres, imprimé à Bâle et à Florence, et intitulé : (*De aquæductibus urbis Romæ*. M. Rondelet a publié une traduction de cet ouvrage sous ce titre : *Commentaire de Frontin sur les aqueducs de Rome, traduit avec le texte en regard, précédé d'une notice sur Frontin*, Paris, 1820, un vol. in-4. avec un atlas.) Son traité *De qualitate agrorum* vit le jour à Paris par les soins de Turnèbe, avec les autres auteurs qui ont écrit sur les limites. On a encore de lui un petit livre : *De coloniis*. Ses livres : *De scientiâ militari*, qu'il avait dédiés à Trajan, sont perdus. (Frontin mourut l'an 106 de J. C. (859 de Rome). L'édition *princeps* des *œuvres de Frontin* a paru à Bologne, 1494, in-fol. et est devenue fort rare.)

FRONTO ou Fonton (Marchus-Cornélius), rhéteur latin, eut pour disciples L. Vérus et Marc-Aurèle, qui fit ériger une statue à son maître, et qui le nomma consul. Son éloquence n'était pas fleurie, mais elle était noble et majestueuse, et respirait une certaine gravité austère : quelques-uns disent que, pour cette partie, il était l'émule de Cicéron. (Nous n'avons guère de Fronto que quelques *fragmens* cités par les grammairiens.)

FRONTO (Marchus-Julius), consul l'an 96 de J. C., osa s'écrier en plein sénat, en parlant des abus qui se glissaient dans la punition des délateurs : « Il est » dangereux d'être gouverné par un prince » sous qui tout est défendu (il voulait » parler de Néron); et encore plus dan- » gereux de l'être par un prince sous qui » tout est permis. » Ces dernières paroles tombaient sur la facilité de Nerva, qui remédia bientôt aux désordres dont elle avait été la source.

FONTO DUCÆUS. *Voyez* Duc.

* FRORIEP (Just-Frédéric), ministre protestant et savant orientaliste d'Allemagne, naquit en 1745 à Lubeck, où il fit d'excellentes études qu'il perfectionna ensuite à Leipsick. Il était à peine âgé de 22 ans lorsqu'en 1767, il se fit graduer en philosophie dans l'université de cette ville. Reçu bachelier en théologie l'année suivante, il fut nommé prédicateur du temple dans la même université, et se fit dans cette carrière évangélique une réputation très brillante. Bientôt il obtint, encore dans la même université, la place de professeur extraordinaire de théologie; mais il occupa très peu de temps cette chaire qu'il échangea contre celle de théologie à Augsbourg en 1771, et plus tard contre celle des langues orientales à l'université d'Erfurth. En 1792, Froriep fut destitué : alors il se retira à Wetzlar où il vécut dans la retraite, et où il fut quelque temps prédicateur. Après avoir publié un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie sacrée et la littérature orientale, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire* de Meusel, il mourut dans cette ville en 1800. Ses productions les plus importantes sont 1° *De utilitate linguæ arabicæ in defendendis nonnullis locis S. Scripturæ specimen primum*, Leipsick, 1767, in-4. 2° *Corani caput primum et*

secundi priores versus arabice et latine, cum animadversionibus historicis et philologicis, 1768, in-8. 3° *Arabische bibliotek*, Leipsick, in-8. 4° *Dissertatio inauguralis de nova ratione conjungendi theologiam dogmaticam cum theologia morali*, Helmstadt, 1772, in-4. 5° *Bibliothèque des connaissances théologiques*, en allemand, premier vol. Lemgo, 1771-1773, deuxième vol. ibid. 1774-1778. — Froriep (Amélie-Henriette-Sophie), femme du précédent, née à Rostock en 1762, morte à Gotha en 1784, a traduit en allemand les deux ouvrages suivans : la *Nouvelle Clémentine*, ou *Lettres de Henriette de Berville* de Léonard Weimar, 1782, in-8. *Correspondance de Rollin avec le roi de Prusse*, Gotha, 1783, in-8. Elle avait aussi composé *Amélie de Nordheim* ou la *Mort prématurée*, 1783, 2 vol. in-8. Elle était fort instruite et très vertueuse.

* FROSSARD (N...) professeur de théologie protestante à Montauban, est mort dans cette ville le 3 janvier 1830 à l'âge de 78 ans. Né à Nyon dans le canton de Vaud, il exerça d'abord le ministère de pasteur à Lyon ; mais la révolution le jeta hors de ses fonctions ecclésiastiques qu'il ne reprit qu'en 1802 à Montauban. Lorsqu'on forma une faculté de théologie dans cette ville, il en fut nommé doyen, et fut en même temps professeur de morale et d'éloquence de la chaire. On a de lui une *Traduction des sermons de Blois* et d'un livre de Wilberforce, intitulé : le *Christianisme des gens du monde mis en opposition avec le véritable christianisme*, Paris, 1821, 2 vol. in-8. Frossard fut un des grands promoteurs de l'affranchissement des Nègres.

* FROTTÉ (Le comte Louis de), chef des royalistes de Normandie, gentilhomme de cette province, servit dans l'infanterie avant la révolution française, et se montra de bonne heure l'adversaire de toutes les innovations politiques de cette époque. Il prit le parti de l'émigration en 1792 ; mais la guerre extérieure ne remplissant point son attente, il quitta l'Angleterre deux ans après, et passa en France pour faire insurger la Normandie, où il avait des intelligences. En débarquant sur la côte de Saint-Malo avec plusieurs autres gentilshommes, il eut à soutenir un combat avec les troupes républicaines ; mais il leur échappa, et parvint dans la basse Normandie, où il commença à figurer parmi les chouans royalistes en qualité de général. Il avait tout ce qu'il faut pour réussir, un grand courage, une patience à toute épreuve, des talens militaires naturels et le désir de se faire un nom. Il se rendit, le 1er avril 1795, aux conférences de La Mabilais en Bretagne, et refusa de signer le traité négocié par Cormatin, en déclarant qu'il n'y avait pour les royalistes de sécurité que dans les armes. Il regagna alors la Normandie, et organisa l'insurrection dans les cantons limitrophes du Calvados et de la Manche. Il n'eut d'abord sous ses ordres, que 300 hommes peu aguerris ; mais sa persévérance et son infatigable activité lui valurent des succès partiels et répétés contre des détachemens de républicains. En 1795 il fit une incursion dans le Maine, s'empara momentanément de la petite ville de Mayenne, et s'efforça de coordonner ses opérations avec celles des autres chefs de l'Anjou, du Maine et de la Bretagne. La malheureuse issue de l'expédition de Quiberon vint arrêter l'essor de ses vastes projets. Il ne perdit cependant pas courage, et remporta quelques avantages sur plusieurs bataillons républicains ; mais il fut battu à son tour. Ayant reçu des subsides du ministère anglais, il redoubla de zèle, forma une compagnie organisée sous le nom de *gentilshommes de la couronne*, et devint redoutable aux troupes qui lui furent opposées ; il essaya même de s'emparer de la petite ville de Tinchebray, qui avait quelques fortifications ; mais il fut repoussé avec perte. Poursuivi par le général Hoche, qui avait soumis la Vendée, il se vit contraint, après une résistance opiniâtre, de se rembarquer pour l'Angleterre. Il y resta jusqu'à l'époque de la rupture des conférences de Rastadt, en 1799, où les royalistes purent reprendre les armes. Alors il débarqua en Normandie, et se trouva bientôt à la tête de forces consi-

dérables que l'on peut porter jusqu'à 10 mille hommes. Il prit plusieurs bourgs, et délivra sa mère et un grand nombre de royalistes qui venaient d'être emprisonnés, en exécution de la loi des otages. Il fit ensuite une expédition assez heureuse dans le midi du département de la Manche, puis il éprouva quelques revers. Mais après le 18 brumaire qui promettait plus de stabilité au nouvel état de choses, presque tous les autres chefs royalistes capitulèrent, et il résistait encore, rejetant toute espèce de pacification. Enfin accablé par des forces toujours croissantes, il se détermina à écrire, le 28 janvier 1800, au général Guidal pour lui déclarer qu'il se soumettait aux lois de la république. Il se rendait à Alençon pour négocier son accommodement, lorsqu'au mépris de la foi jurée il fut arrêté avec six de ses officiers, et traduit devant une commission militaire formée à Verneuil. Il parut devant ses juges avec l'audace qui l'avait toujours caractérisé, et fut condamné à être fusillé. Il ne voulut pas se laisser bander les yeux, et attendit debout et avec calme le coup qui devait lui ôter la vie. Il avait environ 45 ans. Son supplice fut un des premiers crimes politiques de Buonaparte. On assure qu'il avait donné des ordres secrets pour son arrestation et pour sa condamnation.

FROUMENTEAU (Nicolas), nom sous lequel s'est caché un écrivain protestant du 16e siècle, qu'on n'a pas encore découvert selon les uns, et qui réellement s'appelait Barnaud. Ses ouvrages sur le rétablissement des finances sous le malheureux règne de Henri III, sont encore recherchés malgré leur stile surranné, par la candeur, la bonhomie et les vues utiles qui y règnent. Le premier est intitulé : *Secret des finances de France*, in-8, 1581 ; le second : *Cabinet du roi de France*, 1582, in-8. Ce dernier ouvrage contient des infamies qui font presque oublier les bonnes observations qui y sont mêlées.

FRUCTUEUX (Saint), évêque de Tarragone, souffrit le martyre en 259, par ordre d'Emilien, gouverneur de cette ville.

FRUCTUEUX (Saint), archevêque de Brague au 7e siècle, se retira dans une solitude et y bâtit un monastère qu'il nomma *Complutum*, parce qu'il le consacra à Dieu, sous l'invocation des saints Justin et Pasteur, martyrs de Complute, aujourd'hui Alcala de Hénarez, dans la Castille. Malgré l'amour qu'il avait pour la retraite, ses vertus l'élevèrent à l'épiscopat. On l'ordonna d'abord évêque de Dume, et en 656, le 10e concile de Tolède le plaça sur le siége archiépiscopal de Brague. Il mourut en 665, après avoir édifié le monde et comme évêque et comme religieux. Ses reliques sont à Compostelle. On a encore deux règles, dont il est l'auteur. La première est dite de *Complute*, parce qu'elle était particulière à l'abbaye de ce nom. La seconde, appelée *Règle commune*, s'observait dans les autres communautés d'hommes et de femmes, dont il était fondateur. Sa *vie*, écrite par un auteur contemporain, se trouve dans Bollandus, Mabillon et Bulteau.

FRUELA ou Froila, usurpateur du royaume de Léon, vers le milieu du 9e siècle, était fils du roi Véremond, et comte de Galice. L'ambition le perdit. Il ne put voir sans envie la couronne sur la tête d'Alfonse III, son neveu qui avait succédé à Ordogno, et qui par ses belles qualités était digne de régner : il se fit proclamer roi dans cette province. Alfonse, dont la prudence ne s'étendait pas jusqu'à soupçonner de trahison ceux qui lui étaient unis par le sang, n'apprit cette révolte que par la marche de Fruela, qui venait se présenter devant Oviédo avec une armée assez forte ; mais bientôt après il trouva le moyen de faire poignarder l'usurpateur et de se rétablir sur le trône vers l'an 866.

FRUGONI (Charles-Innocent), poète italien, né à Gênes le 21 novembre 1692, entra dans l'ordre des clercs réguliers Somasques, et enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années. Il se dégoûta ensuite de son état, sollicita et obtint du pape la permission de quitter son ordre. Il était prêtre, et vécut le reste de sa vie à Parme, où l'infant dom Philippe l'ho-

norait de son estime. Il y mourut en 1768. La collection de ses poésies, fort estimées des Italiens, a paru à Parme, en 1779, en 9 vol. in-8. On a réimprimé à Brescia en 1782 un *Choix des poésies de Frugoni*, en 2 vol. in-8.

FRUMENCE (Saint), apôtre de l'Ethiopie, était tyrien. Etant allé dans l'Ethiopie avec Edresse son frère, et Mérope, marchand et philosophe de Tyr, les deux frères plurent tellement par leur sagesse et leur science au roi, qu'il en fit ses favoris; il fit Edresse son échanson, et Frumence son trésorier. Frumence se servit de son crédit pour établir la religion chrétienne dans l'Ethiopie, dont il fut ordonné évêque l'an 331, par saint Athanase. Le christianisme fit de grands progrès par son moyen dans ce vaste empire. Ces peuples reconnaissent qu'ils sont principalement redevables à saint Frumence de leur conversion au christianisme. Ils tombèrent depuis dans l'hérésie d'Eutychès, et encore aujourd'hui ils ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ. Dans le 16e siècle leur roi envoya une ambassade au pape Clément VII. Il se forma des missions dans leur pays. Grégoire XIII leur envoya des jésuites; les succès répondirent d'abord à leurs travaux, mais ne se soutinrent pas: ces missionnaires furent martyrisés en 1670.

FRUTER ou plutôt Fruitiers (Luc), *Fruterius*, critique, né en 1541 à Bruges, vint à Paris en 1566, et y mourut ayant à peine 25 ans. Il était ami de Muret et de plusieurs autres savans. On a de lui quelques ouvrages, 1584, in-8, bien écrits en latin, et qui promettaient beaucoup à la république des lettres. Quoique très jeune, il avait le jugement aussi sain que les vieillards les plus expérimentés.

* FUALDÈS (N....) ancien procureur du roi à Rhodez, dont l'assassinat a retenti dans toute l'Europe, et a été l'occasion d'un procès célèbre, naquit vers 1761 au Mur-de-Barrey, et fut reçu quelques années avant la révolution avocat au parlement de Toulouse. Il resta ignoré pendant nos troubles politiques. Il était procureur du roi à Rhodez, lorsqu'il fut assassiné le 19 mars 1817, de la manière la plus affreuse dans la maison d'un certain Bancal, manouvrier de cette ville. La police ayant découvert, après d'actives recherches, les auteurs du meurtre atroce de ce magistrat, le procès fut instruit devant la cour d'assises de l'Aveyron. Les débats de cette cause très compliqués ont fixé pendant assez long-temps l'attention générale: les dépositions d'une dame nommée Manson, ont servi d'épisode dans ce drame épouvantable, et n'ont contribué qu'à jeter dans cette affaire plus d'intérêt que de lumière. Nous ne chercherons point à en reproduire les détails qui se trouvent d'ailleurs amplement exposés dans l'ouvrage intitulé: *Histoire et procès complet des assassins de M. Fualdès par le Sténographe français* (M. Latouche), Paris, 1818, 2 vol. in-8, 3e édition, et dans tous les journaux du temps. Il y en a qui ont prétendu que ce meurtre était le résultat d'une vengeance politique; mais ce fait ne résulte pas des débats.

* FUCHS (Théophile), poète allemand, né en 1720 à Leppersdorff dans la Haute-Saxe, était fils d'un pauvre paysan qu'il assista dans ses travaux agrestes jusqu'à l'âge de 18 ans. Il n'avait reçu d'autre instruction que celle que lui donna le maître d'école du lieu; mais parvenu à cet âge, il sentit le besoin d'étudier: ce fut pour lui une passion irrésistible. Ayant obtenu de ses parens la permission de se rendre à l'université de Leipsick, il reçut en partant de son frère, la somme de 7 florins et demi qui était le montant de sa part dans la succession à venir de sa famille. Avec cette modique somme, il se met en route; il n'a aucune autre ressource, aucune protection, plus d'asile; mais il est plein d'espoir, il brûle d'ardeur, et chemin faisant, il compose le long de la route un poème en vers alexandrins, dans lequel il opposait d'une manière originale et neuve sa misère actuelle et ses brillantes espérances de fortune. Ce poème, qui était un essai encore bien informe, fut lu avec plaisir par plusieurs personnes, et notamment par le

poète Hagedorn qui fit en sa faveur une collecte de 700 écus : ce qui lui permit de suivre les cours pendant 5 ans. Le célèbre professeur Gottsched l'avait recommandé dans sa *Nouvelle Bibliothèque des sciences et des arts*, comme un jeune homme plein de mérite, mais sans moyen d'existence. Les ressources que lui fournirent ses protecteurs lui permirent de terminer ses études : il s'était attaché surtout à la théologie, sans toutefois négliger la poésie à laquelle il était redevable de sa position actuelle, et qui devait être à ses yeux la source de son bonheur à venir. En 1751 Fuchs vint à Dresde, fut nommé diacre dans un bourg près de Meissen où il se maria en 1752. Pendant la guerre de sept ans son domicile fut pillé, et il faillit retomber dans la misère; mais la poésie lui donna du courage, et il lui dut ses plus beaux momens comme ses plus douces consolations. Nommé en 1769 prédicateur à Taubenheim près de Friedberg, il occupa cette place jusqu'en 1787 où il prit sa retraite. Il vint se fixer à Meissen où il mourut vers 1810. Les poésies de Fuchs sont presque toutes dans le genre lyrique; elles n'ont pas le goût, l'élégance, la grâce qu'on pourrait désirer : ce qui tient à ce que Fuchs habita toujours la campagne. Il avait cherché à marcher sur les traces de Hagedorn son bienfaiteur, et le restaurateur du bon goût en Allemagne. Fuchs est placé au nombre des poètes allemands du troisième ordre. Ses poésies ont été pour la plupart insérées dans le *Recueil* de Christophe-Henri Schmid, et dans les *Anthologies lyriques* de Ramler et Mathisson : il publia lui-même les *Poésies d'un fils de paysan*, Dresde, 1752, in-8; nouvelle édition augmentée, ibid. 1771, in-8, et *Ma vie jusqu'à l'âge de 77 ans, brièvement racontée pour la gloire de Dieu et la consolation des pauvres*, 1796, in-8.

* FUCHS (Jean-Christophe), physicien et littérateur allemand, né le 1er mars 1726 à Gross-Germersleben dans le duché de Magdebourg, était à l'âge de 28 ans gouverneur des pages du roi et de la reine de Prusse, et conserva cet emploi jusqu'à sa mort arrivée en septembre 1795. Il s'est distingué comme amateur éclairé des sciences physiques et naturelles. Dans les loisirs que lui laissait sa place, il composa quelques mémoires intéressans qui ont été insérés dans les recueils de l'*Académie des Scrutateurs de la nature*, de Berlin, dont il était membre : nous citerons 1° *Mémoires sur l'histoire des fossiles et des pétrifications*. 2° *Mémoire sur un os maxillaire et une défense d'éléphant trouvés près de Postdam en* 1768. 3° *Mémoires sur les paratonnerres*. D'autres dissertations du même savant ont été insérées dans d'autres recueils académiques. Il a laissé aussi quelques opuscules inédits. Tous ses ouvrages sont écrits en allemand.

FUCHSIUS. *Voyez* Fusch.

FUENTE. *Voyez* Ponce de la Fuente.

* FUENTÈS (Le comte de), général espagnol, né à Valladodid le 18 septembre 1560, servit avec distinction sous le règne de Philippe III et sous celui de Philippe IV. En 1643 il commandait, quoique octogénaire, cette célèbre infanterie espagnole regardée comme invincible jusqu'au moment où le grand Condé en triompha à la bataille de Rocroi. Fuentès, alors tourmenté de la goutte, se fit porter sur le champ de bataille, où il mourut percé de coups le 19 mars 1643. Condé, en apprenant sa mort, s'écria qu'il aurait voulu mourir comme lui, s'il n'avait pas vaincu.

FUESI (Pie), dominicain, né en 1703 à Comaron en Hongrie, de parens protestans, embrassa la religion catholique et entra dans l'ordre des Dominicains. Il mourut à Vaitzen en 1769. On a de lui 1° *Otia poetica*, Vienne, 1744; 2° *Tribunale confessariorum et ordinandorum Martini Wigardt in breve compendium collectum*, 1745; 3° *Fasciculus biblicus*, Bude, 1746; 4° *Vie de saint Vincent Ferrier*, en hongrois, OEdenbourg, 1749; 5° *Catonis moralia disticha, ad hungaricos versus magna elegantia redacta*, plusieurs fois réimprimés, dernière édition, Bude, 1772.

* FUESSLI (Jean-Melchior), graveur et écrivain, naquit à Zurich en 1677. Il

a exécuté plusieurs planches, parmi lesquelles on cite la *Cérémonie des sermens*, qui représente l'alliance jadis stipulée entre la république de Venise et les cantons de Zurich et de Berne. Fuessli a aussi laissé un ouvrage estimé, qui a pour titre *Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, de 1755 à 1780, 4 vol., avec un Supplément et portraits. Fuessli, après avoir long-temps voyagé en Allemagne, où il s'attira l'amitié des artistes et des gens de cour, revint en Suisse, s'y maria, occupa quelque temps la place de chancelier, et y mourut en 1736. — Son fils aîné, Jean Rodolphe, mort à Vienne en 1806, avait entrepris le *Catalogue raisonné des meilleures estampes gravées d'après les artistes les plus célèbres de chaque école*, dont il n'a publié que les 4 premiers volumes, 1798 à 1806. Ils comprennent les écoles flamandes et italiennes. Il a gravé les portraits et les vignettes de l'*Histoire des peintres de la Suisse*, de son père.

*FUESSLI (Jean-Conrad), né en 1704 à Wetzlan, où son père originaire de Zurich était pasteur, fut ministre à Veltheim en 1744, et mourut en 1775. On a de lui 1° *Thesaurus historiæ helveticæ*, Zurich, 1735, in-fol.; c'est un recueil des historiens latins de la Suisse. 2° Un *Abrégé de l'histoire de la Suisse* à la suite de *Helvetiorum republica* de Simler, Zurich, 1734. Son fanatisme contre la religion catholique perce partout où il a trouvé occasion de le montrer.

* FUESSLI (Matthieu), peintre, né à Zurich en 1598, se distingua dans la représentation des scènes effrayantes; telles que batailles, combat naval, incendies et pillages. Il mourut en 1664.

* FUESSLI ou Fuseli (Henri), peintre et professeur de dessin à l'académie de Londres, naquit à Zurich en 1742 d'une famille qui avait déjà fourni plusieurs hommes célèbres dans la carrière des beaux arts (*V.* les articles précédens). Henri fit ses études dans sa patrie, et se rendit ensuite à Berlin, où il suivit les leçons des grands maîtres de l'école allemande. Après s'y être pénétré de la lecture des poètes les plus distingués de ce pays, surtout de Kleist, de Wieland, de Klopstock, il s'attacha au fameux Lavater avec lequel il voyagea en 1761 dans une partie de l'Allemagne, avec l'intention d'y étudier les ouvrages des plus fameux peintres. Il se rendit ensuite en Angleterre où il se lia avec le fondateur de l'école de peinture de ce pays, Reinolds, qu'on appelle le *Corrége de la Grande-Bretagne*. De là il passa en Italie pour y étudier les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et des autres grands-maîtres de cette terre classique des beaux arts. Il vint enfin se fixer en Angleterre en 1778, et ses tableaux ont été accueillis avec tant de faveur qu'on l'a placé après le fameux West. Il est mort le 26 avril 1825 à Pultney-Hill dans un état voisin de l'indigence. Son *œuvre* précédé d'une *notice historique* a paru à Zurich en 1806, 4 vol. in-fol. Parmi ses principaux tableaux on remarque *lady Macbeth; quelques scènes de l'Espiègle*, le *Spectre de Dion*, d'après Plutarque, une *suite de sujets tirés de Milton; Hercule combattant les chevaux de Diomède*. Fuessli ne se borna point à peindre, il fit encore des ouvrages sur la *peinture*.

FUET (Louis), célèbre avocat au parlement de Paris, mort en 1739, âgé d'environ 50 ans, est auteur d'un *Traité* estimé *sur les matières bénéficiales*, 1723, in-4. Rousseau de Lacombe l'a redonné sous le titre de *Jurisprudence canonique*, in-folio, 1771, après l'avoir rectifié et augmenté.

FUGGER (Ulric), né en 1528 à Augsbourg, d'une famille riche, fut d'abord camérier du pape Paul III, et se fit ensuite protestant. Il faisait des dépenses si considérables pour acquérir les manuscrits des auteurs anciens, que sa famille lui fit ôter l'administration de son bien. Il se retira à Heidelberg, où il mourut en 1584, à 58 ans. Il légua sa bibliothèque, qui était très belle, à l'électeur Palatin. C'est le seul individu de cette famille célèbre qui ait abandonné la religion catholique. Il arriva même contre son intention qu'il rendit grand service à cette religion en destinant 1000 florins pour une œuvre pieuse, et engageant ses parens à en faire autant; car cette somme,

beaucoup accrue, servit ensuite à la fondation du magnifique collége de St.-Sauveur à Augsbourg, un de ceux qui furent les plus utiles à l'église catholique en Allemagne. Les jésuites l'occupaient encore après leur suppression, en 1791, et il en sortit une multitude d'ouvrages contre les erreurs et les faux docteurs du temps. On peut voir sur ce sujet, *Origo collegii S. J. ad sanctum Salvatorem*, *A. V. Fuggeriane pietatis monumentum*, Augsbourg, 1786, 1 vol. in-8.

FUHRMANN (Mathias), savant moine autrichien, de l'ordre de St.-Paul, premier ermite, était définiteur-général de la province d'Autriche, et mourut en 1773. Il a publié plusieurs ouvrages en allemand : 1° L'*Autriche ancienne et moderne*, Vienne, 1734, 4 part. in-8. 2° *Vienne ancienne et moderne*, 1738, 2 part. in-8. 3° *Vie et miracles de St.-Séverin, apôtre du Nordgau ou de l'Autriche*, 1746, in-8. 4° *Description historique de la ville et des faubourgs de Vienne*, 1766-67, 2 vol. in-8. 5° *Histoire générale, ecclésiastique et civile des états héréditaires de la maison d'Autriche, depuis Auguste jusqu'à l'an* 337 *de J. C.*, 1769, in-4, fig. 6° *Historia sacra de baptismo Constantini Max. Aug. colloquiis familiaribus digesta*, Rome, 1743-47, 2 part. in-4, fig., ouvrage plein d'érudition, mais dont la seconde partie est défigurée par de nombreuses fautes d'impression. 7° *Dux viæ angelicus ad urbem Romam*, 1749, in-8. Il a été traduit en allemand, la même année.

FULBERT, 54e évêque de Chartres en 1007, chancelier de France, suivant quelques-uns, avait été disciple de Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. Il passa d'Italie en France, et fit des leçons de théologie dans les écoles de l'église de Chartres. Il mourut le 10 avril 1028, regardé comme le prélat de son temps qui connaissait le mieux l'ancienne discipline, et qui la faisait observer avec le plus d'exactitude. Ses *œuvres* ont été publiées en 1608, in-8. On peut voir dans ses épîtres combien il était considéré de tous les princes de son temps. Elles sont d'ailleurs bien écrites, et surtout fort utiles pour l'histoire, la discipline et les usages de son siècle. Ses autres ouvrages sont des *sermons*, des *hymnes*, des *proses*; mais ce ne sont pas les plus précieuses parties de ses Œuvres.

FULGENCE (Saint), *Fabius Claudius Gordianus Fulgentius*, né à Lepté dans la Bizacène, province d'Afrique, en 467, ou bien en 463, de parens nobles, quitta le monde, où il aurait pu briller par ses talens, pour se renfermer dans un monastère. Il devint le père d'une grande communauté en 494, fut ordonné prêtre à Rome en 500. On le tira de sa solitude, pour l'élever sur le siége de Ruspe en Afrique, en 508. Son zèle contre l'arianisme déplut à Trasimond, roi des Vandales, qui l'exila en Sardaigne. Hildéric, successeur de ce prince barbare, le rappela en 523. Son peuple le reçut comme en triomphe. Pendant son exil il avait composé plusieurs ouvrages. Le Père Sirmond en a publié quelques-uns, Paris, 1684, in-4 : car nous n'avons pas tous ceux qui sont sortis de sa plume. Le principal de ceux qui nous restent est son *Traité de la prédestination et de la grâce*, en 3 livres. Il y défend avec zèle la doctrine de saint Augustin. Il mourut en 533, après avoir fait un bien infini en Afrique par une science profonde, unie à une rare vertu.

FULGENTIUS-PLANCIADES (Fabius) est auteur de trois *Livres de mythologie*, publiés à Amsterdam en 1681, 2 vol. in-8, avec Julius-Hyginius, Lactancius-Placidus et Albricius, par Muncker, sous le titre de *Mythographi latini*. Il était, dit-on, évêque de Carthage dans le 6e siècle. Nous avons encore de lui un traité curieux : *De priscis vocabulis latinis*, Paris, 1586, in-4.

FULGOSE ou Fregose (Raphaël), enseigna, vers l'an 1438, le droit avec réputation à Pavie et à Plaisance, puis à Padoue, où il mourut, laissant divers ouvrages peu lus, même par les jurisconsultes. — Il y a un autre Fulgose ou Fregose (Baptiste), qui fut doge de Gènes, sa patrie, en 1478. *Voyez* Fregose (Baptiste).

*FULLEBORN (George-Gustave), savant professeur allemand, naquit à Glogau le 2 mars 1769. Après avoir commencé ses études sous son père, homme profond et distingué par ses connaissances littéraires, et qui était conseiller du bailliage de Glogau, il alla les terminer à l'université de Halle, où il publia bientôt une *Dissertation latine sur le livre de Xénophon : Zénon à Gorgias*, *ordinairement attribué à Aristote*. De retour à Glogau en 1789, il prêcha dans l'église luthérienne de cette ville, et fut nommé troisième diacre. Appelé à Breslau pour y enseigner les langues hébraïque, grecque et latine, en remplacement du célèbre professeur Gedicke, dans l'établissement appelé *Elisabethanum*, il ne remplit pas long-temps ces fonctions dans lesquelles il avait acquis une grande réputation. Atteint d'une maladie de cœur, il mourut à la fleur de l'âge le 16 février 1803. Quoiqu'enlevé bien jeune encore, il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : 1° une *édition des satires de Perse*, avec une *traduction* et des *notes* en allemand, Zullichau, 1794 ; 2° *Théorie abrégée du stile latin*, en allemand, Breslau, 1783, in-8 ; 3° Quelques *contes populaires* dans la même langue, 1791-93. 4° Des *mélanges* intitulés *Feuilles diverses, d'Edelwalde Justus*, 1795 ; 5° *Fragmens de Parménide* avec une *traduction* et des *notes* en allemand, Zullichau, 1795, in-8. 6° *Georgi Gemisthi S. Plethonis et Mich. apostoli, orationes funebres duæ, in quibus de immortalitate animi exponitur, nunc primum e M SS. editi*, Leipsick, 1793, in-8. 7° *Encyclopedia philologica*, Breslau, 2e édit. 1803, 1 vol. in-8. 8° Une *édition des œuvres posthumes du célèbre Lessing*, Berlin, 1795, in-8. 9° Un *morceau sur le dialecte silésien*, inséré dans le *Journal de Silésie*. 10° Des *fragmens pour servir à l'histoire de la Philosophie*, en 12 parties, Zullichau et Freystadt, 1791, 3 vol. in-8. 11° *Notes* et *dissertations jointes à la traduction de la politique d'Aristote*, publiées par Garve, Breslau, 1799-1800, in-8. 12° Un ouvrage périodique en allemand sous le titre de *Conteur de Glogau*, depuis le 4e cahier, 1800, jusqu'à sa mort : il a dicté les derniers numéros depuis son lit.

FULLER (Nicolas), de Southampton, fut successivement secrétaire de Robert Horn, évêque de Winchester, pasteur de l'église d'Aldington, chanoine de Salisbury, et recteur de Waltham. Il mourut à Aldington en 1623. On a de lui : 1° *Miscellanea theologica et sacra*, Londres, 1617, in-4 ; 2° un *Appendix* à cet ouvrage, Leyde, 1622, in-8. On y trouve beaucoup d'érudition. L'auteur possédait très bien les langues orientales.

FULLER (Thomas), historien anglais, né en 1608, fut ministre en différens endroits, chanoine de Salisbury, prédicateur à Londres. Le zèle qu'il montra pour Charles I l'exposa à des tracasseries de la part de l'usurpateur, qui le dépouilla de ses emplois ; il fut ensuite réintégré dans son canonicat de Salisbury, où il mourut le 16 août 1661. On lui doit : 1° *Description de la Palestine et des régions adjacentes, et des choses mémorables y arrivées sous l'ancien et le nouveau Testament*, Londres, 1662, in-folio, en anglais. Il s'y montre habile critique ; 2° *Histoire de l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'en* 1648, Londres, 1655, in-fol. On comprend qu'elle n'est pas exempte de préjugés, surtout quant aux derniers temps ; 3° *Histoire des croisades*, Cambridge, 1651, in-folio ; 4° *Vies des hommes illustres de l'Angleterre*, 1662, in-folio, réimprimée en 1810, en 2 vol. in-4, avec des notes explicatives ; 5° *De la vie des théologiens modernes*, 1651, in-4 ; 6° Des *sermons* et des *livres de controverse*. Tout ce qu'il a écrit est en anglais.

FULRADE, abbé de St.-Denis en France, archichapelain du roi Pepin, mort en 784, se distingua par sa piété, par ses talens et sa capacité dans les affaires et les négociations importantes dont il fut chargé. Il sut mériter la confiance des princes et des papes. Etienne II lui accorda divers priviléges pour son abbaye de St.-Denis, où il logea lorsqu'il vint en France solliciter du secours au-

près de Pepin, contre Astolfe. *Voyez* Etienne II.

* FULTON (Robert), célèbre mécanicien américain, né vers 1767, dans le comté de Lancastre, état de Pensylvanie, fut d'abord destiné à la profession de joaillier, qu'il abandonna pour se livrer à la peinture, suivit à Londres les leçons de West originaire d'Amérique, et, après avoir passé plusieurs années sous ce grand peintre d'histoire, il exerçait son art dans le comté de Devon lorsqu'il fit la connaissance du mécanicien Rumsey son compatriote. Par suite de cette liaison, l'élève de West résolut de quitter une carrière dans laquelle il ne pouvait espérer une grande célébrité; il se livra à l'étude de la mécanique dont il attendait avec raison des résultats plus avantageux. Il suivait cette direction nouvelle, lorsqu'un américain, Joel Barlow, l'attira en France pour travailler à un panorama. Cette entreprise lui attira gloire et profit, et il continua ses études de mécanique. Il retourna aux Etats-Unis, où il publia successivement la découverte d'un moulin pour scier et polir le marbre; un système de canaux de navigation; une machine à faire des cordes; l'invention d'un bateau pour naviguer sous l'eau, le *torpedo*, ou moyen de faire sauter en mer les vaisseaux ennemis; et enfin le *steam-boat*, ou bateau à vapeur, découverte qui suffirait seule pour l'immortaliser. Il conçut depuis, pour la défense des ports en temps de guerre, une espèce de frégate qu'on peut manœuvrer au moyen de cette machine, et il eut la satisfaction de voir ses expériences réussir au-delà de ses espérances. Il fut nommé immédiatement membre de la société philosophique de Philadelphie et de la société militaire des Etats-Unis. Le congrès venait de lui accorder 5000 dollars, pour le mettre à même de continuer ses expériences du *torpedo*, lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux sciences, le 24 février 1815. Plusieurs de ses découvertes ont été décrites en français dans les *Annales des arts et manufactures*, et dans le *Bulletin de la société d'encouragement*. Son système des canaux a été traduit par M. de Recicourt, sous ce titre : *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation*, etc., Paris, 1799, in-8, fig. La vie de Fulton a été écrite par son ami Cadwaller D. Colden, New-York, 1819, in-8.

FULVIE, dame romaine, de la famille Fulvia qui donna tant de grands capitaines à la république, mariée d'abord au séditieux Clodius, ensuite à Curion, enfin à Marc-Antoine, eut part à toutes les exécutions barbares du triumvirat. Elle était aussi vindicative que son mari. Lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron, elle perça sa langue avec un poinçon d'or, et joignit à cet outrage toutes les indignités qu'une femme en fureur peut imaginer. Antoine l'avait quittée pour Cléopâtre, dont il était éperdûment amoureux : elle voulut qu'Auguste vengeât cet affront; mais n'ayant pu l'obtenir, elle prit les armes contre lui, et les fit prendre à Lucius-Antoine, frère de son mari. Auguste ayant été vainqueur, elle se retira en Orient, fut très mal reçue par Antoine, et en mourut de douleur à Sycione, l'an 40 avant J. C.

FULVIUS NOBILIOR (Servius), de l'illustre famille Fulvia, dont nous venons de parler, fut élevé au consulat, l'an 255 avant J. C., avec *Emilius Paulus*. Ils signalèrent leur administration par des victoires et des malheurs. Ayant appris l'infortune de Régulus, fait prisonnier en Afrique, ils y allèrent pour soutenir la réputation des armes romaines. Ils chassèrent les Carthaginois qui assiégeaient Clupéa; et après avoir fait un grand butin, ils périrent dans un naufrage, avec près de 200 navires. — Marcus Fulvius Nobilior, petit-fils du consul, fut envoyé l'an 189 avant J. C. en Espagne, et y rendit de grands services à la république. Il fut aussi honoré du consulat l'an 193. Il se distingua par la prise d'Ambracie, près du golfe de Larta, et obligea les Etoliens de demander la paix. — Il y eut du temps d'Auguste un sénateur nommé Fulvius, qui ayant eu la faiblesse de dire à sa femme un secret important, que l'empereur lui avait confié et qui fut divulgué sur-le-

champ, se donna la mort de regret. Sa femme suivit cet exemple funeste.

FULVIUS—URSINUS ou Fluvio-Orsini, romain, bâtard, dit-on, de la maison des Ursins. Un chanoine de Latran l'éleva et lui donna son canonicat; il en employa les revenus à ramasser des livres. Il mourut à Rome en 1600, à 70 ans, laissant des *notes* sur Cicéron, Varron, Columelle, Festus-Pompéius, etc., et plusieurs ouvrages sur l'antiquité. On distingue ses traités : 1° *De familiis Romanorum*, 1663, in-folio ; 2° *De Triclinio Romanorum*, 1689, in-12, où il a mis à profit tout ce que la belle littérature, dirigée par le goût, peut fournir pour éclaircir cette matière.

* FULVY (Philippe-Louis Orry, marquis de) naquit en 1736 à l'île de France, suivant les uns, et suivant les autres à Versailles, ou bien ailleurs, d'un conseiller d'état, Jean-Henri-Louis Orry qui fut intendant des finances et qui établit à ses frais à Vincennes la belle manufacture de porcelaine qui, à sa mort, fut transférée à Sèvres, et qui est maintenant une manufacture royale. Le jeune de Fulvy se retira en Angleterre au commencement de la révolution, et il y resta jusqu'à sa mort arrivée le 18 janvier 1823. Il cultiva les lettres pendant toute sa vie : avant 1789 il avait inséré un grand nombre de morceaux de poésies dans les *Journaux* et dans les *Recueils périodiques*. On en trouve dans le *Mercure*, dans l'*Almanach des Muses* et dans les *Etrennes d'Apollon*. Il a laissé un *Recueil de* 133 *fables*, Madrid, 1798. Il en existe à la bibliothèque royale un exemplaire, peut-être le seul qui soit en France. Le *Journal des Débats* du 15 juin 1823 lui a consacré une petite *Notice* dans laquelle il représente le marquis de Fulvy comme un homme d'esprit et comme le modèle des chevaliers français. *Voyez* le tome premier des *Souvenirs et mélanges* de M. A. de Labouisse qui s'est caché sous le pseudonyme de M. de Rochefort. On a dit que le nom de Fulvy n'était qu'un faux nom dont s'était servi Louis XVIII pour publier ses divers ouvrages de poésie; mais c'est une erreur.

* FUMAGALLI (Le Père Ange), savant historien de la Lombardie et abbé de l'ordre de Cîteaux, entra à l'âge de 15 ans dans cette congrégation, et il y étudia les langues orientales et la théologie. Lors de la création de l'Institut des sciences, lettres et arts du royaume d'Italie, il fut choisi des premiers pour donner de l'illustration à cette compagnie naissante; mais la suppression de son ordre devint pour lui la cause d'un chagrin mortel : il n'y survécut que peu de temps, et mourut à Milan le 12 mars 1804. Il a laissé des *mémoires* intéressans et utiles sur l'*irrigation des prairies* et sur d'autres objets d'économie rurale, et plusieurs *Dissertations* savantes *sur l'origine de l'idolâtrie*, *sur un manuscrit grec de la liturgie ambroisienne*, *etc.* ; mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est son *Institution diplomatique*, Milan, 1802, 2 vol. in-4, sujet qui n'avait pas encore été traité en Italie avec un aussi grand détail, et qu'il a exposé d'une manière tellement supérieure, que cet ouvrage est regardé comme classique. Son stile est élégant, pur et correct.

* FUMARS (Etienne), littérateur et poète, né le 22 octobre 1743, dans un bourg des environs de Marseille. Il fut chargé de l'éducation des enfans du comte de Grave, et ensuite de celle des enfans du comte de Vérac, qu'il accompagna dans son ambassade en Danemark. Il s'y maria, et devint professeur de littérature française à l'université de Kiel, et ensuite à celle de Copenhague. Il mourut subitement dans cette ville le 30 novembre 1806. On a publié, après sa mort, à Paris, le recueil de ses *fables*, en 1 vol. in-8 et in-12, 1807 : quelques-unes joignent à la facilité du stile l'originalité des idées; mais le plus grand nombre sont faibles d'invention et de couleur.

FUMÉE (Adam), premier médecin de Charles VII, de Louis XI, et de Charles VIII, eut les sceaux par commission en 1492, comme doyen des maîtres des requêtes, et les eut jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de novembre 1494. Il était mathématicien, médecin, poète,

historien. Louis XI, qui l'estimait beaucoup, l'avait souvent employé dans des négociations.

FUMÉE. *Voyez* Beuchlin.

FUMEL (Jean-Félix-Henri de), né à Toulouse en 1717, fit ses études à St.-Sulpice et fut sacré évêque de Lodève en 1750 : il illustra son épiscopat par les vertus et les œuvres que la religion inspire aux vrais ministres de Jésus-Christ. Il fut pendant trente ans le père et le consolateur de son peuple. Indépendamment des travaux propres de son ministère, auxquels il se livrait avec une activité incroyable, payer les dettes des pauvres, secourir des familles honteuses, étaient ses actes de bienfaisance de chaque jour. Les curés du diocèse trouvaient toujours chez lui des ressources pour leurs paroisses. L'église de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu, l'hôpital, ont été les objets de sa générosité. Il aimait surtout l'hôpital qu'il s'est appliqué à rendre utile et commode à force de dépenses, et qu'il a institué son héritier. Par le spectacle de ses vertus autant que par ses instructions, il a ramené à la religion catholique un grand nombre de calvinistes, et leur a assuré un état honnête, surtout aux enfans persécutés ou abandonnés de leurs parens (voyez-en un exemple touchant dans le Journal historique et littéraire, 15 juillet 1784, page 411). Il mourut le 2 janvier 1790, au milieu des ruines de l'église de France, et dans le pressentiment douloureux des scènes plus affreuses encore qui allaient s'ouvrir. Il n'a eu d'autre oraison funèbre que les sanglots des pauvres et les larmes de tous les catholiques de son diocèse. On a de lui deux *Instructions pastorales*, où il s'élève particulièrement contre les incrédules; et le *Culte de l'amour divin*, ou *Dévotion au sacré cœur*.

FUNCH, FUNECCIUS ou Funccius (Jean), ministre luthérien, né à Werden, près de Nuremberg, en 1518, s'attacha à la doctrine d'Osiander, dont il épousa la fille, et exerça le ministère dans la Prusse. Il ne put se défendre de l'esprit de trouble qui agitait tous les réformateurs de son siècle. Ayant été convaincu de donner à Albert, duc de Prusse, dont il était chapelain, des conseils désavantageux à l'état de Pologne, il fut condamné avec quelques autres, comme perturbateur du repos public. Il eut la tête tranchée à Kœnisberg en 1566. On a de lui une *Chronique depuis Adam jusqu'à* 1560, Wittemberg, 1570, in-fol., et quelques autres ouvrages auxquels son supplice donna de la célébrité autrefois, mais qui n'en ont plus aucune aujourd'hui.

FURETIÈRE (Antoine), parisien, abbé de Chalivoi, de l'académie française, fut exclu de cette compagnie en 1685. L'académie l'accusait d'avoir profité de son travail pour composer le dictionnaire français qui porte son nom. Il se justifia dans des *factums;* mais il ajouta aux raisons des injures contre plusieurs académiciens, à la vérité écrites avec esprit, mais qui n'en étaient pas moins des injures. On prétend qu'il chercha à se raccommoder avec eux avant sa mort, arrivée en 1688, à 68 ans. Son *Dictionnaire* ne vit le jour que deux ans après, en 1690, 2 vol. in-fol., ou 3 vol. in-4. Basnage de Beauval le retoucha, l'augmenta, et en publia une édition beaucoup meilleure que la première, en 1701, 3 vol. in-folio, réimprimée à Amsterdam, 1725, 4 vol. in-folio. On a dit que ce dictionnaire avait donné naissance à celui de Trévoux, dont la dernière édition est de 1771, 8 vol. in-fol. Si cela est, il faut convenir que les imitateurs ont tellement perfectionné l'ouvrage, qu'on n'y reconnaît plus le premier architecte. Furetière s'était fait connaître par d'autres ouvrages : 1° Par cinq *satires* en vers, in-12, et des *paraboles évangéliques*, aussi en vers, 1672, in-12; les unes et les autres sont écrites faiblement. 2° Par son *Roman bourgeois*, satire morale et un peu trop personnelle, qui eut beaucoup de cours dans son temps. 3° Par une *Relation des troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, in-12, allégorie forcée. 4° Un *Recueil de poésies*. 5° *Voyage de Mercure*. On publia, après sa mort, un *Fureteriana*, recueil où il y a bien des choses qui lui sont absolument étrangères.

* FURGAULT (Nicolas), professeur à l'université de Paris, né en 1706 à St.-Urbain près de Joinville, diocèse de Châlons-sur-Marne, fit ses études avec distinction au collége de Troyes, s'adonna particulièrement aux langues latine et grecque dans lesquelles il vint se perfectionner à Paris, et fut appelé ensuite dans l'université où il professa d'abord la sixième, puis la septième au collége Mazarin. Personne n'eut plus que lui le talent de l'enseignement de la grammaire et des humanités; il se fit remarquer surtout par la patience et l'aménité de son caractère : aussi fut-il toujours chéri par tous ses élèves, qui voyaient plutôt en lui un ami qu'un maître. Son zèle pour la jeunesse le porta à composer un grand nombre d'ouvrages qui sont tous destinés à son instruction. Il a publié 1° un *Nouvel abrégé de la Grammaire grecque*, Paris, 1746, in-8, ouvrage élémentaire qui fut tellement goûté par l'ancienne université qu'elle en fit un usage constant jusqu'au moment de sa suppression; on en a fait depuis plusieurs réimpressions parmi lesquelles nous remarquons les éditions de M. Jeannet, Paris, 1813 et 1815, in-8. 2° *Abrégé de la quantité ou mesure des syllabes latines*, Paris, 1746, in-8; cet ouvrage était à sa neuvième édition en 1813; 3° *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, Paris, 1768 et 1786, petit in-8; 3e édition, 1809: in-8. 4° *Dictionnaire géographique historique et mythologique portatif*, Paris, 1776, petit in-8; 5° *Les principaux idiotismes grecs avec les ellipses qu'ils renferment*, Paris, 1780, 1784 et 1789, in-8; cet ouvrage fait suite à la grammaire grecque. 6° *Les ellipses de la langue latine, précédés d'une courte analyse des différens mots appelés* parties d'oraison, Paris, 1780, in-12. Tous ces ouvrages annoncent les grandes connaissances élémentaires de Furgault, et, quand bien même d'autres ouvrages du même genre ont été publiés depuis, on peut assurer qu'ils n'ont point détruit la réputation que mérite à tout égard le savant grammairien dont nous retraçons brièvement la vie, et dont le souvenir sera long-temps gardé par tous les amis des bonnes études. Furgault avait été nommé professeur émérite de l'université; il jouissait en paix de ce titre modeste, lorsque la révolution le força de quitter Paris. Il se retira dans son lieu natal où il mourut le 21 décembre 1795. Il avait pris l'habitude de se faire lire quelques morceaux de Sénèque après son dîner, par une de ses nièces qui habitait avec lui; et, c'est pendant une de ces lectures sur la *brièveté de la vie*, qu'un jour celle-ci le croyant endormi, s'aperçut bientôt après qu'il avait cessé de vivre.

FURGOLE (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Toulouse, né en 1690 à Castel-Ferrus, dans le bas Armagnac, joignit à la science la plus profonde des lois de la jurisprudence française, des usages, des coutumes, la connaissance de cette partie de l'histoire, qui est relative à la législation de tous les temps et de tous les pays. Le chancelier d'Aguesseau, qui l'estimait beaucoup, l'encouragea à entreprendre un *Commentaire sur l'ordonnance concernant les donations, du mois de février* 1731. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Toulouse en un seul vol. in-4, a été réimprimé en 2, en 1761. Après avoir publié cet ouvrage, il commença son *Traité des curés primitifs, etc;* un vol. in-4, 1736, dont l'édition est épuisée depuis long-temps. Il se rendit à Paris pour présenter lui-même son *Traité des Testamens et autres dispositions de dernière volonté*. Le chancelier parcourut cet ouvrage, et donna de justes éloges à l'auteur. Il parut en 4 vol. in-4, 1745-48, et tous les exemplaires se trouvèrent enlevés à mesure que chaque volume vit le jour. La nouvelle édition, imprimée à Paris en 1779, quoiqu'en 3 vol., est beaucoup plus complète. Il se préparait à faire imprimer son *Commentaire sur l'ordonnance des substitutions*, lorsque le roi le nomma capitoul en 1745. Les occupations de cette charge l'empêchèrent de finir l'édition de cet ouvrage, qui n'a été publié qu'en 1767, par les soins de Poncet de la Grave, en 1 vol. in-4. Il travailla, en attendant, à son *Traité de la seigneurie féodale univer-*

selle, *et du Franc-Aleu naturel*, qui a paru à la même époque, in-12. On a réimprimé ses *Œuvres complètes*, Paris, 1775 et 1776, 8 vol. in-8. Cette édition est moins estimée que l'in-4. Ce savant jurisconsulte est mort en mai 1761.

FURIUS-BIBACULUS (Marcus), de Crémone, poète latin vers l'an 103 avant J. C., écrivit des *Annales* en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragmens, et qui ne donnent pas une grande idée de ses talens. C'est de lui que parle Horace dans ce vers :

Furium hibernas cana nive conspuit Alpes.

FURST (Walter), *Fursius*, suisse du canton d'Uri, fut un des fondateurs de la liberté helvétique. Il se joignit en 1307 à plusieurs de ses compatriotes animés du désir de secouer le joug d'Albert d'Autriche. Furst travailla, de concert avec ses compagnons, à s'emparer de toutes les citadelles bâties pour les contenir. On les démolit, et ce fut le premier signal de la liberté. *Voyez* TELL et MELCHTAL.

FURSTEMBERG (Guillaume de), issu d'une des plus illustres maisons d'Allemagne, grand-maître de l'ordre de Livonie, ou des *Porte-Glaives*, défendit cette province contre les armes des Moscovites; moins heureux en 1560, il fut fait prisonnier, et on l'emmena en Moscovie, où il mourut.

FURSTEMBERG (Ferdinand de), évêque de Paderborn, puis de Munster, né à Bilstein, en 1626, fut le père de son peuple et le Mécène des hommes de lettres. On lui est redevable de plusieurs monumens de l'antiquité, qui étaient dans son diocèse de Paderborn. Il les fit renouveler à grands frais, les embellit de plusieurs inscriptions, et en publia de savantes descriptions dans ses *Monumenta Paderbornensia*, Amsterdam, 1672, et Francfort, 1713, in-4 : collection utile et curieuse. On lui doit encore des *poésies latines*, imprimées au Louvre en 1684, in-folio, et dignes de cet honneur, par la pureté du stile et la noblesse des pensées. L'auteur ne vit point cette magnifique édition, étant mort le 6 juin de l'année précédente.

FURSTEMBERG (François EGON, prince de), fils d'Egon, comte de Furstemberg, naquit en 1626. Il fut grand-doyen et grand-prévôt de Cologne, et l'un des principaux ministres de l'électeur de cette ville. Ayant été élu évêque de Strasbourg en 1665, il conçut le dessein d'y voir rétablir la religion catholique, et s'attacha à la France, qui s'empara de cette ville en 1681. Il mourut à Cologne, le 1er avril de l'année suivante.

FURSTEMBERG (Guillaume EGON, prince de), frère du précédent, lui succéda dans son évêché. Il s'attacha aussi à la France, devint cardinal et abbé de Saint-Germain-des-Prés à Paris, où il mourut le 10 avril 1704, dans sa 75e année. Il avait été postulé de 14 voix pour l'évêché de Cologne en 1688; mais le prince Clément de Bavière l'emporta sur lui, après un procès vivement poussé de part et d'autre, et décidé par Innocent XI. Louis XIV en conçut un chagrin très vif, et ce ne fut pas la moindre cause qui décida la guerre de 1688, terminée par la paix de Ryswick en 1697. Ce cardinal était un homme instruit, et doué de qualités très estimables.

FURSY. *Voyez* FOILLAN.

FUSCHIUS ou FUSCH (Léonard), appelé l'*Eginète* d'Allemagne, naquit à Wembdingen, en Bavière, l'an 1501. Il professa et exerça la médecine avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingolstadt, etc. L'empereur Charles-Quint l'anoblit, et Cosme, duc de Toscane, lui offrit 600 écus d'appointemens pour l'attirer dans ses états. Il s'attacha surtout à la partie la plus essentielle de la médecine, à la botanique. Son exemple et ses leçons la firent renaître en Allemagne, et excitèrent l'émulation en France et en Italie. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, on ne citera que son *Historia Stirpium*, le meilleur de tous, Bâle, 1542, in-fol. Il mourut en 1566 à Tubingen, âgé de 65 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Remacle FUSCHIUS, de la ville de Limbourg, médecin, mort chanoine de Saint-Paul à Liége en 1587, et qui a aussi donné une *Histoire des*

plantes, Anvers, 1544, et *Vies des médecins*, Paris, 1542.

* FUSELIER. *Voyez* FUZELIER.

FUSI (Antoine), docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Barthélemi et de Saint-Leu son annexe, fut privé de ses bénéfices par sentence de l'officialité, rendue sur des accusations de magie. La sentence ayant été confirmée par la primatie, il se retira à Genève en 1619, s'y maria, et y mourut. Il a publié sous le nom de *Juvain Solonicque*, une satire contre Vivian, maître des comptes, marguillier de Saint-Leu, intitulée *Le Mastigophore*, 1609, in-8; et depuis sa retraite à Genève, il a donné *Le franc-archer de la véritable Eglise*, 1619, in-8. Il eût un fils digne de lui, qui se fit mahométan à Constantinople, pour décliner la juridiction de l'ambassadeur de France, qui devait le juger pour un crime qu'il avait commis.

* FUSS (Nicolas) naquit en 1754 à Bâle d'où il partit à l'âge de 18 ans pour St.-Pétersbourg, après avoir reçu une éducation très distinguée. Ce fut son maître Daniel Bernouilli qui lui fit faire ce voyage dans le but d'aller servir d'adjoint au célèbre Euler qui était aveugle. Fuss séjourna long-temps dans la maison de ce savant. Associé de bonne heure à l'académie des Sciences de St.-Pétersbourg (1776), il en devint membre en 1783, puis secrétaire en 1800 : son zèle et sa science furent très utiles à cette société qu'il dirigea pendant long-temps. L'empereur Alexandre le nomma en 1802 membre d'une commission chargée de faire des statuts pour l'académie, les universités et les écoles de l'empire. Il le choisit aussi plus tard pour la direction générale des écoles que l'on venait d'organiser. On peut dire que Fuss rendit de très grands services à l'instruction publique en Russie. Il avait été nommé conseiller d'état et chevalier des ordres de St.-Wladimir. Il faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes. Il est mort le 23 décembre 1825. On lui doit plusieurs *Mémoires* importans sur les mathématiques pures ou appliquées : quelques-uns ont été traduits en plusieurs langues.

FUST ou FAUST (Jean), orfévre de Mayence, fut un des trois artistes qu'on associe ordinairement pour l'invention de l'imprimerie; les deux autres sont Guttemberg et Schœffer. Il paraît qu'on lui doit particulièrement les caractères sculptés mobiles; car il est vraisemblable que Guttemberg a imprimé avant lui, ou vers le même temps que lui, sur des planches gravées. A l'égard de Schœffer, qui était écrivain de profession, et devint depuis gendre de Faust, on ne peut lui disputer la gloire d'avoir imaginé les poinçons et les matrices, à l'aide desquels cet art admirable fut porté à sa perfection. Le premier fruit de ce nouveau procédé, qui constitue l'origine du véritable art typographique, fut le *Durandi rationale divinorum officiorum*, que Faust et Schœffer publièrent en 1459, et qui fut suivi l'année d'après du *Catholicon Joannis Januensis*. Parut ensuite la *Bible* de 1462, si recherchée des amateurs de raretés typographiques. Ces trois ouvrages avaient été précédés de deux éditions du *Psautier* par les mêmes artistes, la première en 1457, et la 2e en 1459; mais exécutées, au jugement de quelques savans, l'une et l'autre avec des caractères en bois sculptés, quoique d'autres prétendent qu'elles sont imprimées avec des caractères en fonte, excepté les capitales. Ces deux éditions du Psautier, excessivement rares, sont des chefs-d'œuvre de typographie, qui étonnent les gens de l'art, tant par la hardiesse, la propreté et la précision avec laquelle l'industrieux Schœffer en a taillé les caractères, qui imitent la plus belle écriture du temps, que par la beauté et l'élégance des lettres initiales, imprimées par rentrées de trois couleurs, bleu, rouge et pourpre, à la manière des camaïeux, et par la justesse et la netteté de l'impression. On connaît cependant des livres que l'on juge plus anciens que ceux que nous avons cités, quoique la date, ni le nom du lieu et de l'imprimeur n'y soient pas marqués. Tels sont : 1° une *Bible* de la bibliothèque mazarine, imprimée avec des caractères en bois mobiles, en 2 vol. in-fol. 2° Le *Speculum vitæ humanæ*, en 58 planches. 3° Une

Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, représentée en 40 figures, gravées en bois, avec des sentences et des explications latines sculptées sur les mêmes planches. 4° *L'Histoire de saint Jean l'évangéliste*, de même en 48 planches. 5° *Ars moriendi*, en 24 pages, imprimées seulement d'un côté. Chaque page est composée d'une estampe en bois, qui représente un exemple des misères de la vie humaine avec quelques explications gravées sur la même planche. Ce livre a été vendu 1000 liv. à la vente du cabinet de M. Mariette, en 1775. Ces trois derniers livrets, qui sont in-folio précèdent sûrement l'impression en caractères mobiles, et peuvent remonter jusqu'en 1440. La Bible doit avoir été imprimée entre 1450 et 1455. L'abbé Ghesquière, longtemps associé aux bollandistes, prétend qu'on a un petit livret d'une date pour le moins aussi ancienne, imprimé par un Jean Brito de Bruges; mais il paraît certain que cet ouvrage n'est point un fruit de la typographie, mais un manuscrit exécuté avec de nouveaux soins et une méthode particulière, quoique l'inscription, prise dans un sens absolument littéral, semble dire autre chose (*voyez* le *Journ. histor.* du 1er août 1780, pag. 514). On a écrit et répété bien des fois, que Fust, étant venu à Paris pour y vendre une partie de son édition de la *Bible* de 1462, et en ayant vendu les exemplaires à vil prix, en comparaison de ce qu'on payait alors les Bibles manuscrites, mais à des prix fort différens, avait été poursuivi en justice par quelques acheteurs qui se plaignaient de les avoir surpayés; qu'ayant même été accusé de magie à cause de la parfaite ressemblance qu'on avait remarquée entre les caractères, il avait été obligé de s'enfuir. Mais s'il est vrai que Faust ait vendu à Paris des exemplaires d'une bible, ce ne peut être de celle de 1462, puisque le Psautier imprimé cinq ans auparavant, *absque calami exaratione*, lui ôtait le moyen de faire des dupes. Quant à l'accusation de magie, c'est un vieux conte qui doit son origine à l'histoire du docteur Faustus ou Faust (*voyez* FAUSTUS). L'on ne peut douter néanmoins que Faust n'ait fait plusieurs voyages à Paris. Il y était en 1466, et la preuve en résulte d'un exemplaire des *Offices de Cicéron*, publiés cette année par le même Faust et Schœffer, son gendre, existant dans la bibliothèque publique de Genève, à la fin duquel le premier possesseur de ce livre a noté de sa main, « qu'il lui a été donné » par Jean Faust, à Paris, au mois de juil- » let 1466. » On peut croire que Faust mourut de la peste, qui, cette même année, enleva 40,000 habitans à la capitale, pendant les mois d'août et de septembre, et d'autant mieux qu'on ne trouve plus que le nom de Schœffer seul dans les souscriptions des livres imprimés postérieurement à Mayence. *Voyez* GUTTEMBERG.

* FUZELIER (Louis), parisien, cultiva les lettres dès son enfance. Il fut rédacteur du *Mercure*, conjointement avec La Bruyère, depuis le mois de novembre 1744, jusqu'à sa mort arrivée le 19 septembre 1752, dans la 80e année de son âge. Cet auteur travailla seul ou en société pour tous les théâtres de Paris. Parmi ses pièces on en compte 36 dont une seule est passable, c'est *Momus fabuliste* : l'auteur a voulu faire une critique de La Fontaine. Laharpe, dans son Cours de Littérature, dit « qu'il affichait des prétentions fort mal » placées; et qu'il était bien le plus froid » et le plus plat rimeur, le bel esprit le » plus glaçant et le plus glacé, qui ait » fait chanter à l'opéra des fariboles » dialoguées. »

FIN DU TOME CINQUIÈME.

CT 143 .F45 1832 v.5 SMC
Feller, Francaois Xavier de,
Dictionnaire historique 8e
ed. --